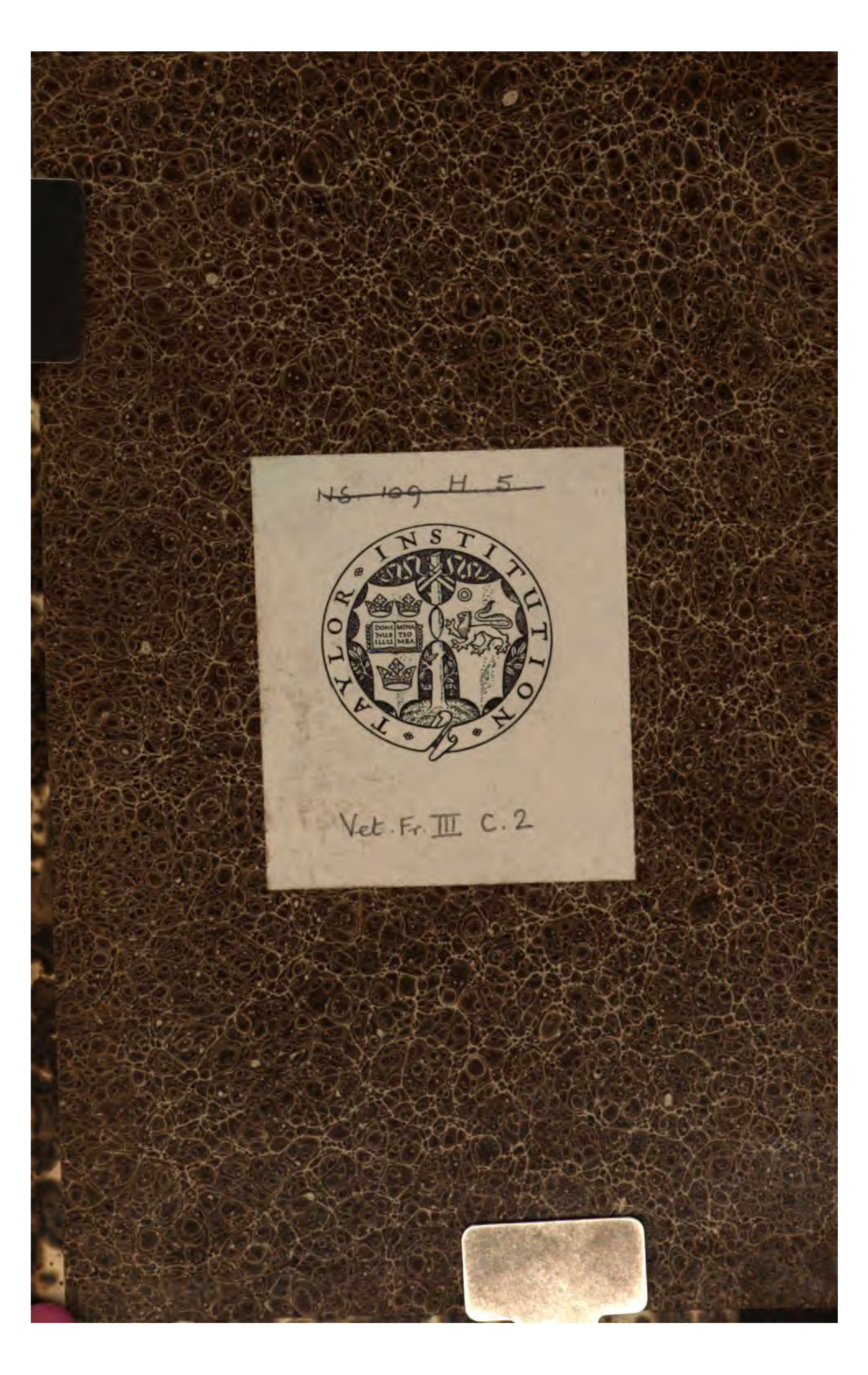



NS 109 H. 5
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Vet. Fr. III C. 2



OEUVRES COMPLÈTES

DE

M. ANCELOT.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. ANCELOT,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR

M. X.-B. SAINTINE.



PARIS,

H. DELLOYE, 3 ET 13, RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS. | V. LECOU, 30, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS.

1838.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE M. ANCELOT.

Il est incontestablement prouvé par l'expérience que chaque nouvelle forme politique entraîne avec elle, chez nous, une nouvelle forme littéraire. Il n'est pas une secousse, pas un mouvement monarchique ou révolutionnaire, qui ne modifie plus ou moins nos idées, et, par conséquent, la langue qui sert à les exprimer.

L'empire avait détruit la république des lettres, comme il avait renversé Gênes et Venise, les plus vieilles républiques de l'Europe. Les communications intellectuelles avec certains peuples se trouvaient interrompues, tout aussi bien que les relations commerciales, et l'Angleterre n'avait pas seule à souffrir d'un blocus continental. Alors, l'unité étant avant tout la loi de l'état, et la volonté du maître se montrant seule puissante, la littérature, enrégimentée comme le reste, réglementée, suant et soufflant sous l'uniforme, marchait au pas au profit de l'empire, qui lui traçait la route à suivre; route droite, classique, correcte, régulièrement inspectée par des censeurs de toutes armes.

Les Bourbons revenus, les douaniers de la frontière laissèrent tout d'abord passer Goëthe, Schiller, Kotzbue, Lessing, etc., comme plus tard Byron et Walter-Scott. On fraternisa, on germanisa! Les Français, pour le théâtre, empruntèrent aux Allemands certaines formes naïves, certains types originaux, un développement plus étendu de l'action, et ils firent bien. Les Allemands empruntèrent aux Français la raison du drame, l'unité d'intérêt, la plus précieuse, la seule indispensable des trois unités, et ils firent encore mieux.

Le mouvement une fois donné, des mondes en sortirent! Des mondes, c'est-à-dire des systèmes, des théories, des écoles. On se divisa d'abord en deux camps principaux. Il y eut la littérature de l'empire et la littérature de la restauration; ceux qui voulaient rester Français, ceux qui voulaient se faire Allemands; puis enfin, les classiques et les romantiques. Mais comme il s'en faut qu'on se soit jamais entendu sur ces vagues dénominations, le progrès aidant, les soldats d'un camp étaient incessamment repoussés dans l'autre; les romantiques d'hier devenaient les classiques d'aujourd'hui. Ainsi, moi, tranquille témoin bien plus qu'acteur dans ces luttes incessantes, moi qui avais des amis dans les deux camps, en moins de douze ans, j'ai vu, du rivage, la vague romantique succéder à la vague romantique, et des générations de romantiques rejetées et fondues dans le classique universel. Voici mes

preuves à l'appui. En 1820, les classiques étaient représentés, pour le théâtre s'entend, par MM. Étienne, Jouy, Arnault; les romantiques, par MM. Soumet, Guiraud et Le Brun : en 1830, les classiques étaient MM. Le Brun, Guiraud, Soumet; les romantiques, MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo.

Tandis que les littératures de l'empire et de la restauration étaient ainsi aux prises, quelques jeunes talents isolés, et non encore sous le drapeau, remontèrent tranquillement vers le dix-septième siècle, pour y chercher leurs modèles. De ce nombre, et à la tête de ceux-là, fut M. Ancelot. Eût-il remonté jusqu'au seizième siècle, pour en rapporter cette langue si souple, si pittoresque, si naïve, que nous avons laissé perdre, et que Paul-Louis, seul de notre temps, accapara à son profit, qu'il n'en eût pas été plus blâmable. Pour trouver du nouveau, il ne s'agit pas toujours de marcher obstinément en avant! Mais c'est de M. Ancelot qu'il s'agit dans cette note biographique, où nous n'avons nullement la prétention d'esquisser une vie entière, mais seulement de réveiller quelques souvenirs, de retracer quelques faits appartenant à son existence littéraire.

Notre vocation dépend souvent des circonstances au milieu desquelles nous nous trouvons dans notre enfance. Le père de M. Ancelot, homme d'esprit et de goût, habitant le Havre-de-Grace, et greffier du tribunal de commerce de cette ville, avait une prédilection tellement exclusive pour Racine, que l'on peut dire qu'il n'aimait en fait de poésie que celle de Racine, qu'il n'avait guère d'autre lecture que celle de Racine; enfin, qu'il n'était bibliomane qu'en faveur de Racine! Car, le possédant depuis longtemps par cœur, et ne voulant cependant pas pour cela renoncer au plaisir de le lire, il n'avait trouvé d'autre moyen de tromper sa mémoire et de varier son plaisir, qu'en collectionnant son auteur favori dans toutes ses éditions et sous tous ses formats; ce qui lui composait une bibliothèque, sinon très-diversifiée, du moins assez considérable.

Dès sa plus tendre enfance, Ancelot ne rencontra donc chez son père d'autre livre que Racine. Racine sous toutes ses formes, Racine avec toutes ses reliures et toutes ses variantes. C'est dans Racine qu'il apprit à lire. A neuf ans, il le savait par cœur à son tour, et le père et le fils se renvoyaient sans cesse, dans leurs entretiens, en façon de proverbes et de dictons, les beaux vers d'*Iphigénie* et d'*Andromaque*.

Vers cet âge, entré au collége du Havre, pour y commencer ses études, le jeune Ancelot y reçut, ainsi que ses camarades de classe, pour sujet du prix de mémoire, le long et emphatique récit de Théramène, dans *Phèdre*. Il eut la bonne foi de déclarer aussitôt qu'il le savait déjà, et, pour preuve, il le débita sur-le-champ d'une voix sonore, d'une manière imperturbable, et sans faillir d'un mot. Le professeur admira sa franchise, le loua de sa bonne foi et de sa bonne mémoire, et ne voulant pas cependant l'exclure du concours, lui donna, exceptionnellement à tout autre, à apprendre le songe d'Athalie. L'intrépide écolier se leva de nouveau, demanda la parole; et, quand il l'eut obtenue, ce fut pour dire tout d'une haleine, non-seulement le songe d'Athalie, mais la scène V du deuxième acte tout entière. Pour qu'il pût concourir, on fut obligé de le *sortir* de Racine, et de le faire s'escrimer contre quelque satire du sieur Boileau Despréaux.

Ses études terminées, Ancelot, à peine âgé

de dix-sept ans, entra au service de la marine, et fut employé en Hollande et dans les départements anséatiques, alors réunis à l'empire Français. Il voyageait de compagnie avec son oncle, aujourd'hui encore l'un de nos plus habiles comme de nos plus importants administrateurs; mais il s'en fallait bien que, durant la route, tous deux fussent bercés de la même pensée.

L'oncle, fortement préoccupé de l'avenir positif du jeune homme, à peine remis de sa rhétorique, songeait à l'affermir dans la nouvelle carrière où il venait de débuter; chez le neveu, au contraire, Racine portait déjà ses fruits, et de Racine, ce qui l'avait d'abord inspiré, c'était la comédie des *Plaideurs!* L'ex-rhétoricien, parmi ses paquets de voyage, couvait religieusement de l'œil et protégeait du geste une petite malle contenant des hardes, du linge et quelque argent, choses assez méprisables d'ailleurs, car elle renfermait de plus un trésor bien autrement précieux! Deux actes manuscrits d'une comédie en vers, intitulée *l'Eau bénite de cour!* Deux actes, les premiers jets de sa verve naissante, les premier-nés de son cerveau! Aussi, jamais cassette ou portefeuille de voyageur, chargé de billets de banque, de bons du trésor ou de dépêches du gouvernement, ne fut entouré de plus de soin et surveillé avec plus d'exactitude! Malheur au postillon ou au garçon d'auberge qui eût osé toucher d'une main profane à cette arche sainte! le jeune poëte le foudroyait du regard, le repoussait, lui arrachait la précieuse mallette; et la plaçant sous le coussin de son siége, lorsqu'il était en voiture, sous le chevet de son lit, lorsqu'on passait la nuit dans quelque ville ou village, assis dessus, dormant dessus, il ne se séparait jamais de ses deux actes; et alors, tranquille sur l'œuvre déjà faite, encaqué dans son coin de voiture, l'œil demi-fermé, la tête ballante, lorsque son oncle le croyait assoupi par la chaleur ou la fatigue de la route, il ne songeait plus qu'à l'œuvre à faire, et s'abandonnait délicieusement aux joies créatrices du troisième acte.

Arrivés vis-à-vis d'Hambourg et se disposant à traverser l'Elbe, les deux voyageurs durent faire déballer leurs paquets et les transporter sur une barque, dans laquelle ils ne tardèrent pas à trouver place eux-mêmes. A peine y étaient-ils installés, qu'un coup de vent, prenant la barque à revers, la souleva à moitié et la fit, pendant quelques instants, si bien courir de flanc, que les paquets roulèrent les uns sur les autres, et les passagers aussi.

Au milieu de ce désordre momentané, Ancelot n'avait pas perdu de vue sa précieuse mallette. Il venait de la voir tomber sur le plancher de la barque, glisser le long de la liure, faire quelques tours sur elle-même, et sauter enfin par-dessus le bord. A cette vue, le poëte pousse un cri terrible, un de ces cris déchirants, pleins d'angoisses, de tendresse, de désespoir, et comme il n'en peut sortir que des entrailles paternelles; il s'élance, se fait jour à travers les passagers, se fraie une route au milieu du pêle-mêle de la cargaison; et, sans crainte, malgré le péril, debout en dépit du roulis de la barque, il allait se jeter dans le fleuve pour y rejoindre son œuvre, la sauver ou périr avec elle, lorsqu'un obstacle l'arrête soudainement; une secousse lui fait faire un rapide mouvement de babord à tribord, puis enfin, comme un puissant ressort tout-à-coup détendu, le prenant entre les deux épaules, l'envoie à l'extrémité du gaillard d'arrière, reprendre sa place auprès de son oncle.

Ce triple mouvement d'arrêt, de choc et de répulsion, c'était le bras vigoureux du patron qui venait de le produire.

— La mallette! s'écrie le poëte, les bras raidis, et l'œil fixé vers l'endroit où elle vient de disparaître sous la vague.

— Aux cinq cent mille diables la mallette! réplique le patron; songeons d'abord à la barque, qui pourrait bien aller rejoindre la mallette, si nous n'y prenons garde. Mieux vaut sauver sa peau que sa chemise!

En effet, le vent avait redoublé de violence. L'Elbe se soulevant, débordant sur ses deux rives, semblait gronder dans chacun de ses flots, et la barque, lancée avec une rapidité inouïe, malgré les efforts de l'équipage, alla s'échouer sur la côte de Danemarck, à quatre lieues au-dessus d'Altona.

Il fallut se rendre à Hambourg par terre. Durant la route, le pauvre auteur de *l'Eau bénite de cour,* comédie inachevée, naufragée, submergée, marchait plein de tristesse et de préoccupation, se plaignant sans cesse d'un violent mal de tête; et son oncle, n'attribuant cet accès subit de malaise et de mélancolie, si peu en rapport avec les habitudes morales de son neveu, qu'à la perte de la mallette, se promettait bien d'opérer une cure prompte et merveilleuse à son arrivée à Hambourg.

A peine installé dans un bon hôtel de cette ville, ayant rétabli l'ordre dans les finances du jeune homme, suppléé au déficit, il croyait avoir réparé le désastre de la mallette, et s'être acquitté en bon parent de tous les devoirs naturellement imposés aux pères, aux oncles et aux sociétés d'assurances; mais il s'en fallait bien que la cure fût complète! La préoccupation et le mal de tête se manifestaient chez le neveu plus fort que jamais! Ce n'était point là un mal de tête ordinaire, un de ces caprices d'estomac qui vont tyranniser le cerveau, une de ces digestions pénibles qui s'attaquent parfois à la pensée du génie; fumée de l'autel, vapeur du sacrifice qui montent obscurcir les voûtes sacrées du temple: c'était une douleur causée par le travail de la pensée elle-même.

Le double phénomène physiologique que présenta cette maladie dans son invasion, ainsi que dans son mouvement de retraite, mérite d'être rapporté, comme supplément à coudre après toutes les nosologies à l'usage des gens de lettres.

Quand le naufrage de la mallette eût fait de l'*Eau bénite de cour* une comédie sous-marine, revenu peu à peu à lui, le jeune auteur ne songea plus qu'à reconquérir par la mémoire le trésor inestimable dont il venait d'être dépossédé. Il eut peine d'abord à s'astreindre, dans ses trouvailles, à la marche régulière de l'ouvrage.

Quelquefois une tirade presque entière, sauf deux ou trois hémistiches, s'offrait à lui, rangée en bataille; mais elle n'était point à sa place; puis les chefs de file manquaient, car, dans ce cas, ce sont toujours les premiers vers qui se font le plus attendre. Bref, le désordre était partout; il fallait jeter le fil d'Ariane au sein de cet abîme, faire pénétrer la lumière dans ce chaos; et le moyen d'arriver à ce résultat en courant les grandes routes, et sous les yeux d'un oncle qui ne rêvait pour son neveu que calculs et science administrative!

Tous ces hémistiches, tous ces vers, toutes ces tirades, perdus, égarés, confondus, se retrouvant, se perdant de nouveau, courant après leur rime, rompant leurs rangs, brisant leur césure, montant les uns sur les autres, se présentant soudain à la lumière, puis dis-

paraissant tout-à-coup, brouillés, heurtés, secoués dans la tête du poëte, comme, dans le sac, les boules numérotées du loto; et tout cela grondant, fermentant, bouillonnant, sans qu'il fût possible à l'auteur au désespoir, de rien fixer sur le papier, il y avait là, ce me semble, de quoi porter quelque désordre dans une tête de dix-sept ans, et c'est ce qui arriva. *Indè mali labes!* de là, engorgement dans la mémoire, trouble dans les idées, inquiétudes vagues, tristesse, somnolence, irritation nerveuse, céphalalgie complète!

Pour cette fois, le médecin fut appelé, et le jeune malade confiné dans une chambre à part, où le repos et tout un régime pharmaceutique lui furent ordonnés. A peine fut-il seul enfin, et le médecin eut-il le dos tourné, que le malade se lève, portant péniblement sa tête endolorie et grosse de huit cents vers! Voilà du papier! voilà des plumes! nul importun n'est à craindre pour lui, car le docteur a bien recommandé qu'on respectât son sommeil! Il se met donc à l'ouvrage.

C'est ici que le phénomène physiologique se manifesta dans toute sa singularité. Le poëte avait un cercle de fer qui lui bridait, qui lui déchirait la tête. A peine, appelant en aide son excellente mémoire, ralliant ses scènes par numéro d'ordre, et forçant ses vers à une marche naturelle et régulière, sans vide dans les rangs, a-t-il jeté sur le papier le quart de son premier acte, qu'il lui semble sentir sa couronne d'épines se soulever légèrement, et une fraîcheur subite courir sur son front. Il poursuit son travail; et, à mesure qu'un vers tombe de son cerveau sur son papier, la terrible couronne d'angoisses se déroule de plus en plus. Le premier acte écrit, tout un côté de sa tête était à moitié libre, dégagé, et la maladie à demi-vaincue! Le lendemain, le poëte avait ses deux actes en poche et sa guérison était assurée.

De cette guérison, le docteur s'en vanta, l'oncle en jouit et le poëte en profita pour essayer de mettre à fin sa pièce. Mais, hélas! la double étamine par laquelle était passée *l'Eau bénite de cour* avait un peu désillusionné le père sur les mérites de l'enfant, et ce n'était plus qu'avec une sorte de découragement qu'il se livrait à l'entier accomplissement de son œuvre. Sur ces entrefaites, l'oncle fit la découverte de ce secret littéraire qu'on lui cachait avec tant de soin; et, désolé de voir toutes ses espérances administratives, au sujet de son neveu, près de se briser contre cette folle passion de rimeur, qui saisit tous les jeunes gens au sortir du collége, il demanda, il implora, avec prières, avec supplications, le sacrifice du chef-d'œuvre. Après une faible hésitation, le poëte y consentit, et cette pièce, dont l'eau avait déjà si grandement menacé l'existence, fut irrévocablement détruite par le feu! L'oncle l'emportait sur le neveu. L'administration étouffait la poésie. La poésie s'en tira cependant à la fin.

En attendant, Ancelot fut à quelque temps de là appelé au ministère de la marine, à Paris; puis, l'année suivante, à Rochefort, où son oncle était préfet maritime; c'était vers 1813. Simple employé de troisième classe, sans ambition, presque sans appointements, il ne laissait pas que de mener à bien sa vie de jeune homme; car, logé, nourri, choyé à la préfecture, s'il n'était pas membre du conseil d'administration, s'il n'assistait pas aux réceptions officielles, du moins lui, pauvre expéditionnaire, il était de toutes les fêtes. Invité, recherché par toutes les bonnes maisons de la ville, il comprenait qu'on pût jouir d'une

existence très-douce, moyennant huit cents francs d'appointemens; il voyait tout en beau, croyait tout le monde heureux, et ne s'apitoyait absolument que sur les surnuméraires!

Notez bien qu'à côté de cette belle et jeune vie matérielle et positive, il en avait une autre d'illusions et de poésie. Oui, la poésie était revenue. Elle ne s'était pas fait attendre, comme vous voyez. Racine, après l'avoir tenté d'abord sous son masque comique, venait de le séduire sous son autre face. Cette fois, Ancelot couvait une longue tragédie en cinq actes, un *Warbeck;* et, pour la préserver à l'avance du naufrage, pour la soustraire plus sûrement à l'inspection de son oncle, il la composa... de mémoire! Pas un vers n'en fut jeté sur le papier. Tout le travail de la gestation tragique s'accomplit dans la tête du poëte; aussi, à l'abri des hommes et des éléments, cette pièce insaisissable, imperméable, incombustible, défiait l'eau et le feu, et n'avait à craindre que l'oubli !... l'oubli du poëte lui-même!... C'est effectivement ce qui l'attendait.

Au mois de janvier 1815, rappelé au ministère de la marine, d'où quinze ans après il fallut une révolution populaire et M. d'Argout pour le déloger, Ancelot, en arrivant à Paris, n'eut rien de plus pressé que de se diriger vers la rue Richelieu, pour demander aux comédiens français, non une lecture, mais le droit de leur réciter *Warbeck*. La pièce fut donc récitée le 19 mars 1816, devant le comité, qui l'accueillit avec faveur; mais, plus sévère que les comédiens, Ancelot ne jugea point l'ouvrage digne de la représentation. Déjà, il travaillait avec ardeur à sa pièce de *Louis IX,* qu'il composait de mémoire, comme il avait fait pour l'autre. Le jour de la réception de *Louis IX*, il oublia *Warbeck*.

Ici commence réellement la carrière littéraire de M. Ancelot. Le 5 novembre 1819, un grand succès signala pour la première fois son nom au public, duquel nom les dispensateurs de la renommée se saisirent tout d'abord, pour l'arranger à leur fantaisie.

A cette époque, des espérances déçues, des intérêts froissés, la chute du grand empire, le rétablissement de la vieille tige monarchique, avaient dispersé de tous côtés les rudes et fécondes semences des haines politiques. La politique germait, poussait, se montrait partout, même où l'on n'en plantait pas. L'être le plus inoffensif, à son insu, en recélait le germe jusque dans ses vêtements!... Jugez, lorsqu'il s'agissait d'un livre ou d'une pièce de théâtre!

Pendant toute la durée de son élaboration tragique, Ancelot m'avait fait le confident de son œuvre, et jamais ni lui, ni moi, n'y avions découvert l'ombre d'une allusion politique, ni une sentence rimée à l'usage d'une haine quelconque; j'avais même applaudi à l'adresse avec laquelle, sans nuire à la couleur historique, il avait donné au saint roi une petite pointe de *libéralisme*, tout à fait dans le goût du jour.

A la première représentation de *Louis IX*, le public admira avec surprise l'élégance d'un style tout racinien, la bonne ordonnance de la pièce, le caractère du roi, la création vive et dramatique du renégat, et salua chaque beau vers, chaque tirade, chaque situation, de ses bravos unanimes; bref, le public se comporta fort bien, et Ancelot se laissant aller à l'illusion, crut avoir obtenu un succès littéraire, aux apparences duquel je me laissai prendre de même, je l'avoue; aussi notre étonnement fut-il grand à tous deux, lorsque le lendemain nous apprîmes que ce n'était là qu'une ovation politique.

Ses amis le louaient d'avoir osé, à une époque de perturbation, de bourgeoisie et d'égalité, peindre de riches et brillantes couleurs ces beaux temps de la noblesse guerrière et de la royauté sainte.

Les autres lui reprochaient d'avoir fait non un drame, mais un plaidoyer en cinq actes, en faveur de la féodalité et de la monarchie absolue; une apologie du clergé, des croisades, des dîmes, que sais-je? et de vouloir enfin détruire en France le gouvernement représentatif.

Vers le même temps, un autre jeune poëte, à peine plus âgé que lui, né au Havre comme lui, comme lui débutant dans la carrière dramatique, inaugurait aussi par un grand succès la scène de l'Odéon, transformée en seconde scène française, et inscrivait du premier coup sur le fronton du théâtre ce nom de Casimir Delavigne, déjà connu, et qui devait tant grandir encore.

Certes, en choisissant pour sujet de son drame ces terribles *Vêpres Siciliennes*, dans lesquelles les Français jouèrent un si triste rôle; en représentant l'étranger, dans un mouvement de grandeur et de désespoir, secouant et brisant le joug honteux à lui imposé par la France, Casimir Delavigne ne songeait pas plus à faire une œuvre nationale, qu'Ancelot une œuvre ascétique en prenant Louis IX pour son héros. Néanmoins, par le fait seul du sujet de leur pièce, par cette seule raison, que dans les vers de l'un les mots patrie et liberté revenaient aussi souvent que dans les vers de l'autre les mots Dieu et le roi, tous deux devinrent drapeaux, et durent marcher, littérairement parlant, à la tête d'un parti.

Pour Ancelot, le poste n'était pas tenable: ses habitudes de vie douce et insoucieuse, cette fibre irritable au moindre choc de la critique passionnée, ou de la malveillance (il s'y est aguerri depuis), ne lui permettaient point de rester sur la brèche, à recevoir le feu, sans y répondre. Il était royaliste, c'est vrai; mais non royaliste militant. Ayant toujours évité jusque-là de s'occuper d'intérêts et d'opinions politiques, n'appartenant à aucun système, à aucune cotèrie, royaliste de naissance, il avait reçu ses convictions de son père et de son grand-père, comme son nom et son patrimoine. Que voulez-vous, cela peut paraître singulier, mais il n'est pas donné à tout le monde de se fanatiser à volonté, et de penser que la politique est le premier besoin du cœur et suffit à tout.

Puis, Ancelot avait bon nombre d'amis qui ne naviguaient nullement dans ses eaux, comme on dit en littérature maritime; il tenait à ses principes innés, mais il tenait aussi à ses amis; et ne voulant renoncer ni aux uns ni aux autres, il parlait peu de ceux-ci devant ceux-là; bref, il se trouva l'homme le plus contraint et le plus embarrassé qui fût au monde, lorsque par la voix de vingt journaux de couleurs différentes il lui fut démontré que l'auteur de *Louis IX* était un homme essentiellement politique.

La pièce fut dédiée au roi Louis XVIII, qui donna à M. Ancelot une pension de deux mille francs sur sa cassette particulière.

Les faveurs ne devaient point s'arrêter là.

M. Portal, alors ministre de la marine, fit venir l'auteur et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui. Sans doute on avait dessein de pousser haut dans la carrière administrative une capacité politique telle que M. Ancelot; aussi le ministre resta-t-il stupéfait à la réponse du poëte.

— Monseigneur, dit celui-ci, je ne suis en-

core qu'expéditionnaire, simple expéditionnaire au ministère de la marine...

— Votre position changera, interrompit le ministre, d'une façon toute bienveillante.

— Qu'elle ne change pas, monseigneur, s'écria le poëte; je ne demande qu'à rester expéditionnaire, simple expéditionnaire au ministère de la marine.

— Vos désirs ne sont pas difficiles à satisfaire; cependant, j'aurais voulu faire quelque chose pour vous, monsieur, et le Roi vous a spécialement recommandé à mes bons soins.

— Eh bien! reprit le jeune homme, j'oserai donc implorer de vous une faveur... une faveur bien grande.

— Ah! ah!... parlez.

— Je voudrais, monseigneur, avoir la certitude de ne participer jamais ni aux gratifications annuellement accordées aux employés, ni à l'avancement surtout...

— Que dites-vous là? singulières exigences!

— Seulement, poursuivit le solliciteur, en échange de cette renonciation, je demanderais un peu de liberté, quelques heures de loisir, durant lesquelles je n'aurais pour chef de bureau que Racine.

Le marché fut conclu et tint bon jusqu'au moment où, comme je vous le disais, il fallut une révolution populaire et M. d'Argout pour faire perdre à M. Ancelot sa place de simple expéditionnaire au ministère de la marine.

Après *Louis IX*, Ancelot donna au théâtre, *Le Maire du Palais*, représenté le 23 avril 1823; *Fiesque*, le 5 novembre 1824.

Il fut alors nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, bibliothécaire de Monsieur, et reçut même des lettres de noblesse; ce qui l'étonna fort, mais ne l'aveugla point, car il négligea toujours de les retirer de la chancellerie, ne comprenant pas en quoi elles pouvaient être utiles à un simple expéditionnaire du ministère de la marine.

Pensionné, décoré, anobli, Ancelot était devenu nécessairement l'objet d'attaques plus vives, plus violentes de la part des journaux. A chaque nouvelle attaque, il ripostait par des épigrammes qu'il avait l'art de produire avec une incroyable facilité; mais à la production se bornait toujours sa vengeance. De toutes ces petites flèches, dont un grand nombre, finement aiguisées, pouvaient faire de vives blessures, pas une ne fut lancée vers le but. — Bah! me disait-il un jour, le temps de tourner mon épigramme, et ma colère se passe; puis, moi, qui suis doué cependant d'une bonne mémoire, je n'en puis retenir une seule!

Il exhala cependant poétiquement des plaintes au sujet des accusations injustes dont il ne cessait d'être l'objet. Dans l'épître qu'il publia en tête de sa pièce de *Fiesque*, épître adressée à l'un de ses amis, on trouve ces beaux vers :

Ah! du moins, mon ami, si la voix des méchants
N'avait calomnié que ma lyre et ses chants!...
Mais n'ont-ils pas osé flétrir mon caractère!
Esclave intolérant, fanatique sectaire,
Je voudrais, disent-ils, des fers et des proscrits!
Imposteurs! de tels vœux souillent-ils mes écrits?
Souillent-ils mes discours?... Pour me trouver des crimes,
Vous torturez mes vers, et vous gâtez mes rimes!
Eh bien! parmi ces vers, vit-on jamais surgir
Une pensée, un mot, qui me force à rougir?
Moi! devant le pouvoir prêchant l'intolérance,
Aux erreurs des partis défendre l'espérance!
Moi! des doux entretiens empoisonnant le cours,
D'un ardent fanatisme armer tous mes discours!
Saintine, tu le sais, l'amitié qui nous lie
Commença dans ces jours d'orage et de folie,
Où les uns, déguisant leurs vœux et leurs regrets,
Pour des opinions donnaient leurs intérêts;
Où, souvent entraînés dans des partis contraires,
Les amis, les parents, les époux et les frères,
Brisant des nœuds sacrés, sur ses autels récents

Offraient à la Discorde un parricide encens.
En ce temps de débats, de troubles, de systèmes,
Nos avis différaient! nos cœurs étaient les mêmes;
Ils s'unirent! Parfois, malgré nous, égarés,
Loin des bords enchanteurs aux muses consacrés,
Nous osions parcourir une route fatale,
Et de la politique aborder le dédale;
Examinant nos mœurs, nos lois et nos besoins,
Nous discutions alors!... Nous en aimions-nous moins?
Des fureurs des partis la déplorable ivresse
A-t-elle à mes amis enlevé ma tendresse?
Non! Au point du départ un moment divisés,
Nous semblons suivre tous des chemins opposés;
Nous marchons, et, surpris qu'un seul lien nous rassemble,
Un jour au même but nous arrivons ensemble.
Car nous n'en avons qu'un! Nos avis, j'en conviens,
N'ont pas toujours été d'accord sur les moyens;
Mais ils sont confondus dans la même espérance:
Tout Français a besoin du bonheur de la France.
Tels aux champs bourguignons, de deux fleuves fameux [1]
On voit, en s'évitant, fuir les flots écumeux;
Dans leur course rapide en grondant ils s'éloignent;
Après de longs détours enfin ils se rejoignent,
Et, près du bois propice où le plus saint des rois,
« Au pied d'un chêne assis, dictait ses justes lois, »
Unissant de leurs flots la fière indépendance,
Dans Lutèce enrichie ils versent l'abondance;
Ces fleuves de leurs dons nous portant le tribut,
N'ont désormais qu'un lit, comme ils n'avaient qu'un but.
Qu'importe qu'un moment de leurs eaux transparentes
Notre œil distingue encor les couleurs différentes?
Ils mélangent bientôt leurs eaux et leurs couleurs,
Et, sous le même nom, roulent parmi des fleurs.

Au milieu de ces succès et de ces distinctions, l'auteur de *Louis IX* s'était marié; apportant au poëte une compagne remplie de grâces dans son esprit comme dans sa personne, un guide d'un goût certain à consulter; apportant à l'expéditionnaire un commencement d'aisance et de bien-être, mademoiselle Virginie Chardon, d'une ancienne famille parlementaire de Dijon, était devenue madame Ancelot. Alors mademoiselle Chardon, encore jeune fille, et dans un âge où l'on comprend à peine les arts, se distinguait déjà par un talent réel en peinture; aujourd'hui madame Ancelot est l'auteur de *Marie*, de *Marie*, ce drame si simple et si touchant, la perle du théâtre Français et le triomphe de mademoiselle Mars.

En 1825, Ancelot publia un poëme en six chants, *Marie de Brabant*, dont trois éditions furent promptement épuisées. C'est alors que, pour la première fois, il se présenta comme candidat à l'Académie; il obtint treize suffrages; M. Lebrun, son concurrent, l'auteur de *Marie Stuart*, fut nommé.

De 1825 à 1830, Ancelot publia *Six mois en Russie*, ouvrage composé à la suite d'un voyage qu'il fit dans le nord de l'Europe, à l'époque du couronnement de l'empereur Nicolas.

L'homme du Monde, roman de mœurs, et dont plus tard il tira le sujet d'un drame en cinq actes, en s'adjoignant pour collaborateur un de ses amis. Drame et roman obtinrent un égal succès.

Il fit représenter, dans le même espace de temps, la comédie de *l'Important*, à l'Odéon; et au théâtre Français, *Olga*, ou *l'Orpheline Moscovite*, *Élisabeth d'Angleterre*, tragédies en cinq actes, et *Un an* ou *le Mariage d'Amour*, comédie en trois actes.

Il n'entre nullement dans mes intentions de faire ici un examen détaillé des beautés ou des défauts à signaler dans les ouvrages de M. Ancelot; d'autres se sont acquittés de ce soin, et ce rôle ne me convient en rien; je suis beaucoup trop son ami pour cela. Dans la louange je serais suspect, dans la critique, mal à l'aise. Un ami, mieux qu'un autre, peut faire la biographie du personnage, car il l'a étudié, il a reçu ses confidences, il a pris part lui-même

[1] La Seine et la Marne se réunissent près du bois de Vincennes.

aux principaux événements de sa vie ; là, il est sur son terrain ; là, dans la vérité, là, dans son droit : mais pour la critique, qu'il s'abstienne ! A lui l'auteur, à d'autres l'ouvrage ! L'ami biographe ne doit raconter au public que ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu, ce qu'il a appris, voilà tout ; telle est sa mission, c'est là son devoir, c'est là son poste : c'est là le mien, et j'y retourne.

Au mois de mai 1830, Ancelot se mit, pour la deuxième fois, sur les rangs pour l'Académie : l'élection fut tellement disputée, qu'après treize tours de scrutin on renvoya à nommer au jeudi suivant. Ce jour-là il obtint seize suffrages ; mais il en fallait dix-sept ! sa nomination fut donc encore ajournée, et, chose étrange, sur vingt membres élus depuis cette époque, il n'y en a que trois qui aient obtenu autant de votes favorables que l'auteur de *Louis IX*, de *Fiesque* et d'*Olga*, qui ne le fut pas.

Après cette défaite littéraire, dans la même année, deux mois à peine écoulés, M. Ancelot en éprouva une autre, bien plus menaçante pour ses intérêts positifs et l'avenir de sa famille. Il fut au nombre des vaincus de Juillet.

Sa pension, sa place de bibliothécaire, lui furent retirées.

Au temps où nous vivons, les vers alexandrins et les œuvres tragiques, patiemment et consciencieusement élaborées, ne suffisent pas toujours à nourrir leur homme, surtout dans un semblable moment, où le drame populaire et réel, accompli sur nos places, semblait devoir à tout jamais tuer le drame arrangé et fictif, joué sur nos théâtres. En effet, les chaudes émotions des barricades, la chute d'un trône, l'exil d'une famille de rois, tous ces graves événements, cette grande trilogie de Juillet, exécutée par six cent mille acteurs, sous les feux du soleil, devaient nuire quelque peu à toute action scénique, en prose ou en vers, accomplie aux clartés d'un lustre.

Ancelot se fit une idée juste de sa position ; et soutenant bravement le choc, il se résigna, non pour lui, mais pour sa femme, pour sa fille ; il comprit qu'avant tout il lui fallait un revenu assuré, et qu'il ne pouvait, sans compromettre des existences si chères, s'en reposer sur les succès éventuels de sa plume, qui jusqu'alors avait pu suffire à lui faire une réputation, mais non une fortune.

Il reprit donc chaque matin, de bonne heure et avec assiduité, le chemin du ministère de la marine, où son modeste emploi lui restait encore. Celui à qui, quelques jours auparavant, une voix seule avait manqué pour être proclamé l'un des quarante immortels de l'Académie française, redevint simple copiste dans un bureau, forcé, lui, l'écrivain élégant, à la période riche et arrondie, de reproduire avec exactitude les locutions barbares du style administratif, et jusqu'aux fautes d'orthographe de ses chefs ; car il ne faut humilier personne.

Du moins, grâce à cette résignation, à cette abnégation de lui-même, il conservera sa place : eh bien ! non ! Pour le dépouiller entièrement, M. d'Argout, qui alors avait succédé à M. Portal et à bien d'autres, vint achever ce que la révolution de Juillet avait commencé ; et par un arrêté, daté du mois de décembre 1830, *M. Ancelot ne fut plus même simple expéditionnaire au ministère de la marine !*

Que lui restait-il à faire?... ce qu'il fit : il fit du vaudeville !... il fit de la littérature commerciale et spéculatrice. N'en fait pas qui veut, quoi qu'en disent nos seigneurs les feuilletonistes, qui pour la plupart ne sont que des vaudevillistes avortés. Mais, Dieu merci ! An-

celot avait non-seulement du talent, il avait de l'esprit, chose indispensable dans son nouveau métier. Il s'adressa donc au théâtre de la rue de Chartres, et y débuta par un des plus éclatants succès qu'on y ait obtenus, *Madame Dubarry*. En moins de six ans il donna sur la plupart de nos petits théâtres plus de soixante ouvrages : *Léontine*, *le Favori*, *le Régent*, *l'Escroc du grand Monde*, *Madame Duchâtelet*, *Madame d'Egmont*, etc., etc., qui, s'ils n'ajoutèrent pas à sa réputation, ajoutèrent du moins à sa force. Oui, à sa force, car ne vous y trompez pas, l'habitude de manier incessamment une action théâtrale, d'en faire mouvoir les ressorts, de multiplier les incidents, de créer des rôles à la taille des acteurs, de se mettre sans cesse à la portée d'un public peu littéraire, sans renoncer cependant à attirer l'attention d'un public d'élite; cette nécessité d'employer tour à tour, tous les genres, tous les tons, depuis le burlesque jusqu'au pathétique le plus élevé; cela n'apprend-il pas à un homme son métier, et ne lui fait-il pas parfois découvrir en lui-même des qualités qu'il pouvait ne pas savoir posséder ?

Le vaudeville, c'est la chambre basse de la littérature dramatique; d'accord; c'est là que se trouve l'élément démocratique : mais nous soutenons, nous, que politiquement ou littérairement parlant, c'est d'en bas que viennent le mouvement et le progrès. Là sont les oseurs! Les chambres hautes, celle des pairs comme celle du théâtre Français, ne vont qu'autant qu'on les pousse.

Pour ne parler que de cette dernière, ce qui rentre bien mieux dans mon sujet, je me rappelle qu'il fut un temps où, à la rue de Chartres, la comédie moderne était déjà créée; on y voyait des notaires, des avoués, des journalistes, des émigrés, des électeurs, des banquiers de la Chaussée-d'Antin, des marchands de la rue Saint-Denis, des soldats de l'empire, des hommes de nos jours enfin, avec leurs travers, bien ou mal esquissés, là n'est point la question, mais avec leurs allures connues, leurs costumes vrais; tandis que Frontin et Dorine osaient encore se montrer dans les pièces nouvelles de la rue Richelieu, qu'ils y régentaient encore leurs maîtres, qu'ils y mariaient encore leur jeune maîtresse, en dépit d'un vieux tuteur amoureux!

Au surplus, Ancelot tient en portefeuille, en ce moment, le meilleur argument à opposer à ceux qui croient qu'on se gâte la main à faire du vaudeville, comme la voix à chanter la romance; c'est une belle et bonne tragédie, en cinq actes et en vers, qu'il vient de terminer, et par laquelle il doit faire incessamment sa rentrée au Théâtre-Français. Tous ceux qui l'ont entendue, et je suis de ceux-là, pensent qu'il n'a jamais frappé si juste et si fort.

Pour en finir avec cette note biographique, je dirai ce que, d'après l'usage, il eût peut-être fallu dire d'abord, c'est que :

Jacques-François-Arsène Ancelot est né au Havre-de-Grace, le 9 janvier 1794.

X. B. Saintine.

LOUIS IX,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS LE 5 NOVEMBRE 1819.

A SA MAJESTÉ

LOUIS XVIII,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ *a daigné permettre que mon premier ouvrage parût sous ses auspices : cette faveur, à laquelle je n'osais prétendre, est la plus douce récompense de mes travaux. Sous le règne de* VOTRE MAJESTÉ, *il m'était facile de retracer les vertus du père des Bourbons; et si mon ouvrage a obtenu quelques applaudissements, je les dois sans doute au plaisir qu'ont éprouvé les Français en retrouvant l'image du présent dans les souvenirs du passé.*

Puisse le zèle qui m'anime suppléer à la faiblesse de mes talents, dans les efforts que je vais tenter pour me rendre moins indigne de la protection dont VOTRE MAJESTÉ *daigne honorer mes essais.*

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidèle sujet,

ANCELOT.

LOUIS IX.

PERSONNAGES.

LOUIS IX, roi de France.
ALMODAN, soudan d'Egypte.
NOURADIN, prince syrien.
RAYMOND, chrétien apostat, visir d'Almodan.
PHILIPPE, fils de Louis IX.
JOINVILLE, } chevaliers chrétiens.
CHATILLON, }
MARGUERITE, femme de Louis, reine de France.

La scène se passe à Memphis, dans le palais du soudan. Le théâtre représente une partie de ce palais.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOINVILLE, CHATILLON.

CHATILLON.

Parlez, fidèle ami de notre auguste maître,
Cher Joinville, en nos cœurs l'espoir peut-il renaître?
Dans les murs de Memphis les chrétiens enchaînés
A d'éternels malheurs seraient-ils condamnés?
Quel temps doit mettre un terme à leur longue souffrance?
Reverront-ils jamais le beau ciel de la France?

JOINVILLE.

Peut-être, Châtillon, touché de nos revers,
Le Tout-Puissant bientôt fera tomber nos fers;
Mais quand les chevaliers aux plages africaines
Devraient languir captifs, et mourir dans les chaînes,
Quel indigne chrétien oserait murmurer?
Dieu frappe; nous devons souffrir et l'adorer.
Nos désastres sont grands, mais se plaindre est un crime!
Reconquérir le temple et délivrer Solime,
Arracher les chrétiens au joug des musulmans,
Tels étaient nos devoirs, tels furent nos serments,
Quand Louis, du Très-Haut courant venger l'injure,
Du signe de la foi décora notre armure.
Ne vous souvient-il plus du jour où ses sujets
Jurèrent de s'unir à ses nobles projets,
Et, fiers de partager le zèle qui l'enflamme,
Se rangèrent en foule autour de l'oriflamme?

CHATILLON.

Je m'y rangeai comme eux: et souvent, sur ses pas,
Le roi m'a vu, Joinville, affronter le trépas.
Quels dangers ont jamais arrêté mon courage?
Mon sang, comme le vôtre, a rougi ce rivage,
Quand Louis, poursuivant le cours de ses exploits,
Sur les murs de Damiette alla planter la croix.
Que n'expirai-je alors! Mais ce Dieu qui m'écoute
A périr dans les fers m'a condamné sans doute.
En vain de quelque espoir mon cœur s'était flatté;
Les projets du soudan n'ont que trop éclaté.
A vous revoir jamais je ne dois plus prétendre,
Bords chéris, où languit l'épouse la plus tendre,
Où mon fils vient de naître, où dorment mes aïeux;
Je mourrai loin de vous; recevez mes adieux.

JOINVILLE.

Calmez cette douleur. Aux rives de la Seine,
Comme vous, Châtillon, un nœud puissant m'enchaîne.
Sous les drapeaux du Christ quand nous dûmes marcher,
Des bras de mes enfants il fallut m'arracher.
Dans mon cœur, que troublait un funeste présage,
Je sentis un moment chanceler mon courage;
Mais du toit paternel détournant mes regards,

Je m'éloignai bientôt; et sous nos étendards,
Abjurant ma faiblesse, et domptant la nature,
J'ai marché sans regret, et souffert sans murmure.
Ah! quel guerrier français pourrait trembler pour soi
En songeant aux périls qui menacent son roi?
Comme nous, Châtillon, captif de l'infidèle,
Des plus rares vertus nous offrant le modèle,
Il donnerait ses jours pour sauver les chrétiens.
A l'aspect de ses maux je ne sens plus les miens.

CHATILLON.

Je plains les maux du roi, j'admire sa constance;
Mais je crains d'Almodan l'implacable vengeance.

JOINVILLE.

Qu'entends-je? Croirons-nous qu'il viole un traité
Qu'a scellé son serment, que lui-même a dicté?
Nos rançons aujourd'hui lui vont être livrées,
Et, quittant pour jamais ces funestes contrées,
Nous reverrons bientôt les champs de nos aïeux.
Ne désespérons point. On marche vers ces lieux.
C'est le Roi.

CHATILLON.

Nos destins lui sont connus, sans doute.

JOINVILLE.

J'espère en sa présence.

CHATILLON.

Et moi je la redoute.

Il approche.

SCÈNE II.

JOINVILLE, CHATILLON, LOUIS,
CHEVALIERS CHRÉTIENS.

LOUIS.

Chrétiens interdits et muets,
Vous arrêtez sur moi vos regards inquiets;
D'avance dans mes yeux vos yeux cherchent à lire.
Du sort qui nous attend quand je dois vous instruire,
Je sens, ô mes amis, tout mon cœur se briser :
Mais je vous connais trop pour vous rien déguiser.

CHATILLON, à part.

Dieu! quel sort est le nôtre? et qu'allons-nous entendre?

LOUIS.

A quitter ce rivage il ne faut plus prétendre.
Le perfide soudan, au mépris des traités,
Des peuples et des rois jusqu'ici respectés,
Refuse nos rançons, et, fidèle à sa haine,
Des chevaliers chrétiens appesantit la chaîne!
Nous avons tout à craindre! ou plutôt, mes amis,
Aux décrets éternels aveuglément soumis,
Courbant un front coupable, acceptons avec joie
Les nouveaux châtiments que le ciel nous envoie :
Qui put les mériter doit savoir les souffrir.

CHATILLON.

Eh quoi! dans l'esclavage il faudra donc périr!
Et qui nous entraîna loin de notre patrie?
Que venions-nous chercher au fond de la Syrie?
Pourquoi vers le Jourdain appeler vos sujets?
Dieu n'a point approuvé vos funestes projets!
Que dis-je? son courroux sur nos coupables têtes,
Dès notre premier pas, déchaînant les tempêtes,
Semblait de l'Orient nous fermer les chemins.
Quels maux nous attendaient sur les bords africains!
C'était peu que le ciel, flétrissant notre gloire,
Aux drapeaux du croissant attachât la victoire;
Il a, pour nous détruire, armé tous les fléaux :
Chaque jour éclairait des désastres nouveaux;
Et la contagion, sur cette aride plage,
Dévorait les chrétiens échappés au carnage.
Non, Dieu n'ordonnait point ces funestes combats :
Et si le sang français coula dans ces climats,
Si maintenant, chargés de honteuses entraves,
Des Sarrasins vainqueurs nous vivons les esclaves;
Si le courroux du ciel s'appesantit sur nous,
De ces revers affreux nous n'accusons que vous!
Nous suivîmes vos pas, nos maux sont votre ouvrage.

JOINVILLE.

Arrête, malheureux! Juste Dieu, quel langage!
Un chevalier français ose accuser son roi!

LOUIS.

Ami, je lui pardonne, il n'offense que moi.

JOINVILLE.

Nous désavouons tous ces coupables murmures.

LOUIS.

Je songe à vos malheurs, et non à mes injures.

JOINVILLE.

Quoi! lorsque tout chrétien qui gémit dans les fers
Doit apprendre de nous à souffrir ses revers;
Lorsque, las de ses maux, le soldat nous contemple,
De la rébellion nous lui donnons l'exemple!
Châtillon de sa plainte ose vous accabler!
Vous devez le punir.

LOUIS.

Je dois le consoler.

(à Châtillon.)

Vous déchirez mon cœur! Revenez à vous-même;
N'accusez plus un roi qui vous plaint, qui vous aime:

Châtillon, de vos maux je souffre autant que vous :
Et si, pour désarmer le céleste courroux,
Au glaive des bourreaux il faut livrer ma tête,
J'y consens avec joie, et la victime est prête.

CHATILLON.

Qu'ai-je fait ?

LOUIS.

La douleur a pu vous égarer :
Rentrez dans le devoir ; et, loin de murmurer,
Des bienfaits du Très-Haut conservant la mémoire,
De nos premiers combats rappelez-vous la gloire.
Quand, traversant les mers, vous vîntes, à ma voix,
Planter aux bords du Nil l'étendard de la croix,
Vous étiez vertueux, Dieu protégea vos armes ;
Il nous guida lui-même au milieu des alarmes ;
De la sainte cité nous frayant les chemins,
Il porta l'épouvante au cœur des Sarrasins,
Et chassant devant nous leurs tremblantes cohortes,
De Damiette soumise il nous ouvrit les portes.
Que ne présageait point ce glorieux succès !
Mais bientôt, nous livrant aux plus honteux excès,
Du Dieu qui nous choisit pour venger sa querelle
Nos crimes ont lassé la bonté paternelle.
Ah ! faut-il aujourd'hui, rappelant vos erreurs,
De ces temps désastreux retracer les horreurs !
Que ne puis-je à nos fils en dérober l'histoire !
Chrétiens, je vous ai vus profaner la victoire.
Mes amis les plus chers ont méconnu ma voix.
Déjà, se ranimant au bruit de nos exploits,
Sion semblait renaître, et de leur délivrance
Nos frères consolés embrassaient l'espérance.
Sur le tombeau du Christ prosternés tous les jours,
Les malheureux pour nous imploraient son secours.
Nous les avons trahis ; et nous osons nous plaindre !
Ah ! quels que soient les maux qui nous restent à craindre,
Sachons les supporter : méritons aujourd'hui
Que le ciel outragé nous rende son appui.
Ce Dieu qui, nous livrant aux mains des infidèles,
A courbé sous le joug nos têtes criminelles,
Du superbe Almodan peut confondre l'orgueil,
Changer nos pleurs en joie, et son triomphe en deuil.
Chevaliers, implorons sa bonté tutélaire ;
Que notre repentir désarme sa colère.
Je vais près du soudan, pour la seconde fois
De l'honneur méconnu faire parler la voix.

SCÈNE III.

LOUIS, JOINVILLE.

JOINVILLE.

Hélas ! de Châtillon j'avais prévu les plaintes.
Témoin de sa douleur, confident de ses craintes,
J'ai fait, pour l'apaiser, des efforts superflus ;
Mais s'il vous offensa......

LOUIS.

Je ne m'en souviens plus.
De ces braves guerriers le sort me désespère :
Je dois sentir leurs maux, je suis époux et père.
Condamné par le ciel à périr dans Memphis,
Je ne reverrai plus mon épouse et mon fils ;
C'en est fait, mais pour eux ma tendresse alarmée
Sut au moins les soustraire aux périls de l'armée ;
Dans les murs de Damiette ils attendent le jour,
Qui doit vers la patrie éclairer leur retour ;
Aux fureurs d'Almodan j'arrachai cette proie :
Mon Dieu ! qu'ils soient sauvés, et je meurs avec joie.

JOINVILLE.

Non, seigneur, à l'espoir notre ame doit s'ouvrir.
Le ciel nous aime encore, et va nous secourir.
Ce prince syrien dont le fatal courage
De nos premiers combats détruisant tout l'ouvrage,
Dans les champs de Massoure arrêta nos exploits,
Nouradin, de l'honneur sait respecter les lois :
Indigné des affronts qu'Almodan nous prépare,
Chaque jour il s'oppose aux desseins du barbare.
Révéré des émirs, adoré des soldats,
Du soudan qui le craint, il sauva les états.
Il marche son égal. Ce prince magnanime,
Protégeant hautement des vaincus qu'il estime,
Est prêt à nous offrir un généreux soutien.
L'infidèle, étonné d'admirer un chrétien,
Se livre devant vous au charme qui l'entraîne,
Et dans son cœur surpris sent expirer la haine.
Almodan seul nous hait.... Il règne, mais enfin
Des maîtres de ces lieux on connaît le destin :
Leur trône, chancelant sur le bord d'un abîme,
S'élève par la force, et tombe par le crime ;
Le peuple, devant eux quelque temps prosterné,
Obéit en tremblant au chef qu'il s'est donné ;
Mais, au premier signal, la révolte s'éveille :
On proscrit le soudan qu'on adorait la veille ;
Le soldat effréné l'immole à sa fureur,
Et, couvert de son sang, nomme son successeur.
Espérons : on murmure, et l'Égypte peut-être

Doit apprendre aujourd'hui qu'elle a changé de maître.

LOUIS.

Je crains, je l'avouerai, ce chrétien apostat
Dont les Français trahis ont pleuré l'attentat.
Contre le Dieu vivant vomissant le blasphème,
Sur son front qu'arrosa l'eau sainte du baptême,
Le coupable Raymond a posé le turban;
Il est vendu, sans doute, aux fureurs du soudan.
Flétri de sa faveur, ministre de sa rage,
Des soutiens de la foi prolongeant l'esclavage,
Contre nous de son maître il arme la rigueur.
Qui l'eût jamais pensé, Joinville, qu'en son cœur
L'ambition, l'orgueil, excitant la vengeance,
Aux drapeaux de son prince, à son culte, à la France,
Le forceraient de dire un éternel adieu,
Et parleraient plus haut que l'honneur et son Dieu!
Tu sais, lorsque, trompant sa superbe espérance,
Du vertueux Coucy j'honorai la vaillance,
Si le poste éclatant par Raymond attendu,
Malgré ses vains efforts, à Raymond était dû.
De tous nos chevaliers j'écoutai le suffrage.
Mais, hélas! dans mon choix Raymond vit un outrage:
Il jura notre perte, et ses ressentiments
Livrèrent mon armée au fer des musulmans.

JOINVILLE.

Mais le remords poursuit ce guerrier sacrilége;
Il plaint nos longs malheurs; Nouradin nous protége:
Nous reverrons ces bords qu'appelle notre amour,
Cette France, où nos yeux se sont ouverts au jour.
Nous ne périrons point aux plages étrangères,
Nos cendres s'uniront aux cendres de nos pères.
Oui, l'arrêt est porté : nous ne pourrons jamais
Du Thabor, du Sina visiter les sommets,
Toucher le saint tombeau que le chrétien révère,
Et baigner de nos pleurs les rochers du Calvaire;
L'Éternel irrité condamne nos desseins,
Son bras nous interdit l'approche des lieux saints;
Et le sort des guerriers que leur pieux courage
Entraîna tant de fois sur ce fatal rivage,
Détruisant un espoir prêt à nous égarer,
Sur nos propres destins devait nous éclairer.

LOUIS.

Qu'entends-je? il est donc vrai! Joinville aussi me blâme!
Mais sais-tu quels desseins je renferme en mon âme?
Sais-tu si les combats où je vous ai guidés
Par de grands intérêts n'étaient pas commandés?
Tu ne vois que tes maux, ton désespoir m'accuse:
Eh bien! lis dans mon cœur, et connais mon excuse:
Vainement, tu le sais, au sein de nos remparts
Je voulus appeler le commerce et les arts,
Ces comtes, qui du haut de leurs châteaux antiques
Font gémir mes sujets sous leurs lois despotiques,
Tyrans dans mon royaume, et vassaux turbulents,
Sans relâche occupés de leurs débats sanglants,
Détruisaient mes travaux, déchiraient la patrie,
Dans son premier essor arrêtaient l'industrie.
Divisés d'intérêts, unis contre leur roi,
Je les trouvais sans cesse entre mon peuple et moi.
Signalant tour à tour leurs fureurs inhumaines,
Ils promenaient la mort dans leurs vastes domaines,
Et des soldats français, l'un par l'autre immolés,
Le sang coulait sans gloire en nos champs désolés.
Je voulus, des combats leur ouvrant la carrière,
Offrir un but plus noble à cette ardeur guerrière:
Tu te souviens qu'alors de pieux voyageurs,
Pour nos frères captifs implorant des vengeurs,
D'un zèle saint en nous ranimèrent la flamme;
Aux regards des Français déployant l'oriflamme,
Je leur montre la gloire aux rives du Jourdain :
Ils entendent ma voix, s'arrêtent, et soudain,
Oubliant leurs discords, et déposant leurs haines,
Ils marchent réunis vers ces plages lointaines.
Quels plus nobles dangers leur pouvaient être offerts?
Délivrer les chrétiens gémissant dans les fers,
Rendre Jérusalem à sa splendeur première,
En chasser l'infidèle, et rompre la barrière
Qui du tombeau sacré nous défendait l'accès:
Tel devait être, ami, le fruit de nos succès!
Là s'arrêtaient vos vœux, et non mon espérance.
Jette avec moi, Joinville, un regard sur la France :
Avant de condamner les serments que j'ai faits,
De ces combats lointains contemple les effets :
Libre de ses tyrans, mon peuple enfin respire;
La paix renaît en France, et la discorde expire;
Le commerce, avec nous transporté sur ces bords,
Aux peuples rapprochés prodigue ses trésors;
L'aspect de ces climats, depuis long-temps célèbres,
Déjà de l'ignorance éclaircit les ténèbres,
Et, sur nos pas les arts, allumant leur flambeau,
Vont remplir l'Occident de leur éclat nouveau;
Déjà des grands vassaux l'autorité chancelle :
Je sais ce qu'entreprend leur audace rebelle,
Joinville; et, m'instruisant aux leçons du passé,
Je suivrai le chemin que Philippe a tracé.
Aux tyrans de mon peuple arrachant leur puissance,
Éveillant la justice, enchaînant la licence,
Au secours de mes lois j'appellerai les mœurs,
Je contiendrai les grands, et, malgré leurs clameurs,
Père de mes sujets, détruisant l'anarchie,
Je veux sur ces débris asseoir la monarchie.

Si Dieu, marquant ici le terme de mes jours,
Veut de tous mes travaux interrompre le cours,
Aux rois qui me suivront j'aurai frayé la route :
Vers ce but glorieux ils marcheront sans doute :
Et quelque jour mon peuple, éclairé sur ses droits,
Chérira ma mémoire, et bénira mes lois.

JOINVILLE.

Non, ce Dieu qui préside aux destins de la France
Ne lui ravira point sa plus chère espérance :
Vous vivrez ; et, goûtant un utile repos,
Vous jouirez enfin du fruit de vos travaux.
Mais j'aperçois Raymond ; que vient-il nous apprendre ?

SCÈNE IV.

LOUIS, JOINVILLE, RAYMOND, SOLDATS MUSULMANS.

RAYMOND.

Dans une heure en ce lieu le soudan doit se rendre ;
Vous le verrez, seigneur. Sur vous, sur vos sujets
Il vous veut bien lui-même expliquer ses projets.

LOUIS.

Il suffit.

Il s'éloigne avec Joinville : Raymond le suit des yeux.

SCÈNE V.

RAYMOND, SOLDATS MUSULMANS.

RAYMOND.

Des chrétiens tel est donc le courage !
Sous un ciel étranger, vaincus, dans l'esclavage,
Par les plus grands revers aucun n'est abattu ;
Et mon cœur étonné.... Malheureux, que dis-tu ?
Oui, c'est avec raison que ce calme t'étonne,
Il n'est pas fait pour toi : l'innocence le donne.
Quels regards outrageants ils ont lancés sur moi !
Quel mépris ce chrétien.... Ce chrétien fut mon roi !
Chassons un souvenir qui me perdrait peut-être ;
Memphis est ma patrie, Almodan est mon maître.



ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALMODAN, RAYMOND.

ALMODAN.

De mon ordre par toi ce chrétien averti
Sait qu'à l'entendre encor ma haine a consenti ?

RAYMOND.

Oui, soudan ; devant toi bientôt il va paraître.

ALMODAN.

L'espoir de me fléchir l'abuse encor peut-être ;
Mais ma haine avec lui n'admet point de traités.
Quoi ! visir, j'aurai vu ces chrétiens détestés,
Du fond de l'Occident vomis sur ce rivage,
Porter dans mes états la flamme et le ravage ;
Leur chef, qu'à ma fureur je devrais immoler,
Sur mon trône un instant m'aura fait chanceler ;
Et quand mon intérêt m'ordonne la vengeance,
Je pourrais, n'écoutant qu'une aveugle indulgence,
Du passé qui m'éclaire oubliant les leçons,
De ces soldats chrétiens accepter les rançons !
Ils reviendraient bientôt, et la route est frayée.
Je veux enfin apprendre à l'Europe effrayée
Quels périls désormais attendent ses enfants,
S'ils osaient reparaître aux bords que je défends.
Le sort entre eux et nous a posé des barrières ;
Que vers une autre plage ils portent leurs bannières :
Ces champs où le soleil darde ses premiers feux,
Ces climats embrasés ne sont point faits pour eux.
L'Europe à ces Français ne peut-elle suffire ?
Dans l'antique Orient quel espoir les attire ?
Quels sont donc leurs desseins? et que prétend leur roi?
Veut-il forcer le Nil à couler sous sa loi ?

RAYMOND.

L'Asie, à tant de maux par les chrétiens livrée,
Recèle de leur Dieu la tombe révérée :
Là tendent tous leurs vœux, et, pour la conquérir,
Au-devant des dangers tu les as vus courir.
Tu connais leur monarque et l'ardeur qui l'anime.

ALMODAN.

Ne crois pas qu'il renonce à soumettre Solime ;
Dans son âme en secret il nourrit cet espoir.
Pour le juger, visir, il a fallu le voir,
Lorsqu'à nos yeux surpris déployant ses bannières,
Il guida vers nos bords les phalanges guerrières
Qui viennent sur ses pas conquérir un tombeau.
Le front calme, Louis, debout sur son vaisseau,
Des chevaliers français échauffait le courage,
Et son glaive étendu leur montrait le rivage.
Là, mes soldats armés attendaient les chrétiens.
Ce prince, tout à coup emporté loin des siens,
S'élance ; chacun fuit ! en ce désordre extrême,
Le dirai-je ? étonné je recule moi-même !
Je ne sais de quel feu s'animaient ses regards.
Enfin, de mes guerriers fuyant de toutes parts,
Je voulus dissiper les honteuses alarmes ;
Vains efforts ! loin de soi chacun jetait ses armes :
Ma voix contre Louis ne put les rallier ;
Ils croyaient voir un Dieu prêt à les foudroyer.
Penses-tu qu'un revers suffise pour l'abattre ?
Convaincu que son Dieu l'arma pour nous combattre,
Il m'attaque demain, s'il est libre aujourd'hui ;
Et même son vainqueur doit tout craindre de lui :
Un cœur tel que le sien ne connaît point d'obstacles,
Et la volonté ferme enfante les miracles.
Louis est mon captif, le sort me l'a livré ;
Pourquoi mettre au hasard un triomphe assuré ?
La fortune est fidèle à celui qui l'enchaîne ;
Négliger ses faveurs, c'est mériter sa haine.

RAYMOND.

Je t'entends. Mais, dis-moi, ne redoutes-tu rien ?
Penses-tu qu'aujourd'hui ce prince syrien
Qui, sous tes étendards rappelant la victoire,
A sauvé ton empire, et t'a rendu ta gloire,
Au succès de tes vœux ne va point s'opposer ?
On doit quelques égards à qui peut tout oser :
Le soldat le chérit, et le peuple l'honore ;
Ce peuple qu'il égare osa naguère encore,
Plaignant ses ennemis et respectant leur roi,
En murmures confus éclater contre toi.
De Nouradin sur lui tu vois quel est l'empire,
Tu sais quels sentiments au soldat il inspire :

Chaque jour il retrace à ses yeux éblouis
La valeur des Français, les vertus de Louis;
Et dès qu'il apprendra ce que résout ta haine,
A s'armer contre toi je crains qu'il ne l'entraîne.

ALMODAN.

Lui s'armer contre moi!

RAYMOND.

Tremble de l'offenser!

ALMODAN.

Son bras soutint mon trône.

RAYMOND.

Il peut le renverser.

ALMODAN.

Oui, jusque-là peut-être il porterait l'audace.
Son orgueil, à la fin, et m'irrite et me lasse:
Au jour de mes malheurs il m'offrit son appui;
Mais dois-je ne penser et n'agir que par lui?
Chacun respecte ici ma volonté suprême;
Je pourrais à fléchir le contraindre lui-même,
Et je ne prétends pas, malgré tous ses exploits,
Qu'au milieu de ma cour il me dicte des lois.

RAYMOND.

Fais plier son orgueil, mais songe à son courage.

ALMODAN.

J'honore qui me sert, je punis qui m'outrage.
Tes discours dans mon cœur réveillent mes soupçons.
De tous ces vils chrétiens adoptant les leçons,
Pour leur maître, pour eux, il montre un zèle extrême;
Ami des chevaliers, et chevalier lui-même,
Tous les jours, de ce titre il se pare à mes yeux;
Et sans doute, abjurant la foi de ses aïeux,
En ce moment, visir, l'infidèle s'apprête
A quitter, pour la croix, l'étendard du prophète.

RAYMOND.

Tu dois le ménager.

ALMODAN.

Je brave son courroux.

RAYMOND.

J'entends du bruit; on vient.

ALMODAN.

C'est Louis. Laisse-nous.

SCÈNE II.

ALMODAN, LOUIS.

LOUIS.

Justement alarmé pour des guerriers que j'aime,
Almodan, du traité que tu dictas toi-même
Je viens t'entretenir pour la seconde fois.
Damiette, où flotte encor l'étendard de la croix,
Devait, tu t'en souviens, payer ma délivrance;
De celle des chrétiens qui sont en ta puissance
Tu recevras le prix. De tant de maux soufferts
Veux-tu finir le cours?

ALMODAN.

Vous mourrez dans les fers.

LOUIS.

Eh quoi! de tes serments tu perdrais la mémoire!

ALMODAN.

J'assure ma vengeance.

LOUIS.

Et tu souilles ta gloire.

ALMODAN.

Ma gloire est de venger moi-même et mes sujets,
De punir ton audace. Eh, dis-moi, quels projets
Sur ces bords ennemis t'engageaient à descendre?
Chrétien, de tes aïeux interroge la cendre;
Ils venaient de Solime attaquer les remparts:
Dans les champs syriens leurs ossements épars
Te diront où tendait leur orgueil téméraire,
Quels étaient leurs travaux, quel en fut le salaire.

LOUIS.

Saladin put les vaincre au milieu des combats,
Mais, au moins, d'un parjure il ne se souillait pas.
Je veux t'ouvrir les yeux, et t'épargner un crime.
Si les guerriers chrétiens que ta fureur opprime
Doivent ici périr esclaves de leur foi,
Soudan, ce n'est pas eux qu'il faut plaindre, c'est toi:
Ils mourront, mais du moins avec toute leur gloire;
Et les siècles futurs flétriront ta mémoire.
Ah! crois-moi, l'équité, le respect des serments,
Sont du pouvoir des rois les plus sûrs fondements.
Non, je ne croirai point que ton âme balance;
Tu tiendras tes serments!... Tu gardes le silence?
Eh quoi! soudan, ma voix ne t'a point convaincu,
Et tu pourrais encor?....

ALMODAN.

Je peux tout, j'ai vaincu.

LOUIS.

Oui, nous sommes captifs, nos mains sont désarmées;
Tu triomphes, sans doute, et le Dieu des armées,
Des soldats de la foi punissant les erreurs,
Sans défense aujourd'hui nous livre à tes fureurs :
Mais d'un bonheur constant nourris-tu l'espérance ?
Songe qu'en ce moment les guerriers de la France,
Désertant leurs foyers, au bruit de nos revers,
S'arment de toutes parts, et traversent les mers.
De ces cœurs irrités n'attends point d'indulgence :
Jusque dans ton palais apportant la vengeance,
Ils pourront quelque jour abaisser ton orgueil,
Te demander leur maître.

ALMODAN.

Ils auront son cercueil

LOUIS.

Ainsi, voilà le sort que ta haine m'apprête!
Eh bien, poursuis, soudan, et que rien ne t'arrête.
Mais je veux, à mon tour, t'expliquer mes desseins.
Quand le sort des combats nous remit en tes mains,
Tu fixas nos rançons; de notre délivrance
Un serment solennel nous donna l'assurance;
Et moi, tous les chemins dussent-ils m'être ouverts,
Je jurai devant toi de respecter mes fers;
Je m'en souviens encor : que ta fureur m'immole,
Trahis tous tes serments, je tiendrai ma parole.

ALMODAN.

Je sais sur quels amis comptent tous tes chrétiens;
Mais je puis prévenir leurs projets et les tiens :
De qui m'ose braver je confondrai l'audace,
Et l'on saura sur moi ce que peut la menace.
Adieu.

SCÈNE III.

LOUIS.

Puis-je douter de mon funeste sort?
Son courroux me l'annonce : ou les fers, ou la mort!
Mon épouse du moins peut braver sa furie;
Mon fils est libre encore!... ô France, ô ma patrie,
Ce fils est ton espoir, je l'ai formé pour toi;
Il promet un héros, j'en aurai fait un roi.
Héritier de mon sceptre, il le sera, j'espère,
France, de tout l'amour que te porte son père.
Tu le verras fidèle à toi comme à l'honneur;
Et je lui léguerai le soin de ton bonheur.
Mais qui s'offre à mes yeux? ô comble de misère!

SCÈNE IV.

LOUIS, MARGUERITE, PHILIPPE, SOLDATS.

MARGUERITE.

Je revois mon époux.

PHILIPPE.

Je retrouve mon père!

LOUIS.

Malheureux, jusqu'à moi qui conduisit vos pas?
Que venez vous chercher?

PHILIPPE.

Des fers ou le trépas.

LOUIS.

Dans quel trouble mortel leur présence me jette!...
Et pourquoi sans mon ordre abandonner Damiette?

MARGUERITE.

Le bruit de vos malheurs est venu jusqu'à nous.

LOUIS.

En souffrant avec moi les diminûrez-vous?

MARGUERITE.

Nous les partagerons.

LOUIS.

O dévoûment sublime!
Oui, je devais prévoir cet effort magnanime.

MARGUERITE.

Vous l'auriez fait pour nous!.. Aviez-vous donc pensé
Que, vous abandonnant quand le ciel courroucé
A vos fiers ennemis vous livre sans défense,
Nous fuirions vos malheurs et reverrions la France?
Non!... libre loin de vous, j'espérais en secret!...
On dit que le soudan a dicté votre arrêt,
Que vous mourrez captif aux rives africaines?...
Je viens avec mon fils lui demander des chaînes.

LOUIS.

Ainsi de nos vainqueurs vous savez les desseins?

PHILIPPE.

Près du lâche Almodan vos efforts seront vains.

LOUIS.

Qui vous l'a dit, mon fils?

PHILIPPE.

Et quel espoir vous reste?

LOUIS.

Je ne sais point douter de la bonté céleste.

PHILIPPE.

Qui peut, s'il veut vous perdre, enchaîner son courroux?

LOUIS.

Que peuvent ses fureurs si Dieu combat pour nous?

MARGUERITE.

Les erreurs des chrétiens ont lassé sa clémence.

LOUIS.

Le coupable, à genoux, désarme sa vengeance.
Ce Dieu, qui nous frappa sans nous abandonner,
Se lasse de punir, et non de pardonner.

MARGUERITE.

Touché de vos malheurs, et vaincu par nos larmes,
Puisse-t-il, dissipant de trop justes alarmes,
Des périls que je crains bientôt vous affranchir!
Mais un remords tardif le pourra-t-il fléchir?
Brisera-t-il vos fers? Et ce peuple fidèle
Qui gémit loin de vous, dont l'amour vous rappelle;
Et ces infortunés, dont vos généreux soins
Adoucissaient les maux, prévenaient les besoins,
Reverront-ils pour eux luire ces jours prospères
Où, trouvant dans leur roi le plus tendre des pères,
Contre leurs oppresseurs ils venoient l'implorer?
Vous verront-ils encor, prompt à les rassurer,
Oubliant auprès d'eux la grandeur souveraine,
Leur rendre la justice, assis au pied d'un chêne?

LOUIS.

Espérons tout du ciel. Nous leur serons rendus;
Ils l'implorent pour nous, ils seront entendus.
Écartez loin de vous tout funeste présage.
L'aspect de vos douleurs ébranle mon courage.
Qu'avez-vous fait? Pourquoi dans ces climats lointains,
Malgré moi, chère épouse, unie à nos destins,
Vintes-vous des chrétiens partager la souffrance?
Pourquoi vous arracher à l'amour de la France?
Hélas! à vos désirs je devais résister.

MARGUERITE.

Vous l'eussiez fait en vain; pouvais-je vous quitter?
Tremblante pour vos jours, aux pleurs abandonnée,
A quels maux aujourd'hui serais-je condamnée?
Eh! que pourrais-je encor regretter près de vous?
Ma patrie est aux lieux où je vois mon époux.
Je ne regrette rien. Oui, mon cœur vous l'atteste,
Avec vous, dans les fers, mon sort est moins funeste
Qu'au sein de cette cour, où, toute à mes ennuis,
Je chercherais en vain mon époux et mon fils.
Même en nous punissant, l'Éternel nous rassemble,
Et nos cœurs souffrent moins, puisqu'ils souffrent ensemble.

LOUIS.

Oui, reine, votre amour rend mes fers plus légers,
Je le sens.

(à Philippe.)

Vous, mon fils, quels que soient nos dangers;
Quelques nouveaux malheurs qui doivent nous atteindre,
Vous ne m'entendrez point murmurer, ni vous plaindre.
Lorsque sous les drapeaux de notre sainte foi
Vous vintes, le premier, vous ranger près de moi,
J'accueillis, j'approuvai votre jeune courage,
De vos destins futurs je vis l'heureux présage.
Quelque jour, sur ce trône où vous serez assis,
Tous les Français en vous admireront, mon fils,
Un roi, qui, s'écartant de la route commune,
Nourri dans les hasards, instruit par l'infortune,
Sut combattre et souffrir dès ses plus jeunes ans,
Et n'a point imité ces princes indolents
Qui, perdus pour la gloire, au sein de la mollesse,
Traînent dans les plaisirs leur oisive jeunesse,
Et, jaloux d'un fardeau qu'ils ne pourront porter,
Languissent près du trône, avant que d'y monter.
Mais de nos compagnons la douleur me réclame.
Chère épouse, à l'espoir ouvrez encor votre ame,
Ensemble quelque jour nous quitterons ce lieu :
Attendons en silence, et laissons faire à Dieu.

Il sort.

SCÈNE V.

PHILIPPE, MARGUERITE.

PHILIPPE.

Rassurez-vous, ma mère.

MARGUERITE.

Ah! quoi qu'il puisse dire,
Sur le front de Louis mes regards ont su lire :
Il nous veut inspirer un espoir qu'il n'a plus.
Son arrêt est dicté, nos vœux sont superflus.

PHILIPPE.

On dit que Nouradin l'estime et le révère,
Qu'il est prêt, s'il le faut, à s'armer pour mon père;
Que, fidèle à l'honneur, ce prince généreux
Ne voit plus qu'un ami dans un roi malheureux :
Il pourra nous défendre, Almodan le redoute !....
Un musulman parait, c'est lui-même sans doute.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, NOURADIN, PHILIPPE, SOLDATS.

NOURADIN.

Grande reine, et vous, prince, en croirai-je mes yeux?
Il est donc vrai, c'est vous que je vois en ces lieux?
De votre dévoûment la nouvelle semée
Frappe d'un saint respect et la ville et l'armée :
Ah! lorsque vous cherchez de nouvelles douleurs,
Souffrez que Nouradin vienne tarir vos pleurs!
Au plus saint des devoirs, fidèles l'un et l'autre,
J'ai sauvé ma patrie et vous pleurez la vôtre.
Mais cette même main, qui vainquit votre époux,
Peut écarter les maux prêts à fondre sur vous.
Content de ma victoire, et plaignant vos alarmes,
J'ai déposé ma haine, en déposant mes armes.
Vous saurez mes desseins, vous connaîtrez mon cœur.

MARGUERITE.

Je sais que les chrétiens estiment leur vainqueur.
Ennemi généreux, dans leur douleur profonde,
C'est, dit-on, sur vous seul que leur espoir se fonde;
Vous êtes leur appui. Mais à les protéger
Quelle raison secrète à pu vous engager?

NOURADIN.

Leur vertu, leur courage, et l'horreur du parjure.

MARGUERITE.

Ainsi, lorsque Almodan, nous prodiguant l'injure,
Veut perdre les chrétiens, et manquer à sa foi,
Vous arrêtez ses coups?

NOURADIN.

L'honneur m'en fait la loi.
De pareils sentiments n'ont point dû vous surprendre;
J'en fais gloire, madame. Eh! qui peut s'en défendre,
A l'aspect de ce roi, plus grand que ses revers,
Qui semble aux musulmans commander dans les fers?
Le soldat le respecte, et le peuple l'admire.
Si quelque jour encor, menaçant cet empire,
Louis dans l'Orient ramenait ses soldats,
Il me retrouverait au milieu des combats;
Mais il est opprimé, j'embrasse sa défense.

PHILIPPE.

O mon père, un chrétien et t'accuse et t'offense;
Et c'est un musulman qui t'offre son appui!

NOURADIN.

Ce qu'il ferait pour moi, je le ferai pour lui.
Les vertus à ce cœur ne sont point étrangères;
Ennemis au combat, ici nous sommes frères.
J'unis deux titres saints, puis-je les oublier?
Non! je suis musulman, mais je suis chevalier.

PHILIPPE.

Vous!

NOURADIN.

Oui, prince. Un Français fameux par son courage,
Lusignan, dans ma cour fut long-temps en otage;
De vos lois, de vos mœurs il m'instruisit alors;
J'appris à vous connaître. Il vit à mes transports
Combien de ses leçons mon âme était frappée;
Il reçut mes serments, et me ceignit l'épée.

MARGUERITE.

Mais aux coups d'Almodan pourrez-vous arracher
Ces chrétiens dont les maux paraissent vous toucher?

NOURADIN.

Oui; d'un sort plus heureux embrassez l'espérance :
Si le soudan, craignant de vous rendre à la France.
Au mépris d'un serment vous retint dans les fers,
Il ne balance plus, ses yeux se sont ouverts :
Et peut-être au moment où ma voix vous console,
Almodan à Louis a rendu sa parole.

MARGUERITE.

Que cet espoir est doux à mon cœur éperdu!

NOURADIN.

Vos malheurs vont finir.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, NOURADIN, MARGUERITE, JOINVILLE.

JOINVILLE.

Reine, tout est perdu!

MARGUERITE.

Qu'entends-je?

NOURADIN.

Expliquez-vous.

JOINVILLE.

N'écoutant que sa rage,
Le soudan aux chrétiens fait un dernier outrage.

PHILIPPE.

O ciel!

JOINVILLE.

Montmorency, Sargines, Godefroy,
Et mille chevaliers, captifs comme le roi,

Qui tous jusqu'à ce jour n'ont eu d'autres entraves
Que les serments sacrés dont nous sommes esclaves,
Chargés d'indignes fers, dans le fond des cachots
Attendent qu'Almodan les livre à ses bourreaux.

NOURADIN.

Il se pourrait !

JOINVILLE.

Dans peu nous les suivrons, sans doute.
On respecte Louis, Almodan le redoute ;
Il pense qu'abusant de notre liberté,
Du soldat qui murmure et du peuple irrité
La fureur, en secret, est par nous enhardie ;
Et, perfide lui-même, il craint la perfidie.
Bientôt de ce palais on va nous arracher.

NOURADIN.

Non, non : il va me voir, et je cours le chercher.
Je l'ai cru magnanime ; il me trompait moi-même.
Non content d'abuser de son pouvoir suprême,
De retenir captifs des guerriers généreux,
Quand déjà tous nos ports devraient s'ouvrir pour eux,
Il les charge de fers, et sa haine parjure
A deux ans de malheurs joint encor cette injure !
Plus de ménagements ; je dois vous secourir.
Almodan m'entendra. C'est trop long-temps souffrir
Qu'à ses lâches fureurs les chrétiens soient en butte :
Un traité fut souscrit, il faut qu'il s'exécute.

MARGUERITE.

Vous êtes notre appui, vous êtes notre espoir.

NOURADIN.

Soldat et chevalier, je connais mon devoir ;
L'attente des chrétiens ne sera point trompée.
J'ai, devant Lusignan, juré sur cette épée
Que du faible opprimé mon bras serait l'appui,
Qu'aux dépens de mes jours je m'armerais pour lui.
Ne craignez rien. Sur moi que Louis se repose :
Je suis fier de mon titre et des lois qu'il m'impose.
Vos destins vont changer. Je cours en ce moment
Justifier ce titre, et remplir mon serment.



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, seul.

Qu'ai-je vu ? pour Louis quels destins se préparent ?
Déjà de ses guerriers les cachots le séparent.
Nouradin les protége... Efforts infructueux !
Il mourront tous captifs !... Ils mourront vertueux !
Leur mémoire du moins ne sera pas flétrie,
Ils n'auront point trahi leur Dieu, ni leur patrie :
Et le monde, honorant leur vie et leur trépas,
En prononçant leurs noms ne les maudira pas.
Pour moi, plus de bonheur, plus de paix, d'espérance.
Malheureux ! je rougis au seul nom de la France !
Oui, je n'ai plus d'amis, plus de concitoyens ;
Haï des musulmans, en horreur aux chrétiens,
Sous le faix de mes maux lentement je succombe ;
La malédiction pèsera sur ma tombe !
Ah ! si mon cœur cédait au cri du repentir ?...
Des fureurs du soudan je puis les garantir :
Je connais ses soupçons, mais je ne pourrai croire
Que Nouradin séduit, renonçant à sa gloire,
Quitte jamais son dieu pour le Dieu des chrétiens.
Ses serments... Malheureux ! as-tu gardé les tiens ?
Interrogeons son cœur, et j'apprendrai peut-être
Quels desseins...

SCÈNE II.

RAYMOND, NOURADIN.

NOURADIN.

En ce lieu j'ai cru trouver ton maître ;
C'est ici qu'il veut bien m'écouter un instant :
Annonce-lui, visir, que Nouradin l'attend.

RAYMOND.

Prince, puisque mon maître a promis de t'entendre,
Auprès de toi, sans doute, il va bientôt se rendre.
Mais puis-je t'expliquer mes sentiments secrets ?

NOURADIN.

Parle.

RAYMOND.

Cette fureur qui se lit dans tes traits,
Le courroux du soudan, la crainte qui l'assiége,
L'espoir de ces chrétiens que ta valeur protége,
Tout semble d'Almodan confirmer les soupçons :
Ami des chevaliers, séduit par leurs leçons,
Chaque jour, à ses yeux, tu les nommes tes frères :
Il craint que, renonçant au culte de tes pères...

NOURADIN.

Non, il ne le craint pas. Mes services passés,
Mes discours au soudan m'ont fait connaître assez.
Je hais la trahison, je méprise un transfuge.

RAYMOND.

Des chevaliers chrétiens n'es-tu pas le refuge ?

NOURADIN.

J'imite leurs vertus, sans adopter leur foi.

RAYMOND.

Quel sera son garant ?

NOURADIN.

L'horreur que j'ai pour toi.

RAYMOND.

Nouradin !...

NOURADIN.

Il suffit : je rougis de t'entendre.

SCÈNE III.

RAYMOND, ALMODAN, NOURADIN, SOLDATS.

ALMODAN, à Nouradin.

Qu'exiges-tu de moi ? parle.

NOURADIN.

Tu vas l'apprendre.
On dit que, tout entier à tes ressentiments,
Oubliant à la fois l'honneur et tes serments,
Des chevaliers chrétiens vaincus par mon courage
Tu prétends à jamais prolonger l'esclavage :

On dit qu'en cet instant, chargés de fers honteux,
Ils ont vu les cachots se refermer sur eux;
Que ta haine en secret les réserve au supplice :
Croirai-je qu'à ce point Almodan s'avilisse ?

ALMODAN.

Je connais leurs complots : j'ai dû les prévenir.

NOURADIN.

Tu connais ton serment, et tu dois le tenir.

ALMODAN.

Si je brise leurs fers, ces chrétiens que j'abhorre
Reviendront aux combats.

NOURADIN.

Nous les vaincrons encore.

ALMODAN.

Songe que le destin peut trahir ta valeur.

NOURADIN.

On doit craindre la honte, et non pas le malheur.

ALMODAN.

Je perds en les sauvant le fruit de ma victoire.

NOURADIN.

Tu perds en hésitant mon estime et ta gloire.
Quoi! soudan, de l'honneur méconnaissant la voix,
Tu pourrais sous tes pieds fouler toutes les lois !
Au mépris d'un traité, des guerriers magnanimes
D'un aveugle courroux deviendraient les victimes !
Et quel est leur forfait? qui t'anime contre eux ?
Captifs toujours soumis, et vainqueurs généreux,
Depuis que la fortune a trompé leur courage,
Les a-t-on vus, dis-moi, pour sortir d'esclavage,
Un instant contre nous armer la trahison ?
De chaque chevalier tu fixas la rançon;
La rançon t'est livrée, il faut rompre leur chaîne :
Obéis à l'honneur.

ALMODAN.

J'obéis à ma haine.
D'un semblable discours je reste confondu.
Quoi! des chrétiens...

NOURADIN.

Soudan, je n'ai point prétendu
Cacher les sentiments que leur vertu m'inspire;
Armés, je les combats; captifs, je les admire.

ALMODAN.

Est-ce à toi, leur vainqueur, à les défendre ainsi ?

NOURADIN.

C'est l'honneur musulman que je défends ici.
Au bruit de tes dangers je quittai la Syrie,
Je t'offris mes secours : parents, sujets, patrie,
Rien alors, tu le sais, ne put me retenir,
Et de Massoure encor tu dois te souvenir.
J'ai vaincu les chrétiens, j'ai vengé ton injure ;
Je sauvais un ami, j'abandonne un parjure.

ALMODAN.

Eh bien! tu peux partir : je ne te retiens plus.
Tes discours, tes efforts, tes soins sont superflus;
C'est en vain qu'on prétend désarmer ma vengeance,
Louis et ses guerriers sont perdus pour la France.

NOURADIN.

Voilà donc ton projet? apprends quel est le mien.
Pour dessiller tes yeux je ne ménageai rien ;
Tu m'oses résister : que ton sort s'accomplisse.
Te servir désormais, c'est être ton complice;
N'y compte pas. Soudan, tu connais le traité :
Il faut qu'avant une heure il soit exécuté,
Ou dans toi ton ami ne verra plus qu'un traître.

ALMODAN.

Qui t'a donné le droit de me parler en maître ?
Crois-tu que je consente à recevoir ta loi ?
Seul je suis maître ici.

NOURADIN.

Que serais-tu sans moi?

ALMODAN.

Ton bras, il m'en souvient, s'arma pour ma défense;
J'honore ta valeur, mais ton orgueil m'offense.

NOURADIN.

Tu trahis tes devoirs.

ALMODAN.

Respectes-tu les tiens,
Indigne musulman, protecteur des chrétiens ?
Ah! loin de leur prêter ton appui tutélaire,
Ne dois-tu pas contre eux partager ma colère ?
L'Europe à ta patrie ose encore insulter,
Et par un grand exemple il faut l'épouvanter.
Ce zèle pour un roi que poursuit ma vengeance
A d'étranges soupçons pourrait donner naissance;
Des leçons des chrétiens je reconnais les fruits.
Eh bien! montre la route à mes guerriers séduits ;
Il en est, je le sais, qui suivront tes exemples.
De notre saint prophète abandonnez les temples,
Allez, de Mahomet infidèles enfants,
Sur les autels du Christ faire fumer l'encens;
Mais, en quittant le dieu qu'adoraient vos ancêtres,
Craignez les châtiments que je réserve aux traîtres.

NOURADIN.

Je t'apprendrai bientôt qui de nous doit trembler
Au chemin de l'honneur j'ai cru te rappeler,
Par d'outrageants soupçons penses-tu me confondre ?
Ce serait m'avilir que daigner y répondre.

Je n'ajoute qu'un mot. Tes serments sont sacrés :
Il faut que les chrétiens par toi soient délivrés ;
C'est pour veiller sur eux qu'en ce lieu je demeure.
Almodan, souviens-toi que je te donne une heure.

SCÈNE IV.

RAYMOND, ALMODAN.

ALMODAN.

Il m'ose menacer ! il verra si mon cœur
Renonce à la vengeance et connaît la terreur.
Pour ce roi qu'il protége et que mon peuple honore
Un reste de respect me retenait encore ;
En plongeant dans les fers ces perfides chrétiens,
Satisfait d'arrêter leurs projets et les siens,
J'hésitais ; et ma haine eût consenti peut-être
A laisser librement languir ici leur maître.
Nouradin de ce lieu le pourrait arracher :
Dans le fond des cachots qu'il vienne le chercher ;
Des fers me répondront de ce roi que j'abhorre.

RAYMOND.

Un serment de Louis t'en répond mieux encore.

ALMODAN.

Il pourrait le trahir. De son fier protecteur
Je veux par-là du moins abaisser la hauteur.
Il se plaît à braver ma puissance absolue ;
Il défend les chrétiens... leur perte est résolue.
Visir, veille sur eux.

SCÈNE V.

RAYMOND, seul.

Il va donc les frapper !
Aux fureurs du soudan nul ne peut échapper.
Mais si, de Nouradin secondant la vaillance,
Je pouvais... O mon cœur, reçois cette espérance.
Vous allez tous périr sur des bords étrangers ;
On arme vos bourreaux... J'adopte vos dangers ;
Je veillerai sur vous : dissipez vos alarmes.
Ne me repoussez pas, ô mes compagnons d'armes ;
Pardonnez à Raymond : dans son cœur abattu
L'excès de ses remords rappelle la vertu.
Oui, je vais de mon roi reconquérir l'estime ;
En embrassant son fils il oubliera mon crime.
Apaise ton courroux, ô Dieu qui me poursuis :
Je puis sortir encor de l'opprobre où je suis.

SCÈNE VI.

RAYMOND, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh bien ! es-tu content, visir, de ton ouvrage ?
A nos guerriers captifs on prodigue l'outrage ;
Bientôt du poids des fers on va charger leur roi :
Almodan peut-il mieux s'acquitter envers toi ?

RAYMOND.

Ah ! ne m'imputez point la fureur qui l'anime.

PHILIPPE.

Il t'a dû consulter, puisqu'il s'agit d'un crime.

RAYMOND.

Pensez-vous qu'un chrétien m'outrage impunément !

PHILIPPE.

Vois nos mépris : ils sont ton premier châtiment.

RAYMOND.

Maîtrisez, croyez-moi, le transport qui vous guide.
Vous voyez un visir....

PHILIPPE.

Je ne vois qu'un perfide.

RAYMOND.

Songez que pour vous perdre il n'a qu'à le vouloir,
Et par prudence au moins ménagez son pouvoir.

PHILIPPE.

Ce pouvoir, prix honteux des parjures d'un traître,
N'est qu'un titre de plus à l'horreur qu'il fait naître.

RAYMOND.

Ah ! c'en est trop enfin. Eh ! malheureux, sais-tu
Si mon cœur, en secret de remords combattu,
Ne maudit pas son crime? Et quand ta voix m'offense,
Sais-tu si, des chrétiens embrassant la défense,
Je n'allais pas enfin expier mon erreur ?

PHILIPPE.

Porte ailleurs tes secours, ils nous feraient horreur.

RAYMOND.

Je me flatterais donc d'une espérance vaine!

PHILIPPE.

N'attends plus des chrétiens qu'une éternelle haine.

RAYMOND.

Le chemin de l'honneur m'est fermé sans retour !
Chrétiens et musulmans m'accablent tour à tour.
Quels mépris, quels affronts il faut que je dévore !

Mon cœur, mon lâche cœur les souffrirait encore !
Eh bien ! de mon courroux redoutez les effets !

PHILIPPE.

Nous attendons la mort.

RAYMOND, en sortant.

Vous serez satisfaits.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, LOUIS, MARGUERITE, qui ont entendu les derniers vers de la scène.

LOUIS.

Qu'ai-je entendu, mon fils ? Quel aveugle délire !

PHILIPPE.

Je n'ai pu résister à l'horreur qu'il m'inspire.

LOUIS.

Deviez-vous de Raymond ranimer la fureur ?

MARGUERITE.

Sa vertu l'égara : pardonnez cette erreur.

PHILIPPE.

Tout mon cœur se soulève à l'aspect de ce traître.

LOUIS.

Son âme au repentir allait céder peut-être.
Dieu, pour finir nos maux, se servait aujourd'hui
D'un enfant égaré qui revenait à lui ;
La vertu le touchait ; vous l'enchaînez au crime.
Le malheureux, par vous repoussé dans l'abîme,
Poursuivra les chrétiens qu'il aurait défendus :
Ils mourront, et c'est vous qui les aurez perdus.

PHILIPPE.

J'implore en rougissant le pardon de mon père.

LOUIS.

Écoutez-moi, mon fils ; en vous la France espère ;
Vous régnerez. Se vaincre est le devoir d'un roi :
Et, maître d'un grand peuple, il doit l'être de soi.
Mais que veut Châtillon ?

SCÈNE VIII.

PHILIPPE, CHATILLON, LOUIS, MARGUERITE.

LOUIS.

Vers nous qui vous amène ?

CHATILLON.

Vos dangers.

LOUIS.

Quelle main a brisé votre chaîne ?

CHATILLON.

Suivi de ses soldats, Nouradin furieux
D'un mot a fait tomber les fers injurieux
Dont nous avait chargés la haine d'un parjure.
Touché de nos revers, sensible à notre injure,
Le peuple le seconde, et, soulevé par lui,
Contre votre oppresseur vous offre son appui.

LOUIS.

Nouradin ose armer des sujets infidèles !
Je n'accepterai point l'appui de ces rebelles.

CHATILLON.

Ah ! du moins des chrétiens acceptez les secours.
Almodan vous menace, il peut trancher vos jours.
Vos guerriers, pour vous seul connaissant les alarmes,
Libres de leur serment, ont ressaisi leurs armes.
Auprès de Nouradin ils se sont tous rangés,
Ils vont bientôt combattre, et nous serons vengés.

PHILIPPE.

Est-il vrai ?

CHATILLON.

Le soudan ne peut à leur courage
Opposer désormais qu'une impuissante rage ;
Et peut-être assiégé jusque dans son palais,
Le perfide paiera les maux qu'il nous a faits.
Mais craignant que sur vous sa fureur assouvie
A vos vengeurs armés ne vous livrât sans vie,
J'accours pour vous sauver. Un musulman séduit
Par de secrets détours jusqu'à vous m'a conduit.
Venez, ou sous mes yeux Almodan vous immole.
Suivez-moi.

LOUIS.

Le soudan a reçu ma parole.

CHATILLON.

Il trahit son serment.

LOUIS.

Je respecte le mien.

CHATILLON.

Fuyez.

LOUIS.

Je suis Français, chevalier, et chrétien.

CHATILLON.

La mort vous environne en ce palais funeste ;
Si vous suivez mes pas nous triomphons.

LOUIS.

Je reste.

CHATILLON.

Vous restez ?

LOUIS.

Je le dois.

CHATILLON.

J'admire, et je me tais.

(A la reine et au prince.)

Mais vous, du moins, l'amour et l'espoir des Français ?

MARGUERITE, se plaçant sur le sein de Louis.

Ses serments sont les miens, le devoir nous rassemble.

PHILIPPE, se jetant de l'autre côté dans les bras de Louis.

Voilà ma place.

LOUIS.

Eh bien! nous souffrirons ensemble.

(A Châtillon.)

Pour vous, qui, dans les fers indignement plongé,
Êtes de vos serments pour jamais dégagé,
Partez; et que le ciel, comblant votre espérance,
Vous ouvre les chemins, et vous rende à la France.

CHATILLON.

Non, seigneur, c'en est fait, je ne vous quitte pas.

LOUIS.

Le devoir en ce lieu n'enchaîne point vos pas.

CHATILLON.

Dans l'aveugle courroux que nos maux ont fait naître,
Tantôt je méconnus et j'offensai mon maître;
Je m'attache à son sort, et je veux aujourd'hui
Expier mon erreur en mourant avec lui.

LOUIS.

Châtillon, votre roi, votre ami vous en prie :
Songez à votre fils, songez à la patrie,
Vous leur devez vos jours; éloignez-vous; adieu.

CHATILLON.

Jamais.

LOUIS.

Partez, vous dis-je... Il n'est plus temps, grand Dieu!

SCÈNE IX.

RAYMOND, CHATILLON, PHILIPPE, LOUIS, MARGUERITE, SOLDATS MUSULMANS.

RAYMOND.

Soldats, exécutez l'ordre de votre maître.
Qu'on les charge de fers, qu'on désarme ce traître.
Vos jours en répondront.

CHATILLON, tirant son glaive.

N'avancez pas. Et toi,
Si tu l'oses, approche, et viens frapper mon roi.

RAYMOND.

Gardes, obéissez.

LOUIS, à Châtillon.

La résistance est vaine.

(Aux Musulmans.)

Je suis prêt à vous suivre.

MARGUERITE.

Hélas!

RAYMOND.

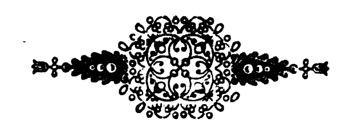
Qu'on les entraîne.

MARGUERITE.

Dieu puissant des chrétiens, nous abandonnez-vous?

LOUIS.

Même au fond des cachots il veillera sur nous.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, ALMODAN, SOLDATS.

ALMODAN.

Soldats de Mahomet, soutiens de mon empire,
Contre votre soudan lorsqu'un traître conspire,
Fidèles à l'honneur, autour de moi rangés,
Par de nouveaux serments vous êtes engagés.
Séduit par les chrétiens, mon peuple m'abandonne;
Mais c'est à vous, soldats, que je dois ma couronne;
Et, soumettant bientôt des sujets entraînés,
Vous défendrez les droits que vous m'avez donnés.
Du dieu de Mahomet vous vengerez l'injure;
Vous ne souffrirez point qu'un musulman parjure,
Complice des chrétiens, déserteur de nos lois,
Sur nos autels détruits ose planter la croix.
De la fidélité vous donnerez l'exemple.
Soldats, du haut des cieux Mahomet vous contemple.
Vous défendez son culte, il guidera vos coups,
Et le bras du prophète est étendu sur vous.
Jusque dans mon palais la révolte m'assiége.
Nouradin, entouré des traîtres qu'il protége,
Exige que Louis soit délivré par moi,
Et qu'à ces vils chrétiens je rende enfin leur roi.
Il attend ma réponse : eh bien ! s'il ne s'arrête,
J'irai la lui porter en lui portant sa tête.
Allez, braves guerriers, qu'aucun péril n'abat,
Vous recevrez de moi le signal du combat.
Soyez prêts, et bientôt la révolte impuissante
Courbera devant nous sa tête obéissante.

(A Raymond.)

Toi, demeure.

SCÈNE II.

RAYMOND, ALMODAN.

RAYMOND.

Soudan, qu'exiges-tu de moi ?
Me voilà prêt.

ALMODAN.

Visir, je puis compter sur toi ?
Tu vois quel est mon sort; ta crainte est confirmée,
Nouradin a séduit et le peuple et l'armée;
Par ses lâches conseils mes sujets éblouis,
Prêts à quitter leur dieu pour le Dieu de Louis,
Vont au pied de la croix se prosterner, sans doute.
Il faut les arrêter.

RAYMOND.

Que veux-tu faire ?

ALMODAN.

Écoute.
Par mon ordre bientôt amené devant toi,
De ta bouche Louis va recevoir ma loi :
Je veux, des révoltés assurant la défaite,
Détromper mes sujets, et les rendre au prophète.
Qu'en adorant le Dieu dans l'Égypte adoré,
Louis donne l'exemple à ce peuple égaré;
Qu'il choisisse aujourd'hui notre culte, ou la tombe;
Qu'il foule aux pieds la croix, ou que sa tête tombe.

RAYMOND.

J'approuve ton dessein.

ALMODAN.

L'arrêt est prononcé :
Qu'il vienne, et qu'à l'instant il lui soit annoncé.
Aux portes du palais, visir, je vais l'attendre.
Dans ma retraite encor je saurai me défendre :
Pour arriver à moi, Nouradin doit marcher
Sur le corps palpitant du roi qu'il vient chercher.

SCÈNE III.

RAYMOND, seul.

Le voilà donc porté l'arrêt irrévocable!
Fier Louis, du soudan la fureur implacable
Ne te laisse à choisir que le crime, ou la mort.
L'objet de tes mépris est maître de ton sort.
Je ne verserai plus de larmes inutiles :

Fuyez loin de mon cœur, fuyez, remords stériles.
Qu'il meure !.... ou qu'à mon crime il soit associé ;
Et soyons sans terreur, ainsi que sans pitié.
C'en est fait.

SCÈNE IV.

LOUIS, RAYMOND, SOLDATS.

LOUIS.

A la mort il faut que je m'apprête.
Votre maître l'ordonne ; eh bien ! qui vous arrête ?
Obéissez.

RAYMOND.

Sans doute, il vous doit le trépas.
A sa juste fureur vous n'échapperez pas ;
Mais il veut bien encor suspendre sa vengeance.
Du soudan qu'on trahit méritez l'indulgence !
Votre arrêt est dicté, vos périls sont certains :
C'est à vous désormais de régler vos destins.

LOUIS.

Parlez ! quel est l'arrêt qu'a prononcé sa haine ?

RAYMOND.

Ses guerriers sont séduits, Nouradin les entraîne,
Le traître nous menace, et, le glaive à la main,
Espère jusqu'à vous se frayer un chemin ;
Il veut sauver vos jours : vous mourrez s'il avance ;
Aux portes du palais enchaînez sa vaillance ;
C'est à vous de choisir la vie ou le trépas.
Il faut que sous vos pieds la croix....

LOUIS.

N'achève pas !
A cet excès d'audace aurais-je dû m'attendre ?
Misérable, as-tu cru que je pourrais t'entendre ?
Moi ! racheter mes jours par un tel attentat !
Sais-tu quel est le sort d'un chrétien apostat ?
Sais-tu par quels tourments, sais-tu par quel supplice,
Du Dieu qu'il a trahi l'éternelle justice
Vengera son autel et son nom blasphémé ?
De chagrins, de remords le traître consumé
Au bras qui le poursuit ne pourra se soustraire.
Jamais aucun chrétien ne lui dira : mon frère.

RAYMOND.

Ciel !

LOUIS.

A la table sainte il ne peut plus s'asseoir.
Étranger en tous lieux, sans repos, sans espoir,
Il entend dans son cœur une voix qui lui crie :
Tu n'as plus de parents, tu n'as plus de patrie !
Que sert à l'apostat un pouvoir odieux ?
Le dernier citoyen lui fait baisser les yeux.
Méprisé du soudan qui lui paya ses crimes,
Lisant sa honte écrite au front de ses victimes,
Il gémit, mais trop tard ; accablé de son sort,
Il déteste la vie, et redoute la mort.

RAYMOND.

Quels accents ! quels regards ! la céleste vengeance
Par la voix de Louis m'annonce ma sentence.

LOUIS.

Réponds-moi ; ce pouvoir, prix de son déshonneur,
Donne-t-il au coupable un instant de bonheur ?
Chasse-t-il le remords qui s'attache à sa suite ?
En vain il veut cacher le trouble qui l'agite ;
Du temps, avec terreur, il mesure le cours.
Il voudrait prolonger ses misérables jours,
Vain désir ! la mort vient ; à son heure dernière,
Il n'a pas un ami pour fermer sa paupière,
Il est seul ; devant lui son œil épouvanté
N'aperçoit que la tombe et que l'éternité.
Éternité ! l'espoir de la vertu paisible :
Pour le chrétien parjure éternité terrible !
C'en est fait. Des tourments le séjour va s'ouvrir.
Son heure sonne ; il meurt, et renaît pour souffrir.

RAYMOND.

Arrêtez, arrêtez. Quels tourments ! Je succombe.

LOUIS.

L'horreur du monde entier le suivra dans la tombe.

RAYMOND.

Épouvantable arrêt !

LOUIS.

Cet arrêt est le tien.

RAYMOND.

Je me jette à vos pieds.

LOUIS.

Tremble !

RAYMOND.

Je suis chrétien.

LOUIS.

Qui ? toi !

RAYMOND.

Je suis chrétien ! Mon Dieu, juge implacable,
Vois mes pleurs, mes sanglots, le remords qui m'accable,

LOUIS.

Eh quoi ! le remords...

RAYMOND.

Oui, je le sens, il est là.
Égaré par l'orgueil, ma raison se troubla ;
Je connais mon forfait, je le hais, je l'abjure.
Depuis le jour affreux qui m'a rendu parjure,
Depuis que j'ai du Christ déserté les drapeaux,
Mon cœur n'a pas joui d'un instant de repos.
Des chrétiens, je le sais, le destin est horrible,
La mort est sous vos pas ; mais votre âme est paisible.
Des champs de vos aïeux à jamais exilés,
Vous tournez vers le ciel vos regards consolés.
On ne pourra, du moins, vous ôter ce refuge :
Vous y trouvez un père ; et moi j'y vois un juge !
La nuit, le jour, partout, son bras vengeur me suit.
Hélas ! à quel destin mon forfait m'a réduit !
Au fond de vos cachots vous trouvez l'espérance,
Sur ces murs odieux je crois lire : Vengeance.
Au céleste courroux que pourrais-je opposer ?
Dieu m'a maudit, mes pleurs ne sauront l'apaiser ;
Il repousse mes vœux ; mon âme intimidée
D'un autre monde en vain voudrait chasser l'idée,
Elle accroît mes tourments, me poursuit en tout lieu !
Oui, malheur éternel à qui trahit son Dieu !

(Il tombe aux genoux de Louis.)

LOUIS.

Relevez-vous.

RAYMOND.

Qu'entends-je ? O ciel, quelle espérance !
Venez-vous du Très-Haut m'annoncer la clémence ?
Vos regards sans courroux se sont tournés vers moi ;
Je suis chrétien encore, et vous êtes mon roi !

LOUIS.

Réponds : à tes remords, malheureux, puis-je croire ?

RAYMOND.

De mon crime avec moi périsse la mémoire !

LOUIS.

Tu peux le réparer.

RAYMOND.

En est-il encor temps ?

LOUIS.

Mon fils, Dieu tend les bras aux mortels repentants.

RAYMOND.

Eh bien ! prenez pitié de ma douleur extrême :
Parlez ; que faut-il faire ?

LOUIS.

Il faut, à l'instant même,
Rompre le pacte affreux qui te lie aux forfaits ;
Il faut rendre au soudan ses perfides bienfaits,
Et dans un cloître saint, caché sous le cilice,
Désarmer par tes pleurs la céleste justice.

RAYMOND.

Oui, c'est là mon destin ; vous serez obéi.
Je consacre mes jours au Dieu que j'ai trahi :
Puissé-je mériter qu'enfin il me pardonne !
Mais c'en est fait de vous, si je vous abandonne :
Aux fureurs du soudan comment vous arracher ?
Lui-même ici peut-être il viendra vous chercher.
Il va donc sans obstacle immoler sa victime !
Non. Pour vous délivrer tout devient légitime.
Je cours auprès de lui. Mon roi, rassurez-vous :
Il va briser vos fers, ou tomber sous mes coups.

LOUIS.

Arrête, malheureux ! quel délire t'égare ?

RAYMOND.

Avez-vous oublié le sort qu'il vous prépare ?

LOUIS.

As-tu donc oublié qu'il compte sur ta foi ?
Qu'entouré d'ennemis il est sacré pour toi,
Qu'il t'a comblé de biens ?

RAYMOND.

Quoi ! c'est vous qu'il opprime,
Vous, qui sauvez ses jours !

LOUIS.

En t'épargnant un crime.

RAYMOND.

Ainsi, sans défenseur, captif, près de périr,
Vous repoussez la main qui peut vous secourir !

LOUIS.

Non ; je puis te devoir une faveur bien chère.
Tu m'as vu séparer de mon fils, de sa mère :
Dis un mot, leurs prisons vont s'ouvrir à ta voix ;
Je les embrasse encor pour la dernière fois.

RAYMOND.

J'y cours : et s'il le faut, quand votre mort s'apprête,
Entre la hache et vous je placerai ma tête.

SCÈNE V.

LOUIS.

Mon Dieu, je te rends grâce ! Un moment égaré,
Au chemin du devoir il est enfin rentré.
Son crime était bien grand : son repentir l'efface ;

Dans les rangs des chrétiens il reprendra sa place.
Mais, hélas ! l'heure approche. En ces moments affreux
Pourra-t-il exaucer le plus cher de mes vœux ?
Reverrai-je mon fils ? Juste ciel que j'implore,
Dans mes bras paternels le presserai-je encore ?
Et toi, fidèle épouse, en ce funeste lieu
Pourrai-je au moins te dire un éternel adieu,
Avant que d'Almodan l'impitoyable rage...
Ils viennent... Dieu puissant, affermis mon courage !

SCÈNE VI.

MARGUERITE, LOUIS, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Mon père !

MARGUERITE.

Mon époux !

LOUIS.

Nous voilà réunis !
Je les tiens dans mes bras ! Mon épouse, mon fils !
Mon fils !... ah ! que pour moi ce moment a de charmes !
Je n'osais l'espérer... Je vois couler vos larmes,
Reine, rassurez-vous.

MARGUERITE.

Qui peut me rassurer ?
Sur nos destins ici tout sert à m'éclairer :
En vain de Nouradin les armes nous défendent ;
Déjà le glaive est prêt, les bourreaux vous attendent.
C'est le dernier instant !

LOUIS.

Ne l'empoisonnons pas.
Reine, si l'Éternel ordonne mon trépas,
Je dois subir l'arrêt dicté par sa colère :
Mais s'il veut me couvrir de son bras tutélaire,
Du perfide soudan les efforts seront vains,
Et le fer des bourreaux tombera de leurs mains.

MARGUERITE.

Ne permets pas, grand Dieu, que le crime s'achève !

PHILIPPE.

J'implore ton secours : je te demande un glaive.

LOUIS.

Je reconnais mon fils : au-dessus du malheur,
Rien ne semble impossible à sa jeune valeur.
J'aime cette vertu qu'en lui mon peuple honore ;
Mais la France à son roi demande plus encore.
Tu peux l'être bientôt. O mon fils, mon cher fils,
Entends mes derniers vœux et mes derniers avis ;
Grave-les dans ton cœur. Si le ciel, qui me frappe,
Veut aux coups d'Almodan que ta jeunesse échappe,
S'il te rend aux Français que tu dois gouverner,
Songe aux nombreux écueils qui vont t'environner ;
Et, suivant le chemin que te trace ton père,
Joins au bien qu'il a fait le bien qu'il n'a pu faire.

PHILIPPE.

Ah ! puisse l'Éternel me frapper avant vous !
Mais sur vous seul, hélas ! s'il fait tomber ses coups,
Si, détruisant l'espoir où mon cœur s'abandonne,
Il condamne mon front à porter la couronne,
J'aurai pour me guider vos vertus et vos lois :
L'exemple de mon père est la leçon des rois.

LOUIS.

Lorsqu'un arrêt sanglant aura frappé ton père,
O mon fils, c'est à toi de consoler ta mère.
Tu vois où la conduit sa tendresse pour nous :
Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous.
De respect et d'amour environne sa vie :
Je vais m'en séparer, et je te la confie.
Révère ton aïeule : à ses conseils soumis,
Suis ses sages leçons, n'en rougis pas, mon fils.
Redoutée au dehors, de mon peuple bénie,
L'Europe avec respect contemple son génie ;
Et les Français en elle admirent, avec moi,
Les vertus de son sexe, et les talents d'un roi.
Loin de ta cour l'impie et ses conseils sinistres.
Affermis les autels, honore leurs ministres.
Fils aîné de l'Église, obéis à sa voix ;
Du Pontife Romain fais respecter les droits ;
Rends hommage au pouvoir qu'il reçut du ciel même :
Mais, soutenant, mon fils, l'honneur du diadème,
Si d'une guerre injuste il t'imposait la loi,
Résiste, et sois chrétien, sans cesser d'être roi.
Accueille ces vieillards dont l'austère sagesse
A travers les périls guidera ta jeunesse ;
De leur expérience emprunte les secours ;
Fais régner la justice. Abolis pour toujours
Ces combats où, des lois usurpant la puissance,
La force absout le crime, et tient lieu d'innocence.
A la voix des flatteurs que ton cœur soit fermé.
Consolateur du pauvre, appui de l'opprimé,
Permets que tes sujets t'approchent sans alarmes,
Qu'ils te montrent leur joie, ou t'apportent leurs larmes :
Compatis à leurs maux ; sois fier de leur amour ;
Règne enfin pour ton peuple, et non pas pour ta cour.
Je le connais ce peuple ; il mérite qu'on l'aime ;
En le rendant heureux tu le seras toi-même.

MARGUERITE.

Vous déchirez mon cœur. Non, le ciel en courroux
Ne nous privera point d'un père et d'un époux;
Vous vivrez...

LOUIS [1].

Vainement votre espoir se ranime.
Au parjure Almodan il faut une victime.
Il m'attend... Sa fureur m'ordonne des forfaits.
Il va me voir... Peut-être accusant mes délais...
Ah! partons; à ses coups je vais m'offrir.

PHILIPPE.

Mon père!

LOUIS.

Adieu! séparons-nous. Songez à votre mère.
Mon Dieu, veille sur eux, et je bénis mon sort.

MARGUERITE.

Je ne vous quitte pas.

PHILIPPE.

Je vous suis à la mort.

[1] Des gardes paraissent dans le fond.



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE.

On m'arrache à Louis!... a-t-il cessé de vivre?
A-t-on frappé mon fils? Et je n'ai pu les suivre!
Et je trouve partout de barbares soldats
Qui ferment les chemins, qui retiennent mes pas!
J'entends autour de moi le bruit affreux des armes;
Et seule en ce palais arrosé de mes larmes,
Et j'espère et je crains... S'ils avaient échappé?...
Si le soudan... Non, non; le cruel a frappé.
Ils ont péri. Chassons une vaine chimère.
Quoi! tout à l'heure encor j'étais épouse et mère.
Dieu! que m'as-tu laissé? les larmes, leur cercueil.
Mon fils n'est plus!... Ce fils il était mon orgueil.
Cher enfant, que de joie au jour de ta naissance!
Par quels chants d'allégresse et de reconnaissance
Le Français, ô mon Dieu, bénissant ta bonté,
Célébra mon bonheur et ma fécondité!
Plus de chants de bonheur. France, mon fils succombe;
Et l'espoir d'un beau règne est perdu dans la tombe.

SCÈNE II.

MARGUERITE, JOINVILLE.

MARGUERITE.

Mais, Joinville, quel Dieu guide vos pas vers moi?
Que venez-vous m'apprendre? Ah! parlez; votre roi...
Du sort de mon époux daignez, daignez m'instruire.
Expliquez-vous, de grâce, ou devant vous j'expire.

JOINVILLE.

Eh bien, il faut parler; grand Dieu! qu'exigez-vous?
Vous n'avez plus de fils, vous n'avez plus d'époux.

MARGUERITE.

Ciel!...

JOINVILLE.

J'ai vu sur leur front lever le cimeterre.
On se mêle, on combat; le sang rougit la terre.
Aux bourreaux de mon roi que n'ai-je pu m'offrir!
Du moins, à vos côtés, reine, je viens mourir.
A travers les soldats qu'échauffe le carnage
J'arrive jusqu'à vous, guidé par mon courage.
Trahi par ses sujets, trompé dans ses desseins,
Le perfide Almodan tient vos jours dans ses mains.
Quel frein peut arrêter la fureur qui l'anime?
A ses affreux soldats s'il livrait leur victime?...
Entourés dans ce lieu, nous n'en pouvons sortir
Mais je vous défendrai jusqu'au dernier soupir.

MARGUERITE.

Et quel est votre espoir? que peut votre courage?
Pensez-vous me soustraire à leur aveugle rage?
Vous périrez, Joinville, et vos yeux expirants
Me verront au milieu de ces tigres sanglants
En butte à leurs fureurs... Quoi! cette horde infâme
De votre roi, Joinville, outragerait la femme!
Bourreaux de mon époux, arrêtez! Les voici;
Leur glaive fume encore! Arrachez-moi d'ici;
Fuyons...

JOINVILLE.

Hélas!

MARGUERITE.

Non, non, la fuite est impossible.
Je les entends. Eh quoi! dans ce moment terrible,
Vous verriez mes tourments sans pouvoir me sauver!

JOINVILLE.

Que faire?

MARGUERITE.

De l'opprobre il faut me préserver.

JOINVILLE.

O pénible devoir!

MARGUERITE.

Ami, de votre zèle
Votre reine demande une preuve nouvelle.

JOINVILLE.

Grand Dieu!

MARGUERITE.

Pour déjouer leurs horribles projets,

Il faut de votre main m'immoler.

JOINVILLE.

J'y songeais.

MARGUERITE.

Vous jurez d'obéir, et mon âme est tranquille.
Quels cris ! Ah ! ce sont eux. On vient ; frappez, Joinville ;
(Elle se jette à genoux.)
Frappez.... Mon Dieu, je meurs en embrassant ta croix.

SCÈNE III.

MARGUERITE, PHILIPPE, JOINVILLE.

PHILIPPE dans la coulisse.

Ma mère !

MARGUERITE.

Juste ciel, qu'entends-je ? quelle voix !
C'est mon fils ! C'est mon fils ! ce n'est point un prestige :
Le voilà ; je le vois. Mon Dieu, par quel prodige,
Quand je pleurais sa mort, me rends-tu mon enfant ?

PHILIPPE.

Almodan est vaincu, mon père est triomphant.

MARGUERITE.

Il respire !

JOINVILLE.

Est-il vrai ? Quelle main protectrice
Sous les pas de mon roi ferma le précipice ?
J'ai vu le fer levé : qui détourna les coups ?

PHILIPPE.

Dieu, vaincu par vos pleurs, s'est déclaré pour nous.
Ne pouvant du soudan désarmer la colère,
J'attendais le trépas aux côtés de mon père ;
Des gardes d'Almodan nous étions entourés.
Assiégeant son palais, de son sang altérés,
Chrétiens et musulmans qu'un même espoir rassemble,
Étonnés de marcher et de combattre ensemble,
Demandaient à grands cris qu'on fît tomber nos fers.
Des gardes tout à coup les rangs se sont ouverts ;
Almodan nous entraîne, il s'élance, il s'écrie :
« Nouradin, où t'emporte une aveugle furie ?
» Ne me connais-tu pas ? Crois-tu m'intimider ?
» Tombe sur moi le ciel, plutôt que de céder !
» Tu demandes Louis ? vers lui tourne la vue ;
» Regarde ; sur son front la mort est suspendue.
» Peuple, n'avance pas ; et vous, chrétiens, fuyez,
» Ou sa tête à l'instant va tomber à vos pieds. »
Nos vengeurs, à ces mots, frémissent immobiles,
Et, maintenant armés de glaives inutiles,
Ils brûlent d'avancer ; ils n'osent faire un pas.
Nouradin cependant, suivi de ses soldats,
Vers nous se précipite ; on se flatte, on espère...
Almodan dit un mot : on va frapper mon père ;
Il est perdu ! Raymond, ce Français criminel,
S'élance, et pour son roi reçoit le coup mortel.
Nouradin aussitôt nous saisit, nous dégage.
Almodan veut encor faire tête à l'orage ;
Il combat, mais en vain. Ses soldats éperdus
Déjà cèdent au nombre et ne l'écoutent plus ;
Et chacun d'eux, le front incliné vers la terre,
Aux pieds de Nouradin pose son cimeterre.
Seul, debout au milieu de ses guerriers soumis,
Almodan semble encor braver ses ennemis.
On le désarme : en vain il rêve encor le crime ;
On traîne l'oppresseur aux pieds de sa victime.
Le coupable Raymond, à son dernier instant,
Craint la mort qui le presse et le Dieu qui l'attend.
Il croit voir de ce Dieu s'allumer la colère,
Et ses regards mourants interrogent mon père.
Mon père rend la paix à son cœur alarmé :
Du Tout-Puissant, dit-il, le courroux est calmé.
Vous revenez à lui, comptez sur sa clémence :
De ses élus pour vous l'éternité commence.
Il meurt, et devant Dieu, qu'implore son effroi,
Il paraîtra couvert du pardon de son roi.

MARGUERITE.

Il a sauvé vos jours ! Mon Dieu, sois-lui propice,
Et que son dévouement apaise ta justice !
Mais, ô mon fils ! volons auprès de mon époux.

PHILIPPE.

Vous allez le revoir ; il s'avance vers nous,
Je l'entends. Quelle foule autour de lui se presse !

SCÈNE IV.

JOINVILLE, MARGUERITE, PHILIPPE, LOUIS, NOURADIN, CHRÉTIENS, SOLDATS MUSULMANS, PEUPLE.

MARGUERITE.

Cher époux ! l'Éternel vous rend à ma tendresse !

LOUIS.

Bénissons-le ; ce Dieu, dont j'implorais l'appui,
N'abandonne jamais qui se repose en lui.
Mais vous, peuple, soldats, quel sujet vous amène ?
Qu'exigez-vous ?

NOURADIN.

Louis, ils ont brisé ta chaîne,
Le parjure soudan par nous est abattu,
Le musulman, frappé de ta haute vertu,
S'incline devant toi, te révère, t'honore ;
Tu le dois estimer ; pour lui fais plus encore :
Ce peuple, ces guerriers, te parlent par ma voix,
Brave Louis, consens à leur donner des lois.
Dans tes vaillantes mains plaçant sa destinée,
Devant un roi captif l'Égypte est prosternée.

LOUIS.

Musulmans, loin de moi ces coupables honneurs ;
Respectez votre roi, surtout dans ses malheurs.
Chacun de vous, dit-on, me jure obéissance ?
Allez de votre maître implorer la clémence.

(A Nouradin.)

Généreux Nouradin, magnanime vainqueur,
Vos bienfaits resteront gravés dans notre cœur.
Pardonnez si Louis repousse votre zèle
Et l'hommage égaré de ce peuple rebelle.

NOURADIN.

Tu commandes ; ce peuple obéit à ta loi ;
Par tes vertus, sur lui tu règnes malgré toi.

LOUIS.

Nous, marchons au soudan, que son peuple abandonne :
C'est peu de nos rançons, rendons-lui sa couronne.
Pour Raymond expiré, qu'en ce jour solennel
Nos vœux reconnaissants montent vers l'Éternel.
Compagnons, votre Dieu comble votre espérance :
Nous saluerons bientôt les rives de la France.



EXAMEN CRITIQUE

DE LOUIS IX,

PAR M. DUVIQUET.

Avant la représentation de cet ouvrage, des préventions défavorables s'étaient élevées contre une tragédie dont Louis IX est le héros. On se rappelait le mot de J.-J. Rousseau; « Grandisson serait insupportable sur un théâtre français, » et Louis IX est le Grandisson des rois. La religion, principe de toutes ses vertus, le rendit maître de toutes les passions qui, en altérant le caractère moral des plus grands princes, lui prêtent cependant cet intérêt dramatique qui résulte du combat et de la victoire :

Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt.

Un personnage, au contraire, dont l'âme est toujours égale, dont la sensibilité vive et profonde est entièrement absorbée par l'innocence et la sainteté des affections domestiques; un guerrier qui, terrible dans les combats, laisse attendrir la victoire aux pleurs des vaincus, qui reçoit les coups d'une fortune ennemie sans en être ébranlé, et avec le calme magnanime d'une résignation toute chrétienne; enfin un monarque toujours juste, toujours clément, toujours inaccessible aux impressions que font sur des âmes vulgaires les événements du dehors, et des infortunes portées à leur comble, voilà quel fut Louis IX, et l'histoire qui nous a transmis le récit de ses exploits et le tableau de ses royales vertus, n'a pu trouver un contradicteur, même dans l'historien moderne qui pardonnait le moins aux grandes qualités dont une piété sincère avait été la source. La piété de saint Louis a trouvé grâce devant Voltaire : c'est Voltaire qui a dit en parlant du saint Roi : « Il » n'a pas été donné à l'homme de porter plus loin » la vertu. »

Mais cette sublime monotonie d'une perfection dont nous pouvons à peine nous former l'idée, était précisément ce qui inspirait des doutes sur la possibilité d'en transporter heureusement le tableau sur notre scène tragique. Le théâtre ne vit que de passions violentes et désordonnées, du moins tel est le préjugé général; il y faut des fureurs, des crimes, des catastrophes sanglantes, des déclamations ambitieuses. Les annales de Louis IX paraissaient devoir fournir peu de matière à ces ressorts habituels de nos tragédies; les revers du monarque pouvaient bien, il est vrai, donner lieu à l'expression de ces sentiments généreux où se développent la fermeté d'un héros chrétien; on entrevoyait quelques scènes, on cherchait avec inquiétude les dimensions des cinq actes. C'était, sans contredit, la plus grande difficulté du sujet; le jeune auteur a eu recours pour la vaincre au seul moyen que l'étude de son art lui offrait. Ne pouvant, sans dégrader le caractère de Louis IX, tirer du fond de cette âme inébranlable les passions dont il avait besoin pour animer son action, il les a réunies dans les personnages qui agissent autour lui, et considérant avec raison une tragédie comme un tableau de tempêtes, il a représenté dans saint Louis le rocher immobile dont la tête imposante se perd dans les cieux, et au pied duquel vient expirer la rage impuissante des flots mutinés. C'est ainsi que la noble impassibilité de Louis est corrigée, dramatiquement parlant, par la perfidie cruelle et jalouse

du soudan d'Égypte, par l'active générosité de Nouradin, par la fougue imprudente du jeune Philippe, par les craintes et par les remords d'un chrétien apostat, par le dévouement naïf du sire de Joinville. Louis n'est point, à la vérité, le mobile de l'action ; mais il est le centre où elle aboutit : c'est pour lui, c'est contre lui que les intérêts divers conspirent, et au milieu de ces mouvements opposés dont il est l'objet, cette belle et auguste physionomie apparait pour opérer, par le calme majestueux dont elle est empreinte, un effet éminemment théâtral, résultat inévitable de toutes les grandes oppositions.

La scène est à Memphis, dans le palais d'Almodan, soudan d'Égypte. L'époque est la captivité de saint Louis, après la désastreuse journée de Massoure. Un traité a été signé entre le roi de France et son vainqueur. Par les conditions de ce traité, la ville de Damiette, qui est restée au pouvoir des Français, est le prix de la liberté de Louis; une somme d'argent a été stipulée pour la rançon de son armée. Louis a déjà rempli de son côté toutes les conditions qui lui ont été imposées; le cruel Almodan balance s'il doit acquitter sa foi et consentir à la délivrance des chrétiens. Quelques Français, instruits de la perfidie du soudan, expriment hautement leur indignation; et l'un d'eux, Châtillon, après avoir exhalé ses plaintes dans le sein de Joinville, ose se plaindre au roi lui-même des malheurs des croisés et de la prolongation de leur esclavage. Dans cette scène, qui est une des premières, Joinville laisse entrevoir l'espérance d'une révolution prochaine dans l'intérieur du palais; la mort d'Almodan rendrait les chrétiens à la liberté et à leur patrie : cette préoccupation est fort adroite, et prépare, comme on le verra tout à l'heure, l'incident principal du dénoûment. C'est aussi dans cette scène que, pour consoler l'infortune de Joinville, le roi consent à lui expliquer les motifs politiques de la croisade qu'il a entreprise. C'est un développement en très-beaux vers d'un des morceaux les plus profondément pensés de l'*Histoire des Croisades*, par M. Michaud. Louis rappelle à Joinville l'inutilité de ses efforts pour affranchir les communes, et abattre l'orgueil des grands vassaux de la couronne, pour établir une justice égale en faveur de tous ses sujets, pour ouvrir des routes assurées au commerce et à l'industrie, enfin pour consommer l'ouvrage commencé par son aïeul Philippe ; toute cette tirade, qui est au moins de soixante et dix vers, est écrite d'un style vigoureux et brillant, et elle a été interrompue plus de dix fois par des applaudissements répétés jusqu'à trois et quatre reprises. Raymond, ce chrétien apostat, visir d'Almodan, vient annoncer au roi que le soudan veut avoir avec lui une entrevue : le roi se retire sans daigner lui répondre; le silence de Louis lui parait un reproche de sa lâche apostasie, et, par le trouble de son âme, il annonce l'heureux changement qui doit, à la fin de la pièce, le ramener aux pieds de la croix et de Louis.

Au second acte, Almodan explique à son visir les raisons qui l'obligent à violer le traité souscrit entre les chrétiens et lui. Raymond les combat, par la crainte que lui inspire Nouradin, allié du soudan, mais prince généreux, et qui ne souffrira jamais l'infraction d'un traité dont il s'est rendu garant. Almodan est inflexible, et confirme à Louis ses résolutions parjures. Un instant après, la Reine et Philippe viennent communiquer leurs alarmes au roi, qui les rassure, et se remet de leur destinée et de la sienne à la providence et à la justice divine. Nouradin, qui survient, promet à la reine et à tous les Français les secours de son épée; mais on apprend par Joinville que déjà tous les chrétiens ont été plongés dans les cachots. La fureur de Nouradin contre le parjure Almodan ne connait plus de bornes; il se déclare ouvertement le défenseur des Français opprimés. L'intérêt, comme on voit, s'échauffe et se complique; le nœud se forme par l'intervention de Nouradin : qui va être vainqueur, d'Almodan ou de son généreux auxiliaire?

Après une explication assez vive entre Nouradin et le visir, qui commence le troisième acte, une autre explication plus vive encore a lieu entre Almodan et Nouradin. Le soudan, rendu plus furieux contre les chrétiens par l'appui dangereux que leur prête un prince musulman dont la puissance égale la sienne, se résout à les faire périr, et à

envelopper dans le massacre le roi et sa famille; il charge le visir de l'exécution de ses ordres sanguinaires; le remords qui a commencé à agir sur le cœur de Raymond s'y réveille en ce moment avec une nouvelle force :

Oui, je vais de mon roi reconquérir l'estime;
En embrassant son fils il oublira mon crime.

La fougue impétueuse du jeune prince vient mettre obstacle à ce mouvement vertueux; Philippe ne peut dissimuler l'horreur que lui inspire la vue d'un parjure et d'un traître; les reproches dont il l'accable font évanouir ses bonnes dispositions; la mort des chrétiens et du roi est résolue; Châtillon arrive, ses fers, ceux de ses compagnons ont été brisés par Nouradin; le peuple se soulève; Louis n'a qu'à paraître et tout va lui obéir; mais Louis est enchaîné par sa parole, et peut-il servir de chef à des rebelles armés contre leur maître? Ce magnanime refus donne au visir le temps d'arriver à la tête de ses soldats; Louis et les chrétiens sont entraînés dans les cachots.

Cependant Louis peut encore sauver sa vie et celle des Français; il faut qu'il foule aux pieds la croix, et qu'il arbore le turban. C'est le visir, c'est ce chrétien renégat qui est chargé d'en faire la proposition au roi; c'est ici qu'est placée une scène admirable par la grandeur de la conception non moins que par le mérite du style. Raymond venait faire de Louis un apostat comme lui : touché des discours du saint roi, et cédant à l'ascendant invincible de la vertu, Raymond tombe aux pieds de Louis et redevient chrétien, Français, sujet dévoué; il jure de sauver les jours de Louis aux dépens des siens. Cette péripétie si naturelle, dont les moyens sont si bien puisés dans le cœur de l'homme, est terminée par une scène d'un autre genre, mais qui, pour avoir un caractère plus doux, n'en est pas moins touchante ni moins pathétique. Louis s'attend à mourir, et après avoir chargé Philippe de consoler sa mère, il lui retrace les devoirs de la royauté, à laquelle sa naissance l'appelle, et déroule à ses jeunes regards tous les trésors de cette profonde et religieuse politique qui a été l'âme de toutes ses actions. Philippe ne répond à son père qu'en lui déclarant qu'il va le suivre à la mort.

La reine, incertaine sur le sort de son époux, ouvre le cinquième acte en remplissant le palais de ses gémissements; Joinville, échappé de sa prison, croit morts le roi et son fils, et vient offrir à Marguerite de mourir en la défendant jusqu'au dernier soupir :

Ami, de votre zèle,
Votre reine demande une preuve nouvelle.
— Grand Dieu! — Pour déjouer leurs horribles projets,
Il faut de votre main m'immoler. — J'y songeais.

Ce mot, *j'y songeais*, ce mot à la fois si naïf et si sublime dans la circonstance, a toujours excité des transports d'enthousiasme qu'il mérite et qu'il justifie.

Les inquiétudes de la reine sont calmées par l'arrivée de Philippe, qui lui apprend la défaite d'Almodan par les troupes de Nouradin, réunies à celles des chrétiens. Almodan avait menacé d'envoyer aux assaillants la tête de Louis; au moment où le crime allait s'exécuter, Raymond s'est précipité entre l'assassin et Louis, et a reçu le coup destiné au roi, et cette mort glorieuse achève d'expier son apostasie. Cependant Nouradin paraît avec Louis, et les Sarrasins, fatigués du joug d'Almodan, présentent d'une voix unanime sa couronne au roi de France. Louis indigné rejette cette offre impie, et rappelle à la fidélité et à l'observation de leurs serments les sujets d'Almodan. C'en est fait, s'écrie Nouradin :

Tu commandes; ce peuple obéit à ta loi;
Par tes vertus, sur lui tu règnes malgré toi.

Louis annonce à ses compagnons leur départ prochain pour la France.

Telle est l'analyse de cet ouvrage important, où l'on retrouve, ce me semble, tout ce qui constitue les éléments d'une bonne tragédie : grandeur et simplicité dans l'action, intérêt habilement gradué, vérité morale fidèlement d'accord avec la vérité historique, l'élévation des sentiments, grandeur dans trois caractères, Louis, Nouradin et Philippe, vraisemblance dans les autres, et une versification souvent noble et brillante, toujours

élégante et pure. Il y a sans doute une part à faire à la critique, et je n'entends pas la perdre : mais je commencerai par répondre aux amères censures que l'envie et l'esprit de parti ont prodiguées à l'auteur et à son ouvrage. Je n'imiterai point pourtant, dans un sens différent, l'injuste partialité des ennemis de M. Ancelot; ils ont cru devoir tout blâmer; ils ont dit que sa tragédie était un *sermon* en cinq points; ils en diraient autant aujourd'hui de *Polyeucte*, d'*Esther*, d'*Athalie*, de *Zaïre* et d'*Alzire*. Pauvres esprits dont la vue est aussi courte que l'âme est glacée, et qui, dans l'ignorance où ils sont et des premiers principes et des premiers chefs-d'œuvre de l'art, ne peuvent pas comprendre que, de tous les grands ressorts de la tragédie ancienne et moderne, la religion a été constamment le plus puissant et le plus populaire ; que Sophocle et Euripide n'ont pas une seule pièce tragique où la Divinité n'intervienne comme puissance influente, directrice ou vengeresse ; que les sacrifices, les oracles, le culte des dieux, sont une partie dominante des tragédies de Corneille, de Racine et de Voltaire, et qu'il y a beaucoup plus d'*homélies* dans *Olympie* et dans *Sémiramis* que dans le *Louis IX* de M. Ancelot.

Ils ont senti le faible de cette objection; mais ils l'envoyaient à son adresse, c'est-à-dire à cette troupe infiniment nombreuse, suivant le proverbe, qui se paie de mots, et pour qui une sottise de parti est une raison convaincante; quant à ceux qui en savent un peu plus long, ils ont consulté le dictionnaire et ont exprimé leurs reproches en termes de l'art: c'est à peu près ainsi que Sganarelle, pour imposer à M. Géronte, fait sonner bien haut les *humeurs peccantes*, les *concavités du diaphragme*, et les *ventricules de l'omoplate*. Leur grand apophthegme, c'est qu'il n'y a point d'*action* dans la pièce; point d'*action*, entendez-vous? Demandez à ces docteurs ce qu'ils entendent par *action*, ils vous répondront encore comme Sganarelle : *Humeurs peccantes*, c'est-à-dire *humeurs peccantes*; *action*, cela se comprend de soi-même; cela signifie *action*. Fort bien : nous entendons, nous, par action, un grand événement qui, arrêté dans son développement naturel par un incident imprévu, se termine néanmoins par un dénoûment satisfaisant ou malheureux, et à travers lequel le poëte place des personnages dont les passions concourent à la conclusion de cet événement ou servent à l'arrêter. Voilà la définition que nous autres ignorants nous donnons de l'*action*, d'après Aristote, Horace, Boileau, et quelques pédants de même farine.

Ce n'est point ainsi que nos savants modernes définissent l'*action*. Du mouvement sur la scène, des épisodes incohérents, des miracles d'invraisemblance, des faits accumulés sans ordre, des coups de sabre ou de poignard distribués à l'aventure, le tout embelli d'amphigouris philosophiques et de déclamations contre tout ce qui doit être l'objet de nos respects et de nos hommages : voilà de l'*action*, et je suis obligé d'avouer qu'il n'y a rien de semblable dans *Louis IX ;* ce qui n'empêche pas, à mon sens, qu'il n'y ait une action, et même une action très-intéressante. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit à ce sujet; mais je ferai, sur l'assertion hétérodoxe que je combats, une dernière observation, c'est qu'à s'en tenir aux principes de nos adversaires, il n'y aurait d'action ni dans *Cinna*, ni dans *Phèdre*, ni dans *Mithridate*, ni dans une foule d'autres chefs-d'œuvre de la scène tragique, dont tout l'intérêt est fondé sur l'exposition de grands caractères et de grandes passions, beaucoup plus que sur la catastrophe heureuse ou malheureuse par laquelle ils sont terminés.

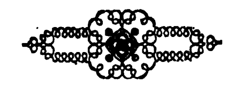
Le reproche d'absence d'*action* est à peu près le seul sur lequel on ait appuyé ; il y a de l'adresse à s'être borné là : car cette objection, quand elle est reçue par le public, est décisive et meurtrière; il en conclut qu'il y a des beautés dans l'ouvrage, mais en même temps qu'il est ennuyeux. C'est là précisément où l'on veut en venir. C'est une manière de se ménager l'honneur de l'impartialité, et les plaisirs de la haine. Mais ce reproche tourne aujourd'hui à l'honneur du jeune poëte. S'il est venu à bout d'intéresser constamment, c'est qu'il a triomphé d'une difficulté à laquelle le caractère bien établi de son héros prêtait de la vraisemblance, et, cette victoire dûment constatée par le succès des représentations, il lui

reste tous les mérites que ses plus rigoureux censeurs n'ont pu lui contester, celui d'avoir entouré Louis IX de personnages actifs et dramatiques, et le mérite, bien supérieur, d'avoir animé sa composition du feu de la poésie, et d'avoir vivifié, par la science des détails, la langueur de quelques situations obligées, et la faiblesse d'un ou deux personnages secondaires, qui auraient nui sans doute à l'ouvrage, s'ils s'étaient exprimés en moins beaux vers.

Ainsi, sans cette considération qui, dans nos meilleures tragédies, obtient grâce pour tant de défauts, j'aurais facilement proposé à l'auteur de supprimer entièrement le rôle de Châtillon, qui ne sert pas même comme confident, qui ne se rattache ni de près ni de loin à l'action principale, la délivrance du roi, et qui ne paraît dans la seconde scène que pour insulter gravement Louis, et lui fournir l'occasion d'un acte de bonté et de clémence. Il en résulte un fort beau discours du roi; c'est une excuse, mais ce n'est pas une justification complète.

C'était une tentative délicate de placer captive, au milieu des infidèles, une jeune et belle reine, et de l'associer, ainsi que son fils, aux dangers de son époux. L'auteur, je dois en convenir, a tiré au cinquième acte un parti fort heureux de la présence de Marguerite : c'est à cette intervention que l'on doit la scène touchante où elle conjure Joinville de prévenir son déshonneur en la perçant de son épée, et ce mot admirable du bon chevalier, *j'y songeais,* et le cri de la nature qui s'échappe avec tant de force quand elle revoit vivant le fils dont on lui a annoncé la mort; mais tout cela ne se trouve que dans le cinquième acte, et il eût été à désirer qu'une mère, une épouse, une reine, n'eût pas été dans les actes précédents une simple spectatrice des malheurs qui menacent les objets de ses plus tendres affections; il me semble qu'il eût fait ressortir avec plus d'avantage la cruauté inflexible du parjure Almodan, si la justice de la cause des Français eût été appuyée auprès du tyran par les larmes et par les prières de Marguerite, si le musulman farouche, attendri par les pleurs d'une reine, eût paru prêt à lui céder la victoire, et ne fût revenu ensuite qu'avec peine aux conseils de sa cruelle politique. En un mot, il me semble que la reine aurait pu agir davantage, et qu'en rapprochant du premier plan cette physionomie auguste et intéressante, l'auteur eût, en resserrant le nœud de sa tragédie, rendu hommage à la dignité de son héroïne et aux convenances théâtrales.

Dans le petit nombre d'observations que je viens de faire, j'ai épuisé la part de la critique, au moins pour tout ce qui a rapport à la composition. Quant au style, toujours chaud, rapide, entraînant, il justifie tous les éloges, et la lecture ne fait qu'ajouter à l'effet qu'il produit à la scène. L'expression de M. Ancelot est toujours claire, ses idées s'enchaînent sans effort, son rhythme est harmonieux, et sa période poétique est constamment exempte de cette fausse enluminure sous laquelle trop d'auteurs de nos jours cherchent à déguiser la sécheresse et la stérilité de leurs pensées.



LE MAIRE DU PALAIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS LE 16 AVRIL 1823.

DÉDIÉE

A

M. le Maréchal Marmont,

Duc de Raguse.

LE MAIRE DU PALAIS.

PERSONNAGES.

ÉBROIN, Maire du Palais.
THIERRY, premier roi de Neustrie.
CLOVIS III, cru fils de Clotaire et couronné roi de Neustrie.
BATHILDE, fille de Thierry, épouse de Clovis.
GÉROLD, vassal d'Ebroïn.
SOLDATS.
PEUPLE.

La scène se passe à Paris en 680. — Le théâtre représente l'intérieur du palais.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉROLD, ÉBROIN.

GÉROLD.

Quoi! lorsqu'au champ de Mars, en ce jour solennel,
Le roi s'avance, armé du sceptre paternel,
Ébroïn fuit l'enceinte où le fils de Clotaire
Reçoit des grands vassaux l'hommage tributaire?

ÉBROÏN.

Jeune imprudent!

GÉROLD.

Qu'entends-je! Oublierait-il jamais
Et sa longue infortune et vos nombreux bienfaits?
S'il est ingrat, qu'il tremble! Il appprendra peut-être
Qu'Ébroïn fait un roi sans se donner un maître.

ÉBROÏN.

Oui, ce jour de bonheur peut être un jour de deuil:
Courbe, Roi d'un instant, ton indocile orgueil!
Tu sais comme Ébroïn se venge d'un outrage;
La main qui te forma peut briser son ouvrage.

GÉROLD.

Qu'a-t-il fait?

ÉBROÏN.

Aujourd'hui, pour la seconde fois
Depuis que j'ai daigné l'admettre au rang des rois,
Au champ de Mars, aux yeux du peuple et de l'armée,
Nous allions célébrer la fête accoutumée;
Sur un char indolent pompeusement traîné,
Du luxe de sa cour Clovis environné,
Pour montrer aux Français sa couronne récente
A pas lents traversait la foule obéissante;
Et moi, sur mon coursier, pressé de toutes parts,
De cette foule immense attirant les regards,
Selon mes droits, mon titre, enfin selon l'usage,
Pour lui des grands vassaux je recueillais l'hommage:
Soudain Clovis m'arrête; et, l'œil étincelant:
« Éloignez-vous, dit-il : sous leur joug insolent
» Trop longtemps des sujets ont fait ployer leur maître;
» Songez que je suis roi, que seul je prétends l'être!
» De mon peuple toujours veut-on me séparer?
» S'il est des malheureux, laissez-les m'entourer. »
Au milieu de la foule, à ces mots, il s'élance;
On l'environne; et moi, dévorant en silence
L'affront dont s'applaudit son orgueil insensé,
Je rentre en ce palais, et j'y rentre offensé.
Ainsi de mes bienfaits voilà donc le salaire!
Quand Childéric mourut, de mon bras tutélaire
Quand le faible Thierry repoussant les secours,
Aux longs ennuis d'un cloître eut condamné mes jours;

Quand du traître Léger l'audace criminelle
De ce prince débile usurpa la tutelle,
Près de voir à son joug les Français asservis,
De l'oubli tout à coup je fis sortir Clovis :
Seul je lui donne un nom, des sujets, une armée,
J'annonce un nouveau règne à la France charmée,
Et vingt mille soldats entourent, à ma voix,
Cet obscur orphelin porté sur le pavois.
A ce jeune rival, que ma fureur lui donne,
Thierry veut, mais en vain, disputer la couronne ;
Il combat, il succombe, et mon élève est roi;
Mais ce prince si fier que serait-il sans moi?
Il se croit l'héritier, le vrai fils de Clotaire...
L'insensé! de son sort s'il savait le mystère...?
Un mot lui ravit tout! et je suis dédaigné!

GÉROLD.

J'attends un nouveau maître, et Clovis a régné.
Mais quel roi maintenant donnez-vous à l'empire,
Lorsque Thierry n'est plus...?

ÉBROÏN.

Ami, Thierry respire.

GÉROLD.

Il respire! qu'entends-je? et quel est donc son sort?

ÉBROÏN.

Il vieillit, protégé par le bruit de sa mort.

GÉROLD.

Quel asile à nos yeux déroba ce mystère?

ÉBROÏN.

J'accordais à ce roi l'ombre d'un monastère.

GÉROLD.

La tombe était plus sûre, et je ne comprends pas
Pourquoi, depuis deux ans annonçant son trépas,
Vos fiers ressentiments ont épargné sa vie?

ÉBROÏN.

J'en ai besoin.

GÉROLD.

Comment?

ÉBROÏN.

Ce n'est pas sans envie
Que tous les grands vassaux dès long-temps ont pu voir
Des maires du palais s'accroître le pouvoir;
De nos rois fainéants éternisant l'enfance
A l'ombre de leur nom nous gouvernons la France,
Mes projets vont plus loin; on ne soupçonne pas
Vers quel but en secret se dirigent mes pas;
De mes vœux lentement le succès se prépare,
Mais un obstacle encor du trône me sépare:
Dans ces princes obscurs, dont il subit les lois,
Le peuple, retrouvant les descendants des rois,
De leurs aïeux, en eux, respecte la mémoire;
Ils règnent, défendus par deux siècles de gloire!
Leurs droits, pour quelque temps, doivent m'être sacrés;
D'un trône qui chancelle occupant les degrés,
Il faut que je m'arrête au moment de l'atteindre:
Ministre, je peux tout; roi, j'aurais tout à craindre.
Différons ma grandeur pour la mieux assurer:
Au respect des Français il faut encor livrer
Un nom que du passé le prestige environne,
Et j'ai besoin d'un front où jeter la couronne.
Je comptais sur Clovis; j'allais frapper Thierry;
Mais le faible orphelin, loin des grandeurs nourri,
Qui devait, enchaîné par la reconnaissance,
Se reposer sur moi des soins de sa puissance,
S'indigna de son joug, et, s'attaquant à moi,
Voulut justifier son vain titre de roi;
J'essayai sans succès de briser son courage,
Je vis qu'il me faudrait craindre un jour mon ouvrage:
Thierry vaincu tremblait; et, maître de son sort,
Je respectai ses jours en annonçant sa mort;
Pour bannir les soupçons d'un peuple téméraire,
J'ordonnai de ce roi la pompe funéraire;
Et tandis qu'à sa mort on donnait quelques pleurs,
Un cloître à tous les yeux dérobait ses malheurs:
Ainsi depuis deux ans ma longue prévoyance
Garde un rival terrible à l'ingrat qui m'offense.

GÉROLD.

Eh bien! puisque Clovis ose vous outrager,
Que Thierry reparaisse et vienne vous venger.

ÉBROÏN.

Il est sorti du cloître où le cachait ma haine.

GÉROLD.

Où donc est-il?

ÉBROÏN.

Ici.

GÉROLD.

Qui fit tomber sa chaîne?

ÉBROÏN.

La coupable pitié d'un prêtre audacieux.
Il parvint quelques jours à tromper tous les yeux,
Mais bientôt dans Paris, bravant ma vigilance,
Sous d'obscurs vêtements, dans l'ombre et le silence,
Au sein de ce palais il osa pénétrer:
L'imprudent à Rainfroy vint ici se montrer,
Ici même! à Rainfroy...! Sans doute il a pu croire
Que cet ancien vassal, fidèle à sa mémoire,
De ses bienfaits passés s'acquittant envers lui,
A sa longue infortune offrirait un appui;

Mais Rainfroy, peu sensible à la reconnaissance,
Au lieu de l'infortune a servi la puissance,
Et, toujours commandé par son propre intérêt,
De ce roi fugitif m'a livré le secret :
Par mon ordre, en nos murs il lui donne un asile,
Il promet à ses vœux un triomphe facile,
Et, flattant son espoir, environne ses pas
De nombreux surveillants qu'il ne soupçonne pas.

GÉROLD.

Mais ne craignez-vous pas que, libre en apparence,
De ses anciens amis réveillant l'espérance,
Thierry ne les excite à quelque trahison?

ÉBROÏN.

Plus captif sous mes yeux qu'au fond d'une prison,
Tout moyen d'échapper lui devient impossible ;
Il marche enveloppé d'une chaîne invisible.
A l'orgueil de Clovis près d'opposer ses droits,
C'est peu de l'épargner une seconde fois,
Il me faut préparer le moment où peut-être
Mes soins vont aux Français donner un nouveau maître,
Il faut que l'on commence à douter de sa mort.
Un bruit confus déjà se répand sur son sort ;
Et ce bruit, faible encor, que dirige ma haine,
Menace de Clovis la puissance incertaine :
Entre ces deux rivaux mon choix décidera,
Au plus soumis des deux le trône appartiendra.

GÉROLD.

Suffit-il qu'à vos vœux le peuple s'abandonne ?

ÉBROÏN.

Qui pourrait s'opposer aux ordres que je donne?
J'envoyai dans l'exil ou plongeai dans les fers
Et ceux qui de Thierry déploraient les revers,
Et ceux qui, de Clovis exaltant la victoire,
Pouvaient un jour, séduits par une jeune gloire,
S'attacher à son sort : lorsque je fais un roi,
Je veux qu'il n'ait d'amis et de soutien que moi !
J'ai tout prévu.

GÉROLD.

Clovis, que la foule environne,
S'avance vers ces lieux.

ÉBROÏN.

L'éclat d'une couronne,
Les hommages d'un peuple empressé sur ses pas,
Tout enivre son cœur ! L'ingrat ne songe pas
Que parmi ces mortels, dont la voix le salue,
Il n'en est pas un seul qui ne tremble à ma vue,
Et qu'enfin, si mon bras se retirait de lui,
Le malheureux en vain chercherait un appui.
Il faut donc l'en instruire : il vient, je veux l'attendre :
L'audacieux Clovis va me voir et m'entendre.

SCÈNE II.

GÉROLD, ÉBROÏN, CLOVIS, GRANDS, PEUPLE.

CLOVIS.

Vous me verrez fidèle à mes engagements,
Et Dieu, maître des rois, a reçu mes serments.
Peuple, lorsqu'il fallut, dans les champs de la gloire,
Joindre aux droits de mon sang les droits de la victoire,
Soldat, je vous promis les palmes de l'honneur ;
Je suis roi, mon amour vous promet le bonheur.
Vingt ans banni du trône et m'ignorant moi-même,
J'ai caché parmi vous mon front sans diadème ;
J'ai vu, j'ai partagé le sort des malheureux,
Et je n'oublierai point que j'ai souffert comme eux.
Mes soins consolateurs iront chercher leurs peines,
Les Français à ma voix déposeront leurs haines ;
Et, rapprochant des cœurs trop long-temps divisés,
Je n'imiterai point ces princes méprisés
Qui, laissant au hasard flotter leur imprudence,
Ont vieilli dans la pourpre et dans la dépendance ;
Esclaves couronnés, dont le bras impuissant
Ne soutenait qu'à peine un sceptre obéissant.
Allez ! vos vœux pour moi vivront dans ma mémoire,
Mériter votre amour, voilà toute ma gloire !
(A Ébroïn.)
Demeurez.

SCÈNE III.

ÉBROÏN, CLOVIS.

ÉBROÏN.

De cet ordre il n'était pas besoin,
Et je veux un moment vous parler sans témoin.
De l'amitié blessée entendez le langage :
Clovis, fier d'un succès qu'il doit à mon courage,
Sur un trône conquis placé par mes exploits,
Ose depuis long-temps méconnaître mes droits !
Faut-il du dernier roi vous retracer l'histoire ?
Soigneux de son repos et veillant pour sa gloire,

Ministre sans rival, je gouvernais l'état;
Childéric, dont plus tard j'ai puni l'attentat,
Ose attaquer Thierry : détrôné par ce traître,
Captif et s'inclinant sous les ciseaux d'un prêtre,
Déchu de ses honneurs, l'infortuné Thierry
A l'ombre des autels cache son front flétri;
Uni par la fortune à mon roi, qui succombe,
Je le suis dans le cloître où l'attendait la tombe;
Mais près de Childéric je laissais des amis
Vendus à ma vengeance, à mes ordres soumis;
Et de loin, menaçant sa coupable conquête,
Du fond de ma prison je demandai sa tête;
Elle tomba; Thierry, délivré par ma main,
Croit du trône, sans moi, retrouver le chemin:
Aux conseils de Léger son espoir s'abandonne;
Je pars, je vous proclame, et mon bras vous couronne.
Vainqueur, à mon rival je devais le trépas,
Il n'est plus ! de Thierry je ne vous parle pas;
Méditez son destin : l'insensé qui m'offense
Dans son nom vainement chercherait sa défense,
Quel qu'il soit, nul rempart ne le peut protéger;
Vous ne l'ignorez pas, et m'osez outrager!

CLOVIS.

J'entends. Mais vous m'offrez des malheurs que je brave.
Vous m'avez donc fait roi pour languir votre esclave?
Pour ramper sur ce trône, où je dois commander ?
Par vos sanglants récits croyant m'intimider,
Vous osez à mes yeux vous parer de vos crimes...
Je les connais. La France a compté vos victimes:
Sa haine accusatrice, en traçant mon devoir,
Me dit de mettre un terme à votre affreux pouvoir,
De le borner du moins, de régner par moi-même;
Je n'inclinerai point mon sacré diadème,
Je saurai le porter et ressaisir les droits
Qu'arracha votre audace à la langueur des rois.

ÉBROÏN.

Mais comptez les périls.

CLOVIS.

Le lâche seul les compte,
Un grand cœur les attend, et ne craint que la honte.

ÉBROÏN.

Childéric et Thierry, du fond de leur cercueil,
Vous disent où conduit un indocile orgueil!
Mais puisque du passé vous bravez la menace,
Je veux au vain essor d'une imprudente audace
Mettre un frein plus puissant.

CLOVIS.

Et quel frein ?

ÉBROÏN.

Mes bienfaits !
De mes soins généreux contemplez les effets:
Sans famille, sans nom, délaissé dès l'enfance,
Traînant dans les combats votre obscure vaillance,
Quel était votre sort? quel est-il aujourd'hui?
Dans votre abaissement, quel bras fut votre appui ?
Qui, dévoilant alors un étrange mystère,
Arma vos jeunes mains du sceptre de Clotaire?
Seul, j'ai tout fait pour vous! A vos destins lié,
Seul, je vous ai fait roi; l'avez-vous oublié?
Mais à perdre Clovis alors que tout conspire,
Je ne me borne point à lui donner l'empire:
C'est peu de le guider au chemin de l'honneur,
C'est peu de la victoire, il me doit le bonheur.
Quand Childéric armé menaça la Neustrie,
Pour assurer les jours d'une fille chérie,
Thierry, près de combattre, à de fidèles mains
De Bathilde au berceau confia les destins.
Vivant loin des périls, au fond d'un monastère,
Elle pleura quinze ans les malheurs de son père.
Thierry me méconnaît, je vous livre ses droits,
Et bientôt la Neustrie est soumise à vos lois;
Courbant sous votre joug une tête innocente,
A vos regards charmés Bathilde se présente;
Touché de ses malheurs, vaincu par ses attraits,
Vous tombez à ses pieds, et de vos feux secrets,
Que devait condamner une austère prudence,
L'indulgente amitié reçoit la confidence.
Que fais-je alors? Songez par quels efforts heureux
J'ai su forcer Bathilde à couronner vos vœux !
Votre nom, vos exploits, tout vous séparait d'elle;
Sensible à votre amour, à son père fidèle,
Bathilde dans vos fers vous devait son courroux,
Et l'ombre de Thierry se plaçait entre vous.
Alors vous imploriez mon utile assistance :
« De l'amour filial domptez la résistance,
» Disiez-vous; que Bathilde, en recevant ma foi,
» Vienne embellir le trône où remonte son roi;
» Qu'elle cède à mes vœux ! Honneurs, trésors, puissance,
» Demandez tout alors à ma reconnaissance. »
Insensé! je vous crus; vos vœux sont satisfaits;
Le mépris et l'outrage ont payé mes bienfaits.

CLOVIS.

Vous plaindrez-vous toujours de mon ingratitude ?
Vous avais-je promis que dans la servitude
Traînant mes jours obscurs, dévoués à l'oubli,
Pour payer vos bienfaits je vivrais avili ?
Quand vous m'avez prêté votre appui volontaire,

Avez-vous donc en moi vu le fils de Clotaire....?
Vous n'avez vu qu'un prince au malheur condamné,
Qui, faible, sans amis, et par vous couronné,
Offrant à votre audace un triomphe facile,
Soumettrait à vos lois sa jeunesse docile.
Cessant de m'opposer le courroux paternel,
Bathilde enfin se rend, et me suit à l'autel;
Je vous dois ce bonheur? je m'en souviens encore;
Mais mon peuple vous craint, et ma cour vous honore;
Paré de ma faveur, vous commandez sous moi.
De quoi m'accusez-vous? De vouloir être roi?
De ne point avilir mon sceptre héréditaire?
Ah! de tous vos desseins j'ai percé le mystère.
En couronnant mes feux quel était votre espoir?
Vous vouliez affermir votre insolent pouvoir:
Vous pensiez que, l'amour enchaînant mon courage,
Plongé dans la mollesse et fier d'un vain hommage,
Je céderais sans peine aux vœux de votre orgueil!
Hélas! des plus grands rois tel fut souvent l'écueil
Mais je fuis une erreur qui souille leur mémoire,
Et l'amour est pour moi l'aiguillon de la gloire.
Bathilde m'est connue. Un trop juste mépris
De mon abaissement serait bientôt le prix.
Je veux, à mes devoirs, à mes serments fidèle,
Régner avec honneur et vivre digne d'elle;
Et, poursuivant sans crainte un dessein glorieux,
Du bonheur des Français m'embellir à ses yeux.
Cependant vos bienfaits, gravés dans ma pensée,
Parlent encor pour vous à mon âme offensée;
Des efforts d'Ebroïn je recueille le fruit;
Je n'examine plus quels motifs l'ont conduit;
La faveur de son roi sera sa récompense.

ÉBROÏN.

Mais peut-être Clovis me doit plus qu'il ne pense...

CLOVIS.

Vous m'avez couronné.

ÉBROÏN.

C'est mon moindre bienfait.

CLOVIS.

Je vous dus mon triomphe.

ÉBROÏN.

Il peut être imparfait:
Gardez de l'oublier.

CLOVIS.

Eh bien, que dois-je craindre?

ÉBROÏN.

Un seul mot...

CLOVIS.

Parlez donc!

ÉBROÏN, en sortant.

Tremblez de m'y contraindre.

SCÈNE IV.

CLOVIS seul.

Que dit-il? quel mystère! Et que dois-je penser...?
Quel malheur inconnu m'ose-t-il annoncer...?
De ses lâches fureurs je puis périr victime!
J'ai bravé son orgueil, je dois prévoir un crime...!
Sous les lois d'un sujet, moi, j'irai me courber?
Obéir sur le trône! Il vaut mieux en tomber!
Et du moins, si je cède aux périls que j'affronte,
Je mourrai sans regrets ayant vécu sans honte.
Mais au cœur de Bathilde épargnons des terreurs;
D'un ministre orgueilleux cachons-lui les fureurs,
Et qu'enfin elle trouve, à l'ombre de mes armes,
Quelques jours de bonheur après quinze ans de larmes!
C'est elle!

SCÈNE V.

CLOVIS, BATHILDE.

CLOVIS.

Quel dessein guide tes pas vers moi?

BATHILDE.

J'ai besoin de te voir pour calmer mon effroi.
De noirs pressentiments nuit et jour assiégée,
Contre eux, auprès de toi je me crois protégée.

CLOVIS.

Qui pourrait désormais alarmer ton amour?
Les combats ont cessé! Vois, au sein de ma cour,
Vaincus par mes bienfaits, domptés par mon courage,
Nos ennemis tremblants m'apporter leur hommage!

BATHILDE.

Il en est un caché dont tu ne parles pas,
Qu'on ne fléchit jamais, qui s'attache à nos pas,
Le remords!

CLOVIS.

De ses traits que ton cœur se défende!
Que te reproches-tu?

BATHILDE.

Clovis me le demande!

CLOVIS.

Espère un heureux sort!

BATHILDE.

Il faut le mériter.
D'un instant de bonheur ai-je pu me flatter,
Lorsqu'au pied des autels ma bouche téméraire
Jura d'aimer toujours l'ennemi de mon père!

CLOVIS.

A sa haine aujourd'hui veux-tu t'associer?

BATHILDE.

Tu lui ravis le sceptre... Ai-je dû l'oublier?

CLOVIS.

Ce sceptre était le mien! Je suis fils de Clotaire;
Des fureurs de Thierry tu connais le mystère,
Tandis qu'osant s'asseoir sur mon trône usurpé,
Il dérobait ma vie à mon peuple trompé;
Moi, j'errais inconnu, sans honneurs, sans famille;
J'étais son roi, Bathilde.

BATHILDE.

Et moi, j'étais sa fille!
Oui, ta cause était juste, et Dieu fut ton soutien,
Tu faisais ton devoir; mais ai-je fait le mien?
De mon père pour toi j'ai trahi la querelle;
Il n'est plus! Je devais, à ses malheurs fidèle,
Adoptant son courroux, et prompte à le venger,
Détester ta puissance, et non la partager.
J'ai combattu longtemps! Par l'amour entraînée,
Au repentir enfin je me suis enchaînée.
Dans le cloître où bientôt il a trouvé la mort,
Quand mon père captif et tremblant sur mon sort,
Recommandait au ciel sa fille bien-aimée
Sans doute, cher Clovis, la prompte renommée,
De ses derniers instants empoisonnant le cours,
Sur le bord du cercueil lui conta nos amours;
Peut-être il m'a maudite avant que d'y descendre,
Sa malédiction peut sortir de sa cendre.

CLOVIS.

Non, Bathilde, au bonheur ton cœur sera rendu:
Après tant de chagrins le repos t'est bien dû.

BATHILDE.

Il n'en est plus pour moi! C'est trop long-temps me taire,
Je dois te révéler un effrayant mystère:
Écoute; et, s'il se peut, juge de mes tourments.
L'autel avait reçu mes coupables serments,
Dévouée aux remords, j'avais, fille rebelle,
Subi de notre hymen la pompe criminelle:
Un soir, des malheureux qu'appellent nos bienfaits
La foule se pressait aux portes du palais,
J'étais au milieu d'eux: mes mains, selon l'usage,
Des secours journaliers leur faisaient le partage;
Contents, ils me quittaient en bénissant leur roi.
L'un d'entre eux, un vieillard, les yeux fixés sur moi,
Pâle, me poursuivait de son regard terrible;
J'éprouvais à sa vue une crainte invincible;
Cependant je m'approche, et, m'adressant à lui:
» De Bathilde, lui dis-je, implorez-vous l'appui?
» Parlez! » Il me repousse, et d'une voix émue,
Me dit: « Fille des rois, qu'êtes-vous devenue? »
Il m'échappe à ces mots par la nuit protégé.
C'est peu, depuis trois jours dans mon cœur affligé
Ce vieillard inconnu vient porter l'épouvante:
Je veux fuir...! du remords cette image vivante
A toute heure m'assiége, en tout lieu me poursuit;
Dans un songe effrayant je la revois la nuit.
Tout entière aux terreurs qui m'obsèdent encore,
Ce matin à l'autel j'ai devancé l'aurore;
Je croyais du Très-Haut désarmer la rigueur,
Déjà le doux espoir, descendu dans mon cœur,
Versait sur sa blessure un baume salutaire;
Je priais... Tout à coup du temple solitaire
Où mes larmes au ciel demandaient le repos,
Une lointaine voix réveille les échos:
Je m'arrête, et j'entends, immobile, eperdue,
Mille voix répéter: « Qu'êtes-vous devenue? »
A ces mots, succombant à mon trouble mortel,
Je tombe inanimée aux marches de l'autel:
De funestes secours me rendent à la vie;
Mais, par ce cri vengeur sans cesse poursuivie,
Je m'arrache du temple, et me traînant vers toi,
Je viens à ton amour confier mon effroi.

CLOVIS.

Chère épouse, en ton cœur rappelle ton courage!
Cesse de craindre! en vain l'insolent qui t'outrage
Des ombres de la nuit pense s'envelopper,
Au courroux de son maître il ne peut échapper.

BATHILDE.

Non; contre lui, Clovis, échouerait ta puissance,
Ministre du Très-haut, propice à l'innocence,
Repoussant en son nom mon tardif repentir,
Des vengeances du ciel il me vient avertir.

CLOVIS.

Bathilde, à quelle erreur ton âme s'abandonne!
Ne crains point un pouvoir que ton effroi lui donne;
Rentrons, et bannissant ces pensers douloureux,
Crois que pour nous encor luiront des jours heureux

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLOVIS, SOLDATS.

CLOVIS.

Exécutez mon ordre, et parcourez la ville,
Soldats! et qu'en ces lieux s'il cherchait un asile,
L'audacieux vieillard, suspect à votre roi,
Chargé du poids des fers soit conduit devant moi.
Je veux sur ses complots interroger ce traître;
Qu'on me laisse! Ébroïn devant moi peut paraître,
Allez, et dites-lui que son roi veut le voir.

SCÈNE II.

CLOVIS, seul.

Fier de l'impunité, trompé dans son espoir,
Sur ma reconnaissance appuyant son audace,
Il m'ose prodiguer l'outrage et la menace.
Que m'importe! Entouré des heureux que j'ai faits,
Des fureurs d'Ébroïn je brave les effets.
Restreindre son pouvoir, c'est lui sauver des crimes!
Déjà les noirs cachots peuplés de ses victimes,
Malgré ses vains efforts, à ma voix sont ouverts.
Vous défendrez le roi qui fait tomber vos fers,
Français; ou si vos bras ne le peuvent défendre,
Vous donnerez du moins des larmes à sa cendre.
Mais que dis-je! Moi-même, abaissant sa hauteur,
J'allai trop loin peut-être... Il fut mon bienfaiteur!
Gardons-nous d'oublier ces jours de l'infortune
Où, traînant aux combats une vie importune,
Orphelin inconnu, rougissant de mon sort,
Tous mes vœux appelaient ou la gloire ou la mort...
Dans ces temps éloignés quand mon regard se plonge,
Il me semble parfois que mon règne est un songe.
Incertain, je ne sais si j'en croirai mes yeux...
Oui, je suis sur le trône où régnaient mes aïeux:
Mes mains devaient porter le sceptre de Neustrie;
Fils de Clotaire, aimé d'une épouse chérie,
De gloire et de bonheur je marche environné...
Eh bien! c'est Ébroïn qui seul m'a tout donné!
Sans courroux désormais montrons-lui les limites
Qu'à son autorité mon pouvoir a prescrites.

SCÈNE III.

CLOVIS, ÉBROIN.

CLOVIS.

Approchez, Ébroïn. Votre orgueil m'a blessé,
Mais j'oublie aisément que je fus offensé;
Votre espoir m'est connu: je prétends le détruire,
Et de tous mes projets j'ai voulu vous instruire;
Écoutez-moi: je règne, et vos vaillantes mains
Du trône paternel m'ont ouvert les chemins,
Je sais tous les devoirs que ce bienfait m'impose;
Mais sur moi des Français l'espérance repose;
Dût le ciel à mes vœux n'accorder qu'un moment,
J'ai juré d'être roi, je tiendrai mon serment.
Mes aïeux d'un ministre ont subi la tutelle;
Leur faiblesse enfanta la puissance rebelle
Sous qui tremblait le peuple et s'inclinaient les rois:
Le trône pouvait-il reconquérir ses droits?
De vos princes, l'amour, l'espoir de la patrie,
Livrant aux voluptés la jeunesse flétrie,
Votre audace étouffait leurs naissantes vertus;
Hélas! que de grands rois, par la France attendus,
Votre jaloux orgueil a ravis à l'histoire!
Si quelquefois l'un deux, osant rêver la gloire,
Brûlait de s'arracher à vos soins corrupteurs,
S'il voulait voir son peuple, il trouvait des flatteurs.
Mais du moins l'infortune, accueillant ma naissance,
A vos séductions enleva mon enfance.

Mes aïeux sous vos lois apprenaient à fléchir,
Du joug qu'ils ont porté leur fils veut s'affranchir.
Armant de leurs vassaux le courage servile,
Je vois partout les grands, de la guerre civile
Dans nos champs, dans nos murs secouant les flambeaux,
De l'état déchiré s'arracher les lambeaux :
Qui réveille en secret leurs sanglantes querelles ?
Pourquoi ces longs discords, ces luttes éternelles ?
Craignant que l'un d'entre eux, indigné de vos lois,
Vous arrache un pouvoir usurpé sur vos rois,
Vous seul livrez la France aux fureurs intestines ;
Et, paisible oppresseur, entouré de ruines,
En attisant leur haine, utile à votre orgueil,
Vous régnez sans rivaux sur un vaste cercueil.
Mais aujourd'hui j'espère, après tant de naufrages,
Du vaisseau de l'état écarter les orages ;
Et de nos maux passés chassant le souvenir,
Je veux à vos fureurs disputer l'avenir.
D'autres bienfaits encor marqueront ma carrière :
D'innombrables forêts couvrent la France entière ;
Nos villes sont en deuil ; les fleuves débordés
Promènent la famine en nos champs inondés :
Quelques mortels épars dans ces déserts sauvages
Peuvent-ils réparer ces immenses ravages ?
J'appelle à leur secours les soins industrieux
De ces hommes unis par un zèle pieux :
Ils rendront leur richesse à nos terres stériles,
Feront de nos marais sortir des champs fertiles,
Et, s'animant sans cesse à des succès nouveaux,
Légueront à nos fils les fruits de leurs travaux.
C'est peu : dans le passé leurs studieuses veilles
Des siècles écoulés poursuivront les merveilles,
Ils guideront l'enfance au sentier du devoir ;
Et, conservé par eux, le flambeau du savoir,
De l'ignorance un jour perçant la nuit profonde,
D'une clarté nouvelle éblouira le monde.
Tels sont mes vœux. Bien plus, aux maux qu'ils ont soufferts
J'arrache les Français gémissant dans les fers ;
Leur douleur doit finir où mon règne commence.
Mais vous osez, dit-on, accuser ma clémence ?
Et les infortunés dont je taris les pleurs
Tremblent, promis par vous à de nouveaux malheurs ?
Ils sont libres ! Leur crainte et m'offense et m'étonne ;
Pourquoi menacez-vous quand votre roi pardonne ?

ÉBROÏN.

Puisque Clovis, rebelle aux leçons du passé,
A peine sur le trône où mon bras l'a placé,
Veut, secouant le joug de la reconnaissance,
Essayer contre moi sa fragile puissance,
Je dois de ses desseins lui montrer le danger,
Et l'éclairer encore avant de me venger.
Par un espoir trompeur votre âme fut séduite,
Et d'un élève ingrat j'ai blâmé la conduite,
Il est vrai : je l'ai dû, ne vous en plaignez pas,
Et mesurez l'abîme entr'ouvert sous vos pas.
De tous ceux dont votre ordre a fait tomber la chaîne,
Vous pensez qu'un bienfait désarmera la haine ?
Abjurez votre erreur. De tous ces grands vassaux
Qui contre vous naguère élevaient leurs drapeaux,
J'ai peine à contenir la turbulente audace ;
Vous les croyez soumis : leur repos vous menace.
Vous les verrez bientôt, affranchis par vos mains,
De l'Austrasie encor reprendre les chemins.
Ils iront, renouant leurs trames criminelles,
Vendre à vos ennemis leurs courages rebelles :
A la haine qui veille on les verra s'unir,
Et vous êtes clément quand il faudrait punir !

CLOVIS.

Heureux le souverain, à ses sujets propice,
Qui, plaçant la clémence auprès de la justice,
Au moment de frapper a détourné son bras,
Et peut dire en mourant : J'ai fait beaucoup d'ingrats.
Mais non, de vos rigueurs s'ils furent les victimes,
Sujets reconnaissants et guerriers magnanimes,
En bénissant la main qui les a délivrés,
Ils sortent des cachots.

ÉBROÏN.

Ils y sont tous rentrés.

CLOVIS.

Qui donc à ma clémence a voulu les soustraire ?

ÉBROÏN.

Moi !

CLOVIS.

Vous avez dicté cet ordre téméraire ?
D'où vous vient tant d'audace ? Avez-vous dû penser
Que jusque-là, sans crainte, on pourrait m'offenser ?
Votre orgueil a nourri des espérances vaines ;
C'est le sang de vos rois qui coule dans mes veines ;
Respectez mon pouvoir !

ÉBROÏN.

Vous, respectez le mien !

CLOVIS.

Tremble, orgueilleux sujet, je suis roi !

ÉBROÏN.

Tu n'es rien !

CLOVIS.

Qu'entends-je ! Les Français vont voir tomber ta tête ;
Mes soldats à l'instant vont te saisir !

ÉBROÏN.

Arrête !
Ils n'obéiraient pas. Restons seuls, et du moins
Ne rends pas tes sujets de ta honte témoins.
Il est temps de t'apprendre un important mystère :
La France honore en toi l'héritier de Clotaire ;
Je l'ai trompée !

CLOVIS.

O ciel !

ÉBROÏN.

Couronné par mes mains,
Tu n'es qu'un être obscur utile à mes desseins.

CLOVIS.

Misérable ! oses-tu... ?

ÉBROÏN.

J'ai prévu ta colère ;
Mais enfin sur ton sort il faut que je t'éclaire ;
C'est toi qui m'y contrains !

CLOVIS.

Que dis-tu, malheureux !

ÉBROÏN.

Quand Thierry, repoussant mes secours généreux,
Voulut au fond d'un cloître exiler mon courage,
Il me fallut chercher, pour venger mon outrage,
Un fantôme de roi qui, fort de mon appui,
Se plaçât à ma voix entre le trône et lui :
Je te vis dans les camps ; on vantait ton courage ;
Ton aspect me frappa ! Ton sort, tes traits, ton âge,
Tout flattait mes projets d'un triomphe assuré ;
Sans famille, inconnu, de toi-même ignoré,
Il semblait qu'avec moi le ciel d'intelligence
Eût voulu te former pour servir ma vengeance.
Sous le nom de Clovis je te saluai roi,
Mes soldats à tes pieds tombèrent avec moi :
Leurs respects, mes discours t'abusèrent toi-même,
Et ton crédule orgueil reçut le diadème.

CLOVIS.

Poursuis, traître...

ÉBROÏN.

Clovis était mort au berceau ;
Je dis que, de ses jours ranimant le flambeau,
Mes soins l'avaient sauvé pour des temps plus prospères,
Et le rendaient enfin au trône de ses pères.
On me crut !.. De tes maux Thierry fut accusé ;
On plaignit tes destins : le soldat abusé,
Croyant ravir un prince à son exil funeste,
Se rangea sous tes lois .. Ta valeur fit le reste.

CLOVIS.

Me suis-je assez contraint, perfide ? réponds-moi !
Je ne suis pas Clovis ! je ne suis pas ton roi !
Ainsi tu t'es flatté qu'au gré de ta vengeance
Tu pourrais me donner ou m'ôter ma naissance ?
Je suis un être obscur ?... Misérable imposteur !
Quand j'acceptai l'appui de ton bras protecteur,
Quand je suivis tes pas, du plus lâche artifice,
Si j'en crois tes discours, j'étais donc le complice ?...
S'il se pouvait, ô ciel ! si j'eusse été trompé !...
Non, son secret dessein ne m'est point échappé ;
Le cruel en mon cœur veut jeter l'épouvante,
Et se vient accuser d'un forfait qu'il invente !...
Espères-tu qu'assis au trône de tes rois
J'y reste par ton ordre, ou j'en tombe à ta voix ?
Du plus affreux complot, dis-tu, j'étais victime ?
Tu me trompas ?... Où sont les preuves de ton crime ?
De ta sincérité quel sera le garant ?
Crois-tu m'ôter d'un mot et mon nom et mon rang ?

ÉBROÏN.

Des preuves ?... Dans ces lieux soumis à ton empire
Du trépas de Clovis plus d'un témoin respire.
Des preuves, malheureux ?... Tu les auras ! suis-moi,
Et viens, dans son cercueil, reconnaître ton roi !
Tu le veux ? De Clovis, viens, que la tombe s'ouvre,
Ma main va soulever le linceul qui le couvre ;
Peuple, prêtres, guerriers, courtisans et vassaux,
Descendus avec toi dans les sombres caveaux
Où dort depuis quinze ans sa dépouille royale,
Vont remplir à ma voix l'enceinte sépulcrale.
Là, je vais déclarer que, t'arrogeant leurs droits,
Tu t'osas présenter pour l'héritier des rois,
Et que, trompant l'armée, et m'abusant moi-même,
Tu dois à l'imposture un sanglant diadème ;
Là, je veux à jamais abattre ton orgueil,
Et le fils de Clotaire, arraché du cercueil,
D'un peuple détrompé, te disputant l'hommage,
Va me prêter encor son muet témoignage.

CLOVIS.

Qu'entends-je ?.. Se peut-il ?... Dans mon cœur combattu
Je ne sais quel effroi...

ÉBROÏN.

Des preuves, disais-tu ?
Je vais te les offrir... Marchons ; la tombe est prête ;
Viens, Clovis nous attend... Mais la terreur t'arrête !
Eh bien, qu'est-il besoin, pour t'apprendre ton sort,
D'aller dans son asile interroger la mort ?
Demeurons ! A tes vœux je suis prêt à répondre,
Ici même, un seul mot suffit pour te confondre.

CLOVIS.

Je frémis !... Laisse-moi, cruel.

ÉBROÏN.

De ton destin,
De celui de ton roi la preuve est dans ma main :
La voici !

(Il lui présente un rouleau de parchemin.)

Reconnais ces sacrés caractères,
De la mort de Clovis secrets dépositaires ;
Toi qui ravis son son nom, son sceptre et ses états,
Regarde, et, si tu peux, doute de son trépas.

CLOVIS.

Qu'ai-je vu !...

ÉBROÏN.

Souviens-toi des jours de ton enfance !
Si cette obscurité qui couvre ta naissance
Eût aux regards trompés caché le fils des rois,
Penses-tu qu'un ami, confident de tes droits,
N'eût pas, dans ton exil, protégeant ta faiblesse,
A la misère au moins dérobé ta jeunesse ?
Reçu par la pitié dans les rangs des soldats,
A de plus hauts destins tu ne prétendais pas ;
Tu vivais pauvre, obscur ! Et lorsque ma vengeance,
D'un nom cher aux Français parant ton indigence,
Offrit une couronne à ta crédulité,
Tu résistas longtemps par le doute arrêté :
Ton cœur me démentait, tu tremblais de me croire.
Mais un courage aveugle et la soif de la gloire
Te livrèrent bientôt à mes hardis projets,
Et ta jeune imprudence accepta des sujets.

CLOVIS.

Oui, l'espoir s'est éteint dans mon âme oppressée ;
Mes souvenirs en foule assiégent ma pensée :
Tout est fini pour moi, mon sort est éclairci,
C'en est fait ! le bandeau sur mes yeux épaissi
Tombe enfin ; je vois tout ! Oui, mon imprévoyance
Aux respects mensongers céda sans défiance.
O ciel ! avec quel art le cruel m'a trompé !
Clovis n'est plus ! Thierry, ton trône est usurpé !
Misérable ! et pourquoi me choisir pour victime ?
Que n'as-tu porté seul le fardeau d'un tel crime !
Tu voulais de tes rois dépouiller l'héritier :
Eh bien ! à ce forfait pourquoi m'associer ?
Ce sceptre ensanglanté, que ton espoir dévore,
Tu pouvais le saisir !

ÉBROÏN.

Il n'est pas temps encore.
Je veux bien devant toi m'expliquer sans détour :
Oui, le trône est mon but, je veux l'atteindre un jour ;
Le moment n'est pas loin où j'y pourrai prétendre,
Mais en le préparant, il faut savoir l'attendre !

CLOVIS.

Barbare !

ÉBROÏN.

A ton destin sache te résigner,
Ma politique encor te condamne à régner ;
Et jusqu'au jour marqué pour ma grandeur prochaine,
Au trône qui m'attend mon intérêt t'enchaîne !

CLOVIS.

Qui, moi ! de tes fureurs méprisable instrument,
A tes forfaits uni, j'attendrais le moment
Où tu m'arracherais ma coupable couronne !
Non ! d'un trône avili que le crime environne,
Je descends à l'instant.

ÉBROÏN.

Garde-toi d'y compter !
Clovis en descendra quand j'y pourrai monter.

CLOVIS.

Je saurai me soustraire à ce honteux supplice.

ÉBROÏN.

Jamais ! tu m'appartiens : je t'ai fait mon complice.

CLOVIS.

Les Français détrompés sauront tes attentats,
Ils plaindront mon malheur.

ÉBROÏN.

Ils ne te croiront pas.

CLOVIS.

Ma voix accusera ton exécrable ruse.

ÉBROÏN.

Tais-toi, soldat rebelle, ou c'est moi qui t'accuse !
Songe que d'un faux nom je peux te dépouiller,
Qu'alors sur l'échafaud tout ton sang doit couler ;
Et que, vil imposteur, ta mémoire flétrie
Deviendra pour jamais l'horreur de la Neustrie.
D'un refus maintenant tu connais le danger ;
Tu sais quels sont mes vœux : je te laisse y songer.

SCÈNE IV.

CLOVIS seul.

Qu'ai-je entendu, grand Dieu ! dans quel affreux abîme
Le barbare a conduit sa crédule victime !
Moi, nourri dans les camps, à l'ombre de lauriers,
Ignorant ma famille, enfant de nos guerriers,

J'ai pu, de l'imposteur assurant la victoire,
Échanger contre un sceptre une innocente gloire!
Est-il vrai!... C'est en vain que j'en voudrais douter :
Mille indices cruels viennent m'épouvanter.
A mes yeux dessillés mon destin se révèle;
Tout m'offre de son crime une preuve nouvelle.
Insensé! j'ai servi ses horribles desseins!
Toi, qu'il livra sans doute au fer des assassins,
Thierry, de ses complots j'ignorais le mystère;
Pardonne à mon erreur, elle est involontaire.
Ah! que vois-je?

SCÈNE V.

CLOVIS, BATHILDE.

BATHILDE.

Clovis, aux portes du palais,
Ton peuple, dont l'amour accuse tes délais,
De son jeune monarque implore la présence;
C'est l'heure où, chaque jour, la douce bienfaisance,
Du pauvre qui gémit consolant les douleurs,
Par tes royales mains vient essuyer ses pleurs.
Je ne sais, mais les vœux de ce peuple fidèle,
De ce jour qu'il bénit la pompe solennelle,
Tout chasse un noir présage, et déjà, près de toi,
Mes yeux vers l'avenir se tournent sans effroi.
Oui, poursuivi long-temps par une image affreuse,
Mon cœur est rassuré. Viens, Clovis!

CLOVIS à part.

Malheureuse!

BATHILDE.

Tu détournes les yeux, tu t'éloignes de moi!
Viens auprès de ton peuple, il demande son roi.

CLOVIS.

Le peuple! devant lui moi j'oserais paraître!
Qu'il porte ailleurs ses vœux, je ne suis plus son maître!

BATHILDE.

Juste Dieu! quel discours!

CLOVIS.

Ne m'interroge pas!

BATHILDE.

Cher Clovis!

CLOVIS.

Laisse-moi!

BATHILDE.

Je m'attache à tes pas!

CLOVIS.

Fuis un infortuné!

BATHILDE.

Quel délire t'égare!

CLOVIS.

Fuis! l'ombre de ton père à jamais nous sépare :
Adieu.

(Il sort.)

BATHILDE.

Quel trouble il jette en mon cœur déchiré!
Pourquoi ces longs soupirs, ce front décoloré?
Il me fuit... ah! courons... Mais qui s'offre à ma vue,
Grand Dieu?..

SCÈNE VI.

BATHILDE, THIERRY.

THIERRY.

Fille des rois, qu'êtes-vous devenue!

BATHILDE.

De cette place en vain je voudrais m'arracher :
Je tremble. En ce palais que venez-vous chercher?
Pourquoi poursuivre ainsi votre faible victime?
Que vous a-t-elle fait? Parlez! Quel est son crime?

THIERRY.

La fille de Thierry me l'ose demander?

BATHILDE.

O vous que sans terreur je ne puis regarder,
Mystérieux vieillard, dont la voix menaçante
Glace l'infortunée à vos yeux gémissante,
Quel pouvoir est le vôtre, et que m'annoncez-vous?

THIERRY.

Où votre père est-il? et quel est votre époux?

BATHILDE.

Mon père...?

THIERRY.

Il fut trahi!

BATHILDE.

Mon Dieu, sois-moi propice!
J'espère en ta bonté.

THIERRY.

Redoutez sa justice.

BATHILDE.

Aux remords du coupable il promet le pardon.

THIERRY.

L'enfant dénaturé doit trembler à son nom.

BATHILDE.

Ah, ne m'accablez pas ! Oui, je fus criminelle,
Oui, le ciel doit punir une fille rebelle;
Mais vous qui m'annoncez le courroux de mon Dieu,
Dont l'œil accusateur me poursuit en tout lieu,
Voyez mon sort : tremblante au souvenir d'un père,
Des pleurs du repentir baignant le sanctuaire,
J'ai besoin de clémence, et je l'ose implorer :
Oh ! qui que vous soyez, laissez-moi l'espérer.

THIERRY.

Eh bien ! désarmez donc la vengeance céleste.

BATHILDE.

Hélas ! que puis-je faire ?

THIERRY.

Un seul moyen vous reste.

BATHILDE.

Quel est-il ? ah ! parlez.

THIERRY.

Dès que l'astre du jour
Dans les cieux obscurcis achèvera son tour,
Retrouvez-vous ici, vous m'y verrez paraître.
A la fille des rois je me ferai connaître;
Et, découvrant alors un horrible secret,
L'épouse de Clovis entendra son arrêt.

BATHILDE.

Mon arrêt !

THIERRY.

Près de moi vous jurez de vous rendre ?

BATHILDE.

Quel est donc son empire, et que veut-il m'apprendre?

THIERRY.

Eh bien !

BATHILDE.

Je m'y rendrai.

THIERRY.

Seule !

BATHILDE.

Seule.

THIERRY.

En ce lieu!

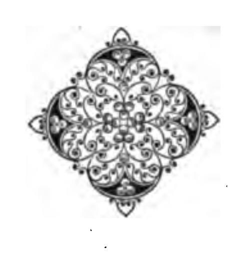
BATHILDE.

En ce lieu.

THIERRY.

J'y serai : n'y manquez pas. Adieu !

(Ils sortent d'un côté opposé.)



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BATHILDE, CLOVIS.

BATHILDE.

Non, Clovis, de mes bras tu ne peux t'arracher.
Quel funeste secret prétends-tu me cacher ?
Ah ! parle.

CLOVIS.

Laisse-moi ! tes prières sont vaines.

BATHILDE.

Unie à ton bonheur, je dois l'être à tes peines ;
Ne me repousse pas. Si quelquefois mon cœur
Du sort qui nous poursuit accuse la rigueur,
Je viens auprès de toi, je m'en vais consolée.
Ma voix rendra le calme à ton âme accablée ;
Ou si tes maux, Clovis, résistent à mes soins,
Je les partagerai, tu les sentiras moins.

CLOVIS.

Cesse de me presser ! Je veux, je dois me taire.
Tu l'apprendras bientôt cet horrible mystère ;
Alors, je gémirai dans de lointains climats !
Oublie un malheureux, mais ne le maudis pas.

BATHILDE.

Qu'ai-je entendu, grand Dieu! qui, nous, qu'on nous sépare ?
Quel délire est le tien ! que t'ai-je fait, barbare ?
Coupable pour toi seul, en recevant ta foi,
Je me disais : Eh bien ! il sera tout pour moi.
A me perdre avec lui je trouve encor des charmes ;
Si je pleure, du moins il essuiera mes larmes ;
Le remords, à sa voix, se taira quelque jour :
Est-il quelque chagrin qui résiste à l'amour ?
Je le croyais, Clovis ! et c'est toi qui m'accables !
O mon Dieu, tes arrêts sont donc irrévocables !
J'écoutai trop sans doute un espoir suborneur,
Et pour les criminels il n'est point de bonheur.

CLOVIS.

Oui, j'ai causé tes maux, et ta douleur me tue ;
Oui, tu m'accuseras, ta colère m'est due.
Des plus grands attentats complice malgré moi,
Je brise tous nos nœuds, et je te rends ta foi :
Je ne rougirai point aux yeux de ma victime.
Adieu !

BATHILDE.

Cruel époux !

CLOVIS.

Notre hymen fut un crime.

BATHILDE.

Mais ce crime est le mien, seule j'en dois gémir.

CLOVIS.

Si tu savais...

BATHILDE.

Eh bien... ?

CLOVIS.

Je te ferais frémir.

BATHILDE.

Après ce qu'il m'a dit que peut-il craindre encore ?
Ton épouse, promise à des maux qu'elle ignore,
Quel que soit ton secret l'apprendra sans trembler :
Il pèse sur ton cœur, tu dois le révéler !

CLOVIS.

Tu le veux ?

BATHILDE.

Je l'exige.

CLOVIS.

Il faut te satisfaire.
Je ne suis point Clovis...

BATHILDE.

Ciel ! qu'entends-je...? O mon père !

CLOVIS.

Je ne suis point Clovis, et le peuple est trompé.
Soldat obscur, assis sur un trône usurpé,
Mes parricides mains ont dépouillé mon maître...
Mais j'ignorais ma honte ! Abusé par un traître,
J'ai cru reconquérir le sceptre paternel,
Et je n'étais point né pour être criminel.
Je le suis cependant, et tu me dois ta haine.
Au sort d'un imposteur un nœud fatal t'enchaîne.

Que dis-je ? non, Bathilde, au malheur condamné,
Je ne suis rien pour toi qu'un sujet couronné,
Du trône de ton père usurpateur impie :
Je rougis de mon crime ; il faut que je l'expie.
Je vais, loin de ta vue et loin de cette cour,
Emportant avec moi ta haine et mon amour,
M'exiler à jamais des lieux qui m'ont vu naître.
Je te fuis. Mais Bathilde un jour plaindra peut-être
Un malheureux errant, proscrit, dans l'abandon,
Qui périra loin d'elle en prononçant son nom.

BATHILDE.

Arrête, et connais-moi. Mon âme épouvantée
Par un présage affreux jour et nuit tourmentée,
De mon père au cercueil adorant le vainqueur,
Ne goûtait qu'en tremblant un coupable bonheur ;
Aujourd'hui même encor, condamnant mes alarmes,
Tes soins consolateurs ont recueilli mes larmes :
Je te vois malheureux... mes maux sont oubliés.
Pour jamais à ton sort mes destins sont liés !
J'adopte tes douleurs, et ta vie est la mienne :
Voilà le seul devoir dont mon cœur se souvienne !

CLOVIS.

Bathilde...!

BATHILDE.

Ne crois pas rompre jamais nos nœuds.
Si la vertu t'impose un exil généreux,
Pars ! Mais nous désunir n'est point en ta puissance.
Que m'importent mon nom, mon rang et ma naissance!
A la face du ciel je te donnai ma foi,
Tu reçus mes serments : ils sont sacrés pour moi.
Ne vois que notre amour, oublie un sang funeste ;
Bathilde a disparu...! Ton épouse te reste !

CLOVIS.

O pitié magnanime, et qu'il faut mériter !
Des honneurs paternels, moi, te déshériter !
Si ton cœur t'inspira ce dévouement insigne,
C'est en le repoussant que j'en puis être digne.
Mais tu me plains, Bathilde, et tu ne me hais pas ;
Ah ! ce doux souvenir accompagnant mes pas,
Et consolant les maux où mon âme est en proie,
Aux douleurs de l'exil mêlera quelque joie !

BATHILDE.

L'exil ! non, le malheur égare ta vertu ;
J'embrasse un autre espoir... Et pourquoi fuirais-tu ?
Tu règnes par un crime ; il est irréparable,
Je le sais, j'en gémis ; mais tu n'es point coupable !
Victime du complot qui dépouilla ton roi,
Si tu fuis, quel sujet va régner après toi ?
Mon père, hélas ! n'est plus. Son sanglant héritage
De l'infâme Ébroïn sera donc le partage ?
Ou, du bandeau royal par l'imposteur orné,
De ses affreux projets esclave couronné,
Quelque guerrier coupable armé de ta puissance
Sous un sceptre avili fera gémir la France ?
Non ! Par de longs malheurs les Français accablés
Tournaient déjà vers toi leurs regards consolés,
D'un règne commencé sous les plus doux auspices
Leur amour célébrait les heureuses prémices :
Tu leur dois le bonheur que tu leur as promis.
Vois, en posant le sceptre entre tes mains remis,
A quels nouveaux dangers tu livres la patrie.
Hélas ! du sang des rois la source s'est tarie,
De leur race proscrite il ne reste que moi ;
Fais bénir tes vertus, leur couronne est à toi ;
Que l'amour des Français légitime ton règne;
Appui de l'opprimé, que l'oppresseur te craigne.
Sous le joug d'Ébroïn tes sujets gémissants
N'ont versé jusqu'ici que des pleurs impuissants :
Sur le trône, à ma voix, reste pour les défendre;
Quand ils seront heureux tu pourras en descendre.

CLOVIS.

Que dis-tu ! Quel espoir fais-tu luire à mes yeux !
Ton époux, renversant un espoir factieux,
Ennobli par l'amour, et sacré par la gloire,
Pourrait d'un titre infâme affranchir sa mémoire !
Oui, Bathilde, le Ciel a parlé par ta voix.
Un traître me livra la dépouille des rois ;
Il osa me parer d'un titre illégitime ;
Eh bien ! de mes vertus je couvrirai son crime.
J'abjure une faiblesse indigne d'un soldat ;
Rendons l'honneur au trône et la paix à l'état.
Que ce peuple opprimé renaisse à l'espérance !
Le colosse insolent qui pèse sur la France
Par les mains de son roi tombera renversé ;
Et puisque sur le trône un forfait m'a placé,
Je veux du moins, Bathilde, aux Français, à toi-même,
Cacher sous des lauriers ce honteux diadème.
J'ai le peuple à défendre et mes rois à venger !
Fuir le trône aujourd'hui, c'était fuir le danger ;
Régnons ! Que d'Ébroïn le destin s'accomplisse,
Régnons : pour le punir je serai son complice.
Mais, lorsque frémira son orgueil abattu,
Repoussant ces honneurs dont rougit ma vertu,
Je veux, fier d'affranchir la France détrompée,
Déposer noblement ma couronne usurpée.
Français, que votre amour choisisse alors un roi :
Je courrai le premier me ranger sous sa loi ;
Et la postérité de moi dira peut-être :
S'il n'était point Clovis, il fut digne de l'être !

BATHILDE.

Dans ce noble dessein Dieu te doit protéger.
Oui, la gloire t'attend ; mais songe à ton danger.
Du cruel Ébroïn tu connais la puissance :
Que ton heureuse adresse endorme sa prudence,
Et qu'enfin l'oppresseur, sur tes desseins trompé,
Reconnaisse, en tombant, le bras qui l'a frappé ;
Et moi, de tes vertus heureuse et fière encore,
Je vais à l'Eternel, que ma douleur implore,
Pour l'époux de mon choix demander son secours :
Après tant de chagrins il nous doit d'heureux jours ;
Espérons ! Son courroux n'est point inexorable.
Le voilà révélé ce secret redoutable
Dont m'osait menacer l'être mystérieux
Qui tout à l'heure encore épouvantait mes yeux.

CLOVIS.

Tu l'as revu ? qu'entends-je ! où, Bathilde ?

BATHILDE.

Ici même.

CLOVIS.

Quel est-il ? Qui l'arrache à mon pouvoir suprême ?
Il me connaît : il sait dans quel rang je suis né,
A rougir devant lui me voilà condamné.

BATHILDE.

Non, non, je le verrai. L'amour va me conduire :
Des complots d'Ébroïn c'est à moi de l'instruire ;
Et sans doute approuvant tes desseins glorieux,
Il va de mon hymen m'absoudre au nom des Cieux.
Mais Ébroïn paraît ! Cher époux, je te laisse ;
Adieu. Son seul aspect m'a rendu ma faiblesse.
Songe qu'il peut te perdre, et qu'il faut aujourd'hui
Que ta vertu consente à feindre devant lui !

SCÈNE II.

CLOVIS, ÉBROÏN.

ÉBROÏN.

Eh bien, à mes désirs votre audace rebelle
Me va-t-elle forcer d'armer mon bras contre elle ?
De vos destins obscurs, de mes projets instruit,
Voulez-vous de mes soins perdre à jamais le fruit ?
J'ai dicté votre arrêt, il est irrévocable :
C'est à vous de choisir : Prince, ou soldat coupable ;
Songez-y, votre sort dépend de cet instant,
La couronne est à vous :... l'échafaud vous attend ;
Prononcez.

CLOVIS.

Je suis prêt. Et voici ma réponse
A l'insolent arrêt que votre orgueil m'annonce :
Sujet par ma naissance, et roi par vos forfaits,
D'un pouvoir usurpé je porterai le faix,
Je régnerai !

ÉBROÏN.

Sans doute à mes leçons docile,
Repoussant les conseils d'une vertu stérile,
Clovis se souviendra qu'en attaquant mes droits
Il peut en criminel tomber du rang des rois.
Vieilli dans les travaux, ma longue expérience
Défendra des écueils sa jeune imprévoyance,
Tandis qu'en son palais l'amour et les plaisirs
Charmeront à l'envi ses superbes loisirs,
Du peuple par mes soins il recevra l'hommage,
Et je lui laisse encore un assez beau partage.

CLOVIS.

Je dois vous rendre grâce, et je me plais à voir
De quel zèle Ébroïn me trace mon devoir ;
Ce ministre éprouvé dont la bonté m'éclaire
De ce nouveau bienfait obtiendra le salaire.

SCÈNE III.

ÉBROÏN seul.

Il me trompe ; ses yeux démentent ses discours.
Espère-t-il me perdre ? et par de vains détours
Pense-t-il égarer ma prudence endormie ?
Malheureux ! un seul mot te voue à l'infamie.
Faut-il le prononcer ? voyons ! Entre deux rois
Ma politique hésite et je dois faire un choix :
Que résoudre ? Thierry vaincu par la vieillesse,
Dont moi-même autrefois j'éprouvai la faiblesse,
Sera dans ses revers trop heureux d'accepter
Le sceptre que ma main viendra lui présenter ;
Un vieillard à mes vœux se montrera facile :
L'infortune d'ailleurs l'aura rendu docile !...
Clovis est jeune, ardent, il cherche à me tromper ;
Au joug où je l'enchaîne il brûle d'échapper.
Je ne puis en tous lieux porter ma surveillance :
D'audacieux vassaux séduits par sa vaillance
Peuvent, malgré mes soins, lui prêter leurs secours.
Il me faudra le craindre et l'épier toujours.
Ne nous abusons point ; jamais sous ma tutelle
Je ne verrai fléchir son orgueil infidèle,

Jamais!... Disparais donc, simulacre de roi,
La main qui te soutient se retire de toi.

SCÈNE IV.

ÉBROIN, GÉROLD.

GÉROLD.

Seigneur, près du palais, sous ces portiques sombres,
Dont ses pas fugitifs couraient chercher les ombres,
On a saisi, dit-on, un vieillard inconnu.
Si c'était...

ÉBROÏN.

Oui, Gérold, voici l'instant venu.
Qu'on l'amène.

GÉROLD.

A vos yeux il va bientôt paraître.
Le voici.

ÉBROÏN.

Sors.

SCÈNE V.

THIERRY, ÉBROIN, soldats dans le fond.

THIERRY.

Vassal, reconnais-tu ton maître?
Une seconde fois le Ciel te l'a livré :
Échappé de tes fers, de ton sang altéré,
Caché sous les lambeaux de l'obscure indigence,
Et contre toi, dans l'ombre amassant la vengeance,
J'errais à tes côtés.

ÉBROÏN.

Je ne l'ignorais pas!

THIERRY.

Se peut-il?

ÉBROÏN.

Mes regards surveillaient tous vos pas.

THIERRY.

Et je respire encore! et j'avais un asile!

ÉBROÏN.

Votre mort n'eût été qu'un forfait inutile!

THIERRY.

Ta haine, est je le vois, lasse de m'épargner :
Frappe!

ÉBROÏN.

Je veux savoir si vous voulez régner.

THIERRY.

Par ce nouvel affront que prétends-tu, barbare?
Toi, qui causas mes maux...

ÉBROÏN.

Eh bien, je les répare.

THIERRY.

La mort est le seul don que j'accepte de toi.
Tu m'oses aujourd'hui proposer d'être roi!
Quel jour, sujet rebelle, ai-je cessé de l'être?
Au fond de mon cachot j'étais toujours ton maître.
Quel est ce nouveau piége?

ÉBROÏN.

Écoutez-moi, Thierry :
Vous êtes mon captif et Léger a péri.
Ce superbe rival, dont la coupable audace
Sur les degrés du trône eût usurpé ma place,
Arma seul contre vous mon orgueil offensé :
Il n'est plus; je peux tout; oublions le passé,
Soyez roi! Ce dessein de vous rendre l'empire
Je ne vous dirai point que le remords l'inspire,
Vous ne me croiriez pas; mais j'ai su me venger;
Votre sort vous apprend qu'il me faut ménager.
Je suis las du soldat, misérable fantôme
A qui mon bras vainqueur prostitue un royaume.
Pour vous perdre, à vos droits il fallait l'opposer,
Il fut mon instrument : ma main peut le briser.

THIERRY.

C'est lui surtout, c'est lui que proscrit ma vengeance.
C'est peu que, te prêtant sa coupable vaillance,
D'un nom que le Français apprit à révérer
Cet infâme imposteur ait osé se parer;
Je vois mon sang flétri, ma maison profanée;
Aux destins d'un soldat ma fille est enchaînée,
Ma fille! ah! de tes coups voilà le plus affreux.

ÉBROÏN.

Cet hymen fut utile aux succès de mes vœux;
Il s'accomplit! Par là des Français incrédules
J'écartai les soupçons et domptai les scrupules;
J'annonçai votre mort, et la fille des rois
Unie à l'imposteur l'arma de tous ses droits.

THIERRY.

Perfide!

ÉBROÏN.

Je peux rompre un nœud qui vous outrage.

Recevez de ma main votre antique héritage :
A mon ordre absolu vous voyez tout soumis :
Songez à votre sort : sans sujets, sans amis,
Captif, abandonné, mort aux yeux de la France,
Qui d'un destin plus doux vous rendra l'espérance ?
Vos jours sont dans mes mains, vos périls sont pressants;
Eh bien ! dites un mot, vous régnez.

THIERRY.

J'y consens.

ÉBROÏN.

A Thierry dans les fers quand je rends la couronne,
Qu'il songe à mes amis.

THIERRY.

Ma bonté leur pardonne.

ÉBROÏN.

J'ose y compter.

THIERRY.

Écoute, et parlons sans détours :
De mes longues douleurs, tu veux finir le cours?
Mais l'étrange projet que ta voix me révèle
Ne me cache-t-il pas quelque trame nouvelle ?
Laissons là tes discours : j'en croirai des effets.
Réponds-moi, du pardon qui couvre tes forfaits,
Lorsque ton vil complice est le seul que j'excepte,
Quel garant m'offres-tu ?

ÉBROÏN.

Son trépas !

THIERRY.

Je l'accepte !
Que de son imposture il reçoive le prix;
Qu'en horreur aux Français, chargé de leurs mépris,
Il épuise des lois la rigueur légitime
Et que son parti tremble en apprenant son crime.

ÉBROÏN.

Il mourra. Cependant je fais tomber vos fers.
A vos pas désormais les chemins sont ouverts :
(Aux gardes.) (Au roi.)
Qu'on appelle Hermangard. Soyez sans défiance,
Et jusques à l'instant marqué par ma prudence,
Où mes soins vous rendront l'hommage des Français,
(à Hermangard)
Vivez en liberté. Vous, comte du palais,
Honorez ce vieillard qu'à vos soins je confie;
Que ma garde l'entoure et veille sur sa vie.

THIERRY.

(A part.)
Quel destin !... Il le faut, vivons pour me venger.
(Haut.)
Ton roi souffre qu'ici tu l'oses protéger,
De tes mains, Ébroïn, il reçoit sa couronne,
Il consent à te voir... mérite qu'il pardonne.

(Thierry sort avec Hermangard et les gardes ; Ébroïn les conduit jusqu'au fond.)

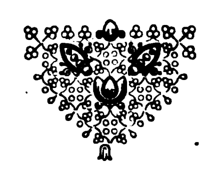
ÉBROÏN.

Allez, prince; pour vous il n'est plus d'ennemis.
Croyez que je tiendrai tout ce que j'ai promis.

SCÈNE VI.

ÉBROIN, seul.

Thierry ! dissipe enfin l'ombre qui t'environne !
Viens une fois encore essayer la couronne.
De tes nouveaux destins le jour est arrivé,
Et c'est pour ce moment que je t'ai réservé.
Puisqu'il faut des Français flatter l'idolâtrie,
Livrons à leurs respects sa vieillesse flétrie;
Laissons-lui quelque temps et le trône et le jour ·
C'est le dernier fantôme offert à leur amour.



ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

ÉBROIN, GÉROLD.

ÉBROÏN.

J'ai compté sur ton zèle et sur ta vigilance ;
Suis-je obéi, Gérold ?

GÉROLD.

Tout s'apprête en silence.

ÉBROÏN.

Mes vœux te sont connus.

GÉROLD.

Ils seront satisfaits.

ÉBROÏN.

Que mes soldats armés entourent ce palais.

GÉROLD.

Il suffit. Mais, seigneur, lorsque Thierry respire
Quel est votre dessein ?

ÉBROÏN.

De lui rendre l'empire.

GÉROLD.

Devant un nouveau roi nos fronts vont s'incliner ?

ÉBROÏN.

Son règne sera court !

GÉROLD.

Pourquoi le couronner ?

ÉBROÏN.

Il le faut ! l'instant vient où cette main guerrière
Pourra du trône enfin renverser la barrière ;
Je pourrais le hâter, je le sais ; mais pourquoi
Mettre au hasard un bien qui va s'offrir à moi ?
De ces rois chaque jour la puissance succombe ;
Ils règnent inconnus, et quand s'ouvre leur tombe,
Ces malheureux, suivis d'un oubli mérité,
Ne laissent que leur cendre à la postérité.
La Neustrie a besoin d'une gloire nouvelle,
Armons encor Thierry d'un pouvoir qui chancelle ;
Qu'il règne, j'y consens ; mais il faut l'avilir.

GÉROLD.

Et le jeune imposteur ?

ÉBROÏN.

Son sort va s'accomplir.

GÉROLD.

Au glaive des bourreaux vous dévouez sa tête ?

ÉBROÏN.

Non ; pour lui dans ces lieux une autre mort s'apprête :
Je n'irai point aux lois demander son trépas;
A mes projets d'ailleurs sa mort ne suffit pas ;
Je veux qu'en lui, Gérold, on plaigne une victime :
C'est peu qu'il meure, il faut qu'il meure par un crime !
Aujourd'hui même il va périr empoisonné.
Thierry l'aura voulu, l'aura seul ordonné;
Chargeons-le de ce crime, et qu'aux yeux de la France
Par un meurtre honteux son règne recommence.

GÉROLD.

Je conçois vos desseins; mais, seigneur, si Thierry
Indigné de ses fers, par le malheur aigri,
Méditait sa vengeance, et de ce rang suprême
Espérait aujourd'hui s'armer contre vous-même ?

ÉBROÏN.

Que m'importe, Gérold, un chimérique espoir ?
Il va bientôt, paré d'un titre sans pouvoir,
Au milieu d'une cour à mon ordre attentive,
Traîner dans son palais sa royauté captive !
Que le peuple et les grands soient prêts à recevoir
Le roi qui sur le trône à ma voix va s'asseoir.
Je le proclamerai. Va, que tout se prépare.
Thierry vient : laisse-nous.

SCÈNE II.

THIERRY, ÉBROIN.

THIERRY.

Je te cherchais, barbare :
Je suis libre : pourquoi mes amis les plus chers
En ce moment encor sont-ils chargés de fers?

Quel crime ont-ils commis? Ces guerriers magnanimes,
De l'amour pour leur roi généreuses victimes,
Vont-ils dans les cachots expier leurs vertus?
Frappe-moi, tu le peux; mais ne me trompe plus.
Réparant des forfaits que ma bonté pardonne,
Tu voulais, disais-tu, me rendre ma couronne,
Et de mes maux passés chasser le souvenir?
Tel fut aussi leur vœu; pourquoi les en punir?

ÉBROÏN.

Pardonnez des rigueurs qu'ordonna ma prudence.
Ces mortels, qui pour vous conspiraient en silence,
Seront bientôt rendus à l'amour de leur roi:
Ne craignez rien pour eux; ils viendront avec moi
Sur votre front sacré poser le diadème.
Mes ordres sont donnés, seigneur; je vais moi-même
Le premier devant vous prêt à me prosterner,
Presser l'heureux moment qui vous doit couronner.

SCÈNE III.

THIERRY, seul.

Croirai-je qu'Ébroïn rentre sous ma puissance?
Non: j'ai lu dans son cœur!... qu'il serve ma vengeance.
Pour punir son complice acceptons son appui;
Le jour du châtiment se lèvera pour lui.
Mais enfin voici l'heure où ma fille rebelle,
Courbant sous mon arrêt sa tête criminelle,
De son père trahi connaîtra les malheurs:
Puisse-t-elle, au récit de mes longues douleurs,
Maudire un nœud coupable et fléchir ma colère!
Mon Dieu, rends-moi ma fille, et je lui rends son père.
Je la vois.

SCÈNE IV.

THIERRY, BATHILDE.

THIERRY.

Approchez!

BATHILDE, à part.

Je tremble; à son aspect
Mon cœur se sent ému de crainte et de respect.
(Haut.)
Me voici devant vous et prête à vous entendre;
Parlez.

THIERRY.

De cet instant votre sort va dépendre;
Pensez-y bien, Bathilde.

BATHILDE.

Ah! qui que vous soyez,
Vous qu'offre un Dieu vengeur à mes yeux effrayés,
Je vous désarmerai: je frémis, mais j'espère.

THIERRY.

Épouse de Clovis, songez à votre père.

BATHILDE.

Hélas!

THIERRY.

C'est en ce lieu que, tremblant pour vos jours
Et d'un ami sur vous appelant les secours,
Thierry, près de quitter son palais, sa famille,
Arrosa de ses pleurs le berceau de sa fille.

BATHILDE.

Grand Dieu!

THIERRY.

Voici la place où de l'infortuné
Sous les ciseaux sacrés le front s'est incliné.
De ses malheurs sans doute on vous a dit l'histoire?

BATHILDE.

Oui, j'ai su que, deux fois trahi par la victoire,
Mon père fut proscrit, captif, et que deux fois
Le cloître se ferma sur l'héritier des rois.

THIERRY.

Et vous que protégea sa tendresse inquiète,
Que faisiez-vous, Bathilde?

BATHILDE.

Au fond de ma retraite
Je priais l'Éternel de veiller sur ses jours.

THIERRY.

Après?

BATHILDE.

La mort bientôt en termina le cours.

THIERRY.

Qu'avez-vous fait alors?

BATHILDE.

J'ai versé bien des larmes.

THIERRY.

Mais un coupable amour consola vos alarmes,
Et du rang paternel à jamais nous bannit?

BATHILDE.

Hélas! voilà mon crime, et le Ciel m'en punit;

Mais, si la mort n'eût point détruit mon espérance;
Si mon père voyait mes regrets, ma souffrance;
S'il nous était rendu, si je pouvais alors
A ses sacrés genoux apportant mes remords,
Lui dire : Vengez-vous d'une fille coupable
Que son crime poursuit, que la douleur accable,
Qui, pleurant des forfaits par ses maux expiés,
Bénira sa sentence et l'attend à vos pieds;
Pensez-vous que, toujours à mes pleurs insensible,
Mon père m'opposât un courroux invincible?
Vous vous attendrissez... Ah! je le fléchirais;
Tu me plaindrais, mon père, et tu pardonnerais.

THIERRY.

Eh bien! qu'à l'implorer sa fille se prépare.

BATHILDE.

De sa fille à jamais la tombe le sépare.

THIERRY.

Sur le bord du cercueil si Dieu l'eût conservé?

BATHILDE.

Que dites-vous!

THIERRY.

Oui, tremble! il vit, il fut sauvé;
Les Français égarés vont retrouver leur maître :
Coupable, incline-toi, ton juge va paraître!

BATHILDE.

Qu'ai-je entendu! Mon père! il respire? en quels lieux?
Parlez!

THIERRY.

Fille coupable, il est devant tes yeux!

BATHILDE.

Mon père!

THIERRY.

A ta terreur tu l'as dû reconnaître.

BATHILDE.

Oui! l'effroi qu'en mon sein votre aspect a fait naître,
Cet ascendant sacré qu'en vain j'ai combattu,
Tout révèle mon père à mon cœur abattu.
Et moi, dès le berceau loin de vous exilée,
Moi qui devrais, hélas! heureuse et consolée,
Dans les bras paternels oublier mes douleurs,
N'osant lever sur vous mes yeux noyés de pleurs,
Du rang de mes aïeux à jamais descendue,
Je me jette à vos pieds suppliante, éperdue,
Grâce! grâce! mon père.

THIERRY.

Écoutez! c'est à vous
De songer quels serments fléchiront mon courroux!
Bathilde est bien coupable!... elle m'est toujours chère,
Et son juge irrité peut être encor son père.

BATHILDE.

Que faut-il? Ordonnez.

THIERRY.

Fuir un vil imposteur,
Du trône de son maître infâme usurpateur;
Me suivre à l'instant même : à ce prix je pardonne!

BATHILDE.

Le fuir!

THIERRY.

Vous hésitez?

BATHILDE.

Moi, que je l'abandonne!

THIERRY.

Bathilde!

BATHILDE.

Oh! révoquez un arrêt si cruel;
On vous trompe, mon père; il n'est point criminel.

THIERRY.

Qu'as-tu dit, malheureuse!

BATHILDE.

On vous trompe, mon père.

THIERRY.

Eh quoi! tu ne crains pas d'irriter ma colère?
Connais-tu ton époux?

BATHILDE.

Oui : je sais qu'en ces lieux
Tout doit vous abuser, tout l'accuse à vos yeux;
Mais Bathilde lui reste et saura le défendre.

THIERRY.

Sont-ce là vos remords?

BATHILDE.

Daignez, daignez m'entendre.

THIERRY.

Non, perfide!

BATHILDE.

Un barbare égara sa vertu;
Écoutez-moi, mon père.

THIERRY.

On me trompe, dis-tu?
De mes vils ennemis compte donc les victimes!
Retracer mes malheurs, c'est raconter leurs crimes.
On me trompe! En ton cœur rappelle le passé :
De mon trône, dis-moi, quel bras m'a repoussé?
D'un opprobre éternel qui chargea ma famille?
Qui m'a ravi le sceptre et l'amour de ma fille?
On me trompe! Sais-tu quels étaient mes tourments,
Lorsqu'aux pieds d'un soldat déposant leurs serments

Mes sujets, qu'égarait un faux éclat de gloire,
Saluaient en tremblant sa honteuse victoire ?
Au fond d'un cloître alors à vivre condamné,
Ton père languissait, du monde abandonné ;
C'était peu ! Tout à coup un récit infidèle
De ma mort en tous lieux va porter la nouvelle :
Je l'implorais en vain. O rage ! ô trahison !
A travers les vitraux de ma sombre prison
Je vois briller au loin des torches funéraires :
Baignant un vain cercueil de larmes mensongères,
Mes geôliers le suivaient ; tout un peuple abusé
Déplorait un trépas qui m'était refusé,
Et moi, séparé d'eux par d'épaisses murailles,
Je contemplais vivant mes propres funérailles !

BATHILDE.

Mon père !

THIERRY.

Écoute, et vois quels furent mes malheurs :
Pour mieux cacher encor ma vie et mes douleurs,
Les vastes souterrains du pieux monastère
De mes jours conservés couvrirent le mystère.
J'y descendis... Privé de la clarté des cieux,
Entouré des cercueils où dorment mes aïeux,
Sans repos, sans secours, j'ai durant une année
Traîné parmi les morts ma vie infortunée ;
Souvent de ma raison s'éteignit le flambeau ;
Souvent de tous ces rois, couchés dans le tombeau,
Dont les restes sacrés peuplent ces voûtes sombres,
Mes lamentables cris ont réveillé les ombres :
Sur leurs froids monuments je les vis se dresser,
Muets, l'un contre l'autre ils semblaient se presser,
Pour leur fils auprès d'eux, ils mesuraient l'espace,
Et de leur main glacée ils me montraient ma place ;
J'y courais...! Mais l'espoir de punir mes bourreaux,
Au moment d'expirer, m'enchaînait à mes maux,
Et ton père, embrassant cette vaine espérance,
Reculait vers la vie, au seul mot de vengeance.

BATHILDE.

Ciel !

THIERRY.

Lorsqu'enfin touché des maux que j'ai soufferts,
Un ami généreux eut fait tomber mes fers,
Sais-tu quels maux encor m'attendaient dans ma fuite?
Seul au monde, oublié de la France séduite,
Au sein de mes états couvert d'affreux lambeaux,
J'errais, spectre vivant, échappé des tombeaux.
N'ayant pas un abri pour disputer ma tête
Aux monstres des forêts, aux coups de la tempête,
J'arrachais à la terre un sauvage aliment ;
Et si parfois, caché sous ce vil vêtement,
Devant quelque mortel il me fallait paraître,
Craignant que son regard ne devinât son maître,
De fatigue accablé, déchiré par la faim,
Je n'allais qu'en tremblant lui demander du pain.

BATHILDE.

Et votre fille, hélas ! ignorait ce mystère !

THIERRY.

Ma fille ! ah ! dans ma fuite, égaré, solitaire,
Mon cœur volait vers elle. A son doux souvenir
Consolé du présent, j'attendais l'avenir.
J'arrive, je la vois à mes bourreaux unie ;
Heureuse et se parant de son ignominie,
Fière de partager un coupable pouvoir,
Sur mon trône souillé ma fille ose s'asseoir.
De mes persécuteurs affrontant la puissance,
Je t'apparus alors. J'aimais par ma présence
A troubler les plaisirs qui volaient sur tes pas,
Je te nommais ton père, et tu n'écoutais pas!
Au devoir, à l'honneur j'espère enfin te rendre...
Esclave d'un soldat, ta voix l'ose défendre...
Dans ton cœur criminel épiant un remord
J'allais t'ouvrir mes bras!... tremble et connais ton sort.
De ton indigne époux le châtiment s'apprête,
Le glaive inexorable est levé sur sa tête,
Il va tomber du trône, et l'échafaud l'attend.

BATHILDE.

Grand Dieu !

THIERRY.

Pour me fléchir tu n'as que cet instant :
Brise à jamais des nœuds que proscrit ma colère,
Fuis ton infâme époux, ou tremble que ton père,
En disant à sa fille un éternel adieu,
N'appelle sur son front les vengeances de Dieu.

BATHILDE.

Moi ! fuir l'infortuné quand la mort le menace !
Non, non, à ses côtés l'honneur marque ma place ;
J'acceptai sa couronne, et je dois aujourd'hui
Si vous ouvrez sa tombe y descendre avec lui.
J'embrasse vos genoux.

THIERRY.

Tremble !

BATHILDE.

Je vous implore.
On vous trompe.

THIERRY.

Perfide!

BATHILDE.

Oui, je le jure encore,
Ébroïn a tout fait.

THIERRY.

Je ne t'écoute plus.

BATHILDE.

Mon père, épargnez-vous des remords superflus,
Écoutez...

THIERRY.

Fuis le traître, ou je vais te maudire.

BATHILDE.

Arrêtez!

THIERRY.

Suis-moi.

BATHILDE.

Non!

THIERRY.

Je te maudis!

BATHILDE.

J'expire!

SCÈNE V.

BATHILDE seule.

Mon père!... il est parti!... l'arrêt est prononcé.
Que devenir?... où fuir?... que m'a-t-il annoncé?...
Quoi!... mon époux!... c'est lui!

SCÈNE VI.

BATHILDE, CLOVIS.

CLOVIS.

Que vois-je! quel délire!

BATHILDE.

N'avance pas! va-t'en! crains l'air que je respire!

CLOVIS.

Bathilde!...

BATHILDE.

Avec horreur tu me dois éviter.
Mon père m'a maudite, il vient de me quitter;
Son arrêt pèse encor sur ma tête proscrite:
Fuis ton épouse, fuis! son père l'a maudite.

CLOVIS.

Quel prestige t'égare, et d'où naît ta terreur?
Rassure-toi.

BATHILDE.

Non, non, ce n'est point une erreur;
Transfuge des tombeaux, il vient de m'apparaître;
Et le glaive rebelle a respecté ton maître;
Il vit.

CLOVIS.

Se pourrait-il?

BATHILDE.

Oui, nous fûmes trompés;
Armé de tous ses droits lâchement usurpés,
Des muets souterrains où veillait sa colère
Terrible il est sorti: c'est ton roi, c'est mon père.
Du perfide Ébroïn les criminels projets
L'ont dérobé deux ans aux yeux de ses sujets;
Mais de son oppresseur il a trompé la rage:
Il vient redemander son royal héritage;
Que vas-tu faire?

CLOVIS.

O ciel! ne me connais-tu pas?
Quoi! lorsqu'en ce palais déplorant son trépas,
Des complots d'un rebelle innocente victime,
J'arrosais de mes pleurs un trône illégitime;
Thierry vivait: le Ciel à nos vœux l'a rendu!
Heureux jour! doux espoir! bienfait inattendu!
Je puis donc, abjurant ma honteuse puissance,
Aux genoux de mon roi retrouver l'innocence!

BATHILDE.

Je n'attendais pas moins. Dans mon cœur éperdu,
Cher époux, à ta voix, l'espoir est descendu;
Suis-moi; viens conquérir, en te faisant connaître,
L'estime de la France et celle de ton maître.

CLOVIS.

Allons! à mes remords il ne peut résister;
Viens, Bathilde, aux Français je vais le présenter;
Et dans l'obscurité plus grand que sur un trône,
Je reprends mes vertus et lui rends sa couronne.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BATHILDE seule.

Quelle terreur m'assiége ? et quel affreux présage
Dans mon cœur consterné vient glacer mon courage !
Je me flattais en vain que, lasse de punir,
Ta bonté nous gardait un plus doux avenir,
O mon Dieu ! sur moi seule épuise ta colère !
Viens couvrir mon époux de ton bras tutélaire ;
Toi qui lis dans les cœurs, tu connais sa vertu.
Par ses ressentiments mon père combattu
Repousse sans pitié ma douleur qui l'implore :
Il ne veut pas me voir ! hélas ! j'entends encore
Ces mots que son courroux m'a laissés pour adieu :
« J'appelle sur ton front les vengeances de Dieu ;
» De ton indigne époux le châtiment s'apprête,
» Le glaive inexorable est levé sur sa tête ! »
Il l'a dit !... Quel soupçon a passé dans mon cœur ?
Ah ! peut-être Ébroïn égarant sa fureur
Et changeant aujourd'hui de maître et de victime,
Par un crime nouveau veut réparer son crime.
S'il était vrai ?... comment prévenir le danger ?...
J'aperçois le barbare :... osons l'interroger !
Il vient... de ma terreur j'ai peine à me défendre.

SCÈNE II.

BATHILDE, ÉBROIN.

BATHILDE.

Ébroïn un moment consent-il à m'entendre ?
Livrée aux noirs soupçons, puis-je enfin aujourd'hui
Sur moi, sur mon époux m'expliquer avec lui ?

ÉBROÏN.

Parlez.

BATHILDE.

Apprenez-moi s'il me faut craindre encore
De nouveaux châtiments et des maux que j'ignore.
Vous savez quels tourments ont déchiré mon sein...
Mais, dites, aujourd'hui quel est votre dessein ?
Que dois-je redouter ? que faut-il que j'espère ?
Par vos soins, infidèle aux malheurs de mon père,
Je déplorais sa mort : j'apprends qu'il est sauvé :
Il vit : c'est votre main qui me l'a conservé ;
C'est vous dont le pouvoir consolant ma souffrance,
Rend un père à sa fille, un monarque à la France ;
Ah, de ces soins nouveaux quels seront les effets ?
Dois-je en ce jour bénir ou craindre vos bienfaits ?
Vous ne répondez pas : ce funeste silence
Ces regards dans mon cœur ont glacé l'espérance.
Oui, quelque noir projet occupant vos esprits
De mon père captif sauva les jours proscrits :
Il ne doit rien sans doute à des remords stériles,
Et puisqu'il vit encor, ses jours vous sont utiles.

ÉBROÏN.

Qu'entends-je ? et d'où peut naître un doute injurieux ?
J'épargnai votre père ; est-ce un crime à vos yeux ?

BATHILDE.

Ah ! de votre pitié la cause m'est connue.

EBROÏN.

Comment ?

BATHILDE.

De mon époux la perte est résolue.

ÉBROÏN.

Qui vous l'a dit ?

BATHILDE.

Mon père.

ÉBROÏN.

Il est vrai.

BATHILDE.

Je frémis.

ÉBROÏN.

Il demande ses jours.

BATHILDE.

Vous les avez promis ?

ÉBROÏN.

Ce jeune audacieux osait rêver ma chute !

BATHILDE.

Hélas ! à vos fureurs le voilà donc en butte !
Par mon père proscrit, par vous abandonné,
A l'opprobre, à la mort il sera condamné.
Je pardonne à son roi d'ordonner son supplice :
Dans l'époux de sa fille il voit votre complice.
Tout l'abuse. Mais vous dont les complots affreux
Enlaçaient dans le crime un guerrier vertueux ;
Vous qui, sûr de tromper sa noble confiance,
Lui portiez et l'hommage et les vœux de la France,
Pouvez-vous, de mon père irritant la fureur,
Quand son bras va frapper, lui laisser son erreur ?
Craint-on qu'un jour le trône excite son envie ?
Eh bien ! dans un désert je cacherai sa vie ;
Commandez, gouvernez : il suffit désormais
Qu'avec lui de ces lieux je m'exile à jamais ;
Voilà mon seul espoir ! que nous fait la puissance ?
Rendez-lui le repos, le bonheur, l'innocence ;
Qu'il vive, et que, par vous mon père détrompé,
Remonte sans remords sur son trône usurpé :
Rendez-moi mon époux, dissipez mes alarmes ;
Est-ce en vain qu'à vos pieds auront coulé mes larmes ?
Parlez !

ÉBROÏN.

C'est à son roi d'ordonner de son sort.

BATHILDE.

Barbare, je t'entends ! c'est l'arrêt de sa mort.
Après l'avoir armé d'un sceptre illégitime,
Tu veux que le cercueil cache à jamais ton crime.
Tremble !... dans ce palais il lui reste un appui ;
Tu me verras sans cesse entre ton glaive et lui.
Dieu ! s'il était trop tard ; si ta rage assouvie,
Quand ma terreur t'implore, avait tranché sa vie !...
Ne crois pas que, livrée aux timides douleurs,
Je borne ma vengeance à répandre des pleurs.
Non, pleurer mon époux c'est le venger en femme,
Et ce n'est point des pleurs, c'est du sang qu'il réclame.

SCÈNE III.

ÉBROIN seul.

Vains transports. Loin de moi précipite tes pas ;
Va, des cris impuissants ne m'arrêteront pas ;
Toi-même, s'il le faut, me serviras d'otage :
Poursuivons ! le destin sourit à mon ouvrage :
Couronnons de nos rois le débile héritier.
Encor cet instrument, il sera le dernier !
Si près du terme, il faut le reculer encore :
Le pourrai-je ?... La soif de régner me dévore ;
L'objet de tous mes vœux, le trône est devant moi...
Je le touche... un seul pas... un seul... et je suis roi !
Mais près de le franchir, d'où vient qu'à cette idée
Se trouble quelquefois mon âme intimidée ?
Renverser un pouvoir deux cents ans révéré,
Qu'une longue habitude a dû rendre sacré ?...
Peut-être c'est en vain que mon orgueil l'espère ?...
Le fils veut honorer ce qu'honorait son père ;
Ce respect pour un sang à l'oubli condamné,
Ébranlé par mes soins, n'est point déraciné ;
Ennemi redoutable, et d'autant plus terrible
Qu'il cache au fond des cœurs sa puissance invisible !
Noirs présages, fuyez ! couronne, dont le poids
Accable dès longtemps la langueur de ces rois,
Tu viendras de mon front couvrir les cicatrices ;
Devant mes pas, semés de tant de précipices,
Je vois enfin le but, j'y vais bientôt courir :
Au piége qui l'attend Thierry se vient offrir ;
Quelques moments encor qu'il règne, puis succombe,
Et passe sur le trône en marchant à la tombe !

SCÈNE IV.

CLOVIS, THIERRY, ÉBROIN.

THIERRY, à Clovis qui le suit.

Téméraire ! en ce lieu pourquoi suivre mes pas ?

CLOVIS.

Vous me fuyez en vain ; je ne vous quitte pas.

THIERRY.

Perfide ! en mon palais ton audace m'arrête !
Que veux-tu ?

CLOVIS.

Vous fléchir ou vous livrer ma tête.
Votre courroux est juste et vous pouvez frapper :
Oui, dans un piége horrible on sut m'envelopper,
J'ai combattu mon roi ! l'inexorable histoire
Un jour dénoncera ma coupable victoire :
Mon règne fut un crime... il n'était pas le mien ;
Je fus trompé.

THIERRY.

Qu'entends-je ?

CLOVIS.

Un funeste lien.

Aux projets d'un rebelle enchaîna ma vaillance,
Le perfide égara ma crédule ignorance.

THIERRY.

Que dit-il, Ébroïn... ?

CLOVIS.

Sans amis, sans parents,
Condamné par le ciel à des destins errants,
Misérable orphelin, jeté seul sur la terre,
J'ai cru venger ma race et le sang de Clotaire.
Oh! que n'avez-vous vu mes douleurs, mes sanglots,
Lorsque de l'imposteur apprenant les complots
J'ai mesuré l'abîme où m'a plongé le traître!
Que de pleurs j'ai donnés au trépas de mon maître!

THIERRY.

Quel soupçon! se peut-il! quoi, cet infortuné
Aux forfaits malgré lui serait-il enchaîné?
Parle.

ÉBROÏN.

Nous sommes seuls: c'est fait de sa puissance,
Et je peux sans danger lui rendre l'innocence:
Oui, je l'avais trompé.

CLOVIS.

Vous l'entendez, mon roi!
Je tombe à vos genoux!

THIERRY.

Malheureux! lève-toi.

CLOVIS.

Eh quoi! votre pitié...

THIERRY.

La vérité m'éclaire:
En perdant mon erreur, j'ai perdu ma colère.

CLOVIS.

Guerriers dont j'ai guidé les drapeaux conquérants,
Accueillez mon retour et rouvrez-moi vos rangs;
Français, de mon erreur périsse la mémoire:
Je puis encor mourir dans les champs de la gloire!

THIERRY.

Magnanime guerrier!

CLOVIS.

Allons! et qu'à ma voix
Les Français détrompés se courbent sous vos lois;
Je veux sur votre front posant le diadème,
Aux genoux de Thierry les conduire moi-même...
Grand Dieu!...

ÉBROÏN.

De ce palais tu ne sortiras pas.

CLOVIS.

O douleur!

ÉBROÏN.

Dans ton sein tu portes le trépas.

THIERRY.

Qu'ai-je entendu!

CLOVIS.

La mort à me saisir s'apprête,
Mon corps tremble, mon sang dans mes veines s'arrête.

THIERRY.

Qu'as-tu fait!

ÉBROÏN.

A quoi bon les regrets superflus?
De vos secrets désirs ne vous souvient-il plus?

THIERRY.

Je n'ai point commandé ce détestable crime.

ÉBROÏN.

Vous l'avez souhaité.

CLOVIS.

Je meurs votre victime,
O mon roi, votre haine a voulu mon trépas,
Mais devant vos sujets vous ne rougirez pas;
Venez, guidez-moi... non, la force m'abandonne...
C'en est fait, je succombe.

THIERRY.

O mon fils! oh! pardonne!
Abusé, furieux, j'ai pu te condamner,
Je voulais te punir et non t'assassiner,
Le perfide!... D'un meurtre il m'a rendu complice.

SCÈNE V.

CLOVIS, BATHILDE, THIERRY, ÉBROÏN.

BATHILDE.

Mon père! Mon époux!... Ciel, que vois-je?

CLOVIS.

O supplice!

BATHILDE.

Se pourrait-il?

CLOVIS.

C'est toi!... viens, oh! viens recueillir
Ma dernière pensée et mon dernier soupir..
Je meurs en pardonnant à la main qui m'opprime:
Tu me plains, et mon roi m'a rendu son estime!

BATHILDE.

(se tournant vers Ébroïn.)

Grand Dieu!... Vil meurtrier, ne crois pas, en ces lieux,

Longtemps de nos douleurs repaître encor tes yeux.
Non ; la mort vient ; voilà le dernier de tes crimes ;
Et bientôt l'assassin rejoindra ses victimes...
Le Ciel à mes regards découvre l'avenir,
Il me montre le bras armé pour te punir.
Vengeur de mon époux, ta hache est déjà prête.
Je te vois... tu l'attends,... tu vas frapper sa tête...
Sur les marbres sacrés son sang a rejailli,
Le barbare est tombé... l'enfer a tressailli !
Et ses monstres hideux, poussant des cris de joie,
Au séjour des tourments ont emporté leur proie...
Cher Clovis... je te suis.

(*Elle tombe évanouie sur le corps de Clovis.*)

THIERRY, *à Ébroïn.*

Après tant de revers,
Frappe, ou rends-moi du moins mon exil et mes fers !

ÉBROÏN.

Il faut régner !

THIERRY.

Eh bien, redoute ma puissance ;
Sur le trône avec moi va s'asseoir la vengeance.

(*Il se place auprès de Clovis et de Bathilde.*)

ÉBROÏN, *sur le devant de la scène.*

Vain espoir ! malgré lui coupable et couronné,
Sur un trône flétri je le tiens enchaîné !



FIESQUE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS LE 5 NOVEMBRE 1824.

REPRISE AU THÉATRE-FRANÇAIS LE 15 JANVIER 1826.

FIESQUE.

PERSONNAGES.

ANDRÉ DORIA, doge de Gênes, âgé de 80 ans.
FIESQUE, VERRINA, FONDI, MANFREDI, } nobles Génois, sénateurs.
HASSAN, esclave maure attaché à Fiesque.
UN GÉNOIS.
LÉONOR, femme de Fiesque.
BERTA, fille de Verrina, fiancée de Manfredi.
UN ESCLAVE DE FIESQUE.
SÉNATEURS, COURTISANS ET CONSPIRATEURS.
PEUPLE.
SOLDATS.

La scène se passe à Gênes en 1546. — Le théâtre représente une salle richement décorée dans le palais de Fiesque; cette salle ouvre sur des jardins. Il est trois heures du matin.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, BERTA.

LÉONOR.

Berta, laisse-moi fuir une fête importune,
Laisse-moi dans ces lieux cacher mon infortune,
C'est trop longtemps souffrir et dévorer mes pleurs,
Ils sont heureux; pourquoi leur montrer mes douleurs?
Ces danses, ces plaisirs, ces accents de la joie,
Ces sons harmonieux que l'écho nous renvoie,
Ces bosquets odorants où brillent mille feux,
Le luxe des festins, la pompe de leurs jeux,
Tout aigrit mes tourments et glace mon courage,
Tout d'un bonheur passé me retrace l'image!

BERTA.

Ce bonheur, Léonor, n'a pas fui pour toujours.

LÉONOR.

L'infidèle a bien vite oublié nos amours!

BERTA.

Mais peut-être cherchant à t'affliger toi-même...

LÉONOR.

Non, non, je suis trahie, et c'est elle qu'il aime!
De l'orgueilleuse Elvire admirant la beauté,
Paré de ses couleurs, assis à son côté,
Il vantait ses discours, il exaltait ses charmes,
Et l'ingrat n'avait pas un moment pour mes larmes!
Aux yeux des Doria que ce triomphe est doux!
La sœur d'Octavio voit Fiesque à ses genoux.
Oh! comme devant moi, ma superbe rivale
D'un coupable bonheur étalait le scandale!
De mon front avec joie observant la pâleur,
Elle s'embellissait encor de ma douleur,
Et de loin je voyais sourire le parjure!
Avais-je donc, Berta, mérité cette injure?
Toi qui connais mon cœur, le crois-tu, que jamais
Une autre femme l'aime autant que je l'aimais?
Ses vœux étaient mes vœux, et mon âme ravie
Faisait de son bonheur le bonheur de ma vie.
Et qui ne l'eût aimé? L'envie, à son aspect,
Confuse, s'étonnait de céder au respect,
Et Gênes consolée à sa jeune vaillance

De sa gloire à venir confiait l'espérance :
Comme nous l'admirions ce héros chevalier
Dont le front s'ombrageait d'un précoce laurier!
Il t'en souvient, Berta, lorsqu'avec nos compagnes,
A l'heure où le soleil pèse sur nos campagnes
Et contraint les Génois, des feux du jour lassés,
A suspendre un moment les travaux commencés,
Nous allions, nous livrant aux plaisirs de notre âge,
Des bosquets d'orangers chercher le frais ombrage;
Si Fiesque tout à coup paraissait devant nous,
Chacune l'observait, et nos regards jaloux
Épiant ses regards errants à l'aventure,
Cherchaient à deviner son épouse future.
Quand il m'offrit son cœur, du poids de mon orgueil
J'accablai, je le sais, mes compagnes en deuil;
Me parant de ma joie et de leur jalousie,
Fière, je me disais : C'est moi qu'il a choisie!
Triomphe d'un moment que j'ai bien expié!
Amour, serments, bonheur, il a tout oublié!
Dédaignée à mon tour, à la douleur en proie,
D'une rivale heureuse il faut subir la joie!

BERTA.

De tes maux, Léonor, chasse le souvenir,
Il est des jours heureux cachés dans l'avenir.

LÉONOR.

Oh! qui me la rendra cette belle journée,
Où, des fleurs de l'hymen la tête couronnée,
Trop heureuse, je vins recevoir à l'autel
Les serments d'un amour qu'il disait éternel!
Tout mon cœur palpitait d'une joie inconnue,
Il était près de moi; j'osai tourner la vue
Vers ce jeune héros à qui j'allais m'unir :
Son regard fier semblait, dévorant l'avenir,
Poursuivre avidement une lointaine gloire,
Son front s'embellissait, comme un jour de victoire,
Sa main serrait ma main, puis, retombant sur moi,
Ses regards me disaient : Fiesque vaincra pour toi!
Vers de nobles destins sur ses pas élancée,
Dans l'avenir aussi j'égarais ma pensée;
L'environnant déjà de ses futurs exploits,
Je lisais dans ses yeux le salut des Génois,
Je voyais, aux accents de son mâle génie,
De nos deux oppresseurs tomber la tyrannie.
Trompeuse illusion, vains rêves de bonheur!
Fiesque a fermé son âme aux conseils de l'honneur;
Esclave au sein des jeux où s'endort son courage,
D'une jeunesse oisive il brigue le suffrage;
Oubliant les lauriers dont son front fut paré,
Courtisan fastueux, de femmes entouré,
Tantôt il les poursuit de ses vœux infidèles,
Tantôt, conteur frivole, assis au milieu d'elles,
Si l'ennui les arrache à leurs bruyants plaisirs,
Ses récits fabuleux amusent leurs loisirs.

BERTA.

Léonor!...

LÉONOR.

Comme moi tu vas donner ta vie!
Au cœur de Manfredi ta candeur se confie!
Son amour à l'autel va recevoir ta foi!
Ah! puisses-tu, Berta, plus heureuse que moi,
Ignorer le tourment de chérir un parjure!
Mais de sa trahison tu subiras l'injure,
Car ils mettent leur gloire à nous tromper ainsi!

BERTA.

Il jura de m'aimer.

LÉONOR.

Fiesque m'aimait aussi.
Naguère à ton erreur mon erreur fut pareille,
Et les mêmes serments ont charmé mon oreille.

BERTA.

Sèche, sèche tes pleurs. Mon père vient à nous.

SCÈNE II.

BERTA, VERRINA, LÉONOR.

VERRINA.

Du spectacle, des jeux m'éloignant comme vous,
De ces lieux écartés je cherchais le silence.

BERTA.

De vos cruels chagrins calmez la violence.
Vous la voyez, mon père!

VERRINA.

Ah! je connais ses maux;
Elle pleure un époux, Gênes pleure un héros!

BERTA.

Fiesque de nos leçons a perdu la mémoire?

VERRINA.

Le plaisir s'en empare et l'arrache à la gloire.

BERTA.

De son épouse en pleurs daigne-t-il s'informer?

LÉONOR.

Il est aux pieds d'Elvire et jure de l'aimer!

BERTA.

Qu'à ces tristes pensers mon amitié t'enlève;

Viens, suis-moi, Léonor, déjà le jour se lève;
Vois pâlir ces flambeaux dont l'éclat incertain
S'efface lentement aux rayons du matin.
Rentrons.

LÉONOR.

Oui, de ces lieux à jamais je m'exile.
D'un bonheur fugitif, adieu, riant asile;
Tu vis l'amour de Fiesque et tu vois son dédain;
Il m'abandonne; adieu, je te fuis, et demain,
Quand la nuit ramenant une nouvelle fête
Conduira le parjure aux pieds de sa conquête,
A leurs regards joyeux dérobant mes douleurs,
Dans le sein maternel je cacherai mes pleurs.

SCÈNE III.

VERRINA, seul.

Malheureuse! aux chagrins un nœud fatal t'enchaîne;
Fiesque voit sans pitié tes maux et ceux de Gêne!

SCÈNE IV.

MANFREDI, VERRINA, FONDI.

MANFREDI.

Viens, cher Fondi, fuyons ces indignes Génois,
Qui, pour de vils honneurs trafiquant de nos droits,
Aux pieds des Doria, perdus dans la mollesse,
De leurs antiques noms prosternent la noblesse!
Viens près de Verrina.

VERRINA.

Qu'entends-je, Manfredi?
Quel discours!

MANFREDI.

Verrina, ne craignez pas Fondi!
Adoucissez ce front et ce regard austère,
De ses secrets desseins je connais le mystère;
Il est digne de vous! Le destin des Génois,
Doria, s'élevant sur les débris des lois,
De la patrie en deuil la splendeur éclipsée,
Même au sein de nos jeux, accablent sa pensée;
Au chemin de l'honneur il est enfin rendu,
Croyez-en Manfredi!

VERRINA.

L'ai-je bien entendu?
Toi qui, sous Doria, courbant un front servile,
Traînais dans les plaisirs ta jeunesse inutile!

FONDI.

Oui, m'indignant d'un joug qui pèse à ma fierté,
J'ose sous deux tyrans rêver la liberté.

VERRINA.

Se peut-il?

FONDI.

Écoutez; au sein de l'esclavage
J'ai laissé jusqu'ici sommeiller mon courage;
Jeune, fier d'un grand nom, sans frein dans mes désirs,
Livrant aux voluptés mes fastueux loisirs,
Aux plaintes des Génois j'ai pu fermer l'oreille.
Tout mon sort est changé, le malheur me réveille!

VERRINA.

Je t'ai compris; rebelle aux leçons du passé,
Ébloui du haut rang où le ciel t'a placé,
Tu vis, dans ces plaisirs si chers à ton jeune âge,
De tes nobles aïeux s'écrouler l'héritage;
De tes profusions entretenant le cours,
Des juifs t'ont vendu cher leurs avares secours;
Ils menacent!... Demain leur cupide exigence
Peut à des fers honteux livrer ton indigence;
Dans un vaste complot, ton orgueil irrité
Pense avec le succès trouver l'impunité,
Ou du moins, à l'oubli disputant ta mémoire,
Tu veux, s'il faut périr, succomber avec gloire.

FONDI.

Puisse un jour votre bras s'armer pour nous venger!

VERRINA.

C'est alors seulement qu'on pourra te juger?

MANFREDI.

Ah! de grâce, abjurez un soupçon qui l'offense!
D'un sort heureux encor j'entrevois l'espérance.

VERRINA.

L'espérance, en est-il? Non, Gêne est dans les fers!
Où sont-ils ces Génois, fiers souverains des mers,
Qui, par la liberté façonnés à la gloire,
Sur l'Océan soumis promenaient la victoire?
Ils sont morts! Gêne en deuil, pleurant sur leurs tombeaux,
Dans ses ports avilis voit languir ses vaisseaux,
Et secouant en vain ses honteuses entraves,
Cherche des citoyens et compte des esclaves.

FONDI.

Croyez-moi, Verrina, l'amour sacré des lois

Veille encore en secret dans le cœur des Génois.

VERRINA.

Non, Fondi, l'esclavage a dégradé leurs âmes !
Ne les voyez-vous pas fiers de plaire à des femmes,
De leurs concitoyens oubliant les revers,
Dans ces vastes salons aux voluptés ouverts,
A de lâches plaisirs abandonner leur vie.
Sous le joug cependant Gênes pleure asservie :
Que leur importe ? Au sein des fêtes et des jeux,
Savent-ils seulement s'il est des malheureux ?
Ah ! de quelques vertus s'ils se paraient encore,
De nos deux oppresseurs que leur bassesse honore,
Viendraient-ils encenser les coupables excès ?
André, vengeur de Gêne et vainqueur des Français,
S'armant de notre amour, au joug de l'esclavage
Enchaîna les Génois sauvés par son courage.
Sur son front sa couronne a flétri son laurier;
Je vois en lui le doge, et non plus le guerrier !
A ses concitoyens qu'importe sa victoire?
Trente ans de tyrannie ont passé sur sa gloire;
Mais je veux qu'aux Génois, tremblants à son aspect,
Son front cicatrisé commande le respect;
Que de nos sénateurs l'indolente mollesse
D'un hommage timide entoure sa vieillesse.
Du lâche Octavio quels sont ici les droits ?
Il est neveu du doge !... Il est sujet des lois.
Déjà de Doria, faible et vaincu par l'âge,
Son audace impunie usurpe l'héritage :
Nous gémissons ! Le traître insulte à notre deuil,
Et compte les sujets promis à son orgueil.
Ses insolents regards, profanant nos familles,
Poursuivent en tous lieux nos femmes et nos filles,
Que sert de dénoncer ses forfaits et nos maux ?
N'a-t-il pas nos trésors pour payer nos bourreaux ?
Allez, lâches Génois, courbés sous ses caprices,
De sa grandeur future adorer les prémices !
Pour moi que la douleur, que les ans ont flétri,
A la tombe bientôt demandant un abri,
J'y vais cacher ma honte, et dire à vos ancêtres
Que leur gloire est trahie et que Gêne a des maîtres.

FONDI.

Ah ! jugez mieux de nous; l'or dont ils sont couverts
A notre orgueil séduit ne cache point nos fers.
Il est des sénateurs dont le mâle courage
De la faveur du doge a repoussé l'outrage :
Ceux mêmes qui, brûlant de la soif des plaisirs,
Consument dans les jeux leurs frivoles loisirs,
Des Doria peut-être accusant l'insolence,
A vos hardis desseins s'unissent en silence.
Fiesque...

VERRINA.

Oui, je l'avoûrai, de ma longue douleur
Je demandais le terme à sa jeune valeur;
Je me flattai longtemps que, fidèle à sa gloire,
Dédaigneux de sa vie, et regardant l'histoire,
Ce guerrier, que mes soins formaient pour son pays,
Vengerait Gêne esclave et nos droits envahis !
Oh ! que j'aimais à voir sa belliqueuse enfance,
De l'honneur des Génois embrassant la défense,
Pour ce peuple tremblant sous un joug odieux,
Conquérir en espoir des destins glorieux !
Je me disais : Le ciel qui de la tyrannie
A fait peser sur nous la longue ignominie,
A ma patrie un jour veut rendre sa faveur,
Dans ce héros futur il nous garde un sauveur.
Je le croyais !... Hélas ! de notre délivrance
Le temps a dans sa fuite emporté l'espérance.
Pourquoi nous égarer en des vœux superflus?
Fiesque respire encore, et le héros n'est plus !
Voyez, quand tous les maux s'amassent sur nos têtes,
Fiesque s'environner de la pompe des fêtes,
Et, livrant au plaisir ses inutiles jours,
Promener en tous lieux ses coupables amours.
La tendre Léonor, dévorant son outrage,
Pleure auprès d'un époux son précoce veuvage,
Et lui, portant sa joie aux pieds de nos tyrans,
Détourne de ses pleurs des yeux indifférents.

FONDI.

Et si ce front serein, cet oubli de soi-même,
D'un courageux espoir utile stratagème,
Abusant tous les yeux, cachait à nos bourreaux
Les vœux d'un citoyen et l'âme d'un héros?
Je ne sais, mais hier j'observais son visage,
Son sourire a vingt fois démenti son langage.
Quel était son dessein lorsque ses prompts secours
Ont soustrait à nos lois, qui réclamaient ses jours,
Cet esclave africain dont la fureur sauvage
Promenait dans nos murs le meurtre et le pillage ?
Bien souvent, m'a-t-on dit, de cet agent discret
Qu'il admet près de lui, qu'il consulte en secret,
Il flatte en rougissant la bassesse docile :
Si Fiesque l'a sauvé, c'est qu'il le croit utile.
Ah ! puissent mes soupçons par le temps confirmés
Présenter un vengeur aux Génois opprimés !
Sans le secours de Fiesque à la patrie en larmes,
En vain, braves amis, nous consacrons nos armes;
Le peuple craint le doge, et, courbé sous ses lois,
Pardonne son pouvoir en comptant ses exploits ;

Mais si Fiesque, paré des grâces de son âge,
Fier, brillant, adoré, fameux par son courage,
Veut servir les Génois si longtemps outragés,
Alors à nos complots, de son nom protégés,
Associant les cœurs soumis à son empire,
Nous combattrons armés de l'amour qu'il inspire!
Épions ses projets!

VERRINA.

Vous le voulez? eh! bien,
Sous les traits du flatteur cherchons le citoyen;
Voyons si, démentant sa jeunesse flétrie,
Son cœur palpite encore au nom de la patrie!
Mais! quel bruit?...

MANFREDI.

On approche, et mon œil étonné...,

VERRINA.

Oui, des nobles Génois Fiesque est environné,
Il porte jusqu'ici sa frivole allégresse,
Et partout des plaisirs va ranimer l'ivresse.

SCÈNE V.

FONDI, FIESQUE, VERRINA, MANFREDI, foule de Génois.

FIESQUE.

Non, Génois, de nos jeux ne bornons point le cours;
Le temps aura bientôt emporté nos beaux jours.
Saisissons du plaisir les heures passagères;
Tandis que mon palais s'ouvre aux danses légères,
Dans mes vastes jardins suivez-moi, mille feux
Couronnent l'oranger de festons lumineux.
Savourons à longs traits sous son ombre embaumée
De Chypre et de Chiros la liqueur parfumée;
Que l'éclat des flambeaux, éternisant le jour,
Fasse pâlir demain l'aurore à son retour.
Des festins devant vous la pompe se déploie.
Livrez-vous sans contrainte aux élans de la joie;
Mes esclaves en foule, épiant vos désirs,
Sur vos pas, à ma voix, vont semer les plaisirs.
Allez, nobles amis, que rien ne vous arrête;
Moi-même présidant à cette heureuse fête,
Je vais, fier de voler au devant de vos vœux,
Partager vos transports et m'unir à vos jeux.

SCÈNE VI.

FONDI, FIESQUE, VERRINA, MANFREDI.

FIESQUE.

Et vous, loin de ces lieux que tant d'éclat décore,
Quels motifs inconnus vous retiennent encore?
Que fais-tu, Verrina? Quel importun souci
Étend son voile épais sur ton front obscurci?
L'ami que ma jeunesse et chérit et révère
Détourne de nos jeux son visage sévère?
Mais, que vois-je, et pourquoi ce vêtement de deuil?
Pleures-tu quelque ami qui descend au cercueil?
Qui? moi, de tes chagrins j'ignore le mystère!
Ils semblent t'accabler; eh! bien, pourquoi les taire?
Dans mon cœur, Verrina, répands-les sans effroi;
Je veux sécher tes pleurs ou pleurer avec toi.

VERRINA.

Non, Fiesque, les douleurs pour toi ne sont pas faites;
Tu dois ta vie entière à l'ivresse des fêtes.

FIESQUE.

Pourquoi de l'amitié repousser les secours?

VERRINA.

De tes pensers joyeux pourquoi troubler le cours?

FIESQUE.

Autrefois, Verrina, tu me nommais ton frère.

VERRINA.

Oui, mais tous les enfants songent-ils à leur mère?
Entre nous, je le sais, un serment solennel
Serra de l'amitié le lien fraternel.
Ces nœuds étaient bien doux à mon âme attendrie;
Mais Fiesque était alors l'enfant de la patrie.
Quel est-il aujourd'hui? Réponds-moi!

FIESQUE.

Je t'entends.
Verrina, dans sa haine affermi dès longtemps,
D'un espoir mensonger caresse la chimère:
Des vrais Génois, dis-tu, la patrie est la mère;
Qu'ils s'immolent pour elle! On m'a vu, comme toi,
Des Doria, jadis, méconnaître la loi.
De rêves décevants ma jeunesse bercée
Voulait rappeler Gêne à sa splendeur passée;
Mais hélas! par le temps je fus désabusé!
Qui peut rendre la vie à ce corps épuisé?
Va, crois-moi, n'allons point former de vœux stériles,
Et charger nos beaux jours de chagrins inutiles!

Tant que sur nos coteaux flotteront nos moissons,
Tant que de la guitare animant les doux sons,
Nous presserons l'essor de nos danses rapides,
Tant que Chypre et Xérès dans nos coupes avides
Verseront à longs flots leur nectar précieux,
Chassons les noirs soucis et rendons grâce aux cieux!

MANFREDI.

Qu'oses-tu dire?

VERRINA.

Fiesque, est-ce là ta pensée?

FIESQUE.

Et pourquoi, nourrissant une haine insensée,
Du noble Doria repousser le pouvoir?
Il l'usurpa, sans doute! Il fallait le prévoir.
Quand d'un servile hommage honorant sa vaillance,
On flattait d'un vainqueur la superbe espérance,
Vous l'adoriez alors! Il gouverne aujourd'hui!
Le faible Octavio doit régner après lui;
Il le veut, j'y consens! Au jour de sa puissance
Son orgueil peut s'attendre à mon obéissance.
Au rang de ses sujets Fiesque sera compté!

VERRINA.

Toi qui naguère encor noblement irrité,
A l'espoir d'un vengeur palpitais d'allégresse;
Toi, plein des souvenirs de Rome et de la Grèce,
Et qui de leurs héros citant les noms fameux,
Dans les siècles futurs voulais vivre comme eux;
Est-ce toi que j'entends? Rappelle à ta mémoire
Ces jours où, parcourant notre immortelle histoire,
Tu voyais sous les coups de l'un de tes aïeux
Tomber Boccanera, ce despote orgueilleux,
Dont l'audace coupable et longtemps impunie,
Avait dans nos remparts fondé sa tyrannie.
Alors, fier de porter le nom de ce Génois,
Qui frappa l'oppresseur et nous rendit nos lois,
Tu voulais l'imiter!

FIESQUE.

Et quoi! ton imprudence
De ce peuple toujours rêve l'indépendance?
Projet fallacieux que l'erreur a dicté!

VERRINA.

Qu'entends-je? Et qui t'a dit que de la liberté
Nous ne pourrions un jour doter Gêne affranchie?

FIESQUE.

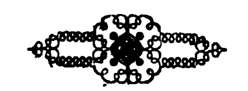
Mais cette liberté qu'est-elle? l'anarchie!
Qu'oses-tu désirer et quel est ton espoir?
Au peuple déchaîné livre un jour le pouvoir:
Que verrons-nous alors? la révolte insolente
De la flamme et du glaive armant sa main sanglante,
Donner, ôter l'empire, immoler tour à tour
L'idole de la veille et l'idole du jour;
La justice sans force et laissant en silence
Succomber tout Génois convaincu d'opulence;
Nos guerriers dans les fers expiant leurs exploits;
Le caprice élevant et renversant les lois;
Aux cris des factions la tribune livrée,
La vertu sans asile, et, dans Gêne éplorée,
Les plus vils citoyens, debout sur des tombeaux,
D'un pouvoir incertain s'arrachant les lambeaux.
Je fuis une anarchie en malheurs si fertile,
Et j'accepte un tyran, pour n'en pas avoir mille.

VERRINA.

Adieu, Fiesque. Sortons, Génois!

FIESQUE.

Non, arrêtez,
Amis, ne fuyez point ces jardins enchantés,
Où des banquets joyeux l'ivresse vous réclame.
A d'affligeants pensers pourquoi livrer notre âme?
Allons, cher Manfredi! Toi, Fondi, suis mes pas;
A nos heureux transports ne vous dérobez pas.
Verrina, je t'attends: d'une ingrate patrie
Les maux ont trop pesé sur ton âme flétrie;
Crains de tenter pour elle un périlleux effort!
Viens partager nos jeux, et laisse faire au sort.



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de Fiesque dans son palais; une fenêtre donne sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

FIESQUE seul, assis devant une table.

Par mes jeux décevants, le soupçon endormi,
A mes coups préparés livre mon ennemi.
Sa sœur, crédule et vaine, encourage ma flamme,
Et j'aveugle un despote, en trompant une femme.
Moi dans les fers d'Elvire !... Ils ont pu s'en flatter.
Hassan ne revient pas. Qui le peut arrêter ?
Cet esclave africain, dont j'éprouvai le zèle,
Soupçonne mes projets !... Qu'importe ? il est fidèle.
J'ai protégé ses jours ravis à l'échafaud ;
Qu'il soit mon instrument !... J'en rougis!... il le faut!
A mes desseins cachés son adresse est utile :
Pour moi des indigents il visite l'asile,
Voit tout, m'instruit de tout, n'a que moi pour appui.
Qu'il serve à mon triomphe, et qu'il parte aujourd'hui!
A ces fiers sénateurs rêvant l'indépendance,
Je n'ai point de mes vœux livré la confidence.
Leur but n'est pas le mien, et j'ai dû les tromper.
Je me servirai d'eux au moment de frapper.

SCÈNE II.

FIESQUE, HASSAN.

FIESQUE.

Approche et réponds-moi, je suis prêt à t'entendre :
Qu'as-tu vu ? Qu'as-tu fait ? et que peux-tu m'apprendre?

HASSAN.

A vos ordres soumis, j'ai parcouru les lieux
Où vit dans l'abandon ce peuple industrieux
Qu'à des travaux obscurs enchaîne l'indigence.

FIESQUE.

Quel est son sort ?

HASSAN.

L'opprobre !

FIESQUE.

Et son vœu ?

HASSAN.

La vengeance.

FIESQUE.

Et de mes dons sur lui quels seront les effets !

HASSAN.

Chacun honore Fiesque, et bénit ses bienfaits.

FIESQUE.

Au nom de Doria, quel sentiment s'éveille ?

HASSAN.

La haine.

FIESQUE.

Quels discours ont frappé ton oreille ?

HASSAN.

Des Français, disent-ils, nous subissions les fers ;
André de leurs vaisseaux a balayé nos mers,
Il nous a délivrés, mais sa coupable audace
A chassé nos tyrans pour régner en leur place !

FIESQUE.

On maudit sa puissance ? et nul dans l'avenir
Ne soupçonne un vengeur qui pourrait l'en punir ?

HASSAN.

Il en est un !... En vain leur désespoir le nomme.

FIESQUE.

Quel est-il ?

HASSAN.

Un guerrier qui promit un grand homme,
Et qui des opprimés dédaignant les soupirs
A d'illustres dangers préfère les plaisirs ;
Fiesque est son nom !

FIESQUE.

Ainsi m'observant en silence,
Ils semblent de ma vie accuser l'indolence !

HASSAN.

En tous lieux hautement éclate leur douleur :
Fiesque, répètent-ils, dont la jeune valeur
De ses concitoyens pouvait briser les chaînes,

Trahit le noble sang qui coule dans ses veines ;
Ce guerrier, qu'à la gloire appelaient ses aïeux,
Dans des plaisirs obscurs traine un nom glorieux ;
Livrant ses jours oisifs aux caprices d'Elvire,
De cette femme altière il a subi l'empire,
De nos deux oppresseurs il adore la loi !

FIESQUE.

Je les ai donc contraints à s'occuper de moi !

HASSAN.

Qu'entends-je !

FIESQUE.

Doria, qu'assiégent tant de haines,
De l'État au hasard laisse flotter les rênes ;
L'insensé !

HASSAN.

C'en est fait, le voile est déchiré,
Et Fiesque tout entier à mes yeux s'est montré.
Il conspire ! mon cœur va renaître à la joie.
Quel avenir sanglant devant nous se déploie !

FIESQUE.

Que dis-tu ? malheureux.

HASSAN.

Je suis las du repos !
Aux sables africains ravi par vos vaisseaux,
J'ai vu ces vils Génois trafiquant de ma vie,
Enchaîner aux douleurs ma jeunesse asservie.
Indigné de mes fers, j'ai reconquis mes droits ;
J'ai méprisé vos mœurs, j'ai détesté vos lois.
Armé pour les braver, je fus proscrit par elles,
Et ceux qui, m'arrachant aux tentes paternelles,
M'ont de la liberté ravi le doux trésor,
Si le poignard en main, j'exigeais un peu d'or,
Osaient, de leurs bourreaux invoquant la vengeance,
De je ne sais quel nom flétrir mon indigence.

FIESQUE.

Eh! bien, de mon crédit te prêtant le secours,
A la rigueur des lois j'ai dérobé tes jours.

HASSAN.

Je le sais, et dès lors ce bienfait, à ma haine,
Révéla vos projets et l'avenir de Gêne :
Eh quoi ! me dis-je, Fiesque, entouré de plaisirs,
Des dangers d'un esclave occupant ses loisirs,
Aux lois qui m'ont proscrit arrache leur victime ?
Sans doute il a besoin de ce qu'on nomme un crime !
Oui, j'osai soupçonner ce fastueux repos,
Et vos bontés pour moi m'annonçaient des complots.
Je vous ai deviné !... Parlez, que faut-il faire ?

FIESQUE.

Être en tous lieux, tout voir, tout entendre et se taire.

HASSAN.

Comptez sur moi ; je cours...

FIESQUE.

Non, demeure : aujourd'hui
J'attends mille guerriers qui, m'offrant leur appui,
Et rassemblés hier dans la forêt prochaine,
Vont, par divers sentiers, s'introduire dans Gêne.
Écoute : quelques-uns de ces futurs vengeurs
Paraîtront sous l'habit de pieux voyageurs
Qui, brûlant d'accomplir un saint pèlerinage,
Vont adorer la Vierge et parer son image ;
D'autres ont emprunté, pour entrer dans nos murs,
Les grossiers vêtements de ces mortels obscurs
Que l'indigence arrache aux monts de la Savoie.
La guitare à la main, ceux-ci feignant la joie,
S'offriront à tes yeux tels que ces troubadours
Qui chantent le plaisir, la gloire et les amours,
Ou tels que ces soldats qui vont de ville en ville,
Vendre à l'or étranger leur courage servile !
Surveille leur entrée, écarte le soupçon,
Et garde-toi surtout de prononcer mon nom :
Ils ne connaissent pas la main qui les achète.
Protége les détours de leur marche discrète ;
C'est moi qui l'ai tracée ! Un chemin différent
Les conduit tous au but où chacun d'eux se rend ;
Les vastes souterrains du prochain monastère
D'un asile sacré me prêtent le mystère.
Qu'ils entrent, et tout prêts à marcher sur mes pas,
Qu'ils attendent mon ordre et n'interrogent pas.

HASSAN.

Il suffit.

FIESQUE.

J'attends plus encor de ta prudence :
Quelques Génois jaloux de leur indépendance
La veulent conquérir !... Protégeons leur effort :
Quatre vaisseaux armés vont entrer dans le port ;
Le peuple à cet aspect s'étonnera peut-être ;
On va t'interroger : tu diras que ton maître,
Vengeur de Gêne et las de tant d'affronts soufferts,
Aux brigands africains veut disputer les mers,
Et, loin de sa patrie écartant les ravages,
Châtier leur victoire et purger nos rivages.
Obéis !

SCÈNE III.

FIESQUE, seul.

Du combat le jour est arrivé ;
Le voile qui me couvre est déjà soulevé !
De tous ces mécontents, qu'irrite l'esclavage,
Qu'a fait pour les Génois le stérile courage ?
Leur courage se perd en frivoles discours :
Las de ramper sans cesse, en murmurant toujours,
Ils m'observent... Bientôt je me ferai connaître ;
Ils cherchent un complice, ils trouveront un maître !
Doge, républicains, je ne crains rien de vous !
Fiesque court à son but et vous trompera tous ?
Le plaisir me protége ; au doux bruit d'une fête,
Ma victime s'endort et le soupçon s'arrête !
(Il s'approche de la fenêtre.)
Gênes, noble cité, majestueux remparts,
Vaste mer, champs heureux, qu'embrassent mes regards !
Un simple citoyen aujourd'hui vous salue ;
Demain, de votre roi vous charmerez la vue !
On vient ! c'est Léonor ! à ses soupçons jaloux,
La trompeuse apparence a livré son époux ;
Son désespoir m'accuse, et peut-être sa haine !

SCÈNE IV.

FIESQUE, LÉONOR, suivie d'une femme qui dépose un coffre sur la table.

FIESQUE.

Que vois-je ? près de moi quel sujet vous amène ?
Quels soucis inquiets hâtant votre réveil,
Loin de vous, Léonor, ont chassé le sommeil ?

LÉONOR.

Je viens à vos bontés demander une grâce :
Écoutez-moi.

FIESQUE.

Pour vous que faut-il que je fasse,
Je ne vous comprends pas ! De vos paisibles jours,
Quels chagrins inconnus ont pu troubler le cours ?
Parlez !

LÉONOR.

Hélas ! je sens que je suis importune !
Fiesque, pardonnez-moi ! la trompeuse fortune,
Jusqu'ici de ses dons se plut à me parer,
Fiesque était mon époux ! qu'avais-je à désirer ?
Je croyais au bonheur... Il n'est point sur la terre !
Triste aujourd'hui, traînant mon chagrin solitaire,
En des lieux où mon cœur rêva des jours plus doux,
J'y vois encore un maître, et je n'ai plus d'époux ?
Près de vous, la douleur me trouve sans défense :
Souffrez que je retourne aux lieux de mon enfance.
Sous le toit paternel, à mon cœur éperdu,
Tout ne parlera pas du bien que j'ai perdu ;
D'innocents souvenirs sans cesse environnée,
Aux jours de mon printemps je serai ramenée ;
Je dirai : Ce bonheur qui fascina mes yeux,
Ces doux serments d'amour, cet hymen glorieux,
Tout fut un songe vain, que l'orgueil a fait naître ;
Je le dirai souvent !... je le croirai peut-être !
Ou si la vérité, dissipant mon erreur,
Parfois de mes destins me retrace l'horreur,
D'un espoir mensonger abjurant la chimère,
Pour pleurer avec moi, du moins, j'aurai ma mère.

FIESQUE.

Qu'entends-je, Léonor ? quel étrange discours !

LÉONOR, montrant le coffre.

Mon cœur souffrant et faible a besoin de secours.
Tenez, je vous les rends ces gages de tendresse
Qui d'un bonheur constant me semblaient la promesse.
Reprenez-les, peut-être ils vous rappelleront,
Qu'en des jours plus sereins, fier d'en parer mon front,
Vous aimiez à me voir, de vos dons embellie,
Partager des transports que votre cœur oublie !
Ils ont fui ces beaux jours !... Je vous les rends encor
Ces écrits mensongers où de sa Léonor
Fiesque abusant jadis la crédule espérance,
D'un amour éternel déposa l'assurance ;
Il faut m'en séparer ! Dévouée au malheur,
Je ne veux emporter d'ici que ma douleur.

FIESQUE.

Par quelle erreur, ô ciel, votre âme fut séduite !
Calmez-vous.

LÉONOR.

A l'autel votre choix m'a conduite :
Je n'ai point mérité qu'il s'arrêtât sur moi,
Je le sais ; mais du jour où, me donnant sa foi,
Fiesque offrit à mes vœux un bonheur légitime,
Son épouse a du moins mérité son estime :
Me faudra-t-il toujours dévorer mes chagrins,
Et des femmes de Gêne essuyer les dédains ?
Je vois à mon aspect sourire les cruelles !
Je comprends leurs regards ! « La voilà, » disent-elles,

« C'est cette Léonor, fière de son époux,
» Qui dans Gênes longtemps sembla régner sur nous,
» Qui s'enorgueillissait d'un illustre hyménée;
» La superbe aujourd'hui languit abandonnée! »
Je ne le cache point; vaine de votre choix,
J'aimais à leur vanter votre amour et mes droits;
Me parant à leurs yeux du nom de votre épouse,
Mon orgueil triomphait de leur beauté jalouse,
Heureuse du présent, je bravais l'avenir.
Hélas! était-ce vous qui deviez m'en punir?

FIESQUE.

Non, non, cessez d'en croire une vaine apparence,
Que votre cœur trompé renaisse à l'espérance!
Dès que l'astre éclatant qui se lève à nos yeux,
Aux ombres de la nuit aura cédé les cieux,
Léonor jugera si mon cœur infidèle
Chercha d'autres amours et s'est retiré d'elle;
Léonor jugera si mes desseins secrets
N'ont pas dû se cacher aux regards indiscrets,
Et s'il ne fallut pas, domptant un vain scrupule,
Occuper des Génois l'oisiveté crédule;
Vous connaîtrez alors ce qu'il m'en a coûté!
Mais jusqu'à ce moment, si longtemps souhaité,
Quels que soient les soupçons où votre amour se livre,
D'un regard curieux craignez de me poursuivre;
Dans cette route obscure où s'engagent mes pas,
Attendez en silence et ne m'accusez pas.

LÉONOR.

Quel langage!

FIESQUE.

Crois-moi, bientôt tu pourras lire
Dans ce cœur combattu que ta douleur déchire,
Ma Léonor!

LÉONOR.

O ciel! l'ai-je bien entendu?
L'époux que je pleurais me serait-il rendu?
Je devrais te haïr! Eh bien! vois ma faiblesse,
J'adore malgré lui l'ingrat qui me délaisse,
Et mon cœur, d'un amour pour moi d'un si haut prix,
Recueille avidement les plus faibles débris.
Te haïr! qu'ai-je dit? garde-toi de me croire:
Non, déjà ton parjure est loin de ma mémoire.
Écoute: je pourrai, si tu dois me trahir,
Mourir de ma douleur, mais non pas te haïr!

FIESQUE.

Accorde à mon amour la faveur qu'il implore:
Avant de me juger, attends un jour encore,
Un seul jour, et tes maux sont finis à jamais!
Oui, ton cœur y consent, oui, tu me le promets,
Et tu ne voudras point tromper mon espérance!

LÉONOR.

Hélas! je promets tout!... mais de ton inconstance
Si, malgré mes soupçons, je n'ai point à gémir,
Il est d'autres malheurs dont mon cœur doit frémir!
Oui, tes discours obscurs cachent quelque mystère
Qui pèse sur ton cœur et que tu veux me taire:
Quel est-il?... Mon amour craint de t'interroger.
O ciel! s'il était vrai! si quelque affreux danger
Attendait mon époux et menaçait sa vie?
Naguère de soupçons, de chagrins poursuivie,
Faible et dans l'abandon, loin de toi je pleurais,
Eh bien! ces jours de deuil, je les regretterais,
Je souffrais seule au moins! Dieu puissant que j'implore,
Protége mon époux, et qu'il m'outrage encore!

FIESQUE.

Dissipe un vain effroi, tes chagrins vont finir.
Et pourquoi, Léonor, redouter l'avenir?
Non, de tes maux passés écarte la mémoire;
L'avenir nous promet le bonheur et la gloire.

LÉONOR.

Je tremble malgré moi!

FIESQUE.

Cesse de t'affliger.

LÉONOR.

Tu me parles de gloire! en est-il sans danger?

FIESQUE.

Chasse, je t'en conjure, une effrayante image.
Mon amour ne peut-il réveiller ton courage?
Crois-moi, nos vœux demain te seront tous connus.
Espère un heureux sort, et ne m'accuse plus.
J'entends du bruit... Bientôt j'irai sécher tes larmes.
Rentre.

LÉONOR.

Eh bien! tu le veux? je bannis mes alarmes.
Mais ton sort est mon sort, tes périls sont les miens:
Je t'ai donné mes jours, Fiesque... Tu t'en souviens?
Tu ne l'oublieras pas?... Adieu; je vais t'attendre.

SCÈNE V.

FIESQUE, HASSAN.

FIESQUE.

Qui, moi? je trahirais un dévouement si tendre!
Non! non! C'est toi, Hassan! que viens-tu m'annoncer?
Mes soldats?

HASSAN.

Au combat brûlant de s'élancer.

FIESQUE.

Ils sont ici ?

HASSAN.

J'ai su, jusques au monastère,
De leurs déguisements protéger le mystère :
Tout est prêt.

FIESQUE.

Mes vaisseaux ?

HASSAN.

Sont dans le port.

FIESQUE.

Ta voix,
Sur mes desseins futurs, a trompé les Génois ?

HASSAN.

Le Maure à ce succès n'a pas borné son zèle :
Ma prudence a fait plus que vous n'attendiez d'elle.

FIESQUE.

Comment ?

HASSAN.

D'Octavio connaissez-vous le seing ?

FIESQUE.

Oui.

HASSAN, lui remettant un papier.

Regardez.

FIESQUE.

Que vois-je !

HASSAN.

Au poignard assassin,
De douze sénateurs il dévouait la tête.

FIESQUE.

O ciel !

HASSAN.

Il veut leur mort, et sa haine l'achète.

FIESQUE.

Quoi ! l'infâme a signé l'ordre de les frapper ?

HASSAN.

Nul à ses coups sans moi ne pouvait échapper.

FIESQUE, parcourant le papier.

Douze noms glorieux qu'un peuple entier vénère !...
Mais qui t'a pu livrer cet ordre sanguinaire ?

HASSAN.

Votre or... J'ai vu le chef de ces infortunés
Qu'à des périls constants vos lois ont condamnés,
Et qui, prêts au supplice et bravant les souffrances,
Vendent un fer docile à toutes les vengeances.
Avant que vos bienfaits me vinssent protéger,
Parmi ces malheureux on m'a vu me ranger.
Je rencontre en ces murs le brave qui les guide :
Étonné, je soupçonne un complot homicide,
Je lui parle, il se tait; je fais briller de l'or;
Je l'entraîne, il me suit, m'écoute, hésite encor;
Mais enfin sa raison, par l'ivresse enchaînée,
A mes séductions languit abandonnée,
Il se rend, me remet la liste des proscrits,
Et de sa trahison il emporte le prix.

FIESQUE.

Parle, d'un tel service exige le salaire.

HASSAN.

J'aurai bientôt le seul qu'attende ma colère :
Les larmes des Génois.

FIESQUE, à part.

Et j'ai besoin de lui !

HASSAN.

Ce n'est pas tout encore ! Écoutez : aujourd'hui
J'ai su qu'Octavio, dans le fond de son âme,
Nourrissant en secret une coupable flamme,
De la jeune Berta suivait partout les pas;
Qu'elle tremble !

FIESQUE.

Il est vrai, je ne l'ignorais pas.
Ce criminel amour dont l'ardeur le dévore,
A mes vastes desseins pourra servir encore.

HASSAN.

Il vient de se souiller d'un nouvel attentat.

FIESQUE.

Qu'a-t-il fait ?

HASSAN.

On prétend qu'au milieu du sénat,
Aux ordres insolents qu'avait dictés sa rage,
Vos généreux amis refusaient leur suffrage,
Et que, pour les contraindre, appelant ses soldats,
Il les a menacés des fers ou du trépas.
Le peuple, en apprenant cette nouvelle offense,
Partout des sénateurs embrasse la défense.
On s'assemble, on murmure, on songe à les venger.

FIESQUE.

L'imprudent ! son orgueil lui cache le danger;
Tout marche vers le but où mon audace aspire
Lui-même à mon triomphe Octavio conspire.
Mais qu'entends-je ? des cris s'élèvent jusqu'aux cieux !

HASSAN, regardant par la fenêtre.

Oui, le peuple en tumulte approche de ces lieux,
Vers le palais ducal tournant des yeux farouches.

FIESQUE.

Quel bruit ?

HASSAN.

Le nom de Fiesque est dans toutes les bouches.

FIESQUE.

Mon nom? que veulent-ils? Cours, et que sans délais
A cette populace on ouvre mon palais.

SCÈNE VI.

FIESQUE, seul.

Allons, de cette foule inconstante et légère,
Rallions à mes vœux la fureur passagère;
En plaignant ses malheurs, échauffons son courroux.

SCÈNE VII.

HASSAN, FIESQUE, Génois.

FIESQUE.

Génois, qui vous attire, et que demandez-vous?
Votre plainte à mon cœur n'est jamais importune,
Et mon palais toujours s'ouvrit à l'infortune;
Vous le savez; parlez, dites-moi vos douleurs,
La main de votre ami peut essuyer vos pleurs.

UN GÉNOIS.

Nos malheurs sont au comble.

FIESQUE.

Hélas! je les partage.

LE GÉNOIS.

Du sénat et du peuple ignorez-vous l'outrage?
De nos droits méconnus les nobles défenseurs
Ont osé résister aux vœux des oppresseurs,
Ils ont été bannis de l'enceinte sacrée!
Aux fureurs d'un tyran Gêne entière est livrée!

FIESQUE.

Oui, mais de ces transports, de ces cris furieux,
Enchaînez à ma voix l'essor audacieux:
Se peut-il? c'est à moi que s'adressent vos larmes?
Croyez-vous donc que Fiesque ignore les alarmes?
Sous un pouvoir sans frein, comme vous incliné,
Suis-je donc moins esclave et moins infortuné?
Peut-être Octavio, que nul forfait n'arrête,
Aux meurtriers demain aura livré ma tête.

LE GÉNOIS.

Nous vous défendrons tous! c'est à lui de trembler.

FIESQUE.

Ah! du moins, puisse-t-il avant de m'immoler,
Ne me pas enlever ma plus douce espérance!
Oui, si je peux encor, soulageant leur souffrance,
A mes concitoyens prodiguer mes secours,
Avec moins de regret j'abandonne mes jours!

LE GÉNOIS.

Noble Fiesque!

FIESQUE, s'approchant de lui.

C'est vous qu'une aveugle furie
Força naguère à fuir les champs de la patrie!

LE GÉNOIS, étonné.

Mes maux vous sont connus!

FIESQUE.

Ils seront réparés.

(Il s'approche des Génois, et s'arrête auprès de chacun d'eux avec intérêt et affection.)

Je sais, Lothario, quels affronts vous pleurez:
Votre épouse future à vos bras enlevée,
Votre chaumière en feu...

LE GÉNOIS.

Vos soins l'ont relevée!

FIESQUE.

N'en parlons plus!... Et vous, Fiorelli, Stéphano,
Infortuné Bertram, Stella, Noldi, Sténo...
On m'a dit les tourments dont vous fûtes victimes;
D'Octavio partout je retrouve les crimes.

LE GÉNOIS.

Amis, il sait nos noms!

FIESQUE.

Mes yeux veillent sur vous.

LE GÉNOIS.

Généreux bienfaiteur, Gêne est à tes genoux;
Vois son peuple adorant tes vertus, ton courage!

FIESQUE.

Craignez Octavio, n'éveillez pas sa rage.
Nous n'avons plus de lois, et vous devez savoir
Qu'après lui, Doria lui transmet son pouvoir,
Votre sang et vos biens deviendront sa conquête,
Et le bandeau ducal ceindra bientôt sa tête!

LE GÉNOIS.

Non.

FIESQUE.

Qui peut s'opposer aux vœux de son orgueil?
Si Gênes ranimée, et sortant d'un long deuil,
Rencontrait un vengeur, à son pays fidèle,
Qui fût heureux de vaincre ou de périr pour elle;

Sans doute par ses soins l'État serait sauvé ;
Mais existe-t-il ?

LE GÉNOIS.

Oui ; le peuple l'a trouvé !
Il est digne du trône, il sera notre maître !
Son nom...

FIESQUE.

Fiesque, Génois, ne le veut point connaître !
Allez : d'Octavio le soupçonneux courroux
Peut-être punirait mon dévouement pour vous ;
Il n'accueille jamais l'infortuné qui pleure...
Quand le soir aux plaisirs livrera ma demeure,
Venez à votre ami raconter vos revers,
A tous les malheureux mes trésors sont ouverts,
Qu'ils accourent, mes soins adouciront leur peine.

LE GÉNOIS.

Fiesque est l'heureux sauveur, le seul espoir de Gêne !

FIESQUE, les conduisant.

(Bas au Maure.)

Il n'est que votre ami... Va, je compte sur toi,
Suis-les...

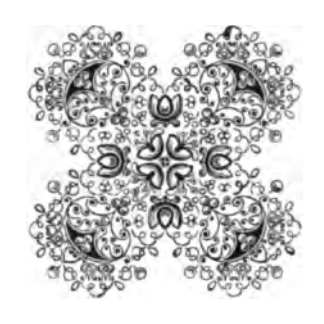
LE GÉNOIS.

Nous reviendrons, Fiesque.

(Ils sortent.)

FIESQUE, à part.

Gêne est à moi.



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du palais de Verrina.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERRINA, BERTA.

BERTA.

N'est-il plus ici-bas de bonheur pour mon père?
L'instant qui nous rassemble est un instant prospère;
Ce front morne et rêveur ne peut-il s'éclaircir?
Quels que soient vos chagrins, je veux les adoucir.
Oh! que ma voix pénètre en votre âme attendrie,
Je suis votre Berta, votre fille chérie!

VERRINA.

A de pareils chagrins ton âge est étranger.

BERTA.

En est-il que mon cœur ne veuille partager?

VERRINA.

Je pleure ma patrie.

BERTA.

Il vous reste une fille.

VERRINA.

Ah! mes concitoyens sont aussi ma famille;
Mais, non, c'est trop longtemps m'irriter de leurs fers,
C'est trop m'associer aux maux qu'ils ont soufferts,
Ces indignes Génois, faits pour ramper sans cesse,
Sous le joug qu'un barbare impose à leur bassesse.
Toi seule, de tes soins m'apportant le secours,
D'un bonheur pur encor rempliras mes vieux jours.
Oh! ma fille, je touche au terme de la vie,
A mon amour, au moins, on ne t'a pas ravie.
Le dirai-je? Souvent un horrible soupçon
A passé dans mon âme et troublé ma raison;
Oui, Berta, j'ai cru voir, et j'ai vu dans nos fêtes
L'infâme Octavio, dédaignant ses conquêtes,
Muet, et, devant toi, tout à coup arrêté,
D'un regard insolent profaner ta beauté?
S'il osait!... Sur mon cœur, oh! viens que je te presse,
Laisse-moi rassurer ma craintive tendresse!

BERTA.

Quels présages affreux vous viennent agiter?

VERRINA.

Dans ses lâches projets qui pourrait l'arrêter?
Tu le connais!... Mais, non, sa fureur ennemie
N'oserait d'un vieillard conspirer l'infamie;
Je m'égarais, Berta, chassons un vain effroi;
Je suis heureux encor, ma fille est près de moi!
Écoute: les chagrins ont hâté ma vieillesse,
Je veux à d'autres soins confier ta faiblesse;
Du jeune Manfredi j'ai reçu les aveux,
Il t'aime!... Eh bien! Berta, je comblerai ses vœux;
Et, puisque notre gloire est à jamais flétrie,
Détournant mes regards des maux de la patrie,
Je veux de votre hymen allumer le flambeau,
Et voir votre bonheur en entrant au tombeau!

BERTA.

Mon père!

SCÈNE II.

MANFREDI, VERRINA, BERTA.

VERRINA.

Manfredi, viens, notre cœur t'appelle,
Tes vœux me sont connus; mon amitié fidèle
Veut enfin les combler et rapprocher le jour
Que depuis si longtemps implore ton amour;
A tes soins, mon ami, je vais léguer ma fille,
Et, cherchant un refuge au sein de ma famille,
J'abjure désormais un espoir mensonger:
J'adorais mon pays, je voulais le venger;
N'y pensons plus!

MANFREDI.

Grand Dieu! que dites-vous, mon père?
Accablé de nos maux, vous fuyez? Moi, j'espère!
On usurpa nos droits, ils seront reconquis!
Détrompez-vous! paré du nom de votre fils,
A mon bras désormais il n'est rien d'impossible;

Opposons aux revers un courage inflexible :
Les flambeaux de l'hymen pour moi vont s'allumer ;
Berta, la gloire est chère à qui sait bien aimer,
Mon cœur en a besoin ; voici l'heure venue
Où va se révéler ma jeunesse inconnue ;
J'ombragerai l'autel des palmes de l'honneur !
Digne de votre amour, armé de mon bonheur,
De ce peuple opprimé je veux briser la chaîne,
Et vous offrir pour dot la liberté de Gêne.

BERTA.

Qu'entends-je ?... Ah ! les soupçons veillent autour de nous !
N'exposez pas des jours qui ne sont plus à vous ;
Faudra-t-il, quand mon cœur rêvait un sort prospère,
Craindre pour mon époux et trembler pour mon père ?
Dans la route où vos vœux brûlent de s'engager,
Vous voyez le triomphe et je songe au danger !
Je suis jeune et timide, excusez ma faiblesse !
Consoler notre père, embellir sa vieillesse,
Voilà votre devoir, Manfredi, c'est le mien !

VERRINA.

Avant d'être mon fils il était citoyen !
Ne tente point, Berta, d'enchaîner son courage ;
Il ranime mon cœur flétri par l'esclavage :
Je suis fier des liens qui vont l'unir à moi !
Va, laisse-nous, ma fille, et calme ton effroi.
Quelqu'un vient.

BERTA.

Prosternée à l'autel de Marie,
Je vais prier pour vous !

MANFREDI.

Priez pour la patrie !

SCÈNE III.

MANFREDI, VERRINA, FONDI, SÉNATEURS.

VERRINA.

Te voilà, cher Fondi !... Que vois-je ? sur ton front
Je crois lire...

FONDI.

L'espoir de venger notre affront.

VERRINA.

Que dis-tu ? Cet espoir, Fondi, qui l'a fait naître ?

FONDI.

Les Génois indignés ne veulent plus de maître ?

VERRINA.

Comment ?... et quel garant ?...

FONDI.

Furieux, égaré.
De vous, de Manfredi, je m'étais séparé ;
Nourissant dans mon cœur une haine profonde,
Seul, j'errais dans les lieux où la misère abonde,
Et de Gêne, à pas lents, j'atteignais les remparts ;
Soudain j'entends du bruit, je vois de toutes parts
De nombreux citoyens s'assembler en tumulte ;
Ardents à prodiguer la menace et l'insulte,
Les uns d'Octavio dénoncent l'attentat ;
D'autres parlent du peuple et des droits du sénat ;
Dans les cœurs irrités la révolte fermente ;
On marche, on s'interroge, et la foule s'augmente ;
Et je vois s'y mêler ces hommes turbulents,
Souvent de leurs travaux déserteurs insolents,
Qui, couverts de haillons, à la misère en proie,
Pour parer notre orgueil, tressent l'or et la soie ;
Ils poussaient jusqu'au ciel des cris audacieux ;
J'accours !... D'un bienfaiteur qui se cache à nos yeux,
Leur richesse d'un jour trahissait l'opulence ;
Je m'attache à leurs pas, et j'écoute en silence ;
Leurs discours ont bientôt confirmé mon soupçon,
Et leur reconnaissance a prononcé son nom.

VERRINA.

Quel est-il ?

FONDI.

Fiesque.

MANFREDI.

Fiesque !

FONDI.

On le vante, on l'honore ;
Ses bienfaits cachent-ils un projet que j'ignore ?
Ou veut-il seulement, par de généreux soins,
De ces infortunés prévenir les besoins !
Je ne sais, Verrina, mais de son assistance
Vous avez, comme moi, reconnu l'importance ;
Pour abattre un pouvoir qu'il est temps de punir,
Il faut à nos complots le forcer de s'unir,
Et révélant enfin l'ardeur qui nous enflamme,
D'un regard scrutateur interroger son âme.

VERRINA.

J'y souscris.

MANFREDI.

Mais comment pénétrer ses secrets ?

VERRINA.

Nous pouvons les connaître et les moyens sont prêts.

MANFREDI.

Expliquez-vous, mon père !

VERRINA, les dirigeant vers un tableau voilé.

Approchez : sous ce voile,
Un immortel pinceau fit respirer la toile ;
Là, de Boccanera renversant le pouvoir,
De nos braves aïeux s'arme le désespoir ;
Ainsi que Doria trompant Gênes flétrie,
Boccanera jadis enchaîna sa patrie ;
Un Fiesque dans son sein enfonça le couteau !
La chute du tyran revit dans ce tableau ;
Là, le glaive à la main, ses nombreuses victimes
Lui viennent demander compte de tous ses crimes,
Et l'arrachent du trône où siégeait son orgueil ;
Tandis que, dépouillés de leurs habits de deuil,
Des femmes, des enfants, en essuyant leurs larmes,
Rendent grâces à Dieu du succès de leurs armes !
Ce chef-d'œuvre inconnu, que je cache en ces lieux,
Des oppresseurs de Gêne eût offensé les yeux ;
Avec ces fiers Génois le cœur d'intelligence
Frémit à leur aspect de haine et de vengeance :
Fiesque aisément s'enflamme aux merveilles des arts,
Sur ce tableau terrible appelons ses regards !
D'une grande action l'image retracée
Vers de nobles desseins emporte sa pensée ;
Qu'il regarde ! et bientôt ses sentiments secrets
Devant nous, malgré lui, passeront sur ses traits.

MANFREDI.

De ce fragile espoir qu'attendez-vous ?

VERRINA.

Peut-être
D'un premier mouvement il ne sera pas maître,
Son trouble, un geste, un mot, le peuvent découvrir :
Ce seul moyen nous reste, il y faut recourir.

MANFREDI.

Qu'il se déclare enfin !

VERRINA.

Je l'attends : voici l'heure
Où sa jeune amitié visite ma demeure,
Voyons s'il plaint les maux de ses concitoyens.
Le voici ! Que vos yeux s'attachent sur les siens.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FIESQUE.

FIESQUE.

Eh bien ! cher Verrina, ton âme consternée
Vers des pensers plus doux est-elle ramenée ?
Je veux aux noirs chagrins qui consument tes jours
De mes soins assidus apporter les secours.
Ne les rejette pas ! que ma voix te console !
L'amitié reste au moins quand le bonheur s'envole.

VERRINA.

Je rends grâce à tes soins, Fiesque, et tout est changé ;
Ce peuple par nos bras ne peut être vengé,
Nous nous flattions en vain de bannir ses alarmes :
Eh bien ! de tes conseils nous savourons les charmes.
C'en est fait, désormais à de nobles plaisirs
Nous voulons, comme toi, consacrer nos loisirs ;
Fiesque des jours passés de notre antique gloire
Ne nous entendra plus fatiguer sa mémoire,
Et j'allais, entouré des prestiges des arts,
D'un immortel chef-d'œuvre enchanter leurs regards.
Viens, et devant la toile où frémit leur courage,
Aux héros avec nous apporte ton hommage.

(Il découvre le tableau.)

Regarde.

MANFREDI, à part.

(Aux sénateurs.)

A nos soupçons il ne peut échapper.

FIESQUE, à part.

On m'observe.

VERRINA, devant le tableau avec exaltation.

Regarde ! ils sont prêts à frapper !
Sous leur courroux vengeur Boccanera succombe,
Reconnais ton aïeul ! Il l'entraîne à la tombe !
Génois, rangez-vous tous près de vos défenseurs,
Frappez !... Vengeance à Gêne et mort aux oppresseurs !
Aux pleurs des citoyens quels cœurs seraient rebelles ?
Vois, Fiesque, ils sont armés !

FIESQUE, indiquant du geste un groupe de femmes placé dans le tableau.

Que ces femmes sont belles !

VERRINA.

Qu'entends-je ?...

MANFREDI.

Fiesque !...

FONDI.

Ainsi, tout espoir est perdu !

VERRINA.

Eh bien! braves Génois, vous l'avez entendu?
Le voilà ce héros, ce guerrier magnanime,
Pour venger son pays choisi par votre estime!
Ne l'admirez-vous pas?...

MANFREDI.

Qu'est-il besoin de lui?
Génois, c'est trop longtemps implorer son appui!...
Du peuple, au sein des jeux, qu'il dédaigne les larmes,
Le courage nous reste, et nous avons des armes!

VERRINA.

Oui, Fiesque, c'en est fait, le mépris...

FIESQUE.

Le mépris!...
Insensés!... Mais dis-moi, n'entends-tu pas des cris?
N'ont-ils pas retenti dans ton âme troublée?
Vois, une femme accourt, tremblante, échevelée,
C'est ta fille!

VERRINA.

Berta!

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERTA.

BERTA.

Mon père, sauvez-moi!

VERRINA.

Que vois-je? quel désordre! et d'où vient cet effroi?

BERTA.

Ah! ne me quittez pas, Génois, je vous implore!
Regardez: il est là qui me poursuit encore!

VERRINA.

Rassure-toi, ma fille.

BERTA.

Oui, mon père, c'est vous?

MANFREDI.

Vous entendez la voix d'un père et d'un époux,
Ne craignez rien, Berta!

BERTA.

Je demande vengeance!

VERRINA.

Contre qui!

BERTA.

De Marie implorant la clémence,
Je priais sans témoins dans ce lieu retiré,
Qu'à la mère du Christ mes vœux ont consacré;
Sur mes lèvres soudain la prière s'arrête,
Et tremblante je vois en détournant la tête,
Dans l'asile pieux trois Génois s'élancer.
Je frémis!... Jusqu'à moi l'un d'eux ose avancer,
Et sa lâche fureur, méprisant ma faiblesse,
Veut au toit paternel arracher ma jeunesse.

MANFREDI.

Grand Dieu!

VERRINA.

Ma fille?

BERTA.

En vain j'embrasse ses genoux,
Le barbare déjà m'entraînait loin de vous,
C'en était fait!... Ma main s'arme de son épée,
Il recule!... et ravie à sa fureur trompée,
J'accours, dans votre sein déposant ma douleur,
A l'amour paternel demander un vengeur!

VERRINA.

Qui t'offensa? réponds sans tarder davantage!

BERTA.

Un masque à mes regards dérobait son visage!

VERRINA.

Qu'entends-je! et dans ton cœur rien n'éveille un soupçon?

BERTA.

Oui, mon père, sa voix m'a révélé son nom!

VERRINA.

Eh bien!

BERTA.

Octavio!

VERRINA.

Dieu!

MANFREDI.

Vous serez vengée!

VERRINA.

Mes armes!...

FONDI, l'arrêtant.

Malheureux!...

VERRINA.

Ma famille outragée!
Mon nom flétri!...

FONDI.

Calmez cet affreux désespoir,

BERTA.

Mon père!

VERRINA.

Le barbare! oui, j'ai dû le prévoir,
Que des plus saintes lois son audace affranchie

Attacherait l'opprobre à ma tête blanchie !
Génois, vous le savez, j'ai vieilli dans les pleurs,
Ma fille, seul appui qui reste à mes douleurs,
M'aidait à supporter le fardeau de la vie,
A mes bras paternels sera-t-elle ravie?...
Regardez!... son aspect semble vous glacer tous!
Vous gémissez sur moi!... Tremblez aussi pour vous!
Suffit-il aujourd'hui de clameurs passagères?
Ma cause est maintenant celle de tous les pères!
C'est la vôtre, Génois! vous serez tous flétris!
Contre un vil ravisseur est-il quelques abris!
Il souille nos foyers! De ses complots infâmes
Qui défendra vos sœurs, vos filles et vos femmes?
Venez, rassemblez-vous autour de mon poignard,
Et ne repoussez pas les larmes d'un vieillard!
C'est un père outragé qui réclame vengeance!

BERTA.

Nous l'obtiendrons! Génois, vous prendrez ma défense!
Écoutez tous!... Un lâche a fait rougir mon front!
Eh bien! jusqu'à l'instant où, vengeant mon affront,
Vos bras seront baignés dans le sang du barbare,
Du reste des humains son forfait me sépare!
Un guerrier généreux m'avait donné sa foi :
Amour, hymen, bonheur, tout est perdu pour moi!
Un cloître est désormais ma dernière demeure :
Que Berta disparaisse, ou que Doria meure!
Au sort d'un peuple entier mon sort vient de s'unir :
Cessez donc de me plaindre et songez à punir!...
Armez-vous!... Combattez!...

VERRINA.

Vous venez de l'entendre!
Pour frapper maintenant qui parlera d'attendre?
Ses pleurs accuseront vos timides délais!...
Doria règne encor!...

MANFREDI.

Courons à son palais!
Traînons son corps sanglant aux pieds de la victime,
Amis!... Honte éternelle au cœur pusillanime,
Transfuge de la gloire au sein des voluptés;
Laissez-lui ses plaisirs et suivez-moi!

FIESQUE, les arrêtant, et se plaçant au milieu d'eux.

Restez!

FONDI.

Comment!

FIESQUE.

Où vous égare une fougue insensée?...
Ne vouliez-vous pas lire au fond de ma pensée?
Ne prétendiez-vous pas, d'un regard indiscret,
Percer le voile obscur qui couvre mon secret?
Vous l'osiez soulever!... et moi je le déchire!
Votre oisive fureur, ardente à les maudire,
Des tyrans, à grands cris, conspire le trépas :
Génois!... moi je les frappe, et ne les maudis pas!

VERRINA.

Qui? toi!

FIESQUE.

Vous avez cru que ma haine endormie,
Des fers que nous portons acceptait l'infamie?...
Vous qui des oppresseurs dénonciez les excès,
Qu'avez-vous fait contre eux?... Vous parliez?... j'agissais?
Qu'ont produit vos discours, vos éternels murmures?
Ont-ils délivré Gêne et vengé nos injures?
En agitant vos fers, les avez-vous brisés?
Savez-vous quel destin vous menaçait? Lisez!

(Il leur remet la liste de proscription.)

FONDI.

Grand Dieu!

FIESQUE.

D'Octavio les soupçons sanguinaires
Abandonnent vos jours aux poignards mercenaires!
Sur la liste homicide où vos noms sont tracés,
Mon nom ne s'offre point à vos yeux courroucés!
Vous gémissiez!... et moi, sur le bord de l'abîme,
Avant de l'y pousser, j'aveuglais ma victime.
Flatteur d'Octavio, compagnon de ses jeux,
J'endormais les soupçons d'un despote ombrageux;
Et si j'étais trahi, si quelque confidence
Tentait sur mes projets d'éveiller sa prudence;
Se fiant au plaisir qui suit partout mes pas,
Le doge sourirait et ne la croirait pas.

VERRINA.

Fiesque!

FIESQUE.

Vous m'accusiez! et du milieu des fêtes,
Seul, au glaive assassin je dérobais vos têtes!
Mais c'est peu que mon bras vous prêtât son appui,
J'ai voulu sauver Gêne, et la sauve aujourd'hui!

VERRINA, à part.

Il nous aurait trompés!

BERTA.

Ma vengeance est certaine!

FIESQUE.

Livrés aux vains transports de votre aveugle haine,
De mes succès futurs vous renversiez l'espoir,
J'ai dû vous arrêter!... Vous allez tout savoir :
Vous couriez au supplice et non à la vengeance.
Entouré de soldats armés pour sa défense,
L'oppresseur braverait votre imprudent effort;

Rangez-vous près de moi ; je vous promets sa mort.
Tout est prêt : réunis à la voix d'un seul homme,
Les secours de la France et les trésors de Rome
De mon vaste complot protégent le succès ;
Mille guerriers vendus à mes hardis projets
N'attendent qu'un signal pour ressaisir leur glaive ;
Je n'ai qu'à dire un mot, tout un peuple se lève.
J'ai de l'or, des soldats, des armes, des vaisseaux,
Je suis maître dans Gêne et règne sur les eaux ;
Des Doria déçus par ma feinte indolence,
Partout mon nom vengeur menace l'insolence ;
Mais ils ne l'entendront qu'en tombant sous mes coups.

FONDI, s'inclinant avec les sénateurs, excepté Verrina.

Nous sommes à tes pieds !

VERRINA.

Génois, relevez-vous !
Fiesque, je l'avoûrai, j'admire ton génie !
Mais tu dois sans retour frapper la tyrannie,
Songes-y sans retour !

FIESQUE.

Je change vos destins !
A l'éclat des plaisirs, au luxe des festins
Pour la dernière fois va s'ouvrir ma demeure,
Mêlez-vous à nos jeux ! et quand la dixième heure
Dans les cieux obscurcis ramènera la nuit,
Soyez prêts ! Gêne attend, et Fiesque vous conduit !

(S'approchant de Berta.)

Fille de Verrina, que ta douleur espère !

MANFREDI, à Verrina.

Fiesque s'arme avec nous, consolez-vous, mon père

VERRINA, seul.

Mes yeux avec effroi lisent dans l'avenir ;
Est-ce un tyran de plus qu'il nous faudra punir ?



ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN seul.

De festons odorants le palais se décore,
J'entends déjà frémir la harpe et la mandore;
Dans les vastes jardins mille feux suspendus,
Des esclaves en foule en tous lieux répandus,
L'élan impétueux d'une feinte allégresse,
Tout appelle aux plaisirs une oisive jeunesse;
Et bientôt la révolte, à ce peuple indolent,
Doit, au bruit des concerts, montrer son front sanglant.
On ne m'abuse point, et la lutte est prochaine,
Ce jour va décider de l'avenir de Gêne!...
Depuis que, devinant sa future grandeur,
J'osai de ses desseins sonder la profondeur,
Fiesque de mes conseils repousse l'assistance,
Son orgueil entre nous rétablit la distance;
Au moment du succès rougirait-il de moi?
Que veut-il donc? sans doute il compte sur ma foi,
Et prétend, fatigué de mon zèle servile,
Briser son instrument s'il devient inutile?
Ne me connaît-il pas? Du moins il doit songer
Que son mépris m'offense et n'est pas sans danger.
C'est lui.

SCÈNE II.

FIESQUE, HASSAN.

HASSAN.

De mon repos je me plains à mon maître;
Fiesque n'a-t-il donc rien à me faire connaître?
Tous ses ordres déjà m'ont-ils été donnés?

FIESQUE.

Non, pas encore.

HASSAN.

Eh bien! je suis prêt, ordonnez.

FIESQUE.

Dans les murs de Voltry, Hassan, tu vas te rendre.

HASSAN.

Qu'entends-je? un tel message a droit de me suprendre.

FIESQUE.

De ton bras en ce lieu mes projets ont besoin.

HASSAN.

Pour servir vos projets faut-il aller si loin?

FIESQUE.

Là, t'attend un guerrier qui, dirigeant ton zèle,
T'instruira des devoirs où mon ordre t'appelle.

HASSAN.

Quoi! le sort des Génois se décide aujourd'hui,
Fiesque est prêt à frapper, et m'écarte de lui!
Quel est donc son dessein? quand, près d'ouvrir la lice,
Parmi des jeux trompeurs la révolte se glisse,
Pourquoi loin des Génois exiler mon poignard?
Dans ce débat sanglant je réclame ma part.
Si j'ai de vos bienfaits accepté l'esclavage;
A votre ambition dévouant mon courage,
Si je suis l'instrument de ces hardis projets
Qui mènent au supplice ou donnent des sujets,
Pensez-vous qu'un peu d'or à vos ordres m'enchaîne?
Non: mon cœur ulcéré n'obéit qu'à sa haine;
Proscrit par les Génois, je voulus les punir;
J'adoptai vos complots: tout doit nous réunir.
Il faut qu'on dise un jour du couchant à l'aurore:
« Fiesque voulait régner; il rencontre le Maure,
» D'un peuple entier par eux le destin est changé,
» Ils frappent; Fiesque règne, et le Maure est vengé! »
Pourquoi nous séparer? l'intérêt nous rassemble,
Je ne vous quitte pas! nous conspirons ensemble!

FIESQUE, à part.

Quel opprobre? et pourtant il le faut ménager!

(Haut.)

Hassan m'a mal compris: lui? rester étranger

A ces nobles exploits que rêve ma vaillance !...
Non; il a mérité toute ma confiance.
Sans lui me livrerais-je à l'espoir de régner ?
De ma vue un moment s'il me faut l'éloigner,
C'est un poste d'honneur que j'offre à son courage,
Et de son dévoûment j'attends encor ce gage ;
Qu'il se rende à Voltry.

HASSAN.

Je vous dois obéir :
Par l'orgueil des Génois instruit à les haïr,
J'espérais que leur sang laverait mon injure ;
Vous condamnez ce vœu ? pardonnez, je l'abjure ;
Mon bras vous est utile ailleurs qu'en ces remparts ;
Vos ordres sont mes lois : vous commandez, je pars.

SCÈNE III.

FIESQUE, seul.

Qu'il s'éloigne ; au moment où je saisis mes armes,
Quand d'un peuple abattu, prêt à sécher les larmes,
Je marche vers le trône où m'attend son amour,
Je ne ternirai point l'éclat d'un si beau jour :
Oui, l'absence du Maure importait à ma gloire,
Sa fureur homicide eût souillé ma victoire !
Je sentais près de lui mon cœur se soulever !
A quels affronts contraint l'ardeur de s'élever !
D'un abject confident l'insolence me brave,
Et je me vois réduit à flatter un esclave !
Moi !... mais je l'ai trompé : vers de lointains climats
Dès demain, chargé d'or, il portera ses pas !....
Mes soldats sont ici !... le plaisir m'environne !
Un seul instant, un seul me sépare du trône !

SCÈNE IV.

FIESQUE, LÉONOR.

LÉONOR.

Ah ! mon cœur alarmé te cherchait en tous lieux,
Fiesque ! de tes discours le sens mystérieux,
Cette voix, ces regards, qu'un noble espoir enflamme,
A de vagues terreurs avaient livré mon âme,
Et sous l'ombrage épais d'un bosquet d'orangers,
Mon amour inquiet rêvait à tes dangers ;
J'entends un faible bruit, je m'approche tremblante...
Des flambeaux suspendus la clarté vacillante
Montre à mes yeux surpris des soldats inconnus,
Jusque dans tes jardins en secret parvenus ;
D'incertaines lueurs frappaient leurs traits sinistres :
Si d'un complot affreux ils étaient les ministres?
Du lâche Octavio si le pouvoir jaloux
Avait à leurs poignards désigné mon époux !....
J'ai prêté vainement une oreille attentive,
Ils n'ont point éclairé ma tendresse craintive,
Je tremble !.... Mais je cours, révélant leurs desseins,
Armer tous tes amis contre ces assassins,
Leur courage aux dangers dérobera ta tête ;
Aux cris de ma douleur ils viendront tous...

FIESQUE.

Arrête !
Ces soldats inconnus ne me frapperont pas,
Ils ont juré ma gloire et non point mon trépas !

LÉONOR.

Ta gloire ! Que dis-tu ?

FIESQUE.

Bannis un vain présage !

LÉONOR.

Qu'entends-je ? Tes projets arment-ils leur courage ?

FIESQUE.

Peut-être !

LÉONOR.

Il est donc vrai ! les voilà donc connus
Ces périls qu'aujourd'hui ma douleur a prévus !
De quelques insensés protégeant la chimère,
Tu veux livrer au peuple un pouvoir éphémère ;
La menace à la bouche et les pieds dans le sang,
Tu vas à ses fureurs t'unir en rougissant !
Et quel sera, dis-moi, le fruit de la victoire ?
L'anarchie et la mort ?

FIESQUE.

Le repos et la gloire !
Abjure des soupçons qui doivent m'offenser.
Qu'as-tu dit, Léonor ? as-tu pu le penser,
Que Fiesque, dans nos murs, ramenant la licence,
Au noble Doria ravirait la puissance,
Pour la jeter aux mains de quelques factieux,
D'un peuple dégradé flatteurs ambitieux ?
Non ! les lois dès longtemps ont perdu leur empire.
L'or a tout corrompu, la république expire.
Pour qu'un peuple soit libre, il lui faut des vertus.
Rome dégénérée eût-elle des Brutus ?
Les temps sont accomplis, Gêne a besoin d'un maître ;

Sous le sceptre d'un roi sa gloire va renaître.
Mais ton cœur alarmé craint ces conspirateurs,
D'une sanglante idole ardents adorateurs!
Au seul nom d'un tyran, leur inflexible haine
Gémit sur la patrie et veut rompre sa chaîne;
Entraînant dans la lice un peuple révolté,
Ils le guident au meurtre, en criant: Liberté!
La liberté! Leurs bras s'arment pour la défendre;
Ils jurent son triomphe..... ils sont prêts à la vendre!
Ces fiers républicains porteront tous mes fers,
Tu les verras bientôt de dignités couverts,
Demi-tyrans, sortis des discordes civiles,
Fatiguer mon pouvoir de leurs respects serviles,
Du poids de leur orgueil écraser mes sujets,
Et tous, dans mes regards, épiant mes projets,
Devant un peuple entier, qui se courbe en silence,
De leur grandeur nouvelle étaler l'insolence!

LÉONOR.

Ah! sur ton sort futur jette avec moi les yeux!
Je veux te l'accorder: oui, la faveur des cieux,
A ton ambition prodiguant les miracles,
Devant tes pas vainqueurs renverse les obstacles:
Tu règnes... Crois-tu donc, dans ce suprême honneur,
Pour prix de tant d'efforts rencontrer le bonheur?
Pour toi plus de repos, plus d'amis, plus d'épouse!
Ah! ne le sais-tu pas? l'ambition jalouse
Veut seule commander au cœur qu'elle a dompté;
Près d'elle tout s'éteint! Quand tu seras monté
A ce funeste rang qu'appelle ton audace,
Ton âme, pour l'amour, aura-t-elle une place?
Hélas! ta Léonor, en s'approchant de toi,
Cherchera son époux, et ne verra qu'un roi!
Viens, loin de ces Génois qu'un fol espoir anime,
Loin d'un trône élevé sur le bord d'un abîme,
De tes champs paternels cherchons l'heureux séjour.
Là, fuyant la grandeur, tu trouveras l'amour.
De plaisirs sans regrets peuplant ta solitude,
Charmer tous tes moments sera ma seule étude;
Je saurai de bonheur entourer tes loisirs,
Écarter les chagrins, deviner tes désirs.
Viens, l'amour nous attend, et notre âme ravie
Sous un ciel toujours pur va savourer la vie.
Ne me repousse pas..... Il en est temps encor;
Je me jette à tes pieds.....

FIESQUE.

Que fais-tu, Léonor?
Que m'annonce, grand Dieu, ce timide langage?
Insensé! mon amour croyait à ton courage!
Dois-je m'en repentir? Veux-tu que ton effroi
Dénonce les projets que je livre à ta foi?
Non, non! Qu'un noble orgueil s'empare de ton âme.
Des festins et des jeux la pompe te réclame.
Sois l'épouse de Fiesque...: et que tes traits sereins
Voilent à tous les yeux ta crainte et tes chagrins.
Qu'ai-je fait? Je voulais au cœur qui me soupçonne,
Pour payer ses douleurs, montrer une couronne,
Imprudent!

LÉONOR.

Que dis-tu? Va, ne crains rien de moi;
Ton épouse aujourd'hui sera digne de toi.
Tu le veux? je saurai, tranquille au bruit des armes,
Enchaîner ma terreur, commander à mes larmes;
Malheureux! tes complots ne seront pas trahis.

VERRINA, entrant.

Fiesque!

FIESQUE.

On vient, Léonor.

LÉONOR.

Il le faut, j'obéis:
Adieu, Fiesque, je vais où ton ordre m'envoie,
La mort au fond du cœur, présider à la joie!

SCÈNE V.

MANFREDI, VERRINA, FIESQUE, SÉNATEURS.

VERRINA.

Fiesque, l'instant approche où nous devons frapper;
S'enivrant du plaisir qui sert à les tromper,
Les courtisans vendus à l'oppresseur de Gêne
Le livrent sans défense aux coups de notre haine;
Tous les vrais citoyens, autour de toi rangés,
Attendent le signal.

FIESQUE.

Leurs maux seront vengés!
Du doge, rassuré par mon insouciance,
Rien ne peut ébranler l'aveugle confiance.
Elvire en mon palais vient partager nos jeux;
Le destin nous les livre et sourit à nos vœux!
Mais, avant d'accomplir ce que Gêne commande,
Parlez, qui doit périr?

VERRINA.

Fiesque nous le demande?

FIESQUE.

Je le dois.

VERRINA.

Insensé ! Demande donc aussi
Quels malheurs et quels vœux nous rassemblent ici?
Demande qui s'arma de l'amour populaire
Pour arracher aux lois leur pouvoir tutélaire ?
Demande qui flétrit nos familles en deuil
Et les force à choisir l'opprobre ou le cercueil ?
Demande à nous frapper quelles mains étaient prêtes ;
Qui guidait leurs poignards, qui leur paya nos têtes,
Qui, trente ans, de son joug nous imposa l'affront?
Fiesque, d'un peuple entier les pleurs te répondront !

FIESQUE.

Je connais nos tyrans, et j'ai compté leurs crimes.

VERRINA.

Pourquoi donc demander le nom de nos victimes ?

FIESQUE.

La mort d'Octavio doit venger nos revers ;
Mais Doria, chargé de quatre-vingts hivers,
Ne peut-il, loin de Gêne à son pouvoir ravie,
Achever inconnu le reste de sa vie?
Épargnons ses vieux jours : le glaive des guerriers
Doit, sur ses cheveux blancs, respecter ses lauriers.

VERRINA.

Ses cheveux blancs ! qu'entends-je ? et quel est ce langage ?
As-tu donc oublié nos maux et mon outrage?
Ses cheveux blancs ! Dis-moi s'il respecta les miens ?

FIESQUE.

Je sais qu'Octavio....

VERRINA.

Ses crimes sont les siens.
De sang et de pouvoir sa vieillesse assouvie,
A son lâche héritier livre Gêne asservie,
Et caché sous la pourpre, au fond de son palais,
Il instruit son orgueil, sourit à ses forfaits.
Point de pitié ! J'entends les soupirs de ma fille,
Ses larmes ont proscrit le doge et sa famille ;
Qu'il périsse ?

FIESQUE.

Il mourra, Génois ; vous le voulez.
Mais les moments sont chers ; près de moi rassemblés,
Vos cœurs impatients d'achever notre ouvrage,
Implorent à l'envi les postes du courage ;
Écoutez : Verrina, je te donne le port :
Le jeune Spinola commande dans le fort,
L'or à tous mes projets a livré ses cohortes ;
Boricelli, mon nom va t'en ouvrir les portes.
Tu le prononceras ! Toi, brave Manfredi,
Ranimant la vertu d'un peuple abâtardi,
Tu parcours tous les lieux où gémit l'indigence,
Qui se lève à ta voix en répétant : Vengeance !
Et moi, de sa langueur réveillant le sénat,
Suivi de mes guerriers je l'entraine au combat,
Et du palais ducal à la porte Romaine,
Le cri de liberté va retentir dans Gêne.
Êtes-vous prêts, amis ? Tonnant sur mes vaisseaux
Qui surveillent le doge et lui ferment les eaux,
Le bronze va bientôt marquer la dixième heure.

VERRINA.

Nous sommes prêts.

FIESQUE.

Eh bien ! qu'il l'entende, et qu'il meure !

VERRINA.

Mais à tous nos desseins Fondi devait s'unir :
Fiesque, loin de ces lieux qui le peut retenir ?

FIESQUE.

Je l'ignore.

MANFREDI.

Cherchant un sentier solitaire,
Au travers des jardins s'avance avec mystère
Un Génois.... Quel effroi sur ses traits répandu !
C'est Fondi.

VERRINA.

Que veut-il?

SCÈNE VI.

LES MEMES, FONDI.

FONDI.

Amis, tout est perdu !

VERRINA

Qu'entends-je ?

MANFREDI.

Quel discours ?

FONDI.

Fuyez !

FIESQUE.

Qu'oses-tu dire ?

FONDI.

Nos complots sont trahis, j'accours vous en instruire.

VERRINA.

Est-il vrai ?

FIESQUE, à part.

Quel soupçon ! L'infâme !... Il se pourrait ?.

FONDI

J'étais auprès du doge, épiant en secret
Quels postes ses soldats gardent jusqu'à l'aurore :
On apporte un billet.

VERRINA.

Quel lâche?....

FONDI.

Je l'ignore.
Le doge en le lisant murmure : Trahison !
J'écoute, et je l'entends qui prononce ton nom,
Fiesque, déjà sans doute on cherche tes complices;
Fuyez, dérobez-vous à l'horreur des supplices :
Les cachots vont s'ouvrir.

VERRINA.

Amis, immolez-moi !

MANFREDI.

Plus d'espoir !

FIESQUE, bas à Fondi.

Imprudent !

FONDI.

Dispersons-nous !

FIESQUE, bas, arrêtant Fondi.

Tais-toi !

Haut.

Quoi ! des républicains voilà donc la constance !
J'en conviens, le succès passe mon espérance;
Fondi, je suis content, et ton rôle est rempli !

FONDI, à part.

Que dit-il ?

FIESQUE, souriant.

A ta voix, tous les fronts ont pâli !
Vers les sentiers obscurs que leur terreur implore,
Leurs regards consternés se dirigent encore !

VERRINA.

Comment !

FIESQUE.

Les voilà donc, ces hardis combattants !

FONDI, bas à Fiesque.

Que veux-tu ?

FIESQUE, bas à Fondi.

Les tromper.

FONDI, bas à Fiesque.

Qu'y gagnes-tu?

FIESQUE, bas à Fondi.

Du temps !
Rien n'est perdu, demeure, imite mon langage.

VERRINA.

Quoi ! Fiesque, ce récit....?

FIESQUE.

Il était mon ouvrage.
Je voulais éprouver ce courage affermi !

VERRINA.

Se peut-il ?

FIESQUE, bas à Fondi.

A mon nom, le doge a-t-il frémi ?

FONDI, bas à Fiesque.

Il semblait hésiter !

FIESQUE, bas à Fondi.

Il est mort.

Haut.

Je t'admire,
Verrina !

VERRINA

Je te crois, puisque tu peux sourire !

FIESQUE.

Poursuivons nos desseins.

FONDI, bas à Fiesque.

Quand ils sont découverts ?

FIESQUE, bas à Fondi.

Si le doge y croyait nous serions dans les fers;
La foudre, sans tomber, a passé sur nos têtes.

Haut.

Vous tremblez tous, Génois? rien ne trouble nos fêtes !
Rassurez-vous ! déjà j'ai vu vos fronts rougir !
Réparez votre erreur, voici l'instant d'agir;
Mais avant de frapper, libérateurs de Gêne,
A nos sanglants projets qu'un serment vous enchaîne :
Il le faut ! la patrie exige des garants;
Vos bras se sont armés pour punir ses tyrans.
Aux Génois, que perdait votre terreur profonde,
De quelque effroi nouveau que votre sang réponde!
Si jamais l'un de nous par de lâches secours
De ceux qu'il a proscrits osait sauver les jours,
Qu'il nous trouve partout, prêts à punir son crime,
Le poignard à la main réclamant la victime,
Et que sa mort, vengeant ses compagnons trahis,
Satisfasse à la fois leur haine et son pays !
Le jurez-vous, Génois? répondez !

VERRINA.

Je le jure !

MANFREDI.

Oui, nous le jurons tous !

FIESQUE.

Honte et mort au parjure !
Venez ! aux vains plaisirs feignant de nous livrer...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN GÉNOIS.

LE GÉNOIS.

Seigneur, en ce palais le doge vient d'entrer.

VERRINA.

Le doge!

FIESQUE, bas.

Ciel!

VERRINA, mettant la main sur son poignard.

Frappons.

FIESQUE, l'arrêtant.

Il n'est pas temps encore.

LE GÉNOIS.

Il vous cherche, seigneur.

FIESQUE.

Sa présence m'honore.
Je vole à sa rencontre!

LE GÉNOIS.

Il marche sur mes pas;
Le voici.

FIESQUE, aux conspirateurs.

Demeurez, et ne vous troublez pas!

SCÈNE VIII.

MANFREDI, VERRINA, ANDRÉ DORIA, FIESQUE, FONDI, CONSPIRATEURS.

FIESQUE.

Quoi! c'est vous... Pardonnez, doge, si mon hommage
N'a point jusqu'en ces lieux marqué votre passage;
Je ne prévoyais pas qu'honorant nos loisirs,
Doria daignerait se joindre à nos plaisirs.
De quel éclat nouveau va s'embellir ma fête!
Esclaves, sans retard que l'on proclame...

DORIA.

Arrête:
De tels transports pour moi doivent-ils éclater!
Fiesque, c'est un ami qui te vient visiter.

MANFREDI, à part.

Que dit-il?

FIESQUE.

Je suis fier...

DORIA.

Fiesque, on te calomnie:
Tu veux t'armer, dit-on, contre ma tyrannie;
Conspirant avec toi, des Génois mécontens
Menacent un vieillard qu'ils ont béni trente ans.
Tu frémis!... Calme-toi!... Fiesque, je t'ai vu naître;
J'ai chéri ta jeunesse, et tu n'es point un traître!
Un esclave t'accuse!... et je ne croirai pas
A des délations qui partent de si bas.
Mes amis, sur la foi d'une lâche imposture,
Appelaient à grands cris les fers et la torture;
Leur prudence déjà condamnait mes délais;
Et moi, j'ai voulu seul me rendre en ton palais.
Doria, se mêlant aux doux jeux d'une fête,
Chez Fiesque, cette nuit, vient reposer sa tête;
Je n'en crois que mon cœur, et s'il m'a pu tromper,
Je suis entre tes mains, Fiesque, tu peux frapper.

FIESQUE.

Doge!

DORIA.

Un Fiesque toujours fut généreux et brave,
Je le sais!... Que partout on cherche cet esclave,
Dont les avis trompeurs nous outrageaient tous deux,
Et que chargé de fers on l'amène à nos yeux;
A ton juste courroux mon amitié le livre,
Tu fixeras son sort.

FIESQUE.

Je lui permets de vivre.
Mon mépris lui pardonne! Et vous, doge, en ces lieux
Unissez-vous sans crainte à nos transports joyeux,
Votre aspect des Génois va doubler l'allégresse.
(Aux conspirateurs.)
Qu'à prolonger nos jeux chacun de vous s'empresse;
Amis, loin des plaisirs c'est trop perdre de temps,
D'un bonheur fugitif savourons les instants,
Qu'à votre voix partout l'ivresse se ranime.
Allez!

VERRINA, bas à Fiesque.

Entre tes mains nous laissons la victime,
Et tu sais quels serments doit accomplir ton bras.

FIESQUE, bas à Verrina.

Oui.

VERRINA, de même.

Quel est ton dessein, Fiesque?

FIESQUE, de même.

Tu l'apprendras.
(Verrina et les conspirateurs s'éloignent.)

SCÈNE IX.

FIESQUE, DORIA.

DORIA.

Marchons.

FIESQUE.

N'avancez pas dans ce palais perfide!

DORIA.

Quel langage?

FIESQUE.

Il faut fuir une fête homicide,
Le temps presse.

DORIA.

Comment?

FIESQUE.

La mort est sous vos pas.

DORIA.

Fiesque!..

FIESQUE.

Fiesque à l'instant jurait votre trépas!

DORIA.

Qu'entends-je?

FIESQUE.

Écoutez-moi: trop longtemps opprimée,
Gêne pleurait sa gloire, et Gêne s'est armée;
Son amour, vous cherchant jadis au champ d'honneur,
Au chef de ses guerriers confia son bonheur;
Quel est son sort? le deuil, l'opprobre et l'esclavage!
L'insolent Africain profane son rivage;
Nos exploits sont perdus; nos lauriers sont flétris,
Au dedans, la misère; au dehors le mépris!
Savez-vous par quels vœux, quels forfaits, quels parjures
Octavio prélude à ses grandeurs futures?
Lui, gouverner! jamais; ses fureurs aujourd'hui
Placent un mur d'airain entre le trône et lui;
Gêne entière se lève en maudissant ses crimes,
Elle a choisi son maître et marqué ses victimes!...
Les moments nous sont chers, ne m'interrompez pas!
Mille ennemis secrets environnent vos pas,
Ils ont proscrit le doge! Un serment sanguinaire
M'ordonne de frapper sa tête octogénaire;
De qui le sauverait le trépas est juré!

DORIA.

Qui t'arrête?

FIESQUE.

A ma foi Doria s'est livré;
Il pouvait, condamnant et Fiesque et ses complices,
Au récit d'un esclave, armer tous les supplices;
Il épargna mon sang, j'épargnerai le sien.
Qu'on frappe! je vous sauve et ne vous dois plus rien;
Partez: quelques soldats, protégeant votre fuite,
De vos fiers ennemis tromperont la poursuite.
Quittez Gêne à l'instant.

DORIA.

Insensé! que dis-tu?
Sous le fardeau des ans tu me crois abattu.
Ces Génois révoltés, qui m'osent méconnaître,
Vont, sous des cheveux blancs, trouver encor leur maître!
Par quatre-vingts hivers mon bras est affaibli;
Mais, au bord du cercueil, mon cœur n'a pas vieilli;
Je suis ce Doria dont les mers étonnées
Ont respecté les lois durant cinquante années!
Je n'accepterai point un indigne secours.
Moi, fuir! égorge-moi; je t'ai livré mes jours;
Un ami généreux à ta foi s'abandonne;
Va, couvert de son sang, mendier sa couronne;
Demande à tes amis le prix de mon trépas;
Frappe, je suis sans arme, et je ne fuirai pas!
Mais non! près de trahir mon amitié crédule,
A l'aspect d'un forfait, Fiesque troublé recule!...
Eh bien! que mon honneur me rende à ses soldats,
Et qu'il vienne, s'il l'ose, au milieu des combats,
Me disputer l'amour et le sceptre de Gêne!

FIESQUE.

Vos soldats! malheureux! leur valeur serait vaine;
Vous mourrez.

DORIA.

Que t'importe? ouvre-moi le chemin;
Que je meure du moins les armes à la main....
Mais que dis-je? tu sais que ma garde fidèle
Châtierait à ma voix une foule rebelle;
Qu'en loyal chevalier me rendre son secours,
C'est exposer ton crime et hasarder tes jours;
Tu ne l'oseras pas.

FIESQUE.

J'y consens.

DORIA.

Je t'estime.

FIESQUE.

Que le sort des combats choisisse la victime.
C'en est fait, l'un de nous demain aura vécu;
Mais le doge, en grandeur, ne m'aura pas vaincu!
Soldats!... C'est Doria que Fiesque vous confie.
(Des soldats entrent.)

Accompagnez ses pas et veillez sur sa vie;
Aux soins de ses guerriers livrez ses cheveux blancs;
Vos jours en répondront.

DORIA.

Je pars, et je t'attends.

SCÈNE X.

FIESQUE, seul.

Il le veut! je l'ai dû! qu'il reprenne ses armes!
Bientôt va retentir le signal des alarmes.
Que répondre aux Génois?...Ses jours étaient proscrits.
En le sauvant, la mort! en frappant, le mépris!...
Je ne balance pas, et je brave leur haine.
Les voici!

SCÈNE XI.

FONDI, MANFREDI, VERRINA, FIESQUE, LÉONOR, CONSPIRATEURS, GÉNOIS, FEMMES.

LÉONOR.

Dans ces lieux, la foule me ramène.

FIESQUE.

Amis, de mon palais ne vous éloignez pas.

VERRINA, ba à Fiesque.

Fiesque, où le doge est-il?

FIESQUE.

Tu le retrouveras.

(On entend un coup de canon.)

LÉONOR.

Ciel!

VERRINA, bas à Fiesque.

Le doge!

FIESQUE.

Voici le signal de la gloire!

VERRINA.

Songe à notre serment.

FIESQUE.

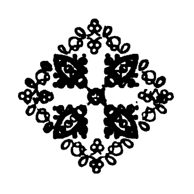
Songeons à la victoire :
D'un peuple qui se venge entendez les clameurs;
Génois, il nous attend; suivez-moi!

(Fiesque et les conspirateurs tirent leurs épées.)

LÉONOR.

Je me meurs.

(Léonor s'évanouit au moment où Fiesque s'éloigne avec les conspirateurs. Étonnement et effroi de tout le monde qui se presse autour d'elle.)



ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une partie du palais ducal.

SCÈNE PREMIÈRE.

FONDI, LÉONOR.

FONDI.

Jusqu'au palais ducal quel dessein vous amène?
Quoi! Madame, c'est vous? Dans les remparts de Gêne
Les cris de la vengeance et les sons du beffroi
Sèment de tous côtés la menace et l'effroi.
De Fiesque et des Génois le destin se décide;
Vous avez pu braver cette nuit homicide?

LÉONOR.

Parlez, que dois-je craindre, et que fait mon époux?

FONDI.

Il nous guide, il combat, il triomphe avec nous!
A sa voix, à son nom, se lève un peuple immense;
De nos fiers oppresseurs le châtiment commence:
En vain Octavio qu'éveillent ses dangers
S'environne tremblant de soldats étrangers;
En vain de ce palais leurs serviles cohortes
Contre nous un moment ont défendu les portes:
Ils n'ont pu résister; j'en suis maître, et je dois
Attendre dans ce lieu le vengeur des Génois;
Déjà de Doria qu'entourait son hommage
Le peuple aux pieds de Fiesque a renversé l'image.
Vers d'immortels honneurs votre époux s'élançant...

LÉONOR.

Je maudis des honneurs que peut payer son sang.
De quel présage affreux mon âme est poursuivie!
Dans un instant peut-être il va tomber sans vie.
Il m'appelle!... Courons! Que le glaive assassin
Se trompe de victime et rencontre mon sein!
Cher époux! je me livre au coup qui te menace:
Où Fiesque est en danger le ciel marque ma place.

FONDI.

Demeurez!

LÉONOR.

Laissez-moi, n'arrêtez point mes pas.

FONDI.

Le trépas est partout.

LÉONOR.

Qu'importe le trépas?
Défendons mon époux, que j'expire et qu'il vive!

FONDI.

D'un mourant près d'ici j'entends la voix plaintive;
Un long cri de fureur arrive jusqu'à nous;
On approche, écoutez.

LÉONOR.

Ils frappent mon époux!

FONDI.

Non, non, c'est Manfredi.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MANFREDI, QUELQUES GÉNOIS.

MANFREDI, un poignard à la main.

Mon épouse est vengée!

(A un Génois.)

Cours, ami; que Berta lâchement outragée
Repose triomphante au toit de ses aïeux;
Porte-lui ce poignard teint d'un sang odieux;
D'un père infortuné console la souffrance:
Il gémit d'un forfait... Montre-lui la vengeance.

(Le Génois sort.)

FONDI.

Qu'entends-je?

MANFREDI.

Octavio sous mon glaive est tombé!

FONDI.

Et le doge?

MANFREDI.

A mes coups la nuit l'a dérobé;

Mais Verrina l'attend, et sa perte est certaine.

LÉONOR.

Fiesque vit-il encor ?

MANFREDI.

De la porte Romaine
A la fuite du doge il interdit l'accès.
D'un peuple furieux enchaînant les excès,
Il commande à sa rage ou l'entraîne à la gloire :
Son regard est la mort, et son nom la victoire !

LÉONOR.

Je vole à ses côtés, et je veux aujourd'hui
M'unir à son triomphe, ou périr avec lui !

(Elle sort.)

SCÈNE III.

FONDI, MANFREDI, Génois.

MANFREDI.

Et nous, vengeurs de Gène, allons ! quand la patrie
Relève de son front la majesté flétrie,
D'un peuple réveillé guidons le noble essor ;
Viens : tant qu'il reste à faire on n'a rien fait encor.
Marchons !

SCÈNE IV.

Les Mêmes, VERRINA.

VERRINA.

Où courez-vous ? aux pieds d'un nouveau maître ?

MANFREDI.

Quel discours !

VERRINA.

A tes yeux il va bientôt paraître.
Ce guerrier qu'honorait ta crédule vertu
De la pourpre demain marchera revêtu.
Du peuple prosterné l'hommage l'environne,
Et ses lauriers déjà font place à la couronne.

MANFREDI.

Fiesque !

VERRINA.

De ses flatteurs entendez-vous la voix ?

LE PEUPLE, dans la coulisse.

Gloire à Fiesque, au vengeur, au héros des Génois !

MANFREDI.

Nous aurions élevé sa nouvelle puissance !
Il a perdu ses droits à mon obéissance,
Je ne le connais plus.

VERRINA.

S'il commande, obéis :
Fiesque ce soir encor peut servir son pays ;
Seul je veux lui parler : ici, je vais l'attendre ;
Ce prince d'un instant va me voir et m'entendre.
Si l'honneur est pour lui moins cher que son pouvoir,
Il me reste à remplir un horrible devoir ;
Mais je l'accomplirai... Vengeur de ma famille,
Ma tendresse à tes soins a confié ma fille :
Elle vivra pour toi, Manfredi ; sois heureux :
Souviens-toi de son père, et plaignez-moi tous deux.

SCÈNE V.

Les Mêmes, FIESQUE, Soldats, Peuple.

FIESQUE.

Peuple et braves Génois, j'accepte votre hommage,
Et ce titre imposant, noble prix du courage.
Je veux m'en rendre digne : élu par votre amour,
Dans le palais ducal je fixe mon séjour :
Votre bonheur, voilà ma plus chère espérance.
Mais d'un peuple outragé poursuivons la vengeance !
Cet esclave africain qu'épargna ma fureur,
Dans nos murs désolés promène la terreur ;
Il ose à nos palais attacher l'incendie !
Manfredi, va punir sa lâche perfidie :
Qu'il meure ! Et vous, Génois, allez, suivez ses pas.

(Manfredi sort avec le peuple.)

D'Octavio partout annonce le trépas,
Fondi, de mes guerriers je te donne l'élite ;
Doria vers le port a dirigé sa fuite :
Poursuis-le : ce vieillard, qui ne peut t'échapper,
Fut mon hôte, et mon bras ne le veut point frapper ;
Au glaive des Génois mon glaive l'abandonne ;
Un reste de soldats le suit et l'environne :
Qu'ils tombent avec lui. Va, cours, frappe et punis.

(Fondi sort avec les soldats.)

SCÈNE VI.

FIESQUE, VERRINA.

FIESQUE.

Pour nous, cher Verrina, par la victoire unis,
Volons à d'autres soins... Mais d'où vient ce silence?
Quoi! Gène nous appelle, et Verrina balance?
Muet auprès de Fiesque, immobile à sa voix,
Tu détournes les yeux?

VERRINA.

Est-ce lui que je vois?

FIESQUE.

Ton cœur me méconnait?

VERRINA.

En vain je l'interroge;
Point de Fiesque pour moi dans le palais du doge.

FIESQUE.

Verrina!

VERRINA.

Par ta bouche un serment fut dicté;
Ne t'en souvient-il plus, et l'as-tu respecté?
« Jurons mort au tyran! Que tout parjure expire. »
Malheureux, tu l'as dit, et Doria respire.

FIESQUE.

Oui, j'épargnai des jours qu'il livrait à ma foi,
Et qui m'ose accuser eût agi comme moi.

VERRINA.

Peut-être; et je veux bien pardonner ton parjure :
Mais parle : de ton joug subirons-nous l'injure?
Imprudent, penses-tu que du peuple génois,
Qui s'armait avec nous pour ressaisir ses droits,
Quand tu veux l'asservir, la fureur te pardonne,
Et qu'il verse son sang pour te donner un trône?

FIESQUE.

Quoi! pour la liberté ton fanatique amour
Des temps qui ne sont plus rêve encor le retour?
Veux-tu donc, nourrissant un espoir inutile,
Lorsque tout a changé rester seul immobile?
Regarde autour de toi, Verrina, que vois-tu?
Un peuple sans courage, un sénat sans vertu,
La discorde partout, nos campagnes désertes
A l'avide étranger de toutes parts ouvertes,
L'or corrompant les lois, les vices triomphants,
La patrie étrangère à ses propres enfants;
Vois l'Espagne aujourd'hui, demain la Germanie,
Dans nos murs tour à tour fonder leur tyrannie,
Et chassant nos vaisseaux de l'empire des mers,
Se disputer l'honneur de nous donner des fers.
Il est temps qu'un guerrier, réveillant la victoire,
Rassemble les débris de cet état sans gloire,
Et force les Génois à des destins nouveaux.
Tels sont mes vœux, tel est le but de mes travaux.
Le ciel à cet honneur appelle mon courage;
Doria l'a tenté, j'achève son ouvrage.

VERRINA.

Et moi, Fiesque, crois-tu m'enchaîner à ton char?

FIESQUE.

Songe à notre amitié.

VERRINA.

Souviens-toi de César.

FIESQUE.

Il avait jugé Rome.

VERRINA.

Il la voulait esclave.

FIESQUE.

Ses assassins n'ont fait que couronner Octave.

VERRINA.

Tu veux régner : j'existe, et tu n'as pas frémi?

FIESQUE.

Moi frémir! Et pourquoi? Je suis près d'un ami.

VERRINA.

Je suis près d'un tyran.

FIESQUE.

Tu m'outrages encore :
Mais ton ami l'oublie, et le prince l'ignore.

VERRINA.

Nous amis! Non, ce jour brise tous nos liens.
Vois envers ton pays quels crimes sont les tiens :
Malheureux! un serment dicté par ta prudence
Des Génois sur ton front appelle la vengeance.
Mais c'est peu de trahir ce serment solennel,
Sauveur de Doria, plus que lui criminel,
De tes concitoyens tu veux river la chaîne!
Que lui reprochions-nous? L'esclavage de Gêne.
Prétends-tu donc l'absoudre? Et crois-tu qu'aujourd'hui
Gêne respecte en toi ce qu'elle abhorre en lui?
Fiesque, as-tu pour jamais chassé de ta mémoire
Ces jours de ton enfance où, respirant la gloire,
Ton cœur me comprenait et répondait au mien?
Tu promettais à Gêne un héros citoyen;
De ton père expiré remplaçant la tendresse,
De mes soins paternels j'entourai ta jeunesse;
J'avais en toi placé l'espoir de mes vieux jours;

Je t'aimais comme un fils, et je t'aime toujours !
Aux cris de l'amitié ne ferme pas l'oreille;
L'abîme est sous tes pieds !... Que ma voix te réveille;
Sois Fiesque, sois encor ce généreux guerrier
Pour prix de ses exploits n'attendant qu'un laurier.
C'est moi, c'est Verrina qui vient, l'âme attendrie,
Te parler de vertu, d'honneur et de patrie.
Rejette cette pourpre ! un moment égaré,
A nos antiques lois rends leur pouvoir sacré.
Ne flétris pas ton nom, et songe à tes ancêtres :
Ces héros vertueux ne souffraient point de maîtres,
Vois leurs tombeaux s'ouvrir; vois, s'unissant à moi,
Leurs ombres se placer entre le trône et toi.
Ne me repousse pas.

FIESQUE.

Va, ta prière est vaine :
J'ai médité longtemps sur les besoins de Gêne;
Son sort est décidé; je t'aime et je te plains.

VERRINA.

Quoi ! rien ne peut changer tes funestes desseins !
Insensé ! que fais-tu ? Demeure, écoute encore;
Pour la dernière fois ton vieil ami t'implore.
Hélas ! Fiesque parjure et prêt à s'avilir
Laisse un vide en mon cœur que rien ne peut remplir;
Mais crois-moi, ton honneur m'est plus cher que ta vie.
Je ne verrai point Gêne à tes lois asservie;
Demande-moi mon sang, il est à toi; je puis
Immoler tout à Fiesque, excepté mon pays.
Tu connais dès longtemps cette âme ardente et fière;
Verrina, tu le sais, dédaignant la prière,
Devant aucun mortel ne ploya les genoux :
Il se jette à tes pieds; tu t'es armé pour nous;
Tu triomphes... Je t'offre une gloire plus belle.

FIESQUE.

Le peuple me demande, et le trône m'appelle.

VERRINA, aux genoux de Fiesque.

Le trône !... Non, jamais.

FIESQUE.

Quoi ! tu retiens mes pas ?

VERRINA.

Le trône !

FIESQUE.

Il m'appartient.

VERRINA, se relevant et frappant Fiesque de son poignard.

Tu n'y monteras pas.

FIESQUE tombant.

Ciel !... C'est toi, Verrina, dont la main m'assassine !
On vient... Fuis, malheureux, le sort qu'on te destine :
Les Génois indignés vengeraient mon trépas...

SCÈNE VII.

FIESQUE, VERRINA, FONDI, PEUPLE, SÉNATEURS.

FONDI, dans la coulisse.

Fiesque !

VERRINA.

Pourquoi ces cris ?

FONDI.

Le doge est sur nos pas !
Présentant aux Génois son front octogénaire,
Et guidant au combat sa garde mercenaire,
Il triomphe un moment : le peuple est incertain;
Mais l'aspect d'un héros va changer le destin,
Viens, Fiesque, à Doria renvoyant les alarmes,
Combattre à notre tête et vaincre.

FIESQUE, se soulevant.

Où sont mes armes ?...
(Il retombe.)
Mais non !

FONDI.

Que vois-je ? ô ciel !

UN GÉNOIS.

Exécrable forfait !

FIESQUE.

Je succombe, fuyez !

FONDI, à Verrina.

Malheureux, qu'as-tu fait !

VERRINA.

Fiesque voulait s'armer d'un sceptre illégitime,
J'ai frappé l'oppresseur... Je pleure la victime !
Venez, je veux combattre et triompher pour vous.

LE GÉNOIS.

Rends-nous Fiesque !

VERRINA.

Génois !

LE GÉNOIS.

Il dut régner sur nous :
Point de combats sans Fiesque !

FIESQUE, à Verrina.

Ils ont besoin d'un maître !
Tu les a méconnus !... Doria va paraître !
Fuis ! te dis-je !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉONOR.

(Fiesque, sur un fauteuil, est caché par les Génois).

LÉONOR.

Génois, j'implore vos secours,
Entourez mon époux et défendez ses jours ;
On l'appelle, on combat !... Vous détournez la vue !
C'est lui ! quelle pâleur sur ses traits répandue !
Ciel, du sang ! Malheureuse, ils l'ont assassiné !
Fiesque !... Chacun de vous baisse un front consterné !
(S'approchant de Verrina.)
Mais vous, dont la tendresse éleva son enfance,
Votre bras n'a-t-il pu s'armer pour sa défense ?

LE GÉNOIS, s'avançant vers Verrina, le poignard à la main.

C'est lui qui l'a frappé ! qu'il meure !

LÉONOR.

Dieu !

FIESQUE, les arrêtant du geste.

Génois !
Vous avez tous juré d'obéir à mes lois.
Épargnez, respectez l'ami de ma jeunesse,
Qu'il vive, et qu'il s'éloigne ! Et toi que ma tendresse
Espéra couronner, viens, ô ma Léonor,
Le ciel a donc permis que je te visse encor.
On vient !... Fuis, Verrina, la force m'abandonne.
(Il se soulève.)
Je règne malgré toi, car je meurs et pardonne.

FONDI, à Verrina.

Aux pieds de Doria tu les vois tous courir.

VERRINA, tirant son épée.

Eh bien ! à mes côtés rangez-vous pour mourir.

(Le théâtre se remplit de soldats ; tout le peuple se précipite du côté de la coulisse. La toile tombe.)



EXAMEN CRITIQUE,

PAR M. SAUVO.

L'histoire de la conjuration de Fiesque forme, sous la plume de Robertson, un tableau simple, précis, animé, frappant. Fidèle à son habitude, ce grand historien ne met son personnage en scène qu'après en avoir tracé le portrait d'une manière fidèle et sûre. C'est ce portrait que nous mettrons d'abord en tête de l'analyse de la tragédie nouvelle dont nous avons à nous occuper.

« Quoiqu'on suspectât les desseins de Doria, et qu'on blâmât le système actuel de l'administration, ces motifs n'auraient sans doute produit que des plaintes et des murmures, si Jean-Louis de Fiesque, comte de Lavagna, qui observait les mouvements du mécontentement pour en profiter, n'eût tenté une des entreprises les plus hardies dont l'histoire fasse mention.

» Ce jeune gentilhomme le plus riche et le plus distingué des sujets de la république, possédait au plus haut degré toutes les qualités qui gagnent les cœurs, impriment le respect, et se concilient l'attachement. La grâce et la noblesse brillaient dans sa personne. Magnifique jusqu'à la profusion, sa générosité prévenait les désirs de ses amis et surpassait l'attente des étrangers. A une adresse insinuante il joignait des manières aimables, et une affabilité sans affectation. Mais sous l'apparence de ces qualités intéressantes, faites pour être l'ornement et les délices de la société, il cachait toutes les dispositions qui peuvent mettre un homme à la tête des conspirations les plus dangereuses. C'était une ambition inquiète et insatiable, un courage au-dessus de toute crainte, un esprit ennemi de la subordination : un pareil caractère n'était pas fait pour l'état de dépendance où le sort l'avait placé. Fiesque, enviant l'autorité que le vieux Doria s'était acquise, ne pouvait penser sans indignation qu'elle passerait au neveu du doge comme un bien héréditaire. Ces sentiments divers agissaient si vivement sur cet homme turbulent et audacieux, qu'il prit la résolution de renverser cette domination, à laquelle son orgueil ne pouvait se soumettre. »

Le cardinal de Retz a aussi décrit cet événement. Il n'avait alors que dix-huit ans. On sait qu'il montra dans son récit tant d'admiration pour Fiesque, que le cardinal de Richelieu prédit à la lecture de cet ouvrage que le jeune ecclésiastique serait un esprit turbulent et dangereux.

Ce sont les deux tableaux de Retz et de Robertson qui, passant sous les yeux du célèbre Schiller, lui donnèrent l'idée de l'un de ses premiers drames, ou plutôt de la tragédie républicaine de *Fiesque*, car c'est ainsi qui l'a intitulée.

Cette tragédie, qui dépasserait de beaucoup toutes les bornes des convenances de notre scène, n'offre cependant pas toutes les irrégularités de l'école de Shakespeare. Les unités de lieu et de temps y sont respectées. L'action est une, elle est renfermée dans les limites nécessaires pour qu'elle s'accomplisse. Ce n'est pas dans cet ouvrage qu'on trouve la biographie d'un héros, *enfant au premier acte et barbon au dernier ;* et, à sa lecture, on ne reconnait l'empreinte étrangère qu'au peu de liaison entre les scènes, à la multiplicité des incidents qui se croisent, à la métaphysique dont le style s'obscurcit, et surtout à l'invention toute digne du poëte anglais du personnage du Maure, tracé de main de maitre, si l'on consent à rejeter toutes nos bienséances théâtrales. Ce brigand, dans les veines duquel le sang africain n'allume que la soif du sang et du

pillage, est d'une invention très-forte et d'une exécution hardie. Il reflète bien sur la physionomie de Fiesque. Il forme une belle opposition; il fait naître une grande pensée morale; il présente une haute leçon aux faiseurs de conspirations, en leur apprenant de quels odieux instruments ils auront besoin pour réussir. On frémit d'une alliance si horrible et si nécessaire; et quand, à la fin de l'ouvrage, on voit le Maure pendu et Fiesque enseveli dans les flots, on voit ce que Schiller a voulu enseigner aux peuples en leur donnant sa tragédie républicaine.

Il y avait dans l'ouvrage allemand les éléments d'une tragédie française régulière. L'occasion s'offrait de tracer largement le caractère d'un ambitieux sous une physionomie neuve sur notre théâtre; de lui opposer celui d'un républicain intraitable, exalté, féroce même; d'adoucir la rigueur du sujet en y introduisant un personnage plein de charme, de sensibilité et d'intérêt, celui de la femme du jeune conspirateur. M. Ancelot a envisagé toutes les ressources qu'un fond semblable lui présentait, et il les a habilement développées. Partout l'imitation de Schiller est sensible; mais partout aussi on voit le talent qui met en œuvre, le goût qui choisit, l'art qui distribue, le poëte qui, s'emparant de pensées belles en elles-mêmes, les rehausse de tout l'éclat d'une versification noble, correcte et harmonieuse. Nous ne comparons ici ni Schiller à Ennius, ni notre jeune auteur au prince des poëtes latins; mais, toute proportion gardée, en comparant le *Fiesque* français à l'auteur original, les perles trouvées par Virgile s'offrent naturellement à la pensée.

Voici une idée rapide de la tragédie nouvelle. André Doria règne sur cette superbe Gênes, dont il a été si longtemps le défenseur et la gloire; quatre-vingts hivers pèsent sur sa tête blanchie, et nul Génois ne penserait à lui arracher un pouvoir qui va s'échapper de ses mains, si ce pouvoir ne devait passer dans celles de son neveu Octavio, détestable modèle des jeunes héritiers de la puissance souveraine, qui par le scandale de leur conduite, leurs excès, et leurs passions impérieuses, attestent à l'avance comment ils sauront l'exercer.

Une conjuration est donc tramée parmi les nobles Génois. Verrina en est le chef : on sait qu'Octavio a dévoué à la mort douze sénateurs; il est instant d'éclater; mais comment présumer le succès, si le jeune Fiesque, brillant d'un courage égal à sa naissance, que les grands regardent comme leur chef naturel, et auquel ses immenses libéralités ont attaché le parti populaire, ne s'arme pas et ne combat pas à la tête des conjurés? Cependant sa jeunesse se consume en magnifiques plaisirs; toutes ses nuits sont consacrées à des fêtes; le luxe et la dissipation semblent les seules idoles auxquelles son orgueil sacrifie. Briller et jouir, voilà sa gloire. Ne rêve-t-il en effet que le plaisir? ou cache-t-il ses projets ambitieux sous le voile pompeux des voluptés, comme Manlius cache les siens sous son audace? Voilà ce que Verrina cherche et ne peut pénétrer. Plusieurs tentatives ont été impuissantes : Fiesque ne s'est pas laissé deviner; mais enfin Octavio a mis le comble à ses excès. Berta, fille de Verrina, priait dans un temple qu'elle avait élevé à la mère du Sauveur : le Tarquin génois porte une main hardie sur la Lucrèce chrétienne, qui ne parvient à fuir qu'en s'armant de l'épée du ravisseur. Elle accourt éperdue, et paraissant devant les nobles Génois rassemblés avec Verrina autour de Fiesque, elle raconte son outrage et demande vengeance à son père, à Manfredi, qui va devenir son époux, à Fiesque lui-même sur lequel, pour cette dernière épreuve, tous les yeux sont attachés.

Fiesque, qui déjà en secret a reçu des chefs du peuple le nom de libérateur, ne balance plus à se déclarer devant les nobles. Il leur reproche d'avoir douté de lui, et leur prouve, par le détail entier de ses plans, qu'il les a surpassés en prévoyance, et que sa conjuration a précédé la leur; en effet, mille soldats déguisés ont été introduits dans Gênes; ils sont cachés dans un monastère voisin et prêts à marcher. Quatre galères armées, introduites dans le port, contiendront les vaisseaux du doge. Le moment de frapper est arrivé; un

nouveau serment lie les conjurés; la mort du doge, refusée par Fiesque, mais commandée par Verrina, et celle d'Octavio sont jurées; le bronze va donner le signal...

Dans cet instant décisif, Fondi accourt et annonce que tout est perdu. Le doge est instruit; un perfide lui a livré le secret de la conspiration. A ce trait Fiesque reconnaît son esclave, ce Maure qu'il avait été obligé de mettre dans sa confidence: Fiesque avait redouté sa fureur au moment de l'action; il avait craint que le pillage et l'incendie ne vinssent souiller sa victoire; il avait donné au Maure une mission hors de Gênes. Un tel complice est exigeant ou traître. Le Maure a trahi son maître; le danger est imminent; les conspirateurs pâlissent: Fiesque seul ne se dément pas; leur rendant épreuve pour épreuve, il feint de leur avoir donné une fausse alarme pour juger lui-même de leur résolution. Il veut les conduire à l'attaque projetée, quand le vénérable doge paraît devant les conjurés frappés d'immobilité et de frayeur. Doria annonce à Fiesque qu'il a tout appris et qu'il n'a rien voulu croire; que seul, sans armes, il est venu chez son jeune ami partager les plaisirs de la fête, ou recevoir la mort sans défense, si en effet l'ingrate Gênes à pu la jurer. A la voix de Fiesque, les conspirateurs s'éloignent. Demeuré seul avec le doge, Fiesque lui avoue ses projets et le presse de se soustraire à une mort inévitable. Le vieux doge ne consent pas à la fuite; mais il a respecté les jours de Fiesque, il demande une retraite libre. Le sort des armes décidera de Gênes dans la nuit. Fiesque accepte ce noble défi. Il donne au doge une sauve-garde, et à peine Doria est retiré que le signal de l'attaque se fait entendre.

Fiesque est victorieux, Octavio est poignardé. Le doge lutte encore à la tête des débris de sa garde fidèle; son palais est occupé, les cris du peuple proclament Fiesque souverain de Gênes. Mais Verrina paraît et lui demande compte du sang répandu, des serments prêtés, et de cette liberté pour laquelle seule la conspiration fut entreprise. Fiesque ne peut cacher à son vieil ami qu'il a détruit une tyrannie pour élever la sienne. Verrina presse, conjure, supplie Fiesque de dépouiller la pourpre. Le souverain d'un moment est inflexible. Verrina se relève, le frappe de son poignard. Les Génois passent du côté de Doria, et Verrina, auquel Fiesque pardonne, attend sans pâlir la mort qui lui est réservée par les lois.

Tel n'est pas le dénouement dans l'auteur allemand. Ce dernier a conservé le trait de la mort de Fiesque, mais il ne l'attribue pas au hasard; c'est Verrina qui le précipite dans la mer. Dans Schiller, après la grande scène où les prières de Verrina sont impuissantes, on lit ce qui suit :

VERRINA.

Je me lève, et je ne t'irriterai pas davantage.

(Ils s'approchent d'une planche qui conduit à une galère.)

Le prince a le pas...

(Il sont sur la planche.)

FIESQUE.

Pourquoi tirer mon manteau?... Il tombe...

VERRINA.

Eh bien! quand la pourpre tombe, le doge doit la suivre.

(Il le précipite dans la mer.)

FIESQUE.

Au secours, Génois! au secours! au secours du doge!...

Les Conjurés accourant.

Fiesque, Fiesque! Doria est de retour! La moitié de Gênes passe de son côté! Où est Fiesque?...

VERRINA.

Noyé.

UN CONJURÉ.

Ta réponse sort-elle de l'enfer, ou d'une loge de fou?

VERRINA.

Il a été noyé, si vous l'aimez mieux... Je passe dans le parti de Doria...

La toile tombe.

Nous avons donné cet extrait pour faire reconnaître qu'il était impossible à l'auteur français d'employer un tel dénouement. Il l'a remplacé par une scène entraînante de pathétique et d'éloquence, que termine une sanglante catastrophe admirablement amenée.

La forme que nous avons donnée à notre ana-

lyse ne nous a pas permis d'indiquer les scènes touchantes et écrites avec un charme et un naturel dignes d'éloges entre Fiesque et sa femme Léonor, dont le rôle inspire le plus vif intérêt. Il en est de même de celles avec le Maure. Ce personnage est bien dessiné, sa physionomie est neuve. La scène où Fiesque voit tout l'avilissement où le conduit une telle alliance est tracée avec autant de vigueur que de talent. Quelques personnes ont paru croire que ce rôle n'était pas assez lié à l'action ; nous pensons qu'il l'est autant qu'il pouvait l'être, puisqu'il est l'instrument principal de la conjuration et qu'il la met en péril. S'il disparait au troisième acte, la cause en est forcée, et il aurait fallu pour le faire reparaître renverser toute la combinaison de l'ouvrage. Il ne pouvait être un rôle principal, et comme secondaire, il est d'un grand effet. Peut-être seulement la crainte de le peindre d'une manière trop semblable à celle de Schiller a-t-elle entraîné l'auteur à lui donner un langage trop élevé ; mais le défaut contraire eût-il été supporté?

L'action de cette tragédie est rapide : les deux premiers actes sont une exposition claire et naturelle et du sujet, et du caractère principal. Le nœud se forme au troisième acte d'une manière très-heureuse, quand par un mouvement de péripétie d'un grand effet, Fiesque jette le masque dont il s'est couvert. Le quatrième offre dans le péril la progression que les règles du drame commandent, et si, avant la dernière et belle scène de l'ouvrage, la terreur et l'intérêt ne se soutiennent pas à toute la hauteur tragique exigée dans un cinquième acte, c'est aux mouvements rapides de la scène, aux récits qui se succèdent, aux événements qui se pressent, qu'il faut l'attribuer. C'est le vice inhérent aux sujets historiques, dans lesquels il est impossible de ne pas souvent et trop souvent parler aux yeux; tandis que dans les sujets qui ont pour fondement unique le développement d'une grande passion, l'auteur se trouve heureux de n'avoir à s'adresser qu'à l'âme.

Nous avons déjà parlé du style de cet ouvrage; il a réuni tous les suffrages par sa noblesse sans enflure, par son élégante clarté : il ne peut que beaucoup ajouter à la réputation du jeune auteur. On doit le louer surtout d'entrer avec art dans le ton et dans les mœurs du sujet qu'il traite. Sa poésie dans *Louis IX* est abondante, riche d'images, solennelle et touchante; dans *le Maire du Palais*, elle a le caractère du temps auquel il nous reporte. Dans *Fiesque*, elle a de l'élégance, de l'éclat : soit que Fiesque retrace ses brillants plaisirs, soit que le farouche Verrina exhale sa haine contre la tyrannie, soit que le Maure demande du sang, soit que Léonor nous peigne les douleurs de l'abandon, et la résignation d'une vertueuse épouse, le style est empreint de la couleur du temps et des lieux où nous sommes.

Jouée avec un immense succès à l'Odéon, cette tragédie a été reprise au Théâtre-Français, où l'ont suivie les témoignages de la satisfaction publique; elle est du petit nombre des ouvrages modernes qui restent et méritent de rester au répertoire.

L'IMPORTANT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE SUR LE SECOND THÉATRE FRANÇAIS, LE 4 DÉCEMBRE 1827.

L'IMPORTANT.

PERSONNAGES.

GRANVILLE, duc de Séréville.
DUPRÉ, bourgeois de Châlons-sur-Saône.
FRÉDÉRIC, son neveu.
SÉNARMONT, ami de Dupré.
DOUBLET, secrétaire du sous-préfet.
LARDILLON, directeur des contributions.
BLONDEL, jeune médecin.
JOSEPH, valet-de-chambre du duc.
EMMA, fille de Dupré.
MADAME GIRARD, directrice de la poste.
TOINETTE, servante de Dupré.
Bourgeois, Bourgeoises de Châlons-sur-Saône.

La scène se passe à Châlons-sur-Saône, dans un salon de la maison de Dupré.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOINETTE, JOSEPH.

TOINETTE.

Eh bien! monsieur Joseph, que faites-vous là-bas?
A ranger ce salon ne m'aiderez-vous pas?
Vous me l'avez promis.

JOSEPH.

Je suis à vous, Toinette.

TOINETTE.

Je tremble à tout moment d'entendre la sonnette.

JOSEPH.

(A part.)

A sept heures, bon Dieu! quel pays! et quel ton!

TOINETTE.

Par là, le reversi; puis par là, le boston.

JOSEPH.

Avez-vous préparé les sorbets, la bougie,
Les sirops?

TOINETTE.

Nous aurons des verres d'eau rougie,
Six bouteilles de bière et cinquante échaudés
Qu'au pâtissier fameux tantôt j'ai commandés.

JOSEPH.

Quel luxe!... Où placez-vous la table des gravures,
Les croquis, les dessins, les album, les brochures?

TOINETTE.

Des album!... mais vraiment vous n'êtes guère au fait:
D'où venez-vous, Joseph? Quel jargon!

JOSEPH.

En effet,
Des plaisirs de Châlons je n'ai pas l'habitude.

TOINETTE.

Oui; votre maître semble aimer la solitude:
Vous vivez avec lui bien simplement, mon cher,
N'est-il pas vrai?

JOSEPH.

(A part.)

Mais oui... Servir un duc et pair,
Et passer à Châlons pour ignorer l'usage!
Cruel incognito!

TOINETTE.

Quand je vins du village,
Moi, j'étais comme vous; mais, chez monsieur Dupré,
On me forma bien vite, et je vous formerai;
Vous apprendrez le monde et les belles manières.

JOSEPH.

Je voudrais profiter longtemps de vos lumières,

Mais, Toinette, je crains qu'il ne soit un peu tard,
Et peut-être...

TOINETTE.

Comment, songez-vous au départ?
Ici, depuis huit jours, libre, heureux et tranquille,
Votre maître paraît se plaire en notre ville;
Son goût l'y retiendra. C'est un riche bourgeois;
Nulle affaire à Châlons ne l'appela, je crois?

JOSEPH.

Non; le hasard naguère à Reims lui fit connaître
Le bon monsieur Dupré, qui voulut que mon maître,
En passant par Châlons, se reposât chez lui;
Il accepta; pour moi je pensais que l'ennui,
Malgré tous vos plaisirs, l'en chasserait bien vite:
Point du tout; il y reste, et je m'en félicite,
Puisque je peux ainsi recevoir vos leçons
Et vous faire ma cour.

TOINETTE.

Ah! Joseph, finissons:
Gardez pour d'autres temps votre galanterie,
Nos maîtres vont venir, suivez-moi, je vous prie.
(Elle sort.)

JOSEPH.

Très-volontiers.

SCÈNE II.

JOSEPH, GRANVILLE.

GRANVILLE.

Joseph!

JOSEPH.

Que vois-je? Monseigneur!

GRANVILLE.

Encor!... Que dis-tu là?

JOSEPH.

Pardon; mais en honneur,
Ce long incognito me chagrine et me pèse,
Et sous un titre obscur je suis mal à mon aise.

GRANVILLE.

Vraiment?

JOSEPH.

Oui, si j'osais...

GRANVILLE.

Parle.

JOSEPH.

Depuis six mois,
Je passe pour servir un honnête bourgeois,
Je n'y puis plus tenir; et quand toute une ville,
Fière de recevoir le duc de Séréville,
Assiégerait ses pas pour le voir, le fêter...

GRANVILLE.

Voilà précisément ce qu'il faut éviter.
Écoute, je pourrais, en t'imposant silence,
D'un ridicule orgueil réprimer l'insolence;
J'excuse volontiers un ancien serviteur:
Eh! mon pauvre Joseph, pourquoi tant de hauteur?
J'ai conquis un beau titre aux champs de la victoire;
Mais de mes premiers ans je garde la mémoire,
Le sort change, le cœur doit-il aussi changer?
Mon père était bourgeois, le tien était berger,
Ne l'oublions jamais!

JOSEPH.

Je m'en souviens sans doute:
Pourtant, monsieur le duc, j'avouerai qu'il m'en coûte
De ne pas ajouter au nom de vos aïeux
D'un rang si bien acquis le titre glorieux;
Vous vous faites partout nommer monsieur Granville.

GRANVILLE.

Il le faut! nous vivons dans un temps difficile;
En des jours de débats, de troubles, de complots,
Quand s'agitent encor tant d'intérêts rivaux,
J'ai dû, pour seconder une auguste espérance,
Observer inconnu les besoins de la France;
Le prince l'ordonnait. Tout s'apaise aujourd'hui,
D'un avenir plus doux enfin l'aurore a lui,
Et bientôt à Paris, où mon rang me ramène,
Il me faudra reprendre un luxe qui me gêne;
Je m'y dois résigner. A Reims, durant un mois,
J'ai vécu sans façon avec ce bon bourgeois,
Cet excellent Dupré, que j'estime et qui m'aime;
Et tu veux qu'aujourd'hui je change de système,
Qu'après m'être nommé, je voie à chaque pas,
A la franche amitié succéder l'embarras?
Non; sans me découvrir, je lui veux être utile,
Et jusqu'à mon départ rester monsieur Granville.
Console-toi pourtant, nous partirons demain.

JOSEPH.

Enfin, je vais revoir le faubourg Saint-Germain,
Et reprendre à l'hôtel mes titres et mon poste.

GRANVILLE.

Tu feras demander des chevaux à la poste.

JOSEPH.

J'y cours.

(Il sort.)

GRANVILLE.

Pauvre Joseph !

SCÈNE III.

GRANVILLE, FRÉDÉRIC, DUPRÉ, EMMA.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! mon oncle, eh bien !
Je suis enfin nommé ! quel bonheur est le mien !

EMMA.

D'un aussi prompt succès je ne me flattais guère.

FRÉDÉRIC.

Oh ! Sénarmont n'est pas un protecteur vulgaire.

DUPRÉ.

Tu crois donc que c'est lui ?...

FRÉDÉRIC.

Sans doute, je le crois ;
Car, s'il promet souvent, il donne quelquefois ;
Il fut mon seul appui, mon unique refuge.

DUPRÉ.

Pour moi j'hésite encor...

FRÉDÉRIC.

Je prends monsieur pour juge.

GRANVILLE.

Voyons.

FRÉDÉRIC.

Je vous l'ai dit, monsieur, depuis longtemps,
Malgré des droits réels et des travaux constants,
Dans un obscur emploi s'écoulait ma jeunesse,
Je cessais d'espérer ; quand mon bonheur m'adresse
L'aimable Sénarmont, notre concitoyen ;
Mon père avait jadis été l'ami du sien ;
Sénarmont à Paris nous oublia sans peine :
Un jour certaine affaire à Châlons le ramène ;
Il vient nous voir, chacun le reçoit de son mieux ;
Je me plains de mon sort ! il étale à nos yeux
D'un immense crédit les ressources puissantes ;
Les anciennes grandeurs et les grandeurs récentes,
Il connait tout ; il a vingt amis à la cour,
Il sait ce qu'on a fait, ce qu'on doit faire un jour ;
Il parle, en homme instruit, des hommes et des choses ;
Il prédit les effets, et devine les causes ;
Il nous dit les abus qu'il a fait réformer,
Quels députés on nomme, et quels on va nommer ;
Il est universel ! Mon oncle, peu crédule,
Dans tout ce grand fracas ne voit qu'un ridicule ;
Bref, Sénarmont me plaint et m'offre son appui ;
Il part, je n'attends rien... j'obtiens tout aujourd'hui ;
Il ne m'a point donné des espérances vaines,
Me voilà par ses soins inspecteur des domaines ;
Le ministre m'écrit, voyez monsieur.

(Il donne la lettre à Grandville, qui lit tout haut.)

GRANDVILLE.

« Monsieur, je vous annonce avec plaisir que vous » êtes promu au grade d'Inspecteur des domaines. Je » ne vous cacherai pas que vous devez cet avancement » rapide aux pressantes sollicitations de M. le duc » de Séréville, et je ne doute pas que votre zèle » et vos talents ne justifient la faveur dont vous » êtes l'objet, et la protection dont M. le Duc vous » honore. »

FRÉDÉRIC.

Eh bien !
Dites que Sénarmont pour moi ne pouvait rien !

GRANVILLE.

Si j'osais m'expliquer...

FRÉDÉRIC.

Parlez, monsieur Granville.

GRANVILLE.

Vous devez votre place au duc de Séréville,
Cela paraît constant, soit ; mais on n'écrit pas
Que monsieur Sénarmont pour vous ait fait un pas,
Je ne vois point son nom dans la lettre.

FRÉDÉRIC.

Sans doute ;
Mais ce duc, dont les soins m'aplanissent la route,
Je ne le connais pas, il ne m'a jamais vu ;
Je dois à Sénarmont son secours imprévu ;
Il le connaît beaucoup, le duc l'estime, l'aime,
Le consulte, et le croit souvent plus que lui-même,
Près de son excellence il est fort en crédit.

GRANVILLE.

Vous croyez !

FRÉDÉRIC.

J'en suis sûr ! vingt fois il nous l'a dit !
De ce duc, ignorant jusqu'à mon existence,
Quel autre me pouvait obtenir l'assistance ?
A sa protection quels titres puis-je avoir ?...

GRANVILLE.

Souvent on est connu des gens sans le savoir...

FRÉDÉRIC.

D'un homme tout puissant, d'un favori du prince,
Sur moi, qui vis obscur au fond d'une province,
Quel prodige incroyable eût attiré les yeux,
Si d'un ami commun le zèle officieux
N'avait plaidé ma cause ?... Oui, tout me le fait croire,
Et c'est le seul moyen d'expliquer ma victoire.

GRANVILLE.

Allons, soit !

FRÉDÉRIC.

Quand j'obtiens au-delà de mes vœux,
Nous pourrons, chère Emma, serrer les plus doux nœuds.
Mon oncle, un inspecteur peut entrer en ménage,
Et d'un bonheur plus grand mon bonheur est le gage.

DUPRÉ.

Oui, mon cher Frédéric, tu peux compter sur moi,
J'ai donné ma parole, et ma fille est à toi ;
Ta cousine bientôt deviendra ton épouse.

EMMA.

La fille du préfet va-t-elle être jalouse !
Je serai mariée avant elle ?

DUPRÉ.

C'est bon !
A votre âge il faudrait avoir plus de raison.

GRANVILLE.

Oh ! ne la grondez pas !

EMMA.

Merci, monsieur Granville.

FRÉDÉRIC.

Moi, fier de mon bonheur et parcourant la ville,
Je vais de mes succès informer nos amis.

DUPRÉ.

Chez moi dans un instant ils seront réunis.

FRÉDÉRIC.

N'importe, j'ai besoin de répandre ma joie.

DUPRÉ.

Va ; mais dans la soirée au moins qu'on te revoie.

SCÈNE IV.

GRANVILLE, DUPRÉ, EMMA.

GRANVILLE.

Votre neveu, mon cher, paraît fort satisfait.

DUPRÉ.

Sans doute ; et, selon lui, Sénarmont a tout fait.

EMMA.

L'aspect de mon bonheur sera sa récompense.

DUPRÉ.

Je voudrais bien savoir ce qu'il faut que je pense.

GRANVILLE.

Vous ne me semblez pas encore bien convaincu.

DUPRÉ.

Par la réflexion je suis presque vaincu.

GRANVILLE.

Quel homme est Sénarmont ?

DUPRÉ.

C'est un homme estimable.
Jeune encore, garçon, d'un caractère aimable ;
J'espère qu'à Châlons il reviendra bientôt :
Je l'aimerais beaucoup sans son maudit défaut ;
J'enrage de le voir en toute circonstance
Prendre l'air et le ton d'un homme d'importance.
A chaque nom célèbre il accolle le sien ;
Pour lui dans les bureaux il ne demande rien,
Il est indépendant ; mais il faut qu'il protége,
Et, le placet en main, sans cesse il les assiége :
Cherchant des protégés et des solliciteurs,
Comme un autre insensé cherche des protecteurs.
A vanter son crédit plaçant toute sa gloire,
Il en a tant parlé qu'il finit par y croire.
Je ne suis point injuste, et parmi les commis
Je croirais volontiers qu'il a quelques amis ;
Il fit placer, dit-on, des gens de notre ville ;
Mais, s'il rend un service, il vous en offre mille,
Promet, par vanité, plus qu'il ne peut tenir.

GRANVILLE.

Attendez !... ce portrait !... je crois me souvenir...
C'est cela... Sénarmont !... Oui, j'étais à l'armée !...

DUPRÉ.

Le connaissez-vous ?

GRANVILLE.

Lui ? Non ! mais sa renommée !
J'ai déjà contre lui des griefs...

DUPRÉ.

Vous, mon cher !

GRANVILLE.

Oui ; mais laissons cela. Vous m'avez dit hier
Que ce soir vous auriez nombreuse compagnie.

EMMA.

Pour vous, monsieur.

GRANVILLE.

Comment ! de la cérémonie !

C'est fort mal ; mais au moins ne pourrai-je savoir,
A qui je vais parler, quelles gens je vais voir ?
Moi qui suis étranger !

DUPRÉ.

La chose est très-facile.
C'est madame Girard. Des postes de la ville
Elle est la directrice, et, de plus, bel-esprit ;
Je ne vous dirai rien de tout ce qu'elle écrit,
Et pour cause ! élégie, épître, roman, drame :
Nul genre n'est, dit-on, étranger à la dame :
Feu son mari jadis réprimait ce travers ;
C'est, depuis qu'il est mort, un déluge de vers ;
Rien ne peut l'arrêter : dans l'ardeur qui l'embrase,
Comme un cheval de poste elle mène Pégase.
Du reste bonne femme, excellent naturel !

GRANVILLE.

Ensuite ?

DUPRÉ.

Vous verrez le médecin Blondel :
Un jeune homme charmant, un docteur romantique,
Qui ne s'instruisit pas à la manière antique,
Faible à l'amphithéâtre, et fort chez Tortoni,
Lisant peu Gallien, chantant tout Rossini ;
Aux manéges, aux tirs, il passait la journée,
Et le soir il faisait des cours à l'Athénée.
Des femmes à la mode assidu courtisan,
De tout nouveau système effréné partisan,
Il a fondé l'espoir de sa gloire future
Et sur le magnétisme et sur l'acupuncture.
De Paris à Châlons arrivé depuis peu,
Pour ses talents d'abord nos dames ont pris feu ;
Comme défunt Saint-George il manie une épée ;
D'une balle à vingt pas il brise une poupée ;
Hormis la médecine il sait tout.

GRANVILLE.

C'est fort bien ;
D'expédier son monde il a plus d'un moyen.

DUPRÉ.

Il vend ici fort cher les livres qu'il compose.

GRANVILLE.

Comment ! il est auteur ?

DUPRÉ.

Oh ! c'est la moindre chose !
Pour faire maintenant des ouvrages nouveaux,
Il faut de vieux bouquins, des yeux et des ciseaux.

EMMA.

Sur son dernier ouvrage on dit que, sans scrupule,
Un journal de Paris versa le ridicule ;
Il en est furieux, et notre cher docteur,
S'il le trouve jamais, tuera le rédacteur,
Il l'a juré.

DUPRÉ.

Le temps calmera sa colère.

EMMA.

Ce soir, monsieur Doublet vient-il ici, mon père ?

DUPRÉ.

Certainement.

GRANVILLE.

Quel est ce monsieur, s'il vous plaît ?

DUPRÉ.

C'est un homme étonnant que notre ami Doublet :
De notre sous-préfet il est le secrétaire ;
C'est peu de chose encor ; mais bientôt il espère
Arriver aux emplois qui lui furent promis :
Comme pour parvenir il a besoin d'amis,
Il s'est fait obligeant : ce métier-là rapporte.
De tous les gens en place il assiége la porte ;
Quel qu'ait été le chef de l'arrondissement,
Doublet montra toujours le même dévoûment ;
Afin qu'on le remarque il n'est rien qu'il ne tente,
Si le hasard un jour, remplissant son attente,
Faisait naître à Châlons quelque petit complot,
Vous verriez, déployant l'activité d'un sot,
Le cher Doublet courir, se mettre en évidence,
Puis réclamer bientôt le prix de sa prudence.
Au moment où je parle il est presque puissant,
Car notre sous-préfet pour trois jours est absent,
Et c'est par intérim Doublet qui le remplace.

GRANDVILLE.

Cet homme est votre ami ?

DUPRÉ.

Que voulez-vous qu'on fasse ?
Il est si complaisant !

EMMA.

Et monsieur Lardillon ?

DUPRÉ.

Je l'oubliais !

GRANDVILLE.

Eh bien ?

DUPRÉ.

Médisant, tatillon,
Aux travers du prochain jamais il ne fait grâce ;
Il sait tout ce qu'on dit et tout ce qui se passe ;
Des contributions ce malin directeur
N'est pas indifférent à notre femme auteur.
Mais bien souvent l'ingrat Phaon de la régie,
Donne à notre Sapho des sujets d'élégie.

EMMA.

Ah ! mon père !

GRANDVILLE.

Dupré, vous êtes un méchant !

DUPRÉ.

Moi !

Je suis historien, et voilà tout !

(A Emma.)

Mais toi,

Que fais-tu là ? Va voir si, pour notre soirée,
Tout est prêt.

EMMA.

Oh ! déjà je m'en suis assurée ;
Mais j'y retourne.

(Emma sort.)

DUPRÉ.

Bon !... n'entends-je point là-bas
La voix de Frédéric ?

(Il regarde par la fenêtre.)

Je ne me trompe pas ;
Quelqu'un est avec lui.

SCÈNE V.

GRANVILLE, DUPRÉ, SÉNARMONT, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à la cantonade.

Venez, entrez, de grâce,
Qu'en sa reconnaissance un ami vous embrasse.

SÉNARMONT.

Frédéric, malgré moi, m'entraîne jusqu'ici ;
Pardon, monsieur !

DUPRÉ.

Comment, Sénarmont, vous voici !

GRANVILLE, à part.

Ah ! c'est notre important.

DUPRÉ.

J'étais loin de m'attendre...

FRÉDÉRIC.

Il arrive !... A l'hôtel où je l'ai vu descendre
J'ai dit : Monsieur Dupré n'entend pas qu'aujourd'hui
Son ami Sénarmont loge ailleurs que chez lui ;
Les hôtes murmuraient ; mais, bravant leur colère,
Je l'amène chez vous, bien certain de vous plaire.

DUPRÉ.

Grand merci, mon neveu.

A Sénarmont.

Mon cher, je suis surpris,
Mais charmé de vous voir !... Vous venez de Paris ?

SÉNARMONT.

Oui ; de ses vains plaisirs j'ai connu l'imposture,
Et pour me reposer je cherche la nature ;
Je vais en Suisse.

DUPRÉ.

Bah !

SÉNARMONT.

Quand on vit comme moi
(Bien que n'ayant jamais voulu le moindre emploi)
Au sein d'un tourbillon de devoirs et d'affaires ;
Quand on juge le monde et toutes ses misères,
On devient misanthrope, et l'on sent un beau jour
Le besoin de quitter et la ville et la cour.

DUPRÉ.

Vous n'en êtes pas là ?

SÉNARMONT.

Non ; mais je me prodigue !
Ma foi, Paris m'ennuie, et la cour me fatigue ;
Et d'ailleurs pourraient-ils m'offrir rien de nouveau ?
Protéger nos auteurs et leurs in-octavo,
Voir nos hommes d'état, déjouer mille intrigues,
Au torrent des abus opposer quelques digues,
Recevoir en un jour trente invitations,
Préparer des succès et des élections,
De la diplomatie expliquer les mystères,
Pour placer des ingrats hanter les ministères,
Donner aux gouvernants des conseils superflus,
Qu'on s'arrange, pour moi, je ne m'en mêle plus.

GRANVILLE, à part.

Le fat !

FRÉDÉRIC.

Cher Sénarmont, vous êtes trop sévère !
On renonce avec peine au bien que l'on peut faire ;
Vous avez, dites-vous, rencontré des ingrats ?
Mais en ce lieu, du moins, vous n'en trouverez pas.

SÉNARMONT.

A mon gré je n'ai pu vous être utile encore,
Et malgré tous mes soins...

GRANVILLE.

Eh quoi ! monsieur ignore
Le succès éclatant qu'il vous fit obtenir ?

FRÉDÉRIC.

C'est que du bien qu'on fait on perd le souvenir.

DUPRÉ.

C'est bien prompt.

SÉNARMONT.

Qu'est-ce donc ?

FRÉDÉRIC.

J'ai le fruit de vos peines.
J'ai reçu le brevet d'inspecteur des domaines.

SÉNARMONT.

J'importunais pour vous et ministre et commis ;
Ils ont enfin tenu... moins qu'ils n'avaient promis ;
C'est un demi-succès !

FRÉDÉRIC.

Il vous était facile.
Grâce à vous, je le dois au duc de Séréville.

SÉNARMONT.

Ah ! le duc ?...

FRÉDÉRIC.

Avec lui n'êtes-vous pas lié ?

GRANVILLE.

Qui sait ? monsieur encor l'a peut-être oublié ?

SÉNARMONT.

Oui, c'est très vrai ; le duc me répétait sans cesse
Que vous seriez placé, qu'il tiendrait sa promesse ;
Mais je n'y comptais pas, je le dis sans détour :
Je les connais si bien tous ces hommes de cour !
Lui surtout ! un bon cœur !... mais l'esprit si frivole !
Souvent, sans y songer, manquant à sa parole ;
Obligeant quelquefois ; mais si grand prometteur !
Qui prend, même avec moi, certains airs de hauteur !

GRANVILLE.

Vraiment ?

SÉNARMONT.

Il a grand tort, je le sais, je le gronde !
Que voulez-vous ? il est flatté par tant de monde !
Il le faut excuser.

GRANVILLE.

En le jugeant ainsi
Vous m'étonnez, monsieur ; on m'avait jusqu'ici
Peint sous un autre aspect le duc de Séréville :
Fort simple dans ses goûts, et d'un abord facile,
Le duc, m'avait-on dit, se souvient qu'autrefois
Son père n'était rien qu'un honnête bourgeois :
Il n'est ni vain ni fier !... c'est un homme bizarre !
Voilà comme souvent l'opinion s'égare ;
On m'a trompé, monsieur le connaît mieux que moi.

SÉNARMONT.

Vous concevez, mon cher...

GRANVILLE.

Oh ! oui, je le conçoi.

DUPRÉ, à part.

Je ne sais que penser, et ce ton d'ironie...

SCÈNE VI.

GRANVILLE, EMMA, DUPRÉ, SÉNARMONT, FRÉDÉRIC.

EMMA.

Mon père, on a sonné, voici la compagnie.

SÉNARMONT.

Vous recevez, monsieur ? Je ne sais si je puis
Rester en ce salon dans l'état où je suis.

FRÉDÉRIC.

Allons donc !

DUPRÉ.

A rester c'est moi qui vous engage.

FRÉDÉRIC.

Chacun de vous revoir sera charmé, je gage.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DOUBLET.

TOINETTE, annonçant.

Monsieur Doublet.

DUPRÉ.

Bonjour.

DOUBLET

Que vois-je ? quel bonheur !
C'est vous !... Eh quoi ! monsieur, vous nous faites l'honneur
De venir visiter notre petite ville ?

SÉNARMONT.

Hélas ! pour peu de temps.

DOUBLET, à part.

Il pourra m'être utile.

(Haut.)

Vous venez en ces lieux jouir de vos bienfaits,
Et de vos heureux soins contempler les effets :
Sans doute Frédéric bénit votre présence,
Vous avez tant de droits à sa reconnaissance !
La place qu'il vous doit...

SÉNARMONT.

Ce n'est rien que cela.

DOUBLET.

Comment donc?

SÉNARMONT.

Frédéric n'en restera pas là;
Nous saurons le pousser.

DOUBLET.

Oh! je vous crois sans peine;
Avec votre secours sa fortune est certaine:
Votre crédit, monsieur, va toujours en croissant;
Ami d'un duc et pair, d'un homme tout-puissant.

SÉNARMONT.

C'est trop dire!... le duc a pour moi de l'estime;
J'ai reçu quelquefois sa confidence intime;
Souvent il me consulte en dépit des jaloux...
Eh parbleu! l'autre jour je lui parlais de vous.

DOUBLET.

De moi!

SÉNARMONT.

De vous.

DOUBLET.

Au duc!... monsieur, je vous rends grâces!

GRANVILLE, à part.

Il va distribuer les honneurs et les places;
Bien, monsieur l'important; mais tout n'est pas fini,
J'ai mon plan dans la tête, et vous serez puni.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME GIRARD, MADAME DE L'ÉCLUSE.

TOINETTE, annonçant.

Madame Girard.

DUPRÉ, allant au-devant des dames.

Bon!

TOINETTE, annonçant.

Madame de l'Écluse.

DUPRÉ à madame Girard.

Je salue humblement notre dixième muse.

MADAME GIRARD.

Nous sommes en retard.

DUPRÉ.

Et nous en gémissions.

TOINETTE, annonçant.

Monsieur le directeur des contributions.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LARDILLON, BLONDEL, MADAME DELAPORTE.

DUPRÉ, à Lardillon.

Bonsoir!

TOINETTE, annonçant.

Monsieur Blondel, madame Delaporte.

DUPRÉ, allant au-devant d'elle.

Madame...

LARDILLON, à madame Girard et aux autres femmes.

Elle a changé de chaussure à la porte.

MADAME GIRARD.

Que vous êtes méchant!

FRÉDÉRIC

Eh bien! messieurs, ici
Vous ne pensiez pas voir Sénarmont; le voici!
Notre concitoyen, mon protecteur!

SÉNARMONT.

De grâce,
Épargnez-moi, mon cher.

FRÉDÉRIC.

Non, je vous dois ma place;
Heureux de vos bienfaits, je les veux publier.

SÉNARMONT.

Si vous me voulez plaire, il les faut oublier.

MADAME GIRARD.

Quels nobles sentiments!

LARDILLON.

Quelle âme délicate!

DOUBLET.

Quel crédit!

GRANVILLE, à part.

On le croit tout-puissant, on le flatte.

DOUBLET, à Sénarmont.

Vous resterez au moins quelques jours à Châlons;
Dînez demain chez moi.

SÉNARMONT.

Je ne saurais.

DOUBLET.

Allons,
Ne me refusez pas! Dupré, monsieur Granville
Y seront; vous verrez l'élite de la ville.

SÉNARMONT.

Oh! je dois promptement me remettre en chemin,
On m'attend.

DOUBLET.

Vous pourrez partir après-demain.

MADAME GIRARD.

Non; monsieur ne veut pas affliger une femme;
Après-demain jeudi, c'est moi qui le réclame,
Il dinera chez moi, j'ose au moins y compter.

SÉNARMONT.

Mais, madame...

MADAME GIRARD.

Il le faut.

SÉNARMONT.

Qui peut vous résister?
Vendredi, sans retard...

LARDILLON.

Oh! non pas, je vous jure.
De m'accorder ce jour c'est moi qui vous conjure;
Feu votre père était un de mes bons amis,
Me refuserez-vous?

SÉNARMONT.

Mais...

LARDILLON.

Vous avez promis,
C'est convenu!

SÉNARMONT.

Mon Dieu! comment reconnaîtrai-je...

MADAME GIRARD, à part.

J'aurai besoin de lui.

LARDILLON, à part.

Je veux qu'il me protége.
(Haut.)
Parmi les directeurs des contributions
Doit-on faire bientôt quelques mutations?

SÉNARMONT.

Oui, l'on y songe.

LARDILLON.

Ici ma place est assez mince.

SÉNARMONT.

Iriez-vous volontiers dans une autre province?

LARDILLON.

Oui, quelque grande ville!...

SÉNARMONT.

Eh bien! j'en parlerai;
Préparez une note, et je m'en chargerai.

DUPRÉ.

Ah ça! mais Sénarmont pourrait, en conscience,
Tandis que nous jouerions, donner son audience,
Prépare un reversi, le boston, chère Emma.

(Emma prépare les fiches, les présente à Doublet, à madame Girard, à Dupré et à d'autres personnes, qui forment deux tables de jeu et se placent pendant la conversation qui continue sur le devant.)

BLONDEL, à Sénarmont.

On raffole toujours de l'opéra-buffa,
N'est-il pas vrai, monsieur?

SÉNARMONT.

La mode est notre excuse.

GRANVILLE.

Oui, l'on bâille, l'on paie, et l'on dit qu'on s'amuse.

BLONDEL.

Quel blasphème!

SÉNARMONT.

Monsieur semble être un amateur,
Un artiste, peut-être?

LARDILLON.

Eh! non, c'est un docteur,
Un jeune médecin, très-savant... en musique.
Sur son art en revanche il est fort laconique;
Ne parlant jamais grec ni latin, Dieu merci.

BLONDEL.

Certe!

LARDILLON, bas à Sénarmont.

Il a ses raisons pour en agir ainsi.

BLONDEL.

J'eus toujours, j'en conviens, horreur du pédantisme.

LARDILLON.

J'ai presque, grâce à lui, compris le magnétisme!
Mais vous n'entendez rien à ces matières-là.

SÉNARMONT.

Qui? moi!

LARDILLON.

Vous.

SÉNARMONT.

Devant qui parlez-vous de cela!

BLONDEL.

Vous savez?...

SÉNARMONT.

Faria, Puységur et Deleuse
M'ont souvent consulté: science merveilleuse!
L'estomac clairvoyant, un sens intime et sûr
Dont le siége est ici, pour qui rien n'est obscur!

GRANDVILLE.

Oui; mieux que la raison l'estomac nous dirige.

DUPRÉ à la table de boston.

Madame, il eût fallu jouer atout, vous dis-je!
Grâce à vous, nous perdrons.

DOUBLET, à la table de reversi.

Parbleu ! nous y voilà !
Sans madame Girard je forçais *quinola :*
Ce n'est pas le moment de songer à des rimes,
De vos distractions nous serons les victimes.

MADAME GIRARD.

J'ai l'esprit occupé, j'en dois faire l'aveu ;
Pardonnez-moi, Doublet !.... Emma, prenez mon jeu.

(Madame Girard se lève; Emma la remplace.)

MADAME GIRARD, à Sénarmont.

Je reviens près de vous, vraiment le jeu m'excède.

SÉNARMONT.

Contre l'ennui les sots y trouvent un remède ;
Mais vous, dont Apollon enchante les loisirs,
Vous n'avez pas besoin de ces fades plaisirs !
A nos bravos pourquoi vous dérober, madame?
Vous ne publiez rien !

MADAME GIRARD.

Je ne suis qu'une femme,
Et j'ai craint jusqu'ici....

SÉNARMONT.

Vous avez eu grand tort :
Chargez-moi de vos vers, confiez-moi leur sort ;
Plus d'une femme auteur sur moi seul se repose,
Mais je n'ai fait encor que des succès en prose ;
Je vous mène à la gloire, et, vos vers à la main,
J'éclipse nos saphos du faubourg Saint-Germain.
Parmi mes obligés je compte vingt libraires
Qui se disputeront vos trésors littéraires.

MADAME GIRARD.

Mon bagage est léger.

SÉNARMONT.

Livrez-vous à mes soins :
N'avons-nous pas les blancs et les lignes de points,
Les marges, les dessins, les fleurons, les vignettes ?
J'arrangerai cela.

MADAME GIRARD.

Fort bien ; mais les gazettes ?

SÉNARMONT.

Ne craignez, avec moi, ni public ni journal.

MADAME GIRARD.

Il en est un pourtant...

SÉNARMONT.

Lequel ?

MADAME GIRARD.

L'*Impartial.*

LARDILLON, bas à Blondel.

Celui qui, l'autre jour, déchirait votre ouvrage.

BLONDEL.

Puissé-je me venger !

SÉNARMONT, à madame Girard.

Vous aurez son suffrage.

MADAME GIRARD.

Quoi ! vous me répondez ?

SÉNARMONT.

De lui ne craignez rien.

MADAME GIRARD.

Ce journal est méchant.

SÉNARMONT.

Oui, quand je le veux bien.

BLONDEL, à Lardillon.

Parbleu ! je suis ravi de cette confidence,
Et nous saurons bientôt...

LARDILLON, l'arrêtant.

Mon cher, de la prudence !
Songez qu'on nous observe, et que cette maison
Doit être respectée.

BLONDEL.

Oui, vous avez raison ;
Nous nous verrons demain.

DUPRÉ, se levant de la table de boston.

J'ai perdu quatre fiches.

MADAME GIRARD, à Sénarmont.

Vous protégerez donc mes faibles hémistiches ?

DUPRÉ.

Comptez sur moi.

SÉNARMONT.

Je dois quatre cents, les voici.

(A ce moment Joseph et Toinette entrent portant des plateaux, et offrent de la bière à toute la société.)

DOUBLET, se levant de la table de reversi.

Je gagne donc un jour !

TOINETTE, offrant à Sénarmont.

Monsieur veut-il ?

SÉNARMONT.

Merci !

(Tout le monde a quitté le jeu.

DOUBLET.

Ciel ! dix heures !... partons !

DUPRÉ.

Déjà l'on se retire !

Les dames prennent leurs châles, et les hommes prennent leurs chapeaux ; on commence à se retirer.)

BLONDEL, à Sénarmont.

Monsieur, j'aurai demain quatre mots à vous dire.

SÉNARMONT.

D'obliger mes amis je me fais une loi.

DOUBLET.

Demain, n'oubliez pas que vous dînez chez moi.

SÉNARMONT.

D'accord.

DUPRÉ, à la société qui s'éloigne.

Bonsoir.

MADAME GIRARD.

Adieu.

LARDILLON.

Ma foi, cela m'ennuie,
Quelqu'un ce soir encore a pris mon parapluie.

DUPRÉ.

Chez vous demain sans doute il sera renvoyé.

LARDILLON.

Oui; mais, en attendant, je vais être noyé.

DUPRÉ.

Il ne pleut pas.

LARDILLON.

Bonsoir!... La déplaisante chose!

SCÈNE X.

GRANDVILLE, DUPRÉ, SÉNARMONT, FRÉDÉRIC, EMMA.

(Joseph et Toinette dans le fond.)

DUPRÉ.

Il est temps qu'en effet Sénarmont se repose;
Nous allons le conduire.

(A Emma.)

Adieu, ma chère enfant!

(Dupré embrasse Emma, qui prend un flambeau et s'éloigne par le fond.)

Granville, bonne nuit!

(Frédéric prend un flambeau, et sort d'un côté avec Dupré et Sénarmont.)

SCÈNE XI.

GRANVILLE, JOSEPH, TOINETTE.

(Granville est seul sur le devant du théâtre, tandis que Joseph et Toinette rangent les tables.

GRANDVILLE.

Il s'en va triomphant!
Oui-dà, monsieur, je suis un homme vain, frivole!
Souvent, sans y songer, je manque à ma parole;
Pour éblouir les gens, abusant de mon nom,
Vous me calomnierez impunément!... oh! non!
D'abaisser votre orgueil le moyen est facile;
Vous ne connaissez pas le duc de Séréville:
Pour la seconde fois vous le piquez au jeu;
Prenez garde, il faudra faire un pénible aveu!
Joseph, un jour encore à Châlons je m'arrête:
Suis-moi.

(Il sort du côté opposé à celui par où sont sortis Frédéric et Dupré.)

JOSEPH.

J'y vais, monsieur.

SCÈNE XII.

JOSEPH, TOINETTE.

JOSEPH.

Qu'en dites-vous, Toinette?
Votre élève bientôt deviendra votre égal;
Comme déjà je porte un plateau!

TOINETTE.

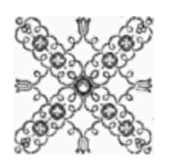
Pas trop mal!

JOSEPH.

Donnez-moi des conseils et des leçons sévères.

TOINETTE.

Eh bien! une autre fois n'emplissez pas les verres.



ACTE DEUXIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉNARMONT, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ainsi votre repos n'a pas été troublé ?

SÉNARMONT.

Non.

FRÉDÉRIC.

D'importuns hier vous étiez accablé.

SÉNARMONT.

Je serais enchanté de leur rendre service ;
Ce sont de braves gens.

FRÉDÉRIC.

Votre bonté propice
A fait pour mon bonheur plus que vous ne pensiez :
J'épouse ma cousine.

SÉNARMONT.

Ah ! vous vous mariez ?

FRÉDÉRIC.

Oui, pour former ces nœuds il nous fallait attendre
Que j'obtinsse la place où je pouvais prétendre ;
A mes destins obscurs vous m'avez arraché,
L'obstacle a disparu.

SÉNARMONT.

Ma foi, j'en suis fâché !

FRÉDÉRIC.

Pourquoi ?

SÉNARMONT.

J'avais sur vous fondé des espérances.
Avec votre talent, vos rares connaissances,
A de brillants emplois vous deviez parvenir ;
Je vous créais déjà le plus bel avenir...
Il n'y faut plus songer.

FRÉDÉRIC.

Expliquez-vous, de grâce !

SÉNARMONT.

D'un homme marié que voulez-vous qu'on fasse ?
Vous voilà confiné dans un département ;
Vous aurez des enfants !

FRÉDÉRIC.

J'y compte bien, vraiment.

SÉNARMONT.

Alors, c'en est donc fait !... et pourtant c'est dommage !
Mais quelle idée aussi ! s'enchaîner à son âge !

FRÉDÉRIC.

N'ai-je pas vingt-trois ans ?

SÉNARMONT.

Vous êtes bien pressé !
Dans la vaste carrière où je l'avais lancé,
J'aurais guidé ses pas ; j'avouerai qu'il m'en coûte
D'être aujourd'hui contraint à le laisser en route.

FRÉDÉRIC.

Vous comptiez à Paris me placer quelque jour ?

SÉNARMONT.

Que sait-on ? A Paris ?... pourquoi pas à la cour ?

FRÉDÉRIC.

A la cour !

SÉNARMONT.

C'est possible.

FRÉDÉRIC.

A la cour !... Comment faire ?
Si Mervil fut nommé gentilhomme ordinaire,
On assure en effet qu'il ne le dut qu'à vous.

SÉNARMONT.

Parbleu !

FRÉDÉRIC.

Qu'il est heureux !

SÉNARMONT.

Il m'eût été bien doux
De vous mener plus loin.

FRÉDÉRIC.

Un tel projet m'honore.

SÉNARMONT.

Mais vous vous mariez !...

FRÉDÉRIC.

Je suis bien jeune encore.

SÉNARMONT.

Il aurait eu bientôt des honneurs, du crédit,
Une charge brillante, un magnifique habit!...
L'uniforme brodé vous irait à merveille.

FRÉDÉRIC.

Vous me conseillez donc?...

SÉNARMONT.

Qui? moi, je vous conseille
D'épouser.

FRÉDÉRIC.

On pourrait reculer cet hymen.

SÉNARMONT.

Voyez, ceci demande un sévère examen :
On peut vous protéger, vous avez du mérite;
Il faut être garçon quand on veut aller vite,
Et toujours végéter près des petits bourgeois,
C'est un triste avenir!

FRÉDÉRIC.

Oui, vraiment, je vous crois.

SÉNARMONT.

En bornant votre essor, Emma serait coupable.

FRÉDÉRIC.

Pour ne pas différer, elle est trop raisonnable;
C'est dans son intérêt! Et j'aurai son aveu,
Si vous daignez ici me seconder un peu.

SÉNARMONT.

Je crains de l'affliger.

FRÉDÉRIC.

Oh non! c'est impossible;
A l'espoir des honneurs Emma sera sensible :
Et puis je reviendrai former un doux lien
Dans un an au plus tard.

SÉNARMONT.

Allons, je le veux bien.

FRÉDÉRIC.

Je l'aperçois.

SCÈNE II.

SÉNARMONT, FRÉDÉRIC, EMMA.

EMMA.

J'accours vous dire que mon père
Me quitte à l'instant même et va chez son notaire;
Il veut de notre hymen serrer bientôt les nœuds,
Et rapprocher le jour qu'appellent tous nos vœux :
Remerciez-moi donc de ma bonne nouvelle.

FRÉDÉRIC.

J'en suis heureux, Emma.

EMMA.

Quel ton!

SÉNARMONT, passant entre Emma et Frédéric.

Il se rappelle
Que vous aviez naguère un peu d'ambition.

EMMA.

Eh bien?

SÉNARMONT.

Voyez son âge et sa position :
La place qu'il obtient sans doute est honorable,
Mais un ami lui tend une main secourable,
Vers de plus hauts emplois il saura le guider,
Et, jusqu'à ce moment, on pourrait retarder...

EMMA.

Quoi! notre mariage?

SÉNARMONT.

Oui!... vous jugez vous-même
Quel sera son bonheur, quand de celle qu'il aime
Environnés d'éclat les jours s'embelliront!
Les honneurs qu'il attend sur vous rejailliront :
Vous devez l'approuver, et vous êtes trop sage
Pour ne pas différer d'un an ce mariage.

EMMA.

Qu'entends-je? Notre hymen le doit-il empêcher
D'arriver aux honneurs qu'il semble rechercher?
Ne partageons-nous pas les plaisirs et les peines?

SÉNARMONT.

Mais des devoirs nouveaux nous imposent des chaînes;
Mille embarras divers viendront l'envelopper;
Belle Emma, la fortune est prompte à s'échapper;
Il ne faut point d'entrave à qui veut la surprendre;
Un garçon court vers elle!... Un mari doit l'attendre.
A peine votre époux voudrait-il vous quitter?
Non! Dans une province il faut donc végéter!
Le doit-il?

EMMA

Frédéric, quel projet est le vôtre?
Naguère en ce pays, vivre heureux l'un par l'autre,
Au sein de ma famille et près de nos amis;
Tel était votre espoir... Je vous l'avais permis.
Écartez loin de vous une idée importune :
J'ai besoin de bonheur bien plus que de fortune,
Et, d'ailleurs, mon orgueil n'a rien à souhaiter,
D'un époux Inspecteur je sais me contenter.

SÉNARMONT.

C'est fort bien ! cependant...

EMMA, à Frédéric.

Vous gardez le silence ?

FRÉDÉRIC.

Ne vous affligez pas !...

EMMA.

Que faut-il que je pense ?
Expliquez donc vos vœux et votre intention.

FRÉDÉRIC.

Chère Emma...

EMMA.

Je comprends ! Tout à l'ambition,
Votre cœur déloyal aujourd'hui me méprise.

FRÉDÉRIC.

Jamais, et je prétends que nos nœuds...

EMMA.

Je les brise !
A peine des honneurs a-t-il touché le seuil
Que ma main est déjà trop peu pour son orgueil !
Vous, dont l'heureux crédit protégea le volage,
Vous devez maintenant rougir de votre ouvrage ?
Eh bien ! de vos bontés puisqu'il abuse ainsi,
Il faut pour le punir me protéger aussi ;
Qu'un sort brillant, enfin, me venge et l'humilie !
Monsieur, j'ai dix-sept ans, on me trouve jolie,
Vous avez des amis riches, puissants, titrés,
Prêts à faire pour vous tout ce que vous voudrez ;
Il faut m'en donner un pour mari, tout de suite.

SÉNARMONT.

Comment ?

EMMA.

Protégez-moi.

SÉNARMONT.

Vous allez un peu vite.

EMMA.

Je ne vous gêne pas ! Un duc, un général,
Un chevalier, un comte, un marquis, c'est égal !
La colère à mon tour me rend ambitieuse,
Je prendrais un baron, tant je suis furieuse !

SÉNARMONT.

C'est fort modeste !

FRÉDÉRIC.

Emma, calmez ce grand courroux.

EMMA.

Vous voulez que monsieur ne protége que vous ?
A mon bonheur aussi croyez qu'il s'intéresse.

SÉNARMONT.

On pourrait en effet...

EMMA.

Oui, je serai duchesse !
La fille de Dermon, bourgeois de ce pays,
Est, depuis l'an dernier, la femme d'un marquis ;
Vous le savez ?

SÉNARMONT.

Sans doute.

EMMA.

Elle était de mon âge.

SÉNARMONT.

Et moins belle que vous ! Ma foi, ce mariage
M'a donné quelque mal, et j'ai craint un moment
De ne pas réussir.

EMMA.

Quoi ! c'est vous ?

SÉNARMONT.

Eh ! vraiment !
Eût-on jamais, sans moi, terminé cette affaire ?

EMMA.

Eh bien ! en ma faveur vous ne sauriez moins faire.
L'infidèle ! à mon tour je le mépriserai,
Je ne le verrai plus !... Peut-être j'en mourrai !
Mais n'importe, du moins je me serai vengée,
Et je l'aurai puni de m'avoir outragée !
Monsieur, de vos bontés j'attendrai les effets,
Et je vais à mon père annoncer vos bienfaits.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, SÉNARMONT, DOUBLET.

(Il entre au moment où sort Emma.)

DOUBLET.

Que vois-je ! Emma pleurant, qui s'éloigne en colère
Et quitte son cousin en appelant son père !
Frédéric soucieux et l'air embarrassé,
Sénarmont souriant !... Que s'est-il donc passé ?

FRÉDÉRIC.

(A Doublet.)
Rien...
(A Sénarmont.)
Près de ma cousine il faut que je me rende,
Mais, au moins, n'allez pas accueillir sa demande.

SÉNARMONT.

Bien ! nous verrons !

SCÈNE IV.

SÉNARMONT, DOUBLET.

DOUBLET.

Enfin, rien ne peut nous troubler.
Un moment sans témoins je voulais vous parler.

SÉNARMONT.

Qu'exigez-vous de moi, mon cher? je vous écoute.

DOUBLET.

Quand il faut obliger nul effort ne vous coûte,
Et vous accorderez votre appui protecteur
A l'établissement dont je suis fondateur.

SÉNARMONT.

Volontiers : qu'est-ce donc ?

DOUBLET.

Un club philantropique.

SÉNARMONT.

De quoi s'occupe-t-il ?

DOUBLET.

De soupe économique ;
D'engrais, d'horticulture et de souscriptions.

SÉNARMONT.

Très-bien!

DOUBLET.

Ce n'est pas tout? nos méditations
Ont pour premier objet le bien de la patrie;
Nous stimulons les arts, éveillons l'industrie;
Chacun de son savoir apporte le tribut :
On a parlé de nous deux fois à l'Institut.

SÉNARMONT.

C'est très-flatteur pour vous.

DOUBLET.

L'hiver on se rassemble;
Une fois chaque mois nous dînons tous ensemble,
C'est là qu'entre l'AI, le Pomar, le Bordeaux,
Nous rédigeons nos plans, mûrissons nos travaux;
Pour le bonheur public chacun de nous s'escrime,
Nous lisons des rapports que le journal imprime;
On se prépare ainsi pour de plus hauts destins,
Plus d'un talent fameux sortit de nos festins:
Tel, dont les longs discours ont étonné la France,
Dans nos réunions puisa son éloquence,
Et l'on peut affirmer que nos restaurateurs
Fournissent à Paris d'excellents orateurs.

SÉNARMONT.

Je vous fais compliment, mais vous puis-je être utile?

DOUBLET.

Oui.

SÉNARMONT.

De quelle façon?

DOUBLET.

Cela vous est facile;
De la société soyez le président.

SÉNARMONT.

Moi!

DOUBLET.

C'est une faveur : mais, en nous l'accordant,
A vos concitoyens vous prouvez votre estime.

SÉNARMONT.

Cet hommage honorable...

DOUBLET.

Il est bien légitime.
Daignez de votre nom nous accorder l'appui!
Si vous la présidez, à compter d'aujourd'hui,
Notre société prend un essor immense,
Et, de cet heureux jour, son histoire commence.

SÉNARMONT.

Avec un grand plaisir, mon cher, j'accepterais;
Mais hélas! malgré moi, je vous négligerais!
Mes soins sont réclamés par mille et mille affaires;
Tant de sociétés savantes, littéraires,
Demandent tout mon temps!

DOUBLET.

Nos droits sont plus anciens,
Et vous appartenez à vos concitoyens.

SÉNARMONT.

Soit : mais que d'intérêts appellent ma présence!
Comité des beaux-arts, bureau de bienfaisance,
Théâtres, hôpitaux, quêtes, souscriptions,
Tout m'accable!... J'ai fait vingt réputations
Que, sans moi, nos enfants n'auraient jamais connues;
Médailles à deux sous, tabatières, statues,
Consacrent, par mes soins, leur immortalité,
Et même on désirait... Mais non, j'ai résisté,
Et, comme un héros grec, je puis dire peut-être :
« J'ai fait des immortels et n'ai pas voulu l'être! »

DOUBLET.

Acceptez!...

SÉNARMONT.

Mais...

DOUBLET.

Allons!

SÉNARMONT.

Vous l'exigez? Eh bien!
Mon cher, nous reprendrons plus tard cet entretien.

DOUBLET.

A merveille!

SÉNARMONT.

Pardon, il faut que je vous laisse.

DOUBLET.

N'oubliez pas surtout votre aimable promesse!
A quatre heures chez moi vous êtes attendu.

SÉNARMONT.

Oui.

SCÈNE V.

DOUBLET, seul.

Ce que j'ai fait là ne sera point perdu.
Sénarmont est l'ami du duc de Séréville;
De tous mes protecteurs voilà le plus utile!
J'ai flatté son orgueil, il me protégera,
Et bientôt des emplois la porte s'ouvrira,
J'ai lieu de l'espérer!... Sur moi, sur ma conduite,
Je ne sais pas vraiment tout ce que l'on débite!
Depuis trente ans, dit-on, j'ai, du matin au soir,
Dans mes vœux tour à tour passé du blanc au noir,
Parlé d'une façon, et puis crié d'une autre!
Eh! messieurs les censeurs, quelle erreur est la vôtre!
Hélas! voilà pourtant comme l'on est jugé!
On ne me connaît pas : je n'ai jamais changé;
Si tout, autour de moi, change, en suis-je la cause?
Non, certe, et j'ai toujours voulu la même chose;
Oui, ma pensée est une, immuable!... en effet,
Quel fut toujours mon vœu? le même!... Être préfet.
Si quelque événement d'une haute importance,
Durant mon intérim, réclamait ma prudence,
Alors tout irait bien!... Mais je suis malheureux:
Je ne verrai pas même un voyageur douteux;
Pas le moindre accident ne troublera la ville,
Et j'aurai la douleur de trouver tout tranquille.

SCÈNE VI.

DOUBLET, GRANVILLE, LARDILLON.

LARDILLON, un journal à la main et s'adressant à Granville en entrant.

Eh bien! qu'en pensez-vous?

GRANVILLE.

Le fait est avéré.

DOUBLET.

D'où vient ce ton tragique et cet air effaré?
Qu'avez-vous donc, messieurs?

LARDILLON.

Vous savez la nouvelle?

DOUBLET.

Je ne sais rien.

LARDILLON.

Vraiment!

DOUBLET.

Rien du tout. Quelle est-elle?

LARDILLON.

Le journal de Châlons l'annonce ce matin;
Tenez, lisez, mon cher.

DOUBLET, lisant.

« Il n'est bruit en ce moment que de la complète
» disgrâce et de la fuite du duc de Séréville. Ce coup
» vient de le frapper au sein de la plus grande fa-
» veur. Il paraît que de graves accusations pèsent
» sur lui. On assure même que quelques-uns de ses
» amis intimes sont compromis, qu'ils ont quitté
» Paris à la hâte, et qu'on est à leur recherche. »

LARDILLON.

Cela paraît certain.

DOUBLET.

L'article est mensonger!... Qui donc peut se permettre?

GRANVILLE.

(A part.) (Haut.)
Je le sais. De Paris je reçois une lettre
Qui confirme en tout point l'article du journal;
Vous pouvez en juger.

DOUBLET parcourt bas la lettre.

Événement fatal!

GRANVILLE.

Au temps où nous vivons, il n'offre rien d'étrange;
Souvent un jour suffit pour que le destin change.
Le terrain des honneurs est un terrain glissant;
Tel s'endormit chétif, qui s'éveille puissant;

Tel autre du sommet tombe, sans qu'il s'en doute;
L'un descend, l'autre monte !... On se rencontre en route.

LARDILLON.

Oui, dans un bon emploi quiconque vient d'entrer
Devrait trouver moyen de se faire assurer.

DOUBLET.

Dans un grand embarras cet accident nous plonge.

GRANVILLE.

Moi, j'avais des soupçons.

DOUBLET.

Qui! vous?

GRANVILLE.

Oui, plus j'y songe,
Moins j'en saurais douter, le fait est positif;
Ce monsieur Sénarmont qui, sans but, sans motif,
Fuit Paris brusquement, quitte même la France,
Ne commande qu'à peine à son impatience,
Quand on nomme le duc ne répond qu'à demi,
Et parle, en hésitant, de son intime ami;
Tout cela n'est pas clair : je juge à sa conduite
Qu'on l'aurait arrêté, s'il n'avait pris la fuite.

DOUBLET.

Vous croyez?

GRANVILLE.

J'en suis sûr.

LARDILLON.

C'est probable en effet.

DOUBLET.

Moi, qui, pour un instant, remplace un sous-préfet,
Je l'invite à dîner, je viens de lui promettre...
Ces politesses-là peuvent me compromettre.

GRANVILLE.

Beaucoup!

LARDILLON.

Il a raison.

DOUBLET.

Messieurs, conseillez-moi:
Si le duc a livré des secrets à sa foi,
Si l'on veut découvrir le lieu qui le recèle,
N'est-ce pas le moment de signaler mon zèle?

GRANVILLE.

Oui, certes.

DOUBLET.

Dans un temps de troubles, de danger,
On a tout à prévoir et rien à ménager.

GRANVILLE.

C'est juste!

DOUBLET.

Pour traiter de semblables affaires,
On ne peut s'entourer des formes ordinaires;
Ce qu'a vu Sénarmont intéresse l'État;
Me voilà du pays le premier magistrat;
L'ordre de l'arrêter viendra bientôt sans doute :
Il ne sera plus temps, s'il s'est remis en route.

LARDILLON.

Et vous aurez perdu la seule occasion
Qu'offre un heureux hasard à votre ambition;
Car vous devez songer qu'un emploi d'importance
De votre activité sera la récompense.

DOUBLET.

Je l'espère.

GRANVILLE.

En ces lieux il le faut retenir.

DOUBLET.

Surtout il faut chez moi l'empêcher de venir,
Je serais compromis en lui donnant asile.

LARDILLON.

S'il est libre à Châlons, fuir lui sera facile.

DOUBLET.

C'est juste !... Il ne doit pas quitter cette maison.

GRANVILLE.

On ne peut lui donner plus aimable prison.

DOUBLET.

Je lui ferai subir un interrogatoire.

GRANVILLE.

Très-bien vu.

DOUBLET.

Quel bonheur et surtout quelle gloire,
Quand notre sous-préfet, dans un château voisin,
De ses administrés me livre le destin,
Si je terminais seul cette affaire importante!

LARDILLON.

On vous rendrait justice, et justice éclatante.

DOUBLET.

Oui!

LARDILLON.

Le gouvernement ne serait point ingrat.

DOUBLET.

Je deviendrais préfet?

LARDILLON.

Et conseiller d'État!

DOUBLET.

Plus de retard! il faut à tout prix que je sache
Et les projets du duc et le lieu qui le cache;
Je les découvrirai, Sénarmont est instruit.

GRANVILLE.

Tout le prouve.

LARDILLON.

C'est sûr !

DOUBLET.

Sans esclandre et sans bruit,
On va de la maison surveiller chaque issue ;
Observer Sénarmont, et le garder à vue :
Qu'il ne soupçonne rien ; messieurs, pas un seul mot.

GRANVILLE.

Non, non.
(A part.)
Punir un fat et se moquer d'un sot,
Double plaisir !

DOUBLET.

D'abord, je vais lui faire entendre
Qu'à dîner avec nous il ne doit pas s'attendre.

GRANVILLE.

Très-sagement pensé.

DOUBLET.

Je chercherai pourtant
Un prétexte poli.

LARDILLON.

Moi, j'en vais faire autant.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Le cruel a juré de troubler ma famille !
Je ne reconnais plus mon neveu ni ma fille.

GRANVILLE.

Qu'avez-vous, cher Dupré ?

DUPRÉ.

Moi, je suis furieux !
Depuis que Sénarmont est entré dans ces lieux,
La sotte ambition tourne toutes les têtes :
Emma rêve, en pleurant, à d'illustres conquêtes,
Elle doit épouser pour le moins un marquis !
Non content de l'emploi par ses travaux acquis,
Frédéric veut sortir de la route commune ;
Sénarmont lui promet une haute fortune ;
Moi, je vais chapitrer ce protecteur maudit :
Qu'il nous rende la paix et garde son crédit !

DOUBLET.

Sénarmont ose encor ?... vraiment, c'est incroyable !

LARDILLON.

Que peut-il leur offrir ? son crédit est au diable !

DUPRÉ.

Comment ! Que savez-vous ?

DOUBLET.

Silence, je l'entends :
Dans une heure chez moi, tous trois je vous attends.
(A Dupré.)
Là, vous serez instruit d'un important mystère ;
Mais, jusqu'à ce moment, songez qu'il faut vous taire.

DUPRÉ.

Parbleu, je ne sais rien ; que puis-je révéler ?

DOUBLET.

N'importe : observez tout et laissez-nous parler.

DUPRÉ, à Granville.

Que se passe-t-il donc ? je n'y puis rien comprendre !

SCÈNE VIII.

GRANVILLE, DOUBLET, SÉNARMONT, DUPRÉ, LARDILLON.

SÉNARMONT.

Ah ! monsieur Lardillon, chez vous j'allais me rendre.

LARDILLON.

C'est trop d'honneur.

SÉNARMONT.

Hier, assez imprudemment,
De rester à Châlons j'ai pris l'engagement ;
Mais on m'appelle en Suisse, il faut que je m'immole,
Veuillez, en m'excusant, me rendre ma parole.

LARDILLON.

Je serais désolé de vous gêner en rien.

GRANVILLE, bas à Doublet.

Voyez-vous, il veut fuir !

DOUBLET, bas à Granville.

Je l'empêcherai bien.

LARDILLON, à part.

Il me tire de peine.

DOUBLET.

Eh quoi ! partir si vite ?

SÉNARMONT.

Oui, vraiment, cette nuit il faut que je vous quitte ;
On me presse.

DOUBLET.

C'est mal !

SÉNARMONT.

Mais ne vous fâchez pas ;
Vous me verrez chez vous faire honneur au repas ;
Jusqu'à minuit, mon cher, je suis à vous encore.

DOUBLET.

Certes, la préférence, et me flatte, et m'honore ;
Pourquoi faut-il, hélas ! qu'un contretemps fâcheux ?...

SÉNARMONT.

Qu'est-ce donc ?

DOUBLET.

Vous savez si je serais heureux
D'accueillir, de fêter un aussi cher convive !
J'en nourrissais l'espoir !... voyez ce qui m'arrive :
A ce plaisir si doux je ne dois plus songer ;
On repeint le plafond de ma salle à manger.

SÉNARMONT.

Comment ?

DOUBLET.

C'est une odeur cruelle, insupportable.

SÉNARMONT.

Eh bien ! dans le salon on placera la table.

DOUBLET.

On y travaille aussi.

SÉNARMONT.

C'est fâcheux !... mais hier
Vous nous invitiez donc à dîner en plein air ?

DOUBLET.

J'espérais aujourd'hui lever tous ces obstacles.

SÉNARMONT.

Bon ! pour en triompher il faudrait des miracles.

DOUBLET.

Vous me plaignez sans doute, et ne m'accusez pas ?

SÉNARMONT.

Non !

(A part.)

Pourquoi m'éloigner ? D'où vient son embarras ?

DOUBLET.

Vous comprenez...

SÉNARMONT.

Très-bien ; des accidents semblables
Arrivent tous les jours et sont fort vraisemblables.

DOUBLET, bas à Granville.

Il est dupe, et j'ai pris un excellent moyen.
Qu'en pensez-vous ?

GRANVILLE.

Parfait !

DOUBLET, à Sénarmont.

Adieu, portez-vous bien !

SÉNARMONT.

Adieu.

GRANVILLE, à Doublet.

Nous vous suivons.

SÉNARMONT.

Tout le monde me quitte ?

DUPRÉ.

Je vais voir mes enfants.

LARDILLON.

Moi, rendre une visite !

DOUBLET.

Moi, m'occuper de vous. Bon voyage !

SCÈNE IX.

SÉNARMONT, seul.

Ma foi,
Je ne sais que penser; se moque-t-on de moi ?
Que prétend donc Doublet, et qu'est-ce qu'on apprête ?
Son air mystérieux et malignement bête,
De monsieur Lardillon le souris goguenard,
Tout m'est suspect !... Eh ! mais, voudraient-ils, par hasard,
Pour me prouver leur zèle et leur reconnaissance,
Me donner une fête après ma longue absence ?
Oui ; dans ce grand complot ils sont tous engagés ;
Je recevrai bientôt les bouquets obligés,
Il me faudra subir l'inévitable aubade,
Et de mes protégés la touchante accolade,
Et les longues chansons après un long repas !...
Ce sont de bonnes gens, ne les affligeons pas,
Sachons nous résigner, et feignons la surprise.

SCÈNE X.

SÉNARMONT, BLONDEL.

SÉNARMONT.

Ah ! c'est vous ?

BLONDEL.

Le hasard, monsieur, me favorise ;
A peine j'espérais vous trouver seul ici.

SÉNARMONT.

De vous voir, cher docteur, je suis heureux aussi ;

Parlez, je ferai tout pour vous, veuillez m'en croire.

BLONDEL.

C'est ce que nous verrons !... Si j'ai bonne mémoire,
Hier, en ce salon, vous nous avez appris
Que, dictant vos arrêts aux journaux de Paris,
Vous dirigiez souvent l'éloge et la critique.

SÉNARMONT.

Versé dans les secrets du monde politique,
Riche de faits nouveaux et de récits piquants,
Avec eux, il est vrai, j'ai des rapports fréquents.
Vous le savez, docteur, ils dispensent la gloire :
Les réputations sont dans leur écritoire :
Moi, de tous nos auteurs, l'ami, le confident,
Sur leurs juges j'exerce un utile ascendant,
Et par mes soins heureux, au talent, au génie
De l'immortalité la route est aplanie.

BLONDEL.

Avez-vous donc toujours été si généreux?
Et pour certains auteurs critique rigoureux,
Parfois n'auriez-vous point immolé des ouvrages
Qui peut-être avaient droit d'obtenir vos suffrages?

SÉNARMONT.

Les auteurs auraient tort de se mettre en courroux;
Que diable! on ne peut pas non plus les louer tous.

BLONDEL.

J'en conviens.

SÉNARMONT.

Il suffit d'écouter la justice.

BLONDEL.

Oui, sans doute!... Rempli de sel et de malice,
Un article a paru dans ce piquant journal
Dont vous êtes le chef; on y traite fort mal
D'un jeune médecin la personne et le livre;
Aux brocards du public tous les deux on les livre;
Vous vous rappelez?...

SÉNARMONT.

Oui, je crois me souvenir!...

BLONDEL.

L'article est excellent.

SÉNARMONT.

En puis-je convenir?

BLONDEL.

Je vous entends; l'article est de vous.

SÉNARMONT.

C'est possible.

BLONDEL.

L'ouvrage, à votre avis, n'est pas même lisible.

SÉNARMONT.

C'est votre sentiment : soyez de bonne foi!
L'auteur est un rival?...

BLONDEL.

Non, cet auteur, c'est moi.

SÉNARMONT.

Vous!

BLONDEL.

Moi-même!

SÉNARMONT, à part.

Parbleu! la rencontre est cruelle!

BLONDEL.

Je suis ce médecin, ce savant de ruelle,
Qui n'a point à guérir appliqué ses efforts,
Mais apprend aux défunts de quel mal ils sont morts.

SÉNARMONT.

Écoutez donc, docteur, nous nous trompons peut-être.

BLONDEL.

Pour chef de ce journal, monsieur s'est fait connaître.
Rien ne l'y contraignait : c'est à lui de juger
S'il veut se démentir au moment du danger.

SÉNARMONT.

Du danger?

BLONDEL.

Vous avez déchiré mon ouvrage,
Vous m'avez prodigué le sarcasme et l'outrage;
Vous devinez alors ce que, dans son courroux,
Un auteur insulté peut exiger de vous.

SÉNARMONT.

Je vous comprends, monsieur.

BLONDEL.

J'étais loin de m'attendre
Qu'à Châlons, près de moi, mon censeur dût se rendre;
Je vous suis obligé de m'avoir prévenu.

SÉNARMONT, à part.

Si j'ai lu ce journal, je veux être pendu!
N'importe, il faut subir cette méchante affaire.
(Haut.)
Vous me voyez, monsieur, prêt à vous satisfaire.

BLONDEL.

J'en étais sûr!... quelle est votre arme, s'il vous plaît?
Parlez : est-ce l'épée, est-ce le pistolet?

SÉNARMONT.

Tout ce que vous voudrez, hormis vos ordonnances.

BLONDEL.

C'en est assez, monsieur, trêve d'impertinences!
Vous m'avez offensé, j'en demande raison.

SÉNARMONT.

Je suis à vous.

SCÈNE XI.

BLONDEL, SÉNARMONT, TOINETTE.

TOINETTE.

Monsieur, on cerne la maison.

SÉNARMONT.

Qu'est-il donc arrivé?

TOINETTE.

Je ne saurais vous dire :
Mais on vous garde à vue.

SÉNARMONT.

Allons, vous voulez rire.

TOINETTE.

Non pas! dans la maison des hommes sont postés,
Vous êtes investi, monsieur, de tous côtés,
C'est à vous qu'on en veut.

SÉNARMONT.

Cela ne peut pas être.

TOINETTE.

Tenez, les voyez-vous? un à chaque fenêtre,
Deux là-bas!

SÉNARMONT.

Oui, vraiment!... que veut dire cela?
Faites venir Dupré.

TOINETTE.

Monsieur, il n'est pas là.

SÉNARMONT.

Comment! où donc est-il?

TOINETTE.

Mon maître, j'imagine,
Est chez monsieur Doublet, car c'est chez lui qu'on dîne.

SÉNARMONT.

On dîne! .. et Frédéric?

TOINETTE.

Il y doit être aussi.

SÉNARMONT.

Ils dînent chez Doublet, et l'on m'enferme ici!

TOINETTE.

Oh non!... On fait garder jusqu'à la moindre issue,
La porte du jardin, la porte sur la rue;
Mais vous pouvez, monsieur, vous promener partout,
Arpenter la maison de l'un à l'autre bout.

BLONDEL, à part.

Bizarre événement!

SÉNARMONT.

La raillerie est forte!

BLONDEL.

Je vous attends.

SÉNARMONT.

Comment voulez-vous que je sorte?

BLONDEL.

Sans quitter la maison nous pouvons en finir,
Je m'éloigne un instant, et je vais revenir;
Sous son feuillage épais nous offrant un asile,
Le jardin est à nous : nous voilà bien tranquilles,
Les maîtres du logis ne nous troubleront pas.

SÉNARMONT.

Eh bien! allez, monsieur, je marche sur vos pas.

BLONDEL, en sortant, à part.

Je m'y perds, qu'a-t-il fait, et d'où vient qu'on l'arrête?

SCÈNE XII.

SÉNARMONT, TOINETTE.

SÉNARMONT.

Et moi qui me croyais le héros d'une fête!
Elle commence mal!... Approchez donc un peu.

TOINETTE.

Me voici!

SÉNARMONT.

Tout ceci sans doute n'est qu'un jeu?

TOINETTE.

Non, il faut, malgré lui, qu'ici monsieur demeure.

SÉNARMONT.

Fort bien, mais du dîner va bientôt sonner l'heure,
Pour me servir du moins, vous restez avec moi?

TOINETTE.

Non, monsieur, je m'en vais.

SÉNARMONT.

Vous en aller! pourquoi?

TOINETTE.

De mes petits talents s'il faut que je me vante,
Dans tout Châlons, monsieur, il n'est pas de servante
Qui sache mieux que moi préparer un repas.

SÉNARMONT.

Je voudrais en juger.

TOINETTE.

Cela ne se peut pas;
Il est déjà bien tard, je n'ai rien à l'office,
Puis de monsieur Doublet la servante est novice,
Elle a besoin de moi, j'ai promis, et j'y cours.

SÉNARMONT.

A qui dans la maison pourrai-je avoir recours ?

SCÈNE XIII.

SÉNARMONT, JOSEPH, TOINETTE.

TOINETTE.

Enfin c'est vous, Joseph !

SÉNARMONT.

Ah ! c'est un domestique?
Parbleu, vous arrivez dans un moment critique;
Tout le monde est sorti, mon cher, je suis captif!
Vous m'allez préparer un poulet, un rosbiff;
La moindre chose !... Encor faut-il bien que je dîne,
Et je compte sur vous.

JOSEPH.

Moi, faire la cuisine !
Qui donc auprès de vous m'a pu calomnier ?
Je suis valet de chambre et non pas cuisinier.

SÉNARMONT.

Pardon ! vos dignités ne m'étaient pas connues.

JOSEPH.

Il semble que monsieur ici tombe des nues !

SÉNARMONT.

Oh ! diable !

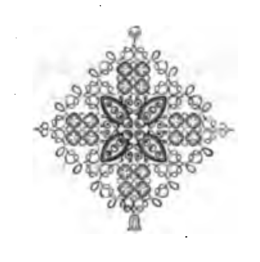
JOSEPH.

Il faut partir sans perdre un seul instant,
Car chez monsieur Doublet, Toinette, on nous attend.

SCÈNE XIV.

SÉNARMONT, seul.

Arrêtez !.. Ils s'en vont !.. La fureur me transporte !..
Et ces trois estafiers qui restent à la porte !
Ils me suivent des yeux, ils me montrent du doigt.
Oui, je suis prisonnier ! mais comment ? de quel droit ?
Je devrais, sur leur dos épuisant ma colère,
D'avance, à coups de canne, acquitter leur salaire !..
Doucement !..Trois, cinq, six !.. vigoureux ! Calmons-nous !
Le médecin, d'ailleurs, m'a donné rendez-vous,
Et je dois être exact !... Oui, faisons le saint George,
Et pour passer le temps coupons-nous donc la gorge.
Peste soit du journal ! J'aurais dû deviner...
Le mal est fait ! Il faut se battre sans dîner !
Docteur, tenez-vous bien, et soignez vos parades,
Car je me sens d'humeur à venger vos malades.



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMA, TOINETTE.

EMMA.

Quoi! monsieur Sénarmont, Toinette! Il est blessé?

TOINETTE.

Une piqûre au bras!... Tout s'est fort bien passé.

EMMA.

A cet homme excellent ce jour est bien funeste!
Fi, le méchant docteur! comme je le déteste!

TOINETTE.

Ce monsieur Sénarmont est fort de vos amis?

EMMA.

Comment? ne sais-tu pas ce qu'il m'avait promis?

TOINETTE.

Non.

EMMA.

Un mari puissant, riche et titré, ma bonne!
Grâce à lui, je devais au moins être baronne.

TOINETTE.

Et monsieur Frédéric qui vous chérissait tant!
Que vous aimiez aussi!

EMMA.

Lui, c'est un inconstant,
Un cœur ambitieux et que l'orgueil dévore,
Qui croit qu'à dix-sept ans je puis attendre encore!
Le conçois-tu?

TOINETTE.

Vraiment c'est une indignité!

EMMA.

L'espoir d'un sort brillant séduit sa vanité;
L'ingrat, sans balancer, me délaisse et m'offense:
Il ne se souvient plus des jours de notre enfance,
Où, lorsque je pleurais, sa fidèle amitié
Venait de mes chagrins réclamer la moitié!
Quand nos cœurs, qui déjà savaient si bien s'entendre,
Éprouvèrent ensemble un sentiment plus tendre,
Rêvant d'heureux destins pour nos jeunes amours,
Dans ses projets futurs il me nommait toujours:
Alors, pour se frayer une brillante route,
S'il m'eût fallu quitter, Frédéric eût sans doute
Repoussé de l'orgueil le conseil suborneur,
Car le bonheur sans moi n'était pas le bonheur!

TOINETTE.

Ce bon temps reviendra: votre cœur le regrette,
Ne vous chagrinez pas!

EMMA.

Que dis-tu là, Toinette?
Moi! pour un inconstant je me chagrinerais!...
Non, non, mes souvenirs ne sont pas des regrets.

TOINETTE.

Écoutez, tout ceci n'est qu'un enfantillage;
Je veux danser encore à votre mariage!
D'ailleurs ce beau monsieur, qui nous vient de Paris,
Qui donne des emplois et promet des maris,
Est-il donc bien certain de tenir sa parole?

EMMA.

On l'accuse, on l'arrête, et cela me désole.

TOINETTE.

Son crédit n'est pas clair: croyez-en mes leçons,
Prenez votre cousin, laissez là vos barons,
Prétendez au solide, et non à ce qui brille,
Ou bien vous risquerez de rester longtemps fille:
C'est fort dur! Frédéric est l'époux qu'il vous faut.

EMMA.

Mais puisqu'il m'abandonne?

TOINETTE.

Il reviendra bientôt.

EMMA.

Tu crois?

TOINETTE.

Oui.

EMMA.

Je voudrais qu'il vînt ici, ma bonne,
Pour le punir!

TOINETTE.

Et moi, j'entends qu'on lui pardonne.

EMMA.

Voici mon père.

SCÈNE II.

TOINETTE, EMMA, DUPRÉ, GRANVILLE.

DUPRÉ.

Ah ! ah ! l'air triste et soucieux ?
Tu regrettes sans doute un hymen glorieux ?
Que veux-tu ? De la cour te voilà revenue !
Pauvre enfant, c'est dommage ! être sitôt déchue !

EMMA.

Vous vous moquez de moi.

DUPRÉ.

Qui ? moi !... j'aurais grand tort !
Non vraiment, je te plains, je gémis sur ton sort ;
Mais à ton protecteur voilà qu'on cherche noise,
Adieu ducs et barons !... Tu redeviens bourgeoise.

EMMA.

Le pauvre homme !... chacun se plaît à l'accabler,
C'est fort mal !... Moi, du moins, je vais le consoler.

GRANVILLE, passant auprès d'Emma.

De monsieur Sénarmont si le crédit chancèle,
Ne vous affligez pas, fiez-vous à mon zèle,
Sous ma protection, je vous prends à mon tour,
Et je vous marierai !

EMMA.

Quand, monsieur ?

GRANVILLE.

Dès ce jour.

EMMA.

Merci ! je ne suis pas, monsieur, très-exigeante,
Que mon cousin enrage, et je serai contente.

SCÈNE III.

GRANVILLE, DUPRÉ.

GRANVILLE.

S'il faut, mon cher Dupré, vous parler franchement,
Je ne m'explique pas ce ton, cet enjouement :
Quand le malheur poursuit le duc de Séréville,
Vous semblez oublier ses bienfaits ?

DUPRÉ.

Non, Granville :
Mon neveu, grâce à lui, dit-on, est inspecteur,
Je ne sais trop comment il fut son protecteur ;
S'il est vrai qu'aujourd'hui le sort le persécute,
M'unissant à sa peine, et déplorant sa chute,
Du plus profond du cœur je plaindrai son destin ;
Mais j'attends pour gémir que le mal soit certain.

GRANVILLE.

On annonce pourtant sa disgrâce et sa fuite.

DUPRÉ.

Cette disgrâce-là me paraît bien subite.

GRANVILLE.

J'admire ce sang-froid.

DUPRÉ.

Je vous l'ai dit : j'attends,
Et je m'affligerai quand il en sera temps.
Au reste, nous verrons bientôt ce qu'il faut croire,
Car on va procéder à l'interrogatoire ;
Et monsieur Sénarmont, las d'être prisonnier,
Dira tout ce qu'il sait sans faire prier !
Je l'entends.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, SÉNARMONT, DUPRÉ, GRANVILLE.

(Sénarmont à la manche de son habit coupée.)

SÉNARMONT.

Frédéric, je dois vous rendre grâce !
Oui, c'est mon seul ami, mon sauveur que j'embrasse ;
S'il n'eût à mon secours daigné venir enfin ?
Messieurs, je serais mort de colère et de faim.

DUPRÉ.

Que nous dites-vous là ?

SÉNARMONT.

Parbleu ! je sors de table,
Grâce à son amitié !... Vous êtes bien aimable !
Est-ce ainsi, dites-moi, que, dans votre cité,
On observe les lois de l'hospitalité ?
M'enfermer ici seul avec la médecine ;
Des geôliers, un duel et de plus la famine !
Est-ce assez de fléaux ?

DUPRÉ.

Veuillez mieux me juger.

Je suis à vos chagrins tout à fait étranger ;
Je ne prévoyais pas la fâcheuse querelle,
La blessure...

SÉNARMONT.

Ceci ? c'est une bagatelle.

DUPRÉ.

Cependant...

SÉNARMONT.

Vous auriez grand tort d'être alarmé ;
A ces accidents-là je suis accoutumé.

DUPRÉ.

Vraiment ?

SÉNARMONT.

Que voulez-vous ? sur maint et maint ouvrage
On vient solliciter mes avis, mon suffrage ;
On me presse, on m'obsède, et je résiste en vain ;
Comment faire ? un beau jour, un article malin
S'échappe de ma plume, un journal le recueille ;
Bientôt dans tout Paris on s'arrache la feuille,
L'auteur se fâche, il vient me demander raison,
Et je lui donne alors une double leçon.

GRANVILLE.

Ici de la leçon en apprenant l'issue,
Bien des gens penseraient que vous l'avez reçue.

DUPRÉ.

Il est bon de se battre avec un médecin ;
On a moins de dangers à courir, car enfin
Avec lui, près du mal on trouve le remède.

SÉNARMONT.

Recourir au docteur !... Que Dieu me soit en aide !
Je fus un maladroit, il a pu me frapper,
Mais me traiter !... Non pas, je veux en réchapper.

GRANVILLE.

Pas mal !

SÉNARMONT.

Laissons cela !

(A Dupré.)

Daignerez-vous m'instruire
De ce qui s'est passé, du motif qui m'attire
Le traitement nouveau que j'éprouve aujourd'hui ?

DUPRÉ.

Je vois venir Doublet, adressez-vous à lui ;
J'en suis fort innocent, mon cher.

SÉNARMONT.

A la bonne heure.

SCÈNE V.

LARDILLON, FRÉDÉRIC, SÉNARMONT, DOUBLET, GRANVILLE, DUPRÉ.

SÉNARMONT.

C'est donc par vos bons soins que, dans cette demeure
Jusqu'à présent, monsieur, je suis emprisonné ?

DOUBLET.

Oui, oui !

SÉNARMONT.

De quel forfait suis-je donc soupçonné ?
Parlez, votre conduite a lieu de me surprendre.

DOUBLET.

Un instant !...

SÉNARMONT.

Hâtez-vous, monsieur, de me l'apprendre.

DOUBLET.

(Il fait avancer un fauteuil par un domestique et s'assied.)

C'est bon !... D'abord, vos nom, prénoms et qualités ?

SÉNARMONT.

Comment ?

DOUBLET.

Répondez-moi, monsieur.

SÉNARMONT.

Vous plaisantez ?

DOUBLET.

Plaisanter ? Ah ! bien oui !... vos papiers ?

SÉNARMONT.

Qu'est-ce à dire ?

DOUBLET.

Vos papiers ?

SÉNARMONT, après avoir hésité.

Les voici.

DOUBLET, après les avoir examinés.

C'est en règle.

SÉNARMONT.

Il veut rire ?

DOUBLET.

Cela ne prouve rien.

SÉNARMONT.

Morbleu !...

DOUBLET.

Chut !... du respect.

SÉNARMONT.

Eh ! monsieur...

DOUBLET.

Ce courroux pourrait sembler suspect :
Je mets dans tout ceci beaucoup de bienveillance,
Mais enfin...

SÉNARMONT.

Vous voulez lasser ma patience.

DOUBLET.

Du calme, s'il vous plaît; dès que vous avez vu
A quels soins en ces lieux ma prudence a pourvu,
Vous avez deviné qu'un avis salutaire
M'avait de vos projets dévoilé le mystère :
Pourquoi donc feindre encor? c'est un mauvais moyen.

SÉNARMONT.

Écoutez ; supposons que je n'y conçois rien,
Et l'éclaircissement deviendra plus facile.

DOUBLET.

N'êtes-vous pas l'ami du duc de Séréville?

SÉNARMONT.

Ensuite.

DOUBLET.

Eh bien ! monsieur, nous avons tout appris.

SÉNARMONT.

Appris ! quoi donc?

DOUBLET.

Parbleu ! sa fuite de Paris,
Ses desseins dangereux, sa complète disgrâce ;
Nous savons que partout on recherche sa trace.

SÉNARMONT.

Sa disgrâce ! le duc !...

DOUBLET.

Il feint de l'ignorer.

SÉNARMONT.

Que m'importe à moi?

GRANVILLE.

Vous qu'il daignait honorer
De son affection, de sa profonde estime,
Vous de tous ses secrets le confident intime,
Pourriez-vous renier un ami malheureux ?
Un pareil procédé serait peu généreux !

SÉNARMONT, à part.

Le duc disgracié !... Mais, au fait, c'est possible,
L'emploi de favori n'est pas inamovible.
(Haut.)
Je dois partir, monsieur, parlez, je suis pressé.

DOUBLET.

Parbleu ! je le sais bien, mais vous voilà forcé
D'ajourner le départ.

SÉNARMONT.

De quel droit, je vous prie
M'arrêter ? c'est trop loin pousser la raillerie !
Qu'êtes-vous donc, monsieur, pour en agir ainsi ?

DOUBLET.

Monsieur, du sous-préfet je suis l'image ici !
A son assentiment j'ai soumis ma conduite,
Un exprès de Châlons est parti tout de suite,
Il reviendra bientôt.

SÉNARMONT.

Cela m'est fort égal.

DOUBLET.

Doucement !

SÉNARMONT.

Laissez là le ton préfectoral :
Il ne m'impose guère.

DOUBLET.

Arrêtez ! point d'injure !
On ne plaisante pas avez la préfecture.
L'affaire est grave.

SÉNARMONT.

Eh bien ! voyons, que voulez-vous ?

DOUBLET.

Ne saurait-on, mon cher, s'expliquer sans courroux?

SÉNARMONT.

Je suis calme et j'attends.

DOUBLET.

Vous allez nous apprendre
Dans quel asile obscur le duc a pu se rendre.

SÉNARMONT.

Qui? moi!

DOUBLET.

Ce n'est pas tout vous allez déclarer
A quel coupable espoir il osait se livrer ;
Révéler tous ses plans.

SÉNARMONT.

Et si je les ignore ?

DOUBLET.

Cela ne se peut pas ! Voulez-vous feindre encore ?
Si vous avez quitté Paris en fugitif,
Si vous allez en Suisse, on sait par quel motif !
Sans doute en ce moment, dans cet immense ville,
On cherche en vain l'ami du duc de Séréville,
Son complice, peut-être.

SÉNARMONT.

Un moment, s'il vous plaît ;
Vous allez un peu loin, mon cher monsieur Doublet.

DOUBLET.

Votre air et vos discours, tout me le persuade :
Mais parlez!

SÉNARMONT.

Non!

DOUBLET.

Alors de brigade en brigade,
Jusqu'à Paris, monsieur, on vous ramènera.

LARDILLON.

C'est un peu fort!

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je?

SÉNARMONT.

Eh quoi! l'on osera!...

DOUBLET.

Oui, ce sera, je crois, le parti le plus sage;
Du sous-préfet pourtant j'attendrai le message.

FRÉDÉRIC.

Nous ne souffrirons pas...

DUPRÉ.

Calmez-vous, mon neveu!

GRANVILLE, à part.

Il faut que du mensonge il fasse enfin l'aveu.

FRÉDÉRIC.

Sénarmont!...

SÉNARMONT.

On a mal jugé mon caractère :
Un homme tel que moi sait souffrir et se taire.
De son pouvoir d'un jour monsieur peut abuser :
Il m'offre un rôle abject!... je dois le refuser.
Le duc est malheureux, et l'on flétrit sa gloire;
Il n'en serait pas là s'il m'avait voulu croire!
Mais, moi, je trahirais le plus sacré lien?
Détrompez-vous, messieurs, je ne vous dirai rien.

GRANVILLE, à part.

Je le crois!

SÉNARMONT.

Des secrets épanchés dans mon âme
Je pourrais aujourd'hui faire un trafic infâme!...
Pélisson, comme moi jadis persécuté,
Dut à son dévouement son immortalité :
Comme lui, du pouvoir honorable victime,
Je resterai fidèle à l'ami qu'on opprime,
Et, réunis un jour dans un doux souvenir,
Nos noms iront ensemble aux siècles à venir!

GRANVILLE.

C'est superbe!

FRÉDÉRIC.

Songez, Sénarmont...

SÉNARMONT.

Point d'alarmes!

LARDILLON.

Retourner à Paris entre quatre gendarmes,
C'est un triste voyage!

SÉNARMONT, à part.

Il a pourtant raison!

GRANVILLE, à part.

Par vanité, je gage, il irait en prison!
Quel homme!

SÉNARMONT, à part.

Que je sois damné si, de ma vie,
D'être l'ami d'un duc il me reprend l'envie!

DOUBLET.

Qui donc vient nous troubler?

DUPRÉ.

C'est madame Girard.

SCÈNE VI.

LARDILLON, FRÉDÉRIC, SÉNARMONT, DOUBLET, MADAME GIRARD, GRANVILLE, DUPRÉ.

MADAME GIRARD.

Ce que je viens d'apprendre est-il vrai, par hasard?
On accuse, dit-on, le duc de Séréville,
Et monsieur Sénarmont voulait fuir notre ville!
Que veut dire cela?

DUPRÉ.

Comment! l'ignoriez-vous?

MADAME GIRARD.

Monsieur, depuis hier je suis sous les verroux;
Quand je veux composer telle est mon habitude.

GRANVILLE.

Les muses en effet aiment la solitude.

MADAME GIRARD.

J'ai fait d'assez bons vers, je le dis sans orgueil :
Désirant à ce duc dédier mon recueil,
Je voulais qu'à Paris de ce léger ouvrage
Son ami Sénarmont lui présentât l'hommage :
Je chantais ses talents, son pouvoir, ses vertus.
S'il est disgracié, voilà mes vers perdus;
C'est fort désagréable!

GRANVILLE.

Eh quoi! cela vous gêne?

MADAME GIRARD.

Sans doute.

GRANVILLE.

Vous ferez choix d'un autre Mécène :
Vos vers vous serviront sans y rien déranger.
Et vous n'aurez alors que le nom à changer.

MADAME GIRARD.

Vous croyez qu'on pourrait?...

GRANVILLE.

C'est un usage antique;
A Paris c'est ainsi que cela se pratique.

DOUBLET.

Qu'est-ce encor? que veut-on?

SCÈNE VII.

LARDILLON, MADAME GIRARD, SÉNARMONT, EMMA, DOUBLET, GRANVILLE, DUPRÉ.

EMMA.

Pour vous, monsieur Doublet,
Un exprès à l'instant apporte ce billet.

DOUBLET.

Donnez! du sous-préfet enfin c'est la réponse;
Sur votre sort, monsieur, voyons ce qu'il prononce.

(Il lit.)

« Monsieur, je m'empresse de répondre à votre » lettre, et je ne saurais trop blâmer la légèreté de » votre conduite. Je vous enjoins de remettre en li- » berté M. Sénarmont que vous avez retenu sur la » foi d'un bruit ridicule. Non-seulement M. le duc » de Séréville n'est point disgracié et en fuite, mais » un avis que je reçois à l'instant, m'apprend qu'il » est à Châlons-sur-Saône. Je pars dans quelques » heures pour aller lui présenter mes hommages. » Songez que si jamais pareille incartade se renou- » velait, vos fonctions près de moi cesseraient sur- » le-champ. »

SÉNARMONT.

Qu'entends-je?

DUPRÉ, à part.

Quel soupçon?

DOUBLET.

Le duc est à Châlons!

SÉNARMONT, à part.

En voici bien d'une autre!

DOUBLET, à Granville.

Ah çà, monsieur, voyons,
Que m'avez-vous conté? venir me compromettre!

GRANVILLE.

Ma lettre de Paris...

DOUBLET.

Au diable votre lettre!

GRANVILLE.

Le journal...

DOUBLET.

L'éditeur par moi sera tancé.

SÉNARMONT, à part.

Je voudrais être loin.

FRÉDÉRIC, à part.

Il semble embarrassé!

SÉNARMONT.

Ce journal eut grand tort.

DOUBLET.

Votre tort n'est pas moindre :
Le duc est à Châlons! vous veniez l'y rejoindre?
C'est clair! Et quand il peut me détromper d'un mot,
Monsieur me laisse ici m'enferrer comme un sot;
Il plaint le duc, il feint de croire à sa disgrâce!...
On ne se moque pas ainsi d'un homme en place.

SÉNARMONT.

Il est vrai j'ai voulu m'amuser un instant.

GRANVILLE, à part.

Il n'en démordra pas!

DOUBLET.

Monseigneur vous attend;
D'une innocente erreur il ne faut pas l'instruire.

SÉNARMONT.

Non, mais une autre fois sachez mieux vous conduire :
Avant que d'arrêter un homme tel que moi,
On s'informe.

DOUBLET.

On avait surpris ma bonne foi.

SÉNARMONT.

Si je dis un seul mot, vous perdez votre place...

DOUBLET.

Loin de là, vous allez m'accorder une grâce.

SÉNARMONT.

Qu'est-ce?

DOUBLET.

Guidez mes pas; que j'offre à monseigneur
L'hommage du respect...

SÉNARMONT.

Je ne le puis, d'honneur!

LARDILLON.

Et moi?

SÉNARMONT.

Mais non, mon cher!

DOUBLET.

Serez-vous inflexible?

SÉNARMONT.

(A part.) (Haut.)
Que maudit soit ce duc! La chose est impossible;
Il ne recevrait pas, je le connais!

GRANVILLE.

Pourquoi?

SÉNARMONT.

D'ailleurs je vais partir.

DOUBLET.

Au moins parlez de moi.

LARDILLON.

J'ai, par votre conseil, écrit une requête;
Je dois l'avoir en poche, hier elle était prête.
La voici;... que le duc la reçoive de vous.

MADAME GIRARD, le manuscrit à la main.

Présentez-lui mes vers.

SÉNARMONT.

Encor?

DOUBLET, à Granville.

Priez pour nous.

GRANVILLE, passant à côté de Sénarmont.

Pouvez-vous refuser un si léger service?

SÉNARMONT.

Je ferais tout pour eux, mais je m'en vais en Suisse.

GRANVILLE.

Prenez ces papiers!

SÉNARMONT, hésitant.

Non.

GRANVILLE.

Vous vous en chargerez.

SÉNARMONT.

Mais je vous dis...

GRANVILLE.

Au duc vous les présenterez!
Prenez!

SÉNARMONT, prenant les papiers que lui présentent Lardillon et Madame Girard.

Monsieur...

GRANVILLE, les prenant de la main de Sénarmont.

Voyons! comme il faut qu'on vous presse...

SÉNARMONT.

Vous les lisez?

GRANVILLE.

Sans doute.

DUPRÉ.

Ils sont à leur adresse,
J'en suis sûr!

DOUBLET.

Quoi! le duc?

LARDILLON.

Comment!

SÉNARMONT.

Il se pourrait!

GRANVILLE.

Je vous le disais bien qu'il les lui remettrait.

DUPRÉ.

Ainsi vous nous trompiez! Et le nom de Granville
Cachait à nos regards le duc de Séréville!

DOUBLET.

Fort bien! mais de qui donc se moquait-on ici,
De monsieur ou de moi?

LE DUC, à demi-voix.

De tous les deux.

DOUBLET.

Merci,
Encore un faux espoir! Je vois, de l'aventure,
S'envoler à la fois complot et préfecture.

LE DUC.

Mon destin est cruel! M'y serais-je attendu?
De mon intime ami n'être pas reconnu!

SÉNARMONT.

Je n'ai pas, j'en conviens, l'honneur d'être le vôtre;
Je connais tant de ducs!

LE DUC.

C'est un nom pour un autre!
J'entends!

FRÉDÉRIC.

Vous me donnez un honorable emploi,
Et vous ne dites rien!

LE DUC.

C'est ma méthode, à moi:
Je m'en trouve assez bien.

DUPRÉ.

Du moins est-elle rare!

LE DUC.

Je vous l'ai dit je suis un homme fort bizarre.
(A Frédéric.)
De votre avancement, mon cher, je suis chargé,
Si monsieur me veut bien céder son protégé.

SÉNARMONT.

Je respecte vos droits.

LE DUC.

Et vous, mademoiselle,

Croyez qu'à mes serments je resterai fidèle;
Je vous dois un mari, je veux vous le donner,
(Il prend Frédéric par la main.)
Le voici!

EMMA.

Mais, monsieur...

LE DUC.

Il faut tout pardonner;
Il se repent, ce jour est un jour d'indulgence:
Qu'il soit heureux! voilà la plus belle vengeance.

MADAME GIRARD.

Veuillez, monsieur le duc...

LE DUC.

J'estime vos talents;
Je n'en saurais douter, vos vers sont excellents;
Mais craignez un espoir qui souvent nous abuse:
Chaque département a sa dixième muse;
Pour ma part, j'en connais douze ou quinze à Paris;
Élevez vos enfants et gardez vos écrits;
Ne les publiez pas, si vous voulez m'en croire;
Les femmes ont assez de chagrins sans la gloire.

LARDILLON, à part.

Diantre! il n'y fait pas bon! il est prudent à moi
D'oublier ma requête, et de me tenir coi!

DOUBLET.

Je ne viens point, paré de mes anciens services,
M'offrir, monsieur le duc, à vos bontés propices:
Je m'en rapporte à vous. Au moment du danger,
Vous savez qui je suis; vous avez pu juger
Comment à mes devoirs on me trouve fidèle.

LE DUC.

Certes, je vous connais! Pour montrer votre zèle,
Vous feriez arrêter tout un département.

DOUBLET.

Sans hésiter!

LE DUC.

Messieurs voilà du dévoûment?
Modérez-le pourtant, et, dans des cas semblables,
Ne soyez pas si prompt à trouver des coupables.

DOUBLET, à part.

Il est un peu bourru!

SÉNARMONT.

Pardon! mais le temps fuit;
Il me faut vous quitter, voici venir la nuit:
Si je pouvais, messieurs, vous être utile en Suisse?

LE DUC.

Bien obligé!

SÉNARMONT.

Je suis tout à votre service:
On a dans ce pays quelque estime pour moi.

LE DUC, à part.

Toujours le même!... au moins il ment de bonne foi!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BLONDEL.

DUPRÉ.

Le docteur!

BLONDEL, à Sénarmont.

Mon attente enfin n'est point trompée,
Je vous trouve.

SÉNARMONT.

Serait-ce encore un coup d'épée?

BLONDEL.

Non! tantôt, n'écoutant qu'un aveugle courroux,
Je l'avouerai, monsieur, j'eus des torts envers vous,
Je viens vous assurer du chagrin que me cause
La funeste blessure...

SÉNARMONT.

Oh! c'est fort peu de chose!
Ne rappelons jamais ce léger accident;
J'ai fait sur votre ouvrage un article mordant,
Vous vous êtes fâché! Mon Dieu! dans cette affaire
Chacun de nous n'a fait que ce qu'il devait faire.

BLONDEL.

Sans doute, si l'article était de vous.

SÉNARMONT.

Docteur!

LE DUC.

Comment!

DUPRÉ.

Quoi! de l'article il n'était pas l'auteur?

BLONDEL.

Non, certes!

LE DUC.

C'est bien mieux.

SÉNARMONT, à part.

Que le diable l'emporte!

LE DUC, à part.

J'aurais dû m'en douter, mais la leçon est forte.

SÉNARMONT.

Qui vous a dit, docteur?...

BLONDEL.

Un de mes bons amis
A vu le rédacteur, l'autre jour, à Paris ;
Il me l'apprend, je viens de recevoir sa lettre :
Le sévère Aristarque a bien voulu promettre
Que pour moi désormais il deviendrait plus doux,
Il se nomme Derval : ainsi ce n'est pas vous.
Vous vous êtes offert à ma fureur trompée,
Et je suis désolé du fatal coup d'épée...

SÉNARMONT.

C'est bon, mon cher, c'est bon !

BLONDEL.

Vraiment, je suis confus !
Ce coup d'épée...

SÉNARMONT.

Encore ? allons, n'en parlons plus :
Pour un que je reçois, j'en ai donné tant d'autres !

LE DUC.

Je vous plains ! quels destins ici furent les vôtres !
Arrêté pour un duc que vous n'aviez pas vu !
Blessé pour un journal que vous n'aviez pas lu !

DUPRÉ.

D'être un homme important quelquefois il en coûte !

SÉNARMONT.

Raillez, messieurs, raillez ! je me tais et j'écoute :
Vous reviendrez à moi, je vous tendrai les bras ;
J'ai toujours mis ma gloire à faire des ingrats !



OLGA,

OU

L'ORPHELINE MOSCOVITE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS LE 15 SEPTEMBRE 1828.

OLGA,

OU

L'ORPHELINE MOSCOVITE.

PERSONNAGES.

OBOLENSKI, boïard, favori de la tsarine.
BOSCARIS, réfugié de Byzance, courtisan de la tsarine.
BELSKI, } boïards révoltés.
STROGONOFF, } boïards révoltés.
DOUBROWSKI, } boïards révoltés.
LE VOEVODE DE KIOFF.
THÉBALDO, architecte italien.
LE MÉTROPOLITE DE KIOFF, personnage supprimé par la censure dramatique.
BLASKOFF, esclave d'Obolenski.
FÉDOR, esclave d'Obolenski.
OUSLAD, esclave de Strogonoff.
UN BOÏARD.
HÉLÈNE, tsarine de Moscovie.
OLGA.
BÉATRIX, italienne attachée à Olga.
BOÏARDS.
STRÉLITZ.
ESCLAVES.
FEMMES.

L'action a lieu en 1555. — Le premier acte se passe dans la Petite-Tartarie, les quatre derniers en Moscovie.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le vestibule d'un palais tartare. Une porte au fond; une à la gauche du spectateur, qui conduit à l'appartement d'Olga; une autre porte à droite. Une table recouverte d'un tapis; des siéges en bois, grossièrement travaillés. — Au lever du rideau les esclaves sont couchés par terre en travers des portes; Blaskoff seul est debout.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLASKOFF, FÉDOR, ESCLAVES.

BLASKOFF.

Allons, Fédor, debout, l'aurore va paraître :
Attendras-tu le jour et le réveil du maître?
Lève-toi.

FÉDOR.

Quoi! déjà?

BLASKOFF.

C'est assez sommeiller.
Debout.

FÉDOR.

J'étais heureux! pourquoi me réveiller?

BLASKOFF.

Heureux...! Ah! tu rêvais....

FÉDOR.

Que j'étais libre.

BLASKOFF.

Écoute,
Tu te perdras, Fédor; imite-moi.

FÉDOR.

Sans doute
L'esclave, sans songer aux maux qu'il a soufferts,
Doit sourire à l'opprobre et chanter dans les fers?

C'est ton destin : le mien, Blaskoff, est de maudire.

BLASKOFF.

Tu maudis notre sort, et j'aime mieux en rire.
Le plus sage de nous, quel est-il ?

FÉDOR.

Insensé !
Qui manges, dors, crois vivre, et n'as jamais pensé.

BLASKOFF.

Hé, que sert de rêver une autre destinée ?
Aux lois d'Obolenski ma vie est enchaînée :
Tous mes jours sont à lui, mon travail est son bien.
Belski, noble boïard, fut ton maître et le mien :
Proscrit, de ses trésors on a fait le partage,
Et nous avons été compris dans l'héritage.
Est-il quelques bienfaits qui m'attachent à lui ?
Ai-je du nouveau maître à me plaindre aujourd'hui ?
Celui-là me nourrit ainsi qu'aurait fait l'autre,
Et bien souvent son sort est moins doux que le nôtre !
Sans soins de l'avenir, je vois couler mes jours.
Que de fois ma gaîté, mes folâtres discours,
Mes danses et mes chants sur son noble visage
Ont d'un chagrin secret éclairci le nuage !

FÉDOR.

Il est donc vrai, voilà l'honneur que tu poursuis !
Par ta gaîté servile amusant ses ennuis,
Tu te trouves heureux alors que pour salaire
Il veut bien t'honorer d'un regard sans colère,
Ou lorsque par hasard ses gestes familiers
Te caressent, Blaskoff, comme ses lévriers !

BLASKOFF.

Vains mots que tout cela ! Puis-je changer ma vie ?
Joindrai-je à ses douleurs et la haine et l'envie ?
Je tâche, en l'égayant, d'adoucir mon destin.
Conduits par notre maître en un pays lointain,
Ce doux ciel, ces beaux champs qu'on nomme l'Italie,
Laissent place en ton cœur à la mélancolie !
Ah ! par saint Wladimir ! mes regards enchantés
Se retracent encor tant de vastes cités,
Des immenses palais l'étonnante structure,
Les prés, les bois, les fleurs, l'éclat de la verdure ;
Ce souvenir m'enivre et de ces beaux climats
Le parfum m'accompagne au sein de nos frimas.

FÉDOR.

Eh bien ! de ces palais, merveilles ignorées,
Dont l'aspect embellit ces lointaines contrées,
Bientôt d'habiles mains orneront nos remparts :
Moscou verra briller ce qu'on nomme des arts.
Mais dans ce beau pays, où m'entraînait un maître,
J'observais un tableau plus étonnant peut-être.
Ainsi que moi, Blaskoff, dans ces fertiles champs,
Du joyeux laboureur entendais-tu les chants ?
Ces chants retentissaient jusqu'au fond de mon âme
Il ne vit point courbé sous un bâton infâme ;
Du maître qui l'opprime il peut se séparer ;
On ne lui marque pas l'air qu'il doit respirer ;
Le sillon qu'il creusa peut être son domaine.
Le serf à ses enfants ne lègue que sa chaîne.
Quels sentiments amers, quels pensers douloureux
M'assiégeaient à l'aspect de ces peuples heureux !
En voyant ce qu'ils sont, j'ai vu ce que nous sommes.
Esclave, avec chagrin je contemplais des hommes.

BLASKOFF.

Chasse de tels pensers : qu'en veux-tu faire ici ?

FÉDOR.

L'heureux enfant du Nord jadis fut libre aussi !
Il n'était pas vendu comme une marchandise ;
Il pouvait posséder le sol qu'il fertilise ;
Dans les trésors d'un maître il n'était pas compté...
Mon aïeul à mon père autrefois l'a conté ;
Je m'en souviens.

BLASKOFF.

Ces temps sont loin de nous.

FÉDOR.

Qu'importe ?

BLASKOFF.

Qui peut changer le sort ?

FÉDOR.

Une volonté forte.

BLASKOFF.

Silence !

SCÈNE II.

BLASKOFF, THÉBALDO, FÉDOR, ESCLAVES.

THÉBALDO.

Eh quoi ! toujours l'air sombre et soucieux !
Tout semble fait ici pour attrister mes yeux :
Les usages, le ciel, le pays et les hommes !
Pourquoi ce front chagrin ?

FÉDOR.

Vous savez qui nous sommes,
Et vous le demandez !

THÉBALDO.

Dès qu'a brillé le jour,

J'ai couru m'égarer dans les champs d'alentour :
Là mon œil s'élançait vers cette Moscovie,
Cette terre où des arts, doux charmes de la vie,
Ma main va la première agiter le flambeau.

FÉDOR.

Pourquoi dès le matin sortir de ce château ?
Lorsqu'à peine il fait jour, pourquoi courir la ville ?
Quand on n'a pas de maître on peut dormir tranquille ;
Vous êtes libre, vous.

THÉBALDO.

Et ne savez-vous pas
Quels devoirs glorieux guident ici mes pas ?
Loin de mon beau pays quel noble orgueil m'entraîne ?
Votre maître, envoyé par votre souveraine,
Pour un peuple sauvage est venu sur nos bords
Du savoir en son nom réclamer les trésors.
Il parle ! Je m'arrache à ma chère Italie ;
Et bientôt par mes mains cette terre embellie
Accueillera les arts nés sous des cieux lointains.
Ah ! l'homme qu'on appelle à de si hauts destins
Doit veiller, les regards attachés sur l'histoire :
Ce qu'il donne au repos est perdu pour la gloire !

BLASKOFF.

La gloire ! Que dit-il ? Le comprends-tu, Fédor ?

FÉDOR.

Non.

THÉBALDO.

Près de moi prenant bientôt un noble essor,
Vos cœurs à ce seul mot s'enflammeront peut-être.
Des arts que m'enseigna Michel-Ange, mon maître,
J'allumerai pour vous les flambeaux créateurs.
S'élevant sous mes yeux, architectes, sculpteurs,
De l'ignorance un jour briseront les entraves.
La gloire vous attend.

FÉDOR.

Serons-nous moins esclaves ?

THÉBALDO.

Votre sort peut changer. Veuve de Vassili,
Hélène veut, dit-on, dérober à l'oubli
Cet empire naissant dont ses mains souveraines
A l'orgueil des boïards ont arraché les rênes ;
Pour servir ses desseins, votre maître, à ma voix,
De votre joug bientôt allégera le poids.
Des mœurs qu'il observa sur de plus doux rivages
Le souvenir le suit dans ces climats sauvages.
A ce bienfait des arts l'amour joindra les siens.
Olga, vous le savez, aux champs italiens
Fit chérir son pouvoir à son âme charmée ;
Jeune orpheline, aimant autant qu'elle est aimée,
Elle abandonna tout pour se donner à lui :
Son empire innocent deviendra votre appui.
Oui, pour vous désormais des jours heureux vont naître :
Obolenski l'adore...

FÉDOR.

Il la vendra peut-être.

THÉBALDO.

Qu'entends-je !

FÉDOR.

Nous l'aimons, elle est bonne, et toujours
Nous prierons saint Neuski de veiller sur ses jours.
Mais au joug d'un boïard elle s'est enchaînée.
Et vous, qui nous parlez d'une autre destinée,
De beaux-arts, dont ici vous vantez les bienfaits,
Savez-vous donc pour nous quels seront les effets ?
Augmenter nos travaux et prolonger nos veilles.
Nos mains vous aideront à créer des merveilles ;
Heureux de vos succès, vous vous enrichirez ;
Nos maîtres dormiront sous des lambris dorés ;
Mais nous, dans tous ces biens entrons-nous en partage ?
Rendra-t-on moins amer le pain de l'esclavage ?
Verra-t-on en pitié nos maux et nos besoins ?
Non : des travaux de plus, pas un malheur de moins,
Tel est notre avenir ! Eh bien ! il faut qu'il change ;
Que le serf, à la fin, s'affranchisse et se venge.
Naguère, mes amis, dans des climats lointains
Nos yeux avec douleur ont vu d'autres destins :
Le sort de l'homme libre excita notre envie !
Demain nous rentrerons dans notre Moscovie :
Il faudra de nos maux recommencer le cours,
Au bâton d'un esclave abandonner nos jours !
Quand l'hiver du Volga vient attrister les rives,
Le pied du voyageur foule ses eaux captives ;
Mais le printemps renaît, et le fleuve irrité
Rompt sa chaîne de glace et roule en liberté.
Pour nous point de printemps, pour nous point d'espérance !
Il ne luit pas le jour de notre délivrance !
Pourquoi fouler encor le sol où je gémis ?
Ma patrie est aux lieux où je suis libre ! Amis,
De l'empire d'Hélène un seul jour nous sépare :
Profitons-en, restons dans les champs du Tartare ;
Là chacun jouira des fruits de son travail ;
On ne nous vendra plus ainsi qu'un vil bétail,
Nous nous appartiendrons.

BLASKOFF.

Fédor ! qu'oses-tu dire !

FÉDOR.

Je suis las de mon sort : c'est assez le maudire ;
J'en veux changer ! Amis, me seconderez-vous ?

ESCLAVES.

Oui, oui!

FÉDOR.

Qu'Obolenski s'éloigne donc sans nous!
Nos malheurs sont communs, un seul vœu nous rassemble:
S'il veut nous retenir dans sa chaîne, qu'il tremble!

THÉBALDO.

Ah! par saint Stéphano! que viens-je faire ici!
Quels hommes!

SCÈNE III.

BÉATRIX, THÉBALDO, BLASKOFF, OLGA, FÉDOR, ESCLAVES.

OLGA.

Qu'avez-vous? qu'entends-je?

THÉBALDO.

Ah! vous voici!
Prêtez-moi, belle Olga, le secours de vos charmes:
De la raison contre eux j'emploie en vain les armes;
Je leur parle de gloire, ils ne m'entendent pas!
D'Obolenski demain, loin de suivre les pas,
Ils veulent pour jamais abandonner leur maître.

OLGA.

Ce projet insensé, quel motif l'a fait naître?
Répondez, mes amis, je le veux!... Quelquefois
Vos chagrins adoucis se calment à ma voix.
Contez-moi vos douleurs, pour que je les apaise.
Quels maux déplorez-vous?

FÉDOR.

Notre chaîne nous pèse.

OLGA.

Et vous voulez subir un éternel exil?
Quitter une patrie?

FÉDOR.

Un esclave en a-t-il?

OLGA.

Abjurez, mes amis, une injuste colère:
Là, vous avez reçu les baisers d'une mère;
Là, des vœux inquiets pressent votre retour.
L'amitié vous attend, et peut-être l'amour!
Et vous pourriez les fuir? Hélas! infortunée!
Je ne saurai jamais sur quels bords je suis née:
Mais qu'on doit les aimer! qu'ils semblent beaux les lieux
Où nos premiers regards ont salué les cieux;
Où l'on a d'une mère éveillé la tendresse,
Les lieux où l'on reçut la première caresse!
Ce sentiment sacré veille au fond de vos cœurs.

FÉDOR.

Sans doute.

OLGA.

Si le sort eut pour vous des rigueurs,
On peut les adoucir. Ecoutez: votre maître,
Que vous vouliez quitter, qu'on menaçait peut-être,
Il vous aime; à vos maux il compatit, Fédor!
Hier, il me disait: « Olga, reçois cet or,
» Entre mes compagnons que ta main le partage:
» Mes dons, offerts par toi, leur plairont davantage;
» Je veux que mes bienfaits assurent leur bonheur,
» Qu'ils bénissent un jour le nom de leur seigneur! »
Moi, je vous l'apportais, cet or qu'il vous destine:
Prenez-le, mes amis, des mains de l'orpheline:
Le voilà!

FÉDOR.

Notre maître! Est-il vrai?

OLGA.

Que du moins
Vos femmes, vos enfants, ignorent les besoins.
Votre absence déjà leur a coûté des larmes.
Que pour vos cœurs émus leur joie aura de charmes!
Heureux de leur bonheur, pressés contre leur sein,
Comme vous rougirez d'un coupable dessein!
Et moi, qui, sur ces bords par l'amour entraînée,
Serai bientôt conduite aux autels d'hyménée,
Peut-être, de vos maux chassant le souvenir,
Pourrai-je quelque jour changer votre avenir.
Mon époux à mes vœux ne sera pas rebelle,
Et cette liberté, qui vous paraît si belle,
Dans votre humble cabane avec moi descendra.

FÉDOR.

Ainsi, notre travail?...

OLGA.

Il vous appartiendra.
Vous serez affranchis, c'est moi qui vous le jure,
Oui... mais plus de complots! Votre cœur les abjure,
N'est-il pas vrai, Fédor?

FÉDOR.

A des accents si doux
Comment résisterait le plus juste courroux?
Ange de paix, qu'un Dieu conduit sur ce rivage,
Tu nous consolerais même de l'esclavage!
Vois nos cœurs désormais céder à ton pouvoir.
Tu promets le bonheur en apportant l'espoir:
Nous l'acceptons! Ta main relèvera nos têtes.

Pour toi dans nos hameaux les couronnes sont prêtes :
Car nous te devons tout ! Quels bienfaits, quel trésor
Valent la liberté ?

BLASKOFF.

Parle en ton nom, Fédor !
Je prétends vivre, moi, comme a vécu mon père :
Je jouis des bons jours ; et, les mauvais, j'espère.
A l'abri des soucis, contre un sort incertain
Je ne changerai pas mon pénible destin.
Chercher la liberté ! moi ! jamais ! Qu'en ferai-je ?
Mon maître me nourrit, son pouvoir me protége ;
Dans les temps malheureux il me doit ses secours ;
Je suis sûr de trouver du pain dans mes vieux jours :
Que me faut-il de plus ?

FÉDOR.

Insensé ! quel langage !

BLASKOFF.

L'avenir montrera qui de nous deux est sage.

OLGA.

Si Dieu daigne exaucer le plus cher de mes vœux,
Quelque jour, mes amis, vous serez tous heureux.
Allez, sur votre sort Olga veille ! Peut-être
Le noble Obolenski dans ces lieux va paraître :
Laissez-moi. Thébaldo, veuillez suivre leurs pas,
Parlez-leur d'espérance, et ne les quittez pas.

SCÈNE IV.

OLGA, BÉATRIX.

OLGA.

As-tu vu leur fureur ? Hélas ! je tremble encore !
Ma chère Béatrix, que leur maître l'ignore !
Jaloux de son pouvoir, il sévirait contre eux.
Puissé-je prévenir des ordres rigoureux !

BÉATRIX.

Votre voix sur son âme exerce un doux empire,
Vous savez le calmer.

OLGA.

C'est le but où j'aspire.
Oh ! combien son aspect attira nos regards
Lorsque s'offrit à nous cet enfant des boïards !
On m'avait peint souvent leur âpreté hautaine :
Mais lui, comblé d'honneurs par la tsarine Hélène,
Par le Grec Boscaris dans sa cour façonné,
Il semble démentir le sang dont il est né ;
Et pourtant, Béatrix, sous l'éclat qui le pare
On voit parfois percer la rudesse tartare.
C'est à moi d'achever ce qu'on a commencé.
Mais ne l'irritons pas : son orgueil offensé
Ne pardonnerait point à de pauvres esclaves
D'avoir en murmurant secoué leurs entraves.
Que faire s'ils osaient se révolter encor ?
Comment les apaiser ? Hélas ! je n'ai plus d'or :
Je leur ai tout donné... Ce bracelet me reste...
On m'a dit qu'autrefois, dans un jour bien funeste,
Une main protectrice en a paré mon bras...
Je l'ai porté douze ans, prends-le, tu le vendras :
Qu'au moins, si l'on menace encor celui que j'aime,
Je puisse le sauver. Mais on vient : c'est lui-même.
Éloigne-toi.

SCÈNE V.

OLGA, OBOLENSKI, une lettre ouverte à la main.

OBOLENSKI, à part.

Que vois-je ! Ah ! cachons cet écrit

Haut.

C'est vous ? Déjà levée, Olga ?

OLGA.

De mon esprit
J'avais peine à calmer la vague inquiétude.
Quand on se sent coupable on craint la solitude ;
La nuit m'a paru longue et j'allais te chercher.

OBOLENSKI.

Coupable ! vous ?

OLGA.

Oh ! oui. Pourquoi te le cacher ?
Ton Olga, loin de toi, se fait plus d'un reproche.

OBOLENSKI.

Qu'entends-je !

OLGA.

Mon chagrin s'efface à ton approche !
J'ai besoin de te voir sans cesse auprès de moi :
Mon bonheur, mon pays, mon univers, c'est toi !
Comment m'as-tu cherchée en cet obscur asile
Où s'écoulait ma vie inconnue et tranquille ?
Je vivais seule au monde, et je ne comprends pas
Quel hasard près de moi put conduire tes pas ;
Comment Obolenski, placé par sa naissance
Dans un rang entouré d'honneurs et de puissance,
Sur moi, pauvre et sans nom, daigna jeter les yeux,

Mais lorsque, t'assiégeant de regards curieux,
La foule, à ton aspect, étonnée, interdite,
Pressait, environnait le guerrier moscovite,
Je voyais sa surprise, et sans la partager :
Tu ne me semblais pas tout à fait étranger.
Est-ce l'ange maudit, ou la sainte Madone
Qui m'inspira l'amour où mon cœur s'abandonne ;
Qui plaça tant de charme en tes moindres discours,
Et contre leur pouvoir me laissa sans secours ?
De celle qui jadis éleva mon enfance
Méprisant les conseils et bravant la défense,
Sans force contre toi, je t'ai seul écouté :
Tu m'as dit de te suivre, et moi j'ai tout quitté !

OBOLENSKI.

Je le sais.

OLGA.

A ton sort je me suis enchaînée.
Mais quand s'allumeront les flambeaux d'hyménée ?
Depuis notre départ j'ai compté bien des jours,
Et Dieu n'a point encor consacré nos amours.
Pourquoi n'ai-je pas vu s'accomplir ta promesse ?
Dis-moi que tu prendras pitié de ma faiblesse,
Que tu m'arracheras à mes tourments secrets.

OBOLENSKI.

Vous doutez de mon cœur ?

OLGA.

En douter !... je mourrais !

OBOLENSKI.

Eh bien ! rassure-toi.

OLGA.

Surtout ne va pas croire
Qu'un vain orgueil m'anime! Oh, non ! toute ma gloire
Est de t'aimer, de voir mes jours unis aux tiens.
Si ton rang te défend d'avouer nos liens,
Cache à tous les regards que je suis ton épouse.
Des splendeurs de ce rang je ne suis point jalouse ;
Le ciel connaîtra seul mon titre et mon bonheur.
Je ne demande rien ! rien !... que la paix du cœur.

OBOLENSKI.

Comment veux-tu qu'ici notre hymen se prépare ?
Vois, nous sommes encor sur le sol du Tartare.
Demain je reverrai mon pays.

OLGA.

Oh ! pourquoi
Ne puis-je, en y songeant, surmonter mon effroi ?
Il me semble, en marchant vers cette Moscovie,
Laisser derrière moi mon bonheur et ma vie.
Celle qui m'éleva connaissait ton pays ;
Elle y vécut longtemps.... Que de fois ses récits
Des princes de Moscou m'ont raconté l'histoire !
Leurs crimes, leurs combats vivent dans ma mémoire.
Hélène est sur le trône, et souvent on m'a dit
Que, tremblant sous son joug, le peuple la maudit ;
On accuse son règne, et même l'on assure
Que, des nobles boïards éveillant la censure,
Ses nombreuses amours...

OBOLENSKI.

Olga, vous m'offensez !
Oubliez à jamais des discours insensés.
Jusqu'au trône souvent monte la calomnie.
Hélène à nos respects a droit par son génie :
Son empire agrandi, ses drapeaux triomphants,
Nos steppes fécondés...

OLGA.

Comme tu la défends !
Tu l'aimes donc beaucoup ?

OBOLENSKI.

Elle est ma souveraine.

OLGA.

Il me semble, à son nom, que je connais la haine !

OBOLENSKI.

La haine ! Quel discours !... Faut-il qu'à chaque pas
De nouvelles terreurs...

OLGA.

Oh ! ne me gronde pas !
Ma vie est de t'aimer, mon bonheur de te plaire ;
Je ne crains rien au monde autant que ta colère.
Je ne me plaindrai plus; apaise-toi, je pars.
Mais ne voulez-vous point adoucir vos regards ?
Je ne vous vis jamais si sévère et si triste.
Eh quoi ! vous vous taisez ! votre cœur me résiste !
Adieu !... Mais, croyez-moi, sur ce front irrité
Je saurai, malgré vous, rappeler la gaîté.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

OBOLENSKI, seul.

(Il reste quelques moments silencieux, et paraît abîmé dans ses réflexions.)

Non ! il faut obéir ! il le faut !... Quel voyage !
Je croyais en partant avoir plus de courage !
Hélène a commandé, j'ai promis !... Je l'aimais !
Je dois l'aimer encor ! Puis-je oublier jamais

Ses droits à ma tendresse, à ma reconnaissance !
Déposant près de moi l'orgueil de sa puissance,
Elle n'a point fermé son cœur à mon amour ;
Comblé de ses bienfaits, je règne dans sa cour.
Mais cette jeune Olga, si naïve, si belle !
Je sens que malgré moi je rougis devant elle ;
Son sourire enchanteur, sa voix, son doux regard,
Tout aigrit mes tourments ! Que faire ? Il est trop tard !
Il le faut envoyer, cet écrit qui d'Hélène
Va satisfaire enfin l'espérance et la haine.

(Il lit.)

« J'ai traversé les mers ; la jeune Olga demain
» De notre Moscovie aura pris le chemin.
» Vos ordres sont remplis, et j'arrive avec elle.
» Mais, pour l'attirer sur nos bords,
» Qu'il m'a fallu de soins ! quels pénibles efforts
» L'obéissance a coûtés à mon zèle !
» La force eût été sans pouvoir :
» Les lois protégeaient sa faiblesse ;
» Et, pour accomplir votre espoir,
» Il a fallu me rappeler sans cesse
» En quels termes Hélène a dicté mon devoir.
» —Partez, m'avez-vous dit, pour un lointain voyage :
» De votre dévoûment j'exige encor ce gage.
» Allez, Obolenski : Florence dans ses murs
» Depuis longtemps cache une jeune fille
» Qui, sous le nom d'Olga, sans appui, sans famille,
» M'a dérobé sa vie et ses destins obscurs.
» Il faut que sous ma loi désormais elle vive :
» Mon bonheur en dépend. Je veux qu'elle vous suive ;
» Qu'elle quitte avec vous son paisible séjour :
» Qu'à vos séductions son âme s'abandonne.
» Si pour la décider il faut feindre l'amour,
» Hélène le permet, la tsarine l'ordonne,
» Et le bonheur vous attend au retour. »
« — Tel fut votre ordre ; il y fallut souscrire !
» A rougir désormais vous m'avez condamné !
» Pour entraîner Olga jusque dans votre empire,
» J'ai feint l'amour... vous l'aviez ordonné...
» Elle me suit sans défiance.
» A l'espoir des grandeurs son cœur est étranger ;
» Elle ignore son nom, son rang et sa naissance :
» Que ses jours inconnus s'écoulent sans danger,
» A l'ombre de votre puissance ! »
Il est donc vrai ! mon cœur, de remords combattu,
Le feignit, cet amour !... Malheureux ! que dis-tu !
Ah ! ne jetons jamais un regard en arrière !
Ma vie au joug d'Hélène appartient tout entière ;
Son pouvoir est mon Dieu, ses désirs sont ma loi :
Elle a daigné m'aimer, je ne suis plus à moi.
Yvan, Blaskoff, ici !

SCÈNE VII.

OBOLENSKI, BLASKOFF, YVAN.

BLASKOFF.

Maître, que faut-il faire ?
Nous voilà.

OBOLENSKI.

M'écouter, m'obéir, et se taire.
Yvan, prends cet écrit, monte à cheval, et pars.
Kioff te verra demain entrer dans ses remparts ;
Mon nom vers la tsarine ouvre un libre passage,
A ses augustes pieds dépose ce message :
Songe bien que demain il doit être rendu.
Va, cours : tu me connais, et tu m'as entendu.

(Yvan s'incline, prend le rouleau et sort.)

SCÈNE VIII.

OBOLENSKI, BLASKOFF.

BLASKOFF, à part.

Comme il paraît troublé !

OBOLENSKI.

Que fais-tu là ?

BLASKOFF.

Peut-être
Mes chants dissiperaient les ennuis de mon maître :
Vous daignez quelquefois recourir à mes soins.

OBOLENSKI.

Non, dans un autre instant.

BLASKOFF.

Ah, permettez du moins
Qu'un de vos humbles serfs ose vous rendre grâces.

OBOLENSKI.

De quoi ?

BLASKOFF.

De vos bienfaits.

OBOLENSKI.

Qu'est-ce donc ? Tu me lasses.
Que veux-tu dire ?

BLASKOFF.

Olga, tantôt, en votre nom,
Nous apporta de l'or. Vous l'aviez voulu ?

OBOLENSKI.

Non !
Mais pourquoi donc cet or ? Parle, je te l'ordonne.
Quel mystère ?

BLASKOFF.

A vos serfs que saint Neuski pardonne :
Sans doute un mauvais ange égarait leurs esprits.

OBOLENSKI.

Qu'ont-ils fait ?

BLASKOFF.

Maître !...

OBOLENSKI.

Eh bien ?

BLASKOFF.

Ils voulaient à tout prix
Etre libres, quitter leur pays et leur maître.

OBOLENSKI.

Et c'est Olga ?...

BLASKOFF.

Sans elle ils vous tuaient peut-être ;
Mais qui peut résister à ses touchants discours ?

OBOLENSKI.

Ils seront châtiés.

BLASKOFF.

Elle a sauvé vos jours.
Au seul son de sa voix leur fureur s'est calmée.

OBOLENSKI.

Que je souffre !

BLASKOFF.

Oh ! combien elle a droit d'être aimée !
Quand la mer menaçait de nous engloutir tous,
La belle et tendre Olga ne tremblait que pour vous,
Songeait à vos périls, et non pas à sa vie !
Mais nous allons revoir les champs de Moscovie,
Et son bonheur...

OBOLENSKI.

Va-t'en.

BLASKOFF.

Maître...

OBOLENSKI.

Sortiras-tu ?
(Se jetant sur un siége.)
Elle sauver mes jours !

BLASKOFF, à part.

Comme il est abattu !
Sortons.

SCÈNE IX.

OBOLENSKI, BOSCARIS, ESCLAVES.

OBOLENSKI, se levant.

Quel est ce bruit ?

BOSCARIS, entrant.

Esclaves, qu'on me suive !

OBOLENSKI.

Que vois-je ! Boscaris !

BOSCARIS.

C'est moi-même ; j'arrive :
La tsarine m'envoie au-devant de tes pas.
A te trouver sitôt je ne m'attendais pas.

OBOLENSKI.

Hélène?

BOSCARIS.

Quel bonheur lui rendra ta présence !

OBOLENSKI.

Le crois-tu, Boscaris ! Toi qui, né dans Byzance,
Loin des murs où régnaient Mahomet et la mort,
Vins chercher des chrétiens sous les glaces du Nord ;
Toi dont notre tsarine accueillit la détresse,
Tu m'as fait oublier. Des enfants de la Grèce
On connaît le pouvoir sur tous les cœurs séduits !

BOSCARIS.

Je lui parlais de toi pour calmer ses ennuis.
Moi seul, je l'avouerai, dans cette cour sauvage,
Quand les flots t'emportaient vers un lointain rivage,
Par mes doctes récits j'embellissais des jours
Si longs en ton absence, et près de toi si courts.
Guidés par mes leçons, et franchissant l'espace,
Sur les mers avec moi ses yeux suivaient ta trace.
Quels étaient ses plaisirs quand je lui racontais
L'histoire des pays qu'alors tu visitais !
Dans ces doux entretiens elle trouvait des charmes ;
Ma voix la consolait, et j'essuyais ses larmes.

OBOLENSKI.

Ami !...

BOSCARIS.

De mes succès ne sois point offensé :
Boscaris ne t'a pas tout à fait remplacé.

OBOLENSKI.

Cesse un pareil langage.

BOSCARIS.

Ah ! j'entends ! du mystère !

On doit, amant heureux, soupirer et se taire !
Les voyages lointains, unis à mes leçons,
T'ont formé, je le vois.

OBOLENSKI.

Boscaris, finissons !
Je suis las!...

BOSCARIS.

Quel courroux de ton âme s'empare !
Prends garde, Obolenski, tu redeviens Tartare.

OBOLENSKI.

Sans doute la tsarine, en t'envoyant vers moi,
T'a chargé d'un message?

BOSCARIS.

Elle tremblait pour toi.
Des dangers, des complots menacent son empire :
Belski, ce vieux boïard qui sans cesse conspire,
Qui, proscrit, vit passer ses trésors dans ta main,
Se réveille, et de Kioff a repris le chemin;
Par l'espoir aujourd'hui sa haine ranimée
Suscite contre nous les hordes de Crimée.
Pour ton retour Hélène a craint quelque danger :
Suivi de cent strélitz, je viens le protéger.

OBOLENSKI.

Je te rends grâce, ami.

BOSCARIS.

Ce n'est pas tout encore :
Hélène de ses dons veut que je te décore;
Je t'apporte, en son nom, la pelisse d'honneur.

OBOLENSKI.

Que dis-tu !

BOSCARIS.

Tes rivaux envîront ton bonheur!
Mais il faut qu'avec moi tu poursuives ta route.
La tsarine en tremblant compte les jours.

OBOLENSKI.

Sans doute
(A part.)
Je le dois. Pauvre Olga !

SCÈNE X.

BOSCARIS, OBOLENSKI, OLGA, FÉDOR, BLASKOFF, BÉATRIX, THÉBALDO, ESCLAVES.

OBOLENSKI, aux esclaves.

Qui vous appelle ici ?

OLGA.

C'est moi.

OBOLENSKI.

Que voulez-vous ?

OLGA.

Mes soins ont réussi :
Grâce à moi, tout est prêt pour le départ.

OBOLENSKI.

Qu'entends-je !

OLGA.

Ce matin vous m'avez grondée, et je me venge.

OBOLENSKI.

Que dites-vous?

OLGA.

Oh oui ! vous étiez irrité :
Je l'ai vu ! Ce courroux, je l'avais excité
Par les craintes qu'ici tantôt j'ai fait paraître,
Au seul nom du pays où Dieu vous a fait naître.
Aussi, j'ai résolu d'expier mon erreur :
Mon cœur a triomphé de sa folle terreur.
Obolenski demain ici dut être encore...
Demain dans sa patrie il saluera l'aurore.

OBOLENSKI.

Comment, Olga! c'est vous!

OLGA.

Oui, j'ai tout préparé.
Oubliez désormais l'effroi que j'ai montré;
Suivez-moi. Du télegue, au pied de la colline,
Entendez-vous tinter la clochette argentine ?
Il n'attend plus que vous, et, prompts comme le vent,
Les chevaux...

OBOLENSKI.

Non, Olga, n'allons pas plus avant !
Demeurons en ce lieu !

BOSCARIS, à part.

Que dit-il !

OBOLENSKI, à part.

Je m'égare!

OLGA.

Voulez-vous donc punir un tort que je répare ?
De présages menteurs un moment obsédé,
A ses pressentiments si mon cœur a cédé,
J'implore mon pardon; il faut que je l'obtienne!
De mon Obolenski la patrie est la mienne;
Partout aveuglément je veux suivre ses pas.
Le malheur n'est qu'aux lieux où je ne le vois pas.

OBOLENSKI.

Le malheur!... Puisse-t-il ne jamais vous atteindre !

OLGA.

Auprès de mon ami que puis-je avoir à craindre?

BOSCARIS, à part.

Son ami !... Quel mystère !... Il semble embarrassé !
Il aime !... Je triomphe, et son règne est passé.
(A demi-voix à Obolenski.)
Quelle est donc cette femme ?

OBOLENSKI.

Une jeune orpheline.

BOSCARIS.

Tu la présenteras sans doute à la tsarine.

OBOLENSKI.

Peut-être.

BOSCARIS.

Qu'elle aura de plaisir à la voir !

OBOLENSKI.

Boscaris, je devine, et comprends ton espoir.

BOSCARIS.

Obolenski, voilà ta plus belle conquête.
Mais le temps passe, ami ; partons, qui nous arrête ?
(S'approchant d'Olga.)
Tendre fleur dérobée à de plus doux climats,
Venez d'un sol inculte embellir les frimas.
Allons !

OLGA.

Oui : mais que vois-je aux mains de cet esclave ?

BOSCARIS.

La pelisse d'honneur, récompense du brave,
De la faveur des tsars gage cher et sacré !

OLGA.

Et c'est Obolenski qu'on en a décoré !

BOSCARIS.

Oui, sans doute, lui-même !

OLGA.

Oh ! combien je suis fière !
Permettez que ma main attache la première
Cette noble parure.

OBOLENSKI.

Olga, que faites-vous !

OLGA.

Ne me résistez pas, et ployez les genoux.
(Elle attache la pelisse.)
C'est très-bien !... Maintenant, partons.

OBOLENSKI, à part.

Infortunée !

BOSCARIS, à part.

Ah ! pour cette orpheline, Hélène abandonnée
Vengera son outrage, et j'espère bientôt...

OLGA, à Obolenski, rêveur et immobile.

Je vous attends

OBOLENSKI.

Ah ! oui !

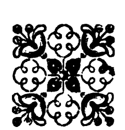
OLGA.

Venez donc.

OBOLENSKI, à part.

Il le faut !

(Les portes du fond s'ouvrent. On voit les esclaves et les strélitz. Tout le monde s'achemine pour le départ.)



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle d'un palais moscovite. Une porte au fond; une de chaque côté; celle qui tient la gauche du spectateur conduit à l'appartement d'Olga. — Au lever du rideau, Olga et Béatrix sont assises sur un canapé de bois couvert de cuir, et placé à gauche; des femmes esclaves sont groupées derrière ce siége. Les hommes occupent le milieu de la scène et le côté droit du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, OLGA, BLASKOFF, THÉBALDO,
FEMMES MOSCOVITES, ESCLAVES.

THÉBALDO.

Voilà donc en ces lieux ce qu'on nomme un palais !
O Michel-Ange!

OLGA.

Eh bien! c'est à vous désormais
Qu'appartiendra l'honneur d'embellir ces contrées,
Des arts, qui nous sont chers, si longtemps ignorées.
Blaskoff, c'est donc ici que votre maître est né ?

BLASKOFF.

Oh! non vraiment. Jadis, à mourir condamné,
Belski, notre seigneur, fuyant la Moscovie,
Près des murs de Kasan courut cacher sa vie.
Au noble Obolenski notre tsarine alors
Du proscrit fugitif livra tous les trésors :
Nous en faisions partie, et ses ordres peut-être
Nous donneront bientôt à quelque nouveau maître.

OLGA.

Kioff, où l'on dit qu'Hélène a transporté sa cour,
N'est pas loin de ces lieux ?

BLASKOFF.

On y va dans un jour.

OLGA.

Puissé-je ne jamais franchir cette distance :

BLASKOFF.

Vous voulez près de nous passer votre existence :
A vos moindres désirs vous nous verrez soumis,
Nous sommes tous vos serfs.

OLGA.

Vous êtes mes amis.

BLASKOFF.

Avant que dans ce lieu revienne notre maître,
Si vous vouliez...

OLGA.

Quoi donc?

BLASKOFF.

Je leur ai fait connaître
De vos accents si doux le magique pouvoir;
Je leur ai raconté que bien souvent, le soir,
Sur les bords de l'Arno votre voix inspirée
Célébrait devant nous cette heureuse contrée.
Vos accents dans les cœurs endorment les chagrins.
Nous, de notre pays nous dirons les refrains.

OLGA.

Improviser !... ici ! Mais le pourrai-je encore ?

BLASKOFF.

Ne nous refusez pas.

OLGA, à Béatrix.

Béatrix, ta mandore.

« Salut, riant pays, beau ciel, sol parfumé,
» Où tout respire la tendresse,
» Où la douleur s'endort, où l'on est mieux aimé;
» Champs heureux, où l'air embaumé
» A la douceur d'une caresse!

» Jusqu'aux bords de l'Arno suivons l'étroit sentier,
» Que couvre l'aloès de son ombre odorante;
» Le soleil jette encore une clarté mourante
» Sur les fruits d'or du citronnier.
» Voici le soir, faisons silence!...
» J'entends le rossignol qui chante et se balance
» Sur les branches de l'églantier.

» Mais au son de la mandoline
» Le villageois descend de la colline,

» Et les échos joyeux répètent sa chanson.
» De ses fleurs au passant il jette les offrandes;
» Il charge de festons, il couvre de guirlandes
» Le char pesant qui traîne la moisson.

» Prodiguons-les, ces fleurs qui croissent sans culture.
» Jeune fille, ornes-en ta noire chevelure :
» Tu les verras demain renaissant sous tes pas
» Livrer à ta beauté sa nouvelle parure.
» Dépouillons cette terre, amour de la nature :
» Son sein, toujours fécond, ne s'épuisera pas.

» Salut, riant pays, beau ciel, sol parfumé,
» Où tout respire la tendresse,
» Où la douleur s'endort, où l'on est mieux aimé;
» Champs heureux, où l'air embaumé
» A la douceur d'une caresse!

BLASKOFF.

Que ces accents sont doux! Mais vous versez des pleurs.
Qui peut troubler votre âme et causer vos douleurs!

OLGA.

Pardonnez! d'un beau ciel je retraçais les charmes,
Et mes yeux malgré moi se sont mouillés de larmes?
Ici l'air est si froid, le ciel si rigoureux,
Qu'ils semblent attrister même les jours heureux!

BLASKOFF.

Eh bien! auprès de nous oubliez l'Italie;
C'est à vous d'égayer votre mélancolie.
Compagnons, que nos champs réjouissent son cœur :
Écoutez ma ballade, et répétez en chœur.

BALLADE.

« Tressons l'écorce du bouleau :
» Le vent siffle et durcit la neige;
» Réparons mon léger traîneau,
» Et que saint Neuski me protége!

» Sur la glace il faudra demain
» Glisser, et faire un long chemin
» Pour retrouver ma fiancée.
» L'acier du magique miroir
» A minuit me fera savoir
» Si j'occupe encor sa pensée.

» Tressons l'écorce du bouleau, etc.

» Le charme opère, je le vois!
» Le fuseau tourne entre ses doigts,
» Elle attend le jour qui va naître.
» Tu pleures, ton fil s'est cassé!...
» Chante, demain ton fiancé
» Viendra frapper à ta fenêtre.

» Tressons l'écorce du bouleau, etc. »

OLGA.

Arrêtez! Ces refrains m'étaient-ils inconnus?
Oh! non, je crois déjà les avoir entendus;
Un vague souvenir dans mon esprit s'éveille.
Jadis cette ballade a charmé mon oreille :
Une femme en chantant m'endormait dans ses bras!...
Aurais-je donc déjà vécu dans ces climats?
Des rives de l'Arno vers ces bords amenée,
Leur aspect en effet ne m'a pas étonnée!
On a frappé, Blaskoff!...

BLASKOFF.

J'y cours.

(Il sort.)

OLGA.

Par quel moyen

(A Blaskoff.)

Pourrai-je découvrir?... Qui frappait?

BLASKOFF.

Ce n'est rien,
C'est un juif, un marchand, qui, surpris par la neige,
Nous demande un abri.

OLGA.

Que ce toit le protége.
Sans doute il souffre?

BLASKOFF.

Au froid il doit être endurci.

OLGA.

Il a froid! Ah! qu'il vienne, et se repose ici.

SCÈNE II.

BLASKOFF, THEBALDO, OLGA, BELSKI, sous le costume d'un marchand, BÉATRIX.

OLGA.

Approchez; sous ce toit je vous offre un asile.

BELSKI.

Grand merci! j'espérais arriver à la ville
Avant la fin du jour; la neige m'a surpris.
J'y portais des bijoux, des fourrures de prix.

Ici jusqu'à demain il faudra bien attendre.
S'il est quelques objets que vous désiriez vendre,
Je les puis acheter.

OLGA.

Béatrix, tu l'entends!
Je te laisse avec lui : profite des instants;
Vends-lui ce bracelet, inutile parure.
De tous ces malheureux, dont la douleur murmure;
Je voudrais aujourd'hui soulager les besoins :
Seconde mon désir, je me fie à tes soins.

(Elle sort avec Thébaldo.)

SCÈNE III.

BLASKOFF, BELSKI, BÉATRIX, ESCLAVES.

BLASKOFF.

Allons, de sa présence il faut que je profite.
Avance, juif maudit, et montre-moi bien vite
Quelques bijoux.

BELSKI.

A toi!

BLASKOFF.

Sans doute; pourquoi pas?
J'ai pour ma part hier reçu quelques ducats,
De Svetlana demain je veux parer les charmes.

BELSKI.

Laisse-moi.

BLASKOFF.

Quoi! pour nous tu n'as rien?

BELSKI.

J'ai des armes.

BLASKOFF.

Des armes! pourquoi faire?

BELSKI.

On parle de complots;
On prétend que Belski, s'indignant du repos,
A la tsarine encor va rapporter la guerre.

BLASKOFF.

Ma foi, de leurs débats je ne m'occupe guère :
Je suis né sur le sol où mes jours finiront,
Et j'appartiens à ceux qui le posséderont.

BELSKI.

Mais autrefois Belski fut ton seigneur et maître!
On me l'a dit au moins.

BLASKOFF.

Il a cessé de l'être,
Un autre me nourrit.

BELSKI, à part.

Misérable!

BÉATRIX.

Écoutez :
Nous pourrons tous les deux, si vous y consentez,
Faire un marché.

BELSKI.

Je suis tout prêt à vous entendre.

BÉATRIX.

Voyez ce bracelet : je désire le vendre.
Quel prix en offrez-vous?

BELSKI, à part, regardant le bracelet.

Que vois-je!

BÉATRIX.

Oh! c'est de l'or!

BELSKI.

Malheureuse, est-ce à toi qu'appartient ce trésor?

BÉATRIX.

Non, c'est à ma maîtresse.

BELSKI.

A cette jeune fille
Qui vient de s'éloigner?

BÉATRIX.

Oui... Voyez comme il brille.

BELSKI, à part.

Je ne m'abuse pas! Se pourrait-il! grand Dieu!
Mais par quel coup du sort serait-elle en ce lieu!
(Haut.)
Parle : ce bracelet, ta maîtresse le porte
Depuis longtemps?

BÉATRIX.

Pourquoi?

BELSKI.

Réponds!

BÉATRIX.

Que vous importe?

BELSKI.

Je veux la voir.

BÉATRIX.

Qui? vous!

BELSKI.

Je veux l'entretenir.

BÉATRIX.

Cette faveur...

BELSKI.

Écoute! il la faut obtenir;

Son bonheur et sa vie en dépendent peut-être.

BÉATRIX.

Qu'entends-je !

BELSKI.

Tu promets ?

BÉATRIX.

Oui !

BLASKOFF.

Voici notre maître.
Juif, il faut s'éloigner ; allons, viens avec nous.

BELSKI, à Béatrix.

Silence !

BÉATRIX.

Quel mystère !

BELSKI.

Adieu.

(Belski prend le bracelet, et donne une bourse à Béatrix.)

SCÈNE IV.

OBOLENSKI, BOSCARIS.

OBOLENSKI.

Retirez-vous.

(Tous sortent.)

Est-il vrai, Boscaris ? La tsarine...

BOSCARIS.

S'avance :
Je viens dans ton palais t'annoncer sa présence.

OBOLENSKI.

Pour voler à ses pieds, je pressais mon départ.
Me pardonnera-t-elle un moment de retard ?

BOSCARIS.

Ne crains rien : elle sait qu'après un long voyage,
Tu devais en ces lieux, placés sur ton passage,
Offrir un sûr asile à la jeune beauté
Pour qui tu vas sans doute implorer sa bonté.
Un instant, il est vrai, j'ai craint que dans son âme
Un sentiment jaloux... elle règne... elle est femme !
Mais hier un message annonça ton retour :
Calme, elle m'a parlé de ce naïf amour
Qui conduisit Olga jusque dans son empire,
Et mes yeux sur sa bouche ont surpris un sourire.

OBOLENSKI, à part.

Je tremble !

BOSCARIS.

Aujourd'hui même elle a voulu la voir.
Elle vient.

OBOLENSKI.

Boscaris, je cours la recevoir.

BOSCARIS.

Garde-toi de trahir le rang de la tsarine :
Elle prétend, aux yeux de la jeune orpheline,
Se montrer inconnue, et seuls quelques boïards
Avec elle de Kioff ont quitté les remparts.
Ses désirs sont des lois : songe qu'en ton domaine
Tu reçois une amie et non ta souveraine :
Telle est sa volonté.

OBOLENSKI.

Je saurai l'accomplir.

BOSCARIS.

Ton sort, heureux mortel, doit encor s'embellir !
Est-il un but si haut qu'il soit inaccessible ?
Non, pour toi désormais il n'est rien d'impossible !
De tes nombreux rivaux, de l'absence vainqueur,
Quel bonheur est le tien !

OBOLENSKI, à part.

S'il lisait dans mon cœur.

BOSCARIS.

J'entends du bruit, on vient.

OBOLENSKI, à part.

C'est elle ! du courage !

SCÈNE V.

OBOLENSKI, HÉLÈNE, BOSCARIS.

OBOLENSKI.

Souffrez qu'à vos genoux déposant mon hommage,
Tsarine auguste...

HÉLÈNE.

Ici craignez de me nommer.
Boscaris de mes vœux a dû vous informer ;
Je compte, Obolenski, sur votre obéissance :
Qu'on ignore en ce lieu mon nom et ma puissance.

OBOLENSKI.

Je vous obéirai.

HÉLÈNE.

Vous voilà de retour !

Et pour vous voir il faut que je quitte ma cour!
C'est mal!

OBOLENSKI.

Pardonnez-moi, j'allais à l'instant même...

HÉLÈNE.

On pardonne aisément à des sujets qu'on aime.
Je connais votre cœur, votre fidélité :
Vous ne me verriez pas si j'en avais douté.
J'ai reçu votre lettre hier : je suis contente;
Vos succès, je l'avoue, ont passé mon attente.

OBOLENSKI, *embarrassé.*

Ah! permettez!

HÉLÈNE.

Eh bien! qu'avez-vous? Nos remparts
Recevront de vos mains les merveilles des arts :
Je viens vous rendre grâce, et ma reconnaissance
Ne se bornera pas à cette récompense.
J'ai lieu de m'étonner : vous ne me parlez pas
De la jeune beauté qui suit ici vos pas?
Je désire la voir, et, sans être connue,
Lire ses sentiments dans son âme ingénue.

OBOLENSKI.

Votre moindre désir est un ordre pour moi.
Mais vous voulez la voir, l'interroger, pourquoi?
Vous savez qu'elle doit au fond d'un monastère
Ensevelir sa vie obscure et solitaire!
Tel est son sort! De vous pourquoi la rapprocher?

HÉLÈNE.

J'entends! Mais vous, pourquoi vouloir me la cacher?

OBOLENSKI.

Qui? moi!

HÉLÈNE.

Vous-même!... Allez, Boscaris, qu'elle vienne!
Il faut que je la voie, et que je l'entretienne.
Qu'elle ignore mon rang.

OBOLENSKI.

Je vais...

HÉLÈNE.

Non, demeurez :
Boscaris suffira.

SCÈNE VI.

OBOLENSKI, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Vos traits sont altérés!

OBOLENSKI.

Dois-je, si quelque trouble est entré dans mon âme,
Penser que la tsarine et s'étonne et me blâme?
Non! songez au devoir que vous avez dicté.
De tant d'attraits unis à tant de majesté
L'image, toujours chère à ma reconnaissance,
Consolait loin de vous les chagrins de l'absence.
Et pourtant il fallait, puisque vous l'ordonniez,
Qu'un autre eût mon hommage et me vît à ses pieds.
Jugez de mes combats, des regrets que j'éprouve!...
Après de longs ennuis, j'arrive, je retrouve
Celle dont ma fortune atteste les bienfaits,
Sans pompe, sans éclat, plus belle que jamais;
Des plus hautes faveurs sa bonté me décore!
Mon trouble pourrait-il vous étonner encore?

HÉLÈNE.

Je l'excuse, et je veux que des honneurs nouveaux
A vos pieds désormais jettent tous vos rivaux.
Mais je vois Boscaris; et sans doute...

OBOLENSKI.

C'est elle.

HÉLÈNE.

Ah! je ne savais pas qu'elle fût aussi belle!

SCÈNE VII.

OBOLENSKI, HÉLÈNE, OLGA, BOSCARIS.

HÉLÈNE.

Approchez.

OLGA, *à Boscaris.*

Près de qui conduisez-vous mes pas?

HÉLÈNE.

Près de moi. Vous tremblez!

OLGA.

Je ne m'en défends pas;
J'éprouve en ce pays, où je naquis peut-être,
Une vague terreur dont mon cœur n'est pas maître.
Je suis une orpheline, et j'ai besoin d'appui.
Le noble Boscaris m'assure qu'aujourd'hui
Je dois en ce palais bénir votre présence :
Mon âme est disposée à la reconnaissance.

HÉLÈNE.

Je sais quel sentiment vous amène en ces lieux.
Obolenski m'est cher; j'ai voulu par mes yeux
Juger de ces attraits qui sur d'autres rivages

Ont enchanté sa vie et conquis ses hommages.
Je comprends qu'en effet vous l'ayez su charmer,
Qu'il ait été séduit.

OLGA.

Je n'ai su que l'aimer.

OBOLENSKI.

Cette jeune orpheline, ignorant sa naissance,
A droit à vos bontés. Sa naïve innocence,
Le charme de cet âge, où tout parle d'espoir,
Sur votre cœur sans doute exercent leur pouvoir.
Ne lui refusez pas l'appui qu'elle réclame.

HÉLÈNE.

Ce charme est, je le vois, tout puissant sur votre âme.

OBOLENSKI.

Pourriez-vous me blâmer?

HÉLÈNE.

Qui? moi! j'aurais grand tort.
Le cœur d'Obolenski s'intéresse à son sort!
Quoi de plus naturel? — Répondez, jeune fille :
Vous n'avez donc jamais connu votre famille?

OLGA.

Non : j'ai passé ma vie en un pays lointain;
Celle qui m'éleva m'a caché mon destin.
Mais hier, en touchant cette terre glacée,
Un souvenir confus assiégea ma pensée;
J'ai cru me rappeler qu'un jour, loin de ces bords,
Un homme m'emporta!... J'étais bien jeune alors,
Et des objets nouveaux eurent de ce voyage
Effacé promptement la fugitive image.

HÉLÈNE.

Regrettez-vous les lieux qu'on vous a fait quitter?

OLGA.

Auprès d'Obolenski, que puis-je regretter!

HÉLÈNE.

Mais on dit qu'en ces lieux d'innombrables merveilles
Enchantent tour à tour les yeux et les oreilles,
Que l'Italie enferme en ses doctes remparts
Des plaisirs inconnus à l'empire des tsars?

OLGA.

Oui. Cet heureux séjour séduit l'âme ravie.
Sous un ciel embaumé j'y savourais la vie,
Un chef-d'œuvre naissait pour chacun de mes jours :
Là, Pétrarque naguère a chanté ses amours;
Là, s'anime la toile et le marbre respire;
Arioste sourit et joue avec sa lyre;
Dante sous nos regards déroule les enfers;
Michel-Ange suspend un temple dans les airs;
Là, pour toucher les cœurs animant la mandore,
L'amour prête un langage à la corde sonore;
Armé de ses pinceaux, Raphaël à nos yeux
Révèle un Dieu sauveur qui monte vers les cieux;
Et l'âme, fécondée au souffle du génie,
S'enivre de parfums, de gloire et d'harmonie!

HÉLÈNE.

Ce tableau me séduit, je ne le cache pas :
Je conçois maintenant qu'en ces heureux climats
Tant de talents divers embellissent la vie.
Ces récits étonnants excitent mon envie!
Obolenski, vos soins me doivent seconder :
Imitons l'Italie! Il faut sans plus tarder
De merveilles comme elle enrichir ce rivage,
Et nos serfs dès demain se mettront à l'ouvrage

BOSCARIS, à part.

Que dit-elle? bon Dieu!

OLGA.

Mais vous de qui la voix
Au noble Obolenski semble dicter des lois,
Vous dont il a pour moi réclamé l'indulgence,
Pourquoi de votre nom n'ai-je pas connaissance?
Un soupçon dans mon cœur s'élève à votre aspect.

HÉLÈNE.

Quel est-il?

OLGA.

Je suis prête à céder au respect;
J'éprouve devant vous un trouble involontaire.

HÉLÈNE.

Eh bien!

OLGA.

Obolenski, si c'était votre mère?

HÉLÈNE.

Sa mère!....

(Elle s'avance vers Boscaris et lui fait signe de sortir. — Boscaris sort.)

SCÈNE VIII.

OBOLENSKI, HÉLÈNE, OLGA.

OLGA, à part.

Quels regards il vient de me lancer!

(Haut.)

Je tremble! Qu'ai-je dit qui vous puisse offenser?

HÉLÈNE.

Rien; mais vous vous trompiez, je ne suis point la mère
Du guerrier moscovite à qui vous êtes chère :
Je suis une parente, et j'ai voulu vous voir;

Car d'un bonheur sans fin vous nourrissez l'espoir,
Et pourtant.....

OLGA.

Qu'avez-vous? et pourquoi ce silence?
Achevez

HÉLÈNE.

Il le faut, et, même en sa présence,
Je vous rappellerai que l'amour trop souvent
N'offre aux cœurs abusés qu'un bonheur décevant.

OBOLENSKI.

Ah! souffrez.....

HÉLÈNE.

Il jura d'aimer toute la vie!
Mais, jeune, impétueux, dans notre Moscovie,
A combien de beautés sa bouche prodigua
Les serments séducteurs qui charmèrent Olga.
Songez-y bien!

OLGA.

Pourquoi l'accusez-vous, madame?
Moi seule, et pour jamais, je règne sur son âme.

HÉLÈNE.

Ah! vous en êtes sûre!

OLGA.

Oh! oui, n'en doutez pas!
S'il a de quelque femme admiré les appas,
S'il en est qui jadis parvinrent à lui plaire,
Ces amours ont-ils droit d'exciter ma colère?
Puis-je en être jalouse, et dois-je le blâmer?
Avant de m'avoir vue il ne pouvait m'aimer.

HÉLÈNE.

Vous êtes indulgente.

OLGA.

Il le faut bien.

HÉLÈNE.

Peut-être
Vous auriez quelque effroi s'il vous faisait connaître
Jusqu'où ses vœux naguère ont osé s'élever.
On dit.... mais devant vous je tremble d'achever.

OLGA.

Ne craignez rien.

OBOLENSKI, à Hélène.

De grâce, abrégez mon supplice!
Je souffre!

HÉLÈNE.

L'éclairer, c'est lui rendre service.
On dit que, fier, ardent, peut-être ambitieux,
Admis auprès du trône, il a levé les yeux
Sur un objet sacré que tout un peuple honore,
Qu'on ne l'en punit point, et que naguère encore
Il cherchait son bonheur sur un front couronné.

OLGA.

Je ne le savais pas!... Je l'avais soupçonné!...

HÉLÈNE.

Comment donc?

OLGA.

Variant ses nombreuses conquêtes,
Je sais qu'Hélène...

OBOLENSKI.

Olga, songez-vous où vous êtes?

HÉLÈNE.

Ne l'interrompez pas... Poursuivez, mon enfant.

OLGA.

J'afflige Obolenski : sans cesse il la défend.

HÉLÈNE.

Ah! vraiment!

OLGA.

Je pardonne à sa reconnaissance :
L'ambition, l'éclat de la toute-puissance,
En fascinant ses yeux, l'ont pu séduire un jour.
Mais ne profanons point le nom sacré d'amour!
S'il l'osa prononcer, il se trompait lui-même :
Un cœur noble a besoin d'estimer ce qu'il aime.

OBOLENSKI, à part.

Ciel!

HÉLÈNE, à part.

Je lis sur ses traits la contrainte et l'effroi!
Mais tremble-t-il pour elle, ou souffre-t-il pour moi?
Comment à sa pensée arracher ce mystère?
Éclaircir mes soupçons.

OBOLENSKI.

C'est trop longtemps me taire,
C'est trop longtemps souffrir, et je vais...

HÉLÈNE.

Arrêtez!
(A Olga.)
Connaissez-vous bien celle à qui vous insultez,
Jeune fille? Elle peut se venger d'une offense.

OLGA.

J'entendis accuser son règne dès l'enfance.

HÉLÈNE.

On vous trompa peut-être; et vous devez songer
Qu'ici de tels discours ne sont pas sans danger.

OLGA.

Oui, j'ai tort, j'en conviens; qu'Obolenski pardonne :
C'est trop nous occuper d'Hélène, et je m'étonne
Que vous, dont la bonté m'offrait un doux appui,
Vous me vouliez contraindre à trembler près de lui!

Non, son cœur appartient à la pauvre orpheline.
Contre un amour si pur que pourrait la tsarine!
Je suis sans crainte.

HÉLÈNE.

On dit qu'Hélène est belle.

OLGA.

Oh oui!
Par sa beauté jadis on put être ébloui,
Je le sais... mais ses traits, flétris, dit-on, par l'âge...

HÉLÈNE.

Regarde, malheureuse! et tremble!

OLGA.

Quel langage!

OBOLENSKI, à part.

Infortunée!

HÉLÈNE.

Eh bien! vous vous taisez!

OLGA.

Eh quoi!
Je serais abusée! Hélène!...

HÉLÈNE.

Est devant toi.

OLGA.

Obolenski!

(Elle se traîne vers un siége.)

OBOLENSKI.

Grand Dieu! que vois-je! Olga!

HÉLÈNE, l'arrêtant.

Demeure.

OBOLENSKI.

Regardez! sous vos yeux voulez-vous qu'elle meure!

HÉLÈNE.

Ce n'est pas cet effroi qui la fera mourir.
Esclaves, approchez.

SCÈNE IX.

OBOLENSKI, HÉLÈNE, BLASKOFF, OLGA, ESCLAVES, STRÉLITZ.

HÉLÈNE.

Vous allez secourir
Cette fille.

BLASKOFF.

Que vois-je!

HÉLÈNE.

Allez, et qu'on l'emmène!

(On emmène Olga évanouie dans une chambre voisine.)

Strélitz, vous veillerez dans la chambre prochaine.
Hormis ces paysans, nul n'en doit approcher.

(Les strélitz accompagnent Olga et les esclaves.)

OBOLENSKI, à part.

Que faire!

HÉLÈNE.

De ces lieux je vais vous arracher,
Obolenski! Pardon, ne craignez rien pour elle.
Un puissant intérêt dans ma cour me rappelle;
Vous m'accompagnerez à Kioff sous peu d'instants.
Adieu! Remettez-vous; mais songez que j'attends.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

OBOLENSKI, seul.

Malheureux! que résoudre? et quel espoir me reste?
Aveugle obéissance! ambition funeste!
Où m'avez-vous conduit? Qu'ai-je fait! insensé!
Comment rompre les nœuds où je suis enlacé?
Non, non! jamais!... jamais!... Exécrable voyage!
Toujours fermer son cœur et masquer son visage.
Voilà donc, Boscaris, le fruit de tes leçons!
Mais Hélène outragée est en proie aux soupçons!...
Cachons-lui ce qu'il faut me cacher à moi-même!
Oui, c'est Hélène encore, elle seule que j'aime!....
Il le faut!... Qu'Olga vive, il n'importe à quel prix!
Les remords, l'imposture, et mon propre mépris,
Rien ne m'arrêtera.

SCÈNE XI.

OBOLENSKI, FÉDOR.

FÉDOR.

Maître.

OBOLENSKI.

Eh bien! qui t'appelle!
Que veux-tu?

FÉDOR.

Dans quels lieux est Olga? Que fait-elle?

OBOLENSKI.

Que t'importe?

FÉDOR.

Écoutez : on menace ses jours.

OBOLENSKI.

Qu'en sais-tu?

FÉDOR.

Du château je traversais les cours,
J'allais entrer : vers moi s'avance la tsarine;
Devant saint Wladimir je la vois qui s'incline,
Puis elle se relève, et, les yeux enflammés,
Place autour du palais quelques strélitz armés.
Le nom d'Olga deux fois est sorti de sa bouche.
Son geste, ses regards, son sourire farouche,
L'ordre qu'elle a dicté, tout m'effraie, et j'accours
Pour cette pauvre enfant vous offrir mes secours.

OBOLENSKI.

Parle plus bas, Fédor!

FÉDOR.

Vous l'aimez, et sans doute
Vous voudrez l'arracher au sort que je redoute.

OBOLENSKI.

Hé bien?

FÉDOR.

Je suis tout prêt!... Je n'ai point oublié
Les bienfaits qu'à mes maux prodigua sa pitié;
M'acquitter envers elle est ma plus chère envie.
La tsarine menace, elle en veut à sa vie :
Je puis approcher d'elle, et vous sauver tous deux.
Ordonnez, et ma main....

OBOLENSKI.

Que dis-tu, malheureux?

FÉDOR.

Ne vous occupez point des périls que je brave.
Que m'importent mes jours! je ne suis qu'un esclave!

OBOLENSKI.

Tais-toi!... Si de ces lieux on l'avait entendu,
Dans le même supplice avec lui confondu...
Je devrais te punir! Mais non, je te pardonne!....
Sans doute en ce moment Hélène me soupçonne;
Mes secrets ennemis, près d'elle rassemblés,
Accusent mon retard... Sors.

FÉDOR.

Comme vous tremblez!

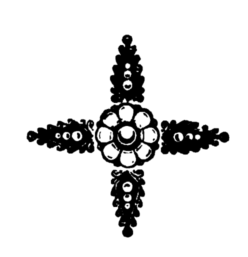
OBOLENSKI.

Oui, Boscaris est là, qui, flattant la tsarine,
Convoite des honneurs fondés sur ma ruine;
Elle m'attend!... Allons tomber à ses genoux.

(Il sort.)

FÉDOR.

Le lâche! il est encor plus esclave que nous.



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le palais de la tsarine à Kioff : à la droite de l'acteur est une table couverte d'un tapis, et sur laquelle sont placées de riches étoffes, ainsi qu'un miroir gothique, à manche, et portatif. — A la gauche est un riche fauteuil élevé sur une estrade que recouvre une peau d'ours ; des siéges de forme sauvage sont rangés de chaque côté du théâtre. — Au lever du rideau, Hélène est assise devant la table ; elle tient à la main la lettre d'Obolenski.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, seule.

(Elle lit.)

« Tel fut votre ordre : il y fallut souscrire.
« A rougir désormais vous m'avez condamné !
« Pour entraîner Olga jusque dans votre empire,
« J'ai feint l'amour !... vous l'aviez ordonné !...

Oui, je l'avais dicté cet ordre qu'il rappelle,
Et c'est pour m'obéir qu'il s'est fait aimer d'elle !
L'imprudente le crut, et son cœur fut trompé.
Près d'Olga, de moi seule il était occupé ;
De mes bontés toujours il chérit la mémoire :
Il le dit !... Que penser ? Puis-je encore le croire ?...
Les présents rapportés de ces lointains climats
Attestent que du moins il ne m'oubliait pas !
Ces étoffes de prix, et ce miroir fidèle,
Sa tendresse, dit-il, les offre à la plus belle !
La plus belle !... Est-il vrai ?... Cet objet merveilleux,
Cette glace fragile, inconnue en ces lieux,
Sans nous flatter jamais reproduit notre image :
Voyons !.... Dieu ! quels soucis altèrent mon visage !
Mon teint semble bruni, mes regards sont moins vifs !..
Un éclat si brillant pare ses traits naïfs !
Elle est si belle ! Et moi, les soins, le temps peut-être ?..

(Elle se lève.)

Non, pas encore !... Hier, elle a, sans me connaître,
Devant Obolenski prononcé cet arrêt !...
La révolte vaincue, à son nom reparaît,
Elle est fille des tsars, et pour elle on conspire !
Sa mort est nécessaire au repos de l'empire.
Si le temps imprima ses traces sur mon front,
Sous ma couronne d'or quels regards les verront ?
Un front est toujours beau, paré d'un diadème !...
Que dis-je ! Olga pourrait s'en parer elle-même !
Il le sait... S'il osait lui révéler son sort !
S'il l'aimait ! Il le faut ! point de pitié ! la mort !

(Aux strélitz qui sont dans le fond.)

Strélitz, on peut entrer. Qu'on appelle mes femmes.

(Seule.)

Belski pour elle en vain a renoué ses trames,
J'aurai bientôt cessé de la craindre.

(A la foule qui se présente.)

Entrez tous.

SCÈNE II.

HÉLÈNE, LE MÉTROPOLITE, LE VOEVODE, THÉBALDO, BOSCARIS, BOÏARDS, ESCLAVES, FEMMES, STRÉLITZ dans le fond.

LE MÉTROPOLITE.

Que le grand saint Neuski veille à jamais sur vous !
Qu'il vous donne la paix du cœur !

HÉLÈNE.

Merci, mon père !
Intercédez pour moi.

(Au Voëvode.)

Voëvode, j'espère
Qu'à votre voix partout s'assemblent nos soldats ?
Belski veut nous contraindre à marcher aux combats ;
Il menace mon trône, et le khan de Krimée
Lui prête le secours d'une nombreuse armée :
Qu'ils viennent ! grâce à vous, ils nous trouveront prêts.

LE VOEVODE.

Vous avez à régler différents intérêts,

Et j'attends.....

HÉLÈNE.

Nous allons concerter les mesures
Qu'il convient d'adopter.

(A ses femmes.)

Approchez ces parures.

(Au métropolite.)

Sage métropolite, au moment du danger,
Obtenez que le ciel daigne nous protéger !

LE MÉTROPOLITE.

Je vais du Tout-Puissant implorer l'indulgence,
Mais vous, n'oubliez pas d'apaiser sa vengeance :
Demain revient le jour où, d'un arrêt cruel
Votre haine a frappé votre oncle Mikhaël !
Songez qu'un fer brûlant dessécha sa paupière,
Et qu'il languit captif, privé de la lumière ;
C'était votre oncle, enfin !

HÉLÈNE.

Vous m'en parlez souvent !
J'ai de saint Wladimir enrichi le couvent :
Je lui donne aujourd'hui deux cents werstes de terres :
Je consens à fonder encor deux monastères ;
Faites prier pour moi tous vos pieux reclus,
Et que de Mikhaël on ne me parle plus !

LE MÉTROPOLITE.

J'apaiserai le ciel !

HÉLÈNE.

Oui, ce soin vous regarde :
Songez-y bien, mon père !... Allez, que Dieu vous garde!

SCÈNE III.

LE VOEVODE, HÉLÈNE, THÉBALDO, BOSCARIS, BOÏARDS, ESCLAVES, FEMMES, STRÉLITZ dans le fond.

HÉLÈNE, à Thébaldo.

Vous, savant étranger, qui venez des beaux-arts
Révéler les bienfaits à l'empire des tsars,
Comptez sur mon appui, sur ma reconnaissance.
Vous voyez Boscaris : il est né dans Byzance ;
Il sera votre guide, et vous lui soumettrez
Les projets qu'avant peu vous exécuterez ;
Je me fie à vos soins.

(Hélène va s'asseoir devant la table, et elle examine les étoffes.)

THÉBALDO.

Illustre souveraine,
L'amour seul des beaux-arts auprès de vous m'amène.
La gloire est tout pour moi ! J'ai déjà visité
Vos hameaux, parcouru cette antique cité ;
Et, s'il faut devant vous parler avec franchise,
Chaque pas a, dans Kioff, excité ma surprise.
De quelques monuments conçus avec grandeur
Mes regards enchantés admiraient la splendeur ;
Puis mon œil s'abaissait sur la hutte enfumée,
De vos nombreux sujets retraite accoutumée ;
J'y voyais confondus hommes, enfants, chevaux...
Pour embellir ces lieux qu'il faudra de travaux !

HÉLÈNE.

Vous êtes bien sévère !

THÉBALDO, à Boscaris.

Elle semble offensée.

BOSCARIS.

Un fou seul en ces lieux dit toute sa pensée.
Retenez cet avis.

HÉLÈNE.

Voëvode, parlez :
Je suivrai vos conseils.

LE VOEVODE.

Quatre ans sont écoulés
Depuis que Woronzoff, calomnié peut-être,
Subit, dans un cachot, les châtiments du traître.
On n'a pu jusqu'ici découvrir son forfait ;
Je le crois innocent.

HÉLÈNE.

(Elle place sur sa coiffure quelques ornements et se regarde dans le miroir qu'une femme agenouillée tient devant elle.)

C'est possible, en effet.

(A demi-voix.)

Ces ornements nouveaux, dont mon front se décore,
Peut-être à ses regards me rendront belle encore.
Il va bientôt paraître, et je veux aujourd'hui
De ses riches présents me parer devant lui.

BOSCARIS, s'approchant d'Hélène.

De quel éclat nouveau s'embellissent vos charmes !

HÉLÈNE.

Boscaris !...

LE VOEVODE.

Du captif sécherez-vous les larmes ?

HÉLÈNE.

Nous verrons !

BOSCARIS.

Pardonnez ! à votre auguste aspect,
Mon admiration fait taire le respect.
Mais comment résister à tant d'attraits ?

THÉBALDO.

Sans doute !

Si j'osais cependant...

HÉLÈNE.

Parlez, je vous écoute.

THÉBALDO.

Nos femmes d'Italie avec l'éclat des fleurs
De ces brillants tissus mélangent les couleurs;
La jeune Olga pourrait vous servir de modèle :
Que sous cette parure elle m'a semblé belle !

(Hélène détache les ornements de son front.)

BOSCARIS, à part.

L'insensé !

LE VOEVODE.

Woronzoff des maux qu'il a soufferts
Verra finir le cours ?

HÉLÈNE, rejetant les ornements avec fureur.

Qu'il meure dans les fers !

LE VOEVODE.

Qu'entends-je !

HÉLÈNE.

Osez-vous bien me parler d'indulgence !
Avec les révoltés il est d'intelligence !
Mon trône est menacé, j'entends de toutes parts
Murmurer contre moi de rebelles boïards.
Je les enchaînerai sous mon pouvoir suprême !

(A Thébaldo.)

Que faites-vous ici ?

THÉBALDO.

Tsarine...

HÉLÈNE.

Aujourd'hui même,
Vous allez, hors des murs, construire une prison.

THÉBALDO.

Une prison !

HÉLÈNE.

Eh bien ! vous hésitez ?

THÉBALDO.

Pardon !
J'avais osé penser que mes talents.

HÉLÈNE.

Qu'entends-je !
Ici, l'on obéit ! Sortez !...

THÉBALDO, à part.

O Michel-Ange !

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE VOEVODE, HÉLÈNE, BOSCARIS, BOÏARDS. STRÉLITZ.

BOSCARIS, à part.

C'est un grand maladroit !

HÉLÈNE, aux femmes.

Qu'on ôte de mes yeux
Tous ces vains ornements, étrangers en ces lieux !

(Les femmes s'éloignent en emportant la table, les étoffes et le miroir.)

(Aux strélitz.)

Qu'on cherche Obolenski ! que les boïards, s'assemblent !

(A Boscaris, au voëvode et aux boïards.)

Demeurez !... Il est temps que les rebelles tremblent;
Et, devant le conseil près de nous appelé,
Un important secret vous sera révélé !

SCÈNE V.

OBOLENSKI, LE VOEVODE, BOSCARIS, HÉLÈNE, BOÏARDS, STRÉLITZ dans le fond.

HÉLÈNE.

Entrez, Obolenski; vous, boïards, prenez place.

(Elle s'assied sur le fauteuil placé à gauche de l'acteur.)

OBOLENSKI, à part.

Son regard est terrible, et son geste menace !

(Sur un signe d'Hélène, tout le monde s'assied.)

HÉLÈNE.

Lorsque Belski médite un nouvel attentat,
J'ai voulu, rassemblant les anciens de l'état,
Sur de grands intérêts appeler leur prudence.
Languissant sur un trône et dans la dépendance,
Les femmes des grands-ducs ont subi jusqu'à moi
D'un usage cruel l'inexorable loi :
La mort de leur époux les séparait du monde.
Mon sort fut différent, et, si Dieu me seconde,
L'avenir, sur mon règne arrêtant ses regards,
Saura que j'ai porté la couronne des tsars.
Nos exploits de l'Europe éveillent la surprise :
Déjà le Danemarck, la Pologne, Venise
Sont venus saluer, par un ambassadeur,
De nos destins naissants la future grandeur.
Parcourant, en mon nom, les lointaines contrées,

De leurs lois, de leurs mœurs, trop longtemps ignorées,
Le noble Obolenski rapporte les trésors,
Qui par mes soins bientôt enrichiront nos bords.
Pour notre Moscovie un nouveau jour va luire.
Boïards, de mes succès j'ai voulu vous instruire;
Mais la haine, attaquant et mon trône et mes jours,
De mes vastes desseins veut arrêter le cours.
Je saurai d'un seul coup renverser son audace.
Le fantôme odieux dont le nom nous menace
Va devant mon pouvoir disparaître aujourd'hui.
Que la rébellion tombe et meure avec lui!
L'arrêt est prononcé, vous allez le connaître.

OBOLENSKI, à part.

Grand Dieu!

LE VOÏVODE, se levant.

Belski, chassé des lieux qui l'ont vu naître,
A mérité son sort : ses complots impuissants,
Après tant de revers sans cesse renaissants,
Ont sur son front coupable appelé la vengeance.
Nul ne vous vient ici conseiller l'indulgence;
Mais, je dois l'avouer, tsarine, vos sujets
Ne sauraient applaudir à vos nouveaux projets.
Vous parlez de changer nos lois et nos usages :
Qu'allez-vous demander à de lointains rivages?
Du savoir et des arts les bienfaits décevants?
Il vous faut des soldats, et non pas des savants!
Écoutez nos conseils, et regardez Byzance :
De ses fiers habitants on vantait la science;
Aux fers de Mahomet les a-t-elle ravis?
Amollis par les arts, ils furent asservis.
Ah! loin de pénétrer je ne sais quels mystères,
Ils auraient dû s'instruire à défendre leurs terres,
Apprendre à vaincre enfin!... Je ne le cache pas,
Je les vois à regret porter ici leurs pas!
Des vaincus oseront se proclamer nos maîtres!
Ils altèrent déjà les mœurs de nos ancêtres;
Leurs leçons dans les cœurs germent de toutes parts.
Par l'âme de Rurick! que nos jeunes boïards,
Au lieu d'un vain savoir, montrent des cicatrices!
On veut les policer! Qu'y gagnent-ils? des vices!
Il leur faut aujourd'hui, dans le luxe élevés,
Reposer sous un toit leurs membres énervés;
Des frivoles désirs la foule les assiége!
Nous, vainqueurs du Mongol, nous dormions dans la neige;
On ne nous avait pas inventé des besoins,
Et nous nous battions mieux, si nous raisonnions moins!
Avec de beaux discours vaincrons-nous le Tartare?
Je suis barbare! eh bien! je veux rester barbare!
Des peuples du Midi méprisons la langueur :
Les sciences, les arts ont détruit leur vigueur.
Ne les imitons pas : restons ce que nous sommes,
Afin que sur la terre on trouve encor des hommes!

(Il se rassied.)

BOSCARIS, se levant.

C'est à moi de répondre à cet âpre discours.
Vous qui, de vos bienfaits me prêtant le secours,
Avez d'un fugitif recueilli la détresse,
Tsarine, permettez qu'un enfant de la Grèce,
De ce boïard sauvage abaissant la hauteur,
Rende aux arts outragés votre appui protecteur.
Croyez-moi, du savoir, qu'un barbare dédaigne,
Que les fruits bienfaisants décorent votre règne;
Sans énerver les cœurs, éclairez les esprits;
L'Europe vous contemple.....

HÉLÈNE, l'interrompant.

Il suffit, Boscaris!
Un jour à vos conseils je peux ouvrir mon âme;
Mais un soin plus pressant aujourd'hui nous réclame.
Écoutez : Vassili, descendant au tombeau,
Laissa, vous le savez, une fille au berceau :
Sophie était son nom. Je montai sur le trône.
Mais Belski, dont l'audace attaquait ma couronne,
Déroba cet enfant, et, sur des bords lointains,
Douze ans le nom d'Olga nous cacha ses destins.

BOSCARIS, à part.

Olga! qu'ai-je entendu!

HÉLÈNE.

Cette jeune princesse
Du fond de son exil semblait sortir sans cesse.
Fille d'un premier lit, on proclamait ses droits;
Belski de tout côté conspirait, et sa voix
Des révoltés vaincus ranimait l'espérance.
Enfin je découvris que les murs de Florence
Avaient servi d'asile à cette faible enfant,
Dont le nom menaçait mon pouvoir triomphant.
Je voulus enlever à l'espoir des rebelles
Ce funeste aliment de guerres éternelles.
Obolenski partit, et, traversant les mers,
Courut porter mon nom chez vingt peuples divers.
Nos murs s'enrichiront des fruits de son voyage.
Mais pour sa souveraine il a fait davantage :
Cette Olga qui, de loin, m'entourait de dangers,
Ravie avec adresse à des bords étrangers,
A, pour n'en plus sortir, revu la Moscovie.
Ma bonté consentait à lui laisser la vie;
Un cloître la devait cacher à tous les yeux :
Mes desseins ont changé.

OBOLENSKI.

Comment?

HÉLÈNE.

Des factieux,
A la voix de Belski, marchent armés pour elle.
Tant que respire Olga, ma couronne chancelle.
L'intérêt de mon trône a décidé son sort :
On apprendra demain son retour et sa mort!

OBOLENSKI, se levant.

Sa mort! Qu'avez-vous dit? Eh quoi! l'infortunée!
Sous le fer des bourreaux je l'aurais amenée!
Vous n'accomplirez pas ce funeste dessein!
Après l'avoir trompée, être son assassin!
Jamais!

HÉLÈNE.

Modérez-vous.

BOSCARIS.

Pardonnez-lui! Peut-être
D'un tendre sentiment son cœur n'est pas le maître;
Il le faut excuser!

HÉLÈNE.

Oui, vous avez raison!

OBOLENSKI, à part.

Le perfide en son cœur irrite le soupçon!
Olga va donc périr, et c'est moi qui la tue!
Que devenir?

HÉLÈNE.

(Elle se lève, tous les boïards l'imitent.)

Boïards, vous m'avez entendue!
Vous savez mes périls, et vous approuverez
Des ordres rigoureux...

LE VOEVODE.

Vos ordres sont sacrés.

HÉLÈNE.

J'y compte! Immolons tout au salut de l'empire!
Songez-y bien, boïards! qui me blâme conspire!
Allez, retirez-vous!

(Les boïards se retirent. Hélène descend de l'estrade; elle s'avance vers le fond du théâtre, et dit :)

Boscaris, approchez!

(Hélène et Boscaris parlent bas dans le fond.)

OBOLENSKI, sur le devant du théâtre.

Oui, j'ai lu dans son cœur ses sentiments cachés!
D'une haine jalouse Olga périt victime :
L'amour d'Obolenski, voilà son plus grand crime!...
Il faut sauver ses jours!

(Boscaris sort. Hélène revient lentement vers le fauteuil placé à la droite de l'acteur.)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, OBOLENSKI.

OBOLENSKI.

Souffrez qu'à vos genoux,
Tsarine auguste et chère...

HÉLÈNE, s'arrêtant.

Eh bien! que voulez-vous?

OBOLENSKI.

Mon bonheur, les bienfaits répandus sur ma vie,
En ces lieux dès longtemps ont excité l'envie.
On cherche à me ravir votre cœur, vos bontés!...

HÉLÈNE, s'asseyant.

C'est à vous de juger si vous les méritez.

OBOLENSKI.

Boscaris, pour me perdre, a recours à la ruse,
Et vous prêtez l'oreille à la voix qui m'accuse!
Moi! vous trahir!

HÉLÈNE.

Est-on le maître de son cœur?
De cette jeune Olga si le charme vainqueur
Vous a séduit, pourquoi me tromper davantage?
L'amour qu'on inspira sans peine on le partage.
Eh bien! soyez sincère!... Écoutant la pitié,
Peut-être qu'en faveur d'une ancienne amitié
J'épargnerai des jours que proscrit ma puissance,
Et j'obtiendrai du moins votre reconnaissance.

OBOLENSKI, à part.

(Haut.)

Fuyons le piége! Eh quoi! toujours me soupçonner!..
Une seconde fois a-t-il pu se donner
Ce cœur, ce faible cœur où règne votre image?
Pourquoi l'ai-je entrepris ce funeste voyage!
Heureux auprès de vous, qu'avais-je à souhaiter?
Mais, soumis à votre ordre, il fallut vous quitter,
Renoncer à vous voir!... Combien je suis à plaindre!
Je m'abaisse pour vous à la honte de feindre;
Je m'exile, laissant mon bonheur sur ces bords;
J'étouffe dans mon cœur le cri de mes remords;
Tout, pour vous obéir, me paraît légitime;
Je vous immole enfin jusqu'à ma propre estime :
Et vous me soupçonnez!

HÉLÈNE.

Un seul mot : l'aimez-vous?

OBOLENSKI.

Encore la défiance et les soupçons jaloux!

Celui qui vous aima peut-il être infidèle?
Peut-il vous oublier?

HÉLÈNE.

Elle est jeune, elle est belle!

OBOLENSKI.

Ses attraits enfantins, près de vous effacés,
Que sont-ils à mes yeux, dès que vous paraissez?
On peut rendre justice aux grâces de son âge,
Au charme passager qui pare son visage;
Mais qu'opposera-t-elle à cette majesté
Qui relève en vos traits l'éclat de la beauté?
Hier, en vous voyant près de votre captive,
J'admirais en silence, et ma vue attentive
Comparait vos attraits à ses faibles appas :
Combien vous l'emportiez!

HÉLÈNE.

Ne me trompez-vous pas?

OBOLENSKI.

C'est à vos souvenirs que mon cœur en appelle!
A mes yeux, il est vrai, vous paraissiez moins belle,
Quand, d'une aveugle haine écoutant le transport,
D'un enfant malheureux vous prononciez la mort!
La bonté sait si bien embellir une femme!...
Mais ce dessein cruel n'est point né dans votre âme;
Non! je vous connais trop.

(Il se trouve contre le fauteuil d'Hélène.)

Vous les rappelez-vous
Ces jours de mon bonheur, et ces moments si doux
Où seule, à mon côté, loin d'une cour sauvage,
D'un tendre dévoûment vous acceptiez l'hommage?
Ces jours heureux, pour nous ils peuvent revenir :
Hélène n'en a point perdu le souvenir!
Alors, vous prodiguant d'innocentes caresses,
De ces beaux cheveux noirs je détachais les tresses;
Du bonheur de vous voir j'aimais à m'enivrer!...
A ces doux souvenirs laissez-moi me livrer,
Noble Hélène : c'est vous, vous seule que j'adore!
Tournez vers moi les yeux!

(Il se met à genoux.)

HÉLÈNE.

Faut-il le croire encore?

OBOLENSKI.

Ne me repoussez pas! Plus d'aveugle fureur!
D'un injuste soupçon n'accueillez point l'erreur :
Qu'on chérisse vos lois, en admirant vos charmes!
Une si belle main doit essuyer des larmes!

HÉLÈNE.

Obolenski!...

OBOLENSKI.

C'est lui qu'autrefois vous aimiez,
Qui souffrait loin de vous, qui revient à vos pieds!
Sa voix sur votre cœur n'a-t-elle plus d'empire?

HÉLÈNE, relevant Obolenski, et se levant elle-même.

Oui! je fus trop cruelle!... Eh bien! Olga respire!
Ma colère tantôt ordonnait son trépas :
Je veux être indulgente; elle ne mourra pas!
Je charge Obolenski de mes ordres suprêmes.

OBOLENSKI, à part, ne pouvant contenir sa joie.

Elle est sauvée enfin!

HÉLÈNE, dont les regards l'ont épié.

Misérable!... tu l'aimes!

OBOLENSKI.

Que dites-vous?

HÉLÈNE.

Ton cœur s'est trahi malgré toi!
J'ai vu, j'ai vu ta joie!.... et je vois ton effroi!
Tu voulais me tromper! Tremble, et qu'elle frémisse!
Tu ne jouiras pas de ton lâche artifice :
Vous apprendrez tous deux ce que peut mon courroux.

OBOLENSKI.

Hélène, écoutez-moi! j'embrasse vos genoux!

HÉLÈNE.

Pas un mot!... Tes regards m'ont révélé ton âme.

OBOLENSKI.

Eh bien! c'en est donc fait! je brise un joug infâme!
J'ai rougi trop longtemps, par la feinte avili!
Connais-moi tout entier, veuve de Vassili!
Tu m'as rendu coupable, et j'ai rompu ma chaîne;
Un lâche dévoûment a fait place à la haine;
Mon cœur à ta rivale appartient sans retour;
Et même, en ce moment, pour que le mot d'amour
Pût sortir, près de toi, de ma bouche glacée,
Il me fallait sur elle attacher ma pensée!

HÉLÈNE.

Malheureux!

OBOLENSKI.

Frappe-moi! j'ai mérité la mort,
Le jour où, pour te plaire, étouffant le remord,
J'ai trahi cette enfant, si naïve et si belle!
J'obtiendrai mon pardon, en mourant avec elle!

HÉLÈNE.

Oui, tu mourras!

OBOLENSKI.

Eh bien! tes bourreaux sont-ils prêts?
Qu'Olga m'aime et pardonne, et je meurs sans regrets!
Par d'indignes leçons mon âme fut séduite!...
Mais j'ai repris le cœur d'un noble Moscovite!

Je ne chercherai plus, barbare, à t'abuser :
Je vis pour te haïr et pour te mépriser !

HÉLÈNE, à part.

Malgré moi, je le sens, inondant mes paupières,
Des larmes... Cachons-les ! elles sont les premières !

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, BOSCARIS, OBOLENSKI; STRÉLITZ.

BOSCARIS.

Tsarine, le danger qui menaçait l'état
Se rapproche, et Belski nous appelle au combat.
Sous l'habit d'un marchand, il revient dans les terres
Qu'aux mains d'Obolenski vous livrâtes naguères ;
De nombreux paysans, soulevés à sa voix,
De leur ancien seigneur ont reconnu les lois;
Les boïards mécontents l'ont rejoint, et peut-être
Belski de son château déjà s'est rendu maître.

HÉLÈNE.

Du château !... Mais Olga !

BOSCARIS.

Nous n'avons pu savoir
Si l'orpheline encore est en votre pouvoir.

HÉLÈNE.

Boscaris, que partout on s'arme, on se rassemble ;
(A Obolenski.)
Courons à la vengeance ! Et toi, perfide, tremble !
Des murs de ce palais tu ne sortiras pas :
J'y commande !... et tu meurs si tu fais un seul pas!



ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une forêt de sapins et de bouleaux ; dans le fond, à la gauche du spectateur, on aperçoit les murs du château d'Obolenski. — Au lever du rideau, Blaskoff est à genoux entre deux kosaques armés du knout.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLASKOFF, BELSKI, STROGONOFF, DOUBROWSKI, OUSLAD, Boïards, Esclaves, Kosaques.

BELSKI.

Reconnais-tu Belski, ton seigneur et ton maître ?

BLASKOFF.

Sous l'habit d'un marchand j'ai pu le méconnaître :
Il m'en a bien puni.

BELSKI, aux kosaques.

C'est assez. Lève-toi.

BLASKOFF.

Grand merci.

BELSKI.

Maintenant approche, et réponds-moi.
Elle était à Florence ?

BLASKOFF.

Oui.

BELSKI.

Dans un humble asile ?

BLASKOFF.

Sous un modeste toit, aux portes de la ville.

BELSKI.

On l'appelait Olga ? Mais parle : un autre nom
Devant toi quelquefois fut-il prononcé ?

BLASKOFF.

Non.

BELSKI.

A Florence ?

BLASKOFF.

C'est là que nous l'avons trouvée.

BELSKI.

Et c'est là qu'en secret par mon ordre élevée
L'héritière du tsar dut attendre le jour
Où je proclamerais son règne et son retour !
C'est elle, plus de doute ! Obolenski, ce traître
Qu'hier mes paysans nommaient encor leur maître,
Quel hasard, quel dessein près d'Olga l'a conduit ?
De son nom, de son rang, crois-tu qu'il fut instruit ?

BLASKOFF.

Non ; il allait chercher des arts en Italie :
D'une orpheline, bonne autant qu'elle est jolie,
Les attraits l'ont séduit, et jusqu'en nos climats,
Par l'amour entraînée, elle a suivi ses pas :
Il devait l'épouser.

BELSKI.

L'épouser ! lui ! l'infâme !
Par quelque sortilége il égara son âme !
Dieu vengeur, dont le bras me ramène en ces lieux,
Tu ne l'as pas permis cet hymen odieux !
Des grands-ducs de Moscou tu protéges la fille !
Elle apprendra par moi son nom et sa famille !...
Amis, nobles boïards, qui venez à ma voix
Du sang de Vassili défendre les saints droits,
Dans nos premiers efforts le ciel nous favorise.
Au trône de Rurick Hélène s'est assise :
Il l'en faut arracher, vous l'avez juré tous !
Déjà ses fiers strélitz, en fuyant devant nous,
Jusque dans mon château nous ont livré passage,
Et j'ai de mes aïeux reconquis l'héritage.
Hélène contre nous arme tous ses soldats ;
Boscaris les conduit et s'avance à grands pas ;
Nous sommes peu nombreux ; mais partagez ma joie,
Apprenez quel secours saint Neuski nous envoie :
Cet enfant malheureux, dont le nom si longtemps
Rallia près de moi les boïards mécontents,
Cette jeune princesse à la mort enlevée,
L'héritière du tsar, Sophie est arrivée !
Elle est ici !

STROGONOFF.

Qu'entends-je ! est-il vrai ?

BELSKI.

Mes amis,
A nos vœux désormais quel succès est promis!
Je ne vous offre plus pour renverser Hélène
D'un retour incertain l'espérance lointaine :
C'est le sang de Rurick, c'est la fille des tsars
Qui vient combattre et vaincre avec ses vieux boïards.

STROGONOFF.

Eh bien! fais-la venir, et qu'on lui rende hommage!

BELSKI.

Va la chercher, Blaskoff.

(Blaskoff sort.)

STROGONOFF.

Amis, notre courage
Va du trône à Sophie aplanir le chemin;
Mais il faut, quand du sceptre on armera sa main,
Qu'elle rende aux boïards leurs anciens priviléges!
Hélène a tout détruit; ses efforts sacriléges
Nous ont depuis douze ans arraché tous nos droits.
Le noble Moscovite allait-il autrefois
Étaler à la cour sa bassesse importune?
Attendre d'un regard sa vie ou sa fortune?
Prodiguer ses respects à de vils favoris?
Et, le front incliné, mendier des mépris?
Non : obéir au tsar et le suivre à la guerre,
Mais vivre libre et maître absolu dans sa terre,
Tel il était jadis, tel il doit être encor!
Par des proscriptions grossissant son trésor,
Hélène de nos biens impunément dispose.
Vous, qu'elle a dépouillés, vous savez ce qu'elle ose!
Il faut que de nos droits nous nous ressaisissions :
Je combats pour Sophie à ces conditions.

DOUBROWSKI.

Oui, mort aux favoris qui règnent sous Hélène!
La princesse Sophie est notre souveraine.
Mais à notre vengeance elle les livrera :
Je demande leur sang.

BELSKI.

On te le donnera!
Maintenant préparons nos prochaines attaques.
Yermack, chef de tribu, m'a vendu cent kosaques :
Ils combattront pour nous; mais il leur faut de l'or.

STROGONOFF.

Tu leur en as donné.

BELSKI.

Je leur en dois encor.
C'est à toi, Strogonoff, qu'il faut que je m'adresse :
Voici l'instant venu d'accomplir ta promesse.

STROGONOFF.

Je suis tout prêt. Ouslad, approche.

OUSLAD, sortant du rang des esclaves.

Me voici.

STROGONOFF.

Il me faut de l'argent, et l'on t'amène ici
Pour m'en donner.

OUSLAD.

Qui, moi?

STROGONOFF.

Je suis ton maître; écoute:
Je t'ai permis, Ouslad, tu t'en souviens sans doute,
De quitter mon domaine et d'aller en tous lieux
Exercer ton esprit actif, industrieux.
Je sais que ton commerce a prospéré : j'exige
Mille ducats.

OUSLAD.

Grand Dieu!

STROGONOFF.

Mille ducats, te dis-je!

OUSLAD.

Hélas! mon doux seigneur, je suis pauvre.

STROGONOFF.

Tu mens!

OUSLAD.

J'atteste saint Neuski.

STROGONOFF.

Laisse là tes serments.

OUSLAD.

Eh bien! vous les aurez; mais il faut qu'en échange
Vous m'accordiez ici ma liberté.

STROGONOFF.

Qu'entends-je!

OUSLAD.

Je me suis enrichi; mais, esclave et marchand,
Il ne m'est pas permis de posséder un champ :
Les nobles, les boïards sont seuls propriétaires.
Je veux être boïard, pour acheter des terres!
Fédor, en voyageant, a formé son esprit,
Et moi je me souviens de tout ce qu'il m'a dit :
Un homme, quelque titre enfin dont on le nomme,
Ne peut, sans son aveu, disposer d'un autre homme.
Il a raison : je crois ce que m'a dit Fédor;
Et je veux être libre, ou je garde mon or.

STROGONOFF.

Vil paysan! sais-tu qu'en t'arrachant la vie
Je te peux enlever cette imprudente envie?

OUSLAD.

Vous pouvez me tuer : vous êtes les plus forts.
Mais comment saurez-vous où j'ai mis mes trésors?

BELSKI, bas à Strogonoff.

Il dit vrai.

STROGONOFF.

Quoi! souffrir qu'un paysan me brave!

OUSLAD.

Un homme n'est pas né pour devenir esclave!
Ma liberté! je paie.

BELSKI, à Strogonoff.

Il le faut.

STROGONOFF.

J'y consens!

OUSLAD.

Je vais donc à mon tour avoir des paysans!

STROGONOFF.

Pour la dernière fois que ton front s'humilie!

Ouslad se met à genoux. Strogonoff étend la main sur sa tête.

Serf, de tous tes devoirs ton maître te délie :
Tu ne m'appartiens plus; sois libre, et lève-toi!
Va payer ta rançon.

OUSLAD, aux paysans avec orgueil, après avoir baisé la robe de Strogonoff.

Esclaves, suivez-moi!

(Il sort avec quelques esclaves.)

SCÈNE II.

BELSKI, STROGONOFF, DOUBROWKI, BOÏARDS, ESCLAVES, KOSAQUES.

BELSKI.

Boïards, de mon château je me suis rendu maître;
Mais Boscaris approche : il nous faudra peut-être
Reculer devant lui. Ses soldats sont nombreux;
Des paysans armés ne tiendront pas contre eux.
D'un combat incertain ne tentons point l'épreuve.
A dix werstes d'ici, sur l'autre bord du fleuve,
Le Tartare a planté sa lance; il nous attend :
Nous irons le rejoindre, amis!... Dans un instant
Va paraître à nos yeux la rivale d'Hélène :
Pour servir nos desseins c'est Dieu qui nous l'amène;
Il a guidé ses pas!... Partout à son aspect
Vous verrez s'incliner le peuple avec respect;
A sa longue infortune on donnera des larmes;
Sa présence et son nom feront plus que nos armes.
J'entends du bruit, on vient... C'est elle : approchez tous.

SCÈNE III.

STROGONOFF, OLGA, BELSKI, DOUBROWSKI, BLASKOFF, BOÏARDS.

OLGA.

A travers ces forêts où me conduisez-vous?
Ces armes, ces soldats, ces visages terribles!...
Je frémis!... A mes pleurs serez-vous insensibles?
Oh! ne me tuez pas! ayez pitié de moi!
Je suis si jeune encor!

BELSKI.

Avancez sans effroi.

OLGA.

Hélas! à quels malheurs me dois-je encore attendre?
Et comment n'est-il pas ici pour me défendre?

BELSKI.

Vous n'avez rien à craindre, Olga; répondez-nous.

OLGA.

Hé bien?

BELSKI.

Ce bracelet fut-il toujours à vous?

OLGA.

Toujours.

BELSKI.

En ce pays récemment arrivée,
Aux champs italiens vous fûtes élevée?

OLGA.

Oui, sans doute; à Florence.

BELSKI.

Et dès vos jeunes ans
Vous demandiez en vain le nom de vos parents?

OLGA.

Il est vrai : j'ignorai toujours mon origine;
Celle qui m'élevait me disait orpheline.

BELSKI.

Loin d'elle sur ces bords l'amour vous attira?

OLGA.

C'est ma première faute, et Dieu m'en punira!

BELSKI.

Non! Ce coupable amour, que vous vaincrez sans doute,

Jusqu'à vos défenseurs vous a frayé la route :
Dieu, qui vous protégeait, vous guida près de nous.
Boïards, imitez-moi, tombez à ses genoux!

OLGA.

Que vois-je! que font-ils? et quel est ce langage?

BELSKI.

Fille de Vassili, recevez notre hommage.

OLGA.

Qui? moi!... Je suis Olga!

BELSKI.

Ne vous souvient-il pas
Que jadis un guerrier, vous prenant dans ses bras,
Au milieu des forêts vous emporta tremblante?

OLGA.

Oui; sa voix m'effraya, sa main était sanglante :
Je m'en souviens.

BELSKI.

Douze ans depuis ce jour fatal
Ont passé sur son front, et, loin du sol natal,
Proscrit, il supporta l'exil et l'indigence,
En préparant pour vous l'heure de la vengeance!
Il vous avait remise en de fidèles mains :
Un marchand étranger vers des pays lointains
Vous conduisit; et là, dans un obscur asile,
Grâce à lui vous viviez inconnue et tranquille.
Il savait en quels lieux il pourrait vous trouver.
Le reste des trésors qu'il avait pu sauver
Pourvut à vos besoins; et lui, sur ce rivage,
Épiait le moment d'achever son ouvrage.

OLGA.

Hé bien?

BELSKI.

C'est moi!... Le ciel vous offre à mes regards
Quand, s'unissant à moi, de fidèles boïards
Vont de l'indigne Hélène attaquer la puissance!
Reprends, fille des tsars, les droits de ta naissance!
Olga n'est plus! Sophie est tsarine! Guerriers,
Nous lui ferons un trône avec nos boucliers.

OLGA.

Comment! il se pourrait? moi, je serais tsarine!
Oh! ne vous jouez pas de la pauvre orpheline!
La surprise où me jette un si brillant destin
Enchaîne encor la joie en mon cœur incertain!
Mon front serait un jour paré d'une couronne!

BELSKI.

Elle est à vous, Sophie!

OLGA, à part.

Il aura donc un trône!

BELSKI.

Régnez, et vengez-nous!

OLGA.

Vous ne me trompez pas?
Moi, j'aurais des sujets! je verrais sur mes pas
Tout un peuple accourant pour me montrer ses larmes,
A mes soins protecteurs confier ses alarmes!
Du bonheur des humains moi je disposerais!

BELSKI.

Oui, tout respectera vos suprêmes arrêts;
Et, subissant enfin vos rigueurs légitimes,
Bientôt vos oppresseurs deviendront vos victimes :
Vous pourrez les punir.

OLGA.

Punir!... que dites-vous?

DOUBROWSKI.

De nos malheurs passés vous nous vengerez tous.

OLGA.

Vous n'aurez point conçu de vaines espérances :
Je saurai compatir à toutes les souffrances...
Je veux auprès de moi ne voir que des heureux,
Et pour vous consoler bientôt nous serons deux.

BELSKI, à part.

Que dit-elle?

STROGONOFF.

Marchons! que notre œuvre s'achève!
De la vengeance, amis, pour nous le jour se lève,
Et nous pourrons enfin, après tant de malheurs,
A nos rivaux tremblants renvoyer nos douleurs.
Qu'Hélène et les boïards de ses fureurs complices,
Dans l'exil à leur tour...

DOUBROWSKI.

Point d'exil! des supplices!
Sous le knout des bourreaux qu'ils meurent lentement!
J'ai juré leur trépas, je tiendrai mon serment!

OLGA, à part.

Qu'entends-je!

STROGONOFF.

Aux étrangers dont s'environne Hélène,
Boïards, quels châtiments impose votre haine?

BELSKI.

Ils iront tous peupler nos mines, et leurs yeux
Ne se rouvriront plus à la clarté des cieux.

UN BOÏARD.

Wolkonski m'offensa, je demande sa tête.

BELSKI.

Ses esclaves, ses biens deviendront ta conquête :
Il te sera livré.

OLGA.

J'écoute en frémissant!
Vous parlez tous ici de vengeance et de sang;
De meurtres, de bourreaux votre espoir m'environne!
Est-ce là le bonheur qui siége auprès du trône?

BELSKI.

Eh quoi! depuis douze ans dépouillés et proscrits,
Nous ne punirions pas les lâches favoris
Dont l'insolente audace, usurpant nos domaines,
Aux fils des vieux boïards voulut donner des chaînes!
Ma vengeance est mon droit, elle est votre devoir;
Je viens, pour l'accomplir, vous livrer le pouvoir.

DOUBROWSKI.

Elle est juste; il faudra, Belski, que tu l'obtiennes.

OLGA.

Votre nom est Belski? ces terres?

BELSKI.

Sont les miennes!

OLGA, à part.

Ciel!

BELSKI.

On me les ravit alors que dans mes bras
Jadis je vous sauvai des fers ou du trépas;
Quand, de votre infortune embrassant la défense,
Je fis loin des périls élever votre enfance.
Un jeune favori devint mon héritier,
Moi vivant.

STROGONOFF.

Sous nos coups qu'il tombe le premier!

DOUBROWSKI.

C'est lui surtout, c'est lui que proscrit notre haine.

STROGONOFF.

C'est le plus insolent des favoris d'Hélène!

OLGA.

Qu'ai-je entendu? Boïards, abjurez ce courroux:
Ne le proscrivez pas?

STROGONOFF.

D'où le connaissez-vous?

OLGA.

Oui, contre Obolenski la fureur vous transporte,
C'est lui qu'on veut frapper.

STROGONOFF.

Eh bien! que vous importe?

OLGA.

Ciel! que m'importe à moi! qui, fière de nos nœuds,
Sacrifierais ma vie au moindre de ses vœux!
A moi, qui, dans l'espoir de ceindre un diadème,
N'ai vu que le bonheur d'en parer ce que j'aime!

BELSKI.

Malheureuse! et c'est vous qui défendez ses jours!
Je n'y voulais pas croire à ces honteux amours!
Il est donc vrai, Sophie, un nœud coupable enchaîne
L'héritière des tsars au favori d'Hélène;
Vous avez tout quitté pour le suivre en ces lieux.
Mais l'instant est venu d'ouvrir enfin les yeux:
Fille de Vassili, ton amour est un crime!
Le lâche suborneur n'a vu dans sa victime
Qu'un enfant sans appui, sans naissance et sans nom,
Dont l'avenir était l'opprobre et l'abandon!
Oui, c'est là le destin qu'il gardait à tes charmes.
Eh bien! pour te venger quand nous prenons les armes,
A nos ressentiments ton courroux doit s'unir,
Car c'est ton séducteur que nous voulons punir.

OLGA.

Lui, tromper son Olga! Belski, je vous pardonne!
Que Dieu me frappe avant que mon cœur le soupçonne!
Et quoi! dans l'instant même où mon sort va changer,
Je l'abandonnerais à qui veut l'égorger!
Moi, je pourrais souscrire à cet arrêt infâme!

BELSKI.

Il le faut.

DOUBROWSKI.

C'est assez écouter une femme.
Des amours d'un enfant pourquoi nous occuper?
Renversons nos rivaux, nous pourrons les frapper.

OLGA, à part.

Les barbares! Près d'eux tout mon cœur se soulève!

BELSKI.

Silence, écoutez tous... Un bruit lointain s'élève;
Du côté du château vous entendez des cris:
C'est Fédor!

SCÈNE IV.

OLGA, BLASKOFF, FÉDOR, BELSKI, DOUBROWSKI, STROGONOFF, PAYSANS.

BELSKI.

Que viens-tu m'annoncer?

FÉDOR.

Boscaris!
De ces lieux une werste à peine le sépare,
Et tous vos paysans, dont la terreur s'empare,
Avec moi près de vous accourent se ranger,

Quatre mille strélitz vont bientôt assiéger
Votre château, qu'en vain nous voudrions défendre:
Voyez si dans ce bois vous les voulez attendre.

BELSKI.

Non : nous allons placer le fleuve entre eux et nous.
(Aux kosaques. A Olga.)
Rejoignons le Tartare. A vos armes! Et vous,
Venez, Sophie!

OLGA.

En vain vous l'espérez.

BELSKI.

Qu'entends-je!

OLGA.

Barbares, laissez-moi!

BELSKI.

Vous suivrez qui vous venge!

OLGA.

Non, non, je ne veux point de vos secours affreux,
Ni d'un trône arrosé du sang des malheureux!
Laissez-moi! Loin de vous que mon sort s'accomplisse:
Olga de vos fureurs ne sera point complice.
Vous m'avez révélé vos horribles desseins:
Je ne veux pas régner avec des assassins!

BELSKI.

C'est vous qui repoussez nos secours!

DOUBROWSKI.

Que t'importe?
Kosaques, approchez!

OLGA.

Osez-vous?

DOUBROWSKI.

Qu'on l'emporte!
Sa présence est utile au but que nous cherchons:
Il faut bon gré mal gré qu'elle règne!...
(Des kosaques emportent Olga.)

BELSKI.

Marchons!

OLGA.

Obolenski!...

SCÈNE V.

BLASKOFF, FÉDOR.

BLASKOFF.

Fédor, qu'en dis-tu? que t'en semble?

FÉDOR.

Elle aime Obolenski! je la plains, et je tremble.

BLASKOFF.

Mais restons-nous ici, Fédor? ne faut-il pas
De Belski maintenant accompagner les pas?
On va se battre, on a besoin de ton courage.

FÉDOR.

Moi, me battre! Et pourquoi? Pour changer d'esclavage?
Qu'ils s'arrangent entre eux: je reste, et j'attendrai.

BLASKOFF.

Je voudrais bien savoir à qui j'appartiendrai.
Je suis né pauvre et serf: je dois avoir un maître,
C'est juste! mais au moins je voudrais le connaître;
Et, si me résigner fut toujours ma vertu,
J'aime à savoir par qui je dois être battu.

FÉDOR.

A tes dépens bientôt tu l'apprendras sans doute:
Les maîtres ne sauraient nous manquer!... Mais écoute.
J'entends de Boscaris les soldats s'approcher:
Ils ne trouveront pas ce qu'ils viennent chercher;
Il est trop tard.

SCÈNE VI.

BLASKOFF, FÉDOR, BOSCARIS; STRÉLITZ.

BOSCARIS.

Strélitz, allez! qu'on les poursuive!
Les lâches devant nous ont fui vers l'autre rive!
Tandis que du château je me vais emparer,
Tâchez de les rejoindre et de les entourer.
(Des strélitz sortent.)
(A Fédor et à Blaskoff.)
Esclaves! répondez! Des boïards, des kosaques
Étaient ici?

FÉDOR.

Sans doute: ils ont craint vos attaques;
Ils sont partis.

BOSCARIS.

Olga se trouvait avec eux?

BLASKOFF.

Elle les a suivis.

BOSCARIS.

Je suis bien malheureux!
Elle m'échappe! Dieu!... quelle eût été ma joie,
Si par moi la tsarine eût ressaisi sa proie!
Obolenski, fuyant par de secrets détours,
A la fureur d'Hélène a dérobé ses jours.

Il va chercher sans doute à sauver l'orpheline...
Quel bruit !...

FÉDOR, regardant vers la coulisse.

Quelques strélitz au pied de la colline
Ont rejoint les boïards ; ils combattent.

BOSCARIS.

Tes yeux
Ne distinguent-ils pas, accourant vers ces lieux,
Une femme ?

FÉDOR.

Oui... vers elle un kosaque s'élance.

BLASKOFF.

Il la poursuit.

FÉDOR.

Il va la saisir, et sa lance...

BOSCARIS.

Courons.

BLASKOFF.

Il est frappé par un de vos soldats.

FÉDOR.

Elle fuit.

BLASKOFF.

La voilà.

BOSCARIS.

Je ne me trompais pas.

SCÈNE VII.

BLASKOFF, FÉDOR, OLGA, BOSCARIS ;
STRÉLITZ.

OLGA.

Ah ! qui que vous soyez, secourez-moi !... j'expire !

BOSCARIS.

C'est vous, Olga !

OLGA.

Grand Dieu ! quelle voix !... Je respire !
L'ami d'Obolenski !... Boscaris, sauvez-moi !...
Ne m'abandonnez pas !

BOSCARIS.

Non, calmez votre effroi !
(A part.)
Je ne vous quitte plus. Destin, je te rends grâces !

OLGA.

Sans doute les cruels auront suivi mes traces.

BOSCARIS.

Non; ce n'est pas ici qu'ils viendront vous chercher.

OLGA.

A leurs affreux secours j'ai voulu m'arracher :
Le bruit et le désordre ont protégé ma fuite ;
Sous ces taillis épais j'ai trompé leur poursuite ;
C'est Dieu qui jusqu'à vous a dirigé mes pas !
L'ami d'Obolenski ne me trahira pas !
Si vous saviez quel est le rang qu'on me destine !
On veut donner un sceptre à la pauvre orpheline !
Je ne suis point Olga, je suis fille des tsars,
On le dit ; c'est pour moi que s'arment les boïards.
Pour moi !... Dieu tout-puissant, à toi je m'abandonne;
Détourne de mon front cette horrible couronne.
Oui, vers Obolenski guidez-moi : j'aime mieux
Mourir auprès de lui que régner avec eux.
(La nuit commence dans le fond.)

BOSCARIS.

Livrez-vous à mes soins.

OLGA.

Que fait-il ? Ah ! qu'il vienne !
Que je veille sur lui, car sa vie est la mienne.
Loin de sa chère Olga combien il doit souffrir !
Venez, sans le revoir je ne veux pas mourir.
J'offensai la tsarine ? Eh bien ! qu'elle pardonne,
Et rende le bonheur à qui lui cède un trône.

BOSCARIS.

Suivez-moi.

OLGA.

J'y consens. Vous ne me trompez pas ?
C'est vers Obolenski que vous guidez mes pas ?

BOSCARIS.

Mes soins de son château vont vous rouvrir l'entrée.

OLGA.

Je vous suis, Boscaris, l'infortune est sacrée !
(Boscaris emmène Olga vers le château ; Fédor, Blaskoff et les strélitz les suivent.)



ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une chambre du château du second acte. Porte au fond ; fenêtre praticable à la droite du spectateur ; porte du même côté. — Au lever du rideau, Olga est assise à la gauche du spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLGA, seule.

Le jour a bien tardé ! Que les heures sont lentes !
Je sens s'appesantir mes paupières brûlantes :
J'ai besoin de sommeil... et le sommeil me fuit.
Combien elle a duré cette pénible nuit !
Est-ce une erreur ? j'ai cru pendant ma longue veille
Entendre retentir mon nom à mon oreille :
Une lointaine voix me disait d'espérer !
Quels sont donc mes périls ? Boscaris va rentrer ;
Il a su compatir aux peines que j'endure :
Ami d'Obolenski, sa pitié me rassure ;
Auprès de moi bientôt il conduira ses pas :
Il le dit !... Attendons... Pourquoi ne vient-il pas ?
Je souffre !... Regardons si je le vois paraître.
Voici le jour enfin ; ouvrons cette fenêtre !
(Elle essaie d'ouvrir la fenêtre. Elle court vers les portes.)
O ciel ! elle est fermée ! et ces portes aussi !
Pourquoi sous les verrous me retenir ici ?
Suis-je captive ? Oh ! non ; sans doute la prudence
Ordonnait... Et pourtant je frémis !... Quel silence !...
Quoi ! seule, seule au monde ! Et si j'attends en vain,
Si mon Obolenski ne revient pas enfin,
Que devenir ? J'entends quelqu'un ! Non, non, personne !
Quel est ce bruit lointain ? c'est la cloche qui sonne.
Au chrétien qui s'éveille elle rappelle un Dieu.
Ah ! malgré moi ces sons m'apportent en ce lieu
Des terreurs dont mon cœur ne saurait se défendre.
A Florence jadis j'aimais à les entendre :
Alors je priais Dieu sans trouble et sans effroi.
Que ces paisibles jours me semblent loin de moi !
J'en ressaisis à peine une image effacée !...
Je n'ai qu'un souvenir, je n'ai qu'une pensée :
Obolenski !... Pour moi tout est là... Que fait-il ?
Oh ! si l'amour d'Olga l'avait mis en péril !
Qui viendra m'arracher aux maux que je redoute ?
On ouvre cette porte... on vient... C'est lui, sans doute !
J'oublie en le voyant tous mes chagrins passés.
(Elle court vers la porte du fond, et recule avec horreur.)
Ciel ! Hélène !...

SCÈNE II.

OLGA, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Aujourd'hui vous me reconnaissez ?

OLGA.

Je frémis !

HÉLÈNE.

Calmez-vous.

OLGA.

Que deviendrai-je ? Où suis-je ?
Hélène... c'est la mort !

HÉLÈNE.

Remettez-vous, vous dis-je.

OLGA.

Boscaris me trompait ! tout est fini pour moi !

HÉLÈNE.

Mon aspect vous inspire un légitime effroi ;
Car vous vous souvenez, Olga, par quelle offense
Naguère vous avez excité ma vengeance ?

OLGA.

Je suis entre vos mains, qui peut me secourir ?
Si vous n'avez pitié de moi, je dois mourir.

HÉLÈNE.

Vos outrages, Olga, sont-ils votre seul crime ?
De quelques révoltés si l'espoir se ranime,
S'ils osent m'attaquer et troubler mes états,

Quel nom prononcent-ils en marchant aux combats?
Le vôtre.

OLGA.

Vous savez....

HÉLÈNE.

Oui, je sais ta naissance.
Si ta rivale au trône était en ta puissance,
Si tu pouvais frapper, Olga, que ferais-tu?
Réponds-moi.

OLGA.

Ma conduite a déjà répondu.
Ah! si votre couronne excitait mon envie,
Seriez-vous maintenant maîtresse de ma vie?
Aurais-je voulu fuir ces boïards dont l'espoir
Dans le sang des vaincus cimentait mon pouvoir?

HÉLÈNE.

Mais tu fus dès l'enfance instruite à me maudire;
Tu désirais ma mort.

OLGA.

Grand Dieu! qu'osez-vous dire!
Moi, votre mort!... Gardez et mon trône et mon rang.
Non, l'espoir de régner (le Ciel m'en est garant)
N'aurait pu m'arracher à l'heureuse contrée
Où s'écoula jadis mon enfance ignorée.
Rivages de l'Arno, doux ciel, bords séduisants,
Adieu, je vais mourir!... Mourir!... et j'ai seize ans!

HÉLÈNE, à part.

Malgré moi la pitié...

OLGA.

Vous détournez la vue!
Vous me plaignez peut-être? Oui, vous semblez émue!
Vous n'ordonnerez pas que je meure!... Songez
Par combien de tourments vos affronts sont vengés!
Je cherchais le bonheur, et non un diadème.
Deux jours entiers, deux jours, sans voir celui que j'aime!
Vous seule loin de moi vous enchaînez ses pas!
Si j'ai des droits au trône il ne le saura pas;
Je ne lui dirai point quelle est mon origine:
Je veux n'être pour lui qu'une pauvre orpheline:
C'est Olga qu'il aimait... souffrez qu'il l'aime encor;
Laissez-moi sa tendresse: elle est mon seul trésor.
Ne me punissez pas de l'amour que j'inspire...
Vous, pour vous consoler, vous avez un empire;
Chacun cherche à vous plaire; on chérit votre loi:
Moi, je ne veux qu'un cœur, et ce cœur est à moi;
Il m'aime!

HÉLÈNE, à part.

Oui, malheureuse, et c'est ton plus grand crime.
Il t'aime!... A ce seul mot ma fureur se ranime!
(Haut.)
Ainsi donc, écoutant un espoir suborneur,
Vous placez dans l'amour vos rêves de bonheur?
Il faut vous plaindre, Olga!

OLGA.

Moi! que voulez-vous dire?

HÉLÈNE.

Que dans les cœurs encor vous ne savez pas lire.

OLGA.

Qu'entends-je! quel discours!

HÉLÈNE.

Vous auriez dû songer
Que l'amour n'est souvent qu'un rêve mensonger.

OLGA.

Je ne vous comprends pas.

HÉLÈNE.

Je vais me faire entendre.
Écoutez: cet amant si dévoué, si tendre,
Que votre orgueil aimait à voir à vos genoux,
S'il vous avait trompée, Olga?

OLGA.

Que dites-vous?

HÉLÈNE.

L'amour qu'il exprimait, s'il avait dû le feindre?

OLGA.

Non; c'est le seul malheur que je n'ai pas à craindre!
Vous pouvez, je le sais, ordonner mon trépas,
Frapper Obolenski!... mais ne vous flattez pas
D'éveiller dans mon cœur un soupçon qui l'offense.
Par là du moins je puis tromper votre vengeance.
J'excitai votre haine, elle peut s'assouvir....
Mais son cœur est un bien qu'on ne peut me ravir;
Là s'arrête à mes pieds votre pouvoir suprême.
Vous régnez: mais c'est moi, c'est moi seule qu'il aime!
C'est mon dernier bonheur!

HÉLÈNE, à part.

Tu n'en jouiras pas!
Haut.
Si cet Obolenski dont vous suiviez les pas,
Si ce fidèle amant qui pour vous m'abandonne
N'avait point ignoré vos droits à la couronne?
S'il n'eût fait en partant que céder à mes vœux?
Si j'avais tout dicté, serments, tendres aveux?
Par un espoir trompeur égarée et séduite,
Si dans ma chaîne enfin il vous avait conduite?

OLGA.

Horrible calomnie! et j'ai pu l'écouter!

HÉLÈNE.

Orgueilleuse, ton cœur cherche encore à douter,

OLGA.

Douter! Qu'avez-vous dit? Non, mon âme est tranquille.
Épargnez-vous, Hélène, un effort inutile.
Ma mort ne suffit point à vos transports jaloux,
Vous voulez torturer mon cœur : détrompez-vous!
D'un odieux soupçon ce cœur n'est point la proie,
Et ma rivale au moins n'aura pas cette joie!

HÉLÈNE.

Ah! j'entends! Mais peut-être en croirez-vous vos yeux?
(Elle lui remet la lettre qu'Obolenski a envoyée au premier acte.)
Regarde donc, et doute à présent si tu peux!

OLGA.

Qu'entends-je!

HÉLÈNE.

A te convaincre il faut que je parvienne,
Olga. Cette écriture est-elle bien la sienne?

OLGA, jetant sur la lettre des regards vagues et incertains.

Sans doute.

HÉLÈNE.

Lis.

OLGA.

Je tremble, et mon œil étonné....

HÉLÈNE, indiquant du doigt divers passages de la lettre.

Lis donc : «J'ai feint l'amour... vous l'aviez ordonné...
» Pour entraîner Olga jusque dans votre empire. »
Eh bien! je te trompais! il t'adorait!

OLGA.

J'expire!
(Elle tombe sur un siége, le regard fixe, les bras pendants.)

HÉLÈNE.

Je te laisse : à présent tu connais ton destin.
(A part.)
Jouis de son amour. Je suis vengée enfin.

SCÈNE III.

OLGA, seule.

Où suis-je? Qu'ai-je vu? Ma tête embarrassée
Se trouble et ne peut plus saisir une pensée!...
Il me semblait souffrir! Que m'est-il arrivé?
Quelqu'un n'était-il pas ici? Non, j'ai rêvé!
Je suis seule... C'était un horrible délire!
Une femme du doigt me contraignait à lire.
(Elle jette les yeux sur la lettre, qui est à ses pieds.)
Ah! je ne rêvais point! Cette femme était là!
Cette exécrable lettre existe... la voilà!
La voilà!
(Elle s'empare de la lettre avec une espèce de frénésie, et la lit des yeux.)
Tout est vrai.
(Elle se jette à genoux.)
Mon Dieu! toi que j'implore...
(Elle se relève.)
Je ne peux pas prier! la fièvre me dévore!
Oh! je deviendrai folle.

SCÈNE IV.

OLGA, OBOLENSKI.

OBOLENSKI, entrant par la porte de droite.

Enfin, je l'aperçoi!
Olga?

OLGA.

Que me veut-on?

OBOLENSKI.

Ne tremble pas, c'est moi!

OLGA.

Toi!

OBOLENSKI.

Point de bruit; je viens te délivrer; silence!
L'or a de tes geôliers séduit la vigilance;
Viens, à tous les périls je te vais arracher.

OLGA.

Ah! les bourreaux sont prêts et tu viens me chercher!

OBOLENSKI.

N'entends-tu pas ce bruit? Dans la plaine voisine
Les bolards révoltés attaquent la tsarine.
On combat, c'est pour toi. Profitons des instants.
Un retard peut tout perdre; allons, il en est temps.
Viens, chère Olga, c'est moi qui te prends sous ma garde.
Il faut suivre mes pas!

OLGA, lui montrant la lettre qui est à terre.

Te suivre!... tiens, regarde!

OBOLENSKI.

Que vois-je! Ah, malheureux!

OLGA.

Oh! oui, je t'ai compris!
Un autre de tes soins peut t'enlever le prix.

OBOLENSKI.

Ciel! Olga.

OLGA.

Tu perdrais le fruit de ton voyage;

Et tu veux jusqu'au bout accomplir ton message.
Eh bien! marchons!... Mais non; va, tu trembles à tort:
Hélène est généreuse!... on te paîra ma mort.

OBOLENSKI.

Écoute-moi! Je fus un infâme, un barbare;
Mon crime était affreux, Olga: je le répare.
Viens, et souffre du moins que je sauve tes jours!
Olga, je t'en conjure, au nom de nos amours!

OLGA.

De nos amours!... Ce mot peut sortir de sa bouche!

OBOLENSKI.

Je me traîne à tes pieds, que ma douleur te touche!
Vois mes larmes... Je t'aime autant que je me hais.
Ne me résiste pas, Olga, suis-moi!

OLGA.

Jamais!

OBOLENSKI.

Oui, d'indignes leçons ont égaré mon âme.
Méprisable instrument des fureurs d'une femme,
Olga, j'immolai tout, gloire, vertu, remord!
Punis-moi, mais qu'au moins je t'arrache à la mort!
Quand je t'aurai ravie à la main qui t'opprime,
Tout mon sang coulera pour effacer mon crime:
J'y consens; mais qu'enfin, mes forfaits expiés...

OLGA.

C'est ainsi qu'à Florence il était à mes pieds:
Le bonheur m'attendait aux champs de Moscovie.
J'écoutai ses discours, je lui donnai ma vie.
Va-t'en!

OBOLENSKI, cherchant à l'entraîner.

Tu me suivras; je défendrai tes jours!

OLGA.

Ne crois plus me tromper.

OBOLENSKI.

Viens!

OLGA.

Non!

OBOLENSKI,

Viens!

OLGA, égarée, s'arrachant de ses bras.

Au secours!

OBOLENSKI.

Du silence!

OLGA.

Au secours!

OBOLENSKI, tâchant de l'attirer.

Il faut que je t'emmène!

OLGA, le repoussant.

Je ne veux pas mourir!

OBOLENSKI.

Il n'est plus temps!... Hélène!...
Tout est perdu.

SCÈNE V.

BOSCARIS, OLGA, HÉLÈNE, OBOLENSKI, STRÉLITZ.

HÉLÈNE.

Que vois-je! Emparez-vous de lui,
Strélitz.

(Des strélitz entourent et désarment Obolenski.)

OLGA.

Ah! vous venez me prêter votre appui.
Emmenez-moi, je veux m'éloigner de sa vue;

(Elle reconnaît la tsarine.)

Il me trompait encor! Dieu! je l'ai reconnue!
Elle a soif de mon sang! fuyons!

(Elle se précipite vers Boscaris.)

Protégez-moi,

(Elle recule.)

Arrachez-moi d'ici!... C'est Boscaris! Eh quoi!
De tous mes assassins je suis environnée,
Et pas un défenseur! pas un!

OBOLENSKI.

Infortunée!

HÉLÈNE.

Auprès d'elle introduit par de secrets chemins,
Traître, tu voulais donc l'arracher de mes mains!
Et de mes ennemis quand l'audace rebelle
M'attaque en ce château, ton bras s'armait pour elle!
Elle t'avait séduit, sa beauté te charmait!...
Perfide, pour tous deux, c'est la mort...

OLGA.

(Elle a prêté l'oreille et est revenue peu à peu de son égarement.)

Il m'aimait!

(Elle court se jeter dans les bras d'Obolenski, avec tous les signes d'une joie délirante.)

Ah! tout est oublié!... Ton Olga t'aime encore!
Reprends, reprends tes droits sur ce cœur qui t'adore;
Enivrons-nous d'amour!

(Ils se tiennent embrassés.)

HÉLÈNE.

Malheureux!... Boscaris!...

(Elle lui fait signe de les séparer.)

OBOLENSKI, résistant.

Arrêtez! Non! jamais!...

HÉLÈNE.

Qu'on l'entraîne, strélitz.

(On arrache Olga des bras d'Obolenski. On l'emmène.)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, OBOLENSKI, STRÉLITZ.

OBOLENSKI.

Prenez, prenez pitié de ma douleur mortelle !
J'embrasse vos genoux.... que j'expire avant elle !
Oh ! ne me rendez point témoin de son trépas !
Hélène, exaucez-moi ! Vous ne répondez pas !
Que mon sang, sous vos yeux répandu goutte à goutte,
Suffise à vos fureurs !... Laissez-la vivre !

HÉLÈNE.

Écoute !

(On entend un cri déchirant dans la coulisse.)

OBOLENSKI.

Malheureux !... et je suis sans armes ! et mon bras
Dans ton sang odieux ne se baignera pas !

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, BLASKOFF, BOSCARIS, OBOLENSKI, ESCLAVES, STRÉLITZ.

HÉLÈNE.

Hé bien ?

BOSCARIS.

Belski vaincu fuit; le peuple s'incline.
Regardez... il n'est plus ici qu'une tsarine !

(Par la porte du fond qui reste ouverte, on voit Olga étendue, des strélitz l'environnent.)

HÉLÈNE, à Boscaris.

Ces terres, ce château, ces hommes sont à vous.

BLASKOFF, aux esclaves.

Encore un nouveau maître.

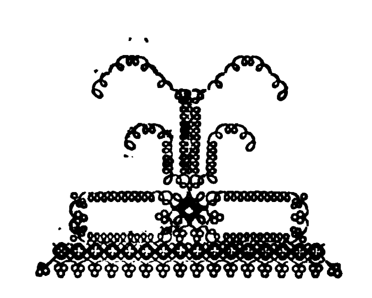
HÉLÈNE, aux strélitz, montrant Obolenski.

A la mort !

BOSCARIS, aux esclaves.

A genoux !

(Les esclaves s'inclinent devant Boscaris. On entraîne Obolenski. Boscaris porte à ses lèvres la main d'Hélène. La toile tombe.)



EXAMEN CRITIQUE,

PAR M. DUVIQUET.

Une jeune princesse, héritière légitime de l'empire, est étranglée à la fleur de son âge, par une marâtre qui lui a enlevé la couronne. Les projets de l'usurpatrice sont tour à tour servis et contrariés par l'amour et par la soif de liberté. Ces deux passions déploient à l'envi leurs fureurs ou leur sauvage énergie. Les grands de l'état conspirent. Le moment semble arrivé où justice va être rendue à l'orpheline, où elle va remonter sur son trône, et y faire asseoir à ses côtés l'amant de son choix, le malheureux, trop tard désabusé, qui l'a livrée à son implacable ennemie. Ces situations, fortes, attachantes, pathétiques, seront relevées par l'éloquence des beaux vers. Voilà donc une affaire convenue; c'est une tragédie, une véritable tragédie que nous allons entendre. Nous avions très-grand tort de désespérer du Théâtre-Français. Les autels de Corneille, de Racine et de Voltaire sont encore debout. L'auteur de *Louis IX* et de *Fiesque* va nous prouver ce que peut le talent, déjà éprouvé par des succès et mûri par ces épreuves mêmes, lorsque le choix d'un sujet plus intéressant et plus tragique seconde son essor et favorise ses inspirations.

Mais quoi! faut-il que la lecture de l'affiche fasse évanouir nos espérances? Nous cherchons les noms des acteurs; et à côté de Michelot et de Mlle Brocard, que l'on rencontre quelquefois dans la nomenclature tragique, je ne vois plus que des noms plus ou moins chers à Thalie, et que jusqu'ici Melpomène n'a jamais vus figurer à sa cour: Mlle Leverd, Monrose, Samson, Armand-d'Ailly surtout. Si l'affiche est fidèle (et comment révoquer en doute son exactitude?) il est évident qu'en dépit du sujet, et malgré les honorables antécédents de M. Ancelot, *Olga* ne sera point une tragédie. Je me rappelle qu'un jour, dans *la Mort de César*, à défaut d'un nombre suffisant de conspirateurs, Dugazon et Michot s'avisèrent d'endosser la robe sénatoriale et de s'armer du poignard. A leur vue, un rire fou s'empara du parterre et des acteurs eux-mêmes. Il fut impossible de continuer; on baissa le rideau. Cet incident fit, ce soir-là du moins, échouer la conjuration, et valut à César quelques jours de répit.

L'apparition de trois comédiens chargés habituellement des rôles de Frontin, de Crispin, de Sganarelle, excluait donc toute idée de tragédie. Compter sur une œuvre comique, c'était chose plus difficile encore pour qui connaissait le fait fondamental et les principaux événements de l'ouvrage. Restait la supposition d'un drame, en prenant ce mot dans l'acception restreinte qu'on est convenu de lui donner. Mais comment concilier cette dénomination bourgeoise avec la position et les titres des personnages? une czarine, la fille d'un souverain puissant, proscrite, et ensuite assassinée; une réunion de boïards conspirant contre la tyrannie et contre l'usurpation; un favori déchu du faîte de la grandeur, précipité dans les fers et envoyé à l'échafaud: rien de tout cela, il faut en convenir, ne ressemble ni aux infortunes touchantes de Mme Béverley, ni à l'imprévoyance fatale de la tante d'Eugénie, ni aux inquiétudes paternelles de l'honnête Van Deck. Ajoutons que la plume de M. Ancelot est beaucoup mieux taillée pour le style noble et soutenu de la tragédie que pour la familiarité du drame. On lui reconnaît un goût trop pur pour admettre qu'il eût abaissé à cette familiarité plébéienne la peinture d'événements terribles et d'une catastrophe épouvantable, que la qualité des bour-

reaux et des victimes ne présente à l'imagination que sous les traits et avec les dimensions de la poésie héroïque.

Ni tragédie par l'intervention des valets comiques, ni comédie par l'atrocité du sujet, ni drame à raison de la grandeur des personnages, que sera donc la pièce nouvelle? car encore faut-il bien qu'elle soit quelque chose. Oui, sans doute, elle est quelque chose, et même elle est beaucoup plus que je ne désirerais qu'elle fût. On ne peut pas perdre un talent plus brillant et plus pur à enfanter une de ces productions qui n'ont pas encore de nom parmi nous, et qu'à défaut d'autre désignation connue on appelle *drame mixte*, mélange de tragique, de comique, de grotesque même, où tous les tons sont admis, depuis le langage le plus hardi des passions violentes, jusqu'au ton de la conversation ordinaire, puis, par une progression descendante, jusqu'aux locutions triviales, jusqu'aux proverbes populaires. Il y a des valets, et, dans certains pays, il y a des esclaves à la cour des rois; mettons des esclaves et des valets dans nos drames *innommés*, et gardons-nous de les faire parler autrement que leur état l'exige. On chante dans le salon pour faire diversion aux douleurs d'une belle princesse: si nous avons une princesse affligée, nous charmerons ses ennuis aux sons de la mandore et de la guitare; ainsi notre drame aura un petit coin de réserve pour l'Opéra. Quand les chants auront cessé, les lazzis auront leur tour, puis viendront les grandes douleurs, puis les fureurs, puis les vengeances pour le dénoûment. Il résultera de cet amalgame de la bizarrerie, de la diversité, quelque chose de neuf, d'original, de surprenant; voilà tout le mystère de ces théories singulières, que l'on a cherché récemment à ériger en système, et dont l'événement n'avait pas encore jusqu'ici justifié l'excellence.

M. Ancelot n'est pas homme à être dupe de ces innovations; mais il a trouvé bon de faire un essai; et voici, je pense, quel a été son raisonnement : il aura pensé qu'en se permettant un sacrifice aux idées nouvelles, il pourrait réserver au talent qui lui est propre un champ encore assez vaste pour l'y exercer librement. Ce qu'il y aurait de bien, de régulier, de classique en un mot, dans son ouvrage, suffirait pour maintenir intacte la portion de gloire qui lui est acquise. Ce qui dérogerait aux nobles habitudes, aux formes correctes et élégantes de notre scène tragique, serait regardé comme une débauche d'esprit, comme une tentative sans conséquence, qui ne prouverait rien contre son goût ni contre son talent. S'il devait réussir, on conclurait des torts du genre en faveur du mérite du poëte, comme le choix d'un terrain désavantageux tourne au profit de l'habileté d'un général qui, triomphant de cet obstacle, a remporté une victoire d'autant plus éclatante, que les difficultés qu'il s'était créées étaient plus nombreuses et paraissaient presque insurmontables.

A cet égard, M. Ancelot doit être satisfait. Son succès n'a pas été douteux; mais il n'en a pas moins commis une imprudence, dont la nature même de son triomphe a dû l'avertir. Il aura sans doute remarqué que les scènes les plus applaudies ont été celles où il développait avec éloquence l'effet des grandes passions tragiques; et qu'au contraire, s'il y a eu quelquefois hésitation, incertitude, attitude même légèrement menaçante, c'était précisément à l'occasion de ces morceaux disparates dont la couleur et le ton tranchaient trop sensiblement avec les formes approuvées de notre tragédie.

J'ai indiqué d'une manière générale le sujet d'*Olga*: il est emprunté à l'histoire de Russie. Lévêque et Joseph Gorani le placent à une date très-récente et presque contemporaine. M. Ancelot a jugé convenable de reporter l'action au milieu du seizième siècle, et d'attribuer à une czarine presque inconnue un fait que la sévérité historique a mis sur le compte d'une souveraine bien autrement célèbre. L'héroïne de M. Ancelot s'appelle Hélène, elle est veuve de Vassili ou Basile; ce prince avait eu d'un premier mariage une fille, qu'après la mort de son père la loi du pays appelait au trône. Hélène s'empare de la couronne. Un fidèle boïard dérobe Olga aux fureurs de sa belle-mère, et la conduit en Italie, où elle est élevée sans connaître

son nom et sa naissance. Olga a atteint sa seizième année. Hélène apprend le lieu de sa retraite, et, craignant son retour, elle charge Obolenski de se rendre à Florence et d'employer la ruse pour ramener à Kiew la jeune princesse. L'indigne favori accepte la mission, et ne la remplit que trop fidèlement. Mais, dans la route, il devient sincèrement amoureux de sa captive, et son unique soin est de la soustraire à la vengeance d'Hélène.

Cependant les boïards ont appris qu'Olga respire, qu'elle est arrivée en Moscovie, et le nom de la princesse leur sert de signal pour se réunir et la rétablir dans ses droits. Hélène, instruite de ces mouvements, se rend au palais d'Obolenski, et, sans être connue d'Olga, l'interroge avec adresse, et obtient en retour quelques confidences peu agréables sur sa conduite politique, sur sa beauté, et surtout sur son âge. « Vous êtes sans doute la mère d'Obolenski ? » lui dit naïvement l'orpheline. A ces mots, Hélène, furieuse, se fait connaître. Olga voit qu'elle est perdue. Le parti qui arme pour elle va précipiter son arrêt de mort. Hélène tient conseil ; elle y admet un jeune architecte qu'Obolenski a ramené avec lui d'Italie, et un Grec réfugié, nouveau Sinon, et qui ne vise qu'à supplanter le favori dans le cœur de la czarine. Le résultat du conseil, c'est qu'Olga, prétexte de la guerre civile, doit être immolée à la sûreté du trône. Obolenski cherche inutilement à fléchir Hélène ; dans une scène de tête-à-tête, il feint pour la czarine un amour qu'il n'éprouve réellement que pour Olga. Hélène a l'air de se rendre ; elle promet qu'*Olga ne mourra pas*. La joie d'Obolenski le trahit : Hélène reprend son sinistre projet. La mort de l'orpheline est irrévocablement jurée.

Cependant Olga trouve le moyen de se réfugier dans le camp des conjurés. Un combat s'engage : les boïards sont vaincus. Le perfide Botzaris s'est rendu maître de la princesse ; il doit la ramener dans le palais d'Obolenski. Elle y revient en effet, mais elle ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle y est prisonnière. Elle s'abandonne à son désespoir, quand, tout d'un coup, les portes s'ouvrent, et présentent à ses regards effrayés la czarine elle-même. La cruelle n'est venue que pour porter dans le cœur sensible d'Olga un coup plus terrible que celui de la mort. Elle remet à l'infortunée la lettre par laquelle Obolenski annonçait à sa souveraine le succès de sa mission, et la perfidie dont il s'est rendu coupable pour lui plaire. Olga s'évanouit. Hélène se retire. Un instant après, on voit paraître Obolenski, qui, à prix d'or, a obtenu la faveur de pénétrer auprès de son amante. Pour prix de son dévouement, Olga se borne à lui montrer la lettre fatale. Dans le moment, la czarine rentre, et, trouvant Obolenski, qui, tombé aux pieds d'Olga, s'efforce de se justifier, elle donne son dernier ordre. On enlève Olga ; on se saisit d'Obolenski. Bientôt un cri effrayant se fait entendre. C'est le dernier cri de la victime. On apporte son cadavre ; on le place sous les yeux de la czarine, qui semble se repaître avec délices de cet affreux spectacle, et Obolenski est traîné à l'échafaud.

Dans cette analyse rapide, il m'a été impossible de faire entrer une foule d'incidents imaginés pour jeter de la variété ou de l'intérêt sur l'action, mais dont je voudrais, moi classique, que quelques-uns fussent abrégés.

J'ai franchement laissé voir que mes sympathies n'appartiennent point à la forme que M. Ancelot a cru devoir donner à son ouvrage ; mais, si les habitudes de mon esprit repoussent ces innovations par lesquelles des hommes d'un talent supérieur tentent de réveiller un public blasé, je dois me hâter de dire que le goût, cette qualité précieuse que nul ne conteste à M. Ancelot, l'a constamment dirigé dans ces innovations : il est des limites qu'il n'a jamais franchies ; en donnant à certaines parties de son style une familiarité que lui commandait la situation des personnages qu'il lui a convenu de grouper autour des principaux acteurs de son drame, il s'est bien gardé de descendre jusqu'à la bassesse et à la grossièreté que quelques écrivains veulent introduire aujourd'hui dans la tragédie française. Plaise à Dieu que ceux qui suivront M. Ancelot soient aussi scrupuleux que lui !

ÉLISABETH D'ANGLETERRE.

PERSONNAGES.

LORD DUC DE NOTTINGHAM, conseiller de la reine, membre du parlement.
ROBERT DEVEREUX, comte d'Essex.
LORD ROBERT CÉCIL, secrétaire d'état.
SIR WALTER RALEIGH.
UN HUISSIER de la reine.
UN SOLDAT.
UN DOMESTIQUE.
ÉLISABETH, reine d'Angleterre.
LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM, première dame d'honneur.
ANNA, comtesse de Suffolck.
LA DUCHESSE DE RUTLAND.
MEMBRES DU PARLEMENT.
LORDS.
COURTISANS.
PAGES.
DAMES D'HONNEUR DE LA REINE.
GARDES, etc.

La scène se passe à Londres.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais de Westminster. Au lever du rideau, les dames d'honneur sont assises et s'occupent de différents ouvrages; les unes brodent, d'autres filent de la soie, une autre tient un luth; la duchesse de Nottingham est assise à l'écart un livre à la main; la comtesse de Suffolk est debout auprès d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM; ANNA, COMTESSE DE SUFFOLCK, LA DUCHESSE DE RUTLAND, DAMES D'HONNEUR DE LA REINE.

ANNA.

Pourquoi donc, étrangère à nos longs entretiens,
En détournant les yeux sembles-tu fuir les miens?
De la veillée ici quand nous charmons les heures,
Tu t'écartes de nous, tu lis seule, et tu pleures.
Je ne te comprends pas : d'où viennent tes chagrins?
Qui devrait plus que toi couler des jours sereins?
Je ne puis expliquer ta tristesse profonde.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM.

Ces pleurs, je les donnais au sort de Rosemonde.

ANNA.

Quoi! tu lis le récit de ses folles amours,
Et cette vieille histoire attriste tes beaux jours?

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM.

Que n'a-t-elle étouffé sa tendresse fatale!
D'une reine orgueilleuse elle était la rivale :
Un poignard l'en punit, elle mourut.

ANNA.

Eh bien!
Pour oublier son sort il faut songer au tien.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM.

A mon sort!...

ANNA.

De ton rang je ne suis point jalouse.
Depuis que Nottingham te choisit pour épouse,
La reine Élisabeth prit soin de ton bonheur;

Tu règnes au milieu de ses dames d'honneur;
C'est toi qu'elle préfère; on te flatte, on t'envie
Les brillantes faveurs qui décorent ta vie.
Moi, je trouve plus doux de t'aimer, et je veux
Que, même en cette cour, rien ne brise nos nœuds.
Mais à nos entretiens mêle-toi : j'aime à croire
Qu'ils te plairont autant qu'une lugubre histoire.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM.

Oui, de ces vieux récits j'ai tort de m'affliger :
La reine était trahie, elle a dû se venger.

ANNA.

Sans doute !

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM, se levant.

Chère Anna, pardonne ma folie.

ANNA, aux autres femmes.

Savez-vous le secret de sa mélancolie,
Mesdames ?

LA DUCHESSE DE RUTLAND.

Quel sujet peut causer ses douleurs ?

ANNA.

La mort de Rosemonde a fait couler ses pleurs :
(A la duchesse de Nottingham.)
Voilà tout le mystère ! — Allons, sèche tes larmes.
Puisqu'un récit tragique a pour toi tant de charmes,
Hier quel motif secret a pu te retenir ?
Avec nous dans Southwark pourquoi ne pas venir
Du bon William Shakspeare admirer les merveilles ?
Comme il charme à la fois les cœurs et les oreilles !
Quel génie enfanta ces chefs-d'œuvre divers !
Et que n'oublirait-on en écoutant ses vers ?

LA DUCHESSE DE RUTLAND.

Vous vantez beaucoup trop de profanes ouvrages
Dont l'esprit de Satan souille toutes les pages,
Comtesse de Suffolck. Si nos sages avis
Naguère par la reine avaient été suivis....

ANNA.

William n'écrirait plus, je le sais; mais la reine
Blâma de vos conseils la rigueur puritaine,
Et Shakspeare, échappant à votre austérité,
Enchantera son siècle et la postérité;
Malgré vous de nous plaire il a le privilége,
Il est l'ami d'Essex, la reine le protége;
Son théâtre à Southwark ne sera point fermé,
Et les ours de Pinnit ont en vain réclamé !

LA DUCHESSE DE RUTLAND.

Essex fut son ami, je l'avoue, à sa honte :
Aussi depuis ce temps qu'est devenu le comte ?
Dieu l'en punit !

ANNA.

Sans doute Essex est malheureux ;
Mais, cessant d'écouter des conseils rigoureux,
La noble Élisabeth permet qu'en sa demeure
Le comte encor soit libre.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM.

Anna, crois-tu qu'il meure ?

ANNA.

Non ! Sir Raleigh en vain espère son trépas :
Il va revoir la reine et ne périra pas.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM, à part.

Il va revoir la reine !

ANNA.

Il vaincra sa colère.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM.

Oh ! oui !...

ANNA.

De ton mari l'amitié tutélaire
Prépara l'entrevue, et répond du succès.

LA DUCHESSE DE RUTLAND.

Songez qu'au parlement on instruit son procès.

ANNA.

Mais on n'a point encor prononcé la sentence :
Au cœur d'Élisabeth qu'il demande assistance,
Tout s'oublie, et déjà, tremblante pour ses jours,
Elle a de la justice interrompu le cours.

LA DUCHESSE DE RUTLAND.

Il est coupable.

ANNA.

Eh bien ! s'il reprend sa puissance,
Chacun voudra demain prouver son innocence.

LA DUCHESSE DE RUTLAND.

Avec quelle chaleur votre voix le défend !

ANNA.

Du moins je n'attends pas qu'Essex soit triomphant.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM.

Chère Anna !

LA DUCHESSE DE RUTLAND.

Croyez-moi, votre espérance est vaine ;
Son sort est décidé.

ANNA.

Pas encore.

UN HUISSIER, annonçant.

La reine !

SCÈNE II.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM, ANNA, COMTESSE DE SUFFOLCK, LA DUCHESSE DE RUTLAND; DAMES D'HONNEUR, PAGES.

(A l'entrée de la reine, toutes les dames se lèvent et se groupent à l'écart.)

ÉLISABETH.

(A elle-même.)

Mesdames, Dieu vous garde! — Oui, je veux le revoir.
Sans doute il est sorti des bornes du devoir:
Je l'avais irrité! Ce n'est point un rebelle;

(Elle s'approche d'une fenêtre.)

Il se justifira! — Que la soirée est belle!

(Elle est supposée entendre l'heure.)

Sept heures! Que le temps s'écoule lentement!

(Aux dames d'honneur.)

Mesdames, approchez!... Qu'est-ce à dire? vraiment
Je m'étonne à l'aspect de semblables parures!
Quel nouvel ornement enrichit vos coiffures?
Est-ce donc jour de fête? On dirait, à vous voir
Si brillantes, qu'ici nous aurons bal ce soir!

ANNA.

N'en accusez que moi, reine. A la cour de France
Ces ornements nouveaux naguère ont pris naissance:
Je n'ai pas cru déplaire à votre majesté....

ÉLISABETH.

Mesdames, j'aime mieux plus de simplicité;
De ces brillants atours je blâme la richesse.

(A la duchesse de Nottingham.)

Retirez-vous, allez!... Vous, demeurez, duchesse.

SCÈNE III.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM, ÉLISABETH assise devant une table où se trouve un miroir.

LA DUCHESSE.

Je suis coupable aussi, je ne puis le cacher;
De mon front devant vous je le veux détacher
Ce funeste ornement...

ÉLISABETH.

Crois-tu qu'il t'embellisse?

LA DUCHESSE.

Anna l'avait pensé, reine; et moi, sa complice,
Je l'espérais.

ÉLISABETH.

Voyons ce précieux bandeau.

(Elle le prend des mains de la duchesse.)

C'est moins un ornement que ce n'est un fardeau.
Qu'il est pesant!

LA DUCHESSE.

Au front qui porte un diadème,
Il paraîtrait léger.

ÉLISABETH.

Tu crois?... A l'instant même
Je le veux essayer. Donne-moi tes conseils:
Hélas! j'en ai besoin sur des sujets pareils,
Car sans cesse au milieu des soucis, des alarmes...

(Elle ajuste le bandeau sur sa tête, devant une glace.)

LA DUCHESSE.

Ce bandeau semble encore ajouter à vos charmes.

ÉLISABETH.

Ah! j'entends: tu voudrais, flattant ma vanité,
Me faire repentir de ma sévérité,
Et me rendre coupable, afin que je pardonne.

LA DUCHESSE.

J'ose désirer plus.

ÉLISABETH.

Parle..., je te l'ordonne.

LA DUCHESSE.

Si la reine daignait l'accepter!....

ÉLISABETH.

Tu le veux?

LA DUCHESSE.

Ce serait exaucer le plus cher de mes vœux.

ÉLISABETH.

La parure a pour moi peu de prix.... Je le garde
Pour ne pas t'affliger.

LA DUCHESSE, à part.

Comme elle se regarde!

ÉLISABETH, à part.

Quand il va me revoir, l'ingrat, que dira-t-il?

UN HUISSIER.

Lord duc de Nottingham, sir Raleig, lord Cécil,
A votre majesté demandent audience.

ÉLISABETH.

Oh! combien sur un trône il faut de patience!
On ne s'appartient pas dans le rang où je suis.

(A l'huissier.)

Chère duchesse, adieu, sors! — Qu'ils soient introduits!

SCÈNE IV.

SIR RALEIGH, LORD CÉCIL, LORD DUC DE NOTTINGHAM, ÉLISABETH, assise; MEMBRES DU PARLEMENT, PAGES.

ÉLISABETH.

Mylords, auprès de moi quel sujet vous amène?

NOTTINGHAM.

Le parlement aux pieds de notre auguste reine
Nous charge d'apporter ses humbles vœux.

ÉLISABETH.

Comment?
Quels sont donc les désirs de notre parlement?
Que peut-il demander? Nottingham le préside:
Nous vient-il annoncer le refus du subside?

NOTTINGHAM.

Aux besoins de l'armée il accorde aujourd'hui
Tout ce qu'en votre nom l'on exigea de lui,
Reine, et les lords anglais, jaloux de la victoire,
N'ont point encore appris à marchander la gloire!
Mais je ne puis céler à votre majesté
Qu'un sujet important, bien des fois discuté,
Vient d'éveiller encor notre sollicitude.
Le bonheur des Anglais est votre unique étude;
Vous n'avez point voulu former d'illustres nœuds,
Et partager le droit de rendre un peuple heureux;
Le monde rend hommage à votre vie austère;
Nous avons respecté vos vœux; mais l'Angleterre
De ses anciens malheurs garde le souvenir,
Et d'un œil effrayé contemple l'avenir!
Sur quel front tombera cette noble couronne?
Trois rivaux viendront-ils se disputer le trône?
A vous seule appartient le droit de désigner
Le prince qui sur nous un jour devra régner;
Veuillez y consentir! Le parlement espère
Que vous l'exaucerez.

ÉLISABETH.

Par l'âme de mon père!
On est bien prévoyant. Pourquoi tant discourir?
Où donc est le péril? Vais-je bientôt mourir?
Trouve-t-on dans nos mains que le sceptre chancelle?
Dieu nous aidant, et grâce à mon peuple fidèle,
Le trône d'Henri-Huit peut quelque temps encor
Porter, sans s'avilir, la fille des Tudor!

RALEIGH.

Ah! puisse Élisabeth, dictant ses lois chéries,
Vivre et régner cent ans!

ÉLISABETH, se levant et se plaçant au milieu.

Mylords, vos seigneuries
Voudront bien en silence attendre le moment,
Où je ferai savoir mon choix au parlement.
Nous y réfléchirons!... Est-ce tout?

LORD CÉCIL.

Non, madame:
Par notre voix encor, le parlement réclame
Le droit de prononcer un arrêt important
Qu'a suspendu votre ordre, et que le peuple attend.
En Irlande envoyé pour défendre le trône,
Le lord comte d'Essex a protégé Tyrone;
Depuis, dans la Cité, sa folle ambition
Essaya le secours de la sédition;
Il fut déclaré traître, et, sans votre assistance,
Déjà le parlement eût dicté la sentence.
Sous le poids du soupçon languira-t-il toujours?
Ou la justice enfin aura-t-elle son cours?
Daignez vous expliquer, reine.

ÉLISABETH.

Que vous importe?
Mylord Robert Cécil, le zèle vous emporte;
Vous semblez contre Essex irrité plus que nous.
Lord duc de Nottingham, parlez, qu'en pensez-vous?

NOTTINGHAM.

Je suis l'ami d'Essex. On le traite en coupable;
Mais moi, de trahisons je le crois incapable;
Et, quand il serait vrai qu'un moment égaré,
Aux perfides conseils son cœur se fût livré,
Pour un instant d'erreur doit-il perdre la vie?
Placé dans un haut rang, il excita l'envie;
Peut-être dans un piége on sut l'envelopper.
Reine, en le condamnant on pourrait se tromper.
Ne vous hâtez jamais d'ordonner un supplice:
La clémence des rois est souvent la justice!

ÉLISABETH.

Mon digne conseiller, noble et fidèle ami,
Du jour où de Burleigh, dans la tombe endormi,
Dieu voulut m'enlever la vieille expérience,
C'est en toi que j'ai mis toute ma confiance.
J'avais jugé ton âme!... Oui, Burleigh m'est rendu.
Demeure-moi fidèle, et je n'ai rien perdu!

LORD CÉCIL, bas, à Raleigh.

Nous reverrons d'Essex triompher l'insolence.

ÉLISABETH.

Pourquoi donc sir Raleigh garde-t-il le silence?

Il sait que ses avis sont toujours écoutés.

RALEIGH.

Je songeais que, longtemps privé de vos bontés,
Le malheureux, qu'excuse une reine chérie,
Ressemble au naufragé qui revoit sa patrie.
Du lord comte d'Essex tel sera le destin :
Il n'a plus rien à craindre.

ÉLISABETH.

En êtes-vous certain ?

RALEIGH.

A des chagrins cuisants il est encore en proie,
Mais dans combien de cœurs retentira sa joie !
Du héros de la cour, du brillant chevalier,
Les triomphes galants ne sauraient s'oublier :
Et le jour où la reine à pardonner s'apprête
Pour vingt nobles beautés doit être un jour de fête.

ÉLISABETH.

Ah ! vous croyez ?

RALEIGH.

Un mot de votre majesté
Va sur leurs tristes fronts rappeler la gaîté.

ÉLISABETH.

Sir Raleigh, vos vaisseaux, oisifs dans la Tamise,
Vers cet *El-Dorado*, cette terre promise,
A voguer avec vous ont tardé bien longtemps.
Le vent est favorable, et voici le printemps :
N'irez-vous pas bientôt conquérir ces merveilles
Dont l'espoir vous coûta tant de soins et de veilles ?
Cet espoir sera-t-il enfin justifié ?
Nous attendons toujours...

RALEIGH, à part.

Je suis disgracié !

UN HUISSIER.

Mylord comte d'Essex !

LORD CÉCIL, à part.

Qu'entends-je !

ÉLISABETH.

Qu'on l'amène.

NOTTINGHAM, bas à Élisabeth.

Vous lui pardonnerez ?

ÉLISABETH, de même.

Plaise à Dieu !

SCÈNE V.

SIR RALEIGH, LORD CÉCIL, ÉLISABETH, LE COMTE D'ESSEX, LORD DUC DE NOTTINGHAM; MEMBRES DU PARLEMENT, PAGES.

LE COMTE D'ESSEX, se mettant à genoux.

Grande reine,
Vous avez donc permis qu'à vos sacrés genoux,
Après un si long temps...!

ÉLISABETH.

Mylord, relevez-vous.

NOTTINGHAM, bas à Essex.

Bientôt Élisabeth oublira ton offense.
Espère, Essex...

ESSEX.

C'est vous qui prenez ma défense !
(A part.)
Quel supplice !

ÉLISABETH.

A loisir, mylords, nous songerons
Aux vœux du parlement; nous les exaucerons.
Que Dieu vous garde ! Allez, que chacun se retire.
(A Essex.)
Vous, approchez !

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, LE COMTE D'ESSEX.

ÉLISABETH.

Eh bien ! qu'avez-vous à me dire ?
Un an s'est écoulé, mylord, depuis le jour
Où vous avez cessé de paraître à ma cour ;
Et le comte d'Essex était loin de s'attendre
Qu'ici je daignerais le revoir et l'entendre.
Si je n'eusse, écoutant un trop juste courroux,
Été que votre reine, ingrat, où seriez-vous ?
D'un jugement honteux subissant l'infamie...
Mais la reine a fait place à votre ancienne amie.
Aux vœux de Nottingham j'ai cédé sans effort,
J'ai daigné vous revoir... Répondez-moi, mylord :
Non content de servir les projets de Tyrone,
Vous avez donc voulu m'arracher ma couronne,

Et, de la populace invoquant le secours,
Menacer mon pouvoir et peut-être mes jours?
Que vous avais-je fait, mylord, pour tant de haine?

ESSEX.

Vous ne l'avez pas cru! Moi, menacer la reine!
Indignés de mes maux, quand d'imprudents amis
S'armaient, dans la Cité, pour un sujet soumis,
N'ai-je pas repoussé leur criminelle audace?
Du jour où votre voix m'annonça ma disgrace,
Et, devant mes rivaux, m'accablant de mépris,
Au jugement des lords livra mes jours proscrits,
D'un traitement honteux j'ai dévoré l'injure;
Mon front sous vos rigueurs s'est courbé sans murmure.
Mais la hache est levée, et l'échafaud est prêt:
Dites un mot!...

ÉLISABETH.

Ingrat! qui suspend ton arrêt?
Avant qu'au parlement il t'ait fallu répondre,
T'ai-je envoyé languir dans notre tour de Londre?
N'es-tu pas, toi coupable et presque condamné,
Libre dans ce palais qu'un jour je t'ai donné?
Tu parles d'échafaud, de sentence mortelle...
Regarde: il brille encore à ta main criminelle
Cet anneau précieux que j'y plaçai jadis;
Quand l'honneur t'appela sous les murs de Cadix!
Ton âme se livrait à des terreurs frivoles:
Ne vous souvient-il plus, mylord, de mes paroles?
« Si le comte d'Essex, criminel envers moi,
» Jamais contre ses jours devait armer la loi,
» De mes bontés pour lui qu'il me rende ce gage:
» A lui pardonner tout mon amitié s'engage:
» Ma main relèvera son front humilié. »
Voilà ce que j'ai dit: l'aviez-vous oublié?

ESSEX, tombant à genoux.

Non! et j'atteste ici que ma reconnaissance...

ÉLISABETH, le relevant.

Vous le voyez, vos jours sont en votre puissance.

ESSEX.

Que m'importent des jours qu'on oserait flétrir!
S'il faut vivre avili, plutôt cent fois mourir!
Dois-je donc du passé vous redire l'histoire,
Et rappeler quinze ans de combats et de gloire?
De répondre en coupable on m'impose la loi:
Cadix, Rouen, Lisbonne, ont répondu pour moi.
Vous faut-il aujourd'hui montrer mes cicatrices?

ÉLISABETH, à part.

Ne rappellera-t-il ici que ses services?
(Haut.)
J'ai de tous vos exploits gardé le souvenir.

ESSEX.

Eh bien! à ma valeur rendez donc l'avenir;
Que mes accusateurs soient contraints à se taire!
Où faut-il déployer le drapeau d'Angleterre?
Que la reine commande, et mon bras peut encor
Des galions d'Espagne enrichir son trésor!
De Philippe bientôt les voiles fugitives
Du Gange et de l'Indus vous céderont les rives.
Qu'un chemin glorieux s'ouvre devant mes pas!

ÉLISABETH.

(A part.) (Haut.)
Pas un mot d'amitié!... Mais ne craignez-vous pas,
Si je cède à vos vœux, si je vous rends vos armes,
Que votre absence ici ne coûte bien des larmes?
Quelque noble beauté, gémissant en secret,
Au bruit de vos périls peut-être frémirait?...

ESSEX.

Ah! que voulez-vous dire?

ÉLISABETH, à part.

Il se trouble!

ESSEX.

Madame,
Daignez croire...

ÉLISABETH, à part.

Comment lire au fond de son âme?
Les soupçons de Raleigh seraient-ils donc fondés?

ESSEX.

Qui peut trembler pour moi?

ÉLISABETH.

Vous me le demandez!

ESSEX.

Personne.

ÉLISABETH.

Je vous plains. Notre cœur en ce monde
A besoin de trouver un cœur qui lui réponde,
Qui, souffrant de nos maux, heureux de nos plaisirs,
Recueille nos aveux, comprenne nos soupirs.
Cette félicité, doux rêve de ma vie,
A qui possède un trône est bien souvent ravie!
Un jour pourtant j'ai cru que Dieu, dans sa bonté,
M'accordait ce trésor, si longtemps souhaité!
Un homme, digne alors de toute mon estime,
Avait ouvert mon âme à ce bonheur intime,
A ces épanchements d'une tendre amitié,
Où deux cœurs dans leurs vœux se sentent de moitié;
Des pénibles travaux il m'allégeait la chaîne;
Je pensais avec lui, je cessais d'être reine!...
Ce temps est loin, mylord.

ESSEX.

Ah! de ces heureux jours

L'envie a su bientôt interrompre le cours!
Entre un guerrier fidèle et vous, sa souveraine,
Des flatteurs n'avaient point encor placé leur haine.
Il me souvient qu'alors, dans nos longs entretiens,
A vos nobles projets associant les miens,
J'osais, jaloux et fier de votre renommée,
Vous montrer les chemins ouverts à votre armée;
Vous cherchiez mes conseils, et souvent de mes vœux
Votre voix secondait l'essor aventureux;
Pour vous et pour l'honneur prêt à tout entreprendre,
Je vous parlais de gloire!

ÉLISABETH, à part.

Il ne veut pas m'entendre!

(Haut.)

De ces sages conseils, que vous citez toujours,
Si le malheur des temps m'enleva le secours,
Élisabeth n'est pas à ce point délaissée
Que, parmi la noblesse à lui plaire empressée,
Elle n'ait pu trouver de généreux sujets
Dignes de seconder ses glorieux projets!
Il en est un, mylord, brave autant que fidèle,
Des plus rares vertus jeune et brillant modèle,
Qui, dévouant sa vie à tous mes intérêts,
Ne doit point dans mon cœur laisser place aux regrets.
Sir Raleigh est son nom!

ESSEX.

Je l'avoûrai sans peine,
Raleigh, bien que ma gloire ait éveillé sa haine,
A droit à vos bontés : intrépide soldat,
Je l'ai vu bien des fois, au plus fort du combat,
Dans les rangs ennemis promener l'épouvante;
Orateur éloquent, gai poète.....

ÉLISABETH, à part.

Il le vante!

(Haut.)

Vous lui rendez justice. Oh! combien aujourd'hui
Me sont chers les moments écoulés près de lui!
Raleigh, jeune, vaillant, fidèle, fait pour plaire.....

(A part.)

Il se tait! sur son front ni dépit ni colère;
Ses traits n'ont pas changé!...L'ingrat ne m'aime plus!

(Haut.)

De plus longs entretiens deviendraient superflus.
Mon conseil va bientôt s'assembler; voici l'heure :
Laissez-moi; regagnez, mylord, votre demeure....
N'ajoutez pas un mot, retirez-vous, sortez :
Lord Cécil vous fera savoir mes volontés!

SCÈNE VII.

ÉLISABETH, seule.

Ainsi, de mes bontés abjurant la mémoire,
Il n'a pu devant moi parler que de sa gloire.
A l'aspect de ces lieux, immobile et glacé,
L'ingrat n'a rien trouvé de plus dans le passé.
Que je souffre!... Mais quoi! peut-être dans son âme
Quelque nouvel amour?..Oui!..Quelle est cette femme?
A ces jeunes beautés qui composent ma cour
Le perfide jamais n'a-t-il parlé d'amour?
Que sais-je? quelquefois j'ai cru le voir vers elles
Diriger des regards qui m'étaient infidèles.....
Qui que tu sois, ô toi qui m'as ravi son cœur,
Prends garde! jouis bien d'un rapide bonheur.
La fille d'Henri-Huit, si longtemps outragée,
Peut se lasser enfin de n'être pas vengée!
Hâte-toi de l'aimer!... Sa vie est en péril.

(A un page.)

Qu'on appelle à l'instant sir Raleig, lord Cécil,

(Le page sort.)

Le duc de Nottingham. — Punissons un rebelle.
Le coup qu'on va frapper retombera sur elle;
Mes yeux pourront enfin jouir de sa douleur,
Je la reconnaîtrai sans doute à sa pâleur.
Que je vais être heureuse!

SCÈNE VIII.

LORD CÉCIL, SIR RALEIGH, ÉLISABETH, LORD DUC DE NOTTINGHAM; MEMBRES DU PARLEMENT, PAGES.

ÉLISABETH.

Approchez tous : d'un traître,
Que ma faiblesse au crime encouragea peut-être,
J'ai tardé trop longtemps à punir l'attentat.
Vous, lord Robert Cécil, secrétaire d'état,
Écoutez. Nous rendons son cours à la justice;
Que notre parlement ce soir se réunisse :
Le temps de l'indulgence à la fin est passé;
Que du comte d'Essex l'arrêt soit prononcé.
Lord duc de Nottingham, vous m'entendez?

NOTTINGHAM.

Madame,
A la clémence encor daignez ouvrir votre âme.

ÉLISABETH.

(A un officier.)

C'en est trop ! — Cette nuit qu'on aille sans délais
Du lord comte d'Essex entourer le palais ;
Qu'on le traîne aussitôt dans notre tour de Londre.
Songez que désormais vous devez m'en répondre ;
Allez, et qu'à moi seule on apporte aujourd'hui
Tout ce qu'en l'arrêtant vous saisirez sur lui.

NOTTINGHAM.

Qu'entends-je !

ÉLISABETH.

J'ai conçu des soupçons légitimes.
Nous ne connaissons pas peut-être tous ses crimes.
Vous, maintenant, mylords, faites parler la loi.

RALEIGH, à part.

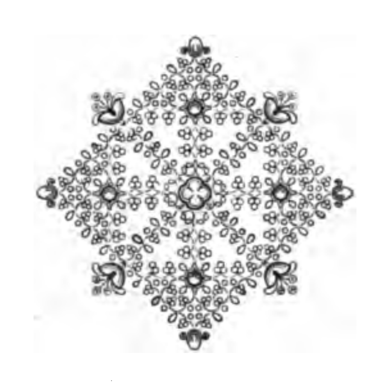
Il est perdu !

NOTTINGHAM.

Grand Dieu !

ÉLISABETH, avec bienveillance.

Sir Raleigh, suivez-moi.



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'appartement de la duchesse de Nottingham ; une lampe brûle sur une table où se trouve un riche carton. De l'autre côté, à la droite du spectateur, est une autre table sur laquelle sont des livres. Au lever du rideau, Essex et la duchesse sont en scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM, assise ; LE COMTE D'ESSEX.

LA DUCHESSE.

Retire-toi, va-t'en ; prends pitié de mes larmes !

ESSEX.

Laisse mes yeux encor s'enivrer de tes charmes.
Vois avec mon bonheur comme le temps s'enfuit.

LA DUCHESSE.

Quoi ! seule, à tes côtés, au milieu de la nuit,
Dans cet appartement !... O misérable femme !
Qu'ai-je fait !

ESSEX.

Que crains-tu ?

LA DUCHESSE.

Tais-toi !... Si dans mon âme
Tu pouvais lire, Essex, que tu me plaindrais !...Sors !
Qu'il est cher le bonheur payé par des remords !

ESSEX.

Oh ! n'empoisonne pas ces doux moments !... Peut-être
Ils seront les derniers !

LA DUCHESSE, se levant.

Le jour bientôt va naître :
Mes regards pourront-ils soutenir sa clarté ?
Pourquoi t'ai-je revu ? pourquoi t'ai-je écouté ?
Tu suppliais !... Et moi, sans force et sans courage,
Jusqu'en ce lieu, la nuit, je t'ai livré passage.
Malheureuse !... Sais-tu, cruel, depuis le jour
Où mon âme s'ouvrit à ce coupable amour,
Sais-tu quel est mon sort ? Tout braver et tout craindre,
Te maudire et t'aimer, toujours souffrir et feindre,
Rougir au moindre mot, trembler de ma rougeur,
Croire sur tous les fronts lire un arrêt vengeur ;
De chagrins, de remords, de terreurs poursuivie,
Depuis ce jour fatal, Essex, voilà ma vie !

ESSEX.

Quel funeste langage !

LA DUCHESSE.

Ah ! lorsque, heureux guerrier,
Aux conseils, aux combats, tu marchais le premier ;
Lorsque, de tes exploits orgueilleuse et charmée,
L'Angleterre exaltait le héros de l'armée ;
Quand au sein de la cour tu revenais vainqueur,
Ton amour eût été sans danger pour mon cœur.
Mais le sort t'a frappé : j'ai vu couler tes larmes,
Et contre ton malheur mon cœur était sans armes.
J'osai le prononcer cet aveu criminel
Qui jette sur ma vie un opprobre éternel.
Ton amour sans pitié m'entraîna dans l'abîme !
Oh ! que tes châtiments suivent de près le crime,
Dieu juste !... Du moment où j'ai trahi ma foi,
Tout jusqu'à mon sommeil s'est armé contre moi.
D'un coupable bonheur j'ai connu les mensonges ;
Je n'ose plus dormir, Essex !... je crains mes songes !

ESSEX.

Qu'entends-je ! Ah ! par pitié, cache-moi tes douleurs !
Mon bonheur devrait-il te coûter tant de pleurs ?
Sur ton âme aujourd'hui ma voix n'a plus d'empire.
Si tu m'aimais encor...

LA DUCHESSE.

Grand Dieu ! qu'oses-tu dire !
Ne plus t'aimer !... Eh bien ! sois content : devant toi
Mes remords se tairont, je vaincrai mon effroi ;
J'oublirai les tourments dont je suis la victime.
Je ne vois plus que toi ; je suis toute à mon crime.
Ne plus t'aimer !... Crois-tu que ce remords rongeur
Qu'à l'âme du coupable attache un dieu vengeur
Soit le seul châtiment que son courroux m'envoie ?
Ah ! les soupçons jaloux où mon cœur est en proie,

Les connais-tu ? Sais-tu quel supplice est le mien,
Quand, prête à resserrer le plus tendre lien,
La fière Élisabeth, à ton nom seul charmée,
Devant moi s'abandonne à l'espoir d'être aimée ?
Tu reviendras, dit-elle, heureux et repentant.
Elle est reine !... Bientôt sa faveur, qui t'attend,
Te rendra ta puissance ; et l'amour... Ah ! pardonne
Ce délire jaloux où mon cœur s'abandonne,
Ces craintes, ces soupçons dont il est combattu :
Le calme ne peut être où n'est pas la vertu.
Pardonne !... A chaque instant je crois te voir près d'elle,
Rapportant à ses pieds ton hommage infidèle.
Tout aigrit mes tourments ; et, même dans ces lieux,
Te l'avoûrai-je, Essex ? quand je jette les yeux
Sur cet anneau fatal, gage de sa tendresse,
Qui d'un bonheur passé te rappelle l'ivresse,
Je souffre !

ESSEX.

Qu'as-tu dit !

LA DUCHESSE.

Oui, je l'ai deviné,
Cet anneau précieux, elle te l'a donné.
Le nieras-tu ?

ESSEX.

Moi ? non. Mais que ton cœur abjure
Un soupçon qui m'afflige, et qui me fait injure.
Eh quoi ! ce souvenir d'un orgueilleux lien,
Il blesse tes regards... Si tu savais !... Eh bien !
Tu le veux ? De ma main je l'arrache moi-même ;
J'y consens : le voilà !... Doute encor si je t'aime !
(Il lui donne l'anneau.)

LA DUCHESSE.

Que veux-tu dire ?

ESSEX.

Oh ! rien... Peut-être quelque jour
Tu sauras de quel prix était ce don d'amour.
Rien ne doit me coûter pour bannir tes alarmes,
Et j'aime mieux mourir qu'avoir causé tes larmes !

LA DUCHESSE.

Je n'en répandrai plus. Oh ! ne me quitte pas !
Reste.... Quel est ce bruit ? N'entends-je point des pas ?
On vient !...

ESSEX.

De ton effroi calme la violence :
Rien de la nuit encor ne trouble le silence.

LA DUCHESSE.

Ce n'est que dans mon cœur qu'il avait retenti,
Ce bruit cruel.... Pourquoi n'êtes-vous pas sorti !
Essex, voulez-vous donc que sous vos yeux je meure ?
Écoutez : mon époux rentre dans sa demeure ;
Le voilà, je l'entends, il va vous voir ! Eh bien !
Que mon sang criminel se mêle avec le tien,
Qu'il nous frappe tous deux, Essex !... Moi, je suis prête !

ESSEX.

Quel délire ! Je pars : calme tes sens.

LA DUCHESSE.

Arrête !
Tu fuis ?... Emporte au moins, en t'éloignant de moi,
Cette écharpe qu'hier ma main brodait pour toi ;
Sur ton cœur, à mes yeux, qu'un instant elle brille !
(Elle va chercher l'écharpe dans le carton sur la table à gauche.)
Le remords bien des fois arrêta mon aiguille ;
Bien des pleurs ont baigné ce coupable tissu !
Qu'on ignore à jamais de qui tu l'as reçu.

ESSEX.

Donne, donne ! Ah ! je veux, s'il faut que je succombe,
Que ce gage d'amour, enfermé dans ma tombe,
Ne quitte plus ce cœur où l'a placé ta main !

LA DUCHESSE.

Adieu ! Le temps se passe, et voilà ton chemin.
Prends pitié des terreurs dont je suis poursuivie ;
Laisse-moi seule, Essex ; pars !...
(Elle le conduit vers une porte de côté.)

ESSEX, sortant.

Amour pour la vie !

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, seule.

Pour la vie !... Il est donc parti ! j'entends encor
Ses pas glisser au fond du sombre corridor...
Le bruit s'efface... rien n'arrive à mon oreille !...
(Elle se jette à genoux.)
Mon Dieu, ne permets pas que le soupçon s'éveille !
Cache sa fuite aux yeux qui pourraient l'épier !
(Elle se relève.)
Écarte les périls !... — Eh quoi ! j'ose prier,
Moi ! pour qui ?... Mais déjà l'horizon se colore ;
L'éclat de mon flambeau pâlit ; voici l'aurore.
De l'être vertueux qu'elle arrache au sommeil
L'âme vers le Très-Haut s'élance, à son réveil ;
Au saint joug du devoir sa vie est enchaînée ;
Calme, il va prier Dieu de bénir sa journée,
De lui montrer sa route, et de guider ses pas...
Moi, je souffre, je pleure... et je ne prirai pas !

A ces pensers affreux où le remords me livre
Essayons d'échapper... Voyons, quel est ce livre?
(Elle prend un livre sur la table à droite.)
Shakspeare!... Ah! de ses vers si le charme vainqueur
Allégeait les tourments qui pèsent sur mon cœur?...
(Elle ouvre le livre.)
C'est Othello!... Sa femme, à ses pieds gémissante,
(Elle rejette le livre et se lève.)
Va mourir!... — Ah! du moins, elle était innocente!
Et moi, je vis! O toi, que je n'ose nommer,
Toi que j'ai pu trahir, que je voudrais aimer,
Va, je ne fuirai pas ta vengeance implacable!
Je livre à tes fureurs une épouse coupable;
Viens! Qu'entends-je? on approche; où me cacher, grand Dieu!
C'est lui, c'est mon époux!
(Elle s'assied près de la table à droite.)

SCÈNE III.

LE DUC DE NOTTINGHAM, entrant par le fond; LA DUCHESSE.

NOTTINGHAM.

Eh quoi! seule en ce lieu!
Lorsque nous luit à peine un rayon de l'aurore,
Pourquoi veiller ainsi, quand tout sommeille encore,
Chère Sara?

LA DUCHESSE.

Mylord, votre absence...

NOTTINGHAM.

Comment!
Ici de mon retour attendre le moment!
Risquer, malgré mon ordre, une santé si chère!....
C'est bien mal!... Je devrais me montrer plus sévère,
Et te gronder, Sara!

LA DUCHESSE.

Pardonnez!...

NOTTINGHAM.

Que dis-tu?
Mais tu souffres!... Oh, oui! ton visage abattu
Trahit depuis longtemps une secrète peine.
L'amour de ton époux, l'amitié de la reine,
S'empressent à l'envi pour embellir tes jours?
Quel chagrin inconnu peut en troubler le cours!
Formes-tu quelques vœux que je n'y satisfasse?
Ai-je pu t'affliger?... accorde-moi ma grâce;
Je la vais implorer!

LA DUCHESSE.

Mylord, que faites-vous?
Etais-je donc, ô ciel! digne d'un tel époux?

NOTTINGHAM.

Qu'entends-je!... Ah! c'est à moi de bénir la journée
Où devant Dieu, Sara, ta main me fut donnée!
Tu ne vis point mon âge, et tu vis mon amour.
Pour changer mon destin il a suffi d'un jour:
Chère épouse, en ces lieux le bonheur t'a suivie;
Il me semble avec toi recommencer ma vie!

LA DUCHESSE.

Le bonheur!... oui, mon cœur vous le devait!

NOTTINGHAM.

Eh bien!
Que peut-il y manquer si je suis sûr du tien?
Quel chagrin ne fuirait à l'aspect de tes charmes!
Et pourtout je suis prêt à répandre des larmes!

LA DUCHESSE.

Des larmes! Qu'avez-vous, mylord?

NOTTINGHAM.

Tu ne sais pas
Quel devoir, cette nuit, a retenu mes pas?
La reine a rassemblé le parlement.

LA DUCHESSE.

Qu'entends-je?

NOTTINGHAM.

De la fierté d'Essex Élisabeth se venge;
Elle nous a prescrit de décider son sort,
De prononcer l'arrêt!

LA DUCHESSE.

Et... quel est-il?

NOTTINGHAM.

La mort!

LA DUCHESSE.

Ah!

NOTTINGHAM.

Tu le plains?... et moi, son ami le plus tendre,
Moi, qui seul élevai la voix pour le défendre,
Moi, qui l'ai vu jadis combattre à mes côtés,
Et qui, durant le cours de ses prospérités,
Lui prodiguant l'appui de mon expérience,
Entourais de conseils sa jeune imprévoyance,
Juge de ma douleur!

LA DUCHESSE.

La mort!

NOTTINGHAM.

La loi parlait;
Les preuves, les témoins, hélas! tout l'accablait!

De ma vieille amitié que pouvait l'assistance?
Mais je dois à la reine apporter la sentence;
Il faut que de son seing l'arrêt soit revêtu.
Nous pouvons espérer... Dans son cœur combattu
L'amour dispute encore Essex à la vengeance;
Il lui va, comme moi, conseiller l'indulgence;
Nous le verrons heureux.

LA DUCHESSE.

Ah! sans doute... L'amour!...

NOTTINGHAM.

Un amant n'est jamais condamné sans retour :
Elle pardonnera.

LA DUCHESSE.

Vous croyez donc qu'il l'aime?

NOTTINGHAM.

Il est ambitieux... L'éclat d'un diadème,
Cet orgueilleux espoir de revoir à ses pieds
Ses rivaux prosternant leurs fronts humiliés,
Tout va le ramener aux genoux de la reine,
Et, soumis, il viendra redemander sa chaine.
Au faîte des honneurs bientôt tu le verras.
Crois-moi, séchons nos pleurs.

LA DUCHESSE, se levant.

Moi!... je ne pleure pas.

NOTTINGHAM.

Oui, d'Essex triomphant la nouvelle fortune
Dissipera bientôt une image importune.
Heureux par mon amour, heureux par l'amitié,
Que je bénis mon sort!

LA DUCHESSE, à part.

Sera-t-il sans pitié?

NOTTINGHAM.

En cessant de t'aimer, je cesserais de vivre!
Tu ne peux soupçonner quel doux plaisir m'enivre
Lorsqu'en silence et seul j'admire tes appas.
Hier, je te contemplais; tu ne me voyais pas;
Tu paraissais ici travailler avec joie;
Ta main faisait courir l'or à travers la soie...

LA DUCHESSE.

Vous étiez là?...

NOTTINGHAM.

Pardonne!... Invisible témoin,
Je n'osais approcher : j'ai reconnu de loin
Une écharpe azurée où, sous ta main agile,
L'or fixait l'émeraude et la perle fragile...
Ce travail, qu'a surpris mon regard indiscret,
Pour ton époux peut-être il était un secret?

LA DUCHESSE.

Que dites-vous, mylord? Votre cœur me soupçonne?

NOTTINGHAM.

Te soupçonner!... De quoi?

LA DUCHESSE, à part.

Je m'égare!

NOTTINGHAM.

Pardonne!
Ce secret t'appartient. J'eus l'air de t'épier :
C'est un tort; je m'accuse, et je veux l'expier.
Tu l'oublîras?... Vers moi ton œil se lève à peine...
Pourquoi, Sara? Réponds!

LA DUCHESSE, à part.

J'ai besoin de sa haine.

(Haut.)

Laissez-moi.

NOTTINGHAM.

Tu pâlis et tu parais souffrir!

LA DUCHESSE.

Oui, je souffre d'un mal qui me fera mourir!

NOTTINGHAM.

Quel langage!...

LA DUCHESSE, revenant à elle.

Ah! pardon. La fièvre me dévore!

NOTTINGHAM.

Du secours! du secours!

(Des femmes entrent et s'empressent autour de la duchesse.)

LA DUCHESSE.

Quoi! vous m'aimez encore?

NOTTINGHAM.

En pourrais-tu douter?... J'espère qu'à mes soins
Tes maux céderont!

LA DUCHESSE.

Oui!.. Déjà je souffre moins.
Vous daignez excuser un instant de délire!...

NOTTINGHAM.

As-tu quelques chagrins? Pourquoi ne pas m'instruire?
Parle! En les partageant je les puis alléger.

LA DUCHESSE.

(A part.)

Je n'en ai pas! — Mourons du moins sans l'affliger.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Mylord!...

NOTTINGHAM.

Que me veut-on?

LE DOMESTIQUE.

Un huissier de la reine
Demande à vous parler en son nom.

NOTTINGHAM.

Qu'on l'amène.

(A la duchesse.)

Chère Sara!...

SCÈNE IV.

UN HUISSIER, LE DUC DE NOTTINGHAM, LA DUCHESSE, FEMMES.

NOTTINGHAM, à l'huissier.

Parlez, quel sujet important ?...

L'HUISSIER.

Mylord, à Westminster la reine vous attend.

NOTTINGHAM.

Déposez à ses pieds l'hommage de mon zèle,
Et dites que bientôt je me rendrai près d'elle.

(L'huissier sort. — A la duchesse.)

Viens, chère épouse ; avant que de quitter ces lieux,
Je veux voir le sommeil fermer enfin tes yeux,
Et calmer la souffrance où ton âme succombe.

LA DUCHESSE, à part, en sortant avec le duc.

Le calme !.. Il n'en est plus pour moi que dans la tombe.



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le cabinet de travail d'Élisabeth. Au lever du rideau, elle est assise, le coude appuyé sur une table; lord Cécil est devant une autre table couverte de papiers; des scribes sont occupés à écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISABETH, Lord CÉCIL; Secrétaires occupés à écrire.

LORD CÉCIL.

A mylord trésorier l'ordre est déjà donné.
Vos vœux seront remplis.

ÉLISABETH, à elle-même.

Ils l'ont donc condamné!
Je n'ai qu'à dire un mot pour que sa tête tombe.
Un si bel avenir enfermé dans la tombe!
Et j'y consentirais!... Malheureuse!

LORD CÉCIL.

J'attends,
Reine, pour achever ces travaux importants,
Que votre majesté commande. Mais peut-être
D'un trouble passager son cœur n'est pas le maître.
Qu'il ne s'impose plus un trop pénible effort :
Il sera temps demain.

ÉLISABETH.

Qu'est-ce à dire, mylord?
C'est l'heure du travail, et je n'ai pas coutume
De la perdre. Restez, et reprenez la plume.
Quels que soient mes soucis, je sais leur commander.
Le temps qu'aux soins du trône il convient d'accorder
N'est point à moi : j'en dois le compte à l'Angleterre.
De mes chagrins secrets qu'importe le mystère?
L'intérêt de mon peuple est ma première loi :
S'il nous reste du temps, nous songerons à moi.
Quel important sujet maintenant nous réclame?
Parlez, mylord Cécil, nous écoutons.

LORD CÉCIL.

Madame,
Aux complots qu'un ingrat contre vous préparait
Le roi d'Écosse, uni par un traité secret,
Des Anglais révoltés encourageait l'audace.
De leur intelligence on a saisi la trace;
Ces papiers en font foi, tout est prouvé.

ÉLISABETH.

J'entends.
Selon Jacques Stuart, je règne bien longtemps.
Mon parent le plus proche, il a des droits au trône;
Mais je peux disposer encor de ma couronne,
Et Jacques, inquiet de mes desseins futurs,
Tente de l'obtenir par des moyens plus sûrs.
Son droit, si je l'exclus, n'est plus qu'une chimère...
(A elle-même.)
Mais que dis-je? peut-être il veut venger sa mère!

LORD CÉCIL.

Aux rebelles vaincus retirant son appui,
Les envoyés d'Écosse, inquiets comme lui,
Devant vous maintenant demandent à paraître
Pour vous féliciter, reine, au nom de leur maître.
Ils ignorent encor si votre majesté
Connaît sur quel soutien la révolte a compté.

ÉLISABETH.

Qu'ils l'ignorent toujours! De mon cousin d'Écosse
Je veux bien oublier l'ambition précoce;
Qu'on ne m'en parle plus! J'ai besoin de repos.
Brûlez tous les papiers qui prouvent ses complots.
Au roi Jacques demain nous écrirons nous-même;
Et, puisqu'il a des droits à notre diadème,
Nous le satisferons; le dessein en est pris:
Il sera sûr du trône... et de notre mépris.
Poursuivez.

LORD CÉCIL.

Le succès accompagne vos flottes;
Vers les bords de l'Indus vos habiles pilotes
Ont ouvert au commerce un chemin glorieux;
Et les drapeaux anglais, partout victorieux,
Préparant pour nos fils cette mine féconde,
Ont porté votre nom jusqu'aux bornes du monde.

ÉLISABETH, se levant.

Que nos braves marins soient comblés de bienfaits;

Nous donnerions pour eux jusqu'à notre palais :
Leur gloire à notre peuple assure des richesses :
Que le lord trésorier répande nos largesses.

(A elle-même.)

Écrivez-lui, mylord. — Raleigh ne revient pas.
Où, cette nuit, Essex a-t-il porté ses pas ?
Mes gardes l'ont en vain cherché dans sa demeure :
Libre encore, il pouvait la quitter à toute heure.
Ma faiblesse à l'ingrat voulut jusque aujourd'hui
Épargner un affront et des fers... A-t-il fui?
A mon impatience à peine je commande.

(Elle se rassied.)

LORD CÉCIL.

Montjoy combat Tyrone et triomphe en Irlande ;
Mais par lui, chaque jour, les insurgés vaincus

(A part.)

Se défendent encore... Elle n'écoute plus.

ÉLISABETH.

(A elle-même.)

Reviendra-t-il enfin ? — C'est lui !... Que vais-je apprendre ?

UN HUISSIER.

Sir Raleigh !

(Raleigh entre.)

ÉLISABETH, se levant avec impétuosité.

Ah !...

LORD CÉCIL, se levant.

Je sors.

ÉLISABETH, se rasseyant avec calme.

Sir Raleigh peut attendre.
Pourquoi vous retirer ? De graves intérêts
Nous occupent : restez ; nous l'entendrons après.
Vous parliez de l'Irlande ?

LORD CÉCIL.

Oui. Le trésor s'épuise,
Reine, et, pour mettre à fin cette noble entreprise,
Montjoy de ses succès doit poursuivre le cours ;
Mais l'armée affaiblie a besoin de secours.

ÉLISABETH.

Eh bien ! au parlement demandons un subside.
Entre Tyrone et nous que la guerre décide.
Nous ne fléchirons point devant des révoltés.

LORD CÉCIL.

Demain le parlement saura vos volontés.

ÉLISABETH.

Est-ce tout ?

LORD CÉCIL.

Oui, madame.

ÉLISABETH.

(A part.)

Allez donc... Je respire !

(Lord Cécil et les secrétaires sortent.)

SCÈNE II.

ÉLISABETH, SIR RALEIGH.

ÉLISABETH.

Eh bien ! Raleigh, eh bien ! qu'avez-vous à me dire ?
Essex a-t-il quitté la ville en fugitif,
Ou dans la tour de Londres est-il enfin captif ?

RALEIGH.

Le comte est dans les fers.

ÉLISABETH.

Il est en ma puissance !
Et vous a-t-il, Raleigh, expliqué son absence ?

RALEIGH.

J'en soupçonne la cause.

ÉLISABETH.

Ah ! vous la soupçonnez.
Quelle est-elle ?

RALEIGH.

Je crains...

ÉLISABETH.

Qu'avez-vous ?

RALEIGH.

Pardonnez.
Je m'abuse peut-être !

ÉLISABETH.

Encor ? Pourquoi vous taire !
Achevez.

RALEIGH.

C'est à vous de percer ce mystère.
Vos ordres m'imposaient un pénible devoir,
Reine ; je l'ai rempli !... vous allez tout savoir.
De la maison d'Essex gardant les avenues,
Mes gens veillaient, placés à toutes les issues,
Et du comte en silence épiaient le retour.
Une pâle clarté nous annonçait le jour,
Lorsqu'au loin, s'entourant des plis d'un manteau sombre,
Je vois un homme seul qui se glissait dans l'ombre.
Il approche : vers lui s'élancent mes soldats ;
Bientôt tous les chemins sont fermés à ses pas.
Cherchant dans son épée une défense vaine,
Il combat ; je m'avance, et je nomme la reine :
Il cède enfin !... C'était mylord Essex !... Je veux,
Pour accomplir votre ordre et contenter vos vœux,
Saisir tous ses papiers. Sans peine il me les donne ;
Mais je vois sur son sein un objet qui m'étonne ;

C'est une riche écharpe où brillent à nos yeux
Des chiffres inconnus, des mots mystérieux.

ÉLISABETH.

Une écharpe !

RALEIGH.

Je veux l'en dépouiller. Peut-être,
Signal de rallîment entre les mains d'un traître,
Elle doit révéler quelque important secret !
Par mon ordre un soldat déjà s'en emparait :
Le comte, furieux, la menace à la bouche,
Repousse ses efforts avec un cri farouche,
Se débat, la retient, la presse sur son cœur !....
Mais que pouvait d'Essex l'inutile fureur ?
Il frappe, il veut mourir !... On respecte sa vie ;
On l'entraîne ; l'écharpe à ses mains est ravie ;
Et, suivant l'ordre exprès que vous avez dicté,
Je la dépose aux pieds de votre majesté.

ÉLISABETH.

Donnez, Raleigh, donnez. Combien je vous rends grâce !
Oui, d'un crime nouveau nous surprendrons la trace
(A elle-même.)
Cette écharpe sur lui saisie au point du jour,
Qu'il pressait sur son cœur !... c'est un gage d'amour,
Je n'en saurais douter.

RALEIGH, à part.

Le trouble est dans son âme !
J'ai frappé juste.

ÉLISABETH, à elle-même.

Essex aux genoux d'une femme !
Cette nuit !... il jurait de l'adorer toujours !
Et moi je l'excusais, je tremblais pour ses jours !...
Oh ! qui me livrera la coupable ?... Insensée !
Laisserai-je Raleigh lire dans ma pensée ?
Il m'observe : cachons ma faiblesse à ses yeux.
(Elle jette l'écharpe sur une table.)
(Haut.)
Nottingham tarde bien à se rendre en ces lieux ;
Il me doit du coupable apporter la sentence.
On dit qu'au parlement il a pris sa défense ?

RALEIGH.

Reine, pardonnez-lui : l'amitié l'égarait.

ÉLISABETH.

Je l'attends. Devant vous je signerai l'arrêt,
Et, sans plus hésiter, je lui ferai connaître
Qu'on m'offense, Raleigh, en défendant un traître.

UN HUISSIER.

Lord duc de Nottingham !

ÉLISABETH.

(A Raleigh.)
Qu'il entre. — Demeurez.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, LORD DUC DE NOTTINGHAM, SIR RALEIGH; MEMBRES DU PARLEMENT.

ÉLISABETH.

Nous attendions, mylord.

NOTTINGHAM.

Vous me pardonnerez,
Madame !... La duchesse, en proie à la souffrance,
Réclamait tous mes soins, et j'avais l'espérance,
Quand sa douleur près d'elle a retenu mes pas,
Que, daignant m'excuser...

ÉLISABETH.

Vous ne vous trompiez pas.
La duchesse, mylord, sait à quel point je l'aime;
J'irais, s'il le fallait, la consoler moi-même !
Son devoir aujourd'hui l'appelle auprès de moi;
Mais milady Suffolck remplira son emploi.

NOTTINGHAM.

Déjà de sa souffrance à peine on voit la trace,
Et Sara près de vous va reprendre sa place.

ÉLISABETH.

A la bonne heure !.... Eh bien ! mylord, le parlement
A du coupable enfin dicté le châtiment ?

NOTTINGHAM.

Oui, madame.

ÉLISABETH.

Et l'on dit qu'embrassant sa défense,
Vous seul pour un ingrat qui me brave et m'offense
Vous avez élevé la voix ?

NOTTINGHAM.

Je l'avoûrai.
Seul je l'ai défendu.

ÉLISABETH.

Son crime est avéré.

NOTTINGHAM.

Je sais que tout l'accuse, et cependant j'espère
Que vous écouterez un conseil moins sévère.

ÉLISABETH.

L'arrêt est dans vos mains, mylord duc ?

NOTTINGHAM, lui remettant l'arrêt.

Le voici.
Mais, avant de signer...

ÉLISABETH.

Oui, c'est très-bien ainsi !

La mort !...

NOTTINGHAM.

Élisabeth souhaite qu'il expire ?
O ciel !

ÉLISABETH.

En sa faveur que pourriez-vous me dire ?

NOTTINGHAM.

Hélas ! ses ennemis, près de vous rassemblés,
Étoufferaient ma voix.

ÉLISABETH.

Ne craignez rien, parlez !

Aux lords.

Qu'on s'écarte un instant, mylords.

(Ils vont se grouper dans le fond du théâtre. — A Nottingham.)

Je vous écoute.

NOTTINGHAM.

La reine d'Angleterre a dû punir sans doute;
Mais c'est Élisabeth que j'implore aujourd'hui.
Le coupable en sa gloire en vain cherche un appui,
Je ne l'ignore pas ; et, pour toucher votre âme,
Vous ne m'entendrez point vous rappeler, madame,
Du malheureux Essex les services passés :
Hélas ! un jour d'erreur les a tous effacés!
Mais ce jeune héros, l'orgueil de l'Angleterre,
Qui, tant de fois vainqueur et sur mer et sur terre,
Vit l'Europe admirer ses exploits éclatants,
Grande reine, pour vous ne fut-il pas longtemps
Un ami dévoué ?... Pardonnez ce langage.
Il dût vous être cher, car il est votre ouvrage !
Aux honneurs dès l'enfance il s'était dérobé;
Sur lui du haut du trône un regard est tombé...
Il s'éveille, il combat, et, sur les bords de l'Èbre,
Bientôt l'enfant obscur est un guerrier célèbre !
Avez-vous oublié, reine, cet heureux temps ?
Il m'en souvient, Essex à peine avait vingt ans
Lorsqu'en ce lieu, pour prix de sa vertu guerrière,
Il reçut de vos mains la noble jarretière.
Je crois le voir !... Paré de ce signe d'honneur,
Il semblait s'embellir encor de son bonheur ;
Nous présagions sa gloire, et vous-même, attendrie,
Vous disiez : « D'un héros j'enrichis ma patrie ! »
Votre cœur près de lui s'ouvrit à l'amitié,
Et pour lui maintenant vous seriez sans pitié ?
Non, vous pardonnerez.

ÉLISABETH.

Vous qui l'osez défendre,
Craignez de l'invoquer cette amitié si tendre
Qui de tant de bienfaits environna ses jours.
Pour sauver un ingrat cherchez d'autres secours !...
O toi, mon vieil ami, mon serviteur fidèle,
Il faut qu'à tes regards mon âme se révèle !
Écoute. Lord Essex des complots qu'il ourdit
Reçoit le châtiment : toi-même tu l'as dit,
La reine doit punir et commander qu'il meure !...
La reine a disparu, je suis femme, je pleure.
Ce n'est point en songeant au sujet révolté
A qui pourrait encor pardonner ma bonté ;
Mais voir mon amitié, lâchement méprisée,
De celle qu'il chérit devenir la risée !...
C'en est trop, Nottingham !

NOTTINGHAM.

Reine, que dites-vous ?

ÉLISABETH.

Sais-tu que, cette nuit, Essex à ses genoux
De ses dédains pour moi sans doute faisait gloire,
Qu'il jurait de l'aimer ?

NOTTINGHAM.

Et vous l'avez pu croire?
Ah ! de ses ennemis je reconnais les coups!
Ils veulent contre Essex armer votre courroux,
Et ce n'est point assez qu'il ait été rebelle !

ÉLISABETH.

Cette nuit, cette nuit, il était auprès d'elle :
M'entends-tu, Nottingham ?

NOTTINGHAM.

On vous trompe.

ÉLISABETH.

Tais-toi !
De ce coupable amour la preuve est là; crois-moi,
Cette nuit il reçut de celle qu'il adore
Une écharpe...

(Elle va prendre l'écharpe sur la table.)

NOTTINGHAM.

Lui !

ÉLISABETH, lui présentant l'écharpe.

Tiens, regarde, et doute encore !

NOTTINGHAM, reconnaissant l'écharpe.

Ah !

ÉLISABETH.

Tu frémis ?... Vois-tu ces chiffres odieux,
De leurs serments d'amour garants mystérieux ?

NOTTINGHAM, à part.

O ciel !...

ÉLISABETH.

Je donnerais mon trône pour connaître
Celle qui les traça... Mais que dis-je ? peut-être
Quelque indice secret t'a révélé son nom ?
Tu pâlis, Nottingham : tu la connais !

NOTTINGHAM.

Moi! non.

ÉLISABETH.

Qu'une double vengeance aurait pour moi de charmes!

NOTTINGHAM, à part.

Je vis encor! je pleure!... Oh! retenons mes larmes :
C'est du sang qu'il me faut!

ÉLISABETH.

Tu ne le défends plus?
Vante donc à présent sa gloire et ses vertus!

NOTTINGHAM.

Reine, pendant trente ans d'un dévouement fidèle,
Aux chevaliers anglais si j'offris le modèle;
Si, vivant dans les camps bien plus qu'au sein des cours,
Pour votre père et vous j'ai prodigué mes jours;
Si de ce corps usé les vieilles cicatrices,
Si vingt champs de bataille attestent mes services,
J'en demande le prix.

ÉLISABETH.

Explique-toi; comment?

NOTTINGHAM.

Ordonnez qu'il soit libre une heure, un seul moment!
Il faut que je lui parle, il faut que je le voie!

ÉLISABETH.

Non, je ne lui veux point accorder cette joie :
Ce serait, Nottingham, me venger à demi.
L'ingrat à ses côtés n'aura pas un ami :
Qu'un prêtre seul le voie et lui donne assistance!

NOTTINGHAM, à part.

Un ami!...

ÉLISABETH, qui a été signer l'arrêt.

C'en est fait, et voilà ta sentence!
La voilà! c'est la mort, perfide!

NOTTINGHAM, à part.

Eh quoi! mon bras
Dans son sang odieux ne se baignerait pas!

(Haut.)

Madame, je me jette à vos pieds, que j'embrasse!
Commandez qu'il soit libre! un instant!

ÉLISABETH.

Point de grâce!

NOTTINGHAM, se relevant.

Je n'en demande pas.

ÉLISABETH.

Quel est donc ton espoir?

NOTTINGHAM.

A la face du ciel je veux encor le voir.

ÉLISABETH.

Je conçois, Nottingham, quel sentiment t'anime :
Ce n'est pas envers toi que fut commis son crime!..
Mais je veux qu'il périsse abandonné de tous.

(Aux lords qui sont dans le fond.)

Mylords, et sir Raleigh, revenez près de nous.

(Ils se rapprochent.)

Tout est fini, messieurs, la sentence est signée :
Des complots d'un rebelle à bon droit indignée,
L'Angleterre attendait un exemple éclatant,

(Elle donne la sentence à Raleigh.)

Nous voulons le donner. — Raleigh, dans un instant,
Près du comte d'Essex vous conduirez un prêtre;
Ensuite au parlement il devra comparaître.
Vous vous rassemblerez, mylords, et devant vous
Le coupable entendra sa sentence à genoux.
Ainsi nous l'ordonnons!

UN HUISSIER.

Dans la chambre prochaine
Nous avons introduit les dames de la reine.
Milady Nottingham est là.

NOTTINGHAM, à part.

Dieu!

ÉLISABETH, au duc.

J'aime à voir
Que milady, toujours esclave du devoir,
Oublie ainsi ses maux quand son zèle commande.

(A l'huissier.)

Je l'en remercierai, milord duc. — Qu'on m'attende.

(L'huissier sort.)

NOTTINGHAM, à part.

Elle est là! Je ne puis la voir, l'interroger!
Quand me permettras-tu, mon Dieu, de me venger?

ÉLISABETH.

Messieurs, retirez-vous. La sentence est rendue :
Qu'on l'exécute. Allez, vous m'avez entendue.



ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la même salle qu'au premier acte. Au lever du rideau, les dames d'honneur sont debout et occupées à examiner des joyaux et des étoffes.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Duchesse de NOTTINGHAM, ANNA, Comtesse de SUFFOLK, la Duchesse de RUTLAND; Dames d'honneur.

ANNA.

Oui, tu souffrais, Sara; je vois à ta pâleur
Que ton courage encor lutte avec la douleur.

LA DUCHESSE.

Ce n'est rien.

ANNA.

Au palais qui t'oblige à paraître?

LA DUCHESSE.

Mon devoir.

ANNA.

Que dis-tu? La reine a dû connaître
La souffrance qu'en vain tu voudrais déguiser:
Et la reine toujours est prête à t'excuser.

LA DUCHESSE.

N'en parlons plus, Anna; ma souffrance est passée.
Vers de plus doux objets portons notre pensée.
Que faites-vous? quels sont ces travaux importants
Qui de votre loisir occupent les instants?

ANNA.

Silence!

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce donc?

ANNA.

Crains d'éveiller la reine.
Ne te souvient-il plus que sa fête est prochaine;
Et que, selon l'usage, il nous faut, tous les ans,
Déposer à ses pieds nos vœux et nos présents?

LA DUCHESSE.

Il est vrai.

ANNA.

De nos dons Élisabeth charmée
Se plaît à recevoir l'offrande accoutumée;
Un sourire l'acquitte, et les lords nos époux,
Si nous n'y songions plus, s'en souviendraient pour nous.
Que te semble, Sara, de ces tissus?

LA DUCHESSE.

Je pense
Que vos efforts pour plaire auront leur récompense.

ANNA.

Mais toi, pour ce grand jour n'as-tu rien préparé?

LA DUCHESSE.

Moi?

ANNA.

Sans doute, il le faut.

LA DUCHESSE.

Eh bien! j'y songerai.
Cette journée est loin.

ANNA.

Oui; mais qu'il t'en souvienne.

LA DUCHESSE.

Ne puis-je pas mourir avant qu'elle revienne?

ANNA.

Mourir!...

LA DUCHESSE.

Laissons cela... Mesdames, près d'ici,
Triste et s'abandonnant au plus cruel souci,
La reine, qui repose et m'a dit de l'attendre,
Auprès de moi bientôt sans doute va se rendre:
Veuillez vous éloigner, c'est son ordre.

ANNA.

A ses yeux
Dérobons ces joyaux, ces tissus précieux
Que notre dévoûment en secret lui destine.
Sortons.

LA DUCHESSE.

Vous resterez dans la chambre voisine:
On vous rappellera sans doute.

(Les dames sortent, emportant les tissus et les joyaux.)

SCÈNE II.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM, seule.

La fêter!
Moi!... jamais!... Auprès d'elle il me faut donc rester;
Amuser ses ennuis, la consoler, sourire!...
A-t-on signé l'arrêt? Qui viendra m'en instruire?
Je n'ose interroger. Au sein de cette cour,
Un geste, un mot dénonce, et peut trahir l'amour.
Va-t-elle à ses bourreaux envoyer la victime?
Il faut attendre et feindre... Oh! quel fardeau qu'un crime!
Si la reine ordonnait qu'un échafaud?... Mais non:
L'amour a dans son cœur prononcé le pardon,
Il se repentira... Peut-être, avant une heure,
Ici même, à ses pieds... Aimes-tu mieux qu'il meure,
Misérable?... Est-ce à moi de l'oser soupçonner?
Cet anneau qu'en mes mains il vient d'abandonner,
Ses périls, ses serments... C'est moi, c'est moi qu'il aime!
Au front d'Élisabeth s'il voit son diadème,
Peut-être... Oh! que je souffre! on vient, contraignons-nous.

SCÈNE III.

UN SOLDAT, LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM.

LE SOLDAT.
Mylady Nottingham?
LA DUCHESSE.
C'est moi: que voulez-vous?
LE SOLDAT, lui donnant un billet.
Prenez.
LA DUCHESSE.
Qu'est ce billet?
LE SOLDAT.
Je ne dois pas répondre.
LA DUCHESSE.
D'où venez-vous? parlez.
LE SOLDAT.
Moi? de la tour de Londre.
(Il sort.)
LA DUCHESSE.
Qu'entends-je? Ce billet, il est de lui!... Lisons.
Élisabeth!...
(Elle cache le billet.)

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM.

ÉLISABETH, à elle-même.
J'ai dû punir ses trahisons.
Oui, la sentence est juste; il va bientôt l'entendre;
(Haut.)
Et cependant.... Ici je vous ai fait attendre,
Chère duchesse! Hélas! le sommeil, qui me fuit,
N'a point fermé mes yeux durant la longue nuit.
Pour adoucir mes maux cherchant la solitude,
J'implorais près d'ici les secours de l'étude;
Mais pour moi maintenant l'étude est sans attraits.
Démosthène et Sophocle à mes regards distraits
De leurs nobles écrits offraient en vain les charmes(*):
Le livre était bientôt arrosé de mes larmes.
J'espérais, avec eux échappant aux chagrins,
Qu'ils pourraient me charmer comme en mes jours sereins,
Et que par le travail ma souffrance endormie....
Vain espoir! J'ai besoin d'être auprès d'une amie.
Viens, Sara. Toi, du moins, tu n'as pas oublié
Quels bienfaits t'accorda ma royale amitié;
Tu ne me trahis pas, et tu me plains.
LA DUCHESSE.
Madame!...
ÉLISABETH.
Si tu savais combien ils déchirent notre âme
Les coups portés par ceux qu'on a longtemps chéris!...
De son ingratitude il recevra le prix!
LA DUCHESSE.
Il... mourra?....
ÉLISABETH.
J'ai signé la sentence mortelle.
LA DUCHESSE.
Sans espoir de pardon?
ÉLISABETH.
Lui pardonner!... Mais elle?
De ma lâche indulgence elle triomphera?
LA DUCHESSE.
Qui, madame?....
ÉLISABETH.
En effet, tu l'ignores, Sara:
Du perfide en secret une femme est aimée,

(*) Élisabeth a traduit en latin quelques harangues de Démosthène et les tragédies de Sophocle.

Et mes soupçons encor ne me l'ont pas nommée.

LA DUCHESSE.

Vous pensez?...

ÉLISABETH.

Vainement je cherche dans ma cour
Quelle femme en son cœur alluma cet amour :
Elle échappe à mes yeux ainsi qu'à ma vengeance.
Mais toi, qui tout à l'heure as parlé d'indulgence,
Crois-tu, si de l'ingrat j'oubliais les forfaits,
Si je daignais encor le combler de bienfaits,
Qu'une ancienne amitié ne pourrait pas renaître,
Qu'il ne céderait pas au repentir?....

LA DUCHESSE.

Peut-être.

ÉLISABETH.

Oui, sans doute. Il est jeune, et, séduit un instant,
Il a porté près d'elle un hommage inconstant;
Mais, pour reconquérir l'amitié de sa reine,
Nous le verrions briser cette funeste chaîne.
N'est-il pas vrai, Sara?

LA DUCHESSE, à part.

Quel tourment!

ÉLISABETH.

Réponds-moi.
Mon cœur, longtemps fermé, ne s'est ouvert qu'à toi.
Crois-tu qu'à cette femme il demeure fidèle?

LA DUCHESSE.

A son ambition quels biens offrirait-elle?

ÉLISABETH.

Il l'oubliera bientôt!... Écoute : Son arrêt
Est signé, l'heure fuit, et l'échafaud est prêt;
Mais, quand le fer vengeur est levé sur sa tête,
Qu'il prononce un seul mot, et la hache s'arrête.

LA DUCHESSE.

Comment?

ÉLISABETH.

Sa vie encore est dans ses mains. Jadis,
Courant chercher la gloire aux remparts de Cadix,
Il s'éloigna tremblant; il craignait que l'absence,
Que la haine des lords jaloux de sa puissance
Dans mon cœur prévenu n'affaiblît l'amitié :
De ses vaines terreurs ma tendresse eut pitié;
Il reçut un anneau, gage de ma promesse,
Qui, s'il armait des lois la rigueur vengeresse,
D'un juste châtiment devait le garantir.

LA DUCHESSE.

Un anneau!....

ÉLISABETH.

Ma bonté ne veut qu'un repentir.
S'il me rend cet anneau, je pardonne avec joie.

LA DUCHESSE, à part.

Dieu! si c'était.....

ÉLISABETH.

Peux-tu douter qu'il le renvoie?
Non, je le recevrai!

LA DUCHESSE, vivement.

Sans doute!

ÉLISABETH.

Quel bonheur
D'entendre Essex, docile aux conseils de l'honneur,
Rougissant à mes pieds d'une erreur passagère,
Me jurer que toujours ma bonté lui fut chère,
Qu'il brise pour jamais de coupables liens!

LA DUCHESSE, à part.

Ciel!...

ÉLISABETH.

Je veux l'accabler de faveurs et de biens,
Et par des nœuds si forts j'enchaînerai son âme,
Qu'enfin j'en bannirai cette odieuse femme
Dont le funeste amour un instant l'égara!

LA DUCHESSE, à part.

Ah! c'en est trop!

ÉLISABETH.

Demain il la dédaignera.

LA DUCHESSE, à part.

Me dédaigner!

ÉLISABETH.

Personne! Oh! qu'on tarde à paraître!
Déjà le parlement s'est rassemblé peut-être.
Je vais, je viens, sans but, au hasard, et j'attends!...
Courons interroger : c'est souffrir trop longtemps!
Je veux savoir..... Chaque heure en s'écoulant me tue.
O fille d'Henri-Huit! qu'es-tu donc devenue?

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM, seule.

Elle s'éloigne!... Et moi, qu'ai-je fait? Je frémis!
Cet anneau, ce billet qu'un soldat ma remis,

Elle ouvre le billet et lit bas.

Je tremble de l'ouvrir!... — Ah! forfait exécrable!
Cet anneau qui pouvait le sauver.... misérable!
Il est entre tes mains! Tu l'avais soupçonné.

Elle est partie!... et toi, tu ne l'as pas donné!...
« Il mourra! Le bourreau l'attend, la hache est prête!
» A l'échafaud, dit-il, je peux ravir sa tête!
» Je ne l'ai pas voulu!.. mon Dieu!.. Pourquoi trembler?
» Malheureuse, poursuis! va voir son sang couler!
» Va donc! N'est-ce pas là ton vœu? Qu'il s'accomplisse.
» Hâte-toi, si tu veux jouir de son supplice!
» Tu seras satisfaite alors! plus de soupçon!
» Plus de fureur jalouse!... Horrible trahison!
C'est moi, moi qui le tue!... Il en est temps encore,
Sauvons, sauvons ses jours! Qu'il l'aime, qu'il m'abhorre;
(Elle va pour sortir.)
Mais qu'il vive!... La reine est là... — Dieu! mon époux!
Que lui dire? Fuyons!

SCÈNE VI.

LA DUCHESSE, LE DUC DE NOTTINGHAM.

NOTTINGHAM, l'arrêtant.
Restez. Où courez-vous!

LA DUCHESSE.
Je vais près de la reine, où mon devoir m'appelle.

NOTTINGHAM.
Quel sujet important vous conduit auprès d'elle?
Cherchez-vous à me fuir?

LA DUCHESSE.
Qu'avez-vous dit?

NOTTINGHAM.
Eh bien!
Ne me refusez pas un moment d'entretien.

LA DUCHESSE.
Mais, je vous le répète, un devoir...

NOTTINGHAM.
Qui vous presse?
Comme vous êtes pâle!... Asseyez-vous, duchesse.

LA DUCHESSE.
Mylord...

NOTTINGHAM, la forçant de s'asseoir.
Asseyez-vous!

LA DUCHESSE, à part.
O mon Dieu!

NOTTINGHAM.
Je pensais
Que mes soins assidus auraient plus de succès;
J'avais cru triompher d'une douleur soudaine!...
Mais vous souffrez toujours, je le vois avec peine.

LA DUCHESSE, à elle-même.
Que faire?

NOTTINGHAM.
J'espérais que vous m'écouteriez.

LA DUCHESSE, avec distraction.
Moi... je suis bien, mylord, très-bien!

NOTTINGHAM.
Vous souriez
Pour rassurer mon cœur, et dissiper ma crainte:
J'en suis reconnaissant; mais c'est trop de contrainte:
On épuise sa force à cacher ses douleurs.
Ce n'est pas moi du moins qui fais couler vos pleurs.
Pourquoi craindriez-vous de les laisser paraître?
C'est pour calmer vos maux que je veux les connaître.
Vous savez si jamais, tyran sombre et jaloux,
J'abusai de mes droits et de mon titre?

LA DUCHESSE.
Vous!

NOTTINGHAM.
L'amour d'un vieux soldat n'effraya point votre âge;
Vous avez librement accueilli son hommage;
Rien ne vous obligeait de former ces liens;
A rendre heureux vos jours il consacra les siens:
Il en est bien payé par vos vertus!

LA DUCHESSE, à part.
Qu'entends-je?
Quels regards!...

NOTTINGHAM.
Et pourtant, cette douleur étrange,
Ces larmes, que parfois il surprend dans vos yeux,
Vos soupirs étouffés, votre front soucieux,
Trahissent un secret qui pèse sur votre âme!...
Vous me le confirez, n'est-il pas vrai, madame?

LA DUCHESSE, se levant.
La reine attend... je veux...

NOTTINGHAM.
Si j'avais deviné
La cause de vos maux? Essex est condamné;
De le sauver en vain j'ai conçu l'espérance...

LA DUCHESSE.
Eh bien?...

NOTTINGHAM.
Pouvez-vous voir avec indifférence
Un trépas dont mon cœur devant vous a frémi?

LA DUCHESSE.
Ah!...

NOTTINGHAM.
Pourquoi vous troubler? Essex est mon ami,
De son malheur sans crime il a pu vous instruire.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous ?

NOTTINGHAM.

Je dis qu'il vient de vous écrire.

LA DUCHESSE.

Lui !...

NOTTINGHAM.

Ne venez-vous pas ici de recevoir
Un billet de sa part ?... Je désire le voir.

LA DUCHESSE.

Mylord !...

NOTTINGHAM.

Vous hésitez ?... Songez-y bien, madame :
La légère faveur que de vous je réclame,
J'ai droit de l'obtenir !... Pourquoi trembler ainsi ?

LA DUCHESSE, à part.

Je suis perdue !

NOTTINGHAM.

Eh bien ! ce billet ?

LA DUCHESSE.

Le voici !

NOTTINGHAM.

(Il lit bas.)

Enfin ! — Ah ! vous pouvez empêcher son supplice,
Et désarmer d'un mot le bras de la justice ?...
Je comprends quel devoir vous chassait de ces lieux.
Oui, vous aviez raison, le temps est précieux ;
Les jours du noble Essex sont en votre puissance ;
Sans vous il périra !... De tant de confiance
Combien le témoignage a dû vous sembler doux !
En échange sans doute il a reçu de vous
Un présent... d'amitié, que je voudrais connaître ?

LA DUCHESSE.

Un présent !...

NOTTINGHAM.

Oui, que sais-je ?... une écharpe peut-être ?

LA DUCHESSE.

Malheureuse ! il sait tout !

NOTTINGHAM.

Vous croyez ?

LA DUCHESSE.

C'en est fait,
Dieu vous l'a révélé cet horrible forfait !
L'affreuse vérité me poursuit et m'accable !
(Elle se jette à genoux.)
Eh bien ! punissez donc une épouse coupable ;
Ne voyez que sa honte, et non pas son remord ;
Frappez-la !

NOTTINGHAM.

Te frapper !... Attends !... Il n'est pas mort !

LA DUCHESSE.

Vous fûtes outragé : point de lâche indulgence !
Sur mon front avili j'appelle la vengeance.
Je bénirai vos coups : je les ai mérités.
Ils seront moins cruels pour moi que vos bontés !
Ah ! lorsque m'égarait un coupable délire,
Dans mon cœur déchiré si vous aviez pu lire !
Vous, que je trahissais, vous plaigniez mes douleurs ;
Votre implacable amour interrogeait mes pleurs ;
Chacun de vos regards irritait ma souffrance ;
A des nuits sans repos des jours sans espérance
Succédaient, et sans cesse invoquant le trépas,
Je détestais mon crime, et n'y renonçais pas !

NOTTINGHAM.

Indigne épouse.

LA DUCHESSE.

Oh ! oui, vous devez me maudire !
Vengez-vous, tuez-moi !... mais que seule j'expire !

NOTTINGHAM.

Seule !...

LA DUCHESSE.

Je ne veux point échapper à vos coups.
Que mon sang répandu suffise à mon époux !
Seule je suis coupable !

NOTTINGHAM.

Oses-tu le défendre ?
Au parlement bientôt l'infâme va se rendre ;
C'est là que son arrêt lui doit être annoncé.
Tu le verras encor !

LA DUCHESSE.

L'échafaud est dressé,
Et je peux l'y soustraire !... Ah ! laissez-moi !

NOTTINGHAM.

Qu'il meure !

LA DUCHESSE.

Non, il ne mourra pas !... Je vous fuirai !

NOTTINGHAM, la retenant.

Demeure !

LA DUCHESSE.

Oh ! ne m'arrêtez pas ! C'est assez d'un remord.
Faut-il que ce soit moi, moi qui cause sa mort !...
J'irai, j'irai chercher le pardon de la reine ;
Mais, sans me dérober aux coups de votre haine,
A vos justes fureurs vous me verrez m'offrir,
Je le jure !... A vos pieds je reviens pour mourir.

NOTTINGHAM.

Sais-tu que chaque mot vient irriter encore
Cette soif de son sang qui déjà me dévore ?
Sais-tu que ton amour perce dans tes douleurs ?
Que je vois un forfait dans chacun de tes pleurs !
Misérable ! tu veux le soustraire au supplice ?
Sur le billot sanglant tu verras ton complice !

LA DUCHESSE.

Je le sauverai !

NOTTINGHAM, la retenant toujours.

Non !

LA DUCHESSE.

Mon Dieu !...

NOTTINGHAM.

Cris superflus,
Tu ne sortiras pas !

LA DUCHESSE.

Ne me retenez plus ;
Laissez-moi l'arracher aux bourreaux !... Grâce ! grâce !

NOTTINGHAM.

Regarde !

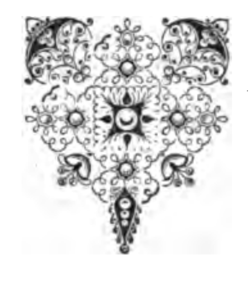
LA DUCHESSE.

Ah ! qu'ai-je vu ?

NOTTINGHAM.

C'est ton amant qui passe !

(On voit, à travers les fenêtres du fond, passer Essex, entouré de soldats. La duchesse est étendue aux pieds de son mari. La toile tombe.)



ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement d'Élisabeth. Des piles de coussins sont disposées à la gauche du théâtre. Au lever du rideau, sept heures sonnent. Les dames d'honneur sont groupées dans l'attitude de la prière. La comtesse de Suffolck est debout devant une grosse Bible.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA, COMTESSE DE SUFFOLCK, LA DUCHESSE DE RUTLAND, ÉLISABETH, assise sur les coussins; DAMES D'HONNEUR DE LA REINE.

ÉLISABETH, à elle-même.

Sept heures!... rien encore!... Il est au parlement;
Le malheureux subit son premier châtiment;
Il entend son arrêt à genoux sur la pierre!

(Haut.)

Et nul message!... Essex!... Achevez la prière,
Comtesse de Suffolck.

ANNA, lisant.

« Je tombe méprisé!
» Ainsi, sur le Liban, tombe un cèdre brisé;
» Et le passant oublie, en foulant son feuillage,
» Que du cèdre naguère il implorait l'ombrage. »

ÉLISABETH, à elle-même.

Qu'entends-je? Ah! s'il succombe, ainsi tous ces flatteurs
Qui portaient à ses pieds leurs hommages menteurs,
Outrageant tour à tour sa puissance éclipsée,
Se vengeront sur lui de leur honte passée.

(Haut à la comtesse.)

Pauvre Essex! — Poursuivez.

ANNA, lisant.

« Gloire à Dieu! Les méchants
» Tomberont sous sa faux comme l'herbe des champs.
» Les œuvres de leurs mains passeront comme une ombre.
» Le Seigneur de leurs jours a mesuré le nombre;
» Aux rêves de l'orgueil il faudra dire adieu.
» C'est l'heure du Très-Haut! Gloire à Dieu! »

ÉLISABETH.

Gloire à Dieu!

ANNA, lisant.

« Mes jours sont poursuivis par les puissants du monde;
» Ils n'ont pas eu pitié de ma douleur profonde.
» Contre eux, dans ma misère, où sera mon support?
» Car j'ai vu préparer les instruments de mort. »

ÉLISABETH, se levant.

Assez! assez! fermez ce livre!... Quel supplice!
Tu sais, Dieu tout-puissant, si je veux qu'il périsse?
Je ne lui demandais qu'un repentir... Eh quoi!
Ne l'obtiendrai-je pas? ne veut-il rien de moi?
Rien!.. pas même la vie!.. Un mot, et je pardonne!

(Aux dames d'honneur.)

Le dira-t-il?..—C'est bien, mesdames... Je m'étonne
Que lady Nottingham ne soit pas avec vous.
A-t-on su quel motif la retient loin de nous?

ANNA.

Avec lord Nottingham la duchesse est sortie.
Sara par la douleur semblait anéantie.
Si la reine commande...

ÉLISABETH.

Il suffit... Écoutez!...
N'entends-je point des pas? Oui, quelqu'un vient. Restez.
Mais qu'on s'écarte un peu. C'est sir Raleigh sans doute.

(Les dames vont se grouper dans le fond.)

Que va-t-il m'annoncer? J'attends et je redoute
Sa présence!

SCÈNE II.

ÉLISABETH, SIR RALEIGH; DAMES D'HONNEUR, dans le fond.

ÉLISABETH.

Approchez. L'ordre que j'ai dicté
Par notre parlement est-il exécuté?

RALEIGH.

Mylord Essex, courbant sa tête criminelle,
Vient d'entendre à genoux la sentence mortelle;
Puis, dans la tour de Londre aussitôt ramené,
Aux soins d'un saint ministre il s'est abandonné,
Et le pieux Aston fait du Dieu qui console
Au cœur du condamné descendre la parole.

ÉLISABETH, à elle-même.

Il veut donc mourir!... lui!...juste ciel!

RALEIGH.

Tout est prêt;
On n'attend plus qu'un mot pour accomplir l'arrêt.

ÉLISABETH.

Ainsi, de mes bontés repoussant l'assistance,
Essex a sans pâlir écouté la sentence!
Et pour moi dans vos mains il n'a rien remis?

RALEIGH.

Rien.

ÉLISABETH, à elle-même.

Il ose jusqu'au bout me dédaigner!... Eh bien!
Je n'écouterai plus, ingrat, que ma colère,
Et je me souviendrai qu'Henri-Huit est mon père.
(Haut.)
Tu l'as voulu!... Devant un sujet révolté
C'est trop longtemps du trône abaisser la fierté.
Je dois à mes sujets une égale justice;
Ne soyons plus que reine, et qu'il marche au supplice!
C'en est fait, sir Raleigh, je l'ordonne.
(Raleigh fait un mouvement pour sortir.)
Arrêtez!
(A elle-même.)
Il va peut-être encore implorer mes bontés?...
Ce pouvoir souverain dont je suis revêtue,
Craignons d'en abuser!... Avec un mot je tue...
Mais les rois ne sont point à l'abri du remord;
Dieu seul donne la vie, et nous donnons la mort!
Je tremble! A quels tourments l'ingrat livre mon âme!
Je veux être une reine, et ne suis qu'une femme!
Je balance, j'attends... Personne ne viendra!
Il méprise mes dons, il me hait... il mourra!...
Mais que dis-je? Sans doute, à son heure suprême,
Sa dernière pensée est à celle qu'il aime;
Il l'appelle... Et pour moi pas un seul souvenir!
Rien, rien, que le mépris!... Il est temps de punir!
Allez, Raleigh, allez; que l'arrêt s'accomplisse:
Pour la dernière fois j'ordonne son supplice!

SCÈNE III.

ELISABETH; DAMES D'HONNEUR, dans le fond.

ÉLISABETH.

(Elle se jette dans un fauteuil, à la droite de l'acteur.)
Tout est fini!... mes yeux ne le reverront plus!
Heureux d'exécuter mes ordres absolus,
Ces lords, ces courtisans qu'avait armés l'envie,
Bénissent tous l'arrêt qui condamne sa vie.
Mais ceux qu'à la victoire il guida tant de fois,
Ce peuple, à qui son nom rappelle tant d'exploits,
Ils pleurent!... Sous sa gloire a disparu son crime.
Le bourreau se détourne en voyant la victime;
Il respecte ses jours... et je les ai proscrits!
(Elle se lève.)
Eh bien! l'arrêt est juste... Il l'a voulu... Quels cris!

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, ANNA, COMTESSE DE SUFFOLCK, LA DUCHESSE DE RUTLAND; DAMES D'HONNEUR; LA DUCHESSE DE NOTTINGHAM, accourant, pâle, échevelée, et se jetant aux pieds de la reine.

LA DUCHESSE.

Ah! de grâce: arrêtez! S'il en est temps encore,
Qu'on épargne ses jours!

ÉLISABETH.

Que vois-je?

LA DUCHESSE.

Il vous implore.
Votre anneau... le voilà! C'est moi... c'est moi...

ÉLISABETH.

Grand Dieu!
Cet anneau dans vos mains! A quelle heure? en quel lieu
Vous l'a-t-il donc remis?

LA DUCHESSE, se relevant.

O madame! par grâce,
Ne m'interrogez pas! L'heure fuit, le temps passe!
Il va mourir!...

ÉLISABETH, à un page.

Allez, qu'on l'épargne, courez!
(Le page sort.)
Pourquoi cette pâleur, et ces yeux égarés?...
Un horrible soupçon a passé dans mon âme!
Eh quoi! l'anneau d'Essex aux mains de cette femme!..
(S'approchant de la duchesse.)
Duchesse!...

LA DUCHESSE, comme sortant d'un songe.

Vos bontés embelliront son sort:
Qu'il vous aime, et qu'il vive!... Ah! que vois-je!

SCÈNE V.

Sir RALEIGH, Lord CÉCIL, ÉLISABETH, le Duc de NOTTINGHAM, la Duchesse de NOTTINGHAM, ANNA, Comtesse de SUFFOLCK, la duchesse de RUTLAND; Membres du Parlement, Lords, Pages, Dames d'honneur, etc.

NOTTINGHAM.

Il est mort!

ÉLISABETH.

Malheureuse!

LA DUCHESSE, tombant sur un siége.

O Dieu!

ÉLISABETH.

(A la duchesse.)

Mort! — Mais toi, parle! A quel titre
De ses jours et des miens te rendait-il l'arbitre?
Au fer de ses bourreaux tu pouvais l'arracher;
Misérable!... qui donc a pu t'en empêcher?
Pourquoi tarder?... Sais-tu quels forfaits je soupçonne?
Parle! parle!...

NOTTINGHAM, s'avançant.

Madame.....

LA DUCHESSE, se jetant entre la reine et son mari.

Arrêtez!... Non, personne,
Personne, croyez-moi, n'a retenu mes pas:
Seule, je l'ai tué!... J'ai voulu son trépas!

ÉLISABETH.

Toi!... Quel amas d'horreurs! quel effroyable abîme!
Où porter mes regards sans rencontrer un crime?...
Le haïssais-tu?

LA DUCHESSE.

Moi, le haïr?...

ÉLISABETH.

Tu l'aimais!

LA DUCHESSE.

Ah!....

ÉLISABETH.

Dieu peut pardonner!... mais moi jamais! jamais!
Le plus affreux supplice....

LA DUCHESSE.

Oh! vous êtes vengée!
La mort est là!...

ÉLISABETH.

Va-t'en!

NOTTINGHAM.

Vous fûtes outragée;
Mais il vous reste encore un coupable à punir,
Reine! Vous demandiez qui l'osa retenir:
C'est moi!....

ÉLISABETH.

Dieu tout-puissant!

NOTTINGHAM.

Que rien ne vous arrête:
Frappez! Essex est mort, et j'apporte ma tête.

ÉLISABETH.

Laisse-moi! Cette femme est encore en ces lieux!
Qu'elle parte!

LA DUCHESSE.

Je meurs!

ÉLISABETH.

Qu'on l'ôte de mes yeux!
(On emmène la duchesse.)
Et toi, vil meurtrier, sors d'ici! Je te chasse!

NOTTINGHAM.

Vous! me chasser!.. La mort! Je ne veux point de grâce.
J'ai vengé mon affront, je me livre à vos coups:
Frappez un vieux soldat.... plus outragé que vous!

ÉLISABETH.

Malheureux! dans son sang ta haine est assouvie!
Va-t'en, par grâce!...
(Nottingham sort, suivi de quelques gardes.)

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, Lord CÉCIL, Sir RALEIGH, ANNA, Comtesse de SUFFOLCK, la Duchesse de RUTLAND; Lords, Courtisans, Membres du Parlement, Dames d'honneur, Pages, Gardes.

ELISABETH, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Essex me demandait la vie!
Du fond de sa prison implorant mon secours,
Je le vois!... Il attend que je sauve ses jours!
Il songe à ma promesse, et mon nom le console!...
J'ai chargé le bourreau d'acquitter ma parole.
Sans doute en m'accusant le malheureux est mort!...
Je ne survivrai point à cet affreux remord.
(Elle se relève.)

ANNA.

Prenez pitié de nous, reine, daignez nous suivre;
Vivez pour vos sujets.

ÉLISABETH.

Que parles-tu de vivre?
Où veut-on m'emmener?... Allez!... je reste ici!
Vos soins, je n'en veux pas!... Ma place, la voici!

(Elle se jette sur les coussins.)

LORD CÉCIL.

Reine, nous respectons vos douleurs... mais, madame,
Vous portez la couronne, un peuple vous réclame;
A vos jours précieux son destin est lié:
La fille d'Henri-Huit ne l'a pas oublié.

ÉLISABETH.

A qui viens-tu parler de grandeur souveraine?
Regarde-moi, Cécil!.... ai-je l'air d'une reine?
Tout est fini: va-t'en! je n'ai plus de sujets.
Que me font vos traités, vos guerres, vos projets?
Voilà mon trône!... ici que mon règne s'achève!

LORD CÉCIL.

Nous tombons à vos pieds! Vivez!

(Tout le monde se met à genoux.)

ÉLISABETH.

Qu'on se relève!
Sortez!... De mon pouvoir le dernier jour a lui:
Jacque est roi d'Angleterre... adressez-vous à lui.

(Elle retombe sur les coussins.)



EXAMEN CRITIQUE,

PAR M. DUVIQUET.

La voici encore, pour la cinquième ou sixième fois depuis peu d'années, cette Élisabeth, cette fille de Henri VIII, à qui notre Henri IV assure si galamment qu'elle n'appartient à son sexe que par les appas, et que l'Europe la compte au rang des plus grands hommes. Il y a un peu de diplomatie gasconne dans le compliment; le ciel, suivant Voltaire, avait formé Élisabeth pour régir des états; mais la nature, suivant l'histoire, ne l'avait pas conformée de manière à transmettre à des héritiers de son sang le talent de régner; et par un hasard qui semble une réparation de la Providence, sa couronne passa au fils d'une victime de sa jalousie féminine et royale. De tous les torts de l'infortunée Marie, le plus grand, aux yeux d'Élisabeth, avait été celui de la surpasser en grâces et en beauté.

Élisabeth fut donc femme; et le nom qu'elle donna à l'une des provinces de l'Amérique anglaise n'est, au dire de tous les historiens impartiaux, qu'une déception hypocrite à laquelle elle était assurée qu'il ne serait jamais donné de démenti public. C'est aussi la femme bien plus que la reine qui se montre dans la nouvelle tragédie de M. Ancelot. C'est son amour pour le comte d'Essex, ce sont les fureurs d'une amante outragée, délaissée, immolée à une rivale; c'est le combat d'une passion ancienne, mais encore vivante, contre une vengeance armée du souverain pouvoir, et colorée d'un prétexte d'intérêt public et de bien de l'état, qui se développent dans ce drame.

Le sujet n'est pas neuf : sans parler de l'*Essex* de Thomas Corneille, et du *Bajazet* de Racine, M. Ancelot lui-même ne méconnaîtrait pas les rapports qui existent entre la czarine Hélène et la reine Élisabeth, entre Obolenski et le comte d'Essex, entre son orpheline Olga, et la jeune et brillante duchesse de Nottingham. Dans les quatre ouvrages que je viens de nommer, le fond se ressemble; il est impossible de se le dissimuler; cependant un homme de goût et de talent, tel que M. Ancelot, n'a pas pu vouloir refaire ce que d'autres avaient fait avant lui, ce qu'il avait fait lui-même. Il a dû entrevoir des différences sensibles dans des sujets analogues; il a compris que, dans les mœurs, dans les incidents, et surtout dans la manière d'écrire, il existait des variétés et des nuances innombrables, prêtant aux sujets en apparence les plus identiques une physionomie spéciale qui s'oppose à ce qu'on les confonde.

> Facies non omnibus una
> Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Qui reconnaîtrait la *Sémiramis* de Crébillon dans celle de Voltaire, son *Catilina* dans *Rome sauvée*, son *Électre* dans *Oreste*, et même dans cette *Clytemnestre*, où le fier génie d'Alfiéri a inspiré à M. Soumet une tragédie qui a paru encore nouvelle, après celles de deux des plus grands maîtres de notre scène?

Les Anglais de M. Ancelot ne sont ni les Turcs de Racine, ni les Moscovites d'*Olga*. Ils ne sont pas davantage les Anglais de Thomas Corneille, fort ignorant, malgré le voisinage de l'époque et des lieux, des faits et des usages qu'il devait peindre d'après nature, et qui ne lui ont fourni qu'une aventure romanesque et des portraits de fantaisie.

M. Ancelot sait de quoi et de qui il parle; il a consulté de bons mémoires, et, sans garantir l'exactitude de plusieurs détails qu'il a acceptés de confiance, et sur des traditions plus ou moins authentiques, on ne lui contestera pas du moins l'avantage de ne point marcher au hasard, de ne point parler de l'Angleterre, ainsi que le fait Thomas Corneille, comme de l'empire de Maroc et du Mogol; de ne pas traiter les premiers seigneurs du royaume comme des hommes obscurs et inconnus; et il a, pardessus tout, le mérite, refusé à son devancier, d'être toujours élégant, pur, harmonieux. C'est à ce dernier titre principalement qu'il l'emporte sur lui; s'il s'agit de poésie et de versification, il n'y a plus de parallèle possible entre les deux écrivains : la distance entre eux est incommensurable.

Dans le plan de M. Ancelot, c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'amour outragé, bien plus que la révolte et les complots de l'amant volage, qui forme le nœud et qui amène la catastrophe. Il en résulte que les scènes d'intérieur, et en quelque sorte de boudoir, y occupent une place importante, et que par suite le langage ne se soutient pas toujours à la hauteur de la tragédie. C'est, à ce qu'il paraît, une concession faite à un système impérieux et exigeant, qui a déjà obtenu quelques avantages du même genre dans les ouvrages d'autres poëtes d'un très-grand mérite. C'est une faiblesse qu'il faut pardonner à la dépendance nécessaire d'un auteur qui n'écrit que pour réussir, et qui espère désarmer son ennemi en arborant un petit échantillon de ses couleurs. L'auteur se trompe, car l'adversaire n'est pas dupe; il veut tout ou rien. Soyez complétement novateur, ou plutôt restez sans partage fidèle à votre culte. L'estime pour votre courage vous dédommagera de la perte de quelques suffrages vacillants, d'une approbation toujours équivoque, parce qu'elle est toujours mêlée de défiance ou de jalousie; votre talent y gagnera. On fait toujours mal ce qu'on fait contre sa conscience; et puis, qu'arrive-t-il le plus souvent? C'est que les morceaux arrachés à une molle condescendance ne se rattachent presque jamais au sujet. Ils y entrent de force; on sent la contrainte qui les a dictés. Que M. Ancelot lui-même en soit juge.

Dans le premier acte, il place un éloge pompeux de Shakspeare. Pour justifier ce placage, il introduit une vieille duchesse qui exhale sa bile puritaine sur la comédie en général, et particulièrement sur les drames tant soit peu licencieux du bon William. Une jeune dame d'honneur ne partage point, comme de raison, les scrupules de la douairière, et prend en main la défense du poëte, protégé de la reine. Assurément une dissertation de ce genre a pu avoir lieu dans les appartements de Westminster. Quel rapport a-t-elle à la tragédie? Mais M. Ancelot a cru utile de faire une profession de foi sur Shakspeare. C'est là tout le secret de la tirade.

Au commencement du second acte, les dames d'Élisabeth s'occupent à examiner des étoffes précieuses, qu'elles destinent en présents à la reine pour le jour prochain de sa fête. C'est une scène de courtisanerie, et rien de plus. Que fait cette petite galanterie domestique au terrible événement qui se prépare?

La reine entre, et remarque sur le front de ces dames une parure insolite. D'où viennent ces brillants diadèmes? C'est une mode de France récemment importée en Angleterre. Le bandeau de la duchesse de Nottingham frappe plus particulièrement l'attention d'Élisabeth. La duchesse s'empresse de le détacher de ses cheveux et de le lui offrir. Élisabeth l'accepte, se met devant une glace, et en décore complaisamment sa tête royale. On croit que cet incident aura des suites; il n'en est plus question. Était-ce la peine de distraire le spectateur par ce trait de coquetterie puérile? Tout cela est écrit, et c'est là que j'en voulais venir, en style qui contraste avec le langage tragique, avec le ton soutenu des autres parties de l'ouvrage. Tout cela lui est étranger, ralentit la marche de l'action, et, loin de servir les intérêts du poëte, suffirait peut-être pour justifier l'espèce de froideur qui règne dans les deux premiers actes. Mais là aussi, et je m'empresse de le reconnaître, s'arrête l'inquiétante tranquillité des spectateurs. A dater du troisième acte, la rapidité et l'intérêt de l'ac-

tion forcent les applaudissements et entraînent tous les suffrages.

Ce n'est pas qu'à mon sens il n'y ait beaucoup à louer dans ces deux actes. Dès sa première entrevue avec Essex, Élisabeth révèle avec un art infini le motif secret qui la lui a fait désirer, et les réponses de son ancien amant ne trahissent que trop le sentiment secret qu'il cherche à dissimuler. La reine attend une protestation d'amour; Essex ne proteste que de son dévouement politique; il ne rêve que gloire, que combats. Ce n'est pas là ce que demandait Élisabeth. *Il ne veut pas m'entendre !* s'écrie-t-elle avec l'accent concentré d'une indignation douloureuse. Elle renvoie Essex dans sa maison. Ce n'est pas encore son arrêt de mort; mais le Parlement a ordre de s'assembler, et de juger l'amant perfide qui a le malheur d'être en même temps un rebelle. Le duc de Nottingham préside l'assemblée... Il est sept heures du soir... La séance sera longue. Ainsi se trouve expliquée la visite nocturne d'Essex à la duchesse; situation hasardée, mais dont la vivacité est dissimulée par l'adresse du poëte, habile à manier les formes du langage, comme à faire entendre parfaitement ce qu'il lui serait impossible d'exprimer.

Cependant Nottingham a pris seul dans le Parlement la défense d'Essex. On vient de voir de quelle manière le malheureux époux était, dans le même moment, récompensé de son zèle officieux. On pourrait remarquer qu'indépendamment du procédé, qui n'est pas délicat, Essex choisit assez mal l'heure de son rendez-vous, et que, comme nous le dit fort gaiement le Labranche de *Crispin rival*, il s'amuse à la bagatelle, quand sa tête est en jeu devant le Parlement, et qu'il y est en effet condamné à mort.

La sentence, pour recevoir son exécution, doit être revêtue de la signature de la reine; c'est Nottingham qui la lui apporte. Élisabeth, après lui avoir reproché, assez amicalement toutefois, de s'être porté pour le défenseur d'un rebelle, ne lui laisse pas ignorer que c'est l'ingrat, le perfide dont elle signera avec joie la mort. Nouveaux efforts du duc pour fléchir la colère d'Élisabeth. Ce sont les ennemis d'Essex qui lui imputent ces nouveaux torts. J'en ai la preuve, s'écrie Elisabeth. Essex a passé la nuit hors de sa maison, où j'avais envoyé l'ordre de l'arrêter. Au retour de l'aurore, il rentrait chez lui, enveloppé d'un manteau *sombre*. On a saisi une écharpe mystérieuse, un gage d'amour qu'il serrait sur son cœur. Voilà cette écharpe.

Quel coup de foudre pour Nottingham! Cette écharpe fatale, il la reconnaît; *invisible témoin*, il a vu sa femme y travailler. C'est bien la même, c'est celle

Où, sous sa main agile,
L'or fixait l'émeraude et la perle fragile.

Sûr de son déshonneur, il ne respire plus que la vengeance. L'ami dévoué a fait place à l'ennemi implacable. Il ne demande qu'une grâce, c'est que la reine consente à accorder pour quelques instants la liberté à Essex :

Je veux encor le voir à la clarté des cieux.

La reine, se méprenant sur ses intentions, lui refuse la faveur demandée :

...Il mourra seul, sans avoir un ami.

Cependant Nottingham brûle d'avoir une explication avec la duchesse. Celle-ci vient de recevoir d'Essex une lettre dans laquelle le malheureux condamné la presse de remettre à Élisabeth un anneau dont le matin même il lui a fait le sacrifice, et à la vue duquel la reine, fidèle à d'anciens serments, ne pourra se dispenser de lui accorder sa grâce. L'arrivée imprévue de la reine empêche la duchesse de lire le billet. Élisabeth se rappelle sa promesse; elle est étonnée, furieuse, que l'anneau ne lui soit pas encore renvoyé. Enfin elle s'arrête au parti du désespoir. L'ordre de hâter l'exécution est remis à sir Raleigh, le plus ardent ennemi du comte d'Essex.

C'est dans ce moment décisif que Nottingham, resté seul avec sa femme, obtient d'elle, avec l'aveu de son crime, la remise de la lettre qu'Essex lui a écrite. Il a la froide cruauté de lui en donner lecture. L'infortunée veut se précipiter dans

l'appartement de la reine, pour lui remettre le gage du salut de son amant; Nottingham la retient, la force de s'asseoir, et ne lui rend sa liberté qu'après lui avoir montré, dans le fond du théâtre, Essex marchant à l'échafaud entre une haie de soldats.

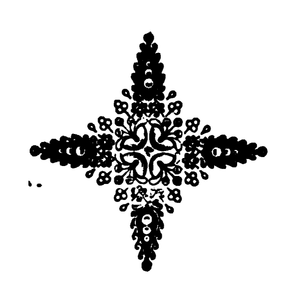
L'effet de ce quatrième acte était immanquable; aussi, grande a été l'émotion, et bien des beaux yeux, par humanité sans doute, et peut-être un peu par sympathie, se sont mouillés de larmes. Au cinquième acte, la reine, qui ne connait pas encore l'exécution, flotte incertaine entre ses anciens souvenirs, et le besoin de la vengeance. Des cris déchirants frappent ses oreilles; ce sont les cris de la duchesse, hors d'elle-même, échevelée, qui vient, en se précipitant aux pieds de la reine, lui remettre l'anneau libérateur. Il est trop tard, l'arrêt est exécuté; c'est Nottingham qui l'annonce. La duchesse s'évanouit. On l'emporte mourante; quelques mots ambigus donnent à penser qu'elle s'est empoisonnée. La reine elle-même tombe sur des coussins, et elle se croit proche de sa fin. Les grands la conjurent de vivre pour le bonheur de ses sujets.

Milords, de mon pouvoir le dernier jour a lui;
Jacque est roi d'Angleterre; adressez-vous à lui!

Ce sont les dernières paroles d'Élisabeth; ce sont aussi les derniers vers de la tragédie.

L'intention de l'auteur, dans cette scène, a été évidemment de reproduire le beau tableau de M. Paul Delaroche, qui orne aujourd'hui l'une des salles du conseil d'état. D'autres essais de la même nature ont été infructueusement tentés sur différents théâtres. L'expérience, d'accord avec la réflexion, prouve qu'il n'y a rien à conclure de l'effet théâtral à l'effet pittoresque.

Les observations que j'ai adressées à M. Ancelot sur les détails d'intérieur, qui, suivant moi, sont une superfétation dans les deux premiers actes de sa tragédie, m'ont été inspirés par ma conscience, ou, si l'on veut, mes préjugés classiques. Je voudrais, je l'avoue, qu'un homme du talent de M. Ancelot ne fît point de concessions aux exigences de ce qu'on appelle l'école moderne; je voudrais qu'il luttât contre les envahissements des prétendus novateurs. Qui pourrrait mieux que lui mettre un poids dans la balance, avec la sûreté de son goût, l'éloquence de son langage poétique, l'élégante clarté de son style? Les applaudissements du public lui sont acquis, les suffrages des lecteurs ne lui manqueront point. Qu'il pardonne au vieux critique l'austérité puritaine de ses conseils.



UN MARIAGE D'AMOUR,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS LE 8 MAI 1850. — REPRISE EN 1852.



UN MARIAGE D'AMOUR.

PERSONNAGES.

Le Comte ARTHUR D'AIGLEMONT.
LÉON DE MONVAL.
BERTRAND, sergent d'artillerie, père de Charlotte.
PIERRE MOULIN, garçon boulanger, conscrit, filleul de Bertrand.
Un Domestique.
La Comtesse D'AIGLEMONT, mère d'Arthur.
La Baronne D'ALBY.
CHARLOTTE BERTRAND, couturière.
Madame DUTOUR, sa cousine, revendeuse à la toilette.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon dans l'hôtel du comte d'Aiglemont. — Guéridon à droite de l'acteur; un secrétaire à gauche. — Porte au fond; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Baronne D'ALBY, la Comtesse D'AIGLEMONT, le Comte ARTHUR D'AIGLEMONT.

LA COMTESSE.

Ma chère baronne, pour une femme qui a couru la poste durant trois jours et trois nuits, vous êtes d'une fraîcheur admirable.

LA BARONNE.

La joie de nous revoir me fait oublier la fatigue.

LA COMTESSE.

Ce voyage à Nice vous a mise en état de défier un hiver de Paris avec tous ses bals et toutes ses fêtes; et, pour accompagner dans le monde une jeune veuve aussi jolie que vous, il faut avoir renoncé comme moi à toutes prétentions, avoir pris son parti d'être vieille.

LA BARONNE.

Vous vous êtes bien pressée.

LA COMTESSE.

J'ai vu qu'il y avait dans la société une place à prendre, celle de vieille femme; personne ne veut l'occuper; je me trouve bien de m'en être emparée avant que le monde ne me la destinât; j'ai gagné ainsi des amies parmi les jeunes femmes, et la connaissance que j'ai acquise de leur caractère m'aidera à diriger le choix de mon fils : n'est-il pas vrai, Arthur?

ARTHUR.

Ma mère!...

LA COMTESSE.

Je l'avoue, il est une espérance qui peut encore embellir ma vieillesse; vous la connaissez.

ARTHUR.

Je vous en prie, ma mère!...

LA COMTESSE.

Oui, Arthur! il faut qu'une femme aimable et jeune vienne animer notre retraite. Chaque jour qui s'écoule enlève quelque chose à la gaieté de mon caractère; et le vôtre, mon ami, a tout le sérieux de notre époque. La raison est la folie de ce siècle.

LA BARONNE.

Il me semble pourtant qu'avec le titre de comte, vingt-cinq ans, et quarante mille livres de rentes, a de quoi prendre la vie gaiement. Tant de gens sont obligés d'être heureux à moins!

LA COMTESSE.

Bon! pense-t-on à être heureux à présent?

ARTHUR.

Ma mère, vous êtes sévère pour notre époque.

LA BARONNE.

J'espère vous raccommoder avec elle; et, d'abord, pour égayer cette matinée, venez avec moi; nous ferons un tour de promenade au bois de Boulogne; puis vous permettrez que j'entre dans quelques magasins; je suis arriérée de trois mois sur les modes! pas la moindre élégance à Nice!.. de vrais malades!.. Je n'irai plus à de pareilles eaux. Je ne saurais de quinze jours me montrer dans un salon... Pendant cette retraite forcée nous ferons des lectures, de la musique; je veux me mettre au courant de tout, car après les toques d'Herbaut et les robes de Victorine, l'esprit et les talents sont encore ce qui réussit le plus dans le monde. (*A Arthur.*) Vous nous accompagnerez, n'est-ce pas?

ARTHUR.

Pardon, mille fois!... mais je ne puis être des vôtres aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Arthur, quels sont donc ces nouveaux amis qui occupent tout votre temps, et que je ne connais pas? Voudriez-vous, mon fils, vous éloigner de la bonne compagnie?

ARTHUR.

Ma véritable place est-elle donc au milieu des cercles futiles occupés de chasse, de chevaux et de modes nouvelles? Aurais-je tort, à vos yeux, ma mère, si je me rapprochais de gens abaissés peut-être par la fortune, mais élevés par leurs sentiments?

LA BARONNE, à part.

Mon Dieu! qu'il est devenu singulier!

LA COMTESSE.

Croyez, mon fils, que ma tendresse seule...

ARTHUR.

Veuillez vous en rapporter aux principes que j'ai reçus de vous, et à mon désir de vous complaire! J'ai quelques affaires ce matin; mais je vous reverrai bientôt.

LA COMTESSE.

Vous nous donnerez votre soirée?

LA BARONNE.

Je vous montrerai les croquis que j'ai faits pendant mon voyage, et nous étudierons ensemble quelques airs de Meyer-Beer.

ARTHUR.

Je serai à vos ordres.

LA COMTESSE.

Depuis votre départ, il n'a pas ouvert un piano, ni touché un crayon : il est vrai qu'il n'était presque jamais ici; votre séjour dans l'hôtel me procurera un double bonheur.

UN DOMESTIQUE.

Madame Dutour demande si madame veut voir quelques objets qu'elle apporte.

ARTHUR, à part.

Madame Dutour! ah, mon Dieu! sortons. (*Haut.*) Permettez, mesdames, que je vous quitte.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LA COMTESSE.

LA BARONNE, à la comtesse.

Faites entrer, je vous prie, j'ai tant d'emplettes à faire!

LA COMTESSE, au domestique.

Qu'elle entre. (*A la baronne.*) Je vous la recommande; je prends à sa famille un intérêt tout particulier.

LA BARONNE.

Il suffit. Je lui donne ma pratique. Mais, mon Dieu! que votre fils est changé!

LA COMTESSE.

Vous savez qu'il a toujours été sérieux.

LA BARONNE.

Oui; mais aujourd'hui, il est inquiet, préoccupé.

LA COMTESSE.

L'agitation de l'amour ressemble quelquefois à l'inquiétude.

LA BARONNE.

De l'amour? lui!... c'est possible; mais certainement ce n'est pas pour moi.

LA COMTESSE.

Détrompez-vous, ma chère Angeline : son amour, les désirs, les espérances qu'il a conçus, il m'a tout confié quand vous êtes devenue libre. Il voulait vous suivre à Nice; mais cela n'était pas convenable, et, pour parler de mariage, j'ai voulu attendre que votre deuil fût fini. Soyez sûre qu'Arthur vous aime.

LA BARONNE.

Vous permettrez du moins que, pour lui répondre, j'attende qu'il m'ait parlé.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame Dutour.

SCÈNE III.

LA BARONNE, LA COMTESSE, MADAME DUTOUR, portant des cartons.

LA COMTESSE.

Entrez, madame Dutour; voici une jeune dame qui s'arrangera de quelques objets; je lui ai dit tout l'intérêt que je prends à vous.

MADAME DUTOUR.

Madame la comtesse est bien bonne. Aussi, elle peut compter sur mon zèle. C'est elle qui a l'étrenne de toutes mes nouveautés. Voici, par exemple, des rubans qui arrivent de Lyon : on n'en trouverait pas de semblables dans tout Paris. (*Elle ouvre ses cartons.*) Madame la marquise de Lussau m'en voudrait à la mort si elle savait que quelqu'un les a vus avant elle; car je sers madame de Lussau : j'ai de très-belles pratiques, et tout le monde vous dira que pour les corsets, la probité et le rouge végétal, madame Dutour ne laisse rien à désirer.

LA BARONNE.

Madame Dutour, avez-vous des gants de Suède?

MADAME DUTOUR.

Sans doute : première qualité, arrivant de Saint-Pétersbourg.

LA BARONNE, riant.

Ah!... eh bien! une douzaine de gants de Suède de Saint-Pétersbourg.

LA COMTESSE.

Comment va votre cousine, Charlotte Bertrand? Est-elle entièrement guérie?

MADAME DUTOUR.

On le serait à moins; et je voudrais avoir l'argent de tous les juleps, de tous les consommés qu'elle a pris. Celle-là peut se vanter d'avoir été soignée!..... Un médecin qui venait en voiture, et le fils de madame la comtesse qui payait tout!... C'est tout de même heureux pour la famille cet accident-là.

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc?

LA COMTESSE.

C'est tout une histoire. Il y a six semaines, mon fils traversait la rue Saint-Honoré en tilbury; il avait un cheval anglais fort vif. Une jeune fille (ces gens qui vont à pied sont si imprudents!) passe au moment où le cheval était lancé...

LA BARONNE.

Oh! mon Dieu!

LA COMTESSE.

Arthur le retint assez vite pour qu'il ne la touchât que légèrement: elle tomba pourtant; et, dans sa chute, un vaisseau se rompit dans la poitrine, ce qui donna pendant quelque temps des inquiétudes pour sa vie.

LA BARONNE.

Cette pauvre petite!... Mais elle est guérie?

MADAME DUTOUR.

Elle doit sortir aujourd'hui pour la première fois, et sans doute elle viendra remercier madame la comtesse; car elle n'a manqué de rien, grâce à Dieu!.. Vous savez que, pendant tout le temps de sa maladie, il lui était défendu de parler : pas un mot!... c'était pitié!... heureusement que j'allais de temps en temps, le soir, lui conter les nouvelles du quartier. Et puis, on m'a dit que monsieur le comte y venait tous les jours! moi, je ne l'ai jamais vu, parce que mon commerce me retenait aux heures où il y allait, et j'en suis bien fâchée, car je voudrais le connaître, monsieur votre fils qui est si bon!... Enfin, ça désennuyait un peu ma cousine; nous autres pauvres gens, nous ne sommes pas habitués à ne rien faire.

LA BARONNE, à part.

Monsieur le comte y allait tous les jours! (*Haut.*) Elle est jolie?

MADAME DUTOUR.

C'est la beauté de la famille... et dans les Bertrand (car je suis une Bertrand de mon nom de fille) le sang est très-beau! Quoique ce soit une ouvrière qui n'a que son aiguille, ça a déjà été recherché en mariage, et je crois bien qu'elle a quelque chose dans le cœur pour Pierre Moulin, garçon boulanger et filleul du père Bertrand.

LA BARONNE.

Ah! vous croyez?

MADAME DUTOUR.

On a de l'expérience, et on ne se trompe guère là-dessus. Figurez-vous que j'ai beau dire, je ne peux pas distraire ma cousine.

LA BARONNE.

Et vous pensez que c'est pour Pierre Moulin?

MADAME DUTOUR.

Certainement : mais le pauvre garçon est arrivé hier du pays, où il était allé pour la conscription, et il a eu le malheur de tirer le numéro *un* ! Il est sûr de son affaire celui-là. Vous sentez bien que ce n'est pas un garçon boulanger qui peut acheter un remplaçant ; ah ! si le père Bertraud avait pu !... ce mariage lui tenait au cœur... il aime tant sa famille ! Mais un ancien sergent, qui n'a que sa solde de retraite et les deux cent cinquante francs de sa croix, ça n'est pas grand'chose !... Et attendre que Pierre ait fait ses huit ans.... c'est bien long pour une jeunesse.

LA COMTESSE.

Il me vient une idée : rassurez votre cousine ; son prétendu ne partira pas.

MADAME DUTOUR.

A-t-elle du bonheur cette fille-là !

LA BARONNE.

Madame Dutour, ces trois pièces de rubans, dix douzaines de gants blancs, et tous ces divers objets. Faites porter cela dans mon appartement.

MADAME DUTOUR.

Je vais les porter moi-même.

LA COMTESSE.

Moi, ces gants de couleur.

MADAME DUTOUR.

Est-ce tout pour aujourd'hui, mesdames ?

LA COMTESSE.

Oui ; faites ma commission près de votre cousine.

MADAME DUTOUR.

Certainement, madame la comtesse. Ah ! vous n'avez pas affaire à des ingrats ! Le père Bertrand se mettrait au feu pour vous et pour monsieur le comte, qui a été son commandant. Car il n'y a pas plus de cinq ans que le père Bertrand ne sert plus ; il était sergent de canonniers dans le régiment de monsieur le comte. Comme on se retrouve pourtant !... Ces dames n'ont plus besoin de rien ?... J'ai bien l'honneur de les saluer.

LA COMTESSE.

Bonjour, madame Dutour.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Êtes-vous prête ? partons-nous, chère baronne ?

LA BARONNE, rêvant.

Il est trop tard : je me sens fatiguée ; veuillez remettre notre course à demain.

LA COMTESSE.

Comme il vous plaira.

LA BARONNE, à part.

Il y allait tous les jours.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une jeune fille et un ancien militaire, amenés par monsieur le comte, demandent si madame la comtesse veut les recevoir.

LA COMTESSE.

C'est sans doute la petite Bertrand et son père. Qu'ils entrent.

LA BARONNE.

Ah !... (*A part.*) Je vais donc la voir.

SCÈNE V.

BERTRAND, CHARLOTTE, ARTHUR, LA COMTESSE, LA BARONNE.

ARTHUR, à part.

La baronne est encore là ! (*Haut.*) Ma mère, je vous présente un ancien camarade, et mademoiselle sa fille, à qui mon imprudence a failli être si funeste. Il y a déjà longtemps que je désirais vous faire faire sa connaissance ; mais elle sort aujourd'hui pour la première fois.

LA COMTESSE.

Bonjour, mon enfant ; commencez-vous à vous rétablir ?

CHARLOTTE.

Oui, madame ; je vais bien.

ARTHUR.

Asseyez-vous donc, mademoiselle.

LA BARONNE, à part.

Que d'empressement !

LA COMTESSE.

Je suis charmée qu'enfin vous soyez mieux.

BERTRAND.

Bah! la voilà maintenant meilleure que neuve, grâce aux soins du commandant.

ARTHUR.

Ma mère, voici une vieille moustache à qui je dois la vie : c'est le brave Bertrand ; il a reçu certain éclat d'obus qui devait m'appartenir.

LA BARONNE.

Cela fait mal un éclat d'obus ?

ARTHUR.

Cela tue assez souvent.

LA COMTESSE.

C'est très-beau, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Ma foi, madame, vous en auriez fait autant à ma place ; un obus tombe dans la batterie aux pieds du commandant; je me dis : Si le commandant est tué, qui est-ce qui commandera la batterie ? au lieu que, si je suis tué, il y a d'autres pointeurs. Là-dessus, je me jette sur le commandant, et je le serre comme une nouvelle mariée.

ARTHUR.

Et vous avez eu une cuisse cassée.

BERTRAND.

Bah !.. on l'a raccommodée, et elle va à peu près.

LA COMTESSE.

Vous n'avez qu'une fille, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

C'est tout mon bien.

ARTHUR.

Ma mère, vous ne vous attendez pas à la surprise que mademoiselle vous a préparée : c'est un voile qu'elle a brodé pour vous.

BERTRAND.

Elle y travaillait sur son lit ; je lui disais quelquefois : Charlotte, tu vas te faire du mal! elle répondait : C'est égal! c'est pour la mère de monsieur Arthur.

CHARLOTTE, présentant le voile.

Si madame veut bien l'accepter ?...

LA COMTESSE.

C'est vraiment très-bien !... (*A la baronne.*) Regardez donc ?

LA BARONNE.

C'est charmant !... mais il a fallu bien du temps pour faire cette broderie.

ARTHUR.

Vous vous serez fatiguée ?

CHARLOTTE.

Non! ça m'occupait et m'empêchait d'avoir du chagrin quand j'étais seule.

LA BARONNE.

Du chagrin !... lorsque M. Arthur n'était pas là peut-être ?

CHARLOTTE.

Oui; car il était si gai quand il me voyait, que j'étais triste quand je ne le voyais pas.

LA BARONNE.

Ah !...

LA COMTESSE, présentant un portefeuille.

Tenez, ma chère amie, je vous prie d'accepter ce souvenir.

CHARLOTTE.

Madame est bien bonne !... Oh ! comme c'est joli !... Ah !... madame... non !... je ne puis le prendre.

ARTHUR.

Qu'avez-vous?

LA COMTESSE.

Gardez-le, ma chère, gardez-le.

CHARLOTTE.

Non, madame, je n'en veux pas.

ARTHUR.

Vous pleurez !... Qu'y a-t-il donc ?

CHARLOTTE.

Regardez, monsieur Arthur, regardez plutôt !

ARTHUR.

De l'argent !... ma mère, qu'avez-vous fait ?

LA COMTESSE.

Mon enfant, il ne faut pas que cela vous afflige ; je ne sais trop si j'aurais rencontré votre goût en vous faisant un cadeau, et c'était...

BERTRAND.

Elle est équipée au complet, madame; elle n'a besoin de rien.

LA COMTESSE.

Je vous en prie.

CHARLOTTE.

Non, madame, non !... (*Elle ôte les billets du portefeuille, et les rend à la comtesse.*) Voulez-vous seulement que je garde ce petit portefeuille, tel qu'il est à présent?

LA COMTESSE.

Mais c'est de l'enfantillage.

LA BARONNE.

Non; ce sont des sentiments héroïques!... Monsieur Arthur, votre protégée est fort jolie!... Il faut que je vous quitte; adieu.

LA COMTESSE.

A tantôt!... Eh bien! Arthur, n'offrez-vous pas la main à la baronne?

ARTHUR.

Ah! je vous demande mille pardons.

LA BARONNE, riant.

Non, non!... je me reprocherais de vous déranger; je ne veux pas absolument : restez.

(Elle sort.)

BERTRAND.

Charlotte, mon enfant, il se fait tard, salue madame, et en marche avant que le brouillard tombe.

ARTHUR.

Ma voiture va vous conduire, et si vous le permettez, je vous accompagnerai; j'ai une visite à faire dans votre quartier.

LA COMTESSE.

Arthur, je voudrais vous parler.

CHARLOTTE.

Mon Dieu, monsieur Arthur, nous irons bien à pied, je suis forte à présent.

BERTRAND.

Vrai, mon commandant, c'est inutile une voiture; ça lui donnerait de mauvaises habitudes, voyez-vous! et d'ailleurs, si elle est lasse, les *Omnibus* sont là!... Monsieur et madame, je vous salue.

ARTHUR.

Au moins, je vais vous donner la main jusqu'au bas de l'escalier.

CHARLOTTE.

Votre maman veut vous parler.

ARTHUR, à la comtesse.

Je reviens à l'instant.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, seule.

Il a été d'un ridicule achevé!... Quoi? pas plus d'attention à la baronne que si elle lui était tout à fait indifférente!... Il m'en parlait si souvent il y a deux mois!... Et cette petite fille... c'est qu'elle est fort jolie!... Il la regardait avec un air... Des idées romanesques passeraient-elles par la tête de mon fils?... Il y a des exemples de semblables folies!... Oh, non!... cela est impossible!... une couturière... sans éducation...

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, ARTHUR.

ARTHUR.

N'est-il pas vrai, ma mère, qu'elle est bien jolie?

LA COMTESSE.

Oui, elle n'est pas mal... Mais comme tu as été froid avec la baronne!

ARTHUR.

Vous avez eu bien tort d'offrir de l'argent à Charlotte.

LA COMTESSE.

Sais-tu que la baronne a une fort belle fortune?

ARTHUR.

Quelle noblesse d'âme chez cette jeune fille!

LA COMTESSE.

Ah ça! Arthur, jouons-nous aux propos interrompus?

ARTHUR.

Que voulez-vous dire, ma mère?

LA COMTESSE.

Je vous parle de madame d'Alby, et vous ne vous occupez que de cette petite ouvrière. Allons, Arthur, en voilà assez. Souviens-toi de ce que je te disais, il y a trois mois, au sujet de la baronne.

ARTHUR.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Que c'est la femme qu'il te faut.

ARTHUR.

Ma femme!

LA COMTESSE.

Tu en paraissais fort épris alors.

ARTHUR.

Je l'ai toujours trouvée fort aimable; mais...

LA COMTESSE.

C'est un excellent parti.

ARTHUR.

Nos caractères ne se conviennent pas.

LA COMTESSE.

Arthur !...

ARTHUR.

Ma mère !...

LA COMTESSE.

Je ne vous reconnais plus : seriez-vous amoureux ?

ARTHUR.

Amoureux ?... moi !

LA COMTESSE.

De cette jeune fille, peut-être ?

ARTHUR.

Eh ! mais, n'en serait-elle pas bien digne ?

LA COMTESSE.

Cela annoncerait une perversité détestable : c'est une pauvre enfant, sans expérience, sans appui... Et vous chercheriez à la séduire.

ARTHUR.

La séduire !... ô ma mère !...

LA COMTESSE.

Quels sont donc vos projets ? Vous ne songez pas sans doute à l'épouser ?

ARTHUR.

J'avoue que ma pensée ne s'est point arrêtée sur l'avenir ; la beauté de Charlotte, la naïve candeur de son âme, la noblesse de ses sentiments, tout m'enchante, et je cède sans réflexion au charme qui m'attire vers elle.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Arthur ?

ARTHUR.

Je vous répète que je n'ai pris aucune résolution.

LA COMTESSE, avec dédain.

En vérité, c'est bien heureux !

ARTHUR.

Mais enfin, si elle était devenue nécessaire à mon bonheur ! si je me contentais de rencontrer les plus rares vertus, les plus précieuses qualités de l'âme dans la femme que j'associerais à mon sort, ferais-je donc une si grande folie ?

LA COMTESSE.

Le comte d'Aiglemont épouser une couturière !

ARTHUR.

Comment, vous, ma mère, dont l'esprit est si éclairé, pouvez-vous obéir à de vieux préjugés ?

LA COMTESSE.

Changez donc les idées du monde.

ARTHUR.

Eh ! qu'importe le monde !

LA COMTESSE.

Eh ! mon Dieu ! l'éducation de cette fille la sépare de vous plus encore que sa naissance. Mon cher Arthur, croyez-en votre mère ! Charlotte n'a ni vos habitudes, ni vos idées ; et, dans l'intimité, cette disconvenance se ferait sentir à chaque instant. C'est là qu'est la vraie mésalliance.

ARTHUR.

Son cœur est si noble !

LA COMTESSE.

Il vous serait agréable d'avoir pour beau-père votre sergent ?

ARTHUR.

C'est le plus honnête homme du monde. Et qu'importe d'ailleurs une légère différence de rang ? Les grands principes de l'égalité ne sont-ils pas maintenant reconnus ?

LA COMTESSE.

L'égalité !... ne voit-on pas depuis quarante ans ce que c'est que cette égalité ? Un mensonge adressé par des ambitieux à la crédulité des sots. Écoutez-moi, Arthur, vous vous croyez un philosophe ; mais je vous connais ! malgré vous, les habitudes, l'éducation, les préjugés si vous voulez, reprendraient bientôt leur empire, et alors que de malheurs !... Allons, mon ami, qu'il ne soit plus question d'une pareille folie ; et n'oubliez pas que, si jamais vous vouliez céder à des idées romanesques, ma tendresse pour vous me ferait un devoir de m'y opposer.

ARTHUR.

Ma mère !...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

ARTHUR.

J'ai vingt-cinq ans.

LA COMTESSE.

A merveille, mon fils !... ajoutez que vous avez le droit de me chasser de cette maison ; qu'elle vous appartient, car je n'ai apporté à votre père d'autre dot que ma noblesse.

ARTHUR.

Oh ! vous savez bien que ma fortune est la vôtre.

LA COMTESSE.

Non ; je ne voudrais rien de vous ; je sortirais d'ici ; j'aimerais mieux l'indigence et toutes ses privations, que la société d'une grisette qu'il faudrait appeler ma fille.

ARTHUR.

Ma mère, ne nous tourmentons pas d'avance en songeant à un avenir fort incertain encore.

LA COMTESSE.

Oui, Arthur, oui, tu as raison, n'en parlons plus; tu ne saurais oublier que tout le bonheur de ma vieillesse repose sur la noblesse de tes sentiments.

ARTHUR.

Adieu, ma mère! adieu!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, seule.

Il n'y a pas un moment à perdre. Je le connais : rien ne l'arrêtera si une fois il prend un parti. Sauvons-le de son extravagance; oui, c'est le meilleur moyen. (*Elle se place à une table, et écrit.*) En lui ôtant tout espoir... (*Un domestique entre*) Portez ces lettres à leur adresse, et faites diligence.

SCÈNE IX.

PIERRE, LA BARONNE, LA COMTESSE.

LA BARONNE.

Ah! ah! ah!... Si vous saviez ce qui vient de m'arriver.

LA COMTESSE.

Il paraît que ce n'est pas un événement malheureux. Mais quel est ce garçon?

LA BARONNE.

Oh! il n'est pas dans l'usage de se faire annoncer. Imaginez que, tout à l'heure, j'étais occupée de ma toilette; j'entends marcher derrière moi; je me retourne avec frayeur, et je vois ce jeune homme qui, après m'avoir regardée des pieds à la tête, me demande si c'est à M. le comte d'Aiglemont qu'il a l'honneur de parler.

PIERRE.

Pardon, excuse... J'ai eu tort; mais il m'arrive toujours comme ça des accidents qui fâchent mes protecteurs. Ce n'est pas ma faute, je suis né malheureux, qu'on ne peut pas s'en faire une idée.

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous?

LA BARONNE.

La protection du comte Arthur; mais, dans cette occasion, la mienne la vaudra bien. C'est le prétendu de Charlotte Bertrand.

LA COMTESSE.

Le prétendu de Charlotte!

PIERRE.

Quand je dis le prétendu, c'est-à-dire que j'avais la prétention de l'être il y a six mois. Le père Bertrand est mon parrain; mais il y a du nouveau, et ça n'est pas du beau.

LA COMTESSE.

Quoi! vous savez...

PIERRE.

Je sais... je sais que je suis si enguignonné que j'ai été le plus mal chanceux de l'arrondissement; j'ai amené le numéro *un*; je ne l'ai pas manqué! C'est-il avoir du malheur? moi, à qui il ne sort jamais un numéro à la loterie, du premier coup j'attrape celui-ci.

LA BARONNE.

Mais si ce n'était que cela?

PIERRE.

C'est bien assez, j'espère! Un conscrit! le beau parti que ça fait!... Comme disait le père Bertrand, si j'étais seulement sergent?... mais d'ici là laisser sa prétendue à Paris, moi encore qui suis né sous une mauvaise étoile!

LA BARONNE.

Le pauvre garçon!

PIERRE.

On n'a jamais vu un guignon pareil au mien! Si je mets un habit neuf, je suis sûr d'y faire une tache le premier jour; et, tenez, je n'ai pas eu plus tôt appris l'état de boulanger, qu'on s'est mis à faire le pain à la mécanique.

LA BARONNE.

En vérité?

PIERRE.

Et ne voilà-t-il pas une suite de mon malheur? l'accident de cette pauvre Charlotte, juste le jour où j'étais parti pour aller au pays, et parti à pied!... Cent quarante-trois lieues pour chercher ce numéro-là! c'était bien la peine de me déranger. Enfin, le

père Bertrand m'a dit que M. le comte d'Aiglemont a des bontés pour la famille, et je venais le prier... Mais, bah! il est sorti.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, tout n'est pas perdu; vous pouvez encore épouser Charlotte.

PIERRE.

Ça serait-il possible? Je crois que j'en deviendrai fou; je l'aime tant!

LA BARONNE.

Et vous aime-t-elle?

PIERRE.

Dam! on n'est jamais bien sûr de ces choses-là; mais c'est une brave fille, et une fois son mari...

LA COMTESSE.

Eh bien! je veux vous acheter un remplaçant; et vous aider ensuite à vous mettre en ménage.

PIERRE.

Oh! vrai, madame; ne vous riez pas de moi! Je me sens tout bouleversé par ce que vous venez de me dire.

LA COMTESSE.

Croyez-moi, Pierre; je vous le répète, je veux vous marier à Charlotte.

PIERRE.

Oh! pour le coup, me voilà déguignonné.

LA COMTESSE.

Mais il faut que le mariage se fasse promptement.

PIERRE.

Comment donc! tout de suite; tout de suite.

LA COMTESSE.

Il faut commencer par chercher un remplaçant; je me charge de payer.

PIERRE.

Ça ne sera pas difficile : qu'est-ce qu'on ne trouve pas à Paris avec de l'argent? et des hommes, des hommes... il y en a à tout prix.

LA BARONNE.

Oui, les plus chers sont seulement plus adroits que ceux qui les achètent.

PIERRE.

Oh! je marchanderai, comme si les écus sortaient de ma poche.

UN DOMESTIQUE.

Mademoiselle Charlotte Bertrand.

PIERRE.

Charlotte!

SCÈNE X.

PIERRE, LA BARONNE, CHARLOTTE, LA COMTESSE.

CHARLOTTE.

Madame la comtesse m'a fait demander?

LA COMTESSE.

Oui, mon enfant; entrez sans crainte, je m'occupe de vous.

LA BARONNE.

J'espère, monsieur Pierre, que voilà une bonne journée.

PIERRE.

Oh! fameuse!

LA COMTESSE.

Charlotte, je veux assurer votre bonheur.

LA BARONNE.

Madame la comtesse lève tous les obstacles qui s'opposaient à votre mariage avec ce jeune homme.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que j'entends?

PIERRE.

Tiens... comme elle est saisie!... Écoutez donc, mamzelle Charlotte...

CHARLOTTE.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE.

Remettez-vous... Et vous, Pierre, allez bien vite vous occuper de votre remplaçant. Allez, vous reviendrez plus tôt.

PIERRE.

J'y vais, madame la comtesse; mais...

LA COMTESSE.

Allez donc.

PIERRE.

Je m'en vas... (*A part.*) J'aurais voulu parler à mamzelle Charlotte, pourtant... Elle n'a pas l'air satisfait... Est-ce que le guignon y serait encore?

SCÈNE XI.

LA BARONNE, CHARLOTTE, LA COMTESSE.

CHARLOTTE.

Madame la comtesse, vos bontés pour moi sont bien grandes : je vous remercie... mais je ne veux pas me marier.

LA BARONNE, à part.

Je devine.

LA COMTESSE.

Et quelles sont vos raisons ?

CHARLOTTE.

Mes raisons ?... je n'en ai pas : seulement, je ne veux pas me marier, je ne me marierai jamais.

LA COMTESSE.

Mais, il y a six mois, vous pensiez différemment; vous aviez accueilli la demande de ce garçon. Qui a pu vous faire changer d'idée ?

CHARLOTTE.

Je... je ne sais pas; mais j'en ai changé.

LA BARONNE.

Depuis cette époque, mademoiselle a peut-être fait des comparaisons qui ne sont pas à l'avantage de Pierre.

LA COMTESSE.

Mon enfant, c'est votre bonheur que je veux; Pierre a l'air d'un honnête garçon, et je vous promets qu'avec lui vous serez dans l'aisance, et votre vieux père aussi.

CHARLOTTE.

Mon père ?... Mon travail lui suffira toujours.

UN DOMESTIQUE.

Le notaire que madame la comtesse a fait demander.

LA COMTESSE.

Qu'il attende dans mon cabinet; je vais lui parler. Vous, Charlotte, restez ici; réfléchissez à ce que je vous propose, et soyez sûre que vous auriez à vous repentir si vous cédiez à quelques idées folles. Allons, à mon retour, j'espère vous trouver plus raisonnable. (*A la baronne.*) Parlez-lui, ma chère baronne.

SCÈNE XII.

LA BARONNE, CHARLOTTE.

LA BARONNE, à part.

Elle est jolie !... mais pas de tournure !... Et c'est à cette grisette qu'il me sacrifierait ! Voyons si du moins son esprit a été cultivé. (*Haut.*) Pourquoi donc, mademoiselle, vous éloignez-vous de moi ? Causons un instant. Je soupçonne que votre père vous a fait donner une éducation au-dessus de votre état.

CHARLOTTE.

A moi ?... ô mon Dieu, non, madame !

LA BARONNE.

Comment !... vous n'avez rien appris ?

CHARLOTTE.

Si fait; j'ai appris à lire, à écrire, puis à coudre et à broder.

LA BARONNE.

Mais, dans vos moments de loisir, la lecture...

CHARLOTTE.

Mon travail ne m'en laissait pas le temps.

LA BARONNE.

Ah !... Ainsi les longues visites du comte d'Aiglemont se passaient à vous parler d'amour ?

CHARLOTTE.

Qui a pu vous le dire ?

LA BARONNE.

Cela se devine. Et que répondiez-vous ?

CHARLOTTE.

Hélas ! moi, faible et malade, je ne pouvais parler que bien peu et bien rarement. Et puis, j'avais tant de plaisir à l'écouter !

LA BARONNE.

Chaque jour, il promettait de revenir le lendemain ?

CHARLOTTE.

Il ne promettait rien ; mais il revenait toujours.

LA BARONNE.

Et qu'espérez-vous ?

CHARLOTTE.

Moi, madame ! je n'espère rien.

LA BARONNE.

Vous avez raison !... pourquoi donc refuser un mariage convenable ?

CHARLOTTE.

Je n'aime pas celui qu'on me propose.

LA BARONNE.

J'entends... le pauvre Pierre ne pourrait vous offrir qu'un modeste sort qui ne vous suffit plus. Vous rougiriez maintenant d'être la femme d'un ouvrier.

CHARLOTTE.

Moi, rougir !...

LA BARONNE.

Sans doute : avec lui, une simple robe, un bonnet, seraient toute votre parure ; il ne pourrait vous donner ni chapeaux, ni bijoux...

CHARLOTTE.

Tout cela n'est pas fait pour moi ; je vous le répète, madame, je n'ai que mon travail.

LA BARONNE.

Et l'amour du comte ?

CHARLOTTE.

Que voulez-vous dire ?

LA BARONNE.

Quoi de plus naturel ? le comte est riche, il est généreux...

CHARLOTTE.

Ah ! madame !

LA BARONNE.

Eh bien ! vous pleurez ?... Je ne veux pas vous affliger ; je ne vous dis que ce que tout le monde doit croire.

CHARLOTTE.

Qu'entends-je ?... on pourrait penser...

LA BARONNE.

De bonne foi, que voulez-vous qu'on pense ? On connaît le comte d'Aiglemont ; jeune, aimable, prompt à s'enflammer, mais non moins prompt à changer d'amour, on le verrait passer toutes ses journées chez une jolie ouvrière de dix-huit ans, et vous voudriez que l'on crût à l'innocence de ses visites !...

CHARLOTTE.

Arrêtez, madame !... j'ai pu supporter la misère, mais je n'ai pas appris à supporter la honte. Et mon pauvre père ?... s'il pouvait soupçonner ?... ah ! il en mourrait.

LA BARONNE.

Je le crois : c'est un brave militaire, rempli d'honneur, qui n'a rien de plus cher que la réputation de sa fille ; aussi désirait-il vivement vous voir établie.

CHARLOTTE, à part.

Ah ! qu'est-ce que je viens d'entendre ?... Malheureuse !... jamais je n'avais songé... Elle dit vrai...

LA BARONNE.

Ce mariage qu'on vous propose vous sauverait de cruels regrets. Un jour viendra, Charlotte, où, repoussée de votre famille, délaissée par le comte, en butte à son mépris...

CHARLOTTE.

Son mépris !

LA BARONNE.

En vous mariant, vous ne le verriez pas dédaigner un jour cet amour qu'il sollicite maintenant, vous ne le verriez pas insensible à votre douleur : vous pourriez l'oublier en vous occupant de vos nouveaux devoirs ; vous conserveriez l'estime de tous ceux qui vous connaissent, et lui-même respecterait votre vertu.

CHARLOTTE.

Ah ! madame, ce conseil...

LA BARONNE.

Est dicté par l'intérêt que vous m'inspirez. Un moment de courage vous épargne des chagrins, des remords, et à votre père un opprobre auquel il ne survivrait pas.

CHARLOTTE.

Madame...

LA BARONNE.

Réfléchissez, il est temps encore.

CHARLOTTE.

Oui, vous avez raison : le déshonneur !... le monde est si méchant !

LA BARONNE.

Décidez-vous, mon enfant.

CHARLOTTE, à elle-même.

Il est riche, noble... et moi je ne suis qu'une ouvrière... oui, cela est impossible !... Mon pauvre père !...

LA BARONNE.

Eh bien ?

CHARLOTTE.

On oserait m'accuser... me mépriser !... Madame... s'il le faut... j'épouserai Pierre.

LA BARONNE.

Bien, mon enfant, très-bien : je vais annoncer votre résolution à la comtesse.

CHARLOTTE.

Oui, oui ! dites-le lui... dites-le lui tout de suite !... aurai-je la force de le vouloir longtemps ?

LA BARONNE.

Je vais la chercher ; remettez-vous, remettez-vous,

SCÈNE XIII.

CHARLOTTE, seule.

Tout est fini !... Et cette bague... le seul de ses cadeaux que j'aie accepté... parce qu'elle porte son nom ! Il faudra m'en séparer.

(Elle porte la bague à ses lèvres.)

SCÈNE XIV.

CHARLOTTE, ARTHUR.

ARTHUR.

Ah ! voilà des baisers qui m'appartiennent.

CHARLOTTE.

Laissez-moi, monsieur le comte.

ARTHUR.

Qu'avez-vous, Charlotte ?... pourquoi me fuyez-vous ?

CHARLOTTE.

Je le dois, je ne vous reverrai plus... Je ne veux plus vous revoir... Je me marie.

ARTHUR.

Vous vous mariez !

CHARLOTTE.

Pierre, un jeune homme honnête, qui convient à mon père, qui... me convient aussi, m'avait demandée il y a six mois... et... je l'épouse. Tenez, monsieur le comte, reprenez cet anneau...

ARTHUR.

Ah ! vous l'épousez !... Et vous l'aimez ? et vous êtes contente ?

CHARLOTTE.

Contente !

(Elle chancelle, et tombe sur un fauteuil.)

ARTHUR.

Quelle pâleur !

CHARLOTTE.

Si je pouvais mourir !...

ARTHUR.

Vous me trompez, Charlotte !... Vous ne l'aimez pas !... Vous ne pouvez pas l'aimer !

CHARLOTTE.

Je ne veux pas être méprisée...

ARTHUR.

Ah ! je devine tout !... ma Charlotte !

CHARLOTTE.

Ce seul mot m'a ôté toutes mes forces : je ne pourrai jamais être à un autre.

LA COMTESSE, en dehors.

Avancez, monsieur Bertrand.

ARTHUR.

Ah ! ma mère...

SCÈNE XV.

PIERRE, BERTRAND, CHARLOTTE, ARTHUR, LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA COMTESSE.

Avancez aussi, Pierre ; voici votre femme. Arthur, depuis six mois, ces jeunes gens s'aiment.

PIERRE.

Quand je dis six mois, permettez, madame la comtesse, c'est vrai pour moi : il y a six mois que j'aime mamzelle Charlotte ; mais elle !... Dam ! je ne sais pas. Enfin, puisqu'elle veut bien consentir...

LA COMTESSE.

Oui, elle désire ce mariage.

ARTHUR.

Charlotte, répondez !... Répondez !... vous êtes seule maîtresse de votre sort ; personne ici ne doit, ni ne veut vous contraindre. Parlez.

CHARLOTTE.

Mon père !...

BERTRAND.

Que veux-tu ?

CHARLOTTE.

Je ne veux tromper personne. Je ne peux pas épouser Pierre, car je n'ai jamais eu d'amour pour lui.

PIERRE.

Allons !... quand je vous dis que je suis ensorcelé !... Madame la comtesse, je n'ai plus besoin de votre argent, je me fais soldat, et vous verrez encore que je n'aurai pas le bonheur d'attraper un boulet de canon.

LA COMTESSE, à Charlotte.

Que signifie cela ? N'aviez-vous pas accepté tout à l'heure ?

LA BARONNE, à part.

Voilà toute ma diplomatie perdue

BERTRAND.

Il me semble, Charlotte, qu'il y a du louche dans tout ça ; et, vois-tu, le père Bertrand a toujours été droit son chemin !... Je veux que ça s'éclaircisse.

CHARLOTTE.

Mon père !...

LA COMTESSE.

Je voulais vous assurer une existence honnête : vous ne le voulez pas !... Vos motifs pour refuser, les avoueriez-vous sans rougir ?

ARTHUR.

Ah !

BERTRAND.

Qu'est-ce que j'entends là ? Charlotte, tu es mon unique enfant ; mais, tu le sais bien, j'aimerais mieux te voir morte que méprisée. Écoute, si Pierre veut encore de toi ?...

PIERRE.

Comment !... si j'en veux ?

BERTRAND.

Il faut l'épouser : l'amour viendra après. Vois-tu, ce que dit madame la comtesse me donne des idées... Je veux que tu te maries.

CHARLOTTE.

Jamais.

BERTRAND.

Oses-tu bien ?...

LA COMTESSE.

C'en est trop : que les caprices de cette fille ne nous occupent pas plus longtemps. Laissez-nous.

ARTHUR.

Oh ! ne la renvoyez pas ainsi, je vous en conjure : elle est libre de ses actions.

LA COMTESSE.

Et moi, ne le suis-je pas de me délivrer des gens qui m'importunent ?

ARTHUR, s'animant.

Ma mère...

LA COMTESSE.

Faut-il, pour vous plaire, que je fasse ma société d'une grisette ?

BERTRAND.

Madame la comtesse....

CHARLOTTE, à Bertrand.

Venez... venez.

ARTHUR.

Je ne souffrirai pas qu'on les outrage devant moi.

LA COMTESSE.

Et moi, je ne souffrirai pas plus longtemps sa présence. Sortez, sortez à l'instant même.

ARTHUR.

Restez.

LA BARONNE, à part.

Que va-t-il faire ?

LA COMTESSE.

Sortez, dis-je, ou je vous fais chasser de chez moi.

ARTHUR.

La chasser... Chasser mon brave camarade !...

BERTRAND.

Laissez-nous sortir, mon commandant.

CHARLOTTE.

Je ne puis rester ; je suis chez votre mère.

ARTHUR.

Chez ma mère !... Non, personne n'a le droit de vous faire sortir d'ici.

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?

CHARLOTTE.

Laissez-moi m'en aller.

ARTHUR.

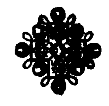
Jamais... Vous le voulez, ma mère ?... Vous m'y forcez ?...

LA COMTESSE.

Comment ?... Que prétendez-vous faire ?

ARTHUR.

Comtesse d'Aiglemont... vous êtes chez vous.



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon ouvrant sur un parc : une table est à la droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, BERTRAND.

BERTRAND.

Avance donc à l'ordre, camarade. Ah ! je t'apprendrai à passer comme ça sans pousser une reconnaissance.

PIERRE.

C'est que, voyez-vous, père Bertrand, je n'osais pas.

BERTRAND.

Joli propos de soldat !... Mais, Dieu me pardonne, tu es caporal, et il n'y a que neuf mois que tu es parti ; tu as gentiment fait ton chemin tout de même ! Ne vas donc pas me dire : Je n'ose pas, comme si tu étais une recrue de quinze jours !... et ça, parce que je suis dans un beau château... Eh bien ! puisque je suis le beau-père.

PIERRE.

C'est précisément à cause de ça... Mamzelle Charlotte était si jolie !

BERTRAND.

Est-ce que tu y songerais encore, conscrit ?

PIERRE.

Oh ! non. Je sais bien que c'est une grande dame ! Mais, en vous revoyant, père Bertrand, ça m'a fait tout de même un certain effet... Savez-vous que vous avez là un beau bivouac.

BERTRAND.

Je n'en suis pas plus fier. Depuis que ma fille est mariée au commandant, qui est si riche, moi je suis riche aussi. Eh bien ! s'il faut te dire la vérité, je m'ennuie.

PIERRE.

Vous êtes difficile.

BERTRAND.

Quand j'étais canonnier, je ne m'ennuyais pas. C'est un si bel état que l'état de soldat !.... Et les coups de fusil, hein ? c'est-il amusant ? qu'en dis-tu ?

PIERRE.

Moi, je n'ai jamais entendu que ceux de l'exercice à feu.

BERTRAND.

Mais tu me disais tout à l'heure que tu as fait une campagne.

PIERRE.

Oui, sûrement, j'arrive d'Italie.

BERTRAND.

Ah ! l'Italie ! J'y ai été aussi dans le temps ; il y faisait chaud.

PIERRE.

Pardine, je crois bien ! un soleil superbe.

BERTRAND.

J'y ai déchiré joliment des cartouches. Et toi ?

PIERRE.

Moi !... j'y ai eu trois mois la fièvre.

BERTRAND.

Ah !... Et dans quelle ville est-ce que tu étais ?

PIERRE.

Dans Ancône.

BERTRAND.

Je comprends : tu t'es battu contre les Autrichiens ?

PIERRE.

Pas du tout !... Nous sommes très-bien avec les Autrichiens.

BERTRAND.

Vous avez donc rossé les soldats du pape !

PIERRE.

Pas davantage !... Nous sommes au mieux avec le pape.

BERTRAND.

Contre qui donc est-ce que vous vous battiez ?

PIERRE.

Contre personne.

BERTRAND.

C'est une drôle de guerre !

PIERRE.

C'est la nouvelle mode.

BERTRAND.

C'est moins dangereux que de mon temps.

PIERRE

Oh ! je sais bien. Vous avez joliment gagné les Invalides, vous ! Mais aussi voilà une fameuse retraite. Vous buvez du meilleur, et vous mangez à la table du maître comme en pays ennemi.

BERTRAND.

Qu'est-ce que tu dis donc là ? En pays ennemi !... le commandant est mon gendre.

PIERRE.

Ce mariage-là a dû faire un fier bruit dans le quartier ! Moi, je n'ai pas eu le courage de rester un jour de plus, et je vas à Paris pour la première fois depuis ce moment-là. Le régiment est de service le mois prochain.

BERTRAND.

Je suis bien aise de t'avoir trouvé sur la route.

PIERRE.

Oh ! je me souviendrai toute ma vie du jour où le commandant a dit : « Comtesse d'Aiglemont, vous êtes chez vous ! »

BERTRAND.

La mère a eu beau crier, il a épousé Charlotte ; la vieille ne l'a plus revu, et, depuis neuf mois que le mariage est fait, nous demeurons ici, à cinq lieues de Paris. Sais-tu bien que monsieur mon gendre a sacrifié une place de quatre mille deux cents francs sans barguigner ? Le ministre de la guerre lui a dit : « Ce mariage ne me convient pas. » Et lui il a répondu : « Mon général, je donne ma démission. » Pas plus gêné que cela.

PIERRE.

Voyez-vous !

BERTRAND.

Le commandant n'est pas ici aujourd'hui ; il est allé à Paris pour tâcher de se raccommoder avec sa mère ; la chère dame est fière.

PIERRE.

Est-ce qu'il a emmené mademoiselle... madame... Comment donc dire ? madame la comtesse !... Ouf ! j'ai bien de la peine à lâcher ce mot-là.

BERTRAND.

Non, tu la verras tout à l'heure ; c'est qu'elle est à prendre sa leçon de français.

PIERRE.

Comment ? sa leçon de français !... Est-ce qu'elle ne sait pas le français comme vous et moi ?

BERTRAND.

Si fait, comme toi-z-et moi ; mais c'est que son mari, vois-tu, il est difficile ; il est toujours à éplucher ce qu'elle dit ; si bien qu'elle veut apprendre... là... tu m'entends !

PIERRE.

Oh ! oui. Elle va devenir savante, elle prendra de belles manières, elle rougira de nous !... Moi aussi, j'apprendrai, j'étudierai !...

BERTRAND.

Apprends l'exercice, mon garçon.

PIERRE.

Ah ! vous verrez quelque jour, père Bertrand !... Je ne veux pas qu'elle ait honte de moi, et avec du travail... Laissez-moi faire !

BERTRAND.

Je crois que tu en tiens toujours un peu ?

PIERRE.

Ah ! dam, ça ne peut pas se passer si vite. Et est-elle heureuse ?

BERTRAND.

Je t'en réponds !... Son mari l'aime tant ! Par exemple, il est drôle ; il lui défend de parler avec une demoiselle qu'est ici, et qu'il appelle sa femme de chambre ; c'est pourtant une fille qu'est très-bien !... A ça près, c'est le meilleur mari du monde : si elle a envie de quelque chose, elle l'a tout de suite. Il rabâche un peu ; il trouve bien souvent à redire quand elle parle ; et, l'autre jour encore, vois donc ce que c'est que les gens susceptibles, il lui disait : « Charlotte, je vous ai répété vingt fois qu'il ne faut pas dire : monsieur un tel et son épouse ; on dit : sa femme. »

PIERRE.

Ah !...

BERTRAND.

Il lui avait fait commencer la musique, le piano... Mais, au bout d'un mois, le commandant s'est impatienté ; il a dit que ce n'était pas la peine ; qu'elle n'apprendrait jamais. Eh ! pardieu, je ne me trompe pas ! la voilà qui vient.

SCÈNE II.

PIERRE, BERTRAND, CHARLOTTE entrant par une porte latérale.

BERTRAND.

Charlotte, reconnais-tu ce luron-là ?

CHARLOTTE.

Ah !... c'est Pierre !...

BERTRAND

Eh oui ! mon filleul, qui revient de la guerre, à ce qu'il dit.

CHARLOTTE.

Oh ! je suis charmée...

BERTRAND.

Vois-tu, Charlotte, Pierre va rejoindre son régiment à Paris, et je lui ai dit : Il faut que tu déjeunes avec nous.

CHARLOTTE.

Certainement, mon père, vous avez très-bien fait.

PIERRE.

Madame, c'est que je suis bien mal équipé pour déjeuner avec vous.

CHARLOTTE.

Comment donc, monsieur Pierre, est-ce que c'est là une raison ?

BERTRAND.

C'est bien, Charlotte, tu es une brave fille. Pierre, dis-moi, quel vin veux-tu à ton déjeuner ?

PIERRE.

Ça m'est égal ! Mon Dieu, le meilleur.

BERTRAND.

Va, sois tranquille !... Et le café, et le petit verre... tu vas voir. (*Il sonne.*) C'est comme ça qu'ils viennent. (*A un domestique qui entre.*) Dites donc, monsieur Michel, vous prierez le cuisinier de nous faire à déjeuner pour trois.

LE DOMESTIQUE.

Est-ce que monsieur le comte revient aujourd'hui ?

CHARLOTTE.

Je ne crois pas : mais c'est monsieur qui déjeune avec nous.

LE DOMESTIQUE.

Ah !... monsieur ?

CHARLOTTE.

Oui, et dépêchez-vous, je vous prie. Monsieur Pierre, asseyez-vous donc ; vous devez être bien las.

PIERRE.

Oh ! j'ai de bonnes jambes.

BERTRAND.

A propos ! moi qui oubliais que je dois remettre en état les pistolets du commandant !... Pierre, cause un peu avec Charlotte : je ne tarderai pas à revenir.

SCÈNE III.

PIERRE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Il s'est passé bien des choses depuis que nous nous sommes vus.

PIERRE.

Oui ; on m'a écrit là-bas que votre cousine Annette est mariée.

CHARLOTTE.

Ah ?...

PIERRE.

Vous n'en saviez rien ?... Et madame Dutour, la mercière, qui est votre cousine aussi, y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vue ?

CHARLOTTE.

Pas depuis mon mariage.

PIERRE, à part.

Ce que c'est que de devenir grande dame ! (*Haut.*) Et votre cousin Langlumeau, est-il établi ?

CHARLOTTE.

Je ne sais pas.

PIERRE, à part.

Il paraît qu'elle ne s'occupe guère de ses parents.

UN DOMESTIQUE.

Madame, voilà monsieur le comte qui arrive.

CHARLOTTE.

Mon mari !... ah ! quel bonheur !

SCÈNE IV.

PIERRE, LE COMTE, CHARLOTTE.

LE COMTE, entrant par le fond.

Bonjour, ma chère amie.

CHARLOTTE.

Embrasse-moi encore, mon chéri.

LE COMTE, à demi-voix.

Avec qui êtes-vous donc? Quel est cet homme!

PIERRE.

Je vous salue, mon commandant.

LE COMTE.

Mais je crois vous reconnaître. N'êtes-vous pas....

PIERRE.

Pierre Moulin, servant dans le 5e régiment d'infanterie, caporal dans la première du deuxième.

LE COMTE.

Et vous rejoignez? c'est très-bien!... Michel, faites-lui donner à déjeuner. Adieu, mon ami; si vous le désirez, je vous recommanderai à votre colonel.

PIERRE.

Merci, mon commandant. Madame, je vous salue; bien des compliments à mon parrain.

LE COMTE.

Qui donc, son parrain?

CHARLOTTE.

C'est mon père. Pierre est notre parent... de loin: mon père l'avait invité à déjeûner avec nous.

LE COMTE, à part.

Allons! encore celui-là.

CHARLOTTE, voyant le mécontentement du comte, et allant à Pierre.

Adieu, Pierre.

LE COMTE.

Attendez, restez Pierre; vous déjeunerez avec nous, et vous repartirez ensuite.

PIERRE.

Faites excuse, mon commandant! je n'ai plus faim, et je suis pressé.

LE COMTE.

Mais...

CHARLOTTE, bas à Pierre.

Restez; vous voyez qu'il le veut bien.

PIERRE.

Bien des remerciements: je n'ai que le temps de prendre mes jambes à mon cou.

LE COMTE.

Puisqu'on ne peut vous retenir, adieu donc! Si je puis vous être utile, disposez de moi.

CHARLOTTE, à demi-voix.

Si vous aviez besoin d'argent, Pierre?

PIERRE.

Vous êtes bien honnête.

CHARLOTTE.

Oh! ne vous gênez pas.

PIERRE, à part.

Elle a bon cœur, pourtant! (*Haut.*) Je vous salue, monsieur et madame.

SCÈNE V.

CHARLOTTE, LE COMTE.

LE COMTE.

Qu'avez-vous, Charlotte?

CHARLOTTE.

Je n'ai rien. C'est ce pauvre garçon qui s'en va bien triste: il dira que je suis fière, et c'est notre parent, après tout.

LE COMTE.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le retenir, quand j'ai su qui il était; mais j'attends du monde aujourd'hui, et vos parents...

CHARLOTTE.

C'est toujours quand vous revenez de Paris que vous parlez de mes parents, parce que vous avez vu le grand monde. Dans les premiers mois de notre mariage, vous restiez avec moi; et vous n'en parliez pas.

LE COMTE.

Pardon, ma chère amie!... Mais vous devez comprendre...

CHARLOTTE.

Pourquoi me dire vous? Est-ce que vous ne m'aimez plus?

LE COMTE.

Je t'aimerai toujours.

CHARLOTTE.

Ah! ces paroles me font bien du bien.

LE COMTE.

Ne dis donc pas *bien du bien*: est-ce qu'on parle ainsi?

CHARLOTTE.

Oh ! ne te fâche pas. Mon maître est content de moi; il dit que je fais des progrès. Y avait-il bien des fautes dans la dernière lettre que je t'ai écrite hier ?

LE COMTE.

Quand je vois à chaque ligne que tu m'aimes, peu m'importe ton style ? Mais tu ne me demandes pas de nouvelles de mon voyage à Paris.

CHARLOTTE.

As-tu vu ta mère ? Êtes-vous raccommodés ?

LE COMTE.

Oui; et sans un mot d'explication. Je me suis jeté dans ses bras, elle a pleuré, et tout est oublié. Elle va venir aujourd'hui même avec la baronne d'Alby, à qui je dois cette réconciliation.

CHARLOTTE.

La baronne d'Alby !... Ah ! oui; c'est cette jeune dame... Je m'en rappelle.

LE COMTE.

Il faut dire : Je me la rappelle. Je t'en prie, tâche de t'observer quand elle sera là.

CHARLOTTE.

Tu ne m'as jamais tant repris qu'aujourd'hui. Écoute, mon Arthur, je ferai de mon mieux pour qu'on ne dise pas que ton épouse... (*mouvement du comte*) que ta femme ne te fait pas honneur. Laisse faire; va, l'hiver prochain, puisque tu veux retourner à Paris et me mener dans les salons, tu verras comme je serai savante... Je commence déjà à bien savoir ma géographie.

LE COMTE.

Ta géographie?...

CHARLOTTE.

Oui, monsieur; je sais mon Europe sur le bout du doigt, et je vais commencer l'Asie.

LE COMTE.

Ah ! ce n'est pas cela qu'il importe de savoir !... mais, en ce moment, pensons à recevoir ma mère et madame d'Alby, qui vont arriver bientôt. Il faut tâcher de leur rendre ce séjour agréable.

CHARLOTTE.

Si nous invitions quelques personnes ?

LE COMTE.

Qui ?

CHARLOTTE.

J'oubliais de te dire que nos voisins, les nouveaux propriétaires du château de Quincy, sont venus nous faire visite pendant ton absence.

LE COMTE.

Ah !... le baron et la baronne de Versac.

CHARLOTTE.

Tu ne sais pas ? c'est une de mes anciennes pratiques.

LE COMTE.

La baronne ?

CHARLOTTE.

Oui; une dame qui m'a souvent fait travailler. Elle a été joliment étonnée de me trouver ici !... Veux-tu que nous les invitions ?

LE COMTE.

Non, non;... Occupons-nous de ma mère et de madame d'Alby. Tu es en grand négligé : si tu te parais ?

CHARLOTTE.

Si tu m'aimes comme je suis, qu'ai-je besoin de plaire à d'autres ?

LE COMTE.

Je t'aime on ne peut davantage telle que tu es, mais je voudrais que madame d'Alby et ma mère te trouvassent jolie... très-jolie.

CHARLOTTE.

Que tu es singulier !... Je ferai ce que tu désireras; et pourtant, je ne voudrais pas faire une grande toilette : je suis encor un peu gauche.

LE COMTE.

Eh bien ! oui, tu as raison ! pas de toilette. Promets-moi seulement de bien retenir mes leçons pendant le dîner.

CHARLOTTE.

Oh ! sois tranquille !... Tu seras content de moi : je sais qu'il ne faut pas couper son pain; qu'il faut... qu'as-tu donc à rire ?

LE COMTE.

Je ris de toi et de moi-même. Va, chère Charlotte, sois toujours douce et bonne comme tu l'es, tu n'auras pas besoin d'autre art pour me charmer.

CHARLOTTE.

Que je suis heureuse ! Pour de l'amour et de la docilité, tu sais que j'en aurai toujours.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, seul.

Excellente enfant !... En vérité, j'ai honte de gâter un si aimable naturel par toutes ces conventions niaises qu'on appelle les bonnes manières !... Pauvre Charlotte, ta candeur et ta simplicité valent mieux que les talents qui te manquent. Ah ! vous voilà, Bertrand ?

SCÈNE VII.

LE COMTE, BERTRAND.

BERTRAND.

Bonjour, commandant. Vous avez fait un bon voyage ?

LE COMTE.

Très-bon.

BERTRAND.

Allons, tant mieux.

LE COMTE.

Aviez-vous quelque chose à me dire ?

BERTRAND.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

Eh bien ! parlez.

BERTRAND.

Je viens vous dire adieu : je m'en retourne à Paris.

LE COMTE.

A Paris ! vous ? Et pourquoi ?

BERTRAND.

J'ai des affaires.

LE COMTE.

Quelles affaires pouvez-vous avoir ?

BERTRAND.

Oh ! nous autres pauvres diables, nous n'avons pas de grandes affaires, et ce n'est pas la peine de vous ennuyer. Adieu donc, commandant ; je vous souhaite une bonne santé, et je décampe.

LE COMTE.

Que diable avez-vous, Bertrand ? vous semblez de mauvaise humeur.

BERTRAND.

Moi ?... Oh ! pas du tout.

LE COMTE.

Si fait, soyez franc : que vous est-il arrivé ? Quelqu'un vous aurait-il offensé ?

BERTRAND.

Offensé ?... Personne. Je serais bien bon de m'offenser, par exemple ! Je sais bien que je ne suis pas le maître ici ; que ce n'est pas à moi de commander : c'est à celui qui paie la soupe à inviter qui il veut pour la manger ; c'est trop juste, et j'aurais tort de me plaindre. Aussi, je ne me plains pas, et je file.

LE COMTE.

Ah ! je vous comprends enfin, Bertrand ! Pierre vous a parlé. Mais est-il bien extraordinaire que... ?

BERTRAND.

Non, morbleu ! ça n'est pas extraordinaire. Et si j'étais un homme comme vous, chef d'escadron, riche, noble, tout ce que vous voudrez... eh bien ! je me donnerais des airs bien plus que vous. Mais, voyez-vous, je sens que je ne suis pas ici à ma place ; et l'histoire de Pierre, qui s'en va le cœur gros et le ventre vide parce qu'il s'est piqué, ça m'a fait ouvrir les yeux. Je me suis dit : « Que fais-tu là ? » Et alors mon parti a été bientôt pris !... Je retourne rue du faubourg Saint-Denis.

LE COMTE.

Bertrand, je ne vous laisserai pas partir comme cela.

BERTRAND.

Non, tenez, puisque j'ai tant fait que de me déboutonner, je m'en vas vous dire toute la vérité. Je m'embête ici.

LE COMTE.

Ah !...

BERTRAND.

Oui, je m'embête, parce que je n'y suis pas à mon aise ; et je n'y suis pas à mon aise, parce que je n'y suis pas comme j'ai l'habitude d'être. Je suis obligé de me contraindre en tout ; de déjeuner à midi, et de dîner à six heures. Dans vos beaux salons, je ne peux pas fumer ma pipe ; vos domestiques se moquent de moi. Ma foi, je serais bien bon de me gêner plus longtemps pour vous tourmenter et moi aussi.

LE COMTE.

Il me semble que vous ne faites ces réflexions-là que d'aujourd'hui seulement.

BERTRAND.

Faites excuse, mon commandant : il y a longtemps que je pense tout ça ! Je suis vieux, quelquefois un peu grognon ; j'aime à fréquenter de vieux troupiers comme moi, à faire avec eux une partie de dominos à l'estaminet ; là, je suis à mon aise ; ici, je me gêne et je vous gêne. Les étrangers qui viendront vous voir riront de moi et de vous ; vous perdrez vos amis, et je perdrai les miens !... Pour ma fille, elle est votre femme, vous devez la garder. Elle prendra les airs des grandes dames, si elle peut ; et puis, quand même, si on se moque d'elle, vous êtes son mari, c'est votre devoir de couper les oreilles aux rieurs, et vous les couperez !... je vous connais !

LE COMTE.

Bertrand, vous me faites de la peine.

BERTRAND.

Et à moi aussi, ça me fait de la peine de vous quitter : mais que voulez-vous ? Séparons-nous bons amis ; je reviendrai vous voir plus d'une fois ; le matin, quand vous serez seul, je vous demanderai à déjeuner, pour le second s'entend ! Je ne suis pas fâché, mon commandant ; je vous aime tout de même ; mais adieu. Ce soir, je veux fumer ma pipe à l'estaminet du Cheval-Blanc.

LE COMTE.

Au moins, je vous reverrai bientot.

BERTRAND.

Oui, à la bonne heure ! Ah ! ça, nous ne parlerons pas à ma fille de tout ce que nous venons de dire ; c'est entre nous. Adieu, mon commandant.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, seul.

Je trouve tant de vertus... et pourtant... si peu de bonheur !

UN DOMESTIQUE, apportant une harpe, des pinceaux et de la musique.

Voilà tout ce que monsieur le comte a demandé.

LE COMTE.

C'est bien. La baronne pourra nous chanter quelques airs nouveaux. Il y a si longtemps que je n'ai entendu de bonne musique !... Comme elle est aimable !... Venir ici ! Elle à qui j'ai préféré... Mais elle a tant de grâce ! tant d'esprit !... Je crois, en vérité, que depuis mon mariage elle est encore embellie !... Pourvu que Charlotte soit bien ?... Elle n'est pas en beauté aujourd'hui !... Si elle allait être timide et gauche ?... Je tremble !... Quelle faiblesse !... J'en ai honte !... Ne sont-ce pas de sots préjugés que j'ai sacrifiés ?... et la naïveté de Charlotte n'est-elle pas préférable à la coquetterie de la baronne ?

SCÈNE IX.

LE COMTE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Arthur, une voiture entre dans le parc.

LE COMTE.

C'est sans doute ma mère et madame d'Alby.

CHARLOTTE.

Oh ! mon Dieu, comme j'ai peur !

LE COMTE.

Allons au devant d'elles..... Mais remettez-vous..... remettez-vous donc !.. Et, je t'en prie, Charlotte, prends bien garde à ce que tu diras... Ah ! les voici.

SCÈNE X.

LA BARONNE D'ALBY, LA COMTESSE, LE COMTE, CHARLOTTE.

LA COMTESSE.

Bonjour, Arthur. Bonjour... madame.

CHARLOTTE.

Je suis...

LE COMTE, l'interrompant.

Que je suis heureux de vous voir ! Permettez que je vous présente madame d'Aiglemont.

LA BARONNE.

Il y a longtemps que je désirais faire avec madame une plus ample connaissance.

CHARLOTTE.

Vous êtes bien bonne, madame, et je vous remercie bien, car...

LE COMTE, l'interrompant.

N'êtes-vous pas fatiguée ?

LA BARONNE.

Pas du tout. Mais, en vérité, chère comtesse, ce château est délicieux.

LA COMTESSE.

J'y ai trouvé, dans des temps malheureux, un abri contre les chagrins.

LA BARONNE.

Et votre fils y cherche aujourd'hui un asile contre les plaisirs.

LE COMTE.

C'est que je crois que si les chagrins détruisent le bonheur, les plaisirs le dérangent.

LA COMTESSE.

Et vous êtes heureux?

LE COMTE.

Très-heureux.

LA COMTESSE, à demi-voix.

En êtes-vous bien sûr?

LE COMTE.

Très-heureux.

LA COMTESSE, à Charlotte.

Et vous, madame?

CHARLOTTE.

Si je suis heureuse?.... Il est toujours près de moi.

LA BARONNE.

Ce bonheur-là peut suffire pendant l'été; mais, cet hiver, vous reviendrez à Paris. Il ne faut pas nous enlever entièrement monsieur le comte, et vous-même vous ne devez pas vous séquestrer du monde.

CHARLOTTE.

Je ferai ce que mon mari voudra; et j'avoue que je ne serai pas fâchée de revoir ma famille, mes amies d'enfance, car...

LE COMTE, l'interrompant.

Oui, sans doute, oui, nous irons à Paris. (*A la baronne.*) Si vous vouliez jeter un coup-d'œil sur le parc, sur les jardins?

LA BARONNE.

Tout à l'heure. Oh! vous aurez le temps de faire le propriétaire, je vous promets de tout examiner. (*Regardant la harpe et la musique.*) Ah! je vois que les arts charment votre solitude. Cette harpe, ces pinceaux sont à madame?

CHARLOTTE.

Non, vraiment; vous sentez bien que ce n'est pas...

LE COMTE, l'interrompant.

La comtesse ne s'est occupée que du piano; et c'est à votre intention que j'ai fait apporter cela ici.

LA BARONNE.

J'en suis reconnaissante.

LA COMTESSE, à part.

Pauvre Arthur, comme il est embarrassé!

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur le comte, un exprès apporte cette lettre de l'auberge voisine; on attend une réponse.

LE COMTE.

Vous permettez, madame. (*Il ouvre la lettre.*) Ah! c'est de cet étourdi de Monval; il arrive d'Italie.

LA BARONNE.

Il revient? J'en suis charmée.

LE COMTE.

Écoutez ce qu'il m'écrit.

« Mon cher Arthur, j'arrive d'Ancône, et, en m'arrêtant près de ton château, j'apprends que tu l'habites en ce moment, et, de plus, que tu t'es marié pendant mon absence. Je peux rester ici quelques heures, et si tu veux me présenter à la comtesse d'Aiglemont, que je n'ai pas l'honneur de connaître, j'irai déposer mes hommages à ses pieds, heureux de rencontrer chez toi un avant-goût des plaisirs que je vais retrouver à Paris. J'attends ta réponse à l'auberge.

» Ton affectionné et bien ennuyé camarade,

» LÉON DE MONVAL. »

LA BARONNE.

Il faut qu'il vienne; il nous amusera.

LE COMTE.

Je ne demande pas mieux.

LA COMTESSE.

Allez le chercher, Arthur.

LE COMTE.

Vous avez raison, ma mère; l'auberge est ici près: je vais le chercher, et j'amène à vos pieds le conquérant d'Ancône.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LA COMTESSE, CHARLOTTE.

LA COMTESSE.

Ma chère amie, vous devriez exécuter quelque chose sur cette harpe.

LA BARONNE.

Cela n'amuserait peut-être pas madame d'Aiglemont.

CHARLOTTE.

Oh ! si fait, madame.

LA BARONNE.

Quel est cet ouvrage que j'aperçois ?

CHARLOTTE.

C'est une broderie.

LA BARONNE.

C'est extrêmement joli.

CHARLOTTE.

Vous trouvez !... Celle que vous portez est bien plus belle : est-ce votre ouvrage ?

LA BARONNE, souriant.

Mon ouvrage !... non : elle sort de chez Minette.

CHARLOTTE.

Mon Dieu !... elle est déchirée.

LA BARONNE.

Vraiment ?..... c'est sans doute en descendant de voiture.

CHARLOTTE.

Je peux y coudre un point.

LA BARONNE.

Oh ! je ne voudrais pas que vous prissiez cette peine.

CHARLOTTE.

Je vous en prie, ce sera un plaisir pour moi de vous être utile.

LA BARONNE.

Non, non ! c'est trop de bonté !.... Je n'y consentirai point.

LA COMTESSE, à part.

Sa naïve simplicité me touche.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Monval.

SCÈNE XII.

CHARLOTTE, LA BARONNE, LA COMTESSE, MONVAL.

MONVAL.

Mille pardons, mesdames, de me présenter ainsi. Je n'ai pas eu la patience d'attendre.

LA COMTESSE.

Mon fils est allé vous chercher.

MONVAL.

Ce cher Arthur est bien bon ! mais à peine mon exprès était-il parti, que j'ai réfléchi : c'est ce qui m'arrive toujours. J'ai songé que n'ayant que quelques heures à rester ici, il était ridicule d'en passer une dans une misérable auberge, et je me suis mis en route ; j'aurai pris un autre chemin qu'Arthur. J'étais empressé d'offrir mes hommages respectueux à la comtesse d'Aiglemont. (*Il s'adresse à la baronne.*) Mais j'ignorais tout le bonheur de mon ami. (*A la comtesse.*) Je ne pensais pas non plus vous rencontrer en ce château, madame. (*Il regarde Charlotte.*) Eh ! mais, je suis ici tout-à-fait en pays de connaissance... Est-ce que vous ne vous souvenez plus de moi ?

LA COMTESSE, à part.

Que vais-je apprendre ? Profitons de son erreur.

CHARLOTTE.

Je me souviens d'avoir vu monsieur chez madame Robert, lingère, rue Saint-Honoré.

LA BARONNE, à Monval.

Ah ! vous connaissez des lingères ?

MONVAL.

En tout bien, tout honneur ! Une ancienne femme de chambre de ma mère, qui a recueilli un héritage, et élevé un magasin où l'on voit toujours des demoiselles de boutique charmantes.

LA BARONNE.

En vérité ?

MONVAL.

Madame Robert a été vingt ans à la maison ; elle m'a soigné quand j'étais enfant, et la reconnaissance...

LA BARONNE.

Les jolies filles de boutique...

MONVAL.

Et mon goût pour l'observation m'ont conduit quelquefois chez elle. (*A Charlotte.*) Qu'est devenue cette charmante personne, à l'œil noir, à la physionomie piquante...

CHARLOTTE.

Celle que vous meniez promener si souvent ? Cécile Bizot ?...

MONVAL.

Non... non !...

CHARLOTTE.

Ah !... ma cousine Dutour ?

SCÈNE XIII.

CHARLOTTE, LA BARONNE, MONVAL, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Te voilà, mon cher Monval!... Parbleu, tu m'as fait courir.

MONVAL.

Pardonne-moi, mon ami : je désirais tant te revoir!... Mais mon empressement eût été encore plus vif si j'avais su qui je trouverais ici.

LE COMTE.

En effet!... Je suis désolé de ne t'avoir pas présenté moi-même à la comtesse d'Aiglemont.

MONVAL.

Pendant dix mois hors de France, je n'ai rien su de ce qui se passait dans notre cher Paris. J'ai appris à l'auberge que tu étais marié... Reçois tous mes compliments : les grâces, la beauté, une société délicieuse...

LE COMTE.

Je mène une vie retirée.

MONVAL.

Je comprends! pour quelques mois!... Premiers moments de l'amour, que n'oublierait-on pas pour vous? Mais il ne faut pas d'égoïsme; tu n'as pas quitté le monde pour toujours.

LA BARONNE.

Nous espérons bien que M. d'Aiglemont passera l'hiver à Paris.

MONVAL.

A la bonne heure! J'oublierai tous mes ennuis près de vous. On a tant besoin de s'amuser, quand on a du chagrin!

LE COMTE.

Le tien ne nous donnera pas d'inquiétude.

MONVAL.

Oh! j'en ai un réel : une passion malheureuse!

LA COMTESSE.

Vous, monsieur de Monval!

MONVAL.

Oui, moi, ne riez pas! Savez-vous que j'ai été aussi sur le point de me marier? Mais c'était bien différent!... Une vraie folie; un mariage d'amour; une jeune fille qui ne m'apportait pour dot que des vertus!... J'ai réfléchi à l'inconvenance, et j'ai rompu.

LE COMTE.

Comment! M. de Monval n'a pas craint d'abandonner une jeune fille dont il était aimé?

MONVAL.

Entre nous, c'était un mariage extravagant!... Une famille ridicule!... Il m'a fallu du courage!... Mais il n'y a rien de tel que nous autres étourdis pour agir raisonnablement. Vrai, regarde dans le monde!..... Sur dix sottises, il y en a neuf qui sont faites par de prétendus sages.

LE COMTE.

C'est souvent un devoir et non une sottise que d'agir contre l'usage.

MONVAL.

Bah! Il est déjà assez difficile d'avoir raison contre tout le monde; jugez donc s'il fallait avoir raison à soi tout seul!... J'ai senti cela, et je cherche à me distraire. Je vais retrouver à Paris d'anciens souvenirs. (*A Charlotte.*) Vous disiez donc que la cousine Dutour....

CHARLOTTE.

Monsieur, elle s'est établie mercière, rue aux Ours.

MONVAL.

Rue aux Ours!.... qui aurait dit cela?

LE COMTE, s'approchant.

Mais....

MONVAL.

Laisse-moi donc : je connaissais mademoiselle Charlotte Bertrand.

LE COMTE.

Vous connaissiez?...

MONVAL.

Mais honni soit qui mal y pense!... Mademoiselle Charlotte étoit une vertu sévère.

LE COMTE.

Monsieur!...

MONVAL.

Ne vas-tu pas prendre de grands airs parce que tu es marié? D'ailleurs, mademoiselle appartient à madame, et j'ai trop de respect...

CHARLOTTE, à part.

Malheureuse!

LE COMTE.

Qu'osez-vous dire?

LA BARONNE.

Vous vous trompez, monsieur.

CHARLOTTE.

Arthur! Arthur!

MONVAL.

Que signifie cela?

LE COMTE.

Que vous vous êtes mépris, et que voici la comtesse d'Aiglemont.

MONVAL.

Grand Dieu! qu'ai-je fait?... Mais qui se serait douté?... Veuillez m'excuser, madame!... Et toi, mon ami, crois que si j'avais pu croire...

LE COMTE.

Je ne vous en veux pas : je ne dois pas vous en vouloir; vous ignoriez...

LA COMTESSE.

Sans doute. Allons, qu'il ne soit plus question de tout cela. Je voudrais prendre un instant de repos.

LA BARONNE.

Et moi, changer de toilette.

LA COMTESSE.

Nous vous retrouverons ici, monsieur de Monval?

MONVAL.

Je ne sais, madame, si j'aurai ce bonheur : il faut que je me rende à Paris.

LE COMTE.

En effet, après une campagne, on est pressé de raconter ses exploits, de montrer ses trophées, ses blessures.

MONVAL.

Il n'y en a pas pour tout le monde.

LE COMTE.

Comment donc! Demain, chez Tortoni, au foyer de l'Opéra, M. de Monval sera un héros. Il a contribué à la prise d'Ancône!

MONVAL.

Arthur!...

LE COMTE.

Comme on va frémir dans les boudoirs, dans les coulisses au seul récit de ses dangers!... A combien de processions avez-vous assisté?

MONVAL.

Encore une fois, Arthur!...

LE COMTE.

Il faudra nous envoyer un exemplaire du journal qui publiera la relation de vos prouesses; cela nous divertira.

MONVAL.

D'Aiglemont, ce ton de persiflage...

LE COMTE.

Oh! j'ai tort!... Il est dangereux de plaisanter un guerrrier tel que M. Monval.

MONVAL, *à demi-voix.*

Peut-être.

LA COMTESSE.

Eh bien! messieurs, que veut dire cela?

LA BARONNE.

Êtes-vous fous tous les deux?

CHARLOTTE, *à part.*

Arthur a l'air fâché.

LE COMTE.

Ce n'est rien, mesdames, rien qu'un badinage, et M. de Monval a l'esprit bien fait.

LA COMTESSE.

A la bonne heure! (*A demi-voix, au comte.*) Mon cher Arthur, mon fils, revenez à vous, et supportez le sort que vous avez choisi. (*A la baronne.*) Allons, ma chère amie!... (*A Monval, qui lui offre la main et la reconduit.*) Monsieur de Monval, à revoir!... Vous êtes l'hôte de mon fils.

MONVAL.

Je ne l'oublierai pas.

SCÈNE XIV.

CHARLOTTE, LE COMTE, MONVAL.

MONVAL.

Ah ça, Arthur, avez-vous perdu la raison? Que dois-je penser d'un pareil langage?

LE COMTE.

Est-ce qu'il vous offense?

MONVAL.

Vous devez comprendre que si je n'étais pas chez vous...

LE COMTE.

Oh! ne vous gênez pas!... Mais, silence; nous causerons de cela tout à l'heure dans le parc. (*Haut.*) Eh bien! monsieur de Monval, ne faisons-nous pas un tour de promenade?

CHARLOTTE.

Arthur, vous me quittez?

LE COMTE.

Pour un instant, ma chère amie. Occupez-vous de ma mère, de la baronne. Je reviens bientôt. Ne faut-il pas que je fasse les honneurs de ma maison à un ancien ami?

CHARLOTTE.

Ne soyez pas longtemps. Ici, je n'ai que vous.

LE COMTE.

N'êtes-vous pas chez vous, madame? Mais j'aperçois votre père; il vous cherche, il veut vous parler.

MONVAL, à part.

Ah! c'est là le beau-père.

LE COMTE, à Monval.

Allons, je suis à vous.

SCÈNE XV.

CHARLOTTE, BERTRAND.

BERTRAND.

Qu'est-ce qu'il y a donc? Tu es toute je ne sais comment.

CHARLOTTE.

Rien, rien, mon père.

BERTRAND.

Si fait, parbleu! il y a quelque chose. Et qu'est-ce que c'est que ce nouveau-venu? Il m'a regardé d'une façon qui ne me plait pas. Ah! bast!... Écoute donc, il y a une heure que je te cherche pour te dire adieu. Je vas à Paris.

CHARLOTTE.

Vous partez?

BERTRAND.

Oui, j'ai quelques affaires.

CHARLOTTE.

Hélas! mon Dieu, je crois deviner, et je n'ose pas vous retenir.

BERTRAND.

Pierre est encore là; je vais faire route avec lui. Il avait envie de te faire ses adieux.

CHARLOTTE.

Qu'il vienne.

BERTRAND, à la cantonnade.

Allons, Pierre, avance, mon garçon.

SCÈNE XVI.

CHARLOTTE, PIERRE, BERTRAND.

PIERRE.

Madame veut donc bien me permettre?

CHARLOTTE.

Oui; adieu, Pierre; ayez bien soin de mon père.

PIERRE, à part.

Quelle douce voix!... (*Haut.*) Adieu donc... madame la comtesse.

CHARLOTTE.

Mon ami!

PIERRE.

Oh! ne croyez pas, madame, que je sois fâché de votre bonheur! Vous n'étiez pas faite pour être la femme d'un pauvre ouvrier : non, je ne dois pas m'attrister de votre bonheur, et je vous quitte... peut-être pour toujours!... Mais pourtant, si, un jour, vous aviez des peines, permettez que je vienne en prendre la moitié.

BERTRAND.

Allons donc! qu'est-ce que c'est que toutes ces idées-là?... Voyons, il est temps de se mettre en route.

(On entend deux coups de feu.)

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que cela?

BERTRAND.

Des chasseurs, sûrement. Embrasse-moi, Charlotte, et porte-toi bien.

CHARLOTTE.

Au moins, mon père, je vous reverrai bientôt?

BERTRAND.

Oui, sans doute, oui, mon enfant, je viendrai te voir. Adieu.

PIERRE.

Adieu, madame, soyez bien heureuse.

SCÈNE XVII.

CHARLOTTE, seule.

Ils sont partis! Me voilà seule!... seule!

UNE VOIX, dans la coulisse.

Au secours! Michel! Joseph!...

CHARLOTTE.

Grand Dieu! qu'y a-t-il?

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc?

LA COMTESSE, accourant.

Qu'est-il arrivé?

SCÈNE XVIII.

LA BARONNE, BERTRAND; LE COMTE, entrant par la porte du fond; il est blessé au bras, et s'appuie sur BERTRAND et sur PIERRE, qui place un siége au milieu du théâtre; CHARLOTTE, LA COMTESSE.

CHARLOTTE.

Ah!... mon mari!

LA COMTESSE.

Mon fils!

LA BARONNE.

Du secours! du secours! Un chirurgien!

BERTRAND.

Pas tant de bruit; il n'y a pas de danger : le camarade n'en est pas quitte à si bon marché; il a une jambe cassée.

LA BARONNE.

Comment? et pourquoi?

BERTRAND.

Dam! le commandant aura voulu châtier cet insolent qui se sera moqué de Charlotte.

LA COMTESSE.

Hélas! j'en tremblais!

LE COMTE, assis.

Ce n'est rien, ce n'est rien; tranquillisez-vous.

CHARLOTTE.

Mon Arthur!... Dieu! comme il est pâle!... Il va perdre connaissance!... Malheureuse que je suis!

LA COMTESSE.

Laissez-moi, laissez-moi secourir mon fils.

CHARLOTTE.

Oh! ne me repoussez pas.

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

CHARLOTTE.

Non, non!... c'est à moi de le soigner.

LA COMTESSE.

Malheureuse!... c'est vous qui l'avez tué.

CHARLOTTE.

Ah!...

BERTRAND, qui a pansé la blessure.

Eh! je vous dis qu'il n'y a pas d'inquiétude pour sa vie.

LA BARONNE.

Il ouvre les yeux.

LA COMTESSE.

Mon fils!

LE COMTE.

Ma mère!... (*Ils s'embrassent.*) Charlotte!

CHARLOTTE.

Oh! pardonne-moi! pardonne-moi!... Je suis cause... Ah! n'y a pas de bonheur possible entre nous.

LE COMTE.

Que dis-tu?

CHARLOTTE.

Arthur, votre cœur, je peux le deviner souvent; mais vos idées, je ne peux pas les comprendre!... Je vous fais honte!... J'ai exposé tes jours!...

LE COMTE.

Charlotte!...

CHARLOTTE.

Cette blessure... cette blessure...

BERTRAND.

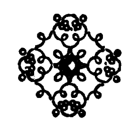
Soyez donc tranquille : ce ne sera rien.

PIERRE, à part.

Comme elle souffre!

LA BARONNE, à part.

Il a rougi d'elle!... son règne est passé!



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la chambre de Charlotte dans l'hôtel du comte d'Aiglemont. — Au lever du rideau, Charlotte est endormie sur un fauteuil, à gauche de l'acteur, près d'une table sur laquelle brûle une bougie presque consumée. Une autre table est à droite ; une causeuse et une toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, endormie ; LE COMTE, entrant suivi d'un domestique qui porte un riche nécessaire et le dépose sur la table à droite.

LE COMTE.

Posez cela ici, et laissez-moi. Que vois-je? Charlotte !... Elle dort !... La bougie brûle encore... Elle ne s'est pas couchée !... son sommeil paraît agité.

CHARLOTTE, dormant.

Une... deux... trois... Trois heures du matin !... Il ne reviendra plus !... Comme le bal est brillant !... Que de fleurs, de diamants !... Comme elles sont jolies, ces femmes !... Comme elles dansent bien !

LE COMTE.

Pauvre Charlotte !

CHARLOTTE.

Si je pouvais aussi... non... Elles rient toutes... elles se moquent de moi... Dieu ! sortons. (*Elle s'agite, fait un mouvement pour se lever et s'éveille.*) Ah !... Arthur, mon Arthur !... te voilà !... tu rentres?

LE COMTE.

Chère amie, je suis rentré depuis longtemps : il est dix heures du matin.

CHARLOTTE.

Ah !... je me suis endormie... là... je ne sais comment.

LE COMTE.

Veiller ainsi ! Charlotte, tu te rendras malade.

CHARLOTTE.

Je lisais... je travaillais... le sommeil m'a surprise.

LE COMTE.

Tu me trompes !... ton inquiétude seule t'a fait attendre mon retour.

CHARLOTTE.

Cher Arthur, pardonne ! Quand je te sais rentré dans ton appartement, je dors mieux.... je repose plus tranquille.

LE COMTE.

Les réunions se prolongent tard.

CHARLOTTE.

Oui, bien tard.

LE COMTE.

Depuis trois mois que nous sommes de retour à Paris, tu partageais avec moi ces devoirs de la société, puis tu y as renoncé.

CHARLOTTE.

Tu n'as que trop éprouvé d'humiliations à cause de moi. Arthur, ces plaisirs, tu n'en jouissais pas quand j'étais là ! Inquiet de tout ce que je disais, troublé par la crainte de me voir l'objet des railleries de tes belles dames, tu étais malheureux ! Et moi, comme je souffrais ! Seule, auprès de toi, je suis parvenue peut-être à m'exprimer sans trop de ridicule ; mais, dans ces brillants salons, je me sens gauche et embarrassée ; je ne peux pas trouver une parole ; je te fais rougir !... Je l'ai vu, et je me suis dit : Laissons-lui les amusements auxquels il est habitué ; n'ôtons rien à son bonheur, ajoutons-y seulement l'amour. Quand il sera las de ces plaisirs bruyants, il reviendra près de moi. Dans le monde, il s'amusera ; ici, il sera aimé.

LE COMTE.

Bonne Charlotte ! Je ne t'oublie pas ; vois ces bagatelles ; je les ai achetées pour toi... Cela te plaît-il ?

CHARLOTTE.

C'est charmant !... Que tu es bon de penser à moi !

LE COMTE.

Chère amie !

CHARLOTTE.

Tu baises ma main, comme si j'étais une grande dame.

LE COMTE, l'embrassant.

L'aimes-tu mieux ainsi?

CHARLOTTE.

Il y a des moments où je suis bien heureuse! Celui-ci, par exemple; je ne t'avais pas vu seul depuis bien des jours!.... Viens t'asseoir là, près de moi. T'es-tu bien amusé à ce bal? Qui as-tu vu?

LE COMTE.

Toute la France y était : d'abord, la belle duchesse de La Trémouille.

CHARLOTTE, riant.

La Trémouille!... Oh! quel drôle de nom!

LE COMTE.

C'est un nom qu'il n'est pas permis d'ignorer en France.

CHARLOTTE.

Ah!... Ensuite!

LE COMTE.

Quand je te nommerais d'autres personnes, leurs noms te seraient tout aussi inconnus.

CHARLOTTE.

C'est vrai!... Mais tu y as vu madame d'Alby?

LE COMTE.

Oui, sans doute.

CHARLOTTE.

Et qu'a-t-on fait?

LE COMTE.

Ce qu'on fait partout. Madame Malibran a chanté un air d'*Otello*... Mais tu ne connais pas la musique italienne; tu n'as pas voulu d'une loge aux bouffes.

CHARLOTTE.

Tu sais bien que ce n'est pas ma faute : le jour où tu m'y as conduite, je me suis endormie au premier acte.

LE COMTE.

Après la musique, on a dansé; on a joué à l'écarté, et l'on a soupé.

CHARLOTTE.

Et les toilettes?

LE COMTE.

Charmantes!... mais dire de quoi elles se composaient me serait impossible.

CHARLOTTE.

As-tu dansé?

LE COMTE.

J'ai valsé avec madame d'Alby.

CHARLOTTE.

Elle était bien mise?

LE COMTE.

Comme un ange!... Une robe de tulle garnie de camélias...

CHARLOTTE.

Ah!... Vous avez retenu sa toilette à elle!.. Avez-vous gagné à l'écarté?

LE COMTE.

Je n'ai pas joué : je suis resté à causer. On racontait des histoires si drôles et d'une façon si piquante!...

CHARLOTTE.

Dites-les-moi.

LE COMTE.

Il faudrait, pour que cela t'intéressât, connaître les personnages.

CHARLOTTE.

C'est juste!... Et qui contait ces histoires?... madame d'Alby, sans doute?

LE COMTE.

Elle... et d'autres.

CHARLOTTE.

Arthur! il y a eu dans notre union un hasard malheureux; nous n'avons eu ni l'un ni l'autre le temps de réfléchir.

LE COMTE.

Que dis-tu?

CHARLOTTE.

Pendant quelque temps, j'ai cru qu'à force d'étudier je pourrais m'élever jusqu'à vous... mais je vois bien qu'il y a des choses qu'il faut apprendre dès l'enfance. Vous-même, vous avez renoncé à m'instruire; vous ne me reprenez plus.

LE COMTE.

Tu as fait des progrès : ton langage s'est épuré.

CHARLOTTE.

Oh! je sens bien que tu ne peux causer avec moi comme tu le fais... avec madame d'Alby, par exemple.

LE COMTE, embarrassé.

Madame d'Alby?

CHARLOTTE.

Près d'elle, près de ta mère, je suis mal à l'aise : si tu savais combien j'ai besoin de trouver des gens qui ne me dédaignent pas!... et puisque je ne pourrai jamais convenir à tes parents, permets-moi de recevoir quelquefois les miens.

LE COMTE.

Je ne m'y oppose pas, si tu crois que cela peut te rendre heureuse.

CHARLOTTE.

Depuis mon mariage, je n'ai vu aucune de mes amies d'enfance, et je t'avoue, Arthur, que je n'avais pas attendu ta permission pour engager une cousine à venir passer la journée avec moi.

LE COMTE.

A la bonne heure.

CHARLOTTE.

A propos, j'oubliais : voilà une invitation de madame de Vérigny. Elle m'est adressée.

LE COMTE.

La sœur de Monval. C'est à son frère que tu dois cette invitation : il a pour toi, lui, tous les égards que la comtesse d'Aiglemont est en droit d'attendre.

CHARLOTTE.

Tu le lui appris un peu rudement il y a trois mois.

LE COMTE.

Ah ! oui, une jambe cassée !... Pauvre ami ! j'en ai été désolé ; c'est un étourdi, mais il a un cœur excellent. O mon Dieu ! bientôt onze heures !... Pardon, ma chère amie, il faut que je te quitte ; je déjeune avec quelques amis, puis je dois monter à cheval.

CHARLOTTE.

Tu iras au bois de Boulogne? il y a des femmes qui savent monter à cheval? Madame d'Alby, sans doute ?

LE COMTE.

Oui, je crois qu'oui !... Mais, à revoir, tu dois être fatiguée ; repose-toi jusqu'à mon retour.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, seule.

Il s'en va !... Je ne sais pourquoi je me sens agitée : il m'aime !... j'en suis sûre !... S'il avait préféré madame d'Alby, il l'aurait épousée... Pourquoi donc ce nom me fait-il mal ?... C'est moi, moi seule qu'il aime !... ah ! si je cessais de lui plaire !... mais chassons ces tristes idées ; il faut que je m'occupe de ma toilette. Ma cousine Dutour viendra sûrement de bonne heure ; je me fais une joie de la revoir, de causer avec elle. (*Une femme de chambre entre.*) Sophie, je vais m'habiller ; ma toilette.

SCÈNE III.

CHARLOTTE; MADAME DUTOUR, SOPHIE.

MADAME DUTOUR, à la cantonnade.

Ne m'annoncez pas ; je suis madame Dutour, la cousine de madame, je n'ai pas besoin qu'on m'annonce. Bonjour, ma cousine ; comment ça va-t-il, ma cousine?

CHARLOTTE.

Pas mal aujourd'hui ; et vous ?

MADAME DUTOUR.

A merveille !... Ah ça, je viens vous remercier de l'amabilité que vous avez eue de m'inviter à passer la journée avec vous.

CHARLOTTE.

Est-ce que vous ne pouvez pas?

MADAME DUTOUR.

Si fait ! si fait ! je serai seulement obligée de vous quitter une heure pour une affaire de mon commerce, et puis je reviendrai ; c'est pour ça que j'arrive de bonne heure. Entre amies, on a bien des choses à se raconter, quand il y a longtemps qu'on ne s'est vu. Il paraît que M. d'Aiglemont, votre mari, mon cousin, ne se souciait guère de me voir, depuis trois mois que vous êtes à la ville. Enfin, je me disais : Il faudra bien finir par faire connaissance, puisque c'est mon cousin ! mais c'était vexant d'avoir un cousin comte et si riche, et de ne pas le connaître. Car je ne l'ai jamais vu, votre mari !... Est-il joli garçon ?

CHARLOTTE.

Il est très-bien.

MADAME DUTOUR.

Tant mieux ; ça ne peut pas nuire. (*Elle examine les robes.*) Oh ! que c'est joli tout cela ! quelle belle robe ! qui est-ce qui aurait dit que vous seriez un jour comtesse ? et de si belles parures !... (*Elle soupire.*) Comme vous êtes heureuse, cousine !... mais je vous trouve plus sérieuse qu'autrefois.

CHARLOTTE.

Ma santé n'est pas très-bonne.

MADAME DUTOUR.

Ça ne sera rien : est-ce qu'on peut être malade quand on a de fameux médecins, le temps de se soigner, et le cœur content.

CHARLOTTE, à part.

Le cœur content !

MADAME DUTOUR.

Ce n'est pas que je me plaigne ! Dieu merci ! je n'ai pas de raison d'être triste, je suis veuve, et mon commerce va son train.

CHARLOTTE, à part.

Quel langage ! quelles manières !... Est-ce qu'elle était ainsi autrefois ?

MADAME DUTOUR.

Y a-t-il longtemps que vous avez vu notre parent Pierre Moulin.

CHARLOTTE.

Pas depuis mon retour à Paris.

MADAME DUTOUR.

Vous ne savez pas, ma chère, ce n'est plus le même homme, il passe sa vie le nez dans les livres, il travaille, il étudie, aussi il est déjà sergent-major !... il a perdu son air gauche, il a une tournure à présent !... c'est un charmant cavalier, je dis cavalier, quoiqu'il soit dans l'infanterie. On voulait le marier, ah bien oui ! Il paraît qu'il a une passion dans le cœur.

CHARLOTTE.

Ah ! en vérité !

MADAME DUTOUR.

Oui ; mais impossible de savoir pour qui ! Ah ça ! dites donc, ma cousine, votre belle-mère m'a ôté sa pratique ; elle se gante à présent chez Valker : vous devriez bien lui parler en ma faveur. Au reste, je la verrai sûrement ici, et je lui parlerai moi-même.

CHARLOTTE, à part.

Dieu ! que dira-t-elle ?

MADAME DUTOUR.

Tout à l'heure, madame la baronne d'Alby me disait encore : « Madame Dutour, personne ne me gante mieux que vous. »

CHARLOTTE.

Madame d'Alby !

MADAME DUTOUR.

Oui ; j'ai toujours sa pratique, et puis sa femme de chambre est une de mes amies.

CHARLOTTE, à part.

Sa femme de chambre.

MADAME DUTOUR.

Elle a une bonne condition, bien des profits... madame d'Alby est généreuse. (*A Sophie.*) Vous riez, mademoiselle ? je suis sûre que vous n'avez pas à vous plaindre de votre maîtresse.

CHARLOTTE.

Cette pauvre Sophie... vous me faites penser que je ne lui ai rien donné depuis longtemps. Tenez, voilà un châle dont je vous fais présent.

SOPHIE.

Madame la comtesse est bien bonne.

MADAME DUTOUR.

C'est qu'il est fort beau... Un Ternaux avec des palmes. Mais, ma cousine, c'est trop de donner un châle comme ça.

CHARLOTTE.

Ma chère parente, voulez-vous me faire un grand plaisir ?

MADAME DUTOUR.

Qu'est-ce que c'est ?

CHARLOTTE.

C'est de porter, en souvenir de moi, cette chaîne d'or que j'aurais voulu vous offrir plus tôt.

MADAME DUTOUR.

Oh ! c'est charmant ! Grand merci, ma cousine : ça va faire jaser les bonnes amies : elles sont encore capables de dire que c'est M. Benoît qui m'en a fait présent.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que M. Benoît ?

MADAME DUTOUR.

C'est mon locataire, un jeune homme fort aimable. Il est à Paris pour faire son droit, et je lui loue une chambre garnie, trente francs par mois. Ne font-ils pas des propos dans le quartier ?

CHARLOTTE.

Ah !

MADAME DUTOUR.

Oui, vraiment. Il y a des mauvaises langues partout, même rue aux Ours !... N'ont-ils pas le front de dire que je ne lui fais jamais payer son terme, et que pourtant je ne le loge pas pour rien ?...

CHARLOTTE.

Il faut mépriser de pareils propos.

MADAME DUTOUR.

Ah ! c'est bien ce que je fais ! comme si on ne pouvait pas prendre le bras de son locataire pour faire un tour le dimanche ?... Est-ce que les grandes dames n'ont pas des cavaliers à leurs ordres ?

CHARLOTTE.

Je ne sais pas.

MADAME DUTOUR.

Oh ! je le sais bien, moi, seulement ce n'est pas longtemps le même, ça change plus souvent que nous autres ; je vois ça dans mes pratiques... C'est comme

leur toilette, ça ne leur dure guère... Mais puisqu'elles ont le moyen... Par exemple, la baronne d'Alby, depuis deux mois c'est toujours le même.

CHARLOTTE.

Ah ! vraiment ! contez-moi donc cela.

MADAME DUTOUR.

Je l'ai vu plus d'une fois, un joli homme... et tenez, hier encore, la baronne choisissait des rubans, il est venu lui apporter un beau bouquet de fleurs naturelles, pour un bal où il la conduisait le soir. Et, ce matin, la femme de chambre m'a dit qu'elle avait attendu sa maîtresse jusqu'à trois heures du matin.

CHARLOTTE.

Trois heures... C'est sûrement un homme né et élevé dans la société, l'un n'a point à rougir de l'autre... Ils vont tous les jours dans les fêtes ensemble.

MADAME DUTOUR.

Non, pas tous les jours : mais quand ils ne vont pas dans le monde, on veille tout de même chez madame d'Alby : le jeune homme vient, ils font de la musique, la baronne joue de la harpe, ils chantent, ils lisent ensemble, ou bien ils dessinent.

CHARLOTTE.

Oui, ils ont les mêmes goûts, les mêmes talents, ils peuvent passer le temps ensemble sans ennui : s'ils se marient, ils seront heureux.

MADAME DUTOUR.

Et moi alors je vendrai gros pour la corbeille.

CHARLOTTE, *vivement.*

Que je serais contente si madame d'Alby se mariait !

MADAME DUTOUR.

Vous ?

CHARLOTTE, *se remettant.*

Sans doute ! vous feriez de bonnes affaires dans cette occasion.

MADAME DUTOUR.

Merci, ma cousine. Ah ! ils ont l'air tous les deux joliment d'accord.

CHARLOTTE.

Mais comment avez-vous appris tout cela ?

MADAME DUTOUR.

Par la femme de chambre.

CHARLOTTE.

Et savez-vous le nom de ce monsieur ?

MADAME DUTOUR.

Ma foi, non, je n'ai pas songé à le demander ; mais si vous voulez le savoir...

CHARLOTTE.

C'est inutile. Ah ! j'entends, je crois ; la voix de mon père.

SCÈNE IV.

MADAME DUTOUR, BERTRAND, CHARLOTTE, PIERRE.

CHARLOTTE.

Bonjour, mon père ; vous voilà donc ! Il y a près de quinze jours que je ne vous ai vu.

BERTRAND.

C'est vrai, mon enfant : mais il ne faut pas m'en vouloir.

PIERRE.

Madame la comtesse...

CHARLOTTE.

Ah ! monsieur Pierre... je suis bien aise de vous voir.

PIERRE.

Madame la comtesse est bien bonne.

BERTRAND.

Je l'ai presque entraîné de force ; il ne voulait pas venir ; mais quand on a quelque chose à demander aux gens, c'est bien le moins qu'on se dérange.

CHARLOTTE.

Serais-je assez heureuse pour pouvoir vous être utile ?

PIERRE.

Mon Dieu ! madame, c'est une indiscrétion que M. Bertrand me fait commettre.

CHARLOTTE, *à part.*

Quel changement ! comme il s'exprime !

BERTRAND.

C'est une lettre qu'il écrit à son colonel, et j'ai pensé que ton mari voudrait bien l'apostiller. Oh ! c'est que Pierre est en passe d'aller loin. Regarde-le donc, Charlotte, il est sergent-major, et je gagerais qu'il ne tardera pas à être officier. Mais aussi, quelle conduite ! pas d'estaminet, pas de billard, pas de domino. Le travail, le devoir, il ne connaît que ça.

MADAME DUTOUR.

Qu'est-ce que je vous disais, ma cousine ?

BERTRAND.

Ah ! il vaut mieux que moi... en un an il m'a dépassé.

CHARLOTTE, avec intérêt.

C'est très-bien, monsieur Pierre.

PIERRE.

Rien n'est plus naturel, madame; que ne ferait-on pas pour mériter l'approbation des personnes qui nous ont témoigné de l'intérêt?... Il est si cruel de faire rougir les gens que l'on aime.

CHARLOTTE.

Oh! oui, vous avez raison, cela est bien cruel.

PIERRE.

J'ai gagné bien peu de chose encore; mais, avec de la persévérance, du travail, j'espère... Ah! si vous ne me refusiez pas vos conseils, s'il m'était permis de vous voir quelquefois...

CHARLOTTE.

Je vous recevrai toujours avec plaisir, Pierre. Vous ne doutez pas de mon amitié.

PIERRE.

Je désire la mériter un jour.

BERTRAND.

Ainsi, tu parleras de sa lettre au commandant, et de l'apostille?

CHARLOTTE.

Certainement, mon père.

BERTRAND.

Eh bien! je te l'apporterai tantôt. (*A demi-voix.*) Ah ça! dis-moi, es-tu toujours contente? Ton mari?...

CHARLOTTE.

Il est toujours bon pour moi: je suis heureuse.

BERTRAND.

Bien sûr?

CHARLOTTE.

Oui, mon père.

BERTRAND.

Allons, j'en suis bien aise. (*A part.*) Elle ne se doute de rien, ou bien on m'a fait des contes.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Monval.

CHARLOTTE, à part.

Dans quel moment! (*Haut.*) Dites que je n'y suis pas.

MADAME DUTOUR.

Et pourquoi donc, cousine?

BERTRAND.

Comme ça vous a l'air grande dame! Je n'y suis pas!

CHARLOTTE.

C'est pour vous; cela vous dérangerait.

MADAME DUTOUR.

Pas du tout. Si je me souviens bien, j'ai connu un monsieur de Monval... Si c'était lui!... Faites entrer, ma cousine.

CHARLOTTE.

Mais....

BERTRAND.

Si je te gêne, je m'en irai.

CHARLOTTE.

Me gêner!... vous, mon père... Qu'on entre.

PIERRE, à part.

Que lui veut ce monsieur de Monval?

SCÈNE V.

BERTRAND, PIERRE, MADAME DUTOUR, MONVAL, CHARLOTTE.

MONVAL.

Je n'ai pu passer devant l'hôtel de madame la comtesse sans éprouver le désir de savoir de ses nouvelles. Pardon, madame, si je me présente de si bonne heure.

MADAME DUTOUR.

C'est lui... Est-ce que M. de Monval ne me reconnaît pas?

MONVAL.

Eh! mais, c'est madame Dutour.

MADAME DUTOUR.

Moi-même. Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu. Dire que monsieur n'entrerait pas dans mon magasin quand il passe rue aux Ours!

MONVAL, souriant.

Mais c'est que je ne passe jamais rue aux Ours.

CHARLOTTE.

Monsieur de Monval, mon mari est sorti; vous auriez peut-être désiré le voir?

MADAME DUTOUR.

C'est joli, monsieur, d'oublier ses anciennes connaissances. Ah! je vois ce que c'est: vous êtes surpris de me trouver dans cette belle hôtel?... Mais puisque je suis sa parente.

MONVAL, souriant.

La parente de l'hôtel! Je sais que vous êtes la cousine de madame, et croyez que mes égards...

MADAME DUTOUR.

Qu'est-ce que c'est que toutes ces simagrées-là?

Est-ce que vous avez oublié nos parties de campagne avec Fanny et Malvina ?

MONVAL, *embarrassé.*

Je n'ai rien oublié, je vous assure.

MADAME DUTOUR.

Cette pauvre Malvina ! elle a eu une inclination malheureuse ; elle a voulu se périr... elle était si sentimentale !... Fanny se porte toujours bien... Ma cousine les a bien connues aussi.

CHARLOTTE, *à part, jetant un flacon qu'elle tenait.*

Je suis au supplice.

PIERRE.

Madame Dutour !...

MADAME DUTOUR.

Qu'est-ce que vous faites donc, ma cousine ? Voilà qui est soigné... mais c'est mal de ne pas prendre tous ces articles-là chez moi ; vous auriez meilleur marché, et tout aussi bien établi.

CHARLOTTE, *avec impatience.*

C'est mon mari...

MADAME DUTOUR.

Il faut lui dire d'acheter à la maison : il vaut mieux que les profits soient dans la poche de sa cousine que dans celle d'une étrangère.

CHARLOTTE, *à part.*

Qu'elle me fait souffrir !

PIERRE, *à part.*

Pauvre femme !... Venons à son secours. (*Haut.*) Père Bertrand, puisque madame la comtesse a la bonté de se charger de ma lettre, si vous voulez venir avec moi, je vous la remettrai.

BERTRAND.

Tu as raison, Pierre, il ne faut pas perdre de temps.

PIERRE.

Madame Dutour, si vous sortez, je vous offre mon bras.

MADAME DUTOUR.

Ah ! je vous remercie, et je profiterai de votre offre. Je vas terminer une affaire, comme je vous l'ai dit, ma cousine, et je serai ici dans une heure au plus tard. Je verrai donc ce qu'on appelle la bonne compagnie : c'est sans doute l'endroit où l'on s'amuse le mieux ?

MONVAL.

C'est celui où l'on s'ennuie de meilleure grâce.

MADAME DUTOUR.

Allons, Pierre, donnez-moi votre bras.

BERTRAND.

A revoir, ma fille ; je reviendrai t'apporter la lettre.

CHARLOTTE.

A bientôt, mon père.

MADAME DUTOUR.

Sans rancune, monsieur de Monval. A tout à l'heure, cousine.

PIERRE.

Recevez tous mes remerciements, madame la comtesse.

CHARLOTTE.

Adieu, Pierre : nous nous reverrons.

SCÈNE VI.

MONVAL, CHARLOTTE.

MONVAL.

Madame...

CHARLOTTE, *à part.*

Qu'elle est commune !... Autrefois je ne m'en apercevais point.

MONVAL.

Elle ne m'entend pas.

CHARLOTTE, *à part.*

Si je paraissais à mon mari telle qu'elle me paraît à moi.

MONVAL.

Madame !...

CHARLOTTE.

Ah ! pardon.

MONVAL.

Depuis longtemps, madame, je voulais vous parler à cœur ouvert : vous excuserez la franchise d'un ami. Je vous assure qu'il faut absolument que vous vous amusiez, car vous avez du chagrin.

CHARLOTTE.

Bonne raison !.. Mais je n'ai pas de chagrin, et je ne me soucie pas de m'amuser.

MONVAL.

Vous avez tort. Il est des femmes qui croient que la vertu c'est l'ennui... Au contraire, trouver des compensations aux maux de la vie, voilà la vraie sagesse, c'est la mienne.

CHARLOTTE.

Que voulez-vous dire ?

MONVAL.

Qu'il est temps enfin de quitter la solitude où vous vivez au milieu de Paris; qu'il faut que vous voyiez du monde.

CHARLOTTE.

Et qui puis-je voir?

MONVAL.

La comtesse d'Aiglemont, jeune, riche et belle, n'a qu'à choisir sa société; elle est l'égale de tout le monde.

CHARLOTTE.

Moi... non, non... je ne suis plus l'égale de personne.

MONVAL.

Je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE.

Cette société brillante où Arthur a été élevé, où il a voulu me placer, je le sens, je ne puis pas, je ne pourrai jamais y prendre mon rang.

MONVAL.

Vous êtes trop sévère pour vous-même.

CHARLOTTE.

Non !... Quand je fus admise dans quelques-uns de ces salons, la rougeur d'Arthur, son embarras, m'apprirent que je n'y étais pas comme les autres. Si vous saviez ce que j'ai souffert.

MONVAL.

Vous?

CHARLOTTE.

Renfermant mes regrets, j'espérai, jusqu'à ce jour, rencontrer dans mes amies d'enfance un cœur qui pût m'entendre... Mais faut-il le dire? faut-il avouer ce que j'éprouve?

MONVAL.

Parlez, parlez à un ami.

CHARLOTTE.

J'avais enfin obtenu d'Arthur la permission de revoir ma famille; je me réjouissais aujourd'hui de retrouver l'ancienne compagne avec qui j'ai été élevée... Eh bien! sa présence a détruit mon espoir! Est-ce elle qui a changé? Est-ce moi qui ne suis plus la même? Nous ne pouvons plus nous comprendre, et je me sens condamnée à n'avoir jamais d'amie nulle part... Pardon, monsieur de Monval, j'aurais dû cacher de semblables idées... Mes paroles se sont échappées malgré moi!... Depuis un an, c'est la première fois que j'aie dit toute ma pensée.

MONVAL.

Je suis digne de l'entendre. On me croit superficiel; irais-je porter dans le monde des sentimens dont il rirait?... Mais pour un cœur tel que le vôtre, il y a dans mon âme de quoi l'apprécier et l'admirer! Jamais tant de vertus unies à tant de grâces ne s'étaient offertes à mes yeux.

CHARLOTTE, à part.

Ah! lui non plus ne peut pas être mon confident. (*Haut, avec une gaîté contrainte.*) Je ne sais en vérité pourquoi je m'afflige ainsi. Ne songeons plus à tout cela; Arthur m'aime : son amour me suffit.

MONVAL.

Qu'il est heureux! (*A part.*) Ne la détrompons pas.

CHARLOTTE.

Je ne veux plus penser à ce monde qui ne mérite pas mes regrets. Quelques connaissances nous resteront peut-être; madame votre sœur ne dédaigne pas de m'inviter, et si vous vous mariez, monsieur de Monval...

MONVAL.

Me marier!... oh! je n'y songe pas.

CHARLOTTE.

Eh bien! moi j'y songe pour vous.

MONVAL.

Vous, madame!

CHARLOTTE.

Oui; alors, vous pourriez être mon ami.

MONVAL, riant.

Comment!... vous m'avez peut-être aussi choisi une femme?

CHARLOTTE.

Vous riez?... mais cela est vrai : j'avais pensé à la baronne d'Alby.

MONVAL.

Madame d'Alby!

CHARLOTTE.

Elle est la seule femme qui vienne quelquefois chez moi; elle me témoigne de l'amitié...

MONVAL.

Quand je penserais au mariage, je ne pourrais pas m'occuper d'elle.

CHARLOTTE.

Ah! oui... en effet! on m'a dit, je m'en souviens...

MONVAL, vivement.

Quoi? que vous a-t-on dit?

CHARLOTTE.

Oh! des propos que je crois sans fondement : on prétend qu'un jeune homme est fort assidu auprès

d'elle; mais vous obtiendrez aisément la préférence.

MONVAL.

Je ne la solliciterai point : celle dont la réputation n'est pas intacte ne saurait être ma femme.

CHARLOTTE.

Comment!... il serait vrai? non, cela ne peut pas être : la comtesse d'Aiglemont, ma belle-mère, l'avait elle-même choisie pour son fils avant notre mariage.

MONVAL.

Alors, il n'y avait rien à dire : mais depuis...

CHARLOTTE.

Ah!

SCÈNE VII.

MONVAL, LE COMTE, CHARLOTTE.

LE COMTE.

Eh! bonjour, mon cher Monval; je ne m'attendais pas à te trouver ici. La promenade a été délicieuse : on s'étonnait de ne pas te voir.

MONVAL.

En effet, on connaît mes goûts champêtres; mais on ne m'a promis ma nouvelle calèche que pour demain. Mon ami, quatre chevaux anglais et deux grooms qui ont couru à Epsom. Dès que viendront les beaux jours, je ne quitterai plus le bois, la solitude convient à mes goûts.

LE COMTE.

Ils sont si simples!

MONVAL.

Vrai, je ne me reconnais pas; il y a une heure que je parle raison. Aussi madame me trouve-t-elle si grave, qu'elle me juge digne d'être mari.

CHARLOTTE.

N'est-il pas vrai que M. de Monval ferait bien de se marier.

LE COMTE.

Pourquoi pas?

MONVAL.

Ah! tu approuves ce projet? mais si je te disais quelle femme on me propose?...

LE COMTE.

Qui est-elle?

CHARLOTTE.

J'avais pensé à la baronne d'Alby.

LE COMTE.

La baronne!... Quelle idée!

MONVAL.

Eh bien! me le conseilles-tu?

LE COMTE.

Il faut que vous soyez folle pour songer à marier les gens.... De quoi vous mêlez-vous?

CHARLOTTE, elle se lève.

Pourquoi vous fâcher, Arthur?... Quand j'ai parlé de cela, j'ignorais tout ce qu'on peut dire contre madame d'Alby.

LE COMTE.

Comment!... que peut-on dire?... Je la défendrai contre la calomnie.

MONVAL, à part.

Allons, il m'a cassé une jambe pour sa femme; veut-il me casser l'autre pour sa maîtresse.

CHARLOTTE, à part.

Je ne comprends rien à sa colère. (*Haut.*) Personne ne l'accuse : le hasard seul m'a appris...

LE COMTE.

Quoi?... qu'avez-vous appris?

CHARLOTTE.

Qu'elle souffre les assiduités d'un jeune homme; mais elle est libre; elle l'épousera sans doute.

LE COMTE, à part.

Elle ne sait rien. (*Haut.*) Qui vous a dit qu'elle aime quelqu'un.

CHARLOTTE.

Oh! je suis bien instruite!... Mais je ne partage point des soupçons injurieux; et, si la baronne voit souvent celui qu'elle aime, loin de la blâmer, moi, je l'approuve.

MONVAL, à part.

Pauvre femme!

CHARLOTTE.

Avant de s'unir par des nœuds éternels, ils sauront s'ils peuvent se convenir. Qu'elle est heureuse, Arthur!... Jamais à ses côtés, l'homme qu'elle chérit ne s'ennuiera.

LE COMTE, troublé.

Charlotte!...

CHARLOTTE.

Hier, c'était lui qui l'avait conduite à ce bal où vous l'avez rencontrée. Ses succès, les hommages dont vous m'avez dit qu'elle était l'objet, comme il devait en jouir! C'est sans doute un homme de son rang :

en la voyant si recherchée, si admirée, il est fier de son choix; jamais il n'en rougira!... Arthur, elle est bien heureuse!...

LE COMTE, à part.

Quel supplice! (*Haut.*) Vous vous trompez, vous imaginez tout cela. Personne n'est amoureux de la baronne.

CHARLOTTE.

Je suis sûre de ce que je dis.

LE COMTE, troublé.

Comment?...

CHARLOTTE.

Oui, sans doute; ce matin encore, la femme de chambre de la baronne racontait...

LE COMTE.

Mais c'est une horreur qu'un pareil espionnage.

CHARLOTTE.

Ne vous mettez pas en colère, mon ami... Que nous importe après tout?

CHARLOTTE.

Parlez..... parlez!.... Madame d'Alby..... ce jeune homme....

MADAME DUTOUR.

Eh bien! le voilà!

CHARLOTTE, avec un cri déchirant.

Ah! mon mari!

MADAME DUTOUR.

Son mari!

CHARLOTTE.

Tout est fini.... Je me meurs!...

LE COMTE.

Charlotte!... Charlotte!... (*A madame Dutour.*) Ah! madame, qu'avez-vous fait?

MADAME DUTOUR.

Ma pauvre cousine!... Et dire que c'est moi... (*Au comte.*) Aussi, pourquoi ne voyez-vous pas vos parents? Si je vous avais connu, ça ne serait pas arrivé.

SCÈNE VIII.

MONVAL, LE COMTE, CHARLOTTE, MADAME DUTOUR.

MADAME DUTOUR, à la cantonnade.

Je vous dis encore une fois de ne pas m'annoncer.

CHARLOTTE, à part.

Dieu! madame Dutour!...

LE COMTE.

Quelle est cette voix?

CHARLOTTE.

C'est la voix de ma cousine.

LE COMTE.

Ah!...

MADAME DUTOUR, entrant.

Eh bien! ma cousine, vous voyez que je n'ai pas été longtemps.

LE COMTE, à part.

Ah! mon Dieu!... n'est-ce pas cette marchande?...

MADAME DUTOUR, étourdiment.

Tiens!... voilà le jeune homme dont je vous parlais ce matin.

CHARLOTTE.

Que dites-vous?

MADAME DUTOUR.

Qu'y a-t-il donc, cousine?

SCÈNE IX.

LE COMTE, MONVAL, BERTRAND, CHARLOTTE, MADAME DUTOUR.

BERTRAND.

Pardon, excuse, la société.... c'est que je viens apporter à Charlotte une lettre.... Dieu!.... ma fille!... est-elle morte?

MADAME DUTOUR.

Non, non... elle n'est qu'évanouie; un saisissement, le chagrin...

BERTRAND.

Quel changement!... ah! commandant, la fille du pauvre soldat était si fraîche et si joyeuse!... Regardez la femme du riche comte d'Aiglemont!

MADAME DUTOUR.

Elle se ranime!

LE COMTE, s'approchant.

Charlotte...

BERTRAND, l'arrêtant.

Laissez-moi, monsieur le comte, laissez-moi soigner mon enfant!

LE COMTE, à part.

Hélas! quel sera notre avenir?

MADAME DUTOUR.

Épousez donc un grand seigneur!

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente un salon de l'hôtel du comte d'Aiglemont. — Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, seul, assis et pensif.

Une séparation!... oui, elle est nécessaire : cette situation est insupportable. Ah! ma pauvre mère avait raison!... elle est morte en m'annonçant ce qui arrive, et peut-être mon mariage a-t-il abrégé le peu d'années qui lui restaient à vivre. Depuis deux ans que je suis l'époux de cette jeune fille qu'elle repoussait, ai-je été heureux?... Oh! non : elle me l'avait dit : sans les mêmes goûts, sans les mêmes idées, les mêmes habitudes, il n'y a point de bonheur dans l'intimité!... Fatigué de cette disconvenance perpétuelle, j'ai eu des torts!... et, quand il fallait rentrer, l'ennui de voir une femme triste, pâle et qui a pleuré!... Et son père?... Ils ne disaient rien ni l'un ni l'autre!... Mais quel silence!... j'aurais mieux aimé des reproches!... comment repousser ce muet désespoir qui m'accuse?... Malheureuse Charlotte!... depuis un an qu'elle connaît mes torts envers elle, à peine si nous avons passé une heure ensemble!... sous le même toit, nous vivons étrangers l'un à l'autre; qu'avons-nous à nous dire?... Ah! son père dit vrai : il faut que cette situation change.

(Il appuie sa tête dans ses mains.)

SCÈNE II.

MADAME DUTOUR, BERTRAND, LE COMTE.

MADAME DUTOUR.

Allons donc, père Bertrand.

BERTRAND.

Je n'ai pas le courage.

MADAME DUTOUR.

Vous qui n'en manquiez pas devant le canon!

BERTRAND.

Ah! que ne m'a-t-il emporté avant un jour comme celui-là!

LE COMTE.

Eh bien! qui est là?... ah! c'est vous.

MADAME DUTOUR, à Bertrand.

Voilà le moment.

BERTRAND.

Je venais...

MADAME DUTOUR.

Monsieur... mon cousin, car vous êtes mon cousin, c'est le père Bertrand qui veut vous parler.

LE COMTE.

Une autre fois : je suis pressé :

MADAME DUTOUR, l'arrêtant.

Un moment, s'il vous plaît. Ah ça, cousin Bertrand, je vais parler, moi, si...

BERTRAND, avec effort.

Non, non!.... c'est à moi... je suis son père!...... Monsieur le comte, Charlotte était tout mon bien.

LE COMTE.

Encore des reproches!

BERTRAND.

Des reproches? jamais, mon commandant! c'est seulement au sujet de l'affaire en question.

LE COMTE.

Quelle affaire?

MADAME DUTOUR.

Eh bien! votre séparation avec Charlotte.

LE COMTE.

Ah!...

BERTRAND.

Ça ne pouvait pas durer, je l'avais dit, mon commandant; mais il vous avait pris une idée de grand seigneur, d'homme riche... ça ne cède pas!... Vous

aviez vu ma pauvre Charlotte, jeune, jolie, sage, vous en avez fait votre femme : ça ne vous convenait pas, commandant. Je disais : il y aura du grabuge ! Votre mère aussi le disait; mais les jeunes croient toujours avoir plus de raison que les vieux, soit dit sans vous offenser !... car, après tout, ce qui est fait est fait, n'en parlons plus.

LE COMTE.

Oui, oui, n'en parlons plus ! tout cela est fatigant.

MADAME DUTOUR.

Ah ! les hommes, les monstres d'hommes !... dire qu'ils se lassent de tout !

BERTRAND.

Je sens ça, commandant, et je vais emmener ma fille. Ce soir, nous partons... pour ne jamais vous revoir.

LE COMTE.

Ce soir !

MADAME DUTOUR.

C'est bien ce qu'ils ont de mieux à faire.

BERTRAND.

Charlotte ne sait rien. Quand, il y a trois mois, je suis venu vous demander votre autorisation pour vous séparer, j'avoue que j'espérais encore. Il faut du temps pour les formalités, et, à votre âge, on change plus d'une fois d'idée en trois mois !... il se pouvait... mais non ! j'ai bien vu... il n'y a pas eu un retour envers elle !... à peine si vous lui avez parlé trois fois... Tout est fini : pourtant je n'ai encore rien osé lui dire... Elle vous a tant aimé !...

MADAME DUTOUR.

Ah ! c'est bien vrai... Et comme elle s'est façonnée !... c'est vraiment comme une grande dame à présent, et bien mieux, ma foi !... Certes, votre madame d'Alby ne la vaut pas.

LE COMTE, à Bertrand.

Vous disiez donc ?...

BERTRAND.

Que, si vous le permettez, et pour vous épargner les larmes de ma pauvre fille, je l'emmènerai comme pour faire un petit voyage d'un mois... à cette jolie ferme que vous avez absolument voulu lui donner il y a deux ans... car vous avez toujours été généreux.... Et si ce malheureux mariage a mal tourné, c'est qu'on ne se refait pas, et que votre éducation, vos préjugés...

LE COMTE.

Bertrand....

MADAME DUTOUR.

Du moins, dans cette campagne, Charlotte ne sera plus forcée de voir quelqu'un qui ne l'aime plus.

LE COMTE.

Elle recevra tous les six mois la pension convenue... et je désire qu'elle soit heureuse... car je ne me plains pas... je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle. Il est trop vrai que nous ne nous convenons pas...

BERTRAND.

C'est ce que j'avais prévu.... Il ne me reste plus qu'à vous prier de signer cette pièce, que les gens de loi ont rédigée... tenez.

LE COMTE.

Voyons.

MADAME DUTOUR, à part.

Aura-t-il bien le cœur de signer ?

LE COMTE.

C'est cela.

MADAME DUTOUR.

Avoir été si amoureux !... fiez vous-y donc !

BERTRAND.

Je n'avais jamais pleuré !... mais le malheur de mon enfant... Ah ! c'est plus fort que moi. Dès que ma fille... saura tout, je lui ferai signer cela, et je vous le renverrai, monsieur le comte. Allons, nous n'avons plus que faire ici.

MADAME DUTOUR.

Ah ! un moment... laissez-moi dire un mot d'adieu. car je me retiens de parler depuis une heure... Savez-vous bien, monsieur le comte, qu'il y a des gens qui pourraient vous dire votre fait ?... mais le père Bertrand est un si brave homme !... laissez-moi donc parler... et ma cousine, c'est cela une perfection... à sa place, je vous aurais laissé grogner, moi, et j'aurais toujours eu une voiture, des laquais, des belles robes et des loges aux spectacles... Mais Charlotte, c'était la perle des filles... pas plus de gloriole et de vanité que sur ma main... elle vous aimait, vous, sans toutes ces belles choses... elle ne s'est plus souciée de rien quand elle a vu que vous ne l'aimiez plus... c'était un cœur comme il ne s'en trouve guère, comme vous n'en trouverez jamais... peut-être que vous la regretterez, la pauvre femme...

BERTRAND.

Venez donc...

MADAME DUTOUR.

Je voudrais qu'il la regrettât... ça serait bien fait... me voici, père Bertrand, me voici... je vous salue,

monsieur, puisque mon cousin ne veut pas me laisser parler... j'en aurais encore long à dire... mais il ne veut pas que je parle... Adieu, monsieur, adieu... je vous salue.

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Cette femme m'impatientait... mais le pauvre Bertrand... ah! chassons cette idée... Charlotte aura sa liberté... moi, je reprendrai la mienne... la voici... encore de la tristesse, sans doute.

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, LE COMTE.

CHARLOTTE.

Je croyais avoir entendu la voix de mon père... Mais vous voici, Arthur... je suis bien aise de vous rencontrer; j'allais demander à vous voir; car je pars pour un mois, et je voulais savoir si vous n'aviez rien à me dire, si vous êtes bien... depuis quelque temps vous paraissez souffrir... si mes soins pouvaient vous être utiles, je ne partirais pas, quelque plaisir que me fasse ce voyage.

LE COMTE.

Vous êtes contente de partir?

CHARLOTTE.

J'avoue que je me réjouis de revoir la campagne. Depuis un an, nous n'avons pas quitté la ville... ce n'est pas un reproche... je sais bien que vous ne pouviez pas revoir votre terre avec moi; vous vous y étiez trop ennuyé la première année de notre mariage.

LE COMTE.

La solitude ne vous effraie pas?

CHARLOTTE.

J'y suis habituée ici, et j'ai su me créer enfin des occupations qui me la rendent douce. D'ailleurs, je ne serai pas seule; mon père, mon cousin Pierre et madame Dutour, viennent avec moi.

LE COMTE.

Madame Dutour, cette femme si commune!

CHARLOTTE.

Elle m'a donné des soins, elle m'a consolée dans des jours bien malheureux; sa bonté me cache ses manières... et puis, je n'ai pas le droit d'être difficile.

LE COMTE.

Ah! ne vous comparez pas à elle!... quelle différence!... (*Il la regarde avec attention.*) Vous vous êtes formée: votre figure aussi a gagné!... je vous trouve aujourd'hui une fraîcheur... une gaieté...

CHARLOTTE.

J'avais tant souffert!... mais enfin j'ai beaucoup réfléchi.

LE COMTE.

Vous avez réfléchi.

CHARLOTTE.

Oui : l'amour et le chagrin sont deux sources inépuisables de pensées. Mon esprit s'est éclairé et mon cœur s'est fortifié dans le malheur: maintenant j'apprécie la vie ce qu'elle vaut.

LE COMTE.

Mais vraiment, voilà de la philosophie.

CHARLOTTE.

Que voulez-vous? il l'a bien fallu? Pendant longtemps une seule idée m'occupa; je ne voyais rien au-delà!... à présent, la lecture, l'aspect de la campagne, l'amitié, les fleurs, tout a du charme pour moi! Grâce à vous, j'ai pu faire un peu de bien; des pauvres me bénissent, il y a des gens qui m'aiment... vous ne le croyez peut-être pas?

LE COMTE.

Ah!...

CHARLOTTE.

C'est qu'ils sont indulgents... Eh bien! tout cela compose une existence douce; je me dis : je n'ai fait de mal à personne!... oui, vraiment, je sens que je ne suis plus malheureuse, et je me trouve aussi moins timide.

LE COMTE.

Vous serez heureuse!

CHARLOTTE.

Vous riez de pitié en songeant à un bonheur qui diffère tant de votre bonheur à vous, si brillant et si animé.

LE COMTE, tristement.

Le bonheur!

CHARLOTTE.

Vous l'avouerai-je, Arthur? je n'ai pas toujours eu d'aussi sages idées; je peux le dire maintenant. Vous souvenez-vous de m'avoir conduite cinq ou six

fois dans de riches salons? Si vous saviez combien l'éclat des lumières, des toilettes, le charme de la musique, jusqu'à ma parure à moi m'éblouissaient, moi, pauvre fille, qui n'avais jamais rien vu? Ah! si, au milieu de tout ce prestige, j'avais rencontré vos yeux se portant sur moi avec plaisir, avec amour, j'aurais été heureuse, enivrée... et ce monde m'eût paru un délicieux séjour!... mais vous y rougissiez de moi, vos regards y cherchaient une autre... (*Le comte fait un mouvement.*) Non, non, ne parlons plus de cela : ce temps s'est effacé; pardon, Arthur, ne vous affligez pas!... je ne souffre plus : ma vie est calme... que la vôtre soit brillante!... Je n'ai pas un désir... je n'ai pas même un regret.

LE COMTE.

Je m'étonne de tout ce que j'entends : est-ce possible? De telles idées, de tels progrès!... Mais vous étiez si jeune!... Et les femmes... elles devinent avec leur cœur! Charlotte, il n'en est aucune à qui vos sentiments ne fissent honneur, et je reviens à peine de ma surprise.

CHARLOTTE, riant.

Depuis près de deux ans, c'est la première fois que vous faites attention à moi, et que vous écoutez quand je parle.

LE COMTE, à part.

La première... et la dernière fois!

UN DOMESTIQUE.

M. de Monval.

CHARLOTTE.

Je me retire : j'ai quelques préparatifs de départ...

LE COMTE.

Mais ce n'est que pour ce soir, et je compte bien vous revoir.

CHARLOTTE.

Je ne partirai pas sans vous dire adieu. Monsieur de Monval, je vous salue.

MONVAL.

Quoi donc?... on parle de départ!

CHARLOTTE.

Nous nous reverrons dans un mois.

SCÈNE V.

LE COMTE, MONVAL.

MONVAL, à part.

Grand Dieu!... Elle part...

LE COMTE, à part.

Jamais elle ne m'a paru si belle... (*Haut.*) Eh bien! qu'as-tu donc, mon ami? Te voilà encore soucieux et triste... En vérité, tu deviens fou.

MONVAL.

Ou sage... car je suis terriblement ennuyeux n'est-ce pas?

LE COMTE.

Pas mal... Toi qui étais si gai, qui te moquais de tout... On dit, *et sans horreur je ne puis le redire...*

MONVAL.

Quoi donc?

LE COMTE.

Que c'est l'amour... (*Monval soupire.*) Allons, c'est fini, tu es un homme perdu. On te traite donc bien mal? on est donc bien coquette, bien capricieuse!...

MONVAL.

Fais-moi grâce de tes conjectures, mon ami : tu es à côté de la vérité, et tu ne la rencontreras jamais... Tu ne sais pas, tu ne veux pas savoir qu'il est des femmes... non pas, qu'il est une femme dans le monde qui n'eut jamais un caprice, jamais un tort; qui n'a jamais compris le plaisir d'humilier une rivale, ni d'exciter l'admiration; dont l'âme élevée n'aperçoit des petits intérêts de la vie que les maux qu'elle peut consoler, et à qui la vertu est si naturelle qu'elle n'imagine pas qu'on ait remarqué qu'elle est la plus vertueuse et la plus belle des femmes.

LE COMTE.

Et toi, tu as découvert cette merveille?... Dans quel pays inconnu?

MONVAL.

Mon ami, les choses merveilleuses manquent beaucoup moins dans ce monde que les gens capables de les découvrir.

LE COMTE.

Il me semble que tu nous traites avec bien du mépris, nous autres, qui avons le malheur de ne pas rencontrer de femmes parfaites. Nous sommes assez à plaindre, et tu ne devrais pas encore nous accuser... Ce n'est pas notre faute.

MONVAL.

Qui sait?

LE COMTE.

Je t'assure que moi j'ai cherché, cherché...

MONVAL.

Oui, tes recherches ont été nombreuses.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME DUTOUR.

MADAME DUTOUR.

Pardon, messieurs, je croyais trouver ici ma cousine, et je vous dérange; mais, au reste, il ne faut pas vous fâcher, monsieur le comte, ce sera la dernière fois, puisque Charlotte va quitter aujourd'hui la maison avec moi pour n'y plus revenir.

MONVAL.

Que dites-vous? n'y plus revenir.

MADAME DUTOUR.

Ah! vous ne connaissez pas la conduite de monsieur? vous ne savez pas que tout est fini, et qu'il a signé ce matin l'acte de séparation?

MONVAL.

Arthur... serait-il possible! tu te séparerais de Charlotte?

LE COMTE.

Tout se fait d'un commun accord; ce mariage fut une folie de jeunesse; il a fait son malheur et le mien: nous l'avons senti tous deux. Une loi nécessaire et désirée viendra bientôt sans doute nous rendre notre liberté tout entière, et chacun de nous alors pourra se choisir un avenir meilleur.

MADAME DUTOUR.

Et certes, si le divorce est rétabli, ma cousine ne manquera pas de prétendants, j'en connais.

LE COMTE.

Comment?

MADAME DUTOUR.

Oui; j'en connais! Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

LE COMTE.

C'est qu'il me semble que vous attachiez vos regards sur Monval; et, si je ne savais quelle passion il a dans le cœur, je pourrais croire...

MONVAL.

Quel que soit le sentiment qui veille dans mon âme, sachez au moins que jamais l'amour le plus violent ne me ferait trahir les devoirs de l'amitié, et que la liberté seule de celle que j'aime pourrait m'engager à rompre le silence que je m'étais imposé.

LE COMTE, pensif.

Sa liberté!

MONVAL.

Adieu, Arthur! (*A part.*) Ils se séparent!...

SCÈNE VII.

LE COMTE, MADAME DUTOUR.

LE COMTE.

Cette femme, qu'il trouve si supérieure aux autres femmes, qu'il adore en silence depuis longtemps... ce serait elle...

MADAME DUTOUR.

Eh bien! pourquoi pas?

LE COMTE.

Il ose l'aimer... Vous osez me le dire!

MADAME DUTOUR.

Ne faut-il pas se gêner ?... Elle ne vous est plus rien à présent!... Ah! ne voulez-vous pas être comme le chien du jardinier?

LE COMTE.

Eh! madame... (*A part.*) Charlotte l'aimerait-elle? Ah! tâchons de rejoindre Monval et d'éclaircir mes doutes.

SCÈNE VIII.

MADAME DUTOUR, seule.

Bon, il est vexé... Mais il ne se doute pas encore de ce qui l'attend; sa baronne d'Alby à qui il a sacrifié Charlotte, il ne soupçonne pas qu'elle le plante là pour épouser le vieux duc de Saint-Omer, et que le mariage se fait aujourd'hui même... Oh! l'affaire a été bien menée...

SCÈNE IX.

MADAME DUTOUR, CHARLOTTE, PIERRE.

CHARLOTTE.

Ah! vous voilà!

MADAME DUTOUR.

Oui, ma cousine; je viens vous demander l'heure précise du départ, afin de venir vous prendre.

CHARLOTTE.

Dans deux heures.

MADAME DUTOUR.

C'est bien : j'ai quelques ordres à donner pour mon absence, puis je suis toute à vous. Notre cousin est-il du voyage?

PIERRE.

J'ai obtenu un congé d'un mois, et je suis bien heureux.

MADAME DUTOUR.

Allez, allez, nous nous amuserons. A revoir, et comptez sur moi à l'heure fixe.

SCÈNE X.

CHARLOTTE, PIERRE.

PIERRE.

Ah! quel mois nous allons passer....

CHARLOTTE.

Nous reprendrons nos études et nos lectures que depuis quelques jours les préparatifs de ce voyage ont interrompues.

PIERRE.

Ai-je un autre bonheur sur la terre? Que ne vous dois-je pas? C'est au désir de devenir digne de votre amitié et aux heures passées près de vous que je dois le peu que je sais. Avec vous j'étais si heureux d'apprendre!

CHARLOTTE.

Et moi, je n'avais point de honte de ne point savoir.

PIERRE.

Depuis que vous m'avez témoigné de l'amitié, le malheur qui m'accompagnait jadis a disparu; mes chefs m'ont distingué, me voilà sous-lieutenant... Votre père en est tout surpris; moi-même, j'ai peine à me reconnaître... Et cependant tout cela est si naturel auprès de vous!... Mes idées, mon langage se sont formés sur les vôtres; il me semble que les mots que vous prononcez sont les seuls que j'aime à dire, je cherche dans les livres qui vous plaisent ce qui peut vous intéresser; et, près de vous, je me sens à mon aise, je me sens heureux...

CHARLOTTE.

Et moi, Pierre, je n'ai pas avec vous cette timidité, cette crainte que m'inspirent mon mari et les gens du monde.

PIERRE.

Nés tous deux dans la même classe, formés ensuite par la réflexion, le chagrin et l'étude, nos idées sont les mêmes; nous ne pouvons rougir ni l'un ni l'autre; bien que j'admire votre supériorité, elle ne m'humilie pas, et je sens, à chaque minute, que, si les choses eussent été autrement, il y aurait eu bien du bonheur.

CHARLOTTE.

Pierre...

PIERRE.

Pardonnez-moi... Je ne cesse de faire des efforts pour vous obéir : je n'oublie pas que c'est à la condition qu'une froide amitié s'exprimera seule que vous m'avez permis de vous voir souvent. Jugez du prix que j'attache à ce bonheur, puisque depuis une année, je n'ai pas dit un mot de mon unique pensée en ce monde. Ah! qu'il faut aimer pour agir ainsi!

CHARLOTTE.

Je suis madame d'Aiglemont... Quel que soit mon sort, je ne peux ni ne veux l'oublier... Mais ne parlons plus de cela, et dites-moi, mon ami, savez-vous si mon père a quelque chagrin? Il me paraît plus soucieux depuis quelque temps, et ce matin j'ai cru voir une larme dans ses yeux.

PIERRE.

Le père Bertrand pleurer... Mon Dieu; seriez-vous menacée de quelque malheur?

CHARLOTTE.

Moi!... oh! je ne crois pas... que peut-il m'arriver maintenant?

UN DOMESTIQUE.

Monsieur de Monval, informé du départ de madame la comtesse, demande instamment à être reçu.

CHARLOTTE.

Qu'il vienne.

PIERRE.

Vous le recevez?

CHARLOTTE.

Il est le seul parmi les amis de mon mari qui ait eu des égards pour moi.

PIERRE.

Oh! oui.... je le sais.... J'ai deviné plus encore.... Il vous aime!...

CHARLOTTE.

Pierre...

SCÈNE XI.

MONVAL, CHARLOTTE, PIERRE.

MONVAL.

Elle n'est pas seule. (*Haut.*) Comment, madame, partir ainsi sans qu'on puisse vous voir et vous parler... Vous me pardonnerez de ne l'avoir pas souffert et d'avoir forcé votre consigne.

PIERRE, à part.

Ces gens-là ne doutent de rien.

CHARLOTTE.

Mais c'est un court voyage... et à mon retour...

MONVAL.

Un mois... un court voyage... quand il s'agit de ne vous plus voir; quand pendant ce mois...

CHARLOTTE.

Eh bien?

MONVAL.

Des événements peuvent changer une situation.

CHARLOTTE.

Que voulez-vous dire?

MONVAL.

Il peut se passer tant de choses dans un mois!

CHARLOTTE, souriant.

Mais, en vérité, monsieur de Monval, si vous n'aviez pas pris l'habitude, depuis quelque temps, de parler par énigmes, vous m'inquiéteriez.

MONVAL.

Vous inquiéter!.. Ne comprenez-vous pas, madame, que je sais tout?

CHARLOTTE.

Quoi donc?

MONVAL.

Ce que vous voulez en vain me cacher; je suis instruit, vous dis-je.

CHARLOTTE.

Instruit...

MONVAL.

Et vous me pardonnerez si j'ai osé, en apprenant que vous quittiez cette maison pour jamais...

CHARLOTTE.

Pour jamais?

PIERRE.

Que dit-il?

MONVAL.

Si j'ai osé vous demander la permission de vous revoir. Quand vos nœuds sont rompus...

CHARLOTTE.

Rompus!..

MONVAL.

Tout ne s'est-il pas fait de votre consentement? Pourquoi ce mystère?

CHARLOTTE.

Attendez donc... comment?... Parlez-vous sérieusement, monsieur de Monval?.. Je ne sais ce qui se passe là... mais voilà une étonnante nouvelle... Quoi?.. je ne serais plus la femme de M. d'Aiglemont... Pierre, cela est-il vrai? est-ce possible?

PIERRE.

Je ne sais rien... Mais ne m'avez-vous pas dit que votre père a pleuré?

CHARLOTTE, indignée.

Ah! oui... c'est cela!... Me repousser ainsi!... Et que tout le monde le sache quand je l'ignore encore... Mon Dieu!...

MONVAL.

Comment, il se pourrait que vous ne fussiez pas instruite?

CHARLOTTE.

Pardon, pardon... Je vous entends à peine; une foule de pensées sont là... Je suis libre... Je ne suis plus la femme du comte d'Aiglemont.

MONVAL.

Mais vous êtes par vos vertus et vos grâces mille fois au-dessus des vains avantages que vous perdez.

CHARLOTTE.

Je suis libre!

MONVAL.

Vous pourrez entendre désormais ces mots si doux à prononcer près de vous : je vous aime!

PIERRE, à part.

Comme elle est émue!

CHARLOTTE, à part, regardant Pierre.

Combien il serait heureux de les dire!

PIERRE, à part.

C'est moi qu'elle regarde.

MONVAL.

Un jour le plus fortuné des hommes pourra les entendre sortir de votre bouche.

CHARLOTTE, regardant Pierre.

Peut-être.

PIERRE, à part.

Mon Dieu... ne me trompai-je pas?

MONVAL.

Madame, si j'osais... s'il m'était permis...

CHARLOTTE.

Monsieur de Monval, ce que je viens d'entendre apporte à mon esprit bien des idées nouvelles; c'est une autre destinée qui commence; j'ai eu trop peu à me louer du passé, pour ne pas craindre l'avenir!... mais je peux vous assurer que la reconnaissance et l'amitié pour vous y tiendront une place... Ce serait vous tromper que vous laisser espérer davantage.

PIERRE.

Il est congédié.

SCÈNE XII.

LE COMTE, CHARLOTTE, MONVAL, PIERRE.

LE COMTE, à la cantonnade.

Eh bien! les chevaux de poste attendront: ils sont venus trop tôt.

CHARLOTTE.

La voiture est là... Monsieur de Monval, je vous salue.

MONVAL.

Recevez mes hommages respectueux (*Il sort*).

CHARLOTTE, au comte.

Je rentre chez moi, monsieur le comte. Pierre, veuillez, je vous prie, aller chercher mon père et ma cousine. Monsieur d'Aiglemont, je n'ignore plus maintenant que je vous dis un dernier adieu.

LE COMTE.

Charlotte!...

CHARLOTTE.

Oui, je ne suis plus que Charlotte Bertrand.

LE COMTE.

Sous ce nom vous m'avez aimé.

CHARLOTTE.

Je n'aurais pas dû le quitter.

LE COMTE.

Vous maudissez notre mariage.

CHARLOTTE.

Il vous a rendu si malheureux!

LE COMTE.

Et vous avez tant souffert.

CHARLOTTE.

M'avez-vous entendue me plaindre?

LE COMTE.

Non! mais votre résignation même m'apprenait que vous étiez malheureuse : votre douleur muette m'était cruelle.

CHARLOTTE.

Vous ne la verrez plus.

LE COMTE.

Ah! quelle froideur! Quoi! au moment de nous séparer pour toujours, vous n'avez rien à me dire?

CHARLOTTE.

Rien!

LE COMTE.

Me quitter ainsi!

CHARLOTTE.

Et que puis-je vous dire?... Un jour, monsieur le comte, l'idée vous prit de donner votre main, votre titre à une pauvre fille!... elle n'en fut pas plus fière!.. Il vous convient de les lui ôter... elle n'en doit pas être plus humble.

LE COMTE.

J'ai cru cette séparation nécessaire à votre bonheur comme au mien. Depuis longtemps nous nous voyons à peine; vous paraissez m'éviter avec soin!... Et pourtant aujourd'hui j'ai senti une impression bien pénible, je l'avoue, quand votre père m'a présenté l'acte de séparation pour le signer.

CHARLOTTE.

Il est signé?...

LE COMTE.

Oui!... mais votre nom n'y est pas encore!... vous pouvez refuser et rien ne sera fait.

CHARLOTTE.

Ah!

LE COMTE.

Savez-vous que, depuis plus d'une année, nous n'avions pas eu une conversation aussi longue que ce matin? elle a bien changé mes idées!... Mon Dieu! comment avez-vous pu vous former ainsi?

CHARLOTTE.

Vous me trouvez changée?

LE COMTE.

Oui! et d'autres que moi vous l'auront dit déjà; car vous êtes faite pour être aimée : vous avez inspiré des sentiments vifs et sincères.

CHARLOTTE.

Vous croyez?

LE COMTE.

Je le sais.

CHARLOTTE.

Et c'est sans doute à cette découverte que je dois l'attention que vous daignez m'accorder aujourd'hui?

LE COMTE.

Mais votre cœur aussi est bien changé! Vous avez reçu avec indifférence la nouvelle de notre séparation; vous m'en parlez avec calme!... pas un regret, pas une larme!... quelle différence!... quand mes torts vous furent connus, quand vous apprîtes qu'une autre...

CHARLOTTE.

Ah! oui, sans doute, alors j'ai eu des jours de malheur, de larmes, de désespoir, car je perdais tout mon bien, votre amour! Aujourd'hui vous m'enlevez un nom, une fortune, que sais-je? je n'y fais pas attention... depuis longtemps il me semble que je n'ai plus rien à perdre.

LE COMTE.

Vous ne me pardonnerez jamais, je le vois bien, et votre haine, votre colère...

CHARLOTTE.

De la colère? non, je vous quitte sans aucun ressentiment, et je vous jure que je ne vous hais pas le moins du monde.

LE COMTE.

Ah! c'est bien pis... vous ne m'aimez plus!

CHARLOTTE.

Qu'importe? Que ferait mon amour maintenant?

LE COMTE.

Il pourrait tout réparer.

CHARLOTTE.

Non; car aucun pouvoir ne saurait faire que ces jours affreux qui ont brisé mon cœur n'aient pas existé! Qui fera disparaître ces nuits où le sommeil se refusait à mes yeux brûlants de larmes; ce désespoir que donne un avenir de malheur quand on n'a que vingt ans, et d'un malheur qu'on ne peut fuir, car chaque instant du jour vous le fait sentir; il est là, chez vous, à votre côté; on le trouve en s'éveillant; il est dans toutes vos actions, dans toutes vos pensées... Ah! monsieur le comte, un mariage mal assorti est le plus grand mal du monde, le seul mal qui soit sans remède.

LE COMTE.

Oh! Charlotte, ne dis pas cela, les torts peuvent être reconnus, oubliés... On peut revenir à celle envers qui l'on fut injuste, et retrouver près d'elle le bonheur et l'amour.

CHARLOTTE.

L'amour!... il s'use enfin dans cette lutte avec la douleur; des années de larmes effacent quelques jours heureux, il ne reste plus, de ces passions qui ont agité l'âme, qu'une fatigue qui appelle le calme, la retraite et la liberté.

LE COMTE.

Quoi! si je vous disais: cet amour qui m'entraînait vers une autre, il n'existe plus; ces préventions qui me faisaient rougir de vous dans le monde, je les ai vaincues!... je reviens à vous, et je vous redemande le bonheur, la confiance... enfin, soyez à moi comme autrefois... rendez-moi votre amour.

CHARLOTTE.

Hélas!...

LE COMTE.

Eh bien! que répondriez-vous?

CHARLOTTE.

Qu'il est trop tard.

LE COMTE.

Qu'entends-je?

CHARLOTTE.

Ma naissance est obscure, monsieur le comte: mais mon âme n'est point étrangère à de nobles sentiments. Heureuse de votre amour, j'ai tâché de m'élever jusqu'à vous, votre dédain a repoussé mes efforts; votre inconstance a déchiré mon cœur; les outrages de votre famille ont révolté mon orgueil!... et maintenant vous venez me rapporter vos vœux?... Il n'est plus temps, monsieur le comte!... Mon nom n'était pas digne du vôtre... aujourd'hui votre cœur n'est plus digne du mien.

LE COMTE.

Ainsi, Charlotte...

CHARLOTTE.

Que vous dirai-je? mes sentiments...

LE COMTE.

Sont à un autre, peut-être?... (*Elle se tait.*) Ne pas répondre c'est tout dire!

SCÈNE XIII.

LE COMTE, CHARLOTTE, BERTRAND, MADAME DUTOUR, PIERRE.

CHARLOTTE.

Mon père, on vous rend votre fille.

BERTRAND.

Quoi !... tu sais tout?

CHARLOTTE.

Oui !... Ce papier que monsieur le comte vous a remis.

BERTRAND.

Le voilà.

MADAME DUTOUR.

Mais savez-vous ce qui se passe? regardez donc par la fenêtre?

PIERRE.

Eh bien ! c'est un mariage à l'église en face.

LE COMTE, se levant.

Un mariage !... Ils vont promettre de s'aimer toujours !... Quels sont les fous qui peuvent faire de semblables promesses, quand la plus sage même n'a pu les tenir, quand l'amour de Charlotte a cessé !

CHARLOTTE.

C'est vous qui l'avez voulu.

LE COMTE.

Elle signe !...

CHARLOTTE.

Adieu, monsieur le comte.

LE COMTE.

J'ai tout perdu, et par ma faute!



LE ROI FAINÉANT,

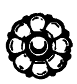
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE SUR LE SECOND THÉATRE-FRANÇAIS, LE 26 AOUT 1830.

AVANT-PROPOS.

Cette tragédie voit le jour pour la première fois, bien qu'elle ait essayé déjà de se produire dans le monde. C'était en août 1830, un mois à peine après la révolution de juillet. En répétition depuis longtemps, elle était à la veille d'affronter les dangers de la représentation, lorsque parurent les ordonnances datées de Saint-Cloud ; la colère des Parisiens marcha plus vite que la mémoire de mes acteurs, et une révolution était accomplie quand le rideau put se lever. Les élèves des écoles de Droit et de Médecine, spectateurs habituels de l'Odéon, avaient pris une part fort active aux combats des trois journées ; tout chauds encore de leur victoire sur la dynastie des Bourbons, ils apportèrent au théâtre peu de sympathie pour les infortunes des princes Mérovingiens, et, dès le second acte, ils entonnèrent en chœur *la Marseillaise* et *la Parisienne ;* alors je fis baisser la toile, et le chant de M. Casimir Delavigne, qui avait poussé dans l'exil un roi de la troisième race, précipita dans la tombe un roi de la première. Je n'appelai point de cet arrêt si gaiement formulé en vaudevilles revolutionnaires, et ma tragédie rentra dans mon portefeuille.

A présent qu'elle en sort, et que j'ai raconté sa mésaventure, un mot sur le sujet et sur la pensée dominante de l'ouvrage. *Le Roi fainéant* pourrait être considéré comme une suite du *Maire du Palais*, car les souvenirs et le nom d'Ébroïn se retrouvent plus d'une fois dans la bouche de Pépin d'Héristall. C'est qu'en effet, dans les deux pièces, j'ai voulu montrer ces ministres audacieux qui, durant un siècle, ont asservi les rois à leur insolente tutelle, et qui, dévorant le trône en espérance, mais arrêtés par ce vieux respect qui protégeait le sang de Clovis, ne laissaient à leurs maîtres qu'un titre sans puissance, et préparaient de tous leurs efforts l'élévation future d'une race nouvelle. Dans *le Roi fainéant*, une étude plus sévère de l'époque que je désirais peindre m'a permis de donner des couleurs plus vraies à mon tableau ; aucun effort ne m'a coûté pour retracer, aussi fidèlement que le comporte le drame, les mœurs, les usages, les croyances et les superstitions de ces temps reculés ; et, tout en tâchant de conserver dans l'exécution de cette tragédie les qualités qu'on avait bien voulu reconnaître dans mes préeédentes compositions dramatiques, je n'avais rien négligé pour que le dialogue de celle-ci offrît plus de simplicité, pour que l'expression fût plus ferme et plus concise, pour que le langage fût dépouillé de cette phraséologie poétique si souvent et si amèrement reprochée à la tragédie classique. Je croyais, et, je l'avoue, je crois encore y être parvenu : que le lecteur juge et prononce.



LE ROI FAINÉANT.

PERSONNAGES.

CHILDEBERT III, fils de Thierry III.
Le Duc PÉPIN D'HÉRISTALL.
CHARLES, son fils.
RADBOD, duc des Frisons.
GISLEMAR, comte du palais.
SIMMAQUE, précepteur de Childebert.
ADALRIC, comte de Cahors.
WAYMER, duc d'Angers.
HERMENAIRE, évêque d'Autun.
EPTADIUS, noble gaulois.
THEUDERIC, Germain.
Premier Gaulois.
Deuxième Gaulois.
Premier Soldat Germain.
Deuxième Soldat Germain.
CHLODSINDE, esclave Gauloise.
Seigneurs Francs et Gaulois, Soldats Germains, Prélats, Moines, Peuple, Esclaves.

L'action a lieu en 696. — La scène se passe au château de Compiègne pendant le 1er, le 2e et le 4e acte, et à Paris pendant le 3e et le 5e.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente les jardins du palais de Compiègne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉPIN, le duc RADBOD, SYMMAQUE, Seigneurs Francs, Soldats de la suite de Radbod.

PÉPIN.

C'est ici le séjour du jeune roi des Francs :
Tu le verras bientôt, duc Radbod.

RADBOD.

Je comprends !
Enfermé dans les murs du château de Compiègne,
Il mange, il dort, il prie, et c'est Pepin qui règne.

PÉPIN.

Non ! vieilli dans les camps, dans les travaux blanchi,
De soucis importuns mes soins l'ont affranchi ;
Écartant des périls sa frêle adolescence,
Ma hache fait partout respecter sa puissance.
Dans le royal asile, offert à ses loisirs,
Ma fidèle amitié l'entoure de plaisirs,
On l'honore, et, suivant nos antiques usages,
Pour moi sont les travaux, pour lui sont les hommages.

RADBOD.

Son partage est léger ! Mais que m'importe à moi ?
Duc Pépin d'Héristall, je ne connais que toi !
Après dix ans, lassé d'une injuste entreprise,
Tu veux laisser en paix les enfants de la Frise,
J'y consens : et je viens pour sceller un traité
Que nous respecterons, sans l'avoir souhaité !
Pépin nous a pu vaincre, et jamais nous soumettre.
Enfin j'accomplirai ce que je vais promettre,
Compte sur mon serment, si tu gardes ta foi !
Mais tu veux me montrer ton fantôme de roi ?
Hâtons-nous : je respire à peine dans vos villes.
Pépin, songes-y bien : plus de tributs serviles !
Nos troupeaux sont à nous, et nous les garderons ;
Car mon peuple aime mieux la mort que des affronts.

PÉPIN.

Par saint Denis ! j'estime et j'aime ta vaillance
Rien ne troublera plus notre heureuse alliance,
Duc de Frise, et pourtant je vois avec douleur
Que ton âme, rebelle aux leçons du malheur,
Ait du Dieu des chrétiens méprisé la parole :

C'est le Dieu qui fait vaincre et le Dieu qui console.
Que te sert d'honorer les autels impuissants
Où ton erreur prodigue un criminel encens?
Pourquoi fuir notre culte et repousser nos prêtres?

RADBOD.

Que je change de dieux?... Puis-je changer d'ancêtres?
Leur souvenir m'est cher, leur culte m'est sacré,
J'adore aveuglément ce qu'ils ont adoré!
Duc Pépin, pas un mot de plus sur ces matières.
Je veux, dans peu de jours, repassant tes frontières,
De mes vieilles forêts regagner les abris,
Car je suis à l'étroit dans les murs de Paris!
Ne perds donc point le temps en débats inutiles.

PÉPIN.

Je te plains: mais, avant d'abandonner nos villes,
De notre champ de mai tu seras le témoin;
Mes ordres sont donnés, et le jour n'est pas loin
Où nobles Francs, Gaulois, leudes, clercs et laïques,
Appelés à régler les affaires publiques,
Viendront aux pieds du roi déposer leurs présents:
Radbod à mon côté siégera.

RADBOD.

J'y consens!
Notre culte diffère, et nos lois se ressemblent:
Une fois l'an aussi nos vieillards se rassemblent,
Un bois sacré sur eux étend son voile épais,
Leur prudence conseille ou la guerre, ou la paix;
Mais les sages avis de leur expérience
De mon peuple parfois lassent la patience,
Et, s'ils veulent s'étendre en de trop longs discours,
Le choc des boucliers en interrompt le cours.

PÉPIN.

Avant que Childebert devant toi se présente,
Il faut qu'avec ce clerc, dont la voix bienfaisante
Enseigne au jeune roi les devoirs du chrétien,
J'aie ici, duc de Frise, un moment d'entretien:
Me le permettras-tu?

RADBOD.

J'entends, et je vous laisse:
Je sais dans quels devoirs il instruit sa faiblesse,
Mes braves compagnons, fatigués du repos,
De ces bois, avec moi, vont troubler les échos;
Ici, leur bras s'énerve, et leur hache se rouille:
Je veux d'un sanglier t'apporter la dépouille,
Et, quand ton enfant-roi nous sera présenté,
Nous lui paierons ainsi son hospitalité.
A revoir, duc Pépin! Compagnons, qu'on me suive!

SCÈNE II.

PÉPIN, SYMMAQUE.

PÉPIN.

Digne clerc, approchez: votre sagesse active
Veille, depuis un an, sur le dépôt sacré
Qu'à vos pieux conseils ma prudence a livré;
Germent-ils maintenant dans une âme docile?

SYMMAQUE.

Du moment où votre ordre, en ce royal asile,
A confié le prince à mon faible savoir,
Je n'ai rien négligé pour remplir mon devoir,
Et je demande au ciel que mon œuvre s'achève.

PÉPIN.

Former à la vertu le cœur de votre élève,
L'instruire à respecter les serviteurs de Dieu,
Réjouir ses regards des pompes du saint lieu,
Des bienheureux martyrs lui conter les merveilles,
Et ne souffrir jamais que jusqu'à ses oreilles
Parviennent des récits de guerres, de combats,
Tel est votre devoir!... Vous ne l'oubliez pas?

SYMMAQUE.

Seigneur, à mes leçons sa jeune âme se livre:
J'enchaîne ses regards aux feuillets du saint livre,
Et, sur tout autre objet appelant ses dédains,
J'arrache sa pensée aux intérêts mondains;
Son cœur, naïf et bon, me chérit et m'écoute,
Mais, hélas!...

PÉPIN.

Qu'avez-vous?

SYMMAQUE.

Il vous souvient sans doute
Que, grâce à vos bontés, il fut permis au roi
De visiter naguère, accompagné par moi,
Du bienheureux Denis la basilique sainte?
Avant que d'arriver à la pieuse enceinte
De vingt leudes suivis, nous traversions les champs.
Où s'étaient rassemblés ces milliers de marchands,
Qui viennent, chaque année, offrir à la Neustrie,
Les produits de leur sol, ou de leur industrie.
Le prince devant eux s'arrêtait enchanté:
Le peuple, abandonnant les murs de la Cité,
Sur nos pas, accourait en foule à ce spectacle;
Nous avancions à peine: et, bénissant l'obstacle,
Childebert contemplait les filles des Gaulois
Qu'il semblait regarder pour la première fois!

Toutes des jours de fête avaient pris la parure,
Le genet parfumait leur blonde chevelure :
Oh ! que j'aurais voulu l'arracher de ces lieux !...
Inquiet, je tentais par des discours pieux
De ramener enfin le calme dans son âme ;
Inutiles efforts ! ses yeux lançaient la flamme,
Il ne m'écoutait pas !... Hélas ! depuis ce jour,
La tristesse l'assiége en son royal séjour ;
Le spectacle imposant de nos cérémonies,
Les cantiques divins, les saintes litanies,
Des instruments sacrés les sons mélodieux,
Rien ne plaît à son cœur, rien ne charme ses yeux.

PÉPIN.

Je comprends ! et d'avance, en pensant à son âge,
J'aurais dû deviner l'effet de ce voyage :
Nous y réfléchirons !... Je suis content de vous,
Digne clerc, et bientôt je veux montrer à tous
Comment le duc Pépin récompense le zèle !
Allez, à vos devoirs restez toujours fidèle,
Et n'oubliez jamais qu'en vos longs entretiens
Il faut à l'héritier des rois mérovingiens
Faire chérir ce calme, et ce bonheur tranquille
Dont, par mes soins, Compiègne est devenu l'asile.
Aux périlleux travaux qu'il demeure étranger ;
Mon dévoûment pour lui consent à s'en charger !
De nos exploits, un jour, on lui dira l'histoire,
Qu'il songe à ses plaisirs, j'aurai soin de sa gloire !
Auprès de votre élève allez !

SCÈNE III.

PÉPIN, seul.

Il en est temps !
Amusons les ennuis de ce cœur de vingt ans,
Et, des sens mutinés calmant l'inquiétude,
A de nouveaux plaisirs ouvrons sa solitude !
Il le faut !... Mais quel bruit arrive jusqu'à moi ?

GISLEMAR, dans la coulisse.

Vous n'irez pas plus loin !

CHLODSINDE, dans la coulisse.

Je veux parler au roi.

PÉPIN.

Gislemar, qu'est-ce donc ?

SCÈNE IV.

PÉPIN, GISLEMAR.

GISLEMAR.

C'est une femme esclave
Qu'arrêtent mes soldats, et dont l'orgueil me brave ;
On la nomme Chlodsinde : à la pointe du jour,
De Charles, votre fils, elle a fui le séjour ;
Sans doute à ses désirs cette esclave rebelle
Venait ici chercher un refuge.

PÉPIN.

Elle est belle ?

GISLEMAR.

Tant de charmes jamais n'ont ébloui mes yeux.

PÉPIN.

Il suffit, Gislemar : qu'on l'amène en ces lieux.
(Gislemar sort.)
Childebert la verra !

SCÈNE V.

PÉPIN, GISLEMAR, CHLODSINDE, SOLDATS.

PÉPIN.

... Ne crains rien, pauvre fille :
Viens ; Chlodsinde est ton nom ?

CHLODSINDE.

Oui.

PÉPIN.

Quelle est ta famille ?

CHLODSINDE.

Hélas ! je n'en ai plus.

PÉPIN.

Ton père était Gaulois ?

CHLODSINDE.

Il est mort à la guerre.

PÉPIN.

Et son rang ?

CHLODSINDE.

Autrefois
Il avait de grands biens ; mais son noble héritage

Est d'un guerrier germain devenu le partage;
Moi, du toit paternel exilée à jamais,
Près de Charles, ton fils, esclave en son palais,
J'ai vécu condamnée à des travaux serviles;
Quand la meule tournait entre mes mains débiles,
Gagnant le pain grossier qui devait me nourrir,
Je n'avais pas du moins d'outrages à souffrir;
Mais devant Charle un jour il me fallut paraître;
Il dit que j'étais belle, et qu'il était mon maître,
Qu'il pouvait ordonner ma vie ou mon trépas :
Moi, je lui résistais, car je ne l'aimais pas!
Alors, il m'a saisie et ses mains m'ont frappée!...
Enfin, de son palais je me suis échappée,
Et je venais ici pour conjurer le roi
D'être mon protecteur, d'avoir pitié de moi.

PÉPIN.

Ne tremble pas! Je veux protéger ta faiblesse,
Et de Charles, mon fils, gourmander la rudesse;
Tu n'auras pas en vain réclamé mon appui,
Ton sort change, Chlodsinde, et tu n'es plus à lui.
Mais réponds : Childebert, dont ta folle imprudence
Venait en ce palais implorer l'assistance,
S'est-il jamais offert à tes regards surpris?
Le connais-tu?

CHLODSINDE.

Le jour où, traversant Paris,
Il allait visiter les saintes basiliques,
Et des pieux martyrs honorer les reliques,
Moi, j'étais dans la foule, et, de loin, je suivis
Le char qui transportait l'héritier de Clovis :
Ses longs cheveux bouclés, flottant sur ses épaules,
M'avaient fait découvrir le jeune roi des Gaules;
De son front noble et fier j'admirais la beauté,
Dans ses yeux languissants je lisais sa bonté,
Je ne le cache point, mon âme fut émue!
La maison de ton fils, où j'étais retenue,
Est près de ces jardins, et quelquefois, le soir,
Sous ces arbres touffus me cachant pour le voir,
J'y venais oublier ma chaîne douloureuse;
Et, quand je l'avais vu, je me croyais heureuse!

PÉPIN.

Eh bien! console-toi! Je veux que désormais
Tu passes près de lui tes jours dans ce palais.

CHLODSINDE.

Moi!

PÉPIN.

Toi-même! Accablé du poids d'une couronne,
Il rêve le bonheur : l'amour, dit-on, le donne!
Chasse donc de ces lieux la tristesse et l'ennui,
Et que des jours plus doux brillent enfin pour lui!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

CHLODSINDE, seul.

Est-ce un rêve? A mes maux enfin suis-je ravie?
Près de ce jeune roi je vais passer ma vie!
Sans crainte, à chaque instant, je pourrai donc le voir!
Rendre ses jours heureux est mon premier devoir!...
Oh! qu'il me sera doux!... Esclave et faible femme,
Que de fois, Childebert, j'ai senti dans mon âme
S'indigner mon orgueil quand je te contemplais
Plus esclave que moi dans ton triste palais?
Oh! que j'aurais voulu réveiller ton courage!.....
J'entends des pas; c'est lui!... Sous cet épais ombrage
Épions le moment de paraître à ses yeux!

(Elle se place sous un bosquet.)

SCÈNE VII.

CHILDEBERT, HOMMES D'ARMES; CHLODSINDE, sous un bosquet.

CHILDEBERT.

Qu'il est pesant l'ennui qui m'accable en ces lieux!
Que les heures pour moi péniblement se traînent!
Vous m'offrez des plaisirs que tous les jours ramènent;
De cet arc meurtrier pourquoi charger ma main?
Renfermez mes faucons!... je chasserai demain :
Laissez-moi seul, allez!

(Les hommes d'armes se retirent.)

Oh! qu'elles étaient belles!
Quand pourrai-je, ô mon Dieu! me retrouver près d'elles?
Jeunes filles de Gaule, entendez-vous mes vœux?
Je vois encor flotter l'or de leurs blonds cheveux;
De leurs attraits si purs l'image séduisante
Le jour, la nuit, partout, à mes yeux est présente;
Elles sont là!... Toujours!... Je leur parle... et parfois
Je crois ouïr encor les doux sons de leur voix!

CHLODSINDE.

Childebert!...

CHILDEBERT, apercevant Chlodsinde.

Ciel! que vois-je?... Oh! qui que tu sois, reste,
Reste, femme, démon, ou vision céleste!
De l'éternel séjour dis-moi si tu descends
Pour rendre le bonheur à mes jours languissants :
Dis-moi si de l'enfer tu n'es point un prestige?
Car on dit que souvent, par un fatal prodige,
Satan prend cette forme et s'attache à nos pas!...
Mais, quel que soit ton nom, ne m'abandonne pas!

CHLODSINDE.

Hélas! je suis Chlodsinde, esclave et pauvre fille,
Qui cherchait un ami, car elle est sans famille.

CHLODEBERT.

Tu cherchais un ami?... je veux être le tien!
Approche!... Pourquoi donc trembler?.. Oh! ne crains rien!
Je suis le roi, Chlodsinde, et c'est moi qui t'implore!
Viens ici, près de moi!... Plus près!... plus près encore!
Que j'aime de ses traits la sévère beauté!
Le Dieu, qui sur son front mit tant de majesté,
A vivre dans les fers l'a-t-il donc réservée?
Belle! imposante!... ainsi que mon cœur l'a rêvée,
La voilà!... Près de moi tu resteras toujours?

CHLODSINDE.

Je le dois!

CHILDEBERT.

Oh! combien ils vont me sembler courts
Ces jours, dont mon ennui maudissait la durée!
Qu'ils sont beaux ces jardins où je t'ai rencontrée!
Ces fleurs, dont les parfums s'exhalent dans les airs,
Des oiseaux de ces bois les gracieux concerts,
Tout m'était importun!... A présent, tout m'enivre!
Je te vois, je te parle, et je commence à vivre!

CHLODSINDE.

Childebert!...

CHILDEBERT.

Comme toi, je n'ai plus de parents;
J'étais à plaindre aussi!

CHLODSINDE.

N'es-tu pas roi des Francs!

CHILDEBERT.

Oui! j'ai des serviteurs, de l'or, des hommes d'armes;
Cela n'empêche pas de répandre des larmes,
De fatiguer le ciel par des vœux superflus,
D'avoir des chagrins!

CHLODSINDE.

Qui? toi!...

CHILDEBERT.

Je n'en aurai plus!
Combien va désormais s'embellir la demeure
Où je pourrai te voir et t'entendre à toute heure!
Suis-moi dans mon palais!... Tu ne sais pas encor
Quels objets merveilleux composent mon trésor?
Je te vais tout montrer!... comme en un jour de fête,
De mon royal chapel je veux couvrir ma tête;
De mes plus beaux habits me parer à tes yeux;
Tu verras les joyaux, les vases précieux
Où des martyrs, offerts à nos pieux hommages,
Un saint naguère, Éloi, cisela les images.

CHLODSINDE.

Que ton langage est doux! J'oublie auprès de toi
Que je suis ton esclave, et que je parle au roi.

CHILDEBERT.

Mon esclave!... Oui, je suis ton seigneur et ton maître;
Tu m'appartiens!... Pour moi quel avenir va naître!
Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous :
Que versé par tes mains l'hydromel sera doux!
Ah! puisque du Très-Haut les bontés nous rassemblent,
Je ne me plaindrai plus que mes jours se ressemblent;
A rester dans ces murs je consens désormais,
J'y serai trop heureux pour les quitter jamais!

CHLODSINDE.

Quoi! tu vivrais toujours enfermé dans Compiègne!
Qu'y fais-tu, Childebert?

CHILDEBERT.

Ils disent que je règne.

CHLODSINDE.

Pourquoi vers la cité ne point porter tes pas?

CHILDEBERT.

Oh! mon titre de roi ne me le permet pas!
Me montrer à mon peuple une fois chaque année,
Et vivre en ce palais, telle est ma destinée :
Le duc Pepin l'affirme, il en doit être ainsi!

CHLODSINDE.

Le crois-tu?

CHILDEBERT.

Maintenant mon bonheur est ici!
Esclaves!

(A Chlodsinde.)

A tes yeux, pour signaler ma joie,
Je veux que des festins la pompe se déploie.

SCÈNE VIII.

CHILDEBERT, CHLODSINDE, SYMMAQUE,
HOMMES D'ARMES, ESCLAVES.

CHILDEBERT, aux esclaves.

Des vins les plus exquis dépouillez mes celliers;
Qu'à mon royal banquet la chair des sangliers,
Le faisan savoureux, le coq de nos bruyères,
Le chevreuil qu'ont percé vos flèches meurtrières,
Enchantent mes regards!... Et demain puisse encor
L'hydromel, pétillant dans une coupe d'or,
Prolonger cette ivresse où se plonge mon âme!
Allez, obéissez!

SYMMAQUE.

Roi, quelle est cette femme?

CHILDEBERT.

Que t'importe, vieillard? Cet esclave est à moi,
Mon asile est le sien!

SYMMAQUE.

Dois-je souffrir?

CHILDEBERT.

Tais-toi!
Aux ennuis trop longtemps on condamna ma vie:
A Pépin désormais il n'est rien que j'envie;
Viens partager, Chlodsinde et charmer mes loisirs!
Que puis-je souhaiter? Marqués par les plaisirs,
Mes jours vont s'écouler aux lieux où je t'ai vue.

CHLODSINDE, à part.

Race du grand Clovis, qu'êtes-vous devenue?

(Childebert emmène Chlodsinde, tout le monde les suit.)



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle du palais de Compiègne ; au lever du rideau, Childebert est endormi sur un lit de repos couvert d'une peau d'ours ; Chlodsinde veille auprès de lui. Une harpe est suspendue à la muraille.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHILDEBERT endormi, CHLODSINDE.

CHLODSINDE.

Des prières, des jeux, l'ivresse des festins,
Puis le sommeil !... Voilà quels sont donc tes destins,
Roi des Francs?... Et pourtant sur ce noble visage,
Dieu d'un autre avenir avait mis le présage !...
Qu'ai-je fait? La pitié que je ressens pour lui
Contre un coupable amour me laissa sans appui ;
Hélas ! qui n'aurait plaint sa tristesse profonde ?
Et, si je ne l'aimais, qui l'aimerait au monde?
Malheureux ! Sans passé comme sans avenir,
Pour lui pas un seul jour où brille un souvenir !
Sa vie est lourde et sombre, et sa mémoire est vide !
Ah ! si son jeune cœur, un jour, de gloire avide...
Qu'as-tu dit, pauvre esclave? Et que t'importe à toi
Qu'il sommeille captif, ou qu'il s'éveille roi?
Pour soulever ses fers jetée en sa demeure,
Égayer ses ennuis, plaire pendant une heure,
C'est ton devoir ! Plus loin, pour toi tout est danger !
Pepin a fait son sort : qui pourrait le changer ?
Qui pourrait dans son cœur retrouver l'étincelle
De ce feu qu'on éteint sans cesse ?

CHILDEBERT, s'éveillant.

Où donc est-elle?
Chlodsinde !.. Ah ! c'est toi ? Viens, approche, un songe affreux
Me poursuivait !

CHLODSINDE.

Comment ?

CHILDEBERT.

J'étais bien malheureux,
Chlodsinde !... Je rêvais que tu m'étais ravie ;
Je te perdais !... C'était perdre plus que la vie !...
Mes yeux en se rouvrant t'ont vue !.. Oh ! laisse-moi
Te regarder encor, m'assurer que c'est toi !...
En dépit de mon titre et de mon diadème,
Je suis si malheureux !..J'ai tant besoin qu'on m'aime !
Avant l'heure où tu vins ici le partager,
Je maudissais mon sort.

CHLODSINDE.

Pourquoi n'en pas changer ?

CHILDEBERT.

Et comment?

CHLODSINDE.

Crois-tu donc vivre en roi dans Compiègne ?
Des festins et des jeux !... est-ce ainsi que l'on règne ?

CHILDEBERT.

Que dis-tu ?

CHLODSINDE.

Tes aïeux au milieu des combats
Jadis ont illustré leurs noms.

CHILDEBERT.

Je ne sais pas.

CHLODSINDE.

Quoi ! l'on ne t'a jamais raconté leur histoire ?
On ne t'a jamais dit ce que c'est que la gloire ?

CHILDEBERT.

Non !

CHLODSINDE.

Et du grand Clovis on ne t'a point parlé ?

CHILDEBERT.

Oh oui ! Sous son pouvoir les païens ont tremblé ;
Il poursuivait les Juifs, domptait les hérétiques,
Et donnait de grands biens aux saintes basiliques ;
Je le sais !

CHLODSINDE.

Et c'est là tout ce que l'on t'apprit !
Oh ! comme ils ont eu soin d'aveugler son esprit !
Dans quelle nuit profonde ils ont plongé son âme !

CHILDEBERT.

Je ne te comprends pas.

CHLODSINDE.

Je ne suis qu'une femme?
Et je rougis pour toi!

CHILDEBERT.

Quel langage!

CHLODSINDE.

Autrefois
Mon père m'a conté l'histoire de ces rois
Qui, sur les mêmes bords où ta puissance expire,
Ont du sang des Romains cimenté leur empire.
Que de fois, Childebert, à ce seul souvenir,
Mon cœur s'est élancé pour toi dans l'avenir!
On a pu m'enlever mon rang, mon héritage,
Aux serviles travaux enchaîner mon jeune âge,
Mais mon ame du moins resta libre! Sais-tu,
Pendant qu'en cet exil on endort ta vertu,
Des soldats de Pépin jusqu'où va l'insolence?
Quel dédain outrageant flétrit ton indolence?
Ecoute : en ce palais où Charles, chaque jour,
Rassemble les Germains qui composent sa cour,
Subissant les devoirs d'un honteux esclavage,
Je versais l'hydromel à leur troupe sauvage,
Et souvent, à ton nom, de leur rire moqueur
L'insultante gaîté vint déchirer mon cœur.

CHILDEBERT.

Qu'entends-je?... Achève!...

CHLODSINDE.

Alors s'offraient à ma mémoire
Ces merveilleux récits où brille tant de gloire;
Je voyais ce Clovis, l'aïeul de tes aïeux,
Non point tel qu'on osa le montrer à tes yeux,
Mais guidant aux combats son invincible armée,
Nous apportant ses lois au bout de sa framée;
Plantant aux bords du Rhin ses drapeaux conquérants,
Et léguant à ses fils le royaume des Francs!
Ses fils, je les voyais, achevant son ouvrage,
S'illustrer comme lui dans les jours de carnage;
Chez les peuples vaincus leur nom semait l'effroi,
Je comptais leurs combats!... et je pleurais sur toi!

CHILDEBERT.

Qu'as-tu dit? A ta voix mon cœur bat et s'enflamme :
Quels sentiments nouveaux s'éveillent dans mon âme?
Je jette en rougissant les yeux autour de moi :
Ici, jusqu'à ce jour, qu'ai-je fait?... Suis-je un roi?

CHLODSINDE.

Non, non! Du grand Clovis on retranche la race,
Ses fils meurent sans nom!... Pépin règne en leur place.

CHILDEBERT.

Pépin!

CHLODSINDE.

L'ignores-tu?

CHILDEBERT.

J'écoute!

CHLODSINDE.

Les Gaulois
De tes aïeux jadis ont accepté les lois;
A fléchir sous leur joug ils ont pu se résoudre,
La gloire de Clovis dut alors les absoudre!
Mais aujourd'hui quel est leur sort? Tu ne sais pas
Qu'à ces nouveaux Germains, accourus sur ses pas,
Pepin distribuant d'insolentes largesses,
Leur prodigue nos biens, nos terres, nos richesses?
En ton nom, chaque jour, quelque nouvel édit
Dépouille tes sujets!... et c'est toi qu'on maudit!
Si Pépin, envieux de la part qu'il te laisse,
Veut t'arracher du trône où languit ta mollesse,
Quels seront tes soutiens? Ton peuple est opprimé :
Qui signe ses affronts en peut-il être aimé?
Ces barbares du Nord, dont le mépris t'offense,
Contre Pépin, leur chef, prendront-ils ta défense?
Non! haï des Gaulois, des Germains dédaigné,
Childebert, roi déchu qui n'aura pas régné,
Devant le duc Pépin, son seigneur et son maître,
Inclinera son front sous les ciseaux d'un prêtre,
Et dans le cloître un jour on ira lui conter
Que son sceptre est aux mains qui savent le porter.

CHILDEBERT.

Un cloître!... Il n'oserait!

CHLODSINDE.

Souviens-toi de ton père.

CHILDEBERT.

Son règne n'a-t-il pas été long et prospère?

CHLODSINDE.

Son règne!... Il est donc vrai? Jamais de ses malheurs
Le fidèle récit n'a fait couler tes pleurs?

CHILDEBERT.

Non, jamais!... Oh! poursuis! Dieu mit dans ta parole
La force qui soutient, le charme qui console!
Vers un autre avenir mon cœur s'est élancé :
Parle!

CHLODSINDE.

Eh bien! reçois donc les leçons du passé!
Écoute de Thierry la douloureuse histoire.
Un vieux barde autrefois la chanta : ma mémoire
Garda le souvenir de ses récits touchants;
Écoute : et que ton cœur se ranime à ses chants!

(Elle va prendre une harpe, et chante en s'accompagnant.)

La harpe du barde s'éveille,
La corde prophétique a frémi sous ses doigts :
A ses accents vengeurs, peuples, prêtez l'oreille,
Et pleurez sur le fils des rois !

Au fond du solitaire asile
Où d'Ébroïn l'ordre l'exile,
Quel est cet homme agenouillé ?
Peuple, c'est Thierry, c'est ton maître !
Il gémit ! car aux mains d'un prêtre
Déjà les ciseaux ont brillé !
Nul bras ne s'est armé pour venger son injure ;
Et la royale chevelure
S'échappe, en anneaux d'or, de son front dépouillé.

Roi, cache ta tête avilie !
Du cloître, où l'orgueil s'humilie,
Franchis l'inexorable seuil !...
Mais pour qui sont ces chants funèbres ?
Et ces torches, dans les ténèbres,
Éclairant des voiles de deuil ?
Thierry vivant, au pied de ces sombres murailles,
A vu passer ses funérailles,
Et l'éternel oubli peser sur son cercueil !

La harpe du barde s'éveille,
La corde prophétique a frémi sous ses doigts :
A ses accents vengeurs, peuples, prêtez l'oreille,
Et pleurez sur le fils des rois.

CHILDEBERT.

Assez !... A moi, Gaulois ! qu'on m'apporte une lance !
Qu'on me suive au combat ! Je veux régner !

CHLODSINDE.

Silence !

CHILDEBERT.

Au fond d'un cloître, un jour, j'irai gémir aussi,
Car un autre Ébroïn commande et règne ici,
Chlodsinde ! tu l'as dit, c'est le sort qu'il me garde !
Oh ! les sons de la harpe et le chant du vieux barde
Frémissent dans mon cœur !... Qu'à jamais soient bénis
Mon bon ange, la Vierge et le grand saint Denis,
Qui, prenant en pitié ma jeunesse asservie,
M'enseignent par ta bouche une nouvelle vie !

CHLODSINDE.

Qu'il m'est doux de te voir ainsi te ranimer,
Childebert ! c'est un roi que je prétends aimer ;
Eh bien ! tu seras roi. Pour énerver ton âme,
Pour partager tes jeux, on t'envoie une femme :
Cette femme est Gauloise ! elle hait les Germains !
Son noble père est mort dépouillé par leurs mains ;
Tu suivras ses conseils !... mais sache te contraindre !
Pour apprendre à régner il faut apprendre à feindre.

CHILDEBERT.

Oui, Chlodsinde, à mes yeux un nouveau jour a lui :
Tu seras mon conseil, mon guide, mon appui !
De quel nom maintenant faut-il que je te nomme ?
Car pour moi tu n'es plus une fille de l'homme ;
C'est Dieu qui t'envoya ! Quand tu parles, je crois
Entendre un pur écho de la céleste voix !
Tu vins changer mon cœur, m'arracher à moi-même :
Ne m'abandonne pas ! Je suis faible, et je t'aime !

CHLODSINDE.

T'abandonner !

CHILDEBERT.

Je n'ai que toi, Chlodsinde !

CHLODSINDE.

Et Dieu !...
Mais on vient.

SCÈNE II.

CHLODSINDE, CHILDEBERT, SYMMAQUE.

CHILDEBERT.

Quel sujet te conduit en ce lieu ?
Que me demandes-tu, digne clerc ?

SYMMAQUE.

Voici l'heure
Où, fermant aux plaisirs sa royale demeure,
Childebert, chaque jour, se livre à mes leçons.

CHILDEBERT.

Ah ! tu crois ?

SYMMAQUE.

Tout est prêt, et j'attends...

CHILDEBERT.

Finissons !
C'est donc toi qu'on chargea d'instruire mon enfance ?
De me parler de gloire on t'a fait la défense
Sans doute ? et l'on t'a dit d'écarter de mes yeux
La page où sont inscrits les noms de mes aïeux ?
Leur gloire est de leur fils le plus beau patrimoine ;
Le sais-tu ? De ton roi voulais-tu faire un moine,
Sage vieillard ?

SYMMAQUE.

Qu'entends-je ! ah ! souffrez...

CHILDEBERT.

Réponds-moi !
Qu'est devenu mon père? en cessant d'être roi,
Qu'a fait le grand Clovis? Et moi-même que suis-je?

SYMMAQUE.

Le roi des Francs.

CHILDEBERT.

Tais-toi !

SYMMAQUE.

Seigneur !...

CHILDEBERT.

Tais-toi, te dis-je !
Tu le sais, ma colère est prompte à s'exhaler !...

(Chlodsinde lui fait signe de se calmer.)

Je sors !... De tes leçons ne viens plus me parler.

SCÈNE III.

CHLODSINDE, SYMMAQUE.

SYMMAQUE.

Je demeure interdit! quel étrange langage !
D'où vient cette colère ? Il m'accuse, il m'outrage !
Femme, m'apprendras-tu quels sentiments nouveaux
Enlèvent Childebert à ses pieux travaux ?
De Clovis, de Thierry qui lui conta l'histoire ?
De profanes récits qui chargea sa mémoire ?
Prends garde ! dans Compiègne un imprudent discours
Peut être dangereux et hasarder tes jours :
Femme, songe à Pépin ! Malheur à qui le brave !

CHLODSINDE.

Que puis-je contre lui, moi misérable esclave ?

SYMMAQUE.

Écoute, et garde-toi d'oublier mes avis,
Choldsinde !... L'héritier du sceptre de Clovis,
Loin des terrestres soins coulant des jours prospères,
Vivra dans ce palais comme ont vécu ses pères :
Mes pieuses leçons dans ce cœur jeune encor
Ont su d'une foi vive épancher le trésor ;
Il doit aux rois futurs léguer de saints exemples ;
Et, pour qu'un jour son nom soit béni dans nos temples,
Des intérêts mondains qu'il détourne ses yeux !
Qu'est-ce qu'un trône auprès du royaume des cieux ?
Tels sont les saints devoirs qu'il faut que j'accomplisse.

CHOLDSINDE.

De son manteau royal fais-lui donc un cilice.

SYMMAQUE.

Femme, qu'oses-tu dire? Ah ! je frémis pour toi !

SCÈNE IV.

CHLODSINDE, SYMMAQUE, PÉPIN, CHARLES, RADBOD, GISLEMAR, SEIGNEURS FRANCS ET GAULOIS.

(Chlodsinde se tient à l'écart pendant cette scène et la suivante.)

PÉPIN.

Approche, duc Radbod ! Qu'on amène le roi,
Gislemar !

(Gislemar sort.)

(A Charles.)

Toi, demeure, et calme ta colère,
Mon fils ! J'ai dû couvrir de mon bras tutélaire
Cette esclave enlevée à ton pouvoir jaloux ;
Elle appartient au roi : point d'imprudent courroux !
Je châtierais bientôt le plus léger murmure,
Songes-y.

CHARLES.

Je saurai dévorer mon injure.

PÉPIN.

Charles, sur toi repose un immense avenir ;
Sois docile !... Le roi tarde bien à venir !
Que fait-il ?

SYMMAQUE.

Commandez à votre impatience.

PÉPIN, faisant un geste à Symmaque qui s'éloigne.

Qu'il vienne !

(A Radbod.)

Il doit signer le traité d'alliance
Après tant de combats entre nous arrêté.

RADBOD.

Le jeune Childebert sera donc consulté ?
S'il repoussait nos vœux ?

PÉPIN.

Ne crains rien, duc de Frise !
A mes sages conseils sa jeune âme est soumise ;
Pépin sait accomplir tout ce qu'il résolut.

SCÈNE V.

PÉPIN, RADBOD, CHARLES, CHILDEBERT, SYMMAQUE, GISLEMAR, CHLODSINDE à l'écart, SEIGNEURS FRANCS ET GAULOIS, GARDES, ESCLAVES.

PÉPIN.

Hommage au roi des Francs!

CHILDEBERT.

Au duc Pépin, salut!

PÉPIN.

Noble chef des Frisons, fameux par sa vaillance,
Radbod, roi Childebert, vous demande audience.

CHILDEBERT.

Qu'il parle!

(A Radbod.)

Auprès de nous quel motif t'appela?

RADBOD.

Roi, j'ai quitté des bords, où trop de sang coula,
Pour t'apporter la paix.

CHILDEBERT.

Nous étions donc en guerre?

RADBOD.

Notre longue querelle ensanglanta la terre;
Le Rhin a vu dix ans se heurter nos drapeaux :
Mais nos peuples lassés ont besoin de repos,
Je consens à la paix si tu veux la conclure.

PÉPIN.

Le traité n'attend plus que votre signature;
Approchez, roi des Francs, et placez-vous ici.

(Il conduit Childebert vers une table.)

CHILDEBERT.

La paix?... Je le veux bien! Qu'il en soit fait ainsi.

SYMMAQUE.

Un regard de Pépin m'a rendu mon élève!

CHLODSINDE.

C'est pour tomber plus bas qu'un moment il s'élève.

PÉPIN, à Childebert qui a signé et reste assis.

C'est bien!... Voici le jour, vous ne l'ignorez pas,
Où vers le champ de mai vous porterez vos pas;
Le roi de ses sujets y recevra l'hommage.
Leudes, Francs et Gaulois, selon l'antique usage,
A ces solennités accourus tous les ans,
Viendront à vos genoux apporter leurs présents;
Je les ai rassemblés, tout est prêt : dans une heure,
Il faudra, roi des Francs, quitter cette demeure;
La cité de Paris vous reverra demain.
Mais, avant de partir, votre royale main
Va sceller un édit d'une haute importance.

CHLODSINDE, à part.

Écoutons!

PÉPIN.

Vous devez briser la résistance
Qu'opposent sourdement à vos nouvelles lois
Ces hommes des vieux jours, fils des anciens Gaulois :
Ils sont fiers de leurs biens et du nom de patrice!
Les dompter est devoir, les punir est justice;
A leurs prospérités va succéder le deuil.
Cet édit, châtiant leur téméraire orgueil,
Change pour ces Gaulois, dont l'audace vous brave,
La tunique romaine en un sayon d'esclave;
Votre fisc s'enrichit d'une part de leurs biens;
Et de votre pouvoir les glorieux soutiens,
Ces guerriers, qui du Rhin ont soumis les rivages,
Recevront l'autre part en nobles apanages.

CHLODSINDE, à part.

Cet exécrable édit, l'osera-t-il signer?

CHILDEBERT.

Dépouiller mes sujets, est-ce donc là régner,
Duc Pépin?

PÉPIN.

Childebert!...

CHILDEBERT.

Je ne sais...

PÉPIN.

Quel langage!

CHLODSINDE, à part.

Patronne de la Gaule, affermis son courage!

PÉPIN, à part.

Il ose interroger pour la première fois!
Qu'est-ce à dire?

(Il lance un regard courroucé sur Symmaque.)
(Haut, à Childebert.)

Frappez! qui résiste à vos lois?
D'où viennent ce scrupule et cette défiance?
Vous êtes jeune encore! à mon expérience
La Gaule abandonna votre pouvoir naissant;
Je l'ai fait respecter.

CHILDEBERT.

J'en suis reconnaissant.

PÉPIN.

Bénissez donc l'appui que le ciel vous envoie!
Pensez-vous, sans tomber, marcher seul dans la voie
Où vous rencontrerez un piége à chaque pas?
A travers les écueils ne vous hasardez pas!

Au pilote vieilli durant les jours d'orage
Confiez votre nef... ou craignez le naufrage!

CHLODSINDE, à part.

Que vois-je? De Pépin la voix le fait trembler:
Son courage chancelle! Et je ne puis parler...

PÉPIN.

L'édit est devant vous : allons!

CHILDEBERT, prêt à signer.

Eh bien!...

CHLODSINDE, à part.

Que faire?
Ah!... ma harpe!...

PÉPIN.

Signez, roi des Francs!

(Chlodsinde, à l'écart, tire quelques sons de sa harpe; Childebert s'arrête frappé de ce qu'il entend.)

CHILDEBERT.

Ah!... mon père!
Mon père!...

PÉPIN.

Qu'est-ce donc?

CHILDEBERT, repoussant l'édit.

Je ne signerai pas!

SYMMAQUE.

Dieu!

PÉPIN.

Qu'entends-je?

CHILDEBERT, qui s'est levé avec une grande émotion.

Pourquoi m'entourer de soldats?
Pour qui sont les ciseaux dans la main de ce prêtre?

PÉPIN.

Roi des Francs!...

CHILDEBERT.

Oui, le roi, ton seigneur et ton maître,
Qui doit seul commander et régner en ces lieux!
Souviens-t'en!

RADBOD.

Par les os de mes braves aïeux!
Notre jeune faucon veut essayer son aile!

PÉPIN.

(A part.) (Haut.)
O fureur! A mes vœux Childebert est rebelle!
D'un caprice d'enfant le temps triomphera;
N'en parlons plus!

CHARLES, bas à Pépin.

Tu peux céder!...

PÉPIN, bas à Charles.

Il signera!

(Haut à Childebert.)
J'ignore quels pensers ont pu troubler votre âme;
Mais un autre devoir maintenant me réclame,
Le peuple au champ de mai vous attend avec moi.
Gislemar, tout est prêt pour le départ du roi?
Parlez!

GISLEMAR.

Oui, seigneur duc.

PÉPIN.

Eh bien! quittons Compiègne:
C'est demain...

CHILDEBERT, à lui-même.

Oui, demain, commencera mon règne!

PÉPIN.

Venez donc, et monté sur votre char royal...

CHILDEBERT.

Que parles-tu de char? Un cheval! un cheval!

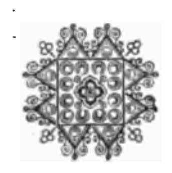
PÉPIN.

Que dites-vous?

CHILDEBERT.

Longtemps ma tête s'est courbée!
Sous ton joug tout à l'heure elle était retombée:
Je la relève enfin! Mes sujets me verront
Une lance à la main, et la couronne au front!
C'est ainsi que Clovis se montrait à la Gaule!
Mes longs cheveux encor flottent sur mon épaule,
Duc Pépin!... On m'appelle à Paris? Je m'y rends!
En arrière, Germains!... et place au roi des Francs!...

(Il s'avance vers le fond du théâtre; étonnement et fureur de Pépin et de Charles; sourire de Radbod; consternation de Symmaque. Chlodsinde, à l'écart, appuyée sur sa harpe, lève les yeux au ciel avec bonheur. La toile tombe.)



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une vaste enceinte fermée par des barrières; d'un côté, une estrade sur laquelle est un trône; de l'autre, une riche tente.

SCÈNE PREMIÈRE.

FOULE DE GAULOIS, arrivant sur le théâtre.

PREMIER GAULOIS.

Par ici! par ici! Quel imposant spectacle!

DEUXIÈME GAULOIS.

Du bienheureux Denis c'est sans doute un miracle!
Regarde! sur un char le roi n'est point traîné;
Il conduit un cheval; et le peuple étonné
S'empresse sur ses pas, l'admire, l'environne!

PREMIER GAULOIS.

A son front jeune et beau que sied bien la couronne!

DEUXIÈME GAULOIS.

On le disait timide et faible, et dans ses yeux,
Moi, j'ai cru voir briller l'âme de ses aïeux!

PREMIER GAULOIS.

As-tu vu de Pépin s'enflammer le visage
Quand, l'écartant de lui, malgré l'antique usage,
Childebert marchait seul au-devant des prélats?

DEUXIÈME GAULOIS.

Bientôt vers cette enceinte il portera ses pas;
Car il doit recevoir nos offrandes.

PREMIER GAULOIS.

Je pense
Que la mienne obtiendra faveur et récompense.

DEUXIÈME GAULOIS.

Vingt muids de ma récolte appartiennent au roi:
Plaise à Dieu que du moins le reste soit à moi!

PREMIER GAULOIS.

Loin du mont des Martyrs le cortége s'écoule.

DEUXIÈME GAULOIS.

N'as-tu pas remarqué Chlodsinde dans la foule?

PREMIER GAULOIS.

Oui, la noble Gauloise est esclave aujourd'hui.

DEUXIÈME GAULOIS.

Ses yeux cherchent le roi, semblent veiller sur lui.

PREMIER GAULOIS.

On dit que Childebert connut l'amour près d'elle

DEUXIÈME GAULOIS.

Qui ne l'aurait aimée en la voyant si belle?

PREMIER GAULOIS.

On peut dans son regard lire encor sa fierté.

DEUXIÈME GAULOIS.

Elle sort de la foule et vient de ce côté.

SCÈNE II.

CHLODSINDE, FOULE DE GAULOIS.

PREMIER GAULOIS.

Salut, fille d'Usmar, qu'on surnommait le brave!

CHLODSINDE.

Vous la reconnaissez sous ses habits d'esclave?

DEUXIÈME GAULOIS.

Nous honorions ton père.

CHLODSINDE.

Il combattit pour vous.

PREMIER GAULOIS.

Oui, contre les Germains.

CHLODSINDE.

Il tomba sous leurs coups,
Et sa fille aujourd'hui gémit dans l'esclavage.

PREMIER GAULOIS.

D'un peuple divisé que pouvait le courage?

CHLODSINDE.

Sa terreur l'a vaincu plus que ses ennemis.

DEUXIÈME GAULOIS.

Aux ordres de Pepin le roi même est soumis.

CHLODSINDE.

Eh bien ! lassé du joug, s'il relevait sa tête?
S'il vous disait : « A moi, Gaulois ! ma hache est prête !
» Nous avons trop langui dans un stupide effroi ;
» Debout ! Je me souviens que je suis votre roi !
» Détachez de vos murs ces lances, ces épées
» Que dans le sang romain vos aïeux ont trempées !
» Que les brigands du nord vous retrouvent partout
» Armés, prêts au combat ! A moi, Gaulois ! debout !
» Je peux tomber du trône, et n'en veux point descendre ! »
Vos bras oseraient-ils s'armer pour le défendre,
Gaulois ?

PREMIER GAULOIS.

Je donnerais cent ans du paradis
Pour qu'il nous délivrât de ces Germains maudits,
Exécrables larrons qui viennent dans nos villes,
Nous dépouiller !

CHLODSINDE.

Eh quoi ! toujours des vœux stériles !
Tu ne me réponds pas, Gaulois : T'armerais-tu ?

PREMIER GAULOIS.

Mais qui peut relever le courage abattu
D'un jeune prince au joug façonné dès l'enfance?

DEUXIÈME GAULOIS.

De son peuple de Gaule a-t-il pris la défense?

CHLODSINDE.

Ah! si, dès sa naissance, enfant abandonné,
D'exemples corrupteurs il fut environné,
Au lieu de l'accuser, Gaulois, il faut le plaindre!
Mais de ce feu sacré, qu'on essaya d'éteindre,
L'étincelle en son cœur se rallume, et vos yeux
Le verront quelque jour digne de ses aïeux.
De son réveil vengeur vous saluerez l'aurore.
Espérez ! espérez !... De l'aiglon, faible encore,
Le regard s'est baissé devant l'astre du jour ;
Il vous semble promis aux serres du vautour !...
Soudain un cri royal s'échappe et le révèle;
Voyez-le s'élancer de l'aire paternelle,
Voler vers son soleil, jeter partout l'effroi ;
L'aigle a paru !... Les airs reconnaissent leur roi.

DEUXIÈME GAULOIS.

Eh bien! rompant les nœuds qui l'enlaçaient naguère,
Que Childebert s'éveille et pousse un cri de guerre !
Et, comme ses aïeux, porté sur le pavois,
Il règnera !

CHLODSINDE.

Courage !

SCÈNE III.

LES MÊMES ; SOLDATS GERMAINS ; puis PÉPIN, RADBOD ; SEIGNEURS FRANCS ET GERMAINS.

UN SOLDAT, à la foule des Gaulois.

En arrière, Gaulois !
Place à notre seigneur le duc Pepin ! arrière !

Les Gaulois et Chlodsinde s'écartent ; Pepin, Rabdod et leur suite s'avancent sur la scène.

RADBOD.

Enfin de vos prélats a cessé la prière.

PÉPIN.

Radbod s'étonne-t-il qu'en ce jour solennel
Nous ayons invoqué l'appui de l'Éternel ?
J'espérais que l'aspect de nos cérémonies,
Des instruments sacrés les douces harmonies,
L'éclat de ces flambeaux, sur l'autel allumés :
Cet encens qui montait dans les airs parfumés,
Ces voix pures de Dieu célébrant les merveilles,
Charmeraient à la fois ses yeux et ses oreilles.
Et qu'à la vérité ses yeux peut-être ouverts...

RADBOD.

Vous nommez votre dieu le dieu de l'univers !
Il me semble à l'étroit dans ces églises sombres,
Dont vos flambeaux à peine éclaircissent les ombres.
Nos forêts sont le temple où nous cherchons nos dieux,
Et nous les adorons à la clarté des cieux.
Mais de ton jeune roi j'admire la conduite,
Duc Pépin ! Des prélats qui viennent à sa suite,
Avec recueillement écoutant les discours,
De tes prudents avis repoussant les secours,
Il semble dire au peuple, ému sur son passage :
« De mon métier de roi je fais l'apprentissage ;
» J'ai rompu ma lisière ; et, las de me courber,
» Je me lève, et je marche ! »

PÉPIN.

Oui !... mais on peut tomber !

RADBOD.

Je comprends le dépit dont ton âme est saisie.

PÉPIN.

Non, Radbod, qu'il se livre à cette fantaisie
Dont le Gaulois s'étonne, et dont rit le Germain.
Un sceptre est bien pesant pour cette jeune main !
De le porter bientôt tu la verras lassée.
(A Gislemar.)
Mes ordres sont remplis ? et la table est dressée

Sous cette riche tente, où du banquet royal
Les instruments guerriers donneront le signal,
Gislemar?

GISLEMAR.

Tout est prêt.

PÉPIN.

C'est bien. Le roi s'avance.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHILDEBERT, CHARLES, SYMMAQUE, WAYMER, PRÉLATS, MOINES, CHEFS GERMAINS, SEIGNEURS FRANCS ET GAULOIS, SOLDATS, PEUPLE, ESCLAVES.

CHILDEBERT, à un moine.

Oui, saint abbé, je veux doubler la redevance
Qu'à votre monastère acquittent tous les ans
Des campagnes de Tours les pieux paysans.
Aux maisons du Seigneur prodiguons les largesses,
Si nous voulons que Dieu bénisse nos richesses.

PÉPIN.

Roi des Francs, placez-vous sur ce trône.

CHILDEBERT, l'écartant d'un geste.

Plus loin!
Je prendrai vos avis quand j'en aurai besoin.
Il faut montrer aux Francs qui de nous est leur maître.

CHARLES, à demi-voix.

Mon père!

PÉPIN, de même.

Calme-toi!

(A Symmaque, sur le devant, pendant que Childebert va s'asseoir sur le trône, et que tout le monde prend place sur les siéges.)

Vous me direz peut-être
Sur qui je dois, Symmaque, arrêter mes soupçons?
Est-ce donc là le fruit de vos sages leçons?
Clerc insensé! Mes lois veulent être obéies.
En Gaule il est encor de riches abbayes,
Mais on y trouve aussi des cloîtres redoutés,
Où s'éteignent les jours dans les austérités.

SYMMAQUE.

D'un injuste courroux calmez la violence.
Dieu, qui lit dans les cœurs, sait que jamais...

PÉPIN.

Silence!
Mes doutes avant peu s'éclairciront.

SYMMAQUE, à part.

Hélas!
Défends Chlodsinde, moi je ne l'accuse pas,
Mon Dieu!

PÉPIN.

L'heure est venue. Au nom de la croix sainte,
Au nom du jeune roi qui siége en cette enceinte,
A ce plaid solennel Gaulois, Germains et Francs,
Sont conviés par nous... Soldats, ouvrez vos rangs!

(Les soldats qui contenaient la foule font place, et le fond du théâtre ainsi que les côtés s'emplissent de monde.)

Qui s'avance?

ADALRIC.

Adalric.

PÉPIN.

Approche, noble comte.
De désastres nouveaux viens-tu nous rendre compte?
Ta cité de Cahors, aux coteaux si féconds,
Est-elle enfin tranquille et libre? Et les Wascons,
Brigands aux pieds légers, sortis de leurs montagnes,
Ont-ils encore osé désoler tes campagnes?
De nos récents combats se sont-ils souvenus?

ADALRIC.

La terreur de ton nom, duc, les a retenus.
Naguère ils ont appris par quels coups tu nous venges,
Et n'ont point essayé de troubler nos vendanges;
Ils semblent sommeiller, mais pour quelques instants;
Les larrons, tu le sais, ne dorment pas longtemps.

PÉPIN.

Souvent leur course agile a trompé nos poursuites;
J'irai surprendre un jour ces lièvres dans leurs gîtes.
Qu'ils tremblent, si jamais ils troublent ton repos!

WAYMER.

Les Bretons ont encore enlevé les troupeaux
Que nourrissait la Loire en ses gras pâturages.

PÉPIN.

Il est temps d'arrêter leurs éternels ravages.
Waymer, prends patience. En ta ville d'Angers
Tu dormiras bientôt à l'abri des dangers,
Car j'irai sous tes murs déployer mes enseignes.

CHILDEBERT, qui a déjà donné des signes d'impatience, se lève.

Lui! toujours lui!... Pépin, est-ce donc toi qui règnes?
Dois-je ici seulement écouter tes discours?

PÉPIN.

Pourquoi de nos travaux interrompre le cours?
Ce sont choses qu'ignore encor votre jeune âge.
Des Gaulois et des Francs vous recevrez l'hommage:
Reprenez votre place. Attendez, seigneur roi,
Et des soins de l'état reposez-vous sur moi.

SOLDATS GERMAINS.

Gloire! honneur à Pépin, qui nous promet la guerre!

CHILDEBERT, se rasseyant avec dépit.

Et pour moi pas un cri!

PÉPIN, à Hermenaire qui s'avance.

Qu'exigez-vous, mon père?
Parlez, de saint Léger vertueux successeur.

HERMENAIRE, évêque d'Autun.

De la ville d'Autun prélat et défenseur,
Je vous viens révéler les malheurs qui l'assiégent,
Et prier le Seigneur que vos lois la protégent.
Écoute, jeune roi! nobles Francs, écoutez!
Un exécrable impôt pèse sur nos cités;
Par les hommes du fisc marqué dès sa naissance,
Chaque enfant qui parvient à son adolescence
Doit payer un tribut, source de maux affreux.
J'ai vu, pour s'affranchir d'un impôt rigoureux,
Des pères égorger leurs enfants en bas âge,
Dont le fisc eût d'avance englouti l'héritage!
Rends l'espoir et la joie à ces infortunés,
Qui maudissent le jour où des fils leur sont nés;
Abolis cette loi. Que leur douleur te touche,
Pépin, la Gaule entière a parlé par ma bouche.

PÉPIN.

Saint prélat, de vos vœux le roi connait le prix:
Nous examinerons...

(Hermenaire va se placer parmi les évêques qui assistent au champ-de-mai. On entend des cris tumultueux dans la foule.

D'où viennent donc ces cris,
Gislemar?

GISLEMAR.

Des Gaulois.

PÉPIN.

Quelle fureur les guide?

GISLEMAR.

Leur vengeance poursuit Theuderic l'homicide,

PÉPIN.

Theuderic!

GISLEMAR.

Un Gaulois est tombé sous ses coups;
Mais il veut de l'église apaiser le courroux:
L'église peut l'absoudre.

PÉPIN.

Oui, je connais son crime,
Je sais quel soin l'amène et quel espoir l'anime.

(Theuderic s'avance.)

De l'un de vos sujets les jours sont en péril,
Roi des Francs!

CHILDEBERT, qui a écouté avec grande attention.

Un Germain!... De quel front ose-t-il
Montrer ici ses mains teintes du sang d'un homme?

PÉPIN.

En saint pélerinage il veut aller à Rome,
Sous votre sauvegarde.

CHILDEBERT, à Theuderic.

Ainsi, tu te repens?

THEUDERIC.

Au couvent de Luxeu je donne cent arpents.

CHILDEBERT.

Va donc, et, désarmant les célestes vengeances,
Rapporte parmi nous les saintes indulgences.

PÉPIN.

Avance, Eptadius; que nous veux-tu?

EPTADIUS.

Je viens
Devant vous tous, seigneurs, déclarer que mes biens
De ma femme, après moi, deviendront le partage,
Et que, selon ses vœux, son immense héritage
N'appartiendrait qu'à moi si le Seigneur un jour
La voulait enlever à mon fidèle amour.

PÉPIN.

Qu'ainsi soit! Ces prélats, ce peuple qui t'écoute,
De votre engagement se souviendront sans doute;
Mais à tes descendants, s'il fallait l'attester,
De cet acte, après nous, quel témoin doit rester?

EPTADIUS, présentant un enfant de douze ans.

Né dans notre cité, cet enfant se dévoue.

PÉPIN.

Qu'un esclave trois fois le frappe sur la joue,
Afin que cet enfant, dans le temps à venir,
De cet événement garde un long souvenir.
La mémoire est fidèle aux choses du jeune âge!
Il pourra, s'il le faut, rendre un jour témoignage.

(On emmène l'enfant; Eptadius et sa femme se mêlent à la foule.)

(A Gislemar.)

Maintenant, Gislemar, dis aux Francs que le roi
Attend, avec leurs dons, l'hommage de leur foi.

(Sur un signe de Gislemar, Gaulois et Francs s'avancent portant, les uns des gerbes, d'autres des paniers pleins de fruits, d'autres des tuniques, de riches coffres, des vases d'or, des tissus d'un travail précieux, etc., etc. Ils s'agenouillent sur les marches du trône de Childebert, déposent leurs offrandes, et passent.)

DEUXIÈME GAULOIS, qui a parlé dans la première scène et qui marche à la tête de ceux qui portent des gerbes et des fruits.

De nos riches moissons agréez les prémices,
Roi des Francs!

GISLEMAR, montrant des Gaulois qui ne portent rien.

Vingt taureaux et cinquante génisses
Par ces hommes du Nord sont offerts, et demain

De vos maisons des champs ils prendront le chemin.

(Il indique ceux qui portent des tuniques, des vases, etc.)

Daignez avec bonté recevoir ces tuniques,
Ces coffres remplis d'or, ces tissus magnifiques,
Ces vases précieux.

PREMIER GAULOIS, qui a parlé dans la première scène.

De ma main, seigneur roi,
Accepte cette épée et ce casque.

CHILDEBERT, qui a salué, sans quitter son trône, tous ceux qui ont passé devant lui, se lève avec impétuosité.

Ah! c'est toi
Qui m'honores le mieux! Donne ce casque, donne!
C'est pour un front de roi la plus belle couronne.

(Il place le casque sur sa tête.)

PÉPIN, à Gislemar, à demi-voix.

Le nom de ce Gaulois?

GISLEMAR, bas à Pepin.

Leudemont, de Paris.

PÉPIN.

De son présent bientôt tu lui paieras le prix,
Gislemar; tu comprends?

GISLEMAR.

Oui, seigneur duc!

(On entend des fanfares dans la coulisse.)

CHILDEBERT.

Qu'entends-je?

PÉPIN.

Le signal des festins.

CHILDEBERT.

Ah! marchons.

(Il descend du trône, tout le monde se lève et se dispose à l'accompagner.)

GISLEMAR, faisant signe aux soldats d'écarter la foule.

Qu'on se range!

PÉPIN.

Du banquet solennel ordonné par mes soins
Les Gaulois et les Francs bientôt seront témoins.

CHILDEBERT.

Allons!

PÉPIN, à Gislemar, à demi-voix.

Écoute! il faut qu'à mon royal convive
On prodigue les vins.

GISLEMAR, bas à Pépin.

Je comprends.

CHILDEBERT.

Qu'on me suive!

SCÈNE V.

CHLODSINDE, qui s'est montrée de temps en temps parmi les esclaves durant les scènes précédentes; SOLDATS GERMAINS, FOULE DE GAULOIS.

CHLODSINDE, à part.

O mon Dieu, mets ta force en son cœur chancelant!

PREMIER SOLDAT GERMAIN, aux autres.

A quoi lui servira ce glaive étincelant
Qu'il semblait admirer, et dont le poids l'accable?

DEUXIÈME SOLDAT.

A dépecer les daims qui chargeront sa table.

CHLODSINDE, aux Gaulois qui l'entourent d'un côté du théâtre pendant que les soldats sont de l'autre.

Si l'héritier des rois implorait votre appui,
Que feriez-vous?

PREMIER GAULOIS.

Nos cœurs et nos bras sont à lui!

DEUXIÈME GAULOIS.

Il est temps que ce soit enfin le roi qui règne!

CHLODSINDE.

Eh bien! venez demain l'entourer dans Compiègne.

PREMIER GAULOIS.

Nous y serons.

CHLODSINDE.

Gaulois, l'aiglon prend son essor.

PREMIER SOLDAT.

Que fera Childebert de son beau casque d'or?

DEUXIÈME SOLDAT.

Que sais-je?... Mais quel bruit dans cette tente?... Écoute.

PREMIER SOLDAT.

Oui; le banquet royal est commencé sans doute.

DEUXIÈME SOLDAT.

On ouvre.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, hors de la tente; la tente s'ouvre, on voit à table CHILDEBERT, PEPIN, CHARLES, RADBOD, ADALRIC, WAYMER, HERMENAIRE, DES PRÉLATS, DES GUERRIERS FRANCS ET GAULOIS; DES ESCLAVES portent des amphores et versent à boire aux convives.

CHILDEBERT, la coupe à la main.

A boire, esclave! Eh bien! duc des Frisons,

Es-tu las de vider la coupe où nous puisons
L'oubli des maux? crois-moi, l'amphore est encor pleine,
Et le soleil mûrit les vignes d'Aquitaine!
Imite-moi : je bois à notre heureux traité!

RADBOD, buvant.

Qu'il t'en souvienne donc, et qu'il soit respecté!

CHILDEBERT.

Oui, j'en veux, duc Radbod, conserver la mémoire!
Ne crains rien! Maintenant c'est moi qui règne!... A boire!

(Un esclave verse et il boit.)

PÉPIN.

L'insensé!

CHARLES, à Pépin.

L'entends-tu?

CHLODSINDE, à part.

Le malheureux se perd!

CHILDEBERT.

Que ce breuvage est doux!

CHLODSINDE, s'approchant du roi et à demi-voix.

Ne bois plus, Childebert!

CHILDEBERT.

Ah! Chlodsinde, c'est toi! ma joie est sans égale!
Ta présence manquait à la fête royale:
Toi, qui sais de ma vie embellir les instants,
Pourquoi donc de mes yeux t'écarter si longtemps?
Approche! Que ta main se charge de l'amphore;
Versés par toi, nos vins seront plus doux encore!
Tu balances?

CHLODSINDE, qui a pris l'amphore des mains d'un esclave.

Mon Dieu!

CHILDEBERT.

Verse-nous l'hydromel!
Qui sait ce que demain nous réserve le ciel?....
Mais j'ai de tes avis gardé la souvenance!

CHLODSINDE, à part.

Que va-t-il dire?

CHILDEBERT.

As-tu fait un vœu d'abstinence,
Pépin?

PÉPIN.

Les soins nombreux dont je suis entouré....

CHILDEBERT.

Bois donc, car dès demain je t'en délivrerai!

PÉPIN.

Que dites-vous?

CHILDEBERT.

Je veux connaître aussi la gloire.

PÉPIN, avec ironie.

D'où vous vient ce désir?

CHILDEBERT.

Tu l'apprendras!... A boire!

PÉPIN, à part.

De l'insensé déjà s'égare la raison;
Il va bientôt lui-même éclaircir mon soupçon!
Cette esclave gauloise...

(Haut.)

Hé bien! qui vous arrête?
Duc Radbod, nobles Francs, prolongeons cette fête;
L'aspect de vos plaisirs est un bonheur pour moi,
Je veux les partager!

(Il prend sa coupe.)

Qu'on verse à boire au roi!

CHILDEBERT.

Ah! duc Pepin, voilà ta meilleure parole!

PÉPIN.

Amis, n'oublions pas que le plaisir s'envole,
Que peut-être avant peu, couchés dans le cercueil..

CHILDEBERT.

Trève aux chagrins!... Buvons!

CHLODSINDE, à part.

Il le pousse à l'écueil!

PÉPIN.

Maintenant, écoutez, avant qu'on se sépare,
Ce que le roi des Francs par ma voix vous déclare,
Leudes, Gaulois, guerriers, vous tous ici présents!

CHILDEBERT, souriant.

Écoutons!

PÉPIN.

Au tribut qu'ils doivent tous les ans
Les peuples de Thuringe ont osé se soustraire:
Hâtons-nous de punir cet oubli téméraire!
Puisque, dans leurs forêts soigneux de se cacher,
Ils gardent le tribut... il faut l'aller chercher!
A ces peuples sans foi reportons les alarmes!
Sous les remparts de Worms soyez avec vos armes
Dans trente jours! Mon fils, Charles, vous attendra.
Car c'est lui, cette fois, qui vous commandera!

CHILDEBERT.

Ton fils!

PÉPIN.

Vous acceptez le chef que je vous donne?

FOULE DE GUERRIERS GERMAINS ET FRANCS.

Gloire à Charle!

CHILDEBERT.

Arrêtez!... Voleur de ma couronne,
Exécrable larron! oses-tu bien ainsi
Leur commander? C'est moi qui suis le maître ici!
Qu'on m'écoute!

PÉPIN.

Calmez cet imprudent délire.

CHILDEBERT.

C'est moi seul aux combats qui prétends les conduire.

PÉPIN.

Vous ?

GUERRIERS GERMAINS ET FRANCS.

Oh ! oh !

PÉPIN.

Ce breuvage a troublé vos esprits.

SYMMAQUE, s'approchant du roi.

Seigneur !...

CHILDEBERT.

Te voilà, toi qui ne m'as rien appris !
Quitte ces lieux, va-t'en ! Redoute ma colère !
De tes soins à Pépin demande le salaire.
(Il rit.)
Ah, ah !... Tu me poursuis d'un regard étonné,
Duc Pépin ! Tu croyais me tenir enchaîné'
Mes fers sont rompus !... Viens, mon ange tutélaire,
Toi, dont l'aspect m'enchante et dont la voix m'éclaire,
Toi, qui sais dans mon cœur réveiller ma vertu,
Jouis de ton ouvrage ! approche ! Où donc es-tu ?
Chlodsinde !

CHLODSINDE.

Malheureux !

CHILDEBERT.

Qui te retient ?

PÉPIN, à part.

C'est elle !

CHLODSINDE.

Ah ! tu viens de dicter ma sentence mortelle,
Childebert !

CHILDEBERT.

Que crains-tu ? ne suis-je pas le roi ?

PÉPIN, à part.

Je connais la coupable !

CHILDEBERT.

Oh ! reste près de moi !
Je bois à ta beauté !
(Il boit.)
(A Pépin.)
Toi, traître, je te chasse !
Sors d'ici ! Je bannis toi, tes fils et ta race,
Va-t'en !

PÉPIN.

(Il se lève, tout le monde l'imite ; le tumulte s'accroît.)
Par saint Denis ! j'ai trop longtemps souffert !

GUERRIERS GERMAINS ET FRANCS.

Honneur au duc Pépin !

GAULOIS.

Hommage à Childebert !

CHILDEBERT, avec joie en entendant son nom.

Ah !...

PÉPIN, à demi-voix.

Le peuple applaudit !... Calmons-nous !

CHILDEBERT, s'animant de plus en plus.

Une lance !

GUERRIERS GERMAINS ET FRANCS.

Pépin ! le duc Pépin !

GAULOIS.

Honneur au roi !

(Le tumulte est au comble.)

PÉPIN, d'une voix terrible.

Silence !

(A Childebert avec calme.)
Pourquoi tant de fureurs ?

CHLODSINDE, à Childebert.

Reviens à toi ! reviens !

CHILDEBERT, dans le dernier degré de la colère et de l'ivresse.

Non ! je veux le briser comme ma coupe !... Tiens !
(Il jette sa coupe à la tête de Pépin ; Charles se lève avec rage en mettant la main sur son épée ; Childebert tombe sans mouvement.)

CHARLES.

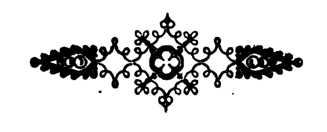
Vengeance ! Il t'a frappé !

TOUS LES CONVIÉS.

Grand Dieu !

PÉPIN, forçant tout le monde à se rasseoir.

Que vous importe ?
(A des esclaves avec beaucoup de calme.)
Qu'on ramasse le roi des Francs, et qu'on l'emporte !
(Grande agitation des conviés et des assistants ; les deux peuples semblent près d'en venir aux mains ; on s'approche pour relever le roi. La toile tombe.)



ACTE QUATRIÈME.

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉPIN, assis, GISLEMAR, debout.

PÉPIN.

Ainsi, le poursuivant d'un horrible réveil,
Tes soins ont de sa couche écarté le sommeil?

GISLEMAR.

Des apparitions, des fantômes funèbres
Ont devant ses regards glissé dans les ténèbres;
Je l'ai vu sur son lit s'agiter et frémir;
Il invoquait les saints, il n'osait pas dormir,
Et le prodige vain, qui l'épouvante encore.
Ne s'est évanoui qu'au retour de l'aurore.

PÉPIN.

Il suffit, Gislemar, je suis content.

GISLEMAR.

Pourquoi
Livrer à ces terreurs l'âme du jeune roi?

PÉPIN.

Tu le sauras! Chlodsinde est dans ces lieux?

GISLEMAR.

Sans doute!
De Compiègne avec nous elle a repris la route.
C'est elle qui du prince encourageait l'essor.

PÉPIN.

Oui! je fus outragé!

GISLEMAR.

Comment vit-elle encor?

PÉPIN.

Près de ce Childebert, dont l'amour la protége,
Puis-je donc la frapper? As-tu vu ce cortége
De Gaulois, réveillés par les fureurs du roi?
Leurs yeux accusateurs semblaient fixés sur moi;
Tous, jusque dans Compiègne ils sont venus en armes:
Que ce voyage un jour leur coûtera de larmes!
Chlodsinde allait mourir, et son sang abhorré...
Mais, fille d'un guerrier dans la Gaule honoré,
Cette esclave fatale a de nobles ancêtres;
Qu'aurait fait Childebert, et qu'auraient dit vos prêtres?

GISLEMAR.

Voulez-vous, seigneur duc, dévorer votre affront?

PÉPIN.

Non pas! car ce sont eux qui la condamneront!

GISLEMAR.

Comment?

PÉPIN.

Retire-toi. Tu vas bientôt apprendre
Quels soins de tes efforts je peux encore attendre.

SCÈNE II.

PÉPIN, seul.

Oui! le moment présent, je dois m'en souvenir,
N'est pour moi qu'un chemin vers un vaste avenir!
Deux peuples, différents de mœurs et de langage,
Vivent, sans se mêler, sur un même rivage;
Les Gaulois, dans les arts instruits par les Romains,
Avec dépit encor regardant les Germains,
En un seul peuple un jour il faudra les confondre!
Quand y parviendra-t-on?... Le temps seul peut répondre.
Poursuivons donc ma route, et sachons à la fois
Contenter les Germains et dompter les Gaulois!
De discords dangereux sachons tarir la source!
Un esclave voudrait m'arrêter dans ma course?
Un fol orgueil l'enivre, et je vais le briser:
Quand le reptile s'enfle, il le faut écraser!

SCÈNE III.

PÉPIN, CHARLES.

CHARLES.

Je te cherchais : enfin je te trouve, mon père.

PÉPIN.

Qui t'amène si tôt ?

CHARLES.

Tu n'as pas cru, j'espère,
Que ton fils, cette nuit, céderait au sommeil !
Oh, comme j'attendais le retour du soleil !
Je te vois, et déjà sur ton noble visage
Du succès de mes vœux je lis l'heureux présage,
Oui, la sombre tristesse où tu parais plongé,
Me dit qu'il te souvient que tu fus outragé ;
Tu n'écouteras point une lâche indulgence ;
Qui songe à son affront médite la vengeance.

PÉPIN.

Peut-être !

CHARLES.

Il nous la faut terrible et prompte !

PÉPIN.

Eh bien ?

CHARLES.

Prendras-tu pour frapper d'autre bras que le mien ?

PÉPIN.

Frapper ?... Modère-toi !...

CHARLES.

Blamerais-tu ma haine ?
Le dogue furieux qui veut rompre sa chaîne,
Sous le fouet de son maître expire !... Laisse-moi
Fouetter ce chien hargneux que tu nommes un roi.

PÉPIN.

Tu vas trop loin, mon fils, mais j'excuse ton âge.

CHARLES.

Ne faut-il pas du sang pour laver ton outrage ?

PÉPIN.

Non ! Il est roi : son sang ne sera point versé !

CHARLES.

Qu'ai-je entendu ? Lui, roi ! cet enfant insensé
Qui sur toi, sans trembler, porta sa main hardie !
Non, des Francs indignés la voix le répudie.
N'as-tu pas entendu les cris de tes soldats ?
Si j'avais, comme toi, vainqueur dans cent combats,
Conquis l'amour d'un peuple et sa reconnaissance ;
Si quarante ans de gloire assuraient ma puissance ;
Crois-tu que, m'arrêtant au milieu du chemin,
Je m'embarrasserais d'un vain titre ?... Ma main
S'armerait de la hache, et mon heureuse audace
Sur le trône des Francs ferait asseoir ma race.

PÉPIN.

Tu marcherais, mon fils, dans des chemins mal sûrs :
Le moissonneur attend que les épis soient mûrs,
C'est alors seulement qu'il saisit sa faucille !
Tu parles de donner un trône à ta famille ?
Tremble donc d'écouter un imprudent courroux :
Le temps de la moisson n'est pas venu pour nous.

CHARLES.

Eh bien ! si de régner il faut attendre l'heure,
Pour te venger du moins, frappe !

PÉPIN.

Tu veux qu'il meure,
Le descendant des rois !... A t'entendre, aujourd'hui
Gaulois et nobles Francs murmurent contre lui ;
Sa mort paraîtrait juste, on me craint, on m'honore.
Mon fils, dans ce vieux monde, hélas ! est jeune encore.
Sais-tu quels cris d'horreur s'élèveraient soudain
Si j'immolais ce prince, objet de leur dédain ?
D'un titre qu'il flétrit la splendeur le protége ;
Chacun me nommerait meurtrier, sacrilége !
Souviens-toi d'Ébroïn ! il n'a point respecté
Des prélats et des rois la sainte majesté ;
Ce que nous convoitons, il l'espérait sans doute !...
Mais il marcha trop vite et tomba dans sa route !
Oui, quand j'aurais frappé ce misérable enfant
Que ta fureur menace, et que son nom défend,
Crois-moi, dépossédés de l'estime où nous sommes,
Nous tomberions en butte à la haine des hommes.
Si la foudre grondait, tu les entendrais tous
S'écrier que le ciel est armé contre nous ;
Qu'il veut, par des fléaux, marquer notre passage ;
De notre iniquité leurs maux seraient l'ouvrage !...
Il ne faut point de rois ordonner le trépas :
Dégradons-les, mon fils !... mais ne les tuons pas !

CHARLES.

Et pourtant il aura frappé ta noble face,
Il t'aura prodigué l'insulte et la menace,
Sans péril !... Et Radbod, qui te vit outrager,
Rira de ton affront que tu n'oses venger !

PÉPIN.

Ah ! contre celui-là, grâce à Dieu, j'ai des armes,
Et son rire insolent se peut changer en larmes !
Mais, quant au jeune fou qu'il faut traiter en roi,
Le soin de le punir n'est réservé qu'à moi !

Qu'il conte, en ce palais, ses chagrins à des femmes !
Les pins de nos forêts jettent parfois des flammes ;
On les laisse brûler et s'éteindre..... Je veux,
Mon fils, qu'il se consume et s'éteigne comme eux !

CHARLES.

Ce tardif châtiment suffit à ta colère?

PÉPIN.

Si tu veux de mes soins recueillir le salaire,
A tes emportements garde-toi de céder,
Et suis-moi dans la route où je te vais guider.
Je prépare, de loin, l'avenir de ma race !....
Eh bien ! lorsque le temps t'aura mis en ma place,
Tu verras nos desseins des mêmes yeux que moi,
Et tu reculeras devant le nom de roi.
Tes fils de ce vieux trône, entouré de ruines,
Arracheront un jour les dernières racines ;
Oui, son heure viendra !... Mais, crois-en mes avis,
Il tient encore au sol où l'a planté Clovis.
N'y portons point le fer, qu'il s'énerve en silence ;
L'isolement, l'oubli !... Mais point de violence !
Tu m'entends? Obéis !

CHARLES.

Qu'il m'en coûte !

PÉPIN.

Tais-toi !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SYMMAQUE.

PÉPIN.

J'ai pu quelques instants douter de votre foi,
Symmaque ; j'avais tort, j'aime à le reconnaître ;
Ne craignez rien ! Pourtant vous auriez dû peut-être
Surveiller cette esclave, et contre ses discours
En venant m'avertir, me demander secours.
Elle a parmi les Francs réveillé la discorde !...
Mais enfin à l'erreur paix et miséricorde !
Dieu, pour que nos péchés un jour nous soient remis,
Nous dit de pardonner, même à nos ennemis :
Je vous pardonne donc ! restez. Quoi qu'il arrive,
Prêtez à tout, Symmaque, une oreille attentive ;
De Chlodsinde et du prince observez tous les pas.
Adieu ! Pépin deux fois ne pardonnerait pas.

SCÈNE V.

SYMMAQUE, CHLODSINDE, CHILDEBERT.

CHILDEBERT, à Chlodsinde en entrant.

J'oubliai tes conseils ! Ma Chlodsinde, pardonne !
Mon bon ange avec toi me suit ou m'abandonne !
Je suis si faible encore, on m'a si mal instruit !...
Si tu savais combien j'ai souffert cette nuit,
Quels terribles accents ont frappé mon oreille,
Quel prodige effroyable a torturé ma veille !

CHLODSINDE.

Un prodige ! Comment, Childebert ? que dis-tu ?

CHILDEBERT.

Écoute ! sur mon lit, languissant, abattu,
Je sommeillais ; mes yeux s'étaient fermés à peine,
Quand, tout à coup, j'entends une voix souterraine
Qui, d'échos en échos, fait retentir mon nom ;
On disait : « Childebert appartient au démon ! »
J'ouvre les yeux !... je vois des fantômes livides
Sortir, en grandissant, de leurs sépulcres vides ;
Et tous ils répétaient, en glissant près de moi :
« Childebert, le démon a mis ses mains sur toi ! »

CHLODSINDE.

Grand Dieu ! qu'entends-je !...

CHILDEBERT.

Alors, de l'ange des ténèbres
Je crois ouïr la voix et les rires funèbres ;
Il fixe sur mes yeux ses yeux étincelants ;
Mon cœur bondit, pressé sous ses ongles brûlants ;
Puis, des morts près de moi j'entends tinter la cloche !...
Ah ! nos prélats l'ont dit, la fin du monde est proche !

CHLODSINDE.

Que le calme, à ma voix, rentre dans tes esprits,
Childebert ! ce démon, ces fantômes, ces cris,
Fruits d'un pénible rêve et non point d'un prodige...

CHILDEBERT.

Oh ! ne blasphème pas ! J'ai vu, j'ai vu, te dis-je !
Le sommeil de mes sens ne s'est point emparé !
Au pouvoir du démon si Dieu m'avait livré ?
Souvent de tels malheurs ont effrayé le monde.

SYMMAQUE.

Les prêtres du Seigneur chassent l'esprit immonde ;
Ils vous délivreraient.

CHILDEBERT.

Oh ! oui.

CHLODSINDE.

Rassure-toi.

CHILDEBERT.

Je fus toujours fidèle à notre sainte foi !...
Mais écoute ces bruits précurseurs de l'orage ;
Les vents de la forêt tourmentent le feuillage.
Vois-tu de ce côté ces sinistres éclairs
Qui déchirent la nue et sillonnent les airs,
Cette ombre qui s'étend sur la céleste voûte ?
Dieu contre les humains est irrité sans doute.
Est-ce encor là l'effet d'un prestige trompeur ?
N'entends-tu pas gronder le tonnerre ?... J'ai peur.

CHLODSINDE.

Bannis cette terreur où se livre ton âme.
C'est moi qui dois trembler, Childebert, faible femme ;
Quel sera mon appui ? Tes imprudents discours
Aux fureurs de Pépin abandonnent mes jours.

CHILDEBERT.

Pépin ! qu'oses-tu dire ! Est-ce à toi de le craindre ?
Son dépit près du roi peut-il jamais t'atteindre ?
Non !... D'un présage affreux mon esprit obsédé
Aux tourments de la nuit un instant a cédé ;
Mais je dépose enfin le poids de ma souffrance ;
Tu parles, et mon cœur retrouve l'espérance.
Oublions tout ! j'eus tort de m'effrayer ainsi.
Sais-tu que des Gaulois m'environnent ici ?
Armés, à mon réveil je les ai vus paraître,
Et saluer en moi leur roi seigneur et maître.
Ah ! s'ils m'ont reconnu, Chlodsinde, si ma voix
Trouve encore un écho dans le cœur des Gaulois,
C'est toi qui m'éveillas en me montrant ma honte !
Je dois à tes conseils ce trône où je remonte ;
Tu le partageras !

CHLODSINDE.

Qu'entends-je ?

SYMMAQUE.

Juste Dieu !

CHILDEBERT.

Mes ordres sont donnés ; je prétends qu'en tout lieu
Le peuple honore en toi mon épouse et sa reine.

CHLODSINDE.

Je doute si je veille, et je respire à peine !

SYMMAQUE.

Que faites-vous, seigneur ? Permettez que ma voix...

CHILDEBERT.

Assez !... nous le voulons ! ainsi disent les rois.
Que le manteau royal brille sur ton épaule,
Ma Chlodsinde !

CHLODSINDE.

Est-ce un songe ?

CHILDEBERT.

A moi, peuple de Gaule !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, foule de GAULOIS armés, ESCLAVES portant de riches tuniques, un manteau, des joyaux, etc., etc.

CHILDEBERT.

Regarde ces joyaux, ces tissus merveilleux,
Ils sont à toi !... Vous tous rassemblés en ces lieux,
Gaulois, vous entendrez ma volonté suprême.
Je vous prends à témoin : voilà celle que j'aime !
Chlodsinde, m'entourant des leçons de l'honneur,
M'a révélé la gloire et donné le bonheur :
Vers de nobles desseins elle éleva mon âme.
Devant Dieu, devant vous, je la choisis pour femme.
Son époux à l'autel la conduira demain,
Et de l'anneau royal je décore sa main !

CHLODSINDE.

Est-il vrai ?... La surprise où mon âme est en proie
Dans mon cœur incertain enchaîne encor la joie.
O mon Dieu ! cet instant efface bien des maux !

CHILDEBERT.

Une reine souvent sortit de nos hameaux,
Tu l'as dit. Des rois francs j'imite les exemples :
Bathilde, dont le nom retentit dans nos temples,
Fut couronnée aussi par un de mes aïeux ;
Mais, avant de monter en ce rang glorieux,
Chlodsinde, ainsi que toi, Bathilde fut captive !...
Reine des Francs, salut !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GISLEMAR, DES MOINES, DES RELIGIEUSES, DES SOLDATS GERMAINS.

GISLEMAR, à Chlodsinde.

Esclave, qu'on me suive !

CHILDEBERT.

Qu'entends-je ?

CHLODSINDE, avec terreur.

Childebert !

CHILDEBERT.

Qui m'ose ici braver ?

SYMMAQUE.

Grand Dieu !

CHILDEBERT.

Que voulez-vous, malheureux ?

GISLEMAR.

Vous sauver !

CHILDEBERT.

Moi !

GISLEMAR.

Par d'affreux soupçons Chlodsinde est poursuivie ;
Je l'accuse !

CHILDEBERT.

Sais-tu qu'il faut prendre ma vie
Avant de l'arracher à mon amour ? Sais-tu
Que sur ce noble front, trop longtemps abattu,
Ton roi veut, dès demain, placer un diadème,
Qu'il la faut respecter ?... Oh ! toi seule que j'aime,
Viens, viens, ne tremble pas, Chlodsinde.

CHLODSINDE.

Défends-moi !
Ils m'assassineront !

CHILDEBERT.

Ah ! bannis cet effroi !
Et toi, dont la fureur l'outrage et la menace,
Je suis, je l'avouerai, surpris de ton audace.
Que veux-tu ? Sors d'ici ! Regarde ces Gaulois !
De leur seigneur et maître ils entendront la voix ;
J'ai reçu leurs serments, et leurs mains sont armées !
(Aux Gaulois.)
Élevez sur son front vos lances, vos framées ;
Chassez de mon palais ces indignes soldats !
(A Gislemar.)
Toi, si tu l'oses, viens la prendre dans mes bras !

CHLODSINDE.

Tu ne souffriras pas qu'il m'arrache la vie !

CHILDEBERT.

Que je périsse avant que tu me sois ravie !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PÉPIN.

PÉPIN.

Quel tumulte ! Pourquoi ces fureurs ?

CHILDEBERT.

Te voici !
Viens-tu donc, en ce lieu, nous menacer aussi,
Duc Pépin ?

PÉPIN.

De ces cris je demande la cause.

GISLEMAR.

A l'ordre des prélats le roi des Francs s'oppose.

PÉPIN.

Comment ?

CHILDEBERT.

Qu'oses-tu dire ?

GISLEMAR.

Oui ! je viens, en leur nom,
Réclamer cette femme, esclave du démon,
Qui, souillant ce palais d'infâmes sortiléges,
Par des discours impurs, païens et sacriléges,
Du roi, notre seigneur, a troublé la raison,
Et versé dans son âme un damnable poison.

CHILDEBERT.

Que dis-tu ?

CHLODSINDE.

Malheureuse ! oh ! que Dieu me défende !

GISLEMAR.

Devant nos saints prélats il faut qu'elle se rende.

CHLODSINDE.

Croiras-tu, Childebert, à ces affreux discours ?
Non ! je suis à tes pieds ! j'implore ton secours !
Ne m'abandonne pas !

CHILDEBERT, la relevant.

Oh ! oui, c'est un mensonge !

GISLEMAR.

Regardez la terreur où ce seul mot la plonge !
On a vu, cette nuit, sous de hideux lambeaux,
Des spectres réveillés sortir de leurs tombeaux.
Qui n'a pas entendu les voix, les cris funèbres,
Des esprits infernaux hurlant dans les ténèbres ?

CHILDEBERT.

Ah ! quel souvenir !...

GISLEMAR.

Dieu lui-même parle ici !
Voyez comme le ciel soudain s'est obscurci !
Entendez-vous au loin les éclats de tonnerre ?
Frémissez ! Sous mes pas je sens trembler la terre !
Dieu grave ses forfaits sur son front interdit ;
Regardez sa pâleur !... qui de l'ange maudit
Près d'elle peut encor méconnaître la trace ?
Moi, comte du palais, issu de noble race,
Je l'accuse !

CHLODSINDE.

Arrêtez !

GISLEMAR.

. Dans le banquet royal,
Mystérieux agent du pouvoir infernal,
Sa main tenait l'amphore, et de ses maléfices
Le doigt vengeur de Dieu révéla les indices !
Le souffle des démons échauffait les esprits ;
Le roi des Francs lui-même, à nos regards surpris,
Tomba, se débattant sous l'infâme prestige
Qui jeta parmi nous la haine et le vertige !

CHILDEBERT.

Mon Dieu, s'il était vrai?... Cette nuit, à mes yeux,
Un avis solennel est descendu des cieux :
J'appartiens au démon, disait la voix funeste.

GISLEMAR.

Oserons-nous braver la colère céleste ?
Non! Je viens accuser Chlodsinde, et des prélats
Elle entendra l'arrêt. Marchons !

CHLODSINDE.

Je n'irai pas.
Quoi ! vous prêtez l'oreille à la voix qui m'accuse !
Vous ne punissez pas cette exécrable ruse,
Gaulois !... vous vous taisez ? Vous tremblez devant lui ?
Auprès de Childebert suis-je donc sans appui ?
Ah ! des moments passés rappelle la mémoire !
Qu'ai-je fait ? ton bonheur ! Qu'ai-je voulu? ta gloire !
Souviens-toi des conseils qu'ici je te donnai !
Ont-ils flétri ton cœur ? Enfant abandonné,
Tu m'implorais naguère?... A présent je t'implore.
Childebert, tu m'aimais !

CHILDEBERT.

Hélas ! je t'aime encore !

CHLODSINDE.

Eh bien ! ne souffre pas qu'on m'arrache d'ici !

PÉPIN.

Contre un arrêt sacré pourquoi lutter ainsi ?
Femme, un Gaulois t'accuse !.. avec raison peut-être !..
Devant un saint synode il faudra comparaître ;
Qui pourrait te soustraire à l'ordre des prélats ?
Gardons-nous d'oublier qu'en de pareils débats
A l'Eglise appartient de punir ou d'absoudre ;
Et dans la main de Dieu n'irritons pas la foudre !

CHILDEBERT, effrayé.

Ciel !

PÉPIN.

De Fontanella le cloître révéré
Offre à l'esclave impure un asile sacré ;
Pour juger son forfait l'Église la réclame !
Voulez-vous à ses lois disputer cette femme,
Roi Childebert ?

CHILDEBERT.

L'Église !... Ah ! malheureux !

CHLODSINDE.

Non, non !
Loin de moi, loin de moi, cette horrible prison !

GISLEMAR.

Voyez-vous ? le démon s'en empare !

SUITE DE GISLEMAR.

En arrière !

GISLEMAR.

Anathème ! anathème !

SUITE DE GISLEMAR.

Oui, mort à la sorcière !

CHLODSINDE, indiquant les Gaulois qui demeurent immobiles et consternés.

Les misérables ! tous ils demeurent sans voix !
(A Childebert.)
Toi, que je prie encor pour la dernière fois,
Childebert, ta Chlodsinde est pure de tout crime ;
A ses persécuteurs arrache la victime.
Elle avait, disais-tu, son refuge en tes bras?...
Défends-moi ! défends-moi ?

CHILDEBERT, d'une voix faible, et avec une grande émotion.

Tu te justifieras !...

CHLODSINDE, se relevant avec impétuosité.

Ah ! tu me fais pitié !... Roi, né pour l'esclavage,
Garde tes fers !... Ce mot m'a rendu mon courage !
Je rougis ! Devant toi j'ai pu courber mon front ;
Je te croyais un homme !... Ils m'assassineront !
Ma force est réservée à d'horribles épreuves !....
Tu peux de mes forfaits leur apporter les preuves,
Ils te sont tous connus !... Allons, il faut mourir ;
Viens recevoir de moi l'exemple de souffrir,
Viens, viens apprendre enfin quelle était cette femme,
Qui, dans ton sein royal, a cru trouver une âme !
Me voilà prête !.. Adieu !.. qu'on ouvre ma prison !...
Childebert, ce sera ma dernière leçon !
(Elle va se livrer à Gislemar ; Childebert éperdu tend les bras vers elle. La toile tombe.)



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉPIN, SYMMAQUE.

PÉPIN.

Oui, l'instant est venu : de l'enceinte sacrée
Aux laïques bientôt on ouvrira l'entrée ;
Le jugement divin, son unique recours,
Est permis à Chlodsinde, et peut sauver ses jours,
Symmaque.

SYMMAQUE.

Les prélats ne l'ont point condamnée.

PÉPIN.

Mais ils n'ont pu l'absoudre : en ce cloître amenée,
Elle invoque aujourd'hui la justice de Dieu ;
Nous la verrons soumise à l'épreuve du feu :
Tout un peuple sera témoin de ce spectacle.

SYMMAQUE.

Le ciel en sa faveur fera-t-il un miracle ?

PÉPIN.

Si son cœur reste pur, en pouvez-vous douter ?
Tout est prêt ; et c'est vous qui devez l'assister
Alors que, sous la main de la coupable femme,
Du brasier consacré s'allumera la flamme.
S'il est vrai que l'erreur ait dicté le soupçon
Qui déclare Chlodsinde esclave du démon,
Dieu l'absoudra lui-même, et la flamme impuissante
Brillera sans danger sous sa main innocente :
Attendons du Très-Haut les décrets solennels !
Mais le roi, que fait-il ?

SYMMAQUE.

A ses chagrins cruels
Depuis trois jours entiers son âme s'abandonne :
A l'excès de ses maux que le Seigneur pardonne !
De ses devoirs pieux il s'affranchit : souvent
Il veut ravir Chlodsinde aux murs de ce couvent,
Des blasphèmes affreux s'échappent de sa bouche ;
Puis muet, immobile, étendu sur sa couche,
Il voit fuir sans sommeil et le jour et la nuit.

PÉPIN.

Dans ce cloître sacré vous l'avez introduit ?

SYMMAQUE.

Oui, seigneur duc.

PÉPIN.

Le temps calmera son délire.

SYMMAQUE.

A l'aspect de ces lieux, où Chlodsinde respire,
Il a versé des pleurs.

PÉPIN.

Eh bien ! il la verra :
Peut-être à son amour le Très-Haut la rendra !
Le moment solennel approche ; il doit l'attendre.
Consolez sa douleur ; restez, je crois l'entendre,
Il le faut préparer par des discours pieux
Au spectacle imposant qui va frapper ses yeux.

SCÈNE II.

SYMMAQUE, CHILDEBERT.

SYMMAQUE.

Puisse ma voix trouver le chemin de son âme !

CHILDEBERT, arrivant en désordre.

Ne la verrai-je plus ?... Grâce !... c'est une femme !
Vit-elle encor ?

SYMMAQUE.

Ce cloître, asile respecté,
La protége.

CHILDEBERT.

O mon Dieu ! l'a-t-elle mérité,
Le cruel châtiment qu'on lui garde peut-être ?
Non, non ! son cœur est pur ! j'appris à le connaître !

Et pourtant je fus sourd aux cris de son effroi,
J'ai pu l'abandonner !... Damnation sur moi !

SYMMAQUE.

A des ordres sacrés pouviez-vous la soustraire?
Qu'eût produit une audace impie et téméraire?
Roi des Francs, espérez ! confiez-vous en Dieu !

CHILDEBERT.

Qu'il la défende ! On dit (est-ce vrai ?) qu'en ce lieu
La flamme sous sa main va s'allumer !... Je tremble !

SYMMAQUE.

Le Tout-Puissant est juste, et nous prierons ensemble.

CHILDEBERT.

Crois-tu qu'elle appartienne au démon ? le crois-tu ?

SYMMAQUE.

Si son cœur fut toujours innocent, sa vertu
Sortira de l'épreuve et plus pure et plus belle.

CHILDEBERT.

J'aurais dû la sauver ou mourir avec elle !
On la chargea de fers : et moi, je l'ai permis !...
Je n'étais entouré que de ses ennemis,
Ils ont juré sa perte !... et tu la hais toi-même !
Malheureux ! quel est donc son forfait ?... elle m'aime !

SYMMAQUE.

Modérez ces transports, et ne m'accusez pas !
Qui? moi, haïr Clodsinde, et vouloir son trépas ?
Détrompez-vous. Dieu sait quel sentiment m'anime :
J'ignore si son âme est exempte de crime;
Mais je veux invoquer l'appui de l'Éternel :
Venez vous prosterner aux marches de l'autel !
Déjà du monastère entendez-vous la cloche ?
La porte s'ouvre, on vient, l'instant fatal approche !
Allons, et que nos vœux montent, en s'unissant,
Au divin tribunal, d'où le pardon descend.

(Ils s'éloignent pendant qu'une foule de Gaulois et de Germains entrent sur le théâtre.)

SCÈNE III.

GAULOIS ET GERMAINS.

PREMIER GAULOIS.

Accourez, accourez, suivez-moi : voici l'heure
Où des filles de Dieu va s'ouvrir la demeure ;
Nous entendrons l'arrêt que le ciel doit dicter.

UN GERMAIN.

Sais-tu ce qu'à la foule on vient de raconter ?

PREMIER GAULOIS.

Moi? non.

LE GERMAIN.

Depuis trois jours que, dans ce monastère,
L'accusée a vécu captive et solitaire,
L'ange maudit, souillant l'approche du saint lieu,
A voulu l'enlever au jugement de Dieu.

PREMIER GAULOIS.

Chlodsinde est-elle donc coupable ?

DEUXIÈME GAULOIS.

Moi, j'espère;
Jadis je la vis naître et j'ai connu son père.

LE GERMAIN.

Taisez-vous ! taisez-vous ! elle est sorcière !

DEUXIÈME GAULOIS.

Non !

LE GERMAIN.

Moi, je croirais pécher en prononçant son nom.
Ne vous a-t-on pas dit que des juifs sacriléges
L'ont instruite naguère en l'art des sortiléges;
Que sous leurs mains encor Childebert se débat ;
Enfin qu'elle voulait le conduire au sabbat ?

PREMIER GAULOIS.

Serait-il possible ?

LE GERMAIN.

Oui, vous en aurez la preuve ;
Dieu l'abandonnera pendant la sainte épreuve.

DEUXIÈME GAULOIS.

Faut-il aveuglément croire à tous ces discours?
Si les puissants du monde avaient proscrit ses jours?
Quand tout l'accuse, moi je suis prêt à la plaindre.

PREMIER GAULOIS.

Comment ?

DEUXIÈME GAULOIS.

Quelqu'un ici n'avait-il pas à craindre
Que, prodiguant au roi de courageux avis,
Elle ne relevât le trône de Clovis ?
Et, comme Brunehaut, montant au rang suprême...

LE GERMAIN.

Grand Dieu !

PREMIER GAULOIS.

Qu'oses-tu dire ? oh ! prends garde.

LE GERMAIN.

Il blasphème.

PREMIER GAULOIS.

Silence ! on vient.

(La foule se range d'un côté ; Pépin, Charles, Gislemar, Radbod, Hermenaire, des guerriers francs et germains entrent par le fond.)

SCÈNE IV.

PÉPIN, CHARLES, RADBOD, GISLEMAR, HERMENAIRE, SEIGNEURS FRANCS ET GAULOIS, PRÉLATS, FOULE DE GAULOIS ET DE GERMAINS, SOLDATS, etc.

GISLEMAR, précédant le cortége.

Allons! rangez-vous... Place au roi!

CHILDEBERT.

Oh! ne prendrez-vous pas pitié de mon effroi?
N'est-ce donc point assez que je vous l'abandonne?
Faut-il que sous mes yeux...

PÉPIN.

L'église nous l'ordonne.
Du solennel arrêt préparé par ses soins,
Et le peuple et la cour doivent être témoins;
Subissons tous la loi qui nous est imposée.
Prenons place... Déjà s'avance l'accusée.

(Tout le monde se place sur des siéges préparés; la foule est groupée dans le fond. Chlodsinde s'avance; elle est vêtue de blanc, le front pâle, et ses longs cheveux descendent sur ses épaules; Symmaque, des moines et des religieuses l'accompagnent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; CHLODSINDE, SYMMAQUE, etc.

SYMMAQUE.

Toi qu'un soupçon terrible a conduite en ce lieu,
Et qui viens y chercher la justice de Dieu,
Femme, s'il n'est pas vrai que ton cœur soit coupable,
Approche sans trembler du brasier redoutable!
Mais, si ton âme impure appartient au démon,
Confesse tes péchés. Es-tu coupable?

CHLODSINDE.

Non!
Et j'espère que Dieu, confondant l'imposture,
N'abandonnera pas sa faible créature.

SYMMAQUE.

Eh bien! voici l'instant de ployer les genoux;
Courbe ton front soumis, femme, et prie avec nous.

(Chlodsinde se met à genoux; Symmaque se tient debout près d'elle.)

PRIÈRE.

Maître des cieux et de la terre,
Toi qui vois du même œil et l'esclave et le roi,
Mon Dieu! le cœur de l'homme est pour toi sans mystère,
Parle! nous attendons avec un saint effroi.

Si, dans la fournaise embrasée,
Sur les trois enfants d'Israël
Une fraîche et douce rosée
A ta voix descendit du ciel;

Si ta main aux pieds du prophète
Enchaîna la faim des lions;
Si ta colère est satisfaite
Et s'éteint quand nous la prions;

Dieu de bonté, Dieu de clémence,
Si nos crimes n'ont point encor
De ta miséricorde immense
Épuisé le divin trésor;

Maître des cieux et de la terre,
Toi qui vois du même œil et l'esclave et le roi,
Mon Dieu! le cœur de l'homme est pour toi sans mystère,
Parle! nous attendons avec un saint effroi.

CHILDEBERT.

Non, Chlodsinde à l'enfer n'a point livré son âme!

SYMMAQUE.

Silence!...
(A Chlodsinde.)
Lève-toi!... que le brasier s'enflamme!
(Le brasier s'allume et jette des flammes très-vives.)
Nos prières au ciel ne montent pas en vain,
Femme!... tu te soumets au jugement divin?

CHLODSINDE.

Je m'y soumets.

SYMMAQUE.

Pour toi que Marie intercède!
Voici l'heure!... Va donc, et Dieu te soit en aide!
(Symmaque va se placer près de Childebert.)

CHILDEBERT.

Le feu brille!... Oh! comment surmonter mon effroi?...
Chlodsinde!... je frémis!

CHLODSINDE, s'avançant vers le brasier.

Dieu!... prends pitié de moi!
(Arrivée près du brasier, elle recule.)
Je ne pourrai jamais! loin de moi cette flamme!
Loin de moi!

LE GERMAIN.

La terreur s'empare de son âme!

GISLEMAR.

C'est le coupable seul qui doit pâlir ici.

CHLODSINDE, se ranimant.

Malheureuse! un instant j'ai tremblé!...

(Elle s'approche avec énergie du brasier, et y place son bras.)

Me voici!

(Un cri d'effroi s'échappe de la foule; il est suivi d'un silence d'un instant.)

CHILDEBERT, à Symmaque.

Écoute! — On n'entend pas s'échapper une plainte.

SYMMAQUE.

Sans doute sous sa main la flamme s'est éteinte.

CHILDEBERT, regardant fixement la figure de Chlodsinde.

Elle ne souffre pas! Dieu lui-même a parlé!

SYMMAQUE.

Son bras doit être intact!

CHILDEBERT.

Oui!

CHLODSINDE, retirant du brasier son bras rouge.

Non! il est brûlé!

(Nombre de voix dans la foule.)

Ah!

CHILDEBERT.

Je meurs!

(On jette un voile sur le bras de Chlodsinde.)

GISLEMAR.

C'en est fait! Et le ciel la condamne!

GERMAIN, dans la foule.

Qu'on l'arrache des lieux que son aspect profane!

(Voix dans la foule.)

Hors d'ici! hors d'ici! la sorcière!

CHLODSINDE.

Arrêtez!

Francs, Gaulois et Germains, écoutez, écoutez!
Vous que Pépin convie à cet affreux spectacle!
Je ne méritais point que Dieu fît un miracle,
Mais j'étais digne au moins qu'il me vînt secourir,
Et m'envoyât d'en haut la force de souffrir!
Qui donc, lorsqu'à vos yeux me dévorait la flamme,
Mit le calme en mes traits, le courage en mon âme?
Vous tous, dont les regards s'attachaient sur mon front,
L'avez-vous-vu pâlir? Ceux qui m'accuseront
Où sont-ils? Sur ces traits ont-ils lu ma torture?
Non! j'ai marché sans peur! j'ai souffert sans murmure!
Gloire à Dieu! dans ma force il s'est manifesté!

GAULOIS.

Grâce! grâce!

GERMAINS.

Anathème à son impiété!

CHLODSINDE.

Attendez! la mort vient, mes souffrances augmentent!
Je dirai vrai!... Ce sont les lâches seuls qui mentent!
Oui, Childebert me vit, et son amour fatal
Voulut parer mon front de son bandeau royal;
Et moi, qui le plaignais, car il vivait sans gloire,
De ses nobles aïeux je lui contai l'histoire!...
On m'accuse, on me livre au jugement de Dieu,
On m'appelle sorcière, on me condamne au feu!...
De quel titre à présent voulez-vous qu'on me nomme?
Je le voyais enfant,... j'ai voulu qu'il fût homme!
Je le voyais captif,... j'ai voulu qu'il fût roi!
Peuple, guerriers, voilà mon crime!... jugez-moi!

PÉPIN.

C'en est trop, l'anathème a pesé sur sa tête!
Hors d'ici!

CHILDEBERT.

Dieu l'absout!

PÉPIN.

Dieu la condamne!

RADBOD.

Arrête!

Duc Pépin! Je l'avoue, à ses nobles accents,
La surprise et l'horreur ont glacé tous mes sens!
Dans la Gaule, on me nomme un sauvage, un barbare?
Votre orgueil me dédaigne!... Eh bien! je te déclare,
Moi, ton vieil ennemi, moi, Radbod, le païen,
Que le cœur du barbare est plus haut que le tien!
Qu'un assassin de femme, à mes yeux, est un lâche!

PÉPIN.

Duc de Frise!...

RADBOD.

Poursuis ta glorieuse tâche!

Va de ses longs tourments faire hommage à ton Dieu!
Je hais ton culte!... et toi, je te méprise!... Adieu!

PÉPIN.

Le titre de mon hôte a pu seul te défendre!
Mais j'irai te chercher, Radbod.

RADBOD, sortant.

Je vais t'attendre!

SYMMAQUE, qui est auprès de Chlodsinde et lui prodigue des secours.

Elle succombe!

CHILDEBERT.

Non !... exécrable forfait !
Non, tu ne mourras pas, Chlodsinde !

CHLODSINDE.

C'en est fait !
Dieu m'avait soutenue, et son bras se retire !...
Mais il m'accueillera, car je péris martyre :
O douleur !... Je prierai pour toi !

CHILDEBERT, à ses pieds.

Non ! tu vivras !
Que faire dans un monde où tu ne serais pas ?
Toi seule m'enseignais à porter ma couronne !...
On trompa ma faiblesse !... Oh ! pardonne! pardonne!
Ne m'abandonne pas ! Entends, entends ma voix !...
Vis !...

CHLODSINDE.

J'expire !

CHILDEBERT, tombant sans mouvement sur le cadavre.

Ah !

PÉPIN, à Charles.

Mon fils ! tes enfants seront rois !



LORD BYRON A VENISE,

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 6 NOVEMBRE 1834.

LORD BYRON A VENISE.

PERSONNAGES.

LORD BYRON.
TRELAWNEY, corsaire, son ami.
LE COMTE OROBONI, noble Vénitien.
M. DE SENNEVILLE, jeune Français.
UN ANGLAIS.
WILLIAMS, valet de chambre de lord Byron.
LADY BYRON.
LA COMTESSE OROBONI, femme du comte.
MARGARITA COGNI, nommée *Guitta* par abréviation, fille du peuple et Vénitienne.
LADY MILWOOD, Anglaise.
UN OFFICIER AUTRICHIEN.
ITALIENS, ANGLAIS, etc.
DOMESTIQUES.

La scène se passe à Venise, en 1825, dans le palais Oroboni.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une terrasse qui joint le palais Oroboni à un autre bâtiment qui jadis en faisait partie. Sur le fronton de ce bâtiment, placé à gauche du spectateur, on lit : *Grande Albergo del Leone di San Marco.* Le palais Oroboni, situé vis-à-vis, à droite du spectateur, a deux portes sur la terrasse, celle au premier plan est ouverte. Tout près de cette porte, sur la terrasse, sont un divan et d'autres siéges. Au fond du théâtre, règne une balustrade coupée au milieu par un escalier dont les marches sont supposées baignées par l'eau du canal. La toile de fond, derrière cette balustrade, représente d'un côté une ligne de palais et d'édifices qui se perd au loin, et de l'autre la mer et des vaisseaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADY MILWOOD, dans le fond, appuyée sur la balustrade; LA COMTESSE OROBONI, sur le devant, à demi couchée sur un divan.

LA COMTESSE, à elle-même.

Quelle délicieuse soirée !... Ces grands palais, qui ne sont plus que les restes dévastés de la grandeur de Venise, vous emportent dans les siècles écoulés, et livrent l'âme à une rêverie profonde !.. Je ne m'étonne pas que Byron soit venu chercher ici de nouvelles émotions et l'oubli des peines de la vie !... Tous les petits intérêts s'effacent devant ce grand spectacle !... Moi-même, je ne me souviens plus que par intervalles des amusements qui m'enivraient à Paris ; ici, je n'ose plus penser à ces plaisirs si frivoles, à la beauté si fragile, à la coquetterie si légère !... et pourtant j'ai tort !... Craignons ce ciel brûlant, ces émotions profondes ! Gardons mon cœur paisible dans ce pays des ardentes passions !... Folles distractions, venez au secours de ma sagesse, et sauvez mon cœur du danger de réfléchir ; car l'amour est terrible ici !... et Byron est à Venise !

LADY MILWOOD, dans le fond.

Voici encore cette jolie barcarolle que nous entendons si souvent.

LA COMTESSE.

C'est sans doute un signal d'amour : dans ce beau pays, la vie n'a qu'un but... le bonheur... et on l'atteint presque toujours.

LADY MYLWOOD.

Vous ne regrettez donc pas la France, ma chère comtesse ?

LA COMTESSE.

Peut-on regretter quelque chose sous un ciel si pur

et si doux?... Et vous, milady, pensez-vous toujours à l'Angleterre?

LADY MYLWOOD.

Je ne la regrette pas, mais je l'aime toujours.

LA COMTESSE.

Cette voix m'est connue.

LADY MYLWOOD.

Écoutons!

GUITTA, chantant dans la coulisse.

Musique de M. Alphonse Varney.

Chantons la barcarolle,
Égayons nos travaux,
Car le plaisir s'envole,
Plus prompt que la gondole
Qui glisse sur les eaux!

Ecoutez dans la plaine
Les joyeuses chansons!
L'heure du soir ramène
Le char de nos moissons.
Prions tous la Madone!
C'est elle qui les donne
Ces fleurs dont les parfums embaument tous nos pas!
Que notre main les cueille!
Que l'amour les effeuille!
Les champs italiens ne s'épuiseront pas!

Chantons la barcarolle, etc.

LA COMTESSE.

Le chant cesse.

LADY MILWOOD.

La gondole s'arrête au pied de cet escalier; une femme monte.

LA COMTESSE.

Ah! je l'avais reconnue: c'est la fornarina Margarita Cogni.

LADY MYLWOOD.

Dont je vous ai souvent entendue parler.

SCÈNE II.

LADY MILWOOD, LA COMTESSE, MARGARITA.

GUITTE, un panier à la main.

Elle-même, et qui vous est toute dévouée, madame la comtesse; car elle n'oublie pas les services que vous lui avez rendus, et si elle pouvait...

LA COMTESSE.

Rien, Guitta, rien du tout!... un peu d'argent; qu'est-ce que cela?... Ne m'as-tu pas payée en attachement? c'est moi qui te redois quelque chose. Mais voilà plus d'un mois que tu n'es venue au palais Oroboni; c'est mal.

GUITTA, soupirant.

Vous dites vrai.

LA COMTESSE.

Entre donc, Guitta, et reviens.

(Guitta entre dans le palais Oroboni.)

LADY MILWOOD.

Je ne m'étonne point si je ne l'avais pas encore vue, puisqu'il n'y a qu'un mois que je suis arrivée à Venise.

LA COMTESSE.

Oui, et c'est à cette époque qu'à votre recommandation, j'ai accueilli lord Byron, votre illustre compatriote.

LADY MILWOOD, à part.

Si elle savait que c'est pour lui seul que je suis venue!

LA COMTESSE.

J'ai consenti à lui céder toute cette partie du vaste palais Oroboni, si triste à habiter seule, mais bien agréable depuis que vous avez choisi pour votre demeure cet hôtel du Lion-de-Saint-Marc, où s'arrêtent tous les étrangers de distinction.

LADY MILWOOD.

Grâce à cette terrasse, nous sommes presque logées ensemble.

LA COMTESSE.

Il est vrai.

LADY MILWOOD.

Notre curiosité est vivement excitée par une étrangère débarquée ici depuis deux jours: tout est mystérieux dans cette femme; elle est constamment renfermée, elle ne voit personne.

LA COMTESSE.

Il faut respecter ses secrets: n'avons-nous pas les nôtres?

LADY MILWOOD.

C'est juste!

LA COMTESSE.

Cet hôtel, cette auberge, pour mieux dire, faisait partie jadis de l'habitation des ancêtres du comte Oroboni, mon époux; mais il semblerait, en vérité, que les hommes de notre siècle sont trop petits pour les vastes demeures de leurs aïeux! Qu'il a fallu de changements dans leurs idées et dans leurs fortunes pour que les descendants de ces illustres et puissantes familles vénitiennes en soient arrivés à livrer à tout

vendant, pour un peu d'or, leurs somptueuses habitations, ou à les laisser chaque jour s'écrouler sous leurs yeux!

GUITTA, rentrant en scène et entendant la dernière phrase.

Ah! vous parlez de notre pauvre Italie?... la liberté lui rendra tout ce que l'esclavage lui fit perdre.

LADY MILWOOD.

Margarita a raison d'espérer.

LA COMTESSE.

Peut-être!... mais je n'en dirai pas moins : Ce n'est plus le temps des palais!... En France, on les voit démolir; à Venise, on les voit tomber.

LADY MILWOOD.

En France comme à Venise, j'admire en vous cet esprit aimable et observateur qui me charme et m'amuse; que je suis heureuse de retrouver ici une connaissance faite avec tant de plaisir à Paris, il y a trois ans!

LA COMTESSE.

A cette époque vous étiez déjà veuve, et moi je n'étais pas encore mariée.

LADY MILWOOD.

Je cherchais à me distraire de l'ennui du veuvage.

LA COMTESSE, souriant.

Que de bals, de fêtes et de spectacles il nous a fallu contre ce chagrin-là! vous en souvient-il?... Mais le moyen nous a si bien réussi, que moi, je l'emploie tous les jours.

LADY MILWOOD.

Mais... vous n'êtes pas veuve!

LA COMTESSE, soupirant.

C'est peut-être pour cela.

LADY MILWOOD.

Qu'entends-je! N'êtes-vous pas heureuse avec le comte Oroboni?

LA COMTESSE.

Oh! mon Dieu! oui... Quoique je sois Française, ma mère, par suite d'arrangements de fortune, m'avait promise au comte, qui est Italien : je ne le connaissais pas!... Il arriva, me prit sans me connaître, et nous n'avons pas fait autrement connaissance que de nous trouver mariés un beau jour!... Depuis deux ans il m'a amenée à Venise; il ne me donne aucun sujet réel de plaintes; mais il semble s'être à peine aperçu de son mariage.

LADY MILWOOD.

En vérité?

LA COMTESSE.

Il y a dans l'âme d'Oroboni une passion qui absorbe tout, qui passe avant ses amours, avant ses intérêts, avant ses plaisirs. Il aime l'Italie, sa patrie esclave, et ce sentiment a en lui toute la force d'une passion malheureuse et comprimée. Il forme pour elle des vœux, des projets, des espérances, auxquels son orgueil italien dédaigne d'associer la Française qu'il a pour compagne; et moi, je ne sollicite pas la confiance qu'il me refuse. Ainsi nous nous trouvons séparés d'idées et d'habitudes; on ne nous voit presque jamais ensemble, et parfois je me surprends à dire : Quel est donc cet étranger dont je suis la femme?

LADY MILWOOD.

Que vous êtes heureuses, vous autres Françaises, de prendre si légèrement les choses les plus graves de la vie!

GUITTA, à la comtesse.

Dans votre pays, dit-on, on ne sait ni aimer, ni haïr.

LA COMTESSE, souriant.

Crois-tu que ce soit un mal?

GUITTA.

Si c'en est un de ne pas vivre!

LA COMTESSE.

L'entendez-vous, mylady?... Margarita s'exprime si vivement qu'elle m'étonne toujours!... Ce serait bien pis si elle avait une passion.

GUITTA.

Eh bien! le pis est arrivé.

LA COMTESSE, riant.

Vraiment, Guitta?

GUITTA.

Et voilà pourquoi, depuis un mois, je n'ai pas eu le temps de venir au palais Oroboni.

LADY MILWOOD.

Je serais curieuse de connaître l'objet de son choix.

LA COMTESSE.

Allons, Guitta, fais-nous tes confidences!... Ce doit être plaisant.

GUITTA, vivement.

La pauvre Guitta vous est toute dévouée, comtesse!... mais elle ne livre pas le secret de son cœur pour amuser l'oisiveté des grandes dames.

LADY MILWOOD.

Pardon, Margarita.

GUITTA.

Si vous êtes riches et titrées, moi je suis Vénitienne, voyez-vous?

LA COMTESSE.

Eh! là, là, ma chère!... Nous sommes toutes trois

de jeunes femmes qui aimons à parler d'amour ; voilà tout !... On ne veut pas t'offenser, Guitta.

GUITTA.

Par la Madone !... me feriez-vous vos confidences aussi, vous ?

LADY MILWOOD.

Pourquoi pas, si nous avions quelque chose à confier ?

GUITTA, finement.

Dame ! si vous disiez toute la vérité, peut-être...

LA COMTESSE.

Sans doute on a quelques soupirants ; mais cela ne compte pas.

GUITTA, riant.

Oh ! bien ! avec moi tout compte !... Mais, si je ne me trompe, cette jolie dame, avec son air si doux, n'est pas aussi calme au fond du cœur qu'elle voudrait le paraître.

LADY MILWOOD.

Moi ?...

(*Elle soupire.*)

GUITTA.

Allons, allons ! je viens d'entendre un soupir qui peut passer pour une confidence !... Quant à madame la comtesse, je crois en effet qu'elle n'a rien à confier, si ce n'est le projet de tourner toutes les têtes sans risquer la sienne... (*Elle passe au milieu.*) Eh bien ! je ne ferai pas de mystères, vous aurez tous mes secrets.

LA COMTESSE.

A la bonne heure.

GUITTA.

Imaginez-vous que, depuis un mois, je voyais chaque matin passer devant ma cabane un homme dont la figure m'avait frappée dès le premier aspect. Un jour, surpris par la pluie, il y a trois semaines de ça, il entra me demander un abri. A peine m'eut-il vue qu'il s'arrêta étonné ; et moi, je me sentais troublée et saisie au seul son de sa voix !... Nous nous sommes regardés comme ça en silence... et nous nous sommes tout de suite aimés pour la vie !

LADY MILWOOD, souriant.

Et alors, sans doute, vous vous l'êtes dit ?

GUITTA.

Oh ! je n'avais pas besoin de le lui dire ; il l'avait vu avant moi.

LA COMTESSE.

Quel est donc ce vainqueur si modeste ?

GUITTA.

Je ne sais pas au juste ; mais je crois que c'est un chasseur des environs ; je l'ai vu souvent revenir des bois voisins chargé de gibier, ainsi que l'ami qui l'accompagne. Oh ! ce n'est pas un bel efféminé comme vos sigisbés !... Mon ami aime à gravir des montagnes escarpées, à dompter un cheval fougueux, à traverser la mer à la nage, malgré les vents et les flots contraires.

LADY MILWOOD.

Je m'effraierais, je l'avoue, d'une conquête si sauvage.

GUITTA.

Je gage ma croix d'or que celui qui vous plaît ne vaut pas mon Nolly.

LADY MILWOOD.

Celui que j'aime... car, il faut bien en convenir, j'aime...

GUITTA.

Allons donc !... est-ce que ça peut être autrement ?

LADY MILWOOD.

Celui qui m'est cher, livré comme moi aux rêveries de son imagination, ne trouve de charmes que dans la gloire ; jamais ses mains délicates n'ont essayé de rudes et grossiers travaux ; c'est son âme ardente, sa pensée brillante et profonde, qu'il se plaît à exercer, et son génie s'anime et se développe dans le repos et la solitude.

GUITTA, étonnée, à la comtesse.

Cette dame est étrangère ?

LA COMTESSE.

Anglaise.

GUITTA.

Ah ! c'est donc cela ?

LA COMTESSE, souriant.

Tu ne comprends pas ?... Mais moi aussi, Guitta, j'ai des idées bien différentes des vôtres !... Il faudrait pour me plaire, si toutefois un contrat n'avait pas confisqué au profit du comte Oroboni tous mes droits à l'amour et au bonheur, avec les deux cent mille francs de ma dot, il faudrait, dis-je, non pas, Guitta, ton sauvage ami, habitué aux violents exercices d'une vie toute de bruit et de mouvement ; non pas, mylady, votre rêveur mélancolique et passionné, mais un aimable et joyeux dandy, prenant en gaieté les folies et les travers des hommes, se prêtant aux usages de la société, tout en leur rendant la justice de s'en moquer, sachant causer avec malice ; et je ne dis pas qu'il ne puisse aussi faire caracoler avec adresse un beau cheval, défendre avec courage ses idées ou ses affections ; mais il devrait d'abord avoir les grâces du monde.

GUITTA.

Eh! laissez donc! est-ce pour cela qu'on s'aime?... Qu'il soit bien amoureux, il en saura toujours assez.

LA COMTESSE, souriant.

Nos idées diffèrent tellement que nous ne serons jamais rivales.

GUITTA.

Non, certes!... Figurez-vous mon amoureux s'élançant sur un roc escarpé pour venir m'embrasser au moment où je le crois bien loin, ou se jetant dans la Brenta pour chercher le baiser que je lui envoie de l'autre rive.

LADY MILWOOD.

Et mon poëte, le voyez-vous, imaginant un monde meilleur, afin d'y placer nos rêves d'amour, trop purs et trop doux pour celui-ci.

LA COMTESSE.

Qui n'admirerait, au milieu du cercle brillant qui se resserre pour l'entendre, l'esprit ingénieux et les saillies piquantes de l'homme qui parfois occupe ma pensée?

GUITTA.

Moi, je ne pardonnerais pas la plus légère infidélité.

LADY MILWOOD.

Ni moi!

LA COMTESSE.

Moi... je ne sais!

GUITTA.

L'inconstance et l'oubli! Ce serait bien pis... si mon amant me quittait pour une rivale!

LA COMTESSE.

Eh bien?

LADY MILWOOD.

Moi, je mourrais de douleur!

GUITTA.

Moi... je le tuerais.

LA COMTESSE.

Ah!... moi... je crois... que...

GUITTA.

Que... vous en aimeriez un autre.

LA COMTESSE, riant.

C'est possible.

LADY MILWOOD.

Ah!...

LA COMTESSE.

Eh bien! puisque nous avons tant fait, voyons: une confidence entière!... le nom de celui que vous aimez, milady?

LADY MILWOOD.

Direz-vous le nom de l'homme qui vous occupe?

GUITTA.

Oui, oui! Je n'ai rien caché, moi!... Parlez, mesdames, son nom?

LADY MILWOOD, hésitant.

Son nom?

LA COMTESSE, hésitant.

Son nom?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Lord Byron.

LADY MILWOOD, à part.

Byron!

LA COMTESSE, à part.

C'est lui!

GUITTA, au moment où Byron paraît, à part.

Nolly ici!...

SCÈNE III.

TRELAWNEY, BYRON, LA COMTESSE, LADY MILWOOD, GUITTA.

BYRON, bas, en souriant, à Trelawney.

Toutes les trois!... (*Haut, en s'avançant.*) Madame la comtesse Oroboni a daigné permettre que j'eusse l'honneur de lui présenter mon ami Trelawney!

LA COMTESSE.

Vous savez, mylord, combien je le désirais.

GUITTA, à part et stupéfaite.

Mylord!...

TRELAWNEY, à la comtesse.

Veuillez, madame, agréer tous mes remerciements.

LA COMTESSE, à lady Milwood.

Vous avez entendu parler, mylady, de la vie aventureuse de votre compatriote, et du courage incroyable qu'il déploya durant ses longues excursions? Tant d'années passées sur la mer!...

TRELAWNEY.

Eh! qu'aurais-je fait ailleurs?

GUITTA, à part.

Nolly... mylord?... et il semble ne pas m'apercevoir!...

BYRON, avec une ironie amère.

Conquérant ou pirate!... n'est-ce pas, Trelawney? c'est là vivre!... Mais végéter au milieu du monde, y ployer son énergie sous le joug qu'une majorité de sots impose à tout ce qui ne lui ressemble pas, y com-

primer l'élan de sa pensée et les mouvements de son âme, voilà, certes, une lutte plus pénible et moins glorieuse que celle où il s'engageait chaque jour en conduisant son navire entre une tempête, un combat et un écueil.... car notre compatriote, mylady, n'a guère non plus à se louer de l'Angleterre!... il est comme moi!... la patrie ne le traite pas en enfant gâté!

TRELAWNEY.

Et nous la traitons en enfants ingrats.

GUITTA, à part.

Je ne sais que penser, et j'ai peine à me contenir.

LADY MILWOOD, à Byron.

Oh! ce n'est pas pour toujours que vous l'avez abandonnée.

BYRON.

Pour toujours, mylady!... mon vieux château restera désert.

GUITTA, à part.

Son château!

(Elle va derrière prendre la droite de l'acteur.)

BYRON.

Les ronces croîtront dans l'avenue, et le chien solitaire hurlera sur le seuil de la porte à jamais fermée.

TRELAWNEY.

Quant à moi, comme, hormis quelques coups de poing et quelques coups de pied, je n'ai rien reçu de ma respectable famille, je ne peux avoir ni terres ni château à regretter, pas même un chien.

BYRON.

Tant mieux pour toi! Si je retournais dans mon domaine, le mien peut-être viendrait au-devant de moi pour me mordre.

LA COMTESSE.

Ah! pourquoi, mylord, vous plaisez-vous ainsi à détruire nos illusions? laissez donc quelque espérance à nos amitiés!... ne fût-ce que les chiens.

BYRON, d'un ton affectueux.

Vous n'avez rien à craindre, madame! vous trouverez en fait d'attachement bien au-delà de vos désirs.

GUITTA, à part.

Comme il la regarde!

LADY MILWOOD.

Je vous attendais ce matin chez moi, mylord.

LA COMTESSE.

Ah!...

BYRON.

Des affaires sans nombre...

GUITTA, s'approchant de lui.

Qui êtes-vous donc?... ces dames vous nomment mylord... vous parlez de château...

BYRON, à demi-voix.

Chut!

TRELAWNEY, bas à Guitta.

On vous expliquera cela.

LADY MILWOOD, à Byron.

Vous connaissez cette jeune fille?

TRELAWNEY, vivement.

Dans nos promenades aux environs de Venise, nous l'avons quelquefois rencontrée.

LA COMTESSE.

Comment?... Est-ce que ce serait...

GUITTA.

Ah! madame....

BYRON. Il fait signe à Guitta de se taire; elle s'arrête. — A part en souriant.

Le moment est difficile!

LA COMTESSE.

Mais serait-il donc possible?... non!... c'est une folie!

LADY MILWOOD.

Qu'avez-vous supposé?

LA COMTESSE.

Je pensais que ces messieurs, qui courent le monde pour chercher des aventures, des plaisirs, des dangers et des succès, en avaient peut-être trouvé sur les bords de la Brenta; enfin, que l'homme dont Guitta nous parlait tout à l'heure...

LADY MILWOOD.

Cela est-il croyable?... Le portrait qu'elle a tracé ne ressemble guère à celui que moi-même j'esquissais de mylord.

GUITTA, à part.

C'était de lui qu'elle parlait!

TRELAWNEY, à part.

Cela va se gâter!... Tâchons de changer la conversation... (*Haut.*) Quelle soirée, mesdames!... quelle vue pour des regards habitués à cette triste et terne atmosphère de Londres!

GUITTA.

Va, nos cœurs italiens ressemblent moins encore au cœur de tes froids Anglais! Ils ne savent pas contraindre ce qu'ils sentent.

TRELAWNEY.

Il n'est pas toujours prudent de tout dire.

GUITTA.

Ni habile de tout cacher.

LADY MILWOOD, avec colère.

Non ! car tout se découvre à la fin !... et l'on pourrait encore apprendre...

BYRON, d'un ton moqueur.

Quoi donc, mylady?

LA COMTESSE.

On prétend en Angleterre que quelquefois, à Paris, une femme à la mode voit près d'elle l'homme qui lui a plu, celui qui lui plait et celui qui lui plaira. Je nie le fait pour mes compatriotes; mais ne serait-il pas possible que pareille chose se rencontrât dans un autre pays, et ne serait-ce pas beaucoup plus étrange, si ce n'était point une femme qui se trouvât dans cette situation ?

BYRON.

Est-ce que cela se pourrait?

LADY MILWOOD, avec aigreur.

Pourquoi pas? On dit bien en France que les Anglais sont des modèles de constance et de fidélité !

LA COMTESSE, riant.

Voilà cependant comme sept lieues de mer entre deux pays peuvent fausser toutes les idées!

GUITTA.

Ah çà! depuis une heure, je regarde, j'écoute, et j'ai peine à comprendre !... Qui êtes-vous? Ai-je été trompée au point de ne pas même soupçonner à qui je donnais mon cœur ?

LADY MILWOOD, à part.

C'était donc lui?

LA COMTESSE, à part.

O mes beaux rêves !

TRELAWNEY.

Nous naviguons au milieu d'un orage !

GUITTA.

Que parlez-vous d'orage? J'aurais dû vous y laisser exposés mille fois plutôt que de vous ouvrir ma pauvre cabane !... Oh! vous avez beau chercher à m'imposer silence !... Je ne puis être tranquille quand mon bonheur est menacé, quand je ne sais plus que penser de celui que j'aime, quand peut-être je suis trompée, trahie!... Car c'est lui, madame; c'est Nolly!... mes amours, mon bonheur, ma vie!... lui enfin!...

(Elle va près de Byron et lui saisit la main.)

LADY MILWOOD, avec colère.

Eh bien! mylord!...

BYRON.

Eh bien! mylady!...

TRELAWNEY.

Donnez-vous donc la peine de cacher un secret trois semaines !

GUITTA, regardant les dames l'une après l'autre.

J'ai tout vu!... tout m'est expliqué maintenant!... Ce poëte rêveur, c'était lui aussi!... Cet homme brillant et spirituel, comme vous dites, c'était lui encore !... Mais qui est-il donc celui qu'on peut aimer avec des goûts si différents, celui que la pauvre Guitta prenait pour son égal, dont mylady vantait le génie, et que vous appelez mylord?...

LA COMTESSE.

C'est lord Byron.

GUITTA.

Byron!...

BYRON, riant.

Tu ne sais ce que c'est, Guitta?

GUITTA.

Je sais que je suis malheureuse.

BYRON.

Pourquoi?... Est-ce parce que la voix de celui qui t'a dit : je t'aime! a aussi prononcé des discours au parlement, où il a rang parmi les pairs d'Angleterre? Va, console-toi!... Ils ne m'ont pas seulement compris, et j'ai renoncé à cet honneur!... Je ne voudrais pas d'un trône acheté par de l'ennui!... On t'a dit peut-être aussi, Guitta, qu'il s'attache à mon nom une célébrité poétique... et tu ne comprends pas?... Tant mieux!... tu saurais que je lui dois d'être la proie du premier barbouilleur de papier qui se croit en droit de me dire des injures à tant la page!... Tu penses que l'on m'aime?... Non, ma pauvre Guitta, non!... Celle en qui j'avais placé mon bonheur m'a repoussé avec des paroles de haine!... Va, ne crains rien, toi qui m'as aimé pour moi-même, sans savoir que j'étais Byron! Viens, reste près de moi!... Ton sourire me console de ce qu'ils appellent ma fortune et ma gloire.

LADY MILWOOD, à part.

Puissé-je me venger un jour !

LA COMTESSE, à part.

Heureusement, j'avais retenu mon cœur !

TRELAWNEY, à Byron.

Voici du monde ! Cela fera diversion.

GUITTA.

Il m'aime!... Allons ! plus de chagrin!... Qui que vous soyez, mon bonheur vient de vous, et ma vie vous appartient !

(Pendant que parle Guitta, la comtesse et lady Milwood remontent le théâtre et vont au-devant des gens qui arrivent.)

SCÈNE IV.

GUITTA, TRELAWNEY, BYRON, LE COMTE OROBONI, LA COMTESSE, M. DE SENNEVILLE, LADY MILWOOD.

LE COMTE.

Pardonnez-nous d'interrompre une conversation...

BYRON.

Dont le sujet n'était pas assez du goût de tout le monde pour que votre présence ne soit vivement appréciée, monsieur le comte.

LE COMTE.

Ces dames veulent bien agréer mes hommages? (*A Trelawney.*) Je suis charmé de retrouver l'intrépide voyageur; son courage ne sera peut-être pas inutile ici!... Bonjour, Guitta!... (*A Byron.*) Voilà, mylord, une véritable Italienne!... La société et les modes étrangères ont gâté la plupart de nos grandes dames; la figure et le cœur italiens se sont conservés purs sous ce costume. (*A la comtesse.*) Mais, ma chère amie, vous aviez prié votre compatriote, M. de Senneville, de vous conduire au bal, et vous l'avez oublié, ce me semble.

LA COMTESSE.

En ce moment, je l'avoue, je n'y pensais vraiment plus.

SENNEVILLE.

Et moi qui étais exact pour la première fois!... (*Il regarde à sa montre.*) Une heure de retard!... mais on est si peu libre!... et puis, qui pense à l'heure?

LA COMTESSE.

Vous voulez nous faire entendre que vous pensez à des choses plus importantes que le bal.

SENNEVILLE.

Eh! qui se plaît au bal? qui peut supporter ces vulgaires amusements? Pour moi, depuis longtemps revenu des plaisirs, la vie ne me semble plus qu'une chose bien maussade!... Et l'amour?... l'amour! qui peut y croire encore? (*A Byron.*) N'est-il pas vrai, mylord, que, nous autres poëtes, exilés dans ce monde, nous ne trouvons plus rien qui puisse satisfaire notre cœur?

BYRON.

Parlez pour vous, monsieur.

SENNEVILLE.

Comment? n'avez-vous pas exprimé en vers admirables cette lassitude de la vie, cette fatigue des succès qu'éprouve l'homme que de hautes facultés ont placé au-dessus de ses semblables, ou que des passions dévorantes ont blasé sur les plaisirs vulgaires?... Comment s'astreindre aux sots usages de la société, à ces bals monotones, à ces insipides visites? Pouvons-nous vivre, comme les autres, de la vie ordinaire?

LE COMTE, souriant.

Il me semble qu'avant l'arrivée de mylord à Venise vous vous en trouviez fort content, et qu'hier encore, à table, vous vous arrangiez assez bien de la vie qui dîne.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc, à l'âge des plaisirs, sans qu'aucun chagrin vous ait affligé, venez-vous proclamer ce singulier dédain?

SENNEVILLE.

Celui qui a tout senti, tout éprouvé des joies mensongères de ce monde, reste triste et flétri!...

BYRON.

Quand atteignez-vous votre majorité, monsieur de Senneville?

SENNEVILLE.

Dans dix-huit mois, mylord!... Mais les années se comptent par les idées et par les sensations; et, comme Lara, je suis bien vieux!

LA COMTESSE, souriant.

Lara!... c'est cela!... En vérité, les hommes de génie devraient prendre garde à ce qu'ils écrivent; car ils sont responsables de bien des sottises.

LE COMTE.

Aussi, pourquoi perdre dans l'inaction des jours précieux? Cette vie futile, ces plaisirs frivoles, je ne m'étonne pas qu'ils vous lassent. Employez votre jeunesse à des entreprises glorieuses.

SENNEVILLE.

Ah!...

LE COMTE.

Écoutez-moi!... ici nous avons besoin de courage et de force!... Trelawney, puis-je compter sur vous?

TRELAWNEY.

Si vous avez des dangers à m'offrir, me voilà! car je sens déjà l'ennui du repos.

LE COMTE.

Bien!... Monsieur de Senneville, je vous trouverai des plaisirs sur lesquels vous ne pouvez être blasé!...

(*A Byron.*) Mylord, quand on possède la plus grande gloire littéraire de son siècle, reste-t-il un désir?

BYRON.

Qu'est-ce qu'écrire, comte, dans le temps où nous vivons? Qu'est-ce qu'une réputation littéraire dans le siècle qui a vu Napoléon?

LE COMTE.

Sa renommée, il est vrai...

BYRON, tristement.

A rendu terne toute gloire passée, et impossible toute gloire à venir.

LA COMTESSE, à lady Milwood.

Je vous le disais tantôt, mylady, voilà mon mari arrivé, et la politique avec lui.

(Elles causent bas en marchant vers le fond.)

LE COMTE.

Il a su conquérir bien des peuples: il reste à faire plus peut-être.

TRELAWNEY.

Quoi donc?

LE COMTE, à demi-voix.

Les affranchir!

BYRON.

Chut! comte!

TRELAWNEY.

Mon bras est à votre service.

BYRON, au comte.

Il ne suffit pas qu'une entreprise soit juste et sainte, il faut encore qu'elle soit possible.

LE COMTE.

Nous y pensons depuis longtemps: tout est prêt!... les plus nobles familles, les écrivains les plus distingués...

BYRON.

Que de victimes déjà!...

LE COMTE.

Chaque martyr de la liberté enfante pour elle des nouveaux partisans.

BYRON.

Ici, le courage n'est que dans les rangs élevés; vous n'auriez que des chefs et point d'armée!... Il faut attendre.

LE COMTE.

Nous avons trop attendu!... (*A demi-voix.*) Demain une tentative nouvelle à diriger...

BYRON, lui prenant la main.

A diriger?... à commander?...

LE COMTE.

Ce poste, je suis chargé de vous l'offrir!... Votre haute renommée...

BYRON, avec joie.

Ah! enfin... comte, ma fortune et ma vie pour la liberté!

LE COMTE.

Demain, vous connaîtrez tous nos projets.

BYRON.

Demain!... Demain peut-être nous échangerons notre plume contre une épée! (*A M. de Senneville qui était allé près des deux femmes, et qui se rapproche avec elles.*) En attendant, monsieur de Senneville, je vous conseille de vous rendre au bal, et de vous amuser comme un simple mortel: personne ne le trouvera mauvais! N'allez pas vous imposer follement une contrainte inutile, et craindre, à chacun de vos mouvements, de compromettre un grand homme futur.

SENNEVILLE, piqué.

Mais, mylord!

BYRON.

Ne vous fâchez pas, monsieur de Senneville!... J'ai le droit de vous parler ainsi, car on m'accuse de vos folies. Vous n'êtes pas le seul, au reste, qui, comprenant mal mes idées, ayez ajouté à mes torts ceux que vous vous donnez en mon honneur!... Mais je ne veux pas d'une gloire qui ne m'appartient point! Il serait curieux vraiment d'entendre nos jeunes gens proclamer la satiété comme un attribut du génie, l'ennui comme une supériorité, et que l'on s'en prît à moi!... à moi, dont le cœur passionné s'est brisé contre les entraves de la société!... à moi, dont la pensée s'est éveillée brûlante sous un ciel pâle et glacé!... Savez-vous ce que c'est, monsieur, que cette indifférence, ce prétendu dégoût de la vie et de ses plaisirs, qu'affectent quelques-uns de nos dandys? C'est la nullité avec son impuissance, la sottise avec ses prétentions, la fatuité avec ses ridicules; et cela ressemble autant au génie qu'une lampe éteinte ressemble au soleil!... Ah! laissez votre âme à ses impressions de vingt ans, si vous voulez être un homme à trente!... Voyez ce beau ciel!... eh bien! qu'il vous inspire!... Que ces mâts qui surgissent devant vous reportent vos idées sur les mers sans bornes qu'ils ont parcourues, sur les affections qui les ont suivis, sur les tempêtes qui les ont menacés!... Que votre pensée multiplie et féconde toutes vos impressions, au lieu de les éteindre!... C'est là qu'est la vie! c'est là qu'est la poésie! (*Il s'approche de la comtesse, et continue de parler à Senneville, en la regardant d'un air caressant.*) Que votre cœur batte près d'une femme; que vous sentiez à côté

d'elle un trouble qu'aucun langage ne peut rendre; que sa main fasse trembler la vôtre; que votre âme reste suspendue aux mots qui s'échappent de ses lèvres; que le bonheur vous enivre; que la douleur vous déchire!... Et peut-être, dans ces brûlantes émotions, surprendrez-vous quelques-uns de ces mystères de la nature, qu'elle seule révèle au génie, et dont la satiété, pas plus que l'affectation, n'aura jamais le secret. (*Son ton redevient moqueur.*) On dit, monsieur de Senneville, que vous dansiez à merveille avant mon séjour à Venise?... Faites, je vous en prie, comme si je n'y étais pas!... (*Indiquant la comtesse.*) Cette jolie main va vous appartenir pour la première contredanse... Ah! ne refusez pas, comtesse!... Je lui dois cela!... (*A Senneville.*) Regardez donc! Cette toilette est charmante!... (*A demi-voix.*) Enfant, vous avez rougi de jalousie!... Tout n'est pas désespéré... Je vous cède cette petite main!... (*Il passe près du comte.*) A nous, comte!... Et dès ce jour!...

LE COMTE.

Vos brûlantes paroles défendront notre cause sacrée.

BYRON.

Des paroles!... non, non!... il faut agir.

TRELAWNEY.

Notre épée va demander enfin au monde la place que nous devons y occuper.

LA COMTESSE, souriant.

Et nous allons, nous, tâcher d'arriver à temps pour en trouver une au bal. (*A Byron.*) Vous y viendrez, milord?

BYRON.

Sans doute, madame; j'aurai l'honneur de vous y voir.

(M. de Senneville donne la main à la comtesse; lady Milvood prend celle du comte; ils sortent.)

SCÈNE V.

GUITTA, BYRON, TRELAWNEY.

TRELAWNEY.

Voyez donc, mylord, là mine que fait Guitta!

GUITTA.

Eh bien! oui, je l'avoue, mon cœur n'est pas tranquille! Que peut être la pauvre Guitta auprès de ces deux grandes dames?... Et pourtant je ne crois pas que je cède aisément l'amour que tu m'as promis.

BYRON.

Ne crains rien!... Ces dames, dis-tu?... La vanité de l'une et la coquetterie de l'autre se sont amusées un moment!... voilà tout! Toi, Guitta, tu m'as plu, parce que tu m'as aimé sans me connaître.

GUITTA.

Et je vous aime bien encore, quoique je sache maintenant que vous êtes un hérétique, comme tous ces damnés d'Anglais!... Notre-Dame la sainte Vierge, et sainte Margarita, ma patronne, me le pardonnent!.... mais à présent Guitta n'est plus maîtresse de son cœur!... Il est à toi!

BYRON.

Bonne Guitta!

TRELAWNEY.

Diable!.... vous allez m'attendrir, si je n'y prends garde!... Et cependant une affaire d'un tout autre genre devrait nous occuper.

BYRON.

Il dit vrai!... Va, ma chère enfant, retourne à ta demeure paisible!... Demain, dès la pointe du jour, tu reverras, non pas Byron, mais Nolly, ton ami.

GUITTA.

Mon ami!... Tout est là!... Que me fait le monde, ton rang, ta fortune?... Tout est dans ce mot: tu m'aimes!..... (*Elle lui tend la main.*) A revoir, Nolly!

BYRON.

A revoir, Guitta!

(Elle sort par l'escalier du fond.)

SCÈNE VI.

WILLIAMS, BYRON, TRELAWNEY.

BYRON.

Quel naïf amour!... Mais écoute, Trelawney: qui donc vient encore?

WILLIAMS.

Une lettre pour Son Excellence.

BYRON, prenant la lettre et l'examinant sans l'ouvrir.

Une écriture de femme!... Elle m'est inconnue.

WILLIAMS, à demi-voix à Trelawney.

Monsieur s'est-il occupé de ce que je lui ai demandé?

TRELAWNEY.

Pas encore.

WILLIAMS, de même.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie; voici le moment.

(Il sort.)

BYRON, qui a continué d'examiner la lettre.

Non, je ne puis deviner de qui est cette lettre...... mais cette écriture est celle d'une Anglaise.

TRELAWNEY.

Encore quelque missive amoureuse!... Il n'y en a plus que pour vous depuis votre séjour à Venise.

BYRON, jetant la lettre sur le divan.

Cet écrit, ces caractères... oui, Trelawney, c'est d'une Anglaise... mais ce n'est point d'elle!... Sais-tu que j'ai écrit vingt fois, cent fois, depuis huit ans?... huit années, mon ami!... et mes prières, mes lettres, tout est resté sans réponse!... Ma fille, mon enfant, est séparée de moi!.. Elle ignore que je l'aime!... Elle ne connaît pas son père!...

TRELAWNEY.

Encore!... vous paraissiez avoir oublié vos chagrins.

BYRON.

Écoute!... j'ai cru pouvoir m'étourdir, effacer son image... car son mépris seul avait accueilli mon amour; car elle m'a repoussé, maudit!... Eh bien! le croirais-tu?... je n'ai jamais aimé qu'elle.

TRELAWNEY.

Je ne m'en serais pas douté.

BYRON.

Quand je lis l'amour dans les yeux de Guitta, je ne puis m'empêcher de me dire en pensant à une autre : Ah! si elle m'eût aimé ainsi! Une femme encore dans ce pays m'a aimé... et j'ai troublé sa vie, sans rencontrer le bonheur... Une seule pensée est là, toujours!... Conçois-tu qu'il y ait une femme qui ne sache point pardonner?

TRELAWNEY.

Eh! eh! dois-je dire toute ma pensée?

BYRON.

Parle!

TRELAWNEY.

Écoutez donc!... Votre genre de constance m'a bien l'air d'être de ceux que les femmes n'apprécient guère... et lady Byron doit être encore plus délicate que moi sur le choix de vos consolations.

BYRON.

Lady Byron!... Oh! je t'en prie, ne prononce pas ce nom, Trelawney! il me fait mal comme une amère raillerie!... Ces femmes, ces amours, cette gloire, c'est du bruit que j'ai cherché pour étouffer celui de sa haine qui me poursuit.

TRELAWNEY.

Vous devriez avoir réussi; car le diable m'emporte si, au bruit que vous avez fait, on eût entendu Dieu tonner.

BYRON.

Tu m'impatienterais si tu ne me faisais rire.

TRELAWNEY.

L'un vaut mieux que l'autre!... Au reste, mylord, notre situation a quelque ressemblance : ma famille m'imposait un joug insupportable... j'ai planté là mes honorables parents avec leurs remontrances et leurs coups de pied!... Le monde est la famille des grands hommes, mylord. Ses préjugés, ses lois, ses usages, vous accablaient de leurs ennuis... Vous avez abandonné l'Angleterre avec ses haines, ses calomnies, ses idées gênantes et despotiques!... Tout ce que les autres hommes respectent et regardent comme sacré, nous en voilà débarrassés à jamais!... C'est bien le diable si, après avoir envoyé promener tous les ennuis, il nous reste autre chose que du bonheur!... Qu'en pensez-vous?

BYRON.

Si nous nous étions trompés l'un et l'autre, Trelawney?

TRELAWNEY.

Bah!... Alors il faudrait nous étourdir; et, en fait de bruit, le meilleur est celui du canon.

BYRON.

J'en essaierai... Je suis si malheureux!

TRELAWNEY.

Et moi donc?

BYRON.

J'ai souvent réfléchi!...

TRELAWNEY.

Moi, jamais!

BYRON.

Aussi tu as conservé ta gaieté.

TRELAWNEY.

Vous avez des consolations.

BYRON.

Qui peuvent m'échapper.

TRELAWNEY.

On en retrouve d'autres... Cette lettre, par exemple...

BYRON.

Cette lettre?

TRELAWNEY.

Vous annonce sûrement une nouvelle conquête!... Voyez donc!... C'est, je gage, quelque épître amoureuse!... Et l'amour vaut mieux que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

BYRON, vivement.

Crois-tu donc, Trelawney, que je veuille jouer le rôle d'un Lovelace ou d'un Valmont?.. Cette lettre... je n'en veux pas!... Écoute : j'en ai écrit encore une .. à Londres... à elle!... à elle... qui porte mon nom... à elle... la mère de mon Ada!... Je la supplie au nom de notre enfant!... Elle pardonnera, n'est-ce pas, Trelawney?... Elle pardonnera!... Et aucune lettre de femme ne sera lue par moi avant sa réponse!... Tiens, prends celle-là!... Vois ce que c'est... et si tu as soupçonné vrai... eh bien! je te la cède.

TRELAWNEY, allant prendre la lettre.

J'accepte.

BYRON.

Ouvre et lis.

TRELAWNEY, lisant.

« J'arrive de Londres pour vous voir... (*Il retourne la lettre et la montre à Byron.*) Est-ce que c'en serait une que vous auriez oubliée?

BYRON, regardant la lettre.

Je ne crois pas!... continue.

TRELAWNEY, lisant.

« J'ai vingt-six ans, on me dit belle; mon cœur n'a » jamais battu qu'à votre nom. » (*Parlé.*) Ah! ah!... mylord, le marché tient-il encore?

BYRON.

Toujours!

TRELAWNEY, lisant.

« Et le bonheur de ma vie dépendra de l'entrevue » que je vous demande. »

BYRON.

Voilà bien nos Anglaises!... Quand elles font une folie, rien n'y manque.

TRELAWNEY, lisant.

« Mais jusqu'à ce que nous nous soyons bien com- » pris, je désire rester inconnue : cette lettre est » écrite par une main étrangère; personne ne sait » mon nom dans l'hôtel où j'habite, vis-à-vis du pa- » lais Oroboni que vous occupez. » (*Parlant et indiquant sa droite.*) C'est là... (*Lisant.*) « Ce soir, à dix » heures. »

BYRON.

Il n'en est pas loin.

TRELAWNEY, lisant.

« Pendant le bal de la comtesse Albrisy, je viendrai » par la porte qui ouvre sur la terrasse. » (*Parlant.*) Cette porte, la voici. (*Lisant.*) « Je serai couverte » d'un voile : ne cherchez pas à me connaître; je ne » me montrerai que quand je me serai assurée que le » cœur de Byron est digne de moi. »

BYRON.

Digne de moi!... je reconnais là cet orgueil anglais, qui m'a poursuivi de sa haine pour ne pas m'accorder ses louanges!...

TRELAWNEY.

Une fois!... deux fois!... le rendez-vous me reste-t-il?

BYRON.

Oui, certes!... moi je vais me disposer à aller au bal.

TRELAWNEY.

A la bonne heure!... moi, je vais me préparer à jouer dignement votre rôle.

BYRON.

Je serais vraiment curieux de voir comment tu t'y prendras!... tâche au moins de ne pas me rendre ridicule.

TRELAWNEY.

Non, pas trop!... Ah! un moment! avant que vous sortiez, je dois vous parler de choses plus sérieuses.

BYRON.

Qu'est-ce donc?

TRELAWNEY.

Des envoyés de la Grèce ont demandé à voir votre seigneurie; ils espèrent en vous.

BYRON.

Et ils ont raison!... tu sais, Trelawney, ce que j'ai fait déjà dans l'espoir d'être utile à leur sainte cause?

TRELAWNEY.

Sans doute; un vaisseau armé à vos frais, des soldats enrôlés et payés par vous...

BYRON.

La Grèce!... l'Italie!... quels noms!... Trelawney, de ce moment je me sens vivre!... Mes jours ne se consumeront plus dans des œuvres sans fruit pour mon bonheur et le bonheur du monde!... Ah! que le ciel me seconde, et ma vie n'aura pas été inutile.

TRELAWNEY.

J'oubliais encore une mission dont je me suis chargé.

BYRON.

Parle, mon ami !

TRELAWNEY.

Ce matin, votre valet de chambre m'a prié de contribuer à lui faire gagner une assez bonne quantité de guinées.

BYRON.

Comment cela ?

TRELAWNEY.

Un certain nombre de nos chers compatriotes les lui donneront s'il peut les placer dans un lieu commode pour voir et entendre l'illustrissime poète Byron.

(La nuit commence.)

BYRON.

Quelle folie !

TRELAWNEY.

Non, pardieu, c'est très réel !... et si votre seigneurie veut se prêter un peu à la circonstance...

BYRON.

Voilà qui est admirable ! ils m'ont chassé, ou du moins contraint à m'exiler de notre patrie, et maintenant ils veulent payer pour me voir !... Tu penses bien que je n'y consentirai pas !... mais l'idée est bizarre ! Allons, voici la nuit : adieu, Trelawney, bonne chance ! tu me raconteras tout !... (*A lui-même en sortant.*) Quelle extravagance !... Donner de l'argent pour me voir !

(Il sort par la porte du second plan, à gauche de l'acteur.)

SCÈNE VII.

TRELAWNEY, seul.

Il rit !... il est plus content qu'il ne veut le paraître !... ah ! il y a de l'homme dans le plus grand caractère !... Mais l'heure du rendez-vous approche, et il est parti !... Diable ! je me suis embarqué là dans une sotte aventure !... j'aurais dû lui demander des conseils !... Je suis sûr que je vais faire quelque sottise... je ne saurai que dire, et lui qui a tant l'habitude de ces choses-là !... un rendez-vous avec une grande dame... car il n'y a pas de doute, c'est une grande dame !... et moi dont la plus belle conquête a été une petite princesse maratte ! (*Nuit entière.*) Elle était, ma foi, gentille !... nous avions saccagé son pays, massacré toute sa famille, et je l'emmenai avec moi sur mon navire !... elle m'aimait à la folie !... mais, dans ce pays-ci, on ne peut pas s'y prendre de la même façon... ce n'est pas l'usage !... Il me semble que j'entends du bruit de ce côté... ouf !.. je crois, Dieu me pardonne, que j'ai peur !... Écartons-nous un peu... on engage mieux un combat quand on se tient en embuscade, et qu'on voit venir l'ennemi ! La nuit est déjà sombre !...

(Il recule vers la gauche de l'acteur.)

SCÈNE VIII.

TRELAWNEY, à l'écart, LADY BYRON, voilée.

LADY BYRON, ouvrant la porte à droite de l'acteur, sur la terrasse.

Personne !... tant mieux !... mon cœur bat si vite, que mon émotion m'eût peut-être trahie.

(Elle arrive en scène.)

TRELAWNEY, dans le fond, à part.

Allons !... elle est là !...

LADY BYRON, sur le devant.

Après huit années de séparation, il ne reconnaîtra plus ma voix ; c'est à peine si les traits de mon visage doivent avoir laissé quelque souvenir !... et qui me soupçonnerait à Venise ?...

TRELAWNEY, à part.

Si je pouvais trouver quelque chose de joli pour commencer.

LADY BYRON.

Quelqu'un s'approche !... je tremble.

TRELAWNEY.

N'ayez pas peur, ma belle dame !...

LADY BYRON.

Grand Dieu !...

(Elle fait un mouvement pour s'échapper ; Trelawney l'arrête.)

TRELAWNEY.

Oh ! ne me fuyez pas, et ne craignez rien ! De par tous les diables, je ne suis pas si effrayant, et je tiens à justifier la bonne opinion que Byron vous inspire.

LADY BYRON.

Que dites-vous, monsieur ?

TRELAWNEY.

Je dis, madame, que vous avez eu la bonté d'indiquer un rendez-vous... et me voici.

LADY BYRON.

Vous ?

TRELAWNEY.

Pourquoi pas ?

LADY BYRON.

C'en est assez, monsieur !... une erreur que je ne puis expliquer...

TRELAWNEY, à part

Aie, aie !... Elle écrivait qu'elle ne le connaissait pas.

LADY BYRON.

Vous êtes ici à la place d'un autre !... permettez donc que je me retire, sans même vous demander une explication qui serait embarrassante, et peut-être peu honorable.

TRELAWNEY.

Je vous demande bien pardon, madame; mais, puisque la mèche est éventée, je tâcherai de me justifier. J'avoue donc tout : oui, madame, Byron, las d'intrigues et d'amours, m'a offert de prendre sa place... voilà tout !

LADY BYRON.

Ah ! combien vous vous êtes trompés tous deux sur le but et l'entretien que je lui ai demandé !... mais mon imprudence ne sera fatale qu'à moi.

TRELAWNEY.

Veuillez ne pas vous désoler, madame ! Trelawney est un brave garçon : il ne sera pas dit qu'il aura fait pleurer une femme !.. C'est que, voyez-vous, ce coquin de Byron a tant d'amours et de succès, que moi j'étais tout joyeux qu'il voulût bien m'en céder un ! mais je suis loyal, et si d'abord je m'étais servi de son nom, parce que le nom est un puissant auxiliaire, croyez que je vous aurais détrompée bien vite !... je vous aurais dit : Vous pensez aimer un poëte ?... pas du tout, c'est un soldat !... j'ai donné autant de coups de sabre que lord Byron a écrit d'hémistiches; cela vous fait-il le même effet ?... Voilà comme j'aurais parlé, madame !... eh bien ! qu'en pensez-vous ?

LADY BYRON, à part.

Quel langage ?... Et ce sont là maintenant ses amis !

TRELAWNEY.

Écoutez, madame !... je ne sais pourquoi vous m'intéressez, et j'ai un tort à réparer envers vous ; j'oserai donc vous donner un conseil !... Renoncez à ce damné Byron, il a déjà trois ou quatre amours ici.

LADY BYRON.

Qu'entends-je ?

TRELAWNEY.

Il est un peu comme moi, ne croyant ni à Dieu, ni à diable !... Que voulez-vous ? il a été si malheureux par sa famille, par son pays !... Voilà ce qui nous a faits ce que nous sommes !... et de plus que moi il a une femme terrible !...

LADY BYRON.

Comment ?

TRELAWNEY.

Au reste, ce ne sont ni vos affaires, ni les miennes ; mais il paraît qu'elle a été si dure, si injuste, si méchante...

LADY BYRON.

Sa femme ?...

TRELAWNEY.

Sans doute, elle !... sa femme !... Ah ! je la maudis de grand cœur pour avoir détruit l'espérance et la joie dans l'âme du plus noble des hommes.

LADY BYRON, à part.

Voilà ce que ses amis apprennent de lui, la haine, la malédiction sur celle qui a tant pleuré !... oh ! mon Dieu !...

TRELAWNEY, l'examinant.

Qu'elle n'aille pas se trouver mal à présent !... Madame...

LADY BYRON, à elle-même.

Il faut partir !....

TRELAWNEY.

Elle ne m'écoute pas !... C'est que je n'entends rien, moi, aux femmes qui s'évanouissent.

LADY BYRON.

Monsieur, je n'ai plus qu'un mot à vous adresser, et je m'éloigne : dites à lord Byron que c'est lui, lui seul qui, n'écoutant que ses passions, a offensé le ciel et soulevé des haines formidables.

TRELAWNEY.

Ah ! bah !..

LADY BYRON.

Dites-lui bien que ses écrits ont blessé tous les principes ; que la justice divine est irritée ; que celle des hommes peut être implacable.

TRELAWNEY, à part.

Il paraît que c'est une dévote.

SCÈNE IX.

BYRON, LADY BYRON, TRELAWNEY.

BYRON, arrivant dans le fond et s'arrêtant. — A lui-même.

L'entretien se prolonge!

LADY BYRON, à Trelawney.

Si vous êtes son ami, suppliez Byron, suppliez-le au nom du ciel, au nom d'une femme qui lui pardonne, mais qu'il ne reverra jamais...

BYRON, à part.

Qu'entends-je?

TRELAWNEY.

De quoi faut-il que je le supplie, madame?

LADY BYRON.

De se repentir!... Adieu!..

(Elle rentre vivement dans l'auberge.)

BYRON, à part, dans le fond.

Quelle est cette femme?... et que dit-elle?...

TRELAWNEY, à lui-même, sur le devant.

Ah çà! me prend-elle pour un prédicateur?... voilà, pardieu, un étrange rendez-vous!... Elle est partie... bon voyage!... J'aurais mieux fait d'aller tout de suite au Ridotto, où je suis attendu.

(Il sort par l'escalier de la terrasse.)

BYRON, pensif et s'approchant de l'auberge.

Les derniers mots de cette femme ont piqué ma curiosité : sa voix! elle ne me semble pas inconnue... Ah! je regrette à présent de ne pas avoir tenté l'aventure!... Mais cela peut se réparer : oui, belle voyageuse, qui prenez tant d'intérêt à mon salut, nous nous verrons! (*On entend des cris confus dans la coulisse.*) Quels sont ces cris?...

VOIX, dans la coulisse.

Lord Byron vient d'être assassiné.

BYRON.

Assassiné?... voilà une étrange plaisanterie!... de tous les bruits inventés sur Byron, celui-là n'est pas le moins ridicule.

VOIX, dans la coulisse.

Lord Byron! lord Byron!...

BYRON.

Allons faire cesser ces clameurs!...

TRELAWNEY, dans la coulisse.

Eh! de par tous les diables, je vous dis que ce n'est pas lui!... suivez-moi tous!...

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE COMTE, TRELAWNEY, BYRON, GUITTA, M. DE SENNEVILLE, FOULE, avec des flambeaux.

BYRON, allant au-devant d'eux.

Que signifie tout ce vacarme?...

TRELAWNEY.

Ah! vous voilà, mylord!... (*A la foule.*) Eh bien! vous le voyez, il n'est rien arrivé au grand poëte, ce n'était que moi qu'on assassinait.

BYRON.

Toi, Trelawney?...

TRELAWNEY.

Oui, mais ce sont des maladroits; mon manteau a tout reçu!..

BYRON.

Et d'où peut venir?...

TRELAWNEY.

Ah! vous ne manquez pas d'ennemis, et il y a encore des jaloux à Venise! Mon diable de costume, tant soit peu bizarre, représente mieux un grand homme que votre frac anglais, aux yeux de ces imbécilles, et ils m'ont adressé ce qu'on vous destinait.

BYRON.

Cher ami!...

TRELAWNEY.

Je ne suis pas même blessé!... Ils étaient quatre, et sans elle...

BYRON.

Qui, elle?

TRELAWNEY.

Et pardieu! Margarita!

BYRON.

Comment?

GUITTA, qui s'était tenue à l'écart, vient se jeter dans ses bras.

Byron!...

BYRON.

Que vois-je?... blessée!...

GUITTA.

Rien! rien!... j'ai cru qu'on voulait te tuer!... (*Elle tire un petit poignard de sa ceinture.*) Vois! j'ai de quoi te défendre... ou te suivre!

BYRON.

Bonne Guitta!

TRELAWNEY.

Elle allait joliment !... Une armée comme cela, mylord !... et le monde est à vous !

BYRON, pressant Guitta contre son cœur.

Le monde ?... crois-tu qu'il vaille un sourire de Guitta ?... me donnerait-il seulement une minute de bonheur ? Vois, mon ami, ce que c'est que la gloire.

TRELAWNEY.

Une puissance qui, comme les autres, ne s'obtient pas sans péril. Mais voyez cette foule accourue au bruit de vos dangers.

BYRON.

Ah ! tu as raison !... Pardon, messieurs !... mesdames, mille grâces de votre intérêt !... (*A Oroboni.*) Comte, mon bras est encore à vous !... je ne sais quoi me dit là que je ne mourrai point obscurément dans les rues de Venise. (*A demi-voix.*) Guitta, entre chez moi, soigne ta blessure ; je t'offre un asile dans ma maison.

GUITTA.

Quel bonheur !

BYRON, à demi-voix, à Trelawney.

Trelawney, je veux savoir le nom de cette femme mystérieuse qui était là.

TRELAWNEY, bas.

Fiez-vous à moi.

BYRON, haut.

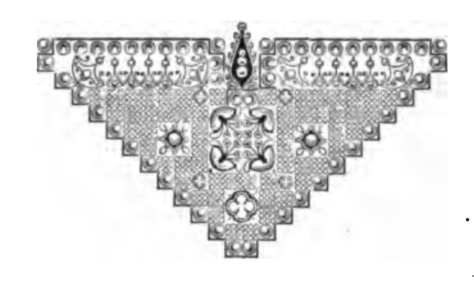
Maintenant, allons au bal.

LA COMTESSE.

Au bal ?

BYRON.

Voudrais-je me brouiller avec les jeunes femmes de Venise pour avoir interrompu leurs joies ?... non !... Faisons recommencer les danses et les valses... D'après votre système, madame, les plaisirs sont une compensation aux chagrins de la vie : les sages doivent la rechercher !... ne laissons donc personne avoir plus de sagesse que nous.



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon du palais Oroboni servant de cabinet de travail à lord Byron. Porte au fond ouvrant sur une galerie. Portes à droite et à gauche, avec portières. Une table à gauche du spectateur, avec ce qu'il faut pour écrire, et un candélabre allumé sur la table. — Au lever du rideau, Byron est assis devant la table ; Guitta est assise sur un carreau à ses pieds ; elle tresse des colliers ; son bras blessé est entouré d'un bracelet noir.

SCÈNE PREMIÈRE.

BYRON, GUITTA.

GUITTA, chantant.

Et mes amours ne me quitteront plus.

BYRON, moitié riant, moitié impatienté.

Finiras-tu, Guitta ? tu m'empêches d'écrire avec ton maudit refrain.

GUITTA.

Eh ! là, là !... ne grondez pas !...

(Elle lui tend sa main blessée.)

BYRON, baisant sa main.

Cette blessure... c'est pour moi !...

GUITTA.

N'y pensons plus... ou, pour mieux dire, je veux y penser toujours !... je lui dois tant !... être ici, chez vous !... vous voir à toute heure !... car, comme je le disais :

(Elle chante.)

Non, mes amours ne me quitteront plus !

J'ai arrangé cela sur mon air favori.

BYRON.

Bon ! toi aussi, tu fais des vers ?

GUITTA.

Non !... je chante parce que je suis contente ; je dis que nous ne nous quitterons plus, parce que c'est ma seule pensée ; mais faire des vers !... je ne sais pas même ce que c'est... je n'ai appris ni à lire, ni à écrire.

BYRON.

Tant mieux pour toi.

GUITTA.

Sans doute ! quand on ne sait qu'une chose, on la sait mieux, et t'aimer est toute ma science !... Mais, chut ! je vous distrais de vos graves occupations : allons, mylord, je ne vous interromprai plus !... Votre Excellence peut écrire à ses amis.

BYRON.

Qui te dit que j'écris à mes amis ?

GUITTA.

Et à qui donc ? ce n'est sûrement pas pour des gens que vous n'avez jamais vus que vous prenez la peine de barbouiller tant de papier.

BYRON, souriant.

Et que penserais-tu, Guitta, si je te répondais : oui ?

GUITTA.

Je penserais, excellence, que, pour vous amuser à me dire de telles choses, il faut que vous me croyiez bien folle.

BYRON.

Si pourtant c'était vrai ?

GUITTA.

Alors je dirais que c'est vous qui êtes bien fou.

BYRON.

Tu aurais peut-être raison !... Ainsi tu ne sais pas ce que c'est qu'un livre ?

GUITTA.

Oh ! que si fait !... J'ai encore la Bible de ma pauvre mère : c'était une savante, elle, qui lisait couramment ; et, quand j'étais petite, je l'écoutais faire la lecture le soir.

BYRON.

Il y a d'autres livres que la Bible.

GUITTA.

A quoi servent-ils ?

BYRON, riant.

Ils servent... ma foi, pas à grand'chose peut-être.

GUITTA.

Ah !... je devine !... ils sont faits pour nous rendre meilleurs ou plus heureux, n'est-ce pas ?... (*D'un air de triomphe.*) Et je comprends maintenant !... vous faites des livres !

BYRON.

Comme tu dis, je fais des livres.

GUITTA.

Et, quand on les lira, on deviendra bon comme toi ?

BYRON.

Pauvre Guitta ! que tu es naïve !

GUITTA.

Tout le monde te bénira ?

BYRON, soupirant.

Tu crois cela ?

GUITTA.

Ma mère nous faisait mettre à genoux pour baiser le livre de l'Évangile ; elle disait : C'est le salut du monde !

BYRON, se levant.

Elle faisait bien, Guittà ! (*Il marche en parlant à lui-même.*) La jeune fille a raison : qu'est-ce qu'écrire pour écrire ? rien !... Écrire pour blâmer, pour fronder, pour détruire ? Voltaire a tout fait en ce genre ! Reste-t-il encore quelque chose debout ? vertu, croyance, religion, vous n'êtes plus que des mots !

GUITTA, qui s'est levée.

Qu'est-ce qu'il dit là, sainte Vierge ?

BYRON, de même.

N'a-t-on pas répété mille fois autour de nous ce cri jadis entendu pendant l'orage par les matelots de Tibère : *les Dieux s'en vont !*... Écrire !... pour donner aux hommes les rêveries, les émotions qui surgissent dans cet intervalle orageux où nous vivons ?... jeter au public ma douleur ; mes incertitudes, le trouble de mon âme ?... est-ce la peine ?... qui trouvera une route nouvelle pour l'avenir de cette société qui s'écroule ?... Ah ! ceux-là ont été seuls vraiment grands qui ont laissé derrière eux un lumineux chemin où les générations se sont précipitées !... (*Avec dédain.*) Mais écrire aujourd'hui ?... Napoléon, tu agissais, toi !... tu remuais le monde !

GUITTA.

Chut !... oh ! ne prononce pas ce nom ! sais-tu qu'il fait encore peur ici ?... et toi-même tu m'effraies depuis un moment !... je n'ai pas bien compris, j'espère !.. car j'ai cru que tu doutais de notre sainte religion !... Que la Madone daigne te pardonner !... je lui ferai une neuvaine pour qu'elle te protége, et nos amours aussi !...

BYRON.

(*Il la regarde un instant, puis passe la main sur son front, et vient en souriant se rasseoir près d'elle.*)

Oui, Guitta, parlons de nos amours... et que la Madone les protége !

GUITTA.

Allons, je veux voir ce que vous écrivez !... Mylord, Votre Grâce daignera-t-elle me faire la lecture ?

BYRON.

Tu veux entendre des vers ?

GUITTA.

Sans doute !..., et tenez, ce petit rouleau...

BYRON, le prenant et l'ouvrant.

Ah ! ceci n'est pas de moi... tu m'y fais songer : ce sont des vers que m'a recommandés la comtesse Oroboni, il y a plus de quinze jours. Voyons. (*Il lit.*) Georges de Senneville...

GUITTA.

C'est ce petit monsieur si drôle qui a toujours l'air de jouer la comédie ?

BYRON.

Oui ! (*Il lit.*) « *Georges de Senneville à Georges Byron !...* » L'impudent ! l'imbécille !... l'homme qui fait ainsi injure au bon goût et aux convenances ne peut rien écrire qui vaille la peine d'être lu.

(*Il jette les vers dans un panier où sont les mauvais papiers.*)

GUITTA, l'examinant.

Il ne sait peut-être pas qu'il faut vous dire : Excellence ! comme moi qui, pendant un mois vous appelais toujours Nolly !... Mais je t'ai entendu dire, je m'en souviens, que les hommes qui mettent de l'importance à des titres sont bien ridicules... est-ce que tu as changé d'avis ?

BYRON.

Non, Guitta, non !... tu ne comprends pas le sentiment qui m'anime.

GUITTA.

Oh ! que si fait, je comprends bien !... on parle ainsi quand il s'agit des autres en général, et c'est différent quand il s'agit de soi en particulier... n'est-ce pas ?

BYRON.

Laissons cela !... tu veux entendre des vers ; écoute ceci :

Ses yeux s'étaient fermés ! Il parut s'assoupir ;
Un long gémissement fut son dernier soupir ;

Ainsi mourut Lara!... Kaled, son jeune page,
Cherchait la vie encor sur ce noble visage.
Puis, quand on l'enleva muet, pâle et glacé,
Au cadavre sanglant qu'il tenait enlacé,
Sa main n'arracha point la chevelure noire
Dont les anneaux flottants paraient son front d'ivoire;
Mais l'œil sec, il chancelle, et tombe inanimé,
En murmurant ces mots: « Il avait tant aimé! »
Alors fut révélé le douloureux mystère.
Vers le page fidèle étendu sur la terre
On se penche, on se presse; on découvre son sein,
On veut rendre la vie à l'esclave orphelin,
Dont l'âme dans les cieux va rejoindre une autre âme;
Vains efforts!... il expire... Et c'était une femme!

GUITTA.

Une femme sous l'habit d'un page! pour ne pas quitter celui qu'elle aime? ah! c'est bien, je comprends cela!... et quand elle l'a perdu, elle meurt de sa douleur!... comme je ferais, moi, si tu n'étais plus.

BYRON.

Bonne Guitta!... et cependant on a dit qu'on ne pouvait m'aimer, que j'étais un homme dur, froid, dont l'âme était fermée à tous les bons sentiments.

GUITTA.

Qui a osé dire cela?

BYRON.

Quelqu'un en qui j'avais placé tout mon bonheur, et qui a tout détruit!... Ce qu'il y a en moi d'amer, de cruel, vient de cette blessure que rien ne peut guérir.

GUITTA.

Sais-tu que ce souvenir seul excite ma jalousie? Tu l'aimais donc bien?

BYRON.

Mais... je l'ai perdue!

GUITTA.

Ah!... ton cœur me reste à moi, à moi seule?...

BYRON.

A toi... qui sais aimer.

GUITTA.

Ne sois plus triste!... ta douleur me fait mal!... je donnerais ma vie pour t'épargner une minute de souffrance.

BYRON.

Chère et tendre amie!

SCÈNE II.

BYRON, TRELAWNEY, GUITTA.

TRELAWNEY, *des papiers à la main, et les jetant sur la table.*

Morbleu!... ne voilà-t-il pas cet homme avec qui je me suis battu, et que j'ai tué à cause de vous, qui m'intente un procès!...

BYRON, *souriant.*

Comment, le mort?

TRELAWNEY.

Non pas lui!... le pauvre diable, il est bien tranquille! mais ses camarades, sa famille, je ne sais qui!... Ah! qu'ils y prennent garde!... il y a là des choses qui m'ont donné une terrible colère, et j'ai une furieuse envie de la passer sur quelqu'un!

GUITTA.

Avez-vous su pourquoi ces assassins en voulaient à sa vie il y a huit jours?

TRELAWNEY.

Oui, pardieu, je l'ai su: ils avaient été bien payés, ma foi!

BYRON.

Et par qui?

TRELAWNEY, *bas.*

Par le mari de la belle Mariane. Vous savez?

BYRON, *bas.*

Silence!

GUITTA.

Comment dites-vous?

BYRON.

Il suffit, Guitta!... vois, j'ai déjà assez de chagrins!... laisse-moi seul un instant avec Trelawney, je t'en prie.

GUITTA.

Allons, je me retire... mais je reviendrai bientôt.

BYRON.

Oui, bientôt.

(*Il lui serre la main; elle sort et emporte ses colliers.*)

SCÈNE III.

BYRON, TRELAWNEY.

BYRON.

Quels sont ces papiers, mon ami?

TRELAWNEY.

Regardez !... cela vous concerne.

BYRON, prenant des papiers sur la table.

Ah !... des journaux qui me calomnient !... Voilà donc tout le prix de mes travaux !

TRELAWNEY.

Que ne puis-je vous en débarrasser !... Quel diable de pays que celui où l'on ne peut pas seulement jeter son ennemi à l'eau, ou brûler sa propre maison ! Je ne puis respirer ici !... parlez-moi du métier de corsaire.

BYRON.

Oui, ce que la société flétrit du nom de crime vaut mieux que ses vices cachés, ou même que ses vertus hypocrites auxquelles personne ne croit.

TRELAWNEY.

Parlez-moi de la liberté du désert, où mon cheval, sans frein, parcourait l'étendue, emporté, fougueux, sans but, sans obstacle !... c'est vivre cela !...

BYRON.

Et la vie, telle qu'on nous l'a faite en Europe, est si misérable !... C'est bien la peine, en vérité !... quand on en retranche l'enfance, espèce de végétation, le sommeil, les repas, le temps passé à s'habiller et à se déshabiller, que reste-t-il de véritable existence ?... l'été d'une marmotte !... et encore qu'en fait-on ?... Qui diable a pu arranger un monde tel que le nôtre, inventer des rois, des académiciens, des dandys et des vieilles femmes ?

TRELAWNEY, souriant.

Et des jeunes qui nous échappent.

BYRON.

Ah ! tu veux parler de l'Anglaise voilée... il y a huit jours !.. n'y pensons plus !... Mais que vois-je ? une lettre !... Trelawney... l'adresse... c'est son écriture.

TRELAWNEY.

L'écriture de lady Byron !...

BYRON.

Tu avais jeté ce paquet avec les autres ; tu n'avais donc pas deviné, Trelawney ?... Ah ! je n'ose ouvrir !... ma main tremble !...

TRELAWNEY.

En vérité, d'après l'opinion que vous avez donnée de vous, qui pourrait croire lord Byron ému à ce point en recevant une lettre... de sa femme ?

BYRON.

Mon bonheur... mon avenir... il est là peut-être !... voyons !... (*Il ouvre l'enveloppe et trouve une lettre cachetée.*) Ciel !...

TRELAWNEY.

Qu'y a-t-il ?

BYRON.

Trelawney... c'est ma lettre !... ma lettre si tendre qui la suppliait de pardonner, au nom de nos amours, au nom de notre enfant !... elle n'a pas été lue !... elle n'a pas été ouverte !... tout est fini !... Mais quel mépris !... quel horrible dédain !...

TRELAWNEY.

Faites donc des calculs, des projets de bonheur sur les dispositions d'une femme !... c'est s'embarquer sans boussole pour affronter les vents et la tempête.

BYRON.

Non !... elle m'entendra !... elle me lira malgré elle !... elle n'a pas voulu des regrets de mon cœur, des confidences de ma pensée adressées à elle, à elle seule !... Eh bien ! elle saura, et tous le sauront aussi, de quelle amertume poignante elle a rempli mon âme !... on verra quelle blessure elle lui a faite, et l'on trouvera dans cette affection, brisée sur mon cœur, la cause et l'excuse de mes erreurs !...

(Il se place à la table et écrit.)

TRELAWNEY.

Que faites-vous ?

BYRON.

Laisse, laisse-moi exhaler dans ces vers les sentiments qui m'accablent !... et que le journal qui va les recueillir et les imprimer porte sous les yeux de lady Byron, et malgré elle, ces expressions de ma douleur et de ma colère !

(Il écrit.)

De tous les châtiments que Dieu m'avait choisis
C'est donc toi qu'il arma, moderne Némésis ?...
Mais Dieu n'a pas coutume, en punissant le crime,
De prendre le bourreau si près de la victime.

TRELAWNEY.

Diable !... voilà un début qui promet !

BYRON, écrivant.

Quiconque sur la terre a connu la pitié
En pitié dans le ciel un jour sera payé :
Il n'en est point pour toi, qui ne veux pas m'entendre !
La malédiction sortira de ma cendre !
Des maux que tu m'as faits crains de t'enorgueillir :
Tu semas des douleurs !... tu dois en recueillir !...

TRELAWNEY.

Galanterie conjugale d'un nouveau genre.

BYRON, écrivant.

Poursuis, de ton époux Clytemnestre morale,
Cours irriter l'envie, éveille le scandale;
Puisque c'est toi que Dieu chargea de me punir,
Immole mon présent avec mon avenir,
Fais parler ce regard, dont le lâche artifice
Ment sans prendre jamais la langue pour complice!
Détours adroits, silence, hypocrites discours,
Tu n'as rien oublié pour torturer mes jours!...
Te voilà maintenant, toi qui formas l'orage,
Debout sur les débris de mon triste naufrage,
Et ton cœur froid triomphe insensible à mes cris,
Quand un cœur tendre étouffe et meurt sous ces débris!

TRELAWNEY.

Si elle n'est pas sensible à cette épître-là, quand elle l'aura lue dans le journal, elle y mettra de la mauvaise volonté!

BYRON, se levant.

C'en est fait! tous les liens sont brisés; je n'ai plus de patrie, plus de famille!... ma vie, j'en peux disposer; ma fortune, je peux l'employer librement! qu'elles servent l'une et l'autre à affranchir un peuple esclave!...

TRELAWNEY.

Bravo!... des dangers, des combats!... nous allons nous amuser!... Et je vous dirai, à ce sujet, que la conspiration du comte Oroboni marche grand train; tout se prépare pour frapper un coup décisif.

BYRON.

Nous serons à lui, Trelawney, corps et âme!

TRELAWNEY.

Il n'y a pas de doute à cela; mais réussirons-nous? Les baïonnettes autrichiennes sont nombreuses, les espions ne manquent pas, et M. de Metternich est malin!...

BYRON.

Eh bien! si là encore nous attend une déception, si le bon droit succombe, la Grèce nous appelle, Trelawney!... je n'ai point été sourd à sa voix : déjà le vaisseau *l'Hercule* est dans le port; il renferme des armes et une partie de ma fortune... Va, recrute encore des soldats, dispose tout!... Les âmes comme les nôtres sont méconnues et repoussées dans cette société des petits intérêts et des petits vices bassement déguisés; nous irons chercher une société à reconstruire sur les bases de l'honneur, du courage et de la vertu!... et, si j'échoue... peut-être quand, froid et glacé, mon cœur reposera sous le marbre des tombeaux, elle se repentira et prendra pitié pour mes douleurs!

TRELAWNEY.

Écartez ces idées!... chaque fois qu'elles touchent à votre âme, il en sort des pensées amères et désespérantes!... Songez à la gloire, aux joyeuses amours, à la folie!... Tenez, je ne vous ai pas conté cela, j'en avais fait une, moi, pour ressaisir l'Anglaise mystérieuse qui nous échappait; je ne sais quel mauvais génie est venu à son secours et l'a tirée de mes mains!

BYRON.

Je n'y veux plus penser!... et d'ailleurs un seul mouvement de curiosité me dirigeait.

(Il s'assied et appuie sa tête dans sa main, comme abîmé dans la douleur.)

TRELAWNEY.

J'avais aperçu son visage; elle est, ma foi, jolie.

SCÈNE IV.

BYRON, TRELAWNEY, GUITTA.

GUITTA, entrant.

Jolie?... qui donc?...

TRELAWNEY.

Que vous importe?... cela me regarde.

GUITTA, inquiète.

Bien sûr?

TRELAWNEY.

Voilà un doute dont j'ai envie de m'offenser.

GUITTA.

Oh! ne m'en veuillez pas!... je vous souhaite tous les succès dont je ne veux pas pour lui.

TRELAWNEY.

Votre souhait ne me semble guère s'accomplir. J'avais des raisons... enfin on peut avoir des raisons de retrouver une femme... une jolie femme surtout!... Je l'épie; j'apprends qu'elle va partir secrètement; je parviens à gagner le postillon; par mes ordres, il doit interrompre son voyage en la versant dans un fossé...

GUITTA.

Que dites-vous?

TRELAWNEY.

Oh!... adroitement, sans lui faire aucun mal!... seulement un accident à la voiture, de façon à ce qu'elle ne puisse continuer sa route.

GUITTA.

La route de Mantoue?

TRELAWNEY.

Oui; mais comment le savez-vous?

GUITTA.

Achevez.

TRELAWNEY.

Je devais me trouver là, offrir ma voiture... Ah bien oui! on verse, en effet; on appelle du secours, j'arrive... les chevaux, la berline, les gens, le postillon, tout y est, excepté la dame!... partie, envolée! impossible de la découvrir!... Je ne sais quel démon!...

GUITTA, riant.

Ah! vous ne savez pas quel démon!... Eh bien! j'ai l'honneur de vous apprendre que c'est un démon familier qui est fort de votre connaissance

TRELAWNEY.

Comment?

GUITTA.

Mais c'est vous seul que cela intéresse, au moins?

BYRON, se levant.

Pour te le prouver, Guitta, je ne veux pas même connaître ce qui concerne cette femme!... Je vous laisse... et vais respirer un instant dehors.

(Il sort en emportant le papier qu'il a écrit.)

GUITTA.

Comme il est triste!...

SCÈNE V.

TRELAWNEY, GUITTA.

TRELAWNEY.

Vous disiez donc, Guitta?

GUITTA.

Je disais que le lutin qui vous a joué le mauvais tour de faire disparaître la dame n'est autre que Guitta.

TRELAWNEY.

Comment est-ce possible?

GUITTA.

Oh! mon Dieu! c'est avec les meilleures intentions du monde. J'étais assise sur l'autre bord du fossé où le postillon gagnait loyalement votre argent; car la voiture était entièrement brisée, et la dame n'avait pas une égratignure. Mais la route était superbe, quarante pieds de large, et pas le moindre embarras!... La belle Anglaise s'est doutée que son conducteur avait de bonnes raisons pour faire une semblable maladresse, et sa première pensée a été de lui échapper!... Je courais à elle... elle vint à moi... et, pendant qu'on s'occupait à relever la voiture, nous nous cachâmes si bien derrière les arbres voisins, qu'on ne nous découvrit pas. Je la conduisis en lieu sûr; puis, le lendemain, je la ramenai à Venise. Elle voulait se remettre en route tout de suite; mais une indisposition l'a contrainte de différer son voyage. Depuis huit jours, elle vit inconnue et cachée aux regards de celui qu'elle accuse de lui avoir joué ce mauvais tour, et je vois maintenant que c'est vous. Eh bien! que dites-vous de cela?

TRELAWNEY.

Je suis vaincu!... Mais la dame vous a conté les motifs de son séjour à Venise? pour qui elle y est venue? pourquoi elle en était partie?... Vous savez son rang, son nom?

GUITTA.

Moi? pas le moins du monde.

TRELAWNEY, à part.

Je comptais sur elle pour tout apprendre.

GUITTA.

A ma première question, j'ai vu une douleur si vive se peindre sur sa figure, que je n'ai pas osé continuer.

TRELAWNEY, à part.

Il est dit que je ne saurai rien.

GUITTA.

Mais, aux discours qu'elle tenait quand elle se croyait seule, à l'intérêt que vous témoignez aujourd'hui, je crois que j'ai deviné.

TRELAWNEY.

Quoi donc?

GUITTA.

Ce que vous devez savoir mieux que personne.

TRELAWNEY.

Moi?...

GUITTA.

Et si vous me dites tout, et que je voie que j'ai deviné juste, eh bien!...

TRELAWNEY.

Eh bien?

GUITTA.

Je vous la ferai retrouver.

TRELAWNEY, à part.

Si c'est à cette condition, je ne risque pas de la voir de sitôt.

GUITTA.

D'abord vous êtes un infidèle, un inconstant.

TRELAWNEY.

Par exemple!

GUITTA.

J'en suis sûre.

TRELAWNEY.

Oui-dà?... Au fait, c'est possible.

GUITTA.

Vous avez abandonné votre pays, votre famille, après leur avoir donné de grands sujets de mécontentement.

TRELAWNEY.

Je vous jure qu'ils me l'ont bien rendu.

GUITTA.

Vous avez dissipé votre fortune.

TRELAWNEY.

Je n'ai pas eu de peine.

GUITTA.

Mais voici le plus horrible!... vous avez laissé là... votre femme.

TRELAWNEY.

Oh! oh! celui-là est curieux!

GUITTA.

Ne niez pas!... avouez, au contraire... Je peux tout réparer.

TRELAWNEY.

Vous pouvez me rendre ma femme?... Et des enfants aussi, peut-être?

GUITTA.

Oui, monsieur!... votre fille... une fille de sept ans.

TRELAWNEY, se frappant le front, et à part.

Ah! mon Dieu!... Quelle idée!... (*Haut.*) Une fille, une fille de sept ans, Guitta?... Une Anglaise, jeune, belle, charmante, qui se plaint de celui qu'elle aimait, dont elle porte le nom; qui fuit un infidèle, pleure un ingrat?

GUITTA.

C'est bien cela!

TRELAWNEY.

Ah! Guitta! rendez-la au mari... qui la regrette... qui ne peut vivre sans elle... C'est son bonheur que j'implore!...

GUITTA.

Comme vous voilà doux et suppliant!...

TRELAWNEY.

Mais êtes-vous bien sûre que ce soit elle?

GUITTA.

D'abord, elle a l'air si triste et si malheureux, que c'est bien certainement une femme mariée.

TRELAWNEY.

Vous croyez?

GUITTA.

Au milieu de ses larmes, elle parle de consolations dans un être qui lui est plus cher que sa vie : vous voyez bien qu'elle est mère.

TRELAWNEY.

Après?

GUITTA.

Elle pleure un ingrat qui se perd pour ce monde et pour l'autre!... Ce doit être vous.

TRELAWNEY.

Merci.

GUITTA.

Elle dit qu'elle était venue à Venise pour essayer de toucher son cœur, pour s'assurer de la sincérité de son repentir; mais qu'elle l'a trouvé si occupé de projets et de plaisirs coupables, qu'elle a renoncé à le revoir jamais, et veut retourner à Londres, pour placer entre elle et lui une barrière insurmontable.

TRELAWNEY.

C'est elle!... c'est elle!... Mais il n'en sera pas ainsi!... Guitta, allez la trouver! Peignez-lui les regrets, le repentir, les remords de l'époux qui peut-être l'a offensée; qu'elle le voie!... qu'elle consente à le voir!...

GUITTA.

Elle n'y consentira pas.

TRELAWNEY.

Dites-lui qu'il s'agit de son bonheur, de sa vie, de son salut!... de tout ce que vous imaginerez!

GUITTA.

Toutes ces belles paroles ne feraient pas grand'-chose; elle refuserait!... Pourtant vous m'avez touchée!... Et elle est si triste, si bonne, que je voudrais la voir heureuse! Tant qu'on aime, on pardonne!... mais c'est de près!... Un mot, une larme de l'ingrat qu'on maudissait, obtient grâce en une minute!... Il faut donc une entrevue sans qu'elle s'en doute à l'avance : elle n'est pas loin d'ici... il faut que je l'amène sans qu'elle soupçonne qui elle doit rencontrer. J'imagine un moyen... Fiez-vous à moi.

TRELAWNEY.

A merveille !... Ces femmes ont des ressources dans toutes les occasions difficiles !... Je m'en rapporte à votre adresse, Guitta, ainsi qu'à votre bon cœur; et ma reconnaissance...

GUITTA.

Gardez ce mot-là pour les salons : je vous oblige, eh bien ! en pareil cas, vous me le rendrez; voilà tout !... Adieu, je vais chercher les moyens de la décider le plus tôt possible. Ne vous impatientez pas.

SCÈNE VI.

TRELAWNEY, seul.

C'est lady Byron !... tout l'annonce !... Elle est à Venise !... mystérieusement !... Qui l'eût jamais pensé ?... Elle l'aime donc encore ?... Mais pourquoi ne pas répondre à ses lettres ?... Ah ! pourquoi ?... Expliquera qui pourra le cœur d'une femme !... Elle est ici, voilà l'important; il faut qu'elle pardonne. Qu'il la retrouve, puisqu'il a imaginé que son bonheur est là !... Ah ! mon Dieu ! j'y songe !... il y a huit jours, sur la terrasse... c'était elle !... Et il m'envoyait faire la cour à sa femme !... Si j'avais réussi pourtant !... Allons, allons, il n'est pas arrivé de malheur; tout est pour le mieux !... Qu'il la revoie, et se raccommode, puisqu'il veut encore tâter du mariage !... Il est donc bien dégoûté de l'amour !... A propos d'amour, et Guitta !... La pauvre fille !... Je n'y ai pas pensé !... Me servir d'elle pour amener une réconciliation qui certes ne l'amusera guère !... Oh ! c'est un tour pendable !... Ma foi, je n'ai pas le choix des moyens !... Et si elle allait prendre cela au sérieux !... Maudit pays ! où l'on ne peut faire le bien de l'un sans faire le mal de l'autre, où tous les intérêts se choquent et se froissent !... Au diable la vieille Europe !... Qui me rendra l'Asie ?... cette existence d'Orient, si douce et si paresseuse !... les plaisirs du harem après les joies du combat; l'amour sans jalousie et sans inquiétude; la guerre sans traités et sans protocoles !... Corsaire dans les mers de l'Inde !... le bonheur n'est que là !... Ici, rien !... A peine le plaisir de fumer sa pipe !... Mais je suis seul ! donnons-nous ce petit délassement en attendant le retour de Byron : cela endormira mes soucis.

(Il prend sa pipe.)

SCÈNE VII.

TRELAWNEY, M. DE SENNEVILLE.

TRELAWNEY.

Quelqu'un !... Ah !...

(Il continue à tout disposer pour fumer.)

SENNEVILLE.

Lord Byron n'est pas ici ?... Je précède madame la comtesse Oroboni qui espérait le rencontrer.

TRELAWNEY.

Il est sorti, monsieur; et Dieu sait où l'on pourrait le trouver maintenant; il court peut-être à cheval sur le Lido, ou il traverse la Brenta à la nage.

SENNEVILLE.

Je venais voir s'il a bien voulu donner des ordres, et si l'on peut, ainsi qu'il l'a permis, disposer de ce salon, qui communique d'une partie du palais Oroboni à l'autre, pour la fête qu'on y prépare. Il n'y a pas de temps à perdre.

TRELAWNEY.

Oui, oui, disposez !... Des fêtes, des comédies, des bals, tous les jours ! Quelle existence !... Des cohues étouffantes où l'on ne peut ni respirer, ni marcher, et qui sembleraient un travail insupportable si l'on était obligé de faire ce métier-là pour vivre !... Parlez-moi des spectacles de la nature !... Là, on reconnait partout la puissance d'un être sublime et bon !... Mais votre monde, tel que vous l'avez arrangé, il a l'air d'être l'ouvrage d'un diable devenu fou ! (*Il a pris du papier dans un panier, et l'allume à un candélabre.*) Et je répète encore : vivent l'Orient et ma pipe !

SENNEVILLE, reconnaissant le papier.

Que faites-vous, monsieur ?

TRELAWNEY.

Eh bien ! je l'allume.

SENNEVILLE.

Mais avec quoi ?

TRELAWNEY.

Avec un mauvais papier.

SENNEVILLE.

Pardon !... mais ce papier... Permettez que je regarde.

TRELAWNEY, éteignant le papier et le lui remettant.

Voyez !...

SENNEVILLE.

Dieu !... mes vers à Byron !

TRELAWNEY.

Vos vers ?... S'ils sont mauvais, il vaut mieux qu'ils servent à allumer ma pipe qu'à ennuyer le public.

SENNEVILLE.

Monsieur ! vous me rendrez raison...

TRELAWNEY.

Ce serait avec plaisir ; car je crois, en vérité, que vous l'avez perdue.

SENNEVILLE.

Nous nous battrons, monsieur !

TRELAWNEY.

Tant que vous voudrez ! c'est mon métier, à moi : je n'ai pas fait autre chose depuis que je suis au monde. Touchez là !... Vous êtes brave, cela me réconcilie avec vous !... Dam ! vous êtes un peu ridicule, un peu affecté !... Vous marchez comme si vous posiez devant un peintre ; vous parlez comme si l'on sténographiait toutes vos paroles ; mais, depuis quelques années, on a fait tant de grands hommes avec si peu de chose, que chacun se croit en droit de le devenir, et se place d'avance sur son piédestal !... Si j'ai le malheur de vous mettre demain au rang des dieux, ce sera votre faute !...

SENNEVILLE.

Trève de plaisanteries, monsieur ! Voici la comtesse.

TRELAWNEY,

A la bonne heure ! Nous nous reverrons demain ; mais d'ici là, j'espère que vous réfléchirez.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, TRÉLAWNEY, SENNEVILLE.

TRELAWNEY, éteignant sa pipe.

Approchez, madame ! Monsieur votre compatriote et moi nous ne nous entendons pas ; je le laisse vous faire les honneurs de ce salon, et je vais tâcher de retrouver mon illustre ami.

LA COMTESSE.

Il est donc sorti ?

TRELAWNEY.

Oui, et il est aujourd'hui dans un accès d'humeur et de désespoir dont il a grand besoin d'être distrait.

LA COMTESSE.

Mais il faut si peu de chose pour changer les dispositions de son âme !... Lord Byron, assemblage bizarre des sentiments et des passions les plus opposés, passe en un instant de la plus noire mélancolie à la gaieté la plus folle.

TRELAWNEY.

Les flots de l'Adriatique ne sont pas plus mobiles que lui, j'en conviens.

LA COMTESSE.

Tâchez de le rejoindre... Nous essaierons de l'égayer.

TRELAWNEY.

Puissiez-vous réussir !...

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, SENNEVILLE.

LA COMTESSE.

A-t-on exécuté mes ordres pour la fête et pour l'arrangement du palais ?

SENNEVILLE.

Oui, madame ; et, tenez, déjà l'on éclaire cette galerie, dont lord Byron vous laisse la disposition pour ce soir.

LA COMTESSE.

Je le forcerai bien à s'amuser avec nous, et à convenir que la plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri. Mais la galerie se remplit de personnes inconnues !... Qu'est-ce donc ?

SENNEVILLE,

Le valet de chambre de lord Byron est avec elles.

SCÈNE X.

WILLIAMS, ANGLAIS, LA COMTESSE, SENNEVILLE.

WILLIAMS, avançant.

Par ici !... Mais pas de bruit !... on donne une fête, vous pourrez vous placer sans être remarqués !... Ah ! quelqu'un !... c'est madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous, Williams? pourquoi ce monde?

WILLIAMS, avec embarras.

Ces personnes désiraient voir l'appartement de milord, et je me permettais...

LA COMTESSE.

Ah! j'y suis!... (*A Senneville.*) Byron m'a conté cela l'autre jour, et il en riait beaucoup!... ce sera peut-être un moyen de lui rendre sa gaieté.

WILLIAMS.

J'espérais au milieu des apprêts de la fête... Mais si madame la comtesse ne permet pas...

LA COMTESSE.

Si fait, si fait! je permets!... faites entrer.

WILLIAMS.

Combien je vous remercie, madame!...

(Il va au fond et fait entrer les étrangers; il les conduit vers un côté du théâtre, pendant que Byron entre de l'autre.)

SCÈNE XI.

WILLIAMS, UN ANGLAIS, BYRON, LA COMTESSE, SENNEVILLE, puis TRELAWNEY, PLUSIEURS ANGLAIS.

BYRON, à part dans le fond.

Que signifie tout ce monde?...

(Il s'arrête.)

WILLIAMS, aux étrangers.

C'est ici, messieurs, que l'illustre poëte a composé la plupart de ses immortels ouvrages: *le Corsaire*, *Don Juan*, etc., etc.

BYRON, à part.

Ah! je comprends!... c'est mon coquin de valet de chambre qui gagne son argent.

WILLIAMS.

C'est à cette table qu'il s'est assis! et de là sont parties ses sublimes inspirations.

BYRON, à part et dans le fond.

Où prend-il tout cela?

WILLIAMS.

Car, vous le savez, messieurs; et ce n'est point parce que j'ai l'honneur de posséder sa confiance, mais c'est le plus grand génie qui ait jamais existé.

TRELAWNEY, entrant par le fond, à part, en voyant Byron.

Je le trouve enfin!

(Il s'avance vers Byron, qui lui fait signe de ne pas bouger.)

BYRON, à part.

Ah!... ils paient pour me voir!... amusons-nous.

UN ANGLAIS DE LA FOULE, à Williams.

Vous nous aviez promis de nous le montrer lui-même.

WILLIAMS.

Tout à l'heure, messieurs, j'espère...

BYRON, s'avançant, et bas.

Silence, coquin!... (*Il va prendre Trelawney par la main.*) Vous désirez voir lord Byron, messieurs, le voici!...

TRELAWNEY, reculant.

Comment?

BYRON, bas.

Laisse-toi faire, je t'en prie!...

LA COMTESSE, à Senneville.

Que dit-il?

TRELAWNEY, bas à Byron.

Passer encore une fois pour vous!... merci!... ça ne me réussit pas.

BYRON, bas.

Tu auras peut-être plus de succès aujourd'hui.

L'ANGLAIS, aux autres.

Je le reconnais aux portraits que j'ai vus!...

TRELAWNEY.

Il paraît qu'ils étaient ressemblants.

L'ANGLAIS, il s'approche de Trelawney.

Pardon, mylord, si le désir d'admirer notre illustre compatriote...

TRELAWNEY.

Ah çà, messieurs...

BYRON, vivement.

Oh! vous nieriez en vain!... (*Bas.*) Prête-toi donc à la mystification.

LA COMTESSE, à Senneville.

Que vous avais-je dit?... une plaisanterie, et la mélancolie a disparu!

BYRON, à Trelawney.

Croyez-vous qu'un poëte puisse avoir le visage de tout le monde?

L'ANGLAIS.

Oh! non, certainement!... et il suffit d'un coup-d'œil!...

TRELAWNEY.

Pour découvrir en moi un poëte, n'est-ce pas? La célébrité est une belle chose!... c'est être connu de gens qui ne vous connaissent pas; et la poésie, c'est parler à des gens qui ne vous comprennent pas!...... tout cela est merveilleux!

L'ANGLAIS, prenant Byron à part.

Vous êtes l'ami de lord Byron?

BYRON.

Je suis convaincu qu'il n'en a pas de meilleur.

L'ANGLAIS.

Tout ce que l'on dit de lui est-il vrai ?

LA COMTESSE, à Senneville.

J'ai peur qu'il n'attrape quelque mauvais compliment.

SENNEVILLE, de même.

Ce sera sa faute !... Écoutons.

BYRON.

Et que dit-on, monsieur ?

L'ANGLAIS, à demi-voix.

Je vous l'avouerai, il court des bruits fâcheux sur sa conduite, ses idées, ses principes.

BYRON.

Expliquez-vous !

TRÉLAWNEY, à part.

Je donnerais ma pipe pour qu'il reçut une bordée de bonnes vérités !

L'ANGLAIS, à demi-voix.

Pardonnez si je vous parle librement ; mais nous désirerions beaucoup être détrompés !... On assure qu'il est l'ennemi déclaré de toutes les lois sociales ; qu'il parle avec mépris de toutes les croyances sacrées de l'homme, et qu'il a été même jusqu'à verser une amère ironie sur les sages institutions de notre patrie, la vieille Angleterre.

BYRON, dont le visage s'est animé peu à peu.

En vérité ? il aurait osé !... Ses regards téméraires auraient découvert que ce qui allait merveilleusement aux esprits des siècles passés pourrait ne pas convenir aussi bien aux hommes que des événements successifs et de nouvelles idées ont rendus différents de leurs ancêtres ? et il se serait permis de dire ce qu'il a vu !.. Ah ! il serait alors tout juste aussi coupable que le peintre qui, représentant aujourd'hui les ruines de Venise, ne donnerait pas à ses palais la splendeur et la magnificence qu'ils ont eues jadis !... Est-ce la faute de Byron s'il est né au milieu de ces siècles de révolutions où les sociétés s'écroulent et se reconstruisent ? si son âme énergique s'est prise de pitié pour les petits efforts opposés au torrent des âges, qui use et renouvelle tout ? si, devant les grands spectacles offerts à ses regards, il n'a eu que des paroles de mépris pour la platitude et la mesquinerie de cette société dont l'hypocrisie pardonne aux vices qui ne troublent pas son ordre apparent, et repousse le noble cœur qui ose s'affranchir ?... Ah ! ils sentent combien est peu solide cet échafaudage de puissance factice, ceux qui veulent étouffer l'élan des âmes passionnées !... Il leur serait plus commode, en effet, d'imposer aux hommes le mouvement régulier, uniforme et machinal des roues de nos usines !... mais il en est que tout le poids de leurs efforts ne peut comprimer !... Qu'eût fait Napoléon si l'espace eût manqué à ses conquêtes ?... Il est des temps, des lieux où l'âme ne trouve pas l'air qu'il faut à ses ailes !... où elle périt, où elle se ronge, faute d'aliments !... où elle cherche et multiplie les petits intérêts, les petites émotions, les petites passions, pour s'étourdir et oublier qu'il n'est pas de but digne d'elle à la vie qui la dévore !.... (*Il prend un ton moqueur.*) Mais en vérité, j'ai tort de me laisser entraîner à parler ainsi !.. il ne faut employer contre de sottes calomnies que le ridicule, seule arme que ne rouille pas le climat pourri de l'Angleterre.

L'ANGLAIS, aux autres qui se regardent ébahis.

Ah ! mon Dieu !... nous avons été trompés !

LA COMTESSE, à Senneville.

J'étais sûre qu'il trahirait l'incognito.

TRELAWNEY.

Lord Byron n'aurait pas mieux dit, messieurs.

L'ANGLAIS.

Nous n'en doutons pas.

BYRON.

Vous avez voulu le voir et l'entendre cet homme que poursuivent tant de petites haines et tant de mauvaises passions !... Allez dire ce que vous avez vu à cette société décrépite qui le mesure d'en bas, et aux écrivailleurs qui usent leurs dents à mordiller le talon de sa botte. Nous sommes, messieurs, vos très-humbles serviteurs.

L'ANGLAIS.

Lord Byron nous pardonnera une indiscrétion que notre admiration doit excuser.

BYRON.

Lord Byron a l'honneur de vous saluer.

L'ANGLAIS, à Williams, bas.

Quel est donc l'autre ?

WILLIAMS, bas.

Je vous le dirai.

(Ils sortent.)

LA COMTESSE.

En vous écoutant, mylord, j'ai oublié l'heure de ma fête et les soins qu'elle m'impose. J'aperçois mon mari qui, sans doute, vient me chercher.

SCÈNE XII.

TRELAWNEY, BYRON, LE COMTE OROBONI, LA COMTESSE, SENNEVILLE.

LE COMTE.

Quelle est donc cette foule qui s'éloigne ?

BYRON, souriant.

Des compatriotes qui venaient me voir comme une bête curieuse, et à qui j'en ai donné pour leurs guinées.

LA COMTESSE.

Ah! mon cher comte, je vous regrettais ici!... que ne l'avez-vous entendu!...

LE COMTE.

Des soins importants me retenaient. (*Bas à Byron.*) Ce bal sert à cacher nos desseins. (*Haut, à la comtesse.*) Déjà un grand nombre de personnes sont arrivées, comtesse; la société vous réclame, et les danses vont commencer.

LA COMTESSE.

Vous avez raison!... mais que n'oublierait-on pas près de lui?... Allons, je veux qu'il soit longtemps parlé de cette fête dans Venise!... venez avec moi, monsieur de Senneville.

(Des masques, des dominos, des convives parés passent dans le fond; la comtesse va à leur rencontre et les salue.)

LE COMTE, sur le devant, bas à Byron.

J'ai pu réunir ainsi, cachés sous ces masques et sous ces habits de bal, tous les vrais enfants de l'Italie; ils trompent la défiance de nos oppresseurs. Ici, dans cette salle écartée, ils se trouveront tous.

BYRON.

J'y serai.

LE COMTE.

Le temps, l'heure, les moyens d'exécution, nous conviendrons de tout!... Demain l'Italie sera libre.

BYRON.

Plaise au ciel!

TRELAWNEY, à part.

Je ne trouverai pas un moment pour lui parler ?

LE COMTE.

Voyez!... le nombre augmente à chaque instant. Voilà ce que notre pays renferme de plus généreux et de plus grand!... celui-ci est le noble Montanari; celui-là, le chantre de Francesca di Rimini.

BYRON.

Silvio Pellico!

LE COMTE.

Son ami Maroncelli, Menotti, Borelli, Villa!... Puisse l'avenir réaliser tout ce que promettent de tels noms!...

TRELAWNEY, à part.

Et Guitta qui va peut-être amener sa femme ici!... Est-ce qu'il ne s'en ira pas ?

LA COMTESSE, venant vers eux.

Que faites-vous là, messieurs? venez, je vous prie; en vous voyant ainsi à l'écart, on vous prendrait pour des conspirateurs, et c'est dangereux ici!...

LE COMTE.

C'est juste, pardonnez-nous!... Allons chercher notre part des plaisirs du bal. Vous venez, mylord?

BYRON.

Je vous suis.

TRELAWNEY, bas.

Restez!

BYRON.

Viens avec nous.

TRELAWNEY, bas.

Il faut que je vous parle.

BYRON.

Qu'y a-t-il donc?... Veuillez m'excuser : un mot à dire à mon ami Trelawney.

LE COMTE.

Nous vous attendons.

(Il sort par la galerie avec la comtesse, Senneville, et les autres Italiens masqués et non masqués.)

SCÈNE XIII.

BYRON, TRELAWNEY.

BYRON.

Explique-toi donc vite!...

TRELAWNEY.

Dans cette salle, tout à l'heure...

BYRON.

Eh bien?

TRELAWNEY.

Elle peut venir.

BYRON.

Qui?

TRELAWNEY.

Elle est à Venise!... dans quelques instants peut-être vous la verrez là, près de vous, et pour toujours, j'espère.

BYRON.

Oh ! Trelawney !... quelle folie !...

TRELAWNEY.

Vous m'avez deviné, car cette main tremble dans la mienne. Oui, là, dans un moment, vous serez près d'elle !... près de lady Byron.

BYRON.

A Venise !... elle ?... Ne me trompe pas !... je t'en supplie !... ne me trompe pas !...

TRELAWNEY.

Lady Byron, vous dis-je, va venir ; vous pourrez la voir, lui parler !... il faudra bien qu'elle vous écoute !... quoiqu'elle ignore que c'est vers vous qu'elle vient.

BYRON.

Ah !... elle ne voudra pas m'entendre.

TRELAWNEY.

Du bruit dans la galerie !... serait-ce déjà elle ?... (*Il va regarder.*) Oui, Guitta a tenu parole.

BYRON.

Guitta !... que veut dire ceci ?

TRELAWNEY.

Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer : on vient.

BYRON.

Elle fuira en m'apercevant.

TRELAWNEY.

Ah ! c'est possible !... eh bien ! tenez-vous à l'écart !.. là, derrière cette portière, vous pourrez la voir et l'entendre.

BYRON.

Huit années, Trelawney !... huit années de douleurs !...

TRELAWNEY.

Allons, cachez-vous, et vous paraîtrez dès que Guitta se sera éloignée !... moi, je m'esquive... (*Byron se cache derrière une portière, à droite de l'acteur.*) Il faudra bien qu'ils s'entendent !

(Il sort de l'autre côté.)

SCÈNE XIV.

BYRON, caché ; GUITTA et LADY BYRON.

GUITTA.

Entrez, madame, il n'y a personne.

LADY BYRON.

Où me conduisez-vous donc ?

BYRON, à part.

Cette voix... il y a huit jours... et je ne l'avais pas reconnue !...

GUITTA.

Ne craignez rien, madame. (*A part.*) Où est-il donc ? il a voulu sans doute me laisser préparer l'entrevue.

LADY BYRON.

Vous vouliez, disiez-vous, m'éloigner du bruit qui troublait mon repos, me donner une retraite paisible pour les deux heures qui me restent encore à passer dans cette malheureuse ville de Venise, où je n'aurais jamais dû venir. Je vous ai suivie, car vous m'aviez promis que, du nouvel appartement choisi par vous, je pourrais partir sans être vue de personne, échapper ainsi à mes persécuteurs !... Cette salle éclairée, ce bruit qui arrive jusqu'à moi, me surprennent !... Mais vous-même, Guitta, vous semblez inquiète ; vous cherchez, vous attendez quelqu'un... Oh ! m'auriez-vous trahie ? Que me voulez-vous ? où suis-je ? pourquoi m'amener ici ?

GUITTA.

Je vous en conjure, pardonnez.

LADY BYRON.

Pardonner !... Quoi donc ?

GUITTA.

Je vous ai trompée.

LADY BYRON.

Vous m'effrayez.

GUITTA.

C'est pour votre bonheur.

LADY BYRON.

Comment ?

GUITTA.

Il vous aime, il vous regrette, il veut vous voir.

LADY BYRON.

Que dites-vous ?

GUITTA.

Je sais tout !... n'avais-je pas vu votre tristesse dans ces jours où je cherchais à vous distraire de vos souffrances ? Ah ! mon cœur ne s'y était pas trompé ! la plus grande de vos douleurs venait de l'âme !... Vous aviez été pour moi si douce et si bonne !... jugez de ma joie quand j'ai su que celui que vous regrettiez vous aimait encore en secret, autant au moins qu'il était aimé !

BYRON, caché.

Qu'entends-je ! et c'est Guitta !...

GUITTA.

Que tous ses désirs étaient de vous revoir.

LADY BYRON.

Jamais !

GUITTA.

D'implorer un pardon que vous ne pouvez pas refuser.

LADY BYRON.

Qui donc vous a donné le droit de me parler ainsi ?

GUITTA.

Votre malheur !... Vous souffrez ? un autre aussi souffre loin de vous !... Rapprocher deux cœurs malheureux par l'absence, voilà ce que la pauvre Guitta veut essayer. Je ne suis qu'une fille obscure, je le sais ; mais moi aussi j'aime ! et si celui que mon cœur a choisi était séparé de moi, ah ! je bénirais la main qui nous réunirait !

BYRON, à part.

Quel étrange mystère !... De qui donc parle-t-elle ?

LADY BYRON.

Écoutez-moi : Guitta, je vous dois beaucoup ; vous m'avez sauvée d'un péril, et vos soins affectueux ont touché mon cœur !... Je m'étais imposé la loi d'y renfermer à jamais le funeste secret de mes souffrances ; j'ignore comment je l'ai trahi, mais vous seule au monde saurez que je quittai mystérieusement la retraite où j'ai pleuré, solitaire, pendant huit années ! Les lettres de l'homme qui m'offensa si cruellement parlaient de repentir, j'avais résisté longtemps... je cédai enfin... je partis... Qu'ai-je vu pendant mon séjour à Venise ? Ah ! sachez aussi, Guitta, que, trop convaincue de ses torts, je m'éloignerai sans le revoir et sans pardonner !...

GUITTA.

Oh ! non, madame !... Cette vie solitaire que vous avez menée, ce voyage que vous avez fait, cette voix qui se trouble en parlant de lui, tout me dit que vous l'aimez encore !... Ah ! vous pardonnerez !... je le vois dans vos yeux. Il faut qu'il vienne !... où est-il donc ?... pourquoi ne se montre-t-il pas ? il faut que je le trouve et que je l'amène !...

(Elle sort par la porte à droite du fond, et Byron paraît en scène.)

LADY BYRON, le voyant.

C'est lui !

BYRON, à lady Byron.

Vous ici ! vous !

LADY BYRON, avec joie.

Byron !...

BYRON.

Mais ces reproches cruels, ces mots d'offenses, de torts impardonnables ?

LADY BYRON.

Puis-je m'en souvenir en sa présence ?

BYRON.

Vous pardonnez ?

LADY BYRON.

J'oublie.

BYRON.

Et vous aimez celui que vous avez repoussé si longtemps ?

LADY BYRON.

Son pays le rappelle ; sa compagne l'est venue chercher !... Renoncera-t-il à tout autre intérêt, à toute autre espérance ? la suivra-t-il à Londres ?

BYRON.

Je le jure !

LADY BYRON, lui tendant la main.

A vous, Byron !... et pour toujours !

GUITTA, qui est revenue, et s'avançant entre eux.

Qu'entends-je ?... lui !... vous !

LADY BYRON.

Qu'avez-vous, Guitta ?

BYRON.

Tout est découvert.

GUITTA.

Mais cela n'est pas !... cela ne peut être !

BYRON, troublé.

Guitta !...

GUITTA, avec égarement.

Ma raison m'a-t-elle abandonnée ? je ne comprends rien !... je ne vois plus rien !... (*A Byron.*) Pourquoi êtes-vous là ? qu'y faites-vous ? (*A lady Byron.*) Cet homme que vous aimiez, que vous cherchiez, qui est votre époux, le père de votre enfant, où est-il ?

LADY BYRON.

C'est lui !... Ne le saviez-vous pas ?

GUITTA.

Quoi !... cette femme qu'il adorait encore, malgré sa cruauté et ses dédains ?...

LADY BYRON.

C'était moi !

GUITTA, poussant un cri.

Oh !... mais cela n'est pas vrai !... cela n'est pas possible !... (*Elle tire son stylet de sa ceinture.*) Dites que cela n'est pas vrai !...

BYRON, lui arrachant le stylet.

Guitta !... malheureuse !... qu'allez-vous faire ?

GUITTA, revenant à elle.

Ah !... je vois tout maintenant ! j'ai été indignement trompée !... Oh ! c'est infâme !

BYRON.

Guitta !...

GUITTA.

Je te répète que c'est infâme !... Mais ne crains rien !... C'est la mère de ton enfant !... tu l'aimes !... mon Dieu !... il l'aime !... Allons, il n'y a que moi de trop ici !...

LADY BYRON.

Quel égarement !...

GUITTA.

Mylord... la pauvre Guitta vous pardonne !... adieu !..

(Elle sort en désordre.)

BYRON, faisant quelques pas pour la suivre.

Oh !... je ne souffrirai point...

LADY BYRON, d'un ton de reproche.

Ah !... mylord !...

BYRON, à part, s'arrêtant.

Que faire ?

SCÈNE XV.

LE COMTE OROBONI, BYRON, LADY BYRON, CONJURÉS ITALIENS.

LE COMTE.

Byron, nous accourons vers vous ; il faut agir.

BYRON.

A présent ?... non, non !... (*Allant vers lady Byron.*) Plus de combats ! plus de glorieux projets !...

LE COMTE.

Qu'entends-je ?... Tout est perdu, peut-être, si nous tardons ! Votre secours, vos conseils, votre bras à l'instant même.

BYRON.

Ah ! ce que j'ai tant souhaité !... Mais dans quel moment, grand Dieu !

LADY BYRON, avec effroi.

Byron, qu'arrive-t-il encore ?

BYRON.

Que le ciel soit maudit pour exaucer ainsi mes vœux ! Mais il ne m'aura pas vaincu !... (*Au comte.*) Le signal est-il donné ?

LE COMTE, indiquant un conjuré.

Mescantini doit sonner le tocsin à l'église de Saint-Marc.

BYRON.

Qu'il parte !... Et vous, messieurs, dispersez-vous !... chacun à son poste ! Moi, partout !... Le lieu de réunion : le vaisseau *l'Hercule*, mouillé dans le port ; le mot d'ordre pour y entrer : ma devise, *Crede Byron !* le mot de ralliement pour combattre : *Liberté !...*

TOUS, à demi-voix.

Liberté !... liberté !...

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, LE COMTE, TRELAWNEY, BYRON, LADY BYRON, LA FOULE.

TRELAWNEY.

Liberté ?... Savez-vous ce que c'est que la liberté dans ce pays, et ce que produit ce mot ?... Dix mille baïonnettes étrangères cernent le palais où vous avez osé le prononcer.

TOUS.

Ciel !...

BYRON, avec une ironie amère.

Bien !... Il en devait être ainsi, messieurs ! Votre cause était celle de l'honneur : vous n'aviez pour vous que le courage et la vertu !... pourquoi donc auriez-vous réussi ?

LADY BYRON, à part.

Toujours mêlé à des complots !

LA COMTESSE, entrant avec la foule des conviés du bal.

Comte, vous le savez sans doute, des soldats entourent le palais, je crains de deviner...

LE COMTE.

J'ai fait mon devoir.

LA COMTESSE.

Et je connais le mien !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, SENNEVILLE.

SENNEVILLE.

Margarita Cogni vient de se précipiter du haut de la terrasse dans les eaux du canal.

BYRON, courant vers le fond.

Juste ciel !...

TRELAWNEY, à Senneville.

Et vous ne vous y êtes pas jeté après elle ?

SENNEVILLE.

Je ne sais pas nager.

BYRON.

A moi, Trelawney !... il faut la sauver à tout prix.

(Au moment où ils vont pour sortir, toutes les issues se garnissent de soldats autrichiens ; on entend au dehors un roulement de tambours.)

UN OFFICIER.

Qui que ce soit ne sortira d'ici.

TRELAWNEY.

C'est ce qu'il faudra voir !... (*Il donne un croc en jambe à un soldat, en bouscule un autre et s'échappe en criant :*) Ne craignez rien mylord, je vais sauver Guitta.

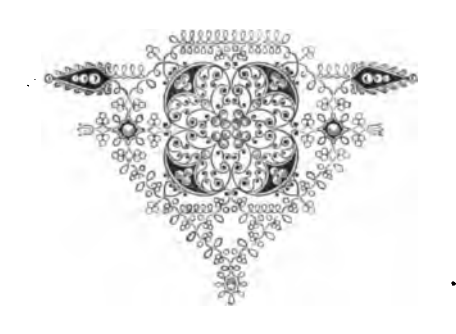
L'OFFICIER.

J'ai reçu l'ordre d'arrêter le comte Oroboni et tous les Italiens ici présents : lord Byron, en sa qualité d'Anglais, sera libre demain.

LORD BYRON.

Je remercie les canons de la flotte anglaise ! Il est dommage que la justice n'ait pas, pour se faire entendre, une voix aussi puissante que la leur.

(Consternation générale. La toile tombe.)



ACTE TROISIÈME.

Même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

TRELAWNEY, debout; LA COMTESSE, assise près de Guitta, GUITTA, sur le divan.

GUITTA, triste et pensive.

C'était sa femme!

LA COMTESSE.

N'y pense plus, Guitta!... Le Ciel, que tu pries chaque matin avec tant de ferveur, viendra à ton secours : il effacera ce cruel souvenir.

GUITTA.

Oui, je veux l'oublier!... Mais, Trelawney, pourquoi m'avoir sauvée?

TRELAWNEY.

Voilà une une jolie question!... Une armée entière n'aurait pas réussi à m'en empêcher.

GUITTA.

Depuis hier que s'est-il donc passé ici?

LA COMTESSE.

Les troupes étrangères ont cerné le palais au milieu du bal, le reste de la nuit s'est passé à interroger dans l'ombre et le mystère tous ceux qui étaient ici; quelques-uns déjà ont été relâchés; mais le comte Oroboni et ses amis les plus intimes sont encore renfermés dans une salle du palais, où personne ne peut pénétrer. J'ai lieu d'espérer pourtant qu'il n'y a contre eux aucune preuve, et que bientôt ils seront rendus à leurs familles.

TRELAWNEY, à part.

Plaise à Dieu!

LA COMTESSE.

Ah! il faut fuir l'Italie... Nous partirons, nous irons en France, dès que le comte sera libre. Je t'emmènerai, Guitta; c'est convenu... avec lui!... N'est-il pas vrai que tu viendras?

GUITTA, rêveuse et distraite, prend vivement la main de la comtesse.

Oh!... Il est impossible que cette froide Anglaise l'ait jamais aimé comme moi!... Il me regrettera, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Ne parlons plus de lui. (*A Trelawney.*) Avez-vous vu M. de Senneville?

TRELAWNEY.

Je l'attends : nous avons un rendez-vous... Eh! tenez, le voici.

SCÈNE II.

TRELAWNEY, SENNEVILLE, LA COMTESSE, GUITTA.

LA COMTESSE.

Approchez, monsieur : on dit que vous vous préparez à partir.

SENNEVILLE.

Dès que j'aurai causé quelques instants avec monsieur, s'il me reste, après cela, quelques conversations à faire, ce sera hors de ce pays.

LA COMTESSE, le tirant à l'écart.

Si je réclamais de vous un grand service?

SENNEVILLE.

Vous savez, madame, qu'un mot de vous eût empêché mon départ!...

LA COMTESSE.

Si je vous priais de protéger notre fuite?

SENNEVILLE.

Vous reviendriez en France?... vous!... Oh! madame, ma vie est à votre disposition!... si toutefois monsieur n'en a pas disposé dans un moment.

LA COMTESSE.

Que signifie cela?

TRELAWNEY.

Rien, madame!... une querelle d'enfant!... mais cela peut se remettre. (*A Senneville.*) Jeune homme, c'est sans doute votre première affaire, et vous tenez à montrer votre courage; c'est fort bien!... Moi, je n'ai pas les mêmes motifs, et d'ailleurs de graves intérêts demandent tout mon temps. Écoutez donc: nous sommes aujourd'hui au 22 mars 1823; le 22 mars 1825 je serai à Paris, nous nous reverrons, et si votre colère dure encore, nous pourrons reprendre la conversation au point où nous la laissons aujourd'hui. Touchez là!...

SENNEVILLE.

Soit, monsieur!... (*A part.*) Un voyage avec elle! Quel bonheur!

LA COMTESSE.

Viens, Guitta!... Monsieur de Senneville, donnez-moi la main; je vais vous expliquer ce que j'attends de votre obligeance: il faut quitter ce pays le plus tôt possible.

(Elles rentrent par la porte du premier plan, à gauche de l'acteur.)

SCÈNE III.

TRELAWNEY seul, puis BYRON.

TRELAWNEY.

Oui, moi aussi, je dois quitter ce pays!... mais seul!... quand j'espérais partir avec Byron!... Enfin, il est heureux! .. il le croit!... Je n'ai donc rien à regretter!... C'est lui que j'aperçois... Comme il est rêveur!... Il ne me voit même pas!... Ne l'interrompons point: attendons!...

(Il se tient à l'écart.)

BYRON, sur le devant, sans voir Trelawney.

Je suis heureux!... oui, certainement!... Me voici arrivé au but de mes désirs... je suis heureux!... Mon âme avait parcouru tous les chemins de la vie pour chercher le bonheur; et nulle part il ne s'est rencontré sur ma route!... Peut-être n'est-il en effet que dans ces voies longtemps fréquentées où jusqu'à présent j'avais dédaigné de marcher? Peut-être la longue expérience acquise avant nous vaut-elle mieux que cette ardente impatience dont l'agitation a fatigué ma vie? Oui... maintenant enfin le repos!... Ces projets de délivrance formés pour l'Italie, il y faut renoncer!... De ce côté, tout est fini!... La pauvre Guitta... Ah! chassons cette idée!... Sa résolution de partir avec la comtesse, sa résignation, me rendent le calme après lequel je soupire!... Ma femme, ma compagne, celle qui porte mon nom, est ici... Bientôt je vais revoir mon Ada, mon enfant!...

TRELAWNEY, s'avançant.

Je ne sais pas en vérité si l'ancien ami d'un ex-mauvais-sujet peut oser saluer encore, même avec la plus profonde vénération, un si respectable père de famille.

BYRON, souriant.

Ah! te voilà, mon joyeux compagnon!

TRELAWNEY.

Joyeux, oui!.... mais votre compagnon, non.... Vous entrez dans les voies de la sagesse; du diable si je saurais vous suivre dans ce chemin-là!

BYRON.

Ne faut-il pas enfin quitter le métier de jeune homme, et céder la place à d'autres?

TRELAWNEY.

Où avez-vous vu, s'il vous plaît, qu'on cède une bonne place sans se faire prier?... Quant à moi, j'imite nos hommes d'état: je garde la mienne le plus long temps possible!... et, afin d'occuper mes beaux jours, je vais les risquer pour la délivrance de la Grèce.

BYRON.

J'ai souvent pensé, depuis 1814, que le monde n'est digne ni de la peine qu'on prend pour le conquérir, ni du regret qu'on éprouve à le quitter.

TRELAWNEY, avec ironie.

Oh! sûrement!... il vaut bien mieux vivre en honnête bourgeois, respirer à l'aise dans le large fauteuil de son grand-père, en s'occupant des réparations à faire dans son vieux château!... On a encore, pour se divertir, les assemblées du comté; puis parfois, mais rarement, de peur de trop prendre le goût de la dissipation, on peut se donner le plaisir d'une chasse au renard; et toute l'année, par exemple, on a celui de haïr ses voisins et de médire de l'espèce humaine.

BYRON, souriant à moitié.

Veux-tu te taire, Trelawney?... Je te dis que je suis heureux!... Fatigué de cette vie errante, sans repos, sans considération, qui a rempli mon âme d'amertume; lassé de ces amours qui n'apportent avec eux que trouble et regret, je veux trouver le bonheur dans des liens formés par l'estime, dans le calme, dans la paix...

TRELAWNEY.

Que je vous souhaite, avec le paradis à la fin de vos

jours. Moi, qui ne suis pas si sage, je vais tâcher de m'amuser encore, et si votre grâce veut laisser à ma disposition le bâtiment qui devait nous conduire en Grèce, j'irai tenter seul...

BYRON, vivement.

Ne parle pas de cela, Trelawney!... La Grèce!.... Ah! je devais courir aussi vers ce noble pays, dont le peuple secoue ses fers, dans l'espoir de les rompre!.. Je devais l'aider à briser un joug odieux!... Là, j'aurais pu donner asile à la liberté qu'on voudrait bannir du monde!.. A cette liberté, tant appelée, tant souhaitée des peuples, j'aurais offert ou ma mort ou ma gloire!.. C'était un noble projet!... Mais non, non!.. Cette gloire eût été comme les autres illusions, trompeuse et cruelle!... Qu'importe qu'un nom de plus surnage dans les siècles à venir? J'y ai renoncé!... Va, mon ami, pars, dispose de tout!... Mais, par grâce, ne m'en parle plus!... Je te l'ai dit : mes adieux à la renommée, au génie, à la gloire, sont sans retour!... Exécute seul les plans que nous avions formés ensemble; conduis ces soldats qui m'attendent; ne laisse pas connaître tous les desseins qui m'avaient occupé!... Pour gouverner les hommes, il ne faut pas devancer leurs idées, mais les suivre!... Va, adieu!.. Ne reste pas plus longtemps ici : ta présence me rappelle tout ce que je veux oublier!... Je ne te parle pas de moi!... Tu le sais, nous l'avons souvent répété, on est heureux ou malheureux dans ce monde par des choses qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire... Mais, cette fois du moins, si le bonheur ne me trouve pas, ce ne sera pas faute d'être resté tranquille pour l'attendre.

TRELAWNEY.

Voilà une si grande sagesse, que j'ai peur que ce ne soit une folie!... Mais je me tais!.,. Ces choses-là ne sont pas de mon ressort!... Et maintenant donc, adieu!... Que je serre encore cette main, Byron!..,. Le monde un jour saura tout le génie du grand poëte; moi seul, peut-être, j'aurai su toute l'âme du meilleur des hommes!... Adieu!...

(Il détourne la tête et essuie une larme.)

BYRON, lui serrant la main.

Trelawney!... mon ami!...

TRELAWNEY.

C'est la première!... Elle me fait mal!... Allons, je partirai aujourd'hui même!... J'ai besoin de quelques coups de canon pour effacer cela!... Adieu!...

SCÈNE IV.

BYRON, seul.

C'était un ami!... Et combien peu en trouve-t-on dans la vie!... Mais ce sacrifice encore à lady Byron, à elle, à son repos, à son bonheur!... J'ai tout promis!... Son amour me tiendra lieu de tout!... Qui vient?... Ah! c'est Guitta!...

SCÈNE V.

BYRON, GUITTA.

GUITTA, pâle et languissante.

Oh! ne vous éloignez pas, mylord!... Ce n'est plus cette femme qui s'emportait au moindre soupçon, se désespérait à la moindre inquiétude; c'est une pauvre fille qui vient en tremblant dire à celui qui l'aima un triste et dernier adieu.

BYRON.

Vous voir ainsi m'afflige, Guitta.

GUITTA.

Ne craignez pas mes reproches!... Non! tout est fini pour la malheureuse Guitta!... Elle a eu de beaux jours!... Ils ont été courts, il est vrai; mais ils composeront toute sa vie!... Ceux qui les ont précédés ne comptent plus pour elle!... Ceux qui suivront seront employés à s'en souvenir, à repasser dans son esprit tous les instants où elle vous a vu, toutes les paroles qu'elle vous a entendu dire!... Il y a, voyez-vous, des mots qui sont restés là... une voix qui retentit encore dans mon cœur, dans ma pensée!... Vous rappelez-vous quand vous disiez : Guitta, je t'aime!... Eh bien! je les entends encore, ces mots!... C'est la même voix, la même inflexion!... Je les garderai avec moi pendant que vous les direz à une autre!.... Ils demeureront là!... Je sais bien que c'est une illusion..., mais elle durera plus que mon bonheur.

BYRON, à lui-même.

J'étais préparé à des reproches; mais cette douleur tranquille et profonde, je ne puis la supporter.

GUITTA.

Pourquoi détourner les yeux?... Craignez-vous donc de me regarder?... Oh! ne me haïssez pas, du moins!

BYRON, ému.

Te haïr, ma pauvre enfant!...

GUITTA.

Non.... Cette voix, elle est douce, elle est émue comme celle que je crois entendre sans cesse, et qui disait : je t'aime!... Oh!... Nolly, Nolly, si tu pouvais le dire encore une fois, il me semble que je mourrais contente!...

BYRON.

Ah!...

GUITTA.

Une seule fois encore dis-moi : je t'aime!...

BYRON.

Pourquoi le ciel m'envoie-t-il de pareilles épreuves?... Guitta, Guitta, il faut partir!... car je mentirais, je serais faux et trompeur, si je refusais de te dire : je t'aime! Mais va-t'en!... Pars!... pars à l'instant.

GUITTA.

Ah! je n'envie rien à personne maintenant!... ne me cache pas cette expression de tendresse et de douleur que je vois malgré toi sur ton visage!... O mon Dieu!... cette pauvre fille a donc le pouvoir de donner du bonheur ou des regrets à cet homme si supérieur à elle, si supérieur à tous!... car ils t'admirent, ils t'envient!... et moi je t'aime!... mais ce n'est pas assez pour payer un regret de ton cœur!. . que puis-je donc faire encore?

BYRON.

Guitta, tu m'as aimé d'un amour vrai, tendre, sincère... Va, mon enfant, c'est beaucoup!... c'est tout!

GUITTA.

Écoute!... Pour un bonheur comme celui d'être aimé de toi, il faut un dévouement que rien ne puisse égaler.

BYRON.

Que veux-tu dire?

GUITTA.

Je t'ai aimé!... et quelle femme n'en eût fait autant? mais tu me connais; tu sais combien Guitta était fière et jalouse!... eh bien! cette jalousie, qui brûle mon cœur, je la renfermerai; ces paroles d'amour qui s'échappent de mes lèvres quand je te vois, je les retiendrai! Mes yeux se détourneront de tes yeux; ma main ne cherchera plus ta main; je resterai là, près de toi, froide, insensible, comme le marbre de nos statues!... mais je serai là... tu permettras que je reste!

BYRON.

Toi, Guitta?...

GUITTA.

Oh! ne t'effraie pas!... Guitta ne sera plus que la pauvre fille qui a soigné lady Byron.

BYRON.

Quoi!... tu voudrais...

GUITTA.

Si tu partais sans moi, j'ignorerais toujours si tu es heureux! Oh! laisse-moi te suivre, mais comme une esclave!... cachée dans un coin de ta maison, je te verrai... quelquefois de loin!... je saurai que tu es là... les mers ne nous sépareront pas!... je pourrai encore entendre ta voix.

BYRON.

Ah! ne pense pas à cela!... ce que tu veux est impossible.

GUITTA.

Mais... je l'aimerai aussi, elle!... je la servirai!... je la verrai t'aimer, et je ne dirai rien!... Alors, elle ne croira pas à mon amour!... tout le monde l'oubliera... excepté moi!... Je resterai calme!.. aucun regard, quelque attentif qu'il soit, ne pourra deviner ce qui se passera là!... Je te verrai près d'elle... lui parler d'amour... et mes yeux resteront secs!... tu pourras devant moi la presser sur ton cœur... et elle ne me verra point pâlir!... A présent, crois-tu que je t'aime?

BYRON.

Je n'en doutais pas!

GUITTA.

Va, c'est quelque chose d'être aimé ainsi!... Sur qui aurais-tu les mêmes droits, le même empire? qui te donnerait ainsi plus que sa vie?

BYRON.

Au nom du ciel! arrête!... je ne veux pas t'entendre, je ne le peux pas!... c'est moi, moi qui te supplie, Guitta, de ne point parler ainsi!

GUITTA, avec joie.

Je te fléchirais donc?...

BYRON, à lui-même et marchant vivement.

Ah!... le passé laisserait-il des traces ineffaçables? et trouverai-je dans mes anciennes erreurs d'invincibles obstacles à mes projets à venir?

GUITTA.

Que dit-il?

BYRON.

Non, non!... mon âme s'indigne de sa propre fai-

blesse !... tous ces liens qui m'enchaînent, j'aurai le courage de les rompre ! Écoutez, Guitta !

GUITTA.

Dieu !... comme vous voilà maintenant froid et sévère !

BYRON, avec amertume.

Cet amour que vous exprimez, cette exaltation si vive, un jour aussi, comme les autres illusions, ils périraient par le dégoût et l'ennui !... Ne vaut-il pas mieux briser la feuille éclatante que la voir s'effeuiller et se flétrir ?... Partez, Guitta !... partez !... c'est un dernier adieu !

GUITTA.

Quel changement dans l'expression de vos traits !... Que s'est-il donc passé ?

BYRON.

Pauvre enfant !...

GUITTA va se placer sur le divan et pleure.

Mon cœur n'y peut rien comprendre !

SCÈNE VI.

BYRON, LA COMTESSE, GUITTA.

LA COMTESSE.

Que vois-je ?... Guitta ici !... près de vous !...

BYRON.

Pour la dernière fois.

LA COMTESSE.

Je viens, mylord, solliciter votre complaisance.

BYRON.

Parlez, madame.

LA COMTESSE.

Les agents de l'autorité se disposent à s'éloigner : on assure qu'aucune preuve ne permet d'attenter plus longtemps à la liberté d'Oroboni et de ses amis, et j'ai conçu un projet que vous seul pouvez rendre exécutable, au milieu de la surveillance qui poursuivra toutes les démarches d'Oroboni.

BYRON.

Comment cela ? veuillez vous expliquer.

LA COMTESSE.

Je veux arracher mon mari aux périls, en l'emmenant en France. M. de Senneville m'accordera le passeport demandé pour lui-même ; et, pendant que la foule qui cherche à vous voir remplira ce palais, nous pourrons échapper, je l'espère, à la vigilance soupçonneuse qui nous entoure. Une occasion semblable ne se retrouverait peut-être jamais !... Y consentez-vous ?

BYRON.

Ah !... si vous hésitiez un instant à le croire, je ne vous le pardonnerais pas !... Allons ! que ce talent poétique, qui n'a rien pu pour mon bonheur, serve du moins au salut d'un proscrit !... Disposez de moi, de mes actions !... et puissent des jours heureux luire pour vous sur les terres de France !...

LA COMTESSE.

Viens, Guitta !... Nous nous reverrons, mylord !...

GUITTA.

Allons, madame, venez... Un moment encore, et peut-être je n'aurais plus la force de partir !... Adieu, mylord !...

SCÈNE VII.

BYRON, seul.

Ah ! jamais mon front n'avait pâli !... jamais mon cœur n'avait connu la crainte !... et maintenant je tremble !... Il semble que ma destinée va s'accomplir !... qu'il y a quelque chose de décisif et d'irrévocable dans cette journée !... Pourtant, tout ce qu'elle avait de cruel n'est-il pas fini ?... tous les sacrifices ne sont-ils pas faits ? Ne vois-je pas venir à moi pour toujours celle qui est le prix de tous ces sacrifices, celle que j'ai regrettée huit années, celle qui va me donner enfin des jours paisibles, purs et heureux ?...

SCÈNE VIII.

LADY BYRON, BYRON.

BYRON, affectueux et tendre.

Ah !... vous voici ! il me semble que je suis revenu à ce jour où miss Milbanck daigna écouter les vœux de Byron.

LADY BYRON, froide, contrainte, et tenant un journal dans la main.

Dix années se sont passées depuis, mylord, et cependant il est aussi toujours présent à sa mémoire !... Si peu de beaux jours ont lui pour elle, qu'il ne s'est pas effacé ce jour qu'elle n'ose nommer heureux... ou malheureux.

BYRON.

Ah !... dites heureux !

LADY BYRON.

Hélas !...

BYRON.

Ce jour où la main de ma compagne chérie tremblait dans la mienne. (*Il lui prend la main.*) Ah !... je le vois avec joie, cette bague n'a pas quitté votre main !... cette bague, vous en souvient-il ? c'était celle de ma mère !... elle était perdue depuis des années, elle se retrouva miraculeusement la veille de notre mariage !... je crus y voir un présage de bonheur.

LADY BYRON.

Le mariage de votre mère n'avait pas été heureux !... et cette bague était destinée à devenir le sceau d'une alliance plus malheureuse encore.

BYRON.

Ne dites pas cela !... quittez ce ton froid et sévère !... hier vos regards étaient plus doux !... regarde-moi comme hier !...

LADY BYRON.

Hier j'ai cru à vos paroles.

BYRON.

Pourquoi douteriez-vous aujourd'hui ?

LADY BYRON.

Parce qu'elles sont fausses et trompeuses.

BYRON.

Vous ne le croyez pas !

LADY BYRON.

J'en ai la preuve.

BYRON.

Vous ?

LADY BYRON.

Moi !

BYRON.

C'est impossible !

LADY BYRON, lui présentant un journal.

Tenez, la voici !... regardez !

BYRON.

Dieu !...

LADY BYRON.

Faut-il que je vous les lise moi-même ces vers qui vont instruire l'Europe entière de vos vrais sentiments pour moi ?

BYRON, à lui-même.

Malheureux !... et j'avais oublié !... Ah ! tout est fini !

LADY BYRON.

Déjà ces imprécations de votre haine étaient lues en tous lieux, pendant que vous m'assuriez ici de votre amour.

BYRON.

Le ciel m'a puni, et par mes propres mains !

LADY BYRON.

Je ne répondrai pas à ces odieuses calomnies !... mais vous voyez maintenant ce que pouvaient être pour moi les trompeuses paroles qui cherchaient à me convaincre, moi... qui venais de lire le fond de votre pensée.

BYRON.

Ah ! ce n'est pas le fond de ma pensée !... la violence même de ces reproches atteste le désespoir qui m'égarait.

LADY BYRON, très-froide.

Rien de plus, milord !... quand mon cœur a trouvé dans la plus intime et la plus chère de ses affections l'ennemi le plus impitoyable, il lui doit être permis de se fermer à jamais.

BYRON.

Il est donc vrai !... le passé a détruit pour toujours les espérances de l'avenir ! le retour vers ce que j'ai perdu est devenu impossible ?...

LADY BYRON.

Cependant, milord, hier j'ai promis... je tiendrai toutes mes promesses !... mon oubli du passé imposera au monde un semblable oubli... vous reprendrez le rang qui vous est dû... vous retrouverez votre fille... qui n'avait appris qu'à vous pleurer... et vous n'entendrez pas un reproche de celle qu'une destinée cruelle nomma votre femme.

BYRON, amèrement.

Ah ! sans doute !... je la verrai soumise et résignée, n'est-ce pas ?

LADY BYRON.

Soumise et résignée.

BYRON.

Sans souvenir d'amour, n'est-il pas vrai ?

LADY BYRON.

Sans souvenir de haine ni d'amour.

BYRON.

Ne comptant pas sur le bonheur ?

LADY BYRON.

Ne l'espérant plus que dans le ciel.

BYRON.

N'aimant rien sur la terre ?

LADY BYRON.

Il me reste encore mon enfant!

BYRON, accablé.

Ah!...

LADY BYRON, à part.

Mon cœur est brisé!... sortons!... (*Haut.*) Milord!... j'attendrai vos ordres!...

(Elle sort avec quelque émotion par la porte du premier plan à droite.)

SCÈNE IX.

BYRON, seul.

Bien!... voilà le dernier arrêt que me réservait le Ciel!... Mon Dieu, tu sais si cette résignation désespérante ne serait pas pour mon âme une éternelle torture!... Ah! il est temps que ce cœur se glace, puisqu'il a cessé d'émouvoir le cœur qu'il a voulu toucher!... Terrible et irrévocable destinée, tu n'admets donc point de pardon?... je périrai en luttant contre tes décrets! (*Son visage s'anime, il semble prendre une soudaine résolution.*) Mais je ne périrai pas tout entier!... il restera quelque chose de moi!... et, jusqu'à ma mort même, rien n'aura été inutile et sans fruit!... Allons, derrière moi la route est fermée!... en avant donc!... maintenant tout est décidé!... (*Il écrit sur des tablettes.*) Williams!... (*Le valet de chambre entre.*) Ces tablettes à Trelawney, et qu'on ne perde pas un instant!... (*Williams sort.*) Mon avenir est fixé!...

SCÈNE X.

BYRON, LA COMTESSE, FOULE qui arrive et se grossit peu à peu, en se tenant dans le fond, puis SENNEVILLE.

LA COMTESSE.

Milord!... j'ai mis votre obligeance à profit.

BYRON.

Vous avez bien fait!... (*Bas.*) Et tout est préparé?

LA COMTESSE, bas.

Tout!... je n'attends plus que la liberté de mon époux : au milieu de cette foule, nous passerons inaperçus.

BYRON, bas.

Comptez sur moi!... (*A la foule.*) Vénitiens hospitaliers, qui avez adouci l'amertume de mes chagrins, venez recevoir les adieux de Byron!... mais ce n'est point pour son ingrate et froide patrie qu'il va quitter ces doux climats.

LA COMTESSE.

Comment?

BYRON.

Le sort en est jeté!... c'est à la vieille Europe que j'adresse aujourd'hui ce solennel adieu!... Approchez tous, et écoutez ces vers, les derniers que ce beau ciel m'inspira :

Je suis né sur un sol où l'homme est fier de naître,
La haine m'a proscrit, je pars!... Un jour peut-être
On y viendra chercher l'empreinte de mes pas...
Terre de mes aïeux, je ne te maudis pas!
Mais que mon cœur se glace avant que je t'oublie,
Pays aimé du ciel, noble et belle Italie!...
Que j'ai versé de pleurs sur ta captivité,
Vieux berceau de la gloire et de la liberté!
Ah! des grands souvenirs mère auguste et féconde,
Ton histoire fatale est l'histoire du monde :
La liberté se lève, elle règne!... Sa voix
Éveille un peuple enfant et fait tonner ses droits!
Bientôt son sceptre tombe aux mains de la victoire;
L'univers ébranlé frémit!... Et quand la gloire
A prodigué le sang et l'or des nations,
Les vices, les besoins et les corruptions,
De la gloire, à leur tour, dévorent l'héritage;
Puis derrière eux se dresse et grandit l'esclavage!...

Ah! de tes fers tu secoueras l'affront,
Reine de la beauté, reine de l'harmonie;
Dans tes champs consolés les héros renaîtront,
Et ta couronne rajeunie
D'un immortel éclat brillera sur ton front!

Et toi, Venise, adieu!... Sur cette mer tranquille,
Debout, comme un vaisseau sur son ancre immobile,
Tu m'apparais!... Hélas, des joyeuses chansons
Le Rialto muet n'entend plus les doux sons!
Sur ta tête ont passé treize siècles de gloire;
Qu'en reste-t-il? A peine un feuillet pour l'histoire.
Mais les rauques accents des esclaves du Nord
Réveilleront un jour ton vieux lion qui dort!...
Et lorsque, demandant du sang au lieu de larmes,
Ses longs rugissements t'appelleront aux armes,
Pour d'autres opprimés mort en d'autres climats,
Au fond de mon cercueil je ne l'entendrai pas!
De mon dernier adieu souviens-toi donc, Venise!
On ne doit point pleurer sur sa chaîne, on la brise!...

(La foule témoigne par des acclamations les sentiments que lui inspirent les vers de Byron.)

LA COMTESSE.

Quels nobles accents!... pourquoi donc y mêler des

pressentiments si funestes?... Nous nous reverrons dans des temps plus heureux.

BYRON.

Quelque chose me dit que je ne reviendrai pas de la patrie d'Homère et de Thémistocle !

SENNEVILLE, entrant, à demi-voix à la comtesse.

Tout est prêt pour votre départ.

LA COMTESSE, bas.

Attendons mon mari!... Je sais que les interrogatoires sont terminés; il va m'être rendu !... Et, tenez, les soldats qui sortent du palais.

SCÈNE XI.

GUITTA, BYRON, TRELAWNEY, LA COMTESSE, SENNEVILLE.

BYRON.

Te voilà, mon ami!... Que vois-je?. . Guitta !

TRELAWNEY.

Oui, milord, quand vos tablettes m'ont été remises, dans ma joie, je n'ai pu lui cacher que vous veniez en Grèce pour combattre avec nous !

GUITTA.

Et Guitta s'est souvenue du page de *Lara*; la voici, Byron !... à tes côtés !... toujours et partout.

BYRON.

Chère Guitta !

TRELAWNEY.

Le bâtiment n'attend plus pour mettre à la voile que la présence de lord Byron.

LA COMTESSE.

Mais que vois-je?

BYRON.

O ciel!...

(Des soldats autrichiens arrivent et se rangent dans le fond en écartant la foule qui garnit les côtés.)

SCÈNE XII.

TRELAWNEY, BYRON, LE COMTE, LA COMTESSE, M. DE SENNEVILLE, GUITTA, CONJURÉS, SOLDATS AUTRICHIENS.

LA COMTESSE, allant vers son mari.

Ils disaient que tu allais être libre !... les misérables m'ont trompée!...

LE COMTE.

Ils ont craint tes démarches et tes prières.

LA COMTESSE.

Ils disaient qu'il n'y avait pas de preuves !

LE COMTE.

Ne suffit-il pas qu'il y ait un soupçon ?

LA COMTESSE.

Malheureux!...

LE COMTE.

Gloire!... liberté!... patrie!... il ne me reste rien!

LA COMTESSE.

Une femme qui t'aime, Oroboni, qui te suivra, et qui adoucira ta noble captivité.

BYRON.

Et l'avenir qui vous vengera!...

LE COMTE.

Adieu, Byron !... je vais trouver la mort dans les prisons du Spielberg !...

BYRON.

Adieu, Oroboni !... je vais chercher la mort pour la délivrance de la Grèce !...



LÉONTINE,

DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE,

MÊLÉ DE COUPLETS,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 20 MAI 1831.

AVANT-PROPOS.

Le drame qui suit, reçu au Théâtre-Français en novembre 1830, allait entrer en répétition, lorsque mademoiselle Mars et mademoiselle Leverd s'éloignèrent de la scène, l'une pour une année seulement, grâce à Dieu, et l'autre pour toujours. Je me trouvai donc privé tout à coup de mes deux plus brillants interprètes. M. Harel dirigeait alors l'Odéon; il me demanda *Léontine*, je la lui donnai. La pièce fut apprise et répétée à ce théâtre; mais des discussions survenues entre ce directeur et moi me décidèrent à faire repasser les ponts à *Léontine*, qui s'arrêta dans la rue de Chartres pour n'en plus sortir. Madame Albert venait de débuter avec un éclatant succès sur le théâtre du Vaudeville; son jeu pathétique et passionné, la puissance de son regard et de sa voix, l'énergique expression de sa pantomime, tout m'indiquait l'actrice créée pour mon personnage; et plus de cent représentations de ce drame, qui, depuis 1831, est constamment resté au répertoire, me prouvèrent que je ne m'étais pas trompé.

L'histoire des deux pièces que le lecteur trouvera après celle-ci (*le Favori* et *l'Escroc du grand monde*) est, à peu de chose près, celle de *Léontine*. Ces ouvrages, destinés aussi à la Comédie-Française, y auraient été représentés, si les engagements que j'avais pris à cette époque avec l'administration du Vaudeville ne m'avaient contraint de les livrer à ce théâtre. C'est donc seulement à cause de leur destination primitive que je leur donne place aujourd'hui dans ce recueil, qui ne devait contenir que mon répertoire des théâtres royaux; et, bien qu'il m'eût été facile de rendre à ces pièces la physionomie qu'elles avaient d'abord, j'ai cru devoir leur laisser la forme sous laquelle l'indulgence du public les a si souvent applaudies.

Ainsi voilà trois drames, composés pour le Théâtre-Français, qui, grâce à quelques morceaux de chant semés çà et là, ont été joués sur une scène secondaire. Ont-ils, pour cela, mérité de descendre dans l'estime du lecteur? Je ne le pense pas. Il me semble que, pour tout homme sensé, le cadre est peu de chose, le tableau est tout. Si les circonstances ont poussé hors de leur voie naturelle quelques-unes de mes compositions dramatiques, qu'importe le lieu où elles ont été représentées? Depuis quelques années le public s'est aperçu, je crois, que, s'il n'est pas rare de trouver des vaudevilles à la Comédie-Française, il ne serait pas impossible de rencontrer des comédies sur les théâtres de vaudevilles.

LÉONTINE.

PERSONNAGES.

LE COMTE DARCY.
M. DE BELFONDS.
ANDRÉ, jardinier chez madame de Ceroni.
LA MARQUISE DE CERONI.
LÉONTINE.
MARIETTE, femme de chambre de madame de Ceroni.
AMIS, etc.

La scène se passe à Paris dans l'hôtel de madame de Ceroni.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon ouvert sur un salon plus grand. Au lever du rideau, madame de Ceroni est assise près d'une table, à gauche de l'acteur; deux fauteuils, placés à côté l'un de l'autre, sont à droite; portes de chaque côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIETTE, ANDRÉ, MADAME DE CERONI.

MADAME DE CERONI.

Tout est-il prêt?

ANDRÉ.

Les ordres de madame sont remplis : la fête de ce soir sera superbe.

MARIETTE.

J'ai disposé l'appartement comme madame l'avait ordonné; j'ai aussi envoyé Joseph chez M. le comte Darcy; mais il était sorti.

MADAME DE CERONI, à elle-même.

Sorti!... et il n'est pas ici !... Naguère encore, avant que je fusse éveillée, souvent il était venu deux fois!

ANDRÉ.

Madame a-t-elle quelque chose à m'ordonner?

MADAME DE CERONI.

Non.

ANDRÉ, soupirant.

Ah!

MARIETTE.

Eh bien! venez donc, André.

ANDRÉ.

Attendez, mam'zelle Mariette.

MARIETTE.

Vous restez là planté comme un piquet! Madame vous a dit qu'elle n'a pas besoin de vous.

MADAME DE CERONI, qui était restée plongée dans ses réflexions, lève la tête.

Non, non, je n'ai besoin de rien.

ANDRÉ.

C'est que, voyez-vous, c'est moi qui ai besoin de madame.

MADAME DE CERONI.

Ah!

ANDRÉ.

Est-ce que madame est toujours contente de moi?

MADAME DE CERONI.

Sans doute.

ANDRÉ.

Moi aussi, je suis assez content de madame; ce n'est pas là l'embarras.

MADAME DE CERONI.

Eh bien?

ANDRÉ.

J'ai de bons gages.

MARIETTE.

Une place de jardinier dans une maison où l'on n'a affaire qu'à une veuve.

ANDRÉ.

Oui, je devrais être heureux; madame est une bonne maîtresse. Mais je n'ai plus cœur à rien.

MARIETTE, à part.

Je crois deviner.

ANDRÉ.

Madame ne s'est pas aperçue?...

MADAME DE CERONI.

De quoi?

ANDRÉ.

C'est que mon frère, qui est arrivé du pays, m'a dit comme ça : André, tu es tout changé! tu deviens à rien!... Et ça, c'est vrai, je suis miné par le chagrin.

AIR : *Faisons la paix* (Maison du Faubourg).

Ça fait pitié!
Dans mes habitudes tout change;
L' moment des r'pas est oublié;
C'est à pein' si j' dors et si j' mange...
Ça fait pitié!

Ça fait pitié!
Mon visage ici vous l'atteste :
J'ai déjà maigri de moitié,
Par ce qu'on voit jugez du reste...
Ça fait pitié!

MADAME DE CERONI.

Qu'avez-vous?

ANDRÉ.

Ce que j'ai? est-ce que je le sais? Voyez-vous, c'est comme qui dirait une maladie de gens riches; je m'ennuie.

MADAME DE CERONI.

Vous êtes fou! Mais je suis contente de votre service : restez chez moi.

ANDRÉ.

J'y mourrais.

MARIETTE.

Et depuis quand donc êtes-vous ainsi, monsieur André?

ANDRÉ.

Voilà près de deux ans! tout juste depuis le départ de mademoiselle Léontine.

MARIETTE.

Léontine!

MADAME DE CERONI, se levant et allant se placer au milieu.

N'ai-je pas défendu qu'on m'en parlât jamais?

MARIETTE.

Une ingrate qui s'est sauvée de chez madame qui l'avait fait élever comme une princesse.

ANDRÉ.

Oui, et pour suivre un mauvais sujet, dit-on.

MARIETTE.

N'en parlez pas; elle est tout-à-fait perdue.

ANDRÉ.

Hélas!

MADAME DE CERONI.

Et que vous importe? Auriez-vous eu de l'amour pour cette fille?

ANDRÉ.

De l'amour! moi, un pauvre garçon sans éducation! De l'amour pour une jeune demoiselle qui était si savante! qui jouait du piano, qui dansait, il fallait voir! et que madame aurait sûrement mariée à un homme riche.

MADAME DE CERONI.

Oui, j'aurais pu faire quelque chose pour elle : le marquis de Ceroni s'intéressait à cette enfant que, dans une de ses campagnes, il avait trouvée seule, abandonnée sur une grande route à l'âge de quatre ans; il voulut s'en charger.

MARIETTE.

Et après sa mort, madame la marquise la retira de pension pour la garder chez elle.

MADAME DE CERONI.

Elle était coquette et vaine! une figure...

ANDRÉ.

Ah! comme on n'en vit jamais!

MADAME DE CERONI.

Une figure passable; mais dont elle s'occupait sans cesse. Enfin elle partit, et vous n'ignorez pas que bientôt son indigne conduite n'eut plus d'excuses.

MARIETTE.

Il faudrait n'avoir pas de cœur pour y penser encore.

MADAME DE CERONI.

Allons, André, continuez à faire votre ouvrage : je ne comprends pas ce qui pourrait vous en empêcher.

ANDRÉ.

Ni moi non plus! Et pourtant je ne peux plus le

faire. Autrefois, quand je m'éveillais, je me disais : la journée ne se passera pas sans que je voie mademoiselle Léontine, et je sautais gaiement en bas du lit. Quand je travaillais, je la voyais sur la terrasse, arrangeant ses fleurs; de l'antichambre, j'entendais sa voix quand elle chantait en s'accompagnant sur le piano. Quelquefois aussi elle me disait : André, allez me chercher ceci, cela; mais à présent, il me semble que je suis tout seul dans l'hôtel.

MARIETTE, à part.

L'ingrat!

ANDRÉ.

J'ai comme qui dirait un poids, là, qui m'empêche de respirer; je reste deux et trois heures de suite devant cette terrasse, où elle venait dès le matin. Voyez-vous, c'est comme un sort, j'oublie tout devant cette maudite terrasse. Et ne v'là-t-il pas que ces pauvres fleurs meurent l'une après l'autre! elles me tenaient compagnie. Eh bien! le dernier pot de jasmin, je l'ai trouvé tout sec hier : il est mort, et je pourrais bien faire comme le dernier pot de jasmin si je ne retournais pas au pays. Là-dessus, madame veut-elle s'assurer de quelqu'un?

MADAME DE CERONI, à part, tristement.

Où l'amour vrai s'est-il réfugié? (*haut.*) Attendez encore, André : ce n'est pas moi, c'est l'hôtel que vous voulez quitter, n'est-ce pas? Eh bien! nous partirons tous probablement bientôt : il y a un an, mon projet était de quitter Paris et de retourner à Florence, mon beau pays. (*tristement.*) Je suis restée pourtant!

MARIETTE.

Madame la marquise avait changé de projet; nous pensions...

MADAME DE CERONI, vivement.

Quoi? que pensiez-vous?

MARIETTE.

Que madame se fixerait tout-à-fait en France par... un mariage. M. le comte Darcy...

MADAME DE CERONI.

Pourquoi vous occuper de cela? Est-on donc entouré d'espions chez soi?

MARIETTE.

Pardon, madame!

MADAME DE CERONI.

Si je pars pour l'Italie, vous me suivrez, n'est-ce pas, André.

ANDRÉ.

Avec plaisir, madame, ça me remettra peut-être; on dit que les voyages...

MADAME DE CERONI.

Vous aussi, Mariette, je vous emmènerai; mais plus de réflexions!

MARIETTE.

Je suis muette, et je deviens aveugle! (*bas.*) Tout espoir n'est pas perdu; André sera avec nous.

MADAME DE CERONI.

Venez, Mariette; il faut que j'achève ma toilette. Vous, André, dites à Joseph de retourner chez M. Darcy; qu'on lui remette cette boîte, et qu'il sache que je l'attends.

(Madame de Ceroni entre dans sa chambre à droite de l'acteur.)

ANDRÉ.

Oui, madame.

MARIETTE, en sortant.

Adieu, beau Céladon!

SCÈNE II.

ANDRÉ, seul.

Un Céladon!... qu'est-ce que c'est que ça? ça m'a l'air bête en diable?... Mais mam'zelle Mariette vous a dit cela d'un air!... Est-ce qu'elle aurait des idées?... C'est possible... Et c'est une jolie fille que mam'zelle Mariette!... Coquette, babillarde, curieuse, par exemple... comme toutes les femmes... excepté une seule!... Pauvre Léontine! Et on dit qu'elle est devenue pire que les autres!... Allons donc, n'y pensons plus.

(Il va pour sortir, M. Darcy entre par le fond.)

Ah! monsieur Darcy!

SCÈNE III.

DARCY, ANDRÉ.

DARCY.

Ta maîtresse est-elle visible?

ANDRÉ.

Elle est à sa toilette; mais je vais promptement l'avertir, car elle allait envoyer chez M. le comte pour la seconde fois, afin de le prier de venir et lui faire remettre cette petite boîte.

DARCY.

Donne!

(André sort par le fond.)

Qu'est-ce que cela ? Voyons. Ah ! son portrait ! Oui, elle me l'avait promis, et je n'y songeais plus !... Il y a donc bien du temps?... Six mois à peine !...

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

J'ai désiré souvent que son image
Vint à mes yeux l'offrir à tout moment :
Eh bien ! voilà son gracieux visage ;
Ses beaux cheveux ornent son front charmant.
Le même éclat aujourd'hui les décore,
Ces traits si purs dont j'étais enchanté ;
Seul j'ai changé ! L'amour est-il encore
Plus fragile que la beauté ?

Ah ! peut-être est-il plus durable cet autre amour que j'ai longtemps rêvé ! Unir son sort à celui d'une jeune et innocente fille ; voir respectée et honorée de tous celle qu'on aime seul !... Mais éloignons ces idées ; elles me rendent plus pénibles les liens qui m'enchaînent ici !... Ces liens, je peux, je dois les rompre ; mon amour-propre m'a sans doute exagéré les regrets dont je serais l'objet : feindre un amour qu'on n'éprouve plus, n'est pas d'un honnête homme ; expliquons-nous... Dieu ! la voici !... L'oserai-je ?...

SCÈNE IV.

MADAME DE CERONI, LE COMTE DARCY.

MADAME DE CERONI.

Pardon si vous avez attendu ! Ma toilette...

DARCY.

Est charmante, et semble vous embellir encore.

MADAME DE CERONI, à part.

Puisse-t-il le penser !

DARCY.

Mais je vous félicite, vous avez suivi mes conseils ; tout dans votre hôtel se prépare pour une fête. La société que vous vouliez fuir va donc enfin changer votre vie triste et monotone en une suite d'amusements ?

MADAME DE CERONI, tristement.

Autrefois, jamais une visite ne venait troubler notre solitude sans vous paraître importune.

DARCY.

Autrefois nous ne cherchions pas assez les distractions, les plaisirs.

MADAME DE CERONI.

Nous avions trouvé mieux : le bonheur ! Mais vous avez changé.

DARCY, à part.

Encore des reproches !

MADAME DE CERONI.

(Elle va s'asseoir sur un des fauteuils de droite, et indique l'autre à Darcy, qui s'y place à côté d'elle.)

Edmond, répondez-moi ! Depuis trois jours, je ne vous ai vu qu'une fois : où donc passez-vous votre temps ? quelles sont les femmes que vous voyez ? où allez-vous ? que faites-vous ? Vous connaissez mon cœur, Edmond ; vous savez s'il peut supporter les dédains ? Vous le savez ; et pourtant, depuis bien des jours, j'attends, je souffre, je pleure !

DARCY, avec douceur.

En arrivant ici, aurai-je donc de nouveaux reproches à entendre, de nouveaux soupçons à détruire ?

MADAME DE CERONI.

Tant de froideur !...

DARCY.

Vos soupçons, rien ne les justifie : aucune autre femme...

MADAME DE CERONI.

Est-il vrai ?

DARCY.

Le ciel m'est témoin que jamais une autre que vous n'a reçu mes serments d'amour, et que mon désir le plus vif est de vous voir heureuse.

MADAME DE CERONI.

Heureuse !... oui, je peux l'être encore ! Edmond, écoute-moi ; viens, quittons Paris. Que tous ces intérêts, toutes ces relations de société, qui se placent entre nous pour y semer le trouble, disparaissent. Renonçons au monde ; viens dans ma patrie. Mon enfance s'écoula dans un séjour délicieux sur les bords de l'Arno ; viens-y seul avec moi. Qu'a-t-on besoin de ces plaisirs bruyants, de ces succès de la vanité, de ces intérêts qu'on poursuit à Paris avec tant de peine ?

DARCY.

Moi ! vous arracher à la société, vous livrer aux reproches de l'opinion qui s'armerait contre vous ! Ah ! le monde mêle trop de chagrins, pour une femme, à l'amour qu'il n'est pas contraint de respecter.

MADAME DE CERONI.

Eh bien ! les malheurs d'un premier mariage me faisaient envisager de nouveaux liens avec crainte ; j'ai refusé de m'unir à toi ; je cède aujourd'hui. Consens à me suivre, Edmond, voilà ma main !

DARCY, avec émotion.

Vous savez si je l'ai désirée !... mais puis-je quitter la France, mon état, ma famille ?

MADAME DE CERONI.

L'amour tient lieu de tout : que de fois ne me l'as-tu pas dit !

DARCY.

Des devoirs m'attachent à mon pays.

MADAME DE CERONI.

Que dis-tu ?

DARCY.

Je suis officier ; une guerre est imminente, puis-je me déshonorer ?

MADAME DE CERONI, se levant.

Tu refuses ?

DARCY, embarrassé.

Moi, refuser !...

MADAME DE CERONI.

Tu refuses !... l'honneur, les devoirs, dis-tu ? le cœur n'a-t-il donc pas des devoirs ? Un homme n'est-il engagé que par les serments que le monde garantit ? La réputation, l'estime, l'honneur, dont tu fais tant de cas, auxquels tu attaches un si grand prix, sont-ils de vains mots qu'on arrange à son gré ? Un homme pourra-t-il passer pour bon, et déchirer le cœur d'une femme ? pourra-t-il passer pour vrai, et la tromper indignement ? Dis-moi, Edmond, le crois-tu ?

DARCY.

Mon cœur est toujours...

MADAME DE CERONI.

Tais-toi ! un seul mot doit suffire ! Tu refuses ?

DARCY.

Je n'ai point dit cela.

MADAME DE CERONI.

Eh bien ! veux-tu me suivre ? le veux-tu ?

DARCY.

Mais... à présent... c'est impossible !... Je...

MADAME DE CERONI.

N'achève pas ! (*A part.*) Suis-je assez humiliée ?

DARCY.

Revenez à vous... calmez-vous !...

MADAME DE CERONI.

Vous me consolez ! (*Elle sourit avec dédain.*) Je n'en ai pas besoin.

DARCY.

Comment ?

MADAME DE CERONI.

Non, non... Mais vos traits sont altérés ! Vous paraissez ému ? (*Elle a composé son visage et rit aux éclats.*) En vérité, je ne me croyais pas tant de talent pour jouer la comédie.

DARCY.

Que dites-vous ?

MADAME DE CERONI.

Que ce projet de départ, ce mariage, ces plaintes et ces reproches n'étaient qu'une épreuve : elle m'a réussi au-delà de mes espérances.

DARCY.

Je ne vous comprends pas.

MADAME DE CERONI, à part.

Voyons si tout espoir est perdu. (*Haut.*) Je crois pouvoir m'expliquer. Il y a longtemps, mon ami, que je suis tentée de vous faire une confidence ; mais je craignais de vous affliger.

DARCY.

De m'affliger !

MADAME DE CERONI.

Le ciel m'est témoin que cela s'est fait sans mon consentement, par une fatalité à laquelle apparemment toute l'espèce humaine est assujettie, puisque moi, moi-même je n'y ai pas échappé.

DARCY.

De quoi s'agit-il ?

MADAME DE CERONI.

Avant de vous avouer ce pénible secret, j'ai voulu m'assurer qu'il ne serait pas trop difficile à supporter pour votre cœur.

DARCY.

Nous nous sommes promis une confiance entière.

MADAME DE CERONI.

Aussi, je me reproche déjà de ne vous avoir pas encore tout appris. Est-ce que vous ne vous êtes pas aperçu que je n'ai plus la même gaîté qu'autrefois ? J'ai perdu le sommeil : nos sociétés les plus intimes me déplaisent : à chaque instant, je vous rends la victime de mes impatiences et de ma mauvaise humeur. Eh bien !... je m'attends à votre surprise : mais c'est déjà un assez grand malheur que la chose soit arrivée, sans y ajouter le tort d'être fausse en dissimulant ; je veux, je dois vous l'avouer, mon cœur a changé.

DARCY.

Votre cœur !

MADAME DE CERONI.

Oui, j'ai pour vous l'estime la plus vraie, l'amitié la plus tendre : mais je n'ai plus d'amour.

DARCY.

Est-il possible ?... Ces regrets, ces reproches, ces projets que vous formiez à l'instant...

MADAME DE CERONI.

Je vous l'ai dit, c'était une épreuve. Mon ami, je craignais votre douleur. Si vous m'aviez prise au mot, si vous aviez consenti à tout quitter pour moi, je n'aurais jamais eu le courage de vous dire la vérité; je me condamnais à une dissimulation dont me voilà délivrée. Je vois votre étonnement. Accusez-moi : mais vous ne me croirez du moins ni fausse, ni trompeuse, car en vérité je ne le suis pas.

DARCY.

Vous êtes une femme charmante, une femme adorable! Votre franchise me confond, et devrait me faire mourir de honte. Ah! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi! Votre sincérité m'entraîne, je serais un monstre si je vous trompais... Vous avez parlé la première; mais c'est moi qui fus coupable le premier!

MADAME DE CERONI.

Ah! (*A part.*) Tout est fini!

DARCY.

Rien de plus vrai! Je n'avais pas le courage de parler.

MADAME DE CERONI, à part.

Aurai-je la force de l'entendre?

DARCY.

Il ne nous reste plus qu'à nous féliciter d'avoir perdu en même temps ce sentiment fragile et trompeur qui nous unissait.

MADAME DE CERONI, à part.

Quelle horrible torture! (*Haut.*) Si l'un des deux eût encore aimé quand l'autre n'aimait plus, que de chagrins!

DARCY.

Vous avez raison. Je le sens; mais le ciel a eu pitié de nous.

AIR : *Mais, Frédéric, vous l'ignorez peut-être.*

Il nous épargne une peine cruelle;
Mes torts sont grands, mais vous les partagiez;
Vous ne m'avez jamais paru si belle :
Je vous admire et je suis à vos pieds.
Si je n'avais interrogé mon âme,
D'un premier feu je craindrais le retour...

MADAME DE CERONI, vivement.

Vous m'aimeriez encore?

DARCY.

Non, madame;
Rassurez-vous : ce n'est pas de l'amour!

MADAME DE CERONI, à part.

Que je souffre!

DARCY.

Mais qu'allons-nous devenir?

MADAME DE CERONI.

Vivre dans le monde, nous voir souvent, et nous accorder une confiance sans bornes... Sans bornes, entendez-vous? c'est le prix que j'exige de ma franchise.

DARCY.

Vous l'obtiendrez.

MADAME DE CERONI, à part.

Pourrai-je jamais me venger?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Belfonds.

DARCY.

Voilà déjà, madame, un de ceux de nos hommes à la mode qui s'attachent à vos pas.

MADAME DE CERONI, avec joie.

Ah! vous l'avez remarqué?

SCÈNE V.

MADAME DE CERONI, M. DE BELFONDS, DARCY.

BELFONDS.

Veuillez, madame, agréer mon hommage. Bonjour, Darcy.

DARCY.

Comment! vous, sitôt! Il est à peine neuf heures! Vous, Belfonds, le plus célèbre de nos dandys, de nos fashionables! mais c'est une merveille!

MADAME DE CERONI.

C'est un bonheur!

BELFONDS.

Ah! de bonne foi, croyez-vous que j'arrive au bal comme un habitant du Marais, et que je commence ma soirée avant minuit?... Non, je viens prier madame de recevoir mes excuses.

MADAME DE CERONI, allant s'asseoir à gauche du spectateur.

Qu'entends-je? quelque autre bal?...

BELFONDS.

Pouvez-vous le penser? irais-je chercher des plaisirs ailleurs, quand je puis les trouver près de vous?.. Non : des affaires, des devoirs!...

DARCY.

Vous, Belfonds, des devoirs!...

BELFONDS.

Oui, sans doute. Une partie de trois cents louis contre Monbray qui m'en a gagné deux cents à la

chassé au clocher, et qui, de plus, est cause que j'ai été condamné à une amende pour un champ fourragé, une haie renversée... je ne sais quoi!... Mais, à propos, Darcy, vous avez là un habit qui me fait de la peine, car vous savez que je suis votre ami.

DARCY.

Comment donc?

BELFONDS.

Dieu me pardonne! la coupe est du mois passé.

DARCY, riant.

Et celle du vôtre est du mois prochain : cela fait compensation.

(Darcy va s'asseoir à droite.)

MADAME DE CERONI, à part.

Sa gaieté me révolte.

BELFONDS.

Quand plus de six personnes ont adopté la forme de nos habits, nous en créons une nouvelle.

MADAME DE CERONI.

Oserai-je le dire, monsieur de Belfonds? comment, avec un esprit distingué, se rend-on célèbre par des folies?

BELFONDS.

Que voulez-vous, madame! il y a deux chemins qui mènent à la célébrité : la grande route, et le chemin de traverse qui est plus court : c'est celui que je prends; mais il y a tant de monde, qu'on a peine à se faire jour.

(Madame de Ceroni retombe dans une rêverie profonde, dont on voit qu'elle cherche à triompher; elle fait des efforts pour prendre part à la conversation.)

DARCY.

En vérité, mon ami, vous êtes un extravagant.

BELFONDS.

Indépendant et riche, je pouvais essayer d'être un homme de mérite pour occuper de moi les gens sensés, un extravagant pour occuper de moi les sots, ou un homme raisonnable pour que personne ne s'en occupât... On aime à faire de l'effet sur le grand nombre.

DARCY.

Ce qui me surprend le plus, Belfonds, c'est votre association avec ces jeunes fous, ces élégants exagérés, qui ne se distinguent que par leurs ridicules; on vous cite dans leur coterie.

BELFONDS.

Cela est vrai; mais il faut tenir à quelque chose. J'avais pensé au romantisme; l'ennui des lectures de salon m'a repoussé.

DARCY.

Vous auriez fait des vers!

BELFONDS.

Oh! des vers romantiques. Qu'importe d'ailleurs que ce soit bon ou mauvais, quand on fait partie d'une coterie? Voyez-vous, mon cher Darcy, cela tient lieu de mérite! c'est une association où l'on met son amour-propre en commun, et je vous assure qu'on fait joliment valoir le fonds de la société. On n'a besoin ni d'esprit, ni de talent, ni de sens commun; on dit : nous avons du génie! et l'on est dispensé de tout. Cela m'avait séduit d'abord; mais il aurait fallu admirer jusqu'à mes propres vers, et j'ai trouvé que je pouvais être ridicule à meilleur marché.

DARCY.

Comment! vous avouez vous-même le ridicule, et cependant...

BELFONDS.

Je suis de ces malades qui ont la conscience de leur état.

MADAME DE CERONI.

C'est un commencement de guérison.

BELFONDS.

Il est telle personne dont un désir pourrait l'achever.

MADAME DE CERONI, avec coquetterie.

Il faudrait un grand pouvoir.

BELFONDS, se penchant sur le fauteuil de la marquise.

Le pouvoir égalerait l'intérêt qu'on prendrait au malade.

MADAME DE CERONI, à part, observant Darcy.

Autrefois si jaloux!... si tranquille maintenant!

DARCY, à part.

Belfonds lui plairait-il?

MADAME DE CERONI.

Et vous ne restez pas avec nous ce soir?

BELFONDS.

Au milieu du monde vous verrais-je? Si l'on osait troubler votre solitude?... Mais à quelque heure qu'on se présente, votre porte est impitoyablement fermée.

MADAME DE CERONI.

Elle ne le sera plus pour vous. (*Elle se lève.*) Monsieur Darcy, à quoi pensez-vous donc?

DARCY, se levant.

Je songe que, si cela vous convient, Belfonds peut être de notre partie de campagne projetée pour demain.

MADAME DE CERONI.

Ah! vous le désirez?

BELFONDS.

Le permettez-vous ?

MADAME DE CERONI, d'un ton brusque.

Sans doute.

BELFONDS.

J'emporte cette espérance pour me consoler un peu du malheur de vous quitter sitôt.

DARCY.

Déjà !

BELFONDS.

Notre partie de *quinze* est pour dix heures ; puis, à minuit, je suis juge d'un pari entre Dalville et d'Ermont : d'un côté cinq cents louis, deux chevaux arabes de race pure, six chiens courants et un grifon anglais ; et de l'autre, une maison délicieuse dans la vallée de Montmorency. Dalville doit boire douze verres de vin de Champagne pendant que l'horloge sonnera minuit.

DARCY.

Quelle folie !

BELFONDS.

C'est une importation anglaise : nous appelons cela des créations. Mais, pardon, je dois être exact.

AIR : *Je saurai bien la faire marcher droit.*

J'aurai demain l'honneur de vous revoir.
Ah ! plaignez-moi si je vous quitte !
Je voudrais bien prolonger ma visite ;
Mais le plaisir doit céder au devoir.

MADAME DE CERONI, à Darcy.

Dans le salon je vous suis à l'instant :
Veuillez excuser mon absence.

DARCY.

J'obéirai ; mais, lorsqu'on vous attend,
On perd aisément patience.

BELFONDS.

J'aurai demain l'honneur de vous revoir, etc.

MADAME DE CERONI.

Demain, Belfonds, vous viendrez me revoir,
C'est à regret que l'on vous quitte :
Vous devriez prolonger la visite ;
Mais le plaisir doit céder au devoir.

(Darcy et Belfonds sortent.)

SCÈNE VI.

MADAME DE CERONI, seule.

Enfin me voilà seule ! J'ai su me contraindre : mais que d'efforts pour cacher ma souffrance ! pour qu'il n'eût pas du moins le plaisir de jouir de mes tourments ! (*Elle marche avec agitation.*) C'est en vain que j'ai voulu ranimer par la jalousie un amour éteint à jamais ! Lui, que j'ai vu pâlir autrefois quand on m'adressait la parole ! lui, à qui j'ai tout sacrifié ! tout !... L'excès de mon amour a détruit le sien. O comble d'humiliation ! Il a refusé ma main ! Il ne veut point pour sa femme celle... Son imagination romanesque rêve quelque beauté naïve !... Ah ! nous verrons. Je suis outragée, je suis Italienne ! je me vengerai !

AIR d'*Aristippe*.

Dans mon pays jamais on ne pardonne ;
De ses leçons je veux me souvenir.
Ah ! maintenant, l'ingrat qui m'abandonne
Rêve sans doute un heureux avenir ;
Mais je veille pour le punir !
Lorsque mon cœur à la haine est en proie,
Il m'ose offrir sa coupable amitié !
Quand il m'aimait il partagea ma joie,
Dans mes douleurs il sera de moitié.

Il faut me contenir et feindre, pour le garder là, près de moi, pour surprendre ses affections, ses projets !... Oh ! puissé-je un jour faire éprouver à son cœur les tourments que souffre le mien !... Mais ce bal ? Dans quel moment, grand Dieu !... Quel bruit dans mon cabinet ? on est entré par l'escalier dérobé !... Qui peut venir à cette heure ? (*Elle s'avance vers la porte du cabinet à gauche du spectateur ; une jeune fille en sort, pâle et les vêtements en désordre.*) Que vois-je ?... Léontine !

SCÈNE VII.

LÉONTINE, MADAME DE CERONI.

LÉONTINE, dans le plus grand désordre.

Qui sait mon nom ?... Me poursuit-on encore ?

MADAME DE CERONI.

Léontine !... Que voulez-vous ?

LÉONTINE, regardant autour d'elle avec surprise.

C'est vous, madame !... Pourquoi suis-je ici ? comment y suis-je ?... Ai-je donc perdu la raison !... Mais c'est vous !... Par pitié, ah ! par pitié, madame, sauvez-moi !

MADAME DE CERONI.

Dans quel état êtes-vous ?... D'où venez-vous ?

LÉONTINE.

Je voulais mourir! Ils m'ont retenue, ils m'ont sauvé la vie! mais c'était pour la prison.

MADAME DE CERONI.

O ciel! la prison!... Qu'avez-vous fait?

LÉONTINE.

Hélas!

MADAME DE CERONI.

Comment êtes-vous tombée dans l'horrible situation où je vous vois?

LÉONTINE.

L'homme qui m'arracha à tous mes devoirs, qui me fit oublier vos leçons, il avait péri dans un duel; j'avais dissipé follement cette opulence, fruit de mon déshonneur. Alors je jetai un regard en arrière, je frémis à l'idée de tomber plus bas encore, je brisai tous les liens qui m'attachaient à l'infamie. Retirée dans un faubourg, seule avec mes remords, pleurant sur mes fautes, j'espérai que le travail de mes mains me suffirait... O madame! combien j'ai souffert! la misère, une misère affreuse m'a poursuivie... j'ai manqué de tout... même de pain! Ce sort cruel, j'ai voulu y échapper! Il me restait le courage de mourir; et cette nuit...

MADAME DE CERONI.

Malheureuse!

LÉONTINE.

Cette nuit, j'avais résolu de mettre un terme à mes maux. J'ignore ce qui s'est passé... Tout à coup, je sens qu'on me retient fortement; je reviens à moi... J'étais près de la rivière!... des soldats m'avaient saisie! ils parlaient de la prison... d'un pain dérobé!..

MADAME DE CERONI.

Dérobé!

LÉONTINE.

Vous n'avez jamais manqué de pain, madame!

MADAME DE CERONI.

Dieu!

LÉONTINE.

Le malheur, que j'avais voulu fuir, devenait plus horrible encore. Mes forces se sont ranimées; je me suis échappée des mains des soldats... ils m'ont poursuivie... j'entendais le bruit de leurs pas. . la terreur doublait mes forces... mais, épuisée de fatigue, ne pouvant plus respirer, prête à tomber mourante sur le pavé, une porte s'est présentée; je suis entrée sans savoir où j'étais!... pourtant je sentais que ces lieux ne m'étaient pas inconnus, qu'ils me protégeraient!.. Je vous ai vue, madame... mon effroi cesse... je suis sauvée!

MADAME DE CERONI.

Sauvée!... Eh! que puis-je faire?...

LÉONTINE.

O mon Dieu!...

MADAME DE CERONI.

Votre sort peut-il dépendre de moi?

LÉONTINE.

Me repousseriez-vous!... vous, si bonne autrefois!..

MADAME DE CERONI.

Autrefois!... tout ce que j'aimais ne m'avait pas trompée!...

LÉONTINE, *tombant accablée sur un siége.*

Faut-il donc mourir?

MADAME DE CERONI.

Voici quelqu'un!... Dieu! elle ne m'entend plus.

SCÈNE VIII.

LÉONTINE évanouie, MADAME DE CERONI, MARIETTE.

MARIETTE.

Madame, on demande...

MADAME DE CERONI.

Venez vite, Mariette, secourir cette femme.

MARIETTE.

Léontine!... Comment est-elle entrée ici?

MADAME DE CERONI.

Elle est venue implorer mes secours. Si nous pouvions la transporter dans mon cabinet!

MARIETTE.

Comment faire?

MADAME DE CERONI.

Je vous aiderai... ou plutôt, appelez André.

MARIETTE.

Je crois qu'il est sorti, madame. (*à part.*) Il est encore capable de s'apitoyer.

MADAME DE CERONI.

Voyez, cherchez-le.

MARIETTE.

Elle a l'air de se ranimer.

MADAME DE CERONI.

Allez donc, et faites ce que je vous ordonne.

MARIETTE, *sortant.*

Je me garderai bien de l'amener.

MADAME DE CERONI.

Quel embarras !

SCÈNE IX.

LÉONTINE, se ranimant, MADAME DE CERONI, DARCY.

DARCY.

Venez, madame, il y a déjà du monde au salon... Mais que vois-je ? Quelle belle personne !

MADAME DE CERONI.

Vous trouvez !

DARCY.

La profonde douleur empreinte sur ses traits rend sa beauté plus touchante.

MADAME DE CERONI.

Votre cœur est facile à s'émouvoir.

DARCY.

Mais, à cet âge, quel malheur peut être assez cruel pour un tel désespoir ?

MADAME DE CERONI.

Déjà votre imagination s'enflamme !

DARCY.

L'âge de l'innocence doit être celui du bonheur.

MADAME DE CERONI.

L'innocence !... (*à part.*) C'est un de ses rêves !

(Elle paraît tomber dans de profondes réflexions.)

DARCY.

Je vous en supplie, dites-moi donc quelle est cette jeune fille ?

MADAME DE CERONI, à part.

Lui qui n'a pas trouvé digne de porter son nom, celle qui ne céda qu'à son amour !...

DARCY.

Vous ne m'écoutez pas !... Apprenez-moi !...

MADAME DE CERONI.

(L'expression de sa figure doit indiquer qu'elle vient de prendre une résolution soudaine.)

Vous saurez tout.

LÉONTINE, qui s'est tout-à-fait ranimée, et d'un ton suppliant.

Madame !...

MADAME DE CERONI, avec un ton d'intérêt.

Au nom du ciel ! pas un mot ! vous avez besoin du plus grand calme ; mais tranquillisez-vous ! Les soins les plus assidus... (*Léontine paraît étonnée.*) Je vais envoyer chercher un médecin.

(Elle sonne.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANDRÉ, entrant.

ANDRÉ.

Madame a sonné ?

(Mouvement de surprise en voyant Léontine.)

MADAME DE CERONI, lui faisant signe de garder le silence.

Courez chez le docteur ; qu'il vienne à l'instant ! mais auparavant, aidez-moi à conduire cette jeune personne dans la chambre voisine.

ANDRÉ, à part.

Ah ! les jambes me manquent !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIETTE, accourant

MARIETTE.

Madame, André n'y est pas.

ANDRÉ.

Qu'est-ce que vous dites donc ? Vous venez de passer à côté de moi.

DARCY, qui contemple Léontine.

Qui peut-elle être ?

MADAME DE CERONI.

Mariette, André, j'entends déjà des voitures ; on arrive, et bien malgré moi je suis forcée de quitter cette jeune demoiselle : mais je vous recommande des soins, des égards...

ANDRÉ.

Ah ! madame n'a pas besoin de nous recommander cela.

MARIETTE, étonnée et à part.

Quel changement de ton !

MADAME DE CERONI.

Si quelqu'un osait y manquer... (*bas à Mariette.*) et dire un seul mot... (*haut.*) il sortirait à l'instant de chez moi. On ne saurait consoler avec trop de zèle et de respect le malheur et la vertu.

MARIETTE, à part.

En voilà une bonne !

ANDRÉ, avec joie, à part.

On nous avait trompés.

MADAME DE CERONI.

Qu'elle soit servie dans ma chambre ! Et, dès le

matin, que ma couturière lui apporte d'élégants vêtements.

(Léontine veut parler.)

MADAME DE CERONI.

Du repos!... du repos!... demain nous causerons. En attendant, du courage! comptez sur moi!

DARCY.

Que vous êtes noble et généreuse!

FINAL DE M. DOCHE.

MADAME DE CERONI.

Consolez-vous, ne craignez rien:
Que vos pleurs enfin se tarissent;
Le ciel vous envoie un soutien,
Car il veut que vos maux finissent.

LÉONTINE.

Comment payer tous vos bienfaits?

MADAME DE CERONI, à part.

Dans peu vous saurez mes projets.

(Haut.)

Mais l'orchestre se fait entendre!

DARCY.

Voulez-vous accepter ma main?

MADAME DE CERONI.

A ce bal il faut bien me rendre:
Adieu; je vous verrai demain.

ANDRÉ, à Léontine.

Appuyez-vous sur moi: donnez-moi votre main.

ENSEMBLE.

MADAME DE CERONI, ANDRÉ, DARCY, MARIETTE.

Consolez-vous, ne craignez rien, etc.

LÉONTINE.

Oui, désormais, je ne crains rien,
Il faut que mes pleurs se tarissent;
Le ciel, qui m'envoie un soutien,
Veut-il donc que mes maux finissent?

(Léontine, soutenue par André et Mariette, sort par la porte de gauche; Darsy et madame de Ceroni sortent par le fond; la toile tombe.)



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une pièce de l'appartement de madame de Ceroni. Un piano ouvert, devant lequel est une chaise, occupe un des côtés de la porte du fond; portes à droite et à gauche. Au lever du rideau, Léontine est assise près d'une table à droite du spectateur : elle travaille à une broderie à la main. Une autre table avec ce qu'il faut pour écrire est à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONTINE, puis ANDRÉ.

LÉONTINE, seule, assise et brodant.

Depuis un mois que je suis dans cette maison, madame de Ceroni me traite comme sa fille! pas un mot qui rappelle le passé. Et M. Darcy?... de quels soins respectueux il m'entoure!... moi!... Il fait plus; il m'aime!... chaque instant trahit son secret!... Je tremble d'interroger mon cœur!... Le respect, l'amour du comte Darcy!... ces biens ne sont-ils pas les plus grands de la terre?... Et jamais... jamais ils ne peuvent être à moi!...

ANDRÉ, entrant.

Mademoiselle Léontine demande quelque chose?

LÉONTINE, se levant.

Non, André.

ANDRÉ.

J'ai cru que vous m'aviez appelé.

LÉONTINE.

J'aurais dû le faire, André, pour vous remercier : car, ce matin, j'ai été bien étonnée en voyant la terrasse qui est sous mes fenêtres couverte des mêmes fleurs que j'y avais laissées il y a dix-huit mois, et toutes à la même place, rangées de la même manière!... J'ai couru remercier la marquise dont les soins et les bienfaits me pénètrent de reconnaissance; mais elle m'a dit que cette attention venait de vous, André, et j'en suis bien touchée.

ANDRÉ.

Mademoiselle est bien bonne!... car, voyez-vous, c'était un plaisir!... Et, depuis un mois que vous êtes revenue à l'hôtel, je m'occupais de cela avec tant de joie pour vous surprendre.

LÉONTINE.

J'en aurai bien soin de ces jolies fleurs.

ANDRÉ.

Mam'zelle Léontine, vous ne vous en irez plus, n'est-ce pas?

LÉONTINE, troublée.

M'en aller!... oh! non.

ANDRÉ.

On était bien malheureux dans l'hôtel quand vous n'y étiez pas!... Avec ça que les mauvaises langues faisaient courir des bruits...

LÉONTINE, avec effroi.

Quoi! que disait-on?

ANDRÉ.

Des mensonges. Tout le monde le sait bien à présent; et madame aussi, qu'on avait trompée. Il n'y avait que moi qui disais toujours : ça n'est pas possible! Une personne si bonne, si sage!

LÉONTINE, à elle-même.

Hélas!

ANDRÉ.

Se laisser enlever!

LÉONTINE, de même.

Dieu!

ANDRÉ.

Ah! c'est indigne d'avoir osé dire de pareilles choses! Aussi madame redouble de soins et d'égards pour vous venger. Ah! c'est que vraiment on ne saurait trop en avoir! madame le disait encore hier à M. Darcy.

LÉONTINE.

Monsieur Darcy?

ANDRÉ.

Oui, le prétendu de madame.

LÉONTINE, vivement.

Que dites-vous?

ANDRÉ.

Sûrement, depuis un an! Nous avons deviné cela, nous autres!... Tout de même qu'il y a un mois ça

n'avait plus l'air de battre que d'une aile : mais à cette heure il est plus assidu que jamais ; et c'est sans doute pour que vous trouviez en lui la même amitié qu'en elle, que madame lui fait votre éloge à chaque instant.

LÉONTINE, à part.

Si je ne lui avais tout avoué moi-même, je croirais qu'elle ignore...

ANDRÉ.

Il n'y a plus qu'une chose qui me chagrine.

LÉONTINE.

Quoi donc, André?

ANDRÉ.

C'est que pendant que nous sommes tous joyeux, vous, vous êtes triste. Autrefois vous étiez toujours à rire, à chanter ; si bien que vous mettiez tout le monde en joie.

LÉONTINE.

Moi!...

ANDRÉ.

Oui, vous, mam'zelle! c'était une gaîté !... Et pourtant madame était loin d'être aussi bonne pour vous qu'elle l'est maintenant ; vous n'étiez pas heureuse ici, je le sentais bien, quoique vous ne le disiez pas.

LÉONTINE, à elle-même.

Le bonheur! il est en nous. A présent, il n'en est plus pour moi : je ne sais plus comment on fait pour sourire.

ANDRÉ.

La voilà retombée dans ses réflexions, et se parlant toute seule. (*On entend une sonnette.*) On me sonne, c'est toujours comme un fait exprès ! Voyez, mam'zelle Léontine, votre chaise et votre musique sont-elles bien à leur place ?

LÉONTINE, qui est allée se rasseoir.

Très-bien, André.

ANDRÉ.

Pendant votre absence, c'était chaque matin ma première pensée : les domestiques se moquaient de moi à la maison.

AIR *de Céline.*

J' les laissais rir' tout à leur aise,
Car je conservais quelque espoir :
J'ouvrais l' piano, j' plaçais vot' chaise,
Puis il m' semblait qu' j'allais vous voir !
De ces apprêts, avec le même zèle,
Pendant deux ans j' m'occupais tous les jours :
Vous ne reveniez pas, mam'zelle,
Et moi j' vous attendais toujours.

LÉONTINE.

Bon André !

SCÈNE II.

MARIETTE, ANDRÉ, LÉONTINE, assise.

MARIETTE.

J'en étais sûre ! (*à André.*) Je vous attends depuis une heure.

ANDRÉ.

Le temps vous a paru long.

(Léontine demeure plongée dans sa rêverie.)

MARIETTE.

Et à vous bien court.

ANDRÉ.

J'étais occupé.

MARIETTE.

On sait à quoi. (*à elle-même.*) Se voir préférer... Soyez donc honnête et sage ! on ne vous en sait pas plus de gré que si c'était bien facile !

ANDRÉ.

Qu'est-ce que vous marmottez donc là, mam'zelle Mariette ?

MARIETTE.

Je dis... (*On sonne.*) Je dis que vous feriez bien d'aller à votre ouvrage ; voilà deux fois qu'on vous sonne.

ANDRÉ.

J'y vais. — Mam'zelle Léontine n'a besoin de rien ?

MARIETTE.

Non, non. On vous dit que non !... Allez donc.

ANDRÉ, sortant.

Cette demoiselle Mariette, elle a une drôle d'amitié !

MARIETTE.

Est-il ingrat !

LÉONTINE, à elle-même.

Non, plus de bonheur ! jamais.

MARIETTE, sur le devant.

Dire que je suis forcée de la servir, de lui faire sa toilette à cette belle demoiselle ! Madame qui veut qu'elle soit toujours parée ! Ce bonheur là n'arriverait pas à une honnête fille !

(Darcy entre sans être aperçu et reste dans le fond.)

SCÈNE III.

MARIETTE, sur le devant, DARCY, dans le fond, LÉONTINE, assise.

DARCY, à part.

Je veux, je dois la fuir!... mais que je la voie encore une fois!

MARIETTE, à elle-même.

Vous allez voir que je me donnerai de la peine pour l'embellir!... Elle ne regarde seulement pas au miroir! mais on la coiffe de travers, et elle paraît encore plus jolie. Tout lui va.

DARCY, dans le fond, contemplant Léontine.

Pauvre Léontine!

MARIETTE, à elle-même.

Madame a dit: Obéissez, ou je vous chasse! et madame est si généreuse! il y a tant de profits!

LÉONTINE, qui a entendu les derniers mots, se lève, et va vers Mariette.

Mariette, ma bonne Mariette, je suis bien malheureuse, car je ne puis rien donner à personne! je n'ai rien, rien au monde! Si je pouvais un jour m'acquitter, Mariette, je n'oublierais pas vos soins: depuis un mois, vous avez eu tant de peine à cause de moi!

MARIETTE.

Mademoiselle... (*A part.*) Ne va-t-elle pas m'attendrir aussi?

DARCY, à part.

Excellent coeur!

LÉONTINE.

Bientôt vous serez délivrée de cette fatigue, car je vais aujourd'hui même demander à madame de Ceroni la permission de m'éloigner.

DARCY, à part.

Qu'entends-je?... Ah! je veux lui parler encore. (*Il s'approche.*) Permettez, mademoiselle...

LÉONTINE, émue.

Monsieur Darcy! (*Inquiète.*) Et madame de Ceroni?...

DARCY.

Mariette, va la prévenir de mon arrivée.

MARIETTE.

J'y vais, monsieur.

SCÈNE IV.

LÉONTINE, DARCY.

DARCY.

Mais que parliez-vous d'abandonner la marquise! Sa tendre amitié ne le permettra pas, j'espère: avec le temps elle effacera le souvenir de vos chagrins; vous renoncerez à la solitude absolue où vous vivez chez elle: car excepté moi, personne n'a joui du bonheur de vous voir! Vous deviendrez pour elle une compagne, une amie, vous la suivrez dans le monde.

LÉONTINE.

Dans le monde!... moi!... jamais.

DARCY.

Ah! vous avez raison: ce monde superficiel ne peut ni vous apprécier, ni vous comprendre. C'est dans l'intimité seulement qu'on peut sentir toutes les grâces de l'esprit, tout le charme de la vertu.

LÉONTINE, à part.

S'il savait?...

DARCY.

Combien la douce et modeste beauté, qui dédaigne les succès passagers du monde, sait mieux toucher notre cœur que la femme légère et coquette!

LÉONTINE, à part.

Qu'il faudrait de vertu pour lui plaire!

DARCY.

Au lieu de quelques jours brillants, plus agités qu'heureux, elle obtient des années de considération, d'estime et d'amour.

LÉONTINE.

Monsieur...

DARCY.

Oui, l'amour, le seul vrai, le seul durable, est celui que fait naître la vertu, et si l'éclat de la beauté, l'intérêt qui s'attache au malheur, ajoutent encore à sa puissance, qui peut lui résister?

LÉONTINE.

Que voulez-vous dire, monsieur le comte?

DARCY.

En vain j'ai voulu fuir, en vain j'ai voulu me taire.

LÉONTINE.

Dieu!... il se pourrait!....

DARCY.

Mon secret m'échappe malgré moi.

LÉONTINE.

N'achevez pas!

DARCY, entendant la marquise.

Madame de Ceroni!

LÉONTINE, se remettant de son trouble.

Celle que vous allez épouser...

DARCY.

Moi! que dites-vous?

SCÈNE V.

LÉONTINE, MADAME DE CERONI, DARCY.

MADAME DE CERONI, à part, en entrant.

Il a l'air ému! tout va bien. (*haut.*) Vous aviez ici de quoi abréger le temps, aussi je ne vous demande point pardon de vous avoir fait attendre.

DARCY.

Mais nous avons besoin de votre présence. C'est en vain que je tâche d'apporter quelques distractions à des regrets que rien ne peut calmer.

MADAME DE CERONI.

Allons, il faut être raisonnable; vos malheurs sont finis.

LÉONTINE.

Finis, madame!

DARCY.

A votre âge, tout se répare.

MADAME DE CERONI.

Un mari remplace des parents.

LÉONTINE.

Un mari!... moi...

MADAME DE CERONI.

S'il est des hommes qui ne désirent que de la fortune dans le mariage, il en est aussi, même de notre temps, qui cherchent la beauté, l'esprit et la vertu: ils ont plus de peine à trouver; mais quand ils rencontrent...

DARCY.

La fortune! la naissance!... qu'importent ces préjugés du vulgaire?

LÉONTINE.

Que signifie?...

MADAME DE CERONI, bas.

Ne me démentez pas. (*Haut.*) Excusez l'indiscrétion une amie; je lui ai tout conté.

LÉONTINE.

Comment?...

MADAME DE CERONI.

Il sait que votre père, officier d'un grand mérite, mais d'une naissance obscure, quitta la France en 1814, avec sa femme et vous, leur unique enfant, à peine âgée de quatre ans; mais, hélas! mon ami, je vous l'ai dit, ses malheureux parents furent massacrés en Allemagne par une de ces troupes de partisans que de longues guerres avaient fait naître: argent, bijoux, papiers, tout ce qu'ils possédaient fut perdu; et M. de Ceroni, passant quelques heures après, reconnut l'enfant de son compagnon d'armes abandonnée sur la grande route: il se chargea de la pauvre orpheline; et, à l'époque de notre mariage, je m'associai avec plaisir à ses intentions généreuses.

LÉONTINE, à demi-voix à madame de Ceroni.

Votre ingénieuse amitié pénètre mon cœur de reconnaissance.

DARCY.

Les malheurs de votre enfance étaient oubliés: pourquoi faut-il que des chagrins récents aient fait une impression si profonde? car je sais tout.

LÉONTINE.

Quoi!... que savez-vous?...

DARCY.

Je sais qu'un parent de votre mère, le seul qui vous restât, vint, il y a dix-huit mois, vous enlever à la tendresse de madame; que vous avez beaucoup souffert chez un vieillard dominé par une femme acariâtre qui craignait de voir passer entre vos mains la fortune qu'elle convoitait; (*Surprise toujours croissante de Léontine.*) qu'à peine la mort eut-elle fermé les yeux de son mari, elle vous chassa de l'héritage dont elle vous avait frustrée, et que, sans secours, seule au milieu de la nuit, vous vîntes, il y a un mois, implorer l'appui de votre première amie. Vous voyez que je n'ignore rien; mais l'intérêt que vous m'inspirez est l'excuse de madame.

LEONTINE, à part.

Que n'a-t-elle dit vrai!

MADAME DE CERONI.

Maintenant, je ne tarderai pas, je l'espère, à trouver les moyens de vous assurer un sort heureux.

DARCY.

Parfaite amie!

LÉONTINE.

Comment m'acquitter envers vous?

MADAME DE CERONI, à demi-voix.

Vous le saurez bientôt.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur de Belfonds demande si madame peut le recevoir.

MADAME DE CERONI.

Léontine, passez dans votre appartement.

(Léontine, reconduite par madame de Ceroni, sort par la porte de droite.)

MADAME DE CERONI, au domestique.

Qu'on fasse entrer.

SCÈNE VI.

BELFONDS, MADAME DE CERONI, DARCY.

MADAME DE CERONI.

Arrivez, monsieur de Belfonds : nous avons grand besoin de votre gaîté ! nous tombons terriblement dans le sentiment.

BELFONDS.

Près de vous, madame, cela n'étonne pas.

DARCY.

Un madrigal ! y songez-vous ? c'est passé de mode comme la poudre et les paniers.

MADAME DE CERONI.

Vous vous trompez ; d'ailleurs, si monsieur Darcy tombe dans la rêverie, ce n'est pas moi qui en suis l'objet.

BELFONDS.

Puissiez-vous dire vrai !

MADAME DE CERONI.

Mais qu'êtes-vous donc devenu ces jours-ci ?

BELFONDS.

Oh ! nous sommes dans de grandes affaires ! Nous formons aux manières fashionables le jeune prince héréditaire d'un royaume imperceptible d'Allemagne.

DARCY.

Il est en bonnes mains.

MADAME DE CERONI.

Quel homme est-ce ?

BELFONDS.

Quand il est arrivé à Paris, il ne disait rien qui fût assez bizarre pour étonner, assez sot pour faire sourire, assez spirituel pour être répété. Mais, grâce à quinze jours de nos leçons, il ne peut plus aller dans une promenade sans qu'on se retourne, dans un spectacle sans qu'on demande qui il est, dans un salon sans qu'on le trouve ridicule.

DARCY.

Vous lui avez rendu là un grand service !

BELFONDS.

Certainement nous lui rendons service ! nous en faisons un philosophe ; et, quand il sera de retour dans son royaume, cela lui sera peut-être fort utile.

AIR *du Verre.*

Nos exemples et nos leçons
A ses préjugés font la guerre ;
Et, chez Véry, nous lui versons
L'oubli des grandeurs de la terre.
Je doute qu'en nous écoutant
De sa couronne il se souvienne...
Depuis dix mois on en perd tant !
Dieu sait s'il trouvera la sienne !

Hier, nous l'avons mené souper chez madame de Saint-Aure.

MADAME DE CERONI.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

BELFONDS.

Pardon, madame ! la bonne compagnie est mieux appréciée quand on voit quelquefois la mauvaise.

DARCY.

Y pensez-vous, Belfonds ? devant madame !..

MADAME DE CERONI.

C'est un étourdi à qui l'on passe quelques folies.

BELFONDS.

J'en étais sûr ! on trouve toujours de l'indulgence auprès de ceux qui n'en ont pas besoin pour eux-mêmes.

MADAME DE CERONI.

Que vous savez bien le moyen de vous faire tout pardonner !

BELFONDS.

Quant à Darcy, il s'est toujours obstinément refusé à toutes les parties de ce genre : c'est le Caton des temps modernes. Il y a six mois, nous avons fait de vains efforts pour le conduire chez la fameuse Léontine.

DARCY.

Léontine !...

MADAME DE CERONI, troublée.

Léontine ?

BELFONDS, à Darcy.

Pourquoi ce nom vous étonne-t-il ? Vous le connaissiez...

DARCY.

Je l'avais oublié !... C'est que ce nom...

MADAME DE CERONI, vivement.

En vérité, il devrait être défendu à de semblables femmes de porter des noms que la vertu la plus pure embellit de tous ses charmes.

BELFONDS.

Oh ! les noms... les noms ne font rien ! Ces dames-là en changent souvent.

MADAME DE CERONI.

Et cette Léontine?...

BELFONDS.

On n'en parle plus depuis quelque temps ; c'est un astre éclipsé ! On a dit que, par une de ces vicissitudes communes aux despotes et aux danseuses, abandonnée de ses sujets, en proie à la misère...

MADAME DE CERONI, à part.

C'est elle ! (*Haut.*) C'est trop nous occuper d'une pareille femme.

DARCY.

Et voilà, Belfonds, à quelle société vous ne rougissez pas de vous mêler ! des femmes dont l'éducation, la naissance...

BELFONDS.

Ah ! je vous arrête là. En fait de généalogie, on ne s'occupe plus que de celle des chevaux.

DARCY.

Vous plaisantez toujours ! Mais, je vous le répète, comment la délicatesse de votre cœur et de votre esprit n'est-elle pas révoltée à chaque instant ?

MADAME DE CERONI.

J'aime à voir M. Darcy dans de semblables idées.

BELFONDS.

Alors je me trouve coupable.

SCÈNE VII.

BELFONDS, ANDRÉ, MADAME DE CERONI, DARCY.

ANDRÉ.

Un jeune homme, suivi d'un laquais tout bariolé, est en bas dans la cour, et demande M. de Belfonds.

BELFONDS.

Tout à l'heure.

ANDRÉ.

Si monsieur pouvait venir tout de suite?

BELFONDS.

Pourquoi donc ?

ANDRÉ.

C'est que ce monsieur est à cheval ; il a déjà sauté deux fois par-dessus la fontaine qui est au milieu de la cour.

AIR *de Marianne.*

Si l'on ne r'tient pas c'te têt' folle,
Je n' sais pas quand ce s'ra fini ;
Il fait des tours, il caracolle,
C'est pir' que monsieur Franconi !
Pour la terrasse
Je demand' grâce,
Il n' m'écout' pas et f'ra quelques malheurs.
En vain je crie ;
C' monsieur parie
Qu'il va sauter au milieu des pots d' fleurs...
Quoiqu'il paraiss' des plus ingambes,
Et qu' son ch'val semble bien dressé,
Venez vite, ou tout s'ra cassé...
Y compris leurs six jambes.

BELFONDS.

C'est mon petit prince ! Son éducation va un train de poste. Je cours m'en débarrasser, et j'aurai l'honneur de vous voir bientôt.

(Il sort.)

ANDRÉ, en sortant.

Gâter les fleurs de mam'zelle Léontine !

SCÈNE VIII.

MADAME DE CERONI, DARCY.

MADAME DE CERONI, à part.

Il est temps de frapper le grand coup.

DARCY, à lui-même.

Ce nom de Léontine m'a fait un mal...

MADAME DE CERONI, à elle-même.

Comme il est rêveur !

DARCY.

Elle n'a rien à espérer que vos bienfaits ! pas un parent, pas un protecteur !

MADAME DE CERONI.

Que dites-vous ? de qui parlez-vous ?

DARCY.

De cette jeune Léontine.

MADAME DE CERONI.

Ah ! voilà un mouvement de compassion bien suspect ! Vous savez nos conventions, confiance entière

Pourquoi me laisser deviner ce que déjà vous auriez dû m'avouer, mon ami?... Vous êtes amoureux, et très-amoureux.

DARCY.

Eh bien! je vous dirai tout. Oui, cette figure angélique me poursuit sans cesse; j'ai tout fait pour l'oublier, et plus j'ai fait, plus je m'en suis souvenu. Après plusieurs jours passés sans la voir, je me suis défié de mes illusions, je suis revenu; je me suis enivré du charme de la voir et de l'entendre, et il surpasse tout ce qu'on peut imaginer loin d'elle.

MADAME DE CERONI.

C'est-à-dire qu'après avoir tout mis en œuvre pour guérir, vous n'avez rien omis pour devenir fou, et que ce dernier parti vous a réussi complétement.

DARCY.

Ah! mon amie, si vous m'abandonnez, je suis perdu!

MADAME DE CERONI, avec un mouvement d'humeur.

Eh! qu'ai-je besoin de cet embarras-là? que m'importe que vous aimiez, que vous n'aimiez pas, que vous extravaguiez?

DARCY.

Je vous en conjure, sauvez-la de mes folies: depuis un mois, vous êtes sans cesse entre nous; mais je la verrai, je la suivrai malgré vous, malgré elle. Je ne sais ce que je ferai, ce que je dirai si vous n'avez pitié de moi.

MADAME DE CERONI, à part.

Comme il l'aime! (*Haut.*) Eh bien! nous verrons.

DARCY.

Au nom du ciel, conseillez-moi.

AME DE CERONI, à part.

Ah! si j'avais été aimée ainsi!...

DARCY.

Vous réfléchissez?...

DADAME DE CERONI.

Je suis effrayée de votre état. Prenez-y garde! cela vous mènera plus loin que vous ne pensez peut-être. Vous ne pourriez obtenir cette jeune fille qu'à des conditions qui, jusqu'à présent, n'ont pas paru vous convenir. Ce n'est pas qu'on ne fasse tous les jours de plus grandes folies... mais, je l'avoue, je ne sais pas même si Léontine, avec ses scrupules de délicatesse, consentirait à un mariage aussi disproportionné pour la fortune et pour la naissance!... Je pourrais cependant essayer... Eh bien! Darcy, trouveriez-vous une autre femme qui, à ma place, en fît autant?

DARCY.

Il n'y en a pas une qui vous ressemble, et votre bonté...

MADAME DE CERONI.

Peut-être viendra-t-il un jour où vous sentirez différemment?

DARCY.

Croyez à mon éternelle gratitude.

MADAME DE CERONI.

Mais enfin quel est l'état de votre cœur? car il faut y regarder à deux fois.

DARCY.

J'aurais voulu triompher de cette fatale passion!... Maintenant je n'ai qu'une pensée: que Léontine soit à moi! et je me sens déterminé à ce que, dans le monde, on regarde comme la plus grande folie que puisse faire un homme de mon rang; mais il vaut mieux épouser que souffrir, et j'épouserai.

MADAME DE CERONI.

Le cas est grave et demande de la réflexion.

DARCY.

Je n'en ai fait qu'une: c'est que je ne puis jamais être plus malheureux que je ne le serais sans Léontine.

MADAME DE CERONI.

Vous pourriez vous tromper.

DARCY.

Voyez-la, interrogez son cœur, intercédez pour moi.

MADAME DE CERONI.

Êtes-vous bien décidé?

DARCY.

Irrévocablement.

MADAME DE CERONI, à part.

Brusquons le mariage. (*Haut.*) Ah! mon Dieu! j'oubliais! C'est demain que je pars; tous mes préparatifs sont faits, je quitte Paris pour quelques mois, et j'emmène Léontine: différons jusqu'à mon retour.

DARCY.

Différer!... y pensez-vous?

MADAME DE CERONI.

Comment faire?

DARCY.

Je pars avec vous plutôt que d'attendre.

MADAME DE CERONI.

Cela est impossible: je ne le souffrirais pas; et il ne nous reste que vingt-quatre heures.

DARCY.

Mettons-les à profit; décidez Léontine, avertissez un notaire.

MADAME DE CERONI.

Le mien doit précisément venir pour quelques affaires; c'est le vôtre aussi: je pourrais lui parler pendant que vous irez chercher deux témoins... Mais c'est trop brusquer les choses, en vérité; attendons, mon ami.

DARCY.

Non, non; ne perdons pas un moment. Le contrat signé, vous m'accorderez bien un retard de quelques jours pour vous rendre témoin du bonheur que je vous devrai.

MADAME DE CERONI.

Il faut donc faire tout ce que vous voulez.

DARCY.

Vous êtes la plus aimable et la meilleure amie!..... Mais, je vous en conjure, voyez Léontine: elle va décider de mon sort.

AIR *du Siége de Corinthe.*

Obtenez d'elle, je vous prie,
Un aveu qui doit nous unir;
Et tous les instants de ma vie
Sont consacrés à vous bénir.
Comptez sur ma reconnaissance;
Vers le bonheur guidez mes pas.

MADAME DE CERONI.

Vous me remerciez d'avance?
Croyez-moi; ne vous pressez pas.

(Darcy sort par le fond.)

SCÈNE IX.

MADAME DE CERONI, seule.

Ai-je assez souffert?... chaque mot était pour mon cœur un coup de poignard!... Il l'aime... comme il ne m'a jamais aimée!... Et je vais la lui donner!... mais pour sa honte, pour son désespoir!... Je ne souffrirai plus seule!... J'ignore quelle sera la durée de mon tourment... mais j'éterniserai le sien! Lui, si fier, si délicat!..... Qui vient ici?.. C'est vous, André!

SCÈNE X.

MADAME DE CERONI, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Le notaire de madame.

MADAME DE CERONI, allant prendre des papiers sur la table.

Remettez-lui ces papiers: qu'il attende dans mon cabinet, et qu'il prépare le contrat que je lui ai demandé.

ANDRÉ.

Oui, madame. (*à part, en sortant.*) Il paraît qu'elle s'est décidée à épouser M. Darcy.

SCÈNE XI.

MADAME DE CERONI, seule.

Voici l'instant que j'ai désiré et préparé depuis un mois: un mois de contrainte et de ruses!... Ah! un seul regret pour moi, une seule pensée d'amour m'eût désarmée!... Mais rien! rien!... il a tout oublié!

AIR: *Un page aimait la jeune Adèle.*

De Léontine il me vantait les charmes,
Son fol amour s'irritait d'un retard;
Lorsqu'à ses yeux je dévorais mes larmes,
L'ingrat pour moi n'avait pas un regard.
Quand on aime un seul mot nous touche!
Je l'attendais; car, malgré ma fureur,
Je sentais errer sur ma bouche
Le pardon écrit dans mon cœur.

SCÈNE XII.

MADAME DE CERONI, LÉONTINE, sortant de la chambre de droite.

MADAME DE CERONI, sévèrement.

C'est vous?... que venez-vous faire ici? On ne vous a point demandée: Que voulez-vous?

LÉONTINE.

Ah! pardonnez, car jamais je n'eus tant besoin de votre bonté!... oserai-je vous avouer?...

MADAME DE CERONI.

Parlez.

LÉONTINE.

Moi qui dois tant à votre généreuse bienveillance, je serais trop à plaindre si je vous affligeais.

MADAME DE CERONI.

Que voulez-vous dire?

LÉONTINE.

Permettez que je vous quitte.

MADAME DE CERONI.

Me quitter!

LÉONTINE.

Mon travail suffira peut-être à mes besoins.

MADAME DE CERONI.

Quel nouveau caprice?

LÉONTINE.

Je ne veux pas vous tromper.

MADAME DE CERONI.

Expliquez-vous.

LÉONTINE.

Monsieur Darcy...

MADAME DE CERONI.

Eh bien! monsieur Darcy?

LÉONTINE.

Ah! croyez que je n'ai pas cherché son amour; qu'il me devient odieux s'il afflige ma bienfaitrice.

MADAME DE CERONI.

Oui, je sais qu'il vous aime.

LÉONTINE.

Peu de jours d'absence suffiront pour qu'il m'oublie : il reviendra...

MADAME DE CERONI, avec colère.

Il reviendra!... et vous pensez que j'attends qu'il revienne!... Malheureuse, qui ose se croire ma rivale!

LÉONTINE.

O ciel! je vous offense sans le vouloir!

MADAME DE CERONI, dédaigneusement.

Non, non; je ne m'offense, ni ne m'afflige de ce que j'ai préparé moi-même.

LÉONTINE.

Comment?

MADAME DE CERONI, toujours avec l'expression du dédain.

N'ai-je pas trompé Darcy sur ce qui l'eût empêché de vous aimer? ne l'ai-je pas, chaque jour, rapproché de vous? n'ai-je pas inventé sur votre famille et vos malheurs tout ce qui pouvait enflammer son imagination romanesque? enfin, ne vous ai-je pas prêté toutes les vertus qui pouvaient séduire son cœur?

LÉONTINE, avec surprise.

On m'avait dit que vous l'aimiez!

MADAME DE CERONI.

Oui, je l'aimais; je l'aimais avec passion! Je l'aimais au point de sacrifier à son bonheur tous mes goûts, tous mes projets, toute la considération dont je jouissais dans le monde, toute la vertu qui m'avait élevée au-dessus des autres femmes!

LÉONTINE.

Eh bien?

MADAME DE CERONI.

Eh bien! l'instant est venu où je ne puis plus vous faire un mystère de mon projet. Il faut que vous deveniez la femme de Darcy.

LÉONTINE, avec joie.

L'épouser! lui!... (*avec tristesse.*) Moi!...

MADAME DE CERONI.

Vous.

LÉONTINE.

Vous oubliez mes torts impardonnables?...

MADAME DE CERONI.

Non, j'y pense.

LÉONTINE.

Je suis indigne d'être sa femme.

MADAME DE CERONI.

Vous lui convenez. Ce nom, dont il est si vain, vous le porterez : cet honneur, dont il est si fier, vous le partagerez. Je l'ai décidé, il vous épousera.

LÉONTINE.

Jamais!

MADAME DE CERONI.

Vous le haïssez?...

LÉONTINE.

Je l'aime.

MADAME DE CERONI.

Et vous hésitez!

LÉONTINE.

Je n'hésite pas; je refuse... Oui, je l'aime, et je ne veux pas qu'il rougisse. Je dois partir.

MADAME DE CERONI.

Êtes-vous libre?

LÉONTINE.

Non, je dépends de vous; mais vous le permettrez. Vous savez que, plus malheureuse encore que coupable, j'eus la faiblesse de croire à des serments trompeurs; que, laissée sans appui par la mort de celui qui m'avait séduite, la misère a flétri ma jeunesse. Vous vous souviendrez que je suis pauvre et sans famille; que M. Darcy est noble et riche; que son nom

est illustre et sans tache; que le mien est méprisé; que mes fautes sont connues...

MADAME DE CERONI, à part.

Je serai donc vengée !

LÉONTINE.

Vous me laisserez fuir ; et, dans quelque retraite obscure, le souvenir d'un grand sacrifice m'obtiendra peut-être le pardon du passé.

MADAME DE CERONI.

Ne l'espérez pas.

LÉONTINE.

Moi! que je devienne plus méprisable encore!... Non, je fuirai.

MADAME DE CERONI.

Fuir ! où irez-vous ? La misère, la prison, vous attendent.

LÉONTINE.

Malheureuse!

MADAME DE CERONI.

Et je vous offre un sort qui ferait l'envie de vos pareilles.

LÉONTINE.

Mes pareilles !

MADAME DE CERONI.

En épousant Darcy, quoi qu'il arrive, vous porterez son nom, vous serez à l'abri de la misère, retirée de l'opprobre. Libre à vous d'être heureuse.

LÉONTINE.

Ah ! ce bonheur m'épouvante; il me rendrait infâme, car je n'ai jamais trompé personne, et lui, je l'aime ! Il me semble qu'en le fuyant aujourd'hui, mon sacrifice me relève à mes yeux, que je suis moins indigne de lui. Je partirai, madame.

MADAME DE CERONI.

Je ne le souffrirai pas.

LÉONTINE.

Vous vous laisserez fléchir.

MADAME DE CERONI.

Il fut sans pitié.

LÉONTINE.

Vous l'avez aimé !

MADAME DE CERONI.

Ah ! ce mot augmente ma fureur... Je vous le répète, vous l'épouserez.

LÉONTINE.

Moi!... Non, non.

MADAME DE CERONI.

Ou, devant Darcy, devant celui que vous aimez, je chasse la malheureuse qui souille ma maison de sa présence.

LÉONTINE.

Oh ! cela n'est pas possible.

MADAME DE CERONI.

Et je remets aux mains de la justice la coupable qu'elle réclame.

LÉONTINE.

Au nom du ciel !... vous ne le feriez pas !

MADAME DE CERONI.

Je le ferais; vous l'auriez voulu. Je vous rendrais à la prison, à l'infamie.

LÉONTINE, accablée.

Ne pourrai-je donc pas revenir à la vertu ?

MADAME DE CERONI.

Celui que vous aimez ignore tout, et, s'il le sait, il aura pour vous autant d'horreur qu'il a d'amour.

LÉONTINE.

Ah! c'est plus que mon courage n'en peut supporter.

MADAME DE CERONI.

Décidez-vous.

LÉONTINE.

Malheur, malheur sur moi!... vous m'avez vaincue.

MADAME DE CERONI.

Vous m'obéirez ?

LÉONTINE.

Eh quoi ! vous exigez...

MADAME DE CERONI.

Que vous deveniez aujourd'hui même la femme de Darcy.

LÉONTINE.

Aujourd'hui !

MADAME DE CERONI.

J'ai tout fait préparer, le contrat est dressé, le notaire est là, Darcy va venir, et dans un instant...

LÉONTINE.

Ah ! par pitié, madame...

MADAME DE CERONI.

Songez-y. Le reste de votre vie condamné à la honte, à la misère ! un jugement public ! un éclat sans remède !...

LÉONTINE.

Madame !...

MADAME DE CERONI.

J'entends quelqu'un : choisissez.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Darcy.

LÉONTINE.

J'obéirai, madame, j'obéirai.

MADAME DE CERONI, à part.

Je savais bien que je réussirais !

SCÈNE XIII.

MADAME DE CERONI, DARCY, LÉONTINE.

MADAME DE CERONI.

Venez, monsieur Darcy : elle est à vous.

DARCY.

Je suis le plus heureux des hommes.

MADAME DE CERONI.

Qu'on fasse entrer le notaire.

LE DOMESTIQUE.

Il y a du monde dans le salon.

MADAME DE CERONI.

Ce sont quelques amis que j'ai invités à dîner. Qu'ils viennent. (*A part.*) Je les ai choisis.

DARCY, à Léontine.

Vous voulez bien vous charger du soin de mon bonheur ?

LÉONTINE.

Ah ! si je pouvais l'assurer par le plus grand des sacrifices, je n'hésiterais pas.

DARCY.

Que ces paroles sont douces à entendre !

(Plusieurs personnes entrent, elles sont reçues par madame de Ceroni, qui place le notaire à une table à gauche.)

MADAME DE CERONI, aux nouveaux venus.

Voilà un ancien ami que je marie à la pupille de M. de Ceroni : nous allons signer le contrat avant de nous mettre à table.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Mervil et M. de Belfonds !

DARCY.

Ce sont mes témoins.

MADAME DE CERONI, à part.

Grand Dieu ! Belfonds !

(Madame de Ceroni s'avance vers eux de façon à cacher Léontine à Belfonds.)

SCÈNE XIV.

M. DE MERVIL, personnage muet, BELFONDS, MADAME DE CERONI, DARCY, LÉONTINE, FOULE DE CONVIÉS.

MADAME DE CERONI.

Je vous salue, messieurs : je suis charmée, monsieur de Belfonds, de vous revoir encore aujourd'hui.

BELFONDS.

Jugez de ma joie, madame ! Darcy m'a tout conté, et son mariage...

FINAL DE M. DOCHE.

MADAME DE CERONI.

Allons, messieurs, que l'on s'empresse !
Un homme amoureux vous attend ;
Il ne faut pas qu'à sa tendresse
Nous dérobions un seul instant.

BELFONDS.

Madame, où donc est la future ?

(Il s'approche et voit Léontine qui est rêveuse sur un des côtés du théâtre à droite ; Darcy, pendant ce temps, parle au notaire.)

Ciel ! qu'ai-je vu ?

MADAME DE CERONI, bas à Belfonds.

Contenez-vous.

BELFONDS, bas à madame de Ceroni.

Vous l'ignorez, tout me l'assure ;
Celle dont il sera l'époux,
C'est...

MADAME DE CERONI, de même.

Je le sais.

BELFONDS, de même.

Que dites-vous ?

LÉONTINE, à elle-même.

Hélas ! il n'est plus d'espérance.

MADAME DE CERONI, bas à Belfonds.

Un mot encor : monsieur Mervil,
Répondez-moi, la connaît-il ?

BELFONDS, bas à madame de Ceroni.

Lui ? non, madame.

MADAME DE CERONI, bas à Belfonds.

Eh bien ! silence !

DARCY, venant chercher Léontine pour signer.

Daignez combler tous mes souhaits :
Je vous attends.

LÉONTINE, à part, reconnaissant Belfonds et reculant.

Non, non, jamais !

DARCY, étonné.

Votre cœur balance ?

MADAME DE CERONI, après avoir jeté un regard terrible à Léontine et se plaçant entre elle et Darcy.

Au moment de prendre un époux,
Une jeune fille est craintive;
Excusez sa frayeur naïve...

(Bas à Léontine en la faisant passer devant elle.)

Marchez! ou craignez mon courroux!

DARCY, à Léontine.

Léontine, rassurez-vous.
Pourquoi donc seriez-vous craintive?
Calmez cette frayeur naïve:
Venez, Léontine, et suivez votre époux.

(Léontine le suit vers la table du notaire; elle adresse un regard suppliant à madame de Céroni qui, par un geste la contraint à marcher. La musique chantée s'arrête; il n'y a plus qu'un léger accompagnement à l'orchestre.)

BELFONDS, à madame de Ceroni, bas.

Mais Darcy sait-il?

MADAME DE CERONI, à Belfonds, bas.

Eh! sans doute.

BELFONDS.

Ah! puisqu'il en est ainsi...

MADAME DE CERONI.

Est-il vrai que vous trouviez du plaisir à me voir?

BELFONDS, bas.

Ah! dites du bonheur!

MADAME DE CERONI, bas.

Eh bien! pas un mot, ou je ne vous revois de ma vie.

Léontine et Darcy, ainsi que M. de Mervil, ont signé pendant ce colloque. Le chant recommence.

DARCY.

Mes amis, félicitez-moi.

(A Léontine.)

Ne songeons qu'au bonheur et calmez votre effroi!

(Darcy présente Léontine à la société; le chant s'arrête encore, mais l'orchestre continue piano.)

BELFONDS, à part.

Que voit-on dans ce monde? Des gens qui se trompent, qu'on trompe, ou qui en trompent d'autres.

(Le chant recommence.)

ENSEMBLE.

BELFONDS ET LE CHŒUR.

Retirons-nous, que l'on se presse!
Le bonheur enfin les attend:
Il ne faut pas qu'à leur tendresse
Nous dérobions un seul instant.

MADAME DE CERONI.

C'en est fait! grâce à mon adresse,
Le désespoir enfin l'attend.
Son cœur se livre à l'allégresse;
Mais du réveil viendra l'instant.

DARCY.

Léontine, plus de tristesse!
Le bonheur enfin vous attend:
Je ne veux plus qu'à ma tendresse
Le passé dérobe un instant.

LÉONTINE.

Le chagrin m'accable et m'oppresse;
Désormais quel destin m'attend!
Du remords la voix vengeresse
Va me poursuivre à chaque instant.

(Darcy donne la main à Léontine; madame de Ceroni s'est emparée de Belfonds. La toile tombe.



ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente la même décoration qu'au premier acte; une table est de chaque côté; sur celle de gauche, tout ce qu'il faut pour écrire; sur celle de droite, une corbeille de mariage.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONTINE, arrivant seule en costume de mariée.

Ah! j'échappe enfin à cette surveillance continuelle. Que j'avais besoin d'être seule! Je suis donc la femme du comte Darcy!... Moi!... Que de bonheur et d'effroi j'éprouve à ce mot!... Mon sort dépend de madame de Ceroni... Avec quel soin elle observait tous mes mouvements!... elle semblait éviter également de me quitter et de se trouver seule avec moi!.. Ah! elle craignait sans doute que je n'eusse l'affreux courage... Tout est fini... je suis sa complice... Je tremble!... Puisse cette lettre toucher son cœur! (*Elle tient à la main une lettre qu'elle place ensuite dans sa ceinture.*) Dans quelques heures, je vais quitter cet hôtel pour celui du comte: remettons cette lettre à Mariette... Mariette, André... ils savent tout!... Et M. de Belfonds!...

Romance nouvelle de M. Doche.

PREMIER COUPLET.

Eh quoi! toujours rougir et feindre,
Tel est désormais mon destin!
A chaque instant il faudra craindre
L'homme dont j'ai reçu la main.
Que devenir en sa présence,
Si jamais il connaît mes torts?
O mon Dieu! rends-moi l'innocence,
Ou bien fais taire mes remords.

SECOND COUPLET.

Sans m'offrir une image affreuse,
Jamais le jour ne renaîtra:
Peut-elle un moment être heureuse
Celle qui toujours tremblera?
Que m'importe cette opulence?
Darcy, que me font vos trésors?
O mon Dieu! rends-moi l'innocence,
Ou bien fais taire mes remords.

(Elle pleure.)

Mais on va venir... cachons mes larmes... Et surtout veillons sur un secret d'où dépend plus que ma vie.

(Elle sonne, puis elle prend deux bourses dans la corbeille de mariage.)

SCÈNE II.

MARIETTE, LÉONTINE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

On a sonné!... Ah!

LÉONTINE.

C'est moi: venez, André; venez, Mariette: je vais vous quitter aujourd'hui.

ANDRÉ.

Hélas!

MARIETTE.

Madame la comtesse va dans son hôtel?

LÉONTINE.

Je veux vous remercier, Mariette; et vous aussi, André. Tenez.

(Elle leur présente à chacun une bourse; Mariette la prend d'un air satisfait; André la repousse d'un air triste; Léontine la lui met dans la main.)

MARIETTE.

Madame est bien bonne.

LÉONTINE.

C'est peu de chose, Mariette... Mais si... si... je vis heureuse avec M. Darcy, je ne bornerai pas là ma reconnaissance... Ne l'oubliez pas, Mariette.

MARIETTE.

Je n'oublie rien, madame.

LÉONTINE.

Voici une lettre pour madame de Ceroni; voulez-vous la lui remettre le plus tôt possible.

MARIETTE.

Tout de suite, madame, tout de suite. (*A part, en sortant.*) Son mariage est heureux pour moi : je peux laisser André à présent.

SCÈNE III.

LÉONTINE, ANDRÉ; il est resté immobile et a posé la bourse sur une table.

LÉONTINE, voyant la bourse.

Eh bien! André?

ANDRÉ.

Mademoiselle Léontine... non... madame la comtesse, je vous remercie, mais je ne veux pas de cela... Payer mes services!... moi qui les offrais de si bon cœur!... Madame devait bien voir que j'étais heureux de la servir... Pourquoi cette bourse?

LÉONTINE.

Oui, André, pardonnez-moi, j'ai tort : l'attachement ne se paie pas... Pour des soins comme les vôtres, de l'argent, ce n'est pas assez. (*Elle ôte un anneau de son doigt.*) Tenez cet anneau, André, je l'ai porté; c'est un souvenir d'amitié.

ANDRÉ.

Ah! madame!...

LÉONTINE.

Adieu, André, adieu.

ANDRÉ.

Adieu, madame la comtesse. (*A part.*) Cet anneau ne me quittera jamais!

SCÈNE IV.

LÉONTINE, puis DARCY.

LÉONTINE.

Maintenant, puisse l'avenir... L'avenir! ah! n'est-il pas entre les mains d'une femme qui peut-être sera sans pitié? Malheureuse!...

DARCY, entrant.

Ma Léontine!... enfin je puis vous voir! Savez-vous que, si je ne devais pas tant à madame de Ceroni, je lui en voudrais de m'avoir, depuis trois jours entiers, ôté la possibilité de vous voir seule? Elle était là, toujours entre nous! Et pourtant combien j'avais besoin de vous remercier! car votre cœur est à moi? Vous m'aimez?

LÉONTINE.

Oui, je vous aime!

DARCY.

Ah! tous mes rêves sont donc réalisés! Une femme jeune, belle, remplie de grâces et de vertus, sera la compagne de toute ma vie!... Elle m'aime, elle est à moi. Ma Léontine! les paroles me manquent pour exprimer ma joie.

LÉONTINE.

Puissiez-vous ne jamais éprouver un regret!

DARCY.

Un regret pourrait-il m'atteindre? vous serez là. Votre présence me défendra contre tout chagrin; et moi, j'essaierai d'embellir votre vie. Les amusements du monde vont s'offrir à vous pour la première fois.

LÉONTINE.

Je ne veux voir que vous; vous consacrer mes jours dans la solitude est mon seul désir.

DARCY.

Ma Léontine! quelle joie de pouvoir réparer envers vous les torts de la fortune! C'est à moi seul que vous devrez tout!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Ces biens que le hasard dispense
Jusqu'à présent n'ont point séduit mon cœur;
L'orgueil du rang, les dons de l'opulence,
Ne pouvaient rien pour mon bonheur.
Vous partagez l'éclat qui m'environne;
J'en sens le prix à compter de ce jour...
Doux privilége de l'amour!
Il s'enrichit de ce qu'il donne.

LÉONTINE.

Ah! monsieur!...

DARCY.

Votre jeunesse ne fut pas heureuse; mais nous ne parlerons du passé que pour mieux jouir du présent. Les jours qui se sont écoulés pour vous loin de la marquise, ils furent bien tristes, n'est-il pas vrai?

LÉONTINE.

Ah! que me rappelez-vous?

DARCY.

Je regrette les instants où j'ai vécu sans vous, et je veux au moins partager en pensée toute votre vie : vous me direz tout ce qui a pu troubler ou affliger votre cœur, toutes les impressions que vous avez éprouvées; nous tâcherons de regagner ainsi le temps perdu pour l'amour.

LÉONTINE.

Que pourrais-je vous dire ?... Sans parents, sans amis, vous seul serez tout pour la malheureuse Léontine.

DARCY.

Combien je m'en réjouis ! Mon cœur, inquiet et jaloux, s'alarmerait même d'une innocente amitié. Vous l'avouerai-je ? cet isolement est un charme puissant à mes yeux : j'aime la retraite absolue où vous avez vécu ; jamais un regard, jamais un mot d'amour n'est venu troubler le calme de cette âme si pure !... Ah ! c'est seulement ainsi que l'amour pouvait enivrer mon cœur et remplir tous mes vœux ! Mon bonheur n'eût point été complet s'il m'eût laissé un regret pour le passé, une crainte pour l'avenir.

LÉONTINE.

L'avenir !...

DARCY.

Il est assuré maintenant. Mais pourquoi vos traits conservent-ils encore une expression de tristesse et de crainte ? Quelque inquiétude...

LÉONTINE.

Non, non ; je suis tranquille. Mais cette société, ces personnes inconnues pour moi que madame de Ceroni a rassemblées...

DARCY.

Eh bien ?

LÉONTINE.

J'avoue qu'il m'eût été agréable de les éviter : craintive, timide, je ne suis bien qu'avec vous.

DARCY.

Je n'ai pu refuser quelques heures encore à son amitié ; mais, avant la fin de la journée, vous serez chez moi... chez vous, madame la comtesse, dans votre hôtel.

LÉONTINE, tendrement, en lui tendant la main.

Un hôtel ! des présents de tout genre !... et je ne vous ai pas remercié ! c'est que toutes mes pensées étaient pour le premier, pour le plus grand de vos dons !... votre amour.

(Darcy lui baise la main.)

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Belfonds.

LÉONTINE, tressaillant et à part.

Comment l'éviter ?

SCÈNE V.

LÉONTINE, DARCY, BELFONDS.

BELFONDS.

Oh ! pardon ! je croyais trouver ici madame de Ceroni.

LÉONTINE, à part.

Que va-t-il dire ?

BELFONDS, qui remarque son trouble.

Je suis heureux de vous rencontrer, et d'être le premier qui offre à madame la comtesse Darcy tous les hommages de respect qu'elle est en droit d'attendre.

LÉONTINE.

Croyez à ma reconnaissance, monsieur.

BELFONDS.

Mais voici madame de Ceroni.

SCÈNE VI.

LÉONTINE, MADAME DE CERONI, DARCY, BELFONDS.

MADAME DE CERONI.

Ah ! vous êtes tous réunis ?

DARCY.

Vous seule nous manquiez !...

MADAME DE CERONI, avec une joie maligne.

J'ai voulu jouir de l'aspect de votre bonheur... Monsieur de Belfonds venait sans doute aussi adresser ses félicitations à madame ? c'est pour lui une ancienne connaissance.

DARCY.

Que voulez-vous dire ?

LÉONTINE.

Je tremble !

BELFONDS, prenant vivement la parole.

Rien de plus simple !... Un jour...

MADAME DE CERONI, l'interrompant.

Ne vous donnez pas tant de peine... Monsieur le comte Darcy va tout apprendre.

LÉONTINE.

Arrêtez, au nom du ciel !

DARCY, passant entre Léontine et madame de Ceroni.

Qu'avez-vous? que craignez-vous?

LÉONTINE, d'un ton suppliant.

Madame...

DARCY.

Quelle terreur se peint sur vos traits! Léontine, vous m'effrayez!... Et vous aussi, madame.

MADAME DE CERONI, froidement.

Vous attendiez-vous donc à être heureux?

DARCY.

Ciel!

MADAME DE CERONI.

Après avoir détruit le bonheur de ma vie!... Ah! si toutes les femmes s'estimaient assez pour éprouver un ressentiment égal au mien, vos pareils seraient moins communs... mais moi, je suis Italienne! vous m'avez trahie, et je n'ai point pardonné.

DARCY.

Quel malheur m'allez-vous annoncer? Parlez!

LÉONTINE.

Ah! par pitié, madame, par pitié, ne parlez pas!

DARCY.

Cette incertitude est affreuse! Expliquez-vous, vous dis-je. L'état où je la vois... vos paroles... et jusqu'à ce sourire... tout m'épouvante!

MADAME DE CERONI.

Oui, je vais parler. Vous étiez aimé d'une femme qui n'aima que vous, et vous l'avez abandonnée! Cette femme, c'était moi : elle s'est vengée en vous en faisant épouser une digne de vous... c'est elle!

LÉONTINE, se cachant le visage dans ses mains.

Oh! mon Dieu!

DARCY, regardant Belfonds.

Que veut-elle dire?

MADAME DE CERONI.

Ne vous parlait-il pas un jour d'une femme célèbre par son opprobre, méprisée de tout Paris, de Léontine?

DARCY.

N'achevez pas!

MADAME DE CERONI.

La voilà, cette fameuse Léontine; c'est elle!... elle est maintenant la comtesse Darcy... et moi je suis vengée!

LÉONTINE.

Grâce!

(Elle tombe à genoux.)

DARCY, sortant d'un profond accablement.

Suis-je bien éveillé?... Tout ceci n'est-il pas un rêve?... (*Il regarde autour de lui avec égarement.*) Non, non; tout est réel!... Et vous êtes encore là!... Laissez-moi, laissez-moi tous! c'est bien assez de l'infamie dont vous m'avez couvert!... Épargnez-moi un crime... retirez-vous! éloignez-la!

(Il repousse rudement Léontine, qui tombe sans connaissance, en disant :)

LÉONTINE.

Je me meurs!

(Belfonds la relève, la place sur un siége et lui donne des soins.)

MADAME DE CERONI.

Je sors, mais je laisse à ton cœur tous les tourments que tu fis souffrir au mien.

DARCY, l'arrêtant.

Mais... non, cela n'est pas vrai, cela n'est pas possible!... je ne vous crois pas... Ce moment de terreur vous venge assez... rétractez vos paroles!... ce n'est pas cette Léontine... je ne peux pas, je ne veux pas vous croire.

MADAME DE CERONI.

Dans un moment, les preuves seront entre tes mains.

DARCY.

Ah! laissez-moi. (*A Belfonds.*) Belfonds, je vous reverrai.

BELFONDS.

Elle est mourante!... Quelqu'un! Darcy, quand vous serez plus calme, je vous expliquerai ma conduite.

(Une femme de chambre entre par la porte de gauche, et avec l'aide de Belfonds elle traîne Léontine dans la chambre à gauche; madame de Ceroni sort par le fond; Darcy reste seul.)

SCÈNE VII.

DARCY, seul.

Où suis-je? qu'ai-je entendu?... Amour, vertus, amitié, où êtes-vous? Léontine!... Je passe subitement de l'excès du bonheur à l'excès de la misère : le présent, l'avenir... tout est perdu! que me reste-t-il?... la honte, la fureur... la jalousie!... Moi jaloux!... l'aimerais-je donc encore? Tous les maux, tous les tourments sont-ils rassemblés dans mon ame?... Je ne puis respirer... Quelle douleur je sens là!... Que dois-je faire?... Cette horrible agitation m'ôte la force de prendre un parti!... pourtant je ne puis rester! (*Il sonne.*) Oui, je m'éloignerai; tout ce qui m'entoure me fait horreur. (*Il s'assied et écrit*

quelques lignes. Un domestique entre.) Passez à mon hôtel : une chaise de poste à l'instant... ceci à mon homme d'affaires. Plus tard, j'écrirai en route des ordres plus détaillés. (*Le domestique sort. Darcy est dans la plus violente agitation.*) Son sort sera assuré; je pars, je ne la reverrai plus... ni aucun de ceux que j'ai connus!... Tout est fini pour moi; tout m'a trompé!... De quel art elles ont usé pour me fasciner à ce point!... ah! je veux tout apprendre. (*Il sonne.*) Interrogeons les domestiques; voyons jusqu'où elles ont poussé l'infamie et la ruse! (*Il appelle.*) André!... Mariette!... Ils doivent tout connaître... et moi, je ne veux rien ignorer... Je veux épuiser toutes mes forces à souffrir!

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, DARCY.

ANDRÉ.

Monsieur m'a appelé?

DARCY, avec fureur.

Vous étiez du complot?

ANDRÉ.

Quel complot?

DARCY.

La vérité... je la veux tout entière!... Léontine vous était connue?

ANDRÉ.

Depuis son enfance.

DARCY.

Où l'avez-vous vue?

ANDRÉ.

Ici, jusqu'à l'âge de seize ans.

DARCY.

Alors?...

ANDRÉ.

Alors elle partit.

DARCY.

Pourquoi? comment?

ANDRÉ.

Souvent elle s'affligeait seule; elle n'était pas heureuse : un jour...

DARCY.

La vérité!...

ANDRÉ.

Un jour, elle disparut. On dit bien des choses dans l'hôtel; j'étais le seul qui connût son cœur; je pleurai.

DARCY.

Ne me cachez rien! car je sais déjà que, séduite, déshonorée, elle étonna Paris de son luxe, de ses folies et de ses amours.

ANDRÉ.

C'était donc vrai?... Je ne le croyais pas! je n'ai vu d'elle que ses vertus.

DARCY.

Des vertus!

ANDRÉ.

Bonne, douce, indulgente, ôtant à ses plaisirs, à ses besoins même, pour donner aux malheureux; sans parents, sans amis, personne ne lui témoignait d'amitié; elle crut peut-être à l'amour!... elle se perdit.

DARCY.

Vous ne savez rien de plus?

ANDRÉ.

Si fait.

DARCY.

Quoi?... Parlez donc!

ANDRÉ.

Je sais que, s'il le fallait, je donnerais ma vie pour elle.

DARCY, d'un ton plus doux.

Laissez-moi; sortez, André.

SCÈNE IX.

DARCY, seul.

Mon trouble augmente à chaque instant!... le désespoir et je ne sais quel attendrissement s'emparent de moi.

(*Il tombe accablé sur un siége.*)

SCÈNE X.

DARCY, MARIETTE.

MARIETTE.

On dit que M. le comte m'a demandée : pardon de l'avoir fait attendre. Je cherchais partout madame de

Ceroni pour lui remettre cette lettre, dont madame la comtesse m'a chargée tantôt.

DARCY.

La comtesse!... De qui parlez-vous?

MARIETTE.

De madame la comtesse Darcy, de votre femme.

DARCY.

Ma femme!... ah! oui, elle est ma femme... J'ai le droit de voir cette lettre : donnez!... C'est à sa complice... J'en apprendrai plus ainsi. Sortez.

MARIETTE, à part.

Est-ce qu'il saurait?...

DARCY.

Sortez! vous dis-je.

SCÈNE XI.

DARCY, seul.

Je tiens leur secret; leur horrible confidence m'instruira de tout!... Et que me reste-t-il à savoir?... Celle que j'adorais n'est-elle pas avilie?..... Sa honte sera mon éternel tourment!... Ai-je donc encore besoin de me repaître de l'idée de sa dépravation pour arracher son image de mon cœur?... Oui... lisons!

Lettre de Léontine à madame de Ceroni.

« Madame, au nom du ciel! n'ajoutez pas au malheur du comte Darcy en faisant connaître ma honte : c'est mon aversion pour l'état horrible d'où vous m'avez tirée, et la crainte de rougir devant celui que j'aime, qui m'ont livrée à vous sans réserve. N'abusez pas de votre pouvoir! Je me jette à vos pieds, écoutez-moi, gardez mon terrible secret, et mon dévouement sans bornes vous est acquis pour la vie.

» J'implore votre pitié, madame; chaque instant accroît mes tourments et mes remords! Ah! que n'ai-je eu le courage de braver vos menaces et de m'exposer à toute votre fureur plutôt que de tromper le plus noble et le plus généreux des hommes! Dieu m'est témoin que, si j'eusse compris vos projets avant le moment où il ne m'était plus possible d'y échapper, j'aurais préféré la misère aux reproches que je me fais en cet instant! »

(Darcy se promène à grands pas.)

UN DOMESTIQUE.

La chaise de poste que monsieur le comte a demandée est à la porte.

DARCY.

Allons, je vais partir, m'éloigner pour toujours, sans la voir!... je le dois!...

(Il va pour sortir, puis s'arrête.)

(Au domestique.)

Dites à madame la comtesse que je la demande.

(Le domestique entre à gauche.)

Oui, je la verrai encore une fois!... Pourquoi?... tout n'est-il pas fini?... Ah! sortons, sortons avant qu'elle vienne. Dieu! la voici!

(Il reste immobile dans le fond à droite; Léontine entre par la gauche, fait quelques pas, s'arrête, et tombe à genoux, loin de Darcy, sans rien dire. Il la regarde tantôt avec pitié, tantôt avec colère, et dit :

Levez-vous!

SCÈNE XII.

LÉONTINE, DARCY.

LÉONTINE, se levant.

Grâce! grâce! monsieur le comte.

DARCY.

Que craignez-vous?

LÉONTINE.

J'ai mérité votre colère, et je n'ose implorer votre pitié!

DARCY.

Ma pitié!

LÉONTINE.

Oh! si je pouvais seulement penser qu'un jour vous me l'accorderez!...

DARCY.

Espérez-vous que je puisse pardonner?

LÉONTINE.

Je ne suis pas digne de votre pardon... et pourtant, si j'osais...

DARCY.

Que me diriez-vous?... que puis-je entendre?... Moi, vous écouter encore!... non, je ne le dois pas... Parlez donc, parlez! expliquez-vous!...

LÉONTINE.

Oui, j'en aurai la force. Vous me maudissez, je vous fais horreur, vous devez me bannir de votre présence!...

DARCY.

Hélas !

LÉONTINE.

C'est mon premier châtiment, je le subirai sans murmure, oui, je ne m'offrirai plus à vos regards !.. Permettez seulement, permettez que j'habite dans quelque coin obscur de votre hôtel ; que j'y vive seule et repentante... Peut-être quelquefois je vous apercevrai de loin, j'entendrai les sons de votre voix... alors je serai trop heureuse !... Pardon, monsieur, pardon, si j'ose encore vous demander une grâce !...

DARCY.

Quel trouble m'agite !

LÉONTINE.

Ah ! si je pouvais m'arracher le nom et le titre qu'on m'a forcée d'usurper, et mourir après... à l'instant, monsieur, vous seriez satisfait.

DARCY.

Malheureuse !

LÉONTINE.

Je me suis laissée entraîner par faiblesse à une action infâme... Vous me croyez la complice de celle qui vous a trompée ?... non, monsieur, non... J'ai résisté longtemps... mais si vous saviez quel était sur moi son empire, quelles menaces elle m'a fait entendre !

DARCY.

Je le sais.

LÉONTINE.

Mon courage m'a trahie ; j'ai cédé... J'aimais, j'aimais de toutes les forces de mon âme. Je ne voulais pas rougir... j'ai cédé... Mais ne croyez pas, monsieur, que je sois méchante : je ne le suis pas, puisque je n'ai pas balancé à paraître devant vous quand vous m'avez appelée ; que j'ose à présent lever les yeux sur vous, et que je me soumets à tout ce que vous exigerez de moi.

DARCY.

Que puis-je exiger ?

LÉONTINE.

Si vous pouviez lire au fond de mon cœur !... Peut-être je n'étais pas indigne de l'honneur de vous appartenir... Je fus séduite, égarée ; mais mon âme ne fut jamais corrompue... Ah ! s'il m'eût été libre de vous voir seul !... Il n'y avait qu'un mot à dire, et je crois que j'en aurais eu le courage... Mais enfin, monsieur, me voici prête à vous obéir... Ordonnez... disposez de moi... Vous m'avez fait appeler ; je suis venue, soumise et résignée... Repoussez-moi, chassez-moi, je souscris à tout ! et, quel que soit le sort que vous me destinez, je l'accepte... Que voulez-vous ?

(*Elle tombe à genoux.*)

DARCY.

Je voulais partir !... Que ferai-je désormais en des lieux où je ne trouverai plus que honte et désespoir ? mes espérances de bonheur, mes rêves d'avenir, je vous les avais confiés... que sont-ils devenus ? L'amour le plus sincère, le dévouement le plus passionné, qu'en avez-vous fait ?... Il faut partir !... mais au moment de quitter la France et vous pour toujours...

LÉONTINE, *toujours à genoux.*

Vous ne partirez pas ; vous n'abandonnerez pas, à cause de moi, tout ce qui vous fut cher ! Le fond d'une campagne, l'obscurité d'un cloître peuvent me cacher pour toujours à vos yeux... Bien plus ! Ces nœuds que vous devez détester, ils peuvent se rompre. Vous avez été trompé... (*Elle sanglotte.*) votre bonne foi fut surprise... les lois seront pour vous... elles briseront ces liens odieux !... tout n'est pas perdu sans ressource.

SCÈNE XIII.

LÉONTINE, DARCY, MADAME DE CERONI, entrant.

MADAME DE CERONI, *dans le fond, d'un air de triomphe.*

Ah !

DARCY, *l'apercevant.*

Grand dieu ! c'est elle !... (*Sa physionomie doit exprimer qu'il vient de prendre une subite résolution. — A Léontine qui est à genoux la tête cachée dans ses mains :*) Levez-vous madame la comtesse ! vous n'êtes pas à votre place

MADAME DE CERONI, *dans le fond.*

Que dit-il ?

AIR : *Dis-moi, mon vieux, t'en souviens-tu ?*

LÉONTINE, *toujours à genoux.*

Qu'ai-je entendu ? Juste Dieu, moi, comtesse !...

DARCY.

J'ai pardonné : ne redoutez plus rien.
Que Léontine à jamais disparaisse ;
Vous n'avez plus qu'un seul nom, c'est le mien.
(*Léontine se lève.*)
Oui, désormais que le passé s'oublie !
Notre avenir datera de ce jour :
Viens dans mes bras recommencer ta vie ;
Ton repentir a payé mon amour.

LÉONTINE.

Ah !

(Elle se jette dans les bras de Darcy.)

MADAME DE CERONI, s'approchant avec fureur.

Que faites-vous?

DARCY.

Approchez, madame, et recevez nos adieux. Je pars à l'instant pour l'Italie avec madame la comtesse Darcy.

MADAME DE CERONI.

Avec elle !

DARCY.

Et, quelque jour, je ramènerai celle dont l'avenir ne peut manquer de justifier ma conduite, mes espérances et mon amour.

MADAME DE CERONI, avec fureur.

Ils seront heureux !



LE FAVORI,

OU

LA COUR DE CATHERINE II,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 6 OCTOBRE 1831.

LE FAVORI.

PERSONNAGES.

Le Prince POTEMKIN, favori en titre de Catherine.
Le Comte LOWINSKI, noble polonais, général au service de Russie.
Le Prince de LIGNE.
RIMSKI KORSAKOFF, sergent aux gardes à pied.
MICHEL KORSAKOFF, son cousin.
L'ENVOYÉ D'AUTRICHE.
L'ENVOYÉ DE PRUSSE.
Courtisans intimes, hommes et femmes.
Un ESCLAVE, parlant.
Un Huissier.
CATHERINE II, impératrice de Russie.
La Comtesse PAULESKA, noble polonaise, demoisell d'honneur de Catherine.

La scène se passe, au premier et au troisième actes, dans une pièce de l'Ermitage, au palais d'hiver à Saint-Pétersbourg; et au deuxième acte, dans le palais de la Tauride, appartenant à Potemkin.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un des salons de l'Ermitage; trois portes au fond s'ouvrent sur une galerie; portes latérales : deux tables avec tout ce qu'il faut pour écrire; sur celle de droite est déployée une carte de Pologne. Deux petits cadres couverts d'un voile vert sont fixés aux deux côtés de la porte du milieu au fond. — Au lever du rideau, Korsakoff est de garde dans la galerie au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

KORSAKOFF, MICHEL,

KORSAKOFF.

Qui va là?

MICHEL.

Enfin, mon cousin, je te trouve!

KORSAKOFF.

Par saint Nicolas! c'est Michel!... Toi! dans le palais ds l'impératrice!... Sais-tu bien que, pour une telle audace, je devrais te faire donner le knout?

MICHEL.

Donne-moi une poignée de main, en attendant.

KORSAKOFF.

Et comment as-tu fait pour pénétrer jusqu'ici?

MICHEL.

Ah! j'ai eu un peu de mal; mais tu sais que je ne m'intimide pas facilement. Je m'étais dit : Mon cousin Korsakoff est sergent dans les gardes à pied, il faut que je le voie. Là-dessus, je me présente au palais, et je demande mon cousin Korsakoff : je m'étais adressé à des soldats, fort beaux hommes, ma foi!

KORSAKOFF.

Qu'ont-ils répondu?

MICHEL.

Ils m'ont donné des coups de crosse. Bon! ai-je dit à part moi, il faut se retourner d'un autre côté. En effet, je tire adroitement vers la gauche, je rencontre des messieurs couverts de caftans galonnés, et je les prie de m'enseigner où je pourrai trouver mon cousin. Oh! ceux-là ont été bien plus polis...

KORSAKOFF.

Ah!

MICHEL.

Oui, ils ne m'ont donné qu'un coup de poing; tu vois que cela allait déjà mieux.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Tout cela ne m'arrête point,
Et, loin de perdre patience,
De coups de crosse, en coups de poing,
Ballotté, meurtri, moi j'avance.
Pour toutes ces misères-là
Il ne faut pas qu'on se courrouce;
Dans le palais, où me voilà,
On bénit, je le sais déjà,
Un coup de pied, quand il nous pousse.

KORSAKOFF.

Vraiment?

MICHEL.

Et j'en ai reçu un qui m'a poussé jusqu'à une galerie, où j'ai vu un grand bel homme qui se promenait de long en large; je lui ai adressé ma question...

KORSAKOFF.

Eh bien!

MICHEL.

Il m'a ri au nez et m'a tourné le dos! ça m'a encouragé; je me suis risqué, j'ai toujours marché devant moi, et saint Nicolas m'a conduit, puisque je te rencontre.

KORSAKOFF.

Et que viens-tu faire ici, imbécile? Pourquoi as-tu quitté notre village?

MICHEL.

Précisément parce que je ne suis pas imbécile, et que je veux faire mon chemin à la cour.

KORSAKOFF.

Misérable!... tu es donc devenu fou?

MICHEL

Pas davantage. Est-ce que tu ne te souviens plus de ce que nous disait, il y a dix ans, la vieille Matouchka, qui lit dans l'avenir comme dans un livre? « Un Korsakoff fera une grande fortune », répétait-elle sans cesse, en nous regardant tous les deux. Jamais ces mots-là ne sont sortis de ma tête. Quand tu as été engagé dans les gardes, j'ai cru que ce Korsakoff là, ce serait toi; mais, au bout de trois ans, tu n'es encore que sergent!... Alors j'ai réfléchi que je m'appelle aussi Korsakoff, que je suis bel homme, que j'ai une foule de talents, car je danse la mazourque de première force; j'accommode une soupe au sterlet mieux que personne; je peux défier un caporal prussien pour l'exercice; je sais lire et écrire; je suis entreprenant, rien ne me rebute; et pour ne pas faire mentir la sorcière, je me suis mis en route, et me voici!

KORSAKOFF.

Ah! tu sais faire l'exercice?... eh bien! demi-tour à gauche, en avant, marche! Et qu'on ne te revoie plus dans ce palais, si tu ne veux pas que ta peau nous serve de tambour.

MICHEL.

Par saint Michel, mon patron! je ne m'en irai pas comme ça.

KORSAKOFF.

Sais-tu bien que tu m'as déjà fait manquer à ma consigne? Heureusement on n'est pas encore levé au palais. Miséricorde!... le prince!... Hors d'ici!... ah! il n'est plus temps.

SCÈNE II.

MICHEL, KORSAKOFF, POTEMKIN.

(Potemkin est entré en scène par la gauche, au fond; Korsakoff a mis la main à son bonnet et demeure immobile; Michel est à l'écart.)

POTEMKIN.

Ah! encore ce sergent!... il a bonne mine! Approche... Quel est ton nom?

KORSAKOFF.

Rimski Korsakoff.

POTEMKIN.

Depuis combien de temps dans les gardes?

KORSAKOFF.

Depuis trois ans.

POTEMKIN.

Et tu es sergent?

KORSAKOFF.

Oui, excellence.

POTEMKIN.

Viens demain au palais de la Tauride, il faut que je cause avec toi, que je t'interroge.

KORSAKOFF.

J'y serai.

POTEMKIN.

Mais quel est cet homme qui se tapit là-bas?

KORSAKOFF.

Excellence, pardon!... c'est mon parent.

POTEMKIN.

Pourquoi est-il ici?

KORSAKOFF.

Il a osé s'introduire...

POTEMKIN.

Que demande-t-il ?

KORSAKOFF.

Excellence, il aura le knout.

MICHEL, s'approchant.

Ce n'est pas cela que je demandais.

POTEMKIN.

Ah ! ah ! tu m'as l'air d'un drôle bien résolu ! Avance, et n'aie pas peur.

MICHEL.

Oh ! je n'ai pas peur.

POTEMKIN.

Un homme qui ne tremble pas devant Potemkin !... Il y en a peu en Russie.

MICHEL.

Ça fait un de plus.

POTEMKIN.

Et qui t'inspire tant d'audace ?

MICHEL.

La sorcière.

POTEMKIN.

Comment ?

MICHEL.

Elle a prédit que je ferais fortune ; et, tout prince que vous êtes, si c'est écrit là-haut...

POTEMKIN.

La sorcière pourrait bien avoir dit vrai. Tu me plais !... Voyons, parle ; que veux-tu ?

MICHEL.

Entrer dans les gardes.

POTEMKIN.

Dans les gardes !... tu n'es pas beau.

MICHEL.

Vous trouvez ?... Regardez bien.

POTEMKIN.

Allons, c'est égal, j'y consens. Sergent Korsakoff, tu le conduiras de ma part au colonel.

KORSAKOFF.

Oui, excellence.

POTEMKIN.

Sortez tous les deux.

SCÈNE III.

POTEMKIN, seul.

Commander à des millions d'hommes et trembler devant le caprice d'une femme !... craindre à chaque instant que l'amour ne m'enlève ce que l'amour seul m'a donné ! quelle existence !... Non, Catherine, il n'en sera point ainsi !... tu m'as laissé poser la main sur ton sceptre ; nul autre que moi n'y touchera désormais ! que ton cœur soit fragile ; que la femme m'échappe, qu'importe ?... mais que je règne sur tes volontés, mais que l'impératrice me soit soumise !... Ah ! le jour viendra, sans doute, où mon pouvoir n'aura rien à redouter de ces tendres émotions, de ces caprices du cœur, auxquels je commanderai moi-même... Hélas ! il faut être encore un amant heureux ! Ce jeune Polonais, ce Lowinski si fier, si brillant... il peut être dangereux !... les yeux de l'impératrice s'arrêtent sur lui avec complaisance !... je lui pardonnerais aisément l'élégance de ses manières, la beauté de ses traits... mais son courage, ses talents, l'élévation de son caractère, tout m'ordonne de le proscrire. Il ne se contenterait pas du rôle que je lui permettrais ; et s'il faut que Catherine ait des favoris, Potemkin ne veut point de rival ! peut-être ignore-t-il encore le sentiment qu'il inspire... peut-être, en montrant la gloire à cette âme ardente et jeune... Essayons ! voici l'heure où chaque jour il se rend au palais ; j'entends du bruit... c'est lui ! comme il est rêveur !...

(Potemkin s'écarte un peu dans la galerie ; on ne le perd pas de vue, et il a les yeux attachés sur Lowinski qui vient sur le devant et entre par la gauche.)

SCÈNE IV.

POTEMKIN, à l'écart, LOWINSKI.

LOWINSKI, à lui-même.

Que dois-je croire ? que faut-il espérer ? Ces faveurs dont je suis l'objet, ce gracieux sourire qui m'accueille sans cesse... serait-il possible ! aimé de Catherine !... Mais si l'orgueil fascinait mes yeux ; si je me trompais ?... Le ridicule serait le moindre châtiment

de ma témérité... qui pourra m'apprendre?... Ah ! le prince Potemkin !

POTEMKIN, s'approchant.

C'est vous, monsieur le comte !... Déjà au palais !

LOWINSKI.

Les ordres de l'impératrice ne nous ont-ils pas fait un devoir de notre plus grand plaisir?

POTEMKIN.

Oui !... vous vous êtes bientôt acclimaté à la cour de Russie ! Le roi Stanislas, en cédant à notre souveraine un officier de votre mérite, lui a donné la preuve la plus sûre de son amitié. Saint-Pétersbourg peut aisément faire oublier la Pologne.

LOWINSKI.

Oublier la Pologne !... Prince, vous ne le croyez pas.

AIR : *Vaudeville des Frères de lait.*

Moi l'oublier cette terre chérie !...
Ah ! si jamais, appelant un vengeur,
Retentissait la voix de la patrie,
Doutez-vous donc qu'elle touchât mon cœur?
Elle a toujours un écho dans mon cœur!
J'irais mourir sous sa noble bannière,
Mes compagnons me r'ouvriraient leurs rangs !
Quand le danger la menace, une mère
A son côté doit voir tous ses enfants.

POTEMKIN.

J'admire cet élan de patriotisme, et je n'attendais pas moins de votre courage. Mais prenez garde, monsieur le comte, les délices de Capoue perdirent Annibal !... Ne craignez-vous pas que votre épée ne se rouille dans le fourreau ?

LOWINSKI.

Que sa majesté commande et je suis prêt.

POTEMKIN.

Romanzoff bat les Turcs en Volhynie.

LOWINSKI.

J'envie son bonheur.

POTEMKIN.

Pourquoi ne le partageriez-vous pas ?

LOWINSKI.

Les volontés de l'impératrice me retiennent à la cour.

POTEMKIN.

Mais elle en peut changer.

LOWINSKI, à part.

Me craindrait-il?... Quel trait de lumière !

POTEMKIN.

Si la gloire vous est chère, si les lauriers cueillis sans vous troublent votre sommeil, dites un mot, et je me charge de vous ouvrir la route.

LOWINSKI.

Prince, je suis reconnaissant...

POTEMKIN, à part.

Il hésite !

LOWINSKI, à part.

Il me redoute !

POTEMKIN.

Le maréchal demande des secours : je vais lui envoyer un corps d'armée : vous pourriez le commander.

LOWINSKI, souriant ironiquement.

Comment ai-je mérité tant de bienveillance ?

POTEMKIN.

Acceptez-vous ?

LOWINSKI.

Ma volonté sera soumise à celle de l'impératrice.

POTEMKIN, à part.

Il veut rester !... Il a lu dans le cœur de Catherine !

LOWINSKI, à part.

Il veut m'éloigner ! Plus de doute, je suis aimé !

POTEMKIN.

Ainsi, monsieur le comte, vous refusez ?

LOWINSKI.

Pardon, prince !... ah ! je ne saurais vous dire jusqu'où va ma reconnaissance; cet entretien ne s'effacera jamais de mon souvenir !... il m'a fait un bien !...

POTEMKIN.

Que voulez-vous dire ?

LOWINSKI.

Oh ! rien, rien ! Mais je vous remercie.

POTEMKIN, à part.

Imprudent !... l'aurais-je instruit moi-même ?

SCÈNE V.

POTEMKIN, CATHERINE, une lettre à la main. LOWINSKI.

(L'impératrice entre par la porte du milieu au fond, deux huissiers la suivent de loin et restent dans la galerie.

LOWINSKI.

L'impératrice !...

CATHERINE, à elle-même.

En vérité, c'est fort plaisant !... (*Haut.*) Ah ! je vous salue, messieurs, et je vous sais gré de votre diligence !... Eh bien ! prince Potemkin, d'où vient

donc ce visage rembruni? Auriez-vous quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer? Ce serait dommage!... Car aujourd'hui je me sens en train d'être heureuse.

POTEMKIN.

Je me garderai de troubler une si bonne disposition.

CATHERINE.

Oui, je reçois à l'instant même une lettre de M. de Voltaire : croiriez-vous que mon *Instruction pour le Code* est mise à l'index et défendue en France? L'impératrice de Russie est trop philosophe pour la cour de Louis XV.

LOWINSKI.

Elle a pour se consoler les suffrages de l'Europe.

CATHERINE.

Mais je n'en subis pas moins le *veto* d'un censeur royal; et, pour un auteur, c'est fort désagréable.

POTEMKIN.

Que mande encore M. de Voltaire à votre majesté?

CATHERINE.

Il m'annonce qu'il me tricote des bas, et il me recommande de chasser les Turcs.

LOWINSKI.

Ah! madame, écoutez sa voix!... Que ce vaste projet conçu dans votre pensée s'exécute enfin! Quels plus beaux triomphes pourriez-vous désirer? Voyez fuir devant vous les barbares qui campent en Europe! Voyez la noble terre que souillent leurs pas renaître à la voix de Catherine, belle de passé et d'avenir!

AIR : *Jamais je n'aurai la faiblesse* (De M. Doche, dans Arwed.)

Longtemps muet devant la barbarie,
L'écho du Pinde a redit votre nom;
La gloire absente a revu sa patrie,
Elle sourit aux murs du Parthénon :
Des Osmanlis, sur le sol qu'ils flétrissent,
Elle a brisé le joug profanateur!...
De l'Eurotas les lauriers refleurissent
Pour couronner un front libérateur.

CATHERINE, à part.

Que la gloire est belle dans sa bouche!

POTEMKIN.

Avec de semblables idées, monsieur le comte, je m'étonne que vous hésitiez à rejoindre nos drapeaux?

LOWINSKI.

Prince, j'attends les ordres de Sa Majesté.

CATHERINE.

Eh quoi! vous voulez nous l'enlever! déjà!... à peine remis des fatigues d'une campagne!... Non, les plaisirs sont permis après la victoire, et j'entends qu'il partage les nôtres. Je vous l'ai dit, mon âme est disposée à la joie : ces douces réunions de l'Ermitage, où chacun dépose, à ma voix, l'orgueil du rang, l'ennui des affaires et le fardeau de l'étiquette, elles ont été quelque temps interrompues : elles recommencent aujourd'hui même. Vous en ferez partie, monsieur le comte. L'âme de ces réunions, ma chère Pauleska, absente depuis un mois, est enfin de retour.

LOWINSKI.

Pauleska!

CATHERINE.

Oui, votre compatriote, la fille du comte Boleslas. La connaissez-vous?

LOWINSKI.

Je fus élevé avec elle; mais, depuis cinq ans, je ne l'ai pas vue.

CATHERINE.

Le comte est mort : j'avais eu à me plaindre de lui. Pauleska est venue à ma cour réclamer des biens que je lui ai rendus, car je ne punis point la fille des torts du père. Ses talents, son esprit, son intarissable gaieté, m'ont attachée à elle, et j'espère qu'elle ne me quittera plus. Vous la verrez ici tantôt.

LOWINSKI, à part.

Pauleska!... l'amie de mon enfance; mes premières affections!

POTEMKIN.

Ces amusements, que je suis loin de blâmer, ne feront pas oublier sans doute à Votre Majesté que d'importantes affaires attendent sa décision?

CATHERINE.

Allons, il faut que je fasse l'impératrice!... Comte Lowinski, pardonnez-moi.

LOWINSKI.

Sa Majesté n'a rien à me commander?... Je me retire.

CATHERINE.

Ah! un moment!... Passez, je vous prie, chez le prince de Ligne, et veuillez lui dire que je l'attends ce matin : je crois qu'il me boude; je ne l'ai pas vu depuis deux jours.

LOWINSKI.

Je le plains.

CATHERINE.

C'est moi qu'il faut plaindre, car vous me laissez en proie à l'ennui des affaires.

ENSEMBLE.

Air *de la Fiancée.* (Introduction.)

C'est en vain que je l'évite ;
M'ennuyer est un devoir !
Mais quand le plaisir me quitte,
Moi, je lui dis : A revoir !

LOWINSKI.

Une reine en vain l'évite ;
S'ennuyer est un devoir !
Mais quand le plaisir nous quitte,
Il faut lui dire : A revoir !

(Les huissiers s'éloignent.)

SCÈNE VI.

POTEMKIN, CATHERINE.

CATHERINE.

Maintenant, prince Potemkin, je vous écoute.

POTEMKIN.

C'est fort heureux !

CATHERINE.

Eh ! bon Dieu ! qu'avez-vous donc de si pressé à me communiquer ?

POTEMKIN, s'asseyant à droite.

Je n'en sais rien.

CATHERINE.

Que dites-vous là ?

POTEMKIN.

La vérité.

CATHERINE.

Prince Potemkin, vous êtes bien maussade aujourd'hui !

POTEMKIN.

Mon âme, il est vrai, n'est pas, comme la vôtre, disposée à la joie.

CATHERINE.

Pour vous plaire, faut-il donc que je sois triste ?

POTEMKIN.

Pour me plaire ?... Ah ! croyez-moi, Catherine, ne m'interrogez pas.

CATHERINE.

Et si je veux savoir ce qui se passe dans votre cœur ?

POTEMKIN, se levant avec emportement.

Et si, moi, je ne veux pas vous le dire ?

CATHERINE, se radoucissant.

Il faudra donc que je devine ?

POTEMKIN, se rasseyant.

Permis à vous.

CATHERINE, allant s'asseoir de l'autre côté.

En vérité, vous êtes insupportable !... je suis plus esclave sur mon trône que le dernier de mes moujiques. Je me lasserai à la fin de cette tyrannie.

POTEMKIN.

Vous lasserez-vous aussi de mon dévouement ?

CATHERINE.

Votre dévouement est quelquefois bien ennuyeux.

POTEMKIN.

C'est que, malheureusement, Orloff ne m'a pas rendu aveugle.

CATHERINE.

Savez-vous bien que vous me pousserez à bout ? que je suis votre souveraine ? et que, si je vous donnais l'ordre de voyager...

POTEMKIN.

Je ne partirais pas.

CATHERINE, se levant.

Vous ne partiriez pas !

POTEMKIN.

Non ! car vous me rappelleriez le lendemain. Vous ne vous priveriez pas volontairement de l'ami le plus tendre, du serviteur le plus dévoué, de celui qui n'a qu'une pensée, votre gloire ! qui n'a qu'un désir, votre bonheur !

CATHERINE, à part, se rasseyant.

Il a raison.

POTEMKIN, d'un ton plus ferme en voyant qu'elle se radoucit.

Il est des hommes auxquels on succède, mais qu'on ne remplace pas.

CATHERINE.

Cela se peut ; pourtant ne me donnez pas envie d'essayer.

POTEMKIN.

Et vous, ne me donnez pas sujet de me plaindre.

CATHERINE, à part.

Il m'aime, et j'ai quelques torts !... (*Haut.*) Grégoire !

POTEMKIN.

Catherine !...

CATHERINE.

Est-ce que ces querelles vous amusent ?

POTEMKIN.

Pas plus que vous.

CATHERINE.

Cette nuit, j'ai rêvé que la terre de Samoïloff vous appartenait avec dix mille paysans.

POTEMKIN, se levant.

A moi!...

CATHERINE, lui tendant la main.

Et, ce matin, mon rêve est accompli.

POTEMKIN, baisant sa main.

Ah! Catherine!...

CATHERINE, se levant.

Maintenant, vous souvenez-vous des affaires qui réclament nos soins?

POTEMKIN.

Puis-je oublier longtemps ce qui intéresse votre gloire?

CATHERINE.

Eh bien! de quoi nous occuperons-nous aujourd'hui? Cette vaste et fertile contrée, sur laquelle depuis si longtemps sont attachés nos regards, la Crimée m'appartiendra-t-elle enfin?

POTEMKIN.

Encore quelque temps, et elle est à vous! Par mes soins, la division est semée dans les différentes tribus; bientôt l'une d'elles implore votre secours, alors...

CATHERINE.

Mes armées entrent...

POTEMKIN.

Et elles n'en sortent plus...

CATHERINE.

Salut au gouverneur de la Crimée!

POTEMKIN.

Je n'attendais pas moins de la généreuse Catherine : que n'entreprendrait-on pas pour elle?

CATHERINE.

Soit!... mais nous n'y sommes pas encore; et, en attendant, qu'avez-vous à me dire de la Pologne?

POTEMKIN.

Tout marche au gré de nos souhaits : les confédérés de Barr sont dispersées; vos troupes, celles de Frédéric et de Joseph II, occupent le prétendu royaume de Stanislas; les bases préliminaires du partage sont arrêtées; elles n'attendent plus que votre sanction pour être imposées à la diète.

CATHERINE.

Ah! je ne veux pas que cette affaire traîne en longueur. Que les envoyés de Prusse et d'Autriche se rendent ici ce matin même; qu'ils me soumettent les projets convenus d'avance, et qu'on en finisse! Il faut que je m'étende en Europe.

POTEMKIN.

Sans pourtant oublier l'Asie.

CATHERINE.

J'aurai de la mémoire pour tout.

POTEMKIN.

Et de la gloire partout.

CATHERINE.

Allons, vous voilà redevenu aimable?... En vérité, prince, vous êtes un mélange bien bizarre! il y a en vous du tartare, du satrape et du courtisan.

POTEMKIN.

Tant mieux!... puisque Catherine aime la variété.

CATHERINE.

Ah! prenez garde!... ne recommençons pas nos querelles!... Et allez me chercher les envoyés de Prusse et d'Autriche.

POTEMKIN.

J'obéis, et je vous laisse avec vos souvenirs : est-ce vous laisser au milieu de mes ennemis?

CATHERINE.

Vous ne le croyez pas?

POTEMKIN.

Puissé-je ne jamais le craindre!

(A la sortie de Potemkin, les huissiers rentrent dans la galerie.)

SCÈNE VII.

CATHERINE, seule.

Pauvre Grégoire!... il a lu dans mon cœur mieux que moi, peut-être; il m'a querellée, il est jaloux!... Ah! j'ai bien peur qu'il n'ait raison!... Je m'en voudrais de l'affliger : confident de toutes mes pensées, exécuteur habile et dévoué de tous mes projets, il est le bras de cet empire, dont je suis l'âme!... Pourquoi ne se contente-t-il pas des sentiments que je peux lui donner maintenant?

AIR *d'Aristippe*.

Il m'aime encor!... je le vois avec peine,
Et de son trouble il faut prendre pitié :
De cette route, où l'amour nous entraîne,
Le but pourtant doit être l'amitié!
Le but doit être l'amitié!
Que de chagrins, que de maux on esquive,
Lorsqu'on y vient en se donnant la main!...
Mais trop souvent, quand l'un des deux arrive,
L'autre est encore au milieu du chemin.

Comment faire?... (*Elle frappe du pied avec impatience.*) Toujours trembler de ses moindres démarches!... être l'esclave de tous les sots propos!... c'est

bien la peine d'être impératrice !... Holà, quelqu'un. (*Un huissier s'avance.*) Qu'on prie la comtesse Pauleska de se rendre ici. (*L'huissier sort.*) Et Lowinski ?... Il n'ose parler !... Sa joie sera grande sans doute quand il apprendra... mais il faut le lui apprendre !... Aussi pourquoi est-il si timide ?... Ah ! c'est que je porte une couronne !... Il y a des moments où j'en ferais bon marché...

SCÈNE VIII.

PAULESKA, entrant par la porte de droite, CATHERINE.

CATHERINE.

Arrive, ma chère comtesse : ah ! que j'ai besoin de ton secours !

PAULESKA.

Qui peut affliger Votre Majesté ? les soucis de l'empire...

CATHERINE.

Il s'agit bien de mon empire !

PAULESKA.

De quoi donc s'agit-il ?

CATHERINE, soupirant.

Que tu es heureuse !

PAULESKA.

Moi, madame !...

CATHERINE.

Oui, tu as aimé, Pauleska ?

PAULESKA.

Cette question...

CATHERINE.

Tu as été aimée !... et l'on n'a pas craint de te le dire !

PAULESKA.

Qu'entends-je ?

CATHERINE.

Tu n'es pas impératrice, toi ! l'homme qui a cru lire dans tes regards un tendre sentiment ne repousse pas l'espérance comme un crime ; auprès de toi, il n'a pas une Sibérie à redouter : il ose aimer et déclarer son amour !... Tu es bien heureuse !

PAULESKA.

Eh quoi ! madame, il serait possible !...

CATHERINE.

Oui, écoute, Pauleska ; j'ai besoin d'un cœur où le mien s'épanche : jusqu'à ce jour, je n'ai vu que des flatteurs autour de moi ; sois mon amie ! Si la folâtre gaieté de ton âge, l'heureuse insouciance de ton caractère ont dérobé ton âme aux chagrins, ne refuse pas aux miens tes consolations.

PAULESKA.

En fait de chagrins, chacun à sa part ; et le Ciel ne m'a pas oubliée.

CATHERINE.

Toi !... mais non ! tu ne connais pas le supplice d'aimer sans savoir si l'on t'aime, sans oser t'en instruire ! Lorsque n'écoutant que ton amour, tu fais un pas vers celui dont ton cœur implore un aveu, tu ne te sens pas arrêtée par un manteau impérial.

PAULESKA.

Et vous, madame, savez-vous ce que c'est d'avoir, dès l'enfance, placé tout son avenir sur un seul nom ; de l'avoir caressé dans son cœur comme une espérance : d'avoir fait de sa gloire son seul rêve de bonheur, et de le voir prêt à se flétrir ?

CATHERINE.

Que dis-tu ?... Ah ! je te plains !... Mais ta voix ne peut-elle réveiller de nobles sentiments ?

PAULESKA.

Peut-être !

CATHERINE.

Dis un mot, Pauleska, et j'y joindrai la mienne.

PAULESKA.

La vôtre !...

CATHERINE.

Sans doute : je venais te demander des consolations et je crains d'être forcée de t'en offrir.

PAULESKA.

Que Votre Majesté pardonne ! Je ne sais quel importun souvenir s'est ranimé dans ma pensée ; qu'il disparaisse ! que votre bonheur seul nous occupe, et n'oublions pas que, dans cette vie, il n'y a de vrai que le plaisir.

AIR : *Faisons la paix.* (Maison du faubourg.)

C'est le plaisir (*bis.*)
Qui console de la puissance ;
Et quand le bonheur semble fuir,
Qui nous fait prendre patience ?
C'est le plaisir ! (*ter.*)

Grâce aux plaisirs, (*bis.*)
D'un joyeux cercle souveraine,
Vous faites aimer vos loisirs ;
Et vous ne seriez qu'une reine,
Sans les plaisirs. (*ter.*)

CATHERINE.

Quel empire ta voix exerce sur mon âme! en t'écoutant, j'oublie presque mon chagrin.

PAULESKA.

Eh! quel chagrin pourrait vous atteindre? celui que vous aimez sera bientôt à vos genoux, ivre de bonheur et d'orgueil.

CATHERINE.

Le crois-tu?

PAULESKA.

Qui en douterait?

CATHERINE.

Ah! que le Ciel t'exauce!

PAULESKA, à part.

Et que je meure auparavant!

SCÈNE IX.

PAULESKA, CATHERINE, UN HUISSIER, puis LE PRINCE DE LIGNE.

L'HUISSIER.

Son excellence le prince de Ligne...

CATHERINE.

Qu'il entre.

LE PRINCE.

Votre Majesté a daigné me mander auprès d'elle...

CATHERINE.

Oui, prince; j'ai grande envie d'être furieuse et de vous garder rancune.

LE PRINCE.

Quand on est impératrice de Russie, on ne boude point un malheureux qui n'a pas quatre cent mille hommes à envoyer pour s'expliquer.

CATHERINE.

Il faut donc que nous fassions la paix?

LE PRINCE.

Je la demande.

CATHERINE.

Et je l'accorde.

LE PRINCE.

Me voilà plus heureux que le grand Turc.

CATHERINE.

Si celui-là l'obtient, j'espère en effet qu'il la paiera plus cher.

LE PRINCE.

Et je pense que la nôtre sera plus durable.

CATHERINE.

Cela dépend de vous.

PAULESKA.

Les hostilités recommenceront bientôt : le prince de Ligne a un tel besoin de médisance!...

LE PRINCE.

Et vous aussi, comtesse!... Ah! ce n'est ni généreux, ni juste! car, en vérité, je renonce à toute épigramme : les ridicules sont si nombreux, les sots pullulent tellement, qu'aujourd'hui la médisance est le plus fatigant des métiers; et je me sens disposé à être de l'avis de tout le monde, par paresse.

PAULESKA, apercevant la carte de Pologne sur la table.

Ah! la Pologne!... ici!...

(Elle attache son regard sur cette carte, et demeure plongée dans la rêverie jusqu'à la fin de la scène.)

CATHERINE.

A propos d'épigrammes, j'y songe, continuerez-vous, monsieur, vos mauvaises plaisanteries sur le canal que je fais creuser, et où, dites-vous, il ne manque que de l'eau?

LE PRINCE.

Mais jusqu'à ce que l'eau y soit venue...

CATHERINE.

Apprenez, monsieur, qu'hier un malheureux ouvrier s'y est noyé.

LE PRINCE.

Il s'est noyé?... Oh! le flatteur!

CATHERINE.

Courage, monsieur!... faut-il que je vous demande quartier?

LE PRINCE.

Mille pardons, madame, désormais je suis muet comme les poissons...

CATHERINE.

De mon canal, alliez-vous dire?... Je vous ai volé celle-là; mais écoutez : j'ai besoin de vous; il faut que je vous consulte sur différents objets. D'abord nos intimes réunions de l'Ermitage recommencent aujourd'hui; je compte sur vous, comme par le passé, pour animer nos jeux, pour diriger nos plaisirs. Depuis un mois l'ennui m'accable.

LE PRINCE.

Et l'ennui est le seul souverain dont Votre Majesté ait peur.

CATHERINE.

Vous le chasserez.

LE PRINCE.

Je ferai de mon mieux.

CATHERINE.

Maintenant vous allez me donner un avis.

LE PRINCE.

Me voilà prêt. Quelle importante affaire occupe Votre Majesté?

CATHERINE.

Je veux changer l'uniforme de mes chambellans.

LE PRINCE.

Alors, permettez-moi de vous envoyer mon tailleur.

CATHERINE.

N'allez-vous pas vous piquer? Voyons, prince, soyez raisonnable et tirez-moi d'embarras : vous êtes homme de goût, parlez.

LE PRINCE.

Eh bien! puisque Votre Majesté l'exige; je lui conseille des broderies sur toutes les coutures.

CATHERINE.

Pourquoi cela?

LE PRINCE.

Des broderies, vous dis-je, des broderies!

CATHERINE.

Encore une fois, je ne comprends pas le motif.

LE PRINCE.

Je vous le dirai tout bas : nous autres courtisans, nous ressemblons à ces pilules amères qu'on ne peut faire avaler...

CATHERINE.

Qu'en les dorant?

LE PRINCE.

Vous l'avez dit.

CATHERINE.

A la bonne heure! on les dorera... Eh! mais, chère comtesse, d'où vient donc cette rêverie profonde?

PAULESKA, se réveillant.

Moi! rêveuse?

LE PRINCE.

En effet, je cherche en vain cette gaieté vive et folâtre...

PAULESKA.

Ma gaieté!... je ne l'ai point perdue! Que Sa Majesté donne le signal.

AIR : *Je conçois que pour le séduire.* (Espionne.

A sa voix, au plaisir fidèle,
Je pourrais encore en ces lieux,
Rappeler la joie auprès d'elle,
Sourire et ranimer vos jeux!
Vous me verrez en prolonger l'ivresse;
Et si, troublant des passe-temps si doux,
Un malheureux pousse un cri de détresse...
Mes chants l'empêcheront d'arriver jusqu'à vous,
Empêchons-le d'arriver jusqu'à vous! (*bis.*)
Mes chants l'empêcheront, etc.

LE PRINCE, à part.

Que se passe-t-il dans son âme? Son regard dément ses discours.

CATHERINE.

C'est ainsi que je t'aime, ma Pauleska! Faisons encore un appel aux plaisirs, ils reviendront.

UN HUISSIER, annonçant.

Son excellence le prince Potemkin; messieurs les envoyés de Prusse et d'Autriche.

CATHERINE.

Ah! voilà les ennuis qui arrivent en attendant.

LE PRINCE.

Il faut convenir que l'envoyé de Prusse n'est pas amusant!... Je n'ai jamais vu un Prussien si Prussien que celui-là.

CATHERINE.

Oui! il y a dans sa façon de s'exprimer une gravité si solennelle!...

LE PRINCE.

Et il est rare qu'un homme qui s'écoute parler n'écoute pas un sot.

CATHERINE.

Au moins vous épargnerez l'envoyé d'Autriche : il s'est acquis de la gloire dans son ambassade de Constantinople.

LE PRINCE.

Oh! la gloire est une courtisane qui souvent prend au collet des gens qui ne songeaient guère à elle!

CATHERINE.

Personne n'échappera!... Laissez-nous, chère comtesse; de graves intérêts me réclament, mais nous nous reverrons bientôt.

PAULESKA, à part, en sortant.

L'Autriche!... la Prusse!... pauvre Pologne!

CATHERINE.

(*Au prince de Ligne.*) Demeurez, prince. (*A l'huissier.*) Qu'on entre, et dites à mon secrétaire de se rendre ici.

SCÈNE X.

L'ENVOYÉ DE PRUSSE, L'ENVOYÉ D'AUTRICHE, CATHERINE, POTEMKIN, LE PRINCE DE LIGNE, LE SECRÉTAIRE DE CATHERINE, qui se tient dans le fond, un portefeuille sous le bras.

CATHERINE.

Approchez, messieurs, et prenez place. C'est aujourd'hui que doit enfin se terminer cette grande affaire qui depuis longtemps occupe les cours de Vienne, de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Voici, sur cette table, une carte de Pologne; je vous ai fait connaître mes intentions; mon ministre à Varsovie les a signifiées à la diète; voyons si les dispositions que vous avez arrêtées me conviennent; et surtout allons droit au fait, point de finesses diplomatiques, je n'en serais pas dupe et je ne les aime pas.

L'ENVOYÉ DE PRUSSE.

Votre Majesté soupçonnerait-elle la franchise du roi Frédéric, mon maître?

CATHERINE.

Non, monsieur, pas aujourd'hui.

L'ENVOYÉ D'AUTRICHE.

L'empereur Joseph II exciterait-il votre défiance?

CATHERINE.

Je ne dis pas cela; mais enfin ils sont mes partners dans la partie que nous avons jouée; il s'agit de partager les bénéfices, et je ne veux pas qu'on me triche: voyons ce que je gagne au juste.

L'ENVOYÉ DE PRUSSE.

Nous allons établir en détail les portions de territoire et le nombre d'âmes qui reviendront à chacun.

CATHERINE.

Bien, messieurs, faites: (*à demi-voix*) prince Potemkin, surveillez-les!

POTEMKIN.

Ne craignez rien; vous aurez la meilleure part.

(Les envoyés se sont assis autour de la table où est la carte de Pologne; Potemkin, assis entre eux, dirige le travail; ils parlent bas: Catherine est au milieu, sur le devant, avec le prince de Ligne.)

CATHERINE.

J'y compte. Je suis bien aise, prince de Ligne, que vous assistiez à cette conférence: vous voyez que je ne vous consulte pas seulement sur les choses frivoles.

LE PRINCE.

J'en remercie Votre Majesté.

CATHERINE.

Que dites-vous du parti que nous prenons?

LE PRINCE.

Je dis que voilà des braves gens qui vont s'endormir Polonais et qui se réveilleront Prussiens, Autrichiens et Russes: cela va sans doute leur sembler étrange.

CATHERINE.

Ils s'y accoutumeront.

LE PRINCE.

Peut-être!... Et qu'en pensera le reste de l'Europe?... la France?...

CATHERINE.

Bon! Qu'importe à madame Dubarry? Tout est prévu, d'ailleurs: quel est aujourd'hui le ministre qui dirige la politique de Versailles? un général perpétuellement battu, un diplomate de boudoir, usé dans de misérables intrigues; enfin, un duc d'Aiguillon!... il laissera faire. Eh bien! messieurs, votre travail avance-t-il?

POTEMKIN.

Nous marquons les limites.

CATHERINE.

A merveille!... mais comme je n'aime pas à perdre le temps, je vais, en vous attendant, répondre à M. de Voltaire. (*Au secrétaire qui était resté dans le fond.*) Mettez-vous là, monsieur, et écrivez.

(Le secrétaire se place à la table, de l'autre côté.)

LE PRINCE, à part.

Étrange spectacle!

CATHERINE, au prince.

Je ne crains pas de dicter tout haut: entre Catherine et Voltaire, la correspondance ne peut pas être secrète.

LE PRINCE.

Le monde y perdrait trop.

CATHERINE, dictant.

« Je reçois votre lettre, monsieur, dans laquelle » vous m'apprenez l'aventure arrivée en France à » mon *Instruction sur le Code*; j'avoue que j'en ai » beaucoup ri: les persécutions de vos censeurs ne » me blessent point, et je serai contente de moi tou» tes les fois que j'aurai votre approbation. »

LE PRINCE, à part.

Comme elle le flatte!.. à charge de revanche.

CATHERINE, dictant.

« Vos réflexions m'ont profondément touchée; per» sonne ne désire plus que moi arrêter l'effusion du

» sang; je comprends que nous autres puissants de » la terre nous nous devons au bonheur de l'huma- » nité. »

LE PRINCE.

Quelle douce philanthropie!

CATHERINE.

C'est l'expression de ma pensée.

POTEMKIN, avec colère, aux envoyés.

Non, messieurs, il n'en sera point ainsi : Sa Majesté n'y consentira pas.

(Ils se lèvent tous les trois.)

CATHERINE.

Qu'est-ce donc?

POTEMKIN.

D'après les calculs de ces messieurs, il ne vous échcoit que dix-huit cent mille âmes.

CATHERINE.

J'en veux deux millions!

L'ENVOYÉ D'AUTRICHE.

Mais le territoire acquis à la Russie est de trois mille quatre cents lieues carrées, et sa population ne s'élève pas à deux millions d'habitants.

CATHERINE.

Qu'importe? On en prendra deux cent mille sur la portion de l'Autriche, plus peuplée et moins vaste, afin de compléter mon nombre.

L'ENVOYÉ D'AUTRICHE.

Eh quoi! les arracher à leurs habitudes, au sol sur lequel ils sont nés!...

CATHERINE.

Pas d'hypocrisie, monsieur! vous ne songeriez guère à leurs habitudes, s'il ne s'agissait pas de me les céder; écoutez bien, il faut que j'aie mon compte, deux millions d'âmes; sinon, rien de fait, et je finirai peut-être par prendre tout.

L'ENVOYÉ DE PRUSSE.

Nous allons arranger cela.

(Ils se rasseyent.)

CATHERINE.

A la bonne heure!

LE PRINCE, à part.

Et ce sont des hommes qu'on marchande ainsi!

CATHERINE, au secrétaire.

Où en étions-nous, monsieur?

LE PRINCE, lisant par-dessus l'épaule du secrétaire.

« Nous nous devons au bonheur de l'humanité.

CATHERINE, au secrétaire.

Bien! continuez : (*Elle dicte.*) « Je n'ai point en- » core reçu vos *Questions sur l'Encyclopédie*, ni vos » montres de Ferney; je ne doute pas que l'ouvrage » de vos fabricants ne soit parfait, puisqu'ils travail- » lent sous vos yeux. Adieu, monsieur, gardez-moi » vos bonnes dispositions, et croyez à mon admira- » tion constante. »

Donnez que je signe.

(Elle va signer.

Tout le monde se lève et on revient sur le devant de la scène.)

POTEMKIN.

Voilà qui est arrêté : je pense que Votre Majesté sera satisfaite.

CATHERINE.

Voyons, messieurs.

L'ENVOYÉ DE PRUSSE.

Rien n'a été négligé pour conserver la bonne intelligence entre les trois puissances contractantes. Si Votre Majesté daigne examiner...

CATHERINE, prenant le papier et l'étudiant.

Oui, c'est bien! pour limites la rivière de Vella jusqu'au Niemen, et le fleuve Bénéfina jusqu'au Dnieper. Je puis attendre ainsi; dans quelques années nous verrons. Allons, messieurs, je suis contente, mais une autre fois ne lésinez plus avec moi.

L'ENVOYÉ D'AUTRICHE.

Nous sommes heureux d'avoir concilié de si grands intérêts.

CATHERINE.

Chacun de vous, messieurs, veut bien accepter le grand cordon de Saint-Wladimir?

TOUS DEUX, ensemble et s'inclinant.

Ah! madame, que de reconnaissance!

LE PRINCE, à part.

Deux millions d'esclaves pour deux aunes de ruban! ça n'est pas cher.

CATHERINE, aux envoyés.

Je ferai savoir à mes alliés de Prusse et d'Autriche l'estime que je fais de vous. (*Au secrétaire.*) Vous, monsieur, sortez, et scellez cette lettre.

(Les envoyés sortent.)

SCÈNE XI.

POTEMKIN, LE PRINCE DE LIGNE, puis LOWINSKI, PAULESKA, COURTISANS INTIMES, HOMMES ET FEMMES.

CATHERINE, à un huissier.

Maintenant qu'on avertisse Pauleska, le comte Lowinski et nos autres intimes qu'ils sont attendus en ce lieu. (*L'huissier sort.*) Loin d'ici les ennuis et les af-

faires ! Plus d'impératrice, de princes et de distinctions ! ici le plus noble est le plus gai !

(Lowinski, Catherine, Pauleska, Potemkin, le prince de Ligne entrent en ce moment.)

AIR : *Valse nouvelle de M. Hequet*, ou *Galopade du Gentilhomme de la Chambre*.

Amis, accourez tous,
C'est le plaisir qui nous invite;
Obéissons bien vite,
Il n'attend pas au rendez-vous.

Qu'on abjure, avec moi,
Orgueil, titres, noblesse !
Point de fierté qui blesse !
Le plus aimable est roi !
Plus d'ennuyeux lien;
Livrons-nous au caprice
Chantons !... L'impératrice
Ce soir n'en saura rien.

TOUS.

Amis, accourons tous, etc.

CATHERINE.

A la voix du plaisir
Mon ame est ranimée;
Au diable la Crimée,
Et grand-Turc et visir !
Un heureux jour à lui,
Pour nous doit-il renaître ?
Demain n'est qu'un peut-être !...
Vivons bien aujourd'hui !

TOUS.

Amis, accourons tous, etc.

(*Elle ôte le voile qui couvrait les tableaux.*) Voyez, je découvre moi-même ces règlements de l'Ermitage écrits de ma main, et auxquels chacun de nous doit se soumettre. Que tout ce qu'ils ordonnent soit présent à votre mémoire, et commencez, messieurs, par exécuter le premier article : « On laissera son orgueil et ses dignités à la porte avec son épée et son chapeau. » (*Les huissiers viennent prendre les épées et les chapeaux.*)

LE PRINCE.

Nous reprendrons tout en sortant.

PAULESKA, à part, regardant Lowinski.

Le voilà !

CATHERINE.

Ah ! j'oubliais, ma chère Pauleska ! je te présente ton compatriote le comte Lowinski, et je te demande pour lui ton amitié.

PAULESKA, à part.

Mon amitié !

CATHERINE.

Quand je t'ai nommée devant lui, il s'est rappelé t'avoir vue souvent autrefois.

PAULESKA.

Quoi, monsieur s'est souvenu ?...

LOWINSKI.

Qui vous admira peut-il ne pas se souvenir ?

CATHERINE, à part.

Osera-t-il se déclarer ? Ah ! je veux enfin qu'il lise dans mon cœur.

POTEMKIN, à part.

Où en sont-ils ? Pauleska est sa confidente, par elle je peux tout savoir ! Oui, c'est cela.

LE PRINCE, à part.

Si je ne m'abuse, voilà des amis intimes qui songent tous à se tromper. Observons.

POTEMKIN.

Avant que nos jeux commencent, qu'il me soit permis de rappeler à toutes les personnes ici présentes que je les attends demain dans mon palais de la Tauride; je tâcherai de leur offrir quelques amusements.

CATHERINE.

Nous y serons tous.

POTEMKIN, bas à Pauleska.

Vous serez la reine de cette fête.

PAULESKA, de même.

Moi !

POTEMKIN, de même.

Oui, mais silence.

CATHERINE, à part.

Demain, au milieu du tumulte... heureuse idée !... mais jusque-là je veux qu'il ignore... Il faut qu'une main étrangère... Ah ! j'y suis.

LOWINSKI, à part.

Être aimé de Catherine !... cela est-il bien possible ?

CATHERINE.

Pauleska, approche.

PAULESKA.

Que désirez-vous?

CATHERINE, à demi-voix.

Assieds-toi là, écris : (*Pauleska s'assied à droite et prend la plume.*) « Demain, pendant la fête du » prince, sous le bosquet du jardin d'hiver, à dix » heures du soir. » Tu vas plier ce papier, et tu me le remettras dans un instant.

(Elle va causer avec le prince de Ligne, Potemkin et Lowinski.)

PAULESKA, à demi voix.

C'est pour lui !... Et le premier rendez-vous serait tracé de ma main !... non !... Ah !... c'est bien. (*Elle*

écrit.) « Demain, pendant la fête du prince, sous le » bosquet d'hiver, à minuit ! » Ce n'est pas elle qu'il y trouvera.

(Elle plie le papier.)

CATHERINE, revenant.

Eh bien ?

PAULESKA.

Le voici !

CATHERINE, cachant le papier.

Messieurs, notre aimable amie va nous charmer par un de ces chants qu'elle exécute avec tant de grâce.

PAULESKA.

Vous l'ordonnez ?...

CATHERINE.

Ici je n'ordonne pas, je prie.

PAULESKA.

Et moi, je cède. Écoutez un chant national dont M. le comte se souviendra peut-être.

(Tout le monde s'assied, excepté Pauleska, le prince de Ligne et deux seigneurs qui s'appuient sur les fauteuils des dames de la cour. On est rangé dans l'ordre suivant : Pauleska, un groupe d'hommes et de femmes, Catherine, Lowinski, un autre groupe, Potemkin, le prince de Ligne.)

AIR *nouveau de M. Doche.*

Belle patrie,
Toujours chérie,
L'ame attendrie
Vole vers toi !
Hélas ! un roi
A de ma foi
Reçu l'hommage :
Mais dans les cours
Me suit toujours
Ta douce image !...
Belle patrie, etc.

Ainsi, sur la rive étrangère,
Chantait un guerrier Polonais :
Des cours ivresse mensongère
Aux vains plaisirs tu l'enchaînais !...
Mais un cri part de Varsovie...
Ce cri d'alarme est entendu !
Son pays demande sa vie ;
Le sang du brave a répondu.

(Après le morceau, tout le monde se lève, on écarte les siéges. Lowinski reste un instant assis et plongé dans la rêverie.)

CATHERINE.

Ces chants vous ont ému, monsieur ?

LOWINSKI, se levant.

Je ne le cache pas, et Votre Majesté...

CATHERINE.

Ah ! vous êtes à l'amende ! ici point de majesté ! Pour vous punir, on va vous cacher les yeux.

LOWINSKI.

Comment !

CATHERINE.

Vite, Pauleska, un mouchoir !... Voici mon jeu favori, le colin-maillard. C'est vous qui chercherez. Allons, à genoux, et pas tant de façons.

LOWINSKI.

On se résigne avec peine à ne plus vous voir.

CATHERINE.

Vous tâcherez de me prendre.

POTEMKIN, à part.

Et moi je tâcherai qu'il ne te garde pas !

(Pauleska a bandé les yeux de Lowinski.)

PAULESKA.

Voilà qui est fait !

CATHERINE.

A merveille ! Maintenant, écartons-nous, et Dieu vous soit en aide !

MORCEAU.

Musique de M. Doche.

TOUS.

Cherchez bien, cherchez bien !

CATHERINE.

Le moment est propice...

LOWINSKI.

Cherchons bien, cherchons bien !
Près de moi qui se glisse ?
Ah ! je le tien.

CATHERINE.

Non, vous ne tenez rien.

PAULESKA.

Tout va bien, tout va bien !
La fière impératrice
Ne se doute de rien !

TOUS.

Cherchez bien, cherchez bien !

(Catherine s'approche doucement de Lowinski, lui glisse le billet dans la main, et s'éloigne.)

LOWINSKI.

Ah ! qu'est-ce donc ?... Faisons silence !
Quel espoir est le mien,
Du mystère et de la prudence !

TOUS, très-haut.

Cherchez bien, cherchez bien !

LOWINSKI.

Cherchons bien, cherchons bien,
Surtout ne disons rien.

(La musique continue à l'orchestre ; et, pendant le jeu de scène exécuté par Lowinski et la foule, le dialogue suivant a lieu sur le devant de la scène.)

POTEMKIN, à demi-voix.

Belle Pauleska, il faut que je vous parle en secret. Accordez-moi demain un moment d'entretien.

PAULESKA, à part.

Quelle idée !... (*Haut.*) Qu'exigez-vous ?

POTEMKIN.

Je vous en prie !...

PAULESKA.

Eh bien ! pendant la fête, sous le bosquet du jardin d'hiver, à dix heures du soir !

POTEMKIN.

J'y serai !

PAULESKA, à part.

Et Catherine aussi !

(Ici le morceau de musique chanté reprend.)

PAULESKA.

Tout va bien ! tout va bien !
La fière impératrice
Ne se doute de rien !

CATHERINE.

Tout va bien ! tout va bien !

LOWINSKI.

Ah ! le sort m'est propice !
Arrêtez, je vous tien !

TOUS.

C'est très-bien ! c'est très-bien !

(Lowinski saisit Catherine par le bras.)

CATHERINE.

C'est juste !

(Lowinski ôte son bandeau.)

LE PRINCE DE LIGNE.

On ne ferait pas mieux les yeux ouverts.

CATHERINE.

Allons, messieurs ; c'est à moi de chercher.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MICHEL, en garde à pied.

(Michel, une main au bonnet, et une dépêche dans l'autre main, se tient droit à la porte du fond.)

CATHERINE.

Qu'est cela ?

MICHEL.

Une dépêche qu'un courrier apporte de l'armée. Épuisé de fatigue, il est tombé sans connaissance au bas de l'escalier ; j'ai pris sa dépêche et je l'apporte.

CATHERINE.

Donne !

POTEMKIN.

C'est mon protégé : le drôle ne manque pas une occasion de se pousser en avant.

MICHEL, à part.

L'impératrice va me voir.

CATHERINE, qui a lu la dépêche.

Qu'est-ce à dire ? Romanzoff me mande qu'il n'attaque pas les Turcs, parce que l'armée du grand-visir est deux fois plus nombreuse que la sienne.

POTEMKIN.

Pitoyable raison !

CATHERINE, qui a saisi une plume, et écrit à droite.

« Les Romains ne s'informaient pas du nombre » leurs ennemis, mais du lieu où ils étaient pour les « vaincre. » Qu'un courrier parte à l'instant et porte cela au maréchal. (*Michel s'avance.*) Prince Potemkin, quel est donc cet homme ? Je ne le connais pas.

POTEMKIN.

Je l'ai fait entrer aujourd'hui même dans les gardes. Il est original.

CATHERINE.

Mais il est bien petit.

MICHEL.

Oh ! Votre Majesté, je grandirai !

CATHERINE, à demi-voix.

Qu'il ne reste pas plus longtemps dans ce corps d'élite ; il est trop laid.

MICHEL, à part.

L'impératrice parle de moi.

CATHERINE, à Michel.

Va-t-en !

MICHEL, à part.

L'impératrice m'a parlé.

(Il sort.)

CATHERINE.

Plus de jeux pour aujourd'hui, messieurs ; il faut que je m'occupe des Turcs. A demain les plaisirs.

LOWINSKI, à part.

A demain le bonheur !

CHŒUR.

CATHERINE ET TOUT LE MONDE.

AIR du *Dieu et la Bayadère.* (Final du deuxième acte)

Demain qu'on soit fidèle.
Mais { quittez / quittons } ce séjour,
Car le Grand-Turc { m' / l' } appelle
Et doit avoir son tour.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une partie du palais de la Tauride; dans le fond est le péristyle du palais éclairé par des verres de couleur; le devant est un jardin où règne une demi-obscurité. A droite sur le devant, un bosquet avec un banc; à gauche, une ottomane.

SCÈNE PREMIÈRE.

POTEMKIN.

(Il est étendu sur une ottomane, il fume une longue pipe; les envoyés de Prusse et d'Autriche, des seigneurs et d'autres ambassadeurs sont debout auprès de lui. Il est en robe de chambre; des esclaves l'entourent.)

CHŒUR.

Air *de M. Adam* (dans l'Espionne).

A Potemkin rendons honneur!
Cher à l'amour, à la victoire,
Son regard donne le bonheur,
Sa pensée enchaîne la gloire.

POTEMKIN.

J'y consens, monsieur, je soutiendrai les prétentions du cabinet de Saint-James, parce qu'elles me semblent justes; n'en parlons plus... (*Il se tourne vers un de ses esclaves.*) Mon pourvoyeur Bauer est-il de retour? A-t-il rapporté les cerises que j'ai demandées?

L'ESCLAVE.

Oui, excellence.

POTEMKIN.

Ce pauvre Bauer! voilà quatre cents lieues qu'il fait pour un plat de cerises; mais je veux qu'il se repose; il ne faut pas le tuer. Il n'ira que dans deux jours chercher des melons d'eau à Astrakhan.

L'ENVOYÉ DE PRUSSE.

Votre excellence n'oublie pas le traité de commerce avec la Prusse?

POTEMKIN.

J'y pense, monsieur; mais je ne vois pas arriver cette plaque et ce cordon qui m'avaient été promis.

L'ENVOYÉ DE PRUSSE.

Le roi, mon maître, m'a chargé de les offrir à otre excellence; j'aurai l'honneur de les lui remettre ourd'hui même. (*Baissant la voix.*) Je dois y joindre un faible témoignage de la haute estime et de l'amitié de sa majesté.

POTEMKIN.

A merveille, monsieur, à merveille! Nous causerons de cela plus tard. (*A un esclave.*) Le danseur de Paris et le raisin de Crimée sont-ils arrivés?

L'ESCLAVE.

Depuis ce matin. Le courrier qui revient de Crimée a fait une telle diligence pour arriver aujourd'hui, qu'il est mort de fatigue.

POTEMKIN.

Combien m'a-t-il crevé de chevaux?

L'ESCLAVE.

Pas un seul.

POTEMKIN.

C'est très-bien! Je ferai quelque chose pour lui.

L'ESCLAVE.

Mais, excellence, il est mort.

POTEMKIN.

Ah! c'est juste... Je n'y pensais plus... (*Aux ambassadeurs.*) Je suis content, messieurs, et j'espère que vous le serez. Veuillez me laisser seul, et n'oubliez pas que vous êtes tous invités à ma fête.

L'ENVOYÉ DE PRUSSE.

Qui de nous pourrait y manquer?

POTEMKIN.

Je compte sur vous : à bientôt, messieurs, à bientôt!

(Tout le monde s'incline, Potemkin reste étendu sur son ottomane, continue à fumer, et fait un signe de tête; on sort sur le chœur du commencement.)

CHŒUR.

A Potemkin rendons honneur
Cher à l'amour, etc.

SCÈNE II.

POTEMKIN, seul, se levant.

Quand mes projets s'accompliront ils! Constantinople! Constantinople!... c'est là qu'il faut arriver!... c'est là que, régnant un jour sous le nom de Catherine, je pourrai braver ses caprices!... En attendant, il faut que je les dirige. Ce Lowinski ne me convient point! Je dois empêcher son succès!... On se cache!... Je ne sais encore... Ah! bientôt j'apprendrai tout : cette jeune Pauleska, sensible à quelques mots d'amour, fière de voir à ses pieds le puissant Potemkin, me livrera leurs secrets. Déjà elle a accepté le rendez-vous... C'est ici, sous ce bosquet, que je la trouverai! à dix heures! Tout va bien. Mais, si je parviens à chasser l'homme que je redoute, ne laissons point s'égarer de nouveau l'ardente imagination de Catherine; sans qu'elle s'en doute, que mon choix seul la conduise!... Madame de Pompadour régna jusqu'à sa mort, ne l'oublions pas!

UN ESCLAVE, entrant.

Monseigneur, un sergent des gardes à pied di que votre excellence l'a mandé; il se nomme Korsakoff.

POTEMKIN.

Qu'on l'amène. Je vais l'interroger, et si sa valeur morale répond à mes espérances, nous verrons.

(Il va se rasseoir.)

SCÈNE III.

KORSAKOFF, POTEMKIN.

POTEMKIN.

Approche, et réponds-moi avec franchise. Depuis que tu es dans les gardes, et que ton service t'appelle souvent au palais impérial, n'as-tu jamais senti dans ton cœur quelques mouvements d'ambition?

KORSAKOFF.

Oh! pardon, excellence.

POTEMKIN.

Et que désirais-tu?

KORSAKOFF.

D'abord devenir officier.

POTEMKIN.

Je comprends! Pour trouver les occasions d'acquérir de la gloire, pour commander à un plus grand nombre d'hommes?

KORSAKOFF.

Et pour avoir cinquante roubles par mois, au lieu de trente kopecks par jour.

POTEMKIN, souriant.

Ah! c'est juste! (*A part.*) La réponse promet. (*Haut.*) Mais écoute, Korsakoff, j'en sais plus que tu ne penses. Plus d'une fois, quand l'hydromel te montait au cerveau, tu as porté plus haut tes regards.

KORSAKOFF.

Qu'entends-je?

POTEMKIN.

Plus d'une fois tu as prononcé mon nom, et une certaine envie perçait dans tes paroles.

KORSAKOFF.

Par saint Wladimir! je suis perdu!

POTEMKIN.

M'a-t-on mal instruit? Voyons?

KORSAKOFF.

Grâce! excellence! grâce!

POTEMKIN.

Ne tremble pas! Je suis en bonne humeur.

KORSAKOFF.

Que saint Neuski soit loué!

POTEMKIN.

Oui, je veux m'amuser de ta folie, savoir ce qui se passe dans ton âme; réponds-moi donc sans détour. Quand tes yeux osaient s'élever jusqu'à moi, quand tu examinais ma destinée, que pensais-tu?

KORSAKOFF.

Oh! excellence!...

POTEMKIN.

Une franchise entière peut seule te dérober au châtiment qu'a mérité ton audace. Parle! que pensais-tu, en me voyant?

KORSAKOFF.

Je pensais à votre bonheur.

POTEMKIN.

Tu me crois donc heureux?

KORSAKOFF.

Qui le serait, si vous ne l'étiez pas?

POTEMKIN.

Et en quoi ce bonheur consiste-t-il?

KORSAKOFF.

Votre excellence me le demande?

POTEMKIN.

Oui!... Que trouves-tu à envier dans ma position? Parle.

KORSAKOFF.

Ah! qui ne l'envierait pas? Posséder des terres, des esclaves, des diamants! Paraître à la cour avec des habits couverts de pierreries; faire grande chère, jouer gros jeu, donner chaque jour des fêtes magnifiques; point de soucis, point de devoirs; de l'or, des chevaux, des équipages, des vins de France!... Que peut-on désirer de plus?

POTEMKIN.

Suivant toi, c'est donc là le bonheur?

KORSAKOFF.

En existe-il un autre?

POTEMKIN, à part.

Voilà l'homme qu'il me faut! Il ne sera pas dangereux. (*Haut.*) C'est bien, Korsakoff; je suis content de ta franchise. Je n'oublierai pas cet entretien, et toi, tu te souviendras qu'un mot de Potemkin peut ici changer le sort d'un homme; mais qu'il exige une reconnaissance et un dévouement sans bornes des gens qu'il daigne protéger.

KORSAKOFF.

Oui, excellence. (*A part.*) Serait-ce moi que la sorcière désignait.

(On entend des gémissements dans la coulisse.)

POTEMKIN.

D'où vient ce bruit?... Ah! n'est-ce point ton parent, ce plaisant drôle qu'on a chassé des gardes? Il a l'air consterné!... Dis-lui qu'il avance.

(Korsakoff fait un signe à Michel.)

SCÈNE IV.

KORSAKOFF, MICHEL, POTEMKIN.

POTEMKIN.

Pourquoi donc cette tristesse? Hier, tu semblais si résolu.

MICHEL.

Oh! hier je ne savais pas ce que je sais aujourd'hui.

POTEMKIN.

Que veux-tu, mon pauvre garçon? J'étais disposé à faire quelque chose pour toi, tu m'avais plu; mais les gardes à pied sont un corps d'élite, et Sa Majesté ne te trouve pas assez bel homme!... Il faut se résigner.

MICHEL.

Sa Majesté est difficile! Mais si ce n'était que ça.

POTEMKIN.

Qu'y a-t-il donc?

MICHEL.

Votre excellence a daigné m'adresser à son intendant.

POTEMKIN.

Sans doute: eh bien! que va-t-il faire de toi?

MICHEL.

Il veut en faire un ours.

POTEMKIN.

Un ours!

MICHEL.

Oui, excellence!... mais je ne me sens pas de vocation pour entrer dans ce régiment-là.

POTEMKIN.

Explique-toi, car je ne comprends pas...

MICHEL.

Voilà ce que c'est, excellence. Il paraît que, l'autre jour, Sa Majesté a désiré voir une chasse à l'ours.

POTEMKIN

Cela est vrai.

MICHEL.

Votre intendant veut en donner le plaisir à Sa Majesté, ce soir, aux flambeaux, dans le petit bois de sapins.

POTEMKIN.

C'est une heureuse idée qu'il a eue là! Je lui en sais gré.

MICHEL.

C'est à merveille, excellence! mais il manque un ours à votre intendant, et c'est moi qu'il destine à cette fonction.

POTEMKIN, riant.

Toi!

MICHEL.

Oui, excellence! moi-même. Il prétend qu'il est pris au dépourvu, qu'il faut que je le tire d'embarras, qu'il a une peau d'ours toute prête, et que Sa Majesté s'y trompera.

POTEMKIN.

Eh bien! ne seras-tu pas heureux de contribuer à ses plaisirs?

MICHEL.

Sans doute; mais c'est que les chiens s'y tromperont peut-être aussi? Et ils ont des dents!

POTEMKIN.

Tu as peur?

MICHEL.

Dam! si vous les aviez vus comme moi?

POTEMKIN.

Pour plaire à l'impératrice, que ne ferait-on pas?

MICHEL.

Me trouvera-t-elle plus bel homme quand je serai ours?... Et puis les chiens...

POTEMKIN.

Sois tranquille! on y veillera : c'est un moment à passer.

MICHEL, se mettant à genoux.

Ah! excellence, je vous en prie, par saint Grégoire, votre patron!... Épargnez-moi ce moment-là!

POTEMKIN.

Allons, c'en est assez! Fais ce qu'on te commande.

MICHEL.

Est-ce donc là cette fortune que m'annonçait la sorcière? Avec mes talents!

POTEMKIN.

Tes talents!... Et quels sont-ils?

KORSAKOFF, passant entre Michel et Potemkin.

Oh! monseigneur, il accommode une soupe au sterlet mieux que le premier cuisinier de l'empire.

MICHEL, bas à Korsakoff.

Est-ce de cela qu'il fallait lui parler?

KORSAKOFF, bas à Michel.

Tais-toi! Je te sauve.

POTEMKIN, se levant.

La soupe au sterlet!... mon mets favori!... Ah! ceci change la question. Rassure-toi, je renverse tous les plans de mon intendant; tu vas être placé dans mes cuisines. Mais songe à te distinguer.

MICHEL.

Je ne crains rien, excellence! Je serai là plus à mon aise que sous une peau d'ours, et vous jugerez!

POTEMKIN.

A la bonne heure! Je vais donner mes ordres; tiens-toi prêt; et toi, sergent Korsakoff, songe à ce que je t'ai dit.

(Il sort en examinant Korsakoff.)

SCÈNE V.

MICHEL, KORSAKOFF.

MICHEL.

Gloire à Dieu et à saint Neuski! me voilà hors d'affaire!

KORSAKOFF.

Grâce à moi! Je connaissais heureusement le faible du prince : pour une bonne soupe au sterlet il donnerait cent paysans.

MICHEL.

Je lui en ferai une dont j'espère qu'il sera content.

KORSAKOFF.

Ton avenir dépend de cette soupe-là. Ne va pas l'oublier?

MICHEL.

Je n'ai garde!... Mais dis donc, cousin, tu as l'air d'être aussi dans les bonnes grâces du prince? Quand il est parti, il t'examinait en souriant.

KORSAKOFF.

C'est vrai.

MICHEL.

Il te destine peut-être à me remplacer?

KORSAKOFF.

Comment?

MICHEL.

Dans les ours.

KORSAKOFF.

Imbécile!

MICHEL.

Dam! qui sait? tu ferais un bel ours, toi!

KORSAKOFF, à demi-voix.

Le moment n'est pas loin peut-être où nous saurons à quoi nous en tenir sur la science de la sorcière.

MICHEL.

Tu crois?

KORSAKOFF.

Je le soupçonne.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

La fortune à mes yeux se montre.

MICHEL.

Se peut-il?

KORSAKOFF.

Oui; mais parlons bas,

MICHEL.

Il faut courir à sa rencontre.

KORSAKOFF.

Crois-moi, Michel, ne bougeons pas;
En courant on fait des faux pas.
Si la fortune nous regarde,
Pourquoi troubler notre repos?
Je vais l'attendre au corps-de-garde.

MICHEL.

Je l'attendrai près des fourneaux.

KORSAKOFF.

Qui choisira-t-elle?

MICHEL.

Nous verrons.

KORSAKOFF.

Le comte Orloff servait dans les gardes.

MICHEL.

Menzikoff était pâtissier.

KORSAKOFF.

Silence!

(Toute la cour s'avance; Korsakoff et Michel s'écartent.)

SCÈNE VI.

LOWINSKI, PAULESKA, LE PRINCE DE LIGNE, CATHERINE, POTEMKIN, AMBASSADEURS, SEIGNEURS RUSSES, ESCLAVES.

CHŒUR.

AIR *de M. Caraffa.*

Honneur, honneur à notre souveraine!
Sur son passage appelons les plaisirs;
Puisqu'aux soucis notre bonheur l'enchaîne,
Nous devons charmer ses loisirs.

CATHERINE.

Recevez toutes mes félicitations, prince Potemkin : votre magnificence et votre bon goût semblent encore s'être surpassés aujourd'hui.

POTEMKIN.

Quelques efforts que je tente, puis-je jamais recevoir dignement Votre Majesté?

CATHERINE.

Prince de Ligne, êtes-vous satisfait?

LE PRINCE.

Comment ne pas l'être?

CATHERINE.

Ah! nous tâchons de nous montrer à vous du beau côté : vous êtes l'œil de l'Europe ouvert sur nous autres, pauvres barbares. Les voyageurs comme vous sont dangereux; il faut les séduire ou les faire pendre.

LE PRINCE.

Je suis tout prêt à me laisser séduire.

CATHERINE.

A propos, j'oubliais de vous annoncer que l'ambassadeur de France vient de me remettre, au nom de M. de Voltaire, un exemplaire de ses derniers ouvrages; il en est un dont le titre a vivement piqué ma curiosité : c'est une tragédie intitulée *l'Orphelin de la Chine.* Voudriez-vous demain nous en faire la lecture, prince de Ligne?

LE PRINCE.

Ce sera pour moi un double plaisir.

CATHERINE.

Je vous remercie : à demain donc! vous entendez, messieurs?... Maintenant, prince Potemkin, ne nous conduisez-vous pas dans les salles du bal?

POTEMKIN.

Je suis aux ordres de Votre Majesté. (*Bas à Pauleska.*) N'oubliez pas votre promesse! à dix heures, sous ce bosquet.

CATHERINE, à part.

C'est ici!

LOWINSKI, à part.

Sous ce bosquet, à minuit!

CATHERINE.

Allons! qui m'aime me suive.

LE PRINCE.

Ce lieu va être désert.

PAULESKA, à part.

J'y reste, moi!

(Tout le monde s'éloigne sur le chœur.)

CHŒUR.

Honneur, honneur à notre souveraine, etc.

(Pauleska demeure seule. La cour entre par le péristyle.)

SCÈNE VII.

PAULESKA, seule

Ah! respirons enfin! Que cette longue dissimulation est cruelle! toujours souffrir et feindre! sourire quand le désespoir est là! O mon pays, quel sacrifice je t'ai fait! et quel en sera le prix! Vivre auprès de Catherine : la flatter pour surprendre quelques-uns de ses projets, pour lui disputer un lambeau de ma malheureuse

patrie!... Tu l'as voulu, mon père! tel fut l'ordre que tu me donnas en mourant! j'ai obéi!... je ferai plus peut-être!... Oh! si je pouvais rendre à la Pologne cet enfant égaré que l'ambition jette dans les fers de Catherine!... Lowinski! Lowinski!... que d'espérances s'éveillaient à ce nom! que de rêves d'avenir se sont évanouis!... Son cœur peut battre sous un uniforme russe!... ah! sans doute il ignore ce qui se prépare?... il l'apprendra! Il faut qu'aujourd'hui même mes soupçons s'éclaircissent!... Oui, Lowinski, tu sauras tout!

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Déjà peut-être c'en est fait,
La haine achève son ouvrage;
Les rois consomment leur forfait,
Et toi, tu leur vends ton courage!...
Sous le joug un peuple abattu
Te montre sa gloire flétrie;
Il redemande une patrie!...
L'entendras-tu? l'entendras-tu?

SCÈNE VIII.

CATHERINE, sortant du péristyle, PAULESKA.

CATHERINE, à elle-même.

Bientôt dix heures!... Je suis parvenue, à l'aide du tumulte, à me dérober à tous les regards!... L'obscurité de ce lieu nous est propice!... Il va venir!... Ah! que vois-je?

PAULESKA, de même.

C'est Catherine; elle accourt au rendez-vous, et ne sait pas qui viendra l'y rejoindre.

CATHERINE.

Je ne me trompe pas; c'est toi, Pauleska? que fais-tu donc ici?

PAULESKA.

Je cherchais, loin de la foule et du fracas des plaisirs, un instant de calme et de solitude.

CATHERINE.

En effet, on se lasse bien vite de ce tourbillon : j'en suis excédée!

PAULESKA.

Et Votre Majesté vient en ce lieu pour s'y soustraire?

CATHERINE.

Il est vrai!

PAULESKA.

Je craindrais de la troubler, je me retire.

CATHERINE.

Oui, laisse-moi, chère comtesse; reparais au milieu de la fête, et tâche qu'on ne m'arrache pas au repos dont j'ai besoin.

SCÈNE IX.

CATHERINE, seule.

Triste sort d'une femme sur le trône! tous les yeux sont ouverts sur elle; et pourtant n'est-elle pas contrainte à des démarches que n'oserait tenter la plus obscure de ses sujettes? Si on l'aime, on tremble de le lui dire! il faut que son regard encourage; que son cœur parle le premier; que son orgueil de femme se taise!... Eh bien! je n'ai pu résister à l'attrait qui m'entraîne : il a deviné sans doute quel bonheur l'attend ici!... je vais le voir!... (*Elle va s'asseoir sous le bosquet.*) Là, seul, à mon côté!... J'épierai sur ses nobles traits les impressions que fera naître chacune de mes paroles!... Mais que Potemkin ignore... pauvre ami! pourquoi son amour survit-il au mien et me force-t-il à le tromper?... Ah!... j'entends des pas... c'est Lowinski...

SCÈNE X.

CATHERINE, POTEMKIN.

POTEMKIN, à lui-même.

Quelqu'un est sous le bosquet; c'est Pauleska!.. allons, elle est exacte... j'en étais sûr.

CATHERINE, à part.

Mon cœur bat à son approche.

POTEMKIN, à lui-même.

Pauleska est jeune et belle, son dévouement peut être utile, et puisqu'il me faut feindre encore près de Catherine un amour que je n'éprouve plus, ne repoussons pas le dédommagement qui se présente.

CATHERINE, à part.

Il semble hésiter!... que j'aime le trouble de cette âme neuve encore!

POTEMKIN, s'approchant et à voix basse.

Vous voilà donc enfin!... que je suis heureux! Et que mon amour...

CATHERINE, se levant.

Potemkin!...

POTEMKIN, à part.

C'est Catherine!

CATHERINE, à part.

Il m'épiait!

POTEMKIN, à part.

Je suis pris.

(Ils sont revenus sur le devant de la scène.)

CATHERINE, se remettant.

Eh bien! prince, qui vous amène?

POTEMKIN, se remettant.

Mon bon ange m'a conduit.

CATHERINE.

Vous me cherchiez?

POTEMKIN.

Et vous ne m'attendiez pas?

CATHERINE.

Je respirais un moment loin du bruit.

POTEMKIN.

Ah! je comprends! (*A part.*) C'est Lowinski qu'elle attendait!... si je n'empêche pas... je suis perdu!

CATHERINE, à part.

Tâchons qu'il ne soupçonne rien! il serait malheureux.

POTEMKIN.

Pouvais-je rester longtemps où Catherine n'était pas?

CATHERINE.

Flatteur!... (*A part.*) Il m'aime, et je ne voudrais pas l'affliger.

POTEMKIN, à part.

Pour écarter mon rival, il faut faire l'amoureux: résignons-nous.

CATHERINE, à part.

Pour dissiper ses soupçons, il faut l'écouter!... résignons-nous.

POTEMKIN.

Loin de vous, Catherine, au milieu de cette foule, j'étais seul! mes yeux vous cherchaient, mon cœur vous appelait, je suis sorti, et l'amour a guidé mes pas.

CATHERINE.

Vous m'aimez donc toujours?

POTEMKIN.

En auriez-vous douté?... mais vous, n'avez-vous pas changé pour moi?... Ah! si je laissais jamais mon âme s'ouvrir aux soupçons qui parfois la déchirent?... si je pouvais croire qu'un autre...

CATHERINE, à part.

Pauvre Grégoire! il en mourrait!

POTEMKIN.

Vous ne répondez pas?

CATHERINE.

Pourquoi cette défiance, mon ami?

POTEMKIN.

Ah! comment ne pas craindre de perdre le seul bien qui m'attache à la vie? Au faîte du bonheur, qui peut ne pas se défier du sort?

CATHERINE, à part.

Ces accents qui partent du cœur, me touchent et m'accusent.

POTEMKIN, à part.

Personne ne viendra-t-il me délivrer?

CATHERINE.

Rassurez-vous, Grégoire!

POTEMKIN.

Oui, Catherine, j'ai besoin que votre voix ramène le calme dans mon esprit: je ne le cache pas, je suis jaloux! et quelquefois les pensées les plus funestes, les plus sanglants projets...

CATHERINE, à part.

Si Lowinski venait... je tremble!... (*Haut.*) D'où viennent ces fureurs insensées?... On vous aime toujours, fou que vous êtes!

POTEMKIN.

Si je pouvais le croire!...

CATHERINE.

Quelle preuve nouvelle exigez-vous? (*A part.*) A tout prix, il faut que je m'en débarrasse.

POTEMKIN, à part.

Allons, il n'y a pas à reculer. (*Haut et l'entraînant vers le bosquet.*) Catherine a-t-elle donc oublié tout?

CATHERINE, se laissant conduire.

Non, mon ami: je me rappelle toujours avec plaisir ces heures si rapidement écoulées, où près de vous je me délivrais de l'ennui des affaires, je déposais le fardeau de la puissance.

POTEMKIN.

Oui, le temps fuyait vite alors, et quand il fallait vous quitter...

(Ils sont assis côte à côte sous le bosquet.)

CATHERINE.

Je détachais de mon sein ces fleurs que, le matin, vous m'aviez données.

(Elle détache son bouquet lentement.)

POTEMKIN.

Moi, je m'en emparais... je les couvrais de baisers...

CATHERINE.

J'étais heureuse de votre bonheur!

POTEMKIN.

L'impératrice avait disparu !

CATHERINE.

Potemkin était près d'une amie...

POTEMKIN.

Et maintenant?...

CATHERINE, lui donnant le bouquet.

Potemkin a tout retrouvé !

POTEMKIN, couvrant sa main de baisers.

Catherine n'a rien perdu !

CATHERINE, à part, se levant.

Allons, désormais son cœur sera tranquille.

POTEMKIN, à part.

Ouf! me voilà délivré ! et du moins j'ai gagné du temps.

CATHERINE.

N'entends-je point quelqu'un venir?

POTEMKIN.

Oui !... ah ! le comte Lowinski !

CATHERINE, à part.

C'est lui !... que faire?

SCÈNE XI.

CATHERINE, POTEMKIN, LOWINSKI, venant par la gauche.

LOWINSKI, à part.

Le prince est avec elle !

POTEMKIN, d'un ton ironique.

Approchez, monsieur le comte : l'air qu'on respire sous ce bosquet est délicieux; comme nous, vous veniez chercher le frais et la solitude.

LOWINSKI.

Il est vrai, prince.

CATHERINE, d'un air un peu piqué.

Monsieur le comte se livrait sans doute avec ardeur aux plaisirs de la danse?

LOWINSKI.

Pour qui rêve le bonheur, les plaisirs sont peu de chose.

CATHERINE, avec intention.

Il me semble que dix heures ont sonné depuis bien longtemps.

LOWINSKI.

Oui, sans doute, madame ! (*avec intention.*) Il est bientôt minuit !

POTEMKIN, avec un sourire.

Minuit !... Ah ! que Votre Majesté daigne ne pas demeurer davantage éloignée de la foule qui la désire et l'appelle.

CATHERINE.

Je suis à vous ! (*A part.*) Minuit !... que veut-il dire?

POTEMKIN.

Entendez-vous les sons des instruments ? les éclats de la joie ? venez les redoubler.

CATHERINE, à part.

Il le faut bien ! (*Haut.*) Allons, je vous suis !

LOWINSKI, à part.

Elle s'éloigne... que dois-je penser? (*Catherine lui fait un signe qui semble dire : ce n'est pas ma faute.*) Ah !

POTEMKIN, emmenant Catherine.

Nous vous laissons, monsieur le comte, vous reposer de vos fatigues : je vous le répète, l'air qu'on respire sous ce bosquet est délicieux !

(Ils sortent par le péristyle.)

SCÈNE XII.

LOWINSKI, seul.

Étrange perplexité !... Ce billet, qu'on m'a glissé dans la main, ne peut me laisser aucun doute !... « Sous le bosquet du jardin d'hiver, à minuit !... » Mais fut-il tracé par Catherine ? me suis-je trompé ?... Non !... ses regards, en tombant sur moi, n'étaient plus les regards d'une reine... ce geste, en s'éloignant... Oui, elle viendra ! c'est elle qui veut me voir, qui m'ordonne de l'attendre ici !... Elle !... Catherine !... la grande, l'illustre Catherine !... Ah ! mon cœur bat ! ce n'est plus cette émotion que j'éprouvais naguère quand l'amour me conduisait près d'une femme !... C'est un délire qui fascine mon imagination...

AIR *de Téniers.*

Pour tout un peuple imposante et sévère,
Sensible, tendre et faible auprès de moi ;
Ses volontés, le monde les révère ;
De mes désirs elle subit la loi.
Si ce bonheur, hélas ! n'est qu'un vain songe,
O vérité ! que j'enchaîne tes pas !
Ce rêve est beau, permets qu'il se prolonge ;
Attends encor !... ne me réveille pas.

J'entends du bruit !... Ah ! ce n'est pas elle.

SCÈNE XIII.

PAULESKA, LOWINSKI.

PAULESKA, à part.

Il l'attendait!... Profitons des instants!... amour de la patrie, inspire-moi!

LOWINSKI.

Vous ici, comtesse Pauleska!

PAULESKA.

Ma présence vous étonne!

LOWINSKI.

Je vous avais laissée au milieu des plaisirs.

PAULESKA.

Un billet ne vous a-t-il pas appris qu'on voulait vous parler?

LOWINSKI, à part.

Il était d'elle! je m'étais abusé!

PAULESKA.

J'ai pensé qu'en reconnaissant un tendre intérêt au milieu d'une cour étrangère, Lowinski devinerait Pauleska : me suis-je trompée?

LOWINSKI, à part.

N'était-ce donc qu'une illusion? (*Haut.*) Mon cœur n'a point oublié notre amitié d'enfance.

PAULESKA.

Je le crois... Qui, loin de notre patrie, pourrait garder au noble Lowinski un attachement sincère? qui aurait, pour l'estimer, le souvenir du passé et l'espérance de l'avenir, si ce n'est une de ses compatriotes, une de ses compagnes de malheur? quelle sympathie pourrait exister ici entre celui qui pleure sa patrie et ceux qui la déchirent?

LOWINSKI.

Que dites-vous? la puissante amitié de Catherine la protége.

PAULESKA.

L'amitié de Catherine pour la Pologne!

LOWINSKI.

Repoussez, Pauleska, les injustes préventions de votre père. Longtemps je les ai partagées; mais j'ai vu Catherine, et j'ai abjuré mon erreur.

PAULESKA.

Il est donc vrai! ses soins ont réussi!... et la Pologne a perdu le plus brave de ses enfants!

LOWINSKI.

Vous m'outragez, Pauleska!...

PAULESKA.

Oui, vous avez raison, je vous outrage; cela n'est pas, cela ne peut pas être!... que Catherine éblouisse un instant la vanité d'un homme ordinaire... le cœur d'un Lowinski ne s'enflamme qu'à des idées dignes de lui!... Entre le courtisan d'une reine et le libérateur de sa patrie, il y a l'immensité!

LOWINSKI.

Quels accents!...

PAULESKA.

Vous vous étonnez de mes paroles!... croyez-vous donc que la fille du dernier défenseur de la liberté polonaise soit venue à la cour de Catherine pour amuser ses ennuis? pour dépenser en jeux et en vains plaisirs le temps et l'âme que le ciel lui a donnés? Non, vous ne le pensez pas, vous qui fûtes élevé près de moi par Boleslas.

LOWINSKI.

Cette voix, ce regard, jettent le trouble dans tous mes sens.

PAULESKA.

Je ne suis qu'une femme!... je n'ai point de forces, point de bras qui puissent porter des armes... mais j'ai un cœur aussi! je suis venue chercher dans l'âme de Catherine une sympathie pour un peuple énergique et malheureux! je ne l'ai pas trouvée! Maintenant j'y cherche ses affreux projets... pour les apprendre à Lowinski!

LOWINSKI.

A moi!...

PAULESKA.

Oui!... Pourquoi ce silence? Ce que je demande, c'est ce que vous désirez!... ma voix n'est-elle pas la voix de votre cœur?

LOWINSKI.

Ah! le ciel m'est témoin que, dès mes plus jeunes ans, le bonheur de ma patrie fut le plus cher de mes vœux!

PAULESKA, avec émotion et trouble.

Je le sais!... car je n'ai rien oublié!... rien!

LOWINSKI, à part.

Et moi!...

PAULESKA, se remettant.

Près de mon père, nous écoutions ensemble ses nobles desseins pour notre pays! alors votre âme émue jurait de suivre son exemple; alors vous disiez : je me dévoue à l'avenir de ma patrie; tous les vrais enfants de la Pologne se presseront avec ardeur autour de moi; mon enthousiasme enflammera leur courage;

ils combattront à mes côtés et la victoire nous sera fidèle!

LOWINSKI.

Hélas! ce beau rêve n'a pu se réaliser.

PAULESKA.

N'est-il donc plus temps? si vous saviez ce qui se prépare?

LOWINSKI.

Qu'entends-je?... expliquez-vous!

PAULESKA.

Je n'ai encore que des soupçons!... mais bientôt je saurai tout!... Ah! le moment approche peut-être où ce peuple trahi, vendu, mais non soumis, demandera un signal, appellera un chef... Il le trouvera!... Tous les vœux l'attendent, les bénédictions le suivront!... Quel jour que celui où son courage brisera le joug étranger qui pèse sur la Pologne! où son nom retentira au milieu des acclamations publiques!

LOWINSKI.

Pauleska!...

PAULESKA.

Alors, les habitants des rues où doit passer le héros s'estiment heureux! Un de ses regards fait briller la joie sur les fronts attristés; on court, on se presse pour le voir!...

AIR : *Soldat Français* (Julien).

Il a guidé nos drapeaux triomphants;
A son aspect, alors, toutes les mères
Avec orgueil disent à leurs enfants :
« Inclinez-vous! il a vengé vos frères,
» Il vous sauva des fers et du trépas;
» Entourez-le de votre idolâtrie!...
» Baisez la trace de ses pas!
» Quel amour ne devez-vous pas
» A qui vous rend une patrie? »

LOWINSKI.

Oh!... l'on paierait de sa vie un seul jour d'un tel bonheur!

PAULESKA.

Non, la vie du héros sera protégée, respectée par le ciel!... Il reviendra... près de ceux qu'il aime!... il jouira de leurs transports!... Car, pendant qu'il combattait, on pleurait son absence, on priait pour lui!... Un cœur où il n'entra jamais qu'un seul sentiment, qui ne battit qu'à une seule voix, qui ne connut qu'un seul être dans le monde, l'attendait dans la retraite, ne vivait que de sa vie, et serait mort de sa mort!...

LOWINSKI.

Quels souvenirs!... quel langage!... est-il possible? Ai-je bien compris; Pauleska? Ces rêves de gloire, serait-ce l'amil de votre enfance qui les a fait naître? ce dévouement si tendre, serait-ce lui qui l'inspira?

PAULESKA.

(A part.) (Haut.)
Je m'égarais! J'ai parlé du défenseur de mon pays!

LOWINSKI.

Ah! toutes les brillantes illusions de ma jeunesse se réveillent!... que j'étais heureux alors!...

PAULESKA.

Qu'y a-t-il donc de changé?

LOWINSKI.

La gloire, le succès, je les voyais sur un champ de bataille! Je ne savais pas alors qu'il faudrait fatiguer mon courage dans des négociations sans fin, dans les calculs de la diplomatie!... je ne savais pas que l'astuce de ce qu'on nomme des hommes d'état, la perfidie de nos ennemis, l'égoïsme insouciant de nos alliés, useraient dans des intrigues infructueuses notre temps, nos forces et notre audace!... J'appris tout cela!... je vins ici... et j'attends d'une reine ce qui devait dépendre de notre épée.

PAULESKA.

Vous l'attendez!

LOWINSKI.

Elle s'attendrit quand je parle de ma patrie; son cœur s'émeut, et j'espère...

PAULESKA, *les yeux fixés sur lui.*

Elle s'attendrit quand vous parlez!... son cœur s'émeut auprès de vous?... vous-même, vous êtes troublé, Lowinski!... mais la Pologne...

LOWINSKI.

Que voulez-vous dire?

PAULESKA.

Rien! rien! et je dois m'éloigner... car, en ce moment peut-être, Lowinski m'écoute avec regret.

LOWINSKI.

Oh! non, non!... parle encore!

PAULESKA.

Vous m'entendez sans peine?

LOWINSKI.

Avec joie!

PAULESKA.

La pauvre Pauleska n'est point importune?

LOWINSKI.

Pauleska! chère compagne de mon enfance, vous m'avez reporté aux plus beaux jours de ma vie!

AIR : *De votre bonté généreuse* (Fanchon.)

Ce temps heureux de calme et d'espérance,
Bien vite, hélas! il a fui loin de nous.

PAULESKA.

Vous en avez gardé la souvenance?

LOWINSKI.

Il m'a semblé renaître auprès de vous.
Peut-on longtemps oublier tant de grâce,
Ces traits si purs, ce regard séduisant?
Non; à mon cœur le passé se retrace.

(Le prince de Ligne, qui est entré doucement pendant le couplet, vient se placer entre eux.)

Moi, je vous viens rappeler le présent.

SCÈNE XIV.

PAULESKA, LE PRINCE DE LIGNE, LOWINSKI.

PAULESKA.

Dieu!...

LE PRINCE, souriant.

Ne vous effrayez pas.

LOWINSKI.

Au milieu de cette fête brillante, la foule...

LE PRINCE.

Empêche de parler et de s'entendre, et l'on brûle d'envie de faire l'un et l'autre!... D'ailleurs, il ne faut qu'un regard imprudent!...

PAULESKA.

Que dites-vous, prince?... Vous soupçonneriez...

LE PRINCE.

Oh! je ne soupçonne plus!... Mais ne craignez rien de mes observations : si je trouve quelque plaisir à me moquer des gens ridicules, j'en ai plus encore à plaindre ceux qui ont tort, à aimer ceux qui sont malheureux.

PAULESKA.

Je ne comprends pas.

LE PRINCE.

Écoutez, aimable comtesse : j'ai suivi dans le bal le regard inquiet d'une femme qui peut tout; il cherchait quelqu'un...

PAULESKA.

Ah!...

LE PRINCE.

Une plus longue absence ne serait peut-être pas sans danger : veuillez accepter mon bras... cela ne donnera d'ombrage à personne... Quant à vous, cher comte, demeurez ici, et ne vous chagrinez pas de votre solitude. (*A demi-voix.*) Je soupçonne qu'elle ne durera pas longtemps.

(Ils sortent par les jardins à droite.)

SCÈNE XV.

LOWINSKI, seul.

Rien n'échappe à son regard observateur!... rien!... si ce n'est pourtant l'état de mon cœur; car je sais à peine moi-même ce qui s'y passe!... Pauleska!... mes premières amours!... charme de ce sentiment si pur qui s'éveille avec la jeunesse : élans passionnés de mon âme pour l'amour et pour la patrie!... vous m'êtes apparus de nouveau!... Oh! que la vie me semblait belle alors!... Quand je descendais au fond de mon cœur, je n'y rencontrais ni un tort ni un regret!... Pour toi, Pauleska, il est encore ainsi!... Près de toi, je retrouvais mes illusions, mes espérances et mon bonheur!... Elle n'a point rappelé mes torts envers elle; cinq années d'abandon et d'oubli!.. Qu'elle est belle!... que son âme est noble!... que sa voix est touchante!

(Il tombe dans la rêverie; Catherine paraît dans le fond et s'avance.)

SCÈNE XVI.

CATHERINE, LOWINSKI.

CATHERINE.

Il est rêveur!

LOWINSKI, à part

Être aimé ainsi!

CATHERINE, de même.

Il m'a devinée!

LOWINSKI, de même.

Un tel amour doit être payé de toute la vie!

CATHERINE, de même.

Cher Lowinski!

(Elle s'avance, il la voit.)

LOWINSKI, étonné.

Sa Majesté!

CATHERINE.

Oui, c'est moi, que l'ennui de leurs bruyants plaisirs ramène en ce lieu solitaire.

LOWINSKI.

Faut-il que je m'éloigne?

CATHERINE.

Vous éloigner!... non, demeurez! Auriez-vous peur de moi?

LOWINSKI.

Le respect seul.....

CATHERINE.

Ah! oui, le respect!... Ils me respectent tous!... ils n'ont que ce mot à la bouche... ils n'ont que ce sentiment dans le cœur!

LOWINSKI.

L'éclat qui environne Votre Majesté, la splendeur de son règne ne commandent-ils pas les hommages?

CATHERINE.

Et vous aussi, peut-être, vous me croyez heureuse?

LOWINSKI.

Qui plus que Votre Majesté mérite de l'être?

CATHERINE.

Oui, voilà comme on juge! l'orgueil de régner sur des millions d'hommes, d'entendre exalter son nom, de voir à ses pieds tout un peuple de flatteurs, cela doit suffire au bonheur d'une femme! On ne s'informe pas si cette femme a un cœur; si ce cœur n'a pas besoin d'en trouver un qui réponde au sien, qui souffre de ses maux, qui comprenne ses soupirs... Non! elle règne, on lui obéit, on la flatte!... elle doit être heureuse!

LOWINSKI, troublé.

Qu'entends-je, madame?... Que dites-vous?

CATHERINE.

Et pourtant, sur ce trône où le monde lui porte envie, entourée de cette multitude qui attend son sort d'un seul de ses regards, poursuivie de louanges, accablée d'hommages, si elle était seule? Tout cet éclat, tous ces trésors, toute cette puissance, si elle était prête à les donner pour une heure de ces épanchements délicieux où deux cœurs se sentent de moitié dans leurs désirs et dans leurs espérances? et si ce rêve de toute sa vie lui échappait sans cesse?... Dites, Lowinski, la plaindriez-vous?

LOWINSKI.

Ah! madame!... se pourrait-il?...

CATHERINE.

Qu'importe à cette femme, à cette reine, les éloges intéressés de la foule menteuse qui l'assiége? Mais sentir que chacune de ses pensées a un écho dans une autre âme; songer que chacun de ses triomphes la grandit aux yeux de celui qu'elle aime; qu'elle s'embellit de sa gloire, qu'elle trouvera dans un cœur tendre et dévoué le prix de ses travaux, la récompense de toutes ses peines... ah! ce serait là le bonheur!

LOWINSKI, avec émotion.

Et quel homme serait assez heureux pour inspirer un tel sentiment?

CATHERINE.

Heureux, dites-vous?... ah! oui, il serait heureux! Se dire: le monde entier a les yeux attachés sur elle, et c'est moi seul que cherche son regard! les acclamations de tout un peuple peuvent un instant flatter son orgueil, mais sa joie, elle est dans mon sourire!

LOWINSKI.

Quel enivrant tableau!

CATHERINE.

Et ces millions d'existences qui dépendent d'un mot, il en serait l'arbitre!

LOWINSKI, dont le trouble augmente.

Lui!...

CATHERINE.

Oui, car les vertus sont faciles aux cœurs heureux, et elle lui devrait le bonheur!...

LOWINSKI, à part.

Quel trouble m'agite!... Pauleska!... que faire? que devenir?

CATHERINE.

La félicité dont son âme serait remplie, elle la répandrait autour d'elle; il entendrait la voix des nations la bénir, et il se dirait: cette gloire, ces transports, cette ivresse, tout est mon ouvrage.

LOWINSKI.

Ah! de grâce, madame, prenez pitié de ma raison! mon cœur bondit, ma tête s'égare.

CATHERINE.

Lowinski!

LOWINSKI.

Catherine!...

PAULESKA, en dehors.

Gloire! honneur à l'impératrice!

CATHERINE.

Quels cris!

LOWINSKI, à lui-même.

Ah!... c'est sa voix!

SCÈNE XVII.

POTEMKIN, CATHERINE, PAULESKA, LOWINSKI, LE PRINCE DE LIGNE, AMBASSADEURS, COURTISANS, FEMMES, ESCLAVES avec des flambeaux.

POTEMKIN.

Arrêtez, Pauleska!

PAULESKA.

Non, non! je veux être la première à déposer mon hommage aux pieds de ma nouvelle souveraine!

LOWINSKI.

Que dit-elle?

PAULESKA.

Oui, comte Lowinski, rendez grâce, comme moi, à Catherine seconde, car maintenant nous sommes ses sujets.

LOWINSKI.

Comment?

CATHERINE.

Pauleska!... qui vous a dit?...

PAULESKA.

Oh! les secrets de la diplomatie ne résistent pas toujours à un désir de femme! Je sais tout : la Pologne est démembrée!

LOWINSKI.

La Pologne!

PAULESKA.

Cette heureuse province, où nos premiers regards ont salué le jour, un trait de plume de Catherine lui a enlevé son nom! Comte Lowinski, changez votre devise et votre écusson, car vous avez changé de patrie!... Vous êtes Russe!

LOWINSKI.

Moi!

CATHERINE.

Et quand il serait vrai? rougiriez-vous donc d'être le sujet de Catherine?

LOWINSKI, passant entre Catherine et Pauleska.

J'étais fier d'être son allié!... mais son sujet!... jamais!...

CATHERINE.

Qu'entends-je?

LOWINSKI.

AIR *des trois Couleurs*.

Moi, désormais suivre votre bannière?
Ah! vos faveurs deviendraient un affront:
Enfant ingrat, quand gémit une mère,
Sous ses bourreaux j'irais courber mon front!
O mon pays! l'Europe te délaisse,
On te déchire, et je t'abandonnais!

(Il arrache ses décorations ainsi que ses épaulettes, et les jette à ses pieds.)

Signes honteux, gages de ma faiblesse,
Disparaissez! (*bis*.) car je suis Polonais.

PAULESKA, à part.

Ah! mon Dieu, je te remercie!

POTEMKIN, à part.

Son bonheur la trahit!... Je devine tout.

CATHERINE.

Insensé!

LE PRINCE, à part.

Le malheureux!

CATHERINE, avec contrainte.

Comte Lowinski, j'admire votre courage.

POTEMKIN.

Mais tant d'audace doit être punie, et je vais...

CATHERINE.

Qu'on attende mes ordres!

Final de M. Doche.

ENSEMBLE.

LE PRINCE DE LIGNE ET LE CHŒUR.

Ah! je frémis de tant d'audace;
Ici quel sera son destin?
Pour cette offense point de grâce!
Et le châtiment est certain.

PAULESKA.

Ma voix ranima son audace;
Pour toujours change son destin;
Dieu tout puissant, je te rends grâce!
Le guerrier se réveille enfin!

POTEMKIN.

Elle a ranimé son audace;
Ce jour change notre destin;
Pour son offense point de grâce!
Et le châtiment est certain.

LOWINSKI.

Elle a ranimé mon audace,
Et ce jour change mon destin.
O Pauleska! je te rends grâce,
A ta voix je m'éveille enfin.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la même décoration qu'au premier acte ; les trois portes de la galerie du fond sont fermées.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE DE LIGNE, assis à droite.

Les pauvres jeunes gens ! comme ils m'intéressent !... Que d'élévation dans les sentiments !... quelle noblesse d'âme !... Gloire, amour, patrie, vous remplissez leurs cœurs ; l'enthousiasme jette son voile brillant et trompeur sur les périls qui les environnent ; ils n'y songent pas ! j'y songerai pour eux !... Charmante Pauleska... avec quelle ardeur elle m'interrogeait ! comme elle était palpitante au seul nom de la Pologne !... Mais Catherine !... Catherine !... si jamais elle soupçonne ce que mon regard a deviné... je tremble... Veillons sur eux.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Naguère aussi j'avais mes jours d'orage,
Et j'en conserve un heureux souvenir.
Quand on a fait la moitié du voyage,
Le calme, hélas ! est bien prompt à venir.
J'étais comme eux naguère jeune et tendre ;
Leur imprudence a droit à mon appui ;
Protégeons l'amour aujourd'hui,
Et prions-le de me le rendre.

SCÈNE II.

LE PRINCE DE LIGNE, KORSAKOFF, MICHEL.

MICHEL.

Oh ! saint Michel, mon patron, ne me tirerez-vous pas de là ?

KORSAKOFF.

Allons ! avance, et pas tant de gémissements.

LE PRINCE.

Qu'y a-t-il donc ?

KORSAKOFF.

C'est mon cousin Michel, que j'amène ici par ordre de son excellence le prince Potemkin, qui est furieux.

MICHEL.

Ma soupe au sterlet ne lui a pas paru bonne.

LE PRINCE.

Il est vrai qu'elle était exécrable : c'est une justice à te rendre.

MICHEL.

Eh bien ! soit, il ne faut pas disputer des goûts ; mais est-ce donc une raison pour qu'on me donne le knout ? est-on criminel parce qu'on a fait une mauvaise soupe ?

KORSAKOFF.

On est criminel quand on a déplu à son excellence.

MICHEL.

Merci, mon cousin !... Si on le lui commandait, il me pendrait lui-même... Ayez donc des parents à la cour.

LE PRINCE.

Ta faute est plus grave que tu ne l'imagines.

MICHEL.

Il me semble que ça ne peut pas être plus grave qu'une indigestion !... voilà tout.

LE PRINCE.

Et sais-tu quels malheurs peut entraîner une indigestion de Potemkin ?

MICHEL.

Dam !... je me figure...

LE PRINCE.

Apprends qu'hier, en sortant de table, furieux et souffrant, il a brusquement repoussé l'ambassadeur de Danemarck, qui voulait lui parler d'affaires : son excellence danoise peut se fâcher ; la guerre s'allumera, et dans un an vingt mille braves gens, qui se portent bien aujourd'hui, seront peut-être morts parce qu'un imbécille a manqué une soupe au sterlet.

MICHEL.

Miséricorde !

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Qui ? moi ? de tant d'braves guerriers
J'aurais compromis l'existence !
Ah ! du talent des cuisiniers
J'ignorais ici l'importance :
Non, vraiment, je n'soupçonnais pas,
En faisant c'te soupe maudite,
Que le destin de deux états
Était au fond de la marmite.

Je n'approcherai plus d'un fourneau.

KORSAKOFF.

Oh ! sois tranquille, on va t'en faire passer l'envie... J'entends le prince... garde à toi !

SCÈNE III.

LE PRINCE DE LIGNE, POTEMKIN, MICHEL, KORSAKOFF.

MICHEL, se jetant à genoux.

Grâce ! monseigneur... grâce !

POTEMKIN.

Ah ! c'est toi, imbécille ?

KORSAKOFF

D'après vos ordres, excellence, je l'ai amené au palais : quel sort lui destinez-vous ?... j'attends vos commandements.

MICHEL.

Oh ! mon cousin est plein de bonne volonté.

POTEMKIN.

Je devrais... allons, relève-toi.

MICHEL, se relevant.

Est-ce que, par hasard, votre excellence me pardonnerait ?

POTEMKIN.

Oui : tu es heureux !... deux fois en faute, tu me trouves deux fois de bonne humeur... mais je te conseille de partir, ce bonheur-là pourrait bien ne pas t'arriver une troisième fois, et alors je paierais mes dettes.

MICHEL.

Oh ! monseigneur, je vous donne quittance.

POTEMKIN.

C'est pourtant dommage... Qu'en dites-vous, prince de Ligne ?... Le drôle est original, et j'aurais voulu en faire quelque chose.

LE PRINCE.

Quelle est sa vocation ?

POTEMKIN.

Que n'a-t-on pas essayé depuis trois jours ? on n'a pu en faire ni un soldat, ni un ours, ni un marmiton. Il n'est bon à rien.

LE PRINCE.

Il faut en faire un courtisan.

POTEMKIN.

Il dit tout ce qu'il pense.

LE PRINCE.

Qu'il se sauve donc bien vite !

MICHEL.

Je ne demande pas mieux.

POTEMKIN.

Eh bien ! va-t'en !

MICHEL.

Je dis adieu à la cour ! mon cousin, je te souhaite meilleure chance ; c'est sans doute toi que désignait la sorcière ? mais une autre fois je la prierai de s'expliquer.

(Il sort.)

POTEMKIN.

Toi, sergent Korsakoff, reste au palais : bientôt peut-être j'aurai besoin de toi.

KORSAKOFF.

Prêt à tout faire, excellence !

POTEMKIN.

J'y compte.

SCÈNE IV.

LE PRINCE DE LIGNE, POTEMKIN.

LE PRINCE.

J'aime à voir ce sourire sur les lèvres de votre excellence : cela nous promet une heureuse journée.

POTEMKIN.

Oui, prince, je suis satisfait.

LE PRINCE.

Et Sa Majesté ?

POTEMKIN.

L'équipée de ce Lowinski l'a sans doute irritée.

LE PRINCE.

L'enthousiasme de ce jeune homme est bien naturel.

POTEMKIN.

Je le lui pardonne de grand cœur : je calmerai même, s'il le faut, la colère de l'impératrice. Qu'il parte, c'est tout ce que je demande.

LE PRINCE.

Je comprends! et vous pensez que Catherine le laissera s'éloigner ?

POTEMKIN.

N'a-t-il pas offensé son orgueil?

LE PRINCE.

Il est vrai !

POTEMKIN.

Mais son excuse est dans l'amour de la patrie.

LE PRINCE.

Et vous lui permettez celui là ?

POTEMKIN.

Il en est un autre que je soupçonne.

LE PRINCE.

Que dites-vous ?

POTEMKIN.

Oui, prince ! et je m'étonne que vous, dont le regard scrutateur ne laisse rien échapper, vous ayez été moins clairvoyant que moi.

LE PRINCE.

Moins clairvoyant !... sur quel objet ?

POTEMKIN.

Quelle voix a réveillé dans l'âme de Lowinski cet enthousiasme patriotique qui depuis si longtemps sommeillait étouffé par l'ambition ? la voix d'une femme !... Et cette femme, voulait-elle seulement rendre un défenseur à la Pologne ? ne voulait-elle pas aussi enlever un amant à Catherine ?

LE PRINCE.

Ah ! prince, prenez-y garde !... ce soupçon, c'est peut-être la mort !...

POTEMKIN.

Ne craignez rien ! je n'en aurai pas besoin pour me débarrasser de qui me gêne : l'orgueil blessé de l'impératrice a déjà triomphé sans doute du caprice de la femme ; je suis tranquille désormais.

LE PRINCE, à part.

Je tremble pour eux !

POTEMKIN.

Nous autres barbares, nous savons lire aussi dans un regard, nous savons comprendre un geste, et deviner un sourire.

LE PRINCE, à part.

Ne les abandonnons pas.

POTEMKIN.

J'entends du bruit ; c'est Sa Majesté : veuillez, prince, me laisser seul un instant avec elle.

LE PRINCE.

Je me retire.

SCÈNE V.

POTEMKIN, CATHERINE.

POTEMKIN, à part.

Son front est chargé de nuages !... elle est encore furieuse... Tout va bien.

CATHERINE.

Ah ! vous voilà, prince Potemkin !... Bonjour.

POTEMKIN.

Catherine paraît bien soucieuse, ce matin.

CATHERINE.

Peut-être !... les soucis ne manquent pas auprès d'un trône.

POTEMKIN.

Aujourd'hui je comprends les vôtres, et je venais les dissiper.

CATHERINE, s'asseyant à gauche.

Je vous remercie.

POTEMKIN.

La colère qui fermente encore dans votre âme est juste et naturelle.

CATHERINE.

Vous croyez ?

POTEMKIN.

Jamais plus insolente audace n'excita courroux plus légitime.

CATHERINE.

Pensez-vous donc qu'on ait voulu m'offenser ?

POTEMKIN.

Rejeter ces insignes qu'il doit à votre généreuse bienveillance !

CATHERINE.

Qu'il doit à son courage, à ses talents militaires.

POTEMKIN.

Soit !... l'insulte en a-t-elle été moins publique ? En a-t-il moins bravé votre suprême puissance.

CATHERINE.

Oui, il a osé la braver...

POTEMKIN, à part.

Il est perdu!

CATHERINE.

Et, dans toute cette cour, lui seul peut-être il n'a pas tremblé.

POTEMKIN.

Que d'orgueil dans son regard!

CATHERINE, se levant vivement.

Oui!... que ce regard était noble et fier!

POTEMKIN, stupéfait.

Ah! mon Dieu!...

CATHERINE.

Combien l'enthousiasme embellissait ses traits!

AIR : *T'en souviens-tu?*

Qu'il était beau, quand, généreux et brave,
Il plaignait ceux que le sort a trahis!
Comme au milieu de cette cour esclave,
Le grandissait l'amour de son pays!
Lorsqu'affrontant ma puissance suprême,
De mes faveurs il osait s'indigner,
Mon front en vain portait un diadème,
C'était lui qui semblait régner.

POTEMKIN, dont l'étonnement redouble.

Qu'entends-je?...

CATHERINE.

Son âme est ouverte à tous les sentiments généreux. Le pouvoir, il le brave! la mort, il la méprise!.. Gloire à la mère qui lui donna naissance! heureuse la femme qu'il aimera!...

POTEMKIN, accablé.

Je demeure interdit!

CATHERINE.

Eh quoi! vous ne comprenez pas?... Ici, dans ce palais, quand je passe, toutes les têtes se courbent... Une seule s'est relevée!... je m'arrête!... et je l'admire!

POTEMKIN.

Vous l'admirez!...

CATHERINE.

Je fais plus peut-être.

POTEMKIN.

Ah! vous l'avouez donc enfin!...

CATHERINE.

Eh bien! le silence est rompu, écoutez! Je n'ai pu voir, sans que mon cœur fût touché, ce jeune guerrier si digne de tout ce qu'il inspire; j'ai combattu longtemps, je craignais votre douleur; quand j'étais près de vous, je tâchais de rappeler l'amour, l'amitié seule me répondait!... Que vous dirai-je? Le noble élan de cette âme fière et courageuse, qui s'enflamme au seul nom de la patrie; cette audace qui n'hésite pas entre la puissance et l'honneur; ce dévouement si rare, ces vertus chevaleresques, tout a séduit mon imagination! L'impératrice fut peut-être offensée... mais Catherine s'est émue, car elle aime la gloire.

POTEMKIN, à part.

Il n'y a pas un moment à perdre. (*Haut.*) Quelque douloureux que soit pour mon cœur l'aveu que je viens d'entendre, je saurai commander à mon chagrin. Le bonheur de Catherine fut toujours le plus cher et le premier de mes souhaits, j'immolerai tout à ce bonheur, et, s'il le faut, je m'éloignerai.

CATHERINE.

Non, mon ami, vous ne vous éloignerez pas.

POTEMKIN.

Je ferai des vœux sincères pour qu'elle rencontre dans une autre âme ce qu'elle avait trouvé dans la mienne, et surtout pour que le voile qui couvre aujourd'hui ses yeux soit lent à se déchirer.

CATHERINE.

Que voulez-vous dire?

POTEMKIN.

Puisse Catherine, toujours abusée, ne jamais apprendre combien torture le cœur l'amour qu'on éprouve sans pouvoir l'inspirer!

CATHERINE.

Sans pouvoir l'inspirer!... expliquez-vous.

POTEMKIN.

A quoi bon?... mes paroles seraient suspectes: je veux, je dois me taire.

CATHERINE.

Vous faites-vous un jeu de mon impatience? Pourquoi ces demi-mots? parlez, prince, je l'ordonne.

POTEMKIN.

Tout autre que moi peut vous instruire; car que dirai-je qui ne soit déjà connu de toute la cour?

CATHERINE.

Comment?

POTEMKIN.

Et d'ailleurs l'empire que cette femme jeune et brillante exerce sur lui n'est-il pas bien légitime? elle est belle, ils furent élevés ensemble...

CATHERINE.

De qui parlez-vous?

POTEMKIN.

De Pauleska.

CATHERINE.

Pauleska!

POTEMKIN.

Ignoriez-vous donc que, s'il a brisé tous les liens qui l'attachaient à la Russie, s'il a foulé sous ses pieds les bienfaits de Catherine, c'est la voix de Pauleska qui l'a tiré de son sommeil?

CATHERINE.

Ah!...

POTEMKIN.

Les souvenirs de l'enfance ont un charme si doux!

CATHERINE.

Ils s'aimeraient!

POTEMKIN.

Mais Catherine l'emportera sans peine sur une rivale.

CATHERINE.

Une rivale!... Prince Potemkin, songez-y bien! vous venez d'éveiller dans mon cœur un sentiment qui peut donner la mort!...

POTEMKIN.

Je n'ai fait que répéter ce que chacun pense depuis hier; mais c'est peut-être une erreur.

CATHERINE.

Non!... mes yeux s'ouvrent... Quand il me bravait, elle semblait triompher!... et je me souviens... ne m'a-t-elle pas dit elle-même?... Oui, depuis l'enfance... un amour... Oh! s'il était vrai!...

POTEMKIN.

N'est-elle pas excusable d'avoir voulu ressaisir sa conquête?

CATHERINE.

Sa conquête!... Écoutez-moi, prince, je veux une preuve de leur intelligence.

POTEMKIN.

Mais, madame...

CATHERINE.

Une preuve! je la veux; aujourd'hui!... car si vous avez tenté de me tromper, si le supplice, que déjà vous m'avez fait subir, n'était qu'un jeu... vous m'entendez... il n'y a pas de cèdre si haut que la coignée ne puisse l'abattre.

POTEMKIN.

Votre Majesté me charge là d'une mission difficile! Le soin que Pauleska depuis longtemps a mis à fasciner vos yeux prouve son adresse.

CATHERINE.

J'aurais été sa dupe!

POTEMKIN, à part.

Le poignard est dans la blessure.

CATHERINE.

Prince Potemkin, j'ai coutume d'être obéie.

POTEMKIN.

Je tâcherai de ne pas déranger vos habitudes.

CATHERINE.

J'y compte, et je vous laisse. Prince, n'oubliez pas mes paroles.

SCÈNE VI.

POTEMKIN, seul.

Je n'ai garde! Étudiez donc le cœur des femmes!... Figurez-vous que vos regards ont pénétré dans ce ténébreux abîme où tout est mystère et inconséquence!... Catherine voit à ses pieds des millions de sujets; elle les dédaigne! un seul la brave... elle se met à l'adorer!... en vérité, il me faut plus de calculs, de talents et de diplomatie pour diriger cette tête de femme que pour gouverner tout l'empire!... Il n'y a qu'un instant je me croyais à l'abri du danger, et un nouveau caprice peut m'enlever tout... Mais non, mes soupçons ne m'ont point trompé; près de Catherine l'orgueil de Lowinski fut ébloui, sa vanité parla; mais son cœur est resté muet... Pauleska a repris son empire... profitons-en... Je l'aperçois... c'est mon bon ange qui me l'envoie. (*Il appelle.*) Sergent Korsakoff!

KORSAKOFF, entrant.

Me voici, excellence.

POTEMKIN, à demi-voix.

Va, de ma part, prier le comte Lowinski de se rendre ici.

(Korsakoff sort.)

SCÈNE VII.

PAULESKA, POTEMKIN.

PAULESKA, à part.

Le prince!

POTEMKIN.

Pourquoi cet air inquiet et agité, belle comtesse? craignez-vous donc que je ne rappelle un rendez-vous promis à l'un et donné à l'autre?

PAULESKA.

Prince Potemkin !...

POTEMKIN.

Quand je cherchais une espérance, vous m'avez mis face à face avec des souvenirs... Le tour était bien joué, j'en conviens.

PAULESKA.

Croyez que le hasard seul...

POTEMKIN.

Point de détours !... la vérité m'est connue... Lowinski vous aime.

PAULESKA.

Une amitié d'enfance nous unit autrefois.

POTEMKIN.

Et, le soir, au clair de lune, il est doux de se rappeler ensemble cette amitié d'enfance.

PAULESKA.

Je ne vous comprends pas, prince.

POTEMKIN.

Je vous demande pardon, vous me comprenez très-bien ! Vous craignez mon dépit, et vous avez tort. Aucun reproche ne sortira de ma bouche ; je veux être généreux jusqu'à l'héroïsme. Maintenant le comte Lowinski ne peut plus se présenter au palais, et, loin de celle qu'il aime...

PAULESKA.

Le comte Lowinski ne m'a point parlé d'amour.

POTEMKIN.

Il est donc bien timide, ou vous êtes bien sévère !... Allons, c'est à moi d'aplanir les obstacles : il va venir.

PAULESKA.

En vérité, prince, je ne sais que penser...

POTEMKIN.

Ma conduite est-elle donc si étrange ? Songez à ma situation, et vous verrez qu'en rapprochant de vous le noble Lowinski, en protégeant vos amours, il y a peut-être un peu d'égoïsme dans ma générosité.

PAULESKA.

Je vous entends !

POTEMKIN.

Acceptez donc mon secours !... Une parole, un regard de tendresse enchantera le jeune héros, qui ne fut timide qu'auprès de vous, parce que c'est vous seule qu'il aima : ne le repoussez pas, et, en vous fiant à mon amitié, accordez-moi la vôtre.

PAULESKA, lui tendant la main.

Elle vous est acquise.

POTEMKIN, à part

Je la tiens ! (*Haut.*) Justement, voici venir le noble Lowinski !

SCÈNE VIII.

PAULESKA, POTEMKIN, LOWINSKI.

POTEMKIN.

Approchez, monsieur le comte, on vous désire ici.

LOWINSKI.

Je me rends à votre invitation, prince ; mais que signifie ?...

POTEMKIN.

Cela signifie que notre position a changé et que je veux m'expliquer franchement avec vous.

LOWINSKI.

Franchement ?

POTEMKIN.

Pourquoi non ? Cela ne tire pas à conséquence. Les moments sont précieux, écoutez-moi : grâce à Dieu, les sentiments que vous inspiriez ont fait place à d'autres ; il est un cœur où l'orgueil l'a désormais emporté sur le caprice, et à présent qu'on vous déteste, moi, je deviens votre ami.

LOWINSKI.

Si c'est la haine que j'inspire aujourd'hui, je la subirai : mais l'honneur parlait, et j'ai fait mon devoir.

POTEMKIN.

Ce n'est pas moi qui m'en plaindrai. Venons au fait, j'ai lu dans votre cœur, et j'ai voulu vous prouver l'amitié que j'ai maintenant pour vous, en vous rapprochant de celle dont la voix a réveillé dans votre âme tant de doux souvenirs, tant de vives émotions.

LOWINSKI.

Est-il possible ?

POTEMKIN.

Eh ! mon Dieu, oui ! Les barbares sont quelquefois bonnes gens !... Vous êtes interdits tous les deux ? vous avez tort... Croyez-moi ! cet instant est peut-être le seul qui vous soit accordé... ne le laissez pas fuir !...

LOWINSKI.

Prince Potemkin, mon âme ne doute point de la vôtre !...

POTEMKIN.

(*A part.*) Il est pris !... (*Haut.*) Je m'éloigne, vous

m'avez entendu, profitez de mon conseil! Un ami veille sur vous.

SCÈNE IX.

LOWINSKI, PAULESKA.

LOWINSKI.

Quel langage!... Pauleska?...

PAULESKA.

Que vous dirai je? Le prince s'est mépris sur nos sentiments : en voyant deux enfants de la Pologne se confier leurs craintes et leurs espérances pour leur malheureuse patrie, il a rêvé l'amour.

LOWINSKI.

N'est-ce donc qu'un rêve?

PAULESKA.

Mais je lui sais gré de son erreur, puisqu'elle m'offre, en me rapprochant de vous, l'occasion de vous remercier de tout le bonheur que je vous dois!

LOWINSKI.

Du bonheur!

PAULESKA.

Oui, vos accents généreux m'ont donné la seule joie que j'aie ressentie depuis bien des années! Quand je vous ai vu rejeter loin de vous ces ornements étrangers qui chargeaient votre noble poitrine, je me suis écriée au fond de mon cœur : Puisqu'elle a de tels enfants, la Pologne ne périra pas!

LOWINSKI.

Qui aurait pu vous résister?

PAULESKA.

Je tremblais!... Entouré de plaisirs, poursuivant d'augustes suffrages, fier d'inspirer des sentiments de préférence...

LOWINSKI.

Oh! ne rappelez pas un temps que je veux oublier, et que je voudrais effacer de votre mémoire pour y retrouver le souvenir de ces beaux jours où j'étais digne de Pauleska.

PAULESKA.

Vous vous êtes souvenu de votre amie d'enfance, votre cœur a battu au nom de la patrie... Je suis heureuse.

LOWINSKI.

Mais vous-même, joyeuse au sein de cette cour, vous livrant aux accès d'une gaieté folâtre...

PAULESKA.

Cette gaieté!... Si vous aviez su ce qu'elle cachait de désespoir!... Si vous aviez pu deviner combien il y avait de douleurs sous un sourire!... Mon père au lit de mort l'avait ordonné, il fallait feindre, c'était pour la patrie!... Mais comme je souffrais!... Et quand la renommée nous racontait vos combats et vos exploits, avec quelle amertume je me disais : C'est pour la Russie que son sang coule! Pour la Russie!...

LOWINSKI.

Pauleska!...

PAULESKA.

Et, depuis, quand je vous ai vu baiser cette main qui déchirait notre malheureux pays...

LOWINSKI.

Assez, de grâce, assez!... Oui, je fus coupable! mon esprit fut un moment égaré, mon imagination fut éblouie!... L'enivrement des plaisirs, la fascination de la grandeur, de cette grandeur que je croyais la vraie, tout jeta un voile sur mes yeux! J'ai pris la vanité pour l'amour, la puissance pour la gloire! Mais une parole de celle qui comprend si bien l'un et l'autre m'a tout à coup réveillé! La vérité s'est offerte à mes regards.

AIR *de Madame Duchampge.*

A votre voix, j'ai reconnu la gloire;
A votre aspect, j'ai reconnu l'amour;
Oui, Pauleska remporte la victoire,
Et mon pays lui devra mon retour.
J'ai trop longtemps oublié l'un et l'autre;
De leur pardon je suis digne, et je vien
A vos genoux vous demander le vôtre;
Dans les combats j'irai chercher le sien.

PAULESKA.

Je fus toujours votre amie.

LOWINSKI.

Quelle froideur!...

PAULESKA.

J'ai pu sans rougir tenter de rappeler au cœur de Lowinski l'honneur et la patrie, mais non des pensées d'amour qui flétriraient ma noble mission! Eh quoi! l'on pourrait dire : la fille de Boleslas est venue disputer un amant à Catherine!... Non!... j'ai rendu un défenseur à la Pologne!... ma tâche est terminée!

LOWINSKI.

Me suis je abusé? n'est-il plus temps? et Pauleska ne m'aime-t-elle plus?... Ah! ne dites pas cela!... en vous perdant, peut-être verrai-je encore s'éva-

nouir mes projets et mes espérances de gloire!... Vous êtes tout pour moi! ma conscience, ma force, mon âme!... (*Il se jette à ses genoux.*) Chère Pauleska! souviens-toi de nos jeunes années!... Tout ton bonheur était en moi!... comme alors, je suis près de toi, à tes pieds!... comme alors je t'aime, je t'adore, et tout mon bonheur dépend de toi!...

PAULESKA.

Lowinski!...

SCÈNE X.

LOWINSKI, CATHERINE, PAULESKA, POTEMKIN.

CATHERINE, les voyant.

Ah!...

LOWINSKI, se relevant.

Catherine!

PAULESKA, à part.

Potemkin nous trompait!

CATHERINE.

Vous ne m'attendiez pas?

LOWINSKI.

Il est vrai!... mais qu'importe?

CATHERINE.

Qu'importe?... je vous l'apprendrai!

LOWINSKI.

Quel est mon crime?

CATHERINE.

Il le demande!... et elle aussi, peut-être?... malheureux, qui avez joué avec la colère de Catherine, tremblez!

PAULESKA.

Ah!... je résistais aux prières de Lowinski; les menaces de Catherine me décident!... Jamais peut-être l'aveu qu'il implorait ne fût sorti de ma bouche... maintenant, je le déclare devant lui, devant vous, à la face du ciel, je l'aime!

LOWINSKI.

O bonheur!

CATHERINE, s'asseyant sur un fauteuil.

Dieu puissant!...

PAULESKA, allant se jeter dans les bras de Lowinski.

Je l'aime!... Viens, l'ami de mon enfance, mon Lowinski, mon héros, me voilà sur ton cœur, je suis à toi, je t'appartiens! ta vie est la mienne!

CATHERINE, se levant avec rage.

A moi, gardes, soldats! à moi!... le prince de Ligne!

(Le prince de Ligne entre suivi des ambassadeurs et de toute la cour; Catherine se rassied sans dire un mot.)

SCÈNE XI.

PAULESKA, LOWINSKI, LE PRINCE DE LIGNE, CATHERINE, POTEMKIN, AMBASSADEURS, COURTISANS, ESCLAVES, dans le fond.

LA FOULE, en entrant.

Bravo! bravo!

POTEMKIN.

Qu'est-ce donc?... d'où vient ce bruit?... et qui ose ainsi troubler Sa Majesté?

LE PRINCE DE LIGNE, un riche volume à la main.

C'est moi, prince; oubliez-vous que la bienveillance de l'impératrice a daigné m'accorder le droit d'entrée en ce palais?... Je viens, d'ailleurs, pour exécuter un de ses commandements.

POTEMKIN.

Expliquez-vous?

LE PRINCE.

Sa Majesté ne m'a-t-elle pas prescrit de lire aujourd'hui devant elle, et devant sa cour, la dernière tragédie que M. de Voltaire a fait déposer à ses pieds?

CATHERINE.

Eh bien?

LE PRINCE.

L'âme de l'illustre Catherine est faite pour comprendre et sentir les beautés de cet ouvrage: un prince tartare, Gengis-Khan, en proie à tous les tourments de la jalousie, à toutes les fureurs d'un amour qu'on dédaigne, est prêt à frapper ses victimes; elles sont là, devant lui, calmes et résignées; il va savourer l'affreux plaisir de la vengeance; on attend avec terreur l'arrêt sanglant qu'il va dicter!... Tout à coup l'image de sa gloire, qu'un instant peut flétrir, s'est offerte à ses regards; le monde a les yeux sur lui!... Que dira le monde?... le monde l'admirera, car il s'est écrié:

(Il lit.)

J'ignorais qu'un mortel pût se dompter lui-même;
Je l'apprends. Je vous dois cette gloire suprême.

De vos biens, de vos jours je pouvais disposer;
Je renonce à ce droit dont j'allais abuser.
Vivez, soyez heureux!...

POTEMKIN.

Il pardonne?

LE PRINCE.

Et la voix des siècles célèbre sa clémence! et les poëtes la chantent!

CATHERINE, se levant vivement et allant se placer près de Pauleska et Lowinski.

Qu'aurait fait Élisabeth d'Angleterre?... qu'aurait fait Christine de Suède?

LOWINSKI.

Madame!...

CATHERINE.

Vous le savez tous... Eh bien!... Catherine de Russie pardonne!

PAULESKA, LE PRINCE ET LOWINSKI.

Ah!

LA FOULE.

Vive Catherine!

CATHERINE.

Prince de Ligne, que pensera l'Europe? que dira M. de Voltaire?

LE PRINCE.

Catherine avait vaincu ses ennemis; elle vient de se vaincre elle-même.

CATHERINE.

Lowinski, Pauleska, vous allez partir; vous allez revoir votre chère patrie; et, si les intérêts de la politique vous séparent de l'impératrice de Russie, tâchez de ne point haïr Catherine. Allons, prince Potemkin, jetons un voile sur le passé.

POTEMKIN, baisant sa main.

Combien je suis heureux!

CATHERINE.

A revoir!... Prince de Ligne, vous viendrez dans une heure me lire *l'Orphelin de la Chine*.

(Elle sort, la foule la suit.)

LOWINSKI, au prince.

Que ne vous devons-nous pas?

LE PRINCE.

C'est M. de Voltaire qu'il faut remercier.

(Pauleska et Lowinski sortent d'un autre côté que Catherine.)

POTEMKIN, resté seul.

Ne laissons pas rêver son imagination; occupons-la... il n'y a pas à balancer. (*Il appelle.*) Sergent Korsakoff!... je te fais mon adjudant.

(Il lui frappe sur l'épaule en le toisant; étonnement et joie de Korsakoff. La toile tombe.)



L'ESCROC DU GRAND MONDE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE DE COUPLETS,

REPRÉSENTÉE SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 10 AVRIL 1855.

L'ESCROC DU GRAND MONDE.

PERSONNAGES.

M. DE FERRIÈRES.
GEORGES DE FERRIÈRES, son fils.
DUBOURG, riche manufacturier.
SAINT-SURIN.
D'OLBAN.
D'ARMINCOURT.

MADAME DE FERRIÈRES.
ÉMELINE, jeune orpheline confiée à ses soins.
MARIE, fille de Dubourg.
UN DOMESTIQUE.
DANSEURS, INVITÉS, etc.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. de Ferrières.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon dans l'hôtel habité par M. de Ferrières. Au lever du rideau, madame de Ferrières est assise sur un fauteuil à gauche du spectateur; elle s'occupe d'une broderie. Émeline, très-élégamment vêtue, est debout auprès d'elle, et s'appuie sur le dossier du fauteuil; M. de Saint-Surin est à côté d'Émeline. Marie est assise sur une chaise de l'autre côté de madame de Ferrières; elle est très-simple, et elle fait une bourse. M. de Ferrières est assis près d'une table, à droite du spectateur; il tient des journaux qu'il semble parcourir avec indifférence. Il y a une boîte d'écarté sur la table où sont placés les journaux.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE, MADAME DE FERRIÈRES, ÉMELINE, SAINT-SURIN, M. DE FERRIÈRES, puis UN DOMESTIQUE.

ÉMELINE.

Ah! madame, je vous en prie, ne refusez pas de me conduire demain au bal!... Ma toilette est toute prête et si jolie!...

SAINT-SURIN.

Vous refuser!... cela est-il possible? Et d'ailleurs, madame ne doit-elle pas aimer le bal pour son propre compte?

MADAME DE FERRIÈRES.

M. de Saint-Surin oublie que j'ai passé dix ans dans la retraite; que j'y ai perdu le goût des flatteries, et que la mère d'un jeune homme de vingt ans peut conduire au bal une jolie personne confiée à ses soins, mais qu'elle n'y trouve plus aucun plaisir pour elle. Et puis, nous y étions hier, et c'est bien souvent, ma chère Émeline.

UN DOMESTIQUE, entrant, et s'adressant à M. de Ferrières.

Monsieur, c'est le domestique de M. Dalbreuse.

M. DE FERRIÈRES, sortant de sa rêverie, et se levant.

Ah!... je sais... Donnez.

LE DOMESTIQUE, à demi-voix.

Trois cents louis que M. Dalbreuse doit à monsieur, d'hier au soir.

M. DE FERRIÈRES.

C'est bien.

(Il prend un rouleau des mains du domestique, qui se retire.)

MARIE, à part, les yeux fixés sur M. de Ferrières.

Encore!... Ah! je ne me trompe pas!

M. DE FERRIÈRES, mettant le rouleau dans sa poche, et se mêlant à la conversation.

Vous aimez le bal, Émeline?

ÉMELINE.

J'ai encore sur mon agenda onze contredanses promises.

SAINT-SURIN.

Et le galop avec moi.

MADAME DE FERRIÈRES, regardant son mari, qui est retombé dans sa rêverie.

Nous verrons.

ÉMELINE.

Oh! vous consentirez!

MADAME DE FERRIÈRES.

Et cette chère Marie, restera-t-elle encore seule?

ÉMELINE.

Mais aussi, conçoit-on qu'elle soit si insouciante? Je suis sûre, Marie, que si vous tourmentiez un peu votre père, il vous laisserait venir : un riche manufacturier!... Est-ce qu'il veut vous faire vivre comme une religieuse?

MARIE.

J'ai été élevée à la campagne, vous avez fait votre éducation à Paris, ne vous étonnez donc pas de la différence de nos goûts. Savez-vous qu'il y a dix-huit mois, lorsque monsieur et madame de Ferrières quittèrent leur maison de campagne, située près de celle de mon père, pour se fixer à Paris, moi, je n'y étais jamais venue?

SAINT-SURIN.

Pauvre enfant!... Mais comprend-on qu'il y ait des gens qui habitent la province? Et ils croient qu'ils vivent!

MARIE.

Mais oui, monsieur. Je vous assure que lorsque monsieur et madame de Ferrières y vivaient avec leur fils Geor.... M. Georges, qui voyage depuis deux ans, on s'y amusait bien!... Mais quand ils l'eurent quittée pour venir habiter ce bel hôtel, alors... oh! alors le pays me parut si triste que je n'eus pas de repos que mon père n'eût loué aussi un appartement à Paris, tout près d'ici!... Et pourvu que ma bonne amie me permette de venir tous les jours passer quelques heures avec elle, je suis contente!... Je n'ai besoin ni de bals, ni de fêtes; je m'y ennuie.

ÉMELINE.

S'ennuyer au bal!... Marie, vous n'êtes pas raisonnable. (*A madame de Ferrières.*) Ainsi, nous y allons demain soir?

M. DE FERRIÈRES, sortant de sa rêverie.

Demain soir!... Mais cela ne se peut pas; j'attends ici nombreuse compagnie.

MADAME DE FERRIÈRES.

Ah!...

ÉMELINE.

Et dansera-t-on?

M. DE FERRIÈRES.

Sans doute. (*A sa femme.*) Est-ce que je ne vous l'avais pas déjà dit, chère amie?

MADAME DE FERRIÈRES.

Non.

M. DE FERRIÈRES.

Pardonnez! je suis quelquefois distrait.

MADAME DE FERRIÈRES.

Il est vrai; mais cet oubli est réparable : les fêtes, les dîners, les soirées se succèdent chez vous de manière à ce que nos gens soient habitués à ces apprêts.

SAINT-SURIN.

Aussi votre maison est une de celles où l'on reçoit le mieux. C'est à qui obtiendra l'honneur de se faire présenter chez vous!... La haute considération dont vous jouissez dans le monde...

M. DE FERRIÈRES.

(Sa figure s'épanouit.)

On parle de moi, M. de Saint-Surin?

SAINT-SURIN.

Avec les plus grands éloges! ainsi que de madame.

M. DE FERRIÈRES.

Ah!... jamais on ne dira assez de bien de cette bonne et généreuse amie!... Si vous saviez ce qu'elle fut pour moi dans mes malheurs?... Mais vous disiez...

SAINT-SURIN.

L'estime qui s'attache à votre nom a fait souhaiter à un de mes amis...

MARIE, à part.

Encore un!...

M. DE FERRIÈRES.

Amenez, amenez, M. de Saint-Surin! Je n'ai qu'à me louer de toutes les personnes que vous m'avez présentées, et, je l'avoue, cette foule qui se presse dans mes salons me fait plaisir à voir.

(Madame de Ferrières le regarde tristement.)

SAINT-SURIN.

Oui, les bals, l'opéra, le bois de Boulogne, de jolies femmes et des chevaux anglais, voilà toute la vie.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Dubourg.

M. DE FERRIÈRES, à part.

Ah! quel ennui!

SCÈNE II.

MARIE, MADAME DE FERRIÈRES, ÉMELINE, SAINT-SURIN, M. DE FERRIÈRES, DUBOURG.

MARIE, allant à lui.

Mon père!...

DUBOURG.

Bonjour, ma fille. Madame, veuillez agréer mes respects. Je vous salue, mademoiselle Émeline; vous allez bien, mon cher de Ferrières?... Eh bien! M. de Saint-Surin, me voilà à Paris pour trois jours! Des recouvrements considérables à faire; il faudra nous amuser... (*Prenant la main de Ferrières.*) Enchanté de vous voir, mon ancien voisin!... Vous êtes toujours content de votre situation? Ah! dame, vous êtes mieux ici que dans la misérable bicoque où je vous ai connu! Comment, diable, aviez-vous fait pour devenir si pauvre?

M. DE FERRIÈRES.

Avez-vous toujours été riche, M. Dubourg?

DUBOURG.

Non! Pendant que vous défaisiez votre fortune, moi je faisais la mienne. Ah! j'ai terriblement travaillé: mais aussi cela va bien maintenant: ma nouvelle machine à vapeur sera en activité jeudi prochain; celle-ci confectionnera des chapeaux imperméables; c'est ma cinquième... Entre elles toutes, elles n'occupent que quinze ouvriers, et il en faudrait plus de trois cents si le travail s'exécutait par l'ancienne méthode... Tous les manœuvres du pays désertent pour venir chercher de l'ouvrage à Paris.

M. DE FERRIÈRES.

Où ils meurent de faim.

DUBOURG.

Je gagne plus de soixante mille francs par an: l'industrie est une belle chose! Que d'obligations nous a le gouvernement!... Aussi je suis membre du Conseil municipal, je suis éligible, je commande la garde nationale; bientôt il ne me manquera plus rien.

AIR *du Verre.*

Je suis désigné pour la croix,
La chose est déjà résolue;
Et l'on fera valoir mes droits
Lors de la prochaine revue.
Si mes soldats gardent leurs rangs,
Devant le roi si nul ne bouge,
Si les baudriers sont bien blancs,
J'obtiendrai, moi, le ruban rouge.

M. DE FERRIÈRES.

On l'a donné pour moins que ça.

DUBOURG.

Qu'est-ce qu'un honnête homme peut demander de plus au Ciel? surtout avec une bonne fille comme ma chère Marie! Si pourtant elle était un peu plus gaie.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre pour vous, madame.

(Il sort.)

MADAME DE FERRIÈRES.

Ah! donnez, c'est de mon fils.

MARIE.

Une lettre de M. Georges!

MADAME DE FERRIÈRES, après avoir parcouru la lettre.

Georges arrive.

ÉMELINE.

Georges!

MARIE, avec joie.

Il revient!...

M. DE FERRIÈRES.

Mon fils!

DUBOURG.

Il ne manquera plus rien à votre bonheur.

MADAME DE FERRIÈRES.

Voyez sa lettre: je veux vous la lire; il n'y a ici que des amis.

M. DE FERRIÈRES.

Ah! oui, lisez.

MADAME DE FERRIÈRES, à part.

Sa figure s'éclaircit!

(Elle lit haut; tout le monde l'entoure.)

« Je vais enfin vous revoir, vous, ma mère chérie, » que je n'ai pas embrassée depuis deux ans, et je » vous retrouverai jouissant de cette opulence, de ce » rang auxquels votre naissance vous destinait, et » dont vous avez été privée si longtemps. Je vais revoir mon père, à qui je dois tout ce que je suis, » mon éducation et ces idées d'honneur que ses leçons et ses exemples ont gravées dans mon cœur, » et que j'ai été à même d'apprécier dans ce voyage » où j'ai commencé à connaître les hommes et les » choses.

M. DE FERRIÈRES, à part.

Pauvre enfant!...

MADAME DE FERRIÈRES, continuant.

» Quelle est donc ma joie en voyant que la fortune

aplanira les obstacles qui devaient m'arrêter; que toutes les carrières me seront ouvertes, et que je pourrai enfin offrir à ma bien-aimée Émeline un » sort digne de ses vertus.

» Cette lettre n'arivera que peu d'instants avant » moi; je me réserve donc le plaisir de vous dire » tout ce que je ne puis exprimer ici. Veuillez me » rappeler au souvenir de mes amis, et surtout de » notre voisin M. Dubourg. »

DUBOURG.

Il y a cela?... Ah! le brave garçon!

MARIE, à part.

Rien pour moi!...

SAINT-SURIN, à Émeline, à demi-voix.

Il est bien heureux!

ÉMELINE, avec embarras.

Ce mariage, convenu dès l'enfance,..

SAINT-SURIN.

Fera naître de cruels regrets.

MARIE, à part, en les regardant.

Et elle semble en écouter un autre!

DUBOURG, à M. de Ferrières.

Voilà un beau jour, mon voisin.

M. DE FERRIÈRES.

Oui, sans doute.

DUBOURG, à sa fille.

Ah çà! veux-tu bien rire, toi!... Cette enfant-là ne sait pas se réjouir.

ÉMELINE.

Il faudra pourtant bien que demain elle vienne au bal, puisque c'est ici qu'on danse.

DUBOURG.

Ici!... Bravo; ce sera pour fêter le retour de ce bon Georges. Eh! mais, écoutez donc! N'entends-je pas une voiture?

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui, oui, c'est lui, c'est mon fils!... Courons tous à sa rencontre!...

(Tout le monde sort, excepté M. de Ferrières.)

SCÈNE III.

M. DE FERRIÈRES, seul, avec une vive émotion.

Ils courent au-devant de mon fils, et moi... Je ne sais ce que j'éprouve... je ne puis les suivre... Georges!... noble et généreux enfant!... S'il allait me demander?... Oh! non, non! Il sera heureux... Chassons ces idées... Je suis fou!... Je crois que j'ai tremblé au moment de revoir mon fils... (*Il ouvre une cassette, et y place le rouleau qu'il a reçu dans la première scène.*) Voilà mille louis que je gagne à M. Dalbreuse depuis trois mois!... Je ne jouerai plus avec lui...

SCÈNE IV.

SAINT-SURIN, MARIE, ÉMELINE, MADAME DE FERRIÈRES, GEORGES, M. DE FERRIÈRES, DUBOURG, DOMESTIQUES dans le fond.

AIR *de Mathilde de Sabran*. (Entrée d'Arved, dans Malvina. Gymnase.)

ENSEMBLE.

MADAME DE FERRIÈRES.

Enfin le voilà de retour;
Ah! pour moi quelle ivresse!
Enfin le voilà de retour!
Fêtons tous ce beau jour!

GEORGES.

Enfin me voilà de retour;
Ah! pour moi quelle ivresse!
Enfin me voilà de retour!
Fêtons tous ce beau jour!

ÉMELINE, DUBOURG, DOMESTIQUES.

Enfin le voilà de retour!
Pour eux tous quelle ivresse!
Enfin le voilà de retour!
Fêtons tous ce beau jour!

MARIE.

Enfin le voilà de retour;
Pour eux tous quelle ivresse!
Hélas! il faut à son retour,
Lui cacher mon amour!

SAINT-SURIN.

Enfin le voilà de retour;
Pour eux tous quelle ivresse!
Mais Emeline, à son retour,
Lui rendra son amour!

GEORGES, se jetant dans les bras de son père.

Mon père, enfin je vous revoi!
Dans mes bras je vous presse!

M. DE FERRIÈRES.

Quel bonheur d'être auprès de toi!

MARIE, à part.

Pas un regard pour moi!

TOUS.

Enfin { me / le } voilà de retour; etc.

GEORGES.

C'est Émeline !... oui, c'est bien elle !
Mon regard partout la cherchait ;
Mais je la retrouve plus belle
Que mon amour ne la rêvait !
A vous quitter, ma bonne mère,
Avec douleur je m'étais résigné ;
Mais, loin de vous, sur la rive étrangère,
De votre image encor j'étais accompagné !

TOUS.

Enfin { le / me } voilà de retour ! etc.

(Les domestiques sortent.)

GEORGES

Que je suis heureux ! Mais comme tout est beau ici !... Allons, ne riez pas de ma naïve admiration : moi, je n'ai rien vu.

DUBOURG.

Et vos voyages ?

GEORGES.

Oh ! ma vie a été bien simple !... quand on n'a pas d'argent... J'étais parti à pied de notre village avec ce que ma bonne mère m'avait donné, et que je désirais faire durer longtemps.

MADAME DE FERRIÈRES.

Pauvre enfant ! quatre louis !

SAINT-SURIN.

Mais quand je vous ai vu à Dieppe, dans la saison des bains, vous étiez chez un parent fort riche.

DUBOURG.

N'en avez-vous pas hérité ? Votre père nous avait dit que c'était le commencement de sa fortune.

M. DE FERRIÈRES, embarrassé.

Sans doute... Mais ce parent...

GEORGES.

Il avait un fils naturel, et je ne fus que le prête-nom d'un fidéi-commis : à sa mort, je remis tout à son enfant.

MADAME DE FERRIÈRES, avec étonnement.

Ah !...

GEORGES.

Alors un capitaine de vaisseau anglais me prit en amitié, et je m'embarquai sur son bâtiment, qui faisait voile vers l'Amérique.

DUBOURG.

Nous y voilà !... Mais, en vérité, depuis le temps qu'on va chercher de la fortune en Amérique, il ne doit plus y en avoir.

GEORGES.

Mon ami m'avait fait obtenir un emploi très-brillant dans l'Inde.

MARIE.

Dans l'Inde !... On ne vous aurait plus revu.

GEORGES.

Peut-être... Aussi, je venais embrasser encore une fois ma famille, avant d'entreprendre ce voyage ; mais, en débarquant à Bordeaux, il y a huit jours, j'ai appris le changement de votre situation, mon père : jugez de ma joie !... Plus d'absence, plus de voyages !... Ah ! chère Émeline, c'est surtout à cause de vous, que je maudissais le sort, et que je le bénis maintenant !... Gloire, fortune, amour, tout peut être mon partage !... Je puis tout désirer, tout espérer de la vie.

MADAME DE FERRIÈRES.

Mon cher enfant !...

DUBOURG.

Voyez pourtant ce que c'est que l'argent !... Et puis, que les philosophes nous vantent le mépris des richesses !...

SAINT-SURIN.

Oh ! nous avons encore des professeurs de philosophie ; mais il n'y a plus de philosophes.

GEORGES.

Quel plaisir de retrouver heureux tous ceux qu'on aime !... Vous avez l'air satisfait, M. Dubourg ?

DUBOURG.

Oui, pardieu ! tout me réussit. On a déjà pensé à moi pour la députation : voyez-vous, Georges, un industriel aujourd'hui, c'est comme un marquis autrefois : il arrive à tout. Si je deviens millionnaire, on me doit au moins la pairie... Voilà les bienfaits de l'égalité.

M. DE FERRIÈRES, à part.

Sotte vanité !

GEORGES.

Et vous, Saint-Surin, vous êtes, j'espère, plus raisonnable que vous ne l'étiez à Dieppe ? Vous ne jouez plus autant ?

DUBOURG.

Oh ! nous faisons de temps en temps la petite partie... C'est mon seul plaisir à moi, ma seule récréation.

SAINT-SURIN.

Nous tâcherons, mon cher Georges, de contribuer à vos plaisirs ; vous aller retrouver ici d'anciens amis, que vous avez connus à Dieppe : Dalville, D'Armincourt, D'Olban...

GEORGES.

Ah !... D'Olban...

SAINT-SURIN.

Oui, toujours un peu envieux, un peu taquin, mais un assez bon diable au fond... Ils m'attendent en ce moment, et je vais les rejoindre. Je demanderai à ces dames la permission de les revoir dans la journée, car je loge dans cette maison; un peu plus haut, par exemple... A Paris, la bourse et le logement jouent à la bascule; quand les fonds baissent, le logement s'élève. Vous permettez, mesdames, que je ne vous dise pas adieu?

MADAME DE FERRIÈRES.

Est-ce que nous ne dînons pas tous ensemble pour célébrer l'arrivée de Georges? M. Dubourg, M. de Saint-Surin, je compte sur vous.

M. DE FERRIÈRES.

Vous avez raison : voilà qui est très-bien imaginé.

DUBOURG.

Eh bien! j'accepte; je cours expédier mes affaires, et je reviens.

SAINT-SURIN.

Dans une heure, je suis ici.

(Dubourg et Saint-Surin sortent par le fond.)

ÉMELINE.

Moi, je vais donner un instant à ma toilette.

M. DE FERRIÈRES.

Il faut que j'aille me dégager près de l'ambassadeur d'Angleterre.

MADAME DE FERRIÈRES.

Je devrai encore au retour de mon fils le bonheur de posséder plus souvent mon mari : j'ai plus d'une fois regretté la pauvre chaumière où du moins nous étions toujours ensemble.

M. DE FERRIÈRES.

Ma position m'oblige à voir le monde, et vous refusez d'y paraître.

MADAME DE FERRIÈRES.

Oh! ne prenez pas mes regrets pour des reproches.

M. DE FERRIÈRES.

Je sais, ma chère amie, combien vous êtes bonne! Je sors pour vous revoir plus tôt : vous ne serez pas fâchée de causer avec Georges.

(Il sort par le fond.)

MADAME DE FERRIÈRES.

Je vais lui montrer l'appartement que je lui destine. Viens, mon fils!...

(Madame de Ferrières, Émleine et Georges sortent par une porte à droite.)

SCÈNE V.

MARIE, seule.

Comme ils sont heureux!... Ah! c'est pour moi seul qu'il n'y aura jamais de bonheur!... Il l'aime!... Je ne le croyais pas... Elle qui, élevée dans une pension de Paris, destinée à la fortune, ne pouvait être à lui, n'aurait pas voulu de lui quand il était pauvre... Il l'aime!... Et moi, qui fus la compagne de son enfance, qui partageai tous ses jeux, qui n'ai qu'une pensée... à peine s'il m'a vue!... Et quand il m'a regardée, quelle froideur!

AIR *du Klephte* (par Labarre.)

Hélas! j'ai vu fuir l'espérance
Qui m'enivrait à son retour!
Est-ce un regard d'indifférence
Qui devrait payer tant d'amour?

Il est épris d'une autre femme;
Pour elle il revient en ces lieux,
Et quand l'amour veille en mon âme,
J'en cherchais en vain dans ses yeux!...

Hélas! j'ai vu fuir, etc.

Tout est fini!... Ah! du moins, cachons bien mon secret.

SCÈNE VI.

GEORGES, MARIE.

GEORGES, entrant par la porte de droite.

Ne voilà-t-il pas une visite importune qui m'enlève déjà ma mère!... Heureusement, je vous retrouve, Marie.

MARIE.

Monsieur...

GEORGES.

Oh! non, Georges, votre compagnon d'enfance, votre frère, Marie!... Mais qu'avez-vous? Il me semble que des larmes...

MARIE.

Moi!... vous vous trompez; je ne suis pas triste... Je suis contente.

GEORGES.

Pourquoi feindre avec moi? c'est mal... Ah! j'obtiendrai votre confiance; vous me direz votre secret.

MARIE.

Jamais !

GEORGES, souriant.

Vous avouez déjà que vous en avez un.

MARIE.

J'en ai peut-être deux.

GEORGES.

Ah !... c'est mieux encore.

MARIE.

Mais vous les ignorerez toujours.

GEORGES.

C'est ce que nous verrons... Tenez, voici Émeline qui m'aidera, j'en suis sûr, dans cette découverte.

MARIE, souriant amèrement.

Comme je crains votre pénétration, je vous salue et je me retire.

SCÈNE VII.

GEORGES, MARIE, ÉMELINE, entrant par la porte de droite.

ÉMELINE, arrêtant Marie.

Pas du tout, Marie, vous resterez. Après une si longue absence, on a tant de choses à raconter que nous ne serons pas trop de deux... Asseyons-nous donc, et causons.

MARIE.

Vous le voulez?

ÉMELINE.

Je l'exige.

GEORGES.

Et moi, je vous en prie. (*Ils s'asseyent; Georges est entre elles deux.*) Que j'ai souvent désiré un pareil moment!... Près de vous, près de Marie qui sera notre sœur !... (*Il prend la main de chacune d'elles.*) Et d'abord, dites-moi, Émeline, avez-vous bien pensé à moi?

ÉMELINE.

Quand vous êtes parti, j'étais encore à la pension; tous les mois votre maman me faisait sortir, comme elle a eu la bonté de le faire depuis quatre ans que je suis orpheline et confiée à ses soins; alors, Marie et moi, nous parlions de vous sans cesse. Elle me racontait tout ce qu'elle vous avait entendu dire, tout ce qu'elle vous avait vu faire depuis votre enfance; et j'avoue, monsieur Georges, que moi je n'osais pas lui répéter ce que vous m'aviez dit en partant, et cependant je ne l'avais pas oublié!

GEORGES.

Ah ! vous vous en êtes souvenue?

ÉMELINE.

Émeline, me disiez-vous, je vous aime; vous êtes l'objet de mon premier, de mon unique amour; si je fais fortune, je reviendrai demander votre main; sans cet espoir, la vie me serait odieuse.

(Marie a retiré sa main que tenait Georges et se recule doucement.)

GEORGES.

Vous ne m'aviez rien répondu.

ÉMELINE, souriant.

Et pourtant j'attendais.

(Georges lui baise la main.)

MARIE, à part.

Oh ! mon Dieu !...

GEORGES.

Chère Émeline !... Quand vous avez su que mon père avait retrouvé la fortune?...

ÉMELINE.

J'ai demandé à venir habiter chez votre mère, on me l'accorda; et j'attendais l'époque où monsieur le navigateur voudrait bien penser à nous.

GEORGES, se tournant vers Marie.

Mais vous, qui passiez toutes vos journées chez ma mère, dites-moi, Marie, ce fut un grand jour de joie que celui où mon père redevint riche? Je ne sais rien: quelques lignes que j'ai trouvées à Bordeaux m'ont appris que sa situation était changée, voilà tout !... Je n'ai pas même eu le temps de causer avec ma mère; parlez-moi donc de son bonheur, contez-moi tout ce qui s'est passé... Je brûle de tout savoir.

MARIE, à part.

Que lui dire? (*Haut.*) Cette fortune ne vint pas subitement, et ce n'est pas à moi que votre père a vu élever et qu'il traite encore comme vous me traitez vous-même, monsieur Georges, un peu en enfant, qu'il aurait confié ses affaires d'intérêt. Tout ce que je sais, c'est qu'un jour, plus triste et plus mécontent que jamais de son sort, votre père partit pour Paris; trois jours s'écoulèrent; et votre mère, qui n'était pas habituée à son absence, et qui avait vu son désespoir, ne pouvait cacher son trouble et son inquiétude; je les partageais !... monsieur de Ferrières revint enfin plus joyeux que je ne l'avais jamais vu : il avait, nous dit-il, retrouvé d'anciens amis qui l'avaient retenu et l'engageaient à retourner les voir. Il fit ainsi plusieurs voyages, toujours plus satisfait à

son retour; puis on parla de quitter la pauvre maison pour venir habiter Paris, et j'obtins de mon père qu'il y prendrait aussi un appartement. Alors, je fus bien heureuse, car je pensai à votre bonheur!... Voilà tout ce que je sais.

GEORGES.

Bonne Marie!... Pourquoi donc y a-t-il sur votre figure un nuage de tristesse? Nous parviendrons, j'espère, à le dissiper. Émeline, bientôt nous parlerons de mariage; que rien désormais ne puisse plus nous séparer... avec vous, toujours.

ÉMELINE.

Toujours le monde et ses amusements!... Comme ils vont vous plaire à vous qui ne les connaissez pas.

GEORGES.

Le retraite près de vous aurait plus de charmes encore.

ÉMELINE.

Oh! il ne faut pas être comme Marie, qui ne veut jamais venir au bal et au spectacle!... Votre père avait parlé d'une loge à l'Opéra pour l'hiver; croiriez-vous qu'elle l'en a détourné?

GEORGES.

Nous la prendrons, Émeline, et nous y conduirons Marie.

MARIE.

Le bonheur ne m'apparaît pas à moi, comme à Émeline, tout brillant de parures, de fêtes, de bals, de musique et de spectacles : à mes yeux, il a une physionomie toute différente.

GEORGES.

Et comment la voyez-vous donc?

MARIE.

Il me semble qu'il pourrait se trouver dans la solitude, sans autre société que celle d'un ami, de parents qui vous chérissent et de pauvres qu'on a secourus.

ÉMELINE.

Mon Dieu, ma chère Marie, comme vous êtes champêtre! Le bonheur de Paris est bien autre chose que tout cela!... Une vie délicieuse où l'on n'a pas le temps de penser, de désirer ou de regretter; où l'on compte ses printemps par ses hivers, et où l'on vieillit sans le savoir et sans vouloir surtout que les autres le sachent.

GEORGES.

J'espère pourtant, ma chère Émeline, qu'au milieu de toutes ces distractions il restera du temps à l'amour. Mais ce mot m'éclaire!... Oui... Ne serait-ce pas lui qui cause cette tristesse?... Eh bien! Marie, ne rougissez donc pas ainsi.

ÉMELINE, riant.

Oh! quelle mine coupable!... cela m'était déjà venu à la pensée.

GEORGES.

Et... vous ne savez rien de plus?

ÉMELINE.

Je gage que j'y suis!... Voyons, Marie, regardez-moi bien en face.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Saint-Surin.

ÉMELINE, riant.

Justement le nom que j'allais prononcer.

MARIE.

Quelle folie!

SCÈNE VIII.

D'ARMINCOURT, D'OLBAN, SAINT-SURIN, GEORGES, ÉMELINE, MARIE, D'ALVILLE.

SAINT-SURIN.

Veuillez, mesdames, agréer mon hommage. Georges, voici les anciens amis dont je vous ai parlé, et qui, en apprenant votre retour, ont absolument voulu venir vous visiter.

GEORGES.

Je vous remercie beaucoup, messieurs; enchanté de vous revoir.

ÉMELINE.

Nous nous retirons.

GEORGES.

Marie, comptez sur des amis qui s'occuperont de vous.

(Il reconduit les deux femmes, puis revient en scène.)

D'OLBAN, aux autres jeunes gens.

Quel luxe!... et d'où vient tout cela?

SCÈNE IX.

D'ARMINCOURT, D'OLBAN, GEORGES, SAINT-SURIN, D'ALVILLE.

GEORGES.

Tout se réunit donc pour combler mes vœux!... Que vous me faites de plaisir en me venant voir.

D'OLBAN.

Nous avons renoncé pour vous à notre promenade au bois.

GEORGES.

Demain nous irons ensemble, après un déjeuner que je vous prie d'accepter.

D'OLBAN.

Volontiers !... nous vous montrerons les élégants équipages de nos riches fashionables, et ceux de nos banqueroutiers passés et futurs ; nous vous ferons admirer les chevaux anglais du petit Fatardin et les livrées toutes neuves de ses compères en industrie, qui ont perfectionné l'art de faire des dupes, et qui courent vers Sainte-Pélagie, en passant par le bois de Boulogne.

D'ARMINCOURT.

Ils prennent le plus long, mais ils arrivent.

SAINT-SURIN.

Que de choses nous aurons à apprendre à Georges! Il ne connaît pas la vie de Paris, ses plaisirs, ses folies, ses dangers... nous lui révélerons tout.

D'OLBAN.

Chaque jour des améliorations nouvelles ! Les philosophes deviennent pairs de France, et on joue l'opéra en bonnet de coton.

GEORGES.

Mais moi, mes amis, je compte employer une partie de mon temps en choses raisonnables.

SAINT-SURIN.

Qui vous en empêchera ? Croyez-vous donc que nous soyons des êtres inutiles ? D'Armincourt vient de créer le Journal des enfants en nourrice ; d'Alville pense à faire une nouvelle religion.

GEORGES.

En vérité !...

D'OLBAN.

Oh ! c'est une industrie fort à la mode.

SAINT-SURIN.

Belcourt vient de publier deux millions d'almanachs à dix sous pour éclairer la France.

GEORGES.

Et qu'enseignent ces almanachs ?

D'OLBAN.

Des choses merveilleuses : entre autres avis utiles, il conseille aux pauvres qui meurent de faim d'épargner vingt sous par jour, afin d'avoir trente francs d'économie au bout du mois.

GEORGES.

Voilà une fière découverte ?

SAINT-SURIN.

Un autre de nos amis, Méricourt, écrit des fables politiques.

D'OLBAN.

Oui, La Fontaine faisait parler les bêtes comme des hommes ; et lui il fait parler les hommes comme des bêtes.

SAINT-SURIN.

Toujours des épigrammes, d'Olban !... Ne pourrait-on pas te les rendre à toi qui viens de tracer un nouveau plan d'économie politique ?... Enfin, mon cher Georges, je me propose, moi, d'acheter une maison afin d'être éligible l'année prochaine ; vous voyez que nous songeons aux choses sérieuses ; mais cela n'empêche pas de s'amuser. C'est ce qui distingue le dix-neuvième siècle ; il y avait autrefois des ambitieux et des hommes de plaisir ; chacun avait sa passion ; à présent, on les réunit toutes : voilà ce que c'est que le progrès.

GEORGES.

S'il peut naître de tout cela quelque chose d'utile pour le pays et d'honorable pour soi, l'on a raison ; mais, en vérité, je n'en reviens pas de voir Saint-Surin acheter une maison, lui qui était passablement dissipateur, et joueur... joueur...

D'OLBAN.

Oh ! il perd bien encore son argent ; mais seulement en pariant.

GEORGES.

Pourquoi cela ?

SAINT-SURIN.

Parce que je n'ose plus jouer moi-même. Figurez-vous que j'avais un ami intime que je croyais le plus honnête homme du monde ; eh bien ! l'honnête homme volait au jeu. On connaissait nos liaisons, et si l'on allait me soupçonner ?

GEORGES.

Est-il possible?

D'OLBAN.

Qu'est-il devenu ce fripon de Montalais ?

SAINT-SURIN.

Il est mort du choléra.

D'OLBAN.

Le choléra est donc bon à quelque chose. Pardieu, Saint-Surin, tu as bien manqué de te ruiner ; tu jouais avec lui, et un joueur ne connaît ni parents, ni amis.

SAINT-SURIN.

Je le forçai à m'apprendre ses ruses, en le menaçant de le dénoncer à la société; ensuite je ne le revis plus.

D'OLBAN.

Ma foi, ce serait nous rendre un grand service que de nous faire part de ta science. Tu nous empêcherais d'être volés par les honnêtes gens qu'on rencontre dans les meilleures maisons.

SAINT-SURIN.

En effet, tu as été maltraité l'hiver dernier.

D'OLBAN.

Et j'aurais grande envie de ne plus l'être. Enseigne-nous donc comment s'y prennent ces messieurs.

D'ARMINCOURT.

Oui, oui, c'est une excellente idée.

SAINT-SURIN.

Avec grand plaisir : tiens, voici justement des cartes.

(Il va se placer à la table, à gauche, où est la boîte d'écarté; ils se groupent tous autour de lui et regardent.)

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Tenez l'adversaire occupé,
Mêlez d'une façon adroite,
Puis, aussitôt qu'il a coupé,
Prenez le jeu dans la main droite :
Il aurait beau couper vingt fois,
Avec un tour de main tout change;
Les atouts glissent dans les doigts;
A lui les sept! à vous vos rois!
Et voilà comme tout s'arrange.

D'OLBAN.

Je m'en souviendrai.

D'ARMINCOURT.

Et nous aussi, pardieu.

SAINT-SURIN.

Je ne suis, moi, qu'un amateur; les experts exécutent avec une bien autre adresse.

GEORGES.

Je ne sais en vérité pourquoi je vous regarde; tout cela me paraît si odieux, et mon père m'a inspiré dès l'enfance une telle horreur du jeu, que sûrement je ne jouerai jamais.

SAINT-SURIN.

On ne sait pas ce qui peut arriver, et du moins nous voilà avertis. A propos, Georges, votre père était en marché avec Crémieux pour un cheval anglais magnifique, il faut qu'il vous l'achète.

D'OLBAN.

Riche comme paraît l'être M. de Ferrières, il ne peut vous refuser cela.

GEORGES.

Je ne sais encore rien au juste de la fortune de mon père; mais il est généreux, et je pense...

D'OLBAN.

Comment, vous ne savez rien !... Mais cet héritage que vous avez recueilli à Dieppe !

SAINT-SURIN.

Eh! non, vraiment, il n'y a pas eu d'héritage.

D'OLBAN.

Ah! Paris est le seul lieu du monde où l'on puisse se ruiner ou faire fortune sans que la société s'informe des causes : c'est un bon pays.

GEORGES.

Que voulez-vous dire !

D'OLBAN.

Rien !... Je fais seulement une réflexion toute naturelle et que d'autres ont faite avant moi.

GEORGES.

Expliquez-vous, d'Olban, je vous en prie.

D'OLBAN.

N'est-il pas permis de s'étonner d'un aussi brusque changement de fortune ?

SAINT-SURIN.

Parce que tu te ruines, tu ne pardonnes pas à ceux qui s'enrichissent.

D'OLBAN.

Oh! si fait, quand c'est par des moyens honorables et connus.

GEORGES.

Qu'entends-je! oseriez-vous élever un soupçon sur le plus noble et le plus vertueux des hommes?

SAINT-SURIN, allant se placer entre eux.

Là! là!... calmez-vous!

GEORGES.

Je vous apprendrais bientôt...

D'OLBAN.

Quoi?... que m'apprendriez-vous? comment votre père s'est enrichi?... Vous me feriez plaisir, et à quelques autres personnes encore, qui pensent...

GEORGES.

Que pensent-elles?

D'OLBAN.

Ma foi... elles ne savent que penser.

GEORGES.

Ah! c'en est trop!... douter un seul instant de l'honneur de mon père!... D'Olban, vous me ferez raison d'une aussi odieuse injure!

SAINT-SURIN.

Ah ! çà, êtes-vous fous tous les deux ?

GEORGES.

Il faut tenir bien peu à l'honneur pour compromettre ainsi celui d'un autre.

D'OLBAN.

Monsieur de Ferrières !...

GEORGES.

Oui ! Il n'y a qu'un misérable qui puisse s'exprimer comme vous l'avez fait...

D'OLBAN.

Cela suffit !... notre conversation finira demain au bois de Boulogne.

GEORGES.

A midi ; ces messieurs pour témoins.

D'OLBAN.

D'accord.

SAINT-SURIN, aux autres, à demi-voix.

Nous arrangerons l'affaire, et nous déjeunerons.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Dubourg.

SCÈNE X.

D'ARMINCOURT, D'OLBAN, DUBOURG, GEORGES, SAINT-SURIN, D'ALVILLE.

DUBOURG.

Voilà mes affaires expédiées, et j'accours vous retrouver, mon cher Georges. Oh ! comme vous voilà animé... Qu'y a-t-il donc?

D'OLBAN.

Rien, monsieur, rien ! A revoir, monsieur de Ferrières.

GEORGES.

A demain !

DUBOURG.

Est-ce que c'est moi qui vous fais fuir ?

D'OLBAN.

Pas le moins du monde ; nous vous connaissons, monsieur Dubourg, et nous respectons l'un de nos plus riches industriels.

DUBOURG.

Fortune bien acquise, j'ose le dire.

D'OLBAN.

Oh ! nous savons cela... Votre opulence n'est pas un mystère.

GEORGES, à part.

J'ai peine à me contenir.

SAINT-SURIN.

Allons, mes amis, il est temps de nous séparer. (*Bas à d'Olban.*) Tu as été trop loin, d'Olban, tu as tort.

D'OLBAN, bas.

Il s'emporte comme la poudre !

SAINT-SURIN.

Demain nous arrangerons tout cela.

(Les jeunes gens saluent et sortent par le fond.)

SCÈNE XI.

SAINT-SURIN, MARIE, ÉMELINE, DUBOURG, MADAME DE FERRIÈRES, M. DE FERRIÈRES, puis un DOMESTIQUE.

DUBOURG, à Georges, qui est sur le devant, plongé dans ses réflexions.

Eh bien ! Georges, pourquoi ce silence !

GEORGES.

Ah ! pardon, monsieur.

DUBOURG.

Que diable ! il faut se réjouir.

SAINT-SURIN, qui a reconduit les jeunes gens, revient en scène.

Voici ces dames. Remettez-vous, Georges.

GEORGES, avec une vive émotion.

Et mon père !...

(Il va au-devant de lui précipitamment.)

MADAME DE FERRIÈRES.

Mon cher enfant !... à peine si j'ai pu le voir ; comme j'ai maudit ces importunes visites.

GEORGES.

Ce soir, nous ne nous quitterons pas.

M. DE FERRIÈRES.

Nous n'admettons aucun étranger aujourd'hui.

UN DOMESTIQUE.

Madame est servie.

DUBOURG.

Excellente nouvelle !... ne laissons refroidir ni notre amitié, ni le dîner.

FINAL.

ENSEMBLE.

M. et MADAME DE FERRIÈRES.

Ah! quel plaisir m'est promis
A ce repas aimable!
Entre nous deux à table
Nous allons revoir notre fils!

GEORGES.

Ah! quel plaisir m'est promis
A ce repas aimable!
Entre vous deux à table
Vous allez revoir votre fils.

DUBOURG.

Ah! quel plaisir m'est promis
A ce repas aimable!
De bons vins sur la table,
Auprès de moi de bons amis!

ÉMELINE, MARIE, SAINT-SURIN.

Quel plaisir vous est promis
A ce repas aimable!
Entre vous deux à table
Vous allez revoir votre fils!

ÉMELINE, à Marie.

Plus d'ennuis, plus de chagin!
Reprenez un front serein:
Pourquoi rêver?
Emeline vous aime et veut vous le prouver.

MARIE.

Comment, me le prouver?

TOUS.

Ah! quel plaisir, etc.

(On s'achemine vers le fond. La toile tombe.)



ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une autre pièce de l'appartement de Monsieur de Ferrières. Trois portes au fond ; celle du milieu à deux battans.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMELINE, MARIE, entrant par la porte du milieu.

ÉMELINE.

Pourquoi ce mystère, ma chère Marie, quand c'est une amie qui vous interroge, et qui veut s'occuper de votre bonheur.

MARIE.

Que dites-vous, Émeline?

ÉMELINE.

M. de Saint-Surin a confiance en moi; vous êtes un riche parti; tout peut s'arranger.

MARIE, souriant.

Quoi!... vous iriez demander quelqu'un en mariage pour moi?... Quelle folie!

ÉMELINE.

Ah! l'orgueil se révolte!... Je devine; vous êtes blessée que M. de Saint-Surin ait eu l'air de songer à moi.

MARIE.

Non, ma chère Émeline, je trouve naturel qu'on vous préfère à la simple Marie; mais ce qui me fâcherait, ce que je ne vous pardonnerais pas, ce serait de vous voir me compromettre vis-à-vis d'un jeune homme que je ne veux ni ne peux épouser.

ÉMELINE.

Pourquoi donc?... vous l'aimez.

MARIE, souriant.

Moi!... je l'aime!...

ÉMELINE.

S'il a pensé à m'offrir son hommage quand il ignorait mes engagements, ses vœux se tourneront sans peine vers vous, et il ne faut pas refuser le bonheur par une fierté mal entendue.

MARIE.

Le bonheur!...

ÉMELINE.

N'ai-je pas surpris plus d'une fois vos grands yeux noirs pleins de larmes? N'est-ce pas là ce secret qui vous faisait rêver si profondément? Pourquoi feindre avec moi? Nos deux mariages pourraient se faire le même jour; nous aurions la même corbeille, les mêmes bijoux!... Vous êtes plus riche que M. de Saint-Surin; mais, à en juger par le train de M. de Ferrières, Georges est plus riche que moi; alors nous serions dans la même situation.

MARIE.

Oh!... la fortune de Georges!...

ÉMELINE.

Est-ce que vous pensez à la fortune, Marie? M. de Saint-Surin en a moins que vous sans doute, mais qu'importe? Il me semble que, si j'étais à votre place, j'épouserais Georges, moi, quand même il serait pauvre.

MARIE.

Vous l'épouseriez sans fortune?

ÉMELINE.

Non, pas dans la situation où je suis, car je n'ai que cent mille francs pour tout bien, et ce n'est pas assez.

MARIE.

Ainsi, pour que vous acceptiez sa main aujourd'hui, il faut qu'il soit riche?

ÉMELINE.

Je le préfère à tout autre: mais que voulez-vous? De notre temps on voit le positif de la vie. Les leçons des personnes qui ont pris soin de mon enfance ne sont point perdues pour moi.

AIR de *Léocadie*.

Aujourd'hui, malgré ma jeunesse,
Je me souviens de leur discours;
Ils m'ont dit souvent: la richesse
Est un besoin de tous les jours;

Des passions les rêves sont bien courts!
Lorsque vient le moment funeste
Où l'illusion s'envola,
L'amour fuit, la pauvreté reste...
Et j'ai peur, moi, j'ai peur de ce moment-là!

Mais vous, Marie, vous avez sur le monde des idées moins exactes!...

MARIE, riant.

Vous verrez que, de nous deux, elle se croira la plus raisonnable.

ÉMELINE.

Certainement.

MARIE.

Vous avez une fureur matrimoniale qui me fait peur.

ÉMELINE.

Tenez, voici madame de Ferrières : je suis sûre qu'elle sera de mon avis.

MARIE.

Pas un mot de cela, je vous en conjure.

SCÈNE II.

MADAME DE FERRIÈRES, ÉMELINE, MARIE.

MADAME DE FERRIÈRES, entrant par la porte à droite de la grande porte du fond.

Bonjour, mes enfants.

ÉMELINE.

Si vous saviez, ma bonne amie, comme Marie est triste?

MARIE, bas.

Taisez-vous donc.

MADAME DE FERRIÈRES.

Je m'en suis aperçue.

ÉMELINE.

Et pourtant, devant vous, elle s'efforce de paraître gaie.

MADAME DE FERRIÈRES.

Pauvre Marie!...

MARIE.

J'entends, je crois, M. de Ferrières.

MADAME DE FERRIÈRES.

Eh bien! mes chères amies, laissez-nous, je veux lui parler : nous nous reverrons bientôt.

ÉMELINE.

Allons, Marie, venez; c'est ce soir le bal; vous voilà forcée enfin de faire une toilette et de vous égayer.

MARIE.

J'essaierai.

(Elles sortent par la porte du fond.)

SCÈNE III.

MADAME DE FERRIÈRES, M. DE FERRIÈRES, entrant par la porte à gauche de la grande porte du fond.

MADAME DE FERRIÈRES.

Mon ami!....

M. DE FERRIÈRES.

Ah! c'est vous, ma chère!...

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui, je voudrais causer un instant avec vous.

M. DE FERRIÈRES.

Je suis à vos ordres.

MADAME DE FERRIÈRES.

N'est-il pas singulier qu'il me faille chercher et demander un moment d'entretien, tant le monde nous sépare!

M. DE FERRIÈRES.

Il ne m'empêche pas de vous retrouver toujours avec joie.

MADAME DE FERRIÈRES.

Eh bien! mon ami, je vous l'avouerai, depuis longtemps, j'éprouve le besoin d'avoir avec vous une explication.

M. DE FERRIÈRES, un peu troublé.

Une explication!...

MADAME DE FERRIÈRES.

Oui : tout n'est pas ici comme cela devrait être.

M. DE FERRIÈRES.

Que voulez-vous dire?

MADAME DE FERRIÈRES.

Au milieu de ces plaisirs qui vous entourent, et que vous recherchez avec avidité, perce par moments une sombre tristesse.

M. DE FERRIÈRES.

Moi, triste!... non! Le souvenir de longs malheurs a peut-être laissé quelques traces.

MADAME DE FERRIÈRES.

Mon ami!...

AIR *de l'Angelus.*

Dans cet asile où la douleur
Habitait avec l'indigence,
Nous devions parfois du bonheur
Au charme de la confiance;
Alors, vous cherchiez ma présence!
Quelle différence aujourd'hui!...
Vous semblez éviter ma vue!
Pourquoi le bonheur a-t-il fui
Quand la richesse est revenue?

M. DE FERRIÈRES.

Le bonheur?... Ah! je veux le ramener près de vous!... L'éclat, le luxe, les fêtes, tout ce qui peut embellir la vie, demandez!... vous l'obtiendrez de moi.

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous souvenez-vous de notre pauvre maison des champs?

M. DE FERRIÈRES.

Comment oublier ces jours de vos sacrifices et de votre dévouement? Quand j'eus perdu tout ce que je possédais, quand vous vendîtes jusqu'à vos bijoux pour remplir les obligations que j'avais contractées.

MADAME DE FERRIÈRES.

Ce n'est pas cela que je veux rappeler, mon ami!... Sous notre toit de chaume, comme dans le château de vos ancêtres, vous fûtes noble, plein d'honneur et de courage; moi, je n'eus aucun mérite, car je vous aime, et je trouvais dans votre tendresse le prix de mes sacrifices. Cette communication habituelle de toutes nos pensées, cet abandon sans réserve qui fait le charme de l'intimité, cela remplace bien l'opulence... Mais, maintenant vos affaires, vos actions de chaque jour, j'ignore tout! Nous sommes devenus pour ainsi dire, étrangers l'un à l'autre.

M. DE FERRIÈRES.

Oh!.. cela n'est pas, cela ne peut pas être.

MADAME DE FERRIÈRES.

Le monde et ses plaisirs, vos distractions pendant les courts instants que nous passons ensemble, vous ont empêché de voir quel chagrin mon cœur renferme.

M. DE FERRIÈRES.

Des chagrins!... vous à qui je dois tant d'années de bonheur! Vous que j'avais épousée dans l'opulence, qui aviez vécu dans le luxe, à quelle misère mes prodigalités vous avaient reduite!

MADAME DE FERRIÈRES.

Ne parlons plus de cela.

M. DE FERRIÈRES.

Oh! oui; parlons des maux affreux qu'engendre la pauvreté, afin que notre richesse présente ait toute sa valeur à nos yeux! N'est-il pas vrai que l'or est indispensable au bonheur?... Si vous saviez comme je le regrettais!... combien je souffrais!...

MADAME DE FERRIÈRES.

Eh bien?...

M. DE FERRIÈRES, d'un ton plus tranquille.

Vous me pardonneriez de jouir peut-être avec trop d'ivresse de ces premiers moments où le monde m'est r'ouvert: vous verriez que cette vie agitée peut m'occuper sans nuire à ma tendresse pour vous; vous sauriez que cette fortune, je l'aime surtout parce qu'elle vous donne ce que vous pouvez désirer, parce que vous et mon fils vous serez heureux.

MADAME DE FERRIÈRES.

Mais, cette fortune même, je ne la connais pas, et....

M. DE FERRIÈRES.

D'ennuyeux détails ne sont pas faits pour vous; je veux que vous n'en ayez que les plaisirs.

MADAME DE FERRIÈRES.

J'étais donc injuste de me plaindre? Je suis toujours votre amie?

M. DE FERRIÈRES.

Ma seule amie!

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous me pardonnerez une inquiétude que ma tendresse doit excuser : désormais, mon ami, je m'en rapporterai entièrement à vous! Je craignais, j'en conviens, que vos dépenses n'allassent au-delà de vos revenus; vous ne savez pas calculer, et j'avais peur.

M. DE FERRIÈRES, avec un certain trouble.

Ne craignez rien!... non, non!... ne vous inquiétez plus.

MADAME DE FERRIÈRES.

Quel bruit?... C'est, je crois, la voix de monsieur Dubourg.

M. DE FERRIÈRES.

C'est toujours ainsi qu'il s'annonce.

MADAME DE FERRIÈRES.

Il est notre ami.

M. DE FERRIÈRES.

C'est un parvenu fort ennuyeux, et quelquefois bien offensant.

MADAME DE FERRIÈRES.

Lui! vous offenser!...

SCÈNE IV.

MADAME DE FERRIÈRES, DUBOURG, M. DE FERRIÈRES.

DUBOURG, *entrant avec précipitation par la grande porte du fond.*

C'est cela, je le disais bien !... Il n'est pas chez lui !

M. DE FERRIÈRES.

Qui donc ?

DUBOURG.

Eh! parbleu, votre fils!... à peine arrivé, une équipée de jeune homme.

MADAME DE FERRIÈRES.

Qu'y a-t-il, monsieur Dubourg ?

DUBOURG.

Il y a... Ma foi, il vaut mieux vous le dire, parce qu'il est peut-être encore temps...

MADAME DE FERRIÈRES.

Achevez !...

DUBOURG.

Eh bien ! il doit se battre aujourd'hui, à midi, au bois de Boulogne.

MADAME DE FERRIÈRES.

O ciel !...

M. DE FERRIÈRES.

Se battre !...

DUBOURG.

Je l'ai appris de Saint-Surin.

MADAME DE FERRIÈRES.

Où est-il ?

DUBOURG.

Qui le sait ?... Je viens de sa chambre ; mais ce qui me rassure, c'est que ses pistolets sont encore sur sa table.

MADAME DE FERRIÈRES.

Grâce au ciel, il n'est point encore parti !... Je cours à sa rencontre.

DUBOURG.

C'est cela... Installez-vous dans sa chambre ; il faudra qu'il y revienne, et nous le retiendrons.

(*Madame de Ferrières sort par le fond.*)

M. DE FERRIÈRES.

Et s'il ne rentrait pas ?

DUBOURG.

Écoutez ; je retourne près de Saint-Surin pour tâcher d'apprendre quelque chose : voyez donc, un jeune homme si sage !

M. DE FERRIÈRES.

Quel est le motif de sa querelle ? Avec qui se bat-il?

DUBOURG.

Je n'en sais rien : je suis accouru au premier mot pour prévenir un malheur ; mais je vais essayer de tout savoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

M. DE FERRIÈRES, *seul.*

Mon fils !... se battre !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !... Mais quelle est donc cette faiblesse ?... Un duel ?... eh bien! qui n'en a pas eu ?... Moi-même, plus d'une fois, n'ai-je pas... ? Ah ! qui pourrait souffrir une insulte ?... L'honneur !... l'honneur !... (*Il passe vivement la main sur son front, et reprend d'un ton très-animé.*) Mais quoi !... Georges va se battre !... c'est mon fils !... et s'il succombait... Oh ! non, non !... Georges !...

SCÈNE VI.

GEORGES, M. DE FERRIÈRES.

GEORGES, *entrant par le fond.*

Me voici, mon père.

M. DE FERRIÈRES, *le serrant dans ses bras.*

Mon fils !... c'est toi !... je te revois !... Ah ! l'enfant qu'on a tremblé de perdre nous devient plus cher encore !... Mon Georges !... reste dans mes bras.

GEORGES.

Mon père !... Je vous cherchais.

M. DE FERRIÈRES.

Tu me cherchais ?...

GEORGES.

Oui ; j'avais une question à vous adresser ; mais je n'ai pu vous voir ce matin, et le temps presse !... Un mot seulement.

M. DE FERRIÈRES.

Non ; tu ne t'éloigneras pas si vite, Georges : je veux te parler... Asseyons-nous.

GEORGES.

Pardon, mon père. Je suis attendu.

M. DE FERRIÈRES.

Je le sais.

GEORGES.

Oui ; quelques anciens amis...

M. DE FERRIÈRES.

Tu appelles cela des amis !...

GEORGES.

Je déjeune avec eux.

M. DE FERRIÈRES.

Au bois de Boulogne ?... Mais ce n'est que pour midi, et il est à peine dix heures.

GEORGES.

Veuillez m'excuser... quelques affaires...

M. DE FERRIÈRES.

Georges... vous me trompez... vous allez vous battre.

GEORGES.

Vous le savez ?...

M. DE FERRIÈRES.

Je l'empêcherai.

GEORGES.

C'est impossible.

M. DE FERRIÈRES.

Je suis votre père, et je commande.

GEORGES.

Vous connaissez ma tendresse et mon respect pour vous, je vous ai toujours regardé comme mon oracle et mon modèle ; mais j'ai été insulté, et jamais vous ne m'avez prescrit de souffrir patiemment un affront.

M. DE FERRIÈRES.

Mais de quoi s'agit-il donc ?

GEORGES.

Je venais à vous ; car, dans cette affaire, le combat est la moindre des choses.

M. DE FERRIÈRES.

Quelle insulte si grave ?...

GEORGES.

C'est de vous qu'il s'agit, mon père.

M. DE FERRIÈRES.

De moi ?

GEORGES.

Et je vous connais trop pour n'être pas sûr que vous partagerez ma juste indignation.

M. DE FERRIÈRES.

Qu'est-il donc arrivé ?

GEORGES.

Hier, d'Olban a élevé devant moi, sur votre fortune et sur les moyens rapides auxquels vous devez votre opulence, des soupçons offensants pour votre honneur.

M. DE FERRIÈRES.

L'insolent !... il a osé...

GEORGES.

Je l'en punirai... Mais il avait des témoins ; mais ces soupçons injurieux, il les a déjà répandus peut-être, et j'ai senti qu'une accusation de cette nature ne pouvait être détruite seulement par les chances d'un combat. Moi qui arrive, qui ne sais rien encore de vos affaires, je suis venu à vous ; il est important que vous daigniez m'instruire en peu de mots ; que vous me mettiez à même de retourner, le front levé, vers mon insolent agresseur et vers ceux qui l'accompagnaient. Veuillez donc, mon père, me dicter la réponse qui doit le réduire au silence, et que je puisse confondre la calomnie en même temps que je vengerai mon outrage.

M. DE FERRIÈRES.

Georges... vous prenez feu trop facilement.

GEORGES.

Quoi ?... j'entendrais élever un soupçon contre vous sans m'émouvoir.

M. DE FERRIÈRES.

Vous êtes trop jeune pour terminer comme il convient une affaire aussi sérieuse... Reposez-vous sur moi de ce soin.

GEORGES.

Pardonnez-moi, mon père... Ces odieux soupçons s'adressaient à vous ; mais l'insulte, c'est moi qui l'ai reçue... Il faut que je parte, que j'obtienne satisfaction... Ma conduite, dans cette circonstance, doit influer sur l'opinion qu'on aura, toute ma vie, de mon caractère et de mon courage : tout dépend de cet instant, mon père, vous le savez comme moi, et vous ne me retiendrez pas.

M. DE FERRIÈRES, à part.

Que faire ?

GEORGES.

Instruisez-moi donc de ce que je dois dire ; indiquez-moi une réponse claire et satisfaisante, qui prévienne à jamais d'injurieuses suppositions, et je me charge du reste.

M. DE FERRIÈRES.

Mon fils, vous êtes pressant ! (*Il lui prend la main.*) Écoutez-moi : votre mère, l'amie, la compagne de toute ma vie, sort d'ici ; elle m'a, comme vous, demandé de m'expliquer à ce sujet, et...

GEORGES, écoutant avidement.

Et ?...

M. DE FERRIÈRES.

Je ne lui ai point répondu, car je ne dois de comptes à personne.

GEORGES.

Qu'entends-je? ma mère ne sait donc pas comment cette fortune... mais cela n'est pas possible! Vous voulez vous jouer de moi!... Songez pourtant que cela est sérieux!... Des leçons que je reçus de vous, mon père, il en est une surtout que je n'oublierai jamais : c'est d'attacher plus de prix à une réputation honorable qu'à l'existence même et à tous les biens dont on peut jouir. Je brûle du désir de me distinguer, de suivre une carrière brillante, de mériter l'estime publique!... Jugez donc de ce que je souffre!... Chaque minute est un tourment!... Répondez-moi, mon père!... que je ne tarde pas à leur prouver que le nom que je porte a droit à leurs respects.

M. DE FERRIÈRES.

De tels sentiments vous rendent digne d'arriver à tout.

GEORGES.

Ces sentiments; je vous les dois... Durant notre pauvreté, que de fois ne m'avez-vous pas dit que mon courage et ma constance devaient me frayer la route pour remonter au rang d'où vous étiez tombé? Et depuis que, délivré d'une misère affreuse, je voyais l'opulence m'ouvrir toutes les carrières, j'étais enivré de bonheur!... Mais un mot a troublé tout.... mon père, rassurez-moi!

M. DE FERRIÈRES, le contemplant avec amour.

Que ne doit-on pas attendre d'un jeune homme tel que lui?

GEORGES.

Ah! je le vois, votre silence était une épreuve!... Parlez, mon père, parlez!... car je n'ai point trompé vos espérances.

M. DE FERRIÈRES, à part.

Que lui dire?

GEORGES.

Vous vous taisez!... vous paraissez troublé!... Oh! mon Dieu! s'il y avait quelque chose d'équivoque ou d'injuste dans cette fortune?

M. DE FERRIÈRES.

Georges!

GEORGES.

Oh! mon père, mon père, je vous en conjure, par tout ce qu'il y a de plus cher et de plus sacré, dissipez les doutes que vous avez fait naître : expliquez le changement de votre situation.

M. DE FERRIÈRES.

Vous me soupçonnez?

GEORGES.

Moi, grand Dieu!... soupçonner mon père!... non, non!... Mais peut-être n'avez-vous pas pensé que les hommes se doivent un compte réciproque de leur conduite; que ce n'est pas assez qu'elle soit irréprochable, il faut encore que le monde la juge ainsi.

M. DE FERRIÈRES.

Est-ce donc à vous de me donner des leçons?

GEORGES.

Pardon, mon père!... votre cœur doit me comprendre, et mon emportement est si juste!

M. DE FERRIÈRES, d'un ton plus doux.

Je sens tout, Georges!... oui, tout!... Et vous êtes à mes yeux le meilleur et le plus noble des hommes!... Ah! un tel fils mérite d'être heureux!... Il mérite que le monde lui rende justice, et que son nom soit à l'abri du soupçon.

GEORGES.

Oui, mon père, vous l'avez dit, aucun soupçon ne doit le flétrir ce nom que nos aïeux nous ont transmis sans tache. Oh! ne différez pas une explication nécessaire!... Ils m'attendent!...

M. DE FERRIÈRES.

Non... pas encore... Georges, écoutez-moi : plus d'une heure vous reste.

GEORGES.

Eh bien?

M. DE FERRIÈRES, à part.

C'est le seul moyen! (*Haut.*) Quoique personne n'ait de comptes à me demander, vous serez satisfait, et le monde aussi.

GEORGES.

Ah! c'est un grand bonheur!... car j'ai bien souffert!...

M. DE FERRIÈRES.

Une demi-heure vous suffit pour que vous puissiez rejoindre d'Olban : attendez-moi donc quelques instants ici.

GEORGES.

Mais, vous ne tarderez pas, mon père?

M. DE FERRIÈRES.

Toutes vos craintes seront dissipées.

GEORGES.

Vous me donnerez les moyens de convaincre le monde?

M. DE FERRIÈRES.

Aucun doute ne s'élèvera plus. Demeurez ; je reviens.

GEORGES.

Bientôt ?

M. DE FERRIÈRES.

Soyez sans inquiétude.

GEORGES.

Si le moment arrivait sans que je vous revisse, je partirais.

M. DE FERRIÈRES.

Vous me reverrez.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII.

GEORGES, seul.

Allons, tout va s'expliquer : Ah ! il en est temps ; je ne sais quel effroi involontaire... Serait-il donc possible que cette fortune?... Pourquoi mon père hésite-t-il à parler ? Je frémis !... Sous un gouvernement d'intrigues et de corruption... Ah ! écartons cette affreuse idée !... j'étais si heureux hier en arrivant... Tous mes rêves me semblaient réalisés !... Émeline !... je me la représentais bonne, affectueuse et simple, trouvant son bonheur dans ma tendresse ; et maintenant... Je crois pourtant qu'elle m'aime ; mais ce n'est pas ainsi que j'avais rêvé l'amour. Ma mère est triste, inquiète !... Marie cache quelque profonde douleur !... et mon père?... mon père !... Il ne revient pas !... (*Il s'assied et rêve la tête appuyée dans sa main ; la porte du fond s'ouvre, il se lève.*) Ah ! le voici !... non, c'est Marie.

SCÈNE VIII.

MARIE, GEORGES.

MARIE.

Oui, Georges, c'est moi qui ai appris que vous êtes malheureux et qui viens pleurer avec vous.

GEORGES, essayant de sourire.

Bonne Marie !

MARIE.

Oh ! ne vous contraignez pas devant moi. Je savais tout, Georges ; mais ne craignez rien.

GEORGES, étonné.

Quoi donc ? Marie, vous êtes bien pâle !... D'où venez-vous ? où est mon père ?

MARIE.

Il était là !... je l'ai entendu ; il disait : mon fils, mon fils !... je lui serai odieux !

GEORGES, avec effroi.

Il disait cela, Marie ?

MARIE.

Cela et d'autres mots encore qui m'ont engagée à venir ici ; car je suis votre amie, et je veux une part dans vos chagrins.

GEORGES.

Mais qu'y a-t-il donc ? que me cache-t-on ?... Vous êtes instruite, dites-vous ? apprenez-moi tout.

MARIE, à part.

Ciel ! il ne sait rien ? qu'ai-je fait ?

GEORGES.

Parlerez-vous, Marie ? quel est ce malheur ? ce malheur que j'ignore et que vous connaissez.

MARIE.

Un malheur ! mais je n'ai pas dit cela.

GEORGES.

Savez-vous, Marie, quelles idées cruelles vous avez fait naître ?

MARIE.

Calmez-vous, monsieur Georges, calmez-vous, je vous en prie.

GEORGES.

Mais enfin que voulez-vous dire ? Je devine, je sens qu'il existe un mystère, et je ne vous quitterai pas qu'il ne me soit révélé.

MARIE.

Sais-je ce que j'ai dit ? j'étais si troublée !... non, non, c'est moi dont l'esprit inquiet s'effraie de tout !... Ne vous alarmez pas de paroles sans suite que je ne me rappelle même plus.

GEORGES, la prenant par la main et la regardant attentivement.

Marie !... je n'avais pas remarqué combien le malheur semble empreint sur tous vos traits !... Qu'est-il donc arrivé depuis deux ans ?

MARIE.

Oh rien !... je suis malheureuse peut-être ; mais au moins je le serai seule.

GEORGES.

Ne suis-je donc plus votre ami ? Hier, ma joie

m'enivrait tellement que j'ai pu paraître ingrat; j'avais presque oublié votre amitié pour moi, et aujourd'hui je sens que cette amitié me fait du bien !... Il n'y a que vous ici dont les manières n'aient pas changé !... Et si le malheur venait m'atteindre, c'est à vous seule que j'irais demander des consolations.

MARIE.

Ah ! Georges !... Émeline !...

SCÈNE IX.

MARIE, MADAME DE FERRIÈRES, GEORGES, ÉMELINE.

MADAME DE FERRIÈRES, entrant par le fond.

Dieu soit loué ! il est encore là.

ÉMELINE.

Marie, retenez-le !... un duel....

MARIE, avec effroi.

Un duel !...

MADAME DE FERRIÈRES.

Il oublie qu'il a une mère.

ÉMELINE.

Oh ! nous l'empêcherons de sortir.

GEORGES, tâchant de sourire.

Qui vous a dit cela ? Et pourquoi cette terreur ? on vous a trompées !... (*A part.*) Et mon père qui ne revient pas.

ÉMELINE.

Je sais tout, moi !... C'est pour son père qu'il va se battre, avec M. d'Olban.

MARIE.

Pour son père !...

GEORGES.

En supposant que cela fût vrai, vous voyez qu'il n'y aurait pas à balancer.

MADAME DE FERRIÈRES.

Crois-tu donc que nous ne t'arrêterons pas ?

GEORGES.

Ma bonne mère, il est une limite à votre pouvoir, quoi qu'il n'y en ait pas à ma tendresse; vous ne pouvez vouloir que votre fils se déshonore, ni qu'il souffre qu'on déshonore son père.

MARIE, avec explosion.

Quoi !... c'est pour des soupçons contre l'honneur de votre père que vous allez vous battre ?

GEORGES.

Ne serait-ce pas mon premier devoir ?

MARIE.

Ah ! madame, ne souffrez pas qu'il s'éloigne ! (*Elle court à la porte et appelle :*) Monsieur de Ferrières !... (*Elle revient sur le devant.*) Il faut qu'il vienne, qu'il le retienne ici !... Il ne peut pas, il ne doit pas le laisser partir.

GEORGES, à part.

Quelle exaltation !

MADAME DE FERRIÈRES.

Monsieur de Ferrières est sorti.

GEORGES.

Sorti !... mon père !

ÉMELINE.

Sorti à cheval.

GEORGES.

Qu'entends-je ? Ah ! courons !

MARIE, l'arrêtant.

Sorti... Et il sait que pour lui, pour son honneur vous allez vous battre.... Georges ! Georges !... vous ne vous battrez pas !... Tout, plutôt que d'exposer votre vie.

MADAME DE FERRIÈRES.

Que dites-vous ?

GEORGES.

Marie !...

MARIE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... Que faire ?

GEORGES.

Vous expliquerez-vous enfin ?

MARIE.

Qu'a dit monsieur d'Olban ? de quoi accuse-t-il votre père ? quels soupçons a-t-il formés ?

SCÈNE X.

MARIE, MADAME DE FERRIÈRES, M. DE FERRIÈRES, GEORGES, ÉMELINE, SAINT-SURIN.

M. DE FERRIÈRES, il a entendu les derniers mots.

Des soupçons ? il n'en formera plus.

GEORGES.

Mon père!... Ah! je savais bien que vous reviendriez.

MARIE, avec énergie et allant près de M. de Ferrières.

Monsieur, il veut se battre pour vous, à cause de vous, pour l'honneur de votre nom.

M. DE FERRIÈRES.

Il a raison... On ne doit jamais souffrir une insulte.

GEORGES.

Venez donc avec moi, mon père.

M. DE FERRIÈRES.

Tout est terminé.

GEORGES.

Vous avez convaincu d'Olban?

M. DE FERRIÈRES.

Je l'ai tué!

TOUT LE MONDE.

Ah!...

GEORGES.

Tué!...

SAINT-SURIN.

En homme d'honneur, Georges... Et avant d'expirer d'Olban a rétracté devant nos amis ses offensantes paroles.

GEORGES, avec inquiétude.

Aucune autre explication?...

M. DE FERRIÈRES.

Cela ne répond-il pas à tout?

GEORGES, à part.

Quoi!... rien!...

SCÈNE XI.

MARIE, DUBOURG, MADAME DE FERRIÈRES, M. DE FERRIÈRES, GEORGES, ÉMELINE, SAINT-SURIN.

DUBOURG.

Ah! mon voisin, risquer ses jours pour son fils... c'est bien, c'est très-bien!... on m'a tout conté... Un courage de héros, et une tendresse de père... Voilà une action qui fera du bruit!...

M. DE FERRIÈRES.

Assez, monsieur Dubourg, assez!...

GEORGES, à demi-voix à son père.

Ne saurai-je rien de plus?

M. DE FERRIÈRES, à demi-voix à Georges.

Rien...

GEORGES, à part.

Tout est fini!... *(Haut et passant près de madame de Ferrières.)* Le souvenir de ce que je vous dois sera éternellement gravé dans mon cœur; mais je ne puis rester ici... *(Étonnement de tout le monde.)* Émeline, adieu... vous êtes libre!

SAINT-SURIN.

Libre!...

GEORGES.

Ma mère, nous ne nous reverrons peut-être jamais!

(Il se jette dans ses bras.)

MADAME DE FERRIÈRES.

Que dis-tu?

M. DE FERRIÈRES.

Mon fils!

DUBOURG.

Vous voulez partir?

GEORGES.

Il le faut.

DUBOURG.

Quel diable de vertigo, Georges, vous pousse courir le monde? Regardez donc votre mère, mademoiselle Émeline, et Marie... Dieu me pardonne, elle se trouve mal!...

GEORGES.

Serait-elle évanouie?...

(On lui donne des secours; Georges s'approche d'elle.)

MARIE, revenant à elle, bas.

Oh! ne me trahissons pas.

DUBOURG.

Ah! la voilà qui revient à elle!... Georges, vous ne quitterez pas votre père qui vous chérit, qui vient de vous le prouver, et de quelle façon? l'abandonner serait d'un ingrat.

M. DE FERRIÈRES, serrant la main de son fils.

Georges, que penserait le monde?

GEORGES.

Mon père!...

MADAME DE FERRIÈRES.

Et ta mère?... N'est-elle donc plus rien pour toi?

M. DE FERRIÈRES.

Allons!... qu'il ne soit plus question de semblables

extravagances ! Georges ne nous quittera pas, et nous le ramènerons à des idées plus raisonnables.

DUBOURG.

Voyez-vous, mon garçon, dans le siècle où nous vivons, il faut être plus positif : je veux faire de vous un industriel; cela calmera votre imagination.

M. DE FERRIÈRES, à sa femme.

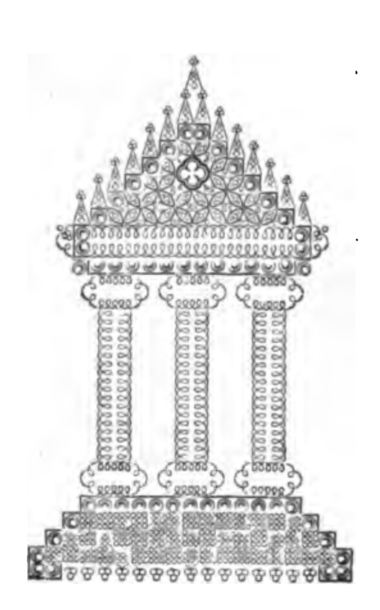
Entrons chez nous, ma chère amie, et oublions toutes les impressions pénibles.

MARIE, à part.

Pauvre Georges!... puisse-t-il toujours ignorer...

GEORGES, à part.

Que se passe-t-il donc ici?



ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon de bal ouvrant sur une galerie. Au lever du rideau, on danse dans le fond; des tables de jeu sont dressées dans la pièce qui est sur le devant: deux sont occupées par des joueurs qui se renouvellent; à la table qui est placée à droite du théâtre, en avant, sont assis M. de Ferrières et Dubourg, qui jouent; on voit, dans le fond, danser Émeline, Saint-Surin et Marie. Cette dernière jette de temps en temps, avec inquiétude, des regards du côté de la partie de son père.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOURG, M. DE FERRIÈRES, assis à droite, et jouant; MARIE, ÉMELINE, SAINT-SURIN, dansant dans le fond; des JOUEURS, à une table à gauche; FOULE DE DANSEURS dans le fond.

DUBOURG, avec joie.

Eh bien! voisin, vous êtes battu!... vous n'êtes pas de force!... ah! ah!... (*Il rit.*) Vingt-cinq louis, hein?

M. DE FERRIÈRES.

Je tiens. (*A part.*) Il a un bonheur!...

DUBOURG.

Voyez-vous, tout me réussit à moi!... Mais cela n'arrive qu'aux gens habiles et prudents!... ah! ah!...

M. DE FERRIÈRES, ironiquement.

Vous croyez?

DUBOURG.

Et le gouvernement le sait bien... Aussi, dès qu'on a fait fortune, fût ce en vendant des allumettes ou des petits pâtés, on obtient de droit en France, aujourd'hui, les places les plus honorables et les plus lucratives!... c'est juste.

M. DE FERRIÈRES.

Oui, de notre temps, l'or est tout!... Il passe avant le talent, le mérite, l'honneur...

DUBOURG.

Ah!... j'ai encore gagné.

M. DE FERRIÈRES.

Oui!...

DUBOURG.

Allons, voisin, risquez-vous le billet de mille francs?

M. DE FERRIÈRES.

Si vous le désirez?...

(La contredanse finit dans le fond; Saint-Surin et Émeline reviennent sur le devant; Marie revient aussi avec son cavalier; elle occupe le milieu de la scène; Émeline s'assied à gauche sur le devant; Saint-Surin est debout près d'elle.

MARIE, à Dubourg.

Eh bien? avez-vous beaucoup perdu?

DUBOURG.

Perdu? ah bien oui!... Je joue trop bien pour cela! ce n'est pas moi qui m'amuserais à perdre!... C'est bon pour M. de Ferrières!... un ci-devant grand seigneur!...

MARIE, étonnée, et à part.

Ah!... il gagne!

DUBOURG.

A propos: j'ai entendu dire qu'autrefois les grands seigneurs trichaient au jeu.

M. DE FERRIÈRES.

M. Dubourg!

SAINT-SURIN.

Oui, nous voyons cela dans les Mémoires du Chevalier de Grammont.

DUBOURG.

Il fallait que ses adversaires fussent bien niais pour se laisser attraper.

SAINT SURIN.

Et il a fait rire la postérité à leurs dépens. Mais où donc est Georges? Il n'a pas encore paru au bal.

DUBOURG, à M. de Ferrières, tout en jouant.

Savez-vous que ce jeune homme m'inquiète? J'ai peur que sa tête ne soit pas bien saine; il a quelque chose de singulier.

MARIE, à part.

Pauvre Georges!

SAINT-SURIN, à Émeline.

A quoi pensez-vous? Cet air rêveur serait-il causé par l'ingrat qui renonce à vous?

ÉMELINE.

Je ne sais qui a pu faire naître la soudaine résolution de Georges : sans doute il a formé d'autres projets; et pourtant, à son arrivée, il me parlait d'amour et de mariage.

MARIE, debout au milieu du théâtre, et examinant tantôt la partie de son père, tantôt Émeline et Saint-Surin.

Mon père gagne encore!

SAINT-SURIN, à Émeline.

Ah! quand on vous aime, peut-on avoir des espérances dont vous ne soyez pas l'objet?

DUBOURG, à M. de Ferrières.

Votre fils ne revient pas.

M. DE FERRIÈRES.

Je l'ai laissé libre : quelque temps de séjour à Paris changeront ses idées, calmeront son exaltation... Ah! encore perdu... c'est trop fort.

DUBOURG, riant.

Ah! ah! ah!... bravo!

M. DE FERRIÈRES, à part.

Etre ainsi poursuivi par la fortune!...

DUBOURG.

Eh bien! voisin, vous êtes déconcerté... C'est qu'il ne faut pas se frotter à moi... Je suis plus fort que vous... Ah! ah... Continuons... Cent louis.

M. DE FERRIÈRES.

Soit... (*A part.*) Je ne le voulais pas...

MARIE, à part, regardant Émeline.

Elle semble écouter M. de Saint-Surin... Ah! voici Georges.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GEORGES, arrivant par une porte à droite de l'acteur.

GEORGES.

Ah... le bal est commencé... Je ne croyais pas être en retard... mais j'arrive en bonnes dispositions. Bonjour, Saint-Surin... Je vois que ces demoiselles ont déjà dansé?... Émeline, à moi la première?

ÉMELINE.

Vous ne la méritez pas, et je suis engagée.

GEORGES.

Oui, j'ai eu des torts... Je ne sais quelle réunion d'événements avait fait naître dans mon esprit de bien cruelles idées; elles ont un moment troublé ma raison; mais demain il n'en restera plus de vestige; mon père me l'a promis, et la joie est revenue... Vous voyez que je vous aime, puisque je crois au bonheur.

(Un danseur s'approche d'Émeline.)

ÉMELINE.

Le galop m'appelle, et il faut que je vous quitte.

(Elle sort par le fond.)

DUBOURG, qui commence à perdre.

Je double mon jeu.

GEORGES, sur le devant, et au milieu du théâtre.

Deux mots, je vous prie, Saint-Surin.

SAINT-SURIN.

Que voulez-vous?

(Marie se place derrière la chaise de son père.)

GEORGES.

Vous venez souvent ici; une de ces jeunes personnes vous occupe : Ce n'est pas Émeline?...

SAINT-SURIN.

Je suis franc, Georges : je l'aime, elle le sait, mais vos engagements, que j'ignorais, sont sacrés pour moi : aussi j'allais m'éloigner... Il vous a tout à coup pris fantaisie de rompre; mes espérances se sont ranimées. Maintenant, mon ami, c'est moi qui vous demande la vérité. Si vous renonciez à Émeline, vous ne trouveriez pas mauvais, sans doute, que je fisse valoir mes droits.

GEORGES.

Vos droits...

DUBOURG, à la table, et perdant toujours.

Quitte ou double.

M. DE FERRIÈRES.

Comme vous voudrez.

(On entend dans le fond, depuis le départ d'Émeline, un air de galop; les danseurs traversent la galerie du fond, en galopant.)

SAINT-SURIN.

Mes droits sont une fortune convenable, la conformité de nos goûts, enfin tout ce qui décide ordinairement un mariage.

GEORGES.

Mais elle refuserait?

SAINT-SURIN.

Non... Émeline est raisonnable; ses idées sont sages et positives : elle vous préfère; mais, s'il se présentait quelque obstacle à votre union, elle accepterait mes offres.

GEORGES.

Elle vous l'a dit?...

SAINT-SURIN.

Sans doute... Qu'a donc cela qui puisse vous blesser?... C'est moi qui devrais me plaindre, et je ne me plains pas.

GEORGES, à part.

Est-ce là de l'amour?

D'ARMINCOURT, sortant de la galerie, et venant vers Saint-Surin.

Monsieur de Saint-Surin, votre danseuse vous attend.

SAINT-SURIN.

Et moi qui l'oubliais... C'est votre faute, Georges; j'espère au moins n'avoir rien dit qui puisse vous faire de la peine.

GEORGES, avec ironie.

Non, certes... Je suis heureux de savoir à quoi m'en tenir.

SAINT-SURIN, en sortant.

Il est tout-à-fait bizarre... On voit qu'il vient du Nouveau-Monde.

SCÈNE III.

DUBOURG, M. DE FERRIÈRES, jouant à droite; MARIE, derrière la chaise de son père, avec inquiétude; GEORGES, à gauche.

(La musique a cessé dans le fond; on ne voit plus les danseurs.)

MARIE, à demi-voix.

Mais c'est assez, mon père...

DUBOURG.

Veux-tu bien me laisser tranquille?

GEORGES, à lui-même.

Émeline... le rêve de toute ma vie, l'objet d'un amour idéal auquel j'aurais tout sacrifié... jamais elle ne le partagera... Elle ne peut pas même le comprendre... Douces illusions de bonheur, faut-il déjà vous voir détruites?... (*Ses yeux se tournent vers Marie, dont les gestes et la figure annoncent l'anxiété la plus cruelle.*) Une autre... Bonne Marie... Mais qu'a-t-elle donc? Quel effroi sur sa figure... Pourquoi ce trouble affreux?... Avec quelle fureur ils jouent... Il me semble que Dubourg perd beaucoup?... Ils n'entendent et ne voient rien... (*Il se place derrière son père; Marie est derrière Dubourg.*) Mon père... Il ne m'écoute pas... Voyons donc...

MARIE.

Mon père... entendez-moi...

GEORGES, à part, voyant son père mêler les cartes.

Comment?...

DUBOURG.

Sur parole...

GEORGES, à lui-même.

Je me trompe... non, non... cela n'est pas possible.

MARIE, à son père.

Arrêtez-vous...

GEORGES, à lui-même.

Oh!... c'est une erreur... J'y vois mal... (*Il voit encore son père battre les cartes.*) Ah!... tout ce que Saint-Surin nous a montré...

(En ce moment, ses yeux rencontrent ceux de Marie.)

MARIE, d'une voix étouffée, répondant à la question que semblent lui adresser les regards de Georges.

Eh bien! oui...

M. DE FERRIÈRES, instruit, par le geste de Marie, de la présence de Georges derrière lui.

Vous ici, Georges... Que faites-vous?

DUBOURG.

Encore quitte ou double.

GEORGES, allant se jeter sur le fauteuil à gauche.

O mon Dieu!...

M. DE FERRIÈRES, voulant se lever.

C'est assez...

DUBOURG.

Non, non... Je veux ma revanche.

MARIE.

Au nom du ciel, mon père, arrêtez, ne continuez pas...

DUBOURG.

Tais-toi...

MARIE.

Si vous saviez?...

DUBOURG, s'arrêtant étonné.

Quoi donc?

M. DE FERRIÈRES, inquiet.

Eh bien?

GEORGES, se levant précipitamment.

Ah!...

MARIE, voyant l'effroi de Georges, et se remettant.

Mais c'est que vraiment vous jouez trop, mon père.

DUBOURG, reprenant les cartes.

Va danser, et laisse-moi en repos. (*A M. de Ferrières.*) Encore ce coup...

(Georges s'est rassis sur le fauteuil, et cache sa tête dans ses mains.)

M. DE FERRIÈRES.

Vous le voulez absolument?

DUBOURG.

Oui, oui... quitte ou double.

(Ils jouent avec acharnement; la contredanse est supposée finie dans les pièces voisines; tout le monde se rapproche.)

SCÈNE IV.

DUBOURG, M. DE FERRIÈRES, MARIE, GEORGES, SAINT-SURIN, ÉMELINE, MADAME DE FERRIÈRES, DANSEURS et DANSEUSES.

SAINT-SURIN, dans le fond, en rentrant avec Émeline et madame de Ferrières.

Le bal est vraiment délicieux.

ÉMELINE.

Je n'ai pas vu, durant tout l'hiver, une plus jolie fête.

DUBOURG, se levant.

Perdu!... Oh! qu'ai-je fait?

(M. de Ferrières se lève aussi.)

MADAME DE FERRIÈRES.

Je suis bien heureuse de vous voir satisfaits, mes chers enfants : il paraît qu'on a joué ici?... Georges, as-tu dansé?

GEORGES, d'un ton effaré.

Dansé!... moi!...

ÉMELINE, riant.

Ne dirait-on pas qu'on vous adresse là une bien étrange question?

GEORGES, à part.

Ah! cachons mon trouble.

MADAME DE FERRIÈRES.

La danse est interrompue pour le souper; mais elle recommencera.

DUBOURG, à demi-voix à M. de Ferrières.

Je m'acquitterai bientôt.

M. DE FERRIÈRES, à demi-voix à Dubourg.

Rien ne presse.

DUBOURG.

Une dette de jeu est sacrée. (*A part.*) Et mes engagements, grand Dieu!

GEORGES, bas à Marie.

Perd-il beaucoup.

MARIE, bas à Georges.

Une somme énorme! et demain il a des paiements à faire.

GEORGES, lui serrant la main.

Marie!... silence!...

MARIE, à Dubourg.

Venez, mon père!... vous avez une fille, elle vous consolera!

MADAME DE FERRIÈRES.

Le souper est servi, que tout le monde me suive.

GEORGES, à part.

Il le faut!... (*Tout le monde s'achemine, Georges arrête son père.*) Veuillez demeurer un instant; je désire vous parler sans témoins.

SCÈNE V.

M. DE FERRIÈRES, GEORGES.

M. DE FERRIÈRES.

Que voulez-vous, Georges?

GEORGES, à part.

Comment faire?

M. DE FERRIÈRES.

Vous tremblez, mon fils!... Qu'avez-vous?

GEORGES, regardant en dehors.

Personne ne peut venir, maintenant?

M. DE FERRIÈRES.

Pourquoi ces précautions?

GEORGES, avec beaucoup d'émotion.

M. Dubourg a beaucoup perdu?

M. DE FERRIÈRES.

Le sort lui fut contraire.

GEORGES, s'armant de courage.

Cet argent... vous le lui rendrez.

M. DE FERRIÈRES.

Comment?

GEORGES.

Vous le lui rendrez... n'est-ce pas?

M. DE FERRIÈRES.

Etes-vous fou?

GEORGES.

Oh! ne l'acceptez pas, mon père!... Cet argent lui est nécessaire; des engagements auxquels il serait contraint de manquer... demain, pourraient le perdre!... Dubourg est négociant!... Rendez-lui cet argent, c'est tout ce que je demande.

M. DE FERRIÈRES, le regardant avec surprise.

Je ne vous comprends pas.

GEORGES, à part.

Oui, je le dois!... (*Haut.*) Il faut que vous re-

nonciez à tout ce que vous avez gagné à Dubourg; il le faut absolument.

M. DE FERRIÈRES.

Plus je vous regarde, et plus vous m'étonnez!... Êtes-vous dans votre bon sens, Georges! Cette pâleur... ces mouvements convulsifs... Que vous arrive-t-il?

GEORGES.

Je suis bien malheureux!

M. DE FERRIÈRES, inquiet.

Vous souffrez?

GEORGES.

Je souffre plus que je ne puis le dire.

M. DE FERRIÈRES.

Vous m'effrayez!... Quel profond désespoir?... Parlez, Georges!

GEORGES.

Je ne pourrai jamais.

M. DE FERRIÈRES, s'approchant avec tendresse.

C'est moi qui vous en prie!... moi, votre père!

GEORGES, reculant.

Mon père!...

M. DE FERRIÈRES.

Vous me repoussez, mon fils?

GEORGES.

Mon Dieu!... mon Dieu!...

M. DE FERRIÈRES.

En vous revoyant tout à l'heure plus joyeux, et venant partager nos amusements, si vous saviez, Georges, quelle était ma joie!.... Car vous êtes mon espoir, mon bonheur!... Je vous ai toujours tendrement aimé; n'est-il pas vrai, mon fils? J'ai toujours été un bon père?

GEORGES, douloureusement.

Oh! oui... Je n'ai pas oublié les jours de mon enfance.

M. DE FERRIÈRES.

Je vous élevai moi-même.

GEORGES.

Je me souviens de vos leçons dans notre chaumière!... Tous les principes d'honneur et de vertu, c'est de vous que je les ai reçus... et je n'ai rien oublié.

M. DE FERRIÈRES.

Vous le savez, vous étiez l'objet de ma tendresse, toutes mes espérances reposaient sur vous.

GEORGES.

Oui, vous me disiez alors: « Mon fils, quelque » soit le rang où la fortune vous place, souvenez-vous » qu'on n'est jamais sans consolation avec une con- » science pure!... » Vous le disiez, mon père... et je m'en suis souvenu.

M. DE FERRIÈRES.

Cette misère, où je vous avais plongés, vous et votre mère, combien je me la reprochais!... Cette situation horrible, ce dénuement absolu... quelle torture!... et quels regrets j'en éprouvais à cause de vous dont j'avais follement dissipé l'héritage.

GEORGES.

Me suis-je plaint alors? Vous ai-je reproché nos malheurs, notre pauvreté? Ne vous ai-je pas chéri, respecté, servi?

M. DE FERRIÈRES.

Oui, Georges est un bon fils, il n'est point ingrat; il ne voudrait pas déchirer le cœur de son père!

GEORGES, un peu attendri.

Non, non!... Une grâce seulement!...

M. DE FERRIÈRES.

Parle, mon enfant!

GEORGES.

Dubourg...

M. DE FERRIÈRES, mécontent.

Vous revenez encore sur ce sujet!...

GEORGES.

Vous rappelez-vous ce que vous ajoutiez à vos leçons? « Le seul bien qui nous reste, mon fils, c'est » l'honneur! »

M. DE FERRIÈRES.

Sans doute!... mais combien tu serais malheureux, Georges, sans le changement de fortune que le temps a amené!

GEORGES.

Cette fortune... sa source?...

M. DE FERRIÈRES, l'interrompant.

Jamais tu n'aurais pu prétendre à épouser celle que tu aimes; jamais aucune carrière ne se serait ouverte pour toi; aucun moyen d'exercer tes talents: nulles ressources!... Tu ne sais pas combien la pauvreté est humiliante dans un siècle comme le nôtre, où les égards, la considération se mesurent à l'or qu'on possède!... où les vertus sont repoussées, le mérite dédaigné, le talent méconnu, si l'intrigue ou la fortune ne leur fraient pas la route; avec de l'or, on a tout; sans lui, rien.

GEORGES, à part.

Tout m'est expliqué!... (*Haut.*) Eh bien! mon choix est fait: l'indigence et la probité.

M. DE FERRIÈRES.

L'indigence... dont tu connais déjà toutes les souffrances... Est-il rien de pire?

GEORGES, avec force.

Oui... le déshonneur.

M. DE FERRIÈRES, à part.

Je tremble! (*Haut.*) Que veux-tu dire?

GEORGES.

Qu'il n'est pas un malheur comparable au mien, monsieur!

M. DE FERRIÈRES, avec un étonnement mêlé d'effroi.

Monsieur!...

(Il tend la main à son fils qui la prend d'un air égaré.)

GEORGES.

Écoutez-moi... Comprenez-vous tout ce que peut souffrir un homme qui voit en un seul jour briser toutes ses croyances, renverser ce qu'il avait regardé jusqu'à cet instant comme le but de ses espérances et de ses affections? qui voit le passé détruit, l'avenir anéanti, qui ne peut plus croire à tout ce qu'il adorait et respectait? Amour, honneur, seuls biens qui donnez quelque prix à la vie, vous n'existez donc pas?

M. DE FERRIÈRES, avec une vive inquiétude.

Georges!

GEORGES.

Monsieur, le comprenez-vous ce malheur sans consolation? Un fils qui chérissait, qui révérait son père, qui portait avec orgueil un nom honorable; eh bien! ce fils, il doit rougir à jamais... il doit repousser celui qu'il apprit à respecter.

M. DE FERRIÈRES.

Grand Dieu!...

GEORGES.

Oui, monsieur, car il sait tout.

M. DE FERRIÈRES.

Que sait-il?

GEORGES.

Il sait que là; à cette table, un ancien ami fut ruiné par lui.

M. DE FERRIÈRES.

Et si le hasard seul a tout fait?

GEORGES.

Non, monsieur, non; il le trompait.

M. DE FERRIÈRES.

Vous le croyez?

GEORGES.

Et c'est là mon malheur.

M. DE FERRIÈRES.

Si cela n'était pas?

GEORGES, s'approchant de la table à droite.

Ces cartes...

M. DE FERRIÈRES.

Qu'ont-elles?

GEORGES.

Rien. Mais...

(Il prend les cartes, et exécute en silence le tour que Saint-Suris a fait au premier acte; puis il rejette les cartes sur la table et s'assied sur la chaise où il reste absorbé. Moment de silence.)

M. DE FERRIÈRES.

Ah!... tu ne sais pas ce que c'est que la misère.

GEORGES, se levant.

Je sais ce que c'est que l'honneur!... Et je ne souffrirai pas...

M. DE FERRIÈRES.

Veux-tu donc me perdre?

GEORGES.

Vous laisserai-je me déshonorer?

M. DE FERRIÈRES, hors de lui.

Que veux-tu, malheureux? n'est-ce pas assez de ce que j'éprouve? Tu m'as vu rougir et trembler devant toi!... Que te faut-il de plus?... Va, je ne te crains pas... (*Il entre vivement par une porte de gauche, et revient en scène un pistolet à la main.*) Je ne crains rien...

GEORGES, se plaçant devant lui.

Je suis sans crainte aussi; Monsieur... et la vie m'est odieuse.

M. DE FERRIÈRES, avec horreur.

Que dis-tu?... c'est moi seul...

GEORGES, se jetant sur lui et lui arrachant le pistolet.

Mon père!...

M. DE FERRIÈRES.

Je ne le suis plus!...

GEORGES, se précipitant dans ses bras.

Vous l'êtes encore!...

M. DE FERRIÈRES.

Horrible tourment!

GEORGES.

Tout peut se réparer : votre fils vous suivra dans la retraite que vous choisirez... Cette ville, il faut la quitter; cet or, il faut le rendre... Soyez-en sûr, mon père, le bonheur pourra revenir... n'hésitez pas.

M. DE FERRIÈRES.

Crois-tu donc que je n'aie jamais pensé à cette affreuse situation? mais le sort l'a voulu!

GEORGES.

Qu'osez-vous dire?

M. DE FERRIÈRES, très-vivement.

Dans notre ancienne demeure, dans cette chétive cabane où j'ai tant souffert, ma passion pour le jeu, cette passion funeste qui avait tout dévoré, elle n'était pas éteinte... Je cherchais en secret à la satisfaire : souvent, pour en trouver l'occasion, il me fallait avoir recours à des vagabonds, à des êtres ignobles et pervertis !... Oui, Georges, oui, le comte de Ferrières, moi, ton père, je jouais avec eux !... Ils m'enseignèrent de terribles secrets !... Pourtant, je ne comptais pas encore en faire usage... Je vins un jour à Paris; j'y tentai la fortune. Elle me fut favorable... Successivement, des sommes considérables vinrent ranimer mes espérances; j'étais honnête encore !... Mais, non, non, mon cœur ne l'était déjà plus... l'amour de l'or le remplissait tout entier !... L'ambition, la vanité, le besoin du luxe, tout contribuait à m'entraîner. Écoute. Un jour, je perdis... ta mère allait venir habiter cet hôtel que j'avais préparé pour elle; déjà une fable, répandue adroitement, avait appris à nos voisins que j'étais riche; eh bien ! je perdis... Fallait-il donc être toujours le jouet de la fortune? J'avais senti les douleurs de la pauvreté; j'avais vu souffrir celle que j'aimais; j'avais vu mourir deux enfants, tes frères, que la misère avait poussés dans la tombe; amis, société, rang, tout avait disparu... Ces peines si cuisantes ne sont rien auprès des tourments dont le jeu a déchiré mon cœur !... Le supplice du joueur malheureux, c'est l'enfer tout entier... Et j'allais éprouver de semblables tortures?... non, non, m'écriai-je, cela ne peut pas être ! C'en est trop !... je ne puis plus perdre !... et je ne perdis plus !

GEORGES.

Ah !...

M. DE FERRIÈRES.

Vois, Georges, je t'ai tout confié !... C'est un ami qui t'a parlé.

GEORGES.

O mon Dieu, mon Dieu !... quel malheur est tombé sur nous !

M. DE FERRIÈRES.

Oui, n'est-il pas vrai? c'est un malheur, c'est la faute du sort, des événements !... Est-on responsable de la destinée ?

GEORGES.

Que dites-vous !

M. DE FERRIÈRES.

On est poussé, entraîné vers un abîme ; aucune force humaine ne peut résister... eh bien ! on cède...

GEORGES.

Vous vous trompez, mon père; on peut résister, on peut même se relever d'une chute.

M. DE FERRIÈRES.

Le sort en est jeté... tout est fini.

GEORGES.

Si cela était, vous n'auriez plus de fils.

M. DE FERRIÈRES.

Georges...

GEORGES.

Séparé pour toujours de vous, de ma mère... ma pauvre mère ! puisse le ciel ne jamais l'éclairer !... j'irais chercher ailleurs une existence que je ne saurais supporter ici.

M. DE FERRIÈRES.

Votre mère, Émeline ne nous retiendraient pas? Et mes ordres? car je ne vous laisserais point partir.

GEORGES.

Ma résolution s'exécutera, quelque chose qu'il m'en coûte; vous savez si, depuis que je respire, mon attachement pour vous s'est démenti; prêt à vous quitter pour jamais, je sens mon cœur se briser, car tous les liens qui m'attachaient à la vie se rompent aujourd'hui, et je vais vivre seul, sans appui, dans un monde inconnu; mais l'honneur sera mon guide !... O mon père ! écoutez sa voix.

M. DE FERRIÈRES.

Mais où irez-vous, Georges?

GEORGES.

Je vous l'ai dit : cet officier anglais, avec qui j'ai navigué deux ans, m'offrait un sort assuré dans l'Inde, et les moyens d'y faire une fortune honorable.

M. DE FERRIÈRES.

Vous expatrier !

GEORGES.

J'avoue que mon retour à Paris avait comblé mes vœux, réalisé tous mes rêves de bonheur : mais c'en est fait... je quitte mon pays où, tôt ou tard, ce nom que je porte sera souillé.

M. DE FERRIÈRES.

Ah !...

GEORGES.

J'abandonne celui que j'appris à respecter, et qui a détruit tout mon avenir.

M. DE FERRIÈRES.

Vous oubliez que c'est votre père.

GEORGES.

Je n'ai plus de père !... Le nom qu'il m'avait donné,

je le lui rends; je ne suis qu'un orphelin, sans asile, sans nom, sans fortune; mais ma conscience me dicte ma conduite, et je lui obéis.

M. DE FERRIÈRES, allant s'asseoir à gauche.

Juste ciel!... Entendre ces paroles de la bouche du fils qui m'est si cher!... Ah! je suis trop puni.

GEORGES.

Mais, avant que je parte, il faut que Dubourg ait tout reçu... il le faut!...

M. DE FERRIÈRES, se levant vivement.

Qui vient ici?

SCÈNE VI.

GEORGES, MARIE, M. DE FERRIÈRES.

MARIE, accourant par le fond.

Je vous cherchais, Georges, et votre absence m'effrayait.

GEORGES.

Approchez, Marie.

MARIE.

Oh! non!... Votre père.... comme il est pâle!...

M. DE FERRIÈRES.

Que voulez-vous?

MARIE.

On vous désire tous deux; madame de Ferrières s'étonne et commence à s'affliger.

GEORGES.

Je ne puis la voir en ce moment; c'est impossible.

M. DE FERRIÈRES.

Mais moi, j'y vais... Que dirait le monde?... Georges, remettez-vous, demeurez ici, et ne décidez rien avant de m'avoir revu... C'est votre père qui vous en prie.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GEORGES, MARIE.

GEORGES.

Marie... que fait votre père?

MARIE.

Il est allé chez lui chercher la somme due... à monsieur de Ferrières; moi, je suis restée, car Georges a besoin de consolations.

GEORGES.

Et c'est vous, Marie, c'est vous... Mais vous oubliez que votre fortune. .

MARIE.

Que m'importe? Elle ne peut rien pour mon bonheur... Vous l'avouerai-je? J'ai pensé presque avec joie que mon père, forcé maintenant à ne plus s'écarter de son village, me ramènerait dans ces lieux où je fus heureuse.

GEORGES.

Et moi aussi, là je crus au bonheur.

MARIE.

Si les ressources de mon père étaient détruites par cette perte, mon travail, mes soins lui deviendraient nécessaires, et je pourrais vivre encore, puisque je serais utile au bonheur de quelqu'un... Mais vous ne m'écoutez pas?...

GEORGES, s'approchant d'elle.

Oh! si fait, parlez, Marie, parlez... Votre voix calme mes douleurs; regardez moi... vos regards me font du bien... Hélas! personne ne m'aime.

MARIE, d'un ton de tendre reproche.

Et c'est près de moi que vous osez dire cela...

GEORGES.

Mais cet or... Vous ne l'ignorez point, Marie... Votre père ne le doit pas...

MARIE, lui mettant la main sur la bouche.

Silence!... C'est un affreux secret!...

GEORGES.

Vous le saviez?...

MARIE.

J'ai voulu l'oublier.

GEORGES.

Mais...

MARIE.

N'est-il pas le père de Georges?

GEORGES.

D'autres le savent-ils?

MARIE.

Non!... Moi seule!... Il y a un mois, un étrange hasard me l'a révélé.

SCÈNE VIII.

SAINT-SURIN, ÉMELINE, MADAME DE FERRIÈRES, M. DE FERRIÈRES, MARIE, DUBOURG.

MARIE, allant au-devant de son père qui rentre par la porte de droite.

Mon père !...

DUBOURG, à sa fille.

Eh bien ! quoi, tu pleures?... Il faut avoir du courage!... M. de Ferrières, voilà tout ce que je vous dois.

(Il lui donne un portefeuille.)

M. DE FERRIÈRES.

Tout y est-il ?

DUBOURG.

Tout !...

M. DE FERRIÈRES, souriant.

Il me semble, voisin, que toutes vos spéculations ne sont pas heureuses ? qu'en dites-vous ?

GEORGES, à part.

Qu'entends-je ?

M. DE FERRIÈRES, donnant le portefeuille à Marie.

Tenez, Marie.

MARIE.

Monsieur...

GEORGES.

Ah !..

M. DE FERRIÈRES.

Prenez, et rendez-le à votre père, en l'engageant à ne pas risquer une autre fois la dot de sa fille sur une carte. Mais, prenez donc !

SAINT-SURIN.

Voilà qui est admirable !

M. DE FERRIÈRES.

Eh bien ?...

DUBOURG.

Est-ce sérieux ?

M. DE FERRIÈRES.

J'ai voulu vous donner une leçon, car vous deveniez joueur !... Vous vous seriez ruiné !... Convenez que je vous ai fait passer un mauvais moment.

DUBOURG.

Je l'avoue !... mais je ne sais pas si je dois reprendre tout cela... car c'était loyalement gagné.

M. DE FERRIÈRES.

Recevez-le des mains de Marie!... Je vous demande en même temps de vouloir bien associer mon fils à vos entreprises, et de lui servir de père pendant le long voyage que je vais entreprendre.

TOUS.

Un voyage !... Comment ?

M. DE FERRIÈRES.

Une lettre que Georges a reçue l'obligeait à partir pour l'Inde ; eh bien ! j'irai à sa place!... Les intérêts de notre fortune l'exigent. (*Bas à son fils.*) Es-tu content, Georges ?

GEORGES.

Mon père !...

MADAME DE FERRIÈRES.

Vous éloigner ainsi !...

M. DE FERRIÈRES, passant entre son fils et sa femme.

Je le dois ; mais nous nous reverrons ! votre fils vous reste, et Dubourg voudra bien veiller sur ma famille.

DUBOURG, regardant Marie et Georges.

Ah ! s'il était possible qu'elle devînt la mienne ; si je pouvais m'acquitter ?...

M. DE FERRIÈRES.

Mais... Émeline...

ÉMELINE.

J'ai deviné le secret de Marie : Georges, vous m'avez rendu ma parole, je la reprends.

GEORGES, désignant Marie.

Mon père, voilà votre fille.

SAINT-SURIN, à Émeline.

Que je suis heureux !

DUBOURG, à M. de Ferrières.

Vous êtes le plus honnête homme que j'aie rencontré ! et si l'Académie faisait justice, c'est à vous qu'elle donnerait le prix de vertu.



MARIE DE BRABANT,

POEME EN SIX CHANTS.

L'action de ce poëme se passe en 1276, sous le règne de Philippe, dit le Hardi, fils de saint Louis. J'ai placé dans une note le récit détaillé de l'événement qui fait le sujet de cet ouvrage, et les lecteurs remarqueront peut-être que, tout en cherchant à inventer des ressorts dramatiques, je me suis attaché à reproduire l'histoire avec une scrupuleuse fidélité. C'est l'histoire qui m'a fourni le personnage de l'Inspirée, qui domine tout le drame et amène le dénouement : ce personnage mystique n'est autre que la Béguine de Nivelle, qui a joué un rôle si important dans le procès de Marie de Brabant. J'ai usé du droit du poëte en l'embellissant et en relevant son origine ; mais j'ai dû m'estimer heureux de trouver le merveilleux de mon poëme dans les superstitions de l'époque que j'avais à peindre.

MARIE DE BRABANT.

CHANT PREMIER.

Des feux mourants du jour les lueurs incertaines
Coloraient faiblement les vitraux de Vincennes;
Dans ce royal séjour, témoin de ses loisirs,
Philippe avait donné le signal des plaisirs;
Aux accords des hauts-bois, du luth, de la mandore,
Le chant des troubadours se mariait encore,
Et des clairons guerriers fuyaient les sons lointains;
Car alors aux tournois succédaient les festins.

Tout à coup, aux soldats, dont la veille assidue
Des vastes corridors parcourant l'étendue,
Protége les plaisirs et le sommeil des rois,
Se présente une femme, et, d'une faible voix :
« J'arrive de bien loin, je me soutiens à peine;
» Conduisez-moi, dit-elle, auprès de votre reine,
» J'ai besoin de la voir, ne me refusez pas;
» Je viens au nom du ciel, il a guidé mes pas. »
Ses grossiers vêtements trahissaient sa misère;
Mais la croix suspendue au bout du long rosaire,
Sa démarche imposante et ses traits sillonnés
Frappaient d'un saint respect les soldats étonnés.
Nul d'entre eux cependant n'exauçait sa prière.
Elle se tait, s'arrête, et s'assied sur la pierre;
Puis, poussant un soupir, muette, l'œil hagard,
Sur les murs du château promène un long regard.
Elle écoute!... Soudain aux accents de la joie,
Au bruit des instruments que l'écho lui renvoie,
Elle pâlit, se lève, et semble, avec effort,
Laisser tomber ces mots : « Des fêtes et la mort! »

Philippe, cependant, que sa cour environne,
Dérobe un jour heureux aux soins de la couronne.
Des sables de Tunis ramenant ses drapeaux,
Héritier du saint Roi, dans un noble repos,
Des avis paternels il garde la mémoire;
Le bonheur de son peuple à ses yeux est la gloire!
Après de longs revers, sur la France et sur lui,
D'un avenir plus doux enfin l'aurore a lui.

Il avait vu périr son épouse et son père :
Son peuple, ranimé sous son règne prospère,
Avait, durant quinze ans, gémi de ses douleurs;
Un fils seul lui restait pour essuyer ses pleurs :
Mais la France, à grands cris, demandait une reine,
Et bientôt, du Brabant future souveraine,
Marie a prononcé le serment solennel :
Elle vient, s'arrachant à l'amour fraternel,
Du fils de saint Louis consoler le veuvage,
Et des heureux qu'il fait réclamer le partage.
Dès que paraît aux cieux l'étoile du matin,
L'ombre fuit et s'efface à l'horizon lointain;
Ainsi fuit, à l'aspect de la jeune Marie,
Le deuil dont s'entourait sa nouvelle patrie.
Son seul regard appelle et commande l'amour;
Elle parle! A sa voix tout s'émeut : cette cour,
De tristesse et d'ennuis asile monotone,
D'un éclat imprévu s'embellit et s'étonne.
Aux devoirs de Marie ajoutant des plaisirs,
Le savoir vient charmer ses innocents loisirs;

Elle ouvre son palais, studieuse retraite,
Aux travaux du docteur, comme aux chants du poëte;
Ils accourent : chacun tremble en la consultant;
Son suffrage est la gloire ! Et même l'on prétend
Que du gai troubadour secondant le délire,
Parfois la main royale a fait vibrer sa lyre.

Souvent de la nature épiant les secrets,
Elle aime à parcourir les champs et les forêts;
Ses soins ont enrichi les bosquets de Vincenne;
Étonnés de fleurir aux rives de la Seine,
Les arbustes, ravis à des climats divers,
De parfums inconnus ont embaumé les airs,
Et, s'élevant unis près des fleurs qu'elle arrose,
Le beau laurier paré des couleurs de la rose,
Le pâle acacia, le pudique oranger,
Étendent sur son front leur ombrage étranger.

Attristant les plaisirs répandus sur sa vie,
Un regret douloureux longtemps l'a poursuivie;
Mais Dieu l'exauce enfin ! Sous les yeux d'un époux,
Fière et s'embellissant du titre le plus doux,
Son orgueil maternel à l'amour de la France,
Dans un royal berceau présente l'espérance.

Le peuple l'adorait, et de ses heureux jours
Le noir chagrin jamais n'eût obscurci le cours,
Si du jeune Louis l'âme sombre et craintive
N'eût toujours dédaigné sa tendresse adoptive.
A de lâches conseils ce prince abandonné,
De l'hymen de son père en secret indigné,
Avait d'une marâtre enfanté la chimère,
Et l'ingrat repoussait une seconde mère !

Il était à cet âge, où, consacrant ses droits,
Philippe aux longs travaux, à la pompe des rois,
Devait associer sa jeunesse docile,
Et d'un sceptre précoce armer sa main débile :
Ce grand jour avait lui. Déjà de toutes parts,
De l'antique Vincenne inondant les remparts,
Accouraient les barons, les nobles châtelaines,
Les guerriers illustrés aux plages africaines,
Le pieux pèlerin, et le gai troubadour
A l'hymne des combats mêlant le lai d'amour.

Dès qu'aux champs ranimés avait souri l'aurore,
Le beffroi matinal et le clairon sonore,
Appelant les guerriers à de joyeux exploits,
Avaient au loin donné le signal des tournois.
Sur l'élégant balcon la damoiselle émue,
Cherchant le blanc panache et l'écharpe connue,
Dans la lice avait vu le jeune chevalier
Que l'amour en espoir couronne d'un laurier,
Brandir, le casque au front, la visière baissée,
La hache sans tranchant et la lance émoussée.

Tant qu'a duré le jour, les vaillants paladins,
Aux yeux d'un peuple entier chargeant les hauts gradins,
Ont su trouver la gloire en d'innocents faits d'armes,
Que des mères en deuil n'accusent point les larmes.
Mais le jour fuit : déjà, vers le balcon du roi,
Les juges ont guidé le vainqueur du tournoi;
On a jonché de fleurs sa marche triomphale,
On l'entoure, on l'admire, et, de sa main royale,
Sur le front du guerrier, ivre de son bonheur,
Marie a déposé le *chapelet d'honneur.*

La lice alors se ferme, et le festin commence :
Des salles du château la profondeur immense
Reçoit les hauts seigneurs, les dames, les barons;
Un chant joyeux succède à la voix des clairons;
Le diadème au front, sous la pourpre et l'hermine,
Le roi siége au banquet : sur sa noble poitrine
Brille la chaîne d'or, dont les anneaux polis
Retiennent enlacés le genêt et le lis :
Cet ordre, emblème pur d'un avenir prospère,
Dans un jour de bonheur fut créé par son père.
La reine, avec Louis, se place à son côté;
Relevant de ses traits la douce majesté,
Du royal vêtement la pourpre se déploie.
Mais que servent la pourpre, et l'hermine, et la soie?
Pourquoi ce collier d'or, ces perles, ces rubis?
Marie, en se cachant sous de simples habits,
Au milieu des beautés que tant d'éclat décore,
De ses charmes parée eût été reine encore !

D'un long manteau Louis a revêtu l'azur;
Et la cour, aux genoux de son maître futur,
Qui sourit, déjà fier des honneurs qu'il partage,
De son obéissance a déposé l'hommage.
Près de lui sont rangés Nemours, Montmorency,
La Tournelle, Saint-Pol, Melun, Beaumont, Coucy,
Et de Nesle, et Craon, guerriers de qui la gloire
Doit fatiguer un jour le burin de l'histoire.
Quel est ce fier mortel assis non loin du roi?
Ses regards dans les cœurs jettent un morne effroi,
D'innombrables soucis voilent son front austère.
Des secrets de l'état profond dépositaire,

Né dans les rangs obscurs des derniers citoyens,
En Orient naguère il suivit les chrétiens;
Condamné, dans ce temps, à des travaux serviles,
Il vivait près du roi qui de ses mains dociles,
Réclamait chaque jour les soins accoutumés;
Sous la couronne d'or, en anneaux parfumés,
Il faisait ondoyer la longue chevelure,
Et du manteau royal attachait la parure;
Mais d'un rang méprisé fuyant les vils travaux,
Cet esclave insolent vers des destins nouveaux
S'élance! le voici sur les marches du trône.
De son maître abusé la faveur l'environne;
Ministre sans rival, d'un titre respecté
L'éclat a de son nom couvert l'obscurité;
Il gouverne : la cour, à ses pieds frémissante,
Honore, en murmurant, sa noblesse récente,
Et le peuple, muet, tremble sous son orgueil,
Surpris de le nommer haut baron de Luxeuil!

Parmi les chevaliers dont l'heureuse vaillance
Au tournoi de ce jour vint essayer sa lance,
On n'apercevait point le modeste Eymeri :
De Louis, qu'il aimait, compagnon favori,
Comblé de ses bienfaits, sous l'humble habit du page,
Il partagea longtemps les jeux de son jeune âge;
Fils du puissant Luxeuil, lorsqu'au sein de la cour,
Marie eut ramené les plaisirs et l'amour,
Il osa de Louis blâmer l'injuste haine;
Ému d'un doux transport à l'aspect de la reine,
Il se livra sans crainte à son charme vainqueur :
Un dévoûment sacré veille au fond de son cœur;
Ce qu'il ressent près d'elle, il l'ignore lui-même :
Peut-être, sous ses traits, c'est la vertu qu'il aime;
Il l'espère, il le croit! A sa vue enivré,
Heureux de respirer l'air qu'elle a respiré,
Dans une pure extase, à ce culte fidèle,
Tout ce qu'il peut savoir, c'est qu'il mourrait pour elle.
Des soupçons de Louis il combattit l'erreur,
Et ce prince, écoutant une aveugle fureur,
Au jeune chevalier défendit sa présence :
Hier il a quitté les lieux de sa naissance,
Et va, dans les combats par la gloire appelé,
Porter sous d'autres cieux son courage exilé.

Le banquet se prolonge, et, dans les vastes salles,
De magiques tableaux viennent, par intervalles,
Des convives surpris enchanter les regards :
Tantôt d'un château fort s'élèvent les remparts;
Le chevalier félon, sur la tour crénelée,
Se dresse!... Dans les fers, tremblante, échevelée,
La noble dame en pleurs appelle les secours
Du chevalier courtois qui doit sauver ses jours;
Il paraît, du combat il a jeté le gage,
Le tyran le relève, et la lutte s'engage;
Le fer brille, se croise, et chaque spectateur
S'agitant sur son siége, et d'un combat menteur
Suivant longtemps des yeux la trompeuse apparence,
Palpite de fureur, de crainte ou d'espérance!
La scène change alors : devant les paladins
S'offrent de frais vergers, de somptueux jardins;
Sous des rameaux fleuris, odorantes arcades,
Le vin coule en ruisseaux, ou bondit en cascades!...
Tout s'efface!... La foudre aux pâles matelots
Montre de noirs rochers qui hérissent les flots :
Un vaisseau lutte, éclate et disparaît sous l'onde;
On frémit... O prestige! Une forêt profonde
Déroule à l'œil surpris ses sentiers ténébreux;
Un temple lui succède! et les seigneurs entre eux
Se demandent quels bras ou quels ressorts habiles
Guident l'illusion de ces tableaux mobiles.
Durant un jour de fête, a-t-on vu quelquefois,
Sous un rideau courbés, de jeunes villageois?
A travers un cristal dont l'adresse les trompe
Et d'un palais qui fuit développe la pompe,
Ils plongent leurs regards : d'un respect ingénu
Ils honorent, muets, ce chef-d'œuvre inconnu,
Puis ils vont au hameau, dans leur joie énergique,
Raconter longuement le spectacle magique.
Tels, les nobles barons, d'un regard enchanté
Suivant chaque tableau devant eux présenté,
Admirent, éblouis par ces nombreux prestiges,
D'un art, encore enfant, les innocents prodiges.

CHANT DEUXIÈME.

Les jeux, les doux plaisirs qu'étale ce grand jour,
S'animent, embellis des chants du troubadour;
Sur le luth inspiré qui raconte leur gloire,
Des héros d'autrefois il rajeunit l'histoire,
Et, dans le cœur des preux, ses joyeuses tensons
Vont graver de l'honneur les naïves leçons.
Mais, qui trouble le cours de la royale fête?
Du ménestrel surpris le chant joyeux s'arrête;
Dans le château s'élève un tumulte lointain:
On écoute!... Une femme, au milieu du festin,
Se présente; ses yeux se fixent sur Marie;
Son front est pâle et chauve; elle approche et s'écrie:
« Suspendez vos concerts, éteignez ces flambeaux;
» Que vos chants fassent place à l'hymne des tombeaux;
» Sous le cendre demain vous courberez vos têtes:
» L'ange de mort est là qui préside à vos fêtes! »

Cette femme, sa voix, ses funèbres accens
De l'assemblée entière ont glacé tous les sens;
Des preux, à son aspect, le courage chancelle;
Le roi même frémit en murmurant: c'est elle!
Car, frappé d'épouvante à ces lugubres cris,
Sous ce voile pieux, et dans ces traits flétris,
Philippe a reconnu cette femme inspirée
Qui, des faux biens du monde à jamais séparée,
Disant aux vains plaisirs un éternel adieu,
Leur déroba ses jours pour les donner à Dieu!

A l'éclat des grandeurs en naissant destinée,
Jadis elle marchait d'honneurs environnée.
Quel changement! Alors, sur ce front dépouillé,
Que le temps sillonna, que la cendre a souillé,
Tombait en anneaux d'or sa blonde chevelure;
Ce sein, qui maintenant se cache sous la bure,
Sous de riches tissus palpitait autrefois;
Alors les chevaliers, au milieu des tournois,
Parés de ses couleurs, et triomphants pour elle,
En la priant d'amour, la nommaient la plus belle;
Le trouvère inspiré lui consacrait ses chants;
Mais, semblable à l'arbuste, exilé dans nos champs,
Qui, loin des cieux aimés, rebelle à la culture,
Ne revêt point pour nous sa brillante parure;
Au milieu des plaisirs qui volaient sur ses pas,
Rêveuse, elle passait et ne s'arrêtait pas,
Et, portant aux autels sa langueur solitaire,
Cherchait une patrie ailleurs que sur la terre.

Tout à coup du saint Roi, qu'indigne un long repos,
Jérusalem esclave appelle les drapeaux:
Il n'est plus ici-bas de nœud qui la retienne;
Un feu divin s'allume en cette âme chrétienne.
Fuyez loin de ses yeux, fuyez, vains ornements:
La croix a consacré ses obscurs vêtements.
Chevaliers, que l'amour entraînait vers ses charmes,
Ne l'entendez-vous pas? Elle vous crie: Aux armes!
La voici, les pieds nus, le rosaire à la main,
Qui du tombeau sacré vous montre le chemin;
Marchez! A vos dangers vous la verrez fidèle!

Bientôt dans les combats la mort vole autour d'elle;
Mais à ce cœur brûlant qu'importe le péril?
Sa patrie est le ciel, la terre est un exil!
Compagne des héros rangés sous l'oriflamme,
Son regard les conduit et sa voix les enflamme;
Ceux dont un coup funeste enchaîne la valeur,
La retrouvent veillant auprès de leur douleur.
Si de les ramener au chemin de la vie
A ses soins bienfaisants l'espérance est ravie,
Elle endort leurs regrets, et son zèle pieux
Les console du monde en leur parlant des cieux!

Mais des soldats chrétiens, trahis par la victoire,
Les remparts de Tunis ont arrêté la gloire;
Sur la cendre étendu Louis vient de périr,
En pleurant les Saints-Lieux qu'il n'a pu conquérir.
Plus heureuse, et marchant à travers les obstacles,
Cette femme a touché la terre des miracles;
Ses larmes ont baigné le tombeau du Sauveur;
Aux rochers du Calvaire apportant sa ferveur,
De ces lieux révérés, où de tant de prodiges
Son extase pieuse adore les vestiges,
Vers l'éternel séjour son cœur s'est élancé,
Et de nouveaux destins pour elle ont commencé:
Là, l'esprit du Très-Haut la touche de sa flamme,

Un souffle prophétique a passé dans son âme;
Elle prie, et son œil, brillant d'un feu sacré,
Plonge dans l'avenir un regard inspiré.

Quinze ans sont écoulés : aux champs de sa patrie
Le temps a ramené sa sainte rêverie,
Et le château natal ne doit plus la revoir :
Grandeurs, amis, parents, elle vous fuit !... Un soir,
Elle marchait : ses pas, au fond d'une vallée,
Heurtent les murs détruits d'une église écroulée;
Émue, elle s'arrête, et son regard surpris
Contemple avec respect ces rustiques débris;
Mais, dominant encor les chaumières voisines,
Seule restait debout, au milieu des ruines,
La tour où, préludant à des concerts pieux,
Se balançait jadis l'airain religieux :
C'en est fait! Désormais ce clocher solitaire
De ses jours ignorés va couvrir le mystère;
La sainte vit heureuse, en présence de Dieu;
Elle chante sa gloire, et l'écho de ce lieu
S'étonne, en répondant à ses chants prophétiques,
De répéter encor l'hymne et les saints cantiques.

Loin de l'obscur asile où s'écoulaient ses jours,
Vers un monde oublieux, qu'elle a fui pour toujours,
Quelquefois s'égarait sa pensée attendrie,
Et la France, et Philippe, et la jeune Marie
Réclamaient d'elle encore un tendre souvenir.
Un jour, de leurs destins, cachés dans l'avenir,
Le douloureux tableau se déroule à sa vue;
Son cœur gémit, frappé d'une horreur imprévue :
Elle voit, à travers un nuage sanglant,
D'un ministre abhorré le triomphe insolent,
La mort, au sein des jeux, désignant sa victime;
Une reine accusée et demandant son crime!...
Puis le sombre avenir se referme à ses yeux!

A sa retraite sainte elle a fait ses adieux.
Précurseur oublié des vengeances célestes,
Elle part, elle arrive : à ses accents funestes
Loin du banquet royal les plaisirs sont bannis.

L'INSPIRÉE.

Philippe, en me voyant, souviens-toi de Tunis!
C'est moi qui, sous ses murs, par le Ciel éclairée,
Ai prédit aux chrétiens une autre Césarée;
C'est moi qui, du saint Roi marquant le dernier jour,
Ai défendu l'espoir à ton pieux amour;
Et je viens aujourd'hui, me mêlant à tes fêtes,
T'annoncer les malheurs qui planent sur vos têtes!
A vos joyeux festins va succéder le deuil :
Insensés! vous chantiez à côté d'un cercueil;
Il va s'ouvrir! Pleurez!... Quelle main tutélaire
Pourrait du Tout-Puissant enchaîner la colère?
Pleurez!

PHILIPPE.

Où doit frapper sa vengeance?

L'INSPIRÉE.

En ce lieu.

PHILIPPE.

Qui doit périr?

L'INSPIRÉE.

Ton fils!

PHILIPPE.

Qui te l'a dit?

L'INSPIRÉE.

Mon Dieu!

PHILIPPE.

Qu'entends-je? Porte ailleurs ta fatale démence;
Mon fils vivra!

L'INSPIRÉE.

Pour lui l'éternité commence!

PHILIPPE.

Mon fils!... Pour le punir, est-il donc criminel?
Qu'a-t-il fait? Laisse-nous! Va, mon cœur paternel
De ce présage affreux repousse l'imposture :
Vois mon fils préludant à sa grandeur future;
Ce jour confie un sceptre à sa jeune valeur;
Il vivra pour régner!

L'INSPIRÉE.

Regarde sa pâleur!



A ces mots, vers son fils, qui pâlit et chancelle,
Le roi s'élance, en proie à sa douleur mortelle;
Au prince infortuné prodiguant ses secours,
Marie, au prix des siens, veut racheter ses jours :
Louis, d'un œil éteint semble chercher son père;
On le presse, on l'entoure, on frémit, on espère;
Mais celle dont la voix a prédit son trépas,
Immobile, à leurs soins ne se réunit pas,
Et murmure, au milieu des femmes éplorées,
De l'hymne des mourants les paroles sacrées.

Une morne terreur se peint dans tous les yeux;
Les courtisans debout pleurent silencieux :

Partout s'étend bientôt la nouvelle sinistre;
Plus de chants! Plus de jeux!.. De l'orgueilleux ministre,
A côté du mourant, on entend les sanglots;
Il parle de vengeance et d'horribles complots;
Mais, démentant les pleurs où l'imposteur se noie,
Un sourire homicide a dénoncé sa joie!
Telle, au front de l'Etna, perçant l'obscurité,
Brille, dans la nuit sombre, une errante clarté
Dont l'aspect menaçant, aux campagnes prochaines
Révèle du volcan les fureurs souterraines.

CHANT TROISIÈME.

La nuit s'est écoulée au milieu des douleurs :
A genoux, près d'un fils qu'il baigne de ses pleurs,
Philippe au Tout-Puissant redemande une vie
A l'amour paternel si promptement ravie.
Vain désir! l'ombre fuit, et, dans Vincenne en deuil,
Les premiers feux du jour éclairent un cercueil!
Louis n'est plus : l'espoir dans tous les cœurs se glace;
On s'éloigne, et bientôt il va prendre sa place
Dans ces sombres caveaux, asile du trépas,
Près des rois ses aïeux, qui ne l'attendaient pas!
D'un père infortuné qui peindra la souffrance?
En vain, dans l'avenir, lui montrant l'espérance,
Marie, au noir chagrin qui consume ses jours,
De l'amour le plus tendre apporte les secours;
Les sons consolateurs de cette voix chérie
Ont perdu leur écho dans son âme flétrie.
Si, parfois, pour chasser des souvenirs cruels,
La reine offre son fils aux baisers paternels,
Muet, les yeux baissés, dans sa douleur amère,
Il embrasse l'enfant sans sourire à la mère;
Ou, lui cachant des maux qu'elle vient partager,
D'un farouche regard semble l'interroger;
Vers lui, les bras ouverts, tremblante elle s'élance;
Il frémit, la repousse, et s'éloigne en silence.

Pourquoi ce sombre accueil, qu'elle ne comprend pas?
Pourquoi, loin du château, la reine, sur ses pas,
Ne trouve-t-elle plus la foule accoutumée?
Naguère, s'enivrant du bonheur d'être aimée,
Auprès des malheureux, accourus pour la voir,
Souvent elle oubliait son rang et son pouvoir;
Ou, mêlée avec eux dans les murs de Vincennes,
Ne s'en ressouvenait que pour finir leurs peines.
Devant elle, aujourdhui, dans le royal séjour,
Un morne effroi succède aux doux transports d'amour:
On se détourne, on craint jusqu'à sa bienfaisance,
Et l'indigent lui-même évite sa présence!
La reine s'en étonne : à son cœur affligé,
D'affreux pressentiments nuit et jour assiégé,
S'offrent dans l'avenir des maux plus grands encore,
Et, frémissant déjà d'un destin qu'elle ignore,
Délaissée, elle pleure auprès de son enfant;
Cependant que Luxeuil, heureux et triomphant,
Redresse un front superbe et sourit à ses larmes.
Du jour où sur le trône, embelli par ses charmes,
Elle eut conquis l'amour de la France et du roi,
Jusque-là sans rival, il vit, avec effroi,
Pâlir de son pouvoir la splendeur insolente
Devant cette beauté, dont la voix consolante
A la douleur royale offrant un doux appui,
Élevait ses vertus entre Philippe et lui.
Mais, depuis que la mort a frappé la victime,
De son pouvoir fatal la splendeur se ranime.
Tel, en ces jours de deuil qu'envoie un Dieu vengeur,
Se rallume à nos yeux cet astre voyageur,
Qui, poursuivant sa course en misères féconde,
De sa clarté sanglante épouvante le monde.

Sans cesse auprès du roi qu'assiége son orgueil.
De discours captieux le perfide Luxeuil
Le poursuit, et sa voix, fertile en impostures,
De son cœur paternel irrite les blessures.

Marie, à son aspect, tremble : souvent ses yeux,
Pour trouver un appui se tournent vers les cieux;
Là, du moins, le mortel vaincu par la souffrance,
Près de chaque douleur rencontre une espérance.
Dès qu'elle a vu pâlir l'éclat mourant du jour,

La reine se dérobe aux regards de la cour.
Un soir, seule et pleurant, de la chapelle sainte
Ses pas religieux avaient touché l'enceinte :
Sa prière déjà montait vers l'Éternel !...
Aux lueurs des flambeaux qui veillent sur l'autel,
Elle aperçoit debout, sous les arceaux gothiques,
Cette femme au front chauve, aux accents prophétiques,
Qui, du jeune Louis révélant les destins,
Chanta l'hymne de mort au milieu des festins :
Sur ses lèvres soudain la prière s'arrête...

MARIE.

Des volontés de Dieu, vénérable interprète,
O vous ! dont les regards lisent dans l'avenir,
Parlez ! Pourquoi ce Dieu semble-t-il me punir ?
Expiant aujourd'hui sa faveur passagère,
Loin des bras d'un époux, dans ma cour étrangère,
Je gémis sur un trône entouré de malheurs :
Ce peuple, qui jadis, m'apportant ses douleurs,
Dans mes soins consolants semblait trouver des charmes,
Me nomme encor sa reine, et me cache ses larmes :
Mes beaux jours pour jamais sont-ils évanouis ?
Qui put me les ravir ?

L'INSPIRÉE.

Le trépas de Louis.

MARIE.

Longtemps il écouta les conseils de l'envie,
Et son injuste haine empoisonna ma vie ;
Mais enfin, le jour même où je l'ai vu périr,
A d'autres sentiments son cœur parut s'ouvrir :
Sa haine s'éteignait ! j'espérais !... Il succombe !

L'INSPIRÉE.

Sa haine lui survit, et veille sur sa tombe.

MARIE.

Mes regrets douloureux ont accueilli sa mort.

L'INSPIRÉE.

Quelquefois les regrets passent pour le remord.

MARIE.

Le remords ! ciel ! qu'entends-je ! Et quel est ce langage ?
Le remords !

L'INSPIRÉE.

Ton époux t'en dira davantage :
Malheureuse, il t'attend !

MARIE.

Achevez !

L'INSPIRÉE.

Laisse-moi ;
Du pied de cet autel je veillerai sur toi.

Elle dit ; et sa main, vers le seuil étendue,
Montre de loin la route à la reine éperdue,
Qui recule, et, les yeux attachés sur ses yeux,
Obéit à sa voix comme à la voix des cieux.



Au fond de son palais que le deuil environne,
Parfois aux noirs soupçons Philippe s'abandonne ;
Parfois il les repousse, et son cœur combattu
Ne peut trouver le crime où régnait la vertu ;
Il hésite, il frémit, il appelle et redoute
L'instant qui, l'arrachant au supplice du doute,
Doit percer à ses yeux d'une horrible clarté
Le nuage sanglant où dort la vérité.
Il est seul. Devant lui se présente Marie :
Elle est pâle et tremblante. Il se lève, et s'écrie :

PHILIPPE.

Qui vient troubler mon deuil ? Ciel ! que vois-je ? est-ce vous ?
Que cherchez-vous ici ?

MARIE.

J'y cherchais un époux.

PHILIPPE.

Un époux !

MARIE.

Loin de lui j'ai dévoré mes larmes ;
C'est à lui d'apaiser mes secrètes alarmes.
Parlez ! pourquoi me fuir ? qu'ai-je à craindre ? et pourquoi
Tout, jusqu'à votre cœur, a-t-il changé pour moi ?

PHILIPPE.

Vous me le demandez ?

MARIE.

C'est trop longtemps vous taire.

PHILIPPE.

Eh quoi ! mes maux pour vous sont-ils donc un mystère ?

MARIE.

Mais en les partageant je les puis alléger :
Vous pleurez votre fils ?

PHILIPPE.

Non, je veux le venger.

MARIE.

Que dites-vous ? Louis...

PHILIPPE.

Il est mort par un crime.

MARIE.

Quel bras put immoler cette auguste victime ?

PHILIPPE.

Je ne sais !

MARIE.

Vos regards se détournent de moi !

PHILIPPE.

Premier né de Philippe, il devait être roi !

MARIE.

Eh bien ?

PHILIPPE.

Il est tombé sur les marches du trône,
Au moment où son front essayait la couronne.

MARIE.

Témoin de son trépas, mon cœur en a gémi.

PHILIPPE.

Le ciel en le frappant, frappait votre ennemi.

MARIE.

Non, il ne l'était plus ! J'avais vaincu sa haine.
L'ignorez-vous ?

PHILIPPE.

J'ai su qu'invité par la reine,
Le jour même où la mort a tranché son destin,
Mon fils, seul avec elle, au banquet du matin,
Goûtant, près du cercueil, un bonheur éphémère,
Dans mon épouse enfin crut trouver une mère.

MARIE.

Oui, j'eusse été sa mère, et mes soins empressés...

PHILIPPE.

Pourquoi donc est-il mort ?

MARIE.

Grand Dieu !

PHILIPPE.

Vous pâlissez !

MARIE.

Ciel ! ô ciel ! se peut-il !...

Elle tremble, chancelle ;
L'exécrable soupçon que ce mot lui révèle,
D'une muette horreur a pénétré ses sens ;
Sa voix exhale encor quelques sons gémissants ;
Puis elle tombe pâle, immobile, glacée !
De ses yeux sans regard la lumière effacée
Disparaît ; sur ses traits mornes et sans couleur
Il semble que la mort ait fixé la douleur :
Ainsi dans nos jardins, par la foudre abattue,
Tombe défigurée une blanche statue.

Philippe, à cet aspect, saisi d'un sombre effroi,
S'élance : ce n'est plus un père, un juge, un roi,
C'est le plus tendre amant, c'est l'époux de Marie,
Épiant un soupir sur sa bouche flétrie !
« Sauvez-la ! criait-il ; accourez, accourez ! »
On vole à ses accents vers ces lieux retirés,
On entoure la reine...

PHILIPPE.

Oh ! reviens à la vie !
Mes injustes soupçons en vain t'ont poursuivie ;
Pardonne, chère épouse, à mon cœur égaré !
On m'a privé d'un fils... Mais tes yeux l'ont pleuré !
Oh ! renais au bonheur ! Que je te voie encore
Sourire à ton époux, à l'époux qui t'adore :
Va, je n'en croirai plus que toi, que mon amour.....
Mais que vois-je ?... Ses yeux se sont rouverts au jour ;
Oui, sous ma main déjà son cœur bat et s'agite,
Espérons !

A ces mots le roi se précipite
Aux genoux de Marie : elle ouvre un œil hagard,
Et, jetant sur Philippe un douloureux regard :

MARIE.

Où suis-je ?... Un songe affreux a pesé sur mon âme !
Ne m'accusait-il pas ?... Oui, d'un soupçon infâme,
Le cruel ! Il osait... L'horrible songe a fui !...
Que dis-je ? Le voilà, c'est Philippe, c'est lui !
Il demande son fils... Malheureuse ! j'expire !

PHILIPPE.

Que ma voix te rassure et calme ce délire !
Vois mes pleurs, mes remords... Dans mon cœur éperdu
L'amour, l'amour l'emporte, et tu n'as rien perdu.

Il disait ; et ses soins, et sa voix attendrie
Rappelaient le bonheur sur le front de Marie,
Et l'odieux soupçon, oublié désormais,
De l'âme paternelle avait fui pour jamais ;
On approche : Luxeuil devant eux se présente.

PHILIPPE.

Accours, fidèle ami, la reine est innocente !
Viens, tombe à ses genoux : Luxeuil, je fus trompé ;
J'ai vu mourir mon fils... Mais Dieu seul l'a frappé !
De ma fatale erreur périsse la mémoire !
Oui, Dieu seul a tout fait.

LUXEUIL.

Que ne puis-je le croire ?

PHILIPPE.

Que veux-tu dire ?

MARIE.

O ciel !

LUXEUIL.

Ah, Sire pardonnez !

PHILIPPE.

Achève.

LUXEUIL.

Comme moi vos barons consternés,
Mais d'un meurtre odieux repoussant l'apparence,
De bannir vos soupçons accueillaient l'espérance;
A vos ordres soumis, ils ont porté leurs pas
Dans la funèbre enceinte où règne le trépas;
C'en est fait, plus d'espoir! La royale victime
Du fond de son tombeau vient dénoncer le crime.

PHILIPPE.

Qu'as-tu dit?

LUXEUIL.

A ma voix amenés en ces lieux,
Les restes de Louis vont s'offrir à vos yeux:
Les voici!... Sur ce front et sur ce corps livide
La main d'un dieu vengeur grava le parricide!
Regardez!

PHILIPPE.

O mon fils!

MARIE.

Mon Dieu! protège-moi!

PHILIPPE.

Auprès de ce cercueil d'où vous vient cet effroi?
Luxeuil, et vous, témoins de mon sort déplorable,
Vous m'offrez la victime!... Où donc est le coupable?
Tout se tait! Craignez-vous de prononcer son nom?
Qui m'arracha mon fils? qui versa le poison?
Parlez: prenez pitié de ma douleur profonde.

LUXEUIL.

Jadis le même crime a servi Frédégonde.

PHILIPPE.

Je t'entends!

MARIE.

Arrêtez! Misérable imposteur,
Qui fixes sur ta reine un œil accusateur,
Du crime et du mensonge exécrable interprète,
Réponds, as-tu pensé que ma terreur muette,
Subissant plus longtemps tes perfides discours,
Sous le poids des soupçons tomberait sans secours?

LUXEUIL.

Je me tais! Le respect qu'on doit au diadème...

MARIE.

Parle donc! De mon front je l'arrache moi-même!
Parle! je ne suis plus l'épouse de ton roi:
Une femme accusée est debout devant toi;
La voilà sans bandeau, sans sceptre, sans puissance;
Son seul appui, c'est Dieu! Ses armes, l'innocence!

PHILIPPE.

Que faites-vous?

MARIE.

Eh bien! que tardes-tu, Luxeuil?
De mon rang devant toi j'ai dépouillé l'orgueil,
J'ai reconnu les droits que ta fureur s'arroge;
Réponds-moi maintenant! c'est moi qui t'interroge!
D'un meurtre abominable on me soupçonne ici?
Mais où sont les témoins, les preuves?

LUXEUIL, montrant les barons et le cadavre.

Les voici!

PHILIPPE.

Comment?

LUXEUIL.

Nobles barons, que votre voix austère,
Du plus grand des forfaits dévoilant le mystère,
Confonde la coupable et réponde pour moi.
Vous avez à venger le fils de votre roi!
Dites dans quel moment fut consommé le crime.

LE COMTE DE MELUN.

Au banquet que la reine offrit à la victime.

MARIE.

Grand Dieu!

PHILIPPE.

Qui te l'a dit?

MELUN.

La coupe où, sans remord,
Une main criminelle avait versé la mort.

PHILIPPE.

Est-il vrai?

MELUN.

Sous nos yeux, dans le vase perfide,
L'art vient d'interroger le breuvage homicide;
Ce laurier, que la rose embellit de son nom,
Dans sa feuille embaumée enferme le poison:
Cet arbre, avec amour, cultivé par la reine,
De ses sucs dévorants avait armé sa haine;
Dans le sein de Louis leur poison a coulé.

PHILIPPE.

Malheureux! qu'en sais-tu?

MELUN.

Le cadavre a parlé!
Les traces qu'y laissa le funeste breuvage
Mêlent à notre voix leur muet témoignage.

MARIE.

Je succombe!

PHILIPPE.

Cruels, fuyez mon désespoir!

LUXEUIL.

Nous avons, en tremblant, rempli notre devoir :
Sire, de vos douleurs je gémis plus qu'un autre;
Mais l'intérêt d'un fils, sa haine pour le vôtre,
Ce banquet, ce poison chez elle retrouvé,
Tout accuse la reine : un grand meurtre est prouvé,
Le peuple en est instruit, vos barons le dénoncent;
Que la reine réponde, et que les lois prononcent!
Craignant pour notre roi quelque nouveau danger,
Armés pour sa défense, et prompts à le venger,
Nous devions, révélant le plus affreux des crimes,
Déposer à ses pieds nos soupçons unanimes;
Nous l'avons fait, partons!

MARIE.

Philippe!...

PHILIPPE.

Je vous fuis.

MARIE.

Philippe, écoutez-moi!

PHILIPPE.

Dans le trouble où je suis,
Je ne puis vous juger, je ne puis vous entendre,
On vous accuse, adieu! Songez à vous défendre.



Il sort : Luxeuil le suit et ne le quitte plus;
De l'héritier du trône il redit les vertus :
Pour ce fils au cercueil réveillant sa tendresse,
Il irrite Philippe, et sa perfide adresse,
Des remords de l'époux prévenant le retour,
Par l'amour parternel triomphe de l'amour.

Quand l'insecte aux longs bras qui, dans sa course agile,
D'un perfide réseau tend le piége fragile,
A vu le moucheron briser ses fils légers,
Il sait autour de lui ramener les dangers,
Et le tissu fatal que sa ruse déploie,
D'une triple barrière environne sa proie.
Ainsi le fier Luxeuil a pu craindre un instant
Que le roi s'arrachât au malheur qui l'attend;
Mais les piéges nouveaux, qui l'ont enveloppée,
Lui rendent la victime à ses coups échappée.

CHANT QUATRIÈME.

Quel est, dans ce vallon, ce jeune chevalier?
Ses armes sans éclat, son simple bouclier,
Semblent attendre encor le jour où la victoire
Proclamera son nom, ignoré de la gloire :
C'est le fils de Luxeuil, c'est l'aimable Eymeri!
Du prince infortuné longtemps page chéri,
Mais d'un courroux injuste innocente victime,
Avant l'instant fatal marqué par un grand crime,
Exilé de la cour, il avait fui les lieux
Que l'aspect de Marie enchantait à ses yeux.

Il était déjà loin, quand un récit fidèle
De la mort de Louis lui transmet la nouvelle.
Il frémit, il s'arrête, et, plongé dans le deuil,
Il veut aller du moins pleurer sur son cercueil.
Il est parti. Docile à la main qui le guide,
Déjà son destrier, dans sa course rapide,
De l'antique Neustrie a franchi les coteaux;
Là, portant à la mer le tribut de ses eaux,
La Seine, qui serpente au milieu des prairies,
Semble fuir à regret ces campagnes fleuries.
Eymeri, sur ces bords, triste et silencieux,
S'avançait; les oiseaux, par mille cris joyeux,
Saluaient du soleil la lumière féconde.
Cet astre étincelant dardait ses feux dans l'onde,
Et ses rayons brisés, au souffle des zéphirs.

Semaient les flots tremblants de mobiles saphirs.
Mais ces oiseaux chantant sous l'épaisse feuillée,
Ces parfums qu'exhalait la terre réveillée,
Ce murmure des eaux roulant parmi les fleurs,
Rien du jeune guerrier ne distrait les douleurs.
Voilà qu'interrompant sa sombre rêverie,
Tout à coup d'un hameau la simple hôtellerie
S'est offerte à ses yeux. Son coursier haletant
Devant le seuil connu hennit en s'arrêtant :
C'était un jour de fête, et du temple rustique
Les villageois en foule inondant le portique,
Libres des saints devoirs, à d'innocents plaisirs
Revenaient en chantant consacrer leurs loisirs.

Suivi de l'écuyer chargé de sa bannière,
Le chevalier franchit la porte hospitalière
Qui promet au passant bon gîte et doux repos.
Là, puisant à l'envi l'oubli de leurs travaux,
Dans la coupe de hêtre, où leur gaîté bruyante
Savourait du pommier la liqueur pétillante,
Sur l'escabeau grossier les villageois assis,
Mêlaient aux chants joyeux de funèbres récits.
Auprès d'eux Eymeri pensif et solitaire,
Le front baissé, les yeux attachés à la terre,
Abandonnait son âme aux regrets superflus,
Et songeait à Louis qu'il ne reverra plus !
Soudain à ces discours, qu'il entendait à peine,
Se joint un nom sacré... c'est le nom de la reine!
Il s'étonne, il écoute.

UN VILLAGEOIS.

Oui, le crime est certain;
On versa le poison au milieu d'un festin.
Quelque temps la coupable est restée inconnue :
Des savants, des docteurs, enfin l'ont confondue!
Voilà ce qu'on affirme, et c'est la vérité,
Devant moi ce matin le pasteur l'a conté.

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Ce n'est pas tout! On dit que, par des sortiléges
Préparant son forfait, dans ses mains sacriléges
Elle agitait la nuit de magiques flambeaux,
Et murmurait tout bas, et parlait aux tombeaux;
Au pouvoir de l'enfer on dit qu'elle est soumise,
Et qu'elle pâlissait en entrant dans l'église.

LE PREMIER VILLAGEOIS.

Sainte Vierge!

LE SECOND VILLAGEOIS.

Et pourtant, avant ce meurtre affreux,
On disait que, sensible au sort des malheureux,
Elle aimait à sécher les pleurs de l'indigence :
Qui put lui conseiller ce forfait?

LE PREMIER VILLAGEOIS.

La vengeance,
L'ambition, l'espoir de donner à son fils
Le rang que la naissance assurait à Louis.

LE SECOND VILLAGEOIS.

Si le crime est prouvé, le bûcher la réclame.

LE PREMIER VILLAGEOIS.

Sans doute.

LE SECOND VILLAGEOIS.

Que le ciel ait pitié de son âme!

LE PREMIER VILLAGEOIS.

Peut-être ses amis feront taire la loi.

LE SECOND VILLAGEOIS.

Périsse la coupable, et Dieu sauve le roi.



Eymeri, de surprise et d'horreur immobile,
Écoutait. Tout à coup, dans le joyeux asile,
Un cri s'élève : à boire! et des deux villageois
Les ris tumultueux ont étouffé la voix.
Partout l'ivresse éclate, et les chants se confondent,
Aux accents des buveurs des cris lointains répondent,
Et l'aigre cornemuse à leurs heureux transports,
Mêle de temps en temps ses rustiques accords.
Dans la foule soudain le chevalier s'élance;
On se range, on se lève, il impose silence.

EYMERI.

Un moment, de vos jeux interrompez le cours,
Mes amis, écoutez ! Un horrible discours
Vient de glacer ici mon âme épouvantée :
Je ne sais quelle fable, en ces lieux inventée,
D'un infâme soupçon flétrit un nom sacré;
J'en connaîtrai l'auteur, et je le punirai!
Vous, qui servez d'organe aux fureurs de la haine,
Qu'avez-vous osé dire, en parlant de la reine?
Répondez, malheureux.

LE PREMIER VILLAGEOIS.

Nous avons répété
Ce qu'au hameau naguère on nous a raconté :
On accuse la reine, et je m'étonne encore,
Quand nous le savons tous, qu'un chevalier l'ignore.

EYMERI.

Se peut-il!

LE SECOND VILLAGEOIS.

Oui, le prince est mort par le poison;
Et j'en atteste ici saint Denis, mon patron!

LE PREMIER VILLAGEOIS.

La reine est prisonnière; elle attend qu'on la juge.

EYMERI.

Mes armes! mon coursier!... Il lui reste un refuge!
Mes amis, gardez-vous d'un soupçon criminel :
Je jure devant vous et devant l'Éternel
De venger l'innocence et de rompre sa chaîne!
Parfois l'erreur s'attache à la justice humaine;
La justice de Dieu va marcher sur mes pas :
Pleurez sur votre reine, et ne l'accusez pas.

A ces mots, Eymeri, que la fureur agite,
S'éloigne à pas pressés de la foule interdite;
On regarde, on se tait. Ses éperons d'acier
S'enfoncent à la fois aux flancs de son coursier,
Et, prompt comme l'éclair que va suivre la foudre,
Il court forcer la haine au supplice d'absoudre.



La nuit avait chassé les derniers feux du jour;
Le silence régnait en ce royal séjour,
Ouvert naguère encore au tumulte des fêtes.
Dans un ciel nébuleux et chargé de tempêtes,
Nul astre ne dardait ses rayons, et des vents
Le courroux frémissait sur les vitraux mouvants.
Seul, pensif, et veillant dans cette nuit obscure,
Un homme souriait au deuil de la nature :
C'était Luxeuil! Son front reposait sur sa main;
Des sinistres pensers qui roulaient dans son sein,
Le choc des éléments, les fureurs de l'orage,
En ce moment d'horreur semblaient offrir l'image.
On entre : un chevalier pâle, les yeux hagards,
S'approche.

LUXEUIL.

Est-ce mon fils qui s'offre à mes regards?
Dans quel désordre, ô ciel!

EYMERI.

Pardonnez-moi, mon père!

LUXEUIL.

L'instant qui nous rassemble est un instant prospère;
Mais au sein de la cour qui ramène tes pas?
A cette heure, en ce lieu, je ne t'attendais pas.

EYMERI.

Vous le savez, fuyant le ciel de ma patrie,
J'allais porter ma lance aux champs de la Syrie,
Et, suivant au combat les chevaliers chrétiens,
A leurs nobles efforts j'allais unir les miens :
Vain projet! Sur nos bords un bruit fatal m'enchaîne:
Du malheureux Louis j'apprends la mort soudaine;
On disait son trépas sans parler d'un forfait!
A ce récit affreux tout change : c'en est fait,
Je veux, me dérobant à l'ordre qui m'exile,
Et visitant Louis dans son dernier asile,
Verser sur son tombeau les pleurs de l'amitié.

LUXEUIL.

Sa voix t'avait banni.

EYMERI.

Je l'avais oublié!

LUXEUIL.

Je m'en suis souvenu!

EYMERI.

Sur les bords de la Seine
Je marchais, n'appelant, ne voyant que Vincenne;
Jugez de ma fureur, jugez de mon effroi,
Quand j'entends accuser l'épouse de mon roi!
Oui, mon père! partout l'impure calomnie
Poursuit son nom sacré d'une insulte impunie;
On parle de complots, de bûcher, de poison;
On dit qu'en son palais, devenu sa prison,
Outragée, elle n'a d'autre appui que ses larmes!
Où sont nos chevaliers? que font-ils de leurs armes?
Les pleurs de l'innocence et la voix du malheur
Dans la lice sanglante appellent leur valeur!
Une reine gémit, et vous fermez l'oreille!
De ses fers douloureux que le bruit vous réveille,
Français!... Mais qu'ai-je dit? Si la main des Barons
Naguère m'attacha les nobles éperons;
S'ils ont armé mon bras du glaive et de la lance,
A quels lauriers plus beaux prétendrait ma vaillance?
Un vengeur a paru, Reine, rassure-toi!
Ton lâche accusateur pâlira devant moi;
Oui, j'oppose mon glaive aux forfaits qu'il espère,
Oui, je le combattrai!

LUXEUIL.

Combattras-tu ton père?

EYMERI.

Comment?

LUXEUIL.

Naguère admis au rang des chevaliers
Que ta jeune valeur cherche d'autres lauriers.

EYMERI.

Puis-je le croire, ô ciel! Vous! accuser la reine!

LUXEUIL.

Les lois vont la juger, et sa mort est prochaine.

EYMERI.

Qu'entends-je? Quel langage! Et quel horrible espoir!

LUXEUIL.

Je vais sur son tombeau ressaisir mon pouvoir.

EYMERI.

Mais vous qui l'accusez, croyez-vous à son crime?

LUXEUIL.

J'ai vu mourir le prince!

EYMERI.

Est-il mort sa victime?

LUXEUIL.

Mon fils!...

EYMERI.

Ah! pardonnez! Mais ce double trépas...

LUXEUIL.

Me sauve, et t'a vengé!... Ne t'en afflige pas!

EYMERI.

Quel discours! quels regards!... Un jour affreux m'éclaire!

LUXEUIL.

Mon fils se montrera fidèle à ma colère.

EYMERI.

Qu'avez-vous fait?... Je sens s'égarer ma raison:
Malheureux! savez-vous quel horrible soupçon
Malgré moi, tout à coup, a passé dans mon âme?...
Grand Dieu! Se pourrait-il?.. Un enfant! Une femme!..
Qu'ai-je dit? Non, jamais!... Et vous, mon père, et vous,
Prenez pitié d'un fils qui tombe à vos genoux;
Vous n'êtes point coupable, il le croit, il l'espère,
Sauvez-le du malheur de soupçonner son père.

LUXEUIL.

Insensé, laisse-moi!

EYMERI.

Restez!

LUXEUIL.

Cris superflus!
Adieu!

EYMERI.

Vous le voulez? Je n'interroge plus;
Je ne percerai point ce funeste mystère,
J'abjure mes soupçons, et je saurai me taire,
Oui!... Mais écoutez-moi, nous sommes sans témoins,
Justifiez la reine, il le faut! Que du moins
L'innocence par vous à l'échafaud ravie...

LUXEUIL.

Son orgueilleux pouvoir a condamné sa vie.

EYMERI.

Et je le souffrirais! L'avez-vous pu penser?

LUXEUIL.

Sa mort est nécessaire.

EYMERI.

Il y faut renoncer!

LUXEUIL.

Imprudent!

EYMERI.

C'est moi, moi qui prendrai sa défense!

LUXEUIL.

Ton audace m'irrite; et ton aspect m'offense;
Va-t-en!

EYMERI.

Je préviendrai vos projets inhumains;
Je ne vous quitte plus! Oui, mon père, vos mains
Sous ses pas vainement creusèrent un abîme...

LUXEUIL.

Que veux-tu, malheureux?

EYMERI.

Vous épargner un crime!

LUXEUIL.

Ah! j'ai trop écouté tes discours insultans;
Fuis!

EYMERI.

Vous la sauverez, mon père.

LUXEUIL.

Il n'est plus temps!

EYMERY.

Dieu, la vertu, l'honneur vous parlent par ma bouche,
Ne me repoussez pas; que ma douleur vous touche:
Voyez, voyez mes pleurs!.. Vous vous taisez?.. Eh bien!
Tout couvert de mon sang baignez-vous dans le sien!
Je suis son défenseur; frappez! Qui vous arrête?...
Entre elle et ses bourreaux j'irai placer ma tête;
Frappez! Je puis encor l'arracher au trépas.
Frappez, dis-je! ou je cours...

LUXEUIL.

Tu ne sortiras pas!



Il dit, la porte s'ouvre, et des gardes s'avancent;
A la voix de Luxeuil, vers son fils ils s'élancent;
Eymeri lutte en vain : dans un obscur réduit
Le jeune chevalier en silence est conduit,
Et, d'un noble transport maudissant l'impuissance,
Captif, il va pleurer son nom et sa naissance.

CHANT CINQUIÈME.

L'éclair ne brille plus dans les cieux embrasés,
La foudre enfin se tait, et des vents apaisés
Qui tourmentent encor le feuillage du chêne,
La fureur vient mourir dans la forêt prochaine :
Cherchant de ses jardins l'abri mystérieux,
Durant la nuit Philippe erre seul en ces lieux
Où, près de cette reine et si jeune et si belle,
Loin du faste importun qu'il fuyait avec elle,
Aux pénibles travaux, à la pompe des cours
Naguère il dérobait quelques-uns de ses jours;
Il la trouve partout! Sous leur épais feuillage
Les arbres, les bosquets ont gardé son image;
Il a cru respirer, dans un air embaumé,
De son haleine encor le souffle parfumé,
Et l'écho des jardins à son âme attendrie
Semble apporter les sons de cette voix chérie!
Malheureux! Et peut-être à la main des bourreaux...
Mais que fait-il?... Ses yeux, à travers des vitraux,
D'une lampe qui veille ont aperçu la flamme :
Il s'avance, il croit voir... C'est l'ombre d'une femme!
Elle passe, revient, et son regard la suit.
C'est elle!... Elle est captive et le sommeil la fuit!
Il veut la voir! L'amour dans son âme l'emporte;
Il part... Vœux superflus! Debout devant la porte
Le spectre de son fils, une coupe à la main,
De ce fatal séjour lui ferme le chemin!
Osera-t-il braver cette chère victime?
Son faible cœur encor cherche à douter du crime;
Mais, hélas! le peut-il? Rassemblés à sa voix
Les juges vont bientôt interroger les lois;
Il voudrait vainement écouter l'indulgence :
Tout un peuple irrité lui demande vengeance;
Les discours de Luxeuil, ses soins insidieux
Des preuves du forfait ont fatigué ses yeux;
On la dit criminelle, il frémit... mais il l'aime;
De cruauté parfois il s'accuse lui-même.
Faut-il que, s'imposant le plus affreux devoir,
Son amour se condamne à ne la plus revoir?
Non, non! De ses transports Philippe n'est plus maître;
On soupçonne Marie?... On s'est trompé peut-être!
Qu'il soit seul avec elle, et son regard perçant
Lira la vérité sur son front pâlissant;
Il le croit, et son cœur, que le chagrin dévore,
A besoin d'espérer et de douter encore.
Ainsi de son vaisseau, que la foudre a frappé,
Quand le nocher tremblant, au trépas échappé,
S'élance dans les flots et lutte sur l'abîme
Qui semble en mugissant réclamer sa victime,
Si son œil voit au loin flotter un mât brisé,
Ranimant tout à coup son courage épuisé,
Il dispute sa vie à l'horrible tourmente,
Sa défaillante main bat la vague écumante,
Et ses doigts convulsifs, par un dernier effort,
S'attachent au débris qui retarde sa mort.
Tel Philippe, accablé du poids de sa souffrance,
Au milieu des douleurs s'attache à l'espérance.

C'en est fait : trop longtemps ils furent séparés!
Déjà ses pas furtifs ont franchi les degrés;
Il approche, il s'arrête, et d'une voix plaintive
Les sons viennent frapper son oreille attentive.
Par l'amour entraîné, de crainte palpitant,
Il écoute... Grand Dieu! c'est son nom qu'il entend!
Il cède enfin, il entre .. Aux pleurs abandonnée,
Seule, devant la croix Marie est prosternée;
Elle le voit, chancelle, et, cherchant un appui,
Vient tomber dans ses bras en s'écriant : c'est lui!

PHILIPPE.

Oui, c'est moi, qui fuyant une loi trop cruelle,
Séparé d'une épouse et plus malheureux qu'elle,
De cris accusateurs, de chagrins obsédé,
Ai voulu te revoir !

MARIE.

Vous avez bien tardé !

PHILIPPE.

Comment d'un peuple entier braver la voix sévère ?
Je suis époux encor... mais hélas ! j'étais père !
Puis-je étouffer les cris, puis-je affronter les lois
De cette opinion qui règne sur les rois ?
Des Français consternés la fureur unanime
Au tribunal des grands a dénoncé ton crime ;
Tout ici le proclame et sert à le prouver ;
Eh bien ! je donnerais mes jours pour te sauver !
Je devrais te haïr !... Dans mon âme incertaine,
Marie, auprès de toi je cherche en vain la haine ;
Mon cœur de tes attraits, de tes vertus charmé,
A te croire innocente est trop accoutumé,
Et si c'est une erreur qu'il faut que je déplore,
Je ne puis consentir à l'abjurer encore !
Je me jette à tes pieds ! Parle, ouvre-moi ton cœur !
Contre toi de nos lois va s'armer la rigueur ;
En butte à leur courroux, de soupçons poursuivie,
A tes accusateurs qu'opposes-tu ?

MARIE.

Ma vie !
Oui, c'est elle, ô mon roi ! que j'invoque aujourd'hui,
Et contre l'échafaud c'est mon plus sûr appui :
Faut-il que devant vous j'en retrace l'histoire ?
Épouse, ce beau nom fut ma joie et ma gloire !
Reine, de ce pouvoir, qui s'offrait à mes vœux,
Je n'ai pris que le droit de faire des heureux ;
Mère, au front de mon fils, que réclame la France,
De mon bonheur futur je lisais l'espérance,
Je l'élevais pour vous, et de tous mes discours
Son père et son pays embellissaient le cours ;
A les chérir tous deux je formais son enfance !...
Sire, telle est ma vie !... Et voilà ma défense !

PHILIPPE.

Hélas ! Si ton époux devait seul te juger...
Mais j'ai mon peuple ensemble et mon fils à venger ;
De leur voix dans mon cœur j'entends l'affreux murmure
Me crier : ton amour outrage la nature !
Que répondre, Marie ? et toi, que diras-tu ?...
L'ambition peut-être égara ta vertu ;
La haine de mon fils dut appeler la tienne :
J'implore ton aveu ! Que ma douleur l'obtienne !
N'attends pas qu'aujourd'hui le tribunal des pairs
Te déclare coupable aux yeux de l'univers :
Que servirait l'éclat de tes vertus passées ?
Les preuves du forfait, sur ton front amassées,
De leur poids flétrissant te viendront accabler ;
Je les connais, Marie ! Elles me font trembler !
Oh ! parle, à mon amour un remords peut suffire :
Tu ne me réponds pas ?

MARIE.

Je n'ai plus rien à dire !
Je l'avoûrai, Philippe, au fond de ma prison,
Succombant sous le poids d'un horrible soupçon,
Sans appui, sans repos, de mes larmes baignée,
Mon âme à son destin quelquefois résignée,
A l'erreur de ce peuple, à son lâche courroux,
Opposait en secret le cœur de mon époux :
Je me disais souvent : la trompeuse apparence,
Le trépas de son fils, les fureurs de la France
Lui peuvent ordonner de me livrer aux lois ;
Mais il est des témoins dont il entend la voix,
Des témoins qui sur lui ne sont pas sans puissance :
Mon amour, son bonheur, et vingt ans d'innocence !
Tel était mon espoir !... Le rêve est dissipé !
Ainsi qu'un peuple ingrat quand Philippe est trompé,
Je ne lui dirai point qu'une haine jalouse
De complots odieux assiégeant son épouse,
De me perdre à jamais a pu nourrir l'espoir ;
Que sur le cœur du roi mon innocent pouvoir
Au sein de cette cour put irriter l'envie :
Non, Sire ! Devant vous, qui connaissez ma vie,
J'avais cru jusqu'alors ne pas avoir besoin
D'un autre défenseur et d'un autre témoin !
Mais près d'un tribunal il faudra me défendre ?
Eh bien ! j'y paraîtrai ! Mes juges vont m'entendre !
Le Très-Haut me prêtant son immortel secours,
D'une force invincible armera mes discours ;
Ma voix retentira dans la France abusée ;
Que dis-je ? En ce moment peut-être l'accusée,
D'un masque révéré dépouillant l'imposteur,
Fera sous ses regards pâlir l'accusateur !

PHILIPPE.

Qu'entends-je ? Quoi ! Marie, une haine cachée,
A tes jours vertueux en silence attachée,
Sur le bord d'un abîme aurait conduit tes pas ?
Malheureuse ! Et pourquoi ne l'accusais-tu pas ?
Quand la Justice dort, souvent un mot l'éveille.

MARIE.

A mes cris douloureux a-t-on prêté l'oreille ?
Votre peuple, oubliant ma vie et mes bienfaits,

N'a-t-il pas cru d'abord au plus noir des forfaits?
Et, tout à vos soupçons, n'avez-vous pas vous-même
Invoqué de vos pairs la justice suprême?
J'en conviens, quand mes yeux se sont tournés vers vous,
J'ai pensé qu'écoutant des sentiments plus doux,
Votre cœur détrompé m'offrirait un refuge;
J'attendais un époux!... Je n'ai trouvé qu'un juge!
Allez donc sur mon sort faire parler la loi,
Sire, et puissiez-vous être aussi calme que moi!

PHILIPPE.

Oui, tout au tribunal me prescrit de me rendre;
Oui, j'y serai, Marie! et c'est pour te défendre!.....
Qu'ai-je dit? malheureux! Je passe tour à tour
De l'espoir aux soupçons, de la haine à l'amour;
Je crains la vérité, je la fuis et l'implore;
Je te cherche, et ce cœur, où tu règnes encore,
De sentiments divers sans cesse combattu,
Ne peut, en te voyant, croire qu'à la vertu!
Rassure-toi!... Grand Dieu! qu'ai-je entendu! Je tremble!
Autour de ce palais le peuple se rassemble,
Et, poussant jusqu'au ciel des cris audacieux,
D'un geste menaçant il indique ces lieux;
Écoutons!



Il disait: la foule réunie,
Organe de la haine et de la calomnie,
De moments en moments grossit sous les remparts;
De sinistres rumeurs courent de toutes parts,
Tous les cœurs, tous les vœux semblent d'intelligence;
On n'entend que ces mots: Elle mourra! Vengeance!
Philippe, à cet aspect, tremblant, glacé d'horreur,
Veut disputer Marie à leur lâche fureur;
Il s'élance... Soudain à ses yeux s'est montrée
Cette femme, au Sina par Dieu même inspirée.
Elle entre, le regarde, et, s'adressant à lui:

L'INSPIRÉE.

Sire, de la justice enfin le jour a lui:
L'auguste tribunal s'assemble et vous appelle;
Marie attend son sort, Dieu m'envoie auprès d'elle!
Peut-être voici l'heure où ses maux vont finir:
Ce Dieu, qui m'a souvent dévoilé l'avenir,
La contemple, et, touché d'une longue souffrance,
Au pied de son autel m'a parlé d'espérance;
Mes prières, mes pleurs le vont interroger;
Il peut la secourir... Vous, allez la juger!
Abandonnez votre âme à la bonté céleste,
Faites votre devoir, Dieu se charge du reste!

MARIE.

Lui qui sonde les cœurs, il a lu dans le mien;
Il est mon seul espoir.

L'INSPIRÉE.

Il sera ton soutien!

PHILIPPE.

O vous! témoin fatal des tourments que j'éprouve,
Vous, qu'en tous mes malheurs sans cesse je retrouve,
Si ces lois, que mon bras ne saurait enchaîner,
Égaraient leur vengeance et l'allaient condamner?
Priez! Que Dieu la sauve et qu'il la justifie!
A votre appui sacré mon amour la confie!
Et toi, dont le regard, de mes soupçons vainqueur,
M'a rendu ma faiblesse et vient changer mon cœur,
Le ciel peut-être encor nous garde un sort prospère;
Pardonne, chere épouse, à la douleur d'un père;
Il dut venger son fils, il dut armer la loi;
Mais sous l'arrêt sanglant il mourrait avant toi!



Le roi s'est éloigné: seule auprès de Marie,
La sainte femme alors la console attendrie,
Et de ses soins pieux entoure sa douleur.

L'INSPIRÉE.

Le Très-Haut, dont la voix m'annonçant ton malheur,
M'ordonna de quitter l'asile solitaire
Où je cachais mes jours oubliés de la terre,
Dans mon cœur incertain ne daigne pas encor
De sa flamme céleste épancher le trésor;
Mais il m'éclairera! Son bras vengeur se lève!
Reine, rassure-toi! ton épreuve s'achève!

MARIE.

Il peut seul ranimer mon courage abattu:
Forte de ses bontés plus que de ma vertu,
De l'espérance encor j'embrasse la chimère.
Reine, je puis braver la mort!... Mais je suis mère!
Je ne dois plus au ciel demander le bonheur;
Que pour mon fils du moins il me rende l'honneur;
Ou, s'il faut succomber, puisse une voix amie
De ma mémoire un jour écarter l'infamie;
Que cet espoir me reste! Et que mon fils n'ait pas
A rougir de mon nom en pleurant mon trépas!

L'INSPIRÉE.

Non, tu ne mourras point! La haine en vain t'opprime:
J'irai fouiller les cœurs, j'y surprendrai le crime:

Mes accents inspirés trahiront son effroi...
Courbe ton chaste front, Reine, et prie avec moi!



Du fatal jugement l'heure est enfin venue;
Près des murs du château la foule s'est accrue :
Villageois, citadins, femmes, enfants, vieillards,
A travers les vitraux plongent de longs regards;
Tous voudraient voir passer la reine infortunée
Dans le fond de leurs cœurs d'avance condamnée;
Ils appellent déjà le jour de son trépas;
Et ce peuple, naguère accourant sur ses pas,
Pour recevoir ses dons, pour admirer ses charmes,
Avec la même ardeur vient épier ses larmes.
On voyait s'agiter, courir au milieu d'eux,
Des hommes au teint pâle, au visage hideux,
Qui, de la populace achetant l'insolence,
D'un protecteur caché trahissaient l'opulence :
Dans les cours du château les uns se sont glissés,
Aux colonnes ceux-ci s'attachent enlacés;
Loin des tréteaux rompus qui sous leur poids s'écroulent,
Avec des cris affreux d'autres tombent et roulent;
Sur leurs corps gémissants on monte, et de la voir
On perd, on ressaisit, on s'arrache l'espoir;
Enfin, heurtés, meurtris, et maudissant l'obstacle,
Tous cherchent le malheur!.. C'est encore un spectacle!

Les grands sont assemblés : l'auguste tribunal
En silence rangé n'attend plus qu'un signal.
Dans la salle où des pairs la puissance réside,
Aux jugements humains le Rédempteur préside :
En un pieux ivoire il semble respirer,
Plaindre le criminel, lui dire d'espérer;
Et l'homme, qu'aux bourreaux la justice abandonne,
Par l'homme condamné, voit le Dieu qui pardonne.

Quelle pompe déroule aux regards éblouis
Ce Conseil souverain qui doit venger Louis!
Là je vois resplendir la couronne ducale,
La toque du baron, la mitre épiscopale,
Les rayons du saphir courant sur les colliers,
Les nobles écussons appendus aux piliers,
L'hermine des manteaux, la robe d'hyacinthe,
Et l'armure guerrière auprès de la croix sainte.

Non loin des douze pairs siége le fier Luxeuil;
Son espoir régicide enfle encor son orgueil :
Il couvre, en souriant, des regards de la haine,
La coupe et le poison qui, trouvés chez la reine,
Et, naguère, aux barons présentés par ses soins,
D'un crime imaginaire infidèles témoins,
Viennent, par leur aspect de ses fureurs complice,
Du tribunal vengeur égarer la justice.

Philippe à tous les yeux dérobé, mais présent,
Contemple avec effroi ce spectacle imposant;
Un voile protecteur a caché sa souffrance;
Il est époux, hélas!... Non, il est roi de France :
Il est père, et son fils expira dans ses bras!

Enfin, comtes, guerriers, évêques, magistrats,
Tous des lois de l'état nobles dépositaires,
Du signe de la foi marquent leurs fronts austères :
On se lève : Beaumont, haut et puissant seigneur,
Qui de les présider a mérité l'honneur,
Fait un geste; bientôt Marie est appelée :
Elle entre, ses regards parcourent l'assemblée,
Puis tout à coup, brillants d'une sainte ferveur,
Retrouvent l'espérance auprès du Dieu Sauveur.

Marie a dépouillé la royale parure,
Les rubis n'ornent plus sa blonde chevelure;
Autour de son front chaste et pur comme un beau lis,
Un long voile de lin a déroulé ses plis;
Plus de riche collier, de manteau magnifique!
Jusqu'à ses pieds descend une blanche tunique;
Des joyaux, que naguère elle étalait encor,
Elle n'a conservé que le simple anneau d'or,
D'alliance et d'amour image symbolique,
Et d'un bonheur passé précieuse relique.

Offrant un doux soutien à son adversité,
La sainte l'accompagne et marche à son côté,
Et semble, du Très-Haut imposant mandataire,
Joindre un juge céleste aux juges de la terre.

Vers l'accusée alors Beaumont tourne les yeux.

BEAUMONT.

Vous qu'un soupçon terrible amène dans ces lieux,
Répondez! Votre nom?

MARIE.

Je me nomme Marie.

BEAUMONT.

Votre âge?

MARIE.

J'ai vingt ans.

BEAUMONT.

Quelle est votre patrie ?

MARIE.

Le Brabant !

BEAUMONT.

Vous savez quel trépas odieux
Vous accuse ?

MARIE.

On m'a lu l'écrit injurieux
Qui, d'un meurtre exécrable accueillant la chimère,
Peint Louis immolé par sa seconde mère.

BEAUMONT.

S'il est vrai que l'erreur ait dicté le soupçon
Qui vous livre à nos lois et souille votre nom,
La justice des pairs sera votre défense :
Mais, vous remémorant les jours de votre enfance,
Que la vérité seule inspire vos discours,
Et de vos premiers ans retracez-nous le cours ;
Dieu vous voit !

MARIE.

L'innocent a-t-il d'autres refuges ?

BEAUMONT.

Dieu vous entend, Marie !

MARIE.

Il jugera mes juges !

BEAUMONT.

Parlez.

MARIE.

Au beau pays, où j'ai reçu le jour,
Un frère m'entourait de son pieux amour ;
Il était tout pour moi !... Dans les murs de Maline,
Près de lui s'écoula mon enfance orpheline :
Je ne demandais point un sort plus glorieux !
Tout à coup des Français le roi victorieux,
Des combats allumés sur nos tristes rivages
Souhaita que l'hymen arrêtât les ravages ;
Mon frère confia ma jeunesse à sa foi,
Et la paix sur vos bords descendit avec moi !
J'arrivai dans Vincenne heureuse, mais craintive.
Et bientôt je chéris ma patrie adoptive.
J'ai, sur ce trône auguste où Dieu m'a fait asseoir,
Sollicité l'amour et non pas le pouvoir ;
J'ai cru me dérober aux fureurs de l'envie,
J'ai fait un peu de bien... Voilà toute ma vie !

BEAUMONT.

On prétend que jadis vos regards indiscrets
D'un art maudit du ciel ont sondé les secrets ;
On dit que la magie et d'affreux sortiléges
Ont assuré longtemps vos succès sacriléges :
Comment, dès votre enfance, au luth des troubadours
Auriez-vous pu prêter vos étranges secours ?
Quel Dieu vous inspirait quand de vos longues veilles
Les docteurs confondus admiraient les merveilles ?
Répondez.

MARIE.

Que me font les discours des méchants ?
Lorsque du ménestrel j'ai protégé les chants,
Je voulais de Philippe illustrer la mémoire,
Le parer d'un grand nom et d'une double gloire,
Et, quand on applaudit à ses exploits guerriers,
Aux lauriers des combats mêler d'autres lauriers :
Mes bienfaits du poëte enflammaient l'énergie ;
J'honorais ses travaux... C'est ma seule magie.

BEAUMONT.

Louis, que sa naissance appelait à régner,
Souvent à votre aspect a paru s'indigner :
Nous avons tous connu votre haine et la sienne.

MARIE.

La haine n'entre point dans une âme chrétienne :
Louis me repoussa, longtemps il fut trompé ;
Je le croyais vaincu quand la mort l'a frappé.

BEAUMONT.

Vous deviez pour un fils convoiter la couronne,
Et la mort de Louis le conduisait au trône.

MARIE.

Par un assassinat lui prouver mon amour !...
C'était perdre le sien !

BEAUMONT.

Mais qui, dans cette cour,
Du prince infortuné put menacer la vie,
Ou même souhaiter qu'elle lui fût ravie ?

MARIE.

Je l'ignore.

BEAUMONT.

Chez vous le poison fut trouvé ;
Cet arbre dangereux, par vos mains cultivé,
A versé son venin dans la coupe perfide
Que le prince reçut au banquet régicide.

MARIE.

Du malheureux Louis j'ai déploré le sort ;
Un mystère d'horreur environne sa mort,
Je le sais, et Dieu seul, touché de ma prière,
Peut sur ce crime affreux répandre la lumière !
Mais, avant d'invoquer les rigueurs de la loi,
Vous n'avez pas songé qu'il est auprès du roi

Des hommes que peut-être irritait ma puissance,
Et que souvent la haine égorgea l'innocence?
La coupe et le poison me viennent dénoncer?
Eh bien! dans mon palais n'a-t-on pu les placer?
N'a-t-on pu, m'entraînant sur le bord d'un abîme,
Dans un piége exécrable enlacer la victime?
Et, pour mieux m'arracher le cœur de mon époux.....

LUXEUIL.

Qui d'un pareil forfait est soupçonné?

MARIE.

C'est vous!

LUXEUIL.

Moi! qui de mes respects environnant ma reine.....

MARIE.

Vos perfides respects cachaient mal votre haine;
Et mon accusateur peut-être dans ce jour
Au rang de l'accusé va descendre à son tour.



L'assemblée, à ces mots, s'étonne, et semble attendre;
On observe Marie, on s'apprête à l'entendre;
Luxeuil cache avec art ses sentiments secrets,
Rien ne vient altérer le calme de ses traits,
Et, prévoyant d'avance une victoire aisée,
D'un regard dédaigneux il poursuit l'accusée.

Dans le château soudain s'élève un bruit confus;
Des gardes, qu'il repousse, affrontant les refus,
Un jeune homme en désordre accourt, se précipite;
De son audace en vain le tribunal s'irrite:
Il est entré; Luxeuil regarde, pousse un cri,
Et son œil effrayé reconnaît Eymeri.
Il a de ses geôliers séduit la vigilance;
Vers les pairs interdits le chevalier s'élance.

EYMERI.

Vous, que l'erreur assemble en ce lieu solennel,
Suspendez à ma voix un débat criminel!
Sous le poids des soupçons la vertu gémissante
Succombait! Tremblez tous! La reine est innocente!

MARIE.

Qu'ai-je entendu?

LUXEUIL.

Mon fils!

BEAUMONT.

Qu'il parle sans effroi!

EYMERI.

Je connais le coupable!

LUXEUIL.

O ciel!

BEAUMONT.

Quel est-il

EYMERI.

Moi!

BEAUMONT.

Vous!

EYMERI.

Louis m'exila du beau pays de France,
Et mon cœur ulcéré s'ouvrit à la vengeance!

BEAUMONT.

Mais quand il expira vous aviez fui ces lieux.

EYMERI.

Non! Près de lui caché je trompais tous les yeux;
Il mourut, je partis!... Le remords me ramène!
Tout un peuple égaré dut accuser la reine.
Complice de l'erreur, mon père sur son front
D'un soupçon, qu'il abjure, a fait peser l'affront;
Vous lisez dans ses traits la douleur qui l'accable,
Reine, pardonnez-lui!... Vous, frappez le coupable!



Il dit; et l'œil baissé, le visage serein,
Marche au-devant des fers qui vont charger sa main.
On console Marie, on l'entoure, on l'honore;
Loin du voile discret, qui le couvrait encore,
Elle a vu dans ses bras s'élancer son époux;
Les juges détrompés tombent à ses genoux;
Cependant elle pleure, et sa reconnaissance
Cherche le malheureux qui lui rend l'innocence.

A ses chagrins rongeurs Luxeuil abandonné,
Immobile et muet penche un front consterné;
Il maudit les complots que sa douleur expie.
Mais l'Inspirée est là, dont l'œil ardent l'épie;
Il s'arrache, tremblant, au feu de son regard.
La sainte le surveille en priant à l'écart;
Son cœur bat et frémit, son visage s'enflamme;
Sur ses traits a passé le trouble de son âme,
Et, sortie à pas lents de cet auguste lieu,
On l'entend s'écrier: « Inspire-moi, grand Dieu! »

CHANT SIXIÈME.

Bientôt le chant du coq va réveiller l'aurore,
Le lourd marteau trois fois sur le timbre sonore
Est tombé : de la nuit les astres gracieux,
En lumineux saphirs, tremblant au front des cieux,
Du donjon de Vincenne éclairent les tourelles ;
Dans le château royal tout dort : deux sentinelles
Se promènent, les yeux attachés sur le seuil,
Et gardent la prison, où le fils de Luxeuil,
Fier d'un beau dévoûment, semble bénir sa chaîne.
Les soldats, en secret, plaignent sa mort prochaine ;
De leurs pas mesurés le monotone bruit
Résonne, et trouble seul le calme de la nuit :
Las enfin de veiller, de marcher en silence,
Ils s'arrêtent tous deux appuyés sur leur lance.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Compagnon, l'heure avance, et le jour n'est pas loin ;
Bientôt nous quitterons ce lieu.

DEUXIÈME SENTINELLE.

J'en ai besoin !
Le vent du nord me glace, et ma main s'est raidie.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Le vin réchauffera ta valeur engourdie.
Mais parle, que dis-tu du grand événement ?
Souvent, pour tout changer, il ne faut qu'un moment.

DEUXIÈME SENTINELLE.

On outrageait la reine, elle était innocente.

PREMIÈRE SENTINELLE.

La voilà maintenant glorieuse et puissante ;
Tous ceux qui l'accusaient tremblent.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Par saint Denis !
Je gage que dans peu tu les verras punis.

PREMIÈRE SENTINELLE.

C'est juste ! moi, jamais je n'ai parlé contre elle.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Ni moi, certes ! La reine est si douce et si belle
Que je n'aurais osé soupçonner sa vertu.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Pour défendre ses jours, moi, j'aurais combattu !

DEUXIÈME SENTINELLE.

C'est le jeune Eymeri qui fit périr le prince !

PREMIÈRE SENTINELLE.

Il courut se cacher au fond d'une province ;
Mais lui-même aux barons s'est venu dénoncer.

DEUXIÈME SENTINELLE.

C'était l'empoisonneur ! qui l'aurait pu penser !

PREMIÈRE SENTINELLE.

On instruit son procès, et sa perte est certaine.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Son père est bien à plaindre.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Il déteste la reine.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Restera-t-il ministre ?

PREMIÈRE SENTINELLE.

Oh ! non pas.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Sur ma foi,
Il mérite sa chute ; et, si j'étais le roi,
En punissant le fils je bannirais le père ;
Je te le dis tout bas.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Il le fera, j'espère.

DEUXIÈME SENTINELLE.

On le disait méchant.

PREMIÈRE SENTINELLE.

Il était dur et fier.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Il doubla les impôts.

PREMIÈRE SENTINELLE.

C'est un baron d'hier !

DEUXIÈME SENTINELLE.

Je le vois rarement ; son seul regard m'effraie.

PREMIÈRE SENTINELLE.

C'est lui qui des archers avait réduit la paie.

DEUXIÈME SENTINELLE.

Le roi doit le chasser.



D'une aile du château
Un homme, sort caché sous un vaste manteau;
D'un chaperon d'azur les plis couvrent sa tête;
Vers le fatal donjon il s'avance : on l'arrête;
Des soldats sur son sein les glaives sont dressés :
—Qui va là ?—Saint-Denis et Vincennes.—Passez.



Au fond de sa prison, étendu sur la pierre
Où la lampe d'airain projetait sa lumière,
Eymeri sommeillait : un songe bienfaiteur,
Du malheur sans espoir dernier consolateur,
Dans un trépas honteux lui présentait la gloire;
La reine, qu'il sauva, conservant sa mémoire,
Aux cris accusateurs ne mêlait pas sa voix;
Elle seule, à son nom, soupirait quelquefois,
Et d'un doux souvenir honorant la victime,
Le plaignait en silence et doutait de son crime.
Elle devait des pleurs à qui fut son appui!...
Il s'éveille : et son père est debout devant lui.

EYMERI.

Que vois-je ?

LUXEUIL.

Malheureux! lève-toi, le temps presse!
On te juge, et des lois la hache vengeresse
S'agite sur ton front.

EYMERI.

Je l'attends sans effroi!

LUXEUIL.

Veux-tu donc que ton sang rejaillisse sur moi?
Dans quel abîme affreux ton délire m'entraîne!
Tu m'as perdu, mon fils!

EYMERI.

Non, j'ai sauvé la reine.

LUXEUIL.

Insensé! penses-tu que mes yeux paternels
Te verront, partageant le sort des criminels,
Sur ta tête innocente appeler le supplice?
De la mort de mon fils je serais le complice!
Et, quand je remplirais ton exécrable espoir;
Quand mon cœur, desséché par la soif du pouvoir,
Ferait taire à jamais le cri de la nature;
Quand rien ne trahirait ta fatale imposture;
Quel serait mon destin? Flétri par ton trépas,
La route des grandeurs est fermée à mes pas!
Faut-il traîner obscur ma déplorable vie?
Voir mes honneurs crouler, et triompher l'envie?
Non, j'accours te sauver, et je pars avec toi :
Des jours brillants encor se lèveront pour moi!
Leur éclat couvrira mon nom et ma famille :
Viens, tout est préparé : les champs de la Castille
Accueilleront bientôt nos destins fugitifs;
Viens, l'ombre de la nuit voile nos pas furtifs :
Suis-moi!

EYMERI.

Que dites vous? Quelle est votre espérance?
La Castille, mon père!... Elle combat la France!

LUXEUIL.

Écoute, et ne crains rien : ses secrets envoyés
Ont déjà de leur roi jeté l'or à mes pieds;
Des projets de Philippe heureux dépositaire,
Je puis au Castillan en livrer le mystère;
Courons vers les honneurs promis à mon espoir!
Comme moi de Marie abhorrant le pouvoir,
Sa sombre politique avait proscrit la reine,
Et ses complots discrets ont protégé ma haine;
Là, m'attend la fortune! Ici, tout est danger!
Pourquoi trembler encor quand je puis me venger?
Marchons, et, du passé bannissant la mémoire,
Aux drapeaux castillans attachons la victoire!

EYMERI.

Qu'ai-je entendu? Grand Dieu! quel horrible dessein!

LUXEUIL.

Viens, les écrits vengeurs reposent sur mon sein.

EYMERI.

Ah! périsse l'espoir de défendre ma vie!
Que mille fois plutôt elle me soit ravie!
Moi, trahir avec vous et la France et mon roi?
Le France a mon amour, et Philippe a ma foi!
Je garderai mes fers.

LUXEUIL.

Es-tu donc las de vivre?

EYMERI.

Eh bien! qu'en m'exauçant votre amour me délivre :
Abjurez devant moi vos coupables projets,

Je vous suis!... Exilés, mais fidèles sujets,
Nous irons, dans les lieux que la ferveur habite,
Sous l'obscur vêtement du pieux cénobite,
Prosterner à l'autel notre humble repentir;
Ou plutôt, implorant le trépas du martyr,
Courons, guerriers chrétiens, sous les murs de Solime,
Payer de notre sang le pardon d'un grand crime!

LUXEUIL.

Qu'exiges-tu de moi?

EYMERI.

J'embrasse vos genoux :
De l'abîme entr'ouvert, sauvez-moi, sauvez-vous!
Infortuné! votre âme, un instant criminelle,
Ne se ferma jamais à l'amour paternelle;
Votre fils, à vos pieds, vous demande un remord;
Mais un nouveau forfait est l'arrêt de sa mort.

LUXEUIL.

L'heure fuit, malheureux!

EYMERI.

Je suis prêt à vous suivre :
Mais c'est pour vous sauver que je consens à vivre;
Venez; Dieu qui vous voit et pourrait vous punir,
Au repentir encore a laissé l'avenir.



Ils sont sortis; déjà des sombres avenues
Luxeuil, muet, parcourt les ténèbres connues;
Le donjon est loin d'eux, et sous leurs pas légers,
L'écho distrait n'a point éveillé les dangers;
Tout repose, et la nuit, d'une ombre salutaire,
Couvre des fugitifs la marche solitaire.

De la couche royale exilé si longtemps,
Le bienfaisant sommeil, depuis quelques instants,
Épanchait ses pavots sur les yeux de Marie :
Tout à coup traversant l'immense galerie,
Une femme en délire et les cheveux épars,
Pousse des cris perçants et court vers les remparts :
On s'éveille à sa voix, on s'agite, on se lève :
Elle disait : « Soldats, saisissez votre glaive!
» Le coupable, à la mort un moment échappé,
» S'est enfui! Mais Dieu veille, et le crime est trompé!
» Je le poursuis; mes yeux, attachés sur sa trace,
» De ses complots futurs préviendront la menace!
» Volez! » On obéit, on l'écoute, et sa main
Aux soldats étonnés a montré le chemin.

Philippe est accouru, Marie est auprès d'elle.

L'INSPIRÉE.

Ma sainte mission devant vous se révèle!
Aux autels de ce Dieu, qui protége vos jours,
Des célestes clartés j'implorais le secours :
Il m'entend, il m'exauce, il me parle, et mon âme
Du souffle prophétique a respiré la flamme :
Sur les pas de Luxeuil, qui fuyait ces remparts,
J'ai vu son doigt vengeur appeler mes regards.
Adorez, adorez sa puissance éternelle
Qui rend à l'échafaud la tête criminelle!
Dieu ne me trompait point! Saisis, chargés de fers,
Déjà les fugitifs à vos yeux sont offerts;
Ils viennent : les voici!... Français, prêtez l'oreille!
Du Tout-Puissant enfin la justice s'éveille!

PHILIPPE.

Approchez, malheureux.

EYMERI.

Sire, un père tremblant
Voulait ravir son fils à l'échafaud sanglant;
Vous lui pardonnerez! Mon châtiment s'apprête;
Je suis las de le fuir, et j'apporte ma tête.

L'INSPIRÉE.

Le coupable aux bourreaux ne saurait échapper,
Oui!.. Mais ce n'est pas toi que leur main va frapper!

EYMERI.

Quand un forfait me livre au trépas que j'espère,
Qui peut m'y dérober?

L'INSPIRÉE.

Interroge ton père!

EYMERI.

O ciel!

PHILIPPE.

Qu'ai-je entendu?

LUXEUIL.

Ta fureur, en ce lieu,
Me vient-elle accuser?

L'INSPIRÉE.

Ce n'est pas moi, c'est Dieu!

LUXEUIL.

L'imposture...

L'INSPIRÉE.

Est-ce à toi de parler d'imposture?
Misérable! en ton cœur étouffe la nature!

Lègue à ton noble fils l'échafaud qui t'attend !
Sous la main des bourreaux va le voir palpitant,
L'oserais-tu ?

LUXEUIL.

Mon fils !...

L'INSPIRÉE.

Tu trembles ! Tu balances !

LUXEUIL.

Quand ta voix de mon fils retrace les souffrances.....

L'INSPIRÉE.

Non : l'amour paternel n'entre point dans ton cœur ;
Il ne le trouble pas, malheureux ! C'est la peur !
Dieu de tous tes complots m'a dévoilé la trame ;
A mes yeux inspirés il vient d'ouvrir ton âme !
Quelle main au cercueil plongea le fils du roi ?
Qui près de lui plaça l'empoisonneur ? C'est toi !
Qui, du vil Castillan effroyable complice,
Essaya de traîner l'innocence au supplice ?
Et d'une reine en pleurs calomniant l'effroi,
De piéges odieux l'enveloppa ? C'est toi !
Qui maintenant, armé des secrets de son maître,
Et prêt à mendier le salaire du traître,
Ami, sujet coupable, et ministre sans foi,
Courait vendre l'État ? Luxeuil, c'est encor toi !
Je vois tout ! Et mon cœur, qu'un divin souffle anime,
Respire auprès de toi l'air empesté du crime.

LUXEUIL.

Qui ? Moi !...

L'INSPIRÉE.

Démens le Dieu qui dicte mes accents,
Et grave ton forfait sur tes traits pâlissants !
Non, de ce Dieu sur toi la main s'est étendue ;
Tu cherches ton audace en ton âme éperdue ?
L'audace a désormais fait place à la terreur !
Attache à mes discours la démence et l'erreur ;
Parle de tes vertus, vante ton innocence !
Tu ne sais pas encor jusqu'où va ma puissance !
Celui de qui la voix m'a nommé l'assassin,
Me montre les écrits que recèle ton sein :
Soldats, qu'on le dépouille.

LUXEUIL.

Arrêtez !... Dieu t'inspire :
D'un ascendant vainqueur je reconnais l'empire !
Oui, le prince mourut empoisonné par moi ;
Oui, j'abhorrais Marie, et j'ai trahi mon roi ;
Ce funeste pouvoir, qu'exerçait une épouse,
Alarmait de mon rang l'autorité jalouse :
La Castille en secret avait proscrit ses jours ;
Ma haine à la Castille a vendu son secours :
Les voilà ces écrits garants de ma vengeance !
Mon crime dévoilé n'attend point d'indulgence ;
Mais n'exigez de moi ni crainte, ni remord !
Mes honneurs sont détruits !... Qu'on me mène à la mort !



Vainement d'Eymeri la douleur filiale
Appelle sur Luxeuil la clémence royale ;
Vainement de ses pleurs assiégeant son époux,
Marie a de Philippe embrassé les genoux ;
D'une reine et d'un fils inutile assistance !
Le tribunal des Pairs a dicté la sentence !
Le traître va périr !... Le jour funèbre a lui.
Ce peuple détrompé, qui tremblait devant lui,
Remplit déjà l'enceinte où l'échafaud se dresse ;
Sur les pas du coupable on accourt, on se presse :
La foule a devancé les rayons du soleil.
Par quel secret pouvoir, ce sinistre appareil,
Ces hideux instruments de l'humaine justice,
Traînent-ils les mortels vers le lieu d'un supplice ?
Il est au fond des cœurs je ne sais quel désir
De voir le malheureux que la mort va saisir,
D'épier sur son front sa dernière pensée ;
Et, près de l'échafaud, cette foule entassée
Qui peut-être le plaint, sans vouloir le sauver,
Fixe les yeux sur lui, comme pour observer
Dans ces traits convulsifs, où règne la souffrance,
Ce qui reste de l'homme à qui perd l'espérance.

Mais l'instant est venu : le condamné paraît ;
Il s'incline ; à genoux il entend son arrêt.
Le marteau retentit sur ses armes brisées,
Et, de la populace appelant les risées,
De ses titres d'un jour gage récent encor,
L'écusson étoilé, brillant d'azur et d'or,
Où l'aigle étend son vol, et que la croix divise,
Suspend au pilori l'orgueil de sa devise.

Le coupable se lève ; et du chanvre honteux
Il sent avec horreur se resserrer les nœuds ;
L'échafaud sous ses pieds fuit, le bourreau s'élance ;
Il pèse sur le corps qui dans l'air se balance,
Et l'infâme gibet, durant cinquante jours,
Va livrer un cadavre à la faim des vautours.

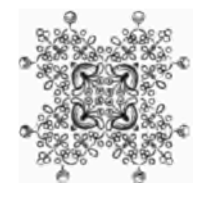


La sainte a regagné ce solitaire asile,
Ce clocher protecteur où sa ferveur l'exile,
Et, du monde à jamais oubliant les chemins,
Ne mêle plus sa vie aux intérêts humains.



Une année avait fui : mère, épouse adorée,
Reine, chère à son peuple, et des grands honorée,
Marie en souriant contemplait l'avenir,
Et déjà ses malheurs n'étaient qu'un souvenir.
Pourtant, loin de Vincenne entraînant sa pensée,
Parfois d'un chevalier l'image retracée,
Comme en un jour serein un nuage orageux,
Attristait son bonheur, interrompait ses jeux;
Dans ses yeux obscurcis on vit rouler des larmes.
L'infortuné peut-être avait jeté ses armes;
Peut-être, déplorant les crimes paternels,
De ses pleurs suppliants il baignait les autels,
Et, courbé sous la cendre, au fond d'un monastère,
Cachait d'un nom souillé l'opprobre héréditaire.

Mais, un jour, on conta que, vers Ptolémaïs,
Les chevaliers du Temple, entourés et trahis,
Aux pieds du musulman allaient tomber sans gloire;
Quand un jeune guerrier, sous une armure noire,
Aux soldats de la foi, qui mouraient en fuyant,
Est apparu ! Ses cris, son glaive foudroyant,
Des chrétiens au combat ramènent la vaillance,
Dans les rangs ennemis à leur tête il s'élance :
Il frappe; et, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Rencontre la victoire en appelant la mort.
Sous ses efforts vengeurs l'infidèle succombe,
Il fuit, la croix triomphe, et le chevalier tombe :
Percé d'un coup mortel il périt inconnu.
On ne sut de quels bords ce preux était venu;
Mais, quand il expira, sur sa lèvre flétrie,
On entendit errer le doux nom de Marie.



NOTE.

Je me proposais de donner aux lecteurs un précis historique de l'événement qui fait le sujet de ce poëme ; mais je crois leur être agréable en empruntant le récit qu'en a fait M. de Marchangy dans le septième volume de *la Gaule poétique* : ce récit est un résumé exact et brillant de tout ce qu'ont écrit, sur le procès de Marie de Brabant, Nangis, Félibien, Daniel, Mézeray, Velly, et plusieurs autres historiens.

« La France était en paix, même avec l'Angleterre ; Édouard, roi de cette île, était venu à Paris se reconnaître le vassal de Philippe. Au milieu de cette puissance, et dans le sein d'un noble repos, le fils de saint Louis, veuf depuis quelques années, contracta d'augustes nœuds. Marie, sœur du duc de Brabant, fut unie à Philippe dans le château de Vincennes.

» La France n'avait jamais vu déployer plus de magnificence que dans les huit jours de fêtes qui suivirent cette union, où la grâce, les vertus et la beauté s'unissaient aux grandeurs et à la majesté de l'héritier du trône de saint Louis. Tout concourut à la solennité ; l'église, enrichie et rendue plus imposante encore par les bienfaits et les institutions du feu roi, déploya, en cette occasion, les splendeurs du tabernacle et les ornements sacerdotaux : elle remplit le sanctuaire, où les époux recevaient l'anneau consacré, des pompes les plus attendrissantes et des vœux les plus ardents. La chevalerie, qui était alors dans son plus grand lustre, et dont la loyauté, la bravoure et la candeur, n'étaient point encore altérées par les vices qui la firent dégénérer plus tard, ouvrit des lices, des tournois, des pas d'armes, que chantèrent dans leurs vers et leurs allégories les trouvères et les troubadours, dont la réputation était à son degré le plus brillant. Enfin, le luxe, que toutes les croisades et les progrès du commerce d'outre-mer avaient introduit en France, les emprunts que la mode et le caprice firent aux cours des sultans, le goût des concerts et des illuminations que les Arabes d'Espagne avaient communiqué à nos provinces, l'usage des grands banquets, que les Français pratiquaient à l'imitation des Germains et des Gaulois, leurs ancêtres, tout, nous le répétons, se réunissait pour faire du mariage de Philippe avec la princesse de Brabant, une des merveilles historiques de ces siècles éloignés.

» Après tant de cérémonial et de représentations, après tant de fêtes et de jeux, Philippe, jouissant plus intimement de son bonheur, vécut dans une sorte de retraite avec son épouse, et sentait chaque jour s'accroître pour elle un vif et durable attachement. D'abord, charmé de sa douce figure, de ses regards angéliques et de sa taille élégante, il avait éprouvé une passion fortifiée de plus en plus par l'estime que lui inspiraient la sagesse et l'esprit de cette princesse accomplie. Il se plaisait à l'entretenir de ses projets, et trouvait toujours avec elle des avis et des lumières qui bientôt lui firent négliger de consulter ses ministres et ses conseillers.

» Parmi ces anciens dépositaires de la confiance royale, il en était un dont la faveur paraissait inouïe.

» Ce parvenu se nommait Pierre de la Brosse ; il avait été barbier de saint Louis, et, selon l'habitude de ces sortes de gens, il débitait, en rasant son maître, les nouvelles de la ville et des propos facétieux. Il avait un esprit ouvert et fécond, qu'il trouva maintes fois l'occasion de faire connaître durant les familières séances que sa profession lui ménageait chaque matin près de la personne du roi. Cet homme était doué d'une dextérité et d'une adresse admirables pour les opérations manuelles de la chirurgie. C'en fut assez pour acquérir, dans cet art encore grossier, une réputation qui fut le premier degré de sa fortune.

» Philippe, fils du roi, se l'attacha particulièrement, et goûta si fort ses manières, son langage et ses petits talents, qu'il en fit, non-seulement son chirurgien, mais son commensal et son favori.

» Lorsque ce roi, trop facile à surprendre, monta sur le trône de son père, il crut pouvoir accorder toute sa confiance à cet intrigant, qui cachait son hypocrisie et son ambition sous un faux zèle et de mensongères protestations de désintéressement et d'intégrité. Le discernement de Philippe était si bien fasciné par les manéges astucieux de son protégé, qu'il le promut au rang de grand chambellan et de premier ministre. Mais à ce faîte des dignités, son âme ne changea pas et garda l'empreinte de sa bassesse et les vices de son éducation première. Cette élévation fut un scandale pour la cour de France ; le crédit et le pouvoir de Pierre de la Brosse firent taire les uns, gagnèrent les au-

tres, et bientôt on finit par ne plus rougir en le flattant et en lui rendant les honneurs attachés à ses éminentes fonctions.

» Le mariage de Philippe avec Marie de Brabant, et surtout l'ascendant légitime que cette belle reine prenait sur le cœur de son époux, alarmèrent l'ombrageux Pierre de la Brosse. Marie, dans ses entretiens avec le roi, démasquait la turpitude de ce vil usurpateur de la confiance royale; et déjà les courtisans, qui le voyaient moins accueilli du maître, se vengeaient, par des *syrventes* et des bons mots, des déférences et des égards que leur arrachait pour lui un reste d'autorité.

» Pierre de la Brosse songea au moyen de prévenir sa disgrâce. Il avait encore assez d'empire sur le roi pour espérer s'en faire écouter; et d'ailleurs, il était capable de tout pour arriver à son but. Sur ces entrefaites, le jeune Louis, fils aîné du premier mariage de Philippe, mourut presque subitement. Quelques écrivains prétendent que Pierre de la Brosse empoisonna cet héritier de la couronne de France, afin d'imputer un si grand attentat à la reine Marie de Brabant. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette mort prématurée lui servit de prétexte pour perdre cette auguste princesse.

» Le monstre, comme un serpent qui glisse, rampe et lance un dard envenimé, sut, après bien des circonlocutions préparatoires, accuser Marie de Brabant d'avoir fait périr le prince du premier lit, pour assurer à ses enfants la couronne qui lui appartenait. A cette fatale délation, Philippe éprouva d'étranges perplexités. Son cœur, séduit par cette femme charmante, se débattait avec force contre le soupçon odieux qui l'enlaçait. Le motif que Pierre de la Brosse attribuait à l'action de la reine ne semblait que trop plausible au malheureux monarque, et nul autre intérêt ne pouvait expliquer la perte du jeune prince.

» Philippe voulut douter que son fils eût été victime du poison; mais l'infâme calomniateur, sans pitié pour la douleur d'un père, entraîna son roi vers le lit du prince expiré et lui montra les symptômes du poison : « Voyez-vous, lui » disait-il, ces taches livides, ces lèvres violettes, ces membres contournés et tordus par les convulsions et la lutte » d'une douleur violente? Remarquez-vous ces yeux dont la » prunelle s'est éclipsée dans un orbite sanglant? » A cette horrible démonstration, Philippe détournait la vue et sanglotait.

» Mais Pierre de la Brosse continue en s'écriant : « O vé» rité! vérité! qu'il est cruel de te faire arriver aux pieds » des rois! Jamais je ne l'éprouvai mieux qu'en ce jour, où » mon devoir trop tyrannique me force de dénoncer un » crime. Paraissez donc, témoin irrécusable, témoin ocu» laire de ce crime avéré; venez éclairer mon maître qu'une » passion funeste aveugle encore. » A ces mots il produisit un être corrompu qui, à force d'or et de promesses, déclara avoir vu Marie de Brabant, la nuit, après le tintement du couvre-feu, distiller des plantes vénéneuses et en composer un mets exécrable, la veille de la mort de Louis; il imagina plusieurs autres circonstances qui ne laissaient aucun doute sur la culpabilité de la reine. Ce détracteur confirma sa déposition par un serment.

» Cette affaire s'ébruita bientôt. Le peuple, qui juge sur des présomptions et des apparences, prononce tumultueusement que Marie de Brabant est coupable, et que cette marâtre a tué l'héritier de la couronne pour faire régner ses enfants. Ces propos, répandus publiquement, ne permettent plus à la justice de paraître indifférente à cette accusation; déjà des gardes sont placés aux portes des appartements de cette reine, qui, du comble de la prospérité et du bonheur, est tout à coup précipitée dans une angoisse et des chagrins qui font de la mort un bienfait libérateur.

» Il y avait dans ce temps-là trois imposteurs qui, par de feintes extases, la singularité de leur vie et les exercices d'une piété hypocrite, avaient usurpé sur leurs contemporains une autorité surprenante.

» On avait déserté pour eux les tombeaux de saint Martin et de saint Denis, le grotte de sainte Madeleine, et toutes les châsses miraculeuses que la piété des fidèles couronnait tous les ans des hautes fleurs du marronnier. On venait vers ces faux prophètes, et souvent le hasard ou l'effet de l'imagination opérait des guérisons qu'on appela des miracles.

» La sibylle de Nivelle avait encore plus de vogue et plus de prosélytes que ses deux complices. Elle était somnambule, et, durant ce sommeil éveillé, son esprit actif et mobile s'exhalait en paroles inspirées, que le public recueillait avidement, et chacun s'imaginait y reconnaître des allusions aux événements historiques, et même des avis sur sa propre destinée. Cette femme, que les annalistes appellent la béguine de Nivelle, parce qu'elle affectait la conduite mystique et méthodiquement puérile de ces dévotes extrêmes, se tenait dans une espèce de clocher ouvert aux quatre vents; elle prêtait l'oreille aux cris des corneilles et au roucoulement des ramiers qui voltigeaient autour de cet asile aérien.

» Philippe, crédule comme tous ses sujets, ajoutait foi aux fables absurdes qu'on racontait sur cette pythonisse, d'autant plus que la douleur et l'anxiété mortelle qui l'agitaient, laissaient peu d'accès à la raison. Il envoya donc à Nivelle trois ambassadeurs; l'un d'eux était l'évêque de Bayeux, beau-frère de Pierre de la Brosse, auquel il devait la mitre dont l'intrigue l'avait couronné. En partant il avait eu une conférence avec son protecteur et son parent : aussi ne rapporta-t-il au roi qu'une réponse ambiguë, dont la perfidie ne faisait qu'appesantir le soupçon sur la malheureuse accusée.

» Mais plus on cherchait à convaincre Philippe, et plus ce roi faisait des efforts pour justifier au fond de son cœur son épouse adorée. Il députa à la prophétesse de Nivelle trois graves personnages, en leur enjoignant d'interroger

cette femme d'une manière claire et précise, afin d'en recevoir une réponse positive.

» Les envoyés exposèrent le sujet de leur voyage à l'oracle qui leur dit : « Le roi ne doit point ajouter foi à ceux qui » lui parlent mal de son illustre épouse ; elle est innocente » du crime qu'on lui impute, il peut compter sur sa fidélité » tant pour lui que pour les siens. »

» Cette réponse, publiée dans toute la France, révolta contre l'imposteur. On demanda son supplice, et le roi l'allait ordonner, lorsque ce fourbe adroit fit un dernier effort pour perdre sa victime, et pour se soustraire au châtiment qu'il avait trop bien mérité.

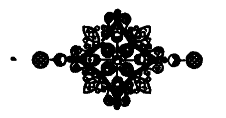
« Sire, dit-il à Philippe, en présence de toute sa cour, » si j'en crois vos froideurs et les murmures qui éclatent » autour de moi, je suis en butte à d'atroces calomnies. La » reine, dit-on, fut persécutée par moi. Où serait le motif » de l'horrible conduite dont m'accuse ce vain peuple ? Un » témoin oculaire appela ma vigilance et ma sévérité sur » les traces d'un crime qui attentait à votre majesté dans la » personne de son héritier présomptif ; je ne pouvais point » ensevelir dans l'oubli cet horrible secret. Mon zèle craignait qu'un jour la rage qui avait étouffé l'enfant ne fit » périr le père ; car on en voulait évidemment à la cou» ronne. Quel autre dessein que celui de s'en emparer au» rait fait conspirer la mort d'un prince dont la jeunesse et » l'innocence n'avaient encore fait naître d'autre passion » que celle de l'envie ? Le coupable, après avoir abattu le » front réservé à votre diadème, aurait peut-être osé, dans » son impatience, porter sa main sacrilége jusque sur votre » personne, pour y saisir ce bel apanage des aînés de saint » Louis. Frissonnant d'horreur à cette idée, je voulus, dus» sé-je attirer sur moi et les persécutions d'un fortuné cou» pable, et l'ingratitude de ceux que je servais, sans aucun » motif personnel ; je voulus donc percer le mystère qui » couvrait peut-être encore de nouveaux complots : je réu» nis toutes ces présomptions, toutes les circonstances, tou» tes les preuves, j'en formai un faisceau de lumière d'où » jaillit la vérité pour tous les yeux. Aujourd'hui, quel nuage » vient en obscurcir les rayons ? Qu'oppose-t-on à la dépo» sition de ceux qui ont vu, et aux vraisemblances tirées de » l'intérêt que l'accusée avait seule à commettre, au profit » de ses enfants, un crime qui faisait fructifier pour eux son » ambition ? On m'oppose la réponse d'une femme dont le » peuple révère les discours. Eh bien ! moi-même j'ai dé» féré à cet oracle. Deux fois des ambassadeurs l'ont con» sultée : les premiers ont rapporté une réponse accablante » pour la reine ; les seconds en ont, il est vrai, rapporté » une décision qui lui est favorable. Mais par quelle procé» dure inusitée veut-on ne choisir, dans les paroles de la » prophétesse, que ce qui peut tendre à l'absolution de la » reine, quand des paroles non moins fortes établissent, au » contraire, sa culpabilité ? L'homme impartial devrait au » moins demeurer incertain entre deux déclarations oppo» sées, et qui, se compensant mutuellement, neutralisent » l'effet qu'on en attendait. Mais je dis plus, et si l'on veut » se prononcer entre ces deux réponses contradictoires, la » première seule mérite votre confiance ; c'est le premier » cri de la vérité, c'est l'impulsion d'une conscience dont » nulle réflexion, nulle crainte, nulle séduction n'a modifié » les arrêts spontanés. En revoyant vos seconds émissaires, » qu'a dû penser l'être faible qu'on allait consulter ? A-t-il » dû croire qu'on venait chercher la vérité ? Non, sans » doute, puisque la vérité avait été proclamée par lui à de » premiers députés. En lui en adressant une seconde fois, » c'était assez lui apprendre qu'on voulait une autre ré» ponse, et que la première n'avait point été goûtée ; et » certes, une femme est toujours assez prophétesse pour de» viner une semblable leçon. La sibylle de Nivelle a donc » cru prévenir le désir des forts et des puissants en disant » le contraire de ce qu'elle avait proféré d'abord, certaine » de voir applaudir une version tout à fait contraire à celle » qui avait déplu. »

» Ainsi parla le souple et perfide ministre. Les esprits restèrent flottants, et le triste Philippe, partagé entre l'amour et la haine, sentait se flétrir insensiblement sa vie.

» Marie de Brabant, sur qui ne s'arrêtaient plus que des regards défiants, et dont les larmes et les discours n'avaient pu convaincre entièrement son époux, ne voulut plus recourir qu'à Dieu seul. Durant une partie du jour, elle restait prosternée sur le marbre des parvis sacrés ; elle implorait la miséricorde du souverain. Ses prières furent exaucées.

» Un soir, un vénérable solitaire se présente aux portes du palais, et demande une audience du roi. Introduit près de Philippe, il lui remit un paquet scellé des armes du grand chambellan, Pierre de la Brosse, en lui disant qu'un religieux prêt à mourir, et à ce grand moment des repentirs, l'avait prié d'aller porter au roi le paquet renfermant la preuve des trahisons du premier ministre.

» En effet, ce misérable, dépositaire des secrets de l'État, les avait vendus au roi de Castille ; et il résultait, en outre, de ces pièces secrètes, que la perte de la reine était une machination politique dont il s'avouait l'instrument. Cette découverte leva tous les doutes, et jeta enfin une trop tardive lumière sur la vertu de la reine. Pierre de la Brosse fut étranglé, et son corps resta suspendu aux fourches patibulaires. »



POÉSIES DÉTACHÉES.

ÉPITRE

A

MON AMI ALEXANDRE SOUMET.

Août 1825.

De mes jours désœuvrés accusant l'indolence,
Sur tes pas, mon ami, tu veux que je m'élance,
Qu'à tes nobles concerts j'unisse mes accents?
Pourquoi me rappeler tant de vœux impuissants,
Tant de rêves trompeurs, tant de veilles perdues?
De mon luth fatigué les cordes détendues
Ont cessé dès longtemps de frémir sous mes doigts,
Et les échos du Pinde ont oublié ma voix.

Au bruit des factions le poëte s'exile,
Contre elles à l'étude il demande un asile;
Vain espoir! La fureur de deux partis rivaux
Poursuit, en rugissant, ses paisibles travaux:
Moi, leur livrer encore ma vie et mes ouvrages?...
Mes vers ont à mon nom conquis assez d'outrages.
Que ces vils gazetiers, thersites des deux camps,
De mensonge et d'opprobre habiles traficants,
Qui prodiguent l'injure et vendent la louange,
Sur d'autres que sur moi fassent jaillir la fange!
Loin de l'impur bourbier je fuis en m'essuyant.

Tout aux illusions d'un âge imprévoyant,
Naguères, comme toi, j'osais rêver la gloire;
Et ma voix évoquait du fond de notre histoire
Cet Ébroïn, vainqueur et vaincu tour à tour,
Sur un trône flétri jetant des rois d'un jour.
De Louis, que l'Égypte admira dans les chaînes,
Et dont le souvenir enorgueillit Vincennes,
Je disais les vertus, je chantais les exploits.
Plus tard, tournant mes yeux vers les remparts génois,
Au jeune Lavagna je consacrais ma lyre;
On l'eût vu des festins s'élancer à l'empire,
Et, trompant tout un peuple en son nom révolté,
S'armer, tyran futur, au cri de liberté.
Dans nos rêves d'orgueil plus d'un laurier nous tente;
Je les poursuivais tous, et ma muse inconstante
A dire nos travers accoutumant sa voix,
Déjà laissait dormir les héros et les rois:
Peut-être elle eût bientôt frappé d'un vers caustique
Les *Solon* de café; les *Lycurgue* en boutique;
Ce *Tigellin* d'hier, *Brutus* improvisé,
Qui, relevant enfin son front stygmatisé,
Oublie en un seul jour, quinze ans d'ignominie,
Prêche la liberté, pleure la tyrannie;
L'ignorance et l'orgueil, en larges pantalons,
Promenant leur ennui de salons en salons;
Et ces graves messieurs, au ton si dogmatique,
Qui régentent les rois en style énigmatique,
Et qui, dans leurs discours profonds, substantiels,
Assomment l'auditeur de leurs longs pluriels;
Les petits *Montesquieu*, tout fiers d'une brochure;
Les censeurs réformés attaquant la censure;
La révolte, aujourd'hui, siégeant dans un comptoir,
Et la diplomatie usurpant le boudoir.

En vices, en travers quels temps furent plus riches?
Il aurait égayé mes malins hémistiches
Ce favori déchu, nouvel ami des champs:
Loin du faste des cours, loin des yeux des méchants,
D'un bonheur inconnu faisant l'apprentissage,
Il prétend desormais vivre et mourir en sage;
C'en est fait!... que le roi le rappelle demain,
De la cour, qu'il déteste, il reprend le chemin,
De sa philosophie on cherche en vain la trace;
Elle a duré tout juste autant que sa disgrâce.

Et l'important Dubreuil?... De ses soins obligeants
Il faut, en dépit d'eux, qu'il poursuive les gens:

Tous nos hommes d'état lui doivent leur fortune;
Citant, à tout propos, les grands qu'il importune,
» Cherchant des protégés et des solliciteurs [1],
» Comme un autre insensé cherche des protecteurs,
» A prouver son crédit plaçant toute sa gloire,
» Il en a tant parlé qu'il finit par y croire;
Et j'oserais gager qu'aux portes du tombeau,
Dubreuil, prêt à partir pour un monde nouveau,
A ses voisins encor vantant ses bons offices,
Auprès de tous les saints offrira ses services.

Parmi ces intrigants, corsaires des bureaux,
Qui, d'un pauvre ministre implacables bourreaux,
S'attachent à ses pas, l'assiégent, s'en emparent,
Et d'honneurs extorqués insolemment se parent:
J'en sais un, accablé de places et de croix,
Qu'on laisse impunément cumuler vingt emplois.
Aux traits de la critique il ne peut être en butte,
Il fut blessé, dit-on!... oui, je sais qu'une chute
Le priva du bras gauche, et qu'en homme prudent,
Accusant l'ennemi de ce triste accident,
Il s'ouvre aux pensions la route la plus sûre;
Depuis près de quinze ans il vit de sa blessure;
Et des plaisants ont dit, en voyant cet abus:
« Il demande toujours de la main qu'il n'a plus. »

Vois ce préfet vantant le doux repos qu'il aime!
C'est un ambitieux qui se ment à lui-même;
Il croit haïr le monde, et s'introduit partout;
Il ne demande rien, mais il accepte tout.

L'homme est un grand enfant qu'on mène à la lisière,
Si j'en crois Dorneval, dont l'âme libre et fière
A dit aux préjugés un éternel adieu,
Et qui croit aux sorciers, mais ne croit pas en Dieu.

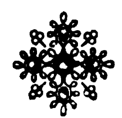
Quel autre original devant nous se présente?
C'est cet homme poli, dont la voix complaisante
Vous combat rarement et vous cède toujours:
Par ses gestes, son ton, ses regards, ses discours,
La vanité d'autrui sans cesse est caressée;

[1] Lorsque, plus tard, en 1827, je mis ce personnage au théâtre, je repris ces quatre vers qui se trouvent ainsi dans ma comédie de *l'Important*.

C'est ainsi qu'au milieu de la foule empressée
Qui s'agite, se croise et se heurte ici bas,
Il se glisse sans bruit, étranger aux débats,
En souriant à gauche, et saluant à droite:
Son air affectueux, sa politesse adroite
Semblent dire à ces gens qu'il prétend devancer:
« Vous avez tous raison, mais laissez-moi passer. »

De ces portraits divers osant tenter l'esquisse,
Peintre sans malveillance, et non pas sans malice,
J'allais ainsi guettant les méchants et les sots;
Mais de ma faible main sont tombés mes pinceaux;
D'un songe décevant je bannis la mémoire.
Toi, marche vers le but où t'appelle la gloire!
Respecté de l'envie, aimé de tes rivaux,
A tes anciens lauriers joins des lauriers nouveaux
Fais retentir encor les échos du théâtre;
Saül et *Clytemnestre* attendent *Cléopâtre*.
Que nos grands souvenirs revivent dans tes chants:
Guide au sein des combats cette fille des champs,
Dont l'audace a brisé l'orgueil de l'Angleterre,
Qui sauva sa patrie, et qu'outragea Voltaire;
Digne de la chanter, viens venger son affront,
Et la palme d'Homère est promise à ton front.
Fais soupirer encor la plaintive élégie;
D'un style noble et pur admirant la magie,
La France attend tes vers, et ton siècle enchanté
Les lègue avec orgueil à la postérité.

Pour moi, dans la retraite, oublié de l'envie,
A des travaux obscurs j'ai condamné ma vie;
Les Muses pour jamais ont reçu mes adieux.
Dans le sacré vallon je te suivrai des yeux;
A l'aspect des lauriers dont leur main te décore,
Parfois mon cœur ému battra peut-être encore;
Mais je fuis leur approche en soupirant tout bas.
Tel un jeune coursier, blessé dans les combats,
Faible, et du laboureur devenu la conquête,
En conduisant le soc baisse sa noble tête:
Si le clairon lointain sonne et l'a réveillé,
Sa crinière s'agite, et son œil a brillé;
Brûlant de s'élancer dans la lice guerrière,
Il bondit!... Mais, hélas, son âme ardente et fière
Vainement de la gloire a senti l'aiguillon;
Il songe à sa blessure et, reprend son sillon.



ÉPITRE

À

MON AMI X.-B. SAINTINE.

Janvier 1824.

Ainsi, ton amitié, troublant ma solitude,
Me reproche un repos ennobli par l'étude,
Et tu veux qu'aujourd'hui, faible athlète oublié,
A mes jeunes rivaux par ta voix rallié,
Après tant de serments, je rentre dans la lice?
De tes vœux quelquefois mon regret est complice,
J'en conviens, cher Saintine, et, lorsque mes regards
Parcourent la carrière ouverte aux fils des arts,
Quand je les vois, bravant l'outrage et la menace,
S'élancer pleins de gloire aux sommets du Parnasse,
Je brûle de voler à des dangers nouveaux.

M'arrachant pour jamais à mes premiers travaux,
A de lâches fureurs je voulais me soustraire;
Tu me blâmes?... Eh bien! si ma main téméraire
Réveille encore un luth quelque temps endormi,
Je dédirai ses chants à mon meilleur ami.

Rappelle-toi ces jours, où désertant la ville,
J'allais te retrouver aux bois de Belleville,
Sous ces bosquets joyeux et non pas innocents,
Qu'ont naguère illustrés tes vers reconnaissants [1]:
De nos longs entretiens rappelle-toi les charmes;
La plaintive Élégie, avec ses douces larmes,
La Muse qui dicta le piquant fabliau,
L'auguste Melpomène et l'austère Clio,
Variant nos plaisirs, et, près de nous captives,
Pressaient le vol léger des Heures fugitives:
Je crois nous voir encor, dans cet heureux séjour,
Racontant, déclamant, critiquant tour à tour.
Entre nous, tu le sais, point de lâche indulgence!
Quelquefois, d'une rime accusant l'indigence,
Je marquais tes beaux vers d'un crayon sans pitié;
Pour prix de ma rigueur, ton utile amitié,
D'une noble pensée, ou d'un mot énergique
Enrichissait alors mon bagage tragique.
Plus d'une fois aussi, mes enfants nouveau-nés
Furent, par ta prudence, à périr condamnés;
J'exécutai l'arrêt, et, domptant la nature,
Je devins le *Brutus* de la littérature.

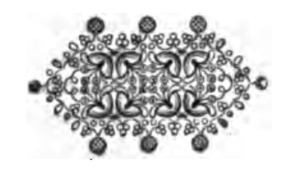
Eh bien! que ces beaux jours renaissent à ta voix!
Oui, reprenons ma lyre, et, dans les murs génois,
Montrons, au sein des jeux où *Lavagna* préside,
La Révolte aiguisant son poignard parricide;
Tu le veux?... Près de toi cherchant la vérité,
J'irai livrer mes chants à ta sévérité;
La haine les attend!... Que l'amitié fidèle,
Pour amortir ses coups, les censure avant elle.

La haine! Il est donc vrai? Sa fureur me poursuit,
Et de tous mes efforts me dispute le fruit!
Et pourtant qu'ai-je fait pour être sa victime?
Lorsque Louis, armé d'un sceptre légitime,
Vint consoler nos maux en oubliant les siens,
Et d'esclaves tremblants faire des citoyens,
Ma jeunesse sourit à son règne prospère;
Je vénérais en lui le monarque et le père!
Son regard protecteur, accueillant mes essais,
De mes faibles travaux m'embellit le succès;
Mon amour s'augmenta de ma reconnaissance:
Adorant ses vertus, et non pas sa puissance,

[1] *Ode à la Nymphe de Belleville.* Cette ode charmante se trouve dans le recueil des poésies de M. X.-B. Saintine.

J'avais couru naguère, au moment du danger,
Sous le drapeau sans tache heureux de me ranger,
Offrir aux défenseurs du trône héréditaire
De mon bras inconnu le secours volontaire;
Mais, aux jours du triomphe, on ne me vit jamais,
Arrachant les faveurs du prince que j'aimais,
Prosterner dans sa cour une muse importune,
Et d'un vers mendiant poursuivre la fortune!
Non! dans l'asile obscur où je vivais caché,
Du fils de saint Louis les bienfaits m'ont cherché,
Et c'est là mon forfait!... La haine qui m'outrage
A même dédaigné de déguiser sa rage.
Ah! du moins, mon ami, si la voix des méchants
N'avait calomnié que ma lyre et ses chants!...
Mais n'ont-ils pas osé flétrir mon caractère?
Esclave intolérant, fanatique sectaire,
Je voudrais, disent-ils, des fers et des proscrits!
Imposteurs! de tels vœux souillent-ils mes écrits?
Souillent-ils mes discours?... Pour me trouver des crimes,
Vous torturez mes vers, et vous gâtez mes rimes.
Eh bien! parmi ces vers, vit-on jamais surgir
Une pensée, un mot qui me force à rougir?
Moi! devant le Pouvoir prêchant l'intolérance,
Aux erreurs des partis défendre l'espérance!
Moi! des doux entretiens empoisonnant le cours,
D'un ardent fanatisme armer tous mes discours!
Saintine, tu le sais, l'amitié qui nous lie
Commença dans ces jours d'orage et de folie
Où les uns, déguisant leurs vœux et leurs regrets,
Pour des opinions donnaient leurs intérêts;
Où, souvent entraînés dans des partis contraires,
Les amis, les parents, les époux et les frères,
Brisant des nœuds sacrés, sur ses autels récents
Offraient à la Discorde un parricide encens.
En ce temps de débats, de troubles, de systèmes,
Nos avis différaient! Nos cœurs étaient les mêmes,
Ils s'unirent! Parfois, malgré nous, égarés
Loin des bords enchanteurs aux Muses consacrés,
Nous osions parcourir une route fatale,
Et de la politique aborder le dédale;
Examinant nos mœurs, nos lois et nos besoins,
Nous discutions alors!... nous en aimions-nous moins?
Des fureurs des partis la déplorable ivresse
A-t-elle à mes amis enlevé ma tendresse?
Non! Au point du départ un moment divisés,
Nous semblons suivre tous des chemins opposés;
Nous marchons, et surpris qu'un seul lieu nous rassemble,
Un jour au même but nous arrivons ensemble.
Car nous n'en avons qu'un! Nos avis, j'en conviens,
N'ont pas toujours été d'accord sur les moyens;
Mais ils sont confondus dans la même espérance;
Tout Français a besoin du bonheur de la France.
Tels aux champs bourguignons, de deux fleuves fameux[1]
On voit, en s'évitant, fuir les flots écumeux;
Dans leur course rapide, en grondant, ils s'éloignent;
Après de longs détours, enfin ils se rejoignent,
Et, près du bois propice, où le plus saint des rois,
« Au pied d'un chêne assis, dictait ses justes lois[2], »
Unissant de leurs flots la fière indépendance,
Dans Lutèce enrichie ils versent l'abondance;
Ces fleuves, de leurs dons nous portant le tribut,
N'ont désormais qu'un lit, comme ils n'avaient qu'un but.
Qu'importe qu'un moment, de leurs eaux transparentes
Notre œil distingue encor les couleurs différentes?
Ils mélangent bientôt leurs eaux et leurs couleurs,
Et, sous le même nom, roulent parmi des fleurs.

[1] La Seine et la Marne se réunissent près du bois de Vincennes.
[2] Voltaire, *Henriade*.



ÉPITRE

À

M. PARSEVAL-GRANDMAISON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

« L'entreprise de la populace poétique de nos jours, qui veut obtenir l'ostracisme contre Pope, peut être expliquée aussi facilement que la coquille de l'Athénien contre Aristide : ils sont fatigués de l'entendre appeler *le Juste*. Ils élèvent une mosquée à côté d'un temple grec de la plus belle architecture ; et, plus barbares que les barbares auxquels j'emprunte cette figure, ils ne seront pas contents de leur édifice grotesque, qu'ils n'aient détruit le majestueux monument qui l'a précédé et qui fait leur honte à jamais.

» J'ai compté parmi ceux qui ont bâti cette tour de Babel, suivie d'une confusion de langues, et j'en rougis ; mais je n'ai jamais été de ces démolisseurs jaloux du temple classique. »

(Lettre de lord Byron à J. Murrey, *Esq.*, tom. III, pag. 518, éd. in-8°.)

Janvier 18[illegible].

Toi qui de ma jeunesse accueillant les essais,
Parfois à mes travaux as promis un succès,
Cher maître, permets-tu que je te la dédie
Cette esquisse, où ma main, par ta voix enhardie,
D'une reine innocente a tracé les douleurs?
C'est toi qui sur la page, où vivent ses malheurs,
Appelas les regards de ma Muse timide ;
Souvent de tes conseils l'austérité rigide,
Dans la route glissante où j'osais m'engager,
De mon imprévoyance éloigna le danger ;
Sois encor mon soutien, et que ton nom propice
De ce mince volume orne le frontispice.
Avant de s'élancer sur l'abîme des flots,
On nous dit qu'autrefois les tremblants matelots
De ces saints, dont la voix écartait les orages,
Aux mâts de leurs vaisseaux suspendaient les images ;
Comme eux, prêt à partir, je crains plus d'un rescif.
Que tes yeux protecteurs veillent sur mon esquif.
Qui pouvait mieux que toi m'éclairer et m'instruire?
D'un préjugé honteux que ton nom va détruire,
La France trop longtemps avait subi l'affront ;
Tu cueilles le laurier qui manquait à son front,
Et, chassant à jamais une vaine chimère,
Tu la verras grandir sous la palme d'Homère!
Ce triomphe t'est dû !... Quels furent mes transports
Le jour où de ton luth j'entendis les accords !
A peine vingt printemps avaient fui sur ma tête,
Et déjà, des héros téméraire interprète,
Osant dans leurs cercueils troubler d'illustres morts,
Ma bouche bégayait leurs tragiques remords ;
Je vins chez cette femme, et si bonne et si belle [1],
De la sainte amitié rare et touchant modèle,
Qui jadis à Copet cherchant l'adversité,
Courut près du génie exiler la beauté,
Et qui loin maintenant d'une foule importune
Sait comme l'opulence ennoblir l'infortune.
Alors, dans sa demeure, ouverte à tous les arts,
Que de talents divers enchantaient mes regards !
Là, j'entendis les sons de cette voix divine
Qui, même en s'éteignant, me révélait Corinne :
Muet, je dévorais ses magiques récits ;
Là, j'aperçus Gérard qui, non loin d'elle assis,
Interrogeait ces traits qu'alors sa main savante

[1] C'est chez madame Récamier que j'ai eu le bonheur de connaître M. Parseval-Grandmaison.

Léguait à l'avenir sur la toile vivante :
Pour la première fois là s'offrit à mes yeux
Lormian, qui, du Tasse émule harmonieux,
Des palmes du Jourdain prêt à parer sa tête,
D'un immortel tableau méditait la conquête :
Enfin, dans ce salon, auditeur inconnu,
Par des détours adroits jusqu'à toi parvenu,
Je savourai ces chants où ta Muse inspirée
Fait tonner d'un légat la vengeance sacrée,
Ravit la tendre Agnès à son royal époux,
Ou du dieu des volcans déchaîne le courroux ;
Dès lors il me sembla, qu'emporté sur ta trace,
Dans l'épineux sentier, tenté par mon audace,
Je m'avançais déjà d'un pas plus affermi,
Car j'avais deviné mon guide et mon ami !
Quand du Pinde français se disputant l'empire,
Combattent sous nos yeux Aristote et Shakspeare,
D'un double fanatisme écartant les fureurs,
Ta raison des deux camps signale les erreurs :
Que de fois tu m'as dit : « Pourquoi tant de querelles ?
Brûlant de s'élancer vers des routes nouvelles,
Nos jeunes écrivains à d'autres passions
Demandent aujourd'hui d'autres émotions ;
Des chemins parcourus s'ils dédaignent l'ornière,
Pourquoi devant leurs pas rétrécir la carrière ?
Pourquoi leur opposer de gothiques clameurs ?
Les arts doivent subir le changement des mœurs.
Ces éclatants débats, ces secousses du monde,
L'auguste vérité de sa flamme féconde
Inondant tour à tour les sujets et les rois ;
Les peuples réveillés s'emparant de leurs droits,
Les longs enfantements de la raison humaine,
Ont des arts rajeunis étendu le domaine :
Ces tableaux imposants appellent nos concerts ;
Mais des pensers nouveaux veulent de nouveaux airs.
Ils vont d'un luth vieilli ranimer l'énergie,
Et les fables d'Homère ont perdu leur magie.
Oui, sur notre théâtre, à sa voix agrandi,
Que Melpomène enfin pose un pied plus hardi ;
Que parfois dédaignant les demeures royales,
Elle ouvre aux nations leurs secrètes annales ;
Et, cherchant la terreur par un nouveau chemin,
Arme de son poignard une vulgaire main ;
Qu'en ses accents plus vrais la nature respire,
Et que ses sœurs, comme elle, accroissent leur empire.
Mais des lois du langage observateurs constants,
Respectons les arrêts de l'usage et du temps ;
Esclaves du bon goût, libres par la pensée,
Gardons de soulever la syntaxe offensée :
Sachons porter son joug ! A qui le briserait,
Sa colère réserve un châtiment tout prêt,
L'obscurité !... Craignons d'irriter sa vengeance.
Pourquoi de nos lecteurs lasser l'intelligence ?
Laissons le dieu du jour dans le sacré vallon ;
Ne plaçons point le sphynx sur l'autel d'Apollon.
De l'horrible et du gai, du noble et du grotesque,
Évitons avec soin le mélange tudesque ;
Ne chantons pas toujours au milieu des tombeaux,
Au pied de la potence ou dans les hôpitaux ;
Je veux qu'on m'attendrisse et non pas qu'on m'effraie.
Le rossignol encor me plaît mieux que l'orfraie.
Que le ciel quelquefois nous donne un jour serein !
Que des maux sans espoir, un éternel chagrin,
Ne brisent pas toujours notre âme poursuivie
De l'ennui des plaisirs, du dégoût de la vie !
Craignons de nos vapeurs l'effet contagieux ;
Les hommes ennuyés sont souvent ennuyeux. »

Tels étaient les conseils de ton expérience :
A travers les écueils ta sage prévoyance
Guidait de mon esquif l'essor aventureux ;
Mais, mieux que tes leçons, tes exemples heureux
M'instruisaient !... Oh ! combien, dans cet immense ouvrage,
Monument de ta vie, et l'espoir de notre âge,
J'applaudissais, cher maître, à ces tons variés,
Qu'un art ingénieux a si bien mariés !
Tantôt à la nature arrachant ses miracles,
Ta Muse des Buffon embellit les oracles ;
Tantôt à la gaîté du malin jouvencel
Elle ouvre, en se jouant, les murs d'un vieux castel ;
Du monstre féodal évoque le fantôme,
S'élance avec Suger au céleste royaume ;
Fait soupirer l'amour ; chante l'hymme des morts ;
Dans l'âme d'un tyran fait crier les remords ;
Et, tour à tour naïve, ou terrible, ou piquante,
Promène tous les sons sur sa lyre éloquente.

Puisse de tes travaux, pour la France entrepris,
Le Français moins ingrat te décerner le prix !
Puissé-je voir longtemps ta vieillesse sacrée
D'hommages, de bonheur, et de gloire entourée !
Et, fier de tes leçons, puissé-je quelque jour,
Par un noble sentier m'élevant à mon tour,
Sur le sommet du Pinde, à ta palme immortelle
Dérober un rameau qui fleurira près d'elle !

ÉPITRE

A UN AUTEUR COMIQUE,

SUR SA CONVALESCENCE.

Septembre 1825.

Ils sont passés les jours de la souffrance!
L'amitié près de toi ne vient plus en tremblant,
Et j'ai vu, sur ton lit brûlant,
Des lèvres du docteur descendre l'espérance :
La vie a reparu dans tes yeux entr'ouverts,
La fièvre au pouls ardent, se détourne et s'arrête ;
Et la neige, durcie au souffle des hivers,
Sous un bandeau glacé ne presse plus ta tête.
Tu nous seras rendu! Gloire à la Faculté!
Gloire aux doctes mortels qui, penchés sur l'artère,
Interrogeaient ton sang de sa route écarté,
Et, dans la coupe salutaire,
Enfin t'ont versé la santé!
Ah! si ton maître et ton modèle,
Molière s'arrachait au ténébreux séjour,
Désormais le grand homme, à sa haine infidèle,
En remontant à la clarté du jour,
Avec la Faculté signerait une trève :
Car de ses traits malins elle a su se venger,
Lorsque, loin de ta couche écartant le danger,
Elle a rendu la vie à son plus jeune élève.

Bientôt, sur le parquet, d'un pied mal affermi,
Tu vas en chancelant tenter un pas débile!
Et tu riras de ta marche inhabile,
En t'appuyant sur le bras d'un ami:
Mais à peine, emportant sa couronne effeuillée,
Loin de nos champs flétris l'été s'envolera ;
Le souffle de l'automne à peine agitera
Des arbres de nos bois la cime dépouillée,
Que, semblable à l'aiglon jeune et craintif encor,
Qui, s'échappant de l'aire paternelle,
Pour la première fois, dans son timide essor,
Au vent qui le soutient ose livrer son aile;
Tu viendras avec nous, au déclin des beaux jours,
Faible, et du bois noueux, appui de la vieillesse;
Empruntant l'utile secours,
Demander au zéphyr sa dernière caresse.
Puis enfin reprenant tes fidèles pinceaux
Armés d'une vigueur nouvelle,
Dans l'arène comique où la France t'appelle,
Tu poursuivras les méchants et les sots.

A tes efforts quel temps fut plus propice?
Vois tes illustres devanciers,
De leur char triomphal dételant les coursiers,
A leurs rivaux futurs abondonner la lice.

Andrieux dans l'Épître exile sa malice.

Repoussé de la scène avec la vérité,
Dans un in-octavo *Duval* se réfugie,
Et lègue désormais à la postérité
De ses tableaux récents la brûlante énergie.

Censeur joyeux des modernes travers,
Picard ne livre plus aux échos du théâtre
Que les traits fugitifs d'une prose folâtre,
Qu'un obscur galoubet attriste de ses airs :
Pour tracer de nos mœurs la peinture hardie,
A des détours adroits sa prudence a recours,
Et sur une scène agrandie,
Dans ses romans où vit l'histoire de nos jours,
Il transporte la comédie.

Étienne, tout à coup en son vol arrêté,
A dérobé son front aux palmes dramatiques,
Et, dans nos feuilles politiques,
Avec le *trois pour cent* enterre sa gaîté.

Viens donc, armé d'audace et brillant d'espérance,
T'emparer de leur lyre et consoler la France!
La carrière est ouverte et les lauriers sont prêts.

Viens; de nos nouveaux *Turcarets*
Peins l'orgueilleuse impertinence;

Que sur leur trône d'or, ces rois de la finance
Pâlissent quelque jour en voyant leurs portraits.
S'ils vendent leur crédit aux caisses épuisées,
S'ils contemplent, assis sur des monceaux d'argent,
Leurs richesses improvisées
Que l'Europe emprunteuse accroît en enrageant,
Que du moins leur sottise appelant nos risées,
Venge de leurs dédains le rentier indigent.

Quelle moisson plus abondante
De vices rajeunis et de travers nouveaux
Pourrait jamais à de hardis travaux
Solliciter ta muse indépendante?
Le talent n'admet point un honteux préjugé:
Non, tout ne fut pas dit par tes divins modèles.
Les passions sont éternelles;
Les ridicules ont changé.

On ne voit plus, couverts de nœuds et de dentelles,
Sautiller des marquis, au babil indiscret,
De l'*OEil-de-Beuf* au cabaret,
Du cabaret dans les ruelles;
Si leur frivole essaim loin de nous est banni,
Plus ignorants peut-être et non moins ridicules,
Leurs successeurs et leurs émules
En larges pantalons règnent chez *Tortoni*.

N'as-tu pas admiré nos modernes savantes,
Ainsi que Philaminte, en leurs doctes salons,
Festoyant, caressant de petits Apollons?
Fustige devant nous leurs images vivantes;
Montre-nous, le cœur gros, les yeux noyés de pleurs,
Nos Armandes et nos Bélises!
Le temps a fait germer de nouvelles sottises,
D'autres originaux veulent d'autres couleurs.
Qu'importe, si ton œil avec soin les épie,
Qu'un grand peintre t'ait devancé?
De l'immortel tableau, que ses mains ont tracé,
Tu feras le pendant et non pas la copie;
Les sots du temps présent valent ceux du passé.
Qu'ai-je dit? ah! du moins ces pédants narcotiques,
Que Molière écrasa sous ses rimes caustiques,
Savaient du grec et du latin,
Et les beaux-esprits romantiques
Nous font regretter *Trissotin*.

Écoute ce banquier: la noblesse l'irrite;
Entassant écu sur écu,
Dans un comptoir trente ans il a vécu.
La fortune à ses yeux est le premier mérite.
L'éclat d'un titre vain ne le peut éblouir;
Philosophe, des grands il maudit l'insolence;
Au fond de ses calculs s'il trouva l'opulence,
C'est avec ses égaux qu'il en saura jouir.
Aux parchemins poudreux d'une antique famille
Il préfère cet or, à ses travaux acquis!...
Puis, quand il faut donner un époux à sa fille,
Au prix d'un million il achète un marquis.

De tartufes nouveaux quelle foule se presse
Sous tes regards observateurs!

Contemple ces marchands, généreux souscripteurs,
Qui, pour les malheureux palpitant de tendresse,
Mais désirant des acheteurs,
Dans les journaux, chargés de leurs noms bienfaiteurs,
Inscrivent leur aumône en donnant leur adresse.

Vers les honneurs vois marcher à grands pas
Ces petits *Montesquieu*, dont la franchise austère
Aux puissances du jour livra de longs combats,
Pour vendre enfin au ministère
Des opinions... qu'ils n'ont pas.

Vois cet homme à l'œil faux, qui dans nos jours d'orgie,
Jadis insulta Dieu jusque sur son autel,
Et couvrit son front criminel
Du sanglant bonnet de Phrygie!
Par un autre chemin il s'élève aujourd'hui:
Regarde!... D'un prélat humblement il s'approche,
Ce nouveau saint, implorant son appui,
La supplique à la main, s'incline... et de sa poche
Les grains d'un chapelet s'échappent malgré lui.

Sur tous les charlatans dont l'essaim t'environne
Promène avec courage un regard sans pitié:
Dans tes succès futurs mon cœur est de moitié,
Et d'avance ma main va tresser la couronne
Que réserve à ton front ma fidèle amitié.

Mais, diras-tu, sur la mer orageuse
Où doit encor s'élancer mon esquif,
Plus d'un danger, plus d'un récif,
Menaceront ma Muse voyageuse!
Brave-les et poursuis ta marche courageuse!
Pourtant sache éviter, en cachant tes desseins,
Ces corsaires, montés sur une nef agile,
Qui viennent chaque soir étaler leurs larcins
Dans les bazars du vaudeville:
Puis, si tu dérobas aux forbans chansonniers
Ta pacotille littéraire,
En abordant au port tâche de la soustraire
A l'œil perçant des douaniers.

DITHYRAMBE.

LE CHAMP DE BATAILLE DE LUTZEN.

Ce dithyrambe a été composé en 1826, sur le champ de bataille même de Lutzen, dans ces vastes plaines où tomba Gustave-Adolphe, et qui furent le théâtre de l'une des dernières victoires de Napoléon, en 1813.

J'ai vu s'éteindre au loin les feux mourants du jour;
Glissant à travers le nuage;
Des peupliers, épars dans les prés d'alentour,
Un rayon de la lune argente le feuillage;
Tout dort! mais des héros, couchés sous ces sillons,
L'immortel souvenir veille dans ma mémoire;
Car en ces champs, foulés par tant de bataillons,
Il n'est pas un écho qui ne parle de gloire!
Lutzen est là! Je vois son modeste clocher
Qui tinta tant de fois pour tant de funérailles:
A mes rêves sanglants qui pourrait m'arracher?
N'ai-je pas entendu le signal des batailles?
Le tambour bat la charge autour de ces murailles,
Le fer frappe le fer, l'acier brise l'acier,
L'air frémit, le mousquet s'enflamme, et du guerrier
Le plomp court, en sifflant, déchirer les entrailles.

Non! tout est calme aux champs, tout repose au hameau;
Je n'entends près de moi que le cri du corbeau:
Son vol pesant s'abat, son aile se reploie,
Et cet oiseau des morts, perché sur un tombeau,
Semble au marbre muet redemander sa proie!
Je m'approche!... Aux lueurs du nocturne flambeau,
Je lis: « Gustaphe-Adolphe est là sous cette pierre!
» Pour ce héros, cher à l'humanité,
» Priez, passant! De la prière
» Il a conquis la liberté [1]! »

J'ai salué ta pierre sépulcrale;

[1] Traduction de l'épitaphe allemande de Gustave-Adolphe.

Mais je m'éloigne, ombre royale,
Pardonne! Dans ces champs où tomba ta valeur,
Sous ces murs dont la paix relève les décombres,
D'un voyageur français la pieuse douleur
Cherche d'autres tombeaux, évoque d'autres ombres!

Ici d'un conquérant, pour la dernière fois,
La Victoire indécise a reconnu la voix:
Ici de nos soldats la vaillance inutile
A cueilli dans le sang une palme stérile!
Avançons!... Un guerrier, l'honneur de nos drapeaux,
A trouvé sur ce tertre un glorieux repos:
Le jour fuyait! La nuit jetait son voile sombre
Sur ces champs reconquis où nos soldats armés,
Près des feux du bivouac dans la plaine allumés,
D'un coup d'œil inquiet interrogeaient leur nombre:
Bessières, qu'épargna vingt ans le plomb fatal,
A travers un double cristal
Plongeait un long regard, et sa vue attentive
Observait des vaincus la marche fugitive:
Un boulet égaré, dans son vol incertain,
Le frappe!... Il ne vit plus qu'aux pages de l'histoire!
Ne pleurons pas sur son destin,
Il est mort après la victoire!

Et toi, [1] fils des neuf Sœurs, pourrais-je t'oublier?
La France est en péril, tu pars, rien ne t'arrête:

[1] M. Barjaud, fameux dès son début dans la carrière poétique par quelques odes et des fragments d'un poëme épique, dont Charlemagne était le héros.

Poursuivant un double laurier,
Tu veux que la patrie enlace sur ta tête
La palme du poëte à celle du guerrier !
Mais de ton noble cœur l'espérance est trompée :
Ton nom ne vivra pas dans un long souvenir,
Et la mort, en brisant ta lyre et ton épée,
Te dérobe un double avenir !

Vous tous, dont la victoire ensevelit les restes
Auprès de vos mousquets brisés,
Sous ces tertres épars, dans ces sillons funestes,
Du sang des nations tant de fois arrosés,
Soldats, dormez en paix ! Le guerrier qui vous pleure
Porta souvent envie à votre dernière heure;
Quand le bronze à Lutzen arrêta votre essor,
Vous ne soupçonniez pas nos misères futures,
Vous tombiez ! mais la France était debout encor ;
Vos lauriers couvraient ses blessures!
Le Rhin, réfléchissant l'acier de vos armures,
Sous vos pas belliqueux s'abaissait, et ses flots
Berçaient avec respect l'ombre de vos drapeaux !
Soldats, dormez en paix !... Et toi, dont le génie
De revers en revers, de combats en combats,
Prolongea, sur un sol disputé pas à pas,
D'un pouvoir expirant la terrible agonie,
Toi, qui fus un grand homme avant que d'être un roi,
Fier conquérant, couronné par la guerre,
Qui, pouvant être un jour l'idole de la terre,
Aimas mieux en être l'effroi !
Ici ton souvenir grandit autour de moi;
Ton règne lassera le burin de l'histoire ;
Tout dans ces lieux sanglants a gardé ta mémoire,
Et l'obscur laboureur y parle encor de toi !

Oui, de ta gloire aventurière,
Du long récit de tes exploits.
Les murs de son humble chaumière
Retentiront plus d'une fois :
Car le boulet qui les décore
A jamais y grava ton nom,
Et l'écho s'épouvante encore
A ce seul mot : Napoléon !

Mais hélas ! moins heureux que ce peuple de braves,
Du sommeil des héros dans ces champs endormi,
Tu tombas sans mourir ! et tu vis des esclaves
Accueillir tes revers d'un regard ennemi,
Dès que tu n'eus plus d'or pour forger leurs entraves!
Ah ! contre les fureurs de ces lâches mortels,
Dont l'encens corrompu chercha d'autres autels,
Que ton humble cercueil du moins soit un refuge!
Guidant nos étendards au chemin de l'honneur,
Tu nous donnas la gloire à défaut du bonheur;
Nous t'avons obéi !... Que l'avenir te juge !

Quand ton sceptre pesait sur le monde asservi,
Quand la France tremblait, ma lyre inexorable
D'un silence obstiné peut-être eût poursuivi
De ton pouvoir sans frein la majesté coupable :
Mais tu connus l'exil et sa longue douleur,
Mais la mort t'a frappé sur un rocher sauvage;
Je te plains; et ma lyre adresse un libre hommage
A la majesté du malheur !



LA MONTAGNE DES MOINEAUX.

La pièce de vers qui suit a été écrite, en 1826, sur la colline qui domine Moscou, et qu'on nomme la *Montagne des Moineaux*. C'est de ce lieu qu'après tant de fatigues et de combats les Français, en 1812, ont enfin salué cette ville que les flammes allaient bientôt leur disputer.

Mon char léger, glissant dans la plaine voisine,
A tracé sur le sable un rapide sillon;
Il s'arrête, et mes pas gravissent la colline
Que dore le soleil de son premier rayon.
Autour de moi la nature s'éveille;
Un hymne universel fête l'astre du jour,
Et seul, muet, l'esclave a maudit son retour,
En reprenant les travaux de la veille.

Du *Télègue* [1] qui fuit, dans les champs emporté,
La clochette argentine, en passant a tinté;
Il poursuit vers le Nord sa course impétueuse;
Qui donc entraîne-t-il loin des sacrés remparts,
Où d'un pouvoir récent la splendeur fastueuse,
De vingt peuples divers éblouit les regards?
Ah! quand des factions la voix tumultueuse
S'éteignit, en grondant, sous le sceptre des Tsars,
Coupable de ses vœux, que le sort fit des crimes,
Au jour de la défaite, à des arrêts vengeurs
La révolte vaincue a livré des victimes,
Qui doivent de Tobolsk peupler les noirs abîmes:
Est-ce vous qui passez, esclaves voyageurs?

Oui, vers sa prison souterraine,
Ce *Télègue* emporte un guerrier;
Il fuit, et le bruit d'une chaîne
Marque tous les pas du coursier.
Bercé par des songes de gloire,
Ce guerrier peut-être à l'histoire
Demandait un long souvenir;
Sa valeur rêvait les batailles!...
Et la terre, dans ses entrailles,
Engloutira son avenir!

Sur ton front dégradé jetant l'ignominie,
Infortuné, des lois la sanglante ironie
T'a dit: « Gémis vingt ans au fond de ces enfers! »
Rassure-toi! Veillant dans ces sombres demeures,
Moins cruelle, la mort te laissera peu d'heures
Pour maudire la vie et pleurer sur tes fers!

De ces antres brûlants les vapeurs homicides
Vont bientôt, sur tes traits livides,
Laisser l'empreinte du trépas.
L'espace fuit!... savoure encore
La douce clarté de l'aurore:
Tes yeux ne la reverront pas.

Mais dans les champs d'azur que sa lumière inonde,
Poursuivant sa marche féconde,
Le soleil a des cieux rempli l'immensité;
Et ses feux, caressant l'or de mille coupoles,
Ont déjà suspendu des milliers d'auréoles
Au front de la sainte cité.

Voilà Moscou! Sa pompe à mes yeux se révèle!
L'incendie enfanta cette cité nouvelle:
Ces palais rajeunis, ces dômes éclatants
Élancés dans les airs, sans le secours du temps,
Du Phénix radieux me retracent l'image;
Quand cet oiseau, mourant pour renaître immortel,
Dans les feux du bûcher, qui se change en autel,
Retrempe les couleurs de son ardent plumage.

Du fleuve sinueux, dont les mille détours
De la ville des Tsars baignent l'enceinte immense,

[1] Le *Télègue* est la voiture de poste en Russie; elle n'est ni couverte ni suspendue; mais, extrêmement légère, elle vole avec une incroyable rapidité.

Naguère la Victoire ensanglanta le cours :
Le souvenir voltige au sommet de ces tours,
Et devant moi le passé recommence.

Je les vois ces drapeaux, dont les plis conquérants
Ont flotté sur le Nil, le Danube et le Tage !
De leurs lambeaux sacrés qui couronnent vos rangs,
L'ombre victorieuse envahit ce rivage,
Français ! Et la Moskwa, dans ses flots transparents,
Des héros d'Austerlitz berce, en grondant, l'image.

La terre a retenti sous leurs pas mesurés :
Des pénibles travaux ils chassent la mémoire !
Du Kremlin, à leurs yeux, brillent les toits dorés,
Et, sur leurs fronts décolorés,
L'Espérance rayonne auprès de la Victoire.

Le bronze a décimé leurs nombreux bataillons :
A ces débris vivants de nos vieilles milices,
A peine, pour couvrir leurs vieilles cicatrices,
Les combats ont laissé de glorieux haillons :
De Mojaïsk en feu la cendre les décore;
Dans ces plaines de sable, où la faim les dévore,
Le soc n'a point creusé de fertiles sillons;
Et le mousquet noirci dans leurs mains fume encore !
Qu'importe ? un gai refrain a salué l'aurore ;
Ils chantent... et l'écho de ces hameaux déserts,
De leur patrie absente a répété les airs.

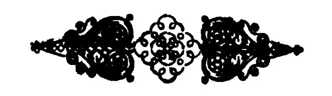
Déjà, prompts à franchir les champs qu'elle domine,
Les légers escadrons ont gravi la colline :
Quel immense horizon s'étend devant leurs pas?
Voilà donc la cité, prix de tant de batailles !
Ah ! pour la contempler, arrêtez-vous, soldats !
Peut-être vos regards, errant vers ces murailles,
Demain les chercheront et ne les verront pas !

Immobile, les yeux attachés sur sa proie,
Napoléon debout rêve, triste et vainqueur :
Un sinistre présage, en passant dans son cœur,
Ne laisse au conquérant qu'un triomphe sans joie.
Où sont les députés qu'attendait son orgueil,
Et les clefs de la ville sainte ?
Des portes de Moscou nul ne franchit le seuil :
Et tout se tait dans cette vaste enceinte,
Muette comme le cercueil.

Contre lui désormais qui pourrait la défendre?
Ses champs sont envahis, ses guerriers ne sont plus!
Ces clefs qu'à ses genoux apportent les vaincus,
Jamais Vienne et Berlin ne les ont fait attendre!
Son geste impatient accuse leur retard;
Il s'arrête pensif au milieu de sa gloire,
Et de ces murs, qu'embrasse son regard,
Le silence de mort menace sa victoire !
Hélas ! un seul jour a passé ;
Dans le Kremlin soumis, appuyé sur son glaive,
D'un trône universel il prolongeait le rêve,
Et le rêve s'est effacé !
La flamme a dévoré sa conquête stérile :
Temples saints, vieux palais, antiques monuments,
Vous n'offrez à ses yeux que des débris fumants,
Et sa victoire est sans asile !

Eh quoi ! Napoléon, ton courage inactif
Au fond d'un château solitaire,
Sous le poids du malheur languirait-il captif?
De ton génie encor le monde est tributaire!
Lève-toi !... Qu'ai-je vu ?... Du vainqueur de la terre
Un cri vengeur poursuit le traîneau fugitif !
Il passe !... et tous les rois rappelant leurs injures,
Au bruit de ses revers méditent des parjures !

Ainsi, sur la montagne, aux rayons du matin,
Vers un temps qui n'est plus égarant ma pensée,
O France ! ô mon pays! de ta gloire passée
Je réveillais l'écho lointain.
Peut être de tes fils, au fond de ces vallées,
Ma voix consolera les ombres exilées :
Loin de ton doux soleil, de tes fertiles champs,
Ton nom seul à mon luth arracha quelques chants:
Et quand, de la Moskwa parcourant les rivages,
D'un peuple sans passé j'épiais l'avenir,
Dans ses vastes cités, dans ses forêts sauvages
J'interrogeais ton souvenir !
Je l'ai trouvé partout !... Aux portes de l'Asie
Il veille, il parle seul aux mortels inspirés;
Et sur ces bords longtemps des Muses ignorés,
Il a semé la poésie.

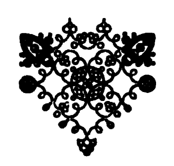


A Madame

AGLAÉ DE CORDAY.

Château du Baudry, septembre 1856.

Pourquoi, vous qui daignez vous nommer mon élève,
Vous, dont le vol grandit, quand ma course s'achève,
A ma critique encor soumettre vos écrits?
J'ai peut-être oublié ce que je vous appris;
Six ans de vaudeville ont détendu ma lyre;
Mais, au moins, j'ai toujours du bonheur à vous lire.
Merci donc des instants, passés auprès de vous,
Dans ce Baudry si frais, où de vos vers si doux
Mon cœur a savouré la pure mélodie;
Alors que du public vous êtes applaudie,
De celui qui jadis guida vos premiers pas,
L'hommage et les bravos ne vous manqueront pas:
Courage! poursuivez, ma sœur en poésie!
Votre retraite est belle, et Dieu vous l'a choisie
Pour que vous y mêliez, à l'abri des douleurs,
Le parfum de vos vers au parfum de vos fleurs.
Conservez-lui toujours sa couronne embaumée,
Ne quittez pas les lieux où vous êtes aimée!
Mais quoi! vous vous plaignez? le printemps s'est enfui;
L'été passe, et des fleurs, qui passent avec lui,
Se penchent tristement les tiges effeuillées;
Les oiseaux vont quitter les branches dépouillées,
Où leur chant matinal souvent vous égaya.
Déjà, depuis longtemps, le pâle acacia,
Devant les pas rêveurs de votre Muse errante,
A couvert les sentiers de sa neige odorante;
Le bosquet jaunissant bientôt sera flétri;
Et qu'importe?... novembre aux arbres du Baudry
Peut, sans nous attrister, enlever leur ombrage,
Et des chantres ailés éteindre le ramage.
Quand, près de l'âtre assis, nous entendrons vos vers,
Qui pourrait regretter leurs gracieux concerts?
On les oublie alors! La phrase cadencée,
Où brille, en se jouant, votre fraîche pensée,
Dans cet asile heureux prolonge les beaux jours;
Le rossignol se tait, mais vous chantez toujours.



SIX MOIS EN RUSSIE.

LETTRES

ÉCRITES A M. X.-B. SAINTINE,

EN 1826,

A L'ÉPOQUE DU COURONNEMENT DE S. M. L'EMPEREUR.

SIX MOIS EN RUSSIE.

LETTRE PREMIÈRE.

—

Gelnhausen, 26 avril 1826.

Mon cher Xavier, au moment de partir pour ces lointaines contrées où m'entraîne le désir de voir des peuples nouveaux, d'étudier des mœurs nouvelles, d'assister à d'imposantes cérémonies, de demander quelques inspirations à des pays qui me sont inconnus, j'ai promis de te rendre compte de mes sensations, de te communiquer les observations qu'il me sera possible de faire durant mon séjour, de te raconter enfin les faits que je pourrai recueillir dans ces régions sillonnées par tant de victoires et par tant de désastres. Cette tâche me sera bien douce à remplir. Peu de mois se sont écoulés, tu t'en souviens, depuis l'époque où, parcourant ensemble les côtes de la Normandie, nous rêvions de plus longs voyages; j'étais loin de penser alors que bientôt je t'écrirais des bords de la Newa; mais, puisque les jouissances de l'homme ne sauraient être complètes, puisqu'il m'a fallu renoncer à l'espoir de t'avoir pour compagnon, je promènerai du moins ton imagination dans ces lieux que j'aurais aimé à visiter avec toi.

Je pensais, mon ami, que je ne pourrais t'écrire que de Gotha; mais un léger accident arrivé à ma voiture me contraint à m'arrêter une heure dans une vieille ville située sur une hauteur, et qui, dans les temps reculés, a dû être une place forte, car pour y pénétrer on passe sous une porte basse flanquée de bastions, et l'œil est attristé par des fortifications en ruines. Je n'ai pu obtenir aucun renseignement sur l'histoire de cette cité, où l'indigence semble aujourd'hui avoir élu son domicile; mais j'ai trouvé là un homme dont la position me paraît assez intéressante pour que je lui consacre un souvenir.

En descendant à la poste, j'avais été frappé de la figure noble et imposante du vaguemestre. Sous un costume plus que négligé, il conservait une démarche et une tournure qui contrastaient avec la saleté de ses vêtements; une belle barbe rousse descendait sur sa poitrine; un épais bonnet de loutre couvrait son front; et au moment où il dételait les chevaux, et où j'allais prononcer tant bien que mal quelques phrases allemandes, j'ai été surpris de l'entendre s'exprimer en très-bon français. Alors j'ai entamé avec lui une conversation, qu'il semblait heureux de prolonger; il m'a raconté son histoire, et je la consigne ici.

Cet homme est né en Pologne; il passa fort jeune au service de la France, et il était brigadier dans les lanciers polonais de la garde. Après les désastres de 1812, 1813 et 1814, il fut du petit nombre des hommes dévoués qui suivirent Napoléon à l'île d'Elbe; il revit la France avec lui en 1815, et quand les voiles anglaises eurent emporté son général vers le brûlant exil où l'attendait la mort, ce soldat d'un conquérant détacha de sa poitrine les deux croix qu'il avait payées de son sang; il vint s'ensevelir dans une obscure ville de l'Allemagne, où il obtint le modeste emploi qu'il exerce encore aujourd'hui. Il n'a pas voulu retourner dans cette Pologne qui l'a vu naître, et dont il pleure l'asservissement; une grande révolution politique l'a forcé de quitter le pays qui l'avait adopté; ainsi placé entre ses deux patries, renonçant à l'espoir d'un avenir meilleur, sans pourtant maudire sa destinée présente, il laisse s'écouler sa vie, qu'embellissent quelquefois encore de glorieux souvenirs.

L'aspect de ce philosophe-pratique m'a vivement ému, mon cher Xavier : par suite des grands événements dont nous fûmes les témoins, combien d'hommes n'ont-ils pas été, comme ce Polonais, jetés brusquement hors de la sphère où les avait placés le sort, où des affections et des habitudes les retenaient! Heureux cent fois ceux qui, comme lui, ont eu assez de force pour se créer et supporter une nouvelle existence! plus heureux encore ceux qui

sont nés dans ces temps paisibles que l'histoire ne recommande pas à l'étonnement de la postérité !

LETTRE II.

—

Gotha, 27 avril.

Me voilà maintenant, mon cher Xavier, dans un pays que d'imposants souvenirs rendront à jamais célèbre; il n'est pas une ville, il n'est pas un hameau que des victoires ou des défaites ne recommandent à mon attention. Je t'écris en ce moment dans une chambre qu'une simple cloison sépare de la chambre où coucha Napoléon, lorsque, après la funeste bataille de Leipsick, il précédait en France ses aigles vaincues. Quelles pensées ont dû l'assaillir durant la nuit passée dans cette ville dont le seul aspect lui rappelait le temps où, s'environnant de tous les prestiges de la puissance, il dictait la paix aux rois soumis qu'il forçait d'assister à ses fêtes ! Là, sans doute, a commencé pour lui cette terrible expiation qui devait s'achever sur le rocher de Sainte-Hélène. Je prévois, mon ami, que pendant ma route j'aurai souvent à t'entretenir de cet Hercule des temps modernes; en pourrait-il être autrement? partout ici sa mémoire est vivante, et si son nom n'a point d'écho dans les cœurs, le bruit de sa gloire a tellement ébranlé les imaginations, la longue agonie, qu'on appela son exil, fut si cruelle, que ces peuples, longtemps opprimés, ne prononcent aujourd'hui qu'avec respect ce nom qui naguère était dans leur bouche le cri de ralliement de la haine.

Je regrette qu'il ne me soit pas possible de m'arrêter à Weimar; c'est là qu'habite le célèbre Goëthe, et j'aurais un grand plaisir à visiter ce Nestor de la littérature allemande. Tu n'as point oublié, mon cher Xavier, l'impression que produisirent sur nous, quand nous les lûmes ensemble, ces compositions gigantesques jugées si sévèrement dans une séance solennelle de l'Académie française. Certes, *Goëtz de Berlichingen*, tableau énergique et vaste des mœurs de tout un siècle, ne paraîtra jamais un ouvrage méprisable aux hommes qui, sans secouer le joug des règles imposées par la raison et le goût, cherchent pourtant à s'affranchir des préjugés de l'école. Moins avare de temps à mon retour, peut-être pourrai-je jouir de la conversation de cet illustre écrivain, et lui prouver qu'en France aujourd'hui le besoin de s'instruire a triomphé des vieilles préventions, et qu'enfin des esprits sages ont abaissé la barrière qui semblait séparer à jamais les deux littératures.

Il faut que je te quitte, mon ami; j'entends le cor du postillon; adieu. Je te donne maintenant rendez-vous à Leipsick.

LETTRE III.

—

Leipsick, 29 avril.

En arrivant à Leipsick, je suis assez heureux pour que la foire de Pâques, la plus belle des foires annuelles qui se tiennent dans ce bazar de l'Europe, ne soit pas encore terminée. La réunion de tous ces commerçants, différant entre eux de physionomie, de costume et de langage; l'innombrable quantité de boutiques élevées sur les places; la profusion des spectacles forains, l'activité de ces hommes que l'appât du gain attire de si loin, offrent un tableau piquant et animé, dont les juifs polonais, avec leur barbe pointue, leur longue robe et leur bonnet, composent la partie la plus pittoresque. On évalue à 80 millions de francs le montant des affaires qui se traitent durant cette foire, et les livres qui s'y vendent sont compris dans cette évaluation, que je crois exagérée, pour une somme de 2 millions à peu près.

Autour de la ville règne une jolie promenade qu'un rayon de soleil a permis de fréquenter aujourd'hui, et qui, par l'étonnante variété des individus qu'on y rencontrait, semblait être un abrégé de l'Europe. On m'a conduit dans les délicieux jardins de M. Reichenbach, situés sur les bords de l'Elster : là, mon ami, j'ai été ramené vers de pénibles souvenirs. C'est en voulant traverser ces jardins pour gagner la grande route de Weissenfels, que Poniatowski, blessé et épuisé de fatigue, tomba de son cheval dans l'étroite mais profonde rivière qui les borde. J'ai vu la place où son cadavre a été retrouvé :

là, deux monuments furent élevés à sa mémoire; le plus remarquable a été érigé par un Polonais, avec cette inscription : *Miles popularis, hoc monumentum duci populari, lacrymis irrigatum erexit.* Le nom du fondateur était gravé sur la pierre au-dessous de l'inscription; mais il a été effacé; je n'ai pu savoir ni pour quel motif, ni par quel ordre. On n'a pas du moins fait disparaître les noms polonais qui attestent la douleur religieuse des compatriotes de Poniatowski, et qui couvrent cette tombe où manque sa cendre.

Je suis monté à l'Observatoire, d'où l'on plane sur toute la ville et sur les vastes champs qui l'environnent; un homme préposé à la garde de cette tour nous a développé le plan de la bataille de Leipsick; il nous a montré les différents points où se trouvaient les divers corps et les principaux chefs des armées; il a même hasardé, sur les fautes commises dans cette fatale journée, des réflexions stratégiques dont je ne saurais apprécier la justesse, mais que son air d'importance et sa gravité rendaient fort plaisantes dans sa bouche. Nous étions placés dans un belvéder où, pendant la bataille, le roi de Saxe s'était retiré avec toute sa famille : fidèle à son alliance avec la France, il contemplait du haut de cette tour les jeux sanglants dont son empire était le théâtre, et pouvait devenir le prix. Quel spectacle que celui de ce monarque entouré de ses enfants, agité par la crainte ou par l'espérance, observant avec une douloureuse anxiété tous les caprices de la victoire, et assistant peut-être aux funérailles de sa royauté! A chaque pas, mon ami, je retrouve dans ces campagnes, aujourd'hui si paisibles, les traces des hautes leçons qu'y sema le passé, et qui, sans doute, seront perdues pour l'avenir.

Hier on représentait sur le théâtre de Leipsick le *Don Carlos* de Schiller; mais je suis arrivé trop tard pour assister à la représentation. Tu comprends mon regret; il est d'autant plus vif que je ne rencontrerai plus l'occasion de juger l'effet scénique de ce grand tableau dramatique, car la censure prussienne, timide comme toutes les tyrannies, redoute le marquis de Posa, et a interdit cet ouvrage aux théâtres de Berlin. La salle de Leipsick est un monument d'une architecture élégante, élevé au milieu d'une place plantée d'arbres; l'intérieur est éclairé comme le sont toutes les salles d'Italie, c'est-à-dire que la lumière se porte sur le théâtre, et que les loges sont plongées dans une obscurité qui permet à peine d'apercevoir les spectateurs. Cet usage est favorable à l'illusion théâtrale; mais je doute que la coquetterie des Parisiennes s'en accommodât. Il paraît qu'en Allemagne on va au spectacle pour voir plutôt que pour être vu. J'ai entendu là une comédie en trois actes qui m'a paru ne mériter ni blâme ni éloge; c'est tout simplement un drame médiocre où s'agitent des personnages de convention dans une action d'un faible intérêt : faisons donc comme le public, n'en parlons pas.

Adieu, cher Xavier; ma première lettre sera probablement datée de Berlin.

LETTRE IV.

—

Berlin, mai 1826.

Me voici arrivé sans accident à Berlin, et je commence à croire que j'entrerai dans Pétersbourg sans avoir à te raconter la plus petite catastrophe : probablement même tu échapperas aux brigands obligés. Que veux-tu? il faut prendre ton parti, et te contenter de la vérité; je ne suis pas encore allé assez loin pour avoir acquis le droit de mentir.

Je n'ai pu consacrer que trois jours à cette grande et belle capitale, et tu n'attends pas sans doute que je te donne une description détaillée d'une ville si connue; je n'en ai ni le temps ni les moyens; je me bornerai donc à rappeler le plus brièvement possible les objets qui ont le plus particulièrement attiré mon attention. J'ai retrouvé à Berlin, leur patrie, MM. Mayer-Beer et Michel Beer, que j'avais connus à Paris; ces deux frères, comblés de tous les dons de la fortune, pouvaient, comme tant d'autres, traîner en Europe leur fastueuse inutilité; ils ont préféré l'étude à de bruyants plaisirs; et les Muses, auxquelles ils ont demandé des distractions, leur ont donné la gloire. L'Allemagne, l'Italie et la France ont applaudi tour à tour aux savants et harmonieux accords du premier, et le second jouit dans sa patrie d'une juste célébrité, qu'il doit à des tragédies représentées avec un grand succès sur les divers théâtres de l'Allemagne. Je voudrais que son *Paria* et sa *Clytemnestre* fussent traduits en français; il serait piquant de comparer ces ouvrages à

ceux de Casimir Delavigne et de Soumet; et l'art ne pourrait que gagner beaucoup à un rapprochement entre ces pièces composées dans un système si différent. Accueilli à Berlin par mes deux aimables confrères en Apollon, je me suis abandonné à leur amitié hospitalière, et ils ont promené ma curiosité dans toute la ville. J'ai admiré ces vastes et belles rues bordées de maisons régulières; cette place de Guillaume, que semblent protéger les statues en marbre des cinq grands capitaines de la guerre de sept ans, Schewrin, Seidlitz, Keith, Winkerfeldt et Ziethen; le château du roi, d'où l'œil peut parcourir dans toute sa longueur l'allée des Tilleuls bornée par la porte de Brandebourg, qui soutient dans les airs le magnifique quadrige que la victoire avait enlevé à Berlin et que la victoire lui a rendu : l'arsenal, où des trophées de la guerre de 1814 ont affligé mes regards; l'église Saint-Nicolas, où se fait remarquer le monument de Puffendorff; la manufacture de porcelaine, si inférieure à notre manufacture de Sèvres, mais digne pourtant de notre attention par le fini des fleurs peintes qui décorent la vaisselle qu'elle fabrique; enfin l'atelier du professeur Rauch, le plus célèbre statuaire de l'Allemagne. Au milieu des nombreux ouvrages qui paraient cet atelier, j'ai trouvé une statue colossale en bronze du général Blücher; ce vieux guerrier est représenté foulant aux pieds un canon, et l'artiste a voulu par là rendre hommage à la dernière victoire de ce général, qui assura la paix de l'Europe. L'expression de la tête, la hardiesse de la pose ont droit à nos éloges; mais les connaisseurs désireraient peut-être un dessin plus correct et plus sévère. Ce monument doit être élevé sur une place le 18 juin prochain, jour anniversaire de la bataille de Waterloo. Je me félicite beaucoup, mon ami, de ne pas assister à cette fête nationale pour les Prussiens, mais si pénible à l'âme d'un Français. J'ai visité les théâtres, et j'ai eu le chagrin de ne voir au théâtre royal qu'une traduction de *Lord Davenant*, drame déjà imité de l'allemand par les auteurs français : cette nouvelle contre-épreuve n'a pas produit un grand effet sur les spectateurs. Au théâtre de la Kœnigstadt, j'ai entendu la délicieuse voix de mademoiselle Sontag, dont vous applaudirez bientôt à Paris la charmante figure, l'excellente méthode et le précoce talent. Une salle de concert, qui communique à la salle de l'Opéra, est peut-être la plus vaste et la plus belle qui soit en Europe; elle est ornée de peintures à fresque représentant des sujets tirés des tragédies les plus remarquables léguées par les siècles à l'admiration de la postérité; mais là j'ai eu à gémir du fanatique préjugé qui a exclu de cette réunion les chefs-d'œuvres de notre scène. Les hautes conceptions d'Eschyle, de Shakespeare, de Calderon, de Lopez de Vega, de Schiller et de Goëthe décorent les murailles et les plafonds de ce sanctuaire des arts; pourquoi Corneille, Racine et Voltaire en sont-ils bannis? Horace, Athalie et Brutus seraient-ils déplacés au milieu de ces héros tragiques auxquels un savant pinceau a donné une nouvelle vie? Et si cette proscription vous est commandée par votre mépris pour ces génies qui furent aussi créateurs, quoi que vous en disiez, pourquoi traduisez-vous leurs ouvrages? N'est-il pas temps enfin que ces préventions d'école disparaissent? la France donne aujourd'hui l'exemple d'une impartialité avantageuse aux progrès de l'art, et elle a droit de réclamer pour ses grands écrivains la justice qu'elle ne refuse pas aux vôtres.

Aujourd'hui, mon cher Xavier, j'ai dîné chez MM. Beer, qui habitent une maison délicieuse située dans le parc, à la porte de Berlin, et sur les bords de la Sprée; ils avaient réuni quelques hommes de lettres et quelques artistes distingués. Au nombre des premiers étaient M. Schall, auteur de plusieurs comédies qui jouissent en Allemagne d'une réputation qu'on dit méritée; et M. Holtei, qui a naturalisé le vaudeville dans sa patrie. On accorde de grands éloges à l'élégante facilité, à la fécondité ingénieuse de cet aimable écrivain, qu'on a surnommé le *Scribe* de l'Allemagne. Je ne connais point assez la belle langue dans laquelle il écrit, pour apprécier jusqu'à quel point ses ouvrages justifient ce surnom flatteur; mais il s'exprime en français avec beaucoup d'aisance, et sa conversation vive, animée et spirituelle m'autorise à penser qu'il n'y a rien d'exagéré dans cette louangeuse assimilation. Parmi les hommes de lettres qui assistaient à ce repas, j'en ai distingué un qu'assiégeaient les égards, les prévenances de tous les autres; et tandis que mon compagnon de voyage, étranger aux secrets du métier, s'épuisait en conjectures sur le genre de compositions que produisait cet écrivain, à qui il supposait un génie transcendant et d'immenses succès, j'ai deviné la cause de la considération, des hommages respectueux dont il était l'objet, et je ne me trompais pas; c'était le journaliste le plus redouté de Berlin. Après le dîner, le célèbre compositeur Hummel a bien voulu nous enchanter par

une de ses brillantes improvisations sur le piano : l'homme le plus froid et le moins sensible aux charmes de la musique ne saurait longtemps résister à la fécondité de ces inspirations, à la richesse de ces motifs, à l'éclat de cette exécution, qui ont acquis à ce maître célèbre une renommée européenne.

Dans le court séjour que j'ai fait à Berlin, j'ai pu remarquer l'amour du peuple pour son roi : les embellissements qu'il a prodigués à la ville, la simplicité de ses mœurs, l'économie qui préside à l'administration de son royaume, les longs malheurs qu'il a essuyés, tout a contribué à resserrer les liens entre son peuple et lui ; on ne lui reproche qu'un goût un peu trop prononcé pour les soldats. En effet, la situation de l'armée prussienne, les sacrifices que ce grand nombre de soldats sous les armes impose à la nation à l'époque d'une paix générale, semblent justifier ce reproche ; et l'on pense que ce monarque fait une application exagérée de ce précepte de la prudence : *Si vis pacem, para bellum.*

Le parc de Charlottembourg, à peu de distance de Berlin, offre une promenade très-fréquentée durant l'été. Là, j'ai visité le mausolée de la reine de Prusse, ouvrage admirable dû au ciseau de M. Rauch ; la statue de cette reine, en marbre blanc, repose sur un sarcophage décoré de sculptures emblématiques ; je ne connais rien de plus touchant que la pose de cette gracieuse figure étendue sur un tombeau, et paraissant dormir du sommeil des anges. La sérénité répandue sur ses nobles traits, l'abandon de ce beau bras qui tombe mollement à son côté, tandis que l'autre soutient une tête enchanteresse, la pureté des formes, l'élégance du dessin, retiennent longtemps le voyageur dans ce caveau funèbre où vit le souvenir de cette jeune princesse, si bonne aux jours de la grandeur, si imposante aux jours de l'adversité. Douée d'une âme forte, elle s'indigna du joug qui pesait sur l'Europe. Les triomphes du grand Frédéric tourmentaient sa pensée ; rêvant de hautes destinées pour son époux et pour sa patrie, elle appela la victoire ; le malheur lui répondit, et son courage seul lui demeura fidèle. Les maux sans nombre que sa généreuse mais fatale résistance avait attirés dans sa patrie retombèrent sur son cœur. Se condamnant aux plus rudes privations, elle exigea sa part des souffrances qui assiégeaient son peuple ; couverte de vêtements obscurs, n'acceptant que les aliments les plus grossiers, elle s'accusait de l'indigence de ses sujets, et voulait du moins la partager. Ce peuple, dont elle avait désiré la gloire et causé les infortunes, donna des larmes sincères à sa mort, et une douleur religieuse honore encore sa mémoire.

La surveillance et la garde de ce monument sont confiées à un soldat invalide âgé de soixante-dix-huit ans, dont la carrière militaire offre une bizarre singularité. Entré au service sous le règne de Frédéric II, il a fait la guerre pendant quarante-cinq ans sans jamais avoir vu l'ennemi ; il nous racontait naïvement que le hasard l'avait toujours placé dans les arrière-gardes ou dans les réserves, et que les divers régiments auxquels il avait appartenu ne s'étaient jamais présentés sur les champs de bataille tant qu'il en avait fait partie : il ne peut citer aucune victoire à laquelle il ait contribué ; il ne peut montrer le plus léger coup de sabre. Il y a dans le monde des gens bien malheureux !

Le plaisir que j'éprouve à causer avec toi, mon cher Xavier, m'entraîne fort avant dans la nuit, et cependant je quitte Berlin à la pointe du jour ; il faut donc que je te dise adieu. Bien que je compte m'arrêter quelques instants à Kœnisberg, je ne pense pas que je puisse t'écrire de cette ville, et sans doute ma prochaine lettre sera datée de Mittaw, où me retiendront les souvenirs que nos princes ont dû laisser durant leur exil dans cette capitale de la Courlande.

LETTRE V.

—

Mittaw, mai 1826.

J'aurais pu, mon cher Xavier, t'écrire de Kœnisgberg, où j'ai séjourné vingt-quatre heures ; mais que t'aurais-je dit ? Il m'eût été difficile de décrire cette ville, puisque je n'ai vu de l'ancienne capitale de la Prusse que les quatre murailles de ma chambre, où m'a retenu une légère indisposition ; puis la route qui conduit de Berlin à Kœnisberg ne m'a rien offert qui m'ait paru digne d'appeler tes regards ; toute la Prusse occidentale est un pays pauvre et nu, dont l'aridité fatigue les yeux du voyageur : là commencent ces forêts de

sapins qui vont, dit-on, se multiplier devant nous jusqu'à Pétersbourg; point de paysages; partout, et particulièrement entre Landsberg et Dirschaw, des campagnes indigentes qu'attristent, plutôt qu'ils ne les animent, quelques misérables troupeaux maigres qui cherchent une rare nourriture dans des plaines sablonneuses et stériles. Mais cette route, toute désagréable qu'elle soit, excite encore les regrets lorsqu'on est arrivé sur le *Strand;* c'est alors qu'il faut appeler à son aide toute la patience dont on fut doué par la nature. Figure-toi, mon ami, qu'on parcourt trente-six lieues sur une langue de terre fort étroite qui sépare de la Baltique un grand lac nommé le Curisch-Haff; les regards ne rencontrent que des sables mouvants et de l'eau; pour trouver plus de résistance, le postillon place une roue de la voiture dans la mer, et souvent les sables, poussés par le vent, en s'accumulant sur le chemin, vous enlèvent cette ressource et vous contraignent à de longs détours. On n'entend dans ce désert que le bruit des vagues, le cri des corbeaux et des oiseaux de proie, et l'on pourrait se croire à jamais séparé du monde, si les maisons de poste, situées à quelque distance de la route, au milieu de quelques sapins dont l'œil contemple avec joie la sombre verdure, ne venaient, comme de consolantes oasis, rompre la triste monotonie du voyage. A Nidden et à Sarkau, ces maisons ne sont que d'indigentes chaumières; mais, à Rosjtten, les regards sont agréablement surpris par l'élégance et la propreté de l'habitation du maître de poste. Je ne saurais t'exprimer la sensation que j'ai éprouvée lorsqu'en entrant dans une chambre, j'ai entendu les sons d'un piano; un instant, j'ai cru être le jouet d'une illusion, je m'attendais à voir paraître la fée protectrice de ces rives sauvages, à saluer une nouvelle *Dame du Lac*. Cet être mystérieux qu'embellissait déjà mon imagination était tout simplement la fille du maître de poste, qui, sans doute élevée dans une ville voisine, a rapporté dans cette solitude un talent agréable partout, mais bien précieux au milieu des longs ennuis d'un désert.

Enfin, après avoir franchi non sans peine ces tristes parages, je suis arrivé à Memel, dernière ville prussienne, et bientôt je suis entré dans l'empire russe. Si je ne consultais que les fatigues de la route et mon désir de toucher au terme du voyage, je trouverais cette barrière bien éloignée des portes de Strasbourg; mais, en réfléchissant à la puissance menaçante de cet empire colossal, je suis tenté de considérer ces cosaques placés à Polangen, comme beaucoup trop rapprochés des frontières de France. A peine avions-nous fait quelques lieues en Courlande, que nous avons rencontré des hommes dont la physionomie étrange m'a vivement frappé; on les nomme les *Lettes*. Cette peuplade, vaincue vers le XIIIe siècle par des chevaliers allemands, n'a rien emprunté à ses vainqueurs; elle ne s'est point mêlée avec les étrangers que la conquête amena dans son pays, et, conservant ses mœurs, ses coutumes et son langage, rien n'a pu triompher jusqu'ici de son obstination patriotique. Entourés d'Allemands, de Polonais et de Russes, les *Lettes* ne parlent ni ne comprennent les langues de ces trois peuples avec lesquels ils vivent; et l'aspect de ces hommes simples dont les mœurs primitives n'ont point été altérées durant cinq siècles par le contact des mœurs étrangères, m'a rappelé ces vers heureux de Voltaire dans la *Henriade*.

> Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
> Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
> Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs,
> Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

J'ai visité *Mittaw;* et dans cette ville assez bien bâtie, qui, par sa position au milieu des sables, ne peut offrir au voyageur ni promenade, ni points de vue pittoresques, je n'ai trouvé que le palais des anciens ducs de Courlande qui fût digne d'une mention. Ce château acquiert pour nous un nouveau degré d'intérêt, puisqu'il fut habité par le feu roi Louis XVIII et par nos princes durant les jours de la persécution : c'est là que l'auguste fille du malheureux Louis XVI donna sa main à Monseigneur le duc d'Angoulême, préférant ainsi à des grandeurs étrangères les infortunes d'un parent exilé comme elle; je me suis arrêté dans la chapelle où cette héroïque princesse jura, devant Dieu, de consacrer à consoler les souffrances d'un proscrit des vertus qui pouvaient embellir un trône. On nous a montré la chambre à coucher du feu roi : c'est en ce lieu que fut signifié, au nom de Paul Ier, à ces illustres bannis, au mois de janvier 1800, l'ordre de s'éloigner des états russes dans le délai de vingt-quatre heures. Bravant les rigueurs de la saison, un monarque infirme partit sans proférer une plainte, et n'opposant à un ordre barbare que le courage de la résignation, cherchant un asile où

il lui fût permis de reposer sa tête, ce noble exilé parut plus roi que le souverain forcé par la crainte d'outrager en son hôte la double majesté de la naissance et du malheur.

L'auberge où je suis descendu à Mittaw appartient à l'ancien maître-d'hôtel de Louis XVIII, nommé Morel; il se maria dans cette ville, et, renonçant à jamais à la France, qu'il aurait pu revoir en 1814, il adopta pour patrie le pays où il rencontra la fortune.

J'ai assisté, ce soir, mon cher Xavier, à un concert donné au profit des pauvres par une demoiselle qui appartient à l'une des premières familles de Mittaw : fort riche, âgée de trente-cinq ans, elle a jusqu'à ce jour refusé de se marier; cultivant la musique avec passion, elle a acquis un merveilleux talent sur un instrument qu'on n'est pas accoutumé à voir dans les mains d'une femme, le violon; et les amateurs accourus de trente lieues à la ronde pour l'entendre n'hésitent pas à la placer sur la même ligne que Rodes et Lafont, dont ils ont pu apprécier le mérite pendant le séjour de ces artistes en Russie. Je ne me permettrai point de prononcer; mais je crois pourtant qu'il y a dans cette comparaison plus d'esprit national que d'équité. Quoi qu'il en soit, j'ai été surpris du talent de cette femme, que distingue une grande vigueur d'exécution; mais je n'ai pu m'empêcher d'approuver sa résignation à un éternel célibat, car le disgracieux instrument qu'elle a choisi, en l'obligeant à de continuelles grimaces, attirera toujours vers elle plus d'admirateurs que d'amants.

LETTRE VI.

—

Saint-Pétersbourg, 18 mai 1826.

Il est donc vrai, mon cher Xavier, sept cents lieues me séparent de mon pays! Sans autre motif que le désir de comparer et de connaître, je me suis brusquement arraché à mes habitudes et à mes affections : mais aurai-je le temps, aurai-je les moyens d'étudier les mœurs de cette nation, que de si loin je viens observer?

Arrivé depuis plusieurs jours à Pétersbourg, mes premiers regards ont demandé un peuple à cette capitale factice de la Russie; ils n'ont encore rencontré que des princes, des palais et des casernes. Ce n'est point ici, me dit-on, qu'il faut chercher des Russes. En effet, les nationaux sont, pour ainsi dire, perdus au milieu de cette foule de Livoniens, de Lithuaniens, d'Estoniens, de Finois et d'étrangers de toute espèce qui composent cette colonie. Eh bien! puisque des circonstances, qu'il ne dépend pas de moi de changer, me forcent à séjourner dans cette ville improvisée; puisqu'il faut se résigner à n'avoir pour objets d'étude que ces magnifiques et tristes conquêtes d'une civilisation hâtive, disputées à la mer par la puissance d'une seule volonté, nous visiterons ensemble, mon ami, ces innombrables édifices qui décorent Pétersbourg sans le peupler, et nous nous arrêterons surtout à ceux que des souvenirs historiques recommandent à notre curiosité.

Un homme qui fait mouvoir à son gré des millions d'hommes peut contraindre des marais jusqu'alors impraticables à porter de pompeux monuments, il peut fonder une ville immense; la marche des siècles, l'agglomération des intérêts font seuls la véritable capitale d'un empire. Supposons un instant que de graves circonstances, ou même quelque royal caprice, éloignent de Paris ou de Londres la cour de France ou celle d'Angleterre; les villes qu'elles auront choisies deviendront le siége du gouvernement; Paris et Londres n'en resteront pas moins les capitales de ces deux royaumes; mais si le tsar se décidait aujourd'hui à changer de résidence, peu d'années suffiraient pour que ce majestueux échafaudage s'écroulât; et cette ville, que ne soutient point l'affection des peuples, deviendrait bientôt un simple port de commerce. Il ne m'appartient pas de prononcer dans ce grand procès, qui existera longtemps encore au sujet de Pétersbourg, entre le gouvernement et la vieille aristocratie moscovite; ce n'est point à moi de décider si cette création gigantesque a été trop payée par les sacrifices sans nombre qu'elle a coûtés à la Russie. Elle fut un calcul de la politique de Pierre Ier, et, dans l'intérêt de son pouvoir, ce calcul était juste.

Si j'en crois des hommes qui ont parcouru les différentes capitales de l'Europe, aucune ville ne peut être comparée à Pétersbourg. Je dois l'avouer, mon ami, il est impossible de n'être pas frappé d'un étonnement mêlé d'admiration, à l'aspect de ces

rues immenses dont l'œil ne saurait mesurer la longueur; de ces places, de ces quais, de ces larges canaux ouverts à la Newa; de cette profusion de palais et d'édifices, élevés, comme par enchantement, sur un sol fangeux qu'il y a cent ans à peine des marais infects semblaient défendre contre les entreprises de l'homme. La surprise est d'autant plus vive en entrant par terre dans Pétersbourg, qu'on y arrive comme par hasard. Cette ville n'est point dominée par des collines qui permettent de la découvrir, et les misérables cabanes en bois, éparses sur la route, ne font pas deviner l'approche d'une grande cité. On ne la soupçonne qu'au moment où l'on aperçoit les élégantes et fragiles maisons de campagne que le luxe a semées autour d'elle, dans un rayon de douze à quinze werstes. (Il faut trois werstes et demie pour faire une lieue de France.)

Avant d'examiner en particulier chacun des édifices qu'il me faudra visiter, j'ai voulu prendre une idée générale de la ville; je l'ai parcourue dans toute son étendue, et tu auras jugé sans doute, dès les premières phrases de cette lettre, que si mes yeux ont été éblouis, mon âme n'a point été satisfaite. C'est qu'on se lasse bien vite de l'étonnement et de l'admiration, c'est qu'on sent à chaque pas qu'il n'y a point ici de place pour le bonheur, car il n'y en a point pour la liberté.

Telle est, mon ami, la première impression que j'ai reçue; mais je ne la donne point comme un jugement. Je me suis entouré d'hommes impartiaux et instruits, qui dirigeront mes observations; et je te communiquerai tous les renseignements que je pourrai recueillir sur les mœurs, les préjugés et les habitudes de la nation russe; je te ferai part des différentes modifications apportées, depuis quelques années, par le gouvernement lui-même au système suivi jusqu'à présent: elles doivent amener des améliorations que le caractère connu de l'empereur et les premiers actes de son règne semblent annoncer. Puisse l'entreprise extravagante et funeste de quelques hommes ne pas reculer, pour ce peuple, les jours de l'affranchissement qui, tôt ou tard, doivent se lever sur lui!

LETTRE VII.

—

Pétersbourg, mai 1826.

Quelques littérateurs russes ayant appris mon arrivée à Pétersbourg ont voulu me prouver que les muses sont sœurs, et je dois d'heureux moments à leur affectueuse hospitalité. L'un d'eux, M. Gretsch, un des bibliothécaires de l'empereur, savant philologue, auteur d'une grammaire qui, déjà, fait autorité en Russie, bien qu'elle n'ait pas été entièrement publiée, et propriétaire-rédacteur du meilleur journal de l'empire (*l'Abeille du Nord*), a donné hier un grand dîner, où se trouvait tout ce que Pétersbourg renferme aujourd'hui d'écrivains distingués dans tous les genres: là, j'ai vu M. Kriloff, qui doit à de charmantes comédies, et plus encore à ses fables, une réputation devenue européenne; on l'a surnommé le La Fontaine de la Russie, et l'on rencontre, en effet dans ses compositions, une naïveté, une grâce qui lui donnent quelques rapports avec notre immortel *bonhomme*. Il porte dans le monde une distraction silencieuse qui ajoute à la ressemblance, et justifie ce glorieux surnom. M. Bourgarine, collaborateur de M. Gretsch, est un homme d'un esprit des plus remarquables; il s'occupe en ce moment d'un ouvrage dont quelques extraits déjà publiés ont obtenu un grand succès; il a pour titre: *Le Gil Blas russe*. Cet ouvrage est destiné à peindre les mœurs et les usages de toutes les provinces de cette nation; on l'attend ici avec une vive impatience, et, s'il est permis de juger ce que doit être un livre par la conversation de l'auteur, on peut affirmer d'avance que, pour l'originalité des tableaux, la finesse des aperçus, et le piquant des réflexions, celui-ci ne laissera rien à désirer. Près de moi étaient placés à table, M. Labanoff, à qui le théâtre russe doit la traduction de *Phèdre* et d'*Iphigénie*, et qui s'attache maintenant à reproduire dans sa langue *Athalie* et *Britannicus*; M. Ismaïloff, fabuliste estimé; M. Soumoff, jeune littérateur dont le talent s'annonce avec éclat, et M. le comte Tolstoï, habile graveur en médailles, qui a voulu que les arts vinssent ajouter leur gloire à l'illustration de sa naissance. Des poëtes, des savants et des grammairiens complétaient cette

réunion; des *toasts* ont été portés à la littérature française, la *sœur aînée et bien-aimée de la littérature russe*, et à l'empereur Nicolas Ier, qui, par un bienfait vraiment digne d'un grand prince, vient d'honorer les lettres dans la personne de M. Karamsin, historien de la Russie. Cet illustre écrivain, dont le nom n'est prononcé par ses compatriotes qu'avec une respectueuse et reconnaissante admiration, est atteint d'une phthisie pulmonaire qui laisse peu d'espérance pour sa vie; on craint même qu'il ne conserve pas assez de force pour entreprendre le voyage en Provence, qui lui était prescrit comme dernière ressource; et l'empereur, pour embellir du moins la fin d'une existence laborieuse, consacrée tout entière à la gloire de son pays, a daigné lui accorder une pension viagère de 50,000 roubles, reversible sur sa femme et ses cinq enfants jusqu'à la mort du dernier. La joie sincère que cette nouvelle a fait naître parmi tous ces littérateurs offrait un spectacle touchant; il semblait que chacun d'eux avait part aux dons du souverain. Combien d'injures, combien de calomnies, la dixième partie d'une pareille récompense, n'eût-elle pas attirées en France à l'écrivain qui l'aurait obtenue!

Vers la fin du repas, on a porté la santé de M. Joukowski, l'un des meilleurs poëtes vivants de la Russie, qui voyage en ce moment à l'étranger, et que je ne pourrai pas connaître; j'ai à regretter aussi que de graves imprudences aient exilé au fond d'une province éloignée M. Pouchkin, jeune poëte d'un grand talent; du moins, j'ai pu recueillir quelques-unes de leurs compositions, que je me propose de transporter dans notre langue.

La plus franche gaieté a régné dans cette réunion; et de curieux détails, de piquantes anecdotes m'ont fait connaître la censure littéraire de ce pays. Si j'en crois ces récits, les hommes armés, à Pétersbourg, de cette puissance inquisitoriale, ont porté jusqu'au sublime la science de l'interprétation; et M. Félix Nogaret lui-même, de plaisante mémoire, cet ex-censeur qui, suivant l'énergique expression de l'un de nos premiers poëtes dramatiques, trouvait des allusions comme un pourceau trouve des truffes; M. Félix Nogaret, qui se vantait d'apercevoir des crimes irrémissibles dans un ouvrage où la république assemblée ne parviendrait pas à découvrir un seul mot inconvenant, eût été contraint de reconnaître ici des maîtres.

On nous a raconté, entre autres chefs-d'œuvre de la censure de Pétersbourg, qu'en 1815 un Russe voulut publier la relation d'un voyage fait en France en 1812 : on ne trouva rien à blâmer dans ces peintures de nos monuments, dans ces observations de mœurs, dans ces tableaux de nos costumes qui composaient l'ouvrage; seulement, la censure substitua sur le titre, et dans tout le cours de la relation, le nom de l'Angleterre au nom de la France, parce qu'un bon Russe ne pouvait pas avouer qu'il avait voyagé, à cette époque, dans ce pays ennemi; et au moyen de ce *léger changement*, elle permit la publication du livre. Tu devines que l'auteur ne profita pas de cette stupide autorisation.

Nous devons confesser que nos censeurs de Paris ne sont pas encore de cette force; mais, patience!

LETTRE VIII.

Mai 1826.

Personne n'ignore, mon cher Xavier, que le peuple russe est le plus superstitieux des peuples; mais si l'on n'en a été le témoin, on ne peut se figurer jusqu'où est porté son attachement aux plus minutieuses pratiques d'une dévotion extérieure. Un Russe (je parle des classes inférieures) ne passe point devant une église, devant une image, sans s'arrêter, ôter son chapeau, et faire une douzaine de signes de croix; et qu'on ne s'imagine pas que cette dévotion tourne au profit de la morale publique! il n'est pas rare d'entendre dans une église un homme remerciant saint Nicolas d'avoir bien voulu lui offrir une occasion de voler sans être aperçu. Voici un fait qui m'a été raconté par une personne digne de foi. Un paysan russe avait égorgé une femme et sa fille, pour les dépouiller; il est traduit devant le juge, qui lui demande s'il observait les préceptes de la religion, et s'il ne mangeait pas de la viande durant le carême? A ces mots, le meurtrier s'indigne d'un pareil soupçon; il signe son front, et s'étonne que son juge ait pu le croire capable de commettre un pareil crime.

Il serait naturel de penser que ces hommes, si scrupuleux en matière de religion, professent un respect profond pour les ministres de leur culte :

on se tromperait. Par une contradiction que je ne saurais expliquer, une influence funeste est attribuée par le peuple à la rencontre fortuite d'un prêtre, d'un moine, ou d'une religieuse ; et ce n'est qu'en prenant le soin de cracher trois fois par-dessus son épaule gauche, qu'un paysan russe peut conjurer les malheurs que l'aspect d'un prêtre doit nécessairement amener pour lui, durant toute la journée. Ce que j'avance là, je l'ai vu.

La superstition des Russes, leur vénération pour les temples et les images, doit te faire juger, mon ami, qu'ils n'ont rien épargné pour l'ornement des couvents et des églises. J'ai visité la plupart de ces édifices, et je te parlerai d'abord du couvent de Saint-Alexandre-Newski.

Il est situé à l'embouchure de la Tchernoya, petite rivière qui se jette dans la Newa. On suppose qu'en 1241 le grand prince Alexandre Newki remporta dans ce lieu une mémorable victoire sur les troupes coalisées des Suédois, des Danois et des Livoniens ; et c'est en l'honneur de ce héros qui, avant sa mort, avait pris le cilice, et que la religion a mis au rang des saints, que Pierre Ier désigna cette place, en 1710, pour y élever le monastère qu'il décora de ce nom célèbre dans les annales de la Russie. Ce couvent représente aujourd'hui un vaste château carré, entouré d'une muraille en pierre ; son enceinte comprend trois bâtiments : la cathédrale, dite de la Sainte-Trinité, avec la chapelle de Saint-Alexandre-Newski, l'église de l'Annonciation et celle de Saint-Lazare.

La cathédrale, élevée en 1790, sur les plans de M. Staroff, appartient à l'architecture grecque ; le rétable est en marbre blanc d'Italie ; il est orné d'un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on remarque le *Sauveur donnant sa bénédiction*, peint par Van Dyck, l'*Annonciation de la Sainte-Vierge*, par Raphaël Mengs, et la *Résurrection*, par Rubens. La porte sainte, en bronze doré, est surmontée d'un groupe de nuages qui supporte une auréole éblouissante où divers métaux, habilement mariés, offrent à l'œil un ingénieux mélange des différentes nuances des couleurs : l'intérieur est éclairé par une grande quantité de lustres d'argent ; le plafond, les murs, les colonnes et la coupole sont couverts d'arabesques peintes par ordre de l'empereur Alexandre.

Les restes mortels du saint, à qui ce pieux monument est consacré, reposent derrière le chœur, à droite. La translation de ces reliques, en 1714, du couvent de Rogestrenkoy dans la ville de Vladimir, où elles étaient déposées depuis 1264, jusqu'à Pétersbourg, fut une fête nationale par laquelle Pierre Ier voulut célébrer la conclusion de la paix de Newstadt avec la Suède. Conduites par terre jusqu'à Nowgorod, là, elles furent placées sur un yacht pompeusement décoré ; l'empereur, accompagné d'une suite nombreuse, vint à leur rencontre jusqu'à l'embouchure de l'Ijore ; il les transporta lui-même dans sa galère, se mit au gouvernail, ordonna à ses officiers supérieurs de ramer, et l'on arriva de la sorte jusqu'au couvent de Saint-Alexandre-Newski, au bruit des salves multipliées d'artillerie et des acclamations du peuple qui bordait les deux rives.

En 1752, l'impératrice Élisabeth orna ces reliques d'une châsse faite du premier argent qu'elle venait de recevoir des mines de Kolyvan : on ne saurait rien voir de plus riche que ce monument, éclairé dans les fêtes solennelles par une lampe d'or, dont Catherine II fit présent à cette église, en 1791. Le gland suspendu au bas de cette lampe est enrichi de solitaires et de pierres orientales d'un grand prix. Il est à regretter que cette châsse magnifique, principal ornement de la cathédrale, soit placée dans un enfoncement qui ne permet pas de l'apercevoir en entrant, et qui oblige le voyageur à la chercher.

Outre les vases précieux, les mitres et les habits sacerdotaux chargés de pierreries, la sacristie de cette église conserve un grand nombre d'objets qu'elle offre à la curiosité des étrangers et à la vénération des Russes : la couronne d'Alexandre Newski, deux bâtons de commandement de Pierre Ier, le lit de repos sur lequel il rendit le dernier soupir, enfin une crosse patriarchale qu'il donna à l'archimandrite, et dont le pommeau, d'os blanc, avait été travaillé de sa propre main.

Les églises de l'*Annonciation* et de *Saint-Lazare* sont devenues pour la Russie ce que devait être en France notre Panthéon ; elles renferment les cendres des hommes célèbres de l'empire. Si la postérité doit accorder un souvenir à la vie politique de ceux qui reposent ici, tous n'ont pas mérité les respects que de vaniteuses épitaphes réclament pour leur mémoire : passons, en détournant les yeux, devant la tombe du comte Panin, et arrêtons-nous un instant près du monument de Souworoff. Il se compose d'une simple plaque de bronze ornée d'attributs militaires et incrustée dans le mur ; une in-

scription portant son nom, ses titres, la date de sa naissance et celle de sa mort, indique la place où dort ce guerrier, dont les exploits furent trop souvent obscurcis par une inutile férocité.

On raconte que lorsque le catafalque de Souworoff arriva devant l'église, il fut longtemps arrêté à la porte, trop étroite pour lui livrer passage; on ne savait comment remédier à cet inconvénient, lorsqu'un des vieux soldats qui portaient le cercueil s'écria : *En avant, enfants, Souworoff passait partout!* Cette phrase énergique, l'enthousiasme de ce soldat doublèrent les forces de ses compagnons; on tenta un dernier effort, et le catafalque passa. Ainsi, cet homme intrépide, accoutumé durant sa vie à lutter contre les obstacles et à les surmonter, eut encore un obstacle à vaincre pour s'emparer de son tombeau!

Une inscription indiquant le seul titre que les Narischkin soient jaloux de revendiquer est placée sur le magnifique tombeau de marbre destiné aux membres de cette famille; elle est conçue en ces termes: *Pierre Ier est sorti de leur sang.*

Je néglige, mon ami, une foule de monuments pompeux consacrés à des morts titrés par la vanité des vivants; mais nous ne quitterons pas cette funèbre enceinte sans payer un juste tribut d'éloges au chancelier Michel Woronzoff, qui s'est honoré lui-même en honorant la mémoire du premier poète lyrique de la Russie. Une colonne en marbre blanc, de sept pieds d'élévation, marque le lieu où repose le célèbre Lomonossoff, dont les odes ont mérité l'admiration des Russes. Au milieu des illustrations sanglantes qui peuplent ce cimetière, on aime à saluer la gloire innocente des muses.

Les moines du couvent de Saint-Alexandre sont au nombre de cent; chacun des moines a sa cellule, mais ils mangent en commun. La règle qu'ils suivent fut établie par Théophane Prokopovicth, et confirmée par Pierre Ier en 1723. Le titre d'archimandrite de ce couvent appartient au métropolite de Saint-Pétersbourg, qui y fait sa résidence.

En sortant de ce cloître et de ce cimetière, asile d'un double néant, on se trouve dans la plus belle rue de Pétersbourg, nommée la Perspective Newski, et l'on ne peut, mon cher Xavier, se soustraire aux réflexions que fait naître la position de cette rue. Bornée, d'un côté, par l'immense bâtiment de l'Amirauté, et de l'autre, par le couvent de Saint-Alexandre, elle est le centre de toutes les frivolités de la mode, de toutes les vanités du luxe, de tout le fracas de l'opulence : l'œil du philosophe peut embrasser d'un regard les lieux où l'homme, en rêvant des trésors, se prépare à d'aventureuses et lointaines expéditions; l'espace où brillent un instant ces richesses payées par de si long travaux, et le terme où viennent aboutir tant de peines et tant d'orgueilleuses espérances.

LETTRE IX.

Mai 1826.

Avant de visiter les édifices qui, non moins que le couvent de Saint-Alexandre, appellent notre attention, nous ferons ensemble une excursion dans les salons de Saint-Pétersbourg. Malheureusement les circonstances ne nous permettront pas de nombreuses investigations : la mort de l'empereur Alexandre, et le long deuil que prescrit l'étiquette; la perte que l'on vient de faire de l'impératrice Élisabeth, sa femme, princesse adorée en Russie, et digne, par son inépuisable bonté, de tout l'amour qu'on lui portait, de tous les regrets qui escortent son cerceuil, de Beloff, où elle a succombé, jusqu'à Pétersbourg où ses restes viennent rejoindre les restes de son époux bien-aimé; le nouveau deuil que ce nouveau trépas impose à toute la société, interdisent pour quelque temps les fêtes et les assemblées bruyantes. Il est cependant quelque maisons que l'ennui a déjà rouvertes; j'ai assisté à plusieurs réunions, j'ai été invité à plusieurs dîners, et les salons de Pétersbourg ont offert à mes yeux un spectacle assez étrange : j'y ai trouvé les deux sexes réunis, mais non pas confondus. Dans une *soirée*, les *dames* se groupent autour d'une table présidée par la maîtresse de la maison; les *demoiselles* vont s'établir dans quelque coin de l'appartement; les *hommes* adressent, en entrant, quelques mots aux dames de la table, et bientôt se rassemblent entre eux; les *jeunes gens* n'usent qu'avec un extrême scrupule, on pourrait dire avec une certaine répugnance, de la liberté qui leur est accordée, de causer avec les *demoiselles*. Comme tous les jeunes gens nobles (et il n'y en a point d'autres dans les salons, puisque les classes intermédiaires sont inaperçues en Russie)

doivent être et sont militaires, et que, dès l'âge de seize ans, ils sont enrégimentés, leur éducation, quelques soins qu'on y ait donnés, ne peut jeter de profondes racines ; ils ne peuvent avoir sur toutes choses, que des notions superficielles. Ils éblouissent d'abord par un certain éclat ; mais, condamnés tout à coup à un service militaire que rendent vraiment pénible les revues, les parades, les exercices multipliés auxquels on les oblige, ils n'ont le temps de rien approfondir. Durant ses études, un enfant apprend à apprendre, et la vie que mènent les jeunes Russes ne leur permet pas de se livrer à ces travaux sérieux dont l'éducation première n'est que la préparation indispensable. Nécessairement, le cercle de leurs idées doit se rétrécir et se borner bientôt à la tenue des régiments, aux chevaux et aux uniformes; ils se rappellent et ils répètent ce que leurs instituteurs ont confié à leur jeune mémoire; et l'on pourrait les comparer à des arbres étalant, aux regards un moment trompés, les fleurs brillantes dont une main officieuse décora leurs branches. Tu sens bien, mon cher Xavier, qu'il est d'heureuses exceptions, et qu'on peut trouver ici des jeunes gens qu'une organisation vigoureuse dérobe à la règle commune, et dont l'étude mûrit et féconde les esprits ; une application générale de cette comparaison serait donc injuste, et moi-même, j'en ai déjà rencontré quelques-uns que distinguent et leur instruction et l'élévation de leurs idées.

La séparation des deux sexes n'est pas observée moins rigoureusement dans les dîners que dans les réunions du soir : on donne le bras à une dame pour sortir du salon ; mais cet éclair de familiarité s'évanouit à la porte de la salle à manger : toutes les femmes se placent d'un côté de la table, tous les hommes de l'autre; de sorte que, durant le dîner, les deux sexes ne peuvent guère communiquer entre eux que par quelques monosyllabes jetés au travers des vases de fleurs qui décorent le surtout : il semble que ce soit une espèce de transaction entre les coutumes de l'Europe et celles de l'Asie. Les mœurs gagnent-elles quelque chose à cette pudique et sévère séparation? Je l'ignore ; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que l'esprit de société doit y perdre beaucoup.

Je vois habituellement à Paris, mon cher Xavier, des Français qui ont vécu à Saint-Pétersbourg, il y a trente ans, et qui, dans leurs longs récits, m'ont retracé vingt fois le tableau le plus séduisant des fêtes, des assemblées qui se succédaient pour eux dans cette capitale. S'il faut les en croire, l'esprit, le bon goût, la piquante causerie, chassés de France par les orages politiques, s'étaient réfugiés aux bords de la Newa; moi, simple et crédule, je m'attendais à retrouver ces aimables émigrés sur ces rives lointaines; je demandais au jardin Strogonoff, aux salons de la princesse Radziwill, ces fêtes brillantes, ces amusantes réunions dont l'image, si souvent placée sous mes yeux, s'était gravée dans ma mémoire; mais, soit que les événements qui ont pesé sur la Russie aient changé la disposition des esprits, soit que le voile de tristesse et d'ennui qui, depuis longues années, environne l'Europe, se soit étendu jusque sur ces pays éloignés, je ne rencontre pas ici le moindre trait des agréables peintures qu'on avait présentées à mon imagination. On est aussi sérieux, aussi ennuyé dans les salons de Pétersbourg que dans les salons de Paris; et, comme on n'y parle pas politique, on n'a pas même la ressource de médire des ministres.

Certains voyageurs, et notamment l'auteur des *Mémoires secrets*, ont dénoncé à l'Europe l'ignorance des femmes russes : je ne sais s'ils étaient équitables à l'époque où ils portaient ce jugement : mais je ne puis le ratifier. Profitant des priviléges attachés à ma qualité d'étranger, j'ai plus d'une fois franchi la ligne de démarcation établie entre les deux sexes; j'ai causé avec ces femmes qu'on accuse d'ignorance; et, chez la plupart d'entre elles, j'ai trouvé une instruction variée jointe à une extrême finesse d'esprit, une connaissance souvent approfondie des différentes littératures de l'Europe, et une grâce d'élocution que pourraient envier beaucoup de Françaises. C'est surtout chez les jeunes personnes que ces qualités se font plus particulièrement remarquer : cela prouverait que, depuis le dernier siècle, l'éducation des femmes, en Russie, a pris une direction nouvelle, et que ce qui a pu être vrai il y a trente ans a cessé de l'être aujourd'hui. Il est assez commun de rencontrer à Pétersbourg des demoiselles parlant avec une égale facilité le français, l'allemand, l'anglais et le russe; j'en pourrais citer qui écrivent dans ces quatre langues, et dont le style est remarquable par une rare correction, jointe à une grande élégance. Cette étendue de connaissances, cette supériorité morale expliquent peut-être l'abandon où les laissent les jeunes gens, et la répugnance qu'ils éprouvent à se rapprocher d'elles.

LETTRE X.

—

Mai 1826.

Il m'a fallu interrompre ma lettre, mon cher Xavier, pour remplir l'engagement que j'avais pris de me rendre à Ekatherinoff; c'est un lieu de réunion et d'amusement, situé à la porte de Pétersbourg, et dans une position délicieuse, à l'entrée du golfe de Finlande : on y trouve un restaurateur, un waux-hall, et des jeux de toute espèce; mais, en ce moment, il est défendu de se livrer à des plaisirs bruyants, de sorte que les salles de danse, les montagnes russes, les chevaux de bois, les balançoires, et tout ce qui sert d'aliment à la gaieté publique, sont maintenant abandonnés. Je ne crois pas, au reste, que, dans un temps ordinaire, les Russes fassent, du moins à Pétersbourg, un usage fréquent de ces divertissements; ils paraissent sérieux et graves, et l'étranger, le Parisien surtout, doit être étonné du silence qui règne dans les promenades : les Russes semblent se promener par ordonnance du médecin.

Ekatherinoff et Krestofski sont les lieux de rassemblement les plus fréquentés par les citadins durant les jours de fête (qui sont si multipliés en ce pays, et chômés si scrupuleusement, que, de compte fait, il n'y a pour les ouvriers, pour les établissements publics, pour les marchands et les écoles, que six mois de travail dans l'année) : on y va par terre ou par eau. La quantité de *droschki*, petites voitures découvertes, à quatre roues, fort basses et fort incommodes, qui transportent les promeneurs de Pétersbourg à Ekatherinoff ou à Krestofski, est innombrable; ces *droschki* sont des équipages de place qui remplissent, dans les villes russes, le même office que les cabriolets à Paris; ils sont menés par des cochers avec une extrême rapidité, et, s'ils ne vous garantissent ni de la pluie, ni de la boue, ni de la poussière, du moins ils arrivent promptement à leur destination. Chacun de ces équipages a un numéro; mais, par suite sans doute de l'usage où l'on est en ce pays d'attacher aux hommes le signe de la servitude, ce n'est pas la voiture, c'est le cocher qui porte cette marque de dépendance, gravée sur une plaque de fer-blanc qu'une courroie suspend au milieu de son dos.

J'ai visité, à Ekatherinoff, l'une des maisons de plaisance de Pierre Ier : les chambres qu'il habitait sont restées dans l'état où elles étaient de son temps; on conserve précieusement dans une armoire, et l'on nous a montré deux habits de cet empereur : l'un, son habit de gala, est de drap bleu orné d'une étroite broderie en or; l'autre est un habit de buffle qu'il portait à Pultawa; on nous a fait voir aussi une tabatière en bois, tournée par lui. En général, tout ce qui a appartenu à cet homme extraordinaire est ici l'objet d'une religieuse vénération; et, quoi qu'on ait pu dire la partialité dénigrante de certains historiens modernes, il faut que ce peuple ait la conscience des services rendus à la Russie par Pierre Ier, pour exprimer à son seul nom un sentiment de respect aussi profond : la postérité est arrivée pour ce souverain, et la postérité n'est point flatteuse.

LETTRE XI.

—

Juin 1826.

Dans une de mes précédentes lettres, je te parlais de M. Karamsin, et je te faisais part des craintes que l'on éprouvait pour la vie de cet illustre écrivain; ces craintes n'étaient que trop fondées : il a succombé après de longues souffrances, et ses obsèques ont eu lieu au couvent de Saint-Alexandre-Newski. Son corps, accompagné jusqu'à sa dernière demeure par une foule d'hommes distingués dans tous les genres, a été déposé vis-à-vis du corps de Lomonossoff; de justes honneurs lui ont été rendus; mais ces honneurs, il faut le dire, c'est moins à l'écrivain célèbre qu'au conseiller privé de l'empereur, c'est moins à l'historien qu'à l'historiographe de la Russie, qu'on les a décernés. Dans ce pays, où le chef du gouvernement est tout, il n'est d'illustration que celle qui vient de lui ou qu'il sanctionne par des titres; et, comme la nation se compose de battants et de battus, c'est à qui se rangera dans les premiers; de sorte que la gloire

littéraire où la gloire des arts est moins un but qu'elle n'est un chemin. Il faut que l'écrivain ou l'arstiste obtienne une place, un titre, un rang dans l'état, pour être considéré; alors, il est sur la même ligne qu'un sot pourvu d'un grade ou décoré d'un cordon, et il a droit aux mêmes avantages; alors seulement il est quelque chose. C'est donc une obligation pour lui de chercher les faveurs de la couronne, puisqu'elles sont l'unique moyen qu'il y ait ici de sortir de la foule.

La nation russe est formée de paysans esclaves, de paysans affranchis, de marchands et de nobles.

Le paysan esclave est attaché à la glèbe : on le vend en même temps que la terre; quelquefois on vend les hommes individuellement; mais le gouvernement ne favorise pas ces sortes de marchés qui, en arrachant le paysan au sol qui l'a vu naître, au village où se sont concentrées toutes ses affections, lui enlèvent la seule consolation que lui ait laissée la servitude. Le seigneur a deux moyens de faire fructifier sa terre : ou il la livre à ses paysans pour la fertiliser, en leur imposant une redevance qu'ils paient par tête, ou il exige d'eux trois jours de travail par semaine, dans une portion de la terre dont tous les produits lui appartiennent; et pendant les trois autres jours, le serf cultive pour lui une portion de terre calculée pour qu'elle suffise à sa nourriture et à celle de sa famille. Toutes les fois que le seigneur possède des champs productifs, les paysans sont employés au labour; mais si la nature du sol se refuse à la culture, le propriétaire donne des congés à ses esclaves; il leur permet d'exercer, dans les villes ou dans les villages, une industrie quelconque, à la charge de lui payer une certaine somme par année. Les fruits de cette industrie sont souvent assez considérables pour enrichir les esclaves; et alors tous leurs efforts tendent à reconquérir la liberté, qui leur est vendue par leur maître; quand ils ont obtenu cette faveur, ils entrent dans la classe des paysans affranchis. Les serfs, quelle que soit la fortune qu'ils doivent à leur industrie, ne peuvent posséder en leur nom des terres et des paysans; ils en achètent cependant, mais l'acquisition est faite sous le nom de leur seigneur, dont la bonne foi est la seule garantie qu'ils puissent opposer à une usurpation. Il est presque sans exemple, au reste, que les seigneurs, profitant des avantages que leur donne cette possession simulée, aient dépouillé leurs esclaves des fruits de leur travail. N'est-ce pas un étrange spectacle, mon cher Xavier, que celui de ces hommes à la fois serfs et despotes?

Les paysans de la couronne, c'est-à-dire ceux qui cultivent les terres appartenant au domaine impérial, sont libres; régis par la police territoriale, ils vivent sous l'empire des lois, et ne sont point soumis aux caprices ou aux volontés d'un maître; ils paient des fermages, et ne sont point enchaînés au sol. Leur position serait donc préférable, sous tous les rapports, à celle des esclaves des seigneurs, si la police territoriale, mieux rétribuée par le gouvernement, n'exerçait pas sur eux des vexations trop rarement réprimées. On ne peût se le dissimuler, l'administration de ce vaste empire exige de promptes et importantes améliorations : les émoluments des employés, hors de toute proportion avec leurs besoins, leur font presque une loi de la vénalité. Comment un gouvernement peut-il punir les concussions, lorsqu'il ne donne pas à ses agents les moyens de vivre? Tous les traitements des différents grades, fixés sous le règne de Catherine, n'ont pas changé depuis cette époque; mais alors le rouble valait *quatre* francs, il représente *un* franc aujourd'hui; ainsi l'employé auquel était accordée une somme de *mille* roubles par année jouissait, dans un temps où le prix de toutes les choses nécessaires à la vie était moins élevé qu'il ne l'est maintenant, d'un traitement quatre fois plus fort que celui qu'il possède à présent. Espérons que l'empereur Nicolas Ier, dont les intentions généreuses se sont déjà manifestées, portera un regard attentif sur cette intéressante partie de son gouvernement. On dit ici que d'incroyables malversations avaient récemment appelé vers Kronstadt une sévère investigation; au moment où elle commençait, tous les magasins de la marine ont été brûlés, et l'on soupçonne, à Pétersbourg, que les agents qui allaient être l'objet de recherches peut-être dangereuses ont rendu leurs comptes comme le cardinal Dubois faisait sa correspondance. Tu comprends, mon ami, que je ne consigne ici qu'une opinion populaire; mais quelle que soit la créance qu'elle mérite, il n'en est pas moins vrai que la marche habituelle de l'administration, en ce pays, autorise ou du moins excuse de pareils soupçons. Revenons aux paysans esclaves.

Ces hommes sentent tout le malheur de leur situation, et le mot de liberté a plus d'une fois frappé les échos de leurs misérables cabanes en bois; mais la liberté, comment l'entendent-ils? Ils se figurent

qu'en brisant leurs chaînes l'empereur leur donnera la portion de terre que leurs ancêtres ont cultivée et que leurs bras fécondent aujourd'hui. Ils se sont accoutumés à considérer comme une propriété ces champs où dorment leurs pères, où sont nés leurs enfants : pour eux, être libre c'est posséder. Il sera difficile de leur faire comprendre que l'empereur ne peut pas enlever à leurs seigneurs la terre qui leur appartient, et ce n'est pas là le moindre obstacle à leur affranchissement. Si, pourtant, un oukase du monarque arrachait à l'aristocratie russe l'empire absolu que Boris Goudonoff lui donna jadis sur les paysans, les seigneurs, propriétaires de terres productives, souffriraient peu de cette mesure, car alors ils auraient des fermiers au lieu d'avoir des serfs, et il est même probable que leur revenu s'augmentererait; mais ceux dont le patrimoine est rebelle à la culture seraient complétement ruinés, puisqu'en possédant la terre sans les paysans, ils seraient dépouillés de la seule partie de leur propriété qui compose leur fortune. C'est l'industrie de leurs esclaves, ou plutôt c'est la redevance qu'ils perçoivent sur les fruits de cette industrie, qui forme leur richesse, et il est évident qu'une fois affranchis les paysans cesseraient de payer le tribut qu'ils doivent maintenant au seigneur.

J'ai dit, mon ami, que les paysans sentaient le malheur de leur situation; et cependant cette situation n'est pas également malheureuse pour tous. Ceux qui appartiennent aux seigneurs jouissant d'une grande fortune, c'est-à-dire possédant plusieurs milliers de paysans, sont moins à plaindre que d'autres. Gouvernés paternellement, ils n'ont point à redouter l'excès du travail, l'augmentation arbitraire des redevances, car leur nombre est assez considérable pour qu'une capitation modique suffise à tous les besoins, à toutes les fantaisies de leur maître; mais le petit propriétaire, qui ne peut disposer que de quelques centaines d'existences, livré, comme son riche voisin, à toutes les exigences du luxe, doit, pour trouver les moyens d'y satisfaire, imposer de plus dures obligations à ses esclaves. Condamnés alors à un travail, parfois au-dessus de leurs forces, ces infortunés doivent compte de tous leurs moments, et le morceau de pain noir qui soutient leur misérable vie semble presque un vol fait au seigneur.

Le gouvernement recrute son armée en prenant un certain nombre d'hommes par cinq cents, soit sur les serfs des propriétaires, soit sur les paysans libres de la couronne. Lorsque doit arriver l'époque du recrutement, le propriétaire, afin de réparer la perte qu'il va éprouver, se hâte de marier quelques serfs célibataires, ceux-là, surtout, que leur âge appelle au service, et, quand ils s'éloignent du village, peut-être pour n'y plus revenir, ces jeunes esclaves, récemment accouplés, laissent du moins au maître des espérances de remplacement.

On m'a fait connaître un usage qui m'a paru tellement étrange, que j'ai longtemps hésité à y croire; mais, comme je n'ai aucune raison de suspecter la bonne foi des personnes qui me l'ont révélé, force m'a été de me rendre. On prétend que, lorsque dans les terres d'un seigneur les mariages entre les serfs ont produit beaucoup plus de filles que de garçons, le propriétaire, appauvri par ces demi-créations (car les hommes sont sa principale richesse), trouve aisément le moyen de les rendre utiles. Il marie à des filles nubiles les *enfants mâles* dont l'existence lui appartient; et, pour obtenir promptement les fruits qu'il ne pourrait espérer de ces hymens prématurés, il oblige le père de l'époux enfantin à remplir les devoirs de son fils jusqu'au moment où celui-ci pourra s'en acquitter lui-même. C'est, dit-on, de tous les ordres que reçoit cet esclave, celui qu'il exécute avec le plus de plaisir. Ainsi, dans ce cas, que j'aime à croire très-rare, le paysan, cumulant des fonctions et des qualités bien distinctes, est à la fois l'aïeul et le père des enfants de son fils, et ceux-ci se trouvent réellement les frères du mari de leur mère. On assure aussi que ces époux *in partibus*, arrivés à l'âge où ils peuvent prendre possession de leurs droits, tâchent de marier le plus promptement possible les enfants dont les a gratifiés celui qui a rempli leur *interim*, afin d'être obligés à leur tour de rendre à leur fils le bon office qu'ils ont reçu de leur père. Il résulte, comme tu vois, de ce besoin qu'éprouve le seigneur d'une nombreuse population un ricochet tout-à-fait moral. Voilà donc jusqu'où peuvent conduire des institutions barbares!

Si le physique des hommes fournis à l'armée est l'objet d'un scrupuleux examen, on ne s'occupe guère du moral, parce qu'au régiment les moyens de correction ne manquent pas; aussi les seigneurs donnent-ils à l'armée tous les mauvais sujets qui se trouvent sur leurs terres. Dans les années où il n'y a pas de recrutement, le propriétaire a encore la faculté de se débarrasser des hommes adonnés à des vices honteux, en les présentant au gouvernement,

qui les prend et lui donne un reçu. Ces hommes comptent en défalcation du nombre que le seigneur devra fournir plus tard. C'est ainsi que s'explique la sûreté du voyageur dans ces immenses forêts, dans ces vastes plaines souvent inhabitées, où les crimes pourraient être si communs, et se dérober si facilement à la vengeance des lois.

On répète sans cesse, mon cher Xavier, et j'ai avancé moi-même qu'en Russie il n'existe que deux classes, les maîtres et les esclaves; et pourtant cette assertion n'est pas rigoureusement vraie; un état intermédiaire remplit, tant bien que mal, l'espace immense qui sépare l'homme qui peut tout de celui qui ne peut rien; et si cette classe n'est ni assez nombreuse, ni assez considérée pour qu'on l'aperçoive au premier coup d'œil, un regard attentif la fait découvrir. L'impératrice Catherine, dans l'intention de former un tiers-état en Russie, déclara par un oukase que tout paysan de la couronne ayant un pécule suffisant pour exercer une branche d'industrie pourrait quitter son village, aller s'établir dans une ville, et s'y faire inscrire sous le titre de *mechechénine* (bourgeois); la même faculté ayant été accordée aux affranchis des nobles, le nombre des *mechechénines* s'accroît tous les jours. Viennent ensuite les trois classes de marchands, nommées première, deuxième et troisième *ghildes;* c'est le prix de la patente qui assigne au marchand son rang dans l'une de ces classes. La première ghilde jouit à peu près des mêmes priviléges que la noblesse; il lui est permis de posséder des terres et des esclaves, tandis que les deux autres ne peuvent acheter que des maisons ou des biens sans paysans; c'est là que s'arrêtent aussi les droits des *mechechénines*. Ceux-ci sont obligés de fournir des recrues à l'armée, et de les présenter en nature; mais les marchands, en payant une certaine somme au gouvernement, sont affranchis du service effectif.

Il n'est pas rare de rencontrer, en Russie, des *gentilshommes* dont les pères sont encore esclaves; et voici comment s'explique cette bizarrerie. Par la protection d'un seigneur, l'enfant d'un paysan peut être placé dans une école militaire; il y fait son éducation, en sort comme *enseigne*, entre au service, et le voilà noble! Ce qui peut paraître singulier, c'est qu'en lui adressant la parole ou en lui écrivant, on est obligé de lui dire : *Vaché blahorodio,* c'est-à-dire, *vous qui êtes d'une race noble;* et pendant ce compliment on administre peut-être des coups de knout à la souche de cette noble race.

Bien que les priviléges de la première ghilde des marchands soient assez étendus, comme tu as pu le voir, mon ami, et sembleraient devoir les rapprocher de la noblesse, il n'en existe pas moins une distance immense entre ces deux classes. L'éducation, les habitudes, le costume même des marchands, qui n'ont point encore renoncé à la longue barbe, enfin l'orgueil de l'aristocratie, tout les sépare. On ne saurait se figurer jusqu'où va la finesse du marchand russe; chez lui l'esprit le plus délié se cache sous les apparences d'une bonhomie naïve. Pierre I[er] le connaissait bien, et lorsque ses conseillers l'engageaient à défendre aux juifs le séjour dans ses états : « Non, non, répondit-il, qu'ils » viennent, qu'ils s'adressent à mes *barbus*, et vous » verrez qu'ils ne feront pas longtemps des affaires » en Russie. » En effet, ils ont senti bien vite qu'ils ne pouvaient pas lutter de ruse et d'adresse, et ils ont bientôt repris le chemin de la Pologne et de l'Allemagne. Les commerçants étrangers prétendent que, pour la finesse, un marchand russe vaut au moins deux juifs.

Les magasins à prix fixes sont fort rares ici, et l'acheteur doit se tenir en garde contre l'impudente exagération des prix; il faut, s'il veut être moins trompé, qu'il offre d'abord le tiers, tout au plus, de la somme qu'on lui demande. Il m'est arrivé d'obtenir pour 35 roubles un objet que le marchand ne pouvait pas, disait-il, me donner à moins de 125.

Je m'arrête ici, mon cher Xavier. Un importun vient m'arracher au plaisir que j'éprouve à m'entretenir avec toi. C'est un jeune Livonien, qui fait des vers français; il veut, dit-il, causer avec moi *littérature;* cela signifie qu'il veut me lire ses vers. Je me résigne, et je renvoie à demain les renseignements que je dois te donner maintenant sur la noblesse.

LETTRE XII.

—

Pétersbourg, juin 1826.

Je prévois, mon ami, qu'aujourd'hui j'aurai peu de temps à te consacrer. Dans quelques heures, le corps de l'impératrice Élisabeth doit entrer dans

Pétersbourg; il me faudra contempler ce triste et majestueux spectacle, dont je te rendrai compte dans ma prochaine lettre; et, pour ne rien perdre des instants qui me sont laissés, j'entre en matière sans préambule.

La noblesse russe est divisée par classes, au nombre de quatorze; elles sont toutes assimilées à un grade militaire; la quatorzième correspond au grade d'*enseigne*, et l'on remonte ainsi jusqu'au rang de *feld-maréchal*, qui forme la première. Cette assimilation, à laquelle n'échappent pas même les femmes qui occupent quelques charges à la cour, offre un spectacle assez singulier : les demoiselles d'honneur ont, je crois, le rang de capitaine; de sorte que toute la noblesse est transformée en un innombrable régiment, et l'empire en une vaste caserne. Dans ce pays, tout noble qui veut jouir des prérogatives attachées à sa naissance doit être au service, soit civil, soit militaire. Cette obligation fut imposée à la noblesse par Pierre Ier, et ceux qui refusèrent de s'y soumettre furent déclarés déchus de leur rang; ils sont soumis au recrutement comme les simples paysans; ils labourent leurs terres, mais il leur est interdit de posséder des esclaves. Le gentilhomme russe commence ordinairement par entrer au service militaire, et, lorsqu'il est parvenu au grade de colonel, s'il ne veut pas suivre la carrière des armes, il obtient un rang civil équivalent au grade supérieur à celui qu'il abandonne; alors il brigue un emploi de gouverneur ou de vice-gouverneur d'une province, ou quelque place éminente dans les douanes, et, chose remarquable, il prend en fort peu de temps l'esprit de son nouvel état. Pour lui, c'est un moyen de faire ou de rétablir sa fortune; car, ainsi que je te l'ai dit, le désintéressement n'est pas la vertu des administrations russes.

Depuis plusieurs années, les affaires des seigneurs sont fort dérangées. L'exportation des grains a été peu considérable; dans un assez grand nombre de gouvernements, les paysans, bercés sans doute par de lointaines espérances, se refusent à payer les redevances que le seigneur a le droit d'exiger d'eux; ils ne se révoltent point contre son autorité, mais ils affirment qu'ils n'ont pas d'argent, et celui qu'ils possèdent, ils le cachent : menaces, prières, châtiments, tout vient échouer contre cette indigence prétendue. Et cependant le besoin du faste, incurable maladie de la noblesse russe, ne diminue pas avec les moyens de le satisfaire; les seigneurs alors ont recours au *Lombard*, établi par l'empereur Alexandre dans le louable but de les dérober à la rapacité des usuriers. La couronne leur prête d'assez fortes sommes, à un intérêt modique; mais cet intérêt, ils négligent souvent de l'acquitter : leur dette s'accroît d'année en année, et le moment arrive où la terre qui servait de garantie devient la propriété du domaine. Les esclaves se trouvent ainsi paysans de la couronne : ils sont libres; et cette institution du *Lombard*, qui ne semble au premier coup d'œil qu'un établissement de bienveillance pour la noblesse, acquiert par la négligence des seigneurs une grande importance politique.

Il est impossible d'être plus hospitalier que le seigneur russe; il recherche les étrangers, et surtout les Français; mais ici, plus que partout ailleurs, il faut bien prendre garde de trop se confier à ces obligeantes démonstrations, qui ne sont souvent que d'aimables faussetés. Un étranger doit surtout éviter de se prodiguer; car, s'il s'abandonne d'abord aux affectueuses protestations dont il est l'objet, il se prépare pour l'avenir de pénibles déceptions. Un Russe débute par se dire votre intime ami, bientôt vous devenez une simple connaissance, et il finit par ne plus vous saluer.

Nous avons remarqué avec étonnement en France la facilité, la grâce d'élocution des Russes dans un idiome étranger. L'étonnement cesse quand on a vu de près leur système d'éducation. Dès l'âge le plus tendre, les enfants entendent parler français; à peine sont-ils en état de se livrer à quelques études, qu'ils sont confiés à un *outchitel* (précepteur) français; c'est notre langue qui leur sert à exprimer leurs premières idées, c'est avec nos grands écrivains qu'elles se développent, et nécessairement elles en reçoivent une empreinte que rien ne saurait effacer. La langue russe d'ailleurs, mélange agréable de douceur et de force, donne à l'organe de la parole une flexibilité qui lui permet de se familiariser promptement avec toutes les consonnances; aussi les Russes prononcent-ils sans difficulté l'allemand et l'anglais, qu'ils apprennent également dès l'enfance. Mais ces idiomes, qu'ils possèdent parfaitement, sont pour eux d'un usage moins habituel que le nôtre : c'est le luxe de l'instruction; la langue française est un besoin. Depuis quelque temps, l'éducation particulière est moins en vogue qu'elle ne l'était jadis; on commence à y renoncer pour adopter le système de l'éducation publique, à la fois plus économique et plus profitable par l'émulation qu'elle excite entre les élèves. Plusieurs pensionnats

ont été établis à Pétersbourg; ils sont fondés et dirigés par des Français; les professeurs qui instruisent les enfants, les modèles qu'on met sous leurs yeux, les pensées que l'on confie à leur jeune intelligence, tout est français. Notre orgueil national doit être satisfait sans doute de cet hommage rendu à notre langue, à nos usages, à notre littérature; mais, en examinant ce système d'un œil philosophique, n'y trouvera-t-on pas de graves inconvénients? La distance qui sépare les hautes classes de la société de ce qu'on nomme le peuple est immense. Le mode d'éducation suivi pour les jeunes seigneurs ne sert-il pas encore à l'accroître? ne détruit-il pas toute espèce de rapports entre eux et les classes inférieures? Tournure d'esprit, sentiments, langage, coutumes, tout est différent. Et puis des professeurs étrangers peuvent-ils inspirer à leurs élèves l'amour du pays? Peuvent-ils former des Russes? Je ne le pense pas; et j'ose croire que, pour rencontrer le véritable patriotisme, c'est chez le peuple qu'il faut le chercher. Le gouvernement paraît avoir fait cette réflexion; car on parle en ce moment de la formation prochaine de colléges impériaux, où la base de l'éducation sera du moins en harmonie avec les mœurs, les lois et les institutions du pays.

Quand j'ai dit, mon cher Xavier, que des professeurs étrangers ne pouvaient former des Russes, je ne crains pas d'avoir été trop loin; et certes les exemples ne me manqueraient pas pour venir à l'appui de mon assertion. Serait-il bien difficile de trouver à Pétersbourg des hommes fort instruits, s'exprimant avec élégance en français, en anglais, en allemand, et qui seraient fort embarrassés d'écrire correctement quelques pages de russe? Non, sans doute; et je pourrais citer un très-grand seigneur, exerçant de hautes fonctions, qui, lorsqu'il doit rédiger un arrêté, le compose en français et le fait traduire par un secrétaire. J'avouerai, mon ami, qu'il est agréable pour un voyageur français de retrouver à sept cents lieues de son pays les habitudes, le langage et jusqu'aux plaisanteries de la France; mais, pour moi, ce n'est pas là ce que je viens chercher en Russie, et, en voyant ces Russes francisés, je me suis plus d'une fois écrié avec Béranger :

J'aime qu'un Russe soit Russe,
Et qu'un Anglais soit Anglais, etc.

LETTRE XIII.

Pétersbourg, 14 juin.

Au moment où je finissais ma dernière lettre, le canon de la forteresse m'annonçait l'entrée dans Pétersbourg du convoi funèbre de l'impératrice Élisabeth. Je me suis rendu sur le quai; j'ai loué une de ces barques élégantes qui couvrent dans cette saison la surface de la Newa, et, bercé sur ses flots limpides, j'ai contemplé sans obstacle la marche imposante du cortége, qui, pour arriver à la forteresse, a dû traverser l'immense pont de bateaux destiné à unir les deux rives du fleuve. Ce pont, le plus beau peut-être qui soit en Europe, borné d'un côté par la citadelle, et de l'autre par la place où s'élève la statue en bronze de Souworoff, est remarquable par son étendue, non moins que par l'élégante légèreté de la rampe en fer qui le décore. Incessamment couvert d'une innombrable quantité de voitures de toute espèce, livrant ses larges trottoirs aux piétons, il offre habituellement aux regards de l'observateur un tableau mouvant, que renouvellent à chaque instant la variété des costumes et la diversité des équipages; mais à l'agitation perpétuelle dont il est le théâtre avait succédé aujourd'hui la silencieuse majesté d'une pompe funèbre.

Le cortége, qui s'avançait lentement depuis la barrière, à travers une foule de spectateurs de toutes les classes, au son des cloches de toutes les églises, et au bruit des salves d'artillerie, répétées de minute en minute, s'est déployé sur le pont dans l'ordre suivant :

Un maître des cérémonies, à cheval, portait en bandoulière une écharpe de crêpe noir et blanc; venaient ensuite un compagnie des gardes-du-corps de Preobrajenski, un officier des écuries impériales, en uniforme et en deuil; un maréchal de la cour, revêtu d'un vaste manteau noir, et le front couvert d'un large chapeau rabattu; les timbaliers et les trompettes des chevaliers-gardes et des gardes à cheval; quarante valets de pied, quatre coureurs, huit laquais de la chambre, huit officiers de la cour; enfin, le gouverneur des pages, qui fermait la marche de la première section, précédé de seize pages et de quatre pages de la chambre.

J'ai vu bientôt flotter dans les airs les étendards des différentes provinces et de tous les gouvernements de l'empire; chacun de ces drapeaux, au nombre de soixante-deux, était porté par un officier que deux autres officiers accompagnaient comme assistants; et l'étendard de soie noire aux armes de la Russie suivait ces bannières en s'élevant au-dessus d'elles.

Alors s'est avancé un homme d'armes revêtu d'une armure noire, et tenant une épée nue baissée vers la terre. Mais tout à coup l'aspect lugubre de ce triste cortége a disparu, et la pompe des fêtes royales est venue se mêler un instant aux pompes de la mort : douze hussards de la garde, conduits par un officier, précédaient un équipage de parade surmonté de la couronne impériale, et attelé de huit chevaux couverts de riches harnais, auprès desquels marchaient huit palefreniers; un écuyer de la cour se tenait à la portière, et deux laquais étaient rangés de chaque côté de la voiture, que suivaient quatre palefreniers à cheval. Tous ces hommes, revêtus de brillants uniformes ou de livrées magnifiques, semblaient encore accompagner à une fête ce char aux panneaux étincelants, que les arts avaient paré, mais que la mort a dépouillé de son plus bel ornement.

Fugitive comme les grandeurs de la terre, dont elle offrait l'image, cette pompe royale a passé devant moi, et les manteaux noirs, les grands feutres garnis de longs crêpes, ont rendu au cortége l'aspect funèbre que réclamait la douloureuse cérémonie. Un maréchal de la cour, portant ces insignes du deuil, marchait devant les armes du grand-duché de Bade, de Schleswig-Holstein, de Tauride, de Sibérie, de Finlande, de Pologne, d'Astrakhan, de Kazan, de Novgorod, de Vladimir, de Kiew et de Moscou; chacun de ces écussons armoriés était entre les mains d'un officier appartenant à la sixième classe de la noblesse, auquel deux autres fonctionnaires étaient adjoints comme assistants; puis s'avançait le grand écusson des armes de l'empire, précédé de quatre généraux, et porté par deux généraux-majors et deux colonels, qu'assistaient deux officiers supérieurs.

Un maître des cérémonies, à cheval, a bientôt après ouvert la route à la corporation des yamtchiks (loueurs de voitures) : ces hommes, à la tête desquels marchait l'ancien de la corporation, étaient revêtus du costume national, et ceux d'entre eux qui ont reçu de l'empereur des *caftans*[1] d'honneur, portaient un crêpe sur la manche de cet habit.

Les maîtres-artisans du corps des métiers, placés sur trois de front et accompagnés de leurs anciens, se sont avancés ensuite; devant chaque section flottait un petit étendard, sur lequel sont peintes les marques distinctives de la profession qu'exercent ceux qui la composaient.

Immédiatement après eux, venaient la corporation des bourgeois et celle des marchands, suivies du maire de Pétersbourg; puis, la compagnie russe-américaine, la société économique, la société philanthropique, celle des prisons, les employés de la bibliothèque publique impériale, ceux de l'université de Pétersbourg, de l'académie des arts et de l'académie des sciences : le maréchal du conseil des instituts d'éducation placés sous la protection de l'impératrice-mère guidait les membres et employés de ces divers établissements.

Aux représentants des différentes charges de la cour ont succédé les généraux, aides-de-camp-généraux et aides-de-camp de l'empereur; les secrétaires d'état, les sénateurs, les ministres et les membres du conseil de l'empire; les élèves de la maison d'industrie, et ceux des écoles auxquelles la défunte impératrice accordait une protection spéciale.

Bientôt deux détachements des gardes à cheval et deux hérauts d'armes en costume de deuil, ont annoncé, par leur présence, les ordres étrangers, les ordres de Russie et la couronne impériale, portés sur des coussins couverts d'étoffes d'or.

Enfin ont paru les chantres du couvent de Newski, suivis de toute la procession du clergé, tenant en main des cierges allumés; puis trois images portées, l'une par le confesseur, les deux autres par des archidiacres et des prêtres de la cour.

A peine avais-je eu le temps de contempler ces prêtres, dont le vent agitait les longs cheveux et la barbe flottante, que mes regards ont été attirés vers le char funèbre sur lequel reposait le corps de feue l'impératrice : les bâtons qui soutenaient le baldaquin étaient tenus par quatre chambellans, les cordons et les houppes par les charges de la cour, les houppes du drap mortuaire par deux chambel-

[1] Le *caftan* est la longue robe moscovite, attachée autour des reins par une ceinture d'étoffe de laine tressée; ceux des artisans de Pétersbourg ou de Moscou, auxquels des services rendus à l'état ont mérité des récompenses, reçoivent des caftans d'honneur, dont ils se parent dans les cérémonies publiques.

lans, et des deux côtés du char marchaient les dames de l'ordre de Sainte-Catherine, et les demoiselles d'honneur qui avaient accompagné l'impératrice dans son dernier voyage; soixante pages armés de torches entouraient la voiture, dont les chevaux étaient conduits par huit fonctionnaires de la noblesse.

C'est alors que s'est présenté l'empereur, en manteau de deuil et en chapeau rabattu; il marchait escorté du grand-duc Michel, du chef de l'état-major général, du ministre de la guerre, de l'inspecteur du corps des ingénieurs, du général quartier-maître, et du général de service; ensuite, une voiture de deuil dans laquelle on remarquait l'impératrice régnante et le jeune grand-duc héritier. A une certaine distance et des deux côtés de l'empereur et de la famille impériale étaient rangés vingt-quatre porte-enseignes de la garde.

Après le duc de Wurtemberg, ses deux fils et sa fille, s'avançaient, à pied, les deux reines d'Imérétie, la régente de Mingrélie, toutes les dames et demoiselles d'honneur, toutes les femmes attachées au service de feue l'impératrice; et la marche était fermée par une compagnie du régiment de Séménowski.

Le cortége, qui s'était arrêté devant toutes les églises placées sur sa route, a passé au pied de la statue de Souworoff; et ce guerrier, le glaive à la main et le bras étendu vers la forteresse, semblait protéger encore les restes mortels de cette reine dont son courage a si longtemps défendu l'empire.

Je me suis promptement rendu à la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, où une place m'était réservée, et là j'ai pu contempler la cérémonie religieuse. Enlevé du char mortuaire, le cercueil fut posé sur un magnifique catafalque préparé à cet effet dans le milieu de l'église; le métropolitain célébra l'office, et, dès que les prières des morts eurent été récitées, tous les membres de la famille impériale vinrent adresser un dernier adieu à celle dont les vertus ont embelli la couronne. Ce funeste devoir accompli, le cercueil a été retiré du catafalque, le métropolitain et le clergé l'ont conduit jusqu'à la tombe, où il est descendu au bruit d'une triple décharge de mousqueterie, et d'une salve générale de tous les canons de la forteresse.

Ainsi s'est terminée cette triste cérémonie; ainsi est allée se réunir à jamais à son époux bien-aimé cette femme excellente, que vingt-cinq années de vertus n'ont pu défendre contre les chagrins. Atteinte d'une maladie de poitrine, arrivée à cette époque de la vie souvent funeste à la santé des femmes, elle oubliait ses douleurs en regardant l'avenir qui semblait lui promettre quelques moments heureux. Comme une belle soirée qui succède parfois à un jour nébuleux, les dernières années qu'elle a passées sur la terre lui avaient apporté le bonheur, en ramenant vers elle toute la tendresse de son mari; et c'est à l'instant où l'avenir s'embellissait des douces illusions de l'espérance, que son cher Alexandre a succombé! Du moins ne l'a-t-il pas longtemps attendue.

En sortant de l'église, je me suis mêlé à la foule, j'ai prêté l'oreille, et j'ai retrouvé dans toutes les bouches l'éloge de l'impératrice Élisabeth : une douceur angélique, une bienveillance affectueuse, formaient la base de son caractère; sa vie fut employée à donner le bonheur et à l'espérer; sa mort a fait couler des larmes sincères. Bénie soit la mémoire des souverains que la douleur du peuple accompagne jusqu'à la tombe! c'est là leur plus belle oraison funèbre, c'est la plus imposante leçon que puissent recevoir leurs successeurs!

LETTRE XIV.

Juin 1826.

La nouvelle bourse de Saint-Pétersbourg, terminée en 1811, sur le plan donné par M. Tomon, habile architecte français, ne fut ouverte aux négociants que le 15 juin 1816. Les grands événements dont la Russie avait été tour à tour le théâtre et l'arbitre avaient éloigné le commerce de ces rivages où Pierre Ier l'attira jadis; et ce n'est que lorsque la paix l'eut ramené, que l'empereur Alexandre lui consacra ce temple qui s'élève majestueusement vers l'extrémité d'un cap formé, d'un côté par la Newa, et de l'autre par un bras de cette rivière, nommé la Petite-Newa.

Ce bâtiment a la forme d'un parallélogramme: sa longueur est de cinquante-cinq toises sur quarante et une de largeur et quinze de hauteur; un rang de quarante-quatre colonnes d'ordre dorique, dont dix sont à chaque façade et douze à chaque partie latérale, offre autour du bâtiment une ga-

lerie ouverte; la grande salle intérieure a cent vingt-six pieds de long sur soixante-six de large; elle est ornée de sculptures emblématiques; la lumière vient d'en haut; on y entre par quatre côtés, où sont disposées huit chambres couvertes d'écriteaux, d'avis, d'annonces et de règlements. Là se réunissent chaque jour, à trois heures après midi, tous les marchands russes et étrangers; là, le moindre mouvement est calculé, le moindre geste a son prix, le moindre sourire doit rapporter quelque chose. Je te demande pardon, mon ami, d'être entré avec toi dans ce minutieux détail de toises et de pieds; mais j'ai cru que peut-être tu trouverais quelque intérêt à comparer, par la pensée, cet édifice achevé depuis quinze ans, à l'édifice imposant que le commerce élève à Paris, et qui peut-être s'achèvera un jour, car il ne faut désespérer de rien [1].

La Bourse de Pétersbourg est isolée de toutes parts; au-devant de la façade principale, du côté de la Newa, s'étend une belle place en forme de demi-lune; les revêtements, les trottoirs et les parapets sont en granit. Les vaisseaux qui ne tirent pas plus de 17 pieds d'eau arrivent des pays les plus lointains devant la Bourse même; et, pour faciliter le débarquement des marchandises, deux descentes circulaires conduisent au niveau de la rivière. Sur cette place, vers les deux extrémités du port, s'élèvent deux colonnes rostrales, ornées de statues, d'ancres et de proues de vaisseau; elles sont surmontées de demi-sphères concaves supportées par un groupe composé de trois Atlas, et destinées à recevoir des feux; mais ces feux ne s'allument qu'aux jours d'illuminations. A quoi serviraient, en effet, des phares aux bords de la Newa? Cette rivière est gelée dans l'hiver, et la navigation est interrompue; dans l'été, il n'y a point de nuit à Saint-Pétersbourg.

Il se fait tous les ans dans cette ville une prodigieuse quantité d'affaires, et les Russes n'ont point oublié qu'ils doivent au génie créateur de Pierre Ier les nombreuses jouissances que leur procure aujourd'hui le commerce. Ce souverain, qui imprima un caractère de grandeur et de majesté à toutes ses entreprises, ne négligea rien pour attirer l'industrie de l'étranger dans le nouveau port dont ses regards avaient mesuré les dimensions et deviné l'importance future.

Dès qu'il eut appris, en 1703, l'arrivée du premier vaisseau hollandais à Kronstadt, il vola à sa rencontre dans une chaloupe. Travesti en matelot, il avait ordonné aux seigneurs de sa suite de revêtir le même costume. Il convoya le vaisseau dans son passage de Kronstadt à Pétersbourg, le conduisit heureusement jusque dans le port, et, là, fut reçu par le prince Menzikoff, gouverneur de la ville. Qu'on juge de l'étonnement du capitaine et des matelots hollandais, invités à la table du prince, lorsqu'ils trouvèrent l'empereur sous les traits du pilote dont ils avaient admiré l'adresse et l'habileté! Pierre, après les avoir comblés de présents, exempta de tous droits de douanes la cargaison du navire, et, bravant les rigueurs de la saison déjà avancée, les reconduisit jusqu'à Kronstadt. Il traita avec non moins de faveur le premier bâtiment anglais qui, l'été suivant, vint montrer son pavillon aux rives de la Newa; c'est ainsi que Pierre Ier préparait l'avenir de cette ville, où mille vaisseaux apportent, chaque année, les tributs des deux mondes.

[1] A mon retour à Paris, j'ai trouvé terminé enfin ce magnifique monument, qu'on a bien longtemps attendu, mais qui réalise toutes les espérances et justifie tous les éloges.

LETTRE XV.

—

Juin 1826.

En sortant de la Bourse, mon cher Xavier, je me suis rendu à l'Arsenal, triple bâtiment non moins remarquable par sa triple architecture que par la prodigieuse quantité d'armes de toute espèce qu'il renferme et par les objets historiques qu'il offre à l'attention du voyageur: je rapprocherai donc ici, comme je l'ai fait dans mes excursions, ces deux ateliers de conquêtes si différentes.

Cet immense établissement se compose de trois édifices: le vieux et le nouvel Arsenal, et la Fonderie, qui les sépare. Chacun de ces édifices porte le cachet de l'époque qui l'a vu s'élever; la Fonderie réunit le style gothique à l'étonnante solidité des constructions de Pierre-le-Grand; la richesse et la profusion des embellissements répandus sur le vieil Arsenal montrent ce qu'était l'architecture sous Catherine et Élisabeth; le nouvel arsenal se fait admirer par les nobles proportions de l'archi-

tecture grecque, qui distinguent, en général, les bâtiments construits sous le règne d'Alexandre. Je ne m'arrêterai point à supputer le nombre de toises de ces vastes salles que nous allons parcourir ensemble; ce détail inutile usurperait un temps que réclament divers monuments dignes de notre intérêt.

Le premier qui s'offre à nos regards est un canon de 21 pieds de long, pesant 17,455 livres et du calibre de 68; il a été fondu sous le règne d'Ivan-Vassilievitch. A la prise d'Elbins, par Charles XII, le 3 décembre 1705, ce canon tomba au pouvoir des vainqueurs, qui le transportèrent à Stockolm: Pierre Ier voyait avec une vive douleur ce trophée national entre les mains de ses ennemis, lorsqu'un étranger, nommé Primm, honoré des bienfaits de ce monarque et jaloux de lui témoigner sa reconnaissance, résolut de dérober ce trophée à la Suède. Après beaucoup de peines et d'innombrables sacrifices, il parvint à s'en emparer; mais, pour cacher son généreux larcin, il fut contraint de scier le canon en plusieurs morceaux, et c'est ainsi qu'il l'amena sur une barque à Saint-Pétersbourg. Pierre Ier fit ériger une statue équestre en bronze à cet étranger dont le dévouement refusa toute autre récompense.

Non loin de là, on remarque les riches armures des anciens chevaliers Teutons, qui décoraient l'arsenal de Riga, et que la victoire a transportées à Pétersbourg.

Donnons, en passant, un coup d'œil à l'énorme drapeau des Strélitz, suspendu à la muraille: il représente l'enfer et le paradis. Dans l'enfer sont placés les Juifs, les Tatars, les Turcs, les Polonais, enfin, tous les étrangers, qu'à cette époque on désignait sous le nom d'Allemands; les Strélitz seuls peuplent le paradis.

Là s'élève la statue en marbre de Catherine II: elle fut un présent du prince Orloff. A chaque pas on rencontre, dans Pétersbourg, les monuments de la tendresse de Catherine pour ses favoris, ou de l'attachement qu'elle leur inspirait; c'est ainsi qu'elle fit bâtir pour ce même Orloff *le Palais de Marbre*, et que *le Palais de la Tauride* fut construit pour elle par Potemkin. C'était entre elle et ses sous-despotes un assaut de libéralité, un échange de cadeaux magnifiques dont la nation faisait les frais, mais qu'on lui permettait d'admirer.

Un objet plus intéressant appelle nos regards; c'est le cabriolet de Pierre Ier. Il est monté sur des ressorts et garni en dedans de drap vert; l'arrière-train supporte une caisse qui renferme une machine ingénieuse, dont le mécanisme indiquait fidèlement l'espace que le cabriolet avait parcouru. Au moyen de cette machine, Pierre mesurait les marais de la Lithuanie et les vastes déserts de la Sibérie, lorsqu'il les traversait pour marquer la place des villes que sa puissance fondatrice voulait y semer.

Ce monarque, qui portait peut-être la simplicité jusqu'à l'excès dans ses vêtements et dans ses habitudes privées, étalait un grand luxe dans les cérémonies publiques: son char de parade, déposé maintenant à l'Arsenal, en offre la preuve. Sa forme est celle d'un antique char romain; derrière le siége, la statue de Minerve très-richement dorée, ainsi que toutes les sculptures, s'élève au milieu des nuages: l'intérieur du char est couvert de velours écarlate bordé de franges d'or. La reconnaissance de Catherine II a fait empailler et placer devant cette voiture le cheval qu'elle montait lorsqu'elle courut de caserne en caserne annoncer aux soldats que Pierre III avait cessé de régner.

Il est impossible, mon cher Xavier, de ne pas éprouver un sentiment pénible à l'aspect de l'innombrable quantité de canons, mortiers, fusils, obusiers, pistolets de toutes formes et de toutes dimensions, entassés dans ces immenses bâtiments. Que de calculs, que d'efforts, que de travaux l'homme a prodigués pour accroître ses misères! Comme si ses passions et ses infirmités ne suffisaient pas à sa destruction! Je sens le besoin de quitter ces tristes lieux; et, loin de tous ces outils de la mort, nous irons respirer ensemble dans les délicieux jardins de Tsarskoë-Selo.

LETTRE XVI.

Juin 1826.

La renommée du palais et des jardins de Tsarskoë-Selo est sans doute venue jusqu'à toi, mon ami: l'admiration des voyageurs a consacré ces lieux, que trois règnes ont empreints de leur magnificence. Cette royale habitation, située à six lieues de Pétersbourg, fut construite en 1744, d'a-

près le plan du comte Rastrely ; jamais tant de luxe n'avait été prodigué : la dorure, réservée jusqu'alors aux ornements intérieurs des châteaux, couvrait le toit et toutes les corniches de celui-ci ; et les regards étaient tellement éblouis, que, lorsque l'impératrice Élisabeth vint le visiter, accompagnée de sa cour et des ministres étrangers, l'ambassadeur de France lui demanda où était l'étui qui devait renfermer ce précieux bijou. Peu d'années suffirent pour détruire en partie cette dorure, et Catherine II ordonna que le faîte fût peint en vert, comme le sont, en Russie, les toits de la plupart des maisons et des édifices. Des entrepreneurs offrirent, dit-on, 250,000 fr. pour qu'il leur fût permis de recueillir les parcelles d'or que le temps avait épargnées ; mais Catherine refusa, en répondant qu'elle n'était pas dans l'usage de vendre ses vieilles hardes.

Avant d'arriver au palais, on aperçoit, à gauche, un village chinois composé de quinze maisonnettes, que distinguent des ornements bizarres dans le goût asiatique ; elles étaient habitées par les courtisans de Catherine, quand elle séjournait à Tsarskoë-Selo ; aujourd'hui elles sont occupées, durant les fêtes, par le corps diplomatique.

Sur la droite est situé le jardin, qu'un large canal sépare de la route : ce jardin, dessiné sous le règne d'Élisabeth, présentait alors la monotone régularité des anciens parcs français ; cette uniformité, qui décèle l'art et contrarie la nature, disparut sous le règne de Catherine II ; mais la métamorphose fut opérée avec discernement, et l'on conserva devant le château les allées droites qui correspondent à sa majestueuse architecture. Nous avons si souvent, mon cher Xavier, pendant nos promenades à Saint-Pétersbourg, l'occasion de remarquer la magnificence intérieure des palais, que je ne décrirai point ici cette profusion de mosaïques, de tableaux, d'ornements en marbre, en jaspe, en agates, en lapis-lazuli, en bois de diverses couleurs, qui décorent les salles de Tsarskoë-Selo : ces merveilles du luxe et de la puissance, qui se ressemblent partout, éblouissent les yeux sans parler à l'âme et sans éveiller un souvenir ; négligeons-les pour errer ensemble à l'aventure, comme je l'ai fait, dans ce jardin où nous rencontrerons à chaque pas des objets destinés à perpétuer la mémoire de quelque événement important ou de quelque homme célèbre. Nous ne pouvons cependant entrer dans le parc avant d'avoir admiré cette délicieuse colonnade ionique, élevée par Camerone, à côté du palais : cette galerie, à la fois imposante et légère, chef-d'œuvre de goût et d'élégance, supporte des jardins aériens qui la couronnent de fleurs. Entre les colonnes, Catherine fit placer les bustes des grands hommes, immortels représentants de tous les pays et de tous les siècles, et c'est au milieu d'eux que, durant les longues soirées d'été, cette femme extraordinaire aimait à se promener, les yeux attachés sur l'Europe, dont les hommages étaient un besoin pour elle.

Des échantillons de tous les genres d'architecture sont répandus dans le parc de Tsarskoë-Selo, et cette étonnante variété de constructions, en offrant des aspects toujours nouveaux, prête un grand charme à la promenade.

En arrivant sur les bords du lac, nous trouvons l'*Amirauté* : cet édifice se compose de trois bâtiments dans le style gothique : celui du milieu reçoit, pendant l'hiver, les yachts, les canots dorés qui maintenant couvrent la surface du lac ; les deux autres servent d'abri contre les frimas aux cygnes et aux canards du cap, qui, dans l'été, sillonnent ces ondes limpides. Au milieu de cette vaste pièce d'eau est une salle de concert construite du temps d'Élisabeth ; et, tout près de là, semble s'élancer du sein des flots une colonne rostrale en granit, élevée par Catherine II en l'honneur d'Alexis Orloff, vainqueur des Turcs à Tchesmé ; des bas-reliefs représentant l'incendie de la flotte ottomane couvrent les côtés du piédestal, et un aigle portant la foudre déploie ses ailes au sommet du monument. L'image de cet oiseau royal est une allégorie destinée à rappeler sans cesse le nom du guerrier à qui ce monument est consacré ; car, en russe, le mot *orloff* signifie *aigle*.

La vue de cette colonne, l'aspect de l'obélisque érigé en mémoire de la bataille de Kahoul, en retraçant devant moi les nombreuses défaites des Turcs, ont livré mon âme à de consolantes espérances : non, les souvenirs du passé, épars en ces lieux, ne seront point stériles ! Les trophées du règne de Catherine ne seront pas muets ! Ne parlent-ils pas sans cesse à la Russie de l'ennemi barbare qu'elle a tant de fois vaincu ? et ces élégants portiques, ces nobles statues, ces antiques chefs-d'œuvre des arts, dont Paros enrichit ces jardins, ne lui nomment-ils par la Grèce ?

J'ai dit, mon cher Xavier, que des édifices de tous les genres décoraient le parc de Tsarskoë-Selo ;

en effet, à peine avons-nous perdu de vue la colonne d'Alexis Orloff, et l'obélisque de Romianlzoff, que nous apercevons un kiosque turc qui semble nous transporter dans l'intérieur du sérail. Cette construction asiatique n'est point un vain ornement; car le génie de Catherine savait agrandir jusqu'aux moindres fantaisies du luxe, en leur attachant un souvenir glorieux : ce kiosque, imitation exacte de celui qu'on voit dans les jardins du sultan, et tapissé des mêmes étoffes, fut placé là pour rappeler l'ambassade du prince Repnin à Constantinople.

Après avoir traversé un pont de marbre azuré de Sibérie, qu'embellissent de majestueuses colonnes d'ordre ionique, nous apercevons, au milieu des sapins et des cèdres touffus, une pyramide en granit, dessinée sur le modèle des pyramides d'Égypte; mais je ne recommanderai point à ton admiration ce monument, double parodie dont un ambassadeur français fut le complice. C'est là que reposent les trois levrettes favorites de Catherine II : trois pierres tumulaires, portant d'ingénieuses et épigrammatiques inscriptions, sont placées en avant de la pyramide, et, sur l'une d'elles, sont gravés les vers suivants, composés par M. de S......, alors ambassadeur de France en Russie.

Ici mourut *Zémire*, et les Grâces en deuil
Doivent jeter des fleurs sur son cercueil :
Constante dans ses goûts, à la course légère,
Comme *Tom*, son aïeul, comme *Lady*, sa mère,
Son seul défaut était un peu d'humeur;
Mais ce défaut partait d'un très-bon cœur.
Quand on aime, on craint tant! *Zémire* aimait tant celle
Que tout le monde aime comme elle!
Croyez-vous qu'on aime en repos,
Ayant cent peuples pour rivaux?
Les dieux témoins de sa tendresse,
Devaient à sa fidélité
Le don de l'immortalité,
Pour qu'elle fût toujours auprès de sa maîtresse.

Si cette jolie épitaphe d'un chien plaide en faveur de l'homme d'esprit et du courtisan, ne compromet-elle pas un peu la gravité du diplomate? Mais à cette époque, qui préludait par de brillantes folies à de sanglantes extravagances, le plaisir était l'affaire importante; avant tout, il fallait plaire, et qui pouvait mieux atteindre ce but que le courtisan aimable, le spirituel écrivain dont je viens de citer les vers?

Catherine II n'a point épargné les témoignages de sa reconnaissance et de son attachement aux frères Orloff, qui tous deux avaient plus d'un droit à son affection : nous retrouvons ce nom, dans le parc de Tsarskoë-Selo, sur un beau monument en marbre de différentes couleurs, construit d'après le plan de Rinaldi : c'est un arc triomphal élevé à Grégoire Orloff, chargé par elle d'arrêter les désastres de la peste qui, en 1771, se propagea à Moscou. Il déploya dans cette mission tous les talents d'un habile administrateur, et la gratitude de sa souveraine voulut perpétuer la mémoire des services qu'il rendit alors à sa patrie.

Arrêtons-nous un moment, mon cher Xavier, près de la délicieuse fontaine nommée la *Fontaine de la Laitière* : dans ce lieu, où tant d'objets différents se disputent notre attention, où tant d'édifices orgueilleux appellent nos regards, il n'est rien que je préfère à cette gracieuse création du ciseau de Socoloff. Une jolie paysanne, assise sur un bloc de granit, a laissé tomber sa cruche; l'anse est encore dans sa main, et elle verse des pleurs; tandis que des débris du vase un filet d'eau limpide coule sans cesse avec un doux murmure.

En quittant cette partie du parc, nous entrons dans le jardin inférieur, qui a conservé sa régularité primitive : un pavillon élégant et riche, bâti par l'architecte qui construisit le palais, et connu sous le nom de l'*Ermitage*, occupe le milieu du jardin. La profusion des dorures et des ornements prodigués à cet édifice offre un singulier contraste avec son nom. Mais une table placée dans une salle du premier étage réclame une mention particulière: à l'aide d'un mécanisme ingénieux, tous les objets nécessaires au service montent et se rangent d'eux-mêmes à la portée des convives. Ce meuble mécanique, en éloignant les domestiques de la salle du festin, donnait une entière liberté à la *conversation*, durant les dîners de l'Ermitage, qui souvent n'étaient qu'un tête-à-tête.

Pour sortir de cette royale habitation, dont je n'ai pu, mon cher Xavier, te donner qu'une idée sans doute bien imparfaite, il faut que nous passions à côté d'une porte triomphale élevée par feu l'empereur Alexandre, en mémoire des dernières victoires de ses armées; elle porte cette simple inscription : *A mes chers compagnons d'armes!* Éloignons-nous en détournant les yeux, et ne séjournons point près de ce monument, dont l'aspect fait saigner, dans le cœur d'un Français, des blessures encore si récentes.

LETTRE XVII.

—

Juin 1826.

Mon cher Xavier, dans cette capitale de la Russie, où les coutumes russes sont ce qu'il y a de plus rare, l'étranger est trop heureux quand il rencontre quelques débris de ces antiques usages, qui s'altèrent et se perdent de jour en jour. Ce plaisir, je l'ai éprouvé hier en assistant à la fête nationale du *Sémick*. Cette fête, l'un des plus curieux monuments du paganisme slavon, se célèbre tous les ans, le dimanche qui suit le jour de l'Ascension, à la Jemskoya, quartier qui depuis la fondation de Pétersbourg fut toujours habité par les bourgeois et les marchands. Dans les provinces, elle a lieu au bord des rivières, dans les jardins ou au milieu des bois. Les archéologues ne s'accordent pas sur l'origine du *Sémick* : les uns prétendent qu'il était consacré à *Tour*, dieu du plaisir chez les Slaves; d'autres affirment qu'il avait pour but de fêter le retour de la fertilité, et que son nom dérive du mot slavon *seme*, qui veut dire *semence*. Cette dernière opinion acquiert un grand poids, quand on songe que cette fête est célébrée dans toute la Russie durant ces jours sans nuit où le soleil, en restant vingt-deux heures sur l'horizon, semble vouloir dédommager ces climats de sa longue absence, et les consoler de la rigueur des hivers par une fécondité rapide, par une végétation brillante et instantanée, qui ne laisse pas attendre longtemps l'effet de ses promesses. D'un autre côté, la répétition continuelle dans les chansons particulières à cette fête des noms de *Tour*, de *Did* et de *Lada* (la Vénus et l'Amour des Slaves) vient appuyer l'assertion des premiers.

Quoi qu'il en soit de ces deux opinions, qui se combattent sans pourtant se détruire, car le *Sémick* pouvait avoir un double but, l'aspect de cette fête est très-piquant. Le peuple, réuni sur les bords du canal de Ligoff, se livre alors aux élans d'une gaîté inaccoutumée, qu'entretiennent les liqueurs spiritueuses. Les filles et les jeunes veuves interrogent l'avenir en jetant dans l'eau des couronnes de fleurs : avec quelle anxiété leurs regards suivent ces couronnes, auxquelles est attachée leur destinée future! Celle dont les fleurs disparaissent sous les flots aura longtemps encore à gémir sur son célibat ou sur son veuvage; mais un heureux hymen est promis dans l'année à celle dont les vagues emportent sans l'engloutir la couronne embaumée. Les chants des jeunes filles et des jeunes garçons, la joie bruyante des buveurs, les danses accompagnées de gestes lascifs, les baisers qui se croisent à travers les guirlandes, les vêtements pittoresques des paysans russes, les branches de sapin destinées à remplacer les pampres que la nature refuse aux provinces septentrionales de cet empire, tout donne à ces réjouissances annuelles une physionomie particulière, et le lieu qui leur est consacré dans Pétersbourg offre une vaste carrière aux réflexions du philosophe : c'est dans le cimetière de l'église que les tables sont dressées; c'est en présence de la mort que les hommes, en rêvant de longs jours, élèvent des autels au plaisir.

On remarque avec peine que d'année en année le *Sémick* perd quelque chose de son caractère primitif : les marchands enrichis renoncent au costume de leurs ancêtres; au bonnet moscovite a succédé le chapeau rond, et la redingote a remplacé le *caftan* national, qu'une ceinture attachait au milieu du corps. Ils n'ont point encore revêtu le frac, et la redingote qu'ils ont adoptée se rapproche de l'ancienne robe par son ampleur et sa longueur; mais le temps fera bientôt disparaître ces derniers scrupules, et l'on peut prévoir le moment où le peuple russe, à Pétersbourg, aura complétement sacrifié sa physionomie originale à l'imitation extérieure des usages modernes. Déjà les marchands ne paraissent plus qu'en très-petit nombre à cette fête, où jadis on les voyait tous. Déjà ils semblent dire à ce peuple, dont ils dédaignent aujourd'hui les coutumes : « La fortune a mis une barrière entre » nous et les usages de nos pères! »

LETTRE XVIII.

—

Juin 1826.

Dans ma dernière lettre j'ai tenté de placer sous tes yeux une image fidèle du *Sémick*, et c'est encore d'une fête nationale que je dois t'entretenir aujourd'hui. Cette fête, qui se célèbre au jardin d'Été, le

lundi de la Pentecôte, est nommée vulgairement la *Fête des Mariages;* mais, avant de te raconter ce qui s'y passe, il faut que je te conduise dans le lieu qui lui est consacré.

Le jardin d'Été est situé sur la rive gauche de la Newa; ce rendez-vous des habitants de Pétersbourg, qui, tous les soirs, dans cette saison, viennent respirer à l'ombre des tilleuls centenaires plantés par Pierre Ier, n'est remarquable ni par sa forme, ni par son étendue; il se compose d'un petit nombre d'allées régulières, décorées de quelques statues et de quelques bustes en marbre. La seule chose qu'il offre à la curiosité du voyageur, c'est sa magnifique grille en fer, supportée par trente-six colonnes de granit. Cette grille, qui fait face à la rivière, est d'un bel aspect; elle a des droits à notre admiration par la perfection du travail comme par la majesté de ses proportions; et l'orgueil patriotique des Russes cite avec complaisance le trait de cet Anglais qui, parti de Londres pour voir Pétersbourg, et arrivant par mer, s'arrêta devant cette grille, la contempla longtemps et se rembarqua, désespérant de rien trouver dans cette capitale qui fût digne de son attention après ce monument.

Dans le jardin d'Été, Pierre Ier fit construire une maison de plaisance, dans laquelle ce monarque venait se délasser de ses innombrables travaux; car alors ce côté de la Newa, où s'élèvent aujourd'hui tant de palais, était destiné par lui à recevoir des maisons de campagne, et la ville devait s'étendre sur la rive droite, où lui-même habitait une bicoque en bois, que la vénération des Russes a recouverte d'une espèce d'enveloppe en maçonnerie pour la mettre à l'abri des outrages du temps. En plaçant sa maison de plaisance sur la rive gauche du fleuve, tandis que les importants travaux qu'il dirigeait sur l'autre bord appelaient sa surveillance journalière, Pierre, à qui dès sa plus tendre enfance l'aspect de l'eau inspirait une terreur involontaire, prétendit s'imposer l'obligation de traverser la Newa deux fois par jour, et il parvint ainsi à dompter la nature.

Revenons maintenant, mon cher Xavier, à la fête des Mariages. Dès le matin, toute la population marchande de Pétersbourg est en mouvement; tous les magasins sont fermés, et l'amour du gain se tait durant ce jour, qui doit changer tant de destinées; la jeune veuve, qui rêve de nouveaux liens, se pare de ses plus beaux atours; la mère couvre sa fille de perles et de diamants; et, comme ce statuaire ancien, si elle ne peut la faire belle, du moins elle la fait riche; elle-même se charge de toutes ses pierreries; puis, le visage enluminé par une couche épaisse de vermillon, elles s'acheminent des différents quartiers de la ville vers le jardin d'Été, où elles se rangent en haie dans la principale allée.

De leur côté, les marchands célibataires n'ont point négligé le soin de leur toilette : leur longue barbe est peignée et parfumée, et quelques-uns, pour mieux attirer les regards, ont fait succéder la redingote vert-pomme ou bleu de ciel au vêtement de couleur sombre qu'ils portent habituellement. Ils se rendent dans ce jardin, où les appelle l'espoir d'un hymen futur, parcourent gravement cette allée, peuplée de jeunes filles qui, les yeux baissés, jettent sur eux un regard oblique; et lorsqu'enfin leur choix s'est arrêté, ils s'adressent à quelques vieilles femmes dont la complaisance officieuse leur donne toutes sortes de renseignements sur l'objet de leur prédilection, et les met en rapport avec la famille à laquelle ils demandent une épouse. Si parmi ces mariages il en est qu'un tendre sentiment ait formés, si l'amour a dicté quelques choix, combien en est-il que le seul aspect des diamants a fait conclure! Nul doute que les jeunes filles marchandes de Pétersbourg ne doivent plus aux pierreries dont elles sont couvertes qu'à leurs attraits; car, il faut le dire, leurs charmes ont grand besoin de ce puissant auxiliaire. Malgré la plus scrupuleuse investigation, il m'a été impossible de découvrir un seul visage agréable dans cette foule de jeunes filles, et ne crois pas, mon ami, que j'aie été aveuglé par la prévention! Je cherchais une jolie femme, avec le désir sincère de la rencontrer, et je ne pense pas que les nombreux spectateurs venus dans le jardin d'Été avec le même désir aient été plus heureux que moi.

LETTRE XIX.

—

Juin 1826.

Catherine II, dont l'âme, ouverte à toutes les ambitions, nourrissait l'espérance d'une illustration littéraire pour son règne, si fécond en vastes entreprises et en sanglants triomphes; Catherine II, qui,

non contente des grands événements que son génie léguait à la postérité, demandait encore de la gloire à des académiciens, voulut fonder à Pétersbourg une de ces bibliothèques publiques, immenses entrepôts des connaissances humaines, où les lecteurs de toutes les conditions peuvent interroger les siècles et recueillir les leçons du passé. La victoire se chargea d'accomplir le vœu de Catherine.

Le comte Joseph Zalouski, évêque de Kiew, avait légué au collége des Jésuites de Varsovie, en 1750, une bibliothèque de deux cent mille volumes, qui lui avait coûté quarante-trois années de soins et de sacrifices; après l'abolition de cet ordre trop fameux, que partout on a chassé et qu'on retrouve partout, cette bibliothèque devint, en 1773, une propriété nationale. Mais enfin Varsovie, en tombant au pouvoir de Souworoff, termina l'héroïque agonie de la Pologne, et Pétersbourg vit entrer dans ses murs, en 1795, la plus précieuse de ses conquêtes. Malheureusement, un assez grand nombre d'in-folios furent mutilés par les cosaques de Souworoff, qui, chargés de surveiller l'emballage, trouvèrent tout simple de rogner les livres avec leurs sabres pour les faire entrer dans les caisses trop étroites.

Catherine ordonna qu'un édifice fût élevé dans la capitale pour recevoir ces glorieux trophées. Le bâtiment de la Bibliothèque, aussitôt commencé sur les plans de l'architecte Socoloff, est situé dans le plus beau quartier de la ville: il a deux façades: l'une regarde la Perspective-Newski, l'autre le grand Bazar, nommé le *gostinnoï-dvor*. L'angle du milieu est arrondi, et orné de colonnes d'ordre dorique, surmontées de statues colossales représentant les philosophes grecs. Un large escalier de granit conduit aux trois étages, et de petits escaliers, habilement disposés, établissent des communications faciles entre toutes les pièces de ce vaste édifice. L'étage inférieur contient deux belles salles, consacrées aux personnes qui viennent étudier; dans la seconde, on remarque le buste de feu l'empereur Alexandre, en marbre blanc; à gauche de la première salle est la bibliothèque des manuscrits; elle peut contenir vingt mille volumes. Une de ces pièces, construite sur le plan de la bibliothèque du Vatican, renferme les ouvrages que la censure ne livre pas à la curieuse investigation de tous les lecteurs. Dans les chambres placées à droite des salles de lecture se trouvent les livres russes, dont le nombre s'est considérablement accru depuis que l'ordre a été donné de déposer à la Bibliothèque deux exemplaires de chaque ouvrage qui paraît imprimé. Une magnifique salle de forme circulaire occupe le milieu de l'édifice; elle est ornée de draperies et de différents bustes, parmi lesquels l'œil étonné distingue le buste de Souworoff. L'étranger qui visite cet établissement sans en connaître l'histoire se demande quel rapport peut exister entre cet asile de toutes les gloires pacifiques et le guerrier qui ne moissonna jamais que le laurier des combats; mais son image ne paraîtra point déplacée en ce lieu, quand on songera que la Russie doit ses monuments de la science à la plus éclatante victoire de ce général.

La Bibliothèque est ouverte aux curieux le mardi de chaque semaine, depuis onze heures du matin jusqu'à trois heures; ceux qui viennent là pour travailler y sont admis les mercredi, jeudi et vendredi, depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir en été, et jusqu'au coucher du soleil en hiver. La réunion de ces hommes de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les pays, dans cette silencieuse retraite, offre un tableau intéressant et singulier à la fois. Les livres de théologie sont la principale richesse de la Bibliothèque impériale; aussi est-elle le rendez-vous des théologiens des différentes religions. Là, le juif à côté du catholique, le mahométan auprès du schismatique grec viennent, en étudiant les dogmes de leur culte, chercher de nouveaux aliments à leurs divisions.

En 1805, la munificence de l'empereur Alexandre ajouta aux trésors de la Bibliothèque la collection de manuscrits appartenant à M. Doubrowski. Ce riche particulier, qui suivit longtemps la carrière diplomatique, et passa vingt-six ans hors de la Russie, était un des plus intrépides bibliomanes de l'Europe; il était parvenu à rassembler des monuments littéraires de treize siècles; et la révolution française, en détruisant les couvents et les châteaux, en dispersant les propriétaires et les conservateurs des bibliothèques, ouvrit un champ libre à ses conquêtes. Il acquit à vil prix les ouvrages les plus précieux qui se trouvaient à la Bastille, et parmi lesquels on remarque les lettres autographes de plusieurs rois et des personnages les plus illustres de la France. La bibliothèque de Saint-Germain renfermait plus de quatre-vingt mille manuscrits; ils furent presque tous la proie des flammes dans ces jours d'extravagance et de barbarie; mais M. Doubrowski, que nul obstacle, que nul danger n'arrêtait, parvint à sauver les plus curieux; de ce

nombre est l'Épître de l'apôtre saint Paul, en grec et en latin. Des Anglais en ont offert une somme de 60,000 francs, et n'ont pu l'obtenir.

Je ne te donnerai point ici, mon cher Xavier, la nomenclature de tous les manuscrits qui composaient la collection de cet infatigable amateur; je me bornerai à citer le manuscrit de Jarry, auquel notre célèbre Didot a, dit-on, emprunté ses modèles de poinçons; un Plutarque réputé original; le Coran écrit en lettres cuphiques, et qui, si l'on en croit une ancienne tradition, a appartenu à Fatime, fille du prophète Mahomet; le portefeuille enlevé à Voltaire lors de sa détention à la Bastille: il contient plusieurs lettres qui n'ont jamais été publiées; les papiers trouvés par la police chez J.-J. Rousseau; des lettres originales de Philippe II, roi d'Espagne; d'Isabelle sur la découverte de l'Amérique; de Catherine de Médicis, de Henri IV, de Louis XIV, d'Élisabeth, de Marie Stuart, etc.; quelques manuscrits malabares tracés avec une aiguille sur des feuilles de palmier; enfin le livre sacré des Bramines en langue sanscrite, contenant les métamorphoses de Wisthnou.

On conserve à la Bibliothèque impériale les manuscrits de plusieurs poëtes russes. On m'a montré une ardoise sur laquelle Derjavine traça quelques vers avant de mourir, et une copie de la tragédie de *Polyxène*, écrite tout entière de la main d'Ozeroff, le premier poëte dramatique de la Russie.

Sept bibliothécaires et autant d'adjoints sont préposés à la conservation de ce précieux dépôt des illustrations littéraires de tant de siècles; tous sont renommés par leurs talents et leur instruction, et parmi eux on remarque MM. Kriloff, Gretsch et Labanoff, dont je t'ai déja parlé. L'estime de la nation a consacré les choix faits par le gouvernement; et ce n'est pas dans Pétersbourg qu'on pourrait trouver l'application de ce mot, si plaisant et si juste à la fois, prononcé à Paris lors de la nomination de certain bibliothécaire: « Voilà une belle » occasion pour apprendre à lire! »

LETTRE XX.

—

Pétersbourg, juin 1826.

Je me reprochais de n'avoir point encore visité Kronstadt, l'une des créations les plus importantes du génie de Pierre Ier; mais enfin je me suis arraché à la monotone magnificence de Pétersbourg, et le bateau à vapeur m'a conduit dans ce port, digne de tout notre intérêt, et par sa position et par les souvenirs qu'il rappelle.

Ce monarque, en jetant les premiers fondements de cette capitale, qu'il plaçait à l'extrémité de son empire, reconnut la nécessité de la défendre contre les attaques de ses constants ennemis, et de protéger l'embouchure de la Newa. Dans une des ses excursions, en 1703, il découvrit dans l'île de Retouzari, un détachement de Suédois qui, chassés par les soldats de Menzikoff, s'enfuirent, abandonnant une marmite. Pierre, qui ne négligeait rien de ce qui pouvait, en rappleant un triomphe à ses sujets, les exciter à de nouvelles victoires, donna à cette île le nom de Kotlin (l'île de la Marmite), et là son regard devina un port pour la flotte qu'il voulait créer, ainsi qu'un abord facile pour les navires marchands qu'il avait résolu d'attirer vers ces rives, jusqu'alors inconnues au commerce. Il détermina lui-même les emplacements qu'il leur destinait, et quinze années suffirent à sa volonté créatrice, pour que le rivage sud-est de cette île devînt à la fois une forteresse redoutable et un havre sûr, ouvert aux négociants de tous les pays; c'est alors, en 1718, que ce lieu reçut le nom de Kronstadt (ville de la Couronne.)

Je ne placerai point ici, mon cher Xavier, une description minutieuse de la ville élevée sur cette plage; elle n'a guère que deux lieues de tour, et n'offre de remarquable que les édifices consacrés à la marine; nous leur donnerons un coup d'œil, et nous nous occuperons principalement du port.

Le canal de Pierre-le-Grand s'offre d'abord à nos regards: on peut y construire et y radouber plusieurs vaisseaux à la fois; Pierre en traça le plan, et mit le premier la main à l'ouvrage. Aux deux bouts de ce canal s'élèvent deux pyramides, au sommet desquelles planent des aigles à deux têtes

qui, au lieu du globe impérial, tiennent un vaisseau dans leurs serres. Au moyen d'une écluse, qui ne fut terminée que sous le règne d'Élisabeth, on remplit ou l'on vide ce canal. En 1805, feu l'empereur Alexandre le passa à pied sec, et, quelques heures après, il vit trois vaisseaux de guerre armés le traverser et entrer, voiles déployées, dans le port. On conserve au corps du génie le modèle d'une tour extrêmement élevée, que Pierre Ier voulait placer à l'embouchure de ce canal, et au-dessous de laquelle les plus gros vaisseaux de ligne auraient passé, comme passaient jadis les galères sous le colosse de Rhodes. Cette tour aurait servi en même temps de phare et d'observatoire; mais ce projet est resté sans exécution.

Près de l'Amirauté est un autre canal, commencé par Catherine en 1782; il communique avec le port marchand, et sert à transporter jusqu'aux vaisseaux les approvisionnements tirés des magasins qui bordent le rivage; les parapets sont revêtus de granit, et le canal est embelli par une immense grille en fonte, qui le suit dans toute son étendue.

Un beau jardin anglais, rendez-vous des habitants de Kronstadt, et où se fait remarquer, non par sa dimension ni par son élégance, mais par les souvenirs qui la décorent, une simple maisonnette occupée jadis par Pierre Ier, Menzikoff et Jagoujinski, ses plus chers favoris; la fabrique des cordages, la boulangerie, et surtout les hôpitaux et le lazaret, où la munificence de l'empereur fait traiter les malades sans qu'ils soient obligés à aucun paiement, méritent une mention particulière. Mais nous nous arrêterons un instant, mon ami, à l'école des pilotes, fondée par l'active prévoyance de Pierre, et primitivement établie à Moscou. Cette école, où la Russie puise ses meilleurs marins, reçut, en 1804, une organisation définitive : deux cent cinquante élèves y sont instruits aux frais du gouvernement; ils sont destinés à la marine militaire; et vingt autres élèves, dont la vie est consacrée à la navigation commerciale, y sont entretenus par le ministre de l'intérieur. Cette école occupe le palais que le prince Menzikoff avait fait bâtir à Kronstadt, pour plaire à son maître, qui voulut que les seigneurs de sa cour fussent les premiers à couvrir d'édifices cette rive inhabitée : on a établi, sur la tour de ce palais, un observatoire, où les élèves se livrent à l'étude de l'astronomie. En 1807, fut instituée à Kronstadt une école de mousses, dépendante de celle des pilotes; elle se compose de cinq cents enfants en bas âge, auxquels on enseigne différents métiers, et qui apprennent à lire, écrire et calculer, d'après la méthode de Lancaster. Tous ces futurs navigateurs, ayant la mer et des vaisseaux sans cesse sous les yeux, s'accoutument dès l'enfance aux dangers qu'ils doivent affronter; car on ne pense pas ici que le meilleur moyen de former des marins soit d'établir une école de marine au milieu des terres.

Il n'est pas permis de faire du feu dans les navires, et l'on ne saurait trop louer cette sage précaution, puisque, malgré tous les soins commandés par une excessive prudence, on a souvent encore à déplorer les désastres causés par de fréquents incendies. Il y a peu de jours, des magasins de planches ont été entièrement consumés; on ne peut prévoir où se serait arrêtée la destruction, si un capitaine anglais, dont l'empereur vient de récompenser le courageux dévouement, n'eût dérobé les navires aux flammes, en les traînant loin du port avec deux bateaux à vapeur qui les ont remorqués. On a construit pour les marins une grande cuisine en pierre, nommée la *cuisine hollandaise;* c'est là que se prépare la nourriture de tous les équipages : le premier des cuisiniers, à quelque nation qu'il appartienne, qui est entré dans le port de Kronstadt, à l'ouverture de la navigation, est salué *amiral* par tous les autres, et chacun d'eux est tenu d'apporter à la cuisine une bouteille de rhum, qu'on vide à la santé de l'amiral. Il est peu d'usages qui se soient conservés aussi religieusement.

La marine militaire de cet empire est aujourd'hui dans un assez piteux état; les grands événements de la guerre continentale ont détourné l'attention du gouvernement, de cette partie si importante de ses forces. Il est à désirer pour la Russie qu'il porte enfin ses regards de ce côté, et qu'il ne laisse pas aux mers le temps d'oublier les couleurs de son pavillon.

Au moment où je t'écris, le port de Kronstadt, peuplé des vaisseaux de toutes les nations, présente un tableau vivant digne de tout l'intérêt des voyageurs : la gaieté de ces marins, qui surgissent au port après les dangers d'une longue navigation, leur activité, leurs chants joyeux, animés par l'espoir des bénéfices qui les attendent; le mélange de dix langues différentes, la variété des costumes et des pavillons, tout enchante l'oreille, tout éblouit les yeux. Mais, au milieu de tant d'accents divers,

quel plaisir m'a causé l'accent de la patrie! combien d'échos les chants de nos marins ont réveillés dans mon âme! Non seulement tous ces hommes sont Français comme moi, mais ils ont vu le jour dans la province où je suis né; ces bâtiments, construits à Rouen ou au Havre, ont quitté récemment les rivages où s'est écoulée mon enfance. J'aimais, je recueillais avec avidité jusqu'aux fautes de langage particulières à la Normandie, et qui faisaient disparaître, pour moi, le temps et la distance. En contemplant d'un regard attendri chacun de ces vaisseaux qui vont bientôt rouvrir leurs voiles aux vents, et diriger leur vol vers ma ville natale, je me suis écrié avec Horace:

Sic te diva potens Cypri,
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater!

La rade de Kronstadt, située entre l'ouest-sud-ouest et l'est-nord-est, est la seule en Europe, avec la rade de Salonique, dont l'eau soit douce; le chenal, établi sur des bas-fonds, va s'élargissant depuis Kronstadt jusqu'à Orianenbaum, et des balises, blanches du côté du nord, rouges du côté du sud, en indiquent l'entrée.

Des fanaux s'allument sur différents points, pour guider les vaisseaux durant le petit nombre de nuits que, dans l'été, le soleil accorde à ces parages: celui qui s'élève sur un banc de sable formant une île, à la pointe ouest de l'île de Kotlin, est encore un monument destiné, par Pierre Ier, à perpétuer le souvenir du courage d'un colonel qui, laissé par ce monarque sur une langue de terre avec une poignée de soldats, repoussa une armée de Suédois, et conserva le poste confié à sa valeur. Ce fanal, décoré du nom de ce brave, s'appelle le *Fanal de Tolboukhin*.

La distance de Pétersbourg à Kronstadt est de sept à huit lieues, et tandis que le léger *pyroscaphe* trace sur les eaux de rapides sillons, le passager, nonchalamment assis sur le tillac, peut embrasser d'un regard le tableau vaste et brillant qui se déroule devant lui. Il voit jaillir du sein des flots le monastère de Saint-Serge, Strelna, Peterhoff, Orianembaum, et son œil s'arrête enfin sur les côtes sauvages de la Finlande, qui se dessinent à l'horizon. Éclairé par un beau soleil, ce panorama vivant se développait à mes yeux dans toute sa magnificence; il avait droit sans doute à mon admiration; mais je n'en regrette pas moins que les circonstances ne m'aient pas amené dans ces contrées à cette époque de l'année où l'hiver, en les couvrant de leur vêtement naturel, leur donne la physionomie qui leur est propre; car, en Russie, cet été si brûlant et si fugitif semble, pour ainsi dire, une saison d'exception. J'aurais voulu faire sur la glace le trajet de Pétersbourg à Kronstadt, j'aurais voulu puiser dans mes souvenirs, et non dans les récits qui m'ont été faits, la peinture de ce curieux voyage.

Au commencement de l'hiver, c'est-à-dire aussitôt que cette mer, qui s'agite aujourd'hui au moindre souffle, s'est transformée en un terrain solide, on trace sur la glace le chemin qui conduit de Pétersbourg à Kronstadt; il est indiqué par une allée de hautes balises. De lieue en lieue on trouve des guérites bien chauffées, où sont placées des sentinelles qui, dans les temps brumeux, entretiennent des feux de distances en distances, et sonnent des cloches dont le tintement prolongé rassure et guide le voyageur. Un restaurateur est établi vers le milieu de la route. Cette innombrable quantité de personnes de tout âge et de tout sexe, enveloppées dans de vastes pelisses, et glissant avec indifférence sur une surface fragile qui les sépare de l'abîme, offre à l'habitant des contrées méridionales un spectacle étrange, qui jette dans son âme un effroi ignoré des peuples du Nord. Mais c'est surtout lorsque sont commencées les courses en *bouers*, que la rade de Kronstadt présente le tableau le plus animé. Ces *bouers* sont des canots fixés sur deux lames de fer semblables à celles des patins, une troisième est adaptée sous le gouvernail; des bancs sont disposés pour les voyageurs autour de cette embarcation, qui a un, deux et même trois mâts. Poussés par le vent, qui souffle avec force dans cette saison, et dirigés par un pilote habile, ces canots, que distinguent des agrès variés et des pavillons de différentes couleurs, volent avec une incroyable rapidité; un soleil pâle laisse tomber sur eux ses rayons sans chaleur; les voiles se déroulent, l'aquilon siffle, le bâtiment s'élance, les matelots, par de savantes manœuvres, cherchent à se devancer, et, en moins d'une heure, un espace de dix lieues est franchi. Pierre Ier aimait beaucoup ces courses sur la glace, et sa prévoyance avait su leur donner un but utile: poursuivant sans relâche le dessein qu'avait formé son génie, de créer des marins, et craignant que, dans l'inaction d'un long hiver, les hommes qu'il avait initiés aux secrets de la ma-

nœuvre des vaisseaux ne perdissent le fruit de ses leçons, il les exerçait ainsi, et sur un océan solide, les armait de cette expérience qu'ils déployaient ensuite sur une mer orageuse.

Je terminerai cette lettre, mon cher Xavier, en consignant ici une anecdote de la vie de ce puissant monarque. Atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau (quoi qu'en aient dit certains historiens, dont la prévention soupçonne un crime dans la mort de tout souverain absolu,) Pierre Ier se rendait de Pétersbourg à Sesterbeck, dans sa chaloupe ordinaire; vers le soir, une tempête s'élève; l'empereur aperçoit un canot venant de Kronstadt, que les vagues avaient jeté sur des bancs de sable, non loin de Lachta; il envoie tous ses matelots au secours des naufragés, et reste seul avec un mousse; mais bientôt une femme et son enfant, luttant contre les flots, se présentent à ses regards; tout espoir de salut leur est interdit, ils vont périr..... Pierre ne consulte que la voix de l'humanité, il oublie ses souffrances, se précipite dans la mer, et arrache ces malheureux à une mort inévitable. Une semblable action n'efface-t-elle pas bien des fautes? Un si noble dévouement ne vaut-il pas bien des victoires?

LETTRE XXI.

—

Pétersbourg, juin 1826.

J'ai pris l'engagement, mon ami, de te conduire par la pensée dans les principaux édifices, dans les établissements les plus importants de cette vaste cité, et nous visiterons ensemble aujourd'hui la forteresse, qui acquiert un nouveau titre à notre intérêt; puisque c'est là que sont maintenant renfermés, en attendant leur jugement, les conspirateurs du 26 décembre.

Lorsque Pierre Ier, dont le nom se retrouve sans cesse sous ma plume, car son souvenir habite tous ces monuments, qu'il a conçus ou fondés; lorsque Pierre Ier, dis-je, après s'être emparé de la forteresse suédoise de Nottebourg (aujourd'hui Schlusselbourg) et du fort Neishanz, se fut ainsi ouvert les portes de la Baltique, il choisit d'abord, à la place où la Newa se partage en deux branches, une petite île de quatre cents toises de long et de deux cents toises de large, pour y jeter les fondements d'une forteresse, qui devait défendre et assurer sa conquête. Plus de quarante mille ouvriers furent employés à ces travaux, et Pierre leur associa tous les prisonniers suédois que lui livrait la victoire; pour accélérer les constructions, il mit lui-même la main à l'œuvre avec les principaux seigneurs de sa cour. Il se chargea de diriger le bastion placé du côté de la Newa; celui de la gauche fut confié à Menzikoff; celui du milieu à l'échanson Narishkin; le dernier, vers le port, au chancelier Zotoff, et celui placé en face de Vassili-Ostroff fut livré aux soins de Troubetskoy. Ces bastions reçurent les noms de ces seigneurs; et l'on ne peut, mon cher Xavier, se défendre d'un sentiment bien pénible, en songeant que dans ce lieu même où la reconnaissance de Pierre Ier honora le dévouement et la fidélité d'un Troubetskoy, un autre Troubetskoy gémit au fond d'un cachot, convaincu d'avoir conspiré la mort de l'héritier de Pierre, et le bouleversement de son empire.

C'est en 1703 que furent commencées les constructions dont je viens de parler; et trois ans après, le 30 mai 1706, ce monarque posa, au flanc du bastion de Menzikoff, la première pierre d'une citadelle qui, dès lors, prit la forme d'un hexagone oblong et irrégulier; les travaux furent continués sans interruption jusqu'en 1740; et en 1754 Catherine II, en faisant entourer de granit poli tout le côté qui regarde la Newa, donna à cette forteresse l'aspect imposant qu'elle présente aujourd'hui.

On entre par trois portes dans cette vaste enceinte: la porte de Newski, celle de Petrowsky, et celle de Nicolsky; on n'arrive que par eau à la première; on parvient à la seconde au moyen d'un pont-levis jeté sur le bras étroit de la Newa qui sépare l'île de la côte de Pétersbourg; et la troisième enfin est exclusivement réservée aux piétons. Le premier édifice qui frappe les regards et appelle l'attention dans l'intérieur de la forteresse est la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul : c'est là que reposent les restes mortels des souverains de la Russie, depuis Pierre Ier. Les tombeaux des tsars qui ont précédé ce monarque sur le trône sont renfermés dans l'église du Kremlin à Moscou; et nos souvenirs remonteront jusqu'à eux, lorsque nous parcourrons ensemble, mon cher Xavier, cette antique et véritable capitale de l'empire russe. L'église de Saint-

Pierre et Saint-Paul, longue de deux cent dix pieds, et large de quatre-vingt-treize, est surmontée d'une coupole et d'un clocher de forme carrée et pyramidale, haut de trois cent quatre-vingt-cinq pieds, en y comprenant la lanterne, la flèche et la croix; ce clocher, revêtu de feuilles d'airain doré, domine toute la ville, et semble, de loin, s'élancer du sein de la Newa, dont les flots baignent les remparts du fort. L'intérieur de ce temple, dont la principale voûte est soutenue par douze colonnes, est orné de pilastres, de frises et d'arabesques; on y remarque aussi plusieurs tableaux sur toile; de hautes sculptures en bois doré décorent le rétable; et la porte sainte, qui ne s'ouvre que lorsque l'archevêque officie, est remarquable par sa dimension et son extrême richesse. Je songe, mon ami, en écrivant cette phrase, que déjà je t'ai parlé de *la porte sainte* des églises, sans te donner à ce sujet une explication peut-être nécessaire. Je te dirai donc, et tu le sais probablement comme moi, que l'église grecque ne consomme point le saint sacrifice sous les yeux des assistants; l'autel et le prêtre sont séparés des fidèles par une porte qui ne s'ouvre qu'à certains moments de la messe, et se referme presque aussitôt; elle se nomme *la porte sainte.*

Les tombeaux des monarques russes sont les premiers objets qui s'offrent aux regards, dès qu'on entre dans l'église; ils sont en granit sans aucun ornement; chacun d'eux porte une simple plaque d'airain indiquant le nom du prince dont il renferme la dépouille mortelle, l'année de sa naissance et la durée de son règne; mais les trophées qui couvrent les murailles du temple parlent plus haut que toutes les épitaphes; et, en rappelant les exploits qui ont signalé le passage de ces souverains sur le trône, ces riches boucliers, ces massues, ces hallebardes, ces étendards persans, moldaves ou turcs, enveloppent ces tombes royales d'une ombre glorieuse.

L'hôtel des Monnaies est situé dans la forteresse. La fabrication des pièces d'or et d'argent se fait à l'aide de deux machines à vapeur qui communiquent le mouvement à toutes les autres; et, depuis la nouvelle organisation qui eut lieu en 1806, on peut, dans des cas urgents, frapper par jour pour 500,000 roubles de monnaies.

Au moment où la Newa, rompant sa chaîne de glaces, commence à gronder librement au pied des remparts de cette citadelle, le canon du fort annonce à la brillante cité qu'elle a cessé d'être séparée de l'Europe commerçante; le commandant de la forteresse, accompagné du capitaine de port, vient en bateau porter cette nouvelle à l'empereur: à l'instant, les deux rives du fleuve sont bordées d'innombrables spectateurs; des chaloupes, impatientes de s'emparer des flots, sillonnent ces ondes si longtemps captives; la communication, quelquefois interrompue durant quinze jours, entre les deux bords opposés, par le passage des glaces du lac Ladoga, se rétablit; les chaloupes se croisent en tous sens, et chacun, heureux du réveil de la nature, salue le soleil comme un ami qu'on n'espérait plus revoir et qu'on possédera peu de temps. Le jour de la Pentecôte est, pour la forteresse, un jour de fête solennelle; tout le peuple y vient assister à la bénédiction des eaux. J'ai été témoin de cette cérémonie, qui réunit les habitants de Pétersbourg de toutes les classes, et j'ai pu admirer le coup-d'œil magnifique que présentent, en ce moment, les remparts de la citadelle: ces sombres et solitaires murailles, dont les échos ne répètent habituellement que les longs *qui vive* des sentinelles, sont couvertes, ce jour-là seulement, d'une immense population qui jouit de cette promenade, comme on jouit d'un plaisir inaccoutumé; mais, au milieu des accents de la gaieté, quelques larmes sans doute ont coulé cette année sur ces remparts: parmi ces hommes contemplant avec joie la délivrance des eaux, se sont glissés des parents, des amis, dont les regards attristés erraient autour des murs qui s'élèvent entre eux et des coupables bien chers! Plus d'une sœur, plus d'une mère, plus d'une épouse, ont prêté une oreille attentive, espérant que, du fond des cachots, un soupir s'élèverait jusqu'à elles.

Ce serait ici le lieu, mon ami, de placer un précis de cette conspiration qui a signalé l'avénement au trône de l'empereur Nicolas Ier; mais je tiendrais le burin de l'histoire d'une main inhabile et mal assurée; et d'ailleurs, il y avait tant de confusion dans les idées des conspirateurs, si peu d'unité dans leurs projets, qu'il me serait difficile de me diriger à travers les détours de ce labyrinthe. Je me bornerai à quelques réflexions que m'ont inspirées les renseignements qui m'ont été fournis par des hommes impartiaux, témoins de ce fatal événement. C'est au nom de la liberté, dit-on, que s'armaient tous ces puissants seigneurs? Mais cette liberté, ne la voulaient-ils pas seulement pour eux? Ils tentaient de s'arracher au joug du pouvoir sou-

verain : qu'avait à faire le peuple dans cette conjuration tout aristocratique? Est-ce sur lui que pèse le sceptre? non, car les paysans de la couronne sont libres. Devons-nous croire que ces fiers descendants des boyards affranchis, par le meurtre, des entraves qui les enchaînent au trône de Pierre Ier, auraient trouvé tout à coup des hommes, leurs semblables, dans ces esclaves dont la vie leur fut léguée par leurs ancêtres, et qu'ils vendent comme des troupeaux? Le peuple ne l'a pas cru; et son immobilité, durant les scènes sanglantes qui se passaient sous ses yeux, prouve combien il se jugeait désintéressé dans la question. Sans doute, au milieu de ces conjurés aristocrates, quelques jeunes gens nourris d'idées généreuses, n'écoutant que les conseils d'une imagination exaltée, ont rêvé de nouvelles destinées pour ce peuple qu'ils croyaient servir et qui ne les comprenait pas. Qu'ils ont dû être cruellement détrompés en jetant un regard autour d'eux! Le Russe, façonné par les siècles à l'obéissance, n'admet pas l'existence d'un état sans un souverain; ce n'est point pour des systèmes de gouvernement qu'il se révoltera; on pourra l'entraîner avec un nom; ses opinions politiques ne sont que des affections; aussi n'est-ce qu'en s'adressant à des scrupules de fidélité qu'on est parvenu à en armer quelques-uns. L'anecdote suivante, dont je puis garantir l'authenticité, témoigne en faveur de ce que j'avance ici. Le 26 décembre, Mouravieff, colonel d'un régiment, et l'un des principaux conspirateurs, harangue ses soldats et les excite à la révolte, en leur annonçant l'établissement de la *république slavonne* : à peine a-t-il terminé ce discours, où respire le plus fougueux républicanisme, qu'un vieux sergent sort des rangs et lui dit : « Colonel, nous crierons *houra la république slavonne!* soit; mais vous ne nous dites » pas qui sera notre empereur. — Il n'y a point » d'empereur dans une république, » répond Mouravieff. A ces mots, le sergent se retourne vers la troupe et s'écrie : « Camarades, ne l'écoutez pas : » il nous dit que nous n'aurons pas d'empereur; » vous voyez bien qu'il se moque de nous! » Cette anecdote m'en rappelle une autre qui remonte à l'époque de la guerre de l'indépendance aux États-Unis. Pendant une trêve, trois grenadiers, un Français, un Anglais, un Américain, se trouvèrent dans un cabaret; les deux premiers buvaient ensemble, le troisième était seul à son écot : on parla des affaires publiques et de la cause que chacun d'eux défendait : « Notre conduite et notre position se comprennent, » dit le grenadier français au soldat anglais : je me » bats pour mon roi, toi, tu te bats pour le tien; mais » conçois-tu cet imbécile qui n'a pas de roi? pour » qui se bat-il? » Les trente dernières années qui ont passé sur l'Europe, en agrandissant les idées des peuples, leur ont révélé tout ce qui se trouve au fond de ce mot : la patrie! mais le Russe, étranger à ce mouvement, n'est pas plus avancé aujourd'hui que ne l'étaient alors les grenadiers dont je viens de parler.

Cette conjuration, ou plutôt cette échauffourée sans espérance, sur laquelle on a beaucoup et longtemps déraisonné dans nos journaux, a offert au nouvel empereur une occasion de se faire connaître : un instant a dévoilé son avenir. Au premier signal de la révolte, ce jeune prince s'élance à la tête des troupes demeurées fidèles, en s'écriant : « Voici le » moment de montrer au peuple russe si je suis » digne de lui commander! » Un régiment est amené sur la place du Palais, et, à l'instant où l'empereur se présente devant lui, il est accueilli par ces cris : *Houra Constantin!* c'était le cri de ralliement des soldats révoltés. Sans s'étonner, le jeune souverain s'avance vers les soldats et leur dit : « Si telles sont vos dispositions, votre place » n'est point ici; allez retrouver les rebelles, ils » vous attendent sur la place du Sénat; vous m'y » verrez bientôt. En avant, marche! » Les soldats rebelles, frappés de ce regard imposant, de ce courage paisible qui brille sur le front de l'empereur, obéissent à son ordre, défilent sous ses yeux et s'éloignent.

Dans le même temps, on vient annoncer au monarque qu'on ne répond pas du régiment d'Ismailoff, dont il était colonel avant de monter au trône. A cette nouvelle, il court vers cette troupe, et lui rappelle la renonciation de son frère, qui lui donne le sceptre : on ne lui répond que par un morne silence. L'empereur alors, s'adressant aux soldats : « Voyons, dit-il, jusqu'où ira votre révolte : me » voilà seul devant vous; chargez vos armes! » A ces mots, qui produisent l'effet de l'étincelle électrique, l'enthousiasme passe de rang en rang, et ces hommes, prêts à la rébellion, suivent le tzar aux cris mille fois répétés de *houra Nicolas!* Intrépide et calme au milieu du danger, n'opposant aux fureurs des révoltés que des paroles de clémence, arrêtant ses soldats prêts à frapper, il espérait éviter l'effusion du sang; et quand cet espoir fut perdu,

quand des sujets dévoués tombèrent, à ses yeux, sous le glaive assassin, il prit encore soin d'une foule égarée, en ordonnant aux artilleurs et aux soldats de diriger leurs coups en l'air. Les rebelles, rassemblés sur la place du Sénat, étaient adossés à cet édifice, et l'on voit dans les corniches et au sommet des colonnes les trous creusés par les balles et la mitraille. Et c'est ce jeune souverain que certains journaux ont accusé de faiblesse et d'irrésolution! Ah! que les écrivains qui ont porté cette accusation viennent à Pétersbourg; qu'ils interrogent les témoins de cette affaire, c'est-à-dire toute la population d'une immense cité, et leur opinion changera. Soyons justes, même envers les rois.

On raconte que parmi les officiers compromis dans cette journée se trouvait un jeune militaire que je ne nommerai point ici, et dont le nom, inscrit par la gloire dans les fastes de la Russie, impose d'immenses devoirs à celui qui en est décoré. Les liaisons de ce jeune homme, ses discours, quelques actions peut-être, appelaient de graves soupçons sur sa tête; il est arrêté, mais c'est l'empereur lui-même qui veut l'interroger; il a besoin de rencontrer un sujet fidèle dans ce jeune officier, dont l'aïeul fut le plus ferme appui de l'empire. Toutes les questions du souverain, arrangées avec une paternelle sollicitude, sont composées de manière à ce qu'il soit impossible à l'accusé d'échapper à l'innocence; il semble être questionné plutôt par son défenseur que par son juge, et, à chacune de ses réponses, le monarque se tournant vers les seigneurs de sa cour : « Je vous l'avais bien dit, » messieurs; vous l'entendez; un .... ne pouvait » pas être un rebelle. » Le jeune officier, renvoyé à son régiment, n'a pas attendu longtemps le brevet d'un nouveau grade.

J'ai dit plus haut, mon cher Xavier, qu'au nombre des conjurés étaient quelques jeunes gens que n'entraînait point une ambition égoïste, et qui cédaient à l'impulsion d'une pensée noble et généreuse : ceux-là se précipitant, avec toute la fougue de leur imagination et de leur âge, dans le gouffre d'une révolution, n'ont pas songé qu'ils flétrissaient d'avance, par le meurtre, la cause qu'ils voulaient défendre; ils ont mal connu leurs complices; ils ont mal jugé le peuple; vaincus, ils seront victimes; vainqueurs, ils eussent été dupes. Il en est parmi eux que des talents littéraires recommandaient à l'estime de leurs concitoyens; les frères Bestoujeff, et surtout le jeune Ryleeff, ont publié différentes compositions poétiques fort remarquables; mais partout jaillit cette pensée qui les obsédait et les a conduits à la révolte. J'ai recueilli un fragment d'un poëme inédit de Ryleeff, et je t'en adresse la traduction. Il semble que ce malheureux jeune homme, averti par un secret pressentiment de sa destinée future, ait voulu consigner ici son histoire.

LA CONFESSION DE NALIVAIKO.

(Fragment d'un poëme inédit de C. Ryleeff.)

Les Cosaques ukrainiens ne pouvaient plus suffire aux vexations des Polonais. Ceux-ci avaient enfreint leur pacte, méprisé les lois indigènes et corrompu le culte par l'établissement forcé de l'*union* religieuse. Tout à coup paraît un vengeur : *Nalivaïko* immole un des chefs ennemis, et conçoit le projet d'affranchir son pays natal. Sur le point d'entreprendre cette tâche périlleuse, il remplit les devoirs d'un bon fils de l'église, purifie son âme par le jeûne, et confie son dessein à un pieux anachorète.

« O mon père! cessez de me répéter que je vais commettre un péché. Vos paroles sont vaines. Si même c'était un péché irrémissible, un crime atroce... pour le salut de la Petite-Russie où j'ai vu le jour, pour la restauration de la liberté nationale, je suis prêt à expier seul les forfaits des Tartares et des Juifs, l'apostasie des Grecs-Unis, et la tyrannie du Sarmate. Ainsi ne vous efforcez plus de m'intimider, abrégez vos saintes exhortations. Mon enfer à moi, c'est l'esclavage de l'Ukraine; mon paradis, c'est sa liberté.

» Dès le berceau, l'amour de l'indépendance a brûlé mon âme. Ma mère et mes sœurs me parlaient, dans leurs chansons, du vieux temps et de son bonheur. Alors, nul de nous, subjugué par une vile crainte, ne rampait aux pieds du Sarmate; alors nul ne traînait ici des jours flétris par un esclavage odieux et pesant. Le Cosaque contractait des alliances avec le Polonais comme avec son égal, et en homme libre. Hélas! tout est perdu, tout s'est évanoui avec la rapidité d'un rêve! Depuis longtemps le Cosaque n'est plus que l'esclave de son allié. Le Juif, le Grec-Uni, le Lithuanien, le Polonais font de nous leur pâture, comme une volée de corbeaux sanguinaires. Depuis longtemps la justice sommeille à Varsovie. Le peuple gémit en vain dans les fers : il n'exprime que des plaintes inutiles... O mon père! la haine des Polonais s'est emparée de moi jusqu'au délire. Mon œil est devenu rêveur, morne et sauvage. Mon âme languit dans la servitude qui l'oppresse. Nuit et jour, une seule pensée me poursuit comme une ombre. Elle m'agite, et dans le repos du champ paternel, et dans la bruyante caravane, et dans la chaleur de la mêlée, et pendant la prière au pied des saints autels : « Il est temps, murmure » incessamment une voix secrète, il est temps d'immoler » tous les tyrans de l'Ukraine. »

» Je ne l'ignore pas : un abîme s'ouvre devant le premier qui s'élève contre les oppresseurs d'une nation. Le destin m'a choisi... Mais, dites-le-moi, dans quel pays, dans quel siècle, l'indépendance reconquise n'a-t-elle pas voulu des

victimes?... Je mourrai pour le pays qui m'a vu naître! Je le sais, je le sens, et c'est avec délices, ô mon père! que je bénis le sort qui m'est réservé. »

Cette pièce de vers, étincelante de poésie dans l'original, perd beaucoup sans doute dans une version; mais cette version, d'une scrupuleuse exactitude, a du moins le mérite de reproduire fidèlement la pensée de l'écrivain.

Adieu, mon cher Xavier; je t'ai entretenu bien longuement de la forteresse et des malheureux qu'elle renferme. On instruit en ce moment leur procès, et je prévois que bientôt il n'existera plus d'eux que le souvenir de leurs talents, de leur crime et de leur infortune.

LETTRE XXII.

—

Pétersbourg, juin 1826.

Te rappelles-tu, mon ami, que naguère, lisant ensemble l'histoire des Hottentots, nous ne pouvions comprendre que le fanatisme religieux exerçât sur les hommes un empire assez fort pour les contraindre à ces horribles mutilations qui outragent la nature, et dont ils osent offrir l'hommage à la divinité? Nous gémissions sur l'aveuglement de ces peuples sauvages, et, certes, nous étions loin de soupçonner qu'en Europe, aujourd'hui, il existât des chrétiens livrés à ces hideuses superstitions. Eh bien, on les retrouve en Russie, dans ce qu'on nomme la *secte des vieux croyants*. Cette secte, dont les prosélytes sont plus nombreux que ne semblerait le permettre l'obligation cruelle qui leur est imposée, pense s'élever au rang des saints en s'arrachant la qualité d'hommes; et ce qu'Origène, père de l'Église, fit jadis par amour de la science, ces sectaires extravagants le font pour conquérir le ciel. Leurs principes ont pénétré jusque dans l'armée. Dernièrement, plusieurs chefs de corps, surpris de ne plus voir chez leurs soldats ce feu de regard, cette virilité de formes, véritable parure du guerrier, ordonnèrent de rechercher les causes de cette soudaine métamorphose, et, après un sévère examen, on compta, dans un seul régiment, jusqu'à trois cents de ces êtres dégradés. Tu comprends, mon cher Xavier, que les mesures les plus rigoureuses ont été prises par le gouvernement pour arrêter les progrès de cette absurde superstition; car, si le ciel demande des saints, l'empire réclame des habitants.

Je pensais, et, en lisant mes lettres, sans doute tu auras supposé comme moi, mon ami, que le peuple russe, esclave des croyances les plus ridicules, imbu des plus stupides préjugés, joignait à cette dévotion exagérée, qui n'a guère pour objet que les pratiques extérieures de la religion, la haine de tous les autres cultes. Je me trompais, et mon erreur a promptement été détruite. Il n'est point de nation qui pousse plus loin la tolérance: le Russe réserve ses saluts, ses génuflexions et ses signes de croix pour ses églises et ses images; mais il entre sans scrupule dans le temple consacré à une autre croyance que la sienne; il y porte un maintien décent et respectueux; le juif, le mahométan, le protestant ou le catholique ne lui inspirent aucune aversion; il les plaint peut-être, il ne les blâme point, et jamais il ne les persécute. Tu vois, mon ami, que ces hommes, que nous nommons des barbares, nous offrent encore des exemples dont nous pourrions profiter.

Quand je t'ai parlé de l'influence funeste qu'un Russe attache à la rencontre d'un prêtre, j'attribuais cette opinion à une terreur superstitieuse: après avoir examiné de près le clergé, je crois qu'il faut en chercher la cause dans un tout autre sentiment. Je le dirai sans crainte d'être démenti, le clergé ne jouit, en Russie, d'aucune considération, et, à l'exception de quelques évêques, il n'exerce nul empire sur le peuple. Son éducation ne le sépare point assez des dernières classes, et, en général, les mœurs de ces prêtres sont peu propres à les faire honorer. D'ailleurs les seigneurs russes ne donnent point l'exemple de la vénération pour les ministres du culte, et leur conduite envers eux n'est pas de nature à les relever aux yeux du peuple. Lorsqu'un prêtre de village vient visiter le seigneur, jamais il n'est l'objet de ces égards que devrait commander le caractère dont il est revêtu; on ne l'admet pas même au salon; le maître donne ordre à ses valets de le faire dîner à l'office; c'est au milieu d'eux qu'il prend son repas; et souvent son intempérance, en attirant les risées des esclaves, vient ajouter au mépris qu'avaient provoqué les dédains du seigneur.

Les prêtres jouissent pourtant ici de quelques priviléges; il en est un qui donne lieu à un déplo-

rable usage. Les maisons habitées par eux ne sont point soumises aux investigations de la police ; aussi le plus honteux des vices choisit ordinairement un asile dans ces maisons privilégiées, et c'est à l'ombre de cette protection accordée au sacerdoce que s'exerce le plus infâme des métiers. Ses mœurs fussent-elles irréprochables, l'opprobre dont il est, pour ainsi dire, enveloppé, peut-il ne pas rejaillir sur le prêtre? Est-ce dans une atmosphère de débauche que doit vivre le ministre des autels? son asile ne doit-il pas être pur comme sa vie, respectable comme son ministère?

Les prêtres appartenant au clergé séculier doivent être mariés, et, si la mort leur enlève leur épouse, ils ne peuvent rester libres et veufs ; placés entre deux esclavages, ils ont à choisir alors ou le couvent avec le veuvage, ou la chaîne d'un nouvel hyménée, en renonçant à jamais à l'état ecclésiastique. Les archevêques, les évêques, les métropolites, doivent, ainsi que les prêtres attachés à un ordre monastique, garder un éternel célibat.

Puisque je m'occupe aujourd'hui des prêtres, mon cher Xavier, je vais te raconter une anecdote dans laquelle figure un évêque, et qui, en t'instruisant d'une coutume de ce pays, te fera faire connaissance avec les escrocs de Pétersbourg, dont l'habileté ne le cède en rien à celle des escrocs de Paris.

Quand le fils ou la fille d'un seigneur se marie, c'est habituellement un évêque qui célèbre la cérémonie nuptiale dans la chapelle du palais ou du château, et il est d'usage de lui remettre, au moment où il s'éloigne, un paquet cacheté contenant une assez forte somme en *assignations* (c'est le nom du papier-monnaie dont on se sert ici). Un évêque avait rempli cet office chez un seigneur, et, en retournant vers sa demeure, il comptait, dans sa voiture, les témoignages de reconnaissance qui lui avaient été remis; déjà même, ne trouvant pas la générosité du noble Russe en harmonie avec sa fortune, il s'étonnait de la modicité de la somme, qui ne s'élevait pas, je crois, au-dessus d'un millier de roubles, lorsque son équipage est arrêté par un homme à cheval, accourant au galop et revêtu de la livrée de la famille que venait de quitter le prélat. Cet homme s'adresse à l'évêque, et, en le suppliant de la part du seigneur d'excuser l'erreur qu'on a commise, le prie de lui rendre le paquet qu'il vient de recevoir ; en même temps il lui en présente un autre fermé de trois cachets, et beaucoup plus épais que le premier. L'évêque, souriant à l'espoir d'une plus riche récompense, remet les *assignations* au messager, qui part aussitôt, emportant et les roubles et la bénédiction du pontife. Celui-ci s'empresse d'ouvrir le nouveau paquet : que voit-il? Une collection de vieux journaux! Un adroit larron lui avait ainsi escamoté mille roubles et une bénédiction. Que penses-tu qu'il ait le plus regretté?

LETTRE XXIII.

Pétersbourg, juin 1826.

Mon cher Xavier, nous nous sommes occupés récemment de l'éducation des hommes en Russie, et je crois me rappeler que, dans une de mes lettres, je t'ai parlé de l'instruction variée des jeunes femmes et de l'étendue de leurs connaissances; il faut aujourd'hui que je te conduise dans les lieux où de nombreux professeurs prodiguent à leur enfance ces germes du savoir dont plus tard elles rapportent les fruits dans la société qu'elles doivent embellir.

Il existe, tant à Pétersbourg qu'à Moscou, plusieurs *Instituts* élevés aux frais du gouvernement, pour les jeunes filles; ces établissements, placés sous la protection immédiate de S. M. l'Impératrice-mère, sont l'objet de sa constante sollicitude et de sa surveillance journalière; les plus importants sont, à Pétersbourg, le *Couvent des Demoiselles nobles* et l'*Institut de Sainte-Catherine*. Comme la règle de ces *Instituts* et le mode d'éducation suivi dans chacun d'eux sont à peu près les mêmes, je ne m'occuperai que du premier, que j'ai pu visiter hier dans le plus grand détail.

Les bâtiments consacrés au couvent des demoiselles nobles, situés dans un quartier éloigné de la ville, mais dans une position charmante, sont vastes et parfaitement distribués; on y retrouve ce cachet de grandeur imprimé à tous les établissements publics de Pétersbourg. Ce couvent renferme huit à neuf cents jeunes filles de sept à dix-huit ans; celles que la fortune n'a point favorisées sont instruites aux frais de l'empereur, les autres paient une modique pension. Les langues étrangères, les différentes littératures de l'Europe, l'histoire ancienne

et moderne, la géographie, l'astronomie, la physique, le dessin, la musique et la danse, tels sont les objets constants de leurs études. Les élèves sont partagées en trois classes qui se subdivisent en trois sections, et qui n'ont point de communication entre elles; ces classes sont distinguées par le costume des élèves. La première, composée des plus jeunes filles, porte une robe de couleur brune; la seconde une robe bleue, la troisième une robe blanche. L'élève doit rester trois années dans chacune de ces classes, et, quelque rapides que puissent être les progrès de celles que la nature a douées d'une intelligence ou plus prompte ou plus précoce, elles ne peuvent passer d'une classe à l'autre qu'avec toutes leurs compagnes; seulement, à la suite des examens annuels, elles montent de section en section, jusqu'au premier rang de la classe à laquelle elles appartiennent; ainsi, durant trois années, la nature de leurs travaux ne varie point, la limite qui leur est imposée ne saurait être franchie; la jeune fille dont l'esprit embrasse rapidement la portion d'études qu'on lui permet, consacre le temps de ce séjour obligé à connaître à fond les premiers principes des sciences ou des arts livrés à son intelligence, et cette connaissance approfondie lui devient d'un grand secours lorsque la barrière s'est abaissée devant ses pas, et que s'étend le cercle de ses études. J'ai assisté aux différents examens, j'ai suivi de classe en classe la marche progressive des élèves dans le domaine de l'instruction, et j'ai été singulièrement frappé de la justesse des réponses, de la rectitude de jugement, de la variété de connaissances de toutes ces jeunes filles. Sans doute quelques-unes de ces réponses étaient préparées et puisées dans la mémoire plus que dans l'imagination; mais beaucoup aussi étaient le résultat spontané de la pensée et de l'intelligence; elles présentaient un caractère d'originalité qui ne permettait pas de s'y méprendre. Les examens, comme tu le penses bien, mon cher Xavier, se faisaient en français, et j'ai éprouvé un véritable plaisir en voyant combien on s'occupe en Europe de notre moderne littérature. Les écrivains punis de quelques succès, en France, par les outrages journaliers de ces biographes, de ces folliculaires faméliques,

Qui dînent du mensonge et soupent du scandale,

trouvent dans l'estime des étrangers de précieux dédommagements, de douces consolations; car, à l'abri de toutes les influences du moment, la distance est juste comme la postérité.

Des professeurs habiles sont attachés à chacune des trois classes d'élèves; et la direction journalière des études est confiée à des dames d'un grand mérite, qui, chargées de la partie morale de l'éducation, déposent et fécondent le germe des vertus dans les jeunes cœurs de ces futures mères de famille.

Jusqu'ici, mon cher Xavier, je ne t'ai parlé que des *demoiselles nobles*, et c'est la portion la plus nombreuse des élèves de cet *Institut*; mais il est ouvert aussi à une autre classe de jeunes personnes qui reçoivent une éducation particulière, appropriée au rang qu'elles sont appelées à occuper dans le monde: ce sont les filles des bourgeois et des marchands riches. Celles-ci paient une pension, et sont l'objet de soins non moins assidus que ceux prodigués aux demoiselles nobles; la nature de leurs travaux seulement est différente. Destinées par le hasard de la naissance à une existence plus modeste, on applique leur intelligence à un genre d'études en harmonie avec les usages et les idées des hommes dont un jour elles doivent être les compagnes; les mystères de la science, les brillantes séductions des arts, les charmes de la littérature sont remplacés pour elles par la connaissance de quelques langues étrangères et par des travaux manuels. Au lieu du crayon, du compas ou du pinceau que manient leurs nobles condisciples, leurs doigts sont armés de l'aiguille roturière; et elles rapportent au sein de leurs familles, non des talents qui leur rendraient pénibles les devoirs obscurs auxquels leur vie sera condamnée, mais les vertus modestes d'une habile ménagère.

Il me semble, mon ami, que dans un pays où les rangs sont si distincts, où les classes ne peuvent se mêler, la sagesse de cette institution a droit à nos éloges; combien de regrets, combien de chagrins n'épargne-t-on pas à ces jeunes filles en ne jetant point dans leur esprit des idées étrangères à la classe dans laquelle elles doivent vivre et mourir! De brillantes études, en élevant une barrière entre elles et leurs familles, rompraient tous les liens, enlèveraient tout le charme des relations; et, en sortant du couvent, ces jeunes filles demanderaient à l'avenir des destinées qui, en Russie, ne sauraient être leur partage: les sentiments qu'on leur inculqua dans l'enfance ne s'élèvent point au-dessus de leur état, et, dans l'âge mûr, elles se contentent

de la portion de bonheur que cet état peut leur donner.

LETTRE XXIV.

—

Pétersbourg, juillet 1826.

Rempli par les excursions auxquelles je consacre toutes mes journées, le temps s'écoule rapidement, et je prévois que bientôt doit arriver le moment où il faudra quitter Pétersbourg pour se rendre à Moscou. L'époque du couronnement, reculée par la mort de l'impératrice Élisabeth, paraît être enfin fixée aux premiers jours du mois d'août. Déjà commence à s'éclaircir le voile de deuil qui, depuis notre arrivée, couvre la Russie, et je m'aperçois, en consultant mes notes, qu'il est encore un grand nombre d'édifices et d'établissements dont j'aurai à t'entretenir. Commençons par l'*Ermitage*, l'une des plus intéressantes créations de Catherine II.

Avant d'entrer dans cet édifice, que recommande à la curiosité des voyageurs l'innombrable quantité d'objets remarquables qu'il renferme, il est convenable de dire un mot du *Palais d'Hiver* dont l'*Ermitage* n'est que la suite. Ce palais, résidence habituelle de la famille impériale à Pétersbourg, est situé sur une vaste place, et c'est là que se trouve la principale entrée; l'autre façade est sur le quai et regarde la Newa. La construction de ce monument, achevé sous le règne d'Élisabeth, occupa, dit-on, plus de quatre-vingt mille ouvriers, et l'on assure qu'il coûta la vie à plus de quarante mille d'entre eux, moissonnés par les exhalaisons fétides des marais, qu'il fallut dessécher pour les contraindre à porter cette énorme masse de pierres. Le palais le plus admirable semblerait trop cher sans doute à pareil prix; mais combien doivent s'augmenter les regrets à l'aspect d'un bâtiment empreint de tous les caractères de ce mauvais goût qui présidait aux créations de tous les arts dans le siècle de Louis XV! la pesanteur de l'édifice, la profusion des ornements et des sculptures, l'accumulation des statues qui surmontent chaque corniche, indiquent assez qu'il appartient à cette époque de dégénérescence et d'afféterie qui substitua la manière à la grâce, la recherche à une noble simplicité, les prodigalités du luxe à l'élégance. Il serait superflu, mon ami, de nous arrêter longtemps devant ce monument; quittons-le bien vite, et entrons ensemble dans les salles de l'*Ermitage*.

Il se compose de trois corps de bâtiments, dont la façade principale est sur le quai, et qui communiquent entre eux par des corridors ou des galeries jetées sur des voûtes au-dessous desquelles trois rues ont été pratiquées. C'est là que Catherine, entourée des chefs-d'œuvre des arts, des sciences et de la littérature, aimait à se reposer des fatigues du pouvoir, au milieu d'un petit cercle de courtisans intimes qu'elle appelait ses amis; l'étiquette était sévèrement bannie de ces réunions; les piquants entretiens, quelques danses russes, et ce qu'on nomme des *jeux innocents*, occupaient les loisirs de cette femme extraordinaire; il était expressément défendu de se lever devant elle, et ceux qui contrevenaient à cette règle payaient une amende d'un ducat au profit des pauvres. Afin qu'on n'oubliât jamais qu'en entrant dans la salle consacrée à ces simples réunions on devait renoncer à toute contrainte, on y lisait l'inscription suivante : « Asseyez-vous si vous voulez et où il vous » plaira, sans qu'on vous le répète cent fois. » Les règlements de l'Ermitage, écrits de la main de Catherine, étaient affichés dans la galerie qui mène aux petits appartements. Je pense qu'il te sera agréable de les trouver ici.

RÈGLEMENTS

AUXQUELS DEVRONT SE SOUMETTRE CEUX QUI ENTRERONT CÉANS.

ARTICLE PREMIER.

Ils laisseront leurs dignités à la porte, ainsi que leurs chapeaux et leurs épées.

ART. II.

Ils se dépouilleront également de toute prétention à l'étiquette, de tout orgueil, s'il se trouvait qu'ils en eussent, et, en un mot, de tout ce qui pourrait ressembler à de la fierté.

ART. III.

Ils seront gais sans pétulance; ils auront soin de ne rien briser, de ne rien endommager, et ils s'abstiendront de mordre quoi que ce puisse être.

ART. IV.

Ils seront assis ou debout, selon leur bon plaisir; ils mar-

cheront quand la fantaisie leur en prendra, sans faire attention à personne.

ART. V.

Ils ne parleront ni trop, ni trop haut, pour que les autres n'en aient pas les oreilles incommodées.

ART. VI.

Ils discuteront sans chaleur et sans emportement.

ART. VII.

Ils ne soupireront, ni ne bâilleront, de peur de communiquer leur ennui à la compagnie.

ART. VIII.

Si quelqu'un imagine quelque amusement innocent, les autres s'y prêteront de bonne grâce.

ART. IX.

A table, on mangera comme on voudra et ce qu'on voudra, mais on boira avec mesure, afin que chacun puisse retrouver ses jambes pour retourner chez soi.

ART. X.

Toute contestation sera oubliée en sortant, et ce qui sera entré par une oreille devra sortir par l'autre.

Si quelqu'un est convaincu, par la déposition de deux témoins, d'avoir enfreint les règlements ci-dessus, le coupable, pour chaque délit, sera condamné à boire un verre d'eau froide, sans en excepter les dames, et à lire une page de la *Télémaquide*.

Celui qui enfreindra trois articles du règlement dans la même soirée sera tenu de réciter six strophes de la *Télémaquide*.

Celui qui enfreindra le dixième article sera exclus de la société.

La *Télémaquide* est un ancien poëme russe de Trédiakowski, dont Télémaque est le héros, et dont la poésie rocailleuse et barbare punit cruellement celui qu'on oblige à en charger sa mémoire. Plût au ciel que Catherine n'eût jamais infligé que de pareils châtiments, et dicté que de semblables arrêts!

Le second étage des deux premiers corps de bâtiment est rempli de tous les objets curieux déposés à l'*Ermitage*; on y compte quarante salles de différentes dimensions; nous allons les parcourir, mon cher Xavier, sans nous astreindre à un ordre méthodique.

Trois salles sont consacrées aux tableaux de l'école italienne; c'est là que sont rassemblées les plus grandes richesses de la Russie en ce genre. L'*Enfant prodigue* de Salvator Rosa, à genoux au milieu de son troupeau, et adressant au ciel une fervente prière, attire d'abord les regards; le talent du peintre a su donner à son héros une expression qui, sous les haillons de la misère, décèle sa naissance; ses traits portent l'empreinte des passions violentes, et dans ses yeux ternes se peignent la douleur et le repentir. La correction du dessin et la vivacité du coloris me paraissent devoir placer cet ouvrage au premier rang des compositions de ce célèbre maître. A côté d'une *Judith* de Raphaël, on remarque le portrait de la maîtresse du Titien : on devine, à l'expression voluptueuse de cette jeune fille, à l'abandon de sa pose, qu'elle n'a jamais songé à traiter son amant comme la juive, sa voisine, traita *ce pauvre Holoferne*. Viennent ensuite une *Sainte-Famille* de Raphaël, dont les figures sont admirables, mais dont les accessoires et les draperies sont fort négligés; tout semble annoncer que cette partie du travail n'est pas de lui, et un grand nombre des tableaux de Raphaël peuvent donner lieu à la même remarque et aux mêmes soupçons; l'*Adoration des Mages*, tableau peint sur bois par le Perugin; les *Cyclopes* de Luc Jordano, à qui sa promptitude et sa facilité d'exécution valurent le titre de *prompt-faiseur;* deux autres tableaux représentant encore la *Sainte-Famille :* l'un est de Léonard de Vinci, l'autre du Corrége : on aime à retrouver les mêmes scènes, exécutées par des maîtres différents; on compare leurs qualités et leurs défauts; on cherche à deviner la tournure de leur esprit, en examinant le point de vue sous lequel chacun d'eux a envisagé son sujet : le Corrége a représenté la Vierge assise à l'ombre d'un chêne, et présentant le sein à l'Enfant-Dieu; et, bien que le tableau ne semble pas entièrement achevé, on est frappé de ce mélange de vigueur et de grâce qui le distingue; le *Concile des Pères de l'Église*, et l'*Adoration des Bergers*, par Guido-Reni; les *Joueurs* de Salvator Rosa; un petit tableau de Raphaël, représentant la *Cène;* enfin la *Visitation*, par André del Sarte. Mais je songe, mon ami, que, si je voulais faire passer sous tes yeux tous les ouvrages remarquables qui peuplent et décorent ces salons, je remplirais des volumes; passons donc rapidement, et n'accordons une mention qu'aux objets les plus curieux. Après avoir traversé une salle dont toutes les murailles sont couvertes des tableaux de Wouwermans, nous trouvons, dans le cabinet qui la sépare de la salle consacrée aux joyeuses compositions de Téniers, une pendule mécanique arrivée jusqu'ici par un singulier jeu de la fortune. La veuve d'un honnête pasteur nommé Herold habitait

la petite ville de Libau, et son indigence ne l'empêchait pas de partager avec les gens plus pauvres qu'elle le peu qu'elle possédait. Pendant une froide nuit d'automne, un officier passant par cette ville, pour se rendre à l'armée, demanda en vain un breuvage chaud à l'auberge; il le dut à l'officieuse obligeance de cette bonne vieille, qui s'empressa de lui faire du thé. Tous les efforts du militaire pour faire accepter à son hôtesse une récompense pécuniaire furent inutiles; mais enfin, se rappelant qu'il avait un billet pour la loterie d'une pendule estimée 80,000 roubles, il força l'honnête veuve de le recevoir comme une marque de souvenir. Ce billet resta longtemps oublié chez elle; il servit de jouet aux enfants qui le déchirèrent à moitié; et déjà le numéro gagnant avait été publié trois fois par les gazettes, sans que personne vînt réclamer la pendule, lorsqu'un jour l'inspecteur de la poste de Libau reconnut le fortuné numéro accroché au miroir de la bonne femme. On lui remit la pendule, qui lui fut achetée 20,000 roubles, pour être déposée à l'Ermitage, et elle reçut en outre une rente viagère de 1,000 roubles. Malgré les recherches et les informations les plus scrupuleuses, l'honnête veuve ne put découvrir son bienfaiteur, dont elle ignorait le nom, et qui ne se fit jamais connaître.

L'extérieur de cette pendule représente un temple grec antique, et l'intérieur renferme deux orchestres qui, en s'accompagnant mutuellement, exécutent un grand morceau de Mozart.

La collection des tableaux de Téniers, de Berghem et de Rembrandt, qu'on admire à l'Ermitage, est l'une des plus complètes et des plus riches qui se puissent rencontrer. A côté des chefs-d'œuvre de ces maîtres, on remarque une composition de Vanderveen, qui a été donnée à feu l'empereur Alexandre, lors de son passage en Hollande. Elle représente Pierre Ier mettant ses bottes dans sa maisonnette de Saardam, tandis qu'une servante hollandaise fait son lit.

Si nous ne donnons qu'une attention légère, mon cher Xavier, à ces admirables productions des artistes étrangers, nous devrions nous arrêter plus longtemps dans ce qu'on nomme la *galerie française*: elle se compose des tableaux de Poussin, de Valentin, de Lesueur, de Greuze, de Vernet, de Fragonard, de Lahire, de Colombelle, et de quelques autres peintres français : elle contient cent vingt tableaux, parmi lesquels l'amateur distingue le *Paralytique* de Greuze. Mais tant d'autres objets nous appellent, qu'à peine me reste-t-il un instant pour consacrer un souvenir à madame Lebrun et à notre Gérard, dont les pinceaux décorent aussi ces salons. Un portrait en pied de S. M. l'impératrice-mère, peint par le premier de ces artistes, a droit aux plus grands éloges, par la noblesse de la pose, l'expression de la physionomie et la perfection des accessoires. Les deux portraits d'Alexandre, exécutés par Gérard, l'un en habit brodé, l'autre en uniforme de général, ont conquis l'admiration des Russes, et sont un objet d'études pour les jeunes peintres qui viennent journellement en tirer des copies.

Je m'arrête effrayé, mon ami, devant la quantité de tableaux qui sollicitent une mention, et que j'ai notés dans mes différentes pérégrinations à l'Ermitage : Mourillo, Vandyck, Rubens, Velasquez, Claude Lorrain, Paul Poter, Ruyzdaël, Mieris, Gérard Dow, me demandent tour à tour un souvenir, et, pour ne mécontenter aucun de ces illustres morts, je me tairai sur leurs productions, quelque reconnaissance que je leur doive pour les agréables moments qu'ils m'ont procurés ici. Et, d'ailleurs, la plupart de ces ouvrages te sont connus, puisqu'ils faisaient partie de la collection de la Malmaison, qui fut achetée par la Russie, en 1815. Il m'est impossible cependant de passer sous silence deux tableaux de Paul Poter, le jugement et l'exécution d'un chasseur et de ses chiens. Dans la première de ces compositions, le roi-lion, assis sur une colline, et tenant un sceptre dans sa patte, juge un homme amené devant son tribunal par des ours et des loups, et interrogé par un éléphant, tandis que le renard tient la plume du greffier; dans le second tableau, les animaux exécutent la sentence suprême : des ours font rôtir le chasseur à la broche et pendent les chiens à un arbre; la danse des boucs et des singes durant ce supplice offre l'aspect le plus plaisant qu'il soit possible de trouver, et rien n'est plus gai que la physionomie de tous ces animaux, savourant les plaisirs de la vengeance, avec la diversité d'expression que commandent leurs mœurs et leur caractère.

Tu juges bien, mon cher Xavier, que, dans ce sanctuaire des arts et des sciences, les antiques et les minéraux n'ont pas été oubliés : on en peut admirer un grand nombre qui proviennent de la collection du grand chambellan Narischkin, et du cabinet du célèbre minéralogiste Pallas. On raconte que, lorsque Catherine voulut acheter cette der-

nière collection, le propriétaire demanda 10,000 roubles, et que l'impératrice, après l'avoir examinée, écrivit en marge de sa lettre : « M. Pallas » est un savant minéralogiste, mais un fort mau» vais calculateur; nous ordonnons que son cabinet » lui soit payé 20,000 roubles. »

Avant de nous diriger vers le théâtre de l'Ermitage, qui nous conduira à la *loge de Raphaël*, nous entrerons dans la bibliothèque, et nous donnerons, en passant, un coup d'œil à une pendule mécanique connue sous le nom de l'*horloge du Paon*. Cette pendule, faite en Angleterre, par le fameux mécanicien Coks, fut achetée en 1780 par le fastueux Potemkin, qui en fit hommage à Catherine II. Dès que le carillon commence à jouer, un paon se tourne vers les spectateurs, en développant majestueusement sa queue étincelante de mille couleurs, un coq chante, un hibou agite ses prunelles, et à chaque seconde un insecte ailé saute sur un champignon dans lequel se trouve le corps de l'horloge. A l'aide du même mécanisme, un éléphant, qui faisait aussi partie de cette pendule, qu'on pourrait prendre pour une ménagerie, remuait sa trompe et sa queue; mais il en a été détaché et envoyé, il y a quelques années, au schah de Perse.

La bibliothèque de l'Ermitage s'enrichit, sous Catherine, des bibliothèques de Voltaire, de Galiani et de Diderot. Celle du philosophe de Ferney, rangée dans le même ordre que chez lui, par les soins de son secrétaire, que l'impératrice fit venir à Pétersbourg, se compose de six mille sept cent soixante volumes. Autant qu'il m'a été possible d'en juger par les titres, car les armoires étaient fermées, et je n'ai pu en obtenir la clef. La plupart de ces ouvrages traitent d'histoire et de philosophie; beaucoup aussi ont rapport à la théologie, et j'ai remarqué que ceux-là surtout sont hérissés de petits papiers qui indiquent les notes de Voltaire, et les passages qui avaient appelé son attention. J'ai vivement regretté de ne pouvoir feuilleter quelques-uns de ces livres, et recueillir quelques-unes des observations dont ce génie subtil et profond a chargé ces marges, sur lesquelles vit sa pensée tout entière. Je ne saurais attribuer à la mauvaise volonté de mon guide, ni aux ordres qu'il aurait reçus, la privation dont je gémis; mais la personne chargée de la conservation de ces livres était absente, et un autre n'aurait pu ni voulu remplir les fonctions qui lui sont assignées. Pareil inconvénient se renouvelle à chaque instant en Russie : soit dans les établissements publics, soit dans les maisons particulières, chacun a sa portion de travail et de responsabilité, qu'il ne dépasse jamais. Ainsi, il m'est arrivé, chez un homme de haut parage, de ne pouvoir obtenir un verre d'eau sucrée, parce que le domestique chargé de la surveillance de l'office ne s'est pas trouvé, et l'on compte plus de cent valets dans cette maison.

On a réuni à la bibliothèque de Voltaire un nombre assez considérable de manuscrits de ce grand homme ; on prétend que plusieurs n'ont jamais été imprimés; juge; mon ami, combien il m'a été pénible de ne pouvoir au moins les parcourir.

Je ne rappellerai point ici, mon cher Xavier ; l'histoire de l'acquisition de la bibliothèque de Diderot; cette anecdote, où brille la générosité de Catherine, est trop connue pour que je la répète : cette bibliothèque est composée de deux mille neuf cents volumes qui, presque tous, sont des ouvrages de philosophie. Celle du marquis de Galiani, célèbre par une traduction italienne de Vitruve, consiste en un millier de volumes consacrés aux beaux-arts, et principalement à l'architecture.

Un buste de Voltaire, sculpté par notre célèbre Houdon, décore la salle où sont placés les livres qui ont appartenu à ce puissant génie.

Terminons notre excursion dans l'Ermitage par le théâtre, et la loge de Raphaël.

Une arcade voûtée, que l'architecte Quarenghi jeta sur le canal de Catherine, joint le palais au théâtre. Rien n'est plus enchanteur que le spectacle dont on jouit en traversant cette galerie; les équipages roulent sur un pont de granit, les barques sillonnent les eaux du canal, les piétons se croisent sur les larges trottoirs, et le curieux qui circule dans la galerie peut embrasser d'un coup d'œil ce triple tableau qui se déroule au-dessous de lui.

Le théâtre de l'Ermitage est petit et sans loges ; l'enceinte s'élève en amphithéâtre, où sont disposées des banquettes couvertes de coussins verts; sur le devant du parterre sont placés de riches fauteuils destinés à la famille impériale : c'est là qu'ont brillé tour à tour les artistes les plus distingués de l'Europe, en différents genres; là, mesdemoiselles Georges et Bourgoin, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, faisaient succéder l'harmonie enchanteresse des vers de Racine, à la mélodie de Viotti, de Rodes, de Lafont et de Boïeldieu. Mais depuis longtemps les concerts et les représenta-

tions dramatiques sont devenues fort rares sur ce théâtre. Les idées sérieuses et graves qui, durant les dernières années du règne d'Alexandre, s'étaient emparées de son esprit, avaient jeté un voile de tristesse sur toute sa cour, et ne permettaient pas de se livrer de nouveau aux amusements qu'avait interrompus le fracas des armes. On espère qu'un jeune souverain rendra bientôt tout leur éclat aux plaisirs de l'Ermitage.

Des peintres, envoyés à Rome par Catherine, copièrent fidèlement les fresques qui décorent la *loge de Raphaël* au Vatican; ces tableaux, exécutés sur toile et collés sur bois, ornent les plafonds de l'édifice que Quarenghi construisit pour les placer, et ils offrent une imitation exacte des compositions originales de Raphaël. C'est ainsi que Catherine, en mettant toute l'Europe à contribution pour embellir sa retraite favorite, aimait à s'environner d'illusions, et transportait sous le soixantième degré de latitude les merveilles enfantées par les arts dans les beaux climats qu'ils ont adoptés.

A revoir, mon cher Xavier; tu trouveras sans doute que je ne t'ai donné qu'une description bien vague et bien confuse des richesses amassées à l'Ermitage; mais, en vérité, je n'ai pu faire mieux, et déjà ces lettres ne ressemblent que trop à un catalogue. Lis si tu veux, comprends si tu peux, et aime-moi toujours.

P. S. En relisant ma lettre, je m'aperçois qu'au milieu de tant de peintres morts ou vivants dont j'ai mentionné les ouvrages, ou du moins cité les noms, j'ai omis de placer M. Daw, peintre anglais dont le pinceau est maintenant occupé à peupler une des salles de l'Ermitage des bustes de tous les généraux russes qui ont pris une part active aux campagnes de 1812, 1813, 1814; ces portraits, peints à la manière anglaise, sont remarquables par la ressemblance, peut-être un peu chargée, de la figure; mais je ne saurais m'accoutumer à ces accessoires négligés, à ces nuances heurtées, à cette incorrection de dessin, qui trahissent la précipitation du travail. Ils doivent être au nombre de trois cents; l'empereur les paie 1,000 roubles la pièce, et, malgré la rapidité de son exécution, l'artiste n'a pas encore terminé cette collection de *héros* peints à l'entreprise.

Je devais bien aussi te parler de M. Orlowski, peintre polonais fixé à Saint-Pétersbourg : cet artiste a conquis une réputation européenne que justifient la grâce et l'esprit de ses piquantes compositions. Ses tableaux populaires, ses chevaux, ses soldats, ses caricatures, sont très-recherchés des amateurs, et payés au poids de l'or. Doué d'une prodigieuse facilité, mais capricieux comme tous les grands talents, et paresseux avec délices, il ne se décide que très-difficilement à travailler. Ses ouvrages se distinguent par une hardiesse de pinceau qui ne coûte rien à la pureté, par une vérité naïve qui n'exclut pas la malice. Tous les étrangers s'empressent de visiter son cabinet; ils y viennent admirer une réunion immense et curieuse des armes de tous les temps et de tous les pays; quant à des tableaux, c'est ce dont il s'occupe le moins, et ce qu'il est fort rare de rencontrer chez lui.

LETTRE XXV.

Pétersbourg, juillet 1826.

Ainsi que je l'avais prévu, mon ami, voici le moment arrivé de quitter Pétersbourg, et cette lettre est la dernière que je t'écris de cette ville. Il est pourtant un grand nombre d'édifices, d'établissements dont j'aurais voulu te donner la description; mais le temps me presse, Moscou m'appelle, et je me contenterai de faire passer rapidement sous tes yeux quelques-uns des objets que je n'ai point encore offerts à ton attention.

Je vais donc m'éloigner, sans doute pour toujours, de cette immense cité, création gigantesque d'une volonté forte, véritable prodige de l'obéissance! Je te l'ai dit dès l'instant de mon arrivée, et je dois le répéter aujourd'hui, le voyageur ne peut se défendre d'un sentiment de surprise et d'admiration à l'aspect de cette ville, dont la magnificence régulière éblouit ses regards; mais cette magnificence même les fatigue par son uniformité monotone. Il est dans le monde des villes plus vastes que Saint-Pétersbourg; il n'en est point qui le paraissent davantage. Là, point de sinuosités, point de détours qui vous permettent une illusion sur la distance que vous avez à parcourir; point de magasins, de boutiques, d'étalagistes qui viennent distraire votre route; les marchands sont, pour ainsi dire, casernés dans une enceinte nommée le *Gostinoï-Dvor*, vaste bazar où se trouvent réunies une foule de boutiques; et celles que les besoins de

la population ont répandues dans les autres quartiers de la ville, étant placées ou dans des caves, ou au premier étage, l'œil du piéton ne rencontre jamais cette quantité d'objets divers qui, dans les autres capitales de l'Europe, attirent ses regards, piquent sa curiosité, et lui donnent ces distractions sans cesse renouvelées, innocente occupation du *badaud* de Paris ou de Londres. Il est vraiment fâcheux pour l'homme désœuvré que le rez-de-chaussée des maisons de Pétersbourg ne lui présente pas ces magasins variés, qui partout ailleurs sollicitent son attention, car il n'est pas de lieu où l'on ait donné plus de soins à la sécurité et à la commodité de l'homme obligé soit par son goût, soit par sa fortune, à se servir de ses jambes : des trottoirs en pierre dure, larges et élevés, le mettent à l'abri de toutes les atteintes, et lui assurent une promenade paisible. Ces trottoirs, placés dans toutes les rues par l'ordre de l'empereur Alexandre, qui aimait à parcourir seul Pétersbourg, sont d'autant plus précieux pour le piéton, que le pavé de cette ville est détestable. De petites pierres, rondes et inégales, confiées à un sol sablonneux et léger qui ne peut les retenir, sont promptement ébranlées par le choc des voitures qui roulent sans cesse au grand galop de quatre chevaux dans les rues de Pétersbourg; et les petits morceaux de brique rouge que les paveurs sèment dans les intervalles de ces pierres, le sable fin dont ils les couvrent, sans opposer une résistance suffisante aux roues des équipages, produisent le double inconvénient d'une poussière insupportable durant l'été, d'une boue épaisse dans les temps pluvieux. Ce dernier désagrément est très-fâcheux dans cette ville, car on y chercherait en vain ces établissements d'utilité publique si communs dans notre Paris, où de modestes artistes rendent tout son éclat à la chaussure du piéton. L'absence de cette précieuse institution m'a surpris dans un pays qui s'est emparé si vite de toutes les conquêtes de la civilisation européenne.

Pétersbourg, qui ne compte guère que deux cent cinquante à trois cent mille âmes de population, ne renferme point assez d'habitants pour vivifier ses vastes rues; puis, toutes ces maisons, tous ces édifices construits en brique et en bois, et recouverts d'un stuc blanc et poli, ne présentent rien de monumental, malgré leur étendue, l'élégance de leur forme et la pureté du dessin. Ils ont un certain air de fragilité qui les assimile à des édifices de carton; et l'étranger pourrait se croire dans une ville qu'on a placée là aujourd'hui, pour la transporter demain dans un autre lieu, si des quais de granit, quelques palais d'une construction plus solide, et des églises, n'étaient là pour attester l'immobilité des maisons qui les environnent.

Puisque ma pensée vient de s'arrêter sur les églises, mon cher Xavier, occupons-nous un instant de celles qu'on rencontre à Pétersbourg. Dans une seule rue (la Perspective-Newski), on compte dix temples consacrés à des cultes différents. Mais l'église de Kasan appelle d'abord nos regards : cinquante-six colonnes de granit, hautes de trente-cinq pieds et polies comme le cristal, s'étendent sur une ligne demi-sphérique, de chaque côté de la porte principale, et d'autres colonnes de la même dimension décorent l'intérieur du temple. En général, les églises grecques, moins spacieuses, mais plus éclairées que les églises romaines, offrent un aspect moins imposant; elles inspirent aux fidèles des pensées moins mélancoliques, mais plus consolantes; on n'y rencontre point de statues, parce que les schismatiques grecs ont cru trouver dans une interprétation d'un passage des saintes Écritures la défense de sculpter les pierres ou les métaux; mais la profusion des images, dont les figures peintes sur ivoire sont entourées d'or ou d'argent ciselé, la richesse de la porte sacrée, la magnificence des ornements sacerdotaux, tout éblouit les regards; et l'harmonie des cantiques, les mélodieux accords de ces voix si bien mariées ensemble, qui chantent le solennel *Kyrie*, sans qu'aucun instrument les accompagne, ouvrent notre âme aux plus douces émotions, et la transportent dans un séjour d'espérance et de bonheur. La plus parfaite égalité règne entre les fidèles dans les temples grecs : là, point de distinctions humaines, point de siéges! Tout le monde est debout devant Dieu : c'est là que se fait remarquer aussi cette tolérance, principal caractère de ce culte : l'étranger assistant aux cérémonies de cette religion, qui n'est point la sienne, peut ne pas s'agenouiller, quand tous ceux qui l'entourent se prosternent, sans être l'objet de l'attention ou du blâme : on ne lui demande aucun signe de dévotion, aucune participation aux pratiques religieuses dont il est le témoin.

J'ai trouvé dans cette église de Kazan des monuments de nos récents désastres; et, malgré moi, la réunion de ces trophées m'a rappelé que, de toutes les faiblesses humaines, la vanité est la plus habituelle à la nation russe; elle semble inhérente

à son caractère. Jamais un Russe, parlant à un étranger des monuments de son pays, ne dira : *Ceci est une belle chose*, mais toujours : *C'est la plus belle chose du monde* ! Voyons donc quelles sont ces conquêtes si pompeusement étalées sur les murs de ce temple ! C'est d'abord le bâton du maréchal Davoust : mais cette marque de sa dignité a-t-elle été livrée à l'ennemi par la victoire? Non ! elle était renfermée dans des fourgons qui furent abandonnés par les ordres même du maréchal ; les Russes n'ont eu que la peine de ramasser ce bâton doré. Faut-il donc se targuer d'un trophée qu'on doit à un oubli? Près de là sont les clefs de quelques villes françaises qui n'ont jamais eu de portes, et qu'on n'a point assiégées, ce qui diminue considérablement le mérite de la conquête : montrez-nous, si vous le pouvez, les clefs de ces villes fortifiées que défendait une garnison française, nous rendrons hommage à votre vaillance, tout en nous affligeant de ses triomphes; mais ne vous vantez pas d'être entrés dans des villes ouvertes !

Au nombre de ces dix églises qui décorent la Perspective-Newski, est l'église consacrée au culte catholique; elle n'est remarquable ni par sa dimension, ni par ses ornements ; mais elle renferme une tombe qu'un Français ne peut regarder sans douleur, c'est la tombe de Moreau. Est-ce à Pétersbourg qu'on voudrait trouver la cendre de ce général si fameux sur les champs de bataille, si grand aux jours de la persécution? L'ambition d'un rival condamna son génie à l'exil : pourquoi faut-il qu'un boulet français ait exilé sa dépouille mortelle ? Ah! reportons nos regards vers les champs de Hohenlinden et vers la Forêt-Noire ! Rappelons cette carrière militaire si pleine, quoique si courte, et, près de la tombe de ce guerrier, ne parlons que de sa vie.

Si l'aspect de Pétersbourg, malgré sa magnificence, paraît triste et monotone à l'homme qui parcourt cette ville, le coup d'œil qu'elle présente est tout différent lorsqu'on l'examine du haut d'une tour ou d'un clocher. Ces milliers de toits peints en vert-clair ou en gris-cendré; ces flèches dorées qui, réfléchissant les rayons du soleil, s'élancent dans les airs comme des lames de feu ; ces cinq dômes étincelants d'or qui s'élèvent au-dessus de chaque église grecque, et semblent un diadème oriental placé sur le front de cette ville européenne; ces nombreux canaux dont on distingue les eaux limpides courant sous des ponts en fer élégants et légers; ces masses épaisses de verdure qui reposent les yeux éblouis ; cette large et profonde rivière que sillonnent d'innombrables bateaux, et d'où jaillit la brillante aiguille de la forteresse, offrent aux regards un panorama éclatant et varié, que diversifie encore le tableau des îles qui environnent Pétersbourg. Rien de plus enchanteur, mon ami, que ces maisons de campagne qui peuplent Krestowski et Kameni-Ostroff. Variées comme les caprices de l'homme, parées des plus riantes couleurs, construites en bois de sapin, et légères comme les palais aériens d'une fée, elles semblent fouler à peine le sol verdoyant sur lequel elles reposent. Un système uniforme d'architecture n'a point présidé à leur construction ; l'Italie, la France, l'Angleterre, la Hollande ou la Chine ont fourni les modèles, et cette réunion pittoresque semble un piquant abrégé des fantaisies de tous les peuples.

En promenant mes regards sur Pétersbourg, je m'aperçois, mon cher Xavier, que je n'ai point parlé de la statue équestre de Pierre Ier, monument admirable que la Russie doit au génie d'un statuaire français (Falconnet) ; mais il n'est point de voyageur qui n'ait consacré un souvenir à ce chef-d'œuvre, et leur enthousiasme, si bien justifié par la hardiesse de cette gigantesque conception, ne m'a rien laissé à dire. Cette ville offre à chaque pas des jouissances à notre orgueil national, car, à chaque pas, nous trouvons les traces de nos compatriotes ; ces ponts gracieux, ces élégants édifices ont été conçus et dessinés par des ingénieurs et des architectes français; ils ont dirigé l'adresse imitatrice des artisans russes, et ces hommes, encore à demi sauvages, ont exécuté des ouvrages étonnants, sans se douter qu'on admirerait leurs travaux. On leur a présenté des modèles, on leur a dit : « Faites cela ; » ils ont obéi. J'ai souvent entendu reprocher à ce peuple de n'avoir pas le génie de l'invention; mais, jusqu'à présent, les Russes ont-ils pu être autre chose que d'habiles imitateurs? N'est-ce pas une condition forcée de leur situation, depuis le moment où Pierre Ier conçut la pensée de placer sa nation au rang des nations de l'Europe? Arrivé au commencement du dix-huitième siècle, ce puissant monarque jeta les yeux autour de lui : que vit-il? l'Europe parvenue au dernier degré de la civilisation, par les développements lents et progressifs de l'esprit humain, et près de lui un peuple barbare. Mais il avait étudié ce peuple, il connaissait sa force ; il sentit que le faire marcher pas à pas, comme avaient marché les nations européennes du-

rant six siècles, c'était le condamner à rester constamment en arrière, c'était demander aux temps les grands résultats qu'il voulait rapidement obtenir, c'était les exposer à toutes les chances des événements. Armé d'une volonté inébranlable, souverain absolu d'une nation qui ne connaît qu'un devoir, l'obéissance, il entreprit de la contraindre à franchir d'un seul bond l'espace immense qui la séparait du reste de l'Europe : l'élan fut donné et le peuple russe enjamba par-dessus les siècles. Mais, en s'élevant tout à coup de l'état de nature au sommet de la civilisation, ce peuple a laissé derrière lui tous les espaces intermédiaires, et nécessairement il n'a pu saisir que la superficie des choses offertes à son imitation ; une base solide a manqué à son éducation ; semblable à un enfant intelligent et docile qui parviendrait, à force de persévérance, à copier une académie, sans avoir appris à dessiner un œil, ce peuple, en exécutant des prodiges, laisse partout apercevoir l'absence des premiers éléments, et jusqu'à ce que le temps et des études rétrogrades aient rempli les lacunes, il imitera les effets sans pouvoir approfondir les causes.

Je m'arrête ici, mon cher Xavier ; demain je quitte Pétersbourg. Je n'ai point la prétention de t'avoir fait connaître cette vaste cité, par les esquisses rapides que j'ai placées sous tes yeux; j'aurai rempli mon but si elles ont pu t'intéresser un instant. Dans une de tes lettres, tu m'engages à livrer à la curiosité du public ces confidences de l'amitié ; mais je crains fort que ton indulgence ne t'égare. Au reste, je continuerai de te communiquer mes observations ; le véritable peuple russe que je vais trouver à Moscou me fournira sans doute matière à plus d'une remarque ; je rencontrerai là les traces encore vivantes du passage de nos armées, et si, à mon retour, tu penses que des lecteurs, qui ne sont pas mes amis, puissent parcourir ces lettres sans trop regretter leur temps, je les abandonnerai aux chances de la publicité.

Adieu encore une fois, et, sous les frais ombrages de Belleville, pense à ton meilleur ami, qui va traverser des forêts de sapins et de bouleaux, incendiées par le soleil, et qu'on laisse brûler sans y donner la moindre attention.

LETTRE XXVI.

Moscou, juillet 1826.

Quelque vives qu'aient été les sensations que m'a fait éprouver l'aspect de cette ville imposante et curieuse, où je viens chercher de sanglants souvenirs et des fêtes ; quel que soit mon désir de guider ton imagination au milieu de ces constructions irrégulières et bizarres, de cet amas de couvents, de palais, d'églises et de cabanes, il faut, mon ami, que je jette un coup d'œil en arrière, et que je t'adresse un résumé succinct de la route que je viens de parcourir.

Saint-Pétersbourg est séparé de Moscou par un espace de sept cent vingt-sept werstes (environ deux cents lieues de France), et ce chemin, coupé en ligne droite, à travers des forêts, des plaines de sable et des marais, est franchi par le voyageur avec une extrême rapidité ; car il n'existe pas dans le monde de pays où l'on se transporte à moins de frais et plus promptement d'un endroit à un autre. C'est ici le lieu, mon cher Xavier, de consacrer une mention aux cochers russes, dont l'adresse et l'intrépidité méritent bien un souvenir. Placé sur le siége et conduisant quatre chevaux, attelés de front, avec des cordes qu'il partage entre ses deux mains, un cocher russe semble ne connaître aucun danger ; pour peu que la route ne soit pas impraticable, il lance son quadrige au galop, et, ne faisant du fouet qui pend à son bras qu'un usage très-rare, c'est avec la voix qu'il excite ses infatigables coursiers. Durant une station, qui souvent se compose de vingt-cinq à trente werstes (plus de huit lieues de France), il ne cesse pas un instant de parler à ses chevaux, qui paraissent le comprendre, et, moins despote avec eux que son seigneur ne l'est envers lui, jamais il ne leur adresse un ordre ou une recommandation, sans en déduire les motifs. J'ai fait traduire par le domestique qui nous servait d'interprète ces perpétuels monologues qu'interrompt quelquefois une chanson nationale : le cocher russe varie ses discours et l'inflexion de sa voix, suivant l'âge, les forces physiques ou les qualités morales de chacun de ses quatre chevaux; il s'adresse à *l'expérience* du plus vieux, et

lui démontre la nécessité de *donner un bon exemple* à ses compagnons; il gourmande la paresse de celui qui, resté plusieurs jours à l'écurie, doit expier cette honteuse inaction par une ardeur nouvelle; le plus grand a sans doute trop de cœur pour se laisser vaincre par des chevaux moins vigoureux que lui, et le plus jeune, heureux d'être associé à des coursiers recommandables par leurs bons services, doit, à force de zèle, se montrer digne de cette honorable association. Tel est, mon ami, le sens exact des discours du cocher russe : ces paroles, tantôt bienveillantes, tantôt grondeuses, exercent un grand empire sur ces animaux intelligents; et, quand leur guide est satisfait, il les récompense en les nommant *ses petits pigeons :* c'est la plus flatteuse marque de contentement qu'il puisse leur donner, car le pigeon est pour le peuple russe un objet d'amour et de vénération; il prodigue les soins les plus affectueux à ces oiseaux, et il croirait commettre une action coupable en les tuant et en les mangeant; c'est un de ces nombreux scrupules superstitieux auxquels il est livré.

L'intrépidité des cochers russes, leur mépris du péril, soumettent parfois à de rudes épreuves et le courage du voyageur et la solidité de sa voiture. Franchir la distance le plus rapidement possible, tel est, à leurs yeux, le premier devoir ; courant à bride abattue, ils s'inquiètent peu de ce qui se passe derrière eux, pourvu qu'ils arrivent. On raconte qu'un jour un cocher se trouva devant la maison de poste avec la moitié de l'équipage qu'il conduisait; une portion de la calèche était restée à une lieue de là, dans la poussière, avec les voyageurs, et la rapidité de la course, les cris et les chants du cocher, ne lui avaient pas permis de s'apercevoir qu'il lui manquait quelque chose. Pleins de confiance dans leur adresse, les cochers russes négligent habituellement ces précautions souvent si nécessaires en voyage, et il est rare qu'ils ne trouvent pas un moyen de réparer un accident : sous leurs mains industrieuses, la moindre chose devient une précieuse ressource; ils ont promptement fabriqué un essieu avec une branche d'arbre, une corde solide avec l'écorce du bouleau. Quelque grave que soit l'accident dont vous avez à vous plaindre, le premier mot du paysan russe est *nitchevau* (ce n'est rien), et il ajoute : *nebos* (n'ayez pas peur). Dans les villages, ces hommes conservent longtemps le caractère ingénu de l'enfance; tout est pour eux une occasion de jeu. Quand vous arrivez à la station, vous voyez rassemblés devant la poste quinze ou vingt paysans à longue barbe, qui, laissant au sort à décider lequel d'entre eux vous fournira des chevaux et vous conduira jusqu'à la station prochaine, s'emparent du trait de droite et l'empoignent tour à tour : celui dont la main atteint l'extrémité de cette corde est ainsi désigné par la fortune, et, au milieu des bruyantes félicitations de ses compagnons, il se met en mesure de remplir le devoir que le hasard lui impose.

J'ai dit, mon ami, qu'en aucun pays on ne voyageait à moins de frais qu'en Russie, et je le prouve : dans l'intérieur de cet empire, le prix d'un cheval est de 5 kopecks (5 centimes) par werste, ce qui fait sept sous de France par poste; le *pour-boire* du postillon n'est point dû; il est abandonné à la générosité du voyageur, et il n'en coûte pas cher ici pour paraître magnifique : en donnant une pièce de 80 kopecks (16 sous) pour toute la station, qui souvent est de vingt-cinq ou trente werstes, comme je te l'ai dit plus haut, on acquiert des droits à une reconnaissance sans bornes, dont le postillon n'épargne pas les démonstrations, et on a le plaisir de l'entendre s'écrier, en approchant de la poste : « Dépêchez-vous, dépêchez-vous; j'a» mène des *aigles!* » Mais, si les voyageurs sont avares, le cocher annonce à ses confrères qu'il conduit des *corbeaux*. Qui pourrait refuser de passer pour un aigle à si bon marché?

On attelle ordinairement quatre chevaux à la voiture; ainsi on parcourt une werste pour 20 kopecks (ou centimes), et, comme sept werstes font une poste française, tu vois qu'en payant 1 franc 40 centimes on franchit deux lieues; en France, il en coûte 5 francs pour faire le même trajet avec deux chevaux.

La première ville qui soit digne d'intérêt sur la route de Pétersbourg à Moscou est la fameuse Nowgorod; quand on songe à son ancienne magnificence, quand on se rappelle ce vieux proverbe russe : *Qui peut résister aux dieux et à la grande Nowgorod?* on promène avec effroi les regards sur ces tristes débris d'une splendeur éclipsée. Là, fut le berceau de la monarchie russe; dans ces rues, aujourd'hui dépeuplées, se déployait jadis le luxe guerrier d'une cour encore sauvage; ces murailles démantelées résistèrent à de nombreux assauts; ces soixantes églises, où viennent prier quelques rares habitants, suffisaient à peine à la foule des fidèles dont la piété les enrichit. Maintenant tout est

morne, tout est désert, et la silencieuse Nowgorod semble placée entre deux puissantes capitales, comme une imposante leçon de la fortune!

On peut encore admirer dans cette ville un pont en bois, long de trois cents pieds, et la cathédrale de Sainte-Sophie qui renferme des peintures remarquables par leur ancienneté; on les suppose antérieures à la renaissance des arts en Italie.

A quarante werstes de Nowgorod, le voyageur s'étonne de rencontrer une colline au milieu d'une vaste plaine de sables; cette petite montagne fut élevée là par la main des hommes, et servit, dit-on, de tombeau à un fameux magicien dont la tradition raconte les incroyables merveilles.

Bientôt les yeux fatigués par l'aspect monotone de ces éternelles forêts, de ces plaines immenses où rien ne vient éveiller la curiosité, s'arrêtent délicieusement sur des vallons fertiles, des lacs, des coteaux et des montagnes : cette contrée se nomme la *Suisse Russe*, et c'est en effet une sorte de représentation en miniature des cantons si pittoresques et si riches de l'Helvétie. Là se trouve dans une position charmante, au bas d'un coteau et sur les bords d'un lac, la petite ville de *Waldaï :* mais à peine le voyageur est-il entré dans ses murs, qu'un danger qu'il était loin de prévoir vient assaillir son inexpérience. Sa voiture est promptement environnée d'une foule innombrable de marchandes de *croquets*, Armides en jupon court, dont l'importune obsession ne laisse pas à l'étranger un instant de repos; s'il passe la nuit en cette ville, les ennuis et les séductions redoublent; car ces marchandes, pour la plupart jeunes et jolies, joignent toutes à leur commerce ostensible un commerce secret, moins innocent et plus lucratif. Elles ont pour complices et pour confidentes les maîtresses d'auberges qui leur livrent l'entrée de la maison, et le voyageur est contraint d'appeler toute sa prudence au secours de sa vertu.

La ville de Torschok est célèbre en Russie par les objets de toute espèce en maroquin brodé qu'on y fabrique, et elle offre à l'admiration des voyageurs la belle et noble architecture de son église. A soixante werstes de cette cité, on trouve Twer, chef-lieu d'un gouvernement, et l'une des plus jolies villes de l'empire; là on traverse le Wolga sur un pont de cinq cent cinquante pieds de long. Dans ces différentes stations, on rencontre d'assez bonnes auberges; mais il faut renoncer à l'espoir de coucher dans un lit. Chaque chambre contient un large canapé en cuir rembourré avec du crin, et c'est sur ce meuble que le voyageur, quel que soit son rang, passe la nuit : les Russes, accoutumés à dormir sur un seul matelas extrêmement dur, s'accommodent aisément de cette manière de se reposer, et je dois avouer que l'étranger, blessé d'abord par ce brusque passage des lits de plume de l'Allemagne aux canapés de la Russie, s'est bientôt façonné à l'usage de ces espèces de *lits de camp*, et ne tarde pas à y trouver le sommeil.

Douze heures s'étaient écoulées depuis l'instant où nous étions sortis de Twer, et, désireux d'arriver enfin à Moscou, nous avions résolu de marcher toute la nuit; déjà le soleil s'était caché derrière l'horizon, des ombres épaisses s'étendaient sur nos têtes, et quelques rayons affaiblis brillaient seuls encore à l'occident, comme un doux souvenir dans l'âme du malheureux : nous traversions une sombre forêt de sapins, et, dans cette triste solitude, nous cherchions, par d'effrayants récits, à distraire l'ennui de la route. Nous aimions à peupler de brigands armés ces déserts silencieux; nous les voyions s'élancer sur nous, se partager nos dépouilles, et, tout en riant des scènes sanglantes que notre mémoire empruntait à la terrible Radcliffe, nous portions au loin, malgré nous, des regards inquiets, comme pour découvrir si le hasard n'allait pas bientôt réaliser les fantômes de notre imagination. Tout à coup mon compagnon de voyage saisit mon bras; il me montre du doigt un groupe d'hommes réunis sur notre chemin et qui semblaient nous attendre : ils étaient au nombre de vingt au moins, étendus autour d'un grand feu qui projetait des lueurs rougeâtres sur leurs visages barbares, et nous permettait de les examiner à notre aise; ces chaussures d'écorce d'arbres, ces bonnets garnis de poil, ces sarreaux de toile grossière, ces larges peaux de mouton jetées sur leurs épaules, ces longues moustaches rejoignant des barbes rousses qui tombaient sur des poitrines velues, ce teint basané, ces yeux étincelants dirigés sur nous, offraient à nos regards un tableau très-pittoresque sans doute, mais fort peu rassurant, surtout avec la disposition momentanée de nos esprits. Nous tâchons cependant de faire bonne contenance; nos mains se portent sur les pistolets innocents qui, chargés à Paris, n'avaient pas encore quitté les poches de notre voiture; nous avançons, nous voilà tout près de ces hommes effrayants; ils se lèvent, nous allons passer devant eux..., ils

s'inclinent tous, et accompagnent leurs souhaits de bon voyage du salut le plus respectueux; c'étaient les *rouliers* du pays: dans ces longues routes, où les villages sont souvent si distants les uns des autres, il n'y a point d'auberges pour eux; dès qu'arrive la nuit, ils dételient leurs chevaux qui vont chercher leur pâture dans les bois, ils *bivouaquent* autour d'un grand feu, et, à la pointe du jour, ils rappellent ces animaux intelligents et dociles qui viennent reprendre le joug.

Heureusement affranchis de cette terreur dont le souvenir égaya le reste du voyage, nous continuâmes notre course, et, vers le milieu du quatrième jour de marche, nous aperçûmes les dômes brillants, les clochers dorés de Moscou. Nous sommes enfin entrés dans cette ville magnifique que l'enthousiasme patriotique a fait sortir si promptement de ses ruines; et, si les fêtes auxquelles je vais assister et dont je te dois la description m'empêchent de me livrer ici à un examen aussi scrupuleux que celui dont Pétersbourg a été l'objet, je tâcherai du moins, mon ami, de ne négliger aucun des souvenirs qui se disputent ici notre intérêt.

LETTRE XXVII.

Moscou, juillet 1826.

Mon cher Xavier, l'aspect général de Moscou, moins régulièrement magnifique que l'aspect de Saint-Pétersbourg, est, par cela même, d'un effet beaucoup plus piquant; si le voyageur n'est pas sans cesse frappé d'admiration, ses yeux s'arrêtent avec curiosité sur ces édifices bizarres, sur ces constructions étranges qui n'appartiennent à aucun système connu d'architecture, et dont on cherche encore les modèles dans les différentes parties du monde. Le terrain sur lequel la ville est assise est inégal et parsemé de collines, de sorte que cette vaste cité, qui s'étend en forme de croissant autour du fameux *Kremlin*, offre aux regards des points de vue pittoresques qu'on demanderait en vain à sa moderne rivale.

Moscou n'apparaît dans l'histoire que vers le milieu du treizième siècle; c'est alors seulement qu'elle fut élevée au rang de principauté, et gouvernée par Michel-le-Brave, frère d'Alexandre Newski, dont je t'ai parlé lors de nos promenades dans Pétersbourg. Elle doit son nom à la Moskwa, rivière peu large et peu profonde qui la traverse, et l'opinion la plus accréditée parmi les étymologistes, quoiqu'elle soit la plus raisonnable, est que le nom de cette rivière provient d'un mot sarmate qui signifie *sinueuse*. Cette ville est encore arrosée par la *Jaouza* et la *Neglinna*; mais ce dernier ruisseau, qui croupissait naguère dans les fossés du Kremlin, jette maintenant ses eaux dans un canal souterrain, et, après avoir ainsi desséché les fossés infects qui baignaient le pied de cette antique forteresse, on les a transformés en jardins délicieux qui ne sont pas aussi fréquentés qu'ils méritent de l'être. On les abandonne pour le boulevard de la *Tverskoï*, qui forme une avenue longue d'un quart de lieue, à peu près, plantée d'arbres trop jeunes encore pour donner de l'ombre et de la fraîcheur; on n'y trouve point d'abri contre la poussière qui s'élève des rues latérales; mais qu'importe? il est du bon ton d'aller là, et tout le monde y court.

Le *Kremlin*, situé au centre de Moscou et dans la partie la plus élevée de la ville, est un polygone irrégulier entouré de hautes murailles crénelées et flanquées de tours à chaque angle. Autour de cette citadelle s'étendent en forme de zone les trois grandes divisions de Moscou qui prennent leurs noms des murs qui les enveloppaient jadis ou qui les environnent encore; ce sont le Kitaï-Gorod, le Beloi-Gorod (ville blanche); le Zemlenoï-Gorod (ville de terre). La première de ces divisions, qui est le quartier marchand, est, comme le Kremlin, ceinte d'un mur très-élevé, et communique par six portes au reste de la ville; c'est là que se trouve le grand bazar, amas immense de boutiques de toute espèce, que l'incendie dévora en 1812, et que le génie du commerce a bientôt réédifiées, en les embellissant. Ce quartier, centre de tous les intérêts, théâtre d'un mouvement continu, offre l'aspect d'une foire perpétuelle; c'est là qu'il faut venir observer la population de Moscou: les gens de toutes classes, de tout rang, de tout pays, abondent dans cette enceinte qui renferme quatre grandes rues, trois places, seize églises, quatre monastères, et divers bâtiments de la couronne. Sur l'une de ces places s'élève un monument historique dont l'empereur Alexandre la décora en 1816: c'est un groupe colossal en bronze, représentant le marchand Minin engageant le prince Pojarski à s'armer pour l'affran-

chissement de sa patrie, alors envahie par les Polonais, et consacrant tous ses trésors à cette héroïque entreprise que le succès couronna; ce groupe imposant, dont le style manque peut-être d'élévation, produit un bel effet sur cette place qui, bien que bornée, présente un des tableaux les plus intéressants qu'on puisse rencontrer à Moscou. De quelque côté que se tournent les regards, ils s'arrêtent sur des objets qui parlent à l'imagination, ou évoquent de nombreux souvenirs: là, le Kremlin, demeure sacrée des vieux Tzars, et leur dernier asile, dont les murailles menacées tour à tour par les flèches du Tatar et du Mongol, par les lances du Polonais, et par les mines des ingénieurs de la France, restèrent debout au milieu des ruines; ici l'échafaud en pierre qu'ensanglanta plus d'une fois la justice du créateur de la civilisation russe, dont la main, armée de la hache, ne craignit pas d'exécuter à cette place les arrêts dictés par sa vengeance contre les Strélitz révoltés; non loin de là, l'église de la *Protection de la Sainte-Vierge,* vulgairement nommée *Vassili Blagennoï*, création bizarre d'une imagination déréglée, monument d'une époque de barbarie; devant nous enfin les cinquante-cinq galeries ouvertes du bazar, qui portent toutes le nom des différentes espèces de marchandises qu'elles renferment, et qu'embellissent les arcades élégantes qui leur servent de façade. Quel tableau varié présente à l'œil du voyageur la foule rassemblée sous ces galeries! il voit le turban circassien près de l'élégant chapeau sorti récemment des mains de la marchande de modes française; le frac européen à côté de la longue robe asiatique; le bonnet moscovite, le sarreau grossier, la sandale d'écorces, auprès du brillant uniforme et du chapeau militaire qu'ombrage une touffe de plumes flottantes: autour de cet immense marché stationnent la voiture à quatre chevaux, le léger droschki, le banc modeste fixé sur quatre roues, et la charrette primitive formée de deux longues perches, dont les bouts traînent à terre, et qui amène ici les produits de la campagne. Les regards ne peuvent se lasser de cette diversité de tournures, de costumes et de physionomies; et la curiosité est sans cesse excitée dans cette ville, qui semble appartenir à toutes les nations et réunir tous les extrêmes.

Les rues de Moscou, généralement moins larges que celles de Saint-Pétersbourg, n'offrent point au piéton ces désespérantes lignes droites dont sa vue découragée ne peut atteindre l'extrémité; sa route est sans cesse égayée par des contrastes piquants, par des points de vue magnifiques qui l'arrêtent à chaque pas. Le quartier vivant et animé qu'on nomme le *Pont des Maréchaux*, occupé par les modistes françaises, est le rendez-vous de toutes les élégantes Moscovites qui, chaque jour, viennent visiter ces brillants arsenaux de la coquetterie. En parcourant cette longue rue bordée de nombreux magasins, peuplée de marchands et d'acheteurs, remplie de riches équipages, l'étranger peut se croire au centre d'une ville populeuse; mais il poursuit sa marche, et bientôt des parcs immenses, des champs labourés, de vastes jardins semblent le transporter au milieu de la campagne; il n'est pourtant pas sorti de la capitale d'un puissant empire.

L'irrégularité des constructions de Moscou donne à cette ville un aspect étrange, qu'on ne pourrait trouver ailleurs: un dôme indien près d'une tour gothique, un édifice grec à côté d'une coupole orientale, présentent aux regards étonnés une bigarrure qui n'appelle pas l'admiration, mais qui pourtant n'est pas sans charmes. Cette bigarrure est moindre sans doute aujourd'hui qu'avant le terrible incendie de 1812, car les maisons particulières, qui avaient disparu dans les flammes, ont été reconstruites d'après un système d'architecture à peu près régulier; mais elle existe toujours dans les édifices publics et dans les églises, auxquels on a dû conserver, en les réparant, leur physionomie primitive. J'avais ouï dire qu'on n'apercevait plus ici de traces de la destruction: les personnes qui ont avancé cette assertion hasardée n'ont examiné Moscou qu'en courant, et à travers les vitres de leur voiture; moi, que des investigations pédestres mettent à même d'observer avec plus de scrupules, je puis affirmer qu'il est encore un grand nombre de rues où, çà et là, manquent des maisons, où les yeux sont attristés par des pans de murailles noircis, où des façades, élevées pour la régularité, dissimulent les vides sans les remplir. Quelque nombreux que soient ces vestiges d'une catastrophe si récente, qu'on remarque à peine, parce qu'ils sont disséminés dans une grande cité, la résurrection de Moscou n'en est pas moins un prodige incroyable du patriotisme. Il y a quatorze ans, cette ville n'offrait plus qu'un vaste amas de cendres et de ruines, et maintenant, près de dix mille maisons sont debout!

La plupart des monuments qui nous réclament, mon cher Xavier, seront bientôt le théâtre des dif-

férentes fêtes auxquelles je dois assister, et je profiterai de ces circonstances pour te les faire parcourir avec moi; mais, en attendant l'arrivée de l'empereur à Moscou, nous visiterons ceux de ces édifices qui ne sont point appelés à figurer dans les cérémonies du couronnement, et nous nous occuperons du peuple russe, dont je puis étudier les mœurs, le caractère et les usages, ici, bien mieux qu'à Pétersbourg.

LETTRE XXVIII.

Moscou, juillet 1826.

Avant-hier, mon cher Xavier, en jetant un regard rapide sur Moscou, je t'ai parlé du Kremlin, et je reviens aujourd'hui vers cette forteresse antique où semble vivre l'histoire de la vieille Moscovie.

On croit que le Kremlin tire son nom du mot tatar *kremle*, qui signifie *pierre*; il communique avec la ville par cinq portes pratiquées dans les hautes murailles crénelées qui l'enveloppent; l'une d'elles (la porte de Spaskoï) est remarquable par un ancien usage, qui ordonne à toute personne qui la traverse de se découvrir; nul n'est affranchi de ce devoir, dont l'origine n'est pas bien constatée. Le Kremlin renferme le palais des anciens Tzars, où naquit Pierre Ier; celui du patriarche, le sénat, l'arsenal, la cathédrale de l'*Assomption*, où se fait la cérémonie du couronnement, et que nous visiterons quand j'aurai à te rendre compte de cette fête; enfin, l'église de l'*Annonciation*, et celle de Saint-Michel, où sont les tombeaux des premiers souverains de cet empire.

Sans doute, examinés isolément, ces édifices ne présentent ni la majesté grandiose des monuments gothiques, ni l'élégance gracieuse des constructions que l'architecture antique a léguées à l'imitation des modernes; affranchis de toute règle, les architectes qui ont élevé cette masse de bâtiments n'ont obéi qu'aux caprices de leur imagination; mais cet ensemble plaît aux regards par sa bizarrerie variée. Les petits clochers et les globes étincelants d'or, qui couronnent le faîte du palais et le toit des églises, la diversité des dessins et des couleurs, le grand nombre des terrasses, des balcons et des rampes, le mélange de tous les styles et de tous les systèmes de construction, fixent longtemps les yeux étonnés du voyageur sur cette réunion d'édifices, tantôt massive et lourde, tantôt brillante et légère, mais toujours originale.

Le *Trésor* du Kremlin est remarquable par la profusion d'objets précieux qu'il renferme et qu'on a offerts à notre curiosité; en accordant un coup d'œil à chacun de ces objets, qui ont appartenu aux différents souverains de la Russie, depuis le grand prince Vladimir Monomaque, jusqu'à l'impératrice Catherine II, on parcourt toute l'histoire de cet empire; on assiste aux grands événements dont il fut le théâtre; et les couronnes de Kazan, d'Astrakhan, de Sibérie, de Géorgie et de Pologne, sont là pour rappeler ses nombreuses conquêtes. La *salle des Armures* contient une innombrable quantité d'armes de toute espèce, rangées par ordre de dates et de nations; et parmi ces instruments de destruction, dont l'œil admire l'effrayante variété, on distingue, au milieu de quelques trophées, le simple brancard sur lequel était porté Charles XII, pendant la bataille de Pultawa.

Le *Palais du Patriarche* présente à l'intérêt du voyageur un grand nombre d'ornements sacerdotaux éblouissants d'or et de pierreries, et sa bibliothèque est composée de manuscrits grecs et slavons, qui presque tous sont des ouvrages de religion: on y remarque pourtant un *Homère*, un *Eschine*, et un *Sophocle*.

L'immense bâtiment du *Sénat* fut construit sous le règne de Catherine; la coupole, placée au centre du toit de cet édifice, est surmontée d'un cube dont les quatre côtés portent en gros caractères le mot *loi* en langue russe. Te faire connaître les différentes administrations que renferme l'enceinte de ce vaste palais, c'est t'indiquer en peu de mots son étendue: on y trouve les archives du gouvernement, le département des biens patrimoniaux, la chancellerie de l'arpentage, une école d'architecture, les caisses du gouvernement, les archives de la chambre de collége, le dépôt des vivres, enfin les sixième, septième et huitième départements du corps du sénat.

L'*Arsenal*, commencé en 1702, sous le règne de Pierre Ier, fut miné en 1812, par les ordres de Napoléon; l'explosion, sans détruire entièrement cet édifice, causa de grands dommages, qui ne

sont pas encore réparés tous, et, comme pour offrir une consolation et un dédommagement aux Russes, dont les yeux sont affligés par les traces du désastre, on a rangé devant l'*Arsenal* les canons français dont ils s'emparèrent dans le cours de la fatale retraite de notre armée. La porte de *Nicolsky*, placée auprès de ce bâtiment, croula, en partie au moment de l'explosion; mais, malgré la violence de la commotion, une glace, qui se trouvait devant une image de saint Nicolas, demeura intacte au milieu des ruines, et une inscription constate ce fait étrange, qui accroît encore, s'il est possible, la confiance religieuse des Russes dans le pouvoir de ce saint, dont la seule présence a, disent-ils, préservé cette glace de la destruction.

Le clocher d'Ivan Velikoï (Jean-le-Grand) est un des monuments les plus remarquables et les plus vénérés de Moscou; il domine toute la ville, et la vue dont on jouit du haut de la galerie de cette tour est vraiment admirable. L'œil, planant sur le vaste amphithéâtre qui se déroule devant lui, erre au hasard sur cette forêt de brillantes aiguilles, et ne sait où se fixer au milieu de cette éclatante mosaïque de toits peints, dont le soleil anime les couleurs. On prétend que ce monument fut destiné à perpétuer le souvenir d'une famine qui désola Moscou vers l'an 1600. Sa forme est octogone; sa coupole est couverte en or de ducats, et la croix révérée qui la surmontait, emportée par l'armée française en 1812, mais abandonnée avec les bagages lors de la retraite, a été remplacée par une croix en bois revêtue de feuilles de cuivre doré. On compte trente-deux cloches dans cette tour, et c'est là que fut transporté le fameux beffroi de Nowgorod.

Près de la tour d'Ivan, on vient admirer la plus grosse cloche qui jamais ait été fondue; l'inscription qu'on y lit en porte le poids à trois cent cinquante milliers. Cette cloche, dont la pesante inutilité fatigue le sol sur lequel elle repose, ne fut jamais suspendue; chaque année elle s'enfonce de plus en plus dans la terre; et, au moyen d'un escalier pratiqué à côté, on descend dans la concavité qu'elle occupe, pour mesurer de l'œil ses monstrueuses dimensions.

Les tombeaux des patriarches sont placés dans la cathédrale de l'*Assomption*, que nous examinerons avec quelque détail pendant le couronnement; ceux des anciens Tzars décorent l'*église de Saint-Michel*. Ces sarcophages, que l'on couvre, aux jours de fêtes, de draps mortuaires magnifiques, servaient jadis de touchant intermédiaire entre le malheur et la puissance : lorsqu'un sujet avait quelque grâce à solliciter du souverain, il déposait sa supplique sur l'un des tombeaux, et le Tzar seul avait le droit de l'en retirer. Ainsi, c'était au nom sacré de ses pères qu'on s'adressait à sa clémence : c'était la mort qui plaidait, auprès du pouvoir, la cause de l'infortune.

Parmi les édifices qui s'élèvent dans l'intérieur du Kremlin, il ne me reste plus à mentionner, mon cher Xavier, que l'église de l'*Annonciation*, remarquable par sa position, par son toit et ses neuf coupoles dorées, par le bel escalier couvert qui y conduit, enfin par les fresques dont elle est ornée. Ces fresques représentent des sujets sacrés; mais une idée bizarre de l'artiste a placé dans les encadrements de ces pieuses peintures, les portraits d'anciens philosophes et historiens grecs. Aristote, Anacharsis, Ménandre, Ptolémée, Thucydide, Zenon, Anascaride et Plutarque, étonnés sans doute de se trouver là, tiennent dans leurs mains des rouleaux sur lesquels sont écrites des sentences évangéliques; et, afin que le dévot Moscovite ne se trompe pas, le peintre a eu soin de tracer leurs noms au bas de leurs portraits. On ne saurait trop approuver cette sage précaution; car il serait cruel pour le Russe, doué d'une foi si robuste dans les images de ses saints, d'apprendre qu'il a prodigué des prières et des génuflexions inutiles aux pieds de ces illustres damnés.

Nous voilà sortis du Kremlin, mon cher Xavier; mais, en laissant errer encore nos regards sur cette antique citadelle, nous avons à regretter qu'au moment où l'on a réparé les dommages causés par l'explosion, on ait cru devoir enlever à ces murailles, cette rouille des siècles qui ajoutait à leur majesté historique. La couleur blanche dont on les a revêtues, pour faire disparaître les *lézardes*, donne au Kremlin un air de jeunesse que dément sa forme, et qui le déshérite de son passé.

LETTRE XXIX.

Juillet, 1826.

Hier, mon ami, je me suis rendu à l'invitation d'un aimable Russe, M. Islenieff, qui, avant de

retourner dans ses terres, a donné un dîner splendide à quelques-uns des Français en ce moment établis dans cette ville. C'est à Petrowski, chez un restaurateur français, que le repas a eu lieu.

Petrowski est un palais impérial élevé par Catherine II à la porte de Moscou; il donne son nom à l'espèce de village que forment les différentes maisons de campagne qui l'environnent; c'est dans ce château, dont la forme bizarre est une imitation moderne des anciens palais tatars, que Napoléon fixa son séjour avec une partie de son état-major et de sa garde, lorsqu'il voulut fuir l'aspect de la ville enflammée. Pour y arriver, il faut traverser un petit bois où l'œil enchanté rencontre, au milieu des sapins et des bouleaux, quelques vieux chênes qui ont résisté à la rigueur du climat, et dont l'étranger salue avec amour les branches séculaires qui lui rappellent les forêts de la patrie.

Ce repas, où la gaieté des convives, sans cesse excitée par les vins de Bordeaux, de la Bourgogne et de la Champagne, s'animait encore aux joyeux refrains de Désaugiers et de Béranger, a offert à ma curiosité le spectacle des danses et des chants d'une troupe de bohémiens qu'avait appelés la magnificence hospitalière de notre amphitryon, pour nous donner de piquants intermèdes. Ces bohémiens, appartenant à ces peuplades errantes descendues des Cophteset des Nubiens, et dont tu traces l'historique dans un des jolis contes que t'a légués Jonathan le Visionnaire, sont appelés ici des *Tsiganes*, et ce mot, qui se rapproche beaucoup du nom de *Tchinguenès* qu'on leur donne en Turquie, signifie sans doute aussi *vagabonds*. Je ne connais rien de plus harmonieux que ces chants exécutés en parties et avec une précision admirable, par ces voix d'hommes et de femmes merveilleusement mariées; mais c'est surtout l'aspect de leur danse délirante qui, portant dans l'âme un trouble inexprimable, explique l'empire que ces femmes étrangères exercent sur les jeunes seigneurs russes. Deux *Tsiganes*, un homme et une femme, se placent au milieu d'un cercle formé par tous les autres, dont les chants et les cris s'animant par degrés, excitent l'ardeur des deux danseurs; celle qui tient la guitare est assise, et l'exaltation qu'elle inspire par les sons de son instrument, réagit tellement sur elle, qu'elle paraît oublier tout ce qui l'environne. Mes regards ne pouvaient se détacher de cette figure olivâtre, dont les grands yeux noirs lançaient des flammes; le corps penché en avant, frappant du pied le parquet, tourmentant les cordes de sa guitare, elle suivait tous les mouvements des danseurs, dont les bonds et les gestes lascifs répondaient à ses cris. Dérangée par son agitation convulsive, la résille rouge qui couvrait sa tête se détache et tombe; les longues tresses de ses cheveux d'ébène se déroulent sur ses épaules; mais rien ne peut la distraire, et ce n'est que, lorsque épuisée de fatigue, le visage inondé d'une sueur brûlante, elle laisse échapper son instrument, qu'elle s'arrête et demeure immobile sur son siége dans un effrayant état d'accablement et de stupeur : il me semblait voir sur son trépied prophétique une antique sybille en proie à son dieu; et cette femme me rappelait ces vers du sixième livre de l'*Énéide* :

> . . . *Subito non vultus, non color unus,*
> *Non comptæ mansere comæ : sed pectus anhelum*
> *Et rabie fera corda tument; majorque videri,*
> *Nec mortale sonans, afflata est numine quando*
> *Jam propiore dei.*

Ces femmes, ainsi que je te l'ai dit, mon cher Xavier, exercent un pouvoir magique sur l'âme des jeunes seigneurs russes; il n'est point de sacrifices, il n'est point d'extravagances qu'ils ne fassent pour elles; et, lorsqu'après la danse, elles font le tour de la salle en se recommandant à la générosité des spectateurs, ceux-ci, encore sous le charme de leurs émotions, vident leurs porte-feuilles dans les mains de ces femmes, et paient la plus légère faveur de tout ce qu'ils possèdent en ce moment. Je ne pouvais concevoir que ces *Tsiganes*, avec leur teint cuivré et leurs lèvres livides, inspirassent d'aussi violentes passions; mais M. Islenieff m'a cité plusieurs Russes qui se sont ruinés pour les enrichir; et, en appelant mes regards vers la plus jeune : « Voyez celle-là, m'a-t-il dit, un officier, malheu- » reusement maître de sa fortune, a, depuis deux » ans, *mangé déjà trois mille paysans avec elle!* » Je n'ai pas été moins surpris de la prodigalité du jeune seigneur, que des termes dont il se servait pour me la raconter. Cette façon de s'exprimer, qui nous blesse à juste titre, a dû passer dans le langage habituel en ce pays, où un paysan est une marchandise qui vaut de trois à quatre cents francs; elle est une suite naturelle des institutions, et ne prouve rien contre le cœur de celui qui l'emploie.

LETTRE XXX.

Juillet 1826.

Mon plus grand plaisir, dans cette vraie capitale de la Russie, est l'étude du peuple : accompagné d'hommes instruits qui connaissent la langue, et qu'un long séjour dans ces contrées a enrichis de précieuses observations, je parcours tous les lieux où se rassemble le peuple, j'épie ses usages et son caractère, et chaque remarque ajoute à mon étonnement. On va bien loin, mon ami, chercher de nouvelles mœurs et de nouveaux tableaux ; on traverse les mers, on brave mille dangers pour examiner un peuple neuf dans sa simplicité primitive, et, à quelques centaines de lieues de la France, on peut jouir de cet intéressant spectacle, on peut voir l'homme de la nature au milieu de la civilisation.

Ce qui frappe d'abord l'étranger dans le paysan russe, c'est ce mépris du péril, qu'il puise dans le sentiment de sa force et de son adresse; au moment où les travaux sont suspendus, vous apercevez des hommes dormant sur un étroit parapet, étendus sur une planche vacillante; le moindre mouvement les expose à une mort certaine : effrayé, vous leur indiquez le danger qui les menace, ils sourient, et vous répondent *nebos* (ne craignez rien) : ce mot est sans cesse dans leur bouche ; il indique cette intrépidité qui forme la base de leur caractère. Intelligents et officieux, ils appliquent toutes leurs facultés à vous comprendre et à vous être utiles; quelques mots suffisent à l'étranger pour faire entendre sa pensée au paysan russe qui, les yeux attachés sur ses yeux, cherche à deviner ses désirs, et s'empresse de les satisfaire. Rien ne paraît plus étonnant, au premier coup d'œil, que l'extrême politesse qui distingue ces hommes simples, et présente un singulier contraste avec leur figure sauvage, et leurs grossiers vêtements; ce n'est point seulement en parlant à ceux que la naissance où la fortune a placés au-dessus d'eux, qu'ils emploient ces formules polies qu'on ne trouve guère en France dans les classes inférieures, et qui décorent ici le langage du peuple, ils s'en servent entre eux dans toutes les circonstances de la vie : dès qu'ils se rencontrent, ils se découvrent la tête, et se saluent avec une décence qui paraîtrait devoir être le fruit de l'éducation, et qui chez eux est le résultat d'une bienveillance naturelle. S'il s'élève une contestation parmi les hommes du peuple, si quelque débat d'intérêt excite leur colère, ils échangent des injures; mais, quelque vive, quelque animée que soit la dispute, ils n'en viennent jamais aux coups; jamais vous n'êtes témoins de ces scènes parfois sanglantes, si communes dans les rues de Paris et de Londres. J'ai vingt fois cherché à m'expliquer cette modération qui, imposant des limites à la fureur, semble leur interdire ce mouvement si naturel et quelquefois irrésistible qui nous porte à lever la main sur l'homme que nous considérons comme un ennemi; il me serait impossible d'en indiquer la cause. Peut-être ces esclaves pensent-ils qu'ils sont assez souvent battus par leurs seigneurs pour être dispensés de se battre entre eux.

Chaque pas que fait l'étranger dans les rues lui fournit des exemples de cette urbanité particulière au peuple russe : c'est toujours par un mot obligeant que l'homme qui porte des fardeaux, avertit le passant de se déranger ; au lieu de ce brutal *gare*, qui s'échappe si brusquement de la bouche de nos porte-faix et souvent après qu'ils vous ont renversé, vous entendez ici : « *Monsieur, veuillez prendre garde! Jeune homme, ayez la bonté de me laisser passer!* » Parfois même cette prière est accompagnée d'un terme affectueux emprunté aux relations de la famille, comme *mon père, mes frères, mes enfants*. Le soldat en faction, lui-même, vous fait connaître sa consigne avec honnêteté; c'est votre *complaisance* qu'il invoque en vous engageant à vous détourner du lieu qu'il vous est défendu d'approcher : dans un état militaire, cette politesse du soldat m'a paru fort remarquable, et, comme je ne l'ai trouvée dans aucun autre pays, j'en conclus qu'elle est inhérente au caractère de ce peuple.

Le paysan russe est naturellement bon, et je n'en veux point d'autre preuve que sa turbulente gaîté, que sa tendresse expansive pour tout le monde, dès qu'il est ivre. Dans cette situation qui bannit toute contrainte, et met à nu le cœur de l'homme, celui-ci ne se montre ni querelleur, ni méchant ; il a perdu la raison, mais il a conservé sa naïve et affectueuse obligeance. Son aptitude à tous les métiers est incroyable : il est extrêmement rare que tous ces *serfs*, désignés au hasard par les

seigneurs, pour exercer différents états, ne s'acquittent pas d'une manière satisfaisante des devoirs qui leur sont imposés : on leur dit : Tu seras cordonnier, maçon, bijoutier, menuisier, peintre ou musicien ; on les livre aux leçons d'un maître; et, en peu de temps, ils deviennent ce que vous voulez qu'ils soient. Cette intelligence native, ces dispositions heureuses qui se développent si promptement, cette habitude d'obéissance qui donne force de loi à la moindre volonté de leur maître, font, des domestiques russes, les meilleurs domestiques du monde : attentifs et dévoués, jamais ils ne commentent un ordre, ils l'exécutent; empressés et adroits, il n'est point de services manuels qu'on ne puisse attendre d'eux.

L'artisan russe ne traîne point à sa suite tout cet attirail d'outils perfectionnés, devenus indispensables à nos ouvriers; sa hache lui suffit. Tranchante comme un rasoir, dans ses mains elle sert aux travaux les plus grossiers comme aux ouvrages les plus délicats; cette hache, qu'il manie avec une rare précision, remplace pour lui le rabot et la scie : il la retourne, elle fait l'office d'un marteau; couper une pièce de bois, l'écarrir, la diviser en planches, les assembler, creuser des coulisses, ciseler des moulures, tous ces travaux différents qui, chez nous, exigent plusieurs hommes et plusieurs outils, un seul artisan russe les exécute en un instant, avec un seul instrument. Rien de plus simple et de plus promptement construit, que l'échafaudage du peintre en bâtiments, du maçon et du charpentier : quelques bouts de cordes, quelques poutres, quelques échelles; ils n'en demandent pas davantage; et le travail qu'ils ont entrepris est terminé en moins de temps qu'il n'en faut à nos ouvriers pour dresser leurs immenses préparatifs. Cette simplicité des moyens, cette célérité d'exécution, ont le double avantage de ménager et le temps et la bourse du propriétaire; et cette économie des instants est précieuse dans ces contrées, où la saison favorable aux travaux est si fugitive.

Je t'ai parlé, mon ami, de l'obligeance du paysan russe, de son empressement à prodiguer les secours qu'on réclame de lui; je sais qu'on peut aussi trouver cette vertu chez le Français; mais en examinant les deux peuples avec attention, on aperçoit une différence très-sensible dans leur façon de rendre service. Le Français, en vous prêtant assistance, obéit à sa vivacité naturelle, et son air d'importance ne vous laisse pas ignorer qu'il connaît le prix du secours qu'il vous accorde; le Russe vous oblige par instinct et par un sentiment religieux ; l'un remplit un devoir imposé par la société, l'autre exerce un acte de charité chrétienne. L'honneur, cette vertu des nations civilisées, est à la fois et le mobile et la récompense du premier; le second ne songe pas au mérite de son action, il fait tout simplement ce que d'autres feraient à sa place, et n'admet pas qu'il soit possible d'agir autrement. S'il faut sauver un homme, le Français voit le danger et l'affronte; le Russe ne voit que le malheureux prêt à périr; le courage de l'un est raisonné, l'intrépidité de l'autre est dans sa nature. Enfin, mon ami, les causes sont différentes; mais qu'importe, si les effets sont les mêmes?

Tu te rappelleras peut-être, mon cher Xavier, qu'en te rendant compte de la *Fête des Mariages*, à Pétersbourg, je ne t'ai pas donné une idée fort avantageuse de la beauté des filles des marchands; ici, les femmes des classes inférieures méritent une mention plus favorable : sans être précisément jolies, elles ont du moins un type original de physionomie que le mélange des nations qui composent la population de Pétersbourg ne permet pas de rencontrer dans cette ville, et, dès qu'on s'est accoutumé à la conformation particulière de leurs visages, on trouve dans la mobilité de leurs traits, dans la finesse de leur regard, une variété d'expression qui a des charmes. La diversité des couleurs, l'éclat des ornements répandus sur le costume national, sont fort pittoresques ; mais ce costume enlève aux jeunes femmes l'un de leurs puissants attraits, la grâce et l'élégance de la taille. Par un usage barbare, qui contrarie la nature, la ceinture de la jupe moscovite est attachée sous les aisselles, de sorte que la gorge disparaît affaissée par le poids de ce vêtement; l'œil cherche en vain la forme du corps, il aperçoit une tête placée sur un sac qui tombe jusqu'à la moitié de la jambe; cet usage, non moins ridicule que l'usage des énormes corsets que portaient jadis nos aïeules, ne subsiste plus en Russie, que chez les femmes du peuple; les dames, dont le costume habituel est le costume parisien, modifient le vêtement national, lorsque, dans quelque fête de la cour, elles sont obligées de paraître russes un instant.

Ce n'est pas sans raison, mon ami, que l'habitant des contrées méridionales est frappé de crainte en contemplant cette puissance colossale en armes et debout à nos portes, l'inquiétude redouble quand

on voit ce peuple de près. Que ne pourrait pas entreprendre un prince conquérant avec ces hommes dont le courage résigné n'est arrêté par aucun péril? Façonné à toutes les privations, le paysan russe semble n'avoir aucuns besoins : un oignon, un concombre, un morceau de pain noir lui suffisent; étendu sur la pierre, ou dans la neige, il dort d'un sommeil paisible; vous le réveillez, il se lève prêt à obéir. L'âme du philanthrope s'indigne à l'aspect de ces malheureux, dans un continuel état de dépendance et de pauvreté, déshérités, par les institutions, des biens communs à tous les hommes; et nous pourtant, peuples énervés par les jouissances de la civilisation, devons-nous, dans l'intérêt de notre repos futur, désirer que de nouvelles idées donnent de nouveaux besoins à ce peuple neuf et vigoureux? S'il apprend à connaître une autre existence, n'est-ce pas à des climats plus doux qu'il viendra la demander? Et qui pourrait alors se flatter de résister au torrent? Le succès de la gigantesque et fatale entreprise de Napoléon pouvait, en refoulant ces peuples vers les glaces du pôle, éloigner ce débordement que doit redouter l'avenir; mais la fortune, en trahissant nos armes, a rompu toutes les digues; et si l'instinct belliqueux des Russes, si l'aspect de nos mœurs et de notre soleil, en excitant leur envie, doivent tôt ou tard les arracher à leurs plaines de sable, à leurs steppes glacées, à leurs sombres forêts; s'il est vrai que, de tout temps, le Midi devint la proie des peuples du Nord, pourquoi la politique s'obstine-t-elle aujourd'hui à leur fermer l'Asie? pourquoi ne pas détourner le cours de ces flots populeux qui menacent d'inonder l'Europe? Quand un peuple chrétien meurt en appelant du secours, quand neuf cent mille soldats armés peuvent un jour se précipiter dans nos champs, l'humanité, d'accord avec la prudence, n'indique-t-elle pas l'arène qu'il faudrait ouvrir à leur impétuosité conquérante?

Pardonne-moi, mon ami, cette excursion dans le domaine de la politique, qui convient si peu à mes goûts et à mes habitudes; elle terminera cette lettre, où j'ai consigné, sans règle et sans choix, mes observations sur le peuple russe; peut-être ces remarques ont-elles déjà été faites; peut-être les particularités que je signale sont-elles connues : je peins les hommes et les choses comme je les vois; je dis franchement ce que je pense et ce que j'éprouve; enfin, je t'ai promis l'histoire de mes sensations, et je tiendrai ma promesse.

LETTRE XXXI.

Juillet 1826.

Moi que les vœux paternels destinaient à la noble profession d'avocat, moi dont les premières années se sont écoulées au milieu des dossiers et des sacs à procès, j'ai dû porter mon attention sur les tribunaux et sur la marche de la justice en ce pays : j'ai cru remarquer qu'elle ne semblait pas moins précieuse aux Russes qu'aux Français, car ils la paient tout aussi cher.

La Thémis russe ne manque ni de temples, ni d'organes : on trouve ici des tribunaux de première instance, un tribunal criminel, un tribunal civil, un tribunal de conscience, un tribunal verbal; enfin, la régence, composée du gouverneur, de quatre conseillers et d'un assesseur, et présidée par le gouverneur général; c'est elle qui veille, ou qui est chargée de veiller au maintien des lois et à l'exécution des décisions des cours judiciaires.

Les institutions de Catherine II établissent en principe que chacun doit être jugé par ses pairs; aussi les tribunaux, chargés de connaître des causes criminelles et civiles des gentilshommes et des paysans, sont-ils composés d'un juge et de deux assesseurs, élus tous les trois ans dans la noblesse, et de deux autres assesseurs pris dans la classe des paysans; le corps des marchands fournit, également tous les trois ans, les deux bourgmestres et les quatre conseillers qui jugent les procès survenus parmi les membres de la classe commerçante.

Ce principe est excellent sans doute; mais pour que la nation recueillît, dans l'application, tous les avantages qu'il présente, il y aurait, je crois, beaucoup de choses à faire ici. Un code régulier serait d'abord indispensable; celui de Catherine est fort incomplet, et, depuis son règne, tant *d'oukases* contradictoires, qui toutes ont forces de loi, se sont succédé, que le choix du juge est très-difficile et son embarras extrême; il faudrait ensuite que la classe des paysans eût quelque importance dans l'état, pour que le vote de ceux qui sont investis du droit de juger, de concert avec les nobles, conservât quelque indépendance, pour que leur opinion fût de quelque poids. Quel peut être, je le

demande, dans la situation de ces deux classes si distinctes que sépare un si grand intervalle, le résultat de la présence de deux paysans siégeant dans un tribunal à côté de trois gentilshommes? Peuvent-ils perdre tout à coup l'habitude de la dépendance, et leurs nobles confrères peuvent-ils oublier la supériorité dont ils sont armés par le hasard de la naissance ou les caprices de la fortune? Non, certes : qu'arrive-t-il donc? leurs fonctions se bornent à peu près à veiller à ce que l'appartement soit bien chauffé, à ce que rien ne manque aux membres du tribunal; et, quand vient le moment de prononcer, ils opinent comme certains membres de nos deux chambres! Encore, si, pendant la durée de la session, ils pouvaient compter sur ces repas somptueux qu'on prodigue à nos honorables muets! mais on ne fait pas tant de cérémonies avec eux.

Afin d'offrir aux plaideurs une sorte de garantie de l'équité de leurs juges, on a rendu ceux-ci responsables des arrêts qu'ils prononcent; c'est-à-dire que, les trois années d'exercice à peine expirées, ils peuvent être attaqués par celui qu'ils ont condamné, et traînés, comme accusés, devant ce tribunal, où naguère ils siégeaient comme juges. Le but de cette institution est très-louable, et cette revanche, que peuvent prendre les plaideurs, doit, en inspirant une crainte salutaire à l'homme chargé de faire parler la loi, le contraindre à un examen réfléchi de l'affaire qui lui est soumise; et pourtant elle n'est pas sans de graves inconvénients. Quelque désintéressés, quelque éclairés que puissent être ces juges improvisés, remplissant des fonctions temporaires, ils ne sont jamais certains de ne pas se tromper dans le choix de ces milliers d'*oukases* qui souvent se contredisent, et, vivant en proie à des transes continuelles pendant l'exercice de cette magistrature, dont le bénéfice le plus clair peut être un fâcheux procès, ils appliquent tous leurs efforts à rendre le moins de jugements possible, pour diminuer les chances d'erreurs, et donner moins de prise aux chicanes dont ils sont menacés. De là viennent les interminables lenteurs des affaires en matières civiles. L'absence des émoluments, ou leur modicité (car je n'affirmerai pas que les juges ne reçoivent aucun traitement), a bien aussi de tristes résultats : exposés à des séductions sans cesse renouvelées, ces hommes, quelquefois pauvres, n'échappent pas tous à la tentation, et l'on assure qu'il faut être ici plus riche que partout ailleurs, pour gagner un procès. Il est du moins certain, et j'en ai plus d'un exemple sous les yeux, qu'en ce pays il n'est pas facile de forcer un débiteur à s'acquitter : s'il est au service, on ne peut saisir ni ses biens ni sa personne, et, pour peu qu'il ait de fortune ou de puissance, il ne manque pas de ressources pour se soustraire aux exigences de la loi; ainsi s'expliquent l'intérêt élevé de l'argent et les excès de l'usure, presque toujours impunis. Enfin, tout bien considéré, il vaut mille fois mieux, en Russie, avoir des créanciers que des débiteurs.

En parlant des hommes appelés par un procès devant les tribunaux, je me suis servi du mot de *plaideurs;* et ce mot, qui exprime brièvement ma pensée, ne doit pas, mon ami, être pris à la lettre, puisqu'on ne *plaide* point ici : les avocats donnent des consultations; mais leurs clients n'ont pas, pour leur argent, le plaisir d'admirer leur faconde; car on juge d'après l'examen des pièces, et il n'y a pas d'audiences publiques.

Il est inutile que je détaille ici les attributions du *tribunal criminel*; son nom suffit pour désigner la nature des causes qui lui sont présentées. Ses sentences ne peuvent être mises à exécution que lorsque le gouverneur-général de la province les a confirmées. Les affaires criminelles d'une haute importance sont soumises au sénat.

Le tribunal civil est le tribunal d'appel pour les causes jugées par les tribunaux de première instance.

Le tribunal de police, ainsi que l'indique son nom, est chargé, dans chaque district, de maintenir la tranquillité, et de prononcer dans les contestations d'un mince intérêt, qui s'élèvent entre les paysans.

Les hommes que ne peuvent atteindre des preuves matérielles, sont mandés au *tribunal de conscience* : là, un serment sur les saints Évangiles suffit pour les délivrer de toutes poursuites, et l'on prétend que l'effroi des châtiments réservés par le ciel à quiconque prête un faux serment, ramène la vérité sur les lèvres du Russe que son intérêt poussait au mensonge. Puisse la civilisation laisser à ce peuple ces scrupules, que certaines gens appelleraient des préjugés!

Enfin, mon ami, le *tribunal verbal* est une sorte de justice de paix où se terminent, sans procédure, les débats de peu d'importance.

Les crimes sont rares, en Russie, d'abord parce que le sang ne circule pas dans les veines avec assez de rapidité pour exciter les grandes passions; en-

suite, parce que les divers états de la société n'étant presque jamais en contact, ne peuvent être exposés à ce choc d'intérêts, d'ambitions déçues, d'amour-propres blessés, qui font fermenter les esprits dans les contrées où les classes se rapprochent et se mêlent.

Des tribunaux aux prisons, la transition est toute naturelle, et je puis passer sans préparation, des lieux où la justice prononce ses arrêts, aux lieux où ces arrêts s'exécutent. Les prisons de Moscou étonnent d'abord les regards par leur magnificence extérieure; à l'aspect de ces majestueux édifices, l'étranger peut se croire arrêté devant des palais. J'ignore si, avant la destruction de cette ville, ces bâtiments étaient aussi magnifiques; ils ont dû disparaître en partie dans les flammes en 1812, car les incendiaires sortirent des prisons, et certes la torche dont on arma leurs mains n'aura pas respecté les asiles de leur captivité. Quoi qu'il en soit, la *prison temporaire,* située dans le *Kitaï-Gorod*, et vulgairement nommée le *Trou*, parce que, vue du haut d'une terrasse qui la domine de ce côté, elle paraît souterraine, quoiqu'elle soit de plain-pied avec le *Beloï-Gorod*, est remarquable par son élégante façade. C'est là que sont renfermés temporairement les accusés qui doivent être mis en jugement, et les prisonniers pour dettes que libère une détention de cinq ans, à moins qu'une autre créance ne les fasse écrouer de nouveau. Les créanciers paient pour eux une pension alimentaire de 50 roubles par année.

L'*Ostrog*, ou grande prison de la ville, se compose de quatre principaux corps de logis, aboutissant à une belle église qui forme le centre. Dans le premier, on trouve l'hôpital général, la pharmacie, la boulangerie, les cuisines et les magasins; le second et le troisième contiennent la prison militaire et les différentes casernes où sont détenus les accusés dont les procès sont soumis à la décision des divers tribunaux; le quatrième est consacré aux femmes; enfin, dans un corps de logis séparé, gémissent les hommes condamnés à un exil, soit dans les colonies, soit en Sibérie; et c'est là que viennent prendre un repos de quelques jours, avant de continuer leur pénible route vers les mines, où les attend une mort presque certaine, les malheureux qui arrivent des différents gouvernements de l'intérieur. Une extrême propreté règne dans tous ces bâtiments; la nourriture des détenus est suffisante et saine; partout des bains de vapeur sont établis pour eux, et la justice humaine ne ferme point l'accès des prisons aux bienfaits de la charité, qui s'empresse d'adoucir ses utiles rigueurs. Déjà il existe à Pétersbourg une *société de bienfaisance*, qui applique l'intelligence des prisonniers à la fabrication de divers ouvrages, dont la vente se fait à leur profit, et bientôt Moscou n'enviera plus à sa fastueuse rivale cette philanthropique institution.

LETTRE XXXII.

Moscou, juillet 1826.

J'ai promis de mettre sous tes yeux quelques productions des poëtes distingués de la Russie, et déjà je t'ai adressé un fragment inédit du jeune et malheureux Ryleef : aujourd'hui je t'envoie la traduction de trois pièces de vers composées par trois écrivains différents. Quelque jour je publierai une imitation poétique des deux premières; mais je veux que tu prennes une idée juste de ces ouvrages, et je pense que j'atteindrai mieux ce but en te communiquant une version littérale. Il ne faut point demander une allure originale et libre à la littérature russe : cultivée par des hommes dont l'éducation est étrangère, dont la civilisation, les idées et même le langage sont empruntés à la France, elle ne peut être qu'une littérature d'imitation. Aussi, jusqu'à ce jour, a-t-elle reproduit fidèlement les formes, la physionomie et jusqu'aux préjugés de la nôtre. Depuis quelque temps, les poëtes russes semblent vouloir abandonner les traces classiques pour chercher leurs modèles dans l'Allemagne, et, en cela, ils ne font encore que nous imiter. La première des pièces que tu vas trouver ici (*Svetlana*, par M. Joukowski) est composée dans le genre des ballades allemandes; mais l'auteur a eu le bon esprit de puiser son sujet dans les superstitions de la Moscovie, et si la forme est étrangère, le fond du moins est national.

SVETLANA.

BALLADE.

Un soir, c'était la veille des Rois, de jeunes filles s'amusaient à dire la bonne aventure; tantôt elles ôtaient leur

soulier et le jetaient sous la porte; tantôt elles hachaient la neige, écoutaient à la fenêtre, nourrissaient un coq de grains comptés, et faisaient couler de la cire ardente; puis elles descendaient un anneau d'or dans une onde fraîche, étendaient avec mystère un mouchoir blanc sur le vase prophétique; et, assises en cercle, s'égayaient par des chansons.

Telle que l'astre des nuits voilé par un nuage pluvieux, l'aimable Svetlana était triste et silencieuse. « Qu'as-tu donc, chère amie? lui disaient ses compagnes. Prends ta part de nos plaisirs, tire cet anneau. Chante, jeune beauté: *Viens, forgeron, fais-moi un anneau et une couronne d'or, ce même anneau brillera sur ma main, cette même couronne ceindra ma tête devant l'autel, le jour de mes noces.*

— Eh! comment chanterais-je, mes bonnes amies? L'unique objet de ma tendresse est loin. Je dois mourir seule et dans la douleur! Voilà près d'un an qu'il est absent! Pas de nouvelles; il ne m'écrit pas. Lui seul peut me rendre la vie! lui seul peut ranimer mon cœur abattu!... Serais-je effacée de son souvenir? Où es-tu donc? En quel pays est ton habitation? Je prie, et je répands des larmes; ange consolateur, daigne mettre fin à mes angoisses! »

Soudain une table, une lumière, un miroir et deux couverts s'offrent à ses regards. Svetlana cherche à connaître l'avenir. A minuit cette glace fidèle sera pour toi l'interprète du destin. Celui que tu chéris frappera doucement à la porte, la porte s'ouvrira... Il viendra prendre place et souper avec toi.

Bientôt la jeune vierge, seule, s'est assise devant le miroir; elle s'y regarde avec une crainte mêlée d'espérance; la glace s'obscurcit; le silence de la mort règne autour d'elle; le flambeau ne répand qu'une lueur douteuse.... La peur agite son sein palpitant; elle n'ose tourner la tête; l'effroi trouble sa vue.... Le feu pétille et jette une clarté plus vive. Le grillon, héraut de la nuit, fait entendre son cri monotone.

Appuyée sur le coude, Svetlana respire à peine.... Elle entend un léger bruit à la serrure. Elle regarde avec crainte dans le miroir, et voit un étranger dont les yeux sont étincelants. Ses sens se glacent de terreur. Soudain un doux murmure flatte son oreille « Je suis avec toi, belle vierge; le ciel est fléchi, et tes prières sont exaucées. »

Cet objet chéri lui tend les bras. « Joie de mon existence! lumière de mes yeux! plus de séparation pour nous! Partons. Déjà le prêtre nous attend avec ses sacristains, le chœur entonne l'hymne nuptial, les cierges brillent allumés dans l'église. » Un regard modeste fut sa réponse. Ils traversent la cour spacieuse, sortent par la grande porte de bois de chêne, le traineau les attend; les chevaux impatients arrachent leurs rênes de soie.

Ils partent au grand galop; une fumée épaisse s'échappe des naseaux des coursiers; un tourbillon de neige s'élève sur leur passage. Tout est silencieux; un désert immense se déroule aux yeux de Svetlana; un cercle brumeux intercepte les feux de l'astre nocturne; les bois se dessinent et disparaissent à l'horizon. « Ami, pourquoi ce sinistre silence? » dit-elle en tremblant. Pâle et triste, il fixe sur la lune un regard mélancolique.

Les chevaux franchissent les collines : ils foulent une neige épaisse... Une chapelle isolée s'offre à leurs yeux; le vent en ouvre la porte; une foule y est rassemblée; l'encens obscurcit la clarté des lumières; devant l'autel est un cercueil tendu de noir. Le prêtre, d'un ton solennel, récite la prière des morts. La frayeur de la jeune vierge redouble; le traineau continue sa course; l'ami se tait; il est pâle et triste.

Le vent s'élève avec plus de force. La neige tombe à gros flocons. Le sinistre corbeau fait siffler son aile et voltige circulairement au-dessus du traineau. Une voix s'écrie : « Malheur à vous! » Les coursiers regardent dans le lointain obscur; ils dressent leur crinière. Un point lumineux brille dans la campagne; à l'extrémité du champ paraît une cabane presque ensevelie sous la neige : les chevaux redoublent de vitesse. La neige vole sous leurs pieds; ils dirigent leur course rapide vers cette humble demeure.

Ils arrivent.... et soudain les chevaux, le traineau et l'amant, tout s'anéantit! La jeune vierge est seule, abandonnée; les ténèbres règnent autour d'elle; un vent affreux agite les airs. Comment revenir sur ses pas? Le sentier même est effacé. Elle aperçoit une lumière dans la cabane. Elle fait le signe de la croix. Elle frappe à la porte, qui cède et crie sur ses gonds.

Elle voit un cercueil recouvert d'un linceul blanc; au pied se trouve l'image du Sauveur; auprès brûle un cierge.... Infortunée Svetlana! que vas-tu devenir! Qu'il est sinistre le pâle habitant de cette demeure isolée! Tremblante, elle franchit le seuil, se prosterne devant le Sauveur, et va se réfugier sous les saintes images.

Tout rentre dans le repos... le tourbillon s'apaise... Le cierge, prêt à s'éteindre, tantôt répand une lumière plus vive, et tantôt semble jeter un dernier rayon... La nature entière est plongée dans le sommeil des tombeaux. Un léger murmure vient l'interrompre... l'oiseau, symbole de l'innocence, blanc comme la neige, vole autour de Svetlana, se pose sur son cou et agite mollement ses ailes.

Tout redevient calme... Svetlana voit le cadavre se remuer sous le linceul; le voile tombe! Le mort s'offre à ses regards; son visage est plus noir que la nuit, une couronne repose sur sa tête, ses yeux sont fermés; un long gémissement sort de sa bouche livide; il s'efforce d'étendre ses bras décharnés!... Et la vierge? Elle tremble; le péril est pressant!... Mais la douce colombe veille toujours auprès d'elle.

Bientôt, vers le mort, l'oiseau prend son vol léger, il s'abat sur son sein glacé... Le cadavre grince des dents; il

jette sur la vierge des regards pleins de menace... la pâleur revient sur ses joues, la mort reparaît dans ses yeux plus ternes. Svetlana regarde... O créateur! le cadavre, c'est son amant. Ah! elle s'éveille.

Où est-elle, la jeune fiancée? devant le miroir, seule, dans son réduit. Les premiers feux du jour percent déjà le rideau de mousseline; le coq bat de l'aile et salue dans ses chants l'aurore naissante; tout s'anime. L'esprit de Svetlana est encore troublé du songe: « Ah! rêve obscur, rêve effrayant, tu ne me présages rien d'heureux; je pressens une destinée funeste! Avenir incertain, que me prépares-tu? la prospérité, ou l'infortune? »

Svetlana s'assied à la fenêtre, son cœur est agité; à travers le brouillard, paraît une route large et unie; le soleil darde ses rayons sur la neige; on entend au loin la clochette argentine; un traîneau, attelé de chevaux rapides, semble voler dans les airs; il s'arrête à l'entrée de la maison: un beau voyageur descend dans la cour... Qui est-ce donc? l'amant de Svetlana!

Eh bien! jeune vierge, ton rêve présage-t-il un malheur? ton ami est auprès de toi; l'absence n'a pu le changer; le même amour brille dans ses yeux, la même douceur anime ses regards. Portes du temple, ouvrez-vous pour les recevoir! Serments d'hymen, volez vers le ciel! Jeunes et vieux, la coupe en main, chantez en chœur: Vive à jamais ce couple aimable!

Ne trouves-tu pas, mon cher Xavier, beaucoup d'art dans la composition de cette ballade, un grand charme dans les détails? Elle est, dit-on, extrêmement remarquable par l'élégante simplicité, l'harmonieuse correction du style; et ce mérite, précieux chez les poëtes de toutes les nations, quoi qu'en puissent dire nos modernes génies, doit être apprécié dans ce pays où l'idiome national, abandonné au peuple, est presque un idiome étranger pour les classes supérieures. Quand une langue n'est pas fixée (et le dédain de la bonne compagnie s'opposera longtemps encore à ce que la langue russe se fixe en s'épurant), il est difficile et glorieux de l'écrire avec une mélodieuse pureté: cette gloire, que peut revendiquer M. Joukowski, appartient également au jeune auteur de la pièce de vers que je transcris ici. Je te dirai son nom quand je te reverrai; mais je ne dois pas le confier au papier, confident souvent indiscret en Russie.

LE POIGNARD.

Le dieu de Lemnos t'a forgé pour les mains de l'immortelle Némésis, ô Poignard vengeur! mystérieux gardien de la liberté, dernier juge de la violence et de l'opprobre! Lorsque la foudre divine est muette, lorsque le glaive des lois est rouillé, tu brilles, tu viens réaliser les espérances ou les malédictions. L'ombre du trône, la pourpre des habits de fête dérobent en vain ton éclat aux regards du scélérat que tu menaces. Son œil épouvanté te presse et te cherche au milieu des repas splendides. Tes coups inévitables le trouvent et sur les routes et sur les flots, près des autels et sous la tente, malgré le rempart de mille verroux, et sur un lit de repos et dans les bras de sa famille.

Le Rubicon sacré bouillonne franchi par César; Rome succombe, la loi n'est plus qu'un vain fantôme! Soudain Brutus se lève, et César meurt abattu aux pieds de Pompée, que réjouit son dernier soupir.

De nos jours la Proscription, ténébreux enfant de la Révolte, poussait des cris sanguinaires. Un bourreau hideux veillait auprès du cadavre mutilé de la Liberté nationale. Cet apôtre du carnage envoyait les plus nobles victimes à l'enfer insatiable; mais le tribunal des cieux te remit à l'Euménide vengeresse.

O Sand! martyr de l'indépendance! meurtrier libérateur! Que le billot soit le terme de ta vie, la vertu n'en consacre pas moins ta cendre proscrite; un souffle divin s'y conserve encore; ton ombre courageuse plane sur le pays si cher à ton cœur: elle menace toujours la force usurpatrice, et sur ton auguste mausolée brille, au lieu d'épitaphe, un poignard sans inscription.

Je m'estime heureux, mon ami, d'avoir pu te faire connaître ce morceau, qu'il est difficile de se procurer ici, car l'auteur ne l'a point publié, et je n'ai pas besoin d'en indiquer le motif. Le fanatisme républicain qui respire dans ces vers, l'énergie sauvage des sentiments qui les ont inspirés, annoncent quelles idées font germer dans les esprits d'une classe nombreuse de jeunes Moscovites, l'éducation qui leur est donnée et les communications devenues plus fréquentes entre eux et les différentes nations de l'Europe. Puisse la sagesse du monarque, en apportant d'utiles et prudentes modifications au système du gouvernement, calmer cette exaltation, qui pourrait un jour pousser au crime une génération tout entière! Ces idées n'ont point encore filtré dans le peuple; mais elles ont envahi tout ce que la Russie compte de jeunes gens instruits, que leurs études ont mis en contact avec les mœurs nouvelles et les modernes institutions. Et qu'on ne pense pas que cette instruction les rende moins dangereux en les éclairant! Semblables à leurs édifices de briques, que le moindre accident dépouille du mastic blanc et poli qui les couvre, les Russes laissent bientôt apercevoir le Tartare sous cette enveloppe luisante dont une civilisation précoce les a revêtus.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les sentiments qui ont dicté cette pièce de vers, coupable

panégyrique de l'assassinat; et sans doute il est inutile que je te fasse remarquer la vigueur, la rapidité, l'énergique concision qui la distinguent; la derniere pensée surtout me paraît admirable : le tribunal des francs-juges attachait le nom de la victime à l'instrument de sa vengeance; mais ici *le poignard est sans inscription*, il menace tous les tyrans, quels qu'ils soient!

Le morceau qui suit est du jeune prince E. Baratinsky : c'est une pièce philosophique qui ne révèle pas un talent aussi éminent que les deux pièces précédentes; mais elle est estimée des Russes, qui commencent à nous emprunter aujourd'hui notre récent amour pour les rêveries poétiques, mystiques et narcotiques, dont nous sommes inondés.

LE CRANE.

Frère endormi, qui ose troubler ton sommeil et profaner le sanctuaire de la tombe?... Je suis descendu dans ta demeure entr'ouverte, j'ai soulevé ton crâne noirci de poussière.... Il conservait encore un reste de chevelure, il offrait à mes yeux les traces successives de la destruction. Spectacle affreux! comme il fait frissonner l'orgueilleux héritier du néant! Une bande folâtre de jeunes amis m'entourait alors; sur les bords de la fosse ils se livraient à la gaîté de leur âge... Oh! si, dans ce moment, cette tête immobile dans ma main leur avait adressé la parole!... Si, au milieu de cette jeunesse audacieuse et bruyante, sa voix solennelle eût dévoilé tout à coup le secret des tombeaux, que d'un instant à l'autre chacun de nous peut acheter de son dernier soupir... Que dis-je? bénie soit la volonté suprême qui te condamne à un éternel silence! Béni soit l'usage antique qui nous fait respecter le repos de ceux qui ont passé sur cette terre! Vivez, ô vous que la vie n'a pas encore abandonnés! Et vous, morts, subissez la destruction qui vous anéantit! Malheur à l'imprudent dont l'œil mortel découvrirait les mystères d'un autre monde!... Qu'il s'enivre de toutes les joies de l'existence : la mort elle-même saura lui apprendre à mourir!

LETTRE XXXIII.

Juillet 1826.

Mon intention est de suivre, pour revenir en France, la route de Toula, de Kioff et d'Orel, afin de voir, du moins en courant, l'intérieur de la vieille Russie; ce chemin m'éloignant des provinces traversées par nos armées en 1812, j'ai voulu visiter les champs de Mojaïsk, et je me suis rendu dans les lieux à jamais célèbres où fut livrée cette sanglante bataille, dont on a dit qu'il n'y avait pas de place pour un poltron. Guidé par l'intéressante et fidèle relation de M. le comte de Ségur, j'ai assisté, par la pensée, à ces combats terribles qui ouvrirent à Napoléon les portes de Moscou; j'ai suivi tous les mouvements de nos soldats; j'ai vu ces redoutes, qui furent attaquées avec tant d'audace, disputées avec tant de fureur, sur lesquelles on aperçoit encore des affûts de canon, et qui, prises et reprises trois fois, restèrent enfin au pouvoir de notre cavalerie. Quelle âme pourrait demeurer froide à l'aspect de ces champs où la vieille gloire de Kutusoff vint s'incliner devant le génie du vainqueur de l'Europe! Que de sang, que de hauts faits furent prodigués ici pour conquérir des ruines! Là, deux tombeaux ont été élevés par la tendresse d'une mère et d'une épouse, à la place où elles ont cru retrouver les restes mutilés des objets de leur affection; des armes françaises décorent la cabane du paysan russe; il suffit de gratter cette terre sablonneuse, pour découvrir des ossements humains. Aujourd'hui, dans les campagnes fertiles de l'Allemagne, douze moissons ont effacé la trace des combats; mais le char de la victoire creuse des sillons plus profonds et plus durables dans ces plaines stériles, et de nombreuses années s'écouleront encore sans leur enlever les sanglants vestiges de la gloire.

La bataille de Mojaïsk ou de la Moskwa, à laquelle les Russes ont donné le nom du village de Borodino, en livrant Moscou à notre armée, berçait les soldats français, épuisés de fatigues, de l'espérance du repos, et semblait leur offrir d'amples dédommagements aux privations qui les assiégeaient depuis si longtemps : on sait quelle fut pour eux cette conquête si ardemment désirée, achetée par tant de travaux et de souffrances; on sait quels résultats amena la terrible détermination qui abandonna aux flammes la ville sacrée, la seconde capitale de l'empire; mais ce qu'on ignore et ce que je n'ai pu découvrir ici, au milieu des récits et des opinions contradictoires, c'est la source d'où partit cet ordre barbare. Longtemps, en Europe, on a considéré cette soudaine destruction comme un sublime dévouement de la nation moscovite; mais cette opinion *poétique* ne résiste pas à l'examen des faits.

Si, d'un mouvement spontané, les grandes familles avaient résolu cet immense sacrifice, il est certain qu'avant d'exécuter une pareille décision, elles auraient arraché d'avance, à l'incendie qui se préparait, les richesses réunies dans leurs palais; il est positif, au contraire, que, jusqu'au jour fatal, les habitants ignorèrent tout ce qui s'apprêtait, et que les fanfaronnades des gazettes rédigées par la police de Moscou, la suppression de tous journaux étrangers, laissèrent dans une funeste sécurité la population, qui n'apprit l'arrivée des Français qu'en les voyant aux portes de la ville. Les Moscovites, qui ne parlent de cet effroyable désastre qu'avec une douloureuse amertume, accusent en général le gouverneur Rostopchin de cet acte désespéré; ils prétendent que cette sacrilége dévastation était inutile; que les provisions des particuliers étaient épuisées, parce qu'on se trouvait à la fin de l'été, et que c'est quand le traînage est établi, que les propriétaires font venir des campagnes tous les grains nécessaires à leur consommation durant l'hiver; que par conséquent, en détruisant les approvisionnements des magasins publics, en s'éloigant de la ville sans la brûler, on ne laissait au pouvoir de l'ennemi que des maisons vides; que ce n'était pas l'absence des habitations qui pouvait nuire à une armée accoutumée à bivouaquer, mais bien le défaut de subsistances; et que, pour priver nos troupes des choses nécessaires à la vie, il n'était pas besoin de mettre le feu à toute une ville. Rostopchin, en butte à la haine de la noblesse moscovite, a tenté de se disculper; reculant devant la responsabilité terrible qui pesait sur sa tête, il a nié constamment que l'ordre d'incendier Moscou eût été donné par lui, et il a consigné ses dénégations dans un écrit publié à Paris, quelque temps avant son retour en Russie. Il est difficile d'établir un jugement dans ce conflit d'allégations diverses. Il paraît du moins constant que Rostopchin attacha lui-même la torche incendiaire à sa maison de campagne située aux environs de Moscou, et il n'est pas moins incontestable que sa maison de ville fut respectée, ainsi que tout le quartier dont elle fait partie. Je passe tous les jours devant cette habitation, et l'étrange exception dont elle fut l'objet m'engagerait, je l'avoue, à ajouter foi à la dénégation de Rostopchin; car, s'il était prouvé qu'il a prescrit l'anéantissement de cette vaste cité, sa maison, restée debout au milieu de tant de débris, flétrirait à jamais sa mémoire.

Les allégations des Moscovites et leur opinion sur l'inutilité de l'incendie de Moscou, prennent évidemment leur source dans des regrets cuisants, que le temps n'a point encore apaisés; car il est hors de doute que la destruction de cette ville fut le coup le plus terrible qui pût être porté à notre armée. Non seulement elle privait nos soldats de toutes ressources, mais, en irritant les ressentiments de la nation, elle leur faisait un ennemi de chaque Moscovite; et désormais elle rendait impossible une paix désirée par Napoléon, et peut-être même par Alexandre. C'était ce but que voulait atteindre l'Angleterre, dont cette paix eût renversé les espérances, et dont la politique, vaincue dans toute l'Europe, alors peuplée de nos alliés, avait choisi Moscou pour son dernier rempart. Serait-il donc téméraire de penser qu'en effet Rostopchin ne commanda point cette effroyable dévastation, si funeste aux Français, mais en même temps si douloureuse pour la Russie; et que le brandon fatal fut remis aux incendiaires par une puissance oculte qui dominait le cabinet russe, caressait l'espoir de notre ruine, et, l'or à la main, allait de cour en cour marchander nos calamités. La France, dans tous ses malheurs, n'a-t-elle pas rencontré l'Angleterre? Je ne sais, mon ami, si quelque jour de précieuses révélations jetteront une lumière tardive sur cette page de l'histoire moderne; je ne sais ce que dira l'avenir de cette grande catastrophe; à quels sentiments, à quels ordres il l'attribuera; mais quand je songe à la difficulté qu'éprouve un contemporain, vivant sur le théâtre même de ce désastre, interrogeant les hommes qui en furent ou les témoins ou les victimes, d'asseoir une opinion sur la cause réelle d'un fait aussi important; malgré moi, j'en conviens, je me mets en garde contre les tranchantes décisions des historiens, et je vois que souvent il est prudent de douter.

A chaque pas que je fais dans cette capitale, aujourd'hui si brillante, où se dressent les préparatifs de tant de pompeuses cérémonies, mon imagination, remontant dans le passé, tâche de se retracer le tableau qu'elle offrit à nos soldats, quand les flammes, s'élevant autour d'eux, isolèrent au milieu des ruines ces vainqueurs exténués, que leur conquête épouvantait. Je crois voir ces malheureux courant à travers les décombres embrasés, disputant à l'incendie les trésors qu'il allait dévorer, contraints, pour soutenir leur existence, d'arracher les aliments qu'on avait pu sauver dans cette

ville, où leur misère, après tant de fatigues, avait rêvé l'abondance ; je crois entendre les hurlements de ces troupeaux de chiens, de chevaux affamés, sans asile et sans maîtres, errants sur ces places et dans ces rues dépeuplées, où coulaient des ruisseaux de fer, de cuivre et de plomb fondus. Quel spectacle dut présenter le bazar du Kitai-Gorod, quand les besoins, de jour en jour plus impérieux, brisant enfin le joug de la discipline, précipitèrent nos soldats sur ces milliers de boutiques que menaçaient les flammes! Souvent, quand vient le soir, j'aime à me promener seul avec mes souvenirs dans les jardins que le Kremlin domine : là, ma pensée évoque la grande ombre de Napoléon ; il me semble le voir immobile sur ces vieilles murailles, où sa main venait d'attacher un des bouts de cette chaîne immense qui, du palais des Tuileries, s'étendait sur l'Europe comme un vaste réseau. Mais l'Éternel avait marqué là le terme de ses triomphes ; les feux qui l'environnèrent devaient donner aux nations le signal de l'indépendance. Il crut sentir l'antique demeure des Tzars trembler sous ses pieds conquérants [1] ; il s'éloigna, et sa retraite vers le château de Petrowski fut le premier pas de cette fuite sanglante qui ne s'arrêta que sur un rocher de l'Atlantique!

Des écrivains étrangers, guidés par la passion, plus que par la vérité, ont reproché d'épouvantables excès aux troupes françaises : il en fut commis sans doute ; mais j'ai le plaisir d'entendre ici disculper mes compatriotes par les Moscovites eux-mêmes, dont les accusations retombent sur les Bavarois, les Wurtembergeois et les Polonais ; ces derniers surtout, entraînés par une vieille haine, excusés par une longue oppression, se livrèrent à une fureur sans bornes, qui ne pouvait être que faiblement réprimée par les ordres sévères de Napoléon. Les Français, au contraire, lorsque les besoins parlèrent plus haut que la crainte des châtiments, se piquèrent de certains ménagements, de certaines formes, dans ce désordre universel ; et l'on m'a cité plusieurs personnes que des soldats dépouillèrent avec une sorte de politesse. Ils ne manquaient point d'argent, et ils offraient de payer ce qui leur était nécessaire ; mais où trouver des vendeurs et des magasins, dans cette cité abandonnée aux flammes, où chacun cachait pour soi les choses indispensables à la vie qu'il était possible de dérober à la destruction ? il fallut bien se résoudre à prendre ce qu'on ne pouvait pas acheter ; et je me plais à répéter ce que j'ai vingt fois entendu affirmer dans Moscou, c'est que rarement nos soldats s'emparaient de l'or et des bijoux ; les chaussures étaient le principal objet de leur convoitise, parce qu'un grand nombre d'entre eux étaient à peu près dépourvus de cette importante partie de l'équipement ; quand ils rencontraient un habitant, ils le priaient de s'adosser contre un mur, et d'ôter ses bottes ; puis, sans lui faire subir aucune autre violence, ils le laissaient continuer son chemin les pieds nus. Un émigré français, que je rencontre quelquefois ici, a passé par cette épreuve, d'autant plus fâcheuse, qu'un sol brûlant et semé de décombres rendait la marche extrêmement pénible à des hommes déchaussés.

[1] Napoléon craignit un instant que le Kremlin n'eût été miné, et il établit son séjour dans le château de Petrowski, hors des murs de Moscou.

LETTRE XXXIV.

Moscou, juillet 1826.

Il faut aujourd'hui, mon cher Xavier, que nous accordions encore un regard à quelques-uns des édifices qui décorent Moscou ; mais, quoique ma curiosité n'en ait négligé aucun, je n'entreprendrai pas de te les faire parcourir tous avec moi, et j'arrêterai tes yeux devant ceux-là seulement qui ont le plus frappé mon imagination. Ce sont les églises surtout, qui, par leur originalité et leur nombre (on en compte 263 à Moscou), appellent l'attention du voyageur ; presque toutes d'ailleurs se rattachent à quelqu'événement historique qui double l'intérêt. La quantité, la forme singulière des coupoles qui les surmontent, sont ce qui d'abord étonne le plus l'Européen ; elles donnent à ces églises chrétiennes une physionomie orientale ; mais elles ne sont point les copies exactes des dômes qui brillent au faîte de Sainte-Sophie à Constantinople, et des anciennes églises de la Grèce et de l'Asie-Mineure : des archéologues ont recherché avec scrupule dans quelle partie du monde on pourrait retrouver les modèles de ces coupoles, et c'est sur les tombeaux des rois persans qu'ils ont cru les rencontrer. Quoi qu'il en soit de cette opinion,

dont probablement je ne vérifierai pas la justesse, l'œil ne peut se lasser de l'aspect étrange qu'elles présentent, et celles de l'église de *Vassili-Blagennoï*, dont je t'ai déjà dit un mot, l'emportent sur toutes les autres par leur bizarrerie et leur variété. Ce temple est certainement l'édifice le plus singulier qu'ait pu créer la fougueuse indépendance d'une imagination sans frein; comme toutes les églises russes, il n'est point remarquable par la grandeur de ses proportions, et l'on en conçoit aisément les motifs: la rigueur du climat ne peut permettre ces vastes dimensions qui distinguent les autres églises de la chrétienté; il en est même plusieurs en cette ville, qui ont deux étages, dont l'un peut être chauffé. J'ai compté dix-sept coupoles sur le toit de *Vassili-Blagennoï;* toutes sont différentes par leur forme, leur couleur et leurs proportions: l'une ressemble à une boule, une autre à une pomme de pin, une autre à un melon, une autre à un ananas; le vert, le bleu, le jaune, le rouge, le violet se heurtent sur ces dômes bulbeux; et cette bigarrure des couleurs qui couvrent tout l'édifice, les ornements dont il est surchargé, la forme bizarre de la flèche, présentent le tableau le plus sauvage qui jamais ait offensé les regards. C'est cependant un architecte italien qui construisit cette église, en 1554, sous le règne et par les ordres d'Ivan, surnommé *le Terrible*, en actions de grâces de la prise de Kazan; cet artiste, qui avait vécu en Italie, à l'époque de la renaissance des arts, voulut-il, en se livrant à tous les écarts de son imagination, créer un monument qui fût en harmonie avec la barbarie du prince qui le commandait? On serait tenté de le penser; et, certes, il ne réussit que trop bien à plaire au farouche Ivan, si l'on doit ajouter foi à ce que raconte la tradition. On prétend que, charmé de ce prétendu chef-d'œuvre, le Tzar fit crever les yeux à l'architecte, pour qu'il ne lui fût pas possible de construire désormais un pareil temple. Suivant d'autres récits, Ivan, qui avait ordonné à l'artiste d'élever le plus bel édifice que son talent pût créer, et qui était convenu de prix avec lui, se serait informé, avant de le payer, si, en recevant le double de la somme, il ne lui aurait pas été possible de faire encore une plus belle chose; et, sur sa réponse affirmative, il lui aurait fait trancher la tête, en disant qu'il l'avait trompé, puisqu'il avait promis de construire un monument que son art ne saurait surpasser.

La tour de *Soukareff*, qui surmonte un bâtiment massif placé dans une des parties les plus élevées de la ville, mérite une mention, moins par la beauté de son architecture, que par l'effet imposant qu'elle produit dans le lieu où elle est située; et d'ailleurs elle se rattache à l'histoire de cet empire, puisque Pierre Ier l'éleva pour perpétuer le souvenir de la fidélité courageuse du commandant *Soukareff*, qui résista aux Strélitz armés contre le Tzar par l'ambition de Sophie. On aime à voir les noms des hommes célèbres attachés aux rues, aux places, aux édifices d'une grande cité; ils parlent à la mémoire, ils élèvent l'âme et la pensée, et servent à la fois d'encouragement et d'exemple: en France, aujourd'hui, cet honneur a cessé d'être le prix des grandes vertus et des grandes actions; il est devenu le partage de l'opulence; et je regrette, je l'avoue, que de simples particuliers, que des marchands obscurs, qui sont sans doute de fort honnêtes gens, mais dont tout le mérite est d'avoir fait fortune, puissent ainsi donner à leurs noms cette immortalité en lettres d'or, qui devrait être une récompense nationale.

Les regards sont arrêtés dans la rue des Arméniens, par le tombeau de *Matveef*, monument simple, dont quatre petites colonnes et deux flambeaux renversés composent tous les ornements; on vient payer ici un tribut d'admiration à ce boïard, ministre intègre et fidèle ami du Tzar Alexis Mikaïlovitch, père de Pierre Ier. Victime de son dévouement, il périt en 1682, en se livrant à la fureur des Strélitz; sa probité sévère, son noble désintéressement, sa constante bienfaisance, avaient conquis l'amour du peuple moscovite. On raconte que la maison modeste de ce ministre, tombant en ruines, le Tzar l'engageait à en faire bâtir une autre, et qu'il répondait toujours que sa fortune ne lui permettait pas de pareilles dépenses: le prince alors s'offrant à en faire les frais, Matveeff refusa, et se décida à rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'une habitation nouvelle; mais on ne put se procurer en ce moment, à Moscou, les pierres destinées aux fondements. Les citoyens qui avaient appris cette nouvelle, se présentèrent en foule, un jour, chez Matveeff, conduisant des chariots chargés de pierres, qu'ils le supplièrent d'accepter comme un témoignage de leur attachement; le boïard, touché de cette honorable preuve de l'amour du peuple, voulut au moins payer le prix des matériaux qu'on lui amenait: « Non, ré-

» pondirent les citoyens, ces pierres ne sont point » à vendre ; nous les avons détachées des tombeaux » de nos pères, et nous les offrons à notre bienfai- » teur ! » Est-il rien de plus touchant, mon ami, que cette noble action, qui honore également et les hommes simples qui l'exécutèrent, et l'homme puissant qui l'inspira? De nos jours, les ministres ne s'en rapportent plus à l'affection reconnaissante des peuples pour la construction de leurs palais; ils trouvent plus prudent et plus sûr de les leur faire payer d'avance.

LETTRE XXXV.

Août 1826.

L'empereur a fait hier son entrée solennelle à Moscou, accompagné de toute sa famille, d'une partie de sa garde et de tous les grands dignitaires de l'empire; il a traversé, pour se rendre au Kremlin, les quartiers les plus populeux de la ville, et cette marche pompeuse, au son des cloches, au bruit des salves d'artillerie et des acclamations du peuple, ne se distingue point assez de celles dont nous avons été si souvent témoins en France, pour que j'en fasse la description détaillée.

L'empereur était à cheval : on remarquait, dans une voiture, à côté de l'impératrice sa mère, le jeune grand-duc héritier, en costume militaire. J'ai recueilli quelques renseignements sur l'éducation de cet enfant charmant, dont l'avenir est chargé des destinées futures de cet empire, et je n'ai pas été peu surpris en apprenant le nom de l'homme à qui cet important avenir est confié. Ce n'est point l'illustration de la naissance, ce n'est point l'antiquité des titres nobiliaires qu'on a consultés; la direction morale du royal enfant a été livrée à un homme recommandable par ses talents et son instruction, enfin à M. Joukowski, le premier poëte de la Russie. Il est certains pays où quelques feuilles de parchemin sont placées dans l'opinion bien au-dessus de ces feuilles immortelles où vivent les créations du génie : là, sans doute, un pareil choix serait accueilli par un dédaigneux sourire; mais chaque nation a ses préjugés; on a la bonhomie de penser ici que, pour enseigner, il faut savoir, et qu'à tout prendre, l'étendue des connaissances, l'élévation des idées, valent bien, pour développer les facultés intellectuelles d'un enfant destiné au trône, toutes les gloires de la généalogie.

Les personnes qui approchent du grand-duc héritier s'accordent à donner des éloges au système d'éducation adopté pour ce jeune prince. Si sa précoce intelligence est un don de la nature, son extrême politesse envers tout le monde, son affectueuse bienveillance sont le fruit des leçons qu'il reçoit : on l'accoutume à la reconnaissance, cette vertu si précieuse et si rare; le dernier de ses futurs sujets, qui lui rend le plus léger service, obtient de lui le plus affable remerciement. On ne lui dit point, en lui montrant le peuple : « Tous ces hommes vous » appartiennent; » et pourtant dans quel pays une semblable assertion serait-elle plus excusable et plus vraie? On donne des soins assidus et constants à la culture de son esprit; mais son caractère n'est pas l'objet d'une moindre sollicitude. Le gouverneur du jeune prince s'applique à développer chez lui cet instinct de courage, ce dédain de la douleur et du péril, qualités inhérentes à la nature de ce peuple, ainsi que nous l'avons déjà remarqué; et j'ai naguère eu sous les yeux un exemple frappant de l'empire qu'il sait exercer sur lui-même. Les membres des deux ambassades françaises étaient allés visiter Tsarskoë-Selo; on s'apprêtait à traverser le lac sur les bateaux dorés qui, dans l'été, couvrent sa surface : le grand-duc, debout dans son canot qu'il dirige lui-même, tenait la barre du gouvernail, et il offrit à quelques-uns de ces étrangers d'entrer dans la royale embarcation dont il était le pilote. L'un d'eux, en s'élançant, imprima au frêle esquif un mouvement violent qui fit chanceler le prince; le barre le frappa au côté, et l'expression de ses traits décela sa douleur : on s'empressait autour de lui, mais le gouverneur s'écria : « Ce n'est » rien, un Russe souffre et ne se plaint pas. » Un sourire fut la réponse de l'enfant, qui, se livrant aux soins de la manœuvre, donna le signal du départ et fit voler son bateau sur le lac, sans que son joli visage laissât apercevoir, durant la promenade, la moindre trace de la souffrance qu'il endurait.

L'éducation de l'héritier du trône est, sans doute, un objet de la plus haute importance dans tous les pays, quelle que soit la forme du gouvernement : mais ne demande-t-elle pas des soins encore plus grands, une attention plus scrupuleuse dans un gouvernement absolu? Quand le monarque est

tout, quand sa parole est la loi, perfectionner les dispositions morales d'un jeune prince, les diriger vers le bien, c'est s'occuper du bonheur de tout un peuple dont l'avenir est attaché au caractère d'un homme. On plaint les nations soumises à ce mode de gouvernement, et ce n'est pas sans cause, puisque, abandonnées à une volonté, leurs destinées sont aussi variables que les caprices de la nature; mais, en examinant de près un souverain absolu, on ne trouve pas son sort moins à plaindre : s'il naquit avec une âme élevée, si l'éducation, en plaçant sous ses yeux les immenses devoirs qui lui sont imposés, grava dans son cœur le désir de les remplir, à quels travaux, à quelles inquiétudes sa vie n'est-elle pas condamnée? Responsable de tout, il doit porter ses regards sur tout; les hommes et les choses, les plus hauts intérêts comme les plus minces détails, il doit tout connaître, tout apprécier, car il est l'arbitre de tout : c'est en lui seul que ses sujets espèrent, c'est à lui que leurs vœux s'adressent, et, s'ils gémissent, c'est sur lui que pèseront leurs malédictions. Quelle multiplicité d'affaires réclament tous ses instants! quelle foule d'infortunés peut faire une heure de négligence! Oui, mon ami, je le déclare, je ne crois pas qu'un monarque absolu puisse vivre heureux, s'il est doué d'une âme noble et d'un bon cœur. Convenons donc que, si la monarchie constitutionnelle, dont toute la force est dans les institutions; où la loi, consentie et reconnue par tous, étend sur tous son pouvoir impassible, et ne laisse aux souverains que l'empire des bienfaits, est le meilleur des gouvernements pour les peuples, elle est encore pour les rois le meilleur des gouvernements.

LETTRE XXXVI.

Moscou, août 1826.

Enfin la cérémonie du couronnement, si longtemps différée, est fixée au 22 de ce mois (5 septembre, suivant notre calendrier); les hérauts de la cour ont proclamé, dans tous les quartiers de Moscou, cette nouvelle qui redouble l'activité des ouvriers, fait battre le cœur de plus d'un courtisan, remue toutes les ambitions et toutes les vanités, et fait descendre l'espérance dans le fond des prisons. La population de cette vaste cité s'agite à l'approche de ce jour solennel, et un événement bien simple, mais d'une haute importance politique, a produit ici une vive sensation; je veux parler de l'arrivée imprévue du grand-duc Constantin à Moscou. L'espèce de mystère qui a enveloppé la renonciation de ce prince au trône de ses pères, où l'appelaient et sa naissance et les vœux de l'armée, la révolte dont son nom fut le cri de ralliement et le prétexte, avaient jeté dans beaucoup d'esprits des doutes sur la sincérité de ses tardives déclarations; il n'est point de fables absurdes que les hommes intéressés à fomenter des troubles n'eussent répandues dans le peuple, ordinairement disposé à se ranger du parti de quiconque lui paraît opprimé. Le Tzarévitch, disait-on, était captif à Varsovie; il lui était interdit de se rendre dans une ville où l'on redoutait sa présence; il allait, par son éloignement, protester contre l'élévation de son frère. Des voix hypocrites accusaient les intrigues dont il était la victime, et le plaignaient de l'exil qu'il subissait; des âmes simples accueillaient ces regrets et ces plaintes, et moi-même, je l'avoue, je ne savais que penser de cette absence, qui ouvrait un champ libre à tant de conjectures. Tout à coup on apprend que le prince est arrivé : cette nouvelle parcourt rapidement les divers quartiers de Moscou; dans les cabanes et dans les palais, dans le modeste cabaret du pauvre, comme dans les riches magasins, elle est le sujet et l'aliment de toutes les conversations. Bientôt l'heure de la parade journalière a sonné; on sait que le Tzarévitch doit accompagner l'empereur et le grand-duc Michel sur la place du Kremlin où les troupes sont rassemblées; une foule immense se dirige vers cette place; chacun veut attacher un regard curieux sur la figure du prince; on espère surprendre dans l'expression de ses traits le secret de ses sentiments; enfin les trois frères descendent l'escalier du palais en se tenant par la main; ils s'avancent : les acclamations retentissent de toutes parts; les chapeaux, les bonnets volent en l'air; on se heurte, on se dresse, on se pousse; le cri mille fois répété de *houra Constantin!* se fait entendre. Mes yeux, fixés sur le Tzarévitch, n'ont pas laissé échapper un seul de ses mouvements, et je ne saurais te dire combien m'a touché sa noble contenance dans cette situation délicate où le plaçait l'enthousiasme du peuple. La franchise et la loyauté

respiraient sur sa figure; avec quelle attention, avec quels soins, il reportait à l'empereur les hommages qui accueillaient sa présence inespérée ! Ses regards n'exprimaient point l'orgueil d'un triomphe, ils peignaient encore moins le regret; mais on y pouvait lire la satisfaction intérieure et calme de l'homme qui a obéi à sa conscience et qui croit s'être acquitté d'un devoir. Chacun de ses gestes, chacun de ses mouvements semblaient dire à ce peuple et à ces soldats : « Soyez, comme moi, les » fidèles sujets de mon frère. »

Je sais, mon ami, qu'il est en Europe beaucoup d'incrédules qui ne supposent pas qu'on puisse résister à l'attrait d'une couronne ; mais, parmi ces milliers d'hommes, témoins ainsi que moi de l'arrivée du grand-duc à Moscou, je ne crois pas qu'on puisse en trouver un seul qui doute encore de la sincérité du prince. Si l'on conçoit que, saturés de pouvoir et d'hommages, un Denys, un Sylla, un Charles-Quint descendent de ce haut rang dont ils ont épuisé les jouissances et connu les ennuis, on a peine à comprendre que l'héritier d'un sceptre recule à l'aspect du trône qui l'attend : on va bien loin chercher des motifs à un sacrifice si peu commun, et mille interprétations diverses poursuivent le prince qui, le premier, lègue à l'histoire un pareil exemple. Mais il me semble qu'ici les motifs ne manquent point, et que, pour expliquer la renonciation du Tzarévitch, il n'est pas besoin de multiplier les suppositions. Plein de respect pour les désirs de sa mère, religieux esclave de la foi jurée, il n'a point voulu reprendre la parole qu'à l'époque de son mariage il avait donnée à son frère, et cette fidélité à ses serments n'a rien coûté à son cœur : simple dans ses goûts comme dans ses habitudes, époux aimé d'une femme adorée, peu jaloux d'une puissance unie à tant de peines et de devoirs, il préfère un bonheur paisible aux fatigues de la royauté. On peut s'étonner, sans doute; mais qui oserait le blâmer? Pour moi, je l'avoue, j'honore cette philosophie-pratique qu'il est si rare de rencontrer, et surtout à côté d'un trône.

LETTRE XXXVII.

—

Moscou, septembre 1826.

Toutes les cloches se sont ébranlées à la fois dans Moscou, et leur bourdonnement prolongé annonce à la cité sainte qu'enfin le jour a lui qui doit, en consacrant le pouvoir du nouveau Tzar, appeler sur son règne les bénédictions du Très-Haut. Jeunes et vieux, riches et pauvres, nobles et marchands, esclaves et maîtres, tout est en mouvement, tout marche, tout se précipite vers un même but, et les gradins élégants dressés sur la place et dans les cours du Kremlin, sont chargés déjà d'une foule privilégiée dont l'impatience a devancé le soleil; les pompeux équipages des ambassadeurs se sont avancés au pas de six chevaux couverts de harnais étincelants, à travers une double haie de curieux; les portes du temple se sont ouvertes, et, tandis que vont se réunir ici les grands dignitaires de la couronne, les hauts fonctionnaires de l'empire, les nombreux représentants de la nation, jetons un coup d'œil rapide sur l'église où s'accomplira, dans quelques instants, l'auguste cérémonie dont il m'est donné d'être le témoin.

La cathédrale de l'Assomption, fondée en 1325, s'écroula en 1474, et fut réédifiée l'année suivante, par les ordres d'Ivan III, qui fit venir des architectes d'Italie : remise à neuf sous Catherine II, en 1771, elle se distingue par la richesse et le nombre des images qui la décorent; mais l'exiguïté de ses dimensions, sa forme carrée, ses piliers massifs surchargés de peintures, qui arrêtent le regard, et de tous les côtés cachent une portion du temple, nuisent à l'effet général d'une imposante cérémonie dont l'œil voudrait en vain embrasser les développements. Cette église peut à peine contenir cinq cents personnes; elle renferme, et je crois te l'avoir dit, les tombeaux des patriarches. Près de la porte du sud est le trône habituel des Tzars; le siége du patriarche est en pierre et adossé contre un pilier; enfin, à la droite de l'autel, est la place où siége ordinairement la famille impériale. Le temple était éclairé naguère par un lustre en argent, pesant plus de trois mille sept cents livres, qui ne se retrouva plus après l'invasion de 1812, et qu'on a remplacé par un autre lustre du poids de six cent soixante

livres, fait avec une portion de l'argent dont les Cosaques s'emparèrent pendant la retraite de l'armée française. Parmi les innombrables images qui ornent les murs, les piliers et les corniches de la cathédrale de l'Assomption, il en est une que distingue la religieuse vénération des Russes, c'est une image de la Sainte-Vierge, peinte par l'apôtre saint Luc; on évalue à deux cent mille roubles la châsse qui l'environne. Il est encore quelques précieuses reliques que l'on conserve dans cette église, dont la richesse habituelle est rehaussée aujourd'hui par les décorations nécessaires à la célébration du couronnement. Un trône, élevé sur une estrade de douze marches, occupe le milieu de la cathédrale; le dais qui le surmonte, le siége de l'empereur, l'estrade, les balustrades, tout est couvert de velours cramoisi orné de galons d'or, et les armes de l'empire, entourées des armes de Kioff, de Vladimir, de Kazan, d'Astracan, de Sibérie et de Tauride, brodées sur le dais, vont former au-dessus de la tête du nouvel empereur une auréole éblouissante.

A la droite du trône est marquée une place pour l'impératrice-mère, qui doit aussi siéger sous un dais; et, tout près d'elle, sont les places des membres de la famille impériale.

Mais déjà les maîtres des cérémonies ont introduit les personnes des deux sexes qui doivent rester dans l'enceinte sacrée; déjà les fonctionnaires de l'empire, les anciens du corps des marchands, les maréchaux de la noblesse de tous les gouvernements, les députés des provinces asiatiques, des troupes du Don, et des peuplades tributaires, ont traversé l'église où s'arrêtent seulement ceux d'entre eux que leur âge ou leur grade désigna pour les représenter; S. M. l'impératrice-mère est debout sous le dais. Le bruit du canon, le son des cloches, les acclamations du peuple arrivent jusqu'à nous. J'ai vu briller sur la table couverte de drap d'or les riches coussins qui supportent les ornements impériaux. L'empereur et l'impératrice se sont inclinés trois fois devant le sanctuaire, leurs lèvres ont touché religieusement les saintes images, ils s'asseyent sur le trône, et bientôt l'on n'entend plus que les voix des évêques, des archimandrites et des prêtres, qui chantent le psaume dont les versets consacrés font retentir aux oreilles du nouveau monarque les noms de clémence et de justice [1].

[1] Ce psaume commence ainsi : *Clementiam et judicium cantabo tibi, Domine.*

Couvert des ornements sacerdotaux, étincelant d'or et de pierreries, le front chargé de la mitre éblouissante, le métropolitain de Nowgorod, après avoir lu les saints évangiles, présente à l'empereur le riche manteau doublé d'hermine; sa majesté le revêt, demande la couronne, la prend des mains du métropolitain, et la pose sur sa tête; puis, la main droite armée du sceptre, tenant le globe dans la main gauche, le jeune Tzar s'assied jusqu'à la fin de la prière entonnée par le métropolitain. Alors il fait un signe, l'impératrice s'avance, et son auguste époux, ayant touché sa tête avec la couronne impériale, comme pour l'associer à la puissance dont il est investi, la replace sur son front, et attache une petite couronne en diamants au front de l'impératrice, qu'il décore du manteau impérial et du brillant cordon de Saint-André.

Au discours adressé à l'empereur par le métropolitain, succèdent les chants solennels du majestueux *Te Deum;* la messe commence, et le Tzar dépose la couronne. Vers le milieu du saint sacrifice, les portes du sanctuaire s'ouvrent, deux évêques s'approchent du trône, annoncent à leurs majestés que le moment du sacre est arrivé, et l'empereur, suivi de l'impératrice, précédé des hauts dignitaires, s'avance vers l'autel en foulant un tapis de brocard d'or qui s'étend du trône jusqu'au sanctuaire. Le métropolitain de Nowgorod plonge, dans le vase contenant le saint-chrême, un rameau d'or, qui bientôt s'abaisse sur le front, les paupières, les narines, les lèvres, les oreilles, la poitrine et les mains de l'empereur, et le métropolitain de Kioff essuie les traces de l'onction sainte. Le rameau consacré touche seulement le front de l'impératrice. Alors leurs majestés s'agenouillent devant la sainte table, et, après avoir communié, remontent sur leur trône jusqu'à la fin de la messe; le divin sacrifice achevé, le Tzar se couvre de nouveau de sa couronne, et les membres de sa famille viennent lui rendre hommage. En s'approchant de son auguste fils, l'impératrice-mère ne pouvait commander à son émotion; elle laissait échapper des larmes qui toutes n'étaient pas des larmes de bonheur : car sans doute un douloureux souvenir lui disait que déjà ses yeux avaient vu une semblable cérémonie, et que, pour la seconde fois, sa bouche déposait un baiser maternel sur la main d'un empereur de Russie. Quand le grand-duc Constantin s'est incliné devant son frère, le Tzar, en le relevant, a ouvert ses bras, où s'est précipité le prince

dont l'âme noble et généreuse a su refuser un empire. Cette scène touchante a ému tous les cœurs; et, s'il me fallait dire ici quel était le plus heureux des deux frères, je n'hésiterais pas à prononcer : le plus heureux n'est-il pas celui qui donne.

Dans cette enceinte où vient de s'achever la royale cérémonie, la magnificence des ornements pontificaux, la richesse des uniformes, l'éclat des diamants semés sur la parure des femmes de la cour, éblouissent les yeux; mais c'est surtout le mélange et la variété des costumes qui donnent à cette fête une physionomie particulière, et lui prêtent son plus grand charme. L'Europe et l'Asie sont confondues dans ce temple; l'œil, errant au milieu de cette foule, s'arrête tantôt sur le vêtement pittoresque des députés du Tanaïs et du Caucase, qui brille à côté de la caftane du marchand moscovite, tantôt sur l'élégant uniforme des nations européennes, placé non loin des parures étincelantes de la Géorgie et du costume guerrier du Tatar. Si les proportions de nos cathédrales, si la pompe de nos cérémonies religieuses, permettent au sacre de nos rois des développements plus majestueux, il n'offre point cette diversité de vêtements, de visages et d'expressions dont l'effet piquant ne sortira jamais de ma mémoire.

Quand l'empereur et l'impérairice se sont éloignés de la cathédrale de l'Assomption, pour se rendre à l'église de Saint-Michel, le corps diplomatique s'est rangé sur les marches du grand escalier qui conduit au palais, et là j'ai pu jouir du spectacle le plus magnifique qui jamais ait frappé mes regards. Les gradins qui s'élevaient en nombreux amphithéâtres dans la cour du Kremlin, étaient chargés d'une foule immense dont les acclamations se mariaient au son des cloches, au chant des prêtres, à l'harmonie des instruments, aux salves de l'artillerie; tous les hommes avaient revêtu leurs habits de fête; des milliers de femmes richement parées bravaient un soleil brûlant dont les rayons semblaient tomber avec amour sur ces guirlandes, sur ces touffes de fleurs qui couvraient leurs têtes, et que le zéphyre trompé agitait en les caressant.

Le jeune couple impérial, accompagné d'un brillant cortége, s'est avancé vers l'église de Saint-Michel, et là, portant le sceptre et le globe, le front chargé de la couronne, le Tzar a salué les tombeaux où dorment ses aïeux : fidèle image de cette vie si fugitive, un court espace sépare l'enceinte ouverte aux pompes de la royauté, des lieux consacrés à la mort, et la religion vient montrer le néant des grandeurs au nouveau monarque paré des ornements qui jadis ont tour à tour enorgueilli ces cadavres.

Après quelques instants donnés au repos, on s'est rendu dans la salle du banquet impérial; bientôt l'empereur a demandé à boire; alors un orchestre, placé dans un des angles, a commencé des chants que je n'ai pu entendre, parce que c'était le signal du départ pour le corps diplomatique et pour les personnes étrangères qui, comme moi, ont dû quitter la salle, où ne sont restés que les hauts dignitaires et les prélats invités à partager le festin du monarque.

Telle a été, mon ami, cette cérémonie dont je te devais le détail, et que je suis venu chercher de si loin. Moins majestueuse que celle de Reims, elle offre un aspect moins imposant, mais plus varié; le costume de l'empereur est la seule chose qui ne m'ait point satisfait. Il portait un frac militaire, un col noir, de larges bottes à l'écuyère armées de longs éperons, et ce vêtement m'a semblé présenter une disparate choquante avec ce vaste manteau de pourpre doublé d'hermine qui flottait sur ses épaules, cette couronne de diamants qui pressait son front, ce sceptre et ce globe éblouissants qui brillaient dans ses mains; mais en Russie, aujourd'hui, un militaire ne doit, sous aucun prétexte et dans aucune occasion, se dépouiller de son uniforme, et le souverain donne l'exemple.

Je ne puis mieux terminer cette lettre, mon cher Xavier, qu'en répétant un mot charmant qu'on attribue à l'empereur, et qui, s'il a été prononcé par lui, fait à la fois honneur à son esprit et à son âme. Tous les jours qui ont précédé le couronnement ont été marqués, à Moscou, par de violents orages; mais cette journée solennelle a été exceptée, et le soleil ne s'est pas voilé un instant. On dit que le grand-duc Constantin, frappé de cette circonstance, la fit remarquer à l'empereur, et s'écria : « Quelle » belle journée, mon frère! pas le plus léger orage! » et que le Tzar lui répondit, en posant la main sur son épaule : « Que pouvais-je craindre? n'avais-je » pas près de moi le paratonnerre? » Allusion remplie de délicatesse, puisque c'est en s'armant du nom de Constantin, que des conspirateurs ont tenté de soulever les tempêtes publiques, et que la présence de ce prince à Moscou, la loyauté de sa conduite, suffisaient pour en prévenir le retour.

LETTRE XXXVIII.

—

Moscou, septembre 1826.

Voici l'instant venu où les bals, les festins, les réunions fastueuses vont se disputer toutes nos soirées : les revues, les petites guerres et les manœuvres, exécutées journellement sous les yeux de l'empereur par les différents corps rassemblés dans les environs de Moscou, ne sont pas la partie la moins intéressante des pompeux spectacles maintenant étalés sous nos yeux ; occupons-nous donc, mon ami, de l'armée russe, qui, par ses évolutions pacifiques et ses combats sans blessures, contribue aux plaisirs que nous prodigue ici l'hospitalité moscovite.

L'armée russe est constamment entretenue sur le pied de guerre ; elle est organisée et réunie comme pour combattre ; chacun des divers corps d'armée ou divisions qui la composent est muni de son matériel d'artillerie et d'administration ; et, vingt-quatre heures après en avoir reçu l'ordre, ils peuvent se mettre en marche et ouvrir la campagne. Ses réserves sont également formées ; et les colonies militaires, conception de l'empereur Alexandre, maintenue et améliorée par l'empereur Nicolas, sont la source abondante où elle les puise.

Chaque armée a ses cantonnements qu'elle occupe sans cesse : les besoins de la défense du pays en ont indiqué le choix, et la difficulté de nourrir de si nombreuses réunions de soldats les a fait étendre de telle sorte, qu'on peut dire que le vaste territoire de la Russie ne forme qu'un camp immense qui menace toujours les nations voisines. La majeure partie de l'armée russe est donc ainsi cantonnée ; et ce n'est que dans quelques grandes villes, Pétersbourg, Moscou, Riga, etc., qu'il y a des casernes.

Cette armée semblerait, au premier aspect, devoir coûter peu de chose à l'état. Le bas prix des vivres et celui des matières premières qui servent à l'habillement peuvent donner cette idée ; puis, la solde des officiers et la paie des soldats sont très-modiques. On pourrait croire, d'après cela, qu'il est facile à la Russie d'entretenir sous les armes une force militaire aussi considérable ; mais un examen réfléchi fait découvrir combien cette opinion serait erronée. S'il est vrai que la somme payée *directement* par l'état, pour l'entretien des troupes, est bien moindre que celle qu'un même nombre d'hommes coûte à d'autres gouvernements, il convient d'ajouter à cette dépense les fournitures de toute espèce en nature, auxquelles sont tenus les habitants des lieux où sont cantonnées les troupes, et qui, jointes à celles du gouvernement, font que l'entretien de l'armée russe est, à bien peu de chose près, aussi dispendieux qu'il le serait partout ailleurs. C'est donc une grande question que celle de savoir s'il sera longtemps possible à la Russie de conserver des forces si imposantes. L'état actuel de ses finances ne paraît pas devoir lui permettre de l'espérer ; et sa fâcheuse position, sous ce rapport, tient à des vices d'administration, qui, consacrés en quelque sorte par le temps, sont devenus une routine, ou, pour mieux dire, un système. Il s'écoulera de longues années avant que l'empereur, malgré sa ferme résolution et son énergie, soit parvenu à les détruire ; trop de gens sont intéressés à l'existence de ces abus ; et quel bien d'ailleurs peut se faire promptement là où la volonté d'un seul homme devant prononcer, il faut que son génie découvre tous les moyens d'arriver au but vers lequel il se dirige ?

Mais la puissance militaire de la Russie n'en est pas moins à redouter pour ses voisins, tant qu'elle pourra la maintenir sur le pied où elle est à présent. Cet empire a un grand intérêt à la guerre contre l'occident ; pour la faire, il n'a pas besoin d'argent, et c'est le cas de dire que la guerre nourrirait la guerre : il n'en est pas ainsi dans ses rapports avec l'orient. C'est de ses coffres que la Russie doit tirer ses ressources pour alimenter ses armées, lorsqu'elle les pousse de ce côté ; c'est là sans doute l'obstacle le plus puissant qui se soit opposé jusqu'à ce jour à cette guerre généreuse qu'appellent tous les vœux de l'Europe chrétienne ; et les hommes dont la prévoyance sait lire dans l'avenir, pensent que la Russie se hâtera de mettre un terme aux combats que l'agression imprévue des Perses semble aujourd'hui rendre inévitables, dès qu'elle pourra conclure la paix avec honneur. Quelques voyageurs ont essayé de calculer le nombre de soldats que la Russie tient sous les armes ; il est difficile à celui qui n'a point parcouru tout son immense territoire, de se faire une idée exacte de ses ressources militaires ; on peut, je crois, évaluer son

armée régulière à cinq ou six cent mille hommes; mais quel puissant auxiliaire n'a-t-elle pas dans les hordes soumises à sa domination, et qui lui fournissent une si grande quantité de troupes irrégulières?

La tenue des troupes russes est remarquable par les soins donnés à sa stricte uniformité; la coupe des habits est élégante, leur forme est agréable à l'œil et commode pour le soldat. Assez serrée pour bien dessiner la taille de l'homme, et assez large pour qu'il ne soit pas gêné dans ses mouvements, elle a perdu tout ce qui nous choquait dans les soldats russes que nous avons vus en 1814. La poitrine du Russe est singulièrement conformée; l'habitude de se serrer très-fortement la ceinture dès sa plus tendre jeunesse, cause une compression qui amène un développement extraordinaire de toute la partie supérieure du corps. De là vient qu'au premier coup d'œil on suppose l'habit du soldat russe rembourré outre mesure; on se trompe, et j'ai été fort surpris, je l'avoue, lorsqu'en examinant ces uniformes, je me suis assuré qu'ils ne sont pas même doublés de toile.

En perdant tout ce qui le gênait dans son habillement, le soldat russe a acquis plus de légèreté et de souplesse dans sa marche et dans le maniement de ses armes; il s'en sert avec facilité, mais surtout avec une merveilleuse précision. Nulle part l'immobilité dans le rang n'est poussée aussi loin.

Le paysan russe, fortement constitué, est, en général, d'une grande taille; aussi l'armée est-elle composée d'un beau choix d'hommes. C'est surtout dans la garde impériale que ce choix est remarquable : il y a telle compagnie de grenadiers dont le plus petit a cinq pieds six pouces.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, mon ami, et c'est ici le lieu de le répéter, le Russe, endurci aux fatigues par sa vie active et par les rigueurs de son climat, est le peuple qui supporte le plus facilement le besoin et les privations. Sobre sans regret, quand sa situation l'exige; intempérant lorsqu'il peut se livrer à son penchant aux excès; dédaignant les jouissances du luxe, et les savourant avec passion quand elles sont à sa portée, il passe de la vie la plus dure à toutes les recherches de la volupté, et les abandonne aussi aisément que s'il ne les avait jamais connues. Cette facilité à s'accommoder des extrêmes rend le soldat et l'officier russe les gens les plus propres à la guerre; d'ailleurs ils ont tout à y gagner, et le premier avantage qu'elle leur procure est de relâcher les liens d'une discipline extrêmement sévère.

Le soldat passe vingt-cinq ans de sa vie au service : pendant tout ce temps, il reste consigné dans ses quartiers, lorsqu'il ne prend pas les armes pour son service. Une permission de s'absenter est une exception très-rare, des gardes nombreuses, les exercices multipliés dans la saison chaude de l'année, une excessive sévérité de la part de ses chefs, rendent son sort pénible et fatigant; et telle est la rigueur des devoirs qu'on lui impose que, durant ses vingt-quatre heures de garde, il ne lui est pas permis de quitter un instant son fourniment et son schakos. Il ne peut pas se coucher; on pourrait presque dire qu'il ne peut pas même s'asseoir; car, dans un corps-de-garde de vingt hommes, à peine trouve-t-on un banc et deux ou trois chaises. A chaque moment du jour, il doit être alerte à prendre les armes pour chaque officier général ou supérieur qui passe à la portée de son poste, et cette obligation peut se renouveler trente ou quarante fois dans la journée : aussi, indépendamment de son factionnaire, chaque poste tient, à de certaines distances, des soldats en védette chargés d'avertir dès qu'ils voient s'avancer de leur côté quelque officier à qui sont dus les honneurs militaires.

Mais, à côté de ces exigences, il est juste de placer les soins vraiment paternels que l'administration donne aux soldats. Chaque caserne a un quartier séparé pour les soldats mariés; là, ils vivent avec leurs familles comme s'ils étaient chez eux, et les mariages sont fort encouragés : il est vrai que le gouvernement y trouve un intérêt direct. En passant sous les drapeaux, le paysan russe cesse d'être l'esclave du seigneur, pour appartenir à la couronne, et ses enfants lui appartiennent également; on les élève avec soin : dans chaque régiment, il existe des écoles, où ces enfants reçoivent l'instruction première; de là, ils passent dans les divers *Instituts* militaires, et c'est dans cette pépinière de sujets instruits et capables qu'on prend presque tous les sous-officiers de l'armée.

L'instruction militaire des sous-officiers et soldats est poussée très-loin : celle des officiers, en général, y répond fort peu. Je te l'ai dit, mon cher Xavier, lorsque nous nous sommes occupés de la noblesse, il y a pour elle nécessité de servir; aussi, les études d'un jeune homme sont-elles à peine ébauchées, qu'il entre dans une école spéciale, et dans celle des sous-officiers de la garde, et, son

temps achevé, il est placé comme enseigne ou dans la garde, ou dans l'armée. Alors il cherche à se dédommager de la sévérité de son éducation militaire, en se livrant à la dissipation, et son métier n'est plus pour lui qu'un moyen d'arriver à un grade qui, lui donnant un rang dans le monde, lui permette de quitter le service honorablement; car, ainsi que nous l'avons observé déjà, en Russie, le nom et la fortune ne sont rien; on n'acquiert de considération que par le poste qu'on occupe.

Toute la noblesse riche entre dans la garde. Comme l'avancement a lieu à l'ancienneté, et par régiment, les chances de fortune militaire, quoique différentes pour chaque individu, sont telles, que l'officier qui débute dans la carrière peut se regarder comme assuré d'être, au bout de dix ans, capitaine de la garde, ce qui lui donne le rang de colonel dans l'armée. Parvenir à ce grade, tel est ordinairement le but que se propose l'ambition des membres de la haute noblesse : quittant alors le service pour des emplois de cour ou des fonctions civiles, ils pensent avoir payé leur dette à l'état, et ils abandonnent un métier qu'ils n'ont souvent embrassé que comme une nécessité. Cette particularité, que j'avais déjà signalée, explique comment l'armée russe compte si peu de vieux officiers. Dans la garde, où l'avancement est plus rapide que dans l'armée, il y a aujourd'hui fort peu de colonels qui aient fait la guerre, et cette étrange anomalie, dans un pays qui a une armée si nombreuse et tant de vieux soldats, se fait encore remarquer dans les troupes de ligne, quoiqu'à un moindre degré.

La nourriture du soldat russe est abondante; elle est à peu près la même que celle du paysan. Dans plusieurs *quartiers* il y a des jardins cultivés pour les soldats, qui ont le droit de vendre à leur profit ce qui excède les besoins de leur consommation. En général, tant que le soldat est sous les drapeaux, il est l'objet de soins attentifs et assidus. Les casernes, il est vrai, sont assez mal tenues, et l'état ne fournit, pour le coucher des hommes, que des lits de camp; si le soldat veut un matelas, il est obligé de l'acheter; mais c'est une suite des usages du pays. Il n'y a pas longtemps encore qu'il était fort rare de trouver un lit dans les plus beaux palais de Moscou, et tu te rappelles peut-être, mon ami, ce que je t'ai dit à cette occasion, des auberges situées entre Moscou et Pétersbourg. Dans sa chaumière, le paysan russe, enveloppé d'une peau de mouton, couche sur un banc de bois; l'absence des lits dans les casernes n'est donc pas une privation imposée au soldat, c'est une habitude qu'il conserve.

Les troupes qui ont des résidences fixes, comme la garde, ont des hôpitaux régimentaires entretenus avec un grand luxe et des soins particuliers : la recherche y est poussée à ce point qu'on a fondé, dans chacun d'eux, une bibliothèque pour l'usage des officiers. Dans les grandes villes, il existe des hôpitaux généraux, entretenus moins somptueusement, mais remarquables sous le rapport des soins de propreté, et de l'attention qu'on a donnée à tout ce qui peut intéresser la salubrité. Ce sont de vieux soldats invalides, organisés en compagnies d'infirmiers, qui font le service des malades; de jeunes enfants de soldats y commencent, comme élèves, leur éducation médicale et chirurgicale. Mais ces deux sciences ont encore beaucoup à faire, en Russie, pour atteindre à un degré qui les mette au niveau avec les connaissances actuelles. La Russie compte un bien petit nombre de médecins ou de chirurgiens instruits; quelques étrangers exercent à peu près seuls ces deux arts avec distinction en ce pays; et, à la tête de la chirurgie militaire, est le docteur Wylis, médecin anglais, que l'empereur Alexandre honorait de sa confiance particulière. Aussi est-il rare de voir ici un homme privé d'un membre; tout soldat qui reçoit une blessure grave nécessitant une haute opération chirurgicale, est un homme perdu.

La belle saison est si courte en Russie qu'on se hâte d'en profiter pour l'instruction des troupes : mais là où le terrain, peu productif, peut être impunément foulé aux pieds, elle reçoit, pour l'ensemble des grandes manœuvres, un degré de perfection auquel on ne saurait prétendre dans aucun autre pays. Nous avons vu des manœuvres s'exécuter sur cinq à six lieues de terrain, et durer plusieurs jours de suite : les troupes bivouaquaient sur la place où elles avaient pris position le soir, et trouvaient dans ces simulacres de guerre une instruction aussi utile aux généraux qu'aux soldats. Pour l'hiver, on a construit, à Pétersbourg et à Moscou, des salles d'exercice couvertes; celle de Moscou surtout, dont la charpente, véritable chef-d'œuvre, est due à un Français mort au service de la Russie (le général Bettancourt), est d'une dimension considérable. Plusieurs des quartiers de Pétersbourg ont aussi des manéges couverts qui

servent à l'instruction de détail pendant la mauvaise saison.

La cavalerie russe est parfaitement montée; l'artillerie étale un prodigieux luxe d'attelages, et manœuvre avec une vélocité sans égale; c'est, dit-on, la plus mobile de toutes les artilleries de l'Europe. Il y a à Pétersbourg une école d'artillerie, où se forment des officiers instruits : le grand-duc Michel commande cette arme, et il s'en occupe avec un soin constant. Chaque année il se fait rendre compte de la conduite des officiers sortis de l'école, et les notes données sur leur compte sont conservées dans un registre spécial. De la sorte, on connaît toujours la capacité particulière de chaque officier, et on peut l'employer suivant ses moyens et ses dispositions. Le nombre des officiers d'artillerie sortant de l'école est peu considérable; aussi peut-on ranger en deux classes tous les officiers de cette arme; les savants et ceux qui, n'ayant qu'une légère teinte de connaissances mathématiques, ne savent que bien tirer le canon sur un champ de bataille, et s'en servent, pour ainsi dire, comme un fantassin se sert de son fusil. Cette distinction est-elle bonne ou mauvaise? Ce n'est pas à moi qu'il appartient de décider cette question; mais, à en juger par l'apparence, l'artillerie russe ne laisse rien à désirer.

Le corps du génie a aussi son école à Pétersbourg, ainsi que le corps des officiers de l'état-major de l'armée. Il existe également à Moscou une école de cadets : les moyens d'instruction pour les officiers sont donc très-grands en Russie; mais l'empressement de la plupart d'entre eux à quitter le service, comme nous l'avons observé, ne laisse sous les drapeaux qu'un petit nombre d'officiers réunissant l'expérience aux connaissances théoriques puisées dans les écoles.

Voilà, mon cher Xavier, les renseignements que j'ai recueillis, les observations que j'ai pu faire sur l'organisation de l'armée russe; elle est peut-être appelée à jouer un grand rôle dans les événements que prépare l'avenir, et j'ai pensé que ces détails ne seraient pas sans intérêt pour toi. J'aurai maintenant à te raconter les différentes fêtes dont le couronnement a donné le signal, et elles formeront la matière de mes prochaines lettres.

LETTRE XXXIX.

—

Moscou, septembre 1826.

Durant trois soirées consécutives, la ville entière a été illuminée; mais, à l'exception des édifices publics, les illuminations ne présentent ici rien de remarquable; car l'usage, en ce pays, n'est point de placer les lampions aux fenêtres des maisons particulières, ils sont posés devant les portes et le long des trottoirs : les divers bâtiments de la couronne méritent donc seuls notre attention, et ils sont assez nombreux dans Moscou pour donner, par l'éclatante profusion des feux qui les environnent, un air de réjouissance à chacun des quartiers de la ville. J'ai toujours trouvé singulier, je l'avoue, ces témoignages brillants d'allégresse publique dont les gouvernements font tous les frais; il me semble que, dans ces circonstances solennelles qui doivent, dit-on, exciter la joie du peuple, c'est le peuple qui devrait seul la manifester, et il peut paraître étrange de voir les gouvernants se gratifier ainsi eux-mêmes du bouquet de fête qui leur est dû : il est vrai que c'est le moyen le plus sûr de n'en pas manquer. Quoi qu'il en soit, les guirlandes de feu, les chiffres enflammés, les éblouissants transparents semés sur les édifices, offraient un admirable coup d'œil; mais c'est surtout le Kremlin qui frappait les regards par sa magnificence étincelante. Les lampions dessinaient les contours de ses murailles crénelées, les formes bizarres de ses palais, les coupoles de ses églises; et le clocher d'*Ivan Velikoï*, revêtu seul de verres de couleur dont les nuances étaient habilement mariées, s'élançait dans un ciel sombre, comme la tour d'un palais enchanté, où le caprice d'une fée avait semé le rubis, le saphir et l'émeraude. Une foule innombrable se pressait dans le Kitaï-Gorod pour admirer ce spectacle magique; il était extrêmement difficile de se frayer un passage à travers ces milliers de piétons qui se heurtaient dans tous les sens, au milieu de cette multitude de voitures de toute espèce qui se croisaient et s'accrochaient à chaque instant; aussi, malgré toutes les précautions de la police, malgré les coups de *knout* largement distribués à

droite et à gauche par les Cosaques chargés de maintenir le bon ordre, on a eu à déplorer un grand nombre d'accidents; le lendemain, on affirmait dans Moscou *qu'il avait été écrasé, pendant la soirée, pour deux ou trois mille roubles de paysans*, et l'on plaignait sincèrement les propriétaires.

La *mascarade* donnée au grand théâtre a été la première des fêtes qui, en ce moment, se succèdent à Moscou à des intervalles très-rapprochés. Le théâtre impérial, élevé depuis peu d'années dans la *Petrowka*, est d'un style noble et sévère; sa façade, tournée vers une belle place, est ornée d'un péristyle composé de huit colonnes d'ordre ionique; des galeries, patiquées tout autour du bâtiment, permettent à un grand nombre de voitures de décharger à la fois une foule de spectateurs, qui peuvent ainsi arriver à couvert jusque dans l'enceinte. La décoration intérieure de la salle est élégante et riche; elle contient cinq rangs de trente-huit loges, et de plus un paradis dessiné en amphithéâtre: c'est là que se jouent les opéras, les ballets, les tragédies et les comédies; mais aujourd'hui, les préparatifs de la fête qui va nous occuper ont exilé les acteurs dans un petit théâtre, situé tout près de celui-ci, et dont je te parlerai plus tard.

Éclairée par des milliers de bougies dont les feux scintillaient sur les étoffes d'or et d'argent qui la décoraient, la vaste salle du théâtre impérial contenait une multitude innombrable de conviés de tout rang et de toute classe, tant étrangers que Moscovites; tous les hommes, revêtus de leurs uniformes, mais sans épée, devaient rester la tête couverte, et porter sur l'épaule un petit manteau de soie noire garni d'un collet en gaze ou en dentelle; ce manteau, nommé une *vénitienne*, étant supposé les déguiser, les marques de respect et de déférence que commande ordinairement la présence de l'empereur et des princes, étaient interdites, et l'on passait devant la famille impériale sans se découvrir ou s'incliner. Les femmes devaient paraître, ce jour-là, parées du costume national; et un très-petit nombre d'entre elles s'étaient dérobées à cette obligation. Ce vêtement, modifié par la coquetterie, enrichi par le luxe, ajoutait à leurs attraits naturels sa piquante originalité; le bonnet russe, espèce de diadème où l'or et l'argent se marient à la soie, brillait parsemé de diamants; le corsage, dont le saphir et l'émeraude embellissaient encore l'étoffe étincelante, emprisonnait leurs charmes dans une éblouissante cuirasse; la jupe, très-courte, laissait apercevoir la jambe couverte d'un bas de soie dont les coins d'or allaient se perdre dans un soulier brodé, et sur les blanches épaules des jeunes filles tombaient deux longues tresses de cheveux dont les extrémités étaient ornées d'élégantes rosettes. Les *polonaises* sont les seules danses qu'on ait exécutées, et l'empereur en a donné le signal. Cette danse, si toutefois les *polonaises* méritent ce nom, n'est qu'une pomenade : on offre la main à une dame, et les danseurs, rangés deux à deux, parcourent ainsi gravement, au son de la musique, la salle du bal, ainsi que les pièces voisines; cette longue promenade permet aux conversations particulières de s'établir; mais, comme on a le droit de changer de compagne, et que nul cavalier ne peut se dispenser de céder sa danseuse à celui qui vient réclamer sa main, souvent un intéressant entretien est brusquement interrompu; plus d'un tendre aveu, prêt à s'échapper, s'arrête sur les lèvres; et bien des fois sans doute l'amour a maudit cette inconstance obligée, qui conserve à la sagesse plus d'un cœur qu'elle allait perdre. Moi, qui n'ai point ici d'autre plaisir que celui d'observer, j'aimais, j'en conviens, à voir l'air dépité des galants que je venais déranger, et les jolies moues de leurs compagnes, que j'arrachais sans pitié à un doux entretien, sans leur pouvoir offrir de dédommagements.

Bientôt, les personnes munies de cartes d'invitation pour le souper, ont passé dans les salles environnantes, où de nombreuses tables couvertes de fleurs, chargées de fruits et de mets de toute espèce, attiraient les yeux, flattaient l'odorat, et livraient à la sensualité du gourmet la truffe du Périgord, l'oiseau du Phase, le sterlet du Volga, les vins de la France et les savoureuses liqueurs du Nouveau-Monde.

Au déguisement près, qui justifie le nom de *mascarade* donné à cette fête, la description que je viens de mettre sous tes yeux, mon ami, te présente le tableau de la fête dont la noblesse a fait les frais, et qui a eu lieu dans une salle magnifique où se tiennent habituellement ses assemblées; il est donc inutile que je transporte ton imagination au milieu de ce bal, que nulle particularité n'a distingué, et je profiterai du jour de repos qui nous est accordé, pour jeter un coup d'œil sur les représentations théâtrales que la cérémonie du couronnement nous a rendues, et sur la littérature dramatique de la Russie.

Le deuil imposé par la mort de l'impératrice Élisabeth, avait fermé les théâtres de Pétersbourg; je n'ai donc pu, durant mon séjour dans cette capitale, porter sur les jeux de la scène un regard investigateur. A Moscou, cette privation a cessé. J'ai assisté à toutes les représentations qui ont eu lieu dans cette ville; mais qu'ai-je vu? des traductions du *Misanthrope*, de *Tartufe*, de la *Coquette corrigée*, et de deux opéras français (le *Nouveau Seigneur de village*, et *Jean de Paris*.) On n'a point joué de tragédies, et je n'en éprouve qu'un faible regret, car je n'aurais encore écouté que de serviles copies de nos chefs-d'œuvre. La littérature dramatique ne s'est point soustraite à cet esprit d'imitation qui a présidé, depuis un siècle, à tout ce qui s'est fait en Russie; le petit nombre de poëtes qui ont choisi leurs sujets et leurs héros dans les annales de leur patrie, ont encore suivi les traces de nos grands écrivains; la forme de leurs drames, les caractères, les pensées même, ils ont tout emprunté à la France, et pouvaient-ils agir autrement? En supposant que, doué d'un génie indépendant, ils eussent trouvé en eux-mêmes la force de secouer les langes de l'éducation, et de s'éloigner des modèles qui, dès l'enfance, furent offerts à leur admiration par des précepteurs étrangers, à qui auraient-ils présenté ces compositions originales, et peut-être bizarres, d'une imagination libre? Le peuple russe, c'est-à-dire ces hommes encore neufs qui, tout entiers à leurs impressions, jugeraient avec leur âme et non avec des préjugés scolastiques, ne va point au spectacle : ce noble délassement est exclusivement réservé aux classes supérieures, qui sont elles-mêmes des imitations vivantes, et qui apportent au théâtre toutes les susceptibilités du goût, tous les scrupules de l'école, toutes les délicatesses de l'esprit, qu'elles ont reçues de nous avec la maturité de notre civilisation.

Si tous ces motifs ont, jusqu'à ce moment, emprisonné la Melpomène russe dans l'étroite limite de nos règles et de nos préjugés, des obstacles plus insurmontables encore s'opposent à la naissance d'une comédie nationale : où chercherait-elle les ridicules qu'elle doit traduire sur la scène? Ce n'est point dans les classes intermédiaires de la société, car, ainsi que nous l'avons vu, elles n'ont ici aucune importance; c'est encore moins parmi le peuple, qui naît pour obéir, travailler et mourir. Ce serait donc dans les rangs élevés; mais cette classe se compose presque entièrement de fonctionnaires et d'hommes attachés à la cour, que leurs dignités et leurs titres enveloppent d'une inattaquable inviolabilité! Délégués d'un pouvoir absolu et protégés par lui, ils ne peuvent être livrés à la risée publique, et les scrupules de la censure sont poussés si loin, qu'il est interdit aux écrivains dramatiques d'introduire sur le théâtre l'uniforme même du soldat russe. Il a donc bien fallu se borner à la traduction des comédies étrangères.

Les ouvrages que j'ai vu représenter ont été exécutés avec un ensemble fort satisfaisant, et madame Kolossowa, jeune et belle actrice qui a passé plusieurs années à Paris, qui a reçu les conseils et les leçons de mademoiselle Mars, a déployé un véritable talent dans les rôles de Célimène, d'Elmire et de Julie. Les plaisanteries de Molière, habilement saisies par les traducteurs de ces deux chefs-d'œuvre, ont produit beaucoup d'effet sur les nobles spectateurs, que leur éducation, en les initiant au secret de nos mœurs et de nos usages, rend propres à sentir l'admirable vérité des tableaux de ce grand peintre.

A Pétersbourg ainsi qu'à Moscou, les théâtres sont dirigés et payés par le gouvernement, et souvent les recettes sont loin de le rembourser de ses frais : la masse des individus qui jouissent de ce plaisir n'est point assez considérable pour donner les moyens de subvenir aux dépenses, et, comme elle ne se renouvelle point, une grande variété dans le répertoire est indispensable. Les écrivains dramatiques ne reçoivent aucune rétribution pour leurs ouvrages; leurs entrées ne leur sont pas même accordées dans le théâtre où se jouent leurs pièces; le seul avantage qui leur soit concédé, pour prix de leur travail, est une représentation, à leur bénéfice, du nouveau drame qu'ils ont composé; encore cette représentation ne doit-elle être que la troisième, de sorte que si la pièce n'a pas obtenu un grand succès, cet avantage devient à peu près nul. Ils ont du moins l'agrément de n'être jamais sifflés, car, ici, l'improbation ne s'exprime que par le silence et par l'éloignement du public.

Depuis l'année 1812, il n'y a point de spectacle français à Moscou; il en existe un à Pétersbourg; mais il n'est plus ce qu'il était, à l'époque où brillaient, dans cette capitale, mesdemoiselles Georges et Bourgoin. La petite comédie et le vaudeville ont usurpé aujourd'hui la place occupée naguère par la tragédie française; et les fugitives esquisses de nos théâtres secondaires ont succédé aux tableaux

immortels de Corneille, de Racine et de Voltaire. Conquise tour à tour par le génie de nos grands écrivains et par la puissance de nos armes, l'Europe est maintenant envahie par nos flons-flons.

LETTRE XL.

Septembre 1826.

Parmi toutes les fêtes dont Moscou est le théâtre, il n'en est point qui ait offert aux nombreux conviés plus d'attraits que la fête donnée par M. le maréchal duc de Raguse, ambassadeur extraordinaire de France en Russie : l'élégance et la grâce, compagnes aimables de la magnificence, ont présidé aux détails de cette brillante soirée, où tout semblait exhaler pour nous un doux parfum de la patrie.

J'ai attendu cet instant, mon ami, pour te parler de cette députation qui a si noblement représenté la France, et qui est venue mêler de pacifiques souvenirs aux souvenirs de la gloire semés dans ces contrées par nos armées conquérantes. L'ambassade extraordinaire était ainsi composée : MM. le vicomte Talon, le comte de Broglie, Denis Damremont, maréchaux-de-camp; le marquis de Castries, le comte de Caraman, le marquis de Podenas, colonels; le comte de Damas, chef d'escadron; le comte de Villefranche, le comte de Caumont-Laforce, le comte de Brézé, capitaines; le marquis de Vogué, le comte de Biron, le vicomte de la Ferronnais, sous-lieutenants, étaient chevaliers d'ambassade; puis venaient MM. de Komierowski, Achille de Guise, Delarue et de Saint-Léger, aides-de-camp de M. le maréchal; enfin MM. Decroix, de Maillé et de Durat, officiers d'ordonnance. Parmi ces Français, appartenant aux différents corps de notre armée, il en est que la cité des Tzars a pu reconnaître, car la victoire les a conduits naguère dans ses remparts en cendres; et moi, j'aimais à voir réunis les vieux noms de la France et ses récentes illustrations, qui, groupées près d'un guerrier, digne représentant de la France nouvelle, formaient autour de lui un éblouissant faisceau de toutes nos gloires.

Avant de déployer dans cette dernière fête toutes les merveilles du luxe, toutes les ressources de la magnificence, M. le maréchal avait, le mercredi de chaque semaine, ouvert sa maison à la société moscovite que l'espoir du plaisir entraînait dans ses salons; et, par la grâce de leurs manières, par le charme d'une exquise politesse, tous ces officiers ont conquis les suffrages d'une nation dont la plupart d'entre eux avaient mérité l'estime sur les champs de bataille. L'ambassadeur extraordinaire d'Angleterre, armé de quatre millions, était arrivé en Russie avec l'intention hautement exprimée d'éclipser l'ambassade française; mais, dans cette lutte du moins, notre éternelle rivale a été vaincue; car, pour atteindre le but qu'elle se proposait, l'or ne suffit point, et ce qui distinguait les fêtes de M. le maréchal, ce qui leur assurait une incontestable supériorité, c'était le bon goût, qualité plus rare et plus précieuse qu'on ne croit. Dans un de ces jolis romans, beaucoup plus vrais que bien des histoires, qu'elle a livrés récemment à l'avide curiosité du public, une femme non moins éminente par son esprit que par le haut rang qu'elle occupe en France, s'exprime ainsi sur le bon goût : « Je ne » crois pas qu'il soit une chose si superficielle qu'on » le pense en général; tant de choses concourent à » le former ! La délicatesse de l'esprit, celle des sen- » timents, l'habitude des convenances, un certain » tact qui donne la mesure de tout, sans avoir be- » soin d'y penser; et il y a aussi des choses de » position dans le goût et le ton, qui exercent un si » grand empire ! Il faut de l'élégance, de la magni- » ficence dans les habitudes de la vie; il faut enfin » être supérieur à sa situation par son âme et ses » sentiments : car on n'est à son aise, dans les pros- » pérités de la vie, que quand on s'est placé plus » haut qu'elles. » Cette excellente définition d'une qualité qui jette tant de charmes sur toutes les relations, chacun pouvait ici en faire l'application journalière chez notre ambassadeur.

M. le maréchal habitait le palais Kourakin, dans la *Staraya Basmann* (la Vieille Basmann); quelles que soient la richesse et l'étendue de ce palais, il ne suffisait point aux développements de cette fête, qui devait transporter l'élégance française sur les rives de la Moskwa : une salle immense, construite en peu de jours dans la vaste cour de ce fastueux hôtel, s'était élevée comme par enchantement, à côté d'une galerie magnifique entourée de plusieurs salons, dont un goût exquis avait diversifié les brillantes décorations; un pan de mur abattu livrait un passage à la famille impériale; une odo-

rante forêt d'arbustes et de fleurs embaumait le péristyle et le double escalier, que garnissaient cinquante laquais revêtus d'étincelantes livrées; les valets de chambre, les maîtres-d'hôtel et les *officiers*, couverts d'habits richement brodés, se tenaient rangés dans l'antichambre; et, dans la pièce qui suivait, les chevaliers d'ambassade attendaient les femmes qui, après avoir reçu un bouquet, s'avançaient, conduites par eux, vers les places qui leur étaient réservées. Neuf heures sonnent, et des fanfares annoncent l'arrivée de l'empereur; il entre, suivi de sa famille, et une *polonaise* commence le bal; mais à cette danse grave succèdent bientôt et la valse et les figures françaises; la présence du souverain, l'expression gracieuse de sa physionomie, les mots bienveillants qu'il adresse à chacun, animent la gaîté des danseurs; partout règne un ordre parfait, l'œil enchanté rencontre à chaque pas du mouvement sans confusion, et le plaisir s'étonne de trouver place enfin dans une de ces fêtes somptueuses où l'ennui siége si souvent près de la contrainte et de la vanité.

Deux heures se sont rapidement écoulées, M. le maréchal prend les ordres de l'empereur, le signal est donné, une porte s'ouvre, et la salle du souper livre aux regards surpris des conviés son élégante magnificence. Elle offrait l'image d'une tente; les feux de trois mille bougies se jouaient sur les faisceaux d'armes étincelants, qui l'environnaient de leur faste guerrier; la table destinée à la famille impériale, placée sur une estrade élevée, dominait le reste de la salle du festin, où brillaient quatre cents femmes, assises autour de trente-six tables rondes. Le parfum des corbeilles odorantes qui surmontaient chaque table, le luxe des parures où les feux du diamant se mariaient à l'éclat nuancé des fleurs, la clarté des lumières qui scintillaient dans des milliers de cristaux, présentaient un tableau magique qui transportait, malgré lui, le spectateur dans un de ces palais enchantés, créés par l'imagination des romanciers ou des poëtes. Lorsqu'à la suite de la famille impériale, les femmes se sont levées pour rentrer dans les salons du bal, chacune d'elles était armée d'un bouquet fragile où l'art du confiseur, rivalisant avec la nature, laissait longtemps les regards indécis.

Bientôt, un second service, dressé avec une merveilleuse promptitude, a permis aux hommes dont les soins assidus avaient jusque-là prévenu les moindres désirs des femmes autour desquelles voltigeait leur politesse attentive, d'apprécier à leur tour les prodiges de nos modernes *Vatel;* et leur sensualité reconnaissante a confessé hautement que jamais gourmet moscovite n'avait rencontré tant de recherche unie à tant d'abondance.

L'empereur s'est retiré à trois heures du matin; mais la fête s'est prolongée jusqu'à six heures, et les premiers rayons du soleil ont éclairé la retraite des danseurs. Le jeune monarque, que nulle fête n'avait retenu si long-temps, a voulu donner à la France une nouvelle preuve de son estime affectueuse, et ce n'est point la seule exception dont ma patrie ait été l'objet, durant le séjour de son ambassadeur extraordinaire en Russie: le Tzar a sans cesse fait naître les occasions de prodiguer à M. le maréchal les témoignages particuliers de sa considération; et sans doute il confondait, dans l'expression flatteuse de ses sentiments, et la France, et le guerrier qui l'a si noblement représentée.

LETTRE XLI.

Moscou, septembre 1826.

Hier, mon cher Xavier, la vénerie impériale voulant aussi payer son tribut, nous a donné, dans la vaste plaine de *Sakolnik*, la représentation d'une chasse au lévrier, et d'une chasse au faucon; mais, soit que les mesures eussent été mal prises, soit que mon imagination fût trop exigeante, je n'ai pas trouvé, dans ce spectacle nouveau pour moi, ce qu'attendait ma curiosité. De malheureux lièvres avaient été amenés là, enfermés dans des sacs; à un signal donné, on en délivrait deux, et à peine avaient-ils franchi quelques toises, qu'on lançait à leur poursuite deux énormes lévriers à long poil, qui, dévorant l'espace, s'emparaient promptement de leurs victimes. Pour que cette lutte d'agilité entre la force et la faiblesse présentât quelqu'attrait aux spectateurs, il eût fallu que des chances de salut fussent offertes aux innocents animaux dévoués à la mort; mais aucun espoir ne leur était laissé, et les regards

se détournaient involontairement de ce combat inégal où la victoire n'était jamais indécise.

Douze piqueurs de la vénerie, à cheval dans la plaine, tenaient sur le poing chacun un faucon chaperonné; dès qu'on avait accordé le bienfait perfide de la liberté aux corbeaux captifs, condamnés à périr dans les serres du faucon, l'oiseau chasseur s'élevait à une grande hauteur, et planait sur sa proie, dont les cris de détresse imploraient en vain du secours. Mais bientôt la victime, qui ne pouvait rencontrer un refuge dans les airs où régnait son vorace ennemi, venait demander à la terre un asile contre la mort : elle semblait, avertie par un instinct secret, deviner que le faucon ne la poursuivrait point au milieu des broussailles où elle courait se cacher, et tous les efforts pour la contraindre à reprendre son vol, étaient superflus. Un seul corbeau, osant livrer son salut à l'agilité de ses ailes, a payé de sa vie son imprudente confiance.

Il me reste à présent, mon ami, à te parler des quatre dernières fêtes qui ont signalé la fin de mon voyage, c'est-à-dire, le dîner offert par la corporation des négociants de Moscou à la famille impériale, le bal du prince Youssoupoff, celui de la comtesse Orloff, et la fête donnée par la couronne au peuple moscovite, dans la plaine nommée le *Devitchi-Pole*.

Le dîner des négociants a eu lieu dans la *salle d'exercice*, située vis-à-vis du Kremlin : cet immense bâtiment dont je t'ai parlé, quand nous nous sommes occupés des troupes, n'est pas moins remarquable par la majesté de ses proportions que par l'élégance de son architecture. Décoré avec beaucoup de goût, tapissé des plus riches étoffes, rempli de tables somptueusement couvertes, il présentait le spectacle le plus magnifique qui jamais ait enchaîné les regards d'un gourmand; car l'opulence des marchands moscovites n'avait rien négligé de ce qui pouvait flatter les yeux, caresser l'odorat, satisfaire la sensualité de leurs nobles convives. Les membres de toutes les ambassades étaient invités à ce repas; mais là encore, l'empereur a trouvé moyen de donner à la France un témoignage particulier de l'estime et de l'affection qu'il lui porte. Au moment où le vin de Champagne s'est élancé de sa prison en pétillant, le Tzar s'est levé, et, saisissant son verre, il a donné le signal des *toasts*: « A mes fidèles » alliés et bons amis ! » s'est-il écrié. Cette phrase semblait s'adresser aux différentes nations dont les députés étaient présents à ce festin ; mais à peine les derniers mots avaient-ils été prononcés, que les musiciens placés dans un angle de la salle ont exécuté l'air *vive Henri IV;* c'est le seul qu'ils aient fait entendre, et le chant national de la France était ainsi pour elle l'ingénieux commentaire d'une phrase générale.

Avant de placer sous tes yeux une esquisse rapide de la fête donnée par le prince Youssoupoff, disons un mot de l'Amphitryon. Ce vieux seigneur est l'un des derniers représentants de l'ancienne aristocratie moscovite, dont il a conservé les mœurs et les usages : courtisan de Catherine, il est demeuré fidèle au costume que la mode lui prescrivit d'adopter dans sa jeunesse; mais en même temps il n'a point renoncé aux habitudes d'une vie tout asiatique, et il me semble que son front serait plus à l'aise sous le turban oriental, que sous cette coiffure poudrée qu'inventa jadis la civilisation européenne. Des esclaves noirs se tiennent constamment debout près de son fauteuil; dès qu'il veut changer de place, un de ces esclaves s'empare du coussin sur lequel reposent ses jambes, un autre est armé de sa longue pipe, un troisième porte son mouchoir et sa tabatière, et précédé de ce cortége, appuyé sur les épaules des deux autres nègres, il traverse ainsi les riches appartements de son palais. Il n'est point de jouissances qu'il n'ait essayées durant sa longue et voluptueuse carrière; maintenant encore une réunion de jeunes filles, dont la vie lui appartient, forme près de lui une espèce de *harem* où il vient chercher non plus le plaisir, mais cette influence vivifiante que le voisinage de la jeunesse exerce sur les organes usés d'un vieillard; et, nouveau Titon, il se ranime à côté de ces femmes que flétrit son approche.

Jadis, la plupart des riches seigneurs moscovites avaient un théâtre dans leurs vastes palais, et des esclaves, qu'ils faisaient instruire, ajoutaient le charme des représentations dramatiques à l'éclat des fêtes sans nombre qui signalaient leur magnificence; mais la diminution progressive des fortunes, les changements que des rapports plus fréquents avec les nations européennes ont amenés dans les idées et dans les mœurs de la noblesse russe, ont fait disparaître ces existences seigneuriales, ce faste féodal d'une aristocratie dont l'importance s'affaiblit de jour en jour : à peine en reste-t-il quelques débris; et du moins nous en avons retrouvé les vestiges dans la fête du prince Youssoupoff; elle se composait d'un spectacle, d'un bal et d'un souper.

D'abord, un petit opéra a été exécuté par des acteurs italiens, dans l'élégant théâtre de son palais; les tentures bleu de ciel et argent présentaient un aspect à la fois gracieux et brillant, dont l'éclat n'était point assez vif pour nuire à la richesse des toilettes. La vue de cette salle de spectacle a réveillé dans notre âme de bien tristes pensées : c'est là qu'en 1812 Napoléon fit jouer des vaudevilles et des comédies françaises pendant son séjour à Moscou ; plusieurs membres de l'ambassade extraordinaire de France étaient assis à la même place qu'ils occupaient, il y a quatorze ans, dans ce palais que les flammes avaient épargné; c'est là que tant de braves guerriers, que devaient bientôt engloutir les glaces de la Bérésina, venaient s'enivrer de souvenirs et d'espérances, aux doux refrains de la patrie!

Après le spectacle, on a passé dans les salons de danse, décorés avec beaucoup de luxe, et deux heures ne s'étaient pas encore écoulées, quand le théâtre, transformé en salle à manger, s'est r'ouvert et a montré à la foule surprise, toutes ses loges somptueusement servies, et la table de la famille impériale dressée sur la scène.

Un ordre extrême a régné durant cette fête, qui s'est prolongée fort avant dans la nuit, et que distinguait la variété des plaisirs qu'elle a offerts aux conviés.

Dans ces luttes journalières de faste et de magnificence, dont nous sommes ici les témoins, la comtesse Orloff a tout fait pour dispûter la victoire, et sans doute elle lui serait restée s'il suffisait, pour la mériter, d'étaler toutes les prodigalités du luxe et de l'opulence; si beaucoup de dispositions n'avaient été mal prises; si beaucoup de soins de détail n'avaient été négligés. Douze cents personnes étaient réunies dans un immense manége métamorphosé en salle de bal, et dont la décoration rappelait le vaste sanctuaire d'un temple grec; des orangers d'une haute taille, placés dans des vases blancs où serpentaient des guirlandes peintes en or, s'élevaient majestueusement dans les ambrasures des fenêtres; trois lustres de la plus belle forme versaient des flots de lumière sur les danseurs; mais le nombre des personnes invitées n'était point assez considérable pour peupler cette pièce immense; le froid se faisait sentir au milieu de la contredanse la plus animée; et le sombre feuillage des orangers, la décoration sévère de la salle répandaient sur ce bal une teinte de tristesse, dont les sons de la musique ne pouvaient triompher.

Si le salon du bal a laissé beaucoup de choses à désirer, du moins la salle du festin a offert à la comtesse les moyens de prendre une brillante revanche. Le souper était servi sous une vaste tente asiatique, dont l'incroyable magnificence étonnait les regards; cette tente, construite avec une promptitude qu'on ne pourrait obtenir dans aucun pays, et dont le seul artisan russe est capable, rappelait aux spectateurs un souvenir glorieux pour la famille Orloff : car elle avait été faite sur le modèle de la tente que le schah de Perse donna jadis au comte Orloff, beau-frère de la comtesse. Durant le repas, la musique des chevaliers-gardes exécutait de mélodieuses fanfares, et une innombrable quantité de laquais, galonnés en argent sur toutes les coutures, laissait à peine aux convives le temps de former un désir.

Sans doute, mon ami, tu es aussi las que moi de toutes ces fêtes éblouissantes, dont ma scrupuleuse exactitude met sous tes yeux l'image monotone; mais elles sont enfin terminées, et, du moins, le spectacle que nous a offert la plaine du Devitchi-Pole, est d'un genre tout différent. Un grand nombre d'élégants édifices en bois de sapin recouverts de toiles peintes, avaient été construits dans cette vaste plaine; les regards se promenaient sur de légers kiosques, de majestueux temples grecs, des tentes orientales, des colonnades, des galeries ouvertes, des palais et des fontaines; de longues tables chargées d'une incalculable profusion de mets de toute espèce, excitaient la convoitise de la foule qui, parquée dans une enceinte formée avec des cordes, attendait avec une turbulente impatience le moment de se jeter sur le repas préparé pour elle. Enfin l'empereur, à cheval, et la famille impériale, en voiture, arrivent et font deux fois le tour de l'enceinte; à peine sont-ils placés dans le pavillon qui leur est destiné, à peine le Tzar a-t-il prononcé ces mots : « Mes enfants, tout ceci est à vous! » que deux cent mille individus se précipitent sur les tables. En moins d'une minute, elles sont envahies, et tout ce qu'il est possible de manger ou d'emporter est arraché, dépecé, anéanti avec une voracité dont on ne saurait se faire une idée; ils se ruent ensuite sur les fontaines, d'où le vin coulait à longs flots, et ceux qui se trouvent à portée du baquet, se gorgent de vin jusqu'à ce que l'enivrante liqueur leur ait ravi l'usage de toutes leurs facultés. Cependant des danseurs de corde, des écuyers, appelaient l'attention des curieux; d'un

autre côté, on remplissait de gaz un énorme ballon qui devait s'élever dans les airs; mais, en quittant la terre, il crève, et le plaisir que se promettaient les spectateurs, s'échappe dans un tourbillon d'une épaisse et noire fumée : ce n'est pas tout! la toile, en s'affaissant, enveloppe une masse d'individus que la foule empêche de reculer, et qui ne peuvent sortir de cet immense linceul, qu'en le déchirant en mille pièces, au bruit des cris de joie et des rires immodérés des assistants.

Jusque-là, le spectacle de cette hideuse curée n'était pas beaucoup plus affligeant que celui dont les Champs-Élysées nous offrent annuellement le tableau à Paris; mais bientôt le désordre a pris un caractère plus sérieux. S'attachant à la lettre des paroles de l'empereur, qui avait dit : « *Tout ceci » est à vous!* » la populace n'a pas tardé à escalader les pavillons, les amphithéâtres élevés pour les personnes de la société, et garnis de chaises et de fauteuils loués par la ville de Moscou qui donnait la fête : ces fragiles édifices n'étaient pas encore évacués entièrement par les nobles spectateurs, quand le peuple a commencé à se saisir des banquettes et des siéges de toute espèce, à déchirer les tentures, arracher les toiles, les draperies et les ornements, malgré l'intervention des gardes et soldats de police, qui, fatigués de l'exercice continuel du *knout*, auquel ils se livraient depuis le matin, n'opposaient plus qu'une faible résistance aux envahissements de la multitude. Non contente de s'emparer ainsi de tous les meubles, cette populace, dont l'ivresse excitait la rapacité, démolissait les charpentes, brisait et se disputait les planches qui formaient ces longues galeries, ces élégants amphithéâtres, lorsque le général *Schoulguine*, chef suprême de la police, instruit de ce pillage, arrive à la tête d'un escadron de Cosaques; mais leur activité, les châtiments sanglants qu'ils infligent aux démolisseurs, sont encore impuissants. Alors le général s'adresse au corps des pompiers qui stationnait au bout de la place; il commande de faire jouer les pompes, et bientôt, pourchassés par les Cosaques, renversés par la force de l'eau, les pillards, inondés et battus, cherchent à se dérober à la double punition qui les poursuit.

Telle a été, mon ami, la fin de ce qu'on nomme ici une *fête populaire;* et certes mon récit ne peut te donner qu'une idée bien imparfaite de ce dégoûtant spectacle.

LETTRE XLII.

—

Moscou, septembre 1826.

Je n'ai point voulu, mon cher Xavier, interrompre le récit des fêtes pour ramener ta pensée vers les coupables et infortunées victimes de la conspiration du 26 décembre; et plus d'une fois cependant, au milieu de ces bals et de ces réunions brillantes, j'ai dû malgré moi leur donner un souvenir. Si la législation en matière criminelle laisse beaucoup à désirer en Russie, du moins, dans cette circonstance, la volonté de l'empereur en a diminué les inconvénients, et la publicité inaccoutumée de ce grand procès, la solennité dont on l'a environné, la latitude accordée à la défense, ont offert des chances de salut aux accusés, et à la nation les moyens de porter elle-même un jugement sur cette affaire, que le despotisme n'a point entourée de muettes ténèbres. Le rapport de la commission d'enquête, le texte des arrêts, tout a été publié par les gazettes françaises; il serait donc superflu que je répétasse ici ce que déjà tu as lu sans doute : tu sais que l'empereur a réduit toutes les peines, et que cinq des conspirateurs condamnés à un supplice horrible prononcé par les lois anciennes, ont été dérobés aux tourments, et n'ont eu à subir que la mort. Leur fermeté, qui les avait abandonnés durant le cours du procès, a reparu au moment de mourir, et leurs derniers instants n'ont été souillés par aucune faiblesse. Cinq potences étaient dressées sur les glacis de la forteresse à Pétersbourg; les condamnés étaient couverts de larges capottes grises, dont le capuchon enveloppait leur tête, et ce vêtement a été funeste à deux d'entre eux. La corde fatale n'ayant point été assez fortement serrée autour du cou, a glissé sur le drap, et les malheureux sont tombés, non sans recevoir de graves blessures. Cet accident n'a point éteint leur courage, et l'un d'eux, en remontant sur l'échafaud, s'est écrié : « Je ne m'attendais pas à être pendu » deux fois. »

Les autres conjurés vont subir dans les mines ou en Sibérie, un exil dont la durée, abrégée par l'empereur, est proportionnée au degré de leur

culpabilité ; ils appartiennent tous aux premières familles de la Russie ; et, à leur tête, il faut placer le prince Troubetskoy, véritable chef de la conspiration, qui, faible au jour du combat, tremblant devant un échafaud, a demandé la vie à l'empereur et l'a obtenue. Ces infortunés marchent maintenant vers l'asile lointain de leur long supplice. Nous pensions tous que cette catastrophe sanglante, qui a précédé de si peu de jours la cérémonie du couronnement, attristerait les fêtes qui devaient la suivre, puisqu'il n'est guère de familles en Russie qui n'aient eu à pleurer des victimes : quel a été mon étonnement, mon ami, quand j'ai vu les parents, les frères, les sœurs, les mères des condamnés prendre une part active à ces bals brillants, à ces repas magnifiques, à ces fastueuses réunions ! Chez quelques-uns de ces nobles seigneurs, un égoïsme ambitieux et l'habitude de l'esclavage ont étouffé les plus doux sentiments de la nature ; quelques autres, sans cesse à genoux devant le pouvoir, craignaient sans doute que leur douleur ne fût accusée de sédition, et leur effroi servile calomniait le souverain. Si, dans un état despotique, on peut expliquer cet oubli des sentiments les plus naturels, par cette faiblesse de l'humanité qui impose à l'homme, arrivé à l'âge de l'ambition, le besoin des dignités et de la fortune, que dira-t-on d'une femme, d'une mère, parvenue au terme de la vie, et qui, courbée par les années vers le tombeau qui la réclame, vient chaque jour, couverte de diamants, assister aux bruyants témoignages de l'allégresse publique, tandis que son fils s'avance vers le douloureux exil où peut-être l'attend la mort? Eh bien ! mon ami, ce pénible spectacle a blessé nos regards pendant toutes les fêtes dont j'ai fait passer la description sous tes yeux ! Ajoutons pourtant que quelques femmes n'ont point suivi cet exemple. La jeune princesse Troubetskoy a sollicité la grâce de rejoindre son époux ; elle s'arrache à toutes les jouissances d'une vie opulente, et elle va, dans un climat rigoureux, adoucir, en les partageant, les souffrances d'un exilé. Une jolie Française, que les nœuds les plus tendres attachaient à l'un des conjurés, a vendu tout ce qu'elle possédait ici pour suivre en Sibérie le malheureux objet de son amour, et son noble dévouement a légitimé les liens qui les unissaient. L'âme, froissée par l'aspect de la servitude et de toutes les bassesses qu'elle commande, a besoin, pour se reposer, de ces rares et honorables exceptions.

Cette lettre est la dernière que je t'écrirai, mon cher Xavier ; car le terme de mon séjour ici est arrivé : demain je quitte Moscou, et dans peu de temps j'éprouverai le bonheur de me réunir à tous les objets de mes affections. Certes, il est impossible de trouver dans un pays étranger plus de distractions, plus d'appâts à la curiosité, que je n'en ai rencontré en Russie ; et pourtant j'ai senti plus d'une fois qu'ici la vie doit s'écouler triste et décolorée. L'abjection du peuple, son ignorance superstitieuse, le tableau constant de l'esclavage et de la misère, le silence, prescrit par la forme du gouvernement, sur toutes les affaires publiques, inspirent à l'étranger, et surtout au Français, un ennui qui le domine malgré lui ; et si, quelque temps éloigné de sa patrie, il la retrouve toujours avec joie, jamais sans doute cette joie n'est plus vive qu'après un voyage dans ces âpres et monotones régions. Aussi, c'est avec un sentiment de bonheur, que j'écris ici : A revoir !

L'HOMME DU MONDE.

« Ce sont les vices pour ainsi dire négatifs, ceux » qui se composent de la privation des qualités, » qu'il faut maintenant attaquer. Il faut signaler de » certaines formes derrière lesquelles tant d'hommes » se retirent pour être personnels en paix, et perfides » avec décence. »

(Mme de Staël, *de la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*)

AVANT-PROPOS.

« Le philosophe, dit La Bruyère, observe » les hommes, et cherche à mettre une vérité » qu'il a trouvée, dans tout le jour nécessaire » pour faire l'impression qui doit servir à son » dessein. »

Si tel est en effet le but que doit se proposer l'écrivain philosophe, il me semble que, parmi tous les ouvrages, il n'en est point qui offre plus de moyens de l'atteindre que celui qui, en retraçant fidèlement les scènes de la vie, les caractères, les vertus et les vices des hommes, leur présente, comme dans un miroir, la vérité que leurs passions ou leurs intérêts les empêchent si souvent d'apercevoir dans ce qui se passe autour d'eux. De tels écrits doivent avoir tout le fruit des leçons de l'expérience, et le lecteur, sans doute, a déjà nommé la comédie. On ne peut nier qu'en déroulant sous nos yeux ses tableaux vivants, elle ne rende ses leçons plus frappantes, et, par cela même, plus fructueuses que ne le saurait faire tout autre ouvrage; mais n'est-il pas une foule de vérités que le grand jour de la scène ne peut éclairer, ou qui ne peuvent être développées que dans les détails d'une composition plus étendue qu'une pièce de théâtre? Cela n'est pas moins incontestable, et le *roman,* reprenant alors tous ses avantages, offre à la pensée un asile, aux écrivains toute sa liberté. C'est alors qu'un genre, réputé frivole, acquiert de l'importance et de la dignité; car il ne lui suffit plus d'exciter la curiosité par le récit d'événements imaginaires, par des effets bizarres, des combinaisons étranges ou des tableaux fantastiques; il ne lui suffit plus de remuer l'âme un instant; il faut qu'il l'éclaire, qu'il l'élève et la fortifie. Présenter la peinture simple et naïve de ce qui se passe sous nos regards, enlever cette brillante enveloppe qui souvent couvre les travers et les vices, mettre à nu le cœur de l'homme, n'est-ce pas le moyen le plus sûr d'obtenir le résultat que je viens d'indiquer; et la vérité n'est-elle pas d'autant plus frappante, que les événements sont plus naturels? Tel est, je l'avoue, le principe qui m'a dirigé dans la composition de l'ouvrage que je livre au public; et, en essayant de peindre ce qu'on appelle un *homme du monde,* je n'ai point voulu sortir des scènes ordinaires de la vie.

Cette dénomination, prise dans le sens où on l'emploie ordinairement, s'éloigne de la nature et de la vérité autant que l'homme qui la mérite. Ne semble-t-il pas, en effet, au premier coup d'œil que *l'homme du monde* doive être celui qui, vivant au milieu de ses semblables, les recherche pour trouver dans leur cœur des sentiments qui répondent aux siens, pour les aider, les secourir, et partager avec eux les dons qu'il reçut de la nature et de la fortune? Loin de là! *l'homme du monde* est celui qui, toujours évitant de heurter les opinions reçues, séduisant par le charme de ses manières et la délicatesse de son langage, fait servir à ses intérêts comme à ses plaisirs les formes gracieuses dont il enveloppe son égoïsme. Ne s'attacher à personne, et tenter de plaire au plus grand nombre, considérer tous les hommes comme des moyens, et n'avoir que lui pour objet; fuir le ridicule qui lui pourrait nuire, et ne pas reculer devant un vice qui ne

nuit qu'aux autres : tel est l'homme du monde, tel est le personnage dont j'ai esquissé le portrait.

Une longue civilisation amène nécessairement avec elle des vices, et, en même temps, des qualités factices, aussi éloignées des vertus naturelles, que les habitudes sociales le sont de la vie primitive : de tous ces vices, cette *personnalité,* que j'ai tenté de peindre, est peut-être le plus commun et le plus dangereux, car ses formes aimables peuvent faire illusion à l'inexpérience, qu'elles trompent aisément. Mais à côté de *l'homme du monde,* j'ai placé l'homme jeune, nourri de pensées généreuses, docile à la voix de la conscience, cédant toujours à de nobles penchants et à des sentiments élevés : je crois ces deux caractères inhérents à notre époque ; l'un est le fruit d'une société vieillie, l'autre est né de ce que les idées nouvelles ont de naturel et de vrai. Pendant longtemps, en France, le plus grand défaut qu'on pût apporter dans la société fut de n'y pas être *comme tout le monde :* il fallait d'abord éviter le ridicule, plaire ensuite ; et les succès, la considération ne s'obtenaient qu'à ce prix. Des institutions nouvelles, en appelant chacun à la discussion des grands intérêts politiques, et en accordant au talent le droit comme le pouvoir de contribuer au bien de tous, ont donné plus de ressort aux nobles facultés de l'âme, et déjà l'estime s'attache plus souvent à des qualités réelles. Les lumières, plus répandues, élèveront les idées jusqu'au principe de tout bien, la vertu ; la société, plus éclairée, n'accordera son estime qu'aux sentiments généreux qui peuvent concourir à l'intérêt général ; mais de semblables changements sont l'ouvrage du temps. Aider ses efforts, préparer ses succès en montrant la vérité, tel est le devoir des hommes. Chaque jour, le masque séduisant, sous lequel se cache le vice, perdra ainsi quelque chose de sa magie, et l'austère sévérité de la vertu obtiendra seule cette considération, trop souvent accordée à de fallacieuses apparences.

Quelques personnes, en lisant cet ouvrage, me blâmeront peut-être d'avoir montré le vice triomphant. J'ai dû agir ainsi, car je voulais dire ce qui est, et je voulais peindre ce que j'ai vu. L'égoïsme, paré de toutes les grâces, entouré de tous les plaisirs, dérobant tous les succès, mais repoussant par son seul aspect ; la vraie grandeur d'âme, en proie à la douleur, en butte à l'injustice, mais inspirant par elle-même cette admiration qui est le germe des actions généreuses : voilà le but que je me suis proposé, et j'ai reproduit le plus fidèlement que j'ai pu ce qui se passe journellement dans le monde. Il m'eût été facile, sans doute, d'inventer quelques événements qui, en trompant les espérances de *l'homme du monde,* lui auraient enlevé le prix de ses calculs et de ses artifices ; mais là n'eût point été la vérité ; car il est bien rare que l'égoïste adroit rencontre son châtiment ailleurs qu'en lui-même ; et, dans mon ouvrage, ce châtiment ne lui manque point. Il trouve sans cesse au fond de son cœur ce vide, cet ennui, ce dégoût, qui ne sont jamais le partage de l'homme qui a suivi les penchants de la nature, et c'est là qu'est sa véritable punition.

Et, d'ailleurs, comme l'a si bien établi M. Auger dans son excellent Discours sur la comédie, où la raison se montre, à chaque page, embellie de tous les charmes de l'esprit, de toutes les grâces du style, les ouvrages qui peignent les vices ou les travers des hommes ont moins pour but de corriger ceux qui sont entachés de ces travers ou de ces vices, que d'avertir et d'éclairer, par une peinture fidèle, ceux qui pourraient en être ou les dupes ou les victimes. Je ne pense pas que le portrait de Tartufe ait corrigé un seul hypocrite ; mais il a pu dessiller les yeux de plus d'un Orgon. Voilà principalement le résultat que je désire obtenir. Un jeune homme, entrant dans le monde, avec la naïveté crédule, l'inexpérience de son âge, peut aisément être abusé ; ne s'attachant qu'à la superficie, il peut prendre des formes gracieuses, des manières élégantes, la

délicatesse de l'esprit, pour la noblesse des sentiments et l'élévation de l'âme. J'ai voulu arracher le masque devant lui, et lui faire voir ce que ce masque recouvre. Mais, en le mettant en garde contre les piéges qui peuvent être tendus à sa confiance, j'ai voulu lui apprendre en même temps qu'il ne doit pas s'attendre à trouver, pour prix de la sévérité de ses principes, de la loyauté de sa conduite, de la franchise de son caractère, les succès éblouissants du monde. Qu'importe, si je lui ai montré le vide de ces succès, si je suis parvenu à le convaincre que ces triomphes de la vanité, que ces plaisirs mensongers et fugitifs ne sont pas le bonheur, et qu'enfin nous rencontrons en nous-mêmes notre châtiment comme notre récompense?

Le but moral de ce roman est, je crois, suffisamment expliqué : il me reste à dire un mot du genre auquel il appartient, et, là-dessus, je serai bref, car j'attache fort peu d'importance aux classifications. Qu'on ne me demande point quels modèles j'ai prétendu suivre; je n'en ai choisi aucun. Désirant tracer des caractères que j'ai observés dans le monde, j'ai placé mes personnages dans une fable que j'ai tâché de rendre dramatique; j'ai regardé autour de moi, et j'ai écrit. Si je n'ai point déroulé devant le lecteur la vie entière de *l'homme du monde*, si je ne l'ai point suivi jusqu'à la fin de sa carrière, c'est qu'il est facile d'en prévoir la suite, d'après les principes qui le dirigent dans les événements divers qui se succèdent durant le court espace de temps qu'embrasse mon récit : et, d'ailleurs, si ce léger ouvrage était accueilli avec indulgence, peut-être les dernières années de la vie de *l'homme du monde* deviendraient-elles le sujet d'une autre composition.

Les succès immenses et si bien justifiés de l'illustre romancier écossais, ont fait naître en France des imitations assez nombreuses, et j'ai applaudi avec le public aux heureuses tentatives de quelques-uns des écrivains dont Walter Scott a éveillé le talent : il convient de placer au premier rang de ses plus habiles successeurs M. Alfred de Vigny, auteur de l'ouvrage si remarquable intitulé *Cinq-Mars;* et M. Mortonval qui, dans *le Comte de Villa-Mayor*, dans *Fray-Eugenio* et dans *la Dame de Saint-Bris*, a fait revivre avec tant de bonheur les mœurs, les coutumes et les préjugés des pays et des époques que son regard observateur a étudiés. Mais, en approuvant leurs efforts, en jouissant des plaisirs que nous procure le système qu'ils ont adopté, il est juste, je pense, de ne pas refuser des encouragements aux écrivains qui font autrement. Affranchissons la littérature des exigences capricieuses de la mode; elle n'aura une allure franche et libre, que lorsqu'on cessera d'écouter les coteries et l'esprit de système, que lorsqu'une tolérance entière permettra à chacun l'exercice et le développement de sa manière de voir et de sentir. Cette liberté peut seule donner au talent une physionomie originale en lui laissant son individualité.

L'HOMME DU MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

—

LE BAL.

Dans la cour d'un élégant hôtel du faubourg Saint-Honoré, une voiture, prête à partir, était arrêtée au pied du perron où se trouvaient rangés de nombreux laquais couverts d'une riche livrée : le chasseur venait d'ouvrir la portière, et attendait la marquise de Terny, qui descendait lentement les degrés du péristyle, donnant le bras à un homme d'un âge avancé. Les marques éclatantes de distinction, qui décoraient la poitrine de ce dernier, semblaient en harmonie avec l'expression imposante de sa figure ; à côté de cette plaque honorée de l'image du saint roi, ancien emblème des vertus guerrières, brillait cet ordre récemment illustré, récompense nouvelle de toutes les gloires. Les blessures qui avaient pressé pour lui la marche des années, la noble cicatrice qui parait son front, disaient assez que ces signes d'honneur avaient été conquis sur les champs de bataille ; mais, en même temps, ce feu du regard, dont la nature arma l'homme destiné à commander aux autres hommes, décelait la supériorité de son âme ; car, si la société institua des marques extérieures pour désigner aux yeux de tous ceux de ses membres que sa reconnaissance recommande à la considération publique, la nature a voulu imprimer un cachet de supériorité à la physionomie de l'homme que ses facultés morales élèvent au-dessus de la foule. Cette empreinte sacrée, qui le révèle partout, force le vulgaire au respect, et l'on pourrait dire que la nature aussi a ses décorations. Tout se réunissait donc pour inspirer un sentiment de vénération dès qu'on apercevait le général Melcourt ; et, lorsque le temps avait permis de l'apprécier, l'agrément de sa conversation, la sûreté de son commerce, le faisaient rechercher des personnes les plus distinguées.

Parmi les femmes qui joignaient des qualités personnelles à une naissance illustre, on pouvait citer la marquise de Terny. Sa position lui donnait le droit de choisir sa société intime au milieu des notabilités de tout genre ; mais le mérite fut toujours, à ses yeux, le meilleur titre pour y être admis, et le général Melcourt en faisait habituellement partie : elle l'avait prié, ce jour-là, de l'accompagner à la fête brillante qui entraînait tout Paris vers l'hôtel du duc de L***. Elle était richement vêtue ; mais la forme et la couleur de son vêtement annonçaient qu'elle ne conservait plus aucune des prétentions de la jeunesse. Douée d'une rectitude de jugement peu commune, philosophe-pratique, la marquise de Terny devina de bonne heure que n'avoir pas l'esprit de son âge, c'est en avoir non seulement tout le malheur, mais encore toute la disgrâce, et qu'une femme doit renoncer à propos aux avantages que les années lui ont ravis, si elle veut que le monde lui tienne compte de ceux qui lui restent.

Au moment de monter en voiture, la marquise s'est retournée, et un regard bienveillant a rencontré le sourire angélique d'une jeune fille charmante qui franchit légèrement les marches de l'escalier, sans attendre la main que se disposait à lui offrir un quatrième personnage ; il lui reproche sa vivacité, dans quelques mots prononcés avec un accent qui trahit son origine étrangère.

La forme élégante et gracieuse d'une taille enchanteresse fait deviner que seize ans composent l'âge d'Emma ; mais son joli visage semble indiquer encore toute la naïveté de l'enfance. A cette époque de la vie, un bal est le plus séduisant de tous les plaisirs : la jeune fille, appelée à partager les amusements dont son âge l'avait éloignée jusqu'à ce moment, voudrait pouvoir cacher sous des bijoux et des fleurs ce que ses grâces ont d'enfantin ; car elle ne sait pas encore que tout le prestige de la beauté, tout l'éclat de la richesse, ne peuvent riva-

liser avec la séduction de seize ans. Cependant un instinct secret a déjà développé le goût qui a présidé à la toilette d'Emma; la fleur qui pare ses cheveux, la couleur de sa robe, sont justement celles qui conviennent le mieux à sa jolie figure; vingt fois son miroir a été consulté sur les ornements qui pouvaient l'embellir, et pourtant ce n'est point à l'art qu'elle doit ce sourire plus gracieux, cette expression divine, cet incarnat inaccoutumé qui lui donnent de nouveaux charmes; c'est à une émotion vague dont le plaisir de la danse ne fait peut-être pas tous les frais.

La portière s'est fermée; la voiture se dirige vers le faubourg Saint-Germain; mais, longtemps avant d'arriver à sa destination, elle est arrêtée par la file des équipages qui se rendent à l'hôtel de L***. L'étranger, à qui la vivacité d'Emma n'avait pas laissé le temps de lui offrir sa main, et qui s'était placé sur le devant de la voiture, à côté du général Melcourt, semblait fatigué du silence imposé par la rapidité de la course, et il saisit avec empressement cet instant de repos forcé pour entamer la conversation.

Sa physionomie mobile conservait une empreinte constante de malice au milieu des expressions diverses qui s'y peignaient tour à tour, et son sourire sardonique n'aurait jamais fait deviner à l'observateur que le baron de Wolf devait à d'utiles et pénibles travaux une réputation qui s'étendait au-delà des limites de l'Europe. Au premier aspect, on n'eût pas soupçonné que des recherches curieuses, des découvertes importantes, fruit de ses longs et périlleux voyages dans les deux hémisphères, avaient illustré son nom.

« Savez-vous, madame, dit-il en s'adressant à la marquise, que vous êtes enviée par toutes les femmes de Paris? Le brillant comte de Sénanges, le plus inconstant des hommes, dont les plus longs attachements ne dépassent pas quelques semaines, est assidu près de vous cet hiver comme il l'était l'année dernière! Vous opérez des prodiges!

— C'est peut-être parce qu'aucune femme ne cherche à l'éloigner de moi : les sentiments qu'on inspire à soixante ans n'excitent plus la jalousie; la vieillesse a aussi ses avantages.

— Vous en jouissez par anticipation.

— De la flatterie! Vous voulez donc obtenir grâce d'avance pour quelques malices?

— Des malices! et sur le comte de Sénanges, l'homme le plus séduisant et le plus recherché! Non, certes, il a le privilége d'être à la mode depuis si longtemps, qu'on n'oserait le lui disputer.

— Ah! prenez-y garde : ce n'est pas près de lui que celle-là trouverait grâce.

— Si l'on conserve le talent de plaire au-delà des courtes années de la jeunesse, reprit le général Melcourt; c'est qu'on le doit sans doute à des qualités plus précieuses que les frivoles agréments de la figure.

— Je lui rends justice, répondit le baron, l'esprit du comte a établi sa puissance auprès des femmes; mais ses liaisons furent si nombreuses et si peu durables, qu'il est permis de penser que la vanité y eut plus de part que l'affection. Véritable homme du monde, il ne cultive que les relations qui servent à ses plaisirs ou à ses succès; ne s'attacher à personne et tenter de plaire à tous, voilà sa vie.

— Vous êtes sévère, répliqua Melcourt. Sénanges n'a point uniquement consacré sa vie à de frivoles triomphes de salon. Lorsque nos troubles civils ne lui laissèrent pour héritage qu'une illustre origine, il sut se replacer par ses talents au rang d'où la fortune l'avait fait descendre. Chargé, depuis cette époque, d'une mission importante, il employa la délicatesse de son esprit et le charme de ses manières au succès de la négociation qui lui était confiée, et sut honorer ainsi ses qualités brillantes en les faisant servir à la gloire de sa patrie. Vous ne l'ignorez pas, mon cher baron; amateur éclairé des arts, qu'il cultive avec distinction, passionné pour tous les genres de supériorité, le vrai mérite, quel qu'il soit, excite son enthousiasme; et peut-être l'inconstance de ses attachements prouve-t-elle seulement que jusqu'à ce jour il n'a pas trouvé un cœur capable de le comprendre. »

A peine le général avait-il prononcé ces mots, qu'une voiture, croisant celle de la marquise, vint jeter un rayon de lumière sur la figure de la jeune Emma, qui, attentive à la conversation, tenait les yeux fixés sur Melcourt, avec une expression de bonheur qui ressemblait à de la reconnaissance.

« Vous plaidez la cause du comte avec toute la chaleur de l'amitié, dit M. de Wolf; mais les avantages dont vous parlez sont devenus nécessaires à l'homme qui veut se distinguer aujourd'hui dans le monde. Nous ne sommes plus au temps où quelques femmes trompées suffisaient à la gloire d'un duc de Lauzun; où l'esprit, abusé par des idées fausses, ne mettait de prix qu'à de ridicules frivo-

lités. Au milieu d'une société occupée de questions graves, de pensées d'un ordre élevé, l'ignorance et l'inutilité fastueuse ne pourraient obtenir de succès dans aucun genre; et, pour devenir un homme à la mode dans le siècle où nous vivons, il faut être quelque chose de mieux qu'un fat.

— Je suis toujours surprise, interrompit madame de Terny, qu'une autre contrée que la France vous ait vu naître, tant vos idées, comme vos expressions me semblent appartenir à notre pays.

— Croiriez-vous, madame, que, même à Paris, on me prend quelquefois pour un de vos compatriotes.

— Cela ne m'étonne pas; en France, nous aimons à nous flatter. »

Comme la marquise achevait ces mots, la portière s'ouvre, car la voiture est enfin entrée sous le vestibule de l'hôtel de L***. On descend, et cette fois encore le hasard a mal servi le baron de Volf; la jolie petite main d'Emma n'a point cherché d'appui sur la main qu'il lui présentait.

Le parfum des fleurs qui ornent les avenues de l'appartement, les sons lointains de la musique, tout invite aux plus douces émotions; des salons magnifiques, où le luxe et l'élégance ont déployé toute leur magie, sont éclairés par tant de lustres, que la lumière du jour pâlirait devant un tel éclat; l'or, l'argent, les fleurs, les diamants, placés avec art, environnent de tous leurs prestiges la jeunesse, les grâces et la beauté. Quelles que soient les dispositions de l'âme, en entrant dans ces lieux enchantés, on ne peut, dans les premiers instants, se soustraire à l'influence délicieuse que produit la réunion de tout ce qui peut flatter les regards. A voir l'expression de bienveillance répandue sur toutes les figures, on dirait que la foule réunie dans ces brillants salons n'y fut attirée que par l'espoir du plaisir; et cependant, pour le plus grand nombre, ce but apparent cache d'autres espérances. Les uns sont entraînés là par les suggestions de la vanité, qui les poussent dans ces fastueuses réunions, moins pour l'amusement qu'ils pensent y rencontrer, que dans le dessein secret d'exciter plus tard l'envie de leurs égaux; d'autres y paraissent parce que tout ce qui est adopté par la mode fait partie de leur existence; ceux-ci sont guidés par l'habitude qui leur fit un besoin du bruit et du mouvement des fêtes; ceux-là viennent y chercher, dans les personnes qui leur sont utiles, des dispositions plus favorables à leurs ambitions; et s'il en est que de tendres affections y conduisirent, rarement ils trouvèrent quelque chose pour le cœur, dans des lieux plus propices aux projets de la coquetterie qu'à ceux de l'amour.

Le philosophe, observant avec satisfaction, dans ces nombreuses assemblées, les changements que peu d'années ont fait subir à nos mœurs, contemple les gloires nouvelles dans tous les genres à côté des anciennes illustrations, et il aime à entendre retentir les noms que la victoire a récemment anoblis à côté des vieux noms consacrés par les fastes de notre histoire. Il se plaît encore à voir ces hommes qui durent aux sciences, aux lettres ou aux arts une juste célébrité, confondus avec les honorables organes des lois et de la justice; auprès d'eux, l'opulence, fruit de travaux utiles et d'habiles spéculations, ne vient plus, comme autrefois, présenter le spectacle ridicule d'une ignorance et d'un faste de mauvais goût. Cette variété de rangs et d'états réjouit l'œil du philosophe, heureux de penser qu'enfin toutes les carrières sont maintenant ouvertes au mérite, devant qui s'est abaissée cette antique barrière de l'*impossible*, que des efforts insensés tenteraient en vain de relever.

Emma, placée près de la marquise de Terny, promène sur ce qui l'entoure des regards qui expriment plus de curiosité que d'admiration : elle semble moins frappée des merveilles qu'elle voit, qu'occupée d'un objet qu'elle cherche vainement.

Une nouvelle contredanse va commencer : un jeune homme, d'une beauté remarquable, et dont les grands yeux noirs ne se sont pas détachés d'Emma depuis son entrée dans le bal, s'approche et lui offre la main. C'est Arthur Brémont, que le général Melcourt présente dans le monde comme le fils d'un ami qui, au lit de mort, lui confia son enfance. Ses cheveux et ses sourcils d'ébène font ressortir encore la pâleur de sa figure intéressante. Il conduit Emma dans l'espace resserré où l'on veut essayer de former un quadrille, et ce n'est pas sans quelque peine que les danseurs ont enfin gagné assez de place pour permettre à leurs jolies compagnes de développer les charmes modestes d'une danse plus gracieuse qu'animée.

On voit près d'Emma une femme jeune encore : ses traits réguliers auraient dû conserver plus longtemps toute leur beauté; mais des peines secrètes les ont flétris avant l'âge : on la nomme la vicomtesse d'Olban. Veuve et trop tôt maîtresse d'elle-même, des imprudences multipliées l'ont placée au

rang de ces femmes près desquelles la facilité de réussir a détruit toute la gloire du succès : une passion véritable pour un homme à qui elle n'inspira qu'un caprice passager, rappela dans son cœur, né sensible, toute la délicatesse de la vertu. Elle vit alors tout ce que sa réputation avait perdu, et, sans cesse blessée dans la société, qu'elle n'ose quitter, et où la retient le désir de voir l'inconstant qu'elle regrette, elle tremble encore de joindre à ses chagrins le ridicule d'une passion dédaignée.

A côté d'elle, une jeune personne, mariée récemment au banquier Derbain, apporte dans le monde cette vivacité piquante, ce goût du plaisir que les occasions ne tarderont pas à développer, et dont l'amour profitera peut-être bientôt.

Quelle est, vis-à-vis d'Emma, cette femme si jolie, si séduisante, si admirablement parée, qu'elle semble à la fois le chef-d'œuvre de l'art et de la nature, et qu'on la prendrait pour la déesse de la coquetterie? C'est la duchesse de Rosbel. Son esprit n'est pas moins remarquable que sa figure, et ses saillies heureuses sont mille fois répétées; tout ce qui l'entoure est à ses pieds; on brigue un sourire, un mot, un regard; enfin c'est la femme à la mode.

Mais d'où vient tout à coup cette expression plus vive qui anime sa physionomie d'un nouvel éclat, et prête à son sourire quelque chose de plus tendre et de plus voluptueux? Pourquoi le triste regard de la vicomtesse s'est-il tourné du côté de la porte d'entrée du salon avec une émotion de plaisir qu'on y voit rarement briller? Qui peut arrêter les pas légers de la charmante Emma, et faire trembler la petite main que le bel Arthur tient dans la sienne? c'est qu'un nom, que le son des instruments a dérobé à la foule, a cependant été entendu, et qu'il a retenti dans plus d'un cœur; ce nom, c'est celui du comte de Sénanges.

Le comte a passé la première jeunesse sans avoir rien perdu de ses avantages. On n'a pas encore examiné en détail ses traits si beaux, si réguliers, qu'on est déjà frappé de l'aspect noble et agréable que présente l'ensemble de sa personne; son air, plein de dignité, semble le défendre contre la familiarité, en même temps que la douceur et le charme de ses manières préviennent en sa faveur. Il y a si peu d'affectation dans ses mouvements gracieux, qu'on peut croire qu'il doit à la nature tout ce qui plaît et séduit en lui; le goût et les soins les plus recherchés ont présidé à sa toilette; et pourtant la seule chose qu'on puisse y remarquer, c'est une simplicité élégante, aussi éloignée de la négligence que de l'exagération.

Un coup d'œil rapide lui a bientôt appris quelles sont les personnes qui l'entourent; mais, au milieu du monde, jamais rien ne trahit sur son visage une affection secrète, un sentiment venant du cœur. Chaque personne obtient de lui tout ce qu'elle est en droit d'en exiger, et, pour s'approcher de la femme à laquelle il rend des soins, Sénanges attend toujours le moment où, sans avoir encore le droit de s'offenser de son indifférence, elle a cependant déjà pu s'apercevoir de son peu d'empressement : aussi quelques instants se sont-ils écoulés avant qu'il ait parlé à la duchesse de Rosbel.

Oh! combien la timide Emma envie à la duchesse cette habitude du monde, cette confiance en elle-même, qui lui permettent de déployer dans la conversation toutes les séductions de l'esprit et de la gaieté, et qui laissent s'échapper librement ces brillantes saillies, ces mots heureux dont Sénanges paraît enchanté; elle dont l'embarras n'a pu soutenir les regards du comte! Deux fois ses longs cils se sont abaissés sur ses grands yeux bleus, quand l'œil attentif de Sénanges a cherché à surprendre cette expression ravissante qui leur donne quelque chose de céleste, dès qu'ils se tournent vers lui.

Mais, tout en baissant les yeux, Emma a remarqué qu'après quelques instants de conversation avec madame de Rosbel, Sénanges s'est approché de la vicomtesse d'Olban, et son cœur s'est senti soulagé. Elle voit sans inquiétude la politesse aimable qui dicte les mots gracieux que le comte adresse à cette femme; l'éclair de bonheur qui a brillé dans ses yeux n'a point excité l'envie d'Emma, Sénanges, en s'éloignant, l'a trop vite fait disparaître, et les émotions, indéfinissables pour elle, qui se sont succédées sur la figure de la vicomtesse, lui inspirent je ne sais quel sentiment de pitié et d'effroi, dont elle ne peut se rendre compte; elle vient de deviner des souffrances qu'elle ne peut comprendre encore.

Quelques mots, prononcés bien bas et en rougissant, sont sa seule réponse lorsque le comte lui adresse la parole; mais cette timidité charmante, cette craintive innocence, ce naïf embarras, Emma s'en affligerait moins, si elle savait qu'ils prêtent tant de charmes à la beauté, et que c'est là ce qui la rend, aux yeux de Sénanges, si différente des autres femmes, qu'il croit éprouver près d'elle de nouvelles sensations. Il s'en étonne lui-même; car

il s'est habitué à regarder l'amour comme un goût léger qu'il fait servir à satisfaire sa vanité, ou comme une difficulté vaincue. Il ne se souvient plus qu'il existe pour l'âme des jouissances plus vives, et qui ne laisseraient pas approcher cet ennui dont il est souvent poursuivi, au milieu même de ses triomphes. S'en prenant aux autres de sa propre satiété, il ne sait pas que le plus grand charme de l'amour est dans l'amour lui-même, qui seul peut donner du prix aux plaisirs.

La contredanse vient de finir, Emma a rejoint la marquise de Terny que Melcourt n'a pas quittée; Arthur se place près du général, et Sénanges, qui vient les retrouver, mêle à une conversation, souvent interrompue par le tumulte du bal, ces plaisanteries fines et spirituelles, ces riens aimables, dont personne, mieux que lui, ne possède le secret.

Bientôt Emma, engagée de nouveau, quitte sa place avec regret : les yeux d'Arthur, qui ne danse plus, demeurent constamment attachés sur elle, et son attention, qui prend sa source dans un tendre sentiment, se confond avec l'attention générale; car, dans cette réunion brillante, il n'est point de femme qui puisse disputer à Emma le prix de la beauté.

Melcourt et Sénanges étaient restés près de madame de Terny; mais ce dernier se disposait à s'éloigner, lorsqu'un nom prononcé par le général attira de nouveau son attention.

« Je ne puis revenir de ma surprise, disait Melcourt, en pensant que votre aimable fille, la charmante madame d'Esparville, reste loin de Paris au moment où les fêtes et les plaisirs de tout genre en font un lieu de délices pour les jeunes femmes. Comment fuit-elle le monde, elle qui était un des plus beaux ornements de la société ?

— Tous mes efforts ont été vains, répondit la marquise, pour la déterminer à revenir parmi nous, et nous ne la reverrons qu'après le retour de son mari. La mission qui le retient depuis plus d'un an dans le Nord, touche à sa fin, et j'espère, au printemps, les retrouver tous deux à la campagne. Une grossesse très-avancée, au moment du départ de M. d'Esparville, empêcha Athénaïs de le suivre, et l'espérance d'un prochain retour ne permettait pas à ma fille d'entreprendre un aussi long voyage; j'espérais qu'elle passerait l'hiver avec moi, comme elle le fit l'année dernière; mais, il y a trois mois, une tante fort âgée, qui tint lieu de mère à M. d'Esparville, étant tombée dangereusement malade, dans une terre qu'elle habite à cinquante lieues de Paris, souhaita qu'Athénaïs lui rendît les soins qu'elle était en droit d'attendre de son neveu. Ma fille partit, et, quoique depuis longtemps sa tante ait recouvré la santé, elle a voulu continuer à demeurer près d'elle, et renonce pour cette année à tous les plaisirs de son âge. C'est ce qui m'a décidée à ne plus me séparer d'Emma, et à la conduire dans le monde, malgré son extrême jeunesse. Cette aimable enfant est devenue pour moi une seconde fille par la tendresse que je lui porte, et par celle qu'elle me témoigne. »

Au commencement de la conversation, on avait pu remarquer sur le visage de Sénanges une légère nuance de dépit, que le nom d'Emma fit bientôt disparaître; mais, entraîné par le tourbillon du bal, il céda sa place à M. de Wolf. La vivacité piquante du baron, ses observations malignes trouvaient dans madame de Terny un auditeur indulgent, qui savait apprécier toute la finesse de son esprit, et près de qui rien n'était perdu.

« Voyez, lui disait-il, tous ceux de nos jeunes gens qui visent au titre d'homme à la mode, se presser autour de madame de Rosbel, et rivaliser de soins pour obtenir quelques marques de préférence ! M. de Sénanges ne se mêlera pas, soyez-en sûre, à cette foule qu'il dédaigne; il ne veut pas qu'on puisse croire, quand il est près de la duchesse, que d'autres que lui ont une part dans son attention; et, pour l'attirer près d'elle, il faudra qu'elle fasse à l'amour-propre du comte le sacrifice de cet essaim d'adorateurs. Il eût manqué quelque chose à la gloire de M. de Sénanges, si la brillante duchesse avait paru insensible à son mérite, et ses triomphes à elle eussent été incomplets, si l'hommage du héros de nos salons ne se fût joint aux hommages qui l'environnent. Nécessaires l'un à l'autre, leur liaison, fondée sur la vanité, a tous les caprices et toutes les exigences de l'amour; et, s'il est vrai, comme le prétend madame de Staël, que l'amour le plus tendre ne soit que de l'*égoïsme à deux*, quel nom peut-on donner au sentiment qui les entraîne l'un vers l'autre? Regardez, continua-t-il, M. de Sénanges voudrait paraître exclusivement occupé de madame Derbain, dont le seul mérite est une jolie figure. Sa conversation ne le retiendrait pas longtemps près d'elle, si les soins qu'il feint de lui rendre ne cachaient un autre projet, celui de punir la coquetterie de madame de

Rosbel, et de la contraindre à faire de nouveaux frais pour lui, dans la crainte de le voir échapper à son empire. Celle-ci déguise son dépit sous un sourire aimable; elle voudrait attirer le comte, et croit y réussir en commandant l'attention générale, et en exerçant tous ses moyens de plaire sur cette foule empressée, qui flatte son amour-propre sans le satisfaire. Aucun des deux ne veut rien céder de ses prétentions, et, dans cette lutte de la vanité, celui qui sera le plus maître de lui-même finira nécessairement par remporter la victoire. »

Madame de Terny ne pouvait s'empêcher de sourire à ces remarques du baron, dont elle appréciait toute la justesse. En effet, madame de Rosbel céda. Après de nouveaux efforts pour cacher sa défaite, elle ne voulut pas qu'on pût voir Sénanges la négliger si longtemps pour une autre femme; elle se leva, prit le bras d'une amie, parcourut les salons, et revint se placer si près du comte, que celui-ci, fier de son pouvoir, consentit enfin à revenir à elle.

Bientôt une conversation animée s'établit entre eux, et, comme il était dans l'intérêt de chacun que le monde les crût satisfaits l'un de l'autre, leurs visages n'exprimèrent que le plaisir : pourtant, si l'on eût pu les entendre, lorsque Sénanges donna la main à madame de Rosbel pour la conduire vers sa voiture, quelques mots, prononcés hors du salon, auraient pu faire soupçonner une querelle assez vive pour ne pas promettre une prompte réconciliation.

Le comte ne rentra point dans le bal, qui se prolongeait encore. Madame d'Olban, dont les regards l'avaient en vain poursuivi pendant toute la soirée, sans réussir à l'attirer une seconde fois près d'elle, quitta tristement la fête peu après son départ.

Emma, rêveuse depuis quelques instants, se plaignit de la fatigue, et les prières d'Arthur ne purent obtenir une dernière contredanse; elle s'empressa de se lever dès que madame de Terny eut annoncé l'intention de rentrer chez elle. Silencieuse dans la voiture, Emma ne savait à quoi attribuer cette vague mélancolie qui avait remplacé les douces émotions auxquelles son cœur était livré quelques heures auparavant, lorsqu'à la même place où elle est maintenant assise, elle se rendait à ce bal, objet de ses pensées depuis plusieurs jours.

Elle n'est pas la seule qui, en sortant de ces lieux enchantés, ait trouvé au fond de son âme un sentiment pénible. Dans cette foule qui vient de se disperser, combien de regrets et d'espérances trompées ont succédé à des projets de plaisir! Si, parmi tant de mécomptes, il est quelque nouvel espoir de bonheur que cette fête brillante ait fait naître, laissons ceux qui caressent ces séduisantes chimères se bercer de songes agréables; ils ne tarderont peut-être pas à apprendre combien chaque jour qui s'écoule peut emporter de douces illusions.

CHAPITRE II.

—

LE SECRET.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis le bal du duc de L... : Melcourt, assis dans son cabinet, avait deux fois tiré d'un secrétaire une lettre cachetée, deux fois elle y avait été replacée. Indécis et préoccupé, il ne s'était pas aperçu que la porte venait de s'ouvrir, et le nom d'Arthur Brémont put seul l'arracher à la rêverie profonde où il semblait plongé.

A ce nom, une sombre tristesse obscurcit son visage; Arthur en fut frappé, elle se communiqua à sa figure expressive, et, restant debout sans prononcer une parole, il semblait attendre avec la plus vive anxiété que le général rompît le silence; mais il attendit vainement. Des mots prêts à s'échapper venaient expirer sur les lèvres de Melcourt; il hésitait encore à exprimer sa pensée, lorsque Arthur, paraissant s'armer du courage nécessaire pour apprendre une pénible nouvelle, s'écria :

« Eh bien! il faut donc renoncer à ma plus chère espérance, madame de Terny me refuse Emma?

— Il n'est que trop vrai! répondit enfin Melcourt.

— Peut-être un autre plus heureux m'a-t-il devancé? Peut-être la main d'Emma est-elle déjà promise?

— Non; sa jeunesse n'a point encore permis à madame de Terny de prendre un engagement.

— Le cœur d'Emma repousse donc mes vœux?

— Elle n'a point été consultée.

— Madame de Terny me refuse, sans qu'Emma

soit appelée à prononcer sur mon sort? Comment ai-je pu mériter une telle rigueur? Elle m'accueillait avec tant d'intérêt! elle avait montré tant d'indulgence pour quelques mots échappés à mon amour! Ah! sans doute, elle met un plus grand prix au trésor qu'elle possède! La modeste fortune que je pouvais lui offrir, et que vous croyiez suffisante, lui aura paru trop au-dessous de ce que doit espérer la charmante Emma! Parlez, parlez, de grâce! Je saurai vaincre cet obstacle: montrez à mes vœux un tel but, et tout me deviendra possible. Courage, persévérance, rien ne manquera à mes efforts! Aidé de vos conseils, soutenu par votre appui, quelle carrière pourrait m'être fermée? Tout cédera, même l'impossible, devant cet amour qui est devenu ma vie, et sans lequel il n'existe rien pour moi!

— Arthur, reprit Melcourt avec l'apparence d'un profond chagrin, vous déchirez mon cœur: il n'est ni en mon pouvoir ni au vôtre de vaincre les obstacles qui s'opposent à votre union avec Emma; elle ne peut être à vous.

— Son amour pour un autre...

— Non, je vous l'ai déjà dit, elle est libre: peut-être même, si son cœur ingénu, dans lequel la marquise a dû lire, eût partagé l'amour que vous éprouvez pour elle, madame de Terny eût cédé à la crainte de faire son malheur; mais le calme de son âme laissant à sa mère adoptive le soin de lui choisir un époux, c'est sur la marquise que doit peser la responsabilité de ce choix, et... »

Melcourt s'arrêta, regarda la figure pâle du jeune homme, sur laquelle, malgré sa douleur, brillait encore un rayon d'espoir, et il n'eut pas le courage de continuer. Ils restèrent silencieux pendant quelques instants; mais l'impatiente curiosité d'Arthur l'emportant sur la crainte:

« Ne me cachez rien, s'écria-t-il, peut-être tout espoir n'est-il pas perdu! Son cœur est libre? Un jour il pourrait être à moi! Ah! je crois pouvoir tout entendre! L'espérance de bonheur que ces mots laissent au fond de mon âme me donnera la force de tout supporter; parlez, je vous en conjure!

— Il le faut, reprit Melcourt. »

Il s'arrêta encore, et détournant ses regards des yeux attentifs du jeune homme, il dit enfin: « Arthur, le nom que vous portez n'est pas celui de votre père! »

Arthur fit un mouvement de surprise.

« Je vous ai trompé sur votre naissance, vous n'êtes pas orphelin, votre père existe; mais je dois vous laisser ignorer son nom.

— Que dites-vous?

— Oui, il existe; mais vous ne le connaîtrez jamais.

— Ah! qui peut le contraindre ainsi à se dérober à la tendresse de son fils? Est-il malheureux? »

Et Arthur ajouta plus bas: « Est-il coupable?

— Le nom qu'il porte est sans tache; il fut illustré par ses ancêtres, et son éclat s'accrut encore des talents de votre père; mais ce nom ne peut être le vôtre. Votre mère...

— Eh bien! ma mère?...

— Elle ne fut point sa femme!...

— Oh! ciel!

— Elle était la femme d'un autre!... Aussi malheureuse que coupable, délaissée par votre père à qui elle avait tout sacrifié, le chagrin termina ses jours deux années après votre naissance: mourante, elle vous remit entre mes bras, me fit promettre de ne jamais vous abandonner, et je reçus son dernier soupir. »

Melcourt avait cessé de parler, et Arthur, immobile, cachait son visage dans ses mains; aucun mouvement extérieur ne trahissait les émotions de son âme; il semblait que le coup qui venait de le frapper eût anéanti toutes ses facultés. Après quelques instants, ses mains tombèrent, et son visage ne laissa voir que l'empreinte de la résignation; ces mots: « Tout est fini pour moi! » s'échappèrent de ses lèvres tremblantes; Melcourt, effrayé, voulut rappeler son âme à des sentiments plus doux.

« Emma, dit-il, Emma peut un jour vous choisir elle-même pour époux.

— Qui! moi? Grand Dieu! je pourrais avoir la pensée d'offrir à celle que j'aime un si triste partage! Moi, qui osais à peine lui présenter un nom que je croyais honorable, et que je brûlais de rendre célèbre! Je chercherais à lui faire partager l'amour d'un infortuné qui ne saurait quel nom donner à la compagne qui voudrait s'associer à son sort! Une telle pensée ne saurait entrer dans mon âme! Isolé pour toujours, je ne puis unir mon existence à celle de personne; il n'est qu'un être dans le monde auquel des liens puissent m'attacher, et c'est mon père! Où est-il? Faites-le-moi connaître! Que je le voie, que je le presse dans mes bras, il n'aura pas le courage de repousser son fils.

— Il veut rester inconnu, et je n'obtins de lui le

pouvoir de remplir les vœux de votre mère et de me charger du soin de votre enfance, qu'en prononçant le serment de ne jamais vous révéler son nom.

— Eh quoi ! jamais sa tendresse ne le conduisit près de moi ! jamais il n'exprima le désir de revoir son fils ?

— Il craignait de dévoiler son secret.

— Quels sont donc les obstacles qui le séparent de moi ? Les devoirs qui liaient ma malheureuse mère l'enchaînaient-ils aussi lui-même ? Était-il marié ?

— Non : à l'époque de votre naissance, il était trop jeune pour avoir pu songer au mariage ; et, depuis, quoique souvent pressé par sa famille de faire un choix, il s'est constamment refusé à toute espèce d'engagement.

— Comment, libre de ses actions, n'a-t-il jamais pressé son enfant sur son sein ? Ah ! mon ami, pourquoi m'avez-vous éloigné de lui jusqu'à présent ?

— Sa volonté seule a réglé ma conduite.

— Il ne connaît donc pas mon cœur ? Si le soin de sa réputation, de sa gloire ou de sa fortune, s'oppose à ce qu'il avoue ma triste naissance, qu'il confie sans crainte le secret de son nom à la tendresse de son fils : je ne lui demande que l'affection d'un père.

— S'il n'a pu veiller lui-même aux soins qui vous furent donnés, il n'y resta point étranger. Les diamants de votre mère, seul bien dont elle ait pu disposer, furent laissés par elle entre mes mains : la somme qu'ils produisirent, et que le temps a doublée, est votre unique héritage. Cette somme, peu considérable, suffirait à peine à vos besoins, et vous devez à votre père la fortune dont vous avez joui jusqu'à ce moment ; il veut même l'augmenter encore. »

En disant ces mots, Melcourt prit dans un tiroir quelques billets de banque.

« Vous recevrez dorénavant cette somme tous les six mois, dit-il ; c'est le double de celle que vous avez reçue jusqu'à présent. Votre père a pensé que cette augmentation était nécessaire pour rendre votre position dans le monde plus agréable et plus indépendante. »

Melcourt avait posé dans la main d'Arthur les billets que celui-ci repoussait ; Arthur les prit enfin, et, les jetant sur la table :

« Je n'en veux point, dit-il ; je ne les accepterai pas !

— Que dites-vous, Arthur ! De votre père ?...

— De mon père ! Je n'en ai point ! Celui qui ordonne que nous restions inconnus l'un à l'autre ; celui qui veut que les regards de son fils ne puissent jamais lire dans ses yeux un sentiment tendre ; celui dont les bras ne s'ouvriront jamais pour serrer sur son cœur l'enfant malheureux qui lui dut la vie ; non, celui-là n'est point mon père ; il n'est pour moi qu'un étranger dont les bienfaits m'humilieraient ! »

Arthur se leva.

« Arrêtez, lui dit Melcourt, ne me quittez pas ainsi : vous savez combien votre bonheur m'est cher ; je verrai votre père, je lui parlerai, je tenterai un dernier effort.

— Ah ! priez-le, conjurez-le de consentir à voir son fils !

— Rapportez-vous-en à ma tendresse, Arthur ! Mais, ajouta-t-il, l'instant est venu où je dois remettre entre vos mains un autre dépôt que me confia votre mère ; c'est une lettre qu'elle écrivit pour vous dans les derniers moments de sa vie ; la voici. »

Prenant alors sur la table un papier cacheté, il le lui présenta. Une expression de tendresse et de respect vint animer la figure décolorée du jeune homme, qui pressa sur ses lèvres ces mots tracés par une main tremblante : *Pour mon fils.*

« Je vais sortir, dit Melcourt ; lisez à loisir ces adieux de votre mère ; puissent-ils porter dans votre âme quelque consolation ! »

CHAPITRE III.

—

FAUTE ET REPENTIR.

Arthur, resté seul, rompit le cachet, et lut ce qui suit :

LETTRE DE LA MÈRE D'ARTHUR.

« Je vais mourir ; et sur ce lit de souffrances, où bientôt mes douleurs finiront, repose paisiblement le malheureux enfant dont la vie commence sous de si tristes auspices. Sans toi, mon fils, ce monde qu'il

faut quitter ne me laisserait pas un regret, et je n'ai pas vingt ans! J'ai tant souffert!... Les chagrins ont usé en peu d'années toutes mes forces et toute ma vie; mais je ne dois accuser que moi des maux qui ont empoisonné mon existence et qui vont enfin la terminer. Loin que cette idée soit une consolation pour le malheureux, elle seule peut le conduire au désespoir. Mon fils, crois-en ta mère mourante; crois-en le cœur dont les faibles battements ne se raniment qu'à ton aspect, crois-en le sentiment le plus désintéressé qu'il y ait au monde, l'amour d'une mère, le bonheur, c'est la vertu! Le remords est le seul mal contre lequel les forces de l'âme soient insuffisantes. Que la vertu soit donc ton guide, ô mon fils! Dans toutes les adversités de la vie, tu trouveras le courage et la résignation dans ces mots: J'ai fait mon devoir! C'est pour l'avoir oublié que ta mère va mourir. Mais pardonne-lui! sa jeunesse, l'éducation frivole d'un sexe faible auquel sont imposés des devoirs sévères, tout contribua à sa perte; pardonne donc, ô mon fils! à ta mère infortunée!

» Je fus orpheline de bonne heure: une parente de ma mère surveilla mon éducation, c'est-à-dire qu'elle me donna quelques talents futiles; puis, dès que mon âge permit de penser au mariage, elle se délivra d'une surveillance incommode, en accordant ma main au premier parti *convenable* qui se présenta. On ne s'informa point si je serais heureuse; on sut seulement que je serais riche: on ne me parla pas du caractère de M. de T..., mais de la fortune qu'il m'offrait; on ne s'occupa que des brillantes inutilités qui m'étaient destinées, on ne m'entretint que des avantages que mon mariage me procurerait dans le monde, des plaisirs qui m'y attendaient, des moyens de plaire que je pouvais y apporter; puis on me dit: soyez heureuse! Et je dus croire que le bonheur était là!

» Mon attente fut trompée: mon cœur tendre et passionné ne trouva rien qui pût le satisfaire. Mon mari, fort estimable dans sa conduite, n'avait point ce qui peut faire naître les douces illusions dont on éprouve les besoins dans les premières années de la vie; M. de T... était tout positif. Il m'aimait sans doute; mais, sans songer à me plaire, il se contenta d'obtenir ma main: il ne me demanda point ma tendresse; il crut l'avoir achetée, car sa fortune était plus considérable que la mienne.

» Cependant ce monde, que je m'étais représenté si séduisant, ne m'offrit pas le bonheur que j'espérais y rencontrer: je trouvais dans mon cœur un vide dont je ne pouvais me rendre compte; cette vive imagination, cette âme ardente, que j'avais reçue de la nature, ce n'étaient point les frivoles amusements, les devoirs insipides de la société qui pouvaient les occuper. L'ennui me suivait au milieu des plaisirs et des fêtes, et je ne pouvais comprendre cette agitation, ce besoin de bals et de réunions que je voyais chez d'autres femmes, et qui me paraissaient sans but comme sans résultat pour le bonheur.

» Mais un jour le monde changea d'aspect à mes yeux; tout s'anima! Un attrait puissant m'attira vers ces fêtes où la curiosité et le désœuvrement m'avaient entraînée; il me sembla qu'une âme nouvelle venait de se révéler en moi, et ce charme inconnu, qui remplissait mon cœur, se communiquait à tous les objets que j'avais dédaignés jusqu'alors. Je m'étonnais de sentir des émotions de plaisir que j'ignorais encore. Hélas! ces instants heureux furent courts! ces illusions délicieuses disparurent dès que j'en connus la source, dès que je sus qu'un amour passionné les avait fait naître, quand je vis que mon bonheur était au pouvoir d'un autre, qu'il disposait de ma vie, enfin, que j'aimais, que j'adorais votre père!

» Son nom, mon fils, ne vous sera point révélé par votre mère; elle fut abandonnée par lui; il repoussa et son fils et celle qui lui donna le jour! Vous n'avez plus de père! Un ami généreux veillera sur votre enfance; vous n'aurez que lui sur la terre. Mais si quelque jour votre père réclamait une place dans votre cœur, mon fils, souvenez-vous que votre mère mourante lui pardonna, et vous conjura de le chérir.

» Je ne vous dirai pas qu'il m'a séduite; mon âme tout entière, fut à lui dès le premier instant, et je ne saurais dire ce qui me frappa davantage, ou de cette figure charmante, si noble, si expressive, ou de cet esprit brillant qui animait sa conversation, ou de cet amour que je lisais dans ses yeux: car je ne l'accuse pas de m'avoir trompée, il éprouvait ce qu'il exprimait; à dix-huit ans on ne calcule pas, on sent; et, quand il jura de m'adorer toujours, il se trompa le premier. Plus tard la vanité lui fit mettre du prix à multiplier ses conquêtes, et mes rivales n'obtinrent peut-être que le pouvoir de flatter son amour-propre; mais moi, du moins, j'avais fait battre son cœur, j'avais eu son premier amour, et, malgré son inconstance et son abandon, je puis dire: Je fus aimée!

» Les succès brillants qui l'accueillirent à son début dans le monde, et surtout la fragilité d'un sentiment qui n'est pas fondé sur la vertu, contribuèrent à détruire mon bonheur. Que dis-je? mon bonheur! Ce coupable amour me livrant en proie au remords, je n'eus pas un jour heureux, et l'espèce d'enivrement, qui me conduisit à l'oubli de tous mes devoirs, ressemblait plus à l'agitation de la fièvre qu'aux émotions délicieuses que doit donner un amour vertueux. Je ne puis encore me rappeler sans trouble ces jours où l'absence de M. de T..., occupé en province d'un procès important, me laissa sans guide, à seize ans, au milieu de Paris. Cette absence, qui ne devait durer que quelques jours, se prolongea pendant plus de deux mois : tout entière à la passion qui remplissait mon âme, j'oubliai le reste! L'univers se bornait pour moi à l'amant que j'adorais : il me semblait que toute ma vie était renfermée dans ces instants que je lui consacrais, je ne voyais rien au-delà!

» Une lettre de M. de T..., qui m'annonçait son retour, vint mettre la réalité à la place de l'illusion ; et ce moment, qui me rendit à moi-même, découvrant à mes yeux la vérité, me frappa d'un coup si violent, qu'il suspendit toutes mes sensations ; je crus toucher à la dernière heure de ma vie, je perdis connaissance, et l'on me prodiguait encore tous les soins que mon état paraissait exiger, quand M. de T... arriva.

» Une maladie grave fut la suite de cette commotion. Soit que l'état alarmant de ma santé, en inspirant à M. de T... la crainte de me perdre, lui eût appris combien je lui étais chère, soit que je fusse plus disposée à remarquer son empressement, l'amour qu'il me témoigna vint encore enfoncer plus avant dans mon cœur le remords cruel qui le déchirait : les expressions de sa tendresse portaient dans mon âme un trouble que je m'efforçais en vain de cacher. Et cependant si la moindre apparence de tristesse et de mécontentement se peignait sur sa figure, je craignais qu'il n'eût tout deviné, ou qu'une indiscrète révélation ne l'eût instruit de mes torts. Mon œil inquiet suivait tous ses mouvements, et je ne me rassurais que lorsqu'un sourire bienveillant était venu me ranimer : attendrie alors par sa bonté, malgré moi je laissais échapper des larmes, que M. de T... n'attribuait qu'à ma faiblesse ; il me prodiguait les témoignages du sentiment le plus tendre. Hélas! son erreur ajoutait encore à mes maux! Ce n'était pas son amour que je lui demandais, je n'implorais que sa pitié.

» Mais l'avouerai-je? Mon plus grand supplice était d'être séparée de celui que j'adorais : je craignais également et son désespoir et son oubli ; je n'avais aucun moyen de m'instruire de ce qu'il éprouvait : un sentiment si coupable ne pouvait avoir de confident, ma bouche se serait refusée à un pareil aveu! Son nom, que je n'osais prononcer et que je brûlais d'entendre, ne retentissait plus à mon oreille. Cependant j'appris bientôt que mes maux étaient partagés, car il fuyait le monde depuis que je n'y paraissais plus ; il avait employé tous ses soins à se faire présenter chez une femme âgée, ma parente, que je voyais souvent, je l'y rencontrai donc bientôt. Ses regards et des lettres qu'il parvenait à me donner sans qu'il me fût possible de les refuser, me peignaient tous les transports qui agitaient son âme, tous les maux de l'absence que je sentais comme lui, tous les charmes de l'amour qui ne séduisaient que trop mon cœur. Il me suppliait de le revoir en secret, m'en indiquait les moyens, et me disait de choisir entre son désespoir et son bonheur, entre sa mort et sa vie : je refusai pourtant ; mais je sus bientôt que, malade et désespéré, il ne quittait plus les lieux où il m'attendait, et que je ne devais plus espérer de le revoir! *Aujourd'hui, ou jamais!* me disait-il...

» Continuerai-je, ô mon fils! cet aveu qui te fera connaître combien ta mère fût coupable? Il le faut!

» Mon âme n'était pas faite pour supporter le poids cruel du remords, pour dissimuler longtemps et arracher une estime dont je n'étais plus digne. Je ne me sentais ni le courage de vivre loin de l'amant qui m'était plus cher que ma vie, ni celui de tromper M. de T...! *Toujours, ou jamais!* me disais-je : j'hésitais encore ; l'agitation que cette alternative jetait dans mon âme se peignait sur ma figure quand M. de T... entra!

» Inquiet pour ma santé, il cherchait, par des soins empressés, à soulager mes maux ; des larmes furent ma seule réponse. S'accusant de mes douleurs, il me suppliait de lui en découvrir la cause. Ah! peut-être si, dans ce moment il n'eût employé que les expressions de l'amitié, mon cœur coupable eût cherché un refuge dans son indulgence, et j'aurais abjuré mon erreur! Mais les caresses de l'amour repoussèrent la confiance que l'amitié aurait fait naître ; il me sembla que souffrir de pareils transports, c'était outrager à la fois et l'hymen et

l'amour. Tremblante, je m'arrachai de ses bras, et je courus m'enfermer dans mon appartement; là, je me dis encore : *Toujours, ou jamais!* En proie à un délire qui ne me laissait plus la force de réfléchir, voyant de tous côtés le malheur et le remords, croyant échapper peut-être au mal qui me dévorait et troublait ma faible raison, j'allais et je venais sans but pour m'étourdir sur cette horrible situation. Incertaine encore, effrayée, sans savoir au juste à quel projet je m'arrêterais, voulant seulement fuir les lieux où j'endurais un tel supplice, seule, à pied, je sortis de chez M. de T... !... Je n'y rentrai plus !

» Le soir même de ce jour fatal je quittai secrètement Paris avec l'homme à qui j'avais tout sacrifié : nos précautions furent si bien prises qué, sans nous éloigner beaucoup, nous parvînmes à cacher longtemps notre retraite; mais, trop coupable pour être heureuse, j'étais poursuivie de mille inquiétudes cruelles, surtout pendant les voyages à Paris que votre père faisait quelquefois. Hélas! mes craintes n'étaient que trop fondées! Une de ses lettres m'annonça qu'une blessure, suite d'un duel avec M. de T..., le retenait loin de moi. Que n'aurais-je pas donné pour courir lui prodiguer mes soins? Cette consolation m'était interdite; il me recommandait de rester dans l'asile qui me cachait à M. de T... Rien ne peut peindre mon désespoir! Cependant, dès qu'il put sortir, votre père vint me rejoindre et m'apprit que l'éclat de cette malheureuse affaire avait décidé M. de T... à quitter la France. L'idée de n'avoir plus rien à craindre de sa vengeance ne me consola point d'avoir causé son malheur.

» Que vous dirai-je de plus, ô mon fils? L'amour de votre père, affranchi de tout obstacle, s'affaiblit bientôt par degrés; ses voyages devinrent plus longs et plus fréquents : cet éclat, qui m'avait perdue, qui avait rompu tous mes liens avec la société et livré mon nom au mépris, rendit fameux le nom de votre père, de celui qui partagea tous mes torts! C'était moi qui avais fait tous les sacrifices, et ce monde, qui m'aurait repoussée, accueillait avec enthousiasme l'homme qui en avait profité. Les femmes, qui se croyaient obligées de rougir en prononçant dédaigneusement mon nom, se disputaient l'honneur d'inviter et de recevoir celui qui m'avait entraînée à ma perte, et la plupart d'entre elles eussent été flattées de ses hommages.

» Je ne le vis plus que de loin en loin, et j'avais déjà perdu le seul bien qui m'attachait à la vie, quand votre naissance vint me donner de nouvelles sensations : elles furent presque toutes pénibles. Sans nom, sans état, sans parents, l'incertitude de votre avenir m'effrayait! Sentant ma faible existence céder aux maux qui m'accablaient, ne trouvant pas dans le caractère frivole de votre père ce qui aurait pu me tranquilliser sur votre sort, je confiai mon secret à M. de Melcourt, et j'obtins de lui l'assurance qu'il veillerait sur vous. Les qualités qui le distinguèrent dès sa jeunesse me garantissent l'accomplissement de tous mes vœux; la mort se présente maintenant à moi sans m'affliger; je l'attends comme la fin de mes douleurs, et je ne pleure plus que sur l'enfant infortuné qui doit me survivre!

» Je te bénis, mon fils! que le ciel veille sur toi; qu'il te donne le premier de tous les biens, la vertu! Que des principes sévères règlent toutes tes actions! La fortune et le plaisir ne seront pas le prix de tes sacrifices; mais la vie est si courte! Et d'ailleurs la vertu est si consolante, qu'il n'est aucun mal qu'elle ne puisse adoucir! Je meurs plus tranquille, avec l'espoir qu'un jour les vertus de mon fils obtiendront grâce pour sa mère! »

Après quelques instants de silence et de méditation, Arthur, ayant rassemblé ses idées, s'écria : « Je jure ici, ma mère, de consacrer ma vie à remplir vos dernières volontés! Je jure que la vertu la plus sévère dirigera toutes mes actions! » Et ce serment était si compatible avec le noble caractère d'Arthur, qu'il ne crut pas que cet engagement dût lui imposer le moindre sacrifice. Frappé tout à coup d'une idée nouvelle, il ajouta : C'est à vous, ma mère, que je dois cette inspiration! Oui, grâce à vous, mon père ne pourra résister à ma prière! » Et il écrivit précipitamment ce qui suit :

LETTRE D'ARTHUR A SON PÈRE.

« Mon père,

» Pour la première fois, ce nom, tracé par ma main, et répété par mon cœur, va parvenir jusqu'à vous. Ne repoussez pas le premier vœu de votre enfant! Au nom des larmes de sa mère, accueillez votre fils; ouvrez-lui vos bras; qu'il ne soit plus seul sur la terre! Confiez à son cœur un secret qu'il ne trahira point. Quand ma triste naissance me force à renoncer au bonheur, en me séparant de la seule femme qui pouvait me le donner, que je retrouve un père, et je ne me plaindrai pas de ce que

j'ai perdu : qu'il devienne l'objet de toutes mes affections ! Sa tendresse peut seule consoler le malheureux Arthur. »

Dès qu'il eut tracé ces lignes, où se peignait l'exaltation d'une âme encore neuve, Arthur sortit de chez Melcourt avec l'intention de revenir bientôt le chercher.

Marchant au hasard, il fut étonné de se trouver au milieu de la foule qu'un rayon de soleil avait amenée dans le jardin des Tuileries ; il s'enfonça dans les allées les moins fréquentées, pour se livrer sans distraction aux différentes émotions que cette journée avait fait naître dans son âme. Tout à coup la voix de deux hommes qui causaient vivement près de lui vint le tirer de sa rêverie ; ils s'arrêtèrent surpris, en l'apercevant, et il reconnut Melcourt et Sénanges. A son aspect, leur conversation cessa ; mais il remarqua des signes d'impatience sur le visage de Sénanges, et un mécontentement visible sur les traits de Melcourt. Peu après, il resta seul avec ce dernier, il lui remit la lettre qu'il venait d'écrire, en le suppliant de joindre ses prières aux siennes, pour que le seul bonheur auquel il pût prétendre, celui d'embrasser un père, ne lui fût pas refusé.

Quelques jours après, une lettre d'une écriture inconnue et qui paraissait avoir été déguisée avec soin, fut remise à Arthur ; c'était la réponse qu'il attendait si impatiemment.

« L'ami qui veille sur vous, Arthur, m'a donné votre lettre, et ses instances se sont unies aux vôtres pour exiger de moi ce que je ne puis accorder. L'intérêt que je prends à vous m'engage à vous répondre moi-même, et cet intérêt est sincère, n'en doutez point. Vous ne m'êtes pas inconnu, je vous ai vu souvent, et le calme de votre physionomie, la froide sévérité de vos manières, les succès brillants que vous avez obtenus dans vos études, devaient me faire croire que votre esprit sage voyait les choses avec plus de justesse que votre lettre ne semble l'annoncer ; mais votre jeunesse, l'émotion que vous avez ressentie en apprenant le secret de votre naissance, la lettre de votre malheureuse mère, peuvent être des excuses pour l'exagération romanesque que je blâme dans vos expressions.

» Si, comme je le pense, vous êtes sincère maintenant dans l'intention que vous annoncez de ne point exiger que le nom de votre père soit révélé à d'autres qu'à vous, que gagneriez-vous à une connaissance qui pourrait compromettre son secret sans aucun avantage pour vous ? Qui m'assurerait d'ailleurs que, vos idées changeant avec les années, vous ne viendriez pas un jour réclamer un titre qui ne peut vous appartenir ? S'il est vrai que vous soyez disposé à aimer votre père, à contribuer à son bonheur, vous renoncerez à un désir qui ne pourrait que le troubler.

» Vous jouirez d'une fortune suffisante pour vivre agréablement dans le monde ; vous pouvez l'accepter sans crainte, je suis assez riche pour n'être pas gêné par ce que je fais pour vous. Les scrupules qui vous engageraient à persévérer dans un refus ridicule ne sauraient entrer dans l'esprit d'un homme raisonnable. Je compte, d'ici à peu de temps, vous assurer cette fortune d'une manière tout-à-fait indépendante ; et, jointe à ce que vous devez attendre de la carrière que vous suivrez, elle vous mettra à même de vous marier convenablement. Car cette folie de jeune homme, qui vous porte à croire qu'il n'est qu'une femme que vous puissiez aimer, est au nombre de ces chimères qu'il ne faut pas même se donner la peine de combattre par des raisons : vous serez le premier à vous en étonner avant peu.

» Je pense que vous ferez bien de songer de bonne heure au mariage ; vous formerez ainsi des liens de famille auxquels vous devrez des jouissansances intérieures et paisibles, qui me paraissent convenir à votre caractère sérieux et au peu de goût que vous témoignez pour les plaisirs de votre âge.

» Soyez sûr que je veillerai constamment à votre bonheur par l'intermédiaire de l'ami qui veut bien vous accorder une affection toute paternelle, dont j'espère que vous ne cesserez jamais de vous rendre digne. »

CHAPITRE IV.

LE RAOUT.

On était à la fin de l'hiver, et chaque jour amenait une fête nouvelle. Semblables au bal dont nous avons rendu compte, toutes ces brillantes assemblées avaient donné lieu sans doute à de nouvelles

espérances et à de nouveaux regrets. Emma avait paru à plusieurs de ces fêtes, et presque toujours un sentiment pénible succédait à la joie qui accompagnait l'annonce d'un bal; elle s'en étonnait : son jeune cœur ne pouvait en deviner la cause.

Parmi les réunions auxquelles madame de Terny n'avait pas jugé convenable de la conduire, une des plus remarquables avait eu lieu chez la vicomtesse d'Olban. On aurait pu s'étonner d'y voir tout ce que la société a de plus distingué; car la réputation de la vicomtesse, le mépris que les femmes affectaient d'attacher à son nom, la sévérité dont elles faisaient parade quand l'indulgence d'un ami cherchait à excuser ses torts, auraient dû faire supposer que son invitation serait rejetée par le plus grand nombre. Mais madame d'Olban était riche, ses bals étaient magnifiques : son opulence couvrait bien des choses. Sans fortune, elle eût été repoussée. Le monde est souvent plus sévère pour l'indigence que pour le vice. Que de fois l'orgueil dédaigneux des grands a fait à la richesse le sacrifice d'une impertinence dont ils auraient accablé le mérite obscur! Que de fois on les a vus solliciter l'avantage d'être invités chez des gens qui n'avaient, pour échapper à leurs dédains, qu'une fortune dont la source n'était pas toujours honorable! Que de fois enfin on a pu entendre l'équivalent de cette conversation qui se tenait à haute voix dans un des salons de madame d'Olban!

— Que pensez-vous de M. de N...? disait un homme âgé à une femme placée près de lui. Ce n'est pas grand'chose?

— Je le crois un galant homme, répondit-elle : il a cinquante mille livres de rentes.

— Cinquante mille livres de rentes! reprit un troisième interlocuteur; il en a plus de cent!

— C'est un homme fort estimable, dit la dame.

— J'ai la preuve certaine, ajouta quelqu'un qui prêtait l'oreille à la conversation, que M. de N... a deux cent mille livres de rentes.

— C'est le plus honnête homme du monde!

Madame d'Olban, toujours triste et rêveuse, eût été peu disposée à donner des fêtes, si elle n'y eût trouvé un moyen d'attirer Sénanges et de ne point paraître délaissée à ses yeux. Elle ne se trompait point sur les motifs qui entraînaient la foule chez elle ; seulement elle désirait que Sénanges s'y trompât ; elle employait pour le ramener tous les soins que l'amour malheureux inspire, et qui, presque toujours, restent sans succès.

La duchesse de Rosbel, nécessairement invitée à toutes les réunions brillantes, avait plus d'une fois satisfait sa coquetterie aux dépens du cœur de la vicomtesse, en usant devant elle du pouvoir qu'elle exerçait sur Sénanges; mais, quoique madame d'Olban souffrît de ces triomphes, ce n'était pas le sentiment qu'éprouvait le comte auprès de la duchesse qu'elle eût voulu faire naître dans son âme : elle lisait au fond de leurs cœurs, et voyait que l'amour entrait pour bien peu dans leur liaison; aussi espérait-elle toujours que le plaisir d'être aimé véritablement lui rendrait Sénanges, et que l'amour l'emporterait enfin sur la vanité.

La foule se pressait dans les salons, et présentait cette variété de personnages, de rangs et d'opinions qu'on rencontre partout maintenant, dès que la réunion est nombreuse. L'orateur qui vient de défendre avec talent les nouvelles institutions reçoit les félicitations de la plus grande partie de la société, à côté de l'orateur qui les a combattues. Sénanges sait dire à chacun d'eux ce qui lui doit être agréable, sans se prononcer positivement, et sans se livrer pourtant à cette flatterie complaisante qui, en cherchant à plaire à tous les partis, nuit à l'homme qui l'emploie, et enlève toute dignité à son caractère.

Sénanges a l'esprit le plus adroit, et il n'attache d'importance qu'à ce qui le touche personnellement : son égoïsme est la seule chose où il soit de bonne foi; mais il sait le déguiser sous les formes les plus aimables. Un député de l'extrême droite vient de lui rappeler qu'il est attendu le lendemain à une fête somptueuse où l'honorable représentant des intérêts publics doit réunir quatre ou cinq cents amis. Sénanges sourit; car, le matin même, un discours véhément du député nous annonce que la France est dans le plus grand péril; que la misère accable le peuple; que la monarchie est sur le point de succomber, et que ses défenseurs n'auront bientôt plus que le choix entre l'exil et la mort. Son éloquence, ajoutant une force nouvelle à ses prédictions alarmantes, a glacé de crainte quelques royalistes retirés du monde, et ira jeter l'épouvante au fond de quelque province éloignée. Déjà un vieux rentier a cru devoir, dans des circonstances si fâcheuses, contremander le dîner annuel qu'il donnait à une douzaine d'amis; et, plus loin, quelques jeunes filles, qui brûlaient de saisir une occasion d'amusement peu fréquente pour elles, ont vu remettre à des temps plus heureux le petit bal de famille qui leur était promis. Mais le bal du député sera magni-

fique. Sénanges ne s'étonne point, car il connaît les hommes depuis longtemps; il ne s'afflige pas, car cela ne touche en rien à ses intérêts; il sourit, car il se moque à la fois et de ceux qui trompent et de ceux qui sont trompés.

Parmi les femmes que la sévérité de leurs principes semblerait devoir éloigner de madame d'Olban, on remarque madame de .... Peut-être son goût récent pour le prosélytisme la conduit-il dans ce monde, où son maintien réservé attire l'attention générale. Elle est tellement loin de cet enthousiasme brillant, de ce génie si naturel et pourtant si élevé qui jadis illustra le nom de sa mère, qu'on pourrait croire qu'elle cherche la célébrité dans ce contraste frappant, si l'on ne savait qu'elle ne doit qu'à la nature ce qui distingue son caractère. Des hommes instruits, occupés des arts et des lettres, forment sa société habituelle. Partisans zélés des compositions étrangères, ils ne seront pas accusés d'être aveuglés par l'amour de la patrie dans les jugements qu'ils portent sur la littérature. On leur reprocherait avec plus de raison peut-être de mettre toujours la vérité à la place de l'imagination, de substituer sans cesse le raisonnement à l'enthousiasme. Ils semblent oublier que les Muses sont femmes, et qu'on leur ôte leur plus grand charme en les dépouillant de leurs grâces.

Dans un des salons, quelques vieilles femmes tentaient d'attirer vers elles une attention qui pourtant ne pouvait pas tourner à leur avantage : les unes vantaient l'ancienneté de leur noblesse, qui remonterait déjà fort loin quand elle ne daterait que de l'époque de leur naissance; mais leurs vaines prétentions ne trouvent plus de quoi se satisfaire.

D'autres tâchent de ressaisir l'empire que les années ont emporté; et, au lieu d'employer le langage conciliant qui seul doit sortir de la bouche d'une femme, elles flattent les passions politiques, et animent les partis dans l'espoir d'y jouer un rôle important; mais elles ne mènent tout au plus que quelques coteries obscures.

— Ma chère, disait l'une d'elles, parlant sans doute de quelque société littéraire, avez-vous entendu le nouveau professeur? Vingt-quatre ans tout au plus! Quel talent! Des yeux superbes! Je ne manquerais pas une de ses leçons pour tout au monde. Je crois que c'est sur l'astronomie ou sur la physiologie qu'il a parlé vendredi dernier; je ne me rappelle pas bien au juste; mais c'était admirable! Des cils, des sourcils et des cheveux du plus beau noir! une expression!

— Ah! madame, dit une autre femme qui lance de temps en temps dans le monde des opuscules de sa façon, cela n'est rien, en comparaison du professeur d'anatomie! Une taille de cinq pieds sept pouces, des favoris magnifiques, et le plus joli tilbury!... Des envieux prétendent que, lors de son examen, il ne put répondre aux questions les plus simples; mais cela ne peut pas être : il s'exprime avec grâce, a une tournure délicieuse, et d'ailleurs le voilà professeur! Il n'y a rien à répondre à cela. »

Quelques autres femmes âgées, qui n'ont pas le goût du jeu, et se plaisent à une conversation dont l'esprit et la bonté font tous les frais, se sont retirées dans l'élégante bibliothèque de madame d'Olban, située à l'extrémité des vastes salons qu'elle a livrés à la foule réunie chez elle. Là, suivant l'usage, des tables chargées de gravures, de dessins et de nombreux *album* qu'ont enrichis, et le talent des poètes les plus distingués de notre époque, et les légères esquisses de nos premiers peintres, appellent et satisfont les regards. Sur des guéridons et des consoles sont entassés sans choix et sans symétrie d'innombrables objets, soit antiques, soit modernes, en bronze, en albâtre, en cuivre ou en marbre : à côté d'une petite figure grecque récemment découverte dans les fouilles de Milo, un grotesque Chinois balance perpétuellement sa tête chauve; près d'un vase étrusque on voit une divinité égyptienne, un fétich indien près d'une urne lacrymatoire; car, de nos jours, tous les pays et tous les siècles sont mis à contribution pour donner à la retraite d'une jolie Parisienne l'aspect d'un magasin de curiosités.

Quelques livres sont tirés des rayons de la bibliothèque, comme pour attester qu'ils occupent habituellement les loisirs de la maîtresse de la maison. Mais qu'on ne s'attende pas à trouver là des compositions frivoles : les œuvres de Burke, la Philosophie de Kant, la traduction de Platon par M. Cousin, les *Esquisses de philosophie morale* de Dugald Stewart, transportées dans notre langue par M. T. Jouffroy, les *Vieilles Chroniques* publiées par M. Buchon, le nouvel ouvrage du savant M. Dupin, tels sont les livres que la mode place aujourd'hui chez une jeune femme. On n'est pas bien sûr qu'elle n'en lise pas d'autres, mais il est certain qu'elle se montre que ceux-là.

C'est dans ce sanctuaire des sciences, des lettres et des arts que les femmes dont nous avons parlé

plus haut attirent près d'elles, malgré leur âge, des jeunes gens, qui leur doivent de piquantes anecdotes sur le passé, et de fines observations sur le présent. Madame de Terny est de ce nombre. Elle est si bonne, qu'il ne lui serait pas nécessaire d'avoir de l'esprit pour plaire; elle est si spirituelle, qu'on lui pardonnerait de n'être pas bonne. Aimée généralement, elle obtient cette considération, qui serait plus souvent le partage des femmes âgées, si les années de leur jeunesse n'étaient pas uniquement consacrées à des futilités qui leur ôtent la faculté de penser avec justesse, et d'acquérir, en cultivant leur esprit, les moyens de soutenir une conversation assez intéressante pour suppléer à la beauté. Quand les yeux ne peuvent plus être charmés, le jugement qu'on porte sur ce que disent les femmes devient plus sévère; il faut alors que leur esprit s'enrichisse de tout ce que leur figure a perdu.

Pendant que madame de Terny répand ainsi autour d'elle les charmes de son esprit et de sa gaîté, une femme, dont le costume, malgré son éclatante richesse, présente une sorte de disparate avec l'élégance des autres toilettes, s'approche de la marquise.

« — Quoi! vous à Paris, madame? s'écrie cette dernière.

— Mon Dieu, oui! Après trente ans d'absence et malgré la ferme résolution de ne plus revenir en cette ville, m'y voici pourtant.

— Et quel motif vous a fait manquer à votre serment?

— Vous savez que mon mari, M. de Corvillac, mourut dans l'émigration : je viens ici réclamer ma part des indemnités qu'on veut bien enfin nous accorder. Arrivée depuis trois jours, je n'ai pu voir encore que des bureaux et des commis. Étrangère au milieu de cette nombreuse assemblée, où m'a conduite une de mes parentes, je suis heureuse de vous rencontrer, ma chère marquise. Vous serez assez bonne pour m'apprendre avec qui je me trouve ici. Et d'abord voyez-vous là, près de la porte, cet homme vêtu d'un uniforme écarlate? Il est l'objet de tant d'égards, de tant d'hommages, qu'il a vivement piqué ma curiosité. C'est sans doute un général étranger? »

Madame de Terny ne put réprimer un sourire.

« — Ce prétendu général, répondit-elle, n'a jamais paru sur les champs de bataille; mais il n'en fait pas moins mouvoir à son gré une foule d'hommes sur lesquels sa volonté est si puissante, qu'on doit lui pardonner l'idée qu'il a conçue de son importance politique. Il commande aux événements; il fait le destin des empires, il s'étonne quand les souverains osent prendre une détermination sans le consulter; et naguère, apprenant que l'empereur Don Pedro donnait une charte à ses sujets, il s'écria : « Si j'avais été là! »

— Quel est donc ce personnage? A quelle nation appartient-il?

— Comment! vous ne devinez pas? Il réalise aujourd'hui la prédiction du prophète dans Athalie :

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière!
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière!

— Ah! je comprends, c'est le fameux baron!

— Qui n'est pas le premier baron chrétien. Ici vous pouvez apercevoir un éloquent professeur de belles-lettres; près de lui est un avocat célèbre, que ses talents ont porté à la chambre élective; cet homme qui cause avec le duc de L... est le plus illustre de nos peintres d'histoire; et je vois s'approcher le plus riche et le plus habile de nos manufacturiers, dont les utiles travaux ont si puissamment contribué au développement comme à la gloire de l'industrie française.

— Quoi! tous ces gens-là chez la vicomtesse d'Olban! En vérité! je ne reconnais plus la bonne compagnie. De notre temps, on ne voyait rien de pareil. J'ai raison de le répéter tous les jours, la révolution n'est pas encore finie.

— Prenez garde, madame, avec de semblables idées on pourrait la recommencer! »

La dame, à ce mot, s'éloigna brusquement, et, pendant toute la soirée, elle parut éviter la marquise.

Sénanges, en entrant, a remarqué près de madame de Rosbel un jeune Anglais que ses chevaux, un duel et deux aventures d'éclat ont mis un moment en évidence, et qui voudrait peut-être constater ses droits au titre d'homme à la mode en enlevant à Sénanges la plus brillante de ses conquêtes. Mais ce dernier l'a deviné, et ses projets ne s'accompliront pas. L'expression maligne de la figure du comte, lorsqu'il salue la duchesse, semble lui dire qu'il ne craint point son rival. Témoigner la confiance en soi-même est souvent une garantie du succès; annoncer quelques craintes est presque, en pareil cas, avouer son infériorité. Madame de Rosbel cède encore à l'influence de Sénanges; et, bien que

sa coquetterie lui fasse chercher à multiplier ses triomphes, le comte sait adroitement la contraindre à laisser paraître aux yeux du public la préférence qu'elle lui accorde.

Les agaceries de la jolie madame Derbain ne lui arrachent que des marques d'attention assez rares; la triste vicomtesse d'Olban n'en obtient pas davantage. Le soin qu'elle prend de lui plaire n'a point échappé à la vanité de Sénanges; mais il ne veut pas l'attribuer à cet amour passionné qui remplit le cœur de madame d'Olban. Il veut se persuader, au contraire, que son amour-propre seul la dirige dans ce qu'elle fait pour l'attirer près d'elle : il tâche au moins de le croire pour diminuer ses torts. Si son orgueil n'a rien à gagner à ce qu'on le suppose occupé de madame d'Olban, il est cependant bien aise qu'on s'aperçoive de l'amour qu'il lui inspire. Aussi, dans les courts instants où il s'approche d'elle, ses manières sont assez affectueuses pour qu'elle puisse nourrir des espérances qu'il est décidé à ne jamais réaliser.

Sénanges reste peu de temps près de madame de Terny; car il ne trouve pas à côté d'elle le nouvel objet de son admiration. Il espère se dédommager de cette privation forcée, en rendant bientôt une visite à la marquise.

CHAPITRE V.

—

LES DEUX LETTRES.

Dans la matinée du lendemain, le comte de Sénanges se présenta chez madame de Terny. Il attendait, dans le salon où un domestique venait de l'introduire, que la marquise, occupée avec un homme d'affaires, fût libre de le recevoir, lorsqu'une porte ouverte lui laissa voir, dans une pièce voisine, la jeune Emma plongée dans une rêverie si profonde, qu'elle ne l'aperçut pas. Une table, sur laquelle Sénanges remarqua un papier couvert d'une écriture fine, était placée devant elle; mais la plume s'était échappée de ses jolis doigts, et sa tête charmante s'appuyait sur sa main, autour de laquelle se jouaient les boucles de sa chevelure blonde. Ses longs cils voilaient ses regards, et il se mêlait à son expression mélancolique cette surprise naïve qu'exprime si bien cet ouvrage délicieux de notre grand peintre, qui représente Psyché s'étonnant du plaisir inconnu qu'elle éprouve au baiser que l'amour invisible vient de déposer sur son front virginal[1].

Sénanges contemple avec ravissement le trouble ingénu d'Emma, qui, sans lever les yeux, soupire et essuie une larme. Ces mots, à peine intelligibles, sortent de sa bouche : « Je n'ai pas de chagrins, et pourtant je ne suis pas heureuse! » Elle se lève, et pousse un cri de surprise en apercevant Sénanges si près d'elle. Sa main se porte précipitamment vers le papier qui est sur la table, et cherche à le dérober aux regards du comte. Elle est prête à fuir; mais il y a quelque chose de si doux et de si gracieux dans la manière dont il la supplie de ne pas s'éloigner, qu'elle essaie de surmonter son embarras, et s'approche de lui.

« — Se peut-il que ma présence vous effraie ainsi? lui dit Sénanges; ai-je donc le malheur de vous déplaire?

— Déplaire!... vous!... répond Emma en rougissant, c'est impossible!

— Emma, reprend-il en serrant sa jolie main qui frémit dans la sienne, pourquoi donc tremblez-vous près de moi? »

Emma ne peut répondre, car elle l'ignore elle-même; mais un regard caressant semble demander grâce : elle craint d'avoir offensé ou affligé Sénanges. Son innocence ne suppose pas qu'auprès de lui elle puisse avoir d'autre sujet de crainte.

En cet instant, Melcourt et Arthur sont introduits, et le trouble d'Emma n'a point échappé à ce dernier : ses yeux se portent alternativement sur elle et sur Sénanges; et le comte lui-même, malgré son habitude de la dissimulation, a peine à dérober les traces de son émotion au regard investigateur qui le poursuit.

Sénanges et Arthur s'étaient souvent rencontrés, sans que les occasions fréquentes qu'ils avaient de se voir eussent amené entre eux la moindre intimité. La disproportion d'âge n'eût pas été un motif d'éloignement; car Arthur se plaisait dans la société d'hommes plus âgés que lui, et les recherchait par goût; et Sénanges, au contraire, passait sa vie avec des jeunes gens. La différence de leur caractère

[1] Tout le monde connaît le tableau de *l'Amour et Psyché*, peint par M. Gérard, et la gravure qui reproduit cette composition charmante.

s'opposait sans doute à une confiance réciproque. La sévérité d'Arthur glaçait la gaieté du comte, qui était presque contraint en sa présence; et la légèreté de Sénanges, la mobilité de ses principes et de son caractère repoussaient l'estime et l'amitié d'Arthur.

Son entrée et celle de Melcourt dans le salon excitèrent chez Sénanges un mouvement d'humeur, qu'il se hâta de cacher, et qui disparut à l'arrivée de madame de Terny, qu'on n'attendit pas longtemps.

Après quelques moments de conversation, Emma retourna dans son appartement; et Sénanges s'aperçut alors qu'elle avait laissé tomber près du fauteuil sur lequel il était assis ce papier plié qu'elle semblait cacher avec soin. Ne voulant point abandonner à tous les yeux les secrets de la jeune Emma, il s'empara adroitement de ce papier, dans l'intention de le lui rendre; et lorsque, rentré chez lui, il le tira de sa poche, il remarqua qu'une écriture fine en couvrait tellement tous les côtés, que rien ne pouvait, au premier aspect, faire deviner si c'était une lettre et à qui elle s'adressait. Sans qu'il cherchât à lire, son nom, répété plusieurs fois, vint frapper ses regards, et éveilla tellement sa curiosité, qu'il ne put résister au désir de connaître ce qu'Emma pouvait dire de lui. Il vit, dès les premières lignes, que c'était une lettre écrite à madame d'Esparville, fille de madame de Terny, et sa curiosité s'augmenta de cette découverte. Ses yeux restèrent donc attachés presque malgré lui sur ce papier; et, tout en s'accusant de son indiscrétion, il lut ce qui suit :

LETTRE D'EMMA A MADAME D'ESPARVILLE.

« Le reproche que vous me faites dans votre dernière lettre de manquer de confiance en vous, ma chère Athénaïs, n'est point fondé. Qui? moi! j'oublierais cette confiance et cette amitié qui, jusqu'à présent, ont fait le charme de ma vie! Cela ne se peut pas. Et si, comme vous semblez le penser, un secret sentiment portait dans mon cœur cette mélancolie que vous croyez remarquer dans mes lettres, vous auriez été la première à qui j'aurais confié mes chagrins, bien sûre que votre indulgence et vos conseils pourraient seuls les adoucir.

» J'ai été bien touchée du tendre intérêt que vous me témoignez; mais, chère amie, j'étais presque effrayée des craintes que vous paraissez avoir à mon sujet; et ce n'est qu'après avoir de nouveau interrogé mon cœur, que je me suis convaincue que la tristesse, dont je ne puis me défendre par moments, n'a point d'autre cause que votre éloignement. C'est avec vous qu'a disparu toute ma joie; car, auprès de vous, mon caractère empruntait sans doute quelque chose de votre gaieté.

» Savez-vous, ma chère Athénaïs, que, pour répondre à toute vos questions, je viens de faire un véritable examen de conscience? J'ai passé en revue dans mon esprit tous les jeunes gens qui viennent chez ma mère (je puis nommer ainsi ma chère bienfaitrice), tous ceux même qui, dans les bals où elle m'a conduite, ont paru s'occuper de moi. Eh bien! non-seulement cet examen n'a pas fait battre mon cœur une seule fois, mais je n'en vois pas un dont je voulusse devenir la femme; ce qui me fait penser que je n'ai pas de vocation pour le mariage, et que mon bonheur sera de consacrer ma vie à ma tendresse pour madame de Terny et à mon amitié pour vous. Je suis persuadée, ma chère amie, que je ne suis pas susceptible d'un autre sentiment que la reconnaissance et l'affection que vous m'inspirez toutes deux, et que je ne puis trouver de plaisir qu'auprès de vous. Ces bals, ces fêtes où je croyais tant m'amuser, sont bien loin de m'avoir rendue plus heureuse! Et cependant, grâce à la bonté de notre mère, j'ai assisté aux plus brillantes; j'étais parée de si jolies toilettes, que je voyais souvent les yeux se tourner vers moi avec l'expression de la bienveillance, et que plusieurs jeunes gens ont paru me trouver très-bien et ont cherché à me faire voir ce qu'ils pensaient de moi; mais tout cela n'a fait aucune impression sur mon cœur, et je suis beaucoup plus contente dans les petites réunions intimes de madame de Terny. Elles sont toujours composées des personnes âgées et sérieuses que vous connaissez; car, depuis votre départ, il n'y a que deux nouvelles personnes admises dans son intimité : M. Arthur Brémont, pupille du général Melcourt, jeune homme fort distingué à ce que dit son tuteur. Vous l'avez connu dans son enfance, et je vous ai souvent entendue parler de lui; mais il est si grave et si froid que, malgré son âge, il n'a rien d'aimable, et ne donne pas l'envie de causer avec lui. Dans les premiers temps qu'il venait ici, il semblait s'occuper de moi, et je m'imaginai que ce bon M. de Melcourt, qui paraît m'aimer beaucoup, me destinait à son élève : heureusement il n'en est rien. M. Arthur est maintenant plus froid et plus sérieux avec moi qu'avec

toute autre, et j'en suis bien aise! J'aurais vivement regretté de faire de la peine au général, en refusant un parti qu'il aurait choisi.

» Il me reste à vous parler, ma chère Athénaïs, de l'autre personne qui, depuis votre départ, vient ici fort assidûment, c'est M. le comte de Sénanges. Il mérite bien que je vous entretienne de lui avec quelque détail, et, comme ce n'est pas un jeune homme, et qu'il m'inspire plus de crainte que de confiance, vous ne m'accuserez pas d'avoir de l'amour pour lui. Je crois, chère amie, qu'il vous est connu; mais il était absent pendant que nous étions ensemble cet automne, et il n'est revenu à Paris que depuis le moment où vous nous avez quittées.

» Son arrivée occupait tout le monde; on vantait son esprit, les connaissances variées qu'il avait acquises dans ses voyages; son nom était dans toutes les bouches, et je ressentais le plus vif désir de voir un homme qui captivait ainsi l'attention générale. Je me le représentais grave et sévère comme un savant: quel a donc été mon étonnement en le trouvant plus aimable et plus gai que tous les autres hommes! Si je n'avais pas été prévenue, je l'aurais cru très-jeune; car sa figure est charmante, et il ne ressemble en rien aux autres personnes de son âge. Madame de Terny, à qui j'exprimais ma surprise, m'a dit qu'il était cité pour avoir le meilleur ton et les meilleures manières parmi les gens de la société la plus distinguée: cela ne m'étonne pas; tout ce qu'il dit a une grâce si parfaite, que je ne connais personne qui en approche. Sa conversation est si piquante, si spirituelle, qu'on ne peut se lasser de l'écouter, et je passerais des heures entières lorsqu'il est là sans éprouver un instant d'ennui. Même quand l'entretien roule sur des objets sérieux, il sait le rendre intéressant; mais cette supériorité m'inspire tant de timidité, que je suis toute troublée devant lui; je n'ose exprimer ma pensée; il me semble, lorsqu'il m'adresse la parole, que je n'ai pas assez d'esprit pour lui répondre; je me repens presque toujours de ce que j'ai dit, et je crois sentir que je pouvais dire mieux: il a le droit d'être si difficile! Cependant, quand il me parle, son expression est toujours bienveillante; je soupçonne qu'il a deviné mon embarras, et que sa bonté voudrait m'encourager. Mais je suis mécontente de moi, convaincue qu'il ne me traite ainsi que parce qu'il me regarde comme un enfant dont on ne doit pas encore attendre une conversation raisonnable. Il est vrai qu'il a plus de quarante ans, à ce qu'on dit, et qu'il ne doit pas faire grand cas de l'esprit d'une fille de seize. Je suis fâchée d'en avoir encore moins avec lui qu'avec tout autre, et je soupçonne que M. de Wolf s'en est aperçu; il sourit malignement en me regardant lorsque M. de Sénanges est près de nous. Je n'aime pas ce M. de Wolf: croiriez-vous qu'il cherche quelquefois à tourner M. de Sénanges en ridicule? Il en parle souvent, et je pense qu'il est jaloux de ce que tout le monde le vante et s'occupe de lui; il dit à ce sujet des choses que je ne comprends pas toujours; puis il parle bas, et je suis sûre que c'est pour médire de M. de Sénanges; car madame de Terny prétend alors que ce qu'il raconte n'est pas vrai, qu'il a tort de répéter tout cela! Cependant il faut que ce ne soient pas des choses bien graves, puisqu'elle sourit, et que M. de Wolf rit de tout son cœur; je voudrais bien savoir ce qu'il peut dire ainsi tout bas.

» De toutes les femmes qui viennent chez notre mère, celle qui passe pour la plus aimable, c'est, comme vous savez, madame de Rosbel. Qu'elle est heureuse! Rien ne l'intimide, et près de M. de Sénanges, elle cause avec une vivacité plus brillante encore. Il est souvent à son côté. Que je voudrais avoir son esprit! C'est sans doute parce que je sens mieux auprès d'elle tout ce qui me manque pour être aimable, que je suis triste quand elle est là, et que je la vois arriver avec peine. C'est mal, je le sens, de lui en vouloir pour cela; mais j'ai beau faire pour essayer de vaincre ce mauvais sentiment, je ne saurais la voir avec plaisir.

» J'ai toujours beaucoup d'amitié pour M. de Melcourt: il est si bon! C'est lui qui, en l'absence de M. de Sénanges, le défend quand le baron l'attaque; ce bon général est l'homme que j'aime le mieux! Il est très-lié avec M. de Sénanges; ils se voient tous les jours.

» Madame de Terny m'a donné un fameux maître de harpe, qui trouve que je fais de grands progrès: eh bien! l'autre jour, M. de Sénanges entra au moment où je chantais en m'accompagnant, près de notre mère; il me fut impossible de continuer, tant ma voix tremblait! J'ai boudé ma harpe pendant trois jours. Je veux pourtant me guérir de cette sotte timidité, et j'étudie avec soin un morceau que je jouerai devant lui; ma mère le désire. Elle veut aussi que je lui fasse voir un dessin auquel je travaille; vous savez que M. de Sénanges est

grand connaisseur ; aussi, du moment où j'ai su qu'il le verrait, mon dessin m'a paru si mal, que je me suis levée de grand matin pour le recommencer et tâcher de le faire mieux.

» Vous voyez, ma chère Athénaïs, que je n'ai rien de remarquable à vous annoncer. Ma lettre serait plus intéressante si j'avais à vous raconter l'amour de quelque beau jeune homme, les bals où il m'aurait fait danser, ses soins, sa jalousie ; enfin, tout ce qu'on dit que l'amour fait éprouver : mais rien de tout cela ! Quand arrive la nouvelle d'un bal, je suis d'abord enchantée ; et, lorsque je me suis occupée de ma toilette, il me semble, en consultant mon miroir, qu'on me trouvera bien, et que je vais beaucoup m'amuser.

» En effet, dès que j'entre, on m'invite à danser avec tant d'empressement que je ne manque jamais une contredanse : mais je crois que c'est la danse que je n'aime pas, parce qu'elle m'impose l'obligation de quitter ma mère et nos amis qui sont près d'elle. Une heure ne s'est pas écoulée depuis que je suis au bal, que je m'y ennuie beaucoup. M. de Sénanges, qui ne danse point, ne m'adresse la parole qu'en me saluant lorsqu'il arrive. Il vient bien, plusieurs fois dans la soirée, causer avec madame de Terny ; mais il connaît tant de monde, qu'il parle à toutes les femmes, et surtout aux plus jolies. Madame de Rosbel est, à ce titre, celle à qui il consacre le plus de temps ; elle est toujours mise avec une si grande élégance, ses parures sont si riches, ses diamants si magnifiques, tout cela est arrangé avec tant de grâce, et la rend si jolie, qu'il me semble que, près d'elle, je dois paraître bien mal ! D'ailleurs, elle cause avec tant de d'esprit et gaîté, qu'il n'est pas étonnant que M. de Sénanges trouve plus de plaisir dans sa conversation que dans la mienne ! Près de lui je suis si timide, que je ne sais répondre que *oui* ou *non*, et encore ces monosyllabes ne sont-ils pas toujours placés à propos ! Cela m'attriste : je ne suis pourtant pas coquette ! Madame de Rosbel pourrait être admirée par tous les autres hommes, que je ne lui envierais pas ses succès. Décidément, je n'aime pas le monde, et si... »

La lettre finissait là ; Emma n'avait pu achever ; mais elle en avait dit assez pour apprendre à Sénanges le secret qu'elle ignorait encore elle-même. Il avait lu dans ce cœur ingénu, et il trouvait un charme délicieux dans les expressions qui peignaient cet amour naïf dont il était l'objet, et qui remplissait l'âme d'Emma sans qu'elle s'en doutât.

Le comte avait été frappé de sa beauté dès le premier instant qu'il l'avait vue ; mais, en cherchant les occasions de la retrouver, il n'avait fait que céder à l'attrait qui l'entraînait vers elle, sans se rendre compte des espérances ou des projets qu'il pouvait former. Les douces émotions que la lettre d'Emma avait fait naître, le troublèrent un instant ; il crut sentir son âme blasée sortir de la froide insouciance qui lui était habituelle, et peut-être, sans sa longue expérience, il eût pris pour de l'amour cet espoir du plaisir qui faisait battre son cœur.

Mais Sénanges s'arrêta tout à coup à cette pensée que, si le monde semble applaudir aux succès de l'homme dont l'adresse parvient à triompher de la vertu des femmes, il défend l'innocence des jeunes filles en flétrissant leur séducteur. Qui est Emma ? La pupille, et, sans doute, la parente de madame de Terny : tenant à une famille ancienne, riche et puissante, elle doit être, par sa position, à l'abri des séductions de Sénanges ! Mais il est libre, sa famille va s'éteindre en lui ; on le presse de se marier, cette alliance doit être convenable, elle sera peut-être avantageuse !... Belle, aimable et riche, tout à l'amour qu'il lui inspire, que peut-il désirer de plus dans la femme qu'il choisira ?... « Nous verrons, » dit-il, en serrant la lettre qu'il se décide à ne point rendre, car il ne faut pas qu'Athénaïs la reçoive, et puisse éclairer Emma sur le véritable état de son cœur. Il se propose donc de prendre les renseignements nécessaires ; et, tout en rêvant à ces grands yeux bleus, si doux, à ces belles boucles de cheveux blonds, à ce visage charmant, à ces grâces ingénues, et à cet amour si naïf, il se rend à l'Opéra, dans la loge de madame de Rosbel, où il est attendu.

A peine était-il arrivé, qu'il aperçut madame de Terny et la jeune Emma ; et, voulant profiter de cette occasion d'apprendre qui elle était, il mit la conversation sur ce sujet.

— Cette charmante enfant, dit madame de Rosbel, est orpheline ; elle fut élévée par la marquise, comme si elle eût été sa fille ; elle lui donne ce titre, mais je la crois sa nièce. Une sœur de madame de Terny, morte jeune, laissa deux filles. Si ma conjecture est fondée, la fortune d'Emma doit être considérable, et l'on va se disputer un si brillant parti.

Le baron de Wolf, qui entra dans la loge, interrompit madame de Rosbel ; bientôt, les per-

sonnes connues qui garnissaient la salle, devinrent tour à tour le sujet de remarques plus ou moins justes, mais toutes piquantes et spirituelles. Les ridicules prétentions, les inconséquences, les travers de l'amour-propre, les secrets du cœur furent dévoilés avec cette malice aimable qui n'admet jamais l'aigreur, cette plaisanterie de bon goût qui sait s'arrêter au moment où elle ressemblerait à la méchanceté. L'Opéra était la seule chose dont personne ne s'occupât.

La vicomtesse d'Olban était à peine entrée que l'attention générale se tourna vers elle.

— Il paraît, dit M. de Wolf, que l'ambition satisfaite ne console point de l'amour malheureux ! Madame d'Olban a l'air encore plus triste aujourd'hui qu'à l'ordinaire. Voyez pourtant la foule se presser dans sa loge! Elle ne manquera pas d'adorateurs.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda madame de Rosbel.

— Comment! ignorez-vous la nouvelle? tout Paris la sait aujourd'hui, et demain elle sera dans *le Moniteur*. Deux ministres ont rendu leur portefeuille; l'oncle de madame d'Olban a celui des affaires étrangères, et deux ambassades sont vacantes.

— Je ne m'étonne plus alors! On sait quel empire la nièce a sur l'oncle.

— Oui, reprit M. de Wolf; quoiqu'il ait partagé avec beaucoup d'autres le bonheur de lui plaire, il lui doit de la reconnaissance : si peu de jolies femmes seraient du goût de la vicomtesse! Pour elle, il est vrai, le mérite n'est pas grand, et dans le nombre... Au reste, ajouta-t-il, je suis loin de critiquer toujours le goût de madame d'Olban; quelquefois elle a bien choisi !

Et son regard malicieux se portait sur Sénanges, qui sourit et essaya de détourner la conversation.

Il parvint enfin à appeler l'attention sur d'autres sujets où son esprit se montra avec toute la grâce et toute la supériorité qui lui étaient naturelles : jamais il ne trouva avec tant d'adresse des choses flatteuses pour madame de Rosbel. Au milieu d'une conversation générale, personne ne sait mieux que Sénanges faire arriver à la femme dont il s'occupe ces mots qui ont d'autant plus de charme, que, faisant allusion à de tendres souvenirs connus d'elle seule, ils ne peuvent être compris que par elle, et semblent un langage inventé par l'amour pour répéter que l'on s'aime au milieu des indifférents. Le cœur a quelquefois beaucoup d'esprit; mais aussi l'esprit parvient souvent à imiter le langage du cœur; Sénanges, s'il ne sait aimer, sait au moins très-bien dire qu'il aime.

Jamais il ne fut plus aimable pour la duchesse : c'est qu'il veut lui cacher qu'il y a dans la salle quelqu'un qui l'intéresse véritablement : il veut surtout que son amour-propre satisfait lui pardonne, car il cherche un moment favorable pour quitter sa place. En effet, l'acte fini, quelques hommes de la connaissance de madame de Rosbel s'empressent autour d'elle; et Sénanges profite de cet instant pour sortir de la loge. Celle de madame de Terny est à l'avant-scène; en restant dans le fond, il ne sera vu de personne. Sénanges l'a remarqué, et bientôt il s'est emparé de la place qu'il désirait.

Mais il a trouvé Melcourt et Arthur près d'Emma, et la présence de ce dernier ne semble point lui être agréable. L'attention inquiète d'Arthur, dès que Sénanges s'approche d'Emma, a été remarquée par le comte. La contrariété qu'il en éprouve n'est pas le seul sentiment que l'aspect de ce jeune homme éveille dans son cœur. Sa figure exprime une émotion indéfinissable, qui pourrait paraître étrange à ceux qui savent combien il est maître de lui : Melcourt pourtant la voit sans étonnement, et l'on dirait seulement qu'il veut le dérober à Arthur, car il cherche à l'éloigner, mais sans succès, et il faut se résigner à le voir garder dans le fond de la loge une place où aucun des mouvements de Sénanges ne lui peut échapper.

Après quelques instants, le comte sembla l'avoir oublié. La douce Emma, qui, jusqu'à ce moment, avait donné toute son attention au spectacle, devient indifférente à ce qui l'entoure, pour ne plus voir que Sénanges exclusivement occupé d'elle. Cette fois peut-être l'intérêt du comte n'était pas feint; la jeunesse, la beauté, l'amour et l'innocence réunissaient toute leur magie dans cet objet charmant. Les doux regards d'Emma enchantaient Sénanges; ses expressions en devenaient plus tendres, et l'émotion qu'il paraissait éprouver se communiquait au cœur de la jeune fille. Pour tous deux les heures du spectacle s'écoulèrent rapidement; ils s'étonnèrent quand il fallut se séparer. Madame de Rosbel était sortie avant la fin, persuadée que, depuis longtemps, Sénanges n'était plus dans la salle.

Madame de Terny était la seule qui eût songé au spectacle, et elle ne s'était point aperçue de ce qui se passait autour d'elle. Elle n'avait pas vu les

grands yeux bleus d'Emma constamment attachés sur le comte, et les paroles qui avaient retenti dans le cœur de la jeune fille avaient été prononcées si bas par Sénanges, que la marquise n'avait pu les entendre.

Melcourt avait plus d'une fois tourné ses regards vers Arthur avec inquiétude, cherchant à deviner sa pensée, et il ne pouvait douter que des sentiments divers n'eussent troublé son cœur; car sa figure avait bien souvent exprimé des douleurs secrètes, qu'il s'efforçait de cacher; et Melcourt lui-même avait peine à dissimuler une impression de tristesse.

Lorsqu'on se sépara, madame de Terny engagea à dîner pour le lendemain les personnes qui étaient avec elle dans la loge; Emma l'en remercia par une caresse, et avant de rentrer dans son appartement, elle l'embrassa plus tendrement encore qu'à l'ordinaire.

Elle dormit peu, et le lendemain madame de Terny lui ayant fait demander la lettre qu'elle avait écrite à madame d'Esparville, pour la joindre à d'autres objets qu'elle envoyait à sa fille, Emma, après l'avoir inutilement cherchée, se décida à tracer le billet suivant :

« Ma chère Athénaïs,

« Je n'ai que le temps de vous adresser deux » mots ce matin, et ce n'est pourtant pas ma faute » si vous ne recevez pas une longue lettre; je vous » avais écrit hier, mais quelqu'un qui entra me » força de quitter précipitamment la plume et de » me rendre au salon, où je portai ma lettre : je » n'ai pu la retrouver aujourd'hui. Ce qui me con- » sole de cet accident, c'est que j'étais dans une fâ- » cheuse disposition d'esprit lorsque je l'écrivis : je » vous disais qu'aucun des amusements du monde ne » m'avait donné le plaisir auquel je m'attendais, et » que je portais partout une vague tristesse dont » je ne pouvais me défendre. C'était un moment » de mélancolie, et elle s'est entièrement dissipée » dans la soirée.

» Je suis allée à l'Opéra pour le première fois; » que c'est beau! Rien ne m'a jamais causé autant » de plaisir : l'ensemble de tout cela m'a paru une » chose divine, et les instants que nous y avons » passés sont les plus délicieux qui se soient écoulés » pour moi. J'éprouve encore un sentiment de joie » intérieure que je ne puis définir. Non, ma chère » Athénaïs, je n'ai pas de chagrin, aucune peine » secrète ne me poursuit; au contraire! depuis » hier j'ai examiné mon cœur pour vous dire ce » qui s'y passe; et je me suis répété cent fois : Je » suis heureuse! Je n'ai rien à désirer, et je ne » changerais pas mon sort contre le sort le plus » brillant et le plus envié, moi, pauvre orpheline, » qui dois tout à notre mère et à sa tendresse.

» Mais adieu, on me presse; adieu donc, ma » bonne amie, ma sœur chérie. »

CHAPITRE VI.

—

RIVALITÉ.

En sortant de l'Opéra, Melcourt et Arthur se rendirent ensemble à l'hôtel du général, où ce dernier habitait; pas un seul mot durant le trajet ne vint rompre le silence. Arthur était plongé dans une rêverie si profonde, qu'il ne s'apercevait pas que la voiture arrêtée dans la cour, la portière ouverte, le laquais qui l'attendait, et le général déjà descendu, l'avertissaient de faire enfin trêve à ses réflexions. Sans rien voir, sans rien entendre, il descendit machinalement, suivit Melcourt dans son appartement, et se disposait à se retirer dans le sien sans prononcer une seule parole, lorsque le général s'écria avec force : « Arthur, me quittez-vous ainsi? » Il parut sortir d'un songe, regarda autour de lui avec surprise; puis, levant enfin ses yeux sur Melcourt : « Pardonnez, dit-il, ma faible raison m'abandonne, je ne suis plus à moi!

—Arthur, sont-ce là vos promesses? Ai-je perdu tous mes droits sur votre cœur? Accusez-vous de vos chagrins celui qui les partage?

— Mon ami, mon seul ami, je n'ai que vous sur la terre; tous les cœurs sont fermés au malheureux Arthur.

— Ne le croyez pas, mon enfant! personne peut-être n'éprouvera pour vous un attachement aussi tendre que celui que vous m'inspirez depuis votre enfance; mais vous avez des amis, mais votre père n'est pas indifférent à votre sort, et si sa lettre a dû

vous faire penser qu'il ne pouvait maintenant céder à vos désirs, elle ne doit pas cependant vous enlever toute espérance. Votre père est jeune encore ; homme du monde et peut-être ambitieux, le secret de votre naissance dévoilé nuirait à ses succès et à ses desseins. S'il a quelques faiblesses, même quelques torts, pardonnez, Arthur ! l'âge, la réflexion, lui feront sentir le prix d'un cœur comme le vôtre, et je ne désespère pas de conduire un jour un fils respectueux dans les bras d'un tendre père. »

Arthur, d'abord attentif, les yeux fixés sur Melcourt, écoutait avidement ses paroles, mais, sans doute préoccupé de quelque autre image, il détourna bientôt ses regards, et il sembla retombé dans la rêverie à laquelle l'avait arraché la voix de son ami. Interrompant Melcourt, il prit vivement sa main, et la serrant avec un mouvement convulsif : « Il l'aime, » s'écria-t-il ! Melcourt, étonné, le regarda, et son regard demandait l'explication de ces mots ; mais Arthur répéta seulement : « Il l'aime !

— Qui ?

— Ne l'avez-vous pas vu ? Le feu de ses yeux trahissait son amour ; sa main cherchait la main d'Emma, et la timide innocence, qui ne pouvait le comprendre, ne repoussait pas l'expression de ses coupables désirs !... Mais j'étais là et je l'ai vu ! je suivais ses mouvements, j'épiais ses regards, rien ne m'est échappé ! Ainsi, toujours je veux suivre ses pas, veiller sur elle, sur lui, et si jamais... Non ! sa vie m'en répondra ! Emma ne sera point à lui ; ma mort ou la sienne...

— Grand Dieu ! s'écria Melcourt hors de lui, arrêtez ! que dites-vous ? qui vous a appris ?... Jamais votre main n'oserait !...

L'effroi qui se peignait sur le visage de Melcourt frappa vivement Arthur !

— Mon ami, lui dit-il d'un ton de voix plus calme, pourquoi n'essaierais-je pas de soustraire Emma aux séductions du comte de Sénanges ? Ah ! sans doute j'ai renoncé au bonheur de la posséder ; mais je n'en ai pas moins consacré ma vie et toutes les affections de mon âme à cet être angélique. Je l'adore comme une divinité ; elle est pour moi sur la terre l'image de la vertu ; et, je le répète, ce ne serait point impunément qu'on tenterait de tromper sa crédule innocence !

— Arthur, vous vous êtes mépris sur les projets du comte : il ne peut, je crois, épouser Emma, et sans doute il n'y pense pas ; mais il ne songe pas non plus à séduire la pupille de madame de Terny : cela est impossible. Vous vous êtes mépris, vous dis-je ! Le comte n'attache aucune importance à quelques propos de galanterie sans but et sans espérance : votre cœur voit partout l'amour dont il est rempli.

— Puissé-je m'être trompé !... Mais non, j'en crois le supplice que j'éprouvais ce soir ! Au reste, nous verrons ! Je serai là, et s'il osait... je le jure encore, le comte aurait ma vie ou j'aurais la sienne !

Arthur, au nom du ciel, au nom de la tendre amitié que j'ai pour vous, des soins que je pris de votre enfance, rétractez ce coupable serment, et promettez-moi que jamais vous ne provoquerez aucune explication avec le comte, sans que je n'en sois instruit ! Que cette promesse soit le prix de ma tendresse ! »

Jamais la figure vénérable de Melcourt n'avait paru si imposante : il tendait la main à son fils adoptif, des larmes mouillaient ses yeux : Arthur fut vaincu.

— Je le promets, dit-il en se jetant dans les bras qui lui étaient ouverts. Mais croyez-vous en effet qu'Emma soit sans danger près de lui ?

Je le crois ; et d'ailleurs que pourrait, sous les yeux de madame de Terny, un amour qui ne serait point partagé ?

— Non, elle ne l'aime point, elle ne peut l'aimer ! Quels liens pourraient unir l'innocence timide au vice audacieux, la naïveté de la jeunesse à la longue habitude de la ruse et de la fausseté ?

— Arthur, vous êtes injuste envers le comte : la rivalité que vous imaginez égare votre jugement ; respectez mon ami ; vos discours ne peuvent offenser un homme que j'aime, sans m'offenser moi-même !

— Je suis si malheureux ! répondit Arthur à voix basse ; et ils restèrent tous deux silencieux pendant quelques instants. Il ajouta :

— Déjà toutes les illusions de ma jeunesse sont dissipées ! Déjà toutes mes espérances ont été déçues ! Ah ! qui me rendra les douces émotions de mon adolescence ? ces rêves délicieux où l'avenir se présentait à mon imagination, paré de tout l'éclat de la gloire et du bonheur ? Vivement épris de la vertu, dont l'estime des hommes me semblait devoir être la récompense, je me précipitais avec ardeur dans la route où je croyais l'apercevoir : vains

efforts! tout est détruit pour moi! rien dans le monde ne répond à ma pensée et à mon cœur! Ce qui m'entoure parle une langue étrangère, où mon âme ne distingue que des choses qui viennent la frapper douloureusement. Je souffre, mon ami, et surtout quand je suis près du comte de Sénanges! Souvent j'ai vu son sourire dédaigneux et ironique repousser au fond de mon cœur l'expression d'un sentiment généreux, ou mon admiration pour quelque dévouement sublime qui ne paraissait à ses yeux qu'une action ridicule. Toutes nos idées sont différentes; il se moque de mes sentiments, et je rougis des siens! Cependant il est le type et le modèle de l'homme du monde : les succès dont il jouit, l'estime qui l'environne, sont le but où aspirent tous les jeunes gens qui le connaissent, et sur rien nous ne pouvons nous entendre. Y a-t-il donc si loin de l'homme tel que la société l'a fait, à l'homme qui suit naturellement le penchant de son cœur? Est-ce lui qui a tort? Est-ce moi qui me trompe? où est donc la vertu? Je ne sais plus distinguer ce qui est bien de ce qui est mal!

Le calme ordinaire de Melcourt se troublait à ces aveux d'une âme inquiète et agitée; il leur opposait sans succès les conseils de la sagesse et les leçons de l'expérience; et les douces paroles d'une tendre affection ne parvinrent qu'avec peine à ramener des sentiments plus paisibles dans l'âme d'Arthur. Melcourt espéra que le temps viendrait à son aide et achèverait son ouvrage. En attendant, il chercha quelques prétextes pour éloigner Arthur du comte, et essayer de le distraire des impressions trop vives auxquelles il était livré. Ils se séparèrent tristement; les douloureuses émotions du cœur passionné du jeune homme avaient porté le trouble et le chagrin dans l'âme du vieillard.

Le lendemain, le général résolut de prier Arthur de se rendre dans une ville du Midi, pour veiller en sa place aux soins d'un procès dont l'issue importait à sa fortune; Arthur ne put refuser ce bon office à son ami, qui, plus tranquille après avoir reçu sa promesse, le conduisit chez madame de Terny où ils étaient attendus.

Longtemps avant l'heure du dîner, la toilette simple et pourtant élégante de la jeune Emma avait été terminée, et cependant elle n'avait rien négligé de ce qui pouvait la rendre plus séduisante. Ses beaux yeux étaient animés d'un nouvel éclat; des couleurs plus vives paraient sa figure enfantine, et, sous la robe légère qui dessinait les contours de sa taille, les battements de son cœur ingénu se succédaient plus rapidement qu'à l'ordinaire.

Lorsqu'elle entra dans le salon, la société était réunie; on eût pu la prendre pour une apparition céleste, tant l'émotion inconnue qu'elle éprouvait prêtait à sa beauté remarquable une expression divine! Tous les yeux se portaient sur elle avec une admiration qu'on ne put dissimuler; et, pour la première fois peut-être, elle sentit tout le bonheur d'être belle : Sénanges était là.

La réunion était peu nombreuse : le baron de Wolf, le comte de Sénanges, Melcourt, Arthur et deux ou trois amis la composaient. Madame de Terny, qui savait apprécier le charme d'une conversation intéressante, se plaisait dans une société intime, où l'on pouvait jouir de l'esprit de chacun, et où rien n'était perdu. Personne ne savait mieux qu'elle donner à un cercle la vie et la gaieté : aussi la causerie la plus piquante et la plus aimable s'établit-elle pendant le dîner; et, outre l'amusement que chacun reçut de l'esprit des autres, on eut encore le plaisir d'être content de l'esprit qu'on avait montré.

Emma, plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, ne put douter du prix que Sénanges attachait à ses moindres paroles; elle ne se rendait pas compte de sa joie, mais elle s'abandonnait sans crainte à une émotion indéfinissable : sans qu'elle s'en doutât, elle se sentait aimée.

Arthur examinait attentivement les soins du comte, et ne perdait aucun de ses mouvements; son regard scrutateur le poursuivit encore dans le salon où l'on se réunit après le dîner. Déjà une partie de la soirée s'était écoulée rapidement; plusieurs convives s'étaient éloignés, et M. de Wolf, qui devait sous peu de jours entreprendre de nouveau un de ses lointains et scientifiques voyages, avait disparu le premier. Attendu et désiré dans vingt salons différents, où l'on accueillait avec empressement son érudition profonde et variée, jointe à la malicieuse originalité de son esprit, chaque soir le baron courait y porter l'anecdote scandaleuse de la Chaussée-d'Antin, et des nouvelles de l'Amérique du Sud, la description pittoresque des contrées et des mœurs sauvages qu'il avait étudiées, et l'épigramme récemment éclose au foyer de l'Opéra.

Il ne restait plus, chez la marquise, que Melcourt, Arthur et Sénanges, qui cette fois oubliait les brillantes assemblées où il avait coutume de se rendre, lorsqu'au grand regret d'Emma, une jeune

personne de ses amies, venue pour la voir, l'entraîna dans son appartement.

Madame de Terny ne put, après son départ, s'empêcher d'exprimer sa vive affection pour elle, et Sénanges écoutait avec attention l'éloge de cette fille charmante, quand la marquise ajouta : « La voir heureuse est le plus grand désir de mon cœur; tous mes soins, tous mes vœux doivent tendre à ce but. Non-seulement ma tendresse pour elle m'en fait la loi, mais c'est une obligation que je dois remplir. Je vieillis, et il faut que j'assure le sort de ma fille adoptive avant que la mort vienne me frapper. Sans cela, j'aurais trop de reproches à me faire; son bonheur est une dette sacrée que j'ai contractée envers sa malheureuse mère. »

Un profond soupir s'échappa du cœur de madame de Terny en achevant ces mots. Elle put lire sur la figure de Sénanges l'intérêt et la curiosité qu'ils faisaient naître, et elle reprit :

« Vous ignorez, monsieur le comte, quelle est la famille de cette aimable enfant; et vous, monsieur Melcourt, vous ne connaissez pas en détail le triste sort de sa mère. Quoique ce souvenir ne puisse se présenter à mon esprit sans renouveler de longues douleurs, l'intérêt que vous prenez à mon Emma m'engage à vous raconter tout ce qui la concerne. Nous sommes seuls, je vois que les mots qui me sont échappés ont excité votre curiosité, et je vais la satisfaire. »

CHAPITRE VII.

—

L'ÉPISODE.

« A dix-sept ans, j'épousai M. de Terny, et l'année suivante je fus mère d'un fils. Vous l'avez connu, général; il suivait la noble carrière où vous vous êtes distingué. Gustave, à peine âgé de vingt-huit ans, fut tué dans la campagne de France, en 1814; je pleurai sa mort d'autant plus amèrement que j'avais à me reprocher d'avoir contribué au malheur de sa vie. »

La marquise s'arrêta, essuya des larmes qui, malgré elle, mouillaient ses yeux; puis, après quelques instants de silence, elle continue ainsi :

Quatorze années s'écoulèrent entre la naissance de Gustave et celle de sa sœur Athénaïs, et quoiqu'il me fût aussi cher qu'un fils unique ardemment désiré, mon cœur souhaitait une fille avec passion. Nous habitions pendant une grande partie de l'année dans une terre située au fond de l'Auvergne, qui nous offrait peu de ressources pour la société, et je songeais souvent au plaisir que me donnerait la naissance d'une fille : les soins que j'aurais pris en l'élevant moi-même, en développant son intelligence, en formant son cœur et son esprit, me semblaient le seul intérêt assez vif pour m'arracher au désœuvrement et à l'ennui de notre solitude. Je prévoyais l'instant où il faudrait me séparer de Gustave pour confier son éducation à des mains plus habiles, et je m'effrayais de l'isolement où me laissait parfois l'absence forcée de M. de Terny, qui était au service.

» La révolution s'approchait; l'agitation était déjà dans tous les esprits : souvent de vives discussions s'élevaient dans les salons, et sans deviner au juste jusqu'où cela pouvait nous conduire, il était aisé de prévoir qu'il y aurait des troubles, et peut-être des dangers.

» Le désir de M. de Terny, d'accord avec le mien, était que j'attendisse en province que le calme fût entièrement rétabli.

» Quelquefois, pour me distraire dans mes longues promenades, je m'entourais de la jeune famille de mon intendant, homme d'une probité et d'un désintéressement peu communs. Il logeait au château, où ses nombreux enfants, tous d'une beauté remarquable, étaient élevés avec mon fils.

» Lorsque Gustave eut atteint l'âge de huit ans, et qu'il fallut me séparer de lui pour le mettre en pension dans la ville voisine, ces jolis enfants me devinrent encore plus chers. Une petite fille, âgée de trois ans, nommée Marie, était celle qui me plaisait davantage, et je finis par m'attacher tellement à elle, que je demandai et obtins, non sans peine, de ses parents, qu'elle me fût confiée. Rien n'était plus charmant que cette belle enfant; je lui donnai tous les soins et toute la tendresse d'une mère; la naissance même d'Athénaïs ne diminua en rien mon affection pour Marie; elle, de son côté, me préférait à tout; elle ne l'a que trop prouvé. Vous voyez Emma : eh bien! telle était Marie à seize ans; puisse cette chère enfant être plus heureuse!

» Mon fils venait de temps en temps au château, et, ses études finies, il s'y établit tout-à-fait. Nous avions, dans cette terre éloignée de Paris, échappé, comme par miracle, aux malheurs de la révolution. Tout était calmé, un ordre de choses régulier avait enfin succédé aux troubles civils. M. de Terny, retiré du service, ne voulut pas offrir à d'autres une épée qu'il avait reçue du roi; mais il trouva juste et naturel que son fils payât sa dette à sa patrie, en consacrant ses jeunes années à la défendre. Gustave entra dans une école militaire.

» Dès son enfance, nous avions formé pour lui des projets de mariage avec une de ses cousines; il le savait, et il avait ratifié cet engagement que nous regardions comme d'autant plus sacré, que la révolution, qui nous avait laissé notre fortune, avait enlevé celle de ma nièce.

» Cependant Gustave atteignit l'âge fixé pour cette union : tout annonçait qu'une campagne longue et périlleuse allait être entreprise. Il avait obtenu deux mois de congé, et nous quittâmes Paris avec ma nièce et sa mère, pour nous rendre en Auvergne, où le mariage devait se conclure aussitôt après notre arrivée.

» Mais chaque jour quelque nouvel obstacle semblait naître pour nous contraindre à le différer, et je ne puis comprendre maintenant comment je ne m'aperçus pas du peu d'empressement de mon fils, et ne devinai pas que les obstacles étaient suscités par lui seul. Il espérait atteindre ainsi le moment où son départ forcé ferait remettre à une époque éloignée la conclusion de ce mariage; dans son embarras, il attendait tout du temps; hélas! je renversai ses projets.

» Ma nièce, et la suite le prouva bien, n'avait point d'amour pour son cousin; mais elle attendait une grande fortune, une existence brillante. Son intérêt et sa vanité lui faisaient désirer d'être à lui. Elle remarquait l'indifférence de Gustave, et s'en affligeait; je me trompai sur la cause de ses regrets, je crus mon fils aimé.

» Cet hymen me semblait commandé par l'honneur et la délicatesse, et je voulais qu'il eût lieu. Gustave me devinait, et fuyait les occasions de se trouver avec moi; il paraissait contraint devant sa cousine, qui était elle-même trop mécontente de sa conduite pour dissimuler toujours. Sa mère et elle laissaient quelquefois percer une aigreur que je pardonnais aisément, mais qui rendait notre intérieur si désagréable, que je résolus de mettre un terme à cette pénible situation. Je me décidai donc à demander à Gustave quelques moments d'entretien particulier pour le lendemain : il me le promit d'un air si triste, que j'aurais dû voir combien il craignait une explication.

» Le même jour, seule dans ma chambre, j'étais plongée dans une sombre rêverie, lorsque la douce voix de Marie m'interrogea sur la cause de ma tristesse. Mon cœur renfermait depuis trop longtemps la peine que j'éprouvais de la conduite de Gustave; j'avais besoin de confier mes chagrins secrets, et j'avouai tout à Marie, qui jusqu'à ce jour avait ignoré le mariage futur de mon fils. Pas un seul mot ne trahit sa pensée; elle m'écouta longtemps, puis, avant de me quitter, elle me demanda la permission de se rendre, le jour même, à la ville voisine chez une de ses parentes, qui depuis notre arrivée la priait de venir passer quelque temps auprès d'elle. Je n'eus aucun soupçon, et elle partit.

» Le lendemain matin, nous étions tous à déjeuner, plus tristes encore qu'à l'ordinaire, mon fils et moi surtout, par l'idée de l'entretien que nous devions avoir, et dont il devinait le sujet, lorsque le père de Marie entra pour me parler. Il désira s'expliquer devant tout le monde. Il n'y a pas, dit-il, d'étranger dans votre famille pour ma chère Marie, et je ne dois pas craindre d'être importun à des personnes qui lui ont témoigné tant de bonté; je suis sûr qu'elles se réjouiront de son bonheur.

» M. Darvis, le plus riche propriétaire des environs, la demande en mariage. Marie avait refusé ce parti, il y a un mois, sans vouloir que cette parente, chez qui elle est aujourd'hui à D***, me fît part de cette proposition qu'elle ne voulait pas accepter; mais elle m'écrit elle-même qu'elle n'attend que mon consentement, et que, si ce mariage me convient, il aura lieu très-promptement. Elle me charge de demander l'aveu de madame la marquise, et je suis si heureux de voir le sort de ma fille chérie assuré d'une manière avantageuse et qui paraît lui plaire, que je n'ai pas voulu tarder un seul instant à vous faire part de cette bonne nouvelle.

» Vous pensez bien que je n'hésitai pas à donner mon consentement. Je demandai que la noce se fît chez moi; je ne voulais céder à personne le droit de conduire ma chère Marie à l'autel. J'avoue même que je fus blessée de son refus de revenir au châ-

teau, et lorsque, le lendemain, son père m'annonça qu'elle souhaitait que le mariage se fît à D***, chez sa parente, je crus Marie éblouie par la fortune qui s'offrait à elle, j'accusai le cœur de cette malheureuse enfant. Hélas! elle se sacrifiait pour moi.

» Cependant Gustave n'était plus le même; il pressait les préparatifs de son mariage, avec autant de soins qu'il en avait mis à les reculer. Le jour fut fixé, c'était le même où Marie s'engagea : notre départ pour Paris devait avoir lieu le surlendemain. Je ne la revis qu'une fois; ses larmes, lorsqu'elle m'embrassa, ne m'étonnèrent pas; nous allions nous séparer pour longtemps; je me croyais la plus à plaindre, et ma seule consolation était la certitude de son bonheur. Pauvre enfant! ses lettres, quoiqu'elles respirassent souvent une sombre mélancolie, ne m'éclairaient pas sur l'état de son cœur : elle se louait de son mari, de sa position, n'exprimait aucun désir, aucune plainte; je la crus heureuse!

» Neuf mois s'étaient passés depuis que nous avions quitté l'Auvergne. Depuis huit mois, mon fils avait rejoint l'armée d'Espagne, et ma belle-fille s'était jetée dans le tourbillon des plaisirs de Paris, lorsque je reçus, du père de Marie, une lettre qui vint porter le trouble dans mon cœur. Je l'ai toujours conservée, la voici. »

« Madame la marquise,

» Hier au soir, notre chère Marie est accouchée » d'une fille, aussi heureusement que nous pou» vions l'espérer, dans l'état de santé de cette » pauvre enfant. Combien je vois arriver avec » plaisir l'époque où le beau temps va vous rame» ner ici! Votre présence rappellera sans doute la » gaieté de Marie; nous en avons grand besoin, car » la situation de ma fille, depuis votre départ, nous » plonge tous ici dans une profonde tristesse. Peut» être une grossesse pénible a-t-elle contribué à » changer son caractère; mais il n'est pas recon» naissable. Ce n'est pas que nous ayons à nous » plaindre d'elle : jamais, au contraire, on ne vit » une douceur plus constante, une bonté plus par» faite; mais jamais aussi on ne voit un éclair de » gaieté animer sa figure pâle et triste; elle ne sou» rit même plus. Dans les premiers jours de votre » absence, on la voyait faire des efforts pour pren» dre part à la conversation, et nous espérions que » le temps dissiperait ses regrets : notre espoir a » été trompé. Chaque jour, au lieu de les dimi» nuer, semble y ajouter encore; elle ne parle plus » qu'avec peine, et seulement lorsqu'on l'interroge; » et, dès qu'on ne force plus son attention, elle » retombe dans une rêverie si profonde, qu'elle » devient tout-à-fait étrangère à ce qui se passe » autour d'elle.

» M. Darvis, qui fait valoir lui-même ses pro» priétés, est absent de chez lui pendant une grande » partie de la journée : Marie se promène alors » seule; elle se rend dans le parc, qui est peu éloi» gné de la maison, et l'on est sûr de la retrouver » toujours au même endroit, dans le bosquet de » chèvre-feuille. Nous l'avons guettée quelquefois : » quand on s'approche d'elle, elle prend un livre » et fait semblant d'en être occupée; mais, lors» qu'on peut la voir sans en être aperçu, on la » trouve immobile, décolorée, les yeux fixés sur » le château, et on la prendrait pour une statue, » car les heures s'écoulent sans qu'elle prononce » un mot, sans qu'elle fasse un mouvement.

» Si on veut l'arracher à ses rêveries, elle obéit » sans murmurer, elle se laisse conduire; vous » disposez d'elle, mais de sa personne seulement : » on voit que sa pensée est ailleurs, et que son âme » n'anime plus aucune de ses actions. C'est un au» tomate qui agit et parle à volonté, mais sans » prendre aucun intérêt à ce qui se passe; la vie » n'est plus là!

» Vous seriez bien affligée, j'en suis sûr, ma» dame la marquise, de la trouver ainsi : mais je » conserve encore l'espérance de la voir renaître, à » votre retour; j'attends, avec la plus vive impa» tience, le moment de votre arrivée. »

» Cette lettre hâta les préparatifs de mon départ, qui, pourtant, ne put avoir lieu qu'au bout d'un mois : je reçus en route des nouvelles de mon fils, qui m'annonçait que, chargé de porter à Paris des dépêches de son général, il passerait par l'Auvergne pour s'assurer de l'époque de mon retour, et ne pas manquer l'occasion de me rencontrer. En effet, il m'avait précédée de quelques heures, et je le trouvai en arrivant au château.

» Après avoir donné quelques moments au bonheur de le revoir, je parlai de Marie; mon inquiétude excita sa curiosité; il voulut lire la lettre où l'on m'expliquait son état, et cette lecture porta dans son âme un trouble qui se peignit sur sa figure. J'entrevis enfin la vérité, et je ne l'engageai pas à m'accompagner chez Marie, que j'étais empressée de revoir, mais il me suivit. Il ne voulait,

disait-il, que traverser le parc avec moi, et m'attendre à la grille où je devais passer pour me rendre à la maison de M. Darvis. J'y consentis, il importait à ma tendresse de ne perdre aucun des courts instants qu'il devait me consacrer.

» Silencieux tous deux, nous marchions; je m'appuyais sur son bras, je désirais et je craignais le premier instant qui allait me rendre Marie; je songeais à cette chère enfant, et plongée dans de tristes pensées, j'en fus tirée par un brusque mouvement de Gustave, dont je ne pouvais deviner le motif. « Ma mère, écoutez! » dit-il à voix basse. Nous nous arrêtâmes. Alors quelques sons plaintifs arrivèrent jusqu'à moi et m'inspirèrent un sentiment de pitié et de terreur indéfinissable. Mon cœur s'était glacé, je ne respirais plus, et le vent qui se jouait au milieu des chèvrefeuilles et des roses apportait jusqu'à nous, avec le parfum de ces fleurs, des sons faibles, mais si douloureux, qu'ils semblaient le dernier soupir d'une âme qui s'exhale dans les pleurs. Nous n'osions nous communiquer nos pensées; la main de mon fils serra la mienne avec un mouvement convulsif, et tous deux en même temps nous avançâmes doucement et sans bruit, hésitant à chaque pas, pour entendre encore cette voix qui livrait notre âme à tant d'émotions.

» Enfin nous aperçûmes à moitié couchée sur le gazon une femme vêtue de blanc, dont la figure nous était cachée par le feuillage. Elle tenait une branche de saule qui lui servait à tracer des caractères sur le sable: retenant sa respiration, mon fils écoutait avidement et arrêtait mes pas. La main tremblante conduisait lentement la faible branche, qui formait des lettres sur lesquelles Gustave tenait ses yeux attachés; un nom fut tracé. Ce nom, si cher au cœur de la triste Marie, ce nom, que sa voix répéta avec un accent si douloureux, qu'il semblait un gémissement, le nom enfin de celui pour qui elle allait mourir, c'était le nom de Gustave!

» Marie! » s'écria-t-il, et il était à ses pieds. Ses bras la soutenaient, tandis que, pâle, éperdue, mourante, elle laissait tomber ses bras amaigris par la souffrance autour du cou de Gustave, elle appuya son front décoloré sur l'épaule de celui qu'elle aimait, répéta son nom et perdit connaissance. Nous essayâmes en vain pendant longtemps de la rendre à la vie; il fallut appeler du secours, la porter chez elle. Avec quelle peine je parvins alors à éloigner de sa chambre Gustave, dont rien ne saurait peindre l'émotion! Enfin quelques signes d'existence parurent sur le visage de Marie: elle promena des regards inquiets autour d'elle, puis ses yeux se remplirent de larmes, et ses lèvres laissèrent échapper ces mots à peine articulés: C'est encore un songe!

» Elle m'aperçut; un triste sourire vint effleurer ses lèvres, elle me tendit les bras, et ajouta: « C'était donc lui! » Je la pressai sur mon cœur; j'espérais que ses larmes, qui coulaient en abondance, la soulageraient. « Ma fille, ma fille chérie, lui disais-je, pourquoi n'as-tu pas avoué ton secret à ta mère?

» — Hélas! devais-je porter le trouble dans la famille qui m'avait adoptée, le regret dans votre cœur? J'ai voulu m'acquitter envers vous, ma mère! mes forces ont trahi mon courage; vous voyez ce qu'il m'en a coûté! Jugez de ma tendresse pour vous! » Puis elle ajouta, si bas qu'à peine je pus l'entendre: « Jugez de mon amour pour lui! »

» Je voyais en effet les ravages de la douleur sur cette figure naguère encore si jolie: des yeux indifférents n'auraient pu reconnaître la jeune et belle Marie; tout le charme et toute la fraîcheur de la jeunesse avaient disparu. Le chagrin, plus impitoyable que le temps, n'avait rien laissé de cette grâce divine qui séduisait en elle; son visage décoloré, ses yeux éteints, présentaient l'image de la mort: pourtant je me fiais encore à son âge pour la sauver; mais je ne savais s'il me fallait espérer ou craindre de voir revenir à la vie cette triste victime de l'amour et de la reconnaissance.

» Je me reprochais l'aveuglement où j'étais restée si longtemps: que n'eussé-je pas fait alors pour prolonger cette existence qui s'éteignait sous mes yeux! Mais avant cette épreuve, peut-être ma famille et la société, à qui je devais compte de mes actions, m'eussent-elles imposé la loi d'être inexorable; ce cœur excellent, cette admirable vertu, cette beauté parfaite, n'auraient peut-être pas suffi pour m'excuser aux regards du monde. La raison eût choisi Marie, et les préjugés auraient nommé ce choix une folie. La noble délicatesse d'un enfant voulut m'épargner ces combats.

» — Marie, lui disais-je, qu'as-tu fait?

» — Mon devoir! Ne me dites pas qu'il pouvait en être autrement, ma douleur serait trop cruelle. Que je meure avec l'idée que mon sacrifice était né-

cessaire à votre bonheur, qu'il n'y a que moi de malheureuse!

» — Que toi, Marie!

» — Que moi, qui souffre encore! Laissez-moi croire qu'il m'a oubliée; car ajouta-t-elle en cachant dans mon sein sa figure baignée de larmes, mon sacrifice fut complet, j'étais aimée!

» Mes pleurs seuls lui répondirent; qu'opposer à un mal sans remède? Je ne pouvais plus que partager ses regrets. Son émotion épuisa ses forces; mes bras la soutinrent encore dans un nouvel évanouissement. Il dura peu; mais sa voix devint si faible, qu'à peine je pouvais l'entendre, lorsqu'elle prononça ces mots avec une expression suppliante: Prête à mourir, ne puis-je le voir encore?

» Au même instant, Gustave, que j'avais forcé de rester dans la pièce voisine, entr'ouvrit la porte, et ne pouvant résister au désir de revoir Marie, s'approcha doucement, puis se mettant à genoux près du lit sur lequel on l'avait placée, il prit la main qu'elle lui tendit, et au milieu des larmes et des sanglots, il ne put que répéter le nom de celle qui mourait pour lui. La figure pâle de Marie s'anima d'une expression céleste. « Il m'aime encore! s'écria-t-elle. Il sait que je n'aimai jamais que lui! Je ne souffre plus, je suis heureuse! » Sa tête retomba sur l'oreiller; Gustave sentit la main qu'il baignait de pleurs serrer faiblement la sienne; je poussai un cri!... Marie ne souffrait plus : son âme innocente et pure était remontée vers le ciel, et mon fils était à mes pieds sans connaissance!

» Avec la vie Gustave retrouva le sentiment d'une douleur profonde qu'il conserva jusqu'au tombeau, et qui peut-être le poussa à chercher la mort. Marie, qui depuis longtemps prévoyait la fin de ses douleurs, avait laissé un dernier écrit où elle recommandait à ma tendresse l'enfant qui devait lui survivre; c'était cette charmante Emma, vivante image de sa mère. Je promis de m'occuper de son bonheur; il est maintenant mon vœu le plus doux.

» M. Darvis mourut peu d'années après sa femme: les parents de Marie ne sont plus; j'ai perdu M. de Terny; mon malheureux fils fut tué dans la campagne de France. Ainsi l'on voit souvent, en avançant dans la vie, disparaître autour de soi, non-seulement ceux avec qui l'on commença sa carrière, mais encore les êtres que la nature semblait avoir destinés à nous survivre. Que de réflexions cruelles, que de regrets amers le temps amène à sa suite! Que la vie semble peu de chose à mon âge! Cet espace si court est semé de tant de maux, on a déjà eu tant à regretter avant d'arriver au terme, qu'on le voit s'approcher sans frayeur! Heureux lorsqu'on n'a point à se reprocher d'avoir contribué volontairement au malheur des autres; qu'aucune action de notre vie n'a porté la douleur dans le cœur de ceux qu'on aima, et qu'on a pu consacrer son existence à éloigner le chagrin des êtres dont le bonheur nous fut confié! »

Madame de Terny se tut; des larmes mouillèrent ses yeux. Le temps n'avait rien enlevé à la vive sensibilité de cette âme si tendre; sa bonté s'augmentait de tout son esprit; car cette qualité si rare n'est pas, comme on semble le croire généralement, le partage des âmes communes. Pour atteindre à cette bonté parfaite qui distinguait madame de Terny, il faut joindre, comme elle, à un cœur excellent, ce tact si fin, cette délicatesse qui devine toutes les sensations des autres, et sait, en évitant toujours le mot qui peut blesser, pénétrer jusqu'aux peines les plus secrètes du cœur, pour y porter le remède. Cette douceur inaltérable avait préservé madame de Terny des orages des passions; elle avait ignoré le besoin de déguiser un sentiment coupable, et son cœur ne le devinait pas. Sur ce point seulement elle pouvait être trompée par ceux qu'elle aimait. La vertu lui avait été facile, elle la croyait naturelle.

Après quelques moments de silence; elle ajouta: « Vous voyez combien le bonheur d'Emma est nécessaire à mon repos! Je ferais sans regret le sacrifice de ma vie pour l'assurer. Ma fille Athénaïs, riche et heureuse, me presse d'augmenter de mes dons la fortune de l'amie qu'elle regarde comme une sœur. Si la naissance d'Emma ne lui permet pas de prétendre à un mariage qui lui offre un rang élevé dans le monde, ce que je ferai pour elle, joint à l'héritage de son père, sa jeunesse, sa beauté, toutes les qualités qui la distinguent, lui donnent le droit de choisir un homme qui lui plaise et qui jouisse d'une existence honorable. Quelques partis se sont déjà proposés; mais son cœur innocent ne connaît encore que sa tendresse pour moi. Je désire et j'espère vivre assez longtemps pour remettre moi-même le soin de son bonheur à l'époux qu'elle aura choisi. »

La marquise avait cessé de parler; Arthur, trop ému, essaya, mais en vain, de rompre le silence, et Sénanges seul parvint à distraire par degrés ma-

dame de Terny de ses pénibles souvenirs, et à rappeler une douce gaieté dans la conversation. Elle se prolongea fort avant dans la nuit, et, lorsqu'on se sépara, l'image d'Emma poursuivit longtemps encore ceux qui s'étaient occupés d'elle pendant la soirée.

CHAPITRE VIII.

—

DÉPART.

L'égoïsme et la vanité n'ont point tellement étouffé dans l'âme de Sénanges le germe des sentiments généreux, que le récit touchant du noble dévouement de Marie n'ait porté quelque émotion dans son cœur. « Que sa fille soit plus heureuse, dit-il, et, puisque Emma ne peut être ma femme, eh bien! ne pensons plus à elle! »

Il cherche à détourner ses idées; il prend les lettres que son valet de chambre vient de lui remettre; la première qui s'offre à ses regards est de madame de Rosbel. Il l'ouvre sans empressement, car il sait d'avance que la duchesse, trop coquette pour être tendre, trop prudente pour être confiante, ne livrera jamais à sa discrétion une preuve matérielle de leur secrète intelligence. La négligence dédaigneuse avec laquelle il reçoit habituellement les lettres de madame d'Olban a fait place à une joie inaccoutumée, lorsqu'il reconnaît sur une enveloppe l'écriture de la vicomtesse. Cette fois il lit avec attention la longue lettre où elle essaie de cacher, sous le voile de l'amitié, l'amour dont son cœur ne peut guérir : il se plaît à surprendre dans ses expressions la passion qui trouble sa vie.

Sénanges était entré si jeune dans le monde, il y avait été accueilli par des succès si brillants, sa vanité en était tellement flattée, que les succès lui étaient devenus nécessaires. Plaire, attirer les regards, c'était là toute sa vie! S'il eût fallu, pour arriver à ce but, déployer un noble caractère, Sénanges eût trouvé dans son esprit et dans son âme de quoi se distinguer par des talents, peut-être par des vertus; mais on sait que, dans les salons, les succès ne sont point à si haut prix, et que la vanité y est petite dans ses moyens comme dans ses effets : jusqu'à présent les agréments de Sénanges lui ont donc suffi pour assurer ses triomphes.

Mais il n'ignore pas que cette attention, accordée par le monde à ses favoris, est frivole et passagère; qu'il faut la renouveler sans cesse, si l'on veut en être constamment l'objet. Déjà plus d'une fois il avait pu craindre que le sceptre de la mode ne lui échappât; et il ressentait un violent dépit dès qu'il voyait paraître dans la société quelque jeune homme doué de tous les avantages que les années lui devaient bientôt enlever à lui-même. Perpétuellement armé contre les succès des autres, son inquiétude ne se dissipait que quand un esprit vulgaire plaçait dans la foule les concurrents que d'abord il avait pu redouter, ou si quelque gaucherie, en les livrant à ses sarcasmes, lui permettait de les accabler sous les traits du ridicule. Et pourtant, alors même qu'il avait renversé tous les obstacles, ces victoires, qu'il achetait par tant d'efforts et de tourments, ne satisfaisaient point son cœur; le dégoût et l'ennui l'assiégeaient; on l'enviait, et il n'était point heureux.

En proie à ce besoin de s'étourdir et de chercher toujours de nouvelles sensations, il pense que les triomphes de l'ambition parviendront à remplir le vide de son âme. Une foule d'hommes distingués par leurs connaissances, leurs talents, les services qu'ils ont rendus à l'état, briguent l'honneur d'occuper le poste brillant qui est en ce moment à la nomination de l'oncle de la vicomtesse. Sénanges sait tout le parti qu'il peut tirer de l'avantage de l'emporter sur eux, dans un pays où rien ne réussit comme un succès; il sait aussi qu'il n'a aucun droit réel pour leur disputer la place qu'ils réclament; mais il songe à l'amour de madame d'Olban, et il ne désespère point. Il ne s'avoue pas à lui-même qu'il l'a dédaignée quand elle ne pouvait lui être utile; il se reproche seulement d'avoir été entraîné loin d'elle par le tourbillon du monde et des plaisirs; il ne s'avoue pas non plus que c'est depuis qu'elle peut exercer une grande influence sur son sort, qu'il pense avec joie à l'amour qu'il lui inspire; il se rappelle combien elle a de titres à ses soins, et voudrait se persuader que ce sont ces titres seuls qui vont le ramener près d'elle; il cherche à se tromper lui-même : quant à la vicomtesse, il sait trop qu'elle sera facile à tromper!

Il écrit; et bientôt son billet vient réveiller l'espérance dans ce cœur agité, qui croit aisément ce qu'il désire. Avec les expressions les plus aimables et les plus tendres, le comte annonce à madame d'Olban qu'il se rendra chez elle le lendemain.

Ce jour a commencé de bonne heure pour la vicomtesse; une gaieté inaccoutumée paraît sur son visage; ses mouvements plus vifs, ses paroles plus animées trahissent son agitation, et c'est avec joie qu'elle reçoit la visite d'une de ses amies; car son impatience est telle, qu'elle aurait peine à supporter la solitude. Cette amie est madame Derbain, dont la jeunesse et la coquetterie commencent à attirer près d'elle ce volage essaim de jeunes gens qui se croient les modèles du bon goût parce qu'ils sont les esclaves de la mode.

Quoique madame Derbain soit plus jeune que la vicomtesse, la même pension les vit se lier d'une tendre amitié; madame Derbain a dix-neuf ans, et depuis six mois, époque où son mariage avec un riche banquier la fit entrer dans le monde, elle a recherché avec empressement l'ancienne compagne de son enfance, dont elle était séparée depuis cinq années. Rarement pourtant elle a eu l'occasion de la trouver seule; les fêtes, les réunions brillantes qu'elles cherchent également toutes deux laissent peu de place aux plaisirs de la confiance et de l'intimité.

« Enfin nous pourrons donc aujourd'hui causer sans témoins! s'écrie-t-elle en entrant.

—Je me réjouis comme toi de ce bonheur, chère Amélie! Eh bien! ce monde où tu souhaitais si vivement de paraître, satisfait-il ton cœur?

— Oui, ses plaisirs ont passé mon espoir! Quelle différence avec la triste uniformité de notre pension, où nos moindres torts étaient sévèrement censurés! Ici, au contraire, tout ce que je fais, tout ce que je dis est approuvé; je n'entends que des éloges. C'est chaque jour quelque fête nouvelle, où je ne vois autour de moi que des gens empressés à me plaire, à m'admirer. Ce monde me séduit et m'enivre.

— Amélie, tu m'effraies!

— Que dis-tu?

— Oui, tu m'effraies: je retrouve en toi cette exaltation qui dirigea mes premiers pas dans le monde et qui causa mes malheurs.

— Toi, malheureuse! Libre de tes actions, avec un beau nom, une fortune immense, toi, malheureuse! Au milieu des plaisirs! Qui oserait le supposer? Qui pourrait le croire?

— Eh quoi! Amélie, tu n'as pas vu que ce goût si vif pour les bruyantes réunions cachait le besoin de me distraire, d'échapper à moi-même!

— Serait-il possible?

— Écoute, Amélie; je t'aime, ton cœur est pur; mais tu joues avec les piéges qui t'environnent, et si je ne parviens à t'ouvrir tes yeux, tu ne les verras que lorsque tu y seras tombée. Cette coquetterie, jusqu'à présent innocente, te perdra; tu veux des esclaves, tu trouveras un maître.

— Qui? moi! j'oublierais mes devoirs! ah! jamais!

—Tu le crois; mais en cherchant sans cesse le péril, peux-tu te flatter d'y échapper toujours?

— Moi, m'exposer à la honte, au mépris! oh! non, non! je serais trop coupable! La reconnaissance, au défaut de l'amour, m'attache à M. Derbain; je lui dois tout, je ne puis l'oublier.

— Chère Amélie, j'entrai dans le monde avec cette imprudente confiance en moi-même, elle m'a perdue! J'ai vingt-quatre ans; et malgré tous les avantages que m'a donné le sort, mon bonheur est détruit sans retour.

— Chère amie, que dis-tu? n'es-tu pas libre? et si l'amour...

— L'amour, interrompit la vicomtesse! oui, l'amour passionné remplit mon cœur, trouble ma raison, empoisonne ma vie, mais sans me laisser l'espoir du bonheur! quand j'ai connu celui que j'aime, il n'était plus temps!

— O ciel! il était marié?

— Non, il est encore libre.

— Il ignore donc ton amour?

— Il sait que je l'adore.

— Peut-être il aimait ailleurs, peut-être sa naissance l'éloignait-elle de toi? Parle.

—Il est né mon égal, et son cœur n'est point engagé! tu ne peux me comprendre, mais tu sauras tout; que mes pénibles aveux soient pour toi les leçons de l'expérience. Jeune, sans guide, enivrée par ces mêmes succès qui te charment aujourd'hui, entourée d'adorateurs, les hommages dont j'étais l'objet, l'amour que j'inspirais, égarèrent ma faible raison; j'avais cru en jouir sans qu'il en coûtât rien à la vertu, et cependant, chaque jour, pour assurer mes triomphes, je sacrifiais, sans m'en apercevoir, quelque chose de ces principes qui peuvent seuls défendre l'innocence contre les piéges qu'on lui tend. J'avais risqué mon bonheur, mon repos, ma réputation; tous ces biens me furent enlevés! dès lors, je ne cherchai plus qu'à m'étour-

dir, et pendant quelque temps j'y réussis; mais un amour véritable me fit voir bientôt tout ce que j'avais perdu. Celui qui devait décider du destin de ma vie s'offrit alors à mes regards: ne me demande pas son nom, que ce soit là le seul secret qui reste au fond de mon cœur, ma bouche se refuse à le prononcer. Ce que je sentis près de lui ne ressemblait en rien à ce que j'avais éprouvé jusque-là : je m'aperçus que ma légèreté avait laissé prendre aux hommes qui m'entouraient une liberté de propos qui, jusqu'à ce moment, ne m'avait point choquée, et qui me blessa dès qu'il en fut le témoin. Hélas! avant de me connaître, il n'avait ignoré ni mes torts ni mes coupables imprudences; et il me mettait au rang de ces femmes près desquelles on ne cherche que le plaisir.

» Je fus attirée vers lui par une force irrésistible, et cette passion violente, qui me livra sans défense à ses désirs, vint ajouter encore à l'idée que le monde lui avait donnée de ma faiblesse. Je sentis alors tout le prix de la vertu; un amour véritable ne peut exister là où elle n'est pas, et ce sentiment n'est plein de charmes que lorsqu'il est plein d'innocence. Cette coupable erreur, qui en usurpe le nom, ne pouvait satisfaire mon cœur : en perdant mes droits à l'estime, j'avais perdu le droit d'être aimée comme j'aimais, et je croyais voir jusque dans les expressions de l'amour passager que je lui inspirais une preuve du mépris que mes torts avaient mérité. Que de fois mes larmes amères ont coulé sur les fautes qui m'avaient ôté l'espérance d'être l'heureuse compagne de celui que j'adorais! Que ne puis-je revenir à ce temps où, jeune et vertueuse, mon cœur innocent n'avait encore palpité qu'à la voix de l'amitié! Alors, si le choix m'était donné entre une vie consacrée à tous les plaisirs, et un seul moment où son âme répondît à la mienne, avec combien de joie je bornerais mon existence à cet heureux instant! »

La vicomtesse s'arrêta, ses larmes l'empêchèrent de continuer : elle cacha dans le sein de son amie sa douleur et son tardif repentir. A la tendre pitié de madame Derbain, se joignait je ne sais quel effroi dont elle cherchait à dissimuler la cause; ses paroles étaient rares et sans suite, et bientôt l'annonce d'une visite vint donner à son émotion quelque chose de si vif, qu'elle quitta brusquement la main de la vicomtesse, pour cacher un léger tremblement qu'elle n'était pas maîtresse de réprimer. On avait annoncé le comte de Sénanges.

Madame Derbain, encore émue, embrassa tendrement son amie, et, ce jour-là, elle porta dans le monde de sages projets, que la foule, empressée à lui plaire et intéressée à ses étourderies, ne tarda pas à détruire.

Le comte resta seul avec madame d'Olban, et les jours qui se succédèrent le virent continuer ses visites assidues. Une semaine s'écoula, et le poste brillant, poursuivi par tant d'ambitions rivales, fut confié à Sénanges.

Le jour où il vint annoncer ce succès à madame de Terny, il retrouva près d'elle la douce Emma, qui rougit à son aspect.

Habitué à ne consulter que son intérêt ou son plaisir, il a déjà oublié et l'histoire de Marie et la résolution généreuse qu'elle lui a inspirée; il ne voit plus qu'une fille de seize ans, charmante, dont le cœur lui appartient sans qu'elle s'en doute, il ne se rend point compte de ses projets futurs; mais il éprouve une émotion de joie qui peut faire trembler pour l'avenir d'Emma. Ce n'est pas lui qui pourrait résister, quand sa voix si douce s'unit à celle de la marquise, pour obtenir qu'il vienne passer quelques jours au château de Terny, placé sur la route qui doit le conduire dans la ville où l'appelle la mission qui lui est confiée.

Pendant les jours qui précèdent le départ, Sénanges s'est plus d'une fois retrouvé près d'Emma; mais l'œil attentif d'Arthur et la tendre surveillance de madame de Terny ne lui ont pas permis d'adresser à la jeune fille autre chose que des mots sans suite, que son habitude du monde pouvait seule faire arriver jusqu'à elle. Qu'importe à Sénanges? son esprit devine le cœur d'Emma, et quelquefois il sait y répondre sans que d'autres qu'elle puisse le comprendre.

Sans doute ce mystère, qui n'a point laissé entendre à Emma le mot d'amour, cause cet abandon avec lequel elle se livre à un sentiment qui l'aurait effrayée sous son véritable nom. Son cœur eût été en garde contre un jeune homme qui aurait parlé d'amour, il était sans défense contre l'expression de l'attachement d'un homme que son âge et son rang semblaient séparer d'elle. Sa jeunesse cédait involontairement à l'ascendant de la supériorité de Sénanges, et s'abandonnait avec délices au bonheur d'être appréciée par l'homme qu'elle plaçait au-dessus de tous les autres. Peut-être ce pouvoir, que la célébrité exerce sur les femmes, est-il moins l'effet de la vanité qui les porte à rechercher un

hommage envié, que cet instinct naturel de leur cœur qui leur fait trouver, dans la supériorité de celui qu'elles aiment, une raison de plus de se confier à cette protection dont leur faiblesse éprouve le besoin.

Emma voit avec plaisir les préparatifs du départ, car son imagination lui représente déjà tout ce que la solitude peut avoir de charmes. Un matin, tandis que madame de Terny causait dans le salon avec quelques personnes qui lui rendaient visite, Emma, pour être moins distraite des douces rêveries qui l'occupent, s'est approchée de la fenêtre ouverte qui donne sur le jardin; les rayons du soleil viennent ranimer la nature et entr'ouvrir les premiers boutons; Emma pense aux frais ombrages de Terny qui vont s'embellir d'une nouvelle parure.

Tout ce qui l'entoure a disparu; elle ne voit, n'entend plus rien; mais une voix qui prononce faiblement son nom lui fait lever ses beaux yeux où brillent des larmes qui n'ont rien d'amer. Ce ne sont point ces pleurs qui expriment les regrets ou la souffrance, et qu'on ne peut voir sans éprouver un sentiment pénible; mais ces larmes causées par un doux attendrissement, et qui parent le joli visage d'Emma, comme les gouttes de la rosée embellissent la fleur nouvelle que le matin fit éclore.

La voix qui arrache Emma à sa rêverie est celle d'Arthur; il se trouble, car il se méprend à l'émotion de la jeune fille.

« Emma, dit-il à demi-voix, qui peut vous affliger?

Un sourire d'Emma détruit son erreur.

— Je n'ai pas de chagrin, répond-elle.

— Ah! qu'en vous quittant j'emporte au moins cette idée consolante : Emma est heureuse! C'est le vœu le plus cher à mon cœur, c'est le seul espoir du malheureux Arthur! »

Emma est étonnée de ces paroles, et plus encore du ton avec lequel elles sont prononcées : Arthur avait usé toutes ses forces à cacher son amour aux yeux de la jeune fille; il n'eût pas cru pouvoir sans crime chercher à le lui faire partager. Il avait poussé le courage jusqu'à éviter de lui parler; mais, au moment de s'éloigner d'elle, il avait voulu lui dire un dernier adieu, et son émotion trahissait le secret de son cœur. Sa noble figure était si expressive, elle peignait si bien le sentiment d'une douleur profonde et un amour passionné, qu'Emma rougit involontairement.

« Emma, dit-il, je vous quitte; j'ignore si je vous reverrai; et, en supposant que je vous revoie, peut-être qu'alors... » Il s'arrêta, les mots expirèrent sur ses lèvres; il pensait que peut-être elle ne serait plus libre, et il n'eut pas la force d'achever.

« Emma, reprit-il, il n'y a que le sentiment que vous m'inspirez qui puisse avoir assez de force pour me décider au sacrifice que j'ai fait : je vous aime, vous êtes, vous serez l'unique objet de toutes mes affections; mais cet aveu, qui s'échappe de mon cœur, jamais ma bouche ne le prononcera de nouveau, jamais vous n'entendrez une seconde fois ces mots qui ont décidé du sort de ma vie!.... Emma, ne m'interrompez pas, ne me fuyez pas, écoutez-moi, je vous en supplie, je n'attends, je n'espère rien! Que votre cœur soit à un autre; je n'étais pas digne d'un si grand bonheur; mais qu'il soit le prix de l'amour et de la vertu! Craignez la séduction qui vous environne; qu'Emma, ce bien au-dessus de tous les trésors de la terre, n'appartienne qu'à un homme digne de l'apprécier! Emma, au nom du ciel, évitez les piéges qu'on tend à votre innocence! »

Arthur parlait vivement et à voix basse; l'accent de la vérité, ce pouvoir qu'exerce toujours une âme fortement émue, porte le trouble dans le cœur d'Emma; elle veut parler, mais ses lèvres ne laissaient échapper que des mots inarticulés.

En ce moment, les personnes, qui causaient dans le salon avec madame de Terny, se levant pour se retirer, la marquise les accompagna jusqu'à la pièce voisine, et laissa quelques instants Arthur seul auprès d'Emma. Il prit sa main, et la serrant avec force :

« Tant que je vivrai, dit-il, souvenez-vous qu'il existe dans le monde un être qui vous est entièrement dévoué, un cœur qui ne bat que pour vous, et si, quelque jour, le sacrifice de mon existence pouvait être utile à votre bonheur, je croirais ne pas l'acheter trop cher en vous donnant ma vie! »

Sans lui laisser le temps de répondre, il s'éloigna d'elle, et madame de Terny, qui rentrait, ne put s'empêcher de remarquer l'émotion d'Arthur et le trouble d'Emma. Arthur annonça à la marquise que le lendemain il partait pour la Provence, et il prit congé d'elle.

S'approchant alors de sa fille adoptive, et la pressant sur son cœur, madame de Terny lui dit avec tendresse :

« Mon enfant, as-tu quelque secret à confier à

ta mère ? Ton trouble près d'Arthur m'apprend qu'il te parlait d'amour ; si tu l'aimes, Emma, jamais, tu le sais, je n'aurai le courage de m'opposer à tes vœux.

— Ma mère, répond Emma d'une voix douce et calme, je ne forme d'autre vœu que de passer mes jours près de vous ; aucune pensée de mariage ne s'est encore présentée à mon esprit. Mon trouble n'est pas causé par l'amour, ajouta-t-elle en souriant, je ne désire pas être la femme de M. Arthur, je suis trop heureuse pour vouloir rien changer à mon sort ! »

Ces paroles, l'air paisible d'Emma, ne laissent aucun doute à madame de Terny ; et elle se réjouit, convaincue que le cœur innocent de son Emma n'a rien encore à redouter des orages des passions.

Peu de jours après cette conversation, la marquise, accompagnée d'Emma, se mit en route pour le château de Terny.

CHAPITRE IX.

—

LE SÉJOUR AU CHATEAU.

Sur une hauteur située près des bords de la Seine, s'élève le château de Terny ; le parc se déroule à l'entour et se prolonge jusqu'à la rivière qui baigne le pied de la colline et dont les eaux limpides fécondent la prairie. Des fenêtres du château l'œil enchanté découvre un immense horizon interrompu par des bouquets d'arbres admirablement placés pour varier les effets d'un paysage qui s'étend à perte de vue. L'art qui a dessiné les massifs, tracé les détours des allées, a été si heureux dans ses plans, si habile dans ses combinaisons, qu'on pourrait croire que la nature seule a présidé à cet arrangement pittoresque.

Lorsque Emma et madame de Terny arrivèrent, les premières fleurs venaient d'éclore ; un gazon nouveau parait la terre ; les zéphirs balançaient sur leur tige flexible les lilas à peine entr'ouverts et portaient au loin leur parfum délicieux, premier charme du printemps.

L'aspect de cette nature si fraîche et si pure livrait l'âme à de douces émotions, qui calmaient par degrés le trouble qu'avaient excité le tumulte de la ville et l'agitation de la société. Cet petits intérêts de la vanité, ces petites passions factices qui tourmentent le cœur au milieu des salons, disparaissent devant ce spectacle imposant ; l'âme s'élève, les idées s'agrandissent, et il y a dans les sensations qu'éveille l'aspect de la nature quelque chose de grand et de sublime comme elle.

Mais cette bienfaisante influence de la saison nouvelle, en effaçant les traces de ces plaisirs décevants et de ces peines imaginaires qui agitent l'esprit des gens du monde, prépare l'âme à recevoir les impressions des sentiments vrais et des passions naturelles. La douce chaleur des premiers beaux jours, cette végétation qui semble s'animer, le parfum de ces fleurs qui naissent à chaque instant, le retour de ces concerts délicieux qui charment les bosquets, disposent notre cœur à l'attendrissement et à l'amour.

Soumise à ce pouvoir magique, la jeune fille rêveuse éprouve un trouble nouveau, et s'étonne d'une espérance de plaisir dont elle ne peut deviner la cause.

Au bas de la colline, et tout près du bord de la rivière, de vieux arbres avaient formé d'eux-mêmes un bosquet, que leurs branches entrelacées défendaient contre l'ardeur du soleil. Emma, dès son enfance, avait affectionné ce mystérieux séjour d'où l'on découvrait tout le vallon ; dans cette paisible retraite, le chant des oiseaux et le murmure de la rivière étaient seuls entendus. Pour satisfaire aux vœux de son Emma, la marquise, sans rien ôter au charme naturel de ce beau lieu, l'avait rendu plus commode et plus agréable. Un toit de chaume suspendu sur de légères colonnes qui se perdent dans les branches des arbustes qui environnent le bosquet, a permis d'y placer des siéges, une table, des livres, des crayons, qui laissent à Emma le pouvoir d'y varier ses plaisirs et d'y jouir des merveilles des arts en présence des merveilles de la nature.

Une harpe éolienne, que les vents balancent au sommet du toit, mêle quelquefois ses plaintes harmonieuses au bruit des eaux et au murmure du feuillage : là souvent la douce voix d'Emma se fit entendre ; souvent sa main exercée y traça les contours d'un léger dessin, souvent une lecture intéressante y transporta sa pensée dans les temps qui ne sont plus ou dans les pays lointains ; les sédui-

santes fictions des poëtes y charmèrent plus d'une fois sa brillante imagination, et les talents de la jeune et belle Emma paraient ces gracieux ombrages de tous les prestiges des arts.

Madame de Terny avait découvert, dès les premières années d'Emma, qu'elle possédait cette intelligence précoce, ce sentiment inné qui enlèvent à l'étude ses plus grandes difficultés, et la jeune fille avait été initiée à tous ses mystères.

« Emma, disait la marquise, je ne partage point cette erreur cruelle qui voudrait interdire à notre sexe les plaisirs que la culture des lettres et des arts peut semer sur la vie. Loin que les femmes perdent quelque chose de leur charme et de leurs vertus dans ces douces occupations, elles doivent y puiser de nouvelles forces contre le malheur, de nouvelles armes contre la séduction, de nouvelles qualités pour mériter l'estime et l'attachement. Lorsque l'esprit s'éclaire, le cœur devient meilleur, l'épouse doit être plus vertueuse, la mère plus tendre; elle doit presser avec plus d'amour sur son sein l'enfant chéri qui vient d'entrer dans la vie, quand la réflexion lui en a fait connaître tous les dangers, toutes les douleurs, et ses soins sont plus prévoyants quand ils sont dirigés par une tendresse intelligente. Dans les jours de malheur, ses talents la consolent; dans les jours heureux, ils écartent d'elle le plus dangereux de tous les ennemis, l'ennui. Les connaissances qui élèvent l'esprit et développent les facultés de l'âme, doivent, en rapprochant, autant que possible, la distance morale qui la sépare de son mari, doubler pour eux le charme d'une heureuse union; car il jouira auprès d'elle de toutes ses idées, elle le comprendra, et leur bonheur ne se bornera pas aux courtes années où l'amour exerce son pouvoir. »

Tels étaient les discours et les conseils de madame de Terny, et dans sa tendre sollicitude, elle cherchait non-seulement à rendre agréables à sa fille adoptive les jours de la jeunesse, mais encore à lui assurer des jouissances paisibles pour le temps où elle n'y présiderait plus : elle espérait que les effets de sa prévoyance lui survivraient. Ainsi le vieillard cultive une terre fertile, et lui confie la semence de l'arbre dont il n'espère pas voir les fruits, en pensant que ceux qu'il aime viendront se reposer quelque jour sous cet ombrage que sa main leur aura préparé.

Emma, dès le lendemain de son arrivée au château de Terny, avait repris les habitudes de son enfance : elle s'éveillait avec l'aurore, et courait vers le bosquet charmant, témoin de ses douces études, de ses innocents plaisirs. Ce n'était qu'à onze heures que la cloche du déjeuner, appelant les habitants du château, les forçait à se réunir, et l'emploi des heures qui précédaient ce moment était laissé à leur volonté. La faible santé de la marquise la tenait jusqu'à cet instant renfermée dans son appartement. Ensuite, la société, qui était toujours intime et peu nombreuse, ne se séparait plus qu'une heure avant le dîner.

Le joli pavillon revit donc chaque matin la jeune Emma : ses fleurs nouvelles étaient aussi fraîches que les années précédentes, le vallon était aussi gracieux, la rivière y promenait aussi doucement ses eaux paisibles, le cœur seul d'Emma n'était plus le même; sa gaieté était moins vive, son œil distrait regardait encore le paysage qui l'environnait; mais souvent il ne le voyait pas.

Le crayon s'échappait de sa main; les paroles de la romance qu'elle voulait chanter expiraient sur ses lèvres, elle restait immobile et rêveuse; une foule de pensées et de sensations nouvelles agitaient son cœur, qui ne trouvait rien autour d'elle qui pût le satisfaire; un désir vague lui révélait un bonheur inconnu; mais, si elle ne connaissait pas encore les plaisirs de l'amour, elle savait déjà qu'elle ignorait quelque chose.

Le comte de Sénanges arriva. Les pleurs de la vicomtesse ne l'ont point arrêté; et, prétextant des affaires, il a avancé son départ de Paris, afin de consacrer quelque temps au séjour qu'il compte faire chez madame de Terny.

La société que renfermait alors le château se composait de deux femmes âgées, parentes de la marquise, de deux anciens gentilshommes de province, ses voisins, dont l'un faisait parfois des voyages à Paris. On avait remarqué que, sans doute par suite d'une erreur, depuis quelques années le titre de comte s'était glissé en avant de son nom; il ne l'avait pas pris lui-même, mais on voyait sur son visage une expression de bienveillance si reconnaissante quand on le lui donnait, qu'on se plaisait à le lui accorder, et, à force de l'entendre répéter, peut-être s'était-il persuadé qu'il lui était dû.

M. le duc de L***, ancien ami de la marquise, dont on parlait beaucoup depuis qu'il avait quitté de hautes fonctions, et qui devait à sa disgrâce plus d'éclat qu'à son ministère, était venu passer quelques jours au château : chacun enviait à madame

de Terny cette préférence, car quelque chose maintenant réussit en France presque autant que le succès, c'est la disgrâce.

Madame Darcey, qui possédait une terre peu éloignée du château de Terny, mêlait sa gaieté pétulante aux conversations sérieuses qu'elle interrompait souvent. S'amusant à contredire, elle aimait mieux être piquante que raisonnable; mais la sagesse de sa conduite obtenait grâce pour l'étourderie de ses paroles.

Sénanges eût trouvé peu d'agréments dans cette société restreinte, si la présence d'Emma ne l'eût embellie; mais soit habitude de chercher à plaire, soit qu'il voulût faire un essai de ses talents diplomatiques, le comte sut si bien captiver la faveur de tous les habitants du château, qu'Emma n'entendit plus autour d'elle que les louanges de celui que son cœur aimait en secret.

Bientôt Sénanges connut les habitudes de toutes les personnes qui composaient la société: Emma ne fut donc plus seule dans ses promenades matinales. Le premier jour où elle le rencontra sur son passage, sa rougeur lorsqu'elle l'aperçut, sa main qui tremblait en s'appuyant sur le bras qu'il lui offrit, firent éprouver au comte une émotion de plaisir qui troubla davantage encore celle qui l'avait fait naître.

Tous les sites pittoresques, tous les riants bosquets du parc furent tour à tour soumis par Emma à l'approbation de Sénanges; elle lui servit de guide dans les détours des mystérieuses allées qu'il leur fallut parcourir pour arriver enfin à la retraite favorite de la jeune fille : les manières si gracieuses du comte, ses soins attentifs, les expressions si tendres qu'il employait, le plaisir qu'elle trouvait à être auprès de lui, avaient banni la défiance, et toutes les joies aimables de l'heureux âge d'Emma étaient revenues.

Quelquefois, quittant le bras de Sénanges, elle le précédait de quelques pas, et se rapprochait de lui avec ce sourire enfantin, si doux, qu'il ressemblait à une caresse. D'autres fois, s'arrêtant pendant quelques moments, elle le forçait d'écouter les concerts ravissants de la fauvette et du rossignol; bientôt courant vers les fleurs qui garnissaient les allées, elle rapportait à son compagnon des roses nouvelles, moins fraîches et moins brillantes que celle qui les avait cueillies; puis, au milieu de ce gracieux enfantillage, il lui échappait de ces mots naïfs et touchants qui viennent du cœur, et que l'âme la plus froide ne saurait entendre sans en être émue.

Tout ce que le joli pavillon du bord de la rivière renfermait fut montré à Sénanges, il feuilleta les livres, il admira les dessins. Assis près d'Emma dans ce séjour délicieux, il écoutait avec ravissement cette jeune fille si jolie qui lui disait : « Il me semble qu'aujourd'hui l'air est plus pur, la verdure plus belle, que le murmure des eaux est plus doux! Jamais la brise légère qui apporte jusqu'à nous le parfum des fleurs ne fit rendre à la harpe suspendue des sons aussi touchants!

« Emma, disait Sénanges, si le bonheur existe sur la terre, c'est ici! »

Et l'innocente enfant, à ces mots qui répondaient à son âme, sentait sans effroi le bras du comte, passé autour de sa taille élégante, rapprocher son cœur du cœur qui l'entendait si bien!

Pourtant elle rougit, et ses paupières baissées lui dérobèrent les regards de Sénanges attachés sur elle; il contemplait ces attraits naissants, ces grâces de la jeunesse, l'éclat de ce teint si pur, ces beaux cheveux dont les boucles blondes formaient autour de son joli visage une couronne d'or mobile, et, moins maître de lui-même, il eût cédé à ses coupables désirs, si l'embarras naïf de la jeune fille ne l'avait averti de ne pas oser davantage : il sut se contraindre encore; car, pour réussir dans ses projets, il comptait autant sur l'ignorance que sur l'amour de cette charmante enfant, et il fallait qu'elle ne pût se douter du danger qui la menaçait, que quand elle n'aurait plus la force de s'y soustraire.

Les discours de Sénanges ne parlèrent donc plus que d'amitié; mais l'accent avec lequel les moindres mots étaient prononcés, mais le son de sa voix, portaient dans l'âme d'Emma l'amour dont ils étaient empreints. Le charme de ces arts, qui jusqu'à ce jour avaient occupé d'innocents loisirs, devint, pour le séducteur, une arme nouvelle qui lui servit à développer des sensations favorables à ses projets. L'indifférence apparente de ses paroles fit renaître la sécurité dont il avait besoin; les grands yeux bleus de l'aimable enfant se levèrent sur lui, et un sourire gracieux semblait applaudir à ses discours. Ces moments délicieux étaient appréciés par Sénanges; l'innocence de ces naïves amours avait pour lui tout le piquant de la nouveauté.

Le temps s'écoulait si vite, que la cloche, qui appelait au déjeuner, les surprit dans ces doux entretiens ; ils sortirent ensemble; mais, avant

d'arriver, le comte quitta sa jolie compagne, et rejoignit seul la société qui les attendait.

Emma, plus animée qu'à l'ordinaire, mêlait des saillies de gaieté à la conversation générale, et vantait les charmes dont l'air pur et frais du matin avait embelli la campagne. Sa paisible ingénuité aurait nommé sans doute le compagnon de sa promenade, si un regard de Sénanges ne lui eût imposé silence; et lorsque, le lendemain, Emma se rendit au bosquet solitaire, elle lui dit :

« Pourquoi votre regard sévère m'a-t-il contrainte à cacher ma pensée? Pourquoi ne parlerais-je pas de ces instants, si précieux pour moi, qu'à chaque heure du jour je les désire ou les regrette?

— Emma, le plus grand charme de la confiance, c'est d'en jouir seul! Si vous pouviez trouver près d'un autre ces doux plaisirs, ils perdraient leur plus grand prix. Dès que vous auriez révélé le secret de cet asile, il cesserait d'être solitaire, on viendrait nous y troubler : madame Darcey, par exemple, voudrait chaque matin accompagner nos pas; le souhaitez-vous? »

Sénanges était bien sûr de la réponse; car il avait déjà remarqué que la vivacité turbulente de madame Darcey, peu en harmonie avec la gaieté douce et la rêverie habituelle d'Emma, s'était opposée à ce que des rapports intimes s'établissent entre elles, et devenait d'autant plus désagréable à la jeune fille, qu'elle la supposait un moyen employé par la coquetterie pour appeler l'attention de Sénanges. La crainte des importunités de madame Darcey, et le mouvement de jalousie que le comte avait eu l'adresse d'exciter, suffirent donc pour qu'Emma écartât loin de son esprit l'idée de faire connaître leurs promenades du matin.

Ainsi, de moment en moment Sénanges remportait quelques petites victoires sur la naïveté crédule de l'innocente jeune fille.

CHAPITRE X.

—

L'ORAGE.

Plusieurs jours s'étaient écoulés : le pouvoir que Sénanges avait pris sur Emma s'était si bien accru, qu'il devenait impossible à la jeune fille d'y résister. Ce charme de l'amour, qu'on ne saurait peindre, ce penchant inexplicable dont toute la force ne peut être comprise que par ceux qui l'ont sentie, cette idée que l'être que nous aimons est le seul dans la nature qui puisse nous rendre heureux, qui devine notre pensée, qui répond à nos émotions; enfin tout ce que l'amour inspire, Emma l'éprouvait, et pourtant elle ignorait encore le nom du sentiment qui remplissait toute son âme.

Rien n'échappait à l'expérience de Sénanges, il crut son succès assuré. Seul avec une fille de seize ans, dont il était adoré, le pouvoir que lui donnait l'amour était encore augmenté par l'influence de ce réveil de la nature qui portait dans les sens un trouble involontaire. Tous les mouvements de l'aimable enfant puisaient, dans le sentiment qui l'agitait, quelque chose de voluptueux qui la rendait plus séduisante encore. Le bras de Sénanges, qui n'était plus repoussé, rapprochait de lui le charmant visage d'Emma, dont les doux regards répondaient à ses regards; elle souriait quand le zéphir poussait les boucles de ses blonds cheveux sur la figure noble et gracieuse du comte, et elle ne refusait que faiblement des caresses qui déjà n'étaient plus innocentes.

Sénanges crut prouvoir tout oser; mais le sentiment inné de la pudeur vint arracher Emma à l'enivrement de l'amour, et lui révéler son erreur et ses dangers. Tremblante, elle s'échappa des bras du comte, et, sentant sa faiblesse contre l'ennemi séduisant dont un instant vient de lui découvrir les coupables desseins, d'un pas rapide elle s'éloigna de lui.

Elle ne s'arrêta que dans son appartement, où il se passa bien du temps avant qu'un peu de calme vint lui permettre de se rendre compte des émotions diverses qui tourmentaient son cœur; elle lut enfin dans ce cœur agité; le voile qui lui avait caché son amour pour Sénanges fut déchiré; mais, se rappelant les tendres expressions qui retentissaient encore dans son âme, elle se rassura par l'idée que le sentiment qu'elle éprouvait était partagé. Elle ignorait qu'il est plusieurs sortes d'amour; elle croyait que le comte, un moment entraîné comme elle, ne lui saurait pas mauvais gré d'éviter des occasions dangereuses, et que sa vertu lui était aussi précieuse que sa tendresse.

Cependant Sénanges cacha sous l'apparence d'une sombre tristesse le dépit dont il n'était pas

maître, et, sans renoncer à son projet, il essaya d'autres moyens d'arriver à son but.

L'aimable enfant avait trouvé dans ce sentiment naturel qui la portait à la vertu, des forces contre l'attrait du plaisir; en trouverait-elle contre la pensée du malheur de celui qu'elle aimait? Son cœur aurait-il autant de courage que sa raison?

Il put s'assurer de son pouvoir en voyant l'expression subite d'inquiétude et de chagrin qu'Emma n'eut pas la force de dissimuler, lorsqu'au déjeuner il annonça qu'il était souffrant, et qu'il ne partagerait pas les plaisirs de la promenade générale projetée pour ce jour-là. Pourtant, quand il s'approcha d'elle, elle n'hésita pas à lui dire que le lendemain elle ne se rendrait point au pavillon. Le comte feignit autant de surprise que de douleur à cette nouvelle qu'il avait prévue; et Emma put se croire bien sévère, car il avait l'air bien malheureux!

La partie de plaisir, que depuis plusieurs jours on avait formée, perdit tout son charme par l'absence de Sénanges; madame Darcey boudait, et les efforts de madame de Terny pour ramener la gaîté furent inutiles. Emma était triste; parfois elle se reprochait d'affliger le comte; d'autres fois il lui semblait que c'était lui qui avait tort. Elle se sentait rougir lorsque le regard de madame de Terny s'attachait sur elle. « C'est le premier secret, disait-elle, que je cache à ma mère! c'est un poids sur mon cœur! Eh bien! qu'une confiance entière le soulage! »

Et cependant que dirait-elle? Oserait-elle parler de son amour, quand elle ne pourrait répéter aucune parole du comte, qui lui eût appris que cet amour était partagé? Il l'aimait sans doute; elle le sentait!... Mais l'avait-il dit? que voulait-il? Et Emma ne pourrait rien répondre à ces questions que madame de Terny ne manquerait pas de lui adresser! Elle se perdait dans ses réflexions, et l'image de Sénanges triste, seul et souffrant, jetait dans son âme une agitation qui ne lui permettait de s'arrêter à aucun dessein.

On rentra; le dîner ne fut pas beaucoup plus gai que la promenade: le comte se plaignit de sa santé, et il évita de s'approcher d'Emma, qui chercha vainement le moyen de lui adresser quelques paroles en particulier. Madame Darcey s'empara de lui durant toute la soirée, et la jeune fille se retira dans son appartement, le cœur désolé et les yeux pleins de larmes.

Le lendemain, Sénanges, qui avait vu l'impatience qu'éprouvait Emma de ne pouvoir causer avec lui, espéra qu'elle n'aurait pas le courage de renoncer à sa promenade, et il se dirigea du côté du pavillon; mais il attendit en vain. La douce enfant a passé la nuit à réfléchir; plus d'une fois l'image des instants délicieux qui se sont écoulés près du comte, a troublé son âme; il lui semble que ces doux moments étaient toute sa vie, que rien au monde ne peut les remplacer, qu'y renoncer, c'est renoncer au bonheur.

Cependant le sentiment vague, qui l'avertissait de son danger, la retint; mais ces heures, qui chaque matin, depuis huit jours, fuyaient si vite à côté de Sénanges, lui paraissent aujourd'hui des siècles. Elle s'assied près de sa fenêtre, suit de l'œil les détours de l'allée qu'elle parcourait pour se rendre au bord de la rivière, se rappelle les douces expressions du comte, ce bonheur qu'elle lisait dans ses yeux, et que sa présence faisait naître, et la pauvre enfant, qui supporte avec courage ses propres douleurs, n'en a point contre les douleurs de celui qu'elle aime. Prête à céder, elle aperçut Sénanges qui rentrait au château; ses pleurs inondèrent son visage, et elle eut bien de la peine à en effacer les traces lorsqu'il fallut se rendre au salon.

L'indisposition supposée du comte fit renoncer à une promenade dont il ne pouvait partager les plaisirs; on passa la matinée dans le château; Emma s'assit dans l'embrasure d'une fenêtre, voulant, disait-elle, dessiner quelques fleurs placées sur la terrasse; mais plutôt pour dérober à tous les regards la tristesse qui l'accablait. Oh! que ne pouvait-elle, quand les pleurs s'échappaient de ses yeux, voir le sourire que Sénanges lui cachait! Il devinait que sa main tremblante, en paraissant arranger les boucles de ses cheveux, essuyait une larme qui venait malgré elle mouiller sa paupière: la douleur d'Emma ranimait ses espérances; et il la voyait avec joie user ses forces dans les combats qu'elle se livrait à elle-même.

Sénanges n'avait pas fixé le temps de son séjour à Terny; mais un mois devait se passer encore avant l'époque où il était attendu à D..., petite ville d'Allemagne, rendez-vous des plénipotentiaires de toutes les puissances de l'Europe, où devait être discutée l'affaire importante que la France avait confiée à son habileté; la marquise avait espéré qu'il resterait au château jusqu'à ce moment: elle fut donc aussi surprise qu'affligée lorsqu'il annonça

qu'il retournerait à Paris le lendemain. Le crayon tomba de la main d'Emma, et le comte, se baissant en même temps qu'elle pour le relever, entendit sa douce voix lui dire bien bas : « Quoi! vous partez! je ne vous verrai plus! »

Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage.

« Emma, répondit le comte, pourquoi ces pleurs? N'est-ce pas vous qui nous avez séparés? Je vous avais confié mon bonheur, votre indifférence l'a détruit! je vous déplais; je dois partir! »

Tout le monde parlait à la fois pour retenir Sénanges, et il avait pu prononcer ces mots sans être entendu; mais Emma ne put répondre que par un regard dont la muette éloquence lui disait combien il était aimé.

Le comte, s'adressant alors à madame de Terny, exprima le regret qu'il éprouverait en la quittant, et il ajouta : « Tous mes désirs tendaient à prolonger les instants que je dois passer près de vous; aussi ai-je tenté le seul moyen qui me restât d'arriver à ce but : j'espère encore, et la réponse que je recevrai demain matin décidera si je puis obtenir ce bonheur. »

Puis s'approchant d'Emma, il continua à voix basse : « C'est vous seule qui prononcerez! Je vous attendrai demain au pavillon! » Il s'éloigna ensuite, et, pendant le reste du jour, la jeune fille ne put trouver l'occasion de lui parler.

Comment la faible raison d'une enfant soumise à l'empire d'une passion violente, et que l'expérience ne pouvait éclairer, aurait-elle résisté à tant d'efforts? Comment aurait-elle eu le courage de refuser un moment d'entretien si désiré, et dont le péril ne lui était pas bien connu? Ne lui semble-t-il pas indispensable d'expliquer à Sénanges qu'il ne doit point attribuer à la haine la fuite dont il se plaint? Pouvait-elle supporter la douleur de cet homme, qu'elle jugeait si supérieur aux autres hommes, et dont le suffrage lui paraissait devoir dispenser la gloire et le bonheur; de cet homme à qui elle tremblait de déplaire, dont elle attendait avec anxiété un mot encourageant, et dont le bonheur lui semblait si nécessaire au sien qu'elle eût donné sa vie pour l'assurer? Eh bien! il la rendait l'arbitre de son sort! il pouvait être heureux ou malheureux par elle!... Elle céda, et ses yeux exprimèrent à Sénanges son consentement au rendez-vous désiré. La joie qui vint animer la belle physionomie du comte aurait ôté à Emma la force de rétracter sa promesse tacite, quand elle en aurait eu le courage.

Plusieurs heures de la nuit se passèrent sans que la jeune fille, inquiète, pût trouver le repos; et, lorsque enfin la fatigue ferma ses yeux, son sommeil fut encore agité par des rêves douloureux et sinistres.

Après une nuit paisible, Sénanges vit paraître le jour avec joie : ému, mais point troublé, il appelait à son aide toute la finesse de son esprit, tout le talent que lui avait donné l'expérience, pour exprimer un sentiment dont la délicatesse était étrangère à son cœur, et pour s'armer de cette apparence de l'amour, plus séduisante que l'amour même, qui donne à celui qui l'emploie tant d'avantages sur celui qui aime véritablement. S'il sentit un instant au fond de son âme ce mouvement juste et vrai que la nature y imprime, pour nous avertir au moment d'un projet coupable, l'habitude qu'il avait prise de l'étouffer enlevait à cette voix importune et sévère le pouvoir de se faire entendre.

Emma vit naître l'aurore avec inquiétude. Depuis que son âme ingénue avait deviné que l'amour l'entraînait vers Sénanges, elle éprouvait je ne sais quel effroi dont elle ne pouvait se rendre compte. Ce n'était pas ainsi que sa jeune imagination s'était peint ce sentiment. L'ascendant que le comte exerçait sur elle, le mystère qu'il exigeait, ses discours, son silence, sa froideur, ses caresses, rien ne répondait aux idées d'Emma, elle n'avait rien prévu de semblable! C'est que son cœur pur et tendre avait deviné l'amour innocent; mais qu'il ne pouvait comprendre ce goût passager et ces désirs coupables qui en usurpent le nom, et contre lesquels aucune arme ne lui avait été donnée. Incertaine, agitée, tremblante, les sensations diverses auxquelles elle était livrée se peignirent sur sa figure enfantine, où le trouble des passions se faisait lire pour la première fois.

Bientôt cependant une seule pensée l'occupa, c'est qu'elle était attendue, et la douce enfant, sortant précipitamment du château, s'élança dans l'allée solitaire qui conduisait au bosquet.

Emma, préoccupée, n'a point vu l'azur du ciel se cacher sous des nuages amoncelés, qui ne laissent au soleil qu'une lumière pâle et douteuse. Elle ne sent point, dans sa course rapide, le vent brûlant qui, en soufflant du midi vers le nord, roule et pousse les nuages qui se heurtent et se brisent; mais les branches flexibles des arbustes, penchées sur la terre, embarrassent ses pas et la forcent enfin à s'apercevoir du désordre qui règne autour d'elle.

Elle s'arrête à l'aspect de cette nature nouvelle que le vent orageux tourmente comme elle pour la première fois, et s'émeut en voyant la fleur naissante, à peine entr'ouverte, brisée sur sa tige par la tempête. L'oiseau, qui croit trouver près de la terre un asile contre la fureur du ciel, vient raser la surface des eaux et s'abattre au milieu des prairies; une hirondelle craintive vient chercher un refuge jusque sur le sein d'Emma. Hélas! l'orage qui agite le cœur de la jeune fille est aussi terrible et sera moins passager que celui qui trouble les airs.

Lorsqu'elle arriva au pavillon, de larges gouttes d'eau commençaient à tomber, et le bruit sourd qui précède les éclats de la foudre retentissait au loin. Sénanges la remerciait si tendrement d'avoir tout bravé pour lui, il était si heureux, que l'aimable enfant n'entendit rien que le son de cette voix si puissante sur elle.

Il l'accusait doucement d'indifférence pour cet amour, qu'il disait préférer à tout:

« Emma, répétait-il, les plaisirs séduisants du monde, tous les liens qui m'y attachent, tout ce que l'intérêt et l'ambition peuvent m'offrir de distractions, tout disparaît devant la félicité que votre amour peut répandre sur ma vie! »

Pendant quelques instants l'inquiétude et la joie d'Emma l'empêchèrent de parler; mais bientôt elle céda à son cœur, et son naïf amour s'exprima avec transport. Cet aveu ne suffisait plus à Sénanges; il contestait la vérité de ce sentiment, pour en obtenir la preuve; les caresses qu'Emma lui avait disputées deux jours auparavant, ne le satisfaisaient plus; il dérobait à chaque instant quelque chose, et pourtant il se plaignait toujours! Il répétait sans cesse ces mots si puissants sur un cœur passionné: Emma, si vous m'aimiez?... La tendre et crédule enfant, abandonnée à l'imprudence de son âge, à l'ignorance du péril, à l'amour qui remplissait son âme, oubliait l'univers, et ne voyait plus que celui qu'elle adorait.

Cependant la témérité du comte augmentant toujours, dissipa cette ivresse dangereuse. Elle voulut s'échapper; mais l'orage le plus épouvantable continuait à gronder autour d'eux; de sombres nuages obscurcissaient le jour, la pluie tombait par torrents, et le bruit du tonnerre se mêlait au sifflement du vent, qui ployait avec force les arbres des alentours.

Emma tremblait en fuyant; sa terreur, les obstacles qui arrêtaient ses pas, le désordre de la nature, l'agitation de son cœur, tout la livrait sans défense aux efforts du comte, qui la ramena vers le pavillon. Il avait prévu sa résistance: ses pleurs, ses prières, ses cris furent inutiles!... Emma fut à lui!

Tout à coup de nouveaux éclairs sillonnent le ciel; la foudre éclate, tombe, brise un peuplier voisin, et, jetant une lueur rougeâtre sur le visage d'Emma, fait voir au comte qu'elle a perdu connaissance.

Sénanges, effrayé, tentait, mais en vain, de rappeler la vie sur cette figure inanimée, lorsque des voix confuses portèrent jusqu'à lui le nom d'Emma. C'étaient des domestiques que madame de Terny envoyait à sa recherche, s'inquiétant de ne pas la voir paraître au déjeuner. Que fera Sénanges? Il doit craindre, en restant près d'elle, que des soupçons ne s'éveillent à son aspect, et il se décide à s'éloigner par un autre côté; mais son cœur n'est pas tranquille, il éprouve une émotion secrète qui ressemble presque au remords.

La pluie cessa: la jeune fille ne reprit ses sens qu'après avoir été transportée au château; son trouble fut attribué à la frayeur causée par l'orage, et la marquise n'eut d'inquiétudes que pour la santé d'Emma, qu'un violent accès de fièvre retint au lit.

Dès qu'on se fut éloigné, ses larmes coulèrent en abondance: combien la solitude lui était nécessaire! Le médecin ayant ordonné qu'on la laissât jouir d'un repos absolu, elle put s'abandonner en paix aux réflexions qui venaient en foule l'assaillir. La journée et la nuit entière se passèrent ainsi, et, vers le matin seulement, la fatigue amena quelques heures de sommeil qui la calmèrent un peu; elle se trouva alors assez bien pour se rendre au déjeuner.

Pâle et triste, Emma semblait une beauté nouvelle, plus intéressante encore que la vive et joyeuse enfant qu'on admirait naguère; lorsqu'elle descendait au salon, le comte n'avait pas encore rejoint la société: madame Darcey assura, en riant, qu'on avait eu grand tort de ne pas s'occuper de lui, et le soigner comme Emma, car elle l'avait vu rentrer pendant l'orage aussi troublé qu'une jeune fille.

« Depuis ce moment, ajouta-t-elle, il n'est pas encore remis de sa frayeur, et l'on ne peut lui arracher ni une parole ni un sourire. Regardez plutôt, » dit-elle en voyant arriver Sénanges, qui, à l'aspect d'Emma, ne put cacher une légère émotion.

Avec quelle tendre inquiétude il s'approcha

d'elle et profita du moment où l'on passait dans la salle à manger pour lui offrir l'appui de son bras! Pressant doucement la main qu'elle lui tendit, il lui exprima un intérêt que cette fois peut-être il ne feignit pas.

Le regard angélique de la jeune fille ne peignait point la colère; rien n'altéra la douceur de sa figure, si ce n'est un embarras touchant qui vint colorer ses joues; on voyait bien encore sur son visage une expression de douleur, mais elle paraissait calme et résignée. On eût dit que ses grâces naïves avaient perdu quelque chose de ce qu'elles avaient d'enfantin, et que le sentiment qui l'animait avait remplacé la vivacité de ses mouvements par une langueur plus séduisante.

Chaque mot, chaque regard du comte, la remerciaient de sa tendre indulgence, et semblaient un serment nouveau de l'aimer à jamais. L'aspect du bonheur du comte, dont elle sentait qu'elle était la cause, ramena sur ses traits l'apparence et les couleurs de la santé. Madame Darcey, qui remarqua cet heureux changement, proposa une promenade dans le parc; mais une partie de la société préféra rester au salon. Sénanges, Emma, madame Darcey et M. de L*** furent les seuls qui sortirent.

Emma s'appuyait sur le bras du comte, et, par égard pour la convalescente, on marcha d'abord à pas lents; mais la vivacité de madame Darcey s'accommodait mal de cette tranquillité; bientôt elle les devança, et leurs pas se ralentissant à mesure que sa course devenait plus rapide, ils la perdirent entièrement de vue.

S'asseyant alors sur un banc de verdure, Sénanges attira près de lui sa jolie compagne; il la pressait contre son cœur, lui reprochait doucement les larmes qu'elle répandait, les regrets qu'excitait son bonheur, regrets injustes que l'amour ne devait point permettre.

Emma, silencieuse jusqu'à ce moment, l'interrompit, et, paraissant faire un effort pour surmonter un pénible embarras, elle commença à parler en tremblant; mais peu à peu sa voix se rassura et prit quelque chose d'imposant lorsqu'elle lui dit : Ne cherchez point à me faire illusion, Sénanges; depuis deux jours j'ai tant souffert, j'ai tant pleuré, que tous les mystères de la vie m'ont été révélés! Je sais tout ce que je vous ai sacrifié, tout ce que votre amour m'a coûté. L'avenir, jusqu'à présent, s'était offert à moi avec tous les charmes de l'innocence, avec toutes les espérances qu'il peut offrir à mon âge, avec tous les plaisirs dont la vie peut être parée! Tout est détruit par nos coupables amours! Ne m'interrompez pas, ne craignez pas mes reproches, ne craignez pas qu'Emma prononce jamais un mot qui puisse vous affliger! Non! tout le bonheur que je puis désormais espérer est dans votre amour : quand il faudra y renoncer, la vie sera finie pour moi! »

Le serment de l'aimer toujours, répété avec feu par Sénanges, arrêta les larmes qui, malgré elle, tombaient encore de ses yeux; elle ne s'opposait plus à ses caresses. « Votre bonheur, disait-elle, est le seul bien assez précieux au cœur d'Emma pour payer ses sacrifices et la dédommager de tout ce qu'elle a perdu! »

De nouveaux rendez-vous furent demandés et obtenus; Emma ne pouvait plus rien refuser à l'homme à qui elle s'était dévouée, et le comte jouit en paix de son triomphe, oubliant qu'il achetait quelques jours de plaisir au prix de l'existence entière d'une enfant qui avait apporté dans la vie tant de chances de bonheur.

CHAPITRE XI.

—

LES AMBASSADEURS.

Le temps que le comte de Sénanges devait passer au château s'écoula si rapidement pour Emma, que la douleur qu'elle ressentit de son départ eut toute la vivacité d'un chagrin imprévu : cependant elle ne pleurait que son absence, et ne doutait pas que, suivant sa promesse, il ne fût auprès d'elle avant deux mois. Elle ignorait, la pauvre enfant, que toutes les passions s'effacent devant l'intérêt et l'égoïsme, et que ces deux sentiments triomphent même de l'attrait du plaisir!

Il n'avait pas été difficile de soustraire à la vigilance de madame de Terny des amours si coupables, qu'ils n'auraient pu se présenter à son esprit, et qu'elle en eût repoussé l'idée. Emma sut donc dérober à la tendresse de sa mère adoptive ses douloureux regrets, comme elle lui avait caché ses plaisirs; elle chercha dans la solitude un asile pour

ses larmes, et trouva dans son courage la force de sourire encore aux amusements des autres, quand son cœur était déchiré. Personne ne put deviner que le jour du départ de Sénanges, enlevait à Emma le seul bien qui lui restât dans le monde, et que, malgré l'espérance qu'elle conservait, et sa confiance dans l'attachement du comte, un de ces tristes pressentiments que le temps vient rarement démentir, l'avertissait que ce jour fatal détruisait à jamais son bonheur.

Le comte de Sénanges partit pour se rendre à D***, ville d'Allemagne, que déjà nous avons indiquée comme le rendez-vous du congrès auquel il devait assister. C'était là qu'allaient se décider des questions importantes, qui touchaient aux intérêts du monde entier; c'était là que des hommes conduits par la vanité, l'ambition, l'amour des richesses, des honneurs et du pouvoir, devaient, au nom de leurs patries, et sous prétexte de servir la cause sacrée du bien public, se disputer une supériorité qui assurerait de grands avantages à celui qui l'emporterait sur ses rivaux. Tous les ambassadeurs étaient déjà réunis, et avaient apporté des prétentions différentes, dont ils ne voulaient rien céder; chacun d'eux savait qu'il ne pouvait, en abordant franchement les questions, obtenir les concessions qu'il désirait: aussi avait-on formé mille projets pour arriver adroitement à son but en trompant ses adversaires, et comme il y avait trop peu de bonne foi pour qu'on espérât faire des convertis, on essayait de faire des dupes.

Sénanges ne s'était point encore occupé des moyens de réussir dans la mission qui lui était confiée. Chargé de défendre la cause d'un peuple malheureux, qui n'avait d'autre appui que l'opinion publique, il connaissait trop les hommes pour penser que les sentiments généreux qu'on pouvait faire valoir en faveur des victimes de l'oppression pussent exercer quelque influence; et il attendait, pour s'arrêter à un projet, que ses rapports avec ses collègues lui eussent fait connaître quel était le côté accessible à ses séductions. L'expérience lui avait appris qu'en comptant sur les vertus des hommes, on est sujet à se tromper; mais qu'on est presque toujours sûr de ses calculs, quand ils ont pour base leurs faiblesses, leurs intérêts ou leurs passions.

Lorsque Sénanges arriva, plusieurs conférences particulières avaient eu lieu entre les ambassadeurs des trois empires les plus puissants de l'Europe. Les envoyés des états moins considérables ne devaient être consultés et appelés aux délibérations générales, que pour la forme, et pour donner leur assentiment aux dispositions arrêtées sans eux, par suite de cette justice naturelle, qui fit de la loi du plus fort la première de toutes les lois. L'adresse devait l'emporter ensuite entre les puissances rivales dont les forces pouvaient se balancer.

Ces trois habiles ministres, versés depuis longtemps dans tous les secrets de la diplomatie, virent avec joie que les opinions contraires aux leurs seraient défendues par un homme peu habitué aux affaires et qui n'apportait pas, comme eux, des talents reconnus et une réputation politique établie. Chacun d'eux pensa qu'il parviendrait aisément à ses fins avec un adversaire si peu redoutable, qui s'annonçait modestement et sans prétention; car Sénanges voulait étudier ses ennemis avant d'engager le combat.

Le comte, que les circonstances avaient soumis aux caprices de la fortune, avait fréquenté des hommes de toutes les classes, et la finesse, la sagacité, qui lui étaient naturelles, lui dévoilaient aisément les vices et les ridicules, de quelque enveloppe qu'ils prétendissent se couvrir. Il devinait promptement cet art des hommes habiles de paraître ce qu'ils ne sont pas pour cacher ce qu'ils sont réellement, et il savait retrouver en eux ces passions, ces faiblesses, ces travers de l'esprit et de la vanité, qu'il avait souvent remarqués dans les autres hommes, et dont il s'était plus d'une fois servi avec succès. Il s'empressa donc d'établir des relations avec les négociateurs qu'il lui était si important de connaître.

La première visite de Sénanges fut pour l'envoyé d'une grande puissance maritime. Général fameux sur les champs de bataille, cet ambassadeur croyait avoir conquis avec la gloire militaire le droit d'imposer son opinion en tous lieux; ferme et inflexible dans ses décisions, il ne cédait jamais sur la plus indifférente bagatelle, de peur qu'on n'en conclût qu'il pouvait faire quelques concessions dans des affaires importantes. Il était habituellement sombre et silencieux, pour donner plus de poids à ses paroles; et Sénanges eut l'air si persuadé de sa supériorité et de la fermeté de son caractère, que le guerrier diplomate vit en lui un homme qui n'aurait pas même l'idée de tenter le moindre effort pour l'amener à son opinion. Cette conviction où il était, que les pensées du comte ne pouvaient s'ar-

rêter que sur des objets frivoles, détruisit une partie de sa réserve ordinaire, et il s'établit dans leurs relations plus de confiance qu'il n'en existait entre le général et les autres ambassadeurs.

Cette réputation de légèreté réussit encore mieux à Sénanges près d'un autre diplomate, qui fondait ses espérances de succès sur une finesse et une dissimulation que cachait assez bien une bonhomie verbeuse qui ne laissait à personne le temps de l'interroger. Un accent méridional eût été un mauvais indice pour deviner la puissance qu'il était chargé de représenter; et toutes les conséquences qu'on aurait tirées de sa conversation, souvent ingénieuse, mais un peu prolixe, eussent été aussi mal fondées. Enfin ses manières et ses discours semblaient être l'application de ce principe, que la parole fut donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

Sénanges le connaissait depuis longtemps, et peut-être l'habitude de la société des femmes ne lui avait-elle pas été tout-à-fait inutile pour découvrir, sous cette apparence de confiance et de bonne foi qui semble ignorer tout calcul et repousser toute contrainte, cette adroite dissimulation que beaucoup de gens ne soupçonnaient pas.

Le comte avait un esprit trop juste et un sentiment trop vrai de sa propre supériorité, pour ne pas savoir sacrifier à propos cette petite vanité qui fait craindre comme un malheur de paraître dupe, même aux yeux de gens dont l'opinion n'est pour nous d'aucun prix; aussi retenait-il un sourire moqueur, quand la figure de l'ambassadeur exprimait la satisfaction intérieure que lui faisait éprouver la feinte crédulité de Sénanges. Celui-ci savait qu'on ne gouverne jamais plus sûrement quelqu'un que lorsqu'on a l'adresse de lui persuader que c'est lui qui nous mène.

Une naissance illustre, des manières nobles et distinguées, un esprit aimable et fait pour plaire, donnaient au troisième adversaire de Sénanges beaucoup de rapports et de ressemblance avec lui; et les chances de succès eussent été égales entre eux, si une grande habitude des affaires n'eût donné à l'ambassadeur étranger une si haute idée de ses lumières et de sa capacité, qu'il n'imagina pas qu'un homme peu initié aux mystères de la politique pût entrer en lice avec une réputation européenne comme la sienne. Cette confiance entière dans ses forces et dans la faiblesse de son adversaire, laissa de grands avantages au comte de Sénanges : on sait qu'il n'y a rien de tel pour être trompé, que de se croire plus fin que les autres.

La durée du congrès était fixée à deux mois : des affaires capitales devaient y être traitées; mais cinq semaines furent consacrées d'abord à régler les rangs, les préséances et les cérémonies. Sénanges donna peu d'attention à ces soins si importants pour les autres, et sa condescendance sur ce point fut d'un bon augure pour ses collègues. On riait de son incapacité, et l'on pensait qu'il n'y aurait rien à craindre d'un homme dont la frivolité était telle, qu'il avait manqué deux réunions dont le but était de décider qui occuperait la droite et la gauche dans un dîner donné par un prince étranger qui venait visiter la ville.

Quelques jours après, une nouvelle marque de cette insouciance qui paraissait incroyable, produisit un si grand effet, qu'on crut que, si ses secrétaires et ses chevaliers d'ambassade en instruisaient sa cour, Sénanges pourrait bien être rappelé comme représentant avec trop peu de dignité le souverain qui l'avait nommé.

L'électeur qui gouvernait la ville de D***, vint à mourir : il fallut régler les rangs, et distribuer les places pour la cérémonie de l'enterrement. Sénanges aurait dû obtenir au moins la seconde, car il pouvait disputer la première; mais on se cacha de lui pour traiter de cette grande affaire, et il ne fut placé que le troisième. Il s'en plaignit pourtant, afin de constater ses droits; mais il céda sans peine, et sa facilité sur ce point donna au quatrième ambassadeur, qui portait le même titre que Sénanges, l'envie de se placer avant lui.

Le comte ne pouvait s'empêcher de rire de la peine que se donnaient des gens graves, qui venaient régler des objets d'un si haut intérêt, pour de si misérables considérations. Le bon sens, qui lui était naturel, lui faisait voir avec pitié ces formes minutieuses et ces détails ridicules, par cela seul qu'ils sont inutiles, dans des moments où l'on aurait dû discuter avec simplicité et droiture des idées d'un ordre élevé, dont le résultat devait entraîner la ruine ou le bonheur des nations.

La veille du jour consacré à l'enterrement de l'électeur, Sénanges reçut la visite de cet ambassadeur qui, comme nous l'avons dit, avait le désir de lui dérober sa place, et qui espérait, en noyant sa pensée dans un torrent de paroles, fasciner tellement le comte, qu'il l'amènerait à lui céder dans cette circonstance. Sénanges l'avait deviné, et il

écoutait avec une patience admirable une foule de choses qui, n'ayant aucun rapport avec l'objet de la visite, devaient cependant en paraître le but. Le comte aurait pu s'y tromper, s'il avait eu moins de finesse; car, pendant une heure entière, l'ambassadeur parla constamment, sans qu'il fût question de la cérémonie du lendemain; seulement, à l'instant où il se retirait, accompagné par Sénanges, il eut l'air de se rappeler par hasard, dans l'antichambre, une chose à laquelle il attachait si peu d'importance qu'il avait failli l'oublier; et il laissa tomber négligemment quelques mots pour annoncer au comte qu'il avait l'intention de se placer avant lui au convoi. Si Sénanges eût été moins maître de lui, sa physionomie eût laissé voir qu'il n'était pas dupe de cette petite ruse: il savait qu'il en est de l'adieu d'un diplomate, comme du post-scriptum de la lettre d'une femme, et que c'est là qu'il faut chercher sa véritable pensée. Le comte se fit un mérite de sa facilité à céder, afin d'être en droit d'exiger et d'obtenir autre chose de son collègue, qui se retira satisfait d'une concession dont sa vanité lui exagérait le prix.

La condescendance de Sénanges fit naître de nouvelles prétentions: les places marquées d'abord ne convinrent plus à ceux qui les devaient occuper. Après avoir discuté, on disputa; l'aigreur, les mots piquants amenèrent de sérieuses querelles. Chaque ambassadeur écrivit à sa cour; on négocia, et les esprits furent tellement exaspérés, qu'on crut un instant qu'une guerre générale serait la suite de ce congrès pacifique, et que la mort de quelques milliers d'hommes deviendrait le fruit de cette réunion qui s'était formée au nom de l'humanité.

Enfin les souverains décidèrent heureusement qu'à dater de cette époque, et pour prévenir toute discussion semblable, l'ambassadeur qui arriverait le premier dans une ville obtiendrait la première place, quels que fussent son rang, son titre et le souverain qu'il représentait, et que les autres siégeraient après lui, suivant l'ordre de leur arrivée. Cette sage décision termina les débats, et permit enfin d'enterrer l'électeur [1].

Sénanges, par une indifférence que les autres ministres regardèrent comme une preuve d'incapacité, était resté entièrement étranger à cette grande affaire; et si, quelquefois, il avait été forcé d'entendre les discussions auxquelles elle avait donné lieu, ce n'était qu'avec peine qu'il avait retenu une envie de rire qui, peut-être, eût excité chez ses collègues plus de pitié que de colère.

Cependant les deux mois consacrés au congrès touchaient à leur fin, il ne restait plus que quelques jours; et l'objet des négociations n'avait pas encore été entamé. Les affaires particulières, et surtout l'ennui qui assiégeait nos diplomates dans la triste ville qu'ils habitaient, les décidèrent à ne point prolonger le séjour qu'ils devaient y faire, et l'on sentit qu'il fallait, pour être bientôt libre, se hâter de résoudre quelque chose.

Sénanges, dans la discussion, n'imposa point son avis avec l'assurance d'une orgueilleuse supériorité, et ses adversaires demeurèrent persuadés que leur habileté lui inspirait tant de respect qu'il ne se hasarderait pas à lutter contre eux. Le comte, en effet, n'avait plus de lutte à engager; car, sans qu'ils s'en doutassent, ses opinions étaient devenues les leurs.

S'il était ainsi parvenu à les séduire, c'est qu'il lui avait fallu si souvent employer tant d'art pour tromper des femmes que l'amour ou la coquetterie mettait en garde contre ses artifices, que toutes les finesses de la diplomatie venaient échouer devant une telle expérience.

Le jour de la délibération générale arriva; chacun crut y porter sa propre volonté, et n'être soumis à aucune influence: pourtant, l'avis du comte de Sénanges passa à l'unanimité.

Sénanges avait appris dans le monde qu'il faut surtout craindre de se faire des ennemis; et, pour ne point blesser l'amour-propre de ses collègues, il jouit modestement de son triomphe. La modestie, cette fois, ne lui était pas difficile: les journaux devaient, le lendemain, instruire l'Europe entière du succès qu'il avait obtenu; l'opinion publique devait y applaudir; personne ne pourrait le contester; et il est aisé d'être modeste quand la vanité ne peut rien y perdre.

Le comte, satisfait, fit à la hâte les préparatifs de son départ. De fréquentes lettres de la vicomtesse étaient venues lui rappeler un amour qui lui était importun et des promesses qu'il voulait oublier. Il repoussait la pensée des obligations qu'il avait contractées envers elle, et des égards qu'elles lui imposaient. L'image de la jeune et touchante

[1] Cette décision n'est point une fiction. C'est ainsi que les rangs sont établis maintenant dans les réunions diplomatiques; et cette règle, adoptée dans toutes les cours de l'Europe, date du congrès de Vérone.

Emma lui rappelait de si doux moments, qu'il s'y arrêtait davantage; mais, à l'instant de monter en voiture, il reçut d'elle une lettre qui lui causa une émotion pénible qu'il ne fut pas maître de cacher. Quelques mots sans suite sortirent de ses lèvres, et un domestique, croyant entendre le nom du château de Terny, lui demanda si c'était là qu'il avait le projet de se rendre. « Non, non, s'écria le comte, cela ne se peut pas!... Partons pour Paris, par la route de Baden! »

Le lendemain, Sénanges était dans cette dernière ville.

CHAPITRE. XII.

LE DÉVOUEMENT.

Cependant la douleur d'Emma ne trouvait aucun soulagement, et rien ne venait adoucir le regret de l'absence de Sénanges; depuis deux mois elle n'avait pas reçu de lui la plus légère marque de souvenir. Parfois il lui semblait que l'adresse du comte aurait dû trouver un moyen de lui écrire et de recevoir de ses lettres, s'il y eût mis autant de prix qu'elle en attachait elle-même. Emma, forcée de partager les plaisirs de ceux qui l'entouraient, de paraître s'intéresser à des conversations qui n'avaient d'attrait pour elle que lorsque Sénanges en était l'objet; Emma, enfin, parée et souriant quand son cœur était déchiré de regrets, n'avait qu'une consolation, c'était la solitude. Chaque matin, le pavillon, témoin de son bonheur passé, devenait le confident de ses larmes. La marquise, sans deviner qu'aucun chagrin pût affliger sa fille chérie, remarqua pourtant le changement que ses pleurs et ses combats avaient amené sur son visage, et sa tendresse s'inquiéta pour la santé d'Emma, qui elle-même commençait à s'alarmer des douleurs inconnues qu'elle éprouvait; mais le médecin consulté ne vit qu'une indisposition naturelle à son âge, et n'ordonna que des promenades et des distractions fréquentes.

Emma, que la contrainte imposée par la société fatiguait sans la distraire, cherchait chaque jour quelque nouveau prétexte pour s'en éloigner. Une jeune paysanne, sa sœur de lait, s'était mariée depuis trois mois à un fermier de madame de Terny, et quelquefois Emma dirigeait sa promenade vers cette ferme pour y retrouver l'ancienne compagne des jeux de son enfance. Elle n'était alors suivie que d'un domestique; car, depuis un an, elle avait perdu la gouvernante qui l'avait élevée, et madame de Terny, dont le désir était de la marier de bonne heure, n'avait pas voulu lui en imposer une autre; le caractère doux et la précoce raison d'Emma semblaient en effet rendre ce soin inutile.

Un jour, la jeune fille, allant à la ferme, aperçut sa sœur de lait qui venait au-devant d'elle avec son mari, en grande cérémonie, pour la prier d'être la marraine de l'enfant qu'ils espéraient voir naître dans quelques mois. Emma s'empressa de céder à leurs désirs : cependant la jeune fermière, restée seule avec elle, éprouva de légères indispositions dont Emma s'effrayait, mais que la joyeuse paysanne lui dit être la suite de cet état qui la charmait par l'espérance d'être mère. Fière et heureuse, elle se vantait de ses souffrances, et se plaisait à en parler avec détail, en arrangeant sur une table un champêtre goûter qu'elle destinait à Emma, lorsque, n'obtenant pas de réponse à une question qu'elle venait de lui adresser, elle se retourna, et la vit sans mouvement sur le siége qu'elle occupait.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'Emma reprit l'usage de ses sens; elle se remit enfin, et, revenue au château, ne se plaignit plus de sa santé. Cherchant au contraire à calmer l'inquiétude que causait à madame de Terny sa pâleur extraordinaire, elle l'assura qu'elle ne s'était jamais mieux portée, et que les soins des médecins seraient désormais superflus.

Retirée dans sa chambre, Emma ne dormit point; elle ne chercha même pas le sommeil, et elle écrivit ce qui suit :

LETTRE D'EMMA AU COMTE DE SÉNANGES.

« La triste Emma, qui, depuis deux mois, pleurait votre absence, a maintenant d'autres maux » à redouter, Sénanges. Je ne puis affronter la » honte et le déshonneur, je ne puis porter le dé» sespoir dans le cœur de ma mère adoptive; il » faut donc mourir si vous n'avez pitié de moi. » Vous le savez, la fortune et le rang que vous » pouvez offrir à votre compagne n'excitèrent pas

» mon envie. Si je ne vous ai jamais dit tout ce » qu'il m'en coûtait pour supporter le poids d'un » sentiment coupable, c'est que je ne voulais pas » que le soin de mon bonheur imposât un sacrifice » à votre générosité. Mais ce n'est pas sur moi seule » que je pleure aujourd'hui! Vous devez me com» prendre! Au nom de l'amour, au nom de l'hon» neur, Sénanges, je vous attends!

» Si vous m'abandonnez, tout sera fini! Cepen» dant celle qui vous avait dévoué sa vie ne se per» mettra pas un reproche, et rien n'accusera celui » qui aura causé sa perte. Sénanges, mon dernier » soupir sera pour vous, et je ne regretterai de ce » monde que le pouvoir de vous aimer encore. »

Emma, après avoir indiqué au comte le moyen de lui répondre, ferma sa lettre, et dès le matin se rendit à la ferme. Elle obtint aisément de la paysanne, et sans lui faire aucune confidence, qu'elle se chargeât de la lettre et reçût la réponse, puis Emma, s'efforçant de cacher son agitation, rentra au château où Arthur Brémont venait d'arriver.

Arthur avait apporté tant de zèle dans les affaires qui lui étaient confiées, qu'il avait terminé promptement et avec succès le procès important qui intéressait le général Melcourt. Il avait parcouru le midi de la France; mais son âme était trop fortement émue pour recevoir aucune impression des objets extérieurs. Le beau ciel de la Provence perdait pour lui toute sa magie, et le charme de cette nature fraîche et brillante n'eut pas le pouvoir d'éloigner un instant cette mélancolie profonde qui dévorait le cœur d'Arthur. Malgré lui, toutes ses pensées se reportaient vers Emma, et, bien qu'il eût renoncé à elle, son image charmante venait seule mêler des rêves gracieux à ses pénibles souvenirs. Quand sa sombre misantrhopie lui montrait la vie avec toutes ses douleurs, la société avec tous ses travers, les hommes avec tous leurs vices; la figure douce et séduisante de la jeune fille innocente et pure, qui avait eu ses premières et ses seules amours, lui apparaissait pour le réconcilier avec ses semblables, pour soulager ses peines; et ce souvenir laissait dans son esprit et dans son cœur quelque chose de délicieux et de consolant qui ressemblait à l'espérance. Peut-être, ce sentiment, qui vit si longtemps au fond de l'âme, n'était-il pas entièrement éteint, et contribua-t-il à le conduire au château de Terny, peu éloigné de la route qu'il devait parcourir pour se rendre à Baden, où le général Melcourt lui avait donné rendez-vous.

Arthur fut bien reçu de la marquise qui put remarquer encore la vive rougeur d'Emma, lorsqu'il se présenta devant elle : elle tremblait quand il s'approcha, car elle se rappela ses adieux. Ses avis et ses craintes, si bien justifiés, en s'offrant à sa mémoire, lui inspirèrent un sentiment de terreur involontaire.

Peu de jours suffirent pour qu'Arthur s'aperçût du changement d'Emma et qu'il devinât ses douleurs secrètes. Des yeux indifférents ou préoccupés pouvaient s'y méprendre; mais Arthur vit la trace des larmes, il surprit des soupirs étouffés, il remarqua les efforts que coûtait un sourire trompeur; il suivait de près Emma, lorsque, pendant la promenade, elle s'égarait dans une allée solitaire, et qu'elle essuyait des pleurs amers. Un jour, prêt à céder à son émotion, il allait s'approcher d'elle, quand la voix de madame de Terny rappela sa fille adoptive pour embrasser son amie qui arrivait à l'instant même.

Athénaïs d'Esparville, fille de la marquise, venait enfin retrouver sa mère; mais l'arrivée de cette amie, qu'Emma depuis son enfance chérissait comme une sœur, et dont la présence l'eût autrefois comblée de joie, ne fit qu'ajouter à ses inquiétudes, et Emma s'étonna d'être devenue insensible à l'amitié. Hélas! c'est que la passion qui remplissait son cœur rend indifférent à tout ce qui n'est pas elle; c'est qu'Emma voit encore un témoin de plus auquel il faudra dérober ses larmes!

Tout ce que l'âme de la jeune fille éprouvait d'angoisses se dévoilait à chaque moment à l'âme d'Arthur, quoique la cause lui en fût inconnue : son regard scrutateur ne la quittait pas; Emma voyait sans cesse ses yeux attachés sur les siens, et elle sentait que son trouble ne pouvait lui échapper.

La nuit qui succédait à ces journées si longues et si cruelles pouvait seule apporter quelque soulagement aux peines de la jeune fille, et le jour suivant voyait renaître les mêmes souffrances. Athénaïs consacra à sa mère et à la société toute la matinée du lendemain; mais, la chaleur du jour ayant fait remettre au soir la promenade habituelle, madame d'Esparville, à qui Arthur avait offert son bras pour ne pas s'éloigner d'Emma qui était près d'elle, proposa à sa sœur adoptive et au jeune homme, qu'elle connaissait depuis son enfance, de s'éloigner du groupe, et de jouir sans trouble des plaisirs de l'intimité. Elle voulut revoir le bosquet d'Emma, et cet asile mystérieux, que la jeune fille eût désiré

cacher à tous les regards, devint le but de leur promenade.

Dans ce pavillon écarté, que le silence du soir rendait plus pittoresque, éclairés par les rayons de la lune, n'entendant que le léger frémissement du feuillage et le doux murmure des eaux, ils éprouvaient un charme inconnu qui invitait à la rêverie et disposait le cœur à l'attendrissement. Trop émue pour parler, Emma tenait la main d'Athénaïs, et écoutait les douces expressions de l'amitié, que madame d'Esparville prononçait avec un accent si vrai, qu'Emma, la pressant sur son cœur, ne put s'empêcher de s'écrier :

« Oh! ma sœur, combien votre tendresse m'eût été nécessaire! Pourquoi m'avez-vous quittée? Athénaïs, que vous avais-je fait pour m'abandonner ainsi?

— Emma, il le fallait; j'y fus forcée! La raison m'imposait cette loi cruelle.

— Comment?

— Oui, je devais partir.

— Quels devoirs assez sacrés pouvaient vous contraindre à vous séparer si longtemps de notre mère?

— Ce que je devais à mon mari.

— Mais, reprit Arthur, les soins que vous avez consacrés à sa parente ne durèrent pas autant que votre absence. Vous l'avez quittée, vous étiez seule, et trois mois se sont écoulés depuis que madame de Terny est ici.

— Que faisiez-vous, dit Emma? Pourquoi, chère Athénaïs, n'étiez-vous pas près de moi?

— Tu ne sais pas, mon Emma, qu'il faut parfois s'imposer des sacrifices! Arthur, je vous connais assez pour ne pas craindre de m'expliquer devant vous, et je dois à ton amitié, chère sœur, une confiance entière. La même raison qui m'éloigna de Paris m'empêcha de venir retrouver ma mère aussitôt après son retour au château. Ici, partout, je devais fuir le comte de Sénanges. »

Le mouvement que fit Emma pour retirer sa main de celle d'Athénaïs n'échappa point à Arthur, et ce fut en vain qu'elle chercha à lui dérober les émotions diverses qui se peignirent sur son visage.

Athénaïs reprit en riant : « Ne vous effrayez pas de cet aveu, je puis le faire sans trouble; cet adroit séducteur fut sans danger pour mon repos! Mais il ne l'était pas pour ma réputation. L'absence de mon mari et ma jeunesse attiraient autour de moi ses hommages, qui auraient moins de prix aux yeux des femmes, si elles pensaient qu'ils ont toujours un but intéressé, et qu'on les accorde bien plus à l'idée de notre faiblesse qu'à l'estime de nos vertus. Je souffrais sans inquiétude ces soins assidus qui flattent notre vanité, mais qui ne pouvaient arriver jusqu'à mon cœur, lorsque je m'aperçus que la foule s'éloignait à l'aspect de M. de Sénanges. Son esprit aimable et brillant me rendait sa société agréable; mais, quand même ma tendresse pour mon mari, et le sentiment de mes devoirs ne m'eussent pas fait repousser tous les efforts qu'on pouvait tenter pour me plaire, le comte n'eût pas été dangereux pour moi. Je le connaissais depuis longtemps; sans principes, incapable d'aucun sentiment véritable, il sacrifie sans regret à son intérêt et à son égoïsme toutes les affections qu'il sait inspirer par ses grâces naturelles et cet art de séduire dont il a fait son étude. Malheur à la femme qui s'attacherait à lui! malheur surtout à celle que son intérêt engagerait à tromper! »

Madame d'Esparville ne pouvait voir le visage d'Emma sur lequel le désespoir et l'effroi paraissaient empreints; mais l'attention d'Arthur observait tout. Athénaïs continua :

« Sa réputation est si bien établie, qu'à peine m'étais-je aperçue de ses assiduités, que le monde en parlait déjà. Vivant dans la même société que lui, je ne pouvais l'éviter; presque chaque jour je le retrouvais, et, qu'elle qu'eût été ma conduite, il suffisait que ses soins eussent été remarqués pour qu'on ne pût m'y croire insensible. Je compris la nécessité de m'éloigner jusqu'à ce que le retour de M. d'Esparville m'eût rendu le protecteur près duquel mon inexpérience doit trouver un abri contre la malignité. Il y a trois mois, je me disposais à venir rejoindre ma mère à la campagne, lorsqu'elle m'apprit qu'elle attendait le comte de Sénanges; et j'ai différé mon voyage jusqu'après son départ.

— M. le comte de Sénanges! s'écria Arthur avec un trouble visible : il est venu ici! est-ce possible? est-ce vrai?

— Oui, reprit Athénaïs, il y a passé plus d'un mois. Ma mère, à qui je n'ai pas cru devoir faire une confidence inutile, l'a pris en affection et se plaît dans sa société. »

Madame d'Esparville eût pu continuer longtemps sans être interrompue. Muets, interdits, Emma et Arthur, émus de sentiments divers, se devinaient avec terreur; chacun d'eux s'effrayait de malheurs qu'il soupçonnait sans en connaître encore toute l'étendue; mais tous deux en savaient assez

déjà pour craindre ce que le temps pouvait leur révéler.

Athénaïs, fatiguée de faire seule tous les frais de la conversation, plaisanta ses amis sur la rêverie profonde où ils étaient plongés : elle ne put leur arracher que quelques monosyllabes. Hélas! cet entretien, consacré au plaisir de la confiance et de l'amitié, ne devait avoir de charmes que pour celle qui n'avait à remplir que des devoirs d'accord avec son cœur, et dont les innocentes affections pouvaient toutes être avouées.

Le lendemain, Emma se rendit à la ferme; mais elle n'y trouva point la réponse attendue. Elle ne pouvait douter cependant que sa lettre ne fût parvenue à Sénanges, car elle avait copié l'adresse sur une lettre que la marquise écrivait au comte, pour le charger d'une affaire dans la ville où se tenait le congrès. Deux jours se passèrent encore, et Emma craignait (elle l'espérait peut-être) que Sénanges n'eût quitté l'Allemagne pour revenir en France, lorsque madame de Terny reçut la réponse à sa lettre, partie le même jour que celle d'Emma. Le soir, durant la promenade, elle annonça qu'elle avait eu des nouvelles du comte, en répétant à chacun les expressions bienveillantes dont il était l'objet : « Mais, ajouta-t-elle, il m'écrit qu'il passera par Baden pour se rendre à Paris, et fera ensuite dans le Nord un voyage qui le retiendra jusqu'à l'hiver. »

A ces mots, Emma s'enfuit précipitamment; elle ne se sentait plus la force de cacher son émotion. A peine le feuillage l'eut-il dérobée aux regards, qu'elle tomba sur le gazon, en s'écriant : « Tout est donc fini! » Elle resta longtemps à la même place, sans qu'un autre mouvement que les battements pressés de son cœur pût annoncer qu'elle existait encore. Ses yeux regardaient sans voir et ne laissaient plus échapper de larmes : la présence d'Arthur vint l'arracher à cet état; elle voulut fuir à son approche, car le sentiment secret qui l'avertissait qu'Arthur devinait une partie de ses chagrins lui faisait éprouver à son aspect un trouble si cruel qu'elle mettait tous ses soins à l'éviter.

« Emma, dit-il d'un ton si douloureux, qu'il pénétra jusqu'au cœur de la malheureuse enfant, Emma, redoutez-vous donc Arthur comme un ennemi? Ah! ne savez-vous pas que vous ne pouvez souffrir sans qu'il partage vos souffrances? Confiez-lui vos chagrins; Arthur vous en supplie! »

Emma parut frappée d'une idée nouvelle qui portait quelque consolation dans son âme. « Oui, dit-elle, je crois pouvoir compter sur vous! Jurez-moi que vous me rendrez le service que je vous demanderai!

— Je vous le jure.

— Eh bien, demain matin, à dix heures, venez au pavillon, et vous saurez ce que j'exige de vous. »

Elle le quitta alors, et courut encore s'informer si la réponse attendue n'était point arrivée; ce fut en vain, et les journaux confirmèrent la nouvelle du départ de Sénanges et de son futur voyage dans le Nord. Emma pourtant parut calme; on voyait qu'après avoir lutté contre un grand malheur elle s'y était résignée : ses manières, qui, depuis quelques temps, étaient froides et contraintes, devinrent plus affectueuses. Il semblait qu'à une indifférence profonde pour tout ce qui l'entourait, eût succédé tout à coup un tendre intérêt. Athénaïs et madame de Terny étaient tour à tour l'objet de ses caresses : jamais elle ne les avait pressées sur son cœur avec un sentiment si vif que dans l'adieu du soir, et sa main ne pouvait se détacher de la main de sa mère chérie.

Cependant Arthur, agité par des pressentiments divers, attendit avec anxiété le moment indiqué, et son impatience le lui fit même devancer. En se rendant au pavillon, mille pensées confuses se présentaient à lui; il s'effrayait d'apprendre qu'Emma était malheureuse; il ne lui vint pas à l'esprit qu'elle pût être coupable.

Au détour d'une allée, il aperçut de loin la jeune fille dont la robe blanche se dessinait sur la verdure, et il pressa sa marche afin d'arriver au pavillon avant elle. En entrant dans le bosquet, une lettre cachetée, dont l'adresse portait son nom, frappa ses yeux; il rompit le cachet, et la douleur et l'effroi se peignirent sur son visage lorsqu'il lut ces mots :

« Je réclame votre parole, Arthur : que ma dernière volonté vous soit sacrée! Faites parvenir la lettre que voici, et quels que soient les soupçons que le nom que vous lirez sur l'adresse fassent naître dans votre esprit, ne cherchez jamais à connaître le secret qu'Emma veut emporter dans la tombe. »

Arthur avait à peine lu ce billet, qu'il volait sur les traces de celle qui l'avait écrit : il lui avait suffi d'un regard pour reconnaître le nom de Sénanges sur la lettre qui lui était confiée.

« Emma, criait Arthur, Emma, écoutez-moi, arrêtez, au nom du ciel! » Et il franchissait tout ce

qui s'opposait à son passage, en se dirigeant vers les lieux où il l'avait aperçue, mais il ne l'y trouva plus. S'élançant au sommet d'un monticule qui dominait la vallée, et d'où l'on découvrait un vaste horizon, son regard impatient parcourut avec effroi toute l'étendue qui se déroulait devant lui. Sur un bloc de pierre qui s'élevait dans l'endroit le plus profond de la rivière, et où ses bords étaient escarpés et dangereux, il vit enfin celle qu'il adorait priant à genoux, les mains élevées vers le ciel.

Rien ne peut peindre les émotions qui se confondaient dans son âme lorsqu'il se précipita vers ces lieux, dont une distance assez considérable le séparait encore. Pour abréger sa route, il quittait les détours des allées, et traversait les massifs d'arbustes dont il écartait et brisait les branches, sans s'apercevoir qu'elles déchiraient son visage et ses mains. Une sueur froide couvrait son front décoloré; sa respiration brûlante, gênée par la rapidité de la course s'échappait avec peine de sa poitrine; une impression de terreur contractait son visage; tremblant d'arriver trop tard, il s'irritait contre les obstacles; mais enfin il atteignit Emma au moment où, achevant sa prière par ses mots: « Mon Dieu, pardonnez-moi! » elle allait s'élancer dans les eaux. Le bras d'Arthur la saisit avec force, et par un mouvement convulsif il la retint sur le rivage.

Les sentiments divers qui les agitaient l'un et l'autre ne leur permirent pas, durant quelques instants, de proférer une seule parole: immobiles et muets, ils semblaient craindre de se communiquer leurs pensées. Enfin Arthur rompit le silence, et s'écria:

« Emma, qu'alliez-vous faire?

— Mourir! c'est mon unique ressource.

— Est-il possible, Emma! Quel malheur si cruel?...

—Le malheur! j'aurais eu des forces pour le supporter; je n'en ai point contre le déshonneur.

— Grand Dieu! mes horribles pressentiments seraient-ils justifiés!

— Je suis perdue!

— Quoi! le comte de Sénanges.... »

Il s'arrêta, et l'expression de la figure d'Emma, lorsqu'elle ajouta: « Je n'ai plus qu'à mourir! » apprit tout à Arthur.

« Non, dit-il après un moment de silence, c'est lui, lui seul qui doit porter la peine de son crime.

—Que dites-vous?

— Sa mort doit vous venger!

— C'est pour me faire entendre ces affreuses paroles que vous avez conservé ma vie! Au nom du ciel, Arthur, que les jours du comte de Sénanges vous soient sacrés!

—Qu'ai-je entendu? Ses jours vous seraient précieux!

— Mille fois plus que les miens.

— Vous lui pardonnez?

— C'est moi qui suis coupable.

— Vous ne le haïssez pas?

— Je l'aime! »

Les forces d'Arthur semblaient près de l'abandonner, il cacha son visage dans ses mains, et l'on n'entendit plus que ses sanglots.

Emma, debout devant lui, était involontairement touchée de cette douleur si vraie, et l'image des chagrins dont elle était la cause la détourna un instant de ceux qu'elle endurait.

Arthur, paraissant faire un violent effort sur lui-même, leva la tête, et passa la main sur son front.

« Chassons, dit-il, une pensée si cruelle! Renfermons mes douleurs dans mon sein; oublions que c'était Emma que j'aimais, et, s'il se peut, calmons ses maux et rendons-la au bonheur! Emma, cette lettre, je puis la faire parvenir; mais pourquoi attenter à vos jours sans attendre la réponse? Sans doute celui à qui elle est adressée ignore le secret que vous vouliez cacher, pourrait-il vous abandonner? »

Emma répondit à voix basse en détournant les yeux: « Il a dû recevoir une lettre de moi; j'ai vainement espéré jusqu'ici; aucune marque de son souvenir n'est venue calmer mes tourments; il part pour un long voyage: à son retour, il ne sera plus temps?... Arthur, laissez-moi mourir.

— Peu de jours suffiraient pour le rejoindre, l'instruire et le ramener près de vous!... Mais le puis-je? en aurai-je la force? Moi! voir le comte de Sénanges! supporter sa présence! l'effort est impossible!

— Arthur, je vous le répète, laissez-moi mourir.

— Vous mourir! quand je puis vous sauver la vie! Non, vous ne mourrez point!... Je partirai, j'entraînerai le comte près de vous; vous serez heureuse! Et moi!... moi!... je vous verrais l'aimer, le lui dire, à lui! au comte de Sénanges! cela ne se peut pas!

— Arthur, je ne vous demande rien; tout est fini pour moi!

—Non, s'écria-t-il, il ne sera pas dit que le bonheur d'Emma ait été en ma puissance, et que quelque chose ait pu m'arrêter! Je vais partir, je vais porter cette lettre, je le verrai, il saura tout, votre désespoir, la mort que vous avez cherchée pour lui : avant peu il sera ici! Alors, je vous fuirai pour toujours! mais jurez-moi de ne pas attenter à votre vie.

— Je vous le promets, Arthur! Mais comment reconnaître?...

— Emma, ne me parlez pas de votre reconnaissance, j'y lirais votre amour pour le comte!... Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais ce que j'éprouve à son nom! Emma, je ne dois penser qu'à vous! mais il ne faut pas perdre un instant: dans une heure je veux être loin d'ici. »

Emma était à genoux; ses yeux baignés de larmes se levèrent sur Arthur avec une expression angélique. Elle étendit la main vers le ciel, qui seul devait récompenser un si noble dévouement; car elle sentait que rien sur la terre ne pouvait payer de semblables vertus.

Arthur ne prit que le temps d'écrire un mot à madame de Terny pour excuser un départ aussi brusque, et il se rendit à pied à la ville voisine, située à une demi-lieue du château. Là, une chaise de poste, promptement préparée, le conduisit sur la route de Baden, où il espérait rencontrer le comte de Sénanges.

Pendant que les chevaux l'entraînaient loin de ce château où venait d'être si cruellement détruite une de ses plus chères illusions, Arthur ne pouvait s'empêcher de réfléchir à la bizarrerie de sa triste position qui lui faisait chercher avec empressement un homme dont la présence lui avait toujours été pénible, et cela pour le ramener vers la femme qui, jusqu'à ce moment, avait été l'objet de tous ses vœux. Mais, malgré les sentiments cruels et les regrets douloureux qui remplissaient son cœur, il n'hésitait pas accomplir les devoirs que lui imposait la générosité de son âme; seulement il éprouvait une tristesse profonde en pensant que, jeté seul dans le monde, sans espérance et sans appui, il entrait dans la vie par une route si difficile! Il était prêt à reculer, épouvanté, devant les maux qu'il apercevait; ses premiers pas étaient marqués par des douleurs si grandes qu'elles lui semblaient d'effrayants présages pour l'avenir; et son âme abattue demandait au ciel de le retirer de la vie avant que lui fussent révélés tous les malheurs qu'elle traîne à sa suite.

CHAPITRE XIII.

LES EAUX DE BADEN.

Le comte de Sénanges, en arrivant à Baden, avait trouvé le général Melcourt à l'hôtel où il était descendu. La santé du général le forçant à prendre les eaux, il s'était rendu dans cette ville, où l'aspect des sites les plus pittoresques et les plaisirs d'une société brillante, chaque année attirent la foule, et où se rassemble habituellement ce qu'il y a de plus distingué parmi les gens qui ne savent que faire et de leur temps et de leur argent.

M. de Melcourt, que les ordonnances de son médecin avaient amené dans ce beau pays, se plaisait à y retrouver quelques vieilles connaissances. Son âge l'avait réduit au rôle de spectateur paisible, mais non pas indifférent, des événements qui se succédaient sur la scène du monde; et son âme, que le temps avait mise à l'abri des passions, conservait cette douce sensibilité, cette amitié délicate, sentiments rares et précieux, que les années rendent plus vrais et plus désintéressés quand elles ne les détruisent pas. Le général devait à lui seul le rang distingué qu'il occupait : né de parents obscurs, sa famille avait contracté jadis de grandes obligations envers la noble et illustre famille du comte de Sénanges, et, dans les jours orageux de nos troubles civils, sa reconnaissance s'était acquittée avec usure envers ses anciens protecteurs. Il avait connu Sénanges encore enfant, et sa tendre amitié avait quelque chose de paternel qui lui cachait une partie des erreurs du comte; d'ailleurs les défauts de Sénanges étaient parés de tant d'agréments, il savait si bien se décorer de tous les sentiments généreux, que ceux qui n'étaient pas victimes de ses torts pouvaient aisément ne pas les apercevoir.

Sénanges fut charmé de retrouver Melcourt et d'apprendre par lui cette foule de petites nouvelles, de riens importants, que chaque jour voit naître et mourir. Le général s'empressa d'autant plus vo-

lontiers d'instruire le comte de ces bruits de salon, qu'ils étaient tous à sa louange, et que, depuis la nouvelle du succès de sa négociation, on n'était occupé que de lui et du mérite étonnant dont il avait fait preuve en l'emportant sur des collègues, dont l'habileté bien connue n'était plus vantée maintenant que pour faire briller la sienne. Son nom et son éloge étaient dans toutes les bouches, et l'opinion publique, qui depuis longtemps avait embrassé avec chaleur la cause dont il venait d'assurer le triomphe, se prononçait hautement en sa faveur ; elle le signalait à la reconnaissance générale, de manière à en attirer vers lui les éclatants témoignages.

L'orgueil de Sénanges jouit pleinement de son succès, et toute autre idée s'effaça devant la joie qu'il en ressentit.

Bientôt il put acquérir la preuve de l'enthousiasme qu'il inspirait; car Melcourt était encore avec lui, lorsqu'on lui annonça la visite d'un riche banquier qui venait, au nom de la société brillante que la ville renfermait en ce moment, le prier d'assister à une fête qu'on préparait à la hâte pour le soir même, afin de lui offrir le tribut d'hommages que méritaient sa noble conduite et les talents qu'il avait fait servir au bien de l'humanité. Son arrivée agitait toute la ville, et chacun cherchait quelques moyens nouveaux ou remarquables de signaler son admiration.

Les journaux avaient depuis longtemps intéressé les peuples de tous les pays à cette grande affaire, et Sénanges, étonné lui-même de s'entendre proclamer un héros, allait se voir l'objet de la faveur de cette opinion publique, qui exerce un empire auquel rien ne résiste, empire qu'on pourrait cependant lui contester, si l'on considérait qu'elle est parfois aussi aveugle dans l'exagération de ses louanges, qu'injuste dans la sévérité de ses critiques. Le grand mérite du comte avait été de savoir tout ce qu'on peut gagner à servir les passions des hommes. Indifférent lui-même aux grands intérêts qu'il avait défendus, il n'avait cherché qu'un triomphe pour sa vanité, et le monde ébloui voyait dans ses efforts les sentiments les plus généreux et les plus vastes desseins. Plus d'une personne prétendit avoir deviné depuis longtemps dans Sénanges les talents de l'homme d'état sous les grâces de l'homme du monde. On regarda son succès comme la preuve d'un plan général, fruit des plus habiles combinaisons ; il n'y eut pas jusqu'à sa nomination qu'on ne dît avoir prévue, et qui ne fût considérée comme la suite d'un changement de direction dans les affaires. Les plus graves politiques se livrèrent, à ce sujet, à de nombreuses conjectures, dont Sénanges ne pouvait s'empêcher de rire ; car, si son cœur avait oublié ce qu'il devait à la vicomtesse d'Olban, sa mémoire en conservait encore le souvenir.

Il accepta cette flatteuse invitation, et le banquier se retira pour s'occuper des préparatifs de la fête. Melcourt ayant quitté Sénanges peu d'instants après, celui-ci resta seul, et put réfléchir à son aise à tous les avantages que lui promettait son heureuse réussite. Hélas! pendant qu'il jouissait de son triomphe avec délices, et que tout s'apprêtait autour de lui à célébrer sa grandeur d'âme et la noblesse de ses sentiments généreux, une faible et malheureuse enfant, abandonnée par lui à la situation la plus malheureuse, se mourait au château de Terny, où elle attendait en vain sa réponse.

La lettre d'Emma vint encore dans ce moment frapper les regards du comte; un sentiment involontaire le fit trembler lorsqu'il voulut écarter ce papier importun; il ne put bannir les pensées pénibles que cet aspect avait soulevées dans son esprit, et pourtant, parmi les vagues projets qu'il forma, celui de céder à la tendresse, au devoir, celui de rendre l'honneur à sa victime en l'épousant, ne se présenta point. Accoutumé à repousser toutes les sensations désagréables, il était près d'en vouloir à l'infortunée dont l'image accusatrice venait troubler les joies de son triomphe; et, pour éloigner entièrement ce souvenir, il se disposait à aller recueillir les félicitations qui l'attendaient, quand on annonça Arthur Brémont.

Le comte parut surpris, et Arthur embarrassé. En quittant Emma, celui-ci n'avait vu, dans la mission qu'il allait remplir, que l'obligation cruelle de ramener un rival odieux près de la femme qu'il adorait encore, et dont l'amour était le seul bien qui eût pu lui donner le bonheur : tant qu'il avait vu cette jeune fille si belle, si séduisante et si malheureuse, il avait envié Sénanges, et n'avait pas douté qu'il ne sentît tout le prix de l'amour qu'il était parvenu à lui inspirer; mais, à mesure qu'il s'approchait du but de son voyage, le souvenir du caractère du comte éveillait dans son cœur je ne sais quelle crainte, qu'il prenait pour l'embarras de s'expliquer, car Arthur n'aurait osé s'avouer qu'il éprouvait quelque défiance.

L'expression de froideur et de fierté dont Sénan-

ges avait paru s'armer à son aspect était peu propre à le rassurer : aussi le comte, qui l'avait souvent rencontré dans le monde, sans jamais l'inviter à venir chez lui, supposant quelque motif à sa visite, fut-il forcé de lui demander deux fois ce qui lui procurait l'honneur de le recevoir, avant d'obtenir un mot de réponse. Enfin, Arthur le voyant, les yeux attachés sur lui, attendre avec une espèce d'impatience qu'il voulût bien parler, dit à voix basse :

« Monsieur le comte, je viens du château de Terny !

— Eh bien ? » répondit Sénanges en cachant sous un air imposant la crainte qu'il éprouvait de subir un entretien pénible.

Arthur leva les yeux, et le calme de la figure du comte lui fit penser qu'en effet la lettre d'Emma ne lui était point parvenue, et qu'il ignorait encore tout ce que sa situation avait de cruel. Il reprit : « Eh bien ! monsieur, je quitte Emma ! » Le comte ne répondit pas.

« Elle vous avait écrit, et elle n'a reçu aucune réponse : sa lettre sans doute ne vous a point été remise. »

Sénanges garda le silence ; aucune émotion ne parut sur son visage, et Arthur, surmontant avec peine son embarras, continua : « Vous avez passé un mois chez madame de Terny. » La figure de Sénanges exprima un mécontentement marqué, et sembla dire qu'il ne devait compte de ses actions à personne. Arthur ajouta : « Sans doute l'état d'Emma ne vous est pas connu ; s'il en était autrement, vous seriez maintenant auprès d'elle. »

Le comte ne put réprimer un mouvement impérieux qui paraissait vouloir forcer Arthur au silence, et qui produisit l'effet contraire, car il reprit d'un ton ferme : « Emma, désespérée, ne pouvant cacher longtemps les suites de sa faiblesse, avait essayé de vous en instruire ; votre départ de D*** vous aura empêché de recevoir sa lettre, et je viens... » Sénanges, cherchant à déguiser le trouble qui venait l'agiter malgré lui, interrompit Arthur brusquement : « Je ne sais, dit-il, qui vous donne le droit de vous occuper de cela ! » Et son ton, à la fois imposant et dédaigneux, aurait dû décourager Arthur ; mais celui-ci trouva dans l'air menaçant du comte une force nouvelle pour s'expliquer ; un sentiment secret l'avertissait, à son insu, de la supériorité de son âme sur celle du rival qui lui avait été préféré. Il continua : « Emma, monsieur, sait que je dois vous voir !

— Elle vous a choisi pour confident ! » Et un doute insultant put se lire sur le visage de Sénanges.

« Voici, dit Arthur, une lettre d'elle, que je vous aurais présentée plus tôt, si je n'avais pensé que, tracé dans un moment de désespoir, où Emma n'était plus maîtresse d'elle-même, cet écrit devait se ressentir des violentes émotions qu'elle éprouvait. Alors, elle vous croyait instruit de sa cruelle position. N'ayant pas voulu retarder d'un instant mon départ, car chaque jour qui s'écoule ajoute à ses inquiétudes, je n'ai pu lui laisser le temps d'écrire une autre lettre, et je n'ai pris celle-ci que comme une preuve de sa confiance.

— Cette confiance, monsieur, j'ai le droit de la trouver singulière, répondit Sénanges, pour détourner, s'il était possible, la conversation de son véritable objet.

— Eh bien ! reprit froidement Arthur, je vais vous l'expliquer. »

Il s'arrêta quelques moments ; puis, cherchant à éloigner toute idée personnelle, ne pensant qu'à Emma, dont toutes les espérances reposaient sur Sénanges, il raconta fidèlement son séjour au château, peignit avec chaleur et avec éloquence la douleur d'Emma, le changement visible que l'inquiétude et les regrets avaient opéré sur sa douce figure, l'altération de sa joyeuse humeur, cette expression mélancolique que le malheur avait gravée sur son front, et qui avait excité son intérêt dès le premier jour de son arrivée chez madame de Terny ; il raconta les efforts de la malheureuse enfant pour retenir des larmes qui s'échappaient malgré elle, et les dérober à la vigilance de l'amitié ; ses forces, épuisées par de longs combats, cédant enfin à son désespoir, lorsqu'elle put se croire abandonnée par le comte, et la résolution cruelle qu'elle avait prise de se soustraire, en mourant, au déshonneur qui l'attendait. S'animant lui-même par degrés, Arthur était si vivement ému, qu'il fut obligé de s'interrompre, et que Sénanges, bien qu'il fût en garde contre ce qu'il allait entendre, ne put échapper à un attendrissement involontaire, au récit des maux qu'il avait causés.

Arthur, qui le remarqua, prit un ton plus affectueux ; son émotion, partagée par Sénanges, lui semblait établir entre eux des rapports plus intimes qui autorisaient sa confiance, et il crut pouvoir ajouter : « Oui, monsieur le comte, Emma a tant souffert, son inquiétude a été si douloureuse, qu'il

ne faut pas perdre un instant pour la faire cesser : venez rendre la vie et le bonheur à cette infortunée ! Quel bien est comparable à celui que fait naître la certitude d'avoir rempli un devoir imposé par l'honneur et par l'amour. »

L'attendrissement passager de Sénanges avait disparu ; un mécontentement, qu'il ne cherchait plus à dissimuler, se montrait sur son visage.

« Vous allez trop loin, M. Arthur, dit-il ; c'est à moi seul qu'appartient le droit de régler ma conduite ; je n'accorde à personne le pouvoir de disposer de mes actions, et vous pensez bien, ajouta-t-il en prenant un ton de hauteur avec lequel il espérait imposer silence à Arthur, que ce n'est point à votre avis, M. Brémont, que je m'en rapporterai. »

Une fierté délicate, arme défensive d'un caractère élevé, vint animer la figure d'Arthur, lorsqu'il répondit . « Les sentiments nobles sont communs à tous les hommes, M. le comte, et je ne crois pas que l'éclat de votre rang et de votre naissance vous dispense d'entendre la vérité, ni que l'obscurité de mon nom puisse me contraindre à la taire. »

Je ne sais quelle idée vint frapper Sénanges, il se troubla.

« Vous vous méprenez, monsieur Arthur ! » Et son ton était presque amical. « Oui, vous vous trompez... Jamais ni ma naissance ni la vôtre ne peuvent être pour moi une raison de vous offenser !... Moi, vous reprocher !... Quelle idée !... Cela n'est pas, cela ne peut pas être !... Je n'ai voulu parler que de votre âge. Vous êtes jeune, Arthur ! »

Celui-ci fit un mouvement de surprise à cette expression familière, et le comte se reprit : « Oui, M. Brémont, mon expérience me donne de très-grands avantages, et je veux bien m'exprimer franchement avec vous. Le dévouement chevaleresque, et l'enthousiasme exagéré de votre caractère m'annoncent votre peu de connaissance du monde ; ce n'est point par de tels motifs que les hommes se conduisent, et ceux en qui la réflexion ne détruit pas ces erreurs de la jeunesse sont destinés à être dupes toute leur vie. Vous paraissez étonné de ce que je vous dis là ; mais le temps vous en démontrera la vérité. Maintenant, par exemple, si vous étiez à ma place, vous vous croiriez obligé de tout sacrifier à un amour insensé, et vous feriez une folie.

— Il me semble, monsieur le comte, qu'il ne s'agit plus de satisfaire une passion, mais d'accomplir un devoir.

— Vous appelez cela un devoir !... Ce n'est pas ainsi qu'on se marie. Si Emma avait pu me convenir, si j'avais eu le projet de la choisir pour ma femme, j'aurais demandé sa main, et je me serais gardé de lui apprendre que l'amour peut triompher de la vertu.

— Ce mariage, en effet, ne pouvait vous convenir ; mais aujourd'hui la position d'Emma le rend indispensable. »

Sénanges sourit avec dédain et reprit : « Le mariage, monsieur, est un engagement public dont on doit compte à la société. »

Arthur ne cachait point son étonnement. « Quoi ! vous pourriez abandonner Emma, la livrer au désespoir et à une mort certaine ! Serait-ce possible ?

— Ne me croyez pas insensible à son malheur ; il est pour moi le sujet d'un chagrin réel, et je voudrais pour beaucoup ne l'avoir pas causé ! Je me fais à moi-même, soyez-en sûr, de vifs et cruels reproches, quoique je sois loin de penser que sa douleur puisse avoir les suites que vous semblez craindre. Le moment du désespoir est passé ; Emma n'aura plus, soyez-en convaincu, le projet d'attenter à sa vie, et elle ne pensera qu'au moyen de cacher son secret. Vous jugez bien, monsieur, qu'elle peut attendre de moi tous les secours ; que je les lui prodiguerai, et que déjà cet objet important a appelé ma sollicitude. »

L'indignation d'Arthur se peignait sur son visage.

« Et votre enfant ? s'écria-t-il.

— Je veillerai sur lui. »

La douleur d'Emma s'effaça un instant devant les idées qui se présentaient en foule à l'esprit d'Arthur ; un retour sur ses propres infortunes l'agita fortement, des paroles sans suite sortirent de ses lèvres tremblantes ; il paraissait plutôt laisser échapper sa pensée intérieure et répondre à ses émotions, que s'adresser à Sénanges.

« Un jour, disait-il, cet enfant malheureux maudira la vie que vous lui aurez donnée, et regardera sa naissance comme un opprobre. Privé des biens communs à tous les hommes, jamais il ne sentira les caresses maternelles répondre à ses cris enfantins. Sa mère, placée entre la nature et l'honneur, sera forcée de sacrifier l'un ou l'autre : sans espérance, sans avenir, il invoquera la mort, et son désespoir, vous reprochant vos coupables plaisirs, portera les regrets et les remords dans les dernières années de votre vie. »

La main du comte s'était involontairement avancée vers celle d'Arthur. « Arrêtez ! disait-il. » Et sa voix émue, en trahissant des sentiments secrets, aurait pu laisser croire que cette prédiction, qu'il semblait vouloir écarter, s'accomplissait déjà dans son cœur.

« Non, non, de telles douleurs n'existent pas; ces maux, que vous peignez avec tant de chaleur, ils sont imaginaires; aucun être ne les a sentis. N'est-il pas vrai, Arthur? Ah! rétractez de semblables paroles! »

Mais Arthur repoussait la main qui voulait presser la sienne. « Ces maux sont vrais, monsieur; ces douleurs ont été senties : vous ne connaissez pas, vous ne connaîtrez jamais tout ce que cette déplorable situation peut amener avec elle d'amertume et de souffrance! »

Sénanges paraissait si profondément ému qu'Arthur le crut ébranlé, et il ajouta :

« Non, vous ne voudriez pas réduire à ce sort misérable l'enfant qui vous devra la vie, et la mère qui le porte dans son sein! Votre nom protégera leur faiblesse et les garantira du mépris et de la honte! Dites un seul mot, et leur bonheur assurera le vôtre. »

A mesure qu'il parlait, le comte semblait se calmer. On eût dit que l'attendrissement qui avait paru sur son visage prenait sa source dans une cause plus prochaine et plus immédiate que le malheur d'Emma, et qu'Arthur, en reportant tout à coup ses pensées vers elle, avait détourné un souvenir terrible qui pesait sur le cœur de Sénanges.

Il respira plus librement : ses yeux se fixaient sur Arthur avec un tendre intérêt, ses manières avaient quelque chose d'affectueux qui aurait pu étonner celui-ci; mais il ne voyait rien, une seule pensée l'occupait, l'avenir d'Emma, et il avait déjà triomphé de ce retour sur lui-même qui paraissait avoir causé l'émotion du comte.

« Ah! continua-t-il, quel plaisir n'éprouverez-vous pas en voyant briller la joie dans ces yeux qui, depuis si longtemps, sont noyés de larmes! Les transports que votre retour va faire naître vous prouveront combien votre présence était désirée.

— Je ne puis partir.

— Eh bien! si quelque affaire importante retarde votre départ, qu'une lettre l'annonce à Emma. Dans vingt-quatre heures elle la recevra de ma main; cet écrit calmera son impatience en attendant le moment où vous viendrez la consoler et remplir vos promesses.

— Mes promesses! je n'en ai fait aucune! Je ne l'ai point trompée; jamais je ne lui ai promis de l'épouser, parce que jamais Emma ne peut être ma femme.

— Est-ce là votre dernière résolution?

— Je n'en changerai point. »

Arthur n'était plus maître de lui. « Croyez-vous donc, dit-il, pouvoir agir ainsi sans enfreindre les lois de l'honneur et de la probité?

— L'honneur n'est point placé là!

— Le séducteur d'une fille innocente peut-il échapper au juste blâme qu'il mérite?

— C'est si je faisais un tel mariage que le monde me blâmerait.

— Mais le sentiment du devoir ne parle-t-il pas plus haut que cette voix trompeuse?

— Mes premiers devoirs sont ceux que ma naissance et la société m'imposent. Vous ne connaissez encore que les passions de la jeunesse.

— Dites, Monsieur, que les lois de la vertu.

— Moi, je règle mes actions sur les principes du monde.

— Dites sur ceux de l'intérêt.

— J'obéis à l'usage.

— Dites à l'égoïsme.

— Monsieur, s'écria le comte avec un mouvement impérieux que réprima bientôt un sentiment de bienveillance, vous êtes injuste. La solitude, et peut-être des chagrins, ajouta-t-il d'un ton affectueux, ont aigri votre esprit et vous rendent trop sévère. Écoutez les conseils de mon amitié!

— Votre amitié! je la repousse : je n'accorde point la mienne à qui ne peut conserver mon estime.

— Monsieur Arthur!...

— Celui qui ne craint pas de porter le désespoir dans le cœur d'une fille infortunée, celui qui ose offenser un être faible, qui n'a ni le droit de se plaindre, ni le pouvoir de se venger, celui-là est un lâche et ne doit inspirer que le mépris.

— C'en est trop! » dit Sénanges en se levant brusquement; puis, s'arrêtant tout à coup, il parut réfléchir. L'expression de sa figure changea; on n'y vit plus qu'un sourire ironique, et il reprit d'un ton très-froid : « Je vous fais compliment, Monsieur, du beau feu qui vous anime, lorsqu'il s'agit de l'honneur des femmes! Elles vous sauront gré, je l'espère, d'un si grand dévouement : je souhaite qu'elles vous en récompensent.

— Vous ne m'avez donc pas compris, Monsieur ?

— Je vous entends à merveille! vous voulez que j'épouse Emma ou que je vous rende raison de mes torts envers elle? J'en suis fâché, mais l'un et l'autre me sont également impossibles! Je n'épouserai point Emma, et je ne me battrai pas avec vous.

— Je saurai bien vous y contraindre! s'écria Arthur, que la froideur du comte animait de plus en plus.

— Je ne crois pas, répondit en riant Sénanges.

— Grand Dieu! tant de lâcheté jointe à une perversité si cruelle ne doit pas rester impunie! »

La colère et l'indignation enflammaient le visage d'Arthur; mais un bruit confus se fit entendre sous les fenêtres et l'empêcha de poursuivre. Au milieu d'un concert de louanges et des cris de l'admiration et de la reconnaissance, le nom de Sénanges était mille fois répété. Quelques personnes entrèrent précipitamment dans le cabinet du comte, et, avec les marques d'un profond respect, elles le supplièrent de se rendre aux vœux de la multitude qui venait le complimenter et lui offrir le juste tribut d'hommages qui lui était dû. « Venez dans le pièce voisine, lui disait-on : le balcon, donnant sur la rue, permettra à la foule, avide de vous voir, de contempler les traits du généreux défenseur des peuples opprimés. Venez jouir de cette gloire pacifique qui est le prix des plus nobles vertus! »

Ils entraînèrent Sénanges avant qu'Arthur eût eu le temps de revenir de sa surprise. En proie à mille sensations diverses, tout ce qui venait de se passer excitait à la fois son indignation et son étonnement. La froide indifférence de Sénanges et l'enthousiasme dont il était l'objet bouleversaient toutes ses idées; il s'éloigna pendant que des cris d'amour et de respect accueillaient la présence du comte, et, au milieu des réflexions qui venaient en foule l'assaillir, ces mots s'échappèrent des lèvres d'Arthur : « Est-ce donc là ce qu'on appelle la gloire? est-ce donc là qu'est la vertu? »

CHAPITRE XIV.

LA PROVOCATION.

Profondément absorbé dans ses tristes réflexions, Arthur sortait à pas lents de l'hôtel, lorsqu'il fut rencontré par le général Melcourt qui rentrait. Ne doutant pas que le désir de le rejoindre n'eût seul conduit Arthur à Baden, le général se hâta de l'entraîner dans son appartement; mais il découvrit bientôt sur son visage les traces d'une douleur amère et les marques d'une agitation récente dont il ne put cependant obtenir la confidence.

« Ah! lui disait Arthur, laissez au fond de mon âme des maux qui sont sans remède, des regrets que rien ne peut effacer! Mon ami, parlons d'autre chose; mon esprit pourra peut-être encore être distrait, mais mon cœur ne peut plus que souffrir! »

Ils s'entretinrent longtemps : le nom d'Emma ne fut pourtant point prononcé, on ne parla pas du comte de Sénanges. Il semblait qu'Arthur et Melcourt craignissent également l'un et l'autre ce qu'ils pouvaient dire ou apprendre à ce sujet. Le tendre attachement du général porta quelque consolation dans l'âme d'Arthur, mais sans l'amener à renoncer à la réserve qu'il s'était imposée; il évitait avec soin tout ce qui pouvait avoir rapport à lui, à ses sentiments, à ses pensées, à ses projets et à ses espérances. On voyait qu'une idée dominante occupait son esprit, et parfois son visage exprimait l'indignation et même la colère; mais rien ne trahit aux yeux de son ami le secret de son trouble. Melcourt, renonçant à l'espoir d'obtenir en cet instant la confidence des sensations pénibles qui l'agitaient, voulut au moins essayer de l'en distraire, et lui proposa de l'accompagner à la fête qu'on donnait le soir même au comte de Sénanges.

A ce nom, Arthur parut un moment hors de lui, et il repoussa cette proposition avec un emportement qui effraya Melcourt; mais tout à coup il se calma, écouta les raisons du général qui le pressait de céder à ses vœux, et bientôt il mit autant d'empressement à promettre d'assister à cette fête, qu'il en avait mis d'abord à en éloigner l'idée.

En traversant la ville pour se rendre au bal, ils

virent l'allégresse publique, ils entendirent les témoignages de la reconnaissance générale proclamant en tous lieux le nom de Sénanges : Arthur demeura silencieux et renferma dans son âme toutes les émotions auxquelles il était en proie.

Aussi nombreuse que brillante, la société qui s'était réunie pour fêter le comte présentait un aspect piquant par la variété des gens remarquables qui la composaient. Rendez-vous habituel de plusieurs princes étrangers, les eaux de Baden attirent même quelques personnages augustes, qui, sous le voile de l'incognito, se délassent parfois du poids d'une couronne. Le nom modeste sous lequel ils sont censés cacher leur nom trop illustre permet de les approcher avec une familiarité inaccoutumée : peut-être est-ce là une des raisons qui donnent un si grand prix à ce séjour; peut-être y a-t-il des gens pour qui le plaisir de vivre quelque temps presque sur un ton d'égalité avec ceux que le sort a placés si haut, est un des grands avantages qu'offrent les eaux, et un des motifs de leur salutaire influence.

Quoi qu'il en soit, l'opulence et la grandeur se réunissaient dans cette occasion, sans nuire au plaisir et à la gaieté. On retrouvait là une foule de jolies femmes que Paris avait admirées pendant les amusements de l'hiver; et la beauté, qui n'abdique jamais son empire, seule essayait encore de régner despotiquement.

Mais il faut l'avouer, là, comme partout ailleurs, les femmes avaient perdu l'influence qu'on les vit exercer jadis. Lorsque le talent de plaire était un moyen de réussir; quand le pouvoir arbitraire accordait tout à la faveur, les femmes durent être une puissance qu'on cherchait à se rendre propice : les qualités qui constituent ce que le monde appelle un homme aimable, étaient autrefois un mérite et devenaient un droit pour arriver aux emplois comme à la fortune. De-là naissaient ce goût, cette délicatesse dans l'esprit que le changement de notre situation politique a presque fait disparaître; car, si la présence des grands intérêts remis sans cesse en question a, depuis quelques années, ajouté à l'énergie de l'âme et donné plus de force au caractère, en les occupant d'objets plus importants, elle a détruit cette sécurité qui peut seule permettre à l'esprit d'appliquer toutes ses facultés à des objets frivoles, de faire de l'art de plaire une espèce d'étude, et de mettre un grand prix à toutes ces nuances délicates qui composaient jadis le caractère français. Des mœurs nouvelles sont nécessairement la suite de nouvelles institutions; et si, à l'époque de sa nomination, le comte de Sénanges nous a montré ce que, dans ce siècle, le talent de plaire peut encore obtenir, ce n'est qu'une de ces rares exceptions qui rattachent le présent au passé.

Parmi les femmes les plus agréables qui ornaient la fête, madame Derbin se faisait remarquer par sa fraîcheur, son élégance et la vivacité de sa gaieté naturelle. Elle était encore à cet âge heureux où chaque jour donne un nouveau charme, développe une nouvelle grâce; son étourderie faisait naître trop d'espérances pour qu'elle ne devînt pas le but de soins nombreux et empressés; et elle était trop recherchée pour que le bonheur de lui plaire ne fût pas ardemment désiré : choisie pour faire avec une autre femme les honneurs de ce bal, madame Derbin se retrouvait naturellement près de Sénanges.

Arthur crut remarquer dans l'assiduité du comte, et surprendre dans l'expression de ses regards quelque chose qui ressemblait au désir ou à l'espoir; mais ce qu'il ne put révoquer en doute, ce fut le mécontentement visible de Sénanges lorsqu'il rencontrait les yeux du jeune homme constamment attachés sur lui et épiant tous ses mouvements. En effet, se plaçant toujours à peu de distance du comte, Arthur, au milieu de l'allégresse générale, présentait un contraste frappant avec tout ce qui l'entourait : pâle et triste, sa belle figure avait quelque chose de sombre et de sinistre que ses cheveux, ses sourcils et ses longs cils noirs rendaient encore plus remarquable. Il suivait tous les pas de Sénanges, et se tenait assez près du comte pour qu'aucune de ses paroles ne pût lui échapper. C'était en vain que celui-ci tentait de se soustraire à cette surveillance fatigante, il le retrouvait toujours, et toujours cette figure froide et sévère faisait sur lui l'effet d'un témoin accusateur envoyé pour troubler la joie de son triomphe.

Cependant le comte, voulant dérober à Arthur quelques mots qu'il adressait à madame Derbin, se pencha vers elle et parla à voix basse; mais Arthur aussi s'était approché, et, dans le moment où Sénanges ne croyait être entendu que de la jeune femme qui était l'objet de ses soins, Arthur fit retentir à son oreille ces mots : « Souvenez-vous d'Emma ! » Le comte ne fut pas maître de retenir un mouvement d'impatience; bientôt pourtant il le réprima, et, feignant de n'avoir rien entendu, il s'éloigna d'Arthur. Mais le jeune homme s'attache à sa poursuite, et son désir de le joindre semble d'au-

tant plus vif, que Sénanges prend plus de soin pour l'éviter : déjà quelques mots jetés au milieu de la foule viennent allumer la colère du comte ; son visage s'enflamme, il lance sur Arthur un regard courroucé, puis la pâleur subite de son front trahit un sentiment secret qui paraît combattre dans son cœur une légitime indignation. Cependant il s'aperçoit que tous les yeux se tournent vers lui ; il croit lire dans les traits de ceux qui l'environnent l'étonnement qu'excite sa patience, et, se dirigeant vers Arthur, il lui dit à demi-voix et d'un ton ému : « Monsieur Brémont, pourquoi cette persécution ? Retirez-vous, imitez ma prudence. »

Arthur, saisissant cette occasion de prononcer une de ces phrases qui exigent du sang, et que l'honneur ne permet pas de souffrir, répond à haute voix : « Votre prudence n'est que de la lâcheté.

— Malheureux !

— Vous me rendrez raison, ou vous êtes le dernier des hommes. »

Il n'est plus possible à Sénanges d'écouter cette voix intérieure qui l'a retenu jusqu'ici : que penseraient les nombreux spectateurs de cette scène, que dirait le monde s'il paraissait hésiter encore ?

« Monsieur, reprend-il avec un trouble visible, de telles paroles se paient de la vie.

— Je le sais.

— Insensé, qu'avez-vous fait ?

— Ce que j'ai dû.

— Jeune imprudent, si vous connaissiez...

— Trêve de discours ! Vous avez refusé de me satisfaire, j'ai voulu vous y contraindre.

— Oui, sans doute, il le faut !

— Je vous attends.

— C'est vous qui m'y forcez !... c'en est fait !... Eh bien ! demain, à sept heures, sous les remparts : j'aurai deux témoins. »

Sénanges s'éloigna brusquement. En moins d'une minute, toute la société apprit qu'un jeune homme venait d'insulter Sénanges, et qu'un duel en devait être la suite. On attribua cette provocation, qui n'avait point de motif apparent, à des idées politiques opposées à l'opinion qui se manifestait dans cette fête ; chacun se crut personnellement offensé, et s'indigna contre celui qui avait osé, en s'attaquant ainsi au comte, outrager en lui toute l'assemblée. Un murmure général s'éleva contre Arthur, qui éprouvait en ce moment un trouble effrayant dont il ne pouvait deviner la cause.

Il ne s'était rendu à ce bal que dans l'intention d'obliger Sénanges, par quelque injure publique, à se battre avec lui. Craignant qu'il ne s'y refusât encore, sa colère avait imaginé mille moyens d'arriver à ce but ; mais il n'avait pas eu besoin d'y avoir recours, et, dès les premiers mots, le comte s'était empressé de le satisfaire. Pourquoi donc ce mécontentement, ce poids qui oppresse son cœur ? Arthur est surpris de se sentir agité d'une émotion qui ressemble à la crainte ; il essaie de se rendre compte de ce qu'il éprouve, et, en examinant le fond de son âme, il croit en découvrir la cause dans l'idée qu'il est coupable. Il craint d'avoir cherché beaucoup moins à venger Emma qu'à se venger lui-même ; il se souvient alors qu'Emma l'a conjuré de respecter la vie de Sénanges ; il pense que le sang d'un homme va couler, parce que cet homme lui a été préféré ; que c'est à ses passions qu'il va immoler le comte ; et un effroi involontaire s'empare de lui. Déjà son imagination lui représente son adversaire expirant à ses pieds, et cette image lui fait horreur. Il ne songe pas un instant que lui-même peut succomber, cette pensée le soulagerait. Immobile, décoloré, il ressemble à un criminel qui vient d'écouter sa sentence.

Melcourt, instruit de ce qui se passe, accourt près d'Arthur, qui, absorbé par ses idées, ne voyait et n'entendait plus rien. « Venez, » lui dit-il. Et il l'entraîne. La terreur se peint sur les traits du général ; Arthur est tremblant ; la foule le poursuit d'un regard méprisant ; tous les regards expriment l'indignation ; Sénanges, seul, est calme ; un sourire est sur ses lèvres ; il semble étranger aux mouvements qui agitent l'assemblée, et, en tâchant de ranimer la gaieté, il emploie tous ses efforts à écarter le nuage de tristesse qui s'est répandu sur la fête.

Pendant que chacun admire son sang-froid, sa grandeur d'âme, et que l'enthousiasme qu'il inspire est à son comble, Arthur, emmené hors de la salle par Melcourt, sent s'évanouir ses craintes involontaires en entendant son ami blâmer sa conduite et louer l'objet de son ressentiment.

« Qu'avez-vous fait ? lui disait le général ; pouviez-vous oublier à ce point mes avis et vos promesses ? Votre folle jalousie est-elle un motif pour insulter un homme d'honneur que vous devez estimer ?

— Moi ! l'estimer ! Non, le mépris et la haine sont les sentiments qu'il mérite, les seuls qu'il m'inspire !

— Arthur, vous avez tort! Que jamais ces mots ne sortent de votre bouche! Revenez à des idées plus justes, reconnaissez votre erreur, et le comte, j'en suis sûr, accueillera vos excuses.

—Des excuses! s'écria Arthur avec emportement, moi! jamais! Croyez-vous que ce soit pour être témoin de son triomphe que j'ai consenti à assister à cette fête? Non, je le cherchais pour l'amener enfin à ce combat que sa lâcheté voulait éviter. Vous ignorez toutes les raisons que j'ai de le haïr; il m'est justement odieux, et sa mort doit venger ses victimes.

— Ciel! sa mort! Que dites-vous, malheureux?

— Oui, ma main doit le punir!

— Arrêtez!

— Je n'écoute plus rien.

— Vous n'exécuterez pas cet horrible projet.

— Je le répète, sa mort seule peut satisfaire ses victimes.

— Encore une fois, Arthur, rétractez ces affreuses paroles.

— Qui pourrait me retenir?

— Ce vœu seul est un crime! Je ne puis l'entendre! Vous me forcez, Arthur, à manquer à mon serment! Puisque mes prières, puisque les efforts de votre vieil ami ne peuvent vous arrêter, apprenez un secret que j'avais juré de taire à jamais.

— Que voulez-vous dire?

— Le comte a droit à vos respects.

— A quel titre?

— Le plus sacré de tous!

— Grand Dieu!

— Il doit vous être cher!

— Lui!... N'achevez pas.

— Oui, malheureux, le comte de Sénanges...

— Je ne veux rien entendre!

— Le comte de Sénanges est votre père!

— Juste ciel! » s'écria Arthur; et l'agitation violente qui, depuis quelques instants, imprimait à tous ses membres un mouvement convulsif, se calma subitement. Il poussa un cri plaintif qui ressemblait à un gémissement, et il sembla perdre avec la vie le sentiment de sa douleur. Il resta longtemps sans connaissance: Melcourt, lui prodiguant les plus tendres soins, fut le premier objet qui s'offrit à sa vue lorsqu'il revint à lui. Il allait le repousser, lorsque ses yeux s'attachèrent sur cette figure vénérable où se lisaient un intérêt véritable et un attachement sincère; il vit des larmes sillonner le visage de ce vieillard que le temps aurait dû mettre à l'abri des émotions violentes. Attendri à cet aspect, il sentit des pleurs s'échapper de ses yeux; son cœur s'élança vers le seul cœur qui répondît au sien; et, se précipitant dans les bras de Melcourt: « Mon ami, dit-il, mon unique ami, mon père!... Je n'en veux pas connaître d'autre! »

Ses larmes coulèrent longtemps, et le général fut convaincu que les seules consolations qui pussent arriver à son âme étaient celles que son amitié lui prodiguait. A chaque mot qu'il prononçait, Arthur, inquiet, semblait craindre d'entendre de nouveau le secret qui venait de le frapper d'un coup si imprévu; et Melcourt, devinant sa pensée, cherchait à éloigner de son esprit un souvenir si pénible. Mais combien de soins il leur fallait à tous deux pour soutenir une conversation sur des objets indifférents, quand toutes leurs idées étaient fixées sur un sujet qui les occupait si fortement. Les mots leur manquaient à chaque instant; ils restaient silencieux, et de nouveaux efforts n'amenaient que quelques paroles sans suite qui expiraient bientôt sur leurs lèvres.

Melcourt, voyant Arthur plus calme, le quitta en lui faisant promettre d'attendre son retour; et il se rendit chez le comte pour lui parler au moment où il rentrerait du bal qui devait se prolonger fort avant dans la nuit.

Arthur resta seul: les émotions et les sentiments divers qui se combattaient dans son âme avaient tant d'impétuosité que, pendant longtemps, il lui fut impossible de s'arrêter à aucun projet au milieu de ce chaos d'idées contradictoires. La dernière illusion que le présent lui eût laissée pour l'avenir venait de se dissiper. « Mon père! s'écriait-il, lui, mon père! » Et, se levant brusquement, ses mouvements vifs et pressés, sa main, qui passait rapidement sur son front brûlant, semblaient chercher à écarter cette pensée cruelle, qu'il était le fils du comte de Sénanges.

« Tout est donc fini pour ce monde!... Je n'ai plus rien à attendre de la vie!... Sentiments de la nature, gloire, amour, bonheur, tout a disparu! Que faire de cette existence inutile et misérable? Que me reste-t-il à perdre? Cet isolement horrible n'est-il pas la mort?... La mort!... C'est pour vivre qu'il faudrait un courage au-dessus des forces humaines: vivre au milieu des hommes qui seront tous pour moi indifférents ou injustes! Non! Cet égoïsme cruel, qui me repousse même des bras d'un père, rompt pour toujours mes liens avec la

société; je n'ai point le courage d'être seul, seul à jamais!... O ma mère! toi qui m'aurais aimé, toi aussi tu fus sa victime!... Il a causé ta mort; que la mienne soit aussi son ouvrage!... Je veux te rejoindre!... »

En disant ces mots, Arthur porta la main sur la lettre de sa mère, qui reposait sur son cœur depuis le jour où Melcourt la lui avait remise; il l'ouvrit et voulut relire, pour la dernière fois, ces avis dictés par la tendresse et la douleur. A mesure qu'il parcourait cet écrit, sa figure exprimait des sensations nouvelles; car les émotions de son âme perdaient de leur amertume. De douces larmes vinrent mouiller ses yeux lorsqu'il lut cette phrase qui terminait la lettre de sa malheureuse mère :

« Je te bénis, mon fils! Que le ciel veille sur toi; » qu'il te donne le premier de tous les biens, la » vertu! Que des principes sévères règlent tes ac» tions; la fortune et le plaisir ne seront pas le prix » de tes sacrifices, mais la vie est si courte! Et, » d'ailleurs, la vertu est si consolante, qu'il n'est » aucun mal qu'elle ne puisse adoucir. Je meurs » plus tranquille avec l'espoir qu'un jour les vertus » de mon fils obtiendront grâce pour sa mère. »

« Non, ma mère, s'écria-t-il, ce n'est point en vain que le dernier vœu de votre cœur aura été entendu de votre fils! Votre espoir ne sera point trompé! Pardonnez si j'ai conçu la pensée d'être infidèle au serment que j'ai fait de consacrer ma vie à la vertu! Je le renouvelle aujourd'hui. Ah! je le sens, ce bonheur dont mon âme éprouvait le besoin, ce n'est pas dans cette vie qu'il faut l'espérer et l'attendre. Résignons-nous donc à notre sort, quelque affreux qu'il soit!.... Oui, sans doute, il le faut! Et il existe dans le monde un être à qui mes jours peuvent encore être utiles! Tu me l'as dit, ma mère, la vie est bien courte! Et ce n'est point sur cette terre, c'est plus haut qu'est placé le prix de la vertu! »

Cet élan sublime des émotions religieuses, qui, en dépit de l'esprit d'analyse et de doute, vient, dans les maux sans remède, apporter à notre âme le consolant espoir d'un monde meilleur, pouvait seul faire entrer dans celle d'Arthur la résignation nécessaire pour supporter la vie.

CHAPITRE XV.

LE DUEL.

Melcourt, en rentrant, retrouva Arthur immobile à la place où il l'avait laissé; il était triste, mais calme et résigné. L'âme de son vieil ami semblait plus troublée que la sienne; le général paraissait vouloir cacher son mécontentement; car son entretien avec le comte l'avait profondément affligé, et il craignait, en y réfléchissant, d'y découvrir de nouveaux chagrins pour Arthur et de nouveaux torts à Sénanges. Celui-ci avait repoussé avec tant de vivacité l'idée de traiter Arthur comme un fils, que Melcourt n'avait osé lui avouer que son secret lui était échappé.

C'était en vain que sa sincère amitié pour le jeune homme lui avait fait tenter tous les moyens d'attendrir Sénanges. « Non, lui disait le comte, l'étrange bizarrerie de son caractère rend toute intimité impossible entre nous. A chaque instant il me compromettrait sans avantage pour lui : j'estime pourtant cette rudesse vertueuse, mais elle n'est ni de notre temps, ni dans nos mœurs. Si je le rapprochais de moi, il me ferait partager les malheurs qu'elle lui cause. Qu'il parte! mais auparavant qu'il répare aux yeux du monde son imprudente offense, ou la société, à laquelle je ne puis ni ne veux confier les liens qui nous unissent, me forcera de lui livrer ma vie. Vous pensez bien, Melcourt, que les jours de mon fils me sont chers, et qu'ils me seront sacrés; je ne ferai que défendre les miens, mais l'honneur est le premier mobile de l'homme du monde, qui lui doit, s'il le faut, le sacrifice de son existence. »

Melcourt employa vainement toutes les raisons que son cœur et son esprit lui suggérèrent pour changer les idées du comte. Tous les sentiments, toutes les paroles qui auraient pu émouvoir son âme, venaient échouer contre l'égoïsme, la vanité et le respect humain. Fatigué de ses efforts inutiles, le général le quitta, en l'assurant que ce combat révoltant n'aurait pas lieu, et qu'il saurait l'empêcher à quelque prix que ce fût.

Cette froideur de Sénanges, qui enlevait à jamais au jeune homme le seul appui naturel qu'il eût sur la terre, donna une nouvelle force à l'attachement que Melcourt lui portait, et il éprouvait pour lui un sentiment plus tendre au moment où il l'aborda. Il crut devoir lui cacher la démarche qu'il venait de faire. « Mon enfant, mon fils chéri, lui dit-il, que ferez-vous maintenant? Quelle résolution avez-vous prise?

— Je veux partir, répondit Arthur.

— Mais le comte de Sénanges est offensé; mais vous l'avez insulté aux yeux du monde, reprit à voix basse Melcourt hésitant et incertain.

— Mon ami, dictez vous-même ma conduite. »

Melcourt prononça bien bas le mot d'excuses; il craignait de réveiller le sentiment et la colère dans l'âme d'Arthur; mais le sacrifice du jeune homme était fait : il n'attendait plus rien ni de ce monde, ni des hommes; il ne voulait plus que remplir dans toute leur rigueur les devoirs sévères que le sort lui avait imposés.

« Des excuses! dit-il, je les ferai.

— Le comte vous attend à sept heures.

— Je me rendrai près de lui.

— Il vous faut deux témoins.

— Vous, mon ami!... Mais un second! où le trouver? Il n'y a pas deux hommes sur la terre qui s'intéressent à Arthur. »

Melcourt le pressa dans ses bras, et lui promit de s'occuper de ce soin. Trois heures du matin allaient sonner, et Arthur engagea son vieil ami à chercher quelques instants de repos : pour lui, il attendit le moment du rendez-vous en se promenant à grands pas dans sa chambre, livré à ses pénibles réflexions.

Enfin l'horloge fit entendre sept heures, et il sortit de l'hôtel, accompagné de Melcourt et d'un ami de ce dernier : pas un mot ne fut prononcé pendant la route, et ils arrivèrent au lieu désigné en même temps que Sénanges et ses témoins.

Arthur et le comte avaient dans toutes leurs manières quelque chose de si grave et de si solennel, que personne n'osa rompre le silence qu'ils gardaient; mais la physionomie de Sénanges ne laissait rien deviner de ce qu'il éprouvait. Ce respect humain, cette crainte de l'opinion, qui gouvernent les gens du monde, et qui font attacher tant de prix à paraître braver la mort sans effroi, étouffaient la voix de la nature dans le cœur de Sénanges, il tremblait qu'on n'attribuât au défaut de courage les émotions que l'expression de sa figure aurait trahies; et il prit d'une main ferme ce fer qui allait s'élever entre son fils et lui. Rien n'altéra le calme de ses traits, lorsque Arthur saisit son épée; et pourtant, dans l'ignorance où il était de la révélation faite par Melcourt, Sénanges pouvait craindre que, tout entier à sa fureur, Arthur, sans le savoir, ne plongeât ce glaive dans le sein de son père.

Au moment de croiser le fer, Arthur s'arrêta.

« Messieurs, dit-il, hier j'ai insulté M. le comte de Sénanges; j'ai eu tort, et, quelle que soit l'issue du combat, son honneur ne peut ni ne doit recevoir aucune atteinte. Vous, monsieur, je vous fais mes excuses; et, si vous n'êtes pas satisfait, continua-t-il en s'approchant du comte, frappez, prenez ma vie; de votre main je recevrai la mort sans me plaindre! » Puis il ajouta à voix basse : « Je sais maintenant que j'ai reçu de vous un présent plus funeste! »

Le comte ne put déguiser son trouble; mais il se calma promptement, et, prenant la main d'Arthur, « Messieurs, dit-il, un jeune homme dont le courage ne peut être mis en doute, et qui avoue ses torts de si bonne grâce, acquiert les plus grands droits à mon estime et à mon amitié. »

Les bras de Sénanges entourèrent Arthur, et il éprouva un attendrissement involontaire en pressant pour la première fois sur son cœur son malheureux enfant. Ce jeune homme le sentit trembler, et crut un instant qu'il allait retrouver un père : cédant lui-même à sa vive émotion, des larmes tombèrent de ses yeux. Mais l'égoïsme arrêta bientôt dans l'âme de Sénanges ce mouvement passager qui pouvait le ramener aux sentiments vrais de la nature; il rappela sa prudence accoutumée, et, craignant que son trouble ne dévoilât le secret qu'il voulait cacher, il repoussa son fils, et ajouta froidement :

« Vous pouvez, monsieur, en oubliant tout le passé (et il appuya sur ces derniers mots), compter sur moi pour l'avenir comme sur un ami sincère.

— Je vous remercie, monsieur, dit Arthur, qui avait un moment espéré trouver un père, et à qui cette froideur montrait de nouveau l'homme du monde, je vous remercie; mais l'avenir ne nous rencontrera point ensemble. Je vais partir, recevez mes adieux, nous ne nous reverrons jamais; jamais le comte de Sénanges n'entendra la voix d'Arthur. »

En disant ces mots, il s'éloigna précipitamment.

« C'est un jeune fou, reprit Sénanges, un esprit exalté par de fausses idées, et qui a besoin du temps et de l'expérience pour se corriger. »

Puis, amenant la conversation sur d'autres objets, il traita, pendant le retour, plusieurs sujets frivoles avec cette présence d'esprit qui semble être la preuve d'une tranquillité parfaite, et démontrer qu'aucune idée pénible, aucune inquiétude, ne troublent l'âme de l'homme qui sait vivre.

Rentré chez lui avec Melcourt, il n'osait exprimer le dépit qu'il ressentait de l'indiscrétion du général; mais la contrariété qu'il en éprouvait perçait à chaque instant. Il s'inquiétait aussi de l'idée qu'Arthur avait pu mettre Melcourt dans la confidence du malheur d'Emma : heureusement il se convainquit bientôt que ses craintes à cet égard n'étaient point fondées; et, croyant n'avoir plus à redouter les reproches de son ami, il essaya de lui persuader que tous les torts dans cette malheureuse affaire avaient été du côté d'Arthur. Ce qui prouvait que Sénanges, en cherchant à faire illusion au général, ne se la faisait pas à lui-même, et qu'un sentiment intime lui disait qu'il était coupable, c'est qu'il changeait ou supprimait, en parlant à son ami, toutes les circonstances condamnables de sa conduite.

Cependant Melcourt en savait assez pour ne pas dissimuler son mécontentement. « Voyez, disait-il, à quelle horrible situation vos erreurs ont exposé et vous et votre fils !

— Pourquoi mon secret lui est-il connu ?

— Qu'osez-vous dire ! Avez-vous pensé que je pourrais le livrer au malheur de commettre involontairement le plus affreux des crimes ? Sénanges, mon cœur a repoussé longtemps le chagrin de vous trouver des torts ; mais, je le vois enfin, l'ambition, le besoin de tous les succès du monde, le prix que vous attachez à l'opinion, ont gâté en vous un noble caractère, et détruit toute la sensibilité de votre âme. Écoutez les conseils de l'amitié, et jetez avec moi un regard sur l'avenir ! Quel sera votre sort ? Isolé au milieu de vos semblables, pour qui vous n'aurez rien fait, vous sentirez, mais trop tard, que vous vous êtes trompé de route, que ces plaisirs mensongers auxquels vous avez tout sacrifié ne laissent après eux que le vide, le dégoût de soi-même et des regrets cuisants ! Puissiez-vous ne pas y ajouter des remords ! Sourd à la voix de la nature, vous éloignez de vous votre fils !...

— Melcourt, vous vous trompez, mon cœur n'est point insensible ; j'aime Arthur, et je voudrais le voir heureux ; mais son caractère et l'éducation que vous lui avez donnée l'ont rendu insociable.

— L'âme d'Arthur est ce qui existe de plus noble; je l'ai formé pour la vertu.

— Si vous vouliez qu'il vécût avec ses semblables, il fallait le former pour le monde.

— Il n'y est pas étranger, et jamais il n'y sera déplacé. Soyez-en certain, la délicatesse des sentiments d'Arthur ne dédaigne des usages du monde que ce qu'ils ont de condamnable, et devine ce que les convenances ont d'aimable et de naturel. J'ai pu faire sur votre fils l'épreuve d'une vérité trop peu connue, c'est qu'une âme noble, des sentiments honorables, et le tact d'un esprit élevé, révèlent à celui qui les possède toute l'élégance des formules gracieuses et bienveillantes de la politesse la plus exquise. Cet art d'une éducation brillante, nécessaire à ceux dont l'âme n'a point cette délicatesse qui devine les nuances, est inutile à l'homme que le ciel a doué de toutes les qualités qui embellissent l'âme d'Arthur. En lui, cette politesse qui vient du cœur a, comme tout ce qui est vrai, un charme ignoré du vulgaire, qui la rend plus aimable et plus séduisante que cette politesse apprise, dont toute l'adresse ne suffit pas toujours pour déguiser l'égoïsme et la fausseté de ceux qui l'emploient. Croyez-moi, mon ami, si votre esprit n'était pas prévenu, vous seriez fier d'un tel fils.

— Sans doute, mon cher Melcourt, je suis reconnaissant de vos soins généreux, et les sentiments qu'ils ont produits ont droit à mon estime ; mais le malheur d'Arthur est dans sa position, et non pas dans ma conduite envers lui. Puis-je avouer à la société et à ma famille qu'il est mon fils? Et, si je bravais assez les convenances pour lui donner publiquement ce titre, ce qu'il y gagnerait pourrait-il compenser les inconvénients qui en résulteraient pour mes projets et mes espérances futures? Dernier héritier d'un nom illustre, ne dois-je pas, en avançant en âge, penser à remplacer les plaisirs et les succès de la jeunesse par une existence honorable et brillante qu'un grand mariage et de hauts emplois peuvent m'offrir ? Irai-je placer à mes côtés une preuve de mes erreurs qui blesserait les principes des gens sévères et m'attirerait leur censure ? La mère d'Arthur n'était-elle pas la femme d'un autre, et les lois ne m'interdisent-elles pas de le reconnaître pour mon fils ? Ne vaut-il pas mieux

que, loin du grand monde où je vis et qu'il dédaigne, Arthur aille chercher un bonheur plus en rapport avec ses goûts? »

Melcourt ne pouvait répondre à ces raisons qui paraissaient plausibles, mais qui portaient le chagrin dans son cœur, car elles renversaient toutes ses espérances. En présentant le jeune homme dans le monde où vivait Sénanges, le général avait pensé que les rares qualités et les vertus de son élève finiraient par triompher des préjugés du comte; que son âme s'ouvrirait à un tendre sentiment; que la présence d'Arthur lui deviendrait nécessaire, et que, peut-être un jour, s'il renonçait au mariage, il pourrait, en l'adoptant, réparer tous ses torts. Mais les discours froids et calculés de Sénanges avaient à jamais dissipé cette douce illusion; et d'ailleurs les motifs allégués par le comte n'étaient pas les seuls qui lui fissent craindre qu'on ne découvrît son secret; il avait, pour éloigner Arthur, une autre raison qui pourrait paraître d'un intérêt frivole, et qui était d'un grand poids aux yeux d'un homme du monde: l'âge de ce jeune homme, placé sans cesse auprès de lui, eût été une date fâcheuse de ses succès passés, qui aurait pu nuire à ses succès futurs.

Le général quitta Sénanges pour se rendre près de son jeune ami; mais, au moment où il arriva, il apprit qu'Arthur, en rentrant à l'hôtel, avait fait promptement préparer une chaise de poste, et que déjà il avait quitté la ville de Baden. Melcourt ne trouva plus que la lettre suivante qu'Arthur avait laissée pour lui.

« Mon ami, ma destinée est si bizarre et si mal» heureuse, qu'elle accuserait la Providence, s'il » n'était rien au-delà de cette courte vie! En me » résignant à mon sort, je ne veux pas fatiguer de » mes douleurs la seule personne qui les ait parta» gées. Je sens que je ne puis vivre au milieu des » hommes; mon âme, possédée de l'amour de la » vérité et de la vertu, éprouve un dégoût amer de » la société, et une indignation profonde pour les » coupables erreurs qui la gouvernent. La solitude » m'est nécessaire; car le besoin qu'on a de l'estime » de ses semblables finirait par me faire douter de » moi-même, et rougir peut-être des nobles senti» ments qui font battre mon cœur. Il faut que je » m'éloigne; votre tendre amitié sera le seul sou» venir qui m'apportera quelques consolations; » mais il est encore quelqu'un sur la terre à qui je » puis être utile, et je pars. Ne cherchez point à » vous rapprocher de moi maintenant, mes maux » sont trop cruels, ils détruiraient votre bonheur » sans que vous pussiez rien faire pour le mien.

» Adieu, mon seul ami; vous avez eu pour moi » les soins d'un père; Arthur gardera toute sa vie » pour vous le cœur d'un fils. »

CHAPITRE XVI.

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ.

Depuis le départ d'Arthur, le château de Terny avait changé d'aspect: le calme qui naguère y régnait avait disparu pour faire place aux bruyants amusements d'une société nombreuse. Madame d'Esparville, jeune, vive, gaie, sans inquiétude et sans regrets, se livrait avec joie à des distractions innocentes dont sa raison prévoyante l'avait privée pendant le dernier hiver.

Le château, situé dans le centre d'un pays riche et fertile, était entouré d'habitations élégantes et somptueuses, retraites accoutumées, durant la belle saison, d'une foule de familles distinguées que madame de Terny retrouvait à Paris pendant le reste de l'année. La jeune et brillante duchesse de Rosbel venait d'arriver des eaux, et devait passer quelques jours chez la marquise, en se rendant à la terre magnifique qu'elle possédait près de Paris et où elle faisait revivre, dans l'été, tous les plaisirs tumultueux de l'hiver.

La vicomtesse d'Olban, dont la terre touchait à celle de madame de Terny, et qui avait été amenée de bonne heure à la campagne par le désir de recevoir quelques instants plus tôt les lettres que Sénanges ne pouvait se dispenser de lui accorder de temps en temps, avait d'abord cherché la solitude dont son cœur triste éprouvait le besoin; mais au moment de son prochain départ pour Paris, où le retour du comte la décidait à revenir, elle n'avait pu se refuser à la prière que lui avait faite Athénaïs, de passer une semaine au château, et d'assister aux fêtes que madame d'Esparville se proposait de donner pour célébrer l'anniversaire de la naissance de sa mère.

Plusieurs autres personnes des environs avaient

saisi avec empressement cette occasion de se distraire des plaisirs champêtres dont l'ennui commençait à peser sur ceux qui les avaient vantés avec le plus d'enthousiasme dans les salons de Paris. Si quelques gens de bonne foi trouvent en effet dans les goûts que donne un esprit cultivé, dans l'amour des arts, dans un caractère aimable et naturel, les moyens de supporter et de faire supporter aux autres le calme de la campagne et les loisirs d'une société intime, le plus grand nombre, en vantant les douceurs de la retraite, répète ce qu'il a entendu dire, fait ce qu'il voit faire, usage commode qui épargne l'embarras d'avoir une idée à soi. Il est d'ailleurs beaucoup de gens qui craindraient, en se livrant à leurs goûts et en manquant à ce que la mode a prescrit, qu'elle ne se vengeât de ce dédain, et ne les comptât plus au nombre de ses favoris. On part; bientôt la nullité, l'absence d'idées, l'habitude d'une vie inutile et désœuvrée vous accablent et rendent intolérable cette solitude qu'on croyait parée de mille charmes; on appelle à son aide toutes les distractions; et le besoin de la société devient si vif, que le cœur bat de plaisir dès qu'on entend le bruit d'une voiture ou les pas d'un cheval qui amènent quelques-uns de ces importuns qu'à Paris on eût évités avec le plus grand soin. Tout est bon pour rompre la monotonie de cette vie paisible vantée par tant de monde, mais dont les plaisirs n'existent que pour ceux qui savent sentir et penser.

Alors on se rassemble; chaque habitation devient à son tour le théâtre des jeux et des fêtes. Parmi les amusements qui devaient animer le château de Terny, à l'occasion du jour de naissance de la marquise, la comédie de société, la première des jouissances de la campagne pour les gens du monde, était le plaisir qui occupait le plus exclusivement; mais Athénaïs était trop éloignée de toute espèce de prétention, pour avoir profité de la position avantageuse de maîtresse de maison, en s'arrogeant le droit de choisir les pièces et les rôles qui pouvaient la faire briller et mettre ses amies dans une position défavorable. Elle n'avait pensé qu'à amuser la réunion qui l'entourait, et non à se faire admirer : son choix était tombé sur des proverbes nouveaux dont la piquante originalité appelait le sourire sur les lèvres du spectateur. Dernier asile de la vérité exilée des théâtres, ces légères esquisses présentent d'ingénieuses critiques des travers du moment; et tout fait croire que la mode qui les introduit dans les salons les y maintiendra aussi longtemps que la vérité pourra craindre de se montrer au grand jour de la scène.

Quelques figures sévères essayaient bien de protester contre le succès des plaisanteries qui excitaient une gaieté si vive. Récente affectation, résultat d'une mode toute récente, un rigorisme factice enlaidissait certains visages, et se montrait même sur des figures de vingt ans d'où il avait banni les grâces. Un maintien grave, austère et triste, sert d'enseigne à ce nouveau genre de prétention; l'ennui en est la suite; mais on croit acheter, à ce prix, le droit d'être intolérant, et le pouvoir de blâmer les plaisirs des autres, et cela remplace bien des choses.

Au milieu de cette société variée et du mouvement occasionné par les répétitions, les bals, les parties de tout genre, Emma pouvait dérober plus aisément la situation douloureuse de son cœur aux regards de la curiosité indiscrète, comme à la tendre surveillance de l'amitié. Souvent elle trouvait moyen de passer des heures entières dans la solitude, et c'était le seul soulagement qui pût être offert à ses chagrins : il est des maux que les distractions et les joies qui nous entourent aggravent au lieu de les diminuer. Ceux d'Emma sont de ce nombre. Que de fois, au milieu de la conversation générale, un mot, dit par hasard, vient déchirer son cœur! Depuis que madame de Rosbel et madame d'Olban sont arrivées, trop d'intérêts divers se rattachent au nom de Sénanges pour qu'il ne soit pas souvent prononcé.

Essayant de cacher sous le voile d'une curiosité indifférente la passion qui tourmente sa vie, la vicomtesse cherche à connaître tout ce qui se rapporte au comte, dont le nom vient à son insu se placer à chaque instant sur ses lèvres. Plus d'un visage se trouble à ce nom que la brillante duchesse entend sans émotion; elle sourit seulement d'un air de triomphe, et la gaieté calme avec laquelle elle raconte des détails, qu'elle ne peut tenir que de la confiance de Sénanges, semblent annoncer que l'objet de tant d'amour et de coquetterie lui accorde une préférence d'autant plus flatteuse, qu'elle ne la doit qu'à la supériorité qui la distingue, et qu'elle l'obtient sans avoir été obligée de l'acheter par le sacrifice de sa tranquillité.

Combien de fois le nom du comte n'a-t-il pas fait tressaillir Emma et rappelé le remords au fond de son cœur! Que d'efforts il lui en a coûté pour dérober à ce qui l'entoure l'agitation de son âme, pour dissimuler sa douleur sous les dehors de l'insou-

ciance, et cacher ses larmes sous un sourire! Cependant un reste d'espérance la soutient encore, quoique, chaque jour, de nouvelles révélations sur le caractère de Sénanges viennent ébranler la confiance qu'elle avait en lui. Son âme incertaine passe, en un instant, de l'espoir à la crainte; elle attend Arthur avec impatience, et parfois elle tremble de le voir arriver. Bientôt on lui ôte son unique consolation, on l'arrache à la solitude; il faut qu'elle accepte un rôle dans les proverbes qu'on répète; car une jeune personne, qui s'en était chargée, vient de perdre un frère chéri, et sa douleur innocente obtient un tendre intérêt; les larmes qu'elle répand sont essuyées par l'amitié; le chagrin auquel son cœur est en proie trouve des consolations dans tous les cœurs. La triste Emma, forcée de prendre sa place dans les amusements qui se préparent, sent qu'il y a quelque chose encore de plus amer que le malheur : c'est le remords.

Emma représente dans le proverbe une jeune fille coquette et légère, ne songeant, au moment où elle donne sa main à un riche banquier, qu'à toutes les inutilités, indispensables dans un pareil jour, et dont elle fait dépendre son bonheur. Une joie naïve et malicieuse doit présider à toutes ses paroles, et il faut qu'Emma feigne une coquetterie enjouée: les regrets qui la déchirent retombent sur son cœur avec plus de force; car, jusque dans les plaisanteries de son rôle, il y a des mots qui viennent chercher au fond de son âme un endroit sensible pour y faire naître une souffrance nouvelle.

Parmi tant de personnes différentes qui environnent Emma, et dont la plupart occupent leur oisiveté maligne à épier les secrets des autres, nul n'a pénétré le mystère de ses regrets: un seul cœur a senti qu'elle souffrait: c'est celui qui est accoutumé à la douleur, c'est celui qui, délicat et passionné, ne peut supporter, sans remords, des torts auxquels il n'a pourtant pas la force de renoncer. La vicomtesse d'Olban a deviné qu'Emma est malheureuse, et sa tendre pitié s'attache à la jeune fille : une secrète sympathie attire l'une vers l'autre ces deux âmes dévouées à l'amour et au repentir.

Le jour de la fête qu'on devait donner à la marquise était si prochain, que les répétitions remplissaient tous les instants, et que, le matin même de la représentation, les acteurs, peu sûrs encore de leur mémoire, s'exerçaient sur leurs rôles, en l'absence de madame de Terny qui s'éloignait à dessein, feignant de ne rien voir des nombreux préparatifs dont elle était l'objet. Athénaïs, dans l'embrâsure d'une fenêtre, faisait répéter à Emma le rôle dont on l'avait chargée, et madame d'Olban rendait le même service à un autre personnage du proverbe, lorsqu'on apporta les journaux et les lettres qu'on allait chercher chaque jour à la ville voisine. Ils excitèrent, comme à l'ordinaire, l'intérêt général. Madame d'Olban ouvrit avec empressement une lettre où elle reconnut l'écriture de madame Derbain, car cette lettre portait le timbre de Baden.

Peu maîtresse de cacher son émotion, et espérant que, dans les nouvelles reçues par les autres personnes de la société, il y aurait peut-être quelque chose de plus que ce qu'on lui demandait, elle lut à haute voix et en tremblant les phrases suivantes :

« La fête brillante que nous donnions à M. le » comte de Sénanges, et qui avait commencé sous » les auspices de la joie générale, a été troublée par » un événement bien fâcheux et bien imprévu, dont » on ignore encore le motif. Un jeune homme, pu- » pille du général Melcourt, et présenté par lui, a » cherché querelle au comte, et malgré sa noble » modération, M. de Sénanges s'est vu contraint de » répondre à sa provocation. Un duel doit avoir lieu » ce matin : c'est en vain que le comte a essayé de » ramener la gaieté dans le bal; tout le monde était » ému; lui seul ne partageait pas l'inquiétude qui » s'était emparée de tous les esprits, et conservait » assez de sang-froid et de présence d'esprit pour » être aimable.

» Je viens de quitter cette triste fête; il est trois » heures du matin; le courrier part à sept et, » comme je ne me sens aucune envie de dormir, » je t'écris, chère amie, pour me distraire, en » causant avec toi, de la mélancolie où m'a jetée » la scène de ce soir. »

La vicomtesse fut interrompue par les exclamations, les conjectures et les témoignages d'intérêt de toute l'assemblée : elle sentit ses forces prêtes à l'abandonner, et elle s'approcha de la fenêtre pour cacher aux regards ce que son émotion pouvait avoir de trop vif. Elle se trouva près d'Emma qui était immobile, et dont la pâleur et les traits décomposés annonçaient qu'elle venait d'être frappée d'un coup aussi violent qu'il était inattendu. Distraite de sa propre douleur par celle de la jeune fille, la vicomtesse l'examinait avec attention, pendant que les yeux d'Athénaïs semblaient aussi chercher dans ceux d'Emma le secret qu'elle paraissait vouloir leur dérober.

« Non, pensa madame d'Esparville, je ne me suis pas trompée, elle aime Arthur !

» J'en suis certaine, se dit à elle-même la vicomtesse, c'est Sénanges qu'elle aime ! »

Ce fut au milieu de ces dispositions si peu favorables à la gaieté, qu'on vit arriver les personnes des environs qui étaient invitées, et que sonna l'heure du spectacle. Il fallut donc se résigner à s'occuper d'amusements et de fêtes.

Ainsi, presque toujours, quand nos projets marquent pour le plaisir un moment éloigné, il aime à tromper nos espérances en manquant au rendez-vous que lui assigna notre aveugle confiance dans l'avenir, comme pour nous révéler ce que l'expérience nous démontre bientôt, qu'il n'y a de certain dans le monde que la douleur.

Cependant, couronnée de fleurs, parée de tout ce que la mode inventa de plus élégant et de plus gracieux, le sourire sur les lèvres et la mort dans le cœur, Emma remplit le rôle qu'on l'a forcée d'accepter, avec assez de présence d'esprit pour qu'on puisse attribuer à la timidité ce qui paraît de son agitation et de son trouble : tant il est vrai que la crainte du mépris peut donner à l'être le plus faible un courage qui semble surpasser les forces humaines.

Le spectacle s'acheva, et il finissait à peine quand Arthur, qui n'avait pas voulu perdre un instant, arriva au château. La marquise, à qui l'on avait caché la nouvelle du duel, reçut Arthur avec amitié, et, sachant qu'il venait de Baden, elle s'informa avec empressement de Melcourt et du comte; la réponse d'Arthur ramena la sérénité sur tous les visages, et la vicomtesse, cherchant sur la figure d'Emma l'expression de joie qu'elle croyait y rencontrer, s'étonna de voir dans les traits de la jeune fille l'anxiété la plus cruelle et l'émotion la plus douloureuse; car Emma, interrogeant des yeux la physionomie d'Arthur, lui avait demandé en vain un espoir consolant, et les épreuves de la journée avaient tellement usé le courage et les forces de la malheureuse enfant, qu'elle se sentait près de défaillir, lorsque madame d'Olban, l'entraînant loin du salon, la conduisit dans son appartement.

Emma, suivant machinalement la vicomtesse, paraissait insensible, et ne répondait à ses soins que par un regard doux et triste. A peine arrivée dans la chambre, la jeune fille tomba sans connaissance dans les bras qui l'avaient soutenue, et ne retrouva le sentiment que pour répandre des larmes amères; mais sa douleur muette ne laissait rien deviner du sujet qui la causait.

Athénaïs inquiète quitta le bal qui succédait au spectacle, pour chercher sa sœur adoptive : elle la trouva pleurant sur le sein de madame d'Olban. « Console-toi, mon Emma, s'écria-t-elle; ce ne sera point en vain que ton amie aura deviné tes chagrins; bientôt le bonheur va les suivre ! »

La vicomtesse écoutait avec intérêt; mais, voyant qu'Emma se taisait, elle craignit de gêner les confidences des deux amies, et se retira.

« Je souffre, dit alors la jeune fille; ma tête brûlante ne peut rassembler ses idées; j'ai besoin de repos ! » Et elle voulut appeler une femme de chambre pour l'aider à se mettre au lit, espérant ainsi éviter une conversation qui ne pouvait qu'ajouter à ses souffrances. Elle voyait la méprise d'Athénaïs, et incertaine de ce qu'elle devait faire, elle ne cherchait point à prolonger son erreur, mais elle n'essayait pas de la détruire.

La tendre amitié de madame d'Esparville s'effrayait encore pour sa santé, quand elle ne s'effrayait plus pour son bonheur : elle refusa de s'éloigner jusqu'au moment où, voyant Emma plus calme, elle put espérer que sa jeune amie goûterait enfin le repos dont elle avait besoin. « Adieu, dit-elle alors, adieu, ma sœur chérie, demain tous tes chagrins auront disparu : mais pourquoi ta confiance ne m'a-t-elle point permis plus tôt de veiller à ton bonheur ? Ma mère te crut indifférente lorsqu'elle refusa pour toi la main d'Arthur; elle désirait un sort plus brillant pour l'enfant que son cœur avait adopté. Mais est-il une fortune, un rang assez élevé pour compenser les grandes qualités de l'âme généreuse du jeune Brémont ? Je le connais depuis longtemps, et jamais son noble cœur ne battit que pour la vertu ! Emma, il t'a choisie, et tu seras, j'en suis sûre, l'unique objet de ses amours. Les sentiments que tu lui inspires sont si vrais et si sincères, qu'ils le conduiraient, s'il le fallait, à ces dévouements sublimes dont notre temps n'offre que des exemples bien rares, parce qu'ils ne peuvent trouver place que dans une âme où règnent également l'amour et la vertu. »

Emma soupira. « La supériorité d'Arthur, reprit Athénaïs, ne sera sentie que des âmes délicates : peut-être le monde ne saura-t-il pas l'apprécier. » La jeune fille, à ces mots, fit un mouvement involontaire. « Ma sœur bien aimée, dit Athénaïs en l'embrassant, un bonheur durable doit suivre le

choix que tu as fait; c'est seulement quand l'objet de notre amour l'est aussi de toute notre estime, qu'on peut espérer d'être heureux. »

Chaque mot prononcé par Athénaïs brisait le cœur de la jeune fille, et les impressions cruelles qui se succédaient dans son âme lui ôtaient la force de répondre : madame d'Esparville la crut accablée par la fatigue, et, s'apercevant que ses longues paupières s'abaissaient sur ses yeux encore mouillés de pleurs, elle supposa que son amie allait enfin trouver de nouvelles forces dans un sommeil paisible, et elle la quitta pour rejoindre sa mère et la société qui se plaignaient de son absence. Athénaïs dissipa les inquiétudes qu'avait causées la disparition d'Emma, en attribuant sa faiblesse à une indisposition passagère.

La fête se prolongea presque aussi tard que si l'on eût été à Paris; et grâce à l'élégance des toilettes, aux succès de la coquetterie et à l'envie qu'ils inspirèrent, à l'agitation qu'excita de tous côtés la vanité satisfaite ou mécontente, on put se flatter d'avoir trouvé à la campagne tous les plaisirs de la ville.

CHAPITRE XVII.

PROJETS DE MARIAGE.

Emma n'était point endormie : cet état de repos, qui avait trompé madame d'Esparville, laissait encore à la jeune fille la faculté de souffrir; mais la nature épuisée lui refusait la force d'exprimer ses souffrances. Après quelques heures d'un profond accablement, sa vie parut se ranimer, c'est-à-dire qu'elle sentit mieux ses douleurs; et son agitation la força de quitter ce lit où elle n'espérait plus trouver le sommeil.

Le nom d'Arthur et celui de Sénanges se mêlaient à ses plaintes et à ses larmes. « Arthur, disait-elle, Arthur est là! Il faudra le revoir, reparaître coupable, humiliée, devant Arthur! lui, si noble et si vertueux! Combien je dois lui sembler digne de mépris!... Le mépris d'Arthur!... Non, je ne puis en soutenir l'idée!... Pourquoi le reverrais-je!... Qu'ai-je à savoir de plus que ce que m'ont appris ses tristes regards, et surtout son duel?... Malheureuse! quelle erreur fut la mienne! quel voile épais couvrit mes yeux! Il s'est déchiré, mais trop tard!... Perdue, déshonorée!... et pour qui!... il ne m'aima jamais! Un cœur vertueux peut seul aimer!... L'amour, la vertu, je les ai repoussés! Eux seuls cependant ont secouru mon infortune : c'est pour moi qu'Arthur fut malheureux, c'est pour moi qu'il risqua sa vie! Pour moi!... Non! lorsqu'il voulut me secourir, il fut guidé par cette justice, par cette vertu qui dirigent toutes ses actions : je ne lui inspire que de la pitié. Ah! je le sens, je ne puis plus endurer sa présence!... Eh bien, fuyons!... Encore quelque temps, et ma honte paraîtrait à tous les yeux, et porterait la douleur dans les cœurs qui m'ont aimée! Fuyons! j'irai cacher mon opprobre et mon désespoir; on ignorera le sort de la malheureuse Emma; et, je le sens à mes souffrances, la mort que j'appelle ne se fera pas longtemps désirer. »

Emma, en prononçant ces mots, semblait être en proie à un affreux égarement; elle marchait à pas précipités, et observait avec anxiété les progrès du jour qui venait lentement éclairer sa chambre. Elle attendait que le soleil, en paraissant sur l'horizon, lui permît d'espérer que les portes du parc seraient ouvertes, et qu'elle pourrait exécuter le dessein qu'elle avait formé de fuir avant l'heure où l'on devait se réunir.

La faible et malheureuse enfant comptait se rendre à pied chez sa sœur de lait, et chercher ensuite les moyens, qu'elle croyait faciles, de se dérober à toutes les recherches de ses amis. La seule ressource qu'elle possédât était une somme modique que sa bienfaisance habituelle ne laissait jamais s'accroître; cette somme provenait des revenus du bien de son père, dont elle disposait et qui fut toujours employé à secourir le malheur. Emma la prit, couvrit sa tête d'un grand chapeau de paille, et se rendit sans obstacle dans le parc dont elle espérait franchir aisément les limites avant que les habitants du château fussent éveillés; mais le noble dévouement de celui qui déjà avait conservé sa vie et s'était montré pour elle comme une seconde providence veillait encore sur son destin. Sous l'allée sombre et silencieuse qu'elle parcourait d'un pas rapide, en jetant autour d'elle des regards inquiets, un léger bruit se fit entendre; elle s'arrêta, et devant elle parut Arthur. La surprise arracha un cri à Emma.

« Ne vous effrayez pas, lui dit Arthur, et écoutez-moi.

— Non, non, s'écria-t-elle, ne m'arrêtez pas! Je ne veux rien apprendre; ne me dites pas jusqu'à quel point je suis malheureuse et méprisée! » Et la jeune fille voulait quitter Arthur qui la retenait.

« Emma, je vous en conjure, écoutez-moi, répéta-t-il.

— Voulez-vous donc ajouter à mes maux! Laissez-moi, au nom du ciel, cacher ma honte et mon repentir. Eh pourquoi votre cruelle pitié m'a-t-elle arrachée à la mort? Au moins aujourd'hui ne vous opposez pas à ma fuite! Il faut que je m'éloigne, que je parte! Pourquoi vous ai-je encore trouvé sur mes pas? Arthur, laissez-moi.

— Où voulez-vous aller?

— Je ne sais.

— Comment! sans asile, seule, loin de tous ceux qui vous aiment....

— C'est leur mépris, c'est l'aspect de leur douleur que je fuis.

— Que deviendrez-vous?

— Qu'importe? Mes maux ne peuvent durer longtemps, et du moins je n'éprouverai plus ce supplice horrible de rougir à vos yeux. »

En achevant ces paroles, l'agitation d'Emma parut se calmer, un attendrissement involontaire lui succéda, des larmes inondèrent son visage, et lui ôtèrent en même temps et la force de parler et celle de résister au mouvement que fit Arthur pour la conduire près d'un banc de gazon où elle s'assit machinalement, n'essayant plus d'échapper à l'explication qu'Arthur paraissait désirer.

« Emma, reprit celui-ci, pardonnez-moi d'avoir veillé sur vous! Le désespoir qui se peignit hier sur vos traits me fit craindre de sinistres desseins; je tremblais pour vos jours!...

— Pourquoi conserver des jours si malheureux! répondit Emma d'une voix faible et plaintive.

— Celui que vous pleurez, dit Arthur à voix basse, peut-il encore inspirer tant d'amour? »

La jeune fille semblait vouloir répondre; mais les mots expirèrent sur ses lèvres. Pourtant elle fit un effort, et répéta : « Que je suis malheureuse!

— Le ciel m'est témoin que, s'il n'eût fallu que ma vie pour assurer votre bonheur, j'en aurais volontiers fait le sacrifice! Mais changer un cœur égoïste!... cela n'était pas en ma puissance. »

Emma fit un mouvement, et Arthur craignit d'avoir blessé le cœur de la malheureuse enfant, en rappelant les torts de Sénanges. L'âme délicate et vertueuse du jeune homme n'était sévère que pour le vice hypocrite qui osait s'arroger les droits de la vertu, et son cœur compatissant plaignait les faiblesses, fruit de ces passions violentes dont tout le malheur retombe sur ceux qui les éprouvent.

Il prit doucement la main d'Emma, et lui dit : « Vous méritiez d'être aimée! » Les larmes de la jeune fille coulèrent avec plus de force.

« L'amitié du moins vous sera fidèle! Mais qu'une seule question me soit permise; que votre confiance soit le prix de l'attachement d'Arthur. Dans vos projets de fuite aviez-vous conçu l'espérance de retrouver le comte?

— Jamais.

— Vous ne le cherchiez pas?

— Il dut mon amour à une erreur qu'il a détruite. Tout est fini! mais il faut que je parte; je ne puis rester ici; chaque jour, chaque instant, ajoutent à mon supplice.

— Accordez-moi encore quelques moments. »

Emma ne répondit pas et parut disposée à écouter.

« Oubliez, reprit Arthur, qu'il fut un temps où mon cœur forma des vœux que vous pouviez exaucer; oubliez que j'osai prétendre à cet amour qui eût fait mon bonheur et ma gloire; ne voyez en moi qu'un ami, qu'un frère! Dites-moi, si le sort m'eût permis de vous nommer ma sœur, n'auriez-vous pas confié à ma tendresse le secret que j'ai surpris aujourd'hui? N'auriez-vous pas attendu de mon attachement des conseils pour régler votre conduite? Emma, dites-le-moi : ne voudriez-vous pas d'Arthur pour votre frère?

— Noble et généreux Arthur, s'écria Emma, qui pourrait ne pas admirer vos vertus? Et comment ne serais-je pas touchée de cette pitié qui vous porte à consoler mes maux? Jamais frère eut-il tant de bontés pour une sœur coupable? »

Et le souvenir de sa faute amenait sur le visage pâle de l'infortunée une vive rougeur qu'elle cherchait à dérober au jeune homme, en cachant sa figure avec ses mains.

« Il me faut, dit Arthur, il me faut le droit de vous protéger. »

Emma ne comprit pas ces paroles, et elle demeura silencieuse.

« Écoutez, Emma, je dois m'expliquer avec franchise : vous avez dit vrai, la honte et le malheur flétriront votre vie si votre faute est connue! La

fuite que vous projetez est insensée et impossible ; en un instant on serait sur vos traces, et elle ne servirait qu'à donner plus d'éclat à vos chagrins. La bonté de madame de Terny l'engagerait à tenter tous les moyens d'assurer votre mariage avec le comte de Sénanges ; il n'y consentira point ; et ces vains efforts ne produiront qu'un bruit fâcheux, dont le résultat sera votre malheur, votre malheur irréparable !... Il n'est qu'un moyen de vous soustraire au déshonneur !... que mon nom vous en garantisse ! Un seul homme sait votre secret, et il est autant que vous intéressé à le taire !... Emma, à mon âge, je ne puis vous protéger qu'à un seul titre !... Pour le monde, soyez ma femme ; pour moi, soyez ma sœur ! »

Les larmes d'Emma s'étaient arrêtées : la surprise, l'admiration se lisaient sur son visage, et ces sentiments qui remplissaient son âme lui enlevaient le pouvoir de s'exprimer. Un rayon de joie vint animer sa figure, ses pieds tremblants se dérobèrent sous elle quand elle voulut se lever.

« Grand Dieu ! s'écria-t-elle en tombant à genoux, je ne croyais pas pouvoir éprouver encore un sentiment de bonheur ! Oui, ce tendre dévouement livre mon âme à une émotion délicieuse, et jusqu'à ce moment inconnue. Je vous remercie, Arthur, pour le bien que vous faites à mon cœur malheureux, je vous remercie ! Vous me révélez tout le pouvoir de la vertu, tout ce qu'elle a de sublime en vous, tout ce qui vous élève au-dessus des autres hommes. Votre offre généreuse a mêlé un dernier instant de joie aux tourments du désespoir ; mais je ne puis ni ne dois l'accepter.

— Emma, vous ne pouvez me refuser, vous ne pouvez résister à ma prière ! Le projet que j'ai formé est votre unique ressource ; c'est le seul moyen d'échapper à votre perte et de vous assurer un avenir paisible.

— L'avenir ne sera pas long pour moi !

— Ne prononcez pas ces cruelles paroles ; elles déchirent mon cœur ! Vous vivrez pour être ma sœur, mon amie. Moi aussi, j'ai besoin d'amitié, car moi aussi je suis malheureux !

— Si je n'étais que malheureuse ! »

Arthur avait replacé Emma sur le banc de gazon : la main de la jeune fille était restée dans les siennes, il employait inutilement toutes les prières, tous les raisonnements que son cœur lui suggérait pour vaincre sa résistance.

« Emma, disait-il, ne repoussez pas l'amitié ; ne dérangez pas les plans qu'elle forma pour assurer votre repos : consentez, et l'avenir peut vous offrir encore des moments heureux. J'ai quelques raisons de croire que madame de Terny est maintenant disposée à m'accorder votre main ; ne combattez pas les efforts que je vais tenter pour que le jour où je la recevrai soit prochain. La mode autorisera un voyage qui, dès le lendemain de notre union, vous séparera de la société qui nous entoure. Si je ne me trompe, Emma, ce n'est point dans les vains plaisirs du monde que vous avez placé le bonheur, ils ne vous coûteront aucun regret, et les charmes de la solitude doivent convenir à votre âme. Là, sous un beau ciel, dans un site agréable, dans une habitation modeste et commode, loin du tumulte des villes, à l'abri des calculs de l'égoïsme et de la vanité, heureuse par les dons du ciel et les plaisirs de la nature et des arts, près d'un frère, sous la protection de l'amitié, Emma, ne pourrez-vous pas trouver encore des jours sereins ? »

Le tableau qu'il venait de tracer avait porté l'attendrissement dans l'âme de la jeune fille : ses yeux exprimaient une si vive reconnaissance qu'Arthur espéra qu'elle n'opposerait plus ses refus aux offres sincères qu'il lui faisait. Mais Emma, paraissant s'armer d'un nouveau courage, serra entre ses mains la main d'Arthur, et la portant sur son cœur : « Là, dit-elle ! » Puis, montrant les cieux : « Et » là, vos nobles vertus sont appréciées ! Mais je » n'accepterai jamais ce dévouement sublime. Unir » votre destinée à la mienne, ce serait un crime » impardonnable à mes yeux ! Il faut que l'heureuse » compagne d'Arthur soit innocente et pure pour » mériter... »

Les larmes qu'elle essayait en vain de retenir étouffèrent sa voix et ne permirent plus à Arthur d'entendre que des sons confus et inarticulés.

En ce moment, des accents bien connus arrivèrent à l'oreille d'Emma.

« Ma mère, s'écriait en riant Athénaïs, voici nos deux coupables ! » Et elle entraînait madame de Terny.

« Pourquoi, dit la marquise d'un ton qu'elle cherchait à rendre sévère, pourquoi donc, Emma, ce mystère avec moi ?

Mais la surprise, la terreur qui contractaient la figure de la jeune fille, frappèrent si vivement madame de Terny, qu'elle en fut effrayée, elle crut revoir Marie à son lit de mort. A ce souvenir, la tendresse l'emporta sur la sévérité dont elle avait es-

sayé de s'armer, elle serra son enfant adoptif entre ses bras, essuya elle-même les larmes qui couvraient son visage ; puis prenant la main du jeune homme et l'unissant à celle d'Emma :

« Arthur, elle est à vous, dit-elle ! Je vous remets le sort de ma fille chérie : c'est à vous que je demande son bonheur. »

Arthur parut accepter avec tant de joie le présent qu'il recevait, il pressa si vivement la main d'Emma, que la marquise ne douta pas qu'elle n'eût comblé tous ses vœux.

La jeune fille cachait son front dans le sein de sa mère, et son émotion, son embarras furent attribués à ce sentiment naturel qui porte une femme à dérober aux regards ce que ses sensations ont de trop vif, même lorsqu'elles sont innocentes.

Athénaïs, charmée de voir ses prières auprès de la marquise, et la petite malice qui l'avait amenée à côté d'Emma, couronnées d'un plein succès, caressait avec transport cette idée, si douce à son cœur, qu'elle avait fait le bonheur de son amie ; elle se livrait aux élans d'une gaieté qui s'exprimait par mille folies ; elle formait à l'avance les plus beaux plans pour l'avenir ; et les bruyants témoignages de son amitié, la satisfaction d'Arthur, la tendresse de madame de Terny ne permirent aucune objection à la jeune fille qu'ils serraient tour à tour dans leurs bras. D'ailleurs, elle ne savait qu'opposer à leur projet, tout en formant la résolution de ne pas le laisser s'accomplir, et elle attendait du temps les moyens de s'y soustraire.

Madame d'Esparville n'avait pu, la veille, entretenir sa mère au milieu de la foule ; et la marquise avait été chercher le repos avant que la société se fût dispersée : mais, dès que le jour avait paru, Athénaïs, tourmentée par le souvenir des chagrins de son amie, et le désir d'y apporter le remède, avait attendu avec impatience le réveil de madame de Terny, et elle s'était rendue chez elle, sûre de son consentement au mariage d'Emma avec celui qu'elle croyait être l'objet de son amour. Bientôt après, elle vole à l'appartement de son amie, et, ne la trouvant pas, elle avait entraîné sa mère dans le parc, pour lui procurer le bonheur d'annoncer elle-même à la jeune fille que rien ne s'opposait plus à ses désirs : je ne sais quel pressentiment trompeur la guidait, et lui disait qu'elle n'aurait pas loin à aller pour faire deux heureux.

Athénaïs riait, plaisantait, et n'apercevait dans le trouble d'Emma que l'embarras d'avoir été surprise près d'Arthur.

« Vous verrez, ma mère, ajoutait-elle, qu'elle aurait mieux aimé être malheureuse toute sa vie, que de vaincre cette timidité qui lui faisait cacher avec tant de soin un amour que vous étiez si disposée à excuser ! Mais enfin elle sera heureuse malgré elle.

—Vous, madame, interrompit Arthur, qui avez assuré le succès de mes vœux les plus chers, daignez mettre le comble à vos bontés, en obtenant qu'une époque prochaine voie conclure cette union si désirée.

— Vous pouvez compter sur mon intercession, reprit Athénaïs, et je comprends votre impatience ; mais savez-vous, Arthur, que le soin de votre bonheur me fait oublier le mien ? Je ne vous ai pas dit que M. d'Esparville est enfin en route pour Paris, où il va d'abord rendre compte de sa mission. Comme je ne veux pas retarder d'un instant le plaisir de le revoir, après une si longue absence, je me proposais de quitter le château sous peu de jours : il me vient maintenant une idée ; un mariage nécessite un voyage à Paris, faisons-le tous ensemble ! La saison s'avance ; consentez, ma mère, à partir avec moi dans dix jours ; nous ne nous séparerons pas, et, peu de temps après notre retour à Paris, ces chers enfants pourront être unis. »

Madame de Terny parut charmée de cet arrangement qui convenait au plan d'Arthur : Emma ne fut point consultée, on ne doutait pas qu'il ne remplît tous ses désirs. Si la marquise avait souhaité un sort plus brillant pour sa fille adoptive, du moins elle n'avait jamais espéré rencontrer dans son époux des qualités plus nobles que celles qui distinguaient Arthur ; elle se rappelait Marie et les souffrances d'un amour malheureux, et se réjouissait de l'idée d'avoir soustrait Emma à de semblables douleurs. Elle était donc contente ; Athénaïs, heureuse du retour de son mari et du bonheur de son amie, se livrait à une joie presque enfantine ; Arthur paraissait satisfait. Emma seule, pâle et tremblante, demeurait silencieuse, et les circonstances s'étaient si bien combinées pour convaincre madame d'Esparville de l'amour de la jeune fille pour Arthur, qu'aucun soupçon ne put s'élever dans son esprit.

On prit le chemin du château, et quelques personnes de la société, que la fraîcheur d'une belle matinée avait attirées dans le parc, rejoignirent bientôt la marquise. Emma profita de leur arrivée pour

s'éloigner : Arthur la suivit sans en être aperçu ; il la vit essuyer ses larmes, et lever les yeux vers le ciel avec une expression angélique, en laissant échapper ces mots : « Ah ! que j'aurais pu être heureuse ! »

Elle rentra et se rendit dans son appartement. Là, se livrant sans contrainte à ses vives émotions, un sentiment délicieux, dont elle ne se rendait pas compte, vint ranimer son cœur épuisé par tant de souffrances. Pourtant, elle n'eut pas un seul instant la pensée d'accepter ce dévouement, dont l'idée calmait ainsi ses douleurs; la grande âme d'Arthur avait élevé celle de la jeune fille au-dessus des choses de la terre. « Non, s'écria-t-elle, je n'unirai » pas ma coupable destinée à cette vertu si pure ; » mais je vous remercie, ô mon Dieu, qui semblez » avoir choisi cet ange de bonté pour m'annoncer » par sa tendre pitié que le ciel peut pardonner » mes erreurs ; que mes jours de douleurs m'ont » été comptés, et que je puis mourir en paix ! »

Emma s'arrêta, surprise elle-même des idées qui se présentaient à son esprit et des sentiments religieux qui pénétraient dans son âme ; car l'éducation qu'elle avait reçue, semblable à celle de la plupart des jeunes filles, ne lui avait enseigné de la religion que quelques pratiques minutieuses et quelques dogmes obscurs. Indifférente à une croyance d'habitude plutôt que de conviction, elle faisait machinalement ce que le monde et l'usage exigeaient, sans que son cœur y fût pour rien, et sans qu'un moment de réflexion lui en eût fait chercher le but. Mais, en cet instant, une émotion involontaire venait de faire naître en elle des pensées religieuses inconnues jusqu'alors. Elle resta longtemps immobile, les yeux et les mains élevés vers le ciel : sa bouche ne prononçait plus de formules de prières apprises et répétées, aucun mot ne s'échappait de ses lèvres, son âme tout entière s'élançait vers la divinité ; elle l'implorait, non pour cette vie où tout était fini pour elle, mais pour cette autre vie qui semblait se dévoiler à ses yeux. Ce dévouement d'Arthur, qui ne pouvait obtenir ici-bas aucune récompense, l'avertissait d'un monde meilleur plus en harmonie avec les sentiments sublimes qui animaient l'âme généreuse du jeune homme; elle sentait que ce monde terrestre ne pouvait être le terme et le but d'une si admirable création, et la vertu venait de lui révéler le ciel.

CHAPITRE XVIII.

—

DIX JOURS.

Cependant le calme que produisaient dans l'âme d'Emma les idées religieuses, qui venaient consoler sa douleur et soutenir son courage, avait donné une expression nouvelle à sa douce figure; sur toute sa personne un air de sérénité qu'on attribua naturellement au plaisir de voir conclure un mariage que ses amis supposaient appelé depuis longtemps par ses secrets désirs. Personne ne douta de son bonheur ; et pourtant, en l'examinant avec soin, on aurait pu voir que ce calme était celui de la résignation, et non l'heureuse sécurité de l'espérance satisfaite; on se serait aperçu qu'il disparaissait quelquefois quand ses yeux se tournaient vers Arthur, et qu'alors l'expression d'un regret douloureux venait le remplacer ; on aurait remarqué son indifférence profonde lorsqu'il était question de tous les arrangements relatifs à ce mariage ; dans certains moments cette indifférence était telle, que ses pensées semblaient s'égarer bien loin de là, et qu'on eût pu la croire entièrement étrangère à tous ces détails dont Athénaïs et madame de Terny s'occupaient avec tant d'intérêt. Mais ces nuances délicates, qui auraient pu éveiller la curiosité ou alarmer l'amitié, n'étaient point aperçues tant la prévention avait fasciné les yeux qui devaient les découvrir.

La vicomtesse seule soupçonna un secret au fond du cœur de la jeune fille : l'habitude de cacher ses propres émotions la rendait habile à deviner celles des autres ; elle suivait tous les mouvements d'Emma, épiait toutes ses impressions ; mais il était impossible qu'elle en pénétrât entièrement les causes, et elle gardait pour elle-même des conjectures et des observations qui ne pouvaient avoir aucun résultat. La sympathie du malheur qui l'attirait vers Emma la conduisit à faire quelques tentatives pour obtenir une confiance que la jeune fille n'accorda point : madame d'Olban, en quittant le château, emporta l'espoir d'être plus heureuse à Paris, et d'arracher avant ce mariage, qui lui paraissait peu souhaité, un aveu qui seul pouvait lui donner le droit de

contribuer au bonheur de la fille charmante dont les douleurs cachées arrivaient jusqu'à son âme.

Les confidences de madame de Terny avaient révélé d'abord à ses plus intimes connaissances le secret d'une union qui bientôt fut connue de tout le monde ; on apprit les projets de départ de la marquise, et chacun se disposa à aller chercher ailleurs de nouveaux plaisirs. La belle duchesse de Rosbel, trop occupée d'elle-même pour faire attention aux autres, n'avait rien remarqué que les hommages dont elle était l'objet ; et sa coquetterie voyait avec joie arriver le moment où les spectacles qu'elle se proposait de donner, allaient appeler dans son château, situé à Fontenay-aux-Roses, tout ce que la société de Paris a de plus remarquable, tout ce que la mode offre de plus recherché. Les rôles brillants qu'elle s'était réservés lui promettaient des succès éclatants ; sa vanité devait triompher, et pour elle le bonheur était là !

La triste vicomtesse, en retournant à Paris, essayait encore de se faire illusion sur les sentiments de Sénanges : elle allait chercher sa présence, et elle attendait de lui plus qu'il ne pouvait donner. Elle désirait surtout cette affection qui vient du cœur et qui peut seule répondre à un cœur passionné ; mais elle ne pouvait obtenir que quelques vaines protestations d'amour qui ne la trompaient plus, et qui pourtant la charmaient encore.

Le reste de la société réunie au château de Terny ne songeait pas en ce moment à retourner à la ville ; septembre venait de commencer, et ce n'est qu'à la fin de décembre que la mode permet de s'y montrer. On inventait mille moyens d'abréger le temps qui devait s'écouler jusque-là, et d'arriver sans trop d'ennui à cette époque où l'on retrouve avec tant d'empressement des amis intimes dont on ne peut se passer un seul jour à Paris, et qui pendant huit mois n'ont pas obtenu un souvenir.

Ainsi que nous l'avons dit, le départ de la marquise, d'Athénaïs et d'Emma avait été fixé à dix jours ; et la jeune fille, si elle restait indifférente à tout ce qui se projetait pour son mariage, ne paraissait pas du moins s'y opposer. Chaque jour, ses forces, diminuées par tant de douleurs, semblaient lui annoncer une fin prochaine qu'elle appelait de tous ses vœux, et qu'elle espérait voir précéder l'époque arrêtée pour cette union à laquelle elle n'osait penser ; car l'émotion qui faisait battre son cœur à cette idée était si vive, qu'elle paraissait devoir briser ce cœur qui n'était plus habitué qu'à la souffrance.

Un matin, la jeune paysanne, sœur de lait d'Emma vint la voir et lui remit mystérieusement une lettre qu'elle avait reçue pour elle : Emma la prit en tremblant ; elle se rappelait que, dans sa première lettre à Sénanges, elle lui avait indiqué ce moyen de lui faire parvenir une réponse. Le paysanne s'était retirée, Emma se trouvait seule, et pourtant la lettre n'était point encore ouverte ; elle ne pouvait se rendre compte des sensations diverses qui troublaient son âme ; elle s'assit près d'une fenêtre, respira l'air pur du matin, et, sentant renaître ses forces, elle rompit le cachet, hésita encore, puis lut ces mots d'une écriture qui paraissait déguisée.

« Un secret inviolable vous est promis : nul ne » saura votre faiblesse, et un peu d'adresse et de » courage suffira pour la cacher à jamais à tous les » yeux. Supportez avec patience cet état pénible. » Combien de femmes ont, en pareil cas, trompé la » surveillance la plus active ! Il y va du repos de » votre vie entière ; vous ne sauriez trop prendre » de précautions. Le médecin de la maison sera » dans la confidence, et son silence sera payé. » Achetez avec les billets qui sont dans cette lettre » la discrétion de la paysanne que déjà tant de liens » attachent à vous : ils s'entendront pour ce qu'il y » aura à faire, et le prétexte d'une maladie longue, » que le médecin caractérisera, pourra, dans quelques mois, voiler la naissance de votre enfant » dont vous n'aurez point à vous occuper, et sur » lequel vous devez être sans inquiétude.

» Ces jours de chagrins et de souffrances ne laisseront aucune trace sur votre charmante figure ; » et personne ne concevra de soupçons, si vous » avez la force, comme je n'en doute pas, de me » revoir sans trouble, et de ne faire aucune tentative pour vous rapprocher de moi, ce qui vous » perdrait infailliblement maintenant. Je ne renonce pas au plaisir de vous donner un jour » toutes les preuves d'attachement que vous pourrez » désirer ; mais de puissants motifs s'opposant à ce » que je vous choisisse pour ma femme, je ne veux » point nuire à votre établissement. Songez-y bien, » Emma, il faut qu'une jeune fille se marie ; elle » n'a point, sans cela, d'existence dans le monde, » et vous ne devez pas concevoir la pensée d'agir » autrement. La tendre amitié de votre mère adoptive y pourvoira, et je souhaite du fond de mon » âme qu'elle réussisse à vous assurer un sort aussi

» brillant qu'agréable ; je me réjouirai toujours de » votre bonheur, et vous conserverai toute ma vie » la plus sincère affection. »

Trois fois Emma avait relu cette lettre, et trois fois son cœur s'était refusé à entendre ce que son esprit ne comprenait que trop bien. Elle ne pouvait penser que c'était là l'homme qu'elle avait aimé ; elle se rappelait les formes séduisantes sous lesquelles il cachait l'égoïsme que sa lettre montrait à découvert. Hélas ! la pauvre enfant était tombée dans une erreur bien commune ! Elle avait pris la délicatesse de l'esprit pour la délicatesse de l'âme, le charme des manières pour l'expression du sentiment : il avait fallu que les intérêts de Sénanges se trouvassent en opposition avec ses discours pour qu'elle pût enfin le voir tel qu'il était réellement.

« Et voilà celui que j'aimais ! s'écria-t-elle ; ah ! mon cœur est sans excuses ; comment n'a-t-il pas été averti par un secret mouvement ? Comment ne fut-il pas repoussé loin de ce cœur si faux !... Et je l'aimais, lui !... c'est pour lui que je fus coupable !... quels conseils il ose me donner !... Et pourtant le monde l'admire ! On le vante, on le recherche !... Que penser ?... Est-il donc vrai que l'égoïsme et l'intérêt sont les seuls mobiles des actions des hommes ? »

En ce moment, Emma, péniblement émue par les sentiments qui pesaient sur son cœur, reposa sa tête brûlante dans sa main, et ses yeux se portèrent sur le paysage qui se déroulait devant elle. Ses regards se troublèrent, leur expression changea, cette douleur profonde, ce découragement dont ils étaient empreints, disparurent, et une douce espérance vint les ranimer : il semblait qu'après s'être arrêtés sur les maux de la terre ils avaient entrevu les délices du ciel. C'est qu'en effet le souvenir de Sénanges s'était effacé devant la noble figure d'Arthur qu'elle apercevait dans le lointain ; et l'expression que donnait au visage du jeune homme cette âme si belle, si désintéressée, si constamment ouverte à tout ce qu'il y a de pures et de grandes affections, venait l'avertir que, pour consoler la terre, Dieu plaça près des calculs du vice le dévouement de la vertu. Les yeux d'Emma restèrent longtemps fixés sur ces traits naturellement sévères, mais que le calme d'une conscience irréprochable avait marqués d'une empreinte céleste qui charmait à la longue, et inspirait, malgré l'extrême jeunesse d'Arthur, un sentiment qui ressemblait au respect.

Emma repoussa loin d'elle cette lettre odieuse dont elle eût voulu chasser le souvenir ; mais ce n'était plus que l'habitude de se contraindre qui la portait à dérober ses pénibles impressions à tout ce qui l'environnait ; car son âme était maintenant livrée à cette indifférence profonde qu'amène avec lui un malheur sans espoir. Son courage n'était que de la résignation ; et, si parfois quelque chose la rappelait à sa douleur, cette image s'effaçait bientôt ; l'aspect d'Arthur calmait son cœur agité, une douce mélancolie remplaçait l'amertume de ses regrets ; elle sentait que le bonheur existait, et que, s'il fallait y renoncer pour cette vie, il était au-delà un monde où elle pouvait reporter ses espérances.

Cependant Arthur s'occupait avec la marquise et madame d'Esparville de tous les préparatifs de son mariage ; il en pressait le moment de ses vœux et de ses prières, mais seulement en l'absence d'Emma. Devant elle il évitait tout ce qui pouvait avoir rapport à ce sujet ; et, loin de chercher aucune occasion de lui parler, il mettait tous ses soins à ne jamais se trouver près d'elle de manière à ce qu'elle pût lui adresser la parole sans être entendue.

Quelques personnes restaient encore au château ; mais chaque jour leur nombre diminuait ; on se séparait en se promettant de se revoir à Paris. Les dispositions commandées par un prochain départ, les adieux, les visites à faire dans les environs, celles que la marquise recevait des habitants du pays, remplirent tellement ces dix jours, qu'Athénaïs elle-même, malgré son désir de retourner à Paris et son empressement de revoir M. d'Esparville, trouva qu'ils avaient passé avec une étonnante rapidité. Emma seule avait compté les instants. « Encore un jour écoulé ! » répétait-elle chaque soir. Et l'on n'aurait pu dire si c'était l'espérance d'avoir un jour de moins à souffrir, ou la crainte de voir arriver le terme de sa vie, qui avait dicté ces paroles.

Arthur partit vingt-quatre heures avant madame de Terny : Emma visita une fois encore les lieux chers à son enfance, en leur disant du fond du cœur un éternel adieu ; et enfin, le 15 septembre, elle quitta, avec Athénaïs et la marquise, ce château qu'elle n'espérait plus revoir.

CHAPITRE XIX.

—

RETOUR A PARIS.

Arthur, en arrivant à Paris, trouva une lettre du général Melcourt, que sa santé retenait à Baden pour quelque temps encore, et qui avait appris par madame de Terny le prochain mariage de son pupille. Il se plaignait à son fils adoptif du peu de confiance qu'il semblait lui accorder dans cette occasion, et s'étonnait que ses projets eussent pu changer si vite, ou qu'il les lui eût cachés avec tant de soin. Plusieurs personnes lui en avaient parlé, sans qu'il lui eût été possible de leur répondre, et il témoignait un vif chagrin de paraître aussi étranger à ce qui touchait l'ami le plus cher à son cœur.

Cette lettre affligea beaucoup Arthur, qui s'empressa de répondre aux doux reproches de l'amitié.

LETTRE D'ARTHUR A MELCOURT.

« Lorsque je vous écrivis en quittant Baden, » mes projets ne pouvaient encore être arrêtés; je » ne pensais qu'à moi, mon ami, et je voulais m'é- » loigner le plus promptement possible de la so- » ciété qui attristait mes yeux. Mon cœur, révolté » par l'égoïsme et la dureté des hommes, n'avait » plus qu'un désir, celui d'échapper par la solitude » à des relations qui blessaient à chaque instant ce » sentiment inné de la justice et de la vertu, que » Dieu plaça dans nos âmes pour nous rappeler » notre céleste patrie. Cependant je vous disais dans » ma dernière lettre que je n'étais pas entièrement » maître de mon sort, puisque je pouvais encore » être utile à quelqu'un; je n'avais donc pu prendre » alors une résolution irrévocable pour régler mon » avenir.

» Mon ami, pour expliquer ce que ma conduite » a d'inconcevable à vos yeux, vous qui savez que » ma triste position était un obstacle à ce mariage » qui vous surprend, s'il ne fallait que vous ouvrir » encore ce cœur où vous avez lu tant de fois, je » n'aurais pas attendu vos prières; vous auriez ap- » pris et mes résolutions et ce qui les a fait naître. » Mais il est un secret qui ne m'appartient pas et qui » seul a dirigé ma conduite; il m'ôte auprès de vous » ce doux plaisir d'une confiance entière, unique » consolation de mon cœur malheureux. Oui, mon » ami, il est un sujet que nous ne pourrons ja- » mais traiter ensemble, sur lequel ma bouche ne » s'ouvrira jamais, c'est mon mariage avec Emma. » Jamais les raisons qui l'ont fait décider ne vous » seront connues; n'en parlons plus, et qu'un si- » lence absolu règne entre nous sur ce point.

» Sur tous les autres, ô mon ami, mon père, » mon âme tout entière se livrera sans réserve. » Oui, je veux encore et plus que jamais m'éloigner » du monde; mes nouveaux projets ne dérange- » ront point le plan que j'ai formé d'une vie reti- » rée, mais non pas inutile à mes semblables. Ce » ne sont point les hommes tels que la nature les a » faits, ce sont les vices que la société leur a don- » nés et que l'usage autorise, que mon cœur re- » pousse et dont je ne puis supporter la vue. Dans » les premiers rêves de l'adolescence, j'ai cru que » mon pays pouvait voir renaître ces jours des » temps antiques où d'austères vertus gouvernaient » les états; où l'ambition et l'intérêt cédaient à » leur noble influence; où le talent seul arrivait au » pouvoir, et, presque malgré lui, recevait le droit » de commander aux hommes. Je crus que l'amour » de la patrie, le désir de la vraie gloire, l'abné- » gation de soi-même et toutes les vertus héroïques » que les anciens ont léguées à notre admiration, » allaient éclore de notre temps, et seraient le fruit » de ces principes nouveaux que j'adoptais de tou- » tes les forces de mon âme; je pensais que tel » était le but des idées du siècle et des doctrines des » générations nouvelles. Oh! mon ami, je vous le » demande, est-ce là ce que le monde offre à nos » yeux? Non, je ne saurais vivre au milieu de cette » société si peu en harmonie avec mes pensées, car » il faudrait, ou adopter les travers qui me blessent, » ou concentrer en moi-même et mon indignation, » et cette activité, ce germe des nobles actions qui » ne pourraient se développer. Mais ailleurs peut- » être il me sera possible de donner l'essor à des » vertus utiles : il est des hommes que l'ignorance » dévoue au malheur, dont l'esprit, en s'éclai- » rant, pourrait entrevoir une autre destinée, et » que le flambeau de l'instruction peut conduire au » bonheur en les dirigeant vers la vertu : j'irai les » chercher. Celle que j'ai choisie pour ma com- » pagne sait lire dans mon âme, elle est digne de » partager la gloire de mes projets. Si je ne réussis

» pas dans ma noble entreprise, j'ouvrirai la route » à des hommes plus heureux, et j'aurai calmé mes » douleurs en présentant un but utile à ma triste » existence.

» Je quitterai la France aussitôt après mon mariage. Ce qui s'est passé à Baden a donné lieu à » de faux bruits qu'il m'est impossible de détruire. » L'union que je vais contracter m'attire aussi le » blâme, je le sais; les vues intéressées et les sen» timents politiques qu'on me prête sont aussi loin » de ma pensée que de mon âme. Cette nouvelle in» justice m'a péniblement affecté; mais ce n'est » point le cœur des hommes, ce n'est point leur rai» son qui m'ont jugé : les fausses idées du monde » ont étouffé ces voix intérieures; et les erreurs qui » gouvernent une société vieillie m'ont seules sé» paré d'elle et repoussé loin des bras d'un père. » Je leur pardonne, ils ne me comprennent point, » ils ne peuvent me comprendre. Vous, mon ami, » vous me conserverez votre estime : et, quelque » bizarre que vous paraisse ma conduite, vous ne » douterez pas que la délicatesse et l'honneur n'en » aient été les mobiles.

» Si votre séjour à Baden se prolonge au-delà » d'un mois, vous ne me trouverez plus à Paris : » vous ne m'accuserez pas, car vous penserez qu'il » a fallu de fortes raisons pour que je renonçasse à » presser une dernière fois sur mon cœur le seul » ami que le ciel m'ait donné. »

Cette lettre, où se révélait toute l'âme du jeune homme, devait apprendre à Melcourt que de nouveaux chagrins assiégeaient celui qu'il aimait comme un fils. En effet, ce qui avait eu lieu à Baden, la querelle d'Arthur avec Sénanges, sans qu'il alléguât aucun motif de haine, sans qu'il eût aucune injure personnelle à venger, avait été l'objet des conjectures de la société nombreuse alors réunie dans cette ville. Le moment et le lieu firent penser à quelques personnes que le désir de manifester une opinion contraire à ces doctrines généreuses que le comte venait de faire triompher, avait pu seul déterminer Arthur à insulter Sénanges, et que la crainte des suites fâcheuses que pouvait entraîner la mort du comte avait engagé le parti qui poussait le jeune homme à l'arrêter tout à coup, et à prévenir le duel.

Ces idées, qui ne furent point démenties par Sénanges, devinrent bientôt générales; car Arthur, en souhaitant avec passion le bien de son pays et les lois les plus favorables au bonheur de tous, n'avait pu, à son âge et dans sa position, que faire des vœux pour ce qu'il croyait utile à sa patrie; ses idées étaient trop étendues pour qu'il ne sentît pas que ses efforts seraient sans puissance contre des vices enfantés par le temps et enracinés par l'usage, et Melcourt était le seul confident de ses rêveries politiques, illusions décevantes, si communes dans la jeunesse aux esprits exaltés. Ses principes étaient de conviction et non de calcul; il n'en faisait point parade, et le monde avait dû les ignorer.

On aurait sans doute oublié bien vite et Arthur et la fausse opinion qu'on s'était formée de son caractère, si son souvenir ne se fût rattaché au nom de Sénanges tant de fois répété, et si le mariage du jeune homme avec la pupille de madame de Terny, n'eût appelé de nouveau l'attention sur lui. Les conjectures dont il devint l'objet ne lui furent pas favorables : rien n'est plus exclusif que les jugements des hommes; leur aveugle prévention accorde ou refuse tout. Emma avait de la fortune, on se plut à la croire plus riche qu'elle ne l'était en effet, afin de pouvoir accuser Arthur de vues intéressées. On blâma hautement madame de Terny, qui fut obligée d'avouer qu'elle n'avait cédé qu'aux désirs exprimés par le cœur d'Emma; et l'on demeura persuadé qu'Arthur, abusant de la confiance accordée par la marquise à l'ami du général Melcourt, avait employé la séduction pour obtenir la main d'une riche héritière de seize ans qui ne lui était pas destinée.

Arthur eut donc à supporter quelque chose de plus cruel que le malheur, c'est l'injustice; mais sa grandeur d'âme, si mal comprise, ne se démentit point. C'est qu'il n'attendait pas des hommes le prix de ses vertus et de son dévouement.

Ce monde, qui calomniait la noble délicatesse de son âme, portait aux nues la générosité de Sénanges. Rajeuni par la gloire qu'il venait d'obtenir, il n'était point de succès auxquels il ne pût prétendre; l'estime des hommes, l'amour des femmes, que séduit si facilement l'éclat de la célébrité, tel était le prix que lui promettait ce talent qu'il possédait si bien de ne jamais heurter les idées reçues, de flatter les goûts et les usages adoptés par le monde, de tout sacrifier à lui-même et à ses projets, sans qu'on pût apercevoir ce qu'il en coûtait aux autres.

Cependant une de ces nombreuses révolutions de cabinet qui, dans un gouvernement représentatif, portent au pouvoir et en éloignent tour à tour les représentants des opinions les plus opposées, avait

élevé au ministère les adversaires des principes dont l'adresse de Sénanges avait assuré la victoire pendant sa mission diplomatique : car, dans la marche rapide des esprits, dans les variations qu'elle amène, qui peut maintenant, en France, se flatter de connaître l'opinion triomphante après deux mois d'absence! Jamais le chemin qui mène au pouvoir ne fut si glissant; jamais aussi, il est vrai, l'homme auquel échappe la puissance ne reçut tant de dédommagements. Le public prend sous sa protection non-seulement ceux qui, en immolant leur intérêt à la défense de ses droits, ont acquis de véritables titres à sa reconnaissance, mais encore ceux que le hasard ou quelque cause inconnue précipita dans la disgrâce : l'opposition est à la mode aujourd'hui bien plus que la faveur. Celle-ci pourtant offre encore assez d'agréments pour qu'on souhaite de les conserver : le plaisir de gouverner, l'importance que donnent de grandes places, ont bien aussi leurs charmes, et Sénanges, qui le sait mieux que personne, emploie toutes les ressources de son esprit à concilier les avantages qu'amène l'opposition avec ceux que la faveur procure. Cette tâche, impossible à remplir pour l'homme de bonne foi dans une opinion quelconque, n'était point au-dessus de l'adresse d'un homme indifférent à tout ce qui n'est pas lui; et, dans cette occasion encore, son habileté ne fut que son égoïsme.

Le comte de Sénanges était donc parvenu à obtenir un grand crédit auprès des nouveaux dispensateurs des grâces: et cette fois il ne le dut point à la vicomtesse, puisque, dans le changement survenu, son oncle avait perdu le portefeuille qui lui avait été confié. Le successeur de ce ministre professait des doctrines politiques entièrement différentes; mais son profond respect pour la noblesse, la conviction où il était que la naissance illustre du comte devait élever une barrière entre lui et les principes démocratiques, et peut-être encore une de ces petites causes qui produisent souvent de grands effets, avaient acquis toute sa bienveillance à Sénanges, malgré l'inflexible rigidité de ses opinions. Le comte s'était souvenu à propos que jadis une de ses parentes avait épousé un cousin du ministre; il ne parlait point de la colère qui alors avait animé sa noble famille contre cette mésalliance; et il fit remonter à cette époque une parenté qui pour lui ne datait que de l'élévation du nouveau ministère.

La vicomtesse d'Olban était arrivée à Paris, le même jour que Sénanges. Les convenances et l'usage ne lui donnaient pas encore le droit d'accuser le retard que mettait le comte à lui rendre visite; mais déjà son cœur avait eu le temps de s'en affliger, lorsque enfin il se présenta chez elle à l'heure où sa porte, habituellement ouverte à toutes ses connaissances, ne laissait guère l'espérance de la rencontrer seule. En effet, il la trouva au milieu d'un cercle assez nombreux pour qu'elle ne pût qu'applaudir à la prudente réserve de ses manières, et pour qu'il fût bien constaté aux yeux du monde que la reconnaissance de Sénanges ne s'était point évanouie avec la faveur de l'oncle de la vicomtesse. Ainsi, un double avantage résultait pour lui de la combinaison qui lui avait fait choisir cette heure: il évitait les embarras d'un tête-à-tête, et dans cette visite, qui sans doute l'importunait en secret, le monde devait admirer une nouvelle preuve de la noblesse de son caractère. Madame d'Olban espérait le revoir bientôt et dans un autre instant; mais, le lendemain et les jours suivants, elle attendit en vain quelques marques de souvenir et d'affection; et son cœur désolé comprit enfin qu'il fallait renoncer aux illusions qu'elle entretenait depuis si longtemps.

Tourmentée par l'inquiétude dont elle ne pouvait se rendre maîtresse, peut-être aussi par le désir de rencontrer Sénanges, lorsqu'elle ne s'avouait que le dessein de se distraire, la vicomtesse cherchait sans cesse quelques nouveaux moyens d'échapper à ses pensées; elle essayait tour à tour de tous les frivoles amusements qui occupent les loisirs des gens désœuvrés; chaque jour la voyait former et exécuter des projets dont elle ne rapportait qu'ennui et dégoût; et le lendemain pourtant le besoin de se fuir elle-même l'entraînait encore dans un monde où rien ne pouvait calmer l'agitation de son cœur.

Un matin, le ciel était pur et sans nuages; une chaleur douce et tempérée par un vent léger, qui déjà commençait à dépouiller les arbres de leur parure, invitait à profiter des derniers beaux jours. Madame d'Olban monta à cheval et se dirigea vers le bois de Boulogne, entourée d'un brillant cortége de jeunes élégants : à leur air important et satisfait, on pourrait croire que de grands services rendus à leur pays et à la société leur donnent le droit d'exiger des autres les égards accordés au mérite, qu'on se détrompe! Se montrer, dans le costume le plus nouvellement inventé par la mode, chez

Tortoni et au balcon de l'Opéra; promener dans les lieux publics et dans quelques salons leur inutilité fastueuse; telle est leur vie, tel est l'objet de leurs constantes méditations; mais leurs noms sont illustres, leurs familles sont anciennes, leur fortune est considérable, et quelque jour, des dignités et des honneurs décoreront leur nullité. Souvent la vicomtesse n'entend et ne voit rien de ce qui se passe autour d'elle : peu lui importe la société qui l'environne; celle qui ne la force point à sortir de ses rêveries, et ne l'oblige point à des égards fatigants, lui convient mieux que toute autre; elle se laisse donc accompagner par cet essaim de jeunes gens dont la conversation n'est pas de nature à interrompre le cours de ses pensées.

De nombreux et brillants équipages parcourent les Champs-Élysées et se croisent avec les voyageurs qui arrivent à Paris; madame d'Olban croit, de loin, reconnaître une berline attelée de quatre chevaux de poste; elle se dirige de ce côté, et bientôt elle peut voir qu'elle ne s'est pas trompée, et qu'en effet, c'est la voiture de madame de Terny, qui vient de passer la barrière. Elle s'approche de la portière vers laquelle Emma s'est penchée, et en l'apercevant, le postillon s'est arrêté; quelques mots sont échangés; mais la vicomtesse n'a point entendu la réponse qu'on lui a faite; ses yeux sont fixés sur une calèche élégante où un homme seul, négligemment étendu, promène au loin ses regards. Au moment où elle l'a reconnu, un sentiment involontaire a fait trembler la main qui tient les rênes de son cheval; il fait un mouvement violent; Emma pousse un cri et s'enfonce dans la voiture, car la calèche, en passant rapidement, lui a laissé voir le comte de Sénanges. Madame de Terny et Athénaïs n'ont pu l'apercevoir, et l'on suppose que la crainte qu'il n'arrivât quelque accident à la vicomtesse a seule causé l'émotion de la jeune fille. Mais madame d'Olban ne s'est point méprise, elle est restée un instant pensive, puis, s'approchant de nouveau : « Emma, dit-elle, ne vous effrayez » pas : voyez comme je suis maîtresse de mon che- » val; donnez-moi votre main. »

Emma ne pouvait résister; elle avança la tête hors de la voiture, tendit la main à la vicomtesse, qui lui dit tout bas : « Emma, j'avais conçu des » soupçons, ils viennent de se changer en certi- » tude, votre secret est connu, mais une amie ne » l'aura pas deviné en vain. » S'éloignant alors promptement, elle adressa quelques mots à la marquise, par l'autre portière, et continua sa route, tandis que les chevaux de poste entraînaient la berline vers l'hôtel de Terny, dans le faubourg Saint-Honoré.

CHAPITRE XX.

—

LE PAVILLON.

Il n'était plus possible à madame d'Olban de se faire illusion sur les sentiments de Sénanges, quoiqu'aux yeux du monde les procédés du comte n'eussent pas changé; mais, craignant des reproches trop mérités, il mettait un si grand soin à éviter d'être seul avec elle, que, malgré les efforts qu'elle faisait sans cesse pour trouver une occasion de lui parler, elle ne pouvait parvenir à le rencontrer.

Les doctrines que la négociation du comte avait fait triompher un instant étaient repoussées et combattues par le ministère qui gouvernait alors la France; mais l'opinion publique ne les avait point abjurées, et la popularité qui s'attachait au nom de Sénanges était une sorte de protestation contre le système récemment adopté; de tous côtés à Paris on se plut, ainsi qu'on l'avait fait à Baden, à lui donner des fêtes qu'il acceptait avec une joie secrète et une apparente modestie. La vicomtesse y paraissait toujours, et l'inutilité constante de ses efforts pour obtenir l'entretein qu'elle souhaitait ne lui faisait point perdre courage. Plongée quelque temps dans une sombre douleur, elle s'était tout à coup ranimée; cette âme délicate, que tout blessait naguère, supportait aujourd'hui jusqu'au dédain de l'homme qu'elle aimait, et le calme avait reparu sur sa douce physionomie; il semblait qu'une pensée intérieure l'élevât au-dessus des sujets de chagrin qu'elle rencontrait à chaque pas. Elle voyait le comte cacher avec adresse des projets coupables sur madame Derbain, que sa coquetterie, sa fortune et son élégance plaçaient au premier rang des femmes à la mode; le moment était arrivé où le plus profond mystère devait voiler de semblables desseins; l'austérité apparente des principes, l'affectation d'une grande sévérité de mœurs, l'étalage

de la dévotion, étaient devenus un moyen de succès; et la société s'imposait la loi d'afficher un rigorisme intolérant : il importait donc à Sénanges d'éviter le scandale; mais, comme ces nouveaux convertis dont les jugements l'effrayaient, il voulait en même temps que le plaisir n'y perdît rien. Grâce à l'habileté de sa conduite, le monde n'a rien soupçonné de ses projets, et pourtant ils n'ont pu échapper à la femme qui l'aime encore, malgré ses torts : l'amour malheureux est trop clairvoyant pour être trompé.

Le banquier Derbain donne à son tour une fête brillante, et le temps permet de disposer du beau jardin de son hôtel pour varier les plaisirs. Des jeux, des danses, des orchestres placés au milieu des massifs d'arbres dont la saison a diversifié les couleurs, mais qu'elle n'a point encore entièrement dépouillés de leur feuillage; des fleurs innombrables, que l'art et la nature sont parvenus à réunir en ce lieu, quoiqu'elles eussent dû naître dans des climats divers et dans des saisons différentes; tout enchante les regards et porte dans les sens un charme délicieux. L'étendue de ce jardin donne une liberté que les salons ne sauraient admettre, et l'on peut aisément s'y dérober à la surveillance d'une curiosité indiscrète et maligne. Dès le premier instant, cette remarque a frappé la vicomtesse; ses yeux attentifs ne quittent plus le comte, et elle espère saisir enfin l'occasion, qu'elle cherche vainement depuis si longtemps, de l'entretenir en secret.

Sénanges aussi a observé que, soit par hasard, soit à dessein, quelques unes des nombreuses allées du jardin sont restées dans une obscurité favorable à des projets mystérieux; et qu'un élégant pavillon, caché au milieu d'un bosquet, semble avoir été oublié dans les brillantes illuminations qui l'environnent, en ne jetant de ce côté qu'une lumière vacillante et douteuse.

Cependant madame Derbain exerce avec une grâce charmante les devoirs de la plus aimable hospitalité; l'encens d'une flatterie toujours adroite et délicate dans le grand monde; les hommages multipliés qui l'assiégent de toutes parts; la danse, la musique, l'éclat dont elle est entourée, portent le trouble dans son âme; sa faible raison ne saurait longtemps résister à l'ivresse des émotions qu'elle éprouve; elle est l'objet des soins de Sénanges, de cet homme vers qui tous les regards, tous les vœux sont tournés, elle ne peut plus l'ignorer, et sa vanité jouit délicieusement de ce dangereux triomphe. L'enthousiasme que le comte inspire, les louanges que le monde lui prodigue, achèvent d'exalter la tête de madame Derbain, plus facile à égarer que son cœur : loin d'elle pourtant toute pensée coupable! Elle a bien juré de ne jamais trahir ses devoirs! Mais le pourra-t-elle? Mais le bonheur d'enchaîner Sénanges à ses pieds, de l'emporter sur les femmes qui cherchent à lui plaire, d'enlever son amour à la duchesse de Rosbel, la plus jolie des femmes de la cour, ne lui coûtera-t-il aucun sacrifice?

M. Derbain, véritable type des banquiers de nos jours, était orgueilleux de sa fortune; il se moquait sans cesse des titres qu'il enviait en secret; déclamait violemment contre les nobles, et ne négligeait rien pour les attirer chez lui; susceptible à l'excès dans ses rapports avec eux, dur et hautain envers ses inférieurs, un amour très-vif pour sa femme était la seule affection tendre qui jamais eût pénétré jusqu'à son cœur. Jaloux par amour-propre autant que par amour, il pardonnait à madame Derbain une foule de caprices, parce que, suivant lui, cette légèreté démontrait qu'aucun sentiment sérieux ne pouvait l'occuper : d'ailleurs, il surveillait toutes ses démarches. Sa jalousie était sans cesse excitée par une femme qui croyait avoir le droit d'envier à madame Derbain les avantages dont elle jouissait : c'était une veuve, dont la médiocre fortune ne s'accordait pas avec un goût très-prononcé pour la dépense. Longtemps elle s'était flattée que la préférence que lui accordait le banquier pourrait l'amener à partager son opulence avec elle, en lui offrant sa main; et la nouvelle de son mariage lui causa une douleur aussi profonde que si son cœur eût été pour quelque chose dans les espérances qu'elle voyait s'évanouir. Envieuse du bonheur de madame Derbain, plus d'une fois déjà elle avait essayé de le troubler. L'ancienne amitié du banquier pour cette femme, jointe à son penchant à la jalousie, donnait quelque poids aux paroles adroites qui, de temps en temps, venaient éveiller ses soupçons. La malveillance de cette rivale cachée remarqua, ce soir-là, plus de vivacité dans la coquetterie de madame Derbain, et elle ne tarda pas à découvrir que Sénanges en était l'objet. Dès lors, espérant surprendre quelque secret dont sa malignité pourrait profiter, elle resta constamment auprès de la jeune imprudente qui, tout au plaisir, ne s'aperçut pas de la surveillance qui s'attachait à ses moindres mouvements.

La vicomtesse a longtemps promené ses tristes regards de salon en salon, en suivant de loin Sénanges; et le soin de cacher à ce qui l'entoure son infatigable attention, peut seul la forcer à s'occuper quelques instants des personnes placées auprès d'elle; car elle n'est point entièrement délaissée; son inaltérable douceur, sa bonté naturelle lui ont acquis des amis sincères. Si quelques femmes paraissent indignées de sa conduite légère, et se parent ainsi d'une sévérité qui peut servir à voiler leurs propres torts, plus d'une fois la vertu a trouvé dans le caractère de madame d'Olban des qualités qui obtiennent grâce pour ses erreurs: malgré sa mélancolie, on se plait encore avec elle; et cette bienveillance qu'elle inspire, en attirant sur ses pas un assez grand nombre de personnes, a dérobé le comte à ses yeux durant une partie de la soirée.

Fatiguée de la contrainte qu'elle a dû s'imposer pour s'occuper d'autre chose que de la pensée qui remplit tout son cœur, elle se lève, elle va visiter les vastes salons où se presse la foule, et parcourir l'éblouissant jardin où brillent suspendus les guirlandes et les festons lumineux. Désespérant de se rapprocher du comte, lasse de voir cette multitude d'êtres indifférents au milieu desquels il lui faut sans cesse renfermer ses sensations, elle sait avec adresse s'éloigner sans être aperçue, et gagner une allée solitaire, où elle peut sans danger laisser couler quelques larmes. Seule, elle est parvenue à ce pavillon oublié qui ne reçoit qu'une clarté faible et incertaine; là, plongée dans une profonde rêverie, elle mêle un autre nom au nom de Sénanges qui vient errer sur ses lèvres : « Emma, dit-elle, si jeune!... souffrir ainsi!... Ah! que ma triste vie n'ait point été inutile! Je n'ai plus de bonheur à demander à l'avenir; qu'il me reste au moins le souvenir consolant d'une action généreuse! Oui, j'y suis résolue!... » En prononçant ces mots, sa douce figure prit une noble expression, et dans ses yeux en pleurs brilla un rayon de joie; car elle venait de reconquérir sa propre estime.

En ce moment elle vit s'avancer rapidement vers le pavillon un homme, qu'elle ne pouvait méconnaître.

« Sénanges! s'écria-t-elle, c'est le ciel qui vous envoie.

—Vous ici, madame! » dit le comte avec surprise; et un mécontentement très-vif se peignit sur son visage. La vicomtesse ne l'aperçut pas, et elle continua.

« Que je suis heureuse! Le hasard vous amène près de moi, et je puis enfin m'expliquer avec vous! »

Sénanges, par un mouvement d'impatience bien marqué, interrompit la vicomtesse : ce n'était plus seulement son éloignement ordinaire pour les explications que si souvent elle avait tenté d'obtenir, et la crainte des reproches qu'il savait avoir mérités, c'était un sentiment plus fort, une inquiétude plus vive qui se lisaient sur ses traits, lorsqu'il s'écria :

« Vous ne pouvez rester ici, madame; il m'est impossible de vous parler en ce moment.

— C'est en vain, Sénanges, que vous prétendez m'enlever cet instant, je veux, je dois vous parler.

— Non, je ne puis vous entendre : éloignez-vous. »

Jamais elle n'avait vu le comte en proie à une telle agitation; mais il ne se croyait plus obligé de se contraindre; ils étaient seuls; et d'ailleurs il n'avait rien à craindre ou à espérer d'elle.

« Rassurez-vous, reprit madame d'Olban, je ne veux point vous entretenir encore d'un amour que vous avez oublié et que vous repoussez!... Vos torts....

— Mes torts, dit le comte avec une brusquerie peu habituelle à son caractère, mes torts!... je suis las de vous entendre me les reprocher! Finissons!... Tant de plaintes m'importunent. »

Frappée par ces paroles cruelles, madame d'Olban demeurait interdite; ce qu'elle avait résolu de dire au comte s'était effacé de sa mémoire; elle ne se souvenait plus que de cet amour si tendre, conservé si longtemps pour celui qui la traitait avec tant de dureté.

« Sénanges, répondit-elle d'un ton suppliant, Sénanges, pouvez-vous me parler ainsi? Avez-vous donc tout oublié?

Le comte semblait plus inquiet et plus contrarié à mesure que le temps s'écoulait : il voulait à tout prix éloigner enfin la comtesse, et, la prenant par le bras, il l'entraînait vers la porte en lui disant avec impatience : « Ne restez point ici!...

— Une autre que moi, s'écria madame d'Olban, est aussi la victime de vos torts : c'est pour elle que je veux rester, que je veux vous parler.

— Que vous importe? reprit le comte avec emportement. De quel droit prétendez-vous régler mes actions et diriger ma conduite? Me suis-je occupé de la vôtre? Vous ai-je empêché de porter ailleurs

un amour que j'aurais pu envier à tant d'autres? »

Si le cœur de la vicomtesse a tant souffert de la froideur constamment gracieuse et polie de Sénanges; si, lorsqu'il évitait avec soin tout ce qui pouvait l'offenser, elle a si souvent répandu des larmes amères, en comparant les sentiments qu'elle éprouvait à ceux qu'elle croyait inspirer; combien la froide ironie avec laquelle le comte a prononcé ces derniers mots a dû blesser douloureusement son cœur! Ses lèvres tremblantes se refusent à exprimer sa pensée, ou plutôt il ne se présente à son esprit aucune parole qui puisse la rendre. Mais le comte paraît plus occupé de ce qui se passe en dehors du pavillon, que du désordre affreux où madame d'Olban semble plongée; attentif à un léger bruit qu'il croit entendre, il fait un brusque mouvement pour entraîner la vicomtesse dans le fond de ce réduit mystérieux d'où il n'avait pu la décider à sortir. Tremblante, elle s'attachait à la main du comte:

« Qu'avez-vous? répétait-elle. Qui peut vous animer ainsi contre une femme? contre une femme que vous avez aimée?

— Moi! jamais! » s'écria le comte avec colère; et il retira violemment la main que la vicomtesse tenait dans les siennes. L'infortunée, à qui ces derniers mots venaient d'enlever le peu de force qui lui restât, sentit ses pieds se dérober sous elle, et, repoussée par le mouvement de Sénanges, elle alla tomber dans le fond du pavillon. L'obscurité la déroba aux regards d'une femme qui entrait doucement et au-devant de laquelle le comte se précipitait avec le plus grand empressement, en lui disant à voix basse: « Ne restons point ici! » A ces mots, il passe son bras autour d'une taille charmante, et il sent battre un cœur encore innocent, qui se trouble pour la première fois, et qui bientôt peut-être lui devra des regrets et des tourments éternels: cette femme, c'est madame Derbain.

De la place où elle est cachée, la vicomtesse la reconnaît: à cet aspect, l'emportement de Sénanges, son étrange brusquerie, la dureté de ses paroles, tout lui est expliqué. Mais à quels tourments nouveaux n'est-elle pas en proie! Elle aime encore avec passion, elle vient d'être méprisée; elle est femme, et dans l'amie de son enfance elle trouve une rivale, et une rivale heureuse! Malgré elle le dépit et la colère fermentent dans son sein, elle ne sait à quels projets s'arrêter... lorsqu'une voix terrible se fait entendre: un homme, entrant précipitamment, ferme la porte avec violence, et madame Derbain, s'échappant des bras de Sénanges, tombe sans connaissance à ses pieds.

« Il est donc vrai! on ne m'avait pas trompé! » dit en tremblant de colère M. Derbain; car c'était lui qui venait d'entrer; et sa main dirige vers Sénanges un pistolet qui lui eût infailliblement donné la mort, si une main prompte et sûre n'eût détourné le coup fatal.

A l'aspect de la vicomtesse, dont le bras le retient encore, la surprise rend M. Derbain immobile.

« Vous madame d'Olban! s'écrie-t-il enfin, vous ici! » Et ses yeux, se tournant vers madame Derbain, semblent demander une explication, qu'elle n'est point en état de lui donner. L'embarras de Sénanges, celui de la jeune femme qui commence à revenir de son évanouissement, raniment sa jalousie.

« Eh bien! dit-il, m'expliquera-t-on ce trouble? Que faisiez-vous ici? Quel motif vous réunit dans ce pavillon? »

La vicomtesse alors, rompant le silence, lui dit avec douceur et d'une voix si émue, qu'elle donnait à ses discours une grande apparence de vérité:

« Vous êtes dans l'erreur, monsieur Derbain, et votre injuste jalousie me force à un aveu trop pénible, pour que je n'aie pas hésité à le faire: c'est moi, moi seule qui suis venue attendre ici M. de Sénanges, que j'avais prié de s'y rendre.

— Comment alors madame Derbain s'y trouve-t-elle? Comment m'a-t-on averti que des signes d'intelligence entre elle et monsieur trahissaient un coupable mystère?

— Vous avez accueilli des rapports mensongers; je suis, vous le savez, l'amie de votre femme; elle avait reçu de moi la confidence de ces sentiments que, pendant longtemps, je dus croire payés de retour, et auxquels je pouvais consacrer ma vie, puisque je suis veuve et libre. Jamais madame Derbain n'eut une pensée pour un autre que vous; jamais sans doute, si elle eût pu oublier ses devoirs, ce n'eût été pour celui qui possédait l'amour de la compagne de son enfance. Vous ne devez, monsieur, conserver aucun soupçon: je vous le répète, seule ici j'attendais de M. de Sénanges une explication, qui devint assez vive pour que des paroles prononcées à haute voix arrivassent aux oreilles de madame Derbain, que le hasard avait amenée près de ce pavillon. C'est pour connaître la cause du bruit qu'elle avait entendu, que votre femme est entrée

ici ; à votre approche j'ai voulu cacher mon imprudence, et votre méprise pouvait seule, en m'imposant le devoir de découvrir la vérité, me contraindre à vous dévoiler le secret de mon cœur. »

M. Derbain se souvint en ce moment qu'en effet il avait entendu parler de la liaison qui unissait la vicomtesse à Sénanges ; et madame d'Olban, voyant le succès de sa ruse généreuse, ajouta :

« Qu'il ne reste aucun doute dans votre esprit : j'aurais aussi le droit de me plaindre, si c'était une autre que moi que M. de Sénanges fût venu chercher en ce lieu ; et pourriez-vous croire que je voulusse vous tromper pour excuser une rivale préférée ? »

A ces mots, tout ce qui pouvait encore paraître obscur s'éclaircit aux yeux de M. Derbain.

« Oui, dit-il, vous avez raison, madame, cela ne se peut pas ! J'ai des torts envers vous, monsieur, ajoute-t-il, en tendant la main au comte, et envers toi, » continue-t-il en embrassant sa femme.

La vicomtesse vit avec joie qu'elle ne s'était pas abusée sur le moyen de convaincre M. Derbain ; c'est qu'elle le connaissait, c'est qu'elle savait qu'en général nous ne comprenons, en fait d'idées et d'attachement, que ce qui est à notre niveau, et qu'il y a une élévation, une délicatesse de sentiments que certaines âmes ne peuvent deviner parce qu'elles ne sauraient y atteindre.

Cependant Sénanges se souvint le premier qu'une plus longue absence pourrait éveiller l'attention de la société. « Éloignons-nous d'ici, et séparons-nous, » dit-il en sortant du pavillon. M. Derbain le suivit, et sa femme saisit cet instant pour se jeter dans les bras de madame d'Olban, en lui disant à voix basse : « Que pourrai-je faire jamais pour m'acquitter envers toi ?

— Etre heureuse ! » répondit précipitamment la vicomtesse. Et elle l'invita à rejoindre son mari, que leur entretien aurait pu alarmer.

Se retrouvant seule un moment, elle essaya de se remettre et de cacher le trouble que tant de sensations pénibles avaient laissé sur son visage. Contente d'elle-même, elle se sentait plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps, et pourtant le comte n'avait jamais été si cruel. Lui-même il se rappelait avec chagrin combien il s'était montré dur, et combien elle avait à se plaindre de lui : Sénanges était capable de comprendre tout ce qu'avait eu de généreux dans une pareille circonstance le dévouement de madame d'Olban ; car si l'égoïsme avait anéanti chez le comte la pensée de faire quelque sacrifice au bonheur des autres, il avait reçu de la nature une âme assez élevée, pour que les vices du monde ne lui eussent pas ôté la faculté de sentir tout le mérite d'une si noble délicatesse. D'ailleurs il aimait passionnément les femmes, et quoiqu'il immolât sans remords leur repos et leur bonheur à ses projets ou à ses plaisirs, jamais sans nécessité, il n'eût eu le courage d'en affliger une ; il n'était point méchant, mais il était personnel, et son intérêt seul pouvait le rendre coupable. La vicomtesse venait de lui sauver la vie, ou du moins de prévenir un éclat fâcheux ; il céda à un mouvement de reconnaissance et presque de tendresse, qui le ramena sur ses pas au moment où madame d'Olban se disposait à sortir du pavillon.

« Que je suis coupable, madame ! lui dit-il de ce ton caressant qui avait si souvent troublé le cœur de la vicomtesse ; comment pourrai-je reconnaître tant de bonté ? Votre générosité rendrait mes torts impardonnables, si mon cœur en eût été complice ! »

Sénanges parlait avec une émotion qui ne lui était pas habituelle ; cette délicatesse, ce dévouement si rares prêtaient à ses yeux un charme tout nouveau à madame d'Olban. Mais il s'arrêta, surpris, car, pour la première fois, elle l'écoutait sans trouble, et repoussait avec le plus grand sang-froid la main qui cherchait la sienne.

« J'ai mérité votre colère, s'écria-t-il ; mais, au nom du ciel, ne me traitez pas avec trop de sévérité ! Soyez pour moi ce que vous fûtes déjà, indulgente et bonne ! » Et s'animant par degrés à l'aspect de ce calme imposant, il employait près de madame d'Olban les expressions de l'amour le plus tendre.

La vicomtesse avait plusieurs fois essayé de s'expliquer ; mais, au moment de parler, il semblait qu'elle n'en eût pas le courage. Enfin, commandant à ses sensations, elle prit un air si tranquille et si froid, que le comte étonné l'écouta sans oser chercher à l'interrompre.

« Sénanges, lui dit-elle, je vous aurais arrêté au premier mot d'amour que vous m'avez adressé, si le son de votre voix n'eût rappelé à mon cœur des souvenirs qui, je l'avoue, l'ont encore ému ; mais c'était sa dernière faiblesse. Je ne vous dirai point qu'en vous voyant tel que vous êtes, mon amour s'est évanoui : non, c'était vous que j'aimais, avec vos torts et vos défauts ! Et si mon amour eût pu contribuer à votre bonheur, je n'aurais jamais eu la force de renoncer à vous. »

Le comte essaya de nouvelles protestations, un peu plus sincères peut-être que les autres, mais que l'avenir sans doute aurait encore démenties : la tranquillité de madame d'Olban, sa froideur en l'interrompant, prouvèrent à Sénanges que de semblables discours étaient désormais inutiles.

« Oui, reprit-elle, je suis sûre maintenant qu'aucune affection sincère ne peut arriver jusqu'à votre âme; que des sentiments vrais ne sont d'aucun prix à vos yeux; et des paroles trompeuses ont perdu sur moi leur pouvoir. C'est le bonheur de celui qu'elle aime plus que le sien, qu'une femme cherche dans l'amour, et ma faiblesse serait à présent sans excuse. »

Sénanges voulut parler, elle ne lui en laissa pas le temps.

« Je ne veux rien entendre, dit-elle avec un attendrissement qu'elle s'efforçait de réprimer; non, Sénanges, vous ne m'aimez pas! Mais si je n'ai pu obtenir votre amour, je saurai, je l'espère, mériter votre estime, et je pourrai encore m'occuper de vous. Le temps s'écoule, notre absence a sûrement été remarquée; avant de nous séparer, apprenez ce que j'avais à vous dire. Vous le savez, Sénanges, une immense fortune aplanit aux yeux du monde les obstacles que les différences de rang peuvent opposer à un mariage : quelque illustre que soit votre nom, personne n'oserait vous blâmer d'épouser une des plus riches héritières de Paris.

— Que voulez-vous dire?

— Je ne vous suppose point une âme intéressée; et je ne vois dans la fortune dont je vous parle que la justification, devant la société, d'une union qu'elle blâmerait sans cela.

— Expliquez-vous.

— J'ai lu dans le cœur d'Emma, et j'ai vu la vérité à travers ses larmes.

— Vous êtes dans l'erreur.

— Sénanges, je ne vous demande point de confidences! Mais, ajoute-t-elle en se levant, demain Emma sera le plus riche parti que la société puisse vous offrir. Voilà pour motiver votre choix aux yeux du monde : descendez au fond de votre âme, et vous y trouverez de quoi le motiver à vos propres yeux. Je n'exige point de réponse en ce moment; je l'attendrai quelques jours encore, et j'espère qu'elle sera conforme à mes vœux les plus chers. »

En disant ces mots, la vicomtesse avait repris cette dignité imposante que donne une grande résolution, et qui produit, sur ceux qui en sont témoins, une impression de respect dont ils ne peuvent se défendre.

Sénanges resta seul; il n'avait osé ni arrêter, ni suivre madame d'Olban; il était rêveur et triste, et il ne pouvait lui-même définir si c'était un regret accordé à l'amour de la vicomtesse, ou le souvenir d'Emma, qui troublait ainsi son âme; ou bien encore ce mécontentement de nous-mêmes, que la conviction de notre infériorité jette dans notre cœur : sentiment pénible, qu'au milieu de ses succès l'égoïsme éprouve souvent à l'aspect de la générosité.

CHAPITRE XXI.

—

LA FUITE.

Le lendemain de la fête donnée par M. Derbain, Sénanges se décida à rendre enfin à madame de Terny, une visite que la politesse ne permettait pas de différer plus longtemps; et jamais le comte ne manquait à de semblables devoirs. Il avait réfléchi mûrement au projet de la vicomtesse, et il restait indécis, car les avantages et les inconvénients de ce projet semblaient se balancer. Par goût, Sénanges était peu disposé au mariage : son inconstance naturelle, ce désir de varier ses plaisirs, dont la satiété commençait à lui faire un besoin, cette habitude de faire servir ses relations avec les femmes au succès de ses espérances ambitieuses, tout le portait à éloigner encore des liens qui devaient changer sa position. D'un autre côté, il voyait que le malheur d'Emma inspirait un intérêt si vif aux deux seules personnes dont il fût connu, qu'il pouvait craindre que l'opinion ne se déclarât contre lui, si le désespoir de la jeune fille, ou quelque indiscrétion donnait à son malheur une funeste publicité. Il n'était rien que le comte dût redouter davantage, dans un moment où, pour parvenir, il fallait cacher des principes peu sévères, sous les apparences du rigorisme, et où le masque de la vertu couvrait tant d'hypocrites visages. Il médita donc sur ce qui pouvait résulter d'heureux ou de

fâcheux pour lui de la résolution qu'il prendrait, sans que le sort d'Emma, ses chagrins ou son bonheur entrassent pour rien dans ses réflexions.

Pendant que Sénanges se préparait à se rendre chez madame de Terny, et à visiter les ministres, dont il caressait la puissance nouvelle, madame d'Olban, toute à l'idée qui remplissait son esprit, s'occupait des moyens d'assurer la réussite d'un projet qui, en la réhabilitant à ses propres yeux, ranimait son cœur né pour les affections pures et vertueuses. Froissée longtemps par le souvenir de ses fautes et du mépris trop mérité qui en avait été la suite, elle semblait reprendre une vie nouvelle, en se livrant à l'exercice des nobles facultés qu'elle avait reçues de la nature. Dès le matin elle avait donné à tous ses gens des ordres nombreux, qui annonçaient l'intention de voyager; elle avait mandé ses hommes d'affaires, écrit longtemps, et envoyé au comte une lettre qu'elle avait relue plusieurs fois avec une extrême attention; elle sortit ensuite pour aller à l'hôtel de Terny, et dans ses traits, naguère contractés par les souffrances de son âme, se lisait l'expression d'un bonheur calme, qui depuis plusieurs années avait paru bien rarement sur son visage.

Lorsque madame d'Olban entra chez la marquise, elle la trouva occupée à parcourir quelques papiers avec Arthur; Emma, assise près d'une fenêtre, semblait porter toute son attention sur un dessin commencé qu'elle était censée terminer. La vicomtesse exigea que madame de Terny n'interrompît point les explications qu'elle donnait à Arthur sur la fortune d'Emma, et, s'approchant de cette dernière, elle lui dit à voix basse :

« Rassurez-vous; je songe à votre bonheur.

— Mon bonheur! » répondit la jeune fille, avec un triste sourire qui peignait mieux le désespoir que n'auraient pu le faire tous les éclats de la douleur.

— « Oui, reprit madame d'Olban, vous serez heureuse! Votre mariage avec Arthur peut et doit être rompu. »

Emma la regarda avec étonnement, et la vicomtesse continua : « Vous pouvez encore être la femme de M. de Sénanges. » A ces mots, la surprise fit place, sur la figure de la jeune fille, à un effroi si visible, que madame d'Olban craignit un instant de s'être trompée dans ses conjectures : mais Emma, refoulant au fond de son cœur un sentiment qu'elle ne pouvait elle-même définir, se souvint de sa situation, et, touchée du tendre intérêt dont elle se voyait l'objet, elle prit doucement la main que la vicomtesse lui tendait, et lui dit : « J'avais un autre espoir; mais le ciel est sourd à mes vœux! »

Madame d'Olban frémit, car les yeux d'Emma lui apprenaient quel était cet affreux espoir; la jeune fille ajouta :

« Oui, vous le savez, tout vous est connu, M. de Sénanges est le seul homme dont je puisse être la femme!... Mais, hélas! que puis-je faire?...

— Je me suis occupée de vous; j'espère que demain je pourrai vous annoncer le succès d'un plan qui finira tous vos maux. »

Emma semblait attendre encore quelques explications; mais, en ce moment, Arthur et la marquise se rapprochaient d'elle, la porte s'ouvrit, et l'on annonça le comte de Sénanges.

Madame d'Olban put remarquer le mouvement que fit Arthur pour se placer devant Emma, et la dérober ainsi aux regards de la marquise et du comte; elle seconda son projet, et la jeune fille eut le temps de se remettre de son trouble. Alors, la vicomtesse, avec une émotion de joie dont elle avait perdu l'habitude, et une tranquillité que jusqu'ici la présence de Sénanges ne lui avait jamais laissée, entama et soutint une conversation, à laquelle le comte se prêta avec un sang-froid qu'Arthur ne put voir sans surprise, bien qu'il connût son caractère : car lui, qui n'avait rien à se reprocher, debout, immobile près d'Emma, agité de mille pensées diverses, il eût été incapable de prononcer un seul mot sur des objets indifférents.

Après quelques instants, la vicomtesse annonça l'intention de se retirer; et, voulant éloigner Emma, qui paraissait tellement souffrir qu'il était à craindre que ses forces ne pussent suffire à cette épreuve, elle saisit un prétexte pour entraîner la jeune fille dans une pièce voisine. Les yeux de Sénanges suivirent Emma lorsqu'elle traversa le salon; et il put juger par lui-même combien étaient amères et profondes les douleurs qui avaient laissé de semblables traces sur un visage de seize ans.

La vicomtesse emmena la jeune fille dans son appartement : « Remettez-vous, lui dit-elle; je ne puis douter que mes vœux pour votre bonheur ne soient exaucés. M. de Sénanges a sans doute reçu la lettre que je lui ai adressée; et il ne serait point venu dans cette maison, si ses projets n'étaient pas d'accord avec les miens : il vous aime, vous serez heureuse!... » Puis, étouffant un soupir, elle ajouta : « Ne craignez rien; j'ai de fortes raisons

de croire que la démarche faite aujourd'hui par le comte, prouve son désir sincère de réparer des torts dont vous ne pourrez refuser le pardon. »

La pauvre enfant, sensible à cette affection que lui témoignait madame d'Olban, exprima une reconnaissance que celle-ci prit pour de la joie; la vicomtesse alors s'éloigna satisfaite, en promettant que le lendemain le sort d'Emma serait changé.

L'infortunée reste seule et ne peut se rendre compte de ce qu'elle éprouve. « Moi, sa femme! » dit-elle; et, s'arrêtant, elle s'étonne que cette idée, loin d'adoucir ses maux, porte dans son âme une sensation douloureuse. Emma est jeune, elle est femme, elle pense à ce rang élevé, à cette fortune que son mariage avec le comte peut lui procurer; et elle s'étonne encore en s'apercevant que ces avantages, sans pouvoir auprès d'elle, laissent dans son cœur cette émotion pénible dont elle ne peut triompher. « Hélas! dit-elle, j'ai trop souffert, sans doute, pour être désormais sensible à l'amour et au bonheur!... L'amour! le bonheur!... Qu'ai-je dit?... Non, il ne connaît point l'amour!... La vertu seule peut le sentir et l'inspirer!... »

Elle tremble à ces mots; des pleurs inondent son visage. « Non, non, reprend-elle avec égarement, écartons cette pensée! Que cette image s'éloigne de moi!... Il est trop tard! Je ne puis plus appartenir qu'à Sénanges! »

Pâle, sans force, elle est quelques instants immobile; puis elle trouve dans les vœux qu'elle adresse au ciel, et dans l'espérance d'une vie meilleure, le courage de supporter les épreuves qui lui sont réservées dans ce monde.

Sénanges est encore dans le salon avec Arthur, et madame de Terny qui bientôt lui présente le jeune homme comme l'époux futur d'Emma. Cette fois, toute la présence d'esprit du comte n'est pas suffisante pour cacher la surprise que lui cause la nouvelle de ce mariage, qu'il n'a pu apprendre, puisque cette détermination a été prise à la campagne, et que lui-même est depuis peu de jours à Paris. Il demeure interdit, et se sent involontairement ému de ce dévouement d'Arthur : « Est-ce possible? » se dit-il à lui-même; et ses yeux se tournent vers le jeune homme avec un intérêt qu'il ne cherche point à dissimuler, car il sait que madame de Terny ne peut en pénétrer la cause. « Monsieur Brémont, dit-il alors du ton le plus affectueux, ces rares qualités que chaque jour on découvre en vous inspirent trop d'estime, pour que j'hésite à féliciter madame de Terny, sur le choix qu'elle a fait : croyez aussi que je prends une grande part..... »

Le regard imposant et sévère d'Arthur arrête, sur les lèvres de Sénanges, les paroles bienveillantes qu'il allait prononcer. La marquise s'étonne de l'expression indéfinissable qui se peint sur la figure du jeune homme, et de son étrange conduite; car, après avoir forcé le comte au silence, il se lève avec calme, et sort du salon, sans répondre aux phrases obligeantes qui viennent de lui être adressées. La marquise ne peut soupçonner les sentiments qui troublent Arthur; elle croit voir, dans son éloignement pour le comte, une funeste disposition à la jalousie, jointe à la sauvagerie habituelle d'un caractère sombre qui alarme sa tendresse. La naissance d'Arthur, sa situation vis-à-vis de Sénanges, ses rapports avec Emma, et jusqu'à l'élévation de ses sentiments et de ses idées sortent tellement de l'ordre commun, qu'il ne peut être ni deviné, ni compris; et même, en mettant de côté tout ce qui tient à la bizarrerie de sa position, il eût suffi sans doute de ses vertus, et de cette austérité de principes qui ne souffrait aucun déguisement, pour qu'il fût un être à part au milieu de cette haute société où il se trouvait placé. Là, peut-être, on n'aurait vu dans ce caractère si noble, que l'envie de se singulariser; car les qualités par lesquelles on s'élève trop au-dessus des autres sont rarement appréciées; les hommes ressemblent presque tous à ce tyran qui, voulant réduire chacun à sa mesure, coupait sans pitié tout ce qui la dépassait; et plus d'une fois, pour le mérite, l'opinion du monde est devenue le lit de Procuste.

Pendant que madame de Terny s'abandonnait aux réflexions pénibles qu'avait fait naître la brusque sortie d'Arthur, Sénanges, revenu de sa surprise, se réjouissait en secret d'un mariage qui favorisait ses desseins en le délivrant de ses craintes. Il prit congé de la marquise, et rentra chez lui : il trouva la lettre que la vicomtesse avait envoyée à son hôtel; elle était conçue en ces termes :

LETTRE DE LA VICOMTESSE D'OLBAN A SÉNANGES.

« J'aurais voulu, Sénanges, ne plus vous occu-
» per de moi; mais, pour que vous puissiez accep-
» ter sans regrets et sans scrupule ce que j'ai résolu
» de faire en faveur d'Emma, il faut que vous
» connaissiez et mes projets et les dispositions de
» mon cœur.

» Ce monde, où je vous ai souvent rencontré, » ces plaisirs que j'ai cherchés longtemps, ne m'ont » jamais satisfaite; le véritable amour n'est arrivé » jusqu'à mon âme que quand mes coupables étour- » deries m'eurent enlevé le droit de prétendre à » être l'heureuse compagne d'un homme estimable. » Sénanges, je ne puis vous adresser aucun re- » proche; celle que vous choisirez ne doit point » avoir eu une pensée qui vous soit étrangère; je » ne me plains pas, mais je fus constamment mal- » heureuse, et même auprès de vous le remords » empoisonnait mes plaisirs.

» Si tel était mon sort lorsque je croyais être » aimée, quelles furent mes douleurs quand, pour » la première fois, je découvris qu'une autre que » moi vous était chère! J'espérai pourtant que la » sincérité de mon amour vous ramènerait vers » moi, et je pardonnai vos infidélités pour des fem- » mes incapables de connaître et d'inspirer ces sen- » timents vrais qui viennent du cœur : mais dès que » j'appris que la jeunesse, l'innocence et la beauté » d'Emma avaient attiré votre hommage; quand je » vis que vous régniez dans cette âme naïve et pure, » Sénanges, mon espoir fut détruit. Le ciel, pour » consoler sans doute ma vie privée de bonheur à » jamais, m'inspira le dessein généreux d'assurer » le bonheur de ma rivale : je sentis alors que notre » âme doit ses plus douces jouissances à la vertu; » et je bénis le ciel de m'avoir donné le repentir » pour remplacer l'innocence.

» Je ne crois pas me tromper en pensant que » l'amour qu'Emma vous inspire, et dont elle est » si digne, est balancé dans votre cœur par cette » considération, si puissante dans le monde, l'opi- » nion, qui blâmerait un choix qu'à ses yeux votre » position rendrait inconvenant; mais j'ai trop » connu ce monde pour ne pas savoir que ses prin- » cipes les plus absolus fléchissent devant un peu » d'or. Immensément riche, sans parents proches, » je suis maîtresse de mon bien, je le partage avec » Emma. Ce que je conserve est destiné à fonder » un hospice dans la province qui m'a vue naître; » là, ma vie, consacrée à soulager le malheur, » obtiendra, je l'espère, le pardon de mes fautes, » et le bonheur de celui que j'ai tant aimé. Que » votre délicatesse ne refuse point mes offres : c'est » Emma, et non pas moi, qui vous donnera cette » fortune! De ce moment elle est à elle, et l'acte » qui la lui assure est terminé. Venez donc aujour- » d'hui, dès que l'heure vous permettra de vous » rendre chez madame de Terny, lui demander la » main de sa fille adoptive.

» S'il m'est permis maintenant de vous adresser » un conseil, dicté par un sentiment aussi vrai qu'il » est désintéressé, ne cherchez plus ailleurs que » dans un amour vertueux et dans l'accomplisse- » ment de vos devoirs, ce bonheur que peut seule » donner la satisfaction intérieure d'une conscience » sans reproches. Sénanges, je vous demande d'être » heureux : c'est tout ce que je désire encore ob- » tenir de vous! »

Le comte n'a pu lire cette lettre sans émotion : la conduite d'Arthur, celle de la vicomtesse, viennent tour à tour le frapper d'étonnement, et font naître dans son esprit des idées nouvelles. Il cherche longtemps ce qui a pu les déterminer à agir ainsi; mais ne pouvant trouver aucun motif d'intérêt pour expliquer de semblables actions : « Serait-il possible, s'écria-t-il, que les sentiments généreux qui conduisent au dévouement, donnassent à l'âme des plaisirs plus vifs que tous les succès du monde! En proie aux chagrins que je leur ai causés, peut-être ils sont moins à plaindre que moi! On me croit heureux, on m'envie, et pourtant... »

En ce moment ses réflexions sont interrompues : on vient lui demander ses avis et ses ordres pour les préparatifs de la fête brillante dont son hôtel doit le lendemain être le théâtre.

Cette fête, donnée par Sénanges, a un double but : témoigner à la société la reconnaissance que lui inspirent les marques de distinction que naguère on lui a prodiguées, et captiver la bienveillance du nouveau ministre dont son ambition flatte le pouvoir. La duchesse de Rosbel s'est chargée de la liste des personnes invitées; la cour et la ville se disputent l'honneur d'y figurer; et le goût exquis du comte, son élégance fastueuse, garantissent d'avance aux nombreux conviés, qu'ils trouveront dans cette fête tout ce que la magnificence et la grâce peuvent inventer de plus recherché.

Au milieu des soins qu'entraîne une affaire qui touche aux intérêts et à la vanité de Sénanges, les passagères émotions du cœur ont bien vite disparu : il ne voit plus les larmes d'Emma; cette figure charmante, où la douleur s'est imprimée en caractères ineffaçables, est oubliée; il songe à l'effet que va produire cette fête dont tout Paris s'entretient déjà; on le caresse, on l'admire, on sollicite une invitation comme une faveur; et le comte sent trop les avantages de sa position, pour qu'il se décide à y

rien changer. « Non, dit-il, je ne me marierai point! Arthur, en épousant Emma, prévient l'éclat que je pouvais craindre; quel motif aurais-je donc aujourd'hui de me donner des chaînes? »

En vain cette voix intérieure, que rien ne peut entièrement étouffer, répète le nom d'Emma : Sénanges, écartant les tristes pensées, se complaît dans la douce image de ses plaisirs et de ses triomphes; bientôt la vanité seule se fait entendre, et le reste s'est évanoui.

Le lendemain tout est en rumeur dans l'hôtel du comte, et il n'a pas trouvé un instant pour répondre à la vicomtesse, qui cherche encore à se persuader que cette réponse, retardée par quelques circonstances indépendantes de la volonté de Sénanges, ne saurait manquer d'être favorable : car madame d'Olban comprend tous les torts qui proviennent d'un cœur faible et passionné; mais elle ne sait pas deviner ce que peut causer un profond égoïsme; et si elle s'afflige de ne pouvoir remplir la promesse qu'elle avait faite à Emma, de lui porter le jour même des nouvelles heureuses, elle ne croit pas du moins qu'il faille renoncer à l'espérance.

La jeune fille l'attendait impatiemment : la vue de Sénanges a produit dans cet être délicat et faible une révolution nouvelle; au lieu de ce calme, de cette résignation que la présence d'Arthur avait fait naître, une agitation, un trouble indéfinissable, règnent dans ses idées et ses mouvements. Durant toute la nuit elle a marché dans sa chambre avec une vivacité inaccoutumée; quelquefois des mots sans suite s'échappent de ses lèvres; elle est en proie à une soif brûlante que rien ne peut éteindre. Hélas! depuis longtemps craignant les regards du médecin, elle a supporté sans se plaindre des souffrances continuelles; mais une fièvre ardente vient de s'allumer dans son sein : elle veut encore dérober son mal à ce qui l'environne; et peut-être ses forces trahiraient son courage, si madame de Terny et Athénaïs n'étaient toutes deux tellement occupées, qu'une grande partie du jour s'est écoulée sans qu'Emma les ait aperçues. Arthur ne cherche point à la voir; mais, à l'heure du dîner, Emma, qui a rassemblé toutes ses forces pour cet instant, arrive mourante et parée; et la fièvre qui enflamme son sang donne l'apparence de la santé à ses joues longtemps décolorées. On la félicite de ce changement, qu'on attribue à l'espoir du bonheur; madame de Terny et sa fille se regardent en souriant, et semblent prêtes à révéler un mystère qu'elles ont peine à cacher : un signe d'Arthur les arrête. Leur gaieté anime le repas; Emma parle avec une vivacité qui ne lui fut jamais habituelle et qui charme sa mère adoptive. Arthur s'en étonne et s'en effraie; mais, fidèle à sa résolution, il évite les occasions de parler à la jeune fille en particulier; car, depuis le jour où sa main lui fut promise, il n'a pas voulu qu'elle pût renouveler ses refus.

Il a pressé l'époque de ce mariage qui va lui donner le droit d'éloigner Emma, et de soulager des souffrances qui ne lui échappent point, et dont il sent tout le danger pour la malheureuse enfant. Ses efforts et ses prières auprès de madame de Terny ont été couronnés de succès; et, de plus, il a obtenu que le secret fût gardé religieusement jusqu'à ce jour : mais quand l'heure avancée l'oblige à se retirer, il s'approche d'Emma en lui disant un adieu plus tendre que de coutume. Il porte à ses lèvres la main qu'elle lui présente; il se rappelle qu'à cette même place, six mois auparavant, il jura de consacrer sa vie au bonheur d'Emma; et la vertu renouvelle le serment qu'avait prononcé l'amour. Emma s'en souvient aussi; elle regarde Arthur, une larme s'échappe de ses yeux, et ses mains pressent fortement la main du jeune homme sur son cœur agité.

Dès qu'Arthur est parti, la marquise, délivrée de sa promesse, embrasse sa fille adoptive; et, au milieu des félicitations et des transports de joie d'Athénaïs, Emma apprend enfin que le mariage est avancé, et que, le lendemain, à huit heures du matin, la cérémonie doit avoir lieu. A cette nouvelle, la pauvre enfant ne peut cacher qu'imparfaitement le trouble qui la saisit; on excuse aisément l'incohérence de ses discours; on ne s'alarme point de ces mots entrecoupés qu'on attribue à un motif tout autre que celui qui les dicte, et l'obligation d'être préparée dès le matin pour la cérémonie, engage madame de Terny à se retirer de bonne heure. Emma est conduite par elle à son appartement, qu'elle trouve rempli des parures brillantes qu'elle doit à la générosité d'Arthur, d'Athénaïs et de sa mère.

On la contraignit à donner son attention à tous ces objets divers, inventés par la mode, où le luxe se joignait à l'élégance, et l'infortunée ne put écarter cette pensée cruelle, qu'il fut un temps où l'heureuse et innocente compagne d'Arthur aurait contemplé avec joie ces riches témoignages de sa

tendresse. Son cœur se serra en embrassant madame de Terny. « Quoi! tant de soins pour moi! dit-elle. Quoi! tous vous pensiez à moi! Vous m'aimiez! mes plaisirs, mon bonheur, vous occupaient! » Et ses larmes coulèrent en abondance.

La marquise pressa contre son cœur sa fille adoptive, en l'engageant à calmer cet attendrissement; et, voyant que ses soins affectueux l'augmentaient encore, elle s'éloigna pour laisser enfin à Emma un repos dont elle avait besoin, mais qu'elle ne pouvait plus trouver.

Onze heures venaient de sonner quand la malheureuse enfant demeura seule : sa tête était brûlante, son sang parcourait ses veines avec une telle rapidité, que, par moments, elle le sentait se porter violemment jusqu'à son cœur, puis s'en écarter avec tant de force, qu'il lui semblait que sa vie ne pouvait résister à de semblables commotions. Pourtant ces douleurs physiques s'effaçaient devant les douleurs qui déchiraient son âme. Les promesses de madame d'Olban reviennent à sa pensée. « Moi, dit-elle, moi, la femme d'Arthur! non! jamais je ne conçus le projet coupable d'accepter ce dévouement! Mais quand je n'aurais pas eu le courage de me soustraire à cet hymen, ce qu'on m'a dit ne me forcerait-il pas d'y renoncer? Ne suis-je pas déjà la femme d'un autre?... Hier, n'ai-je pas appris qu'il allait réclamer ses droits?... Ses droits!... ne sont-il pas sacrés?... N'est-il pas un lien qui m'unit à lui éternellement? Oui, je lui appartiens par mon crime!... Il faut fuir ce mariage impossible qu'on veut conclure demain! Près de la seule confidente de mes souffrances je puis trouver un asile : c'en est fait, je ne dois pas tarder davantage! »

En disant ces mots, Emma paraît livrée au plus affreux égarement; ses yeux sont secs, ses lèvres pâles et tremblantes, tous ses membres sont agités par un mouvement convulsif. Elle choisit cependant avec soin une robe et un chapeau d'une couleur sombre, se couvre d'un voile de dentelle noire, regarde encore les présents qui remplissent sa chambre, et pense à cette affection qui les a choisis pour l'embellir. Un portrait d'Arthur, que la marquise a voulu lui offrir, frappe ses yeux; elle le saisit, le contemple longtemps; passe à son cou la chaîne à laquelle il est suspendu, essuie une larme que l'aspect de ces nobles traits arrache à sa paupière : puis sa figure reprend tout à coup l'expression du désespoir, elle rejette ce portrait loin d'elle, et fuit précipitamment par un escalier dérobé qui la conduit dans la cour de l'hôtel.

Emma n'est sortie que bien rarement à pied, et jamais seule; elle voit la porte fermée; et un réverbère, placé devant l'habitation du concierge, ne permet pas d'entrer dans l'hôtel ou de le quitter sans être aperçu : un léger bruit se fait entendre, et la jeune fille effrayée se cache dans cet escalier dérobé qui seul n'est point éclairé; des domestiques vont et viennent, et, quoiqu'il soit près de minuit, partout règne un grand mouvement; Emma s'en étonne; elle a oublié que tout le monde doit veiller encore chez madame de Terny, parce qu'on attend le soir même M. d'Esparville. En ce moment retentit dans la rue le fouet d'un postillon; un coup frappé vivement à la porte fait sortir tous les gens; c'est le courrier de M. d'Esparville qui lui-même est à deux pas; on ouvre, une voiture est entrée, Athénaïs et madame de Terny accourent sur le perron; on s'agite, on s'empresse, la porte n'est point refermée parce qu'une voiture de suite est à peu de distance : Emma, qui a tout vu, peut sortir, car le concierge, sa femme et les domestiques sont occupés autour de la voiture; et la jeune fille, profitant du moment où l'on ne peut la remarquer, s'élance, fuit à pas précipités, et ne s'arrête qu'à la vue d'un espace immense qui s'étend devant elle. La clarté de la lune est voilée par un nuage; quelques réverbères jettent une lumière rare et faible qui rend plus épaisses et plus effrayantes les ténèbres qui environnent l'infortunée; immobile, elle promène au loin des regards inquiets, et ses esprits troublés ne peuvent reconnaître, qu'après de longues réflexions, qu'elle est encore tout près de l'hôtel de la marquise, et que cette vaste étendue, qui ajoute à sa frayeur, est la place Louis XV. Elle rassemble ses forces se décide à la traverser, à suivre le quai, la rue du Bac, et à se rendre ainsi à l'hôtel de la vicomtesse, situé dans la rue Saint-Dominique.

Par moments, cette agitation si vive, qui donne à ses mouvements une rapidité extraordinaire, presse sa course, et l'on aurait peine à suivre ses pas; mais souvent aussi elle s'arrête épuisée; une sueur froide couvre son front brûlant; contrainte alors de chercher un appui, ses mains délicates s'attachent aux pierres qui bordent les quais : le silence de la nuit intimide sa faiblesse; et son effroi redouble quand des pas lointains se font entendre; enfin, après une heure de marche, elle vient d'atteindre la rue Saint-Dominique.

Là, de nombreuses voitures et un bruit extraordinaire ont rendu à la nuit tout le mouvement du jour; à cet aspect, une terreur nouvelle s'empare d'Emma; car pour arriver chez la vicomtesse, il faut nécessairement passer devant cet hôtel où se presse la foule; elle hésite; mais la couleur de son simple vêtement, et le voile qui la couvre lui font espérer qu'elle passera inaperçue, et que son malheur et sa jeunesse se cacheront sous les apparences de la misère. Elle hâte ses pas, sa tête est en feu, sa respiration est courte et pressée, ses jambes tremblantes et faibles ne soutiennent qu'à peine sa marche vacillante; enfin elle est près de cet hôtel dont la brillante illumination a frappé ses yeux, et que deux maisons seulement séparent de celui de madame d'Olban. En cet instant, une voiture qu'entraînent deux chevaux magnifiques, ébranle le pavé derrière Emma; par un instinct naturel, elle se rapproche de la muraille opposée à la demeure fastueuse dont elle fuit l'éclat, ses pieds heurtent une pierre, et ce choc inattendu la renverse à côté d'une borne, qui la protège à la fois et contre le danger et contre les regards curieux. Mais la jeune fille, trop faible pour se relever, n'a pourtant point perdu connaissance; ses yeux, tournés vers la voiture qui passe auprès d'elle, reconnaissent la duchesse de Rosbel, éblouissante de parure et de beauté; l'équipage armorié entre dans cette maison où tout annonce une fête brillante; Emma ne peut retenir un cri déchirant, car un souvenir cruel vient de briser son cœur: cet hôtel, devant lequel l'infortunée se sent mourir, c'est l'hôtel du comte de Sénanges.

Les regards de cette malheureuse enfant s'attachent sur les fenêtres, où de légers rideaux permettent de distinguer tous les mouvements d'une danse animée; les sons de la musique arrivent à son oreille; dans une des pièces, la chaleur a forcé d'ouvrir les croisées: Emma voit entrer la duchesse, un homme s'élance au-devant d'elle, l'accueille avec une grâce qui n'a rien d'affecté, et répond par un sourire de bonheur aux doux regards qu'elle lui adresse; cet homme, dont la figure exprime la joie la plus vive, c'est lui, c'est Sénanges, Emma l'a reconnu!

A cet aspect, sa faible raison s'égare; le délire lui donne des forces nouvelles; elle se lève, et d'une course rapide elle a bientôt franchi le court espace qui la sépare de la demeure de madame d'Olban; mais ses idées confuses ne lui permettent plus de rien distinguer, ses pas n'ont plus de but arrêté, elle marche au hasard; tantôt on croirait qu'elle fuit un danger pressant, tantôt elle semble vouloir atteindre un objet qui lui échappe toujours: elle suit les rues qui se présentent, elle court avec une vitesse que son état rendrait inconcevable, si le désordre de son esprit ne prêtait quelque chose de surnaturel à ses efforts. Elle traverse ainsi tout le faubourg Saint-Germain, arrive à la barrière d'Enfer, et passe sans être remarquée; mais ses pas se ralentissent, elle essaie en vain de continuer sa route, ses pieds sont meurtris, ses forces s'épuisent, elle se traîne encore, ses genoux fléchissent, elle s'appuie contre un des arbres qui bordent le chemin, et ses mains affaiblies ne peuvent soutenir le poids de son corps qui s'affaisse et tombe doucement sur le gazon léger qui couvre la terre: son chapeau détaché roule près d'elle; les boucles dorées de ses blonds cheveux cachent une partie de sa figure et descendent sur ses épaules, elle ne fait plus aucun mouvement; l'infortunée a perdu connaissance.

Cependant les premiers rayons du jour commencent à peine à éclairer la campagne, que déjà l'active industrie conduit à la ville les fruits de ses pénibles travaux: de tous côtés, les routes sont couvertes des productions des villages voisins, et celle où repose Emma s'embellit souvent des fleurs brillantes qui dotèrent Fontenay-aux-Roses de son gracieux surnom. Près de la jeune fille mourante, une paysanne s'avance légèrement; un panier rempli de fleurs est sur sa tête, une corbeille se balance à son bras; derrière elle, une femme âgée guide lentement une petite charrette où brillent de frais boutons de roses cueillis pendant la nuit, et qu'elle s'empresse de porter à la ville avant le jour, pour les dérober aux ardeurs brûlantes du soleil.

Mais la jeune paysanne vient d'apercevoir Emma: « Ma mère, s'écrie-t-elle en déposant son fardeau, une femme qui se meurt! » La mère s'approche: « Qu'elle est jeune! » dit-elle avec un sentiment de pitié. « Quelle est jolie! dit la fille en la soulevant dans ses bras; elle respire encore, ma mère! Essayons de la ranimer. » Et prenant dans la corbeille un des bouquets de roses, elle le balance sur le pâle visage d'Emma, pour y répandre les gouttes limpides que déposa sur ces fleurs la rosée du matin.

Après de vaines tentatives, un faible mouvement d'Emma est le seul signe de vie qu'elles en obtiennent; la malheureuse enfant ne peut ni s'exprimer, ni se soutenir. « Qu'allons nous faire? dit la vieille

paysanne, nous ne pouvons ni rester, ni conduire nulle part cette jeune dame, puisque nous ne savons qui elle est. » L'air noble et distingué d'Emma n'a pas permis aux soupçons de trouver place à côté de la pitié.

« Nous ne pouvons l'abandonner, ma mère : il me vient une idée; prenez ces corbeilles, vous pourrez les porter jusqu'au marché, pendant que notre charrette emmènera chez nous cette dame. Une fois arrivées, je vous renverrai ces fleurs avec mon frère; ma petite sœur ira chercher un médecin, et moi je soignerai la jolie malade. Je vous en prie, ma mère, ne me refusez pas! »

La mère a consenti; elle fait approcher la voiture, écarte les fleurs, fait une place pour Emma; puis toutes deux réunissant leurs efforts, la soulèvent et l'étendent au milieu des roses. La jeune paysanne alors dirige le cheval du côté du village, pendant que sa mère, chargée des deux corbeilles, continue sa route vers Paris.

L'air frais du matin et le mouvement de la voiture agitent mollement la chevelure d'Emma, dont les boucles légères se mêlent aux fleurs qui l'environnent; la souffrance empreinte sur sa figure décolorée n'a point enlevé à ce visage naïf les grâces enfantines qui rendent plus frappantes les traces profondes de la douleur. Ces roses naissantes qui reposent près d'elles, et qu'à peine entr'ouvertes on a détachées de leur tige, semblent partager son destin; car le petit nombre de jours que la nature leur avait accordé pour parer la terre, a été encore abrégé par la main des hommes, dont les passions sont plus destructives que la main cruelle du temps.

CHAPITRE XXII.

—

FONTENAY-AUX-ROSES.

Rien n'avait manqué à la fête donnée par le comte de Sénanges; la magnificence élégante qu'il avait déployée répondait parfaitement à l'attente de la brillante assemblée qui était venue chercher le plaisir dans ses riches salons; et ce succès paraissait assez important au comte pour que sa vanité satisfaite ne laissât aucune place dans son cœur à de tristes souvenirs. Madame de Rosbel réunissait le lendemain, dans sa terre, une grande partie de la même société, pour assister à l'une des représentations de ce spectacle qui chaque année occupait pendant l'été les loisirs de la duchesse; non-seulement Sénanges ne pouvait se dispenser de se rendre à Fontenay-aux-Roses, mais encore il avait promis de se joindre au petit cercle d'amis intimes qui devaient se trouver au château dans la matinée. En conséquence, dès midi, le comte, à qui la veille prolongée du jour précédent n'avait pas permis de se lever plus tôt, songea à remplir sa promesse. Le soleil, quoiqu'un peu chaud pour la saison (le mois de septembre touchait à sa fin), annonçait une belle journée, et Sénanges résolut de faire la route à cheval.

Deux heures allaient sonner quand il sortit de son hôtel; de légers nuages voilaient par moments le soleil et en tempéraient l'ardeur; tout cependant faisait encore espérer une de ces agréables matinées d'automne qui consolent la nature des approches de l'hiver. Sénanges se laissait aller à de douces rêveries; c'est-à-dire qu'il se rappelait ses succès et s'en promettait de nouveaux; car, ce jour-là même, on devait nommer à un poste éminent, envié par une foule de concurrents, et le comte nourrissait l'espoir de l'obtenir. Il repassait dans sa pensée tous les ressorts qu'il avait fait jouer pour l'emporter encore une fois sur ses nombreux rivaux; et, souriant à l'idée qu'il n'avait omis aucun des moyens de réussir, songeant à la bienveillance gracieuse, à l'affectueuse estime que, la veille, le ministre lui avait témoignées durant la fête, il s'arrêtait avec complaisance sur ces présages d'un triomphe futur.

Au milieu de ces rêves séduisants, Sénanges ne s'est point aperçu que les nuages, s'amoncelant, se pressent avec force les uns contre les autres; que le jour commence à s'obscurcir et à ne plus répandre sur la campagne qu'une clarté inégale et douteuse; mais le vent, qui vient de s'élever et souffle avec violence, l'oblige enfin à sortir de sa profonde méditation; il distingue tous les signes d'un prochain orage, et il pense à chercher un abri sur cette route où il se trouve trop avancé pour avoir le temps de rentrer à Paris, et où il est encore trop éloigné du château de madame de Rosbel pour pouvoir espérer d'y arriver avant la pluie. Il voit au loin une petite maison située sur le bord du chemin; les éclairs qui sillonnent le ciel invitent le comte à se hâter; et il pique des deux pour se dérober à la fureur de l'orage terrible qui se prépare de tous côtés,

En effet, le tonnerre gronde, les nuages poussés par les vents parcourent rapidement le ciel, et laissent échapper des torrents de pluie, au moment où Sénanges atteint la modeste habitation qu'il a remarquée.

Il descend de cheval et va frapper à une porte que lui ouvre une petite fille de neuf à dix ans. « Entrez, monsieur, répond-elle à la demande qu'il lui fait d'un abri momentané, entrez, mais ne faites pas de bruit. » Le domestique reste avec les chevaux sous un hangard; Sénanges entre seul dans une salle basse, obscure et humide, et la porte se referme sur lui.

« Asseyez-vous, monsieur, lui dit l'enfant, je ne peux pas vous faire entrer dans cette chambre, où pourtant vous seriez mieux qu'ici. » Et elle désigne une pièce voisine dont la porte est ouverte. « Mais voyez-vous, continue-t-elle à voix basse, il y a là une personne bien malade; le médecin dit même qu'elle va mourir. »

Le comte éprouve un sentiment pénible, et fait un mouvement involontaire à cette idée de mort, dont un retour sur nous-mêmes rend l'image si cruelle : pour écarter ce qu'ont de personnel les réflexions qu'inspire le voisinage de la souffrance, Sénanges adresse quelques questions à l'enfant.

« Non, répond-elle, ce n'est pas ma parente qui est dans cette chambre. Ma mère et ma sœur ne sont pas malades; j'aurais bien plus de chagrin encore : ce matin, sur la route, elles ont trouvé une jeune dame bien jolie, mais si pâle qu'elles l'ont cru morte. Pourtant, voyant qu'elle vivait encore, et qu'elle était sans connaissance, elles l'ont amenée ici pour la guérir. C'est moi qui ai été chercher le médecin; mais tous les remèdes sont inutiles, elle n'a pas repris assez de forces pour parler.

— Vous ne savez donc pas qui elle est?

— Non; mais ça n'est pas nécessaire pour la soigner. Ma sœur ne l'a pas quittée, et le médecin, qui avait été obligé d'aller voir d'autres malades, vient de revenir; il est là, près d'elle, et on m'a renvoyée; mais je l'ai vue, elle est jolie et blanche comme la bonne Vierge qui est dans notre église. On croirait qu'elle est morte, si de grosses larmes qui sortent de temps en temps de ses yeux et coulent le long de ses joues, ne faisaient bien voir qu'elle souffre encore. »

La petite fille s'arrêta; Sénanges voulut parler, mais elle lui fit signe d'écouter; et un faible gémissement, arrivant jusqu'à eux, porta le trouble dans l'âme du comte.

« C'est elle, dit l'enfant; peut-être on est parvenu à la ranimer; je vas voir : quel bonheur si on pouvait la sauver! » En disant ces mots, elle entra doucement dans la chambre voisine, et Sénanges demeura seul.

L'orage éclatait alors avec une horrible furie; les nuages et la pluie obscurcissaient tellement le jour, qu'on distinguait à peine les objets dans la chambre où le comte avait trouvé un asile; une étroite fenêtre donnait seule une clarté faible, et la grêle frappait violemment les carreaux qu'elle semblait prête à briser. Le vent, qui tourmentait les arbres du voisinage, augmentait encore l'horreur de cette scène de désolation, qu'éclairait de moments en moments la foudre qui déchirait la nue.

Sénanges, involontairement troublé à cet effrayant spectacle, éprouvait une terreur secrète en se voyant ainsi placé entre les deux scènes les plus imposantes de la nature : là, sous ses yeux, le désordre des éléments! à côté de lui la mort avec toutes ses souffrances! Immobile, plongé dans une sombre rêverie, si la foudre cessait de lui faire entendre sa voix terrible, le silence de la cabane était troublé par les gémissements faibles et plaintifs de la mourante, et son âme agitée ne pouvait se défendre d'une sensation cruelle chaque fois que ces sons douloureux arrivaient à son oreille. Pour s'en distraire, il s'approche de la fenêtre d'où il peut jeter un coup d'œil sur la campagne; il lui semble que l'aspect de cet épouvantable désordre lui donnera des émotions moins pénibles. Mais cet affreux spectacle produit sur son cœur un effet inaccoutumé : la foudre, en tombant, brise et renverse un arbre devant ses yeux. Pourquoi son cœur s'est-il serré à la vue de cet accident si simple? C'est qu'il lui rappelle l'instant où ses coupables séductions livrèrent à ses désirs la jeune et malheureuse Emma : il s'étonne que le souvenir de ses plaisirs lui cause un effroi et des regrets inconnus jusqu'ici, et, par un mouvement involontaire, il cherche loin de cette fenêtre un refuge contre ses pensées; mais la foudre se taisait, et la voix plaintive, plus distincte et plus déchirante, fit entendre encore un profond gémissement; il se fit un léger bruit dans la chambre voisine, puis on n'entendit plus rien.

Quelques instants après, le médecin traversa la pièce où était Sénanges, en prononçant ces mots : « Tout est fini! » Et il sortit, car l'orage était calmé, et ses soins étaient attendus ailleurs.

Le comte aussi s'élança hors de la maison ; il ne se sentait plus la force de commander à son trouble, et il voulait éviter les détails que déjà commençait à lui donner la petite fille qui rentrait. « Partons, » dit-il sans s'apercevoir que la pluie tombait encore ; et, montant à cheval, il s'éloigna précipitamment. Par degrés, la rapidité de sa course dissipa cette mélancolie qu'il ne pouvait expliquer, et qu'il s'efforçait de regarder comme une faiblesse sans motif et sans excuse. Pourtant il ne put si bien l'effacer, qu'il n'en restât quelques traces qui devinrent le sujet des plaisanteries de la belle duchesse, dont les coquetteries aimables parvinrent enfin à chasser entièrement les souvenirs du comte.

Le soir, les grâces charmantes de madame de Rosbel brillèrent de tout leur éclat dans les différents rôles qu'elle remplit ; son succès fut tel, qu'aucune actrice, disait-on, ne pouvait l'égaler ; et Sénanges put rendre à son talent, comme à sa beauté, tous les éloges que la veille elle avait donnés au bon goût qui présidait à la fête du comte. Chacun d'eux fut satisfait d'obtenir devant les autres des suffrages auxquels la mode avait attaché tant de prix ; ils se servaient ainsi mutuellement ; et ces liens, qui n'ont d'autre fondement que l'amour-propre et la vanité, sont bien plus durables dans le monde, que ceux qui s'appuient sur les sentiments du cœur.

Tandis que le château de la duchesse est le théâtre des jeux et des plaisirs, l'inquiétude et la douleur règnent chez madame de Terny, et se sont emparées de tous les cœurs, à la nouvelle de la fuite d'Emma, que rien ne peut expliquer ; car Arthur, fidèle au secret de la malheureuse enfant, renferme ses craintes dans le fond de son âme. Il court de tous les côtés pour s'informer de son sort, dont il ne prévoit que trop le malheur : au milieu de ses efforts longtemps infructueux, il redoute et désire à la fois les renseignements qui vont l'éclairer sur le destin de la jeune fille qu'il a tant aimée ; et son désespoir s'accroît des reproches qu'il s'adresse à lui-même pour n'avoir pas exercé une surveillance plus active : la vertu s'accuse quand elle a fait tous les sacrifices, et le comte de Sénanges est heureux !... du moins il paraît l'être aux yeux du monde, qui ne peut lire dans le fond de son âme où est placé son châtiment. Enfin, après bien des tentatives, bien des courses superflues, le généreux Arthur a recueilli quelques indices, qui ne lui permettent pas de douter qu'il ne soit sur les traces de l'infortunée qu'il espère sauver encore.

Madame de Rosbel retint le comte jusqu'au lendemain, et ils se préparèrent à retourner ensemble à Paris. On monta en voiture à peu près à l'heure où Sénanges était arrivé la veille ; une amie de la duchesse et un jeune homme prirent place avec eux dans le landau, que le beau temps permit de découvrir : on voulait jouir de l'aspect de la campagne, qui conservait des traces nombreuses de l'orage. Dans le printemps, comme dans la jeunesse, un beau jour efface bien vite l'empreinte des jours malheureux ; mais le désordre qu'ils causent est plus difficile à réparer quand l'hiver s'approche : les branches que l'orage a frappées ne reprennent plus leur fraîcheur ; et la terre, dépouillée de fleurs, garde longtemps les marques du passage de la tempête.

Déjà un voile de deuil commençait à s'étendre sur la nature ; un vent froid glissait parfois en sifflant à travers les branchages éclaircis, et cet avant-coureur de la plus triste des saisons inspirait une secrète et involontaire mélancolie ; car la feuille qui tombe, la verdure qui se flétrit, toutes ces images de la destruction sont pénibles au cœur de l'homme, à qui elles rappellent sa destinée. Sénanges ne peut se préserver de l'impression qu'elles produisent, quoiqu'il cherche à s'en distraire, en s'occupant de sa jolie voisine : à chaque instant la conversation languit, et il retombe, malgré lui, dans les tristes pensées qui viennent l'assaillir.

« Jamais, s'écrie en riant la belle duchesse, M. de Sénanges ne nous avait montré ce visage sérieux et sombre ; et, si nous ne parvenons à dissiper ce nuage, il faut au moins que nous obtenions la confidence du sujet de ses rêveries.

— C'est peut-être, ajoute étourdiment le jeune homme assis près du comte, la conversion de madame d'Olban ? Savez-vous que dans Paris aujourd'hui on ne parle que de cela ?

— Encore quelque nouvelle folie de la vicomtesse ! dit Sénanges avec un dédaigneux sourire, qui semblait annoncer combien il y prenait peu d'intérêt.

— Non vraiment, c'est un parti pris : elle quitte le monde ! Elle a déjà disposé d'une portion de sa fortune, et elle veut employer le reste à fonder un hospice qu'elle dirigera elle-même ; tout est prêt, elle part très-prochainement.... »

Sénanges n'entendait plus rien ; il avait devant

les yeux un objet qui enchaînait toute son attention. La cabane, où la veille il avait trouvé un abri, venait de frapper ses regards qui ne pouvaient s'en détacher ; et bientôt il devint tout à fait étranger à la conversation qui avait lieu près de lui ; car, en ce moment, il vit de loin s'ouvrir lentement la porte de cette maison. Un prêtre en sortit, qui précédait un cercueil couvert d'un voile blanc, où l'on avait placé des couronnes de roses. Ce modeste convoi n'était suivi que d'un seul homme ; Sénanges put voir qu'il était jeune ; mais ses mains, qui essuyaient des larmes abondantes, lui dérobaient son visage.

Pour conduire ces restes inanimés à l'église du village, il fallait côtoyer la route que suivait l'élégante voiture, et passer tout auprès d'elle. Sénanges, voulant détourner ses regards de ce triste spectacle, et cacher le trouble qu'il lui causait, essaya de mêler quelques paroles à la conversation qu'il n'avait point écoutée : ses discours incohérents, n'ayant aucun rapport avec ce qui venait d'être dit, excitèrent la gaieté de la duchesse, qui ne put réprimer un éclat de rire. Le jeune homme, qui suivait le cercueil, passait alors à côté de la voiture ; ce signe de joie, si peu d'accord avec la douleur où son âme était plongée, lui fit involontairement lever les yeux, et il rencontra ceux de Sénanges, qui reconnut Arthur.

A l'aspect du comte, le visage du jeune homme parut s'animer d'une expression indéfinissable ; il sembla ne retenir qu'avec peine un mouvement d'indignation, que tempérait pourtant un profond attendrissement ; sa main indiqua au comte le modeste cercueil, et ses yeux se levèrent au ciel, comme vers le juge suprême des actions des hommes.

Ce geste d'Arthur a tout révélé à Sénanges : il fait d'impuissants efforts pour maîtriser son émotion ; son âme est bourrelée, et sa figure pâle garde l'empreinte d'une secrète douleur, longtemps encore après que la course rapide de la voiture lui a caché ses deux victimes.

En cet instant, un homme à cheval accourait précipitamment au-devant du comte ; c'était un de ses gens qui lui apportait une lettre importante et pressée. « Ouvrez, » dit madame de Rosbel inquiète. Mais l'expression des traits de Sénanges changea tout à coup.

« Félicitez-moi, dit-il ; on me confie le poste éminent que j'ambitionnais : cette lettre contient ma nomination.

— Ce sont ceux qui savent ainsi distinguer le mérite, qu'il convient de féliciter, s'écria la belle duchesse.

— Qui oserait vous disputer la première place ? ajouta l'autre dame.

— Le public vous avait déjà nommé, reprit le jeune homme, et tout le monde applaudira à un tel choix. »

Au milieu de ce concert de louanges, le comte de Sénanges sentit se dissiper peu à peu la tristesse amère, mais passagère, dont il n'avait pu se défendre ; ses yeux s'attachaient avec complaisance sur l'adresse de cette lettre, qui portait ces mots : *A son Excellence*... Et il rentra dans Paris, le cœur plein de la joie que lui causait son nouveau triomphe.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie d'ÉVERAT et Ce, 16, rue du Cadran.





